

NOUVELLE

# GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

# NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

## GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE

**Complète en 5 volumes**

TOME Ier : **L'EUROPE MÉRIDIONALE**
Nouvelle édition, revue et corrigée
(GRÈCE, TURQUIE, PAYS DES BULGARES, ROUMANIE, SERBIE ET MONTAGNE NOIRE, ITALIE, ESPAGNE ET PORTUGAL)
contenant 6 cartes en couleur, 178 cartes dans le texte, et 85 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME II : **LA FRANCE**
Nouvelle édition, revue et corrigée
contenant une grande carte de la France, 10 cartes en couleur, 218 cartes dans le texte et 87 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME III : **L'EUROPE CENTRALE**
(SUISSE, AUSTRO-HONGRIE, EMPIRE D'ALLEMAGNE)
contenant 10 cartes en couleur, 220 cartes dans le texte et 78 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME IV : **L'EUROPE SEPTENTRIONALE**
(NORD-OUEST : BELGIQUE, HOLLANDE, ILES BRITANNIQUES)
contenant 7 cartes en couleur, 210 cartes dans le texte et 81 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME V : **L'EUROPE SCANDINAVE ET RUSSE**
contenant 9 cartes en couleur, 201 cartes dans le texte et 76 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

## GÉOGRAPHIE DE L'ASIE

**Complète en 4 volumes**

TOME VI : **L'ASIE RUSSE**
(CAUCASE, TURKESTAN ET SIBÉRIE)
contenant 8 cartes en couleur, 181 cartes dans le texte et 88 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME VII : **L'ASIE ORIENTALE**
(EMPIRE CHINOIS, CORÉE ET JAPON)
contenant 7 cartes en couleur, 162 cartes dans le texte et 90 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME VIII : **L'INDE ET L'INDO-CHINE**
contenant 7 cartes en couleur, 204 cartes dans le texte et 84 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME IX : **L'ASIE ANTÉRIEURE**
(AFGHANISTAN, BÉLOUCHISTAN, PERSE, TURQUIE D'ASIE ARABIE)
contenant 5 cartes en couleur, 166 cartes dans le texte et 85 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

## GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE

**Complète en 4 volumes**

TOME X : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**
1re *Partie :* BASSIN DU NIL
(SOUDAN ÉGYPTIEN, ÉTHIOPIE, NUBIE, ÉGYPTE)
contenant 3 cartes en couleur, 111 cartes dans le texte et 57 vues et types gravés sur bois, 20 fr.

TOME XI : **L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE**
(2e *Partie :* TRIPOLITAINE, TUNISIE ALGÉRIE, MAROC, SAHARA)
contenant 4 cartes en couleur, 160 cartes dans le texte et 83 vues et types gravés sur bois, 30 fr.

TOME XII : **L'AFRIQUE OCCIDENTALE**
(ARCHIPELS ATLANTIQUES, SÉNÉGAMBIE, SOUDAN OCCIDENTAL)
contenant 3 cartes en couleur, 126 cartes dans le texte et 65 vues et types gravés sur bois, 25 fr.

TOME XIII : **L'AFRIQUE MÉRIDIONALE**
(ILES DE L'ATLANTIQUE AUSTRAL, GABONIE, CONGO, ANGOLA CAP, ZAMBÈZE, ZANZIBAR, CÔTE DE SOMAL)
contenant 5 cartes en couleur, 190 cartes dans le texte et 78 vues et types gravés sur bois, 20 fr.

## GÉOGRAPHIE DE L'OCÉANIE

**Complète en 1 volume**

TOME XIV : **OCÉAN ET TERRES OCÉANIQUES**
ILES DE L'OCÉAN INDIEN, INSULINDE, PHILIPPINES, MICRONÉSIE, NOUVELLE-GUINÉE MÉLANÉSIE, NOUVELLE-CALÉDONIE, AUSTRALIE, POLYNÉSIE
contenant 4 cartes en couleur tirées à part, 205 cartes intercalées dans le texte et 83 vues ou types gravés sur bois, 30 fr.

---

18252. — Paris. Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9.

# NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

## LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

XV

## AMÉRIQUE BORÉALE

GROENLAND, ARCHIPEL POLAIRE, ALASKA, PUISSANCE DU CANADA, TERRE-NEUVE

CONTENANT

4 CARTES EN COULEUR TIRÉES A PART

**165 CARTES INTERCALÉES DANS LE TEXTE**

ET 55 VUES OU TYPES GRAVÉS SUR BOIS

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1890

# NOUVELLE
# GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

---

## LIVRE XV

# AMÉRIQUE BORÉALE

### GROENLAND, ARCHIPEL POLAIRE,
### ALASKA, PUISSANCE DU CANADA, TERRE-NEUVE

---

## CHAPITRE PREMIER

### LE NOUVEAU MONDE

### I

#### HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE.

Le nom d'Amérique n'est pas enveloppé de mystère à son origine comme les appellations des trois autres parties de l'Ancien Monde, Europe, Asie, Afrique. Tandis que pour celles-ci les érudits ont dû jusqu'à maintenant se borner à faire des conjectures, on sait d'une manière positive que le nom « Amérique », appliqué à l'ensemble du Nouveau Monde, a été écrit pour la première fois en 1507 dans une publication faite à Saint-Dié par les membres du « Gymnase Vosgien », groupe de savants et d'imprimeurs constitué sous le patronage du duc de Lorraine. Que cette appellation, sous la forme première d'*Amerige* (Amerigen), ait été introduite dans la

*Cosmographiæ Introductio* par le traducteur vosgien Jean Basin de Sandocourt[1] ou par le prote souabe Waltzemüller (Hylacomylus)[2], peu importe; il suffit de savoir que, soit par l'un, soit par l'autre, le nom est inscrit dans l'opuscule en l'honneur d'Amerigo Vespucci, un des premiers explorateurs du Nouveau Monde, mais un de ceux dont la renommée se perd dans la gloire immense de Colomb. Le texte latin de la brochure est explicite sur le sens précis de la dénomination donnée aux terres nouvellement découvertes; toutefois rien ne permet d'affirmer, comme il a été fait souvent, — et dès 1533, par Schöner[3], contemporain des membres du Gymnase Vosgien, — que Vespucci ait eu des relations directes avec l'institut de Saint-Dié, et qu'il ait eu la bassesse de vouloir s'attribuer le mérite de la découverte en donnant son prénom au Nouveau Monde; bien plus, il ignorait, comme Colomb et tous les marins du temps, que ses navigations eussent contribué à faire connaître des côtes autres que celles de l'Asie[4].

D'ailleurs le nom d'Amérique ne pénétra que lentement dans l'usage public. La dénomination commune était naturellement celle qu'avait propagée l'erreur de Colomb au sujet de la côte orientale d'Asie. Ayant pris le chemin des Indes, il croyait les avoir découvertes, et cette appellation se maintint pour le Nouveau Monde dans le langage courant, plus encore dans les documents officiels; même lorsque les navigateurs eurent constaté l'énorme distance qui sépare les terres colombiennes de l'Inde et de la Chine, et que les marchands eurent établi une distinction précise entre les « Indes orientales », que l'on atteint surtout par le chemin de l'orient, et les « Indes occidentales », vers lesquelles on se dirige par la voie de l'occident, le gouvernement espagnol continuait de désigner par le nom de *las Indias* ses possessions d'outre-mer; enfin l'appellation « Indiens » ou *Indios* est celle que l'on donne habituellement aux aborigènes américains; même, en pays de langue espagnole, ils sont dits *Chinos*, c'est-à-dire « Chinois ». Les cartes du seizième siècle où les terres nouvelles sont dessinées comme indépendantes de l'Asie et portent le nom d'Amérique sont relativement rares. La première feuille à date certaine où ce mot se trouve inscrit fut gravée en 1520, par Petrus Apianus, huit ans après la mort de Vespucci, et dans les autres cartes où reparaît ce nom, il est presque toujours mêlé à d'autres, tels que Terre-Neuve, Brésil, Sainte-Croix, Atlan-

[1] Jules Marcou, *Bulletin de la Société de Géographie*, 3e trimestre 1888.
[2] Alex. de Humboldt, *Examen critique de l'Histoire de la Géographie du Nouveau Continent.*
[3] *Opusculum geographicum;* — Michel Servet, édition de Ptolémée, 1535; — de Santarem, *Bulletin de la Société de Géographie*, septembre 1837; — etc.
[4] H. Harrisse, *Bibliotheca Americana vetustissima.*

tique ou Atlantide, Péruvienne, Inde Nouvelle ; évidemment aucune désignation n'était assez usitée pour que les cartographes lui donnassent la prépondérance. C'est au dix-septième siècle seulement, plus d'un siècle après la découverte, que le nom d'Amérique prévalut définitivement, si ce n'est en Espagne : en l'absence de toute pression officielle et de toute intervention d'écrivains fameux, il est certain que l'adoption graduelle du mot Amérique est venue des peuples eux-mêmes. On ne saurait douter que l'euphonie n'ait eu une grande part à l'accueil favorable que lui firent les langues européennes ; grâce au nouveau mot, l'énumération des continents se terminait de la manière la plus heureuse : « Europe, Asie, Afrique, Amérique. » Dans les annales de l'humanité, déjà si pleines d'injustices, la cadence des syllabes a contribué à faire prévaloir une injustice de plus.

En présence des documents authentiques, le doute au sujet du nom désormais donné au continent ne semble plus permis, et cependant il existe déjà toute une littérature dont les auteurs essayent de démontrer l'origine purement locale du nom qui désigne actuellement les terres baignées à l'est par l'Atlantique. Les Allemands le revendiquent comme appartenant à leur langue[1] ; on ne saurait donc s'étonner que les Américains, à leur tour, accueillent avec joie les recherches qui en trouvent l'origine dans leur pays. A diverses reprises, on avait signalé des ressemblances de noms locaux entre des monts ou des fleuves américains et le prénom de Vespucci, mais c'est en 1875 seulement qu'un premier mémoire important parut sur cette question[2]. D'après le géologue Marcou, les monts d'Amerrique, qui s'élèvent à l'orient du lac de Nicaragua, entre les deux villes de Juigalpa et de Libertad, seraient le trait du relief continental dont l'appellation aurait fini par devenir celle de tout le Nouveau Monde. Cette arête, dont les cimes atteignent au plus un millier de mètres[3], fait partie de la chaîne de partage entre les petits affluents du lac de Nicaragua et la rivière Blewfields, l'un des cours d'eau les plus abondants de la Mosquitie : des gisements aurifères se rencontrent dans les vallées orientales des monts d'Amerrique, restés inconnus jusqu'à ces derniers temps de tous les cartographes et mentionnés pour la première fois sous ce nom par le naturaliste Belt[4], en l'année 1874. M. Marcou émet l'hypothèse que dans son voyage de 1502, le long des rivages de la mer des Caraïbes, Colomb,

[1] Von der Hagen ; — Alex. de Humboldt, ouvrage cité.

[2] Jules Marcou, *Sur l'origine du nom d'Amérique* (Bulletin de la Société de Géographie, 6e série, tome IX).

[3] Paul Lévy, *Notas geográficas y económicas sobre la República de Nicaragua.*

[4] Thomas Belt, *The Naturalist in Nicaragua.*

toujours avide de richesses, entendit parler de ces mines des monts Amerrique, situées à 160 kilomètres de la mer en ligne droite, par delà les forêts et les marécages, mais appartenant à une tribu du même nom, qui commerçait peut-être avec le littoral. Amerigo Vespucci aurait aussi visité deux fois les côtes mosquitiennes, et — ce qui paraît plus que douteux[1], — entendu parler de ces mines de la sierra Amerrique, dont le nom serait devenu plus tard l'appellation de tout le monde nouveau[2]. Ce sont là des suppositions; cependant elles ont eu la fortune de plaire au patriotisme local, cette « plaie des études historiques », et de nombreux auteurs américains l'ont adoptée. D'après un étrange écrivain qui a pris les divers noms de Hurlbut, Byrne, de Bris, Lambert[3], le nom d'Amérique aurait une origine plus noble : ce serait un mot des Inca signifiant le « Grand Pays du Soleil » ou « Terre Sainte ».

Les premiers découvreurs, parmi lesquels Vespucci lui-même, ne pouvaient manquer de donner le nom de « Nouveau Monde » aux terres nouvellement découvertes, mais sans vouloir dire par là que l'Amérique est distincte de l'Asie; toutefois c'est dans cette dernière acception que le nom s'est perpétué jusqu'à nos jours, d'ailleurs suffisamment justifié par le petit nombre des générations humaines qui se sont succédé depuis que les populations américaines sont entrées dans l'histoire commune de l'humanité. Mais parmi les appellations du double continent récemment annexé au monde connu il en est une dont le sens, tout relatif, n'a de vérité qu'à un point de vue historique de valeur transitoire. Cette appellation est celle de continent ou monde « Occidental ». A maints égards, et surtout par son relief, la forme et la disposition de son littoral, l'Amérique mérite plutôt le nom de « continent Oriental » : elle est à l'est de l'Ancien Monde et s'y rattache par les îles, les péninsules, les bas-fonds et les glaces de la mer de Bering.

En effet, les terres émergées constituent dans leur ensemble un seul tout disposé en un vaste hémicycle autour de l'océan Pacifique; d'un côté le cap de Bonne-Espérance, de l'autre le cap Hoorn, terminent l'immense amphithéâtre des continents qui se succèdent sur le pourtour des eaux profondes et qui dressent précisément leurs arêtes les plus élevées dans le voisinage de leur berge océanique. On peut dire, d'une manière générale, que le grand relief montagneux de la Terre est disposé en une demi-circonférence continue, se développant à distance du bassin maritime par

[1] Luigi Hugues, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, giugno 1888.
[2] *Bulletin de la Société de Géographie*, 3e et 4e trimestres 1888.
[3] *The Origin of the name of America*, Bulletin of the American Geogr. Soc., 1885, n° 1.

excellence, et que les monts de l'Afrique et de l'Asie constituent l'arc occidental de cette courbe, tandis que les monts américains en sont l'arc oriental : les chaînes de l'Alaska et de la Colombie britannique ne font que prolonger celles de la Mandchourie et du Kamtchatka. Et dans le cercle des monts en repos s'arrondit un autre cercle, celui des monts vivants, c'est-à-dire des volcans actifs, dont les traînées curvilignes festonnent les archipels de l'Insulinde, puis les côtes de l'Asie, avant de se confondre avec les chaînes du littoral américain. Évidemment, les volcans du Nouveau Monde font partie du même « cercle de feu » que les cratères fumants des Philippines, du Japon, des Kouriles, et ils en constituent la branche orientale. Non seulement le musoir américain le plus avancé vers l'ouest est, par les temps exceptionnels, en vue du promontoire extrême de l'Asie nord-orientale, dont il est séparé par un détroit de 96 kilomètres en largeur, mais la corne des îles Aléoutiennes darde aussi vers l'Asie sa pointe aiguë. En hiver, les rives opposées des deux mondes sont unies par une embâcle de glaçons inégaux, que les divers courants, contre-courants et remous de l'océan Pacifique et de l'océan Glacial ont entraînés dans l'étroit passage et soudés les uns aux autres, ici les imbriquant en assises, ailleurs les empilant en pyramides. Il arrive parfois que, même au cœur de l'été, les bateaux à vapeur pénètrent difficilement dans le passage à travers les banquises brisées[1]. Les eaux du détroit de Bering sont en moyenne si peu profondes, de 58 mètres dans les endroits les plus creux, que les navires baleiniers y mouillent au hasard, même loin des côtes[2], par des fonds recouverts en moyenne de 40 mètres d'eau. Enfin un groupe d'îles, Gvozdeva ou Diomède, s'élève au milieu du détroit et sert de reposoir aux bêtes et aux gens qui se rendent d'un continent à l'autre, du cap « Oriental » d'Asie au cap « Occidental » d'Amérique ou Prince of Wales. On pourra donc, ainsi que le faisait déjà remarquer Adalbert de Chamisso, rattacher sans peine les triangles géodésiques du Monde Ancien à ceux du Nouveau Monde[3], son prolongement oriental. Du côté de l'Europe au contraire, l'Amérique est séparée des terres européennes par un espace maritime de 1500 kilomètres, formant la partie la plus étroite de l'Atlantique boréal; toutefois la grande analogie des roches entre le Labrador, le Groenland, les archipels du nord et la Norvège justifie l'hypothèse d'une ancienne jonction des terres dans ces parages[4]. Un isthme

[1] Hooper, *The Tents of the Tuski*; — Dall, *Alaska*.
[2] Whymper, *Alaska*.
[3] Oscar Peschel, *Völkerkunde*.
[4] Ed. Suess, *Das Antlitz der Erde*.

caché, n'atteignant pas 700 mètres en profondeur, unit le Groenland à l'Écosse et le cap Wrath au Lindesnaes.

Historiquement, l'Amérique est aussi, du moins pour une bonne part, une dépendance de l'Asie et doit être par conséquent considérée comme terre d'Orient. Les Asiatiques n'ont pas eu besoin de découvrir l'Amérique ou les Américains de découvrir l'Asie, puisque d'un continent à l'autre les terres étaient en vue. Même sans flottille de kayaks qui les portât, les indigènes des deux contrées ont pu atteindre les rivages opposés. Au sud du détroit, jusqu'à l'Orégon, des golfes nombreux s'ouvraient aux barques asiatiques : ce que l'on a dit du continent américain, qu'il « tourne le dos à l'Asie », n'est pas vrai de la partie septentrionale du Nouveau Monde. L'opinion de nombreux anthropologistes, d'ailleurs énergiquement combattue par Morton, Rink et autres savants, est que les populations hyperboréennes de l'Amérique descendent d'immigrants d'Asie, et sur les deux bords du détroit de Bering la ressemblance de type, de mœurs et de langue est telle, qu'on ne saurait mettre en doute l'unité de race[1]. Pour ceux qui admettent la parenté des Eskimaux et des Sibériens mongoloïdes, toute la moitié septentrionale de l'Amérique du Nord se trouverait ainsi peuplée d'habitants d'origine occidentale. En outre, on reconnaît l'influence polynésienne dans les constructions, les costumes et les ornements des insulaires de l'Amérique nord-occidentale, de l'Alaska à l'Oregon, et le « courant Noir » qui traverse le Pacifique boréal a fréquemment apporté des épaves japonaises : plus de soixante exemples de ce fait ont été constatés depuis le commencement du dix-septième siècle[2]. Parfois même, comme en 1875, le courant entraîna des bateaux et des naufragés de l'autre monde; enfin, d'après un grand nombre d'historiens et d'archéologues[3], la propagande bouddhique et par conséquent la civilisation de l'Asie auraient agi directement sur les habitants du Mexique et de l'Amérique Centrale pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne; on a trouvé parmi les sculptures de Copan et de Palenqué des images mystiques absolument semblables à celles de l'Asie orientale, et notamment le *taïki*, le symbole le plus vénéré des Chinois, qui représente, dit Hamy, « la combinaison de la force et de la matière, de l'actif et du passif, du principe mâle et du principe femelle ». Quoi qu'il en soit de l'hypothèse relative à l'influence

[1] A. de Chamisso; Waitz; Oscar Peschel; Petitot; Whymper, etc.

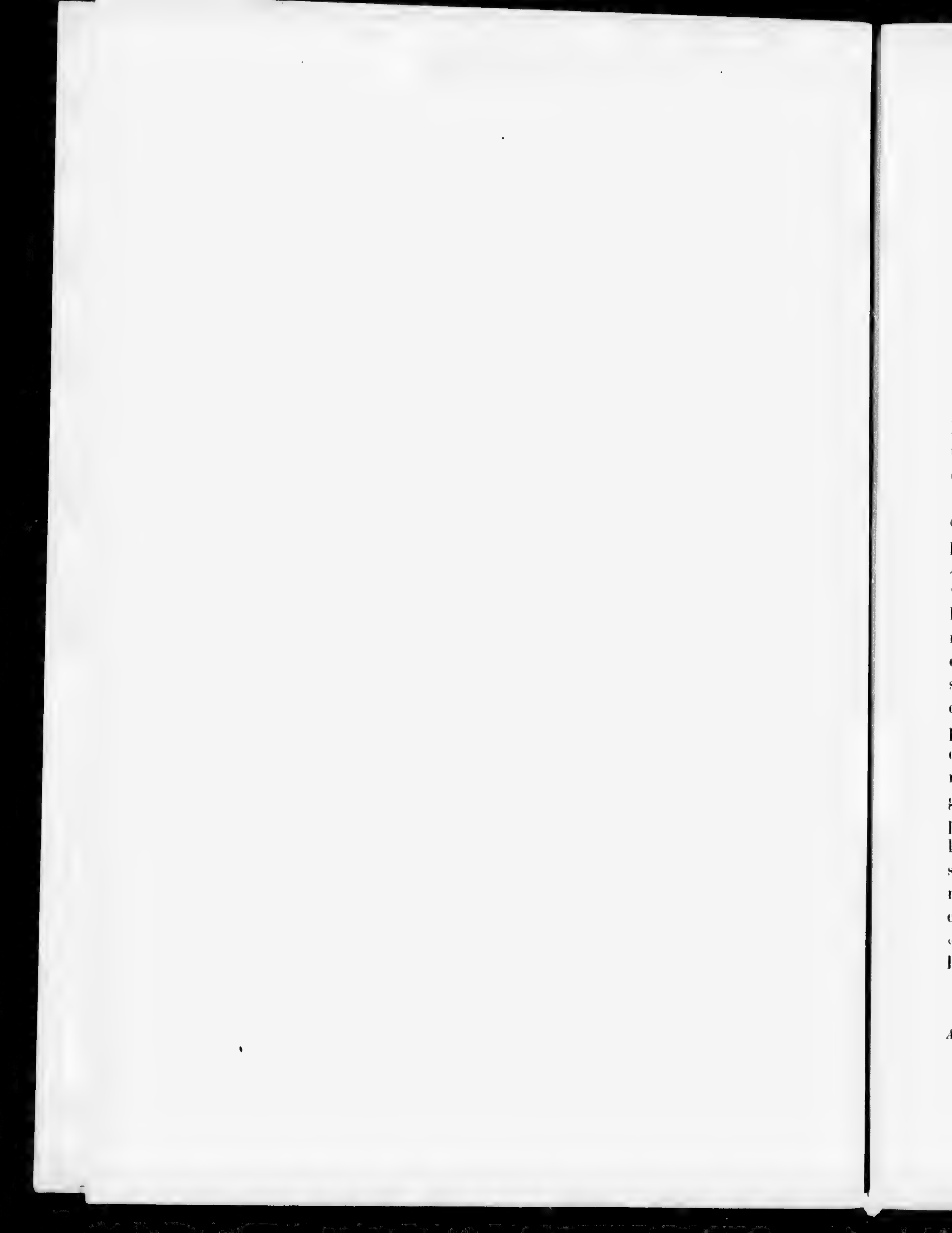
[2] Brooks, *Comptes rendus de la Société de Géographie*, 2 juillet 1886.

[3] De Guignes, *Les Navigations des Chinois*, 1761; — Al. de Humboldt, *Vues des Cordillères et des monuments des peuples indigènes de l'Amérique*; — Kohl, *Geschichte der Entdeckung Amerika's*; — Neumann; de Quatrefages; Hamy; Hervey de Saint-Denys; Désiré Charnay.




VUE PRISE SUR LA MER DE BERING.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. H. Doty, communiquée par la Société de Géographie.



bouddhique, c'est à l'Asie, c'est-à-dire à l'occident des continents américains, que se rattachent leurs plus anciennes relations transocéaniques.

Mais il en est autrement pour l'histoire récente du Nouveau Monde. Si jadis la marche de la civilisation s'est accomplie dans le sens de l'occident à l'orient, elle a pris la direction contraire depuis que s'écrivent nos annales, et c'est de l'est à l'ouest, du Nil vers la Méditerranée, de la Méditerranée vers l'Océan et des rives orientales de l'Atlantique vers les rives occidentales[1], que s'est propagée la culture, précédée par les découvertes des voyageurs. On a voulu faire une loi de ce mouvement des peuples dans la direction de l'occident : « c'est vers l'ouest que gravite l'étoile de l'empire, » répètent les Anglais et les Américains. Le fait reste constant que pendant les âges modernes l'Amérique est bien, relativement à l'Europe, le monde Occidental, le *West*, comme disent simplement les marins britanniques. Au delà du Mississippi, les plaines et les monts qui s'étendent dans la direction du Grand Océan sont le *Far West*, « Ouest lointain ».

Peut-être, à des époques déjà fort éloignées de nous, des navires de l'Ancien Monde ont-ils visité le monde de l'Occident. On a parlé de navigations phéniciennes, on a répété les légendes grecques relatives à la terre des Atlantes, et l'on cite encore des traditions galliques, racontant la découverte par Madoc op Owen de terres situées à l'ouest, au milieu des brouillards de l'Océan[2]; les Irlandais ont des légendes analogues, mais les récits merveilleux de leurs bardes ne sont accompagnés d'aucun fait qui leur donne un caractère de certitude : les premiers documents authentiques sur l'existence d'un monde nouveau ne remontent guère qu'à un millier d'années, à l'époque des grandes migrations scandinaves. Même dans la patrie de Christophe Colomb et d'Amerigo Vespucci aucun écrivain ne doute plus que l'Amérique du Nord n'ait été découverte par les Normands; c'est d'ailleurs dans les régions boréales de l'Océan, où naviguaient les Viking, que les voyages d'exploration et de conquête étaient le plus faciles, grâce au peu de largeur de l'espace qui sépare en ces parages l'Ancien Monde et le Nouveau. Il est vrai que depuis les temps du Marseillais Pythéas ces mers étaient fort redoutées, à cause de leur « poumon marin », c'est-à-dire de leurs épais brouillards s'avançant sur les eaux comme des murailles blanchâtres; on craignait aussi de pénétrer dans les « narines de la Terre », au milieu des écueils environnés de glaces et des banquises flottantes, dans ces eaux à demi solidifiées par des couches de

[1] Léon Metchnikoff, *La Civilisation et les Grands Fleuves historiques*.
[2] D'Avezac; — G. Gravier, *Découverte de l'Amérique par les Normands*; — Rafn, *Antiquitates Americanæ*.

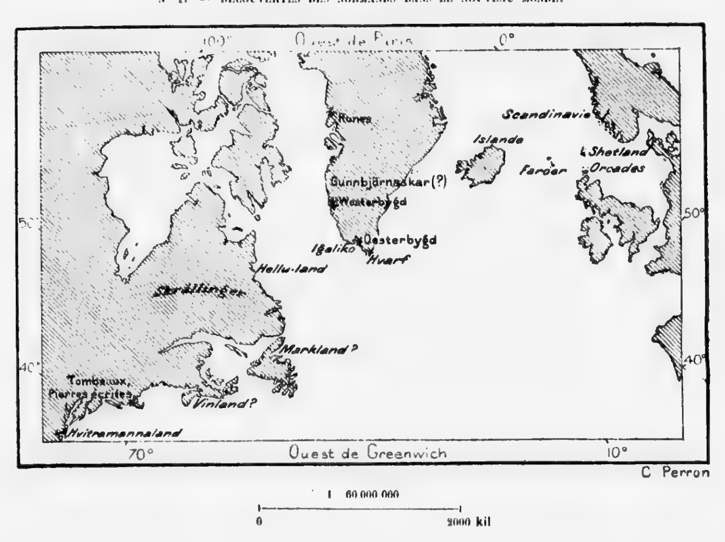
neige non fondues qui donnèrent naissance à la légende d'un « océan Visqueux », d'une « mer Collante »[1]. Des récits représentaient ces mers comme n'ayant aucune profondeur ou même comme de vastes marécages. La superstition peuplait de monstres ces espaces redoutés : on y voyait un *Troldboten* ou « Pays des Sorcières »; toutefois on croyait aussi que par delà tout ce monde des esprits se déroulait un rivage continu. Sur toutes les cartes inspirées par la géographie d'Homère, une étroite lisière de côtes entoure le « fleuve Océan[2] ».

D'ailleurs, quelle que soit la terre désignée par les anciens sous le nom d'*ultima Thule*, l'Islande ou le groupe des Färöer, il est certain que ce lieu d'étape depuis longtemps connu était un point de départ naturel pour la découverte du continent occidental. A la fin du huitième siècle, lorsque les *papas* irlandais s'établirent en Islande, suivis dès le siècle suivant par le scandinave Gardas, qui lui donna le nom d' « île de Glace » encore employé de nos jours, les deux tiers de l'Atlantique boréal étaient déjà franchis et les marins normands possédaient en outre dans les parages européens des stations intermédiaires, les Shetland, les Orcades, les Färöer. Par le fait seul de la navigation entre ces diverses îles, la découverte fortuite du Groenland, à la suite de tempêtes ou par les courants de dérive, devenait inévitable. Dès l'année 977, Gunnbjörn apercevait au loin les cimes neigeuses d'une terre occidentale et donnait son nom à quelques rochers avancés de la côte du Nouveau Monde. Cinq années après, Erik « le Rouge », meurtrier banni d'Islande, se dirigeait vers ces montagnes lointaines de Mid-Jokul ou des « monts d'Entre-Glaces », puis, lors d'un voyage suivant, se bâtissait une demeure fortifiée sur la côte de l'Occident, au delà du Hvarf, ou pointe méridionale de la grande terre; c'est au bord du fjord d'Igaliko que se trouverait, réduite à quelques assises de pierre, cette maison de Brattahlida, bâtie il y a plus de neuf siècles à l'ouest de l'Atlantique; toutefois on n'a pu identifier exactement les ruines[3]. Depuis l'arrivée d'Erik, le Groenland a toujours eu des habitants d'origine européenne, et des relations directes ont eu lieu à diverses époques entre les colonies scandinaves de l'ouest et la mère patrie; même les fidèles de l'évêché groenlandais étaient les tributaires de Rome et les annales ecclésiastiques racontent que des chargements de fourrures, de fanons, d'ivoire de morse étaient expédiés régulièrement en Europe pour acquitter la dîme et le « denier de Saint-Pierre » : on prêcha les

[1] Adam de Brême; — *Petermann's Mittheilungen*, 1869.
[2] Alex. de Humboldt, *Examen critique de l'Histoire de la Géographie du Nouveau Continent.*
[3] E. Nordenskiöld, *Seconde expédition suédoise au Groenland*, trad. par Ch. Rabot.

croisades dans ce pays des glaces[1]. Encore après la prise de possession des Antilles et de la Côte-Ferme par les Espagnols, l'évêché normand de Gardar se maintenait dans le Groenland ; toutefois les rapports étaient devenus de plus en plus rares pendant le cours des siècles entre les deux côtés de l'Atlantique boréal. Dans les premiers temps qui suivirent la découverte, les Normands étaient encore dans toute leur ferveur d'aventures comme marins et guerriers : impatients du joug, les jeunes s'élançaient vers la mer pour fuir la tyrannie des seigneurs et conquérir à leur tour des

N° 1. — DÉCOUVERTES DES NORMANDS DANS LE NOUVEAU MONDE.




1 : 60 000 000

0 — 2000 kil

seigneuries sur les rives lointaines; mais en 1261 le Groenland tomba sous la dépendance politique directe du roi de Norvège : le commerce devint un monopole royal; en conséquence les expéditions se firent de plus en plus rares à travers l'Atlantique, et l'on finit même en Danemark et en Norvège par négliger complètement ces colonies d'outre-mer conquises par les ancêtres.

Le Groenland méridional n'avait pas été la seule région du Nouveau Monde découverte par les Normands. Des navigateurs longèrent la côte occidentale de la grande île jusqu'au delà du 72e degré de latitude, aux points où se trouvent les habitations humaines les plus rapprochées du pôle ; mais

[1] P. Riant, *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves* ; — Gravier, ouvrage cité.

c'est principalement au sud du Groenland que se firent leurs découvertes. Même avant l'an mille, un marin qui cinglait vers le Groenland, Bjarn Heriulfson, s'était dirigé trop au sud, et des collines couvertes de forêts, appartenant probablement au continent américain, lui étaient apparues dans le lointain; mais il ne tenta point d'aborder. Un des fils d'Erik le Rouge, Leif, le suivit dans ces parages : il découvrit d'abord une « terre pierreuse » ou Hellu-land, désolée, entourée de glaces, qu'il faut probablement identifier avec la côte du Labrador, quoique les érudits scandinaves y reconnaissent pour la plupart l'île de Terre-Neuve; puis il poussa plus avant, jusqu'à une autre rive, celle-ci boisée, qu'il appela Markland. Faut-il y voir, avec Rafn, Kohl, d'Avezac, la côte de l'Acadie ou Nouvelle-Écosse? Cette hypothèse a été communément adoptée et c'est dans le Rhode-island actuel, entre les 41<sup>e</sup> et 42<sup>e</sup> degrés de latitude septentrionale, que les commentateurs des sagas normandes placent d'ordinaire le Vinland ou « Pays du Vin », découvert également par Leif à la fin de l'an mille; ils montrent même une « pierre écrite » située sur les bords de la rivière Taunton, dans le Massachusetts, en face du village de Dighton, et disent que les traits gravés sur le roc racontent la conquête du pays par l'Islandais Thorfin[1]. Toutefois il paraît certain qu'un passage des anciens récits relatif à la longueur du jour dans Vinland a été interprété par Rafn dans un sens trop favorable à l'importance des découvertes accomplies par ses compatriotes. C'est donc vers la limite septentrionale de la zone des vignes sauvages, c'est-à-dire en Acadie ou dans le Nouveau-Brunswick, où croît aussi le « blé sauvage » (*zizania aquatica*), mentionné dans la légende, qu'il faut placer le Vinland découvert par les anciens Normands[2].

Quoi qu'il en soit, les Scandinaves fondèrent sur la côte ferme du Nouveau Monde des colonies régulières dont la légende embrasse une période de cent vingt à cent trente années. Après avoir pris possession du pays, en allumant de grands feux dont les rayons devaient porter au loin la nouvelle de leur venue, ils marquèrent à leur signe les arbres et les rochers, plantèrent leurs armes sur les promontoires et se construisirent des hangars et des maisons fortifiées. Les sagas parlent de la naissance d'enfants dans ces colonies et racontent aussi les combats et les meurtres de guerriers : parmi les vestiges d'anciennes constructions attribuées aux Scandinaves on a trouvé des tombeaux. Comme les envahisseurs de toutes les nations d'Europe qui leur succédèrent, les pirates normands massacrèrent

[1] Rafn, *Antiquitates Americanæ*.
[2] G. Storm, *Studier over Vinlandsreiserne;* Petermann's Mitteilungen, 1889, Heft I ; — Haliburton, *Proceedings of the R. Geographical Society*, January 1885.

des indigènes pour le seul plaisir de répandre le sang : l'œuvre d'extermination commença dès l'arrivée des blancs. D'ailleurs, les anciens récits, transmis de bouche en bouche, mêlent diversement la fable à la réalité et maint épisode n'a d'autre origine que l'amour du merveilleux. Une des terres du nord découvertes par les Viking et rendues inhabitables par le froid porte le nom de Furdustrandir ou « Côte des Prodiges », à cause des étranges visions que suscitèrent devant eux les mauvais esprits. D'après la légende, les nouveaux venus n'auraient pas eu à combattre seulement les Skrällinger, — nom général sous lequel ils confondaient tous les indigènes des terres occidentales, Eskimaux et Peaux-Rouges, — mais ils se seraient également heurtés à des populations blanches ou « vêtues de blanc », à de prétendus Irlandais chrétiens vivant sur les côtes du sud, ou dans l'intérieur, vers l'ouest[1] : c'est le Hvitramannaland, le « Pays des Blancs », ou Irland it Mikla, « la Grande Irlande ». D'autre part, si les sagas conservées jusqu'à nos jours renferment une large proportion de merveilleux, elles ne contiennent probablement qu'une faible partie de l'histoire réelle des Scandinaves en Amérique : peut-être la descendance de ces conquérants s'est-elle encore maintenue, en dehors du Groenland, dans les populations du Nouveau Monde.

Après les découvertes faites par des hommes du nord dans les parages du nord, c'est vers les régions chaudes et tempérées d'outre-mer que les navigateurs de l'Europe méridionale devaient chercher des terres nouvelles. D'ailleurs la mémoire des premières expéditions ne fut jamais perdue en entier, ou plutôt elle se confondait avec des traditions diverses. De même que les Gallois et Irlandais, les Arabes racontaient l'histoire de leurs héros navigateurs, huit *almagrurim* ou « Frères Errants » qui avaient quitté en 1170 le port de Lisbonne en jurant de ne pas revenir avant d'avoir touché les îles lointaines d'outre-mer; d'autres « frères » ou compagnons, des Frisons embarqués à Brême, auraient peu après poussé jusqu'au Groenland[2]; puis, à la fin du quatorzième siècle, deux Vénitiens, les frères Zeni, avaient visité la même contrée, dite par eux « Engroneland », et les détails qu'ils donnent, ainsi que certains traits de leurs cartes, ne permettent guère de mettre leur voyage en doute[3]. Enfin, un Polonais, Jean de Szkolno, fut envoyé directement au Groenland, en 1476, pour renouer les communications depuis si longtemps interrompues[4].

[1] Beauvois, *La Découverte du Nouveau Monde par les Irlandais.*
[2] J. Kohl, *Petermann's Mittheilungen*, 1869.
[3] Major, *Journal of the R. Geographical Society*, 1873.
[4] Lelewel; — Kunstmann, *Entdeckung Amerika's.*

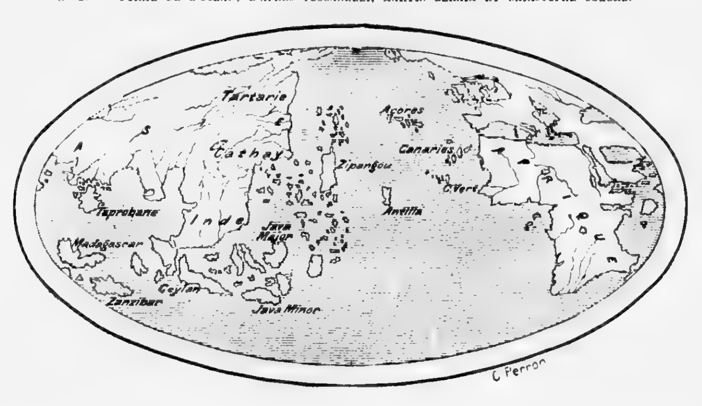
Certainement la rumeur de tous ces voyages s'était propagée de port en port, ainsi qu'en témoignent les cartes marines de cette époque, où des lignes de rivages, quoique tracées à l'aventure, étaient au moins justifiées par les légendes populaires. En outre, les découvertes récentes faites dans l'Atlantique au sud-ouest de l'Europe, Madère, les Canaries, les Açores, étaient plus ou moins confondues dans l'imagination des marins avec les traditions anciennes relatives aux « îles Fortunées », et avec les mythes chrétiens qui parlaient d'îles habitées par des saints. Tous ces archipels épars devaient faire surgir devant la pensée d'autres groupes d'îles plus lointains, d'autant plus que le flot apportait des plantes, des graines inconnues, des bois étrangement taillés. On vit même, sur la grève de Flores, deux cadavres dont les traits ne ressemblaient nullement à ceux des Açoriens. Une de ces terres errantes, « semblables à l'illusion du mirage », dit Colomb lui-même, était l'île de San Brandan, que l'on a poursuivie dans toutes les parties de l'Atlantique et jusque dans l'océan Indien; quant à l'île des « Sept Cités » ou *Sete Cidades*, colonisée par les fidèles des sept évêques légendaires que l'invasion des Maures chassa du Portugal, elle a fini par se localiser dans la plus grande des Açores, San Miguel, où se trouve maintenant la lagune ou « chaudière » des Sept Cités; Antilia, autre île sacrée, tantôt distincte, tantôt associée aux Sept Évêchés ou à San Brandan, ne cessa de se déplacer sur la rondeur terrestre qu'après avoir donné son nom aux Antilles, les îles avancées du Nouveau Monde; enfin, au delà de l'île du Brésil (*isola de Brazi*) trouvée dans les Açores, où une montagne de Terceira porte encore l'appellation de monte Brazil, on continua de chercher la terre du *verzin* ou « bois de Braise », jusqu'à ce qu'on eut enfin découvert la vaste contrée de Santa Cruz, bientôt après désignée universellement sous le nom de Brésil[1]. Les cartes montraient, il est vrai, une île de Man Satanaxio[2], dont le nom déformé était devenu « Main de Satanas » et que l'on disait être une « main noire » qui sortait de la mer pour saisir les vaisseaux et les entraîner dans l'abîme[3]; mais, d'autre part, une mystérieuse statue équestre érigée en un roc dans l'île de Corvo montrait de son doigt la direction à suivre pour aller à la découverte du Nouveau Monde, et ce signe de la main, disent les indigènes, ne fut compris que par un seul homme, le grand Colomb[4].

D'ailleurs les mathématiciens cherchaient aussi à percer le mystère des

[1] Fr. Kunstmann, ouvrage cité.
[2] Probablement Saint-Athanase.
[3] Chateaubriand, *Voyage en Amérique*.
[4] Humboldt; — Navarrete; — L. Cordeiro, etc.

mers équatoriales en limitant sur la rondeur du globe l'espace compris entre les côtes occidentales de l'Ancien Monde et les rivages orientaux de la Chine. C'est ainsi que, dix-huit ans avant la découverte des « Indes occidentales » par Colomb, l'astronome florentin Toscanelli, sollicité par un personnage de la cour d'Affonso V, roi de Portugal, avait rédigé un mémoire nautique, d'après lequel la ville de Quinsay (Hangtcheou), la capitale du puissant empire de Cathay, se serait trouvée à 130 degrés seulement à l'ouest de Lisbonne : entre les deux, l'Atlantique et la mer désignée aujourd'hui sous le nom de Pacifique étaient confondus en un seul océan. Au devant de la côte orientale de la Chine, le grand royaume insulaire de Zipangou diminuait encore cet espace d'au moins 25 degrés,

N° 2. — FORME DE L'OCÉAN, D'APRÈS TOSCANELLI, MARTIN BEHAIM ET CHRISTOPHE COLOMB.




car une fausse interprétation d'un passage de Marco Polo avait singulièrement exagéré la largeur du détroit qui sépare la Chine et le Japon : les milles ou *li* chinois indiqués par l'auteur avaient été changés en milles italiens, et par cela même Zipangou avait été transportée à l'endroit où se trouve en réalité la Californie, ou même plus à l'est, sur l'emplacement des montagnes Rocheuses. Enfin, la carte de Toscanelli, perdue maintenant, mais sans doute peu différente de celle de Martin Behaim, qui existe encore, signalait l'île d'Antiglia comme point d'étape à moitié chemin de la traversée océanique, et les navigateurs pouvaient encore raccourcir la distance en prenant pour point de départ, comme le fit Colomb, l'une des Canaries occidentales. Ce n'est pas tout : les astronomes du temps n'étaient pas d'accord sur la dimension exacte du degré compris entre deux méridiens, et, d'après la plupart d'entre eux, cet espace était notablement plus

petit que ne l'avait déjà fixé Ératosthène dix-sept siècles auparavant. Une des principales autorités citées par Colomb pour justifier son audace était le livre apocryphe d'Esdras, d'après lequel la mer ne recouvrirait que la septième partie de la planète. On le voit, le vide immense de l'Océan entre l'Europe et l'Asie avait en grande partie disparu aux yeux des navigateurs et l'on peut s'expliquer ainsi la parole de Colomb : *El mundo es poco!* « La terre est petite! » Son heureuse ignorance lui permit de se lancer sur la route des Indes en « cherchant l'Orient par la voie de l'Occident » : il eût reculé sans doute s'il avait su que la distance précise de Lisbonne à Zipangou par la route de l'occident est d'environ 210 degrés de longitude, beaucoup plus de la moitié du pourtour terrestre : « la plus grande des erreurs, suivant l'expression de d'Anville, conduisit à plus grande des découvertes. » Toutefois l'événement n'eût été retardé que de peu, puisque en l'année 1500 Alvarez Cabral, suivant les traces de Gama vers les Indes orientales, rencontra inopinément sur sa route les côtes du Brésil.

Si Colomb ne réussit pas dans l'entreprise qu'il avait rêvée, sa gloire n'en fut que plus éblouissante : il découvrit un monde inconnu, il prit, comme il le dit lui-même en racontant un songe, « les clefs des chaînes pesantes qui tenaient la mer emprisonnée »; de la terre, plate jusqu'alors dans l'opinion des hommes, il fit définitivement un globe, et par cela même il inaugura l'ère moderne de l'histoire. Ses rivaux l'accablèrent d'outrages; on le traita de bavard, *homem fallador*[1], « dont les paroles étaient vaines »; puis ses ennemis le traitèrent en rebelle et le ramenèrent captif à travers cet Océan qu'il avait franchi le premier. Mais après sa mort la réaction s'est produite : une tendance naturelle à l'esprit de l'homme a porté nombre d'écrivains à faire un hommage exclusif de la découverte au génie audacieux de Colomb, qui d'ailleurs était de premier ordre, ainsi que le prouvèrent ses observations sur les vents, les courants, la déclinaison de la boussole, et la confiance avec laquelle il s'était lancé en plein inconnu, dans la « mer des Ténèbres ». Néanmoins, la part capitale que prit cet homme aux progrès de son temps n'autorise pas à le glorifier aux dépens de tant d'autres collaborateurs, ni surtout à célébrer en lui toutes les vertus, comme si les hautes qualités du cœur accompagnaient toujours l'ampleur de l'intelligence et les faveurs de la fortune. Parmi les navigateurs moins heureux on pourrait en citer peut-être d'égaux à Colomb par la science; on pourrait en citer aussi de supérieurs par le désintéressement. Mais dans ces œuvres collectives où des millions d'hommes con-

[1] João de Barros, 1re décade, livre III; — Luciano Cordeiro, *Découverte de l'Amérique*.

tribuent, consciemment ou non, au même résultat, il en est un auquel échoit le sort d'arriver au moment propice et d'accomplir l'acte décisif. Entre de nombreux concurrents, c'est Colomb dont le nom a résumé son époque, et l'année 1492 est désormais considérée comme le point de séparation entre deux âges du genre humain.

L'arrivée des caravelles de Colomb dans une rade du Nouveau Monde ne parut d'abord rien changer à l'état politique et social des populations civilisées; d'autre part, des événements considérables, tels que la fin de l'empire d'Orient, les triomphes artistiques et littéraires de la Renaissance, l'invention de l'imprimerie, la circumnavigation de l'Afrique, sont aussi des faits d'importance capitale ayant contribué dans une large mesure à l'évolution qui mit un terme au moyen âge; mais parmi tous ces indices de la grande transformation il n'en est pas un dont la signification ait été plus précise et plus riche en promesses de changements décisifs que ne le fut l'heureuse navigation du marin génois. Désormais l'Ancien Monde, qui d'ailleurs n'était pas encore découvert en entier, ne constituait plus à lui seul l'ensemble de la Terre; la civilisation, qui, des premiers empires groupés vers le point de jonction des trois continents, Afrique, Asie et Europe, s'était propagée presque exclusivement dans le monde méditerranéen, puis de là vers les golfes et les parages boréaux de l'Atlantique, possédait maintenant pour théâtre la surface entière du globe; la masse des connaissances, et par suite le domaine de la pensée, s'était accrue; l'histoire, jusqu'alors fragmentaire, prenait un caractère universel; les jours, non encore avenus, qui verront l'alliance de tous les peuples en une même humanité solidaire s'annonçaient déjà dans le lointain des âges. Telle est la cause, plus ou moins clairement comprise, qui, à la nouvelle de la grande découverte, remplit les esprits d'un joyeux émoi. La beauté, la riche végétation, le climat des terres récemment trouvées contribuèrent aussi pour une bonne part à mettre le grand événement de 1492 en lumière. Si les voyages des Normands dans le Groenland, le Markland, le Vinland ont été oubliés par tous autres que par les savants, tandis que la première vue des Antilles est restée dans la mémoire des nations comme la seule vraie découverte du Nouveau Monde, ne faut-il pas l'attribuer dans une certaine mesure au beau ciel des tropiques? En comparaison des îles merveilleuses du Midi, qu'étaient les terres glacées du cercle polaire et les rochers du Nord, revêtus de neiges, environnés de brumes?

Les premières explorations de Colomb n'atteignirent pas la terre ferme du Monde Nouveau. Le premier îlot que virent les Européens en 1492, après trente-quatre jours de traversée depuis Gomera, l'une des Canaries,

n'est qu'un plateau coralligène dont le nom indigène, Guanahani ou Guanahanin[1], fut changé en celui de San Salvador par les navigateurs « sauvés » des eaux, et que les marins ont baptisé de nouveau, soit Great Turk-island[2], soit Cat-island[3], Mayaguana[4] ou probablement Watling-island[5], car on ne sait pas encore avec une certitude absolue quelle est la terre où Colomb posa le pied après la mémorable traversée. Quoi qu'il en soit, il découvrit ensuite plusieurs autres îles de la rangée de Bahama, puis visita une grande partie de la côte septentrionale de Cuba, et les havres du

N° 3. — PREMIÈRES ANTILLES DÉCOUVERTES PAR COLOMB.

1 : 9 000 000

0 — 300 kil.

nord d'Haïti, appelée désormais Española ou « Petite Espagne » durant les siècles de la domination castillane. Mais, d'après Colomb, Española n'était autre que l'île de Zipangou, c'est-à-dire le Japon, et Cuba devait être considérée comme une péninsule du Cathay ou de la Chine ; dans le cours de son voyage, l'amiral se préparait à remettre au grand khan de Tartarie les lettres d'amitié et d'exhortation à se convertir que lui avaient remis les époux souverains d'Espagne. Peut-être quelques doutes s'étaient-ils manifestés dans son équipage : aussi fit-il constater son arrivée sur la terre

[1] Lettres de Colomb à Luis de Santangel et à Sanchez ; — H. Harrisse, *Notes on Columbus.*

[2] Fr. de Navarrete ; — Gibbs, *New York historical Society.*

[3] Alexandre de Humboldt ; — Washington Irving.

[4] Ad. de Varnhagen, *La Verdadera Guanahani de Colon.*

[5] J. B. Muñoz, *Historia del Nuevo Mundo ;* — Becher, *The Landfall of Columbus ;* — Major, *Journal of the R. Geographical Society*, 1871.

d'Asie par un document officiel menaçant tout contradicteur d'une forte amende, de l'amputation de la langue et de la peine du fouet[1]. Satisfait d'avoir atteint cette côte de l'Asie qu'il s'était promis de toucher, et d'avoir trouvé dans Española de l'or et des esclaves, Colomb n'essaya pas de pousser plus avant dans la direction de l'ouest. Même dans son voyage de l'année suivante il se contenta de revoir les deux grandes îles et de reconnaître la Jamaïque, Puerto-Rico, ainsi que la traînée septentrionale des petites Antilles. C'est en son troisième voyage seulement, six années après la découverte de sa première île, que Colomb atteignit enfin la « Côte Ferme » au delta de l'Orénoque et à la péninsule de Paria : il avait mis le cap au sud d'après les conseils du juif Moïse Jacob Ferrer, qui lui faisait espérer de plus riches trouvailles d'or et de pierres précieuses sous une latitude plus méridionale[2], « où les hommes ont la peau noire ». Bien que l'abondance des eaux versées par le fleuve lui eût fait conclure justement que l'Orénoque est alimenté par un très vaste bassin continental, Colomb ne s'attarda pas à longer les côtes découvertes; il se hâta vers Española, attiré par les mines d'or, qui devaient lui fournir assez de richesses pour lever « une armée de 4000 cavaliers et de 50 000 fantassins et délivrer le saint sépulcre ». Le premier Européen qui visita le Nouveau Monde, il fut aussi le premier planteur qui asservit les indigènes et les fit périr à son service. Mais il eut des rivaux dans cette œuvre fatale, et ce sont les rivalités d'autres concessionnaires de mines et d'Indiens qui finirent par amener la révolte, les guerres intestines, et finalement le rappel de Colomb. C'est alors que, vieux et malade, il fut ignominieusement chargé de chaînes et ramené en Espagne.

Avant son troisième voyage, le découvreur du Nouveau Monde avait obtenu que le monopole de l'exploration fût conservé à sa personne et à sa descendance[3], et toutes expéditions indépendantes avaient été interdites, si ce n'est de Cadiz et sous des conditions onéreuses d'enregistrement. Toutefois cette loi ne fut point exécutée, et même plusieurs voyages interlopes auraient eu lieu pour éviter de payer des droits au fisc[4] sur les trouvailles de mines. Du temps même où Colomb gouvernait Española, deux bâtiments, sous la conduite de son ennemi Hojeda et des deux fameux pilotes Juan de la Cosa et Amerigo Vespucci, abordaient secrètement sur les côtes de l'île et repartaient sans avoir attendu la visite de l'amiral. Ces

[1] Navarrete; — Humboldt; — Oscar Peschel; — H. Harrisse, *Notes on Columbus.*
[2] Navarrete, *Colleccion de los Viajes y Descubrimientos que hicieron por mar los Españoles*
[3] Herrera, *Indias Occidentales;* — O. Peschel, ouvrage cité.
[4] Al. de Humboldt, *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent.*

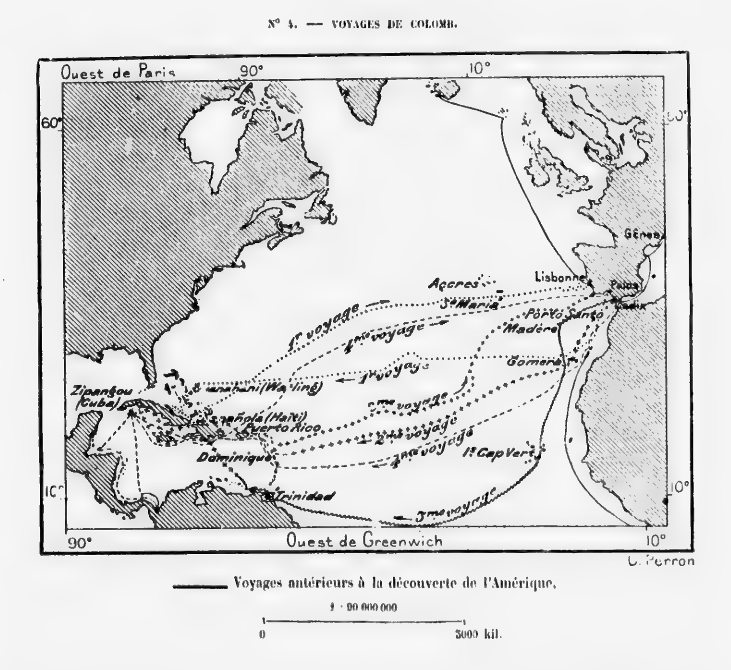
navigateurs avaient également vu la Côte Ferme et sur une longueur de rivages bien supérieure à celle qu'avait suivie Colomb, des plages basses de Surinam jusqu'au cabo de la Vela, extrémité septentrionale de la péninsule des Goajiros, entre les côtes du Venezuela et de la Nouvelle-Grenade. Dans la même année 1499, mais avant Hojeda, Peralonso Niño et Guerra avaient reconnu une partie des terres de Cumana. En 1500, Bastidas de Sevilla terminait l'exploration première de tous les parages méridionaux de la mer des Caraïbes jusqu'au golfe d'Uraba, tandis que, se dirigeant en sens inverse, le long des côtes orientales du continent, Vicente Pinzon suivait le littoral au delà du musoir oriental de São-Roque, vers l'endroit de la côte où se trouve de nos jours la cité de Pernambuco, puis à son retour naviguait sur la « mer Douce » que forme à son embouchure le fleuve des Amazones. Diego Lepe visitait les mêmes parages quelques semaines après, et c'est dans la même année, en 1500, que les treize navires portugais commandés par Alvarez Cabral abordaient à l'île présumée de Santa Cruz, qui était en réalité la côte ferme du Brésil, dans la partie méridionale de la province actuelle de Bahia. Enfin l'année suivante, Amerigo Vespucci, devenu pilote d'une flottille portugaise, poussait plus avant vers le sud, et reconnaissait tout le littoral du Brésil jusqu'à la baie de Cananea, dans la zone tempérée du sud. De là il se serait dirigé au sud-est sans voir de terre, si ce n'est un rivage lointain, vers le 52$^{e}$ degré de latitude : New-Georgia est l'île de l'Atlantique austral dont la position répond le mieux à cette indication du grand navigateur.

Ainsi une énorme étendue de côtes, sur un espace d'environ 10 000 kilomètres, s'était révélée aux marins d'Europe depuis que Colomb avait pénétré dans la « bouche du Serpent » et reconnu le delta de l'Orénoque. Il voulut se couvrir d'une nouvelle gloire et terminer sa carrière par la découverte d'un passage menant vers les Indes proprement dites : en prévision de ses rencontres, il prit même avec lui un interprète arabe. Il atteignit d'abord la côte du Honduras et, croyant que cette terre n'était autre que la Chersonèse d'Or de Ptolémée, c'est-à-dire la péninsule méridionale de l'Indo-Chine, il en longea la rive dans la direction du sud, afin d'en contourner l'extrémité. Il ne l'atteignit point, puisque l'isthme du Nouveau Monde est continu ; mais, arrivé dans le voisinage des îles de Chiriqui, là où la langue de terre est déjà devenue fort étroite, il apprit qu'un autre Océan roule ses flots à une petite distance au sud et il s'imagina n'être plus qu'à « dix journées de navigation du Gange ». Cependant il chercha vainement le passage et dut rebrousser chemin après avoir dépassé le cap San Blas, dans le voisinage immédiat de l'endroit où l'on espère

creuser un jour ce détroit qu'il voulait découvrir. De la côte de Veragua, où il essaya vainement de fonder une ville pour l'exploitation des mines d'or, il reprit sa route vers l'Europe, où il arriva en 1504, après avoir essuyé de nombreux dangers et contretemps. Il expirait deux années après.

L'exploration de la côte orientale de l'Amérique du Nord avait commencé même avant que la côte ferme du continent méridional eût été reconnue par Colomb. En 1494, un autre navigateur, également génois[1], Gaboto ou

N° 4. — VOYAGES DE COLOMB.




Voyages antérieurs à la découverte de l'Amérique.

1 : 90 000 000

0 — 3000 kil.

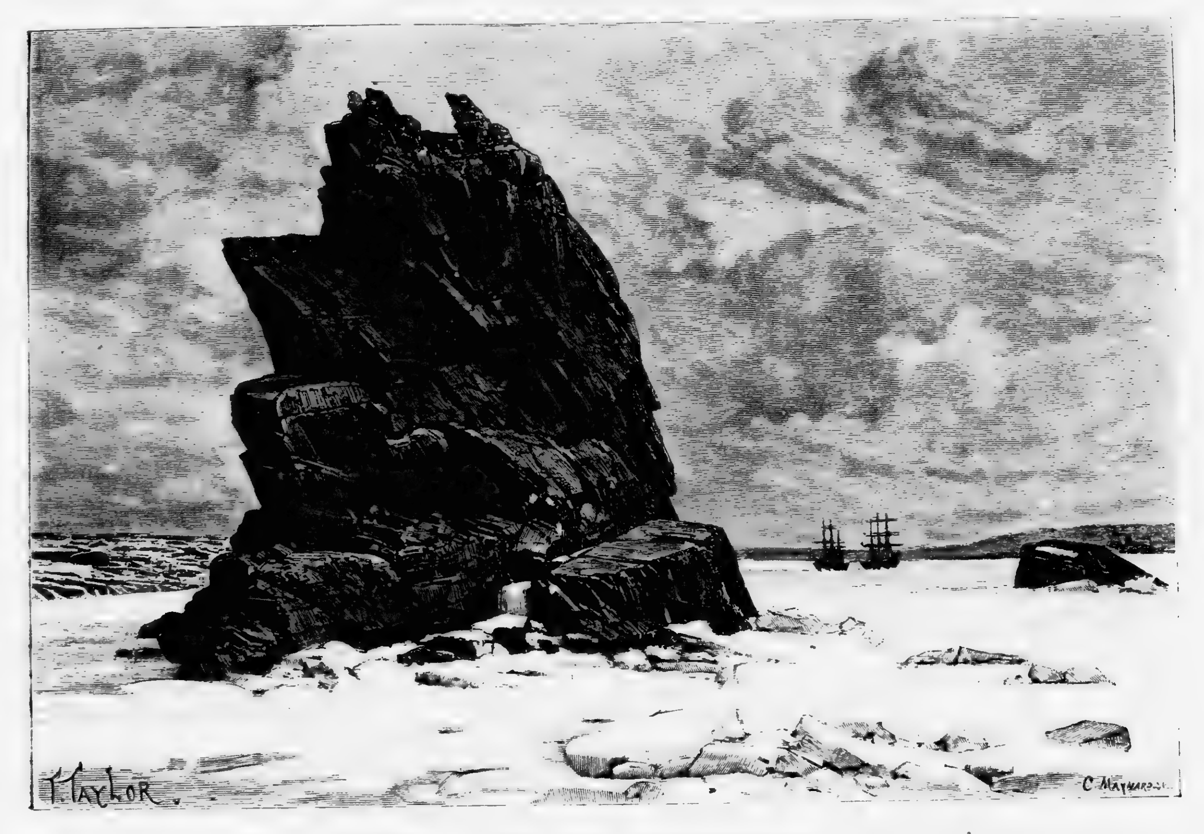
Cabot, avait retrouvé les rivages déjà visités par les Scandinaves. Cet homme, l'un des meilleurs pilotes de son temps, s'était fait naturaliser citoyen de Venise, puis s'était transporté à Bristol avec toute sa famille. Quoique son nom ne soit pas indiqué, on sait que dès l'année 1480 le « plus habile marinier qu'il y eût alors dans toute l'Angleterre » était parti de Bristol pour aller dans l'Océan à la recherche de l'île du Brésil et qu'il était rentré deux mois après dans un port d'Irlande sans avoir trouvé l'île désirée. Il est probable, pense d'Avezac, que ce pilote était Cabot

[1] D'Avezac, *Bulletin de la Société de Géographie*, octobre 1869.

lui-même. En 1491, puis en 1492, en 1493, Cabot tente de nouvelles expéditions dans les mers occidentales, et enfin, au mois de juin 1494, il découvre une « Première terre vue » et une autre terre voisine, ainsi qu'en témoigne expressément une carte dressée par son fils Sébastien Cabot, cinquante ans plus tard. Quelle fut cette *Prima vista*? On avait pensé d'abord la retrouver dans le promontoire de Bona Vista, qui se trouve au nord de la baie de Trinité, sur la côte sud-orientale de Terre-Neuve; mais d'après la carte de Sébastien, qui doit faire foi, la pointe nord-orientale de l'île Cap-Breton fut signalée la première, et les navigateurs passèrent ensuite entre la terre continentale qui porte aujourd'hui le nom de Nova Scotia et l'île du Prince Edward[1]. En 1497, Cabot recommence les « navigations terre-neuviennes » et longe la terre ferme sur un espace d'environ trois cents lieues, en laissant de distance en distance sur les promontoires une grande croix avec les bannières anglaise et vénitienne. L'année suivante, Sébastien Cabot part seul et remonte la côte continentale vers le nord, jusque vers le 56e ou 58e degré, c'est-à-dire jusqu'au Labrador septentrional, puis il redescend au sud vers le travers des plages de la Virginie actuelle, peut-être même de la Floride. Ainsi la côte américaine était, avant la fin du quinzième siècle, connue dans ses grands traits, sur un espace de plus de 2000 kilomètres. Des marins anglais continuèrent à visiter ces côtes[2] : on cite des voyages qui s'accomplirent en 1501 et 1504.

De leur côté, les Portugais, depuis longtemps établis dans l'archipel des Açores, au centre de l'Atlantique, devaient aussi chercher à prendre leur part dans l'œuvre de découverte de cette partie du Nouveau Monde. Déjà en 1464, João Vaz Cortereal, gouverneur de Terceira, aurait visité une « terre des Morues », *terra do Bacalhao*, l'Islande ou Terre-Neuve[3]. En 1500, son fils Gaspar s'embarque également à Terceira pour se diriger vers les parages du nord, où il prétend découvrir une « Terre Verte »; mais ce nom même, donné à une contrée d'aussi formidable aspect que le Groenland, est une preuve que les anciennes navigations normandes n'étaient point ignorées de tous les marins et qu'elles servaient à les guider dans leurs recherches. L'année suivante, Gaspar Cortereal abordait à Terre-Neuve, parcourait ses riches bancs de poisson, et, suivant la côte du Labrador, poussait aussi loin que le permirent les convois de glaces flottantes. Des écrivains ont émis l'opinion que le navigateur portugais avait essayé de

[1] Hatton and Harvey, *Newfoundland*.
[2] (Biddle), *A Memoir on Sebastian Cabot*.
[3] Luciano Cordeiro, *De la Découverte de l'Amérique*.




CÔTES DE TERRE-NEUVE. — LE SALVAGE ROCK, PRÈS DE HARBOUR GRACE OU HAVRE DE GRÂCE

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. de Lamothe.

pén
Oue
bab
« Ta
tif d
les
men
latio
Es
bret
enco
de la
prou
Sain
de C
loint
de E
teurs
daise
des r
comr
Gonn
l'Aus
baie
« d'e
de Di
Ai
pour
dans
visité
anné
des na
conto
point
mais
riches

[1] Pie
[2] O.
[3] D'A

pénétrer dans les détroits du nord afin de découvrir le « passage du Nord-Ouest » autour de l'Amérique septentrionale; mais le fait n'est pas probable : toutes ces côtes étaient désignées alors comme appartenant à la « Tartarie ». Les Portugais donnèrent à ces régions boréales le nom collectif de pays « dos Cortereaes », d'après Gaspar et son frère Miguel, qui tous les deux périrent dans les eaux américaines. Pour les marins, qui commençaient à venir en foule, attirés par les abondantes pêcheries, l'appellation commune était celle de Bacalhaos (Bacallaos) ou des « Morues ».

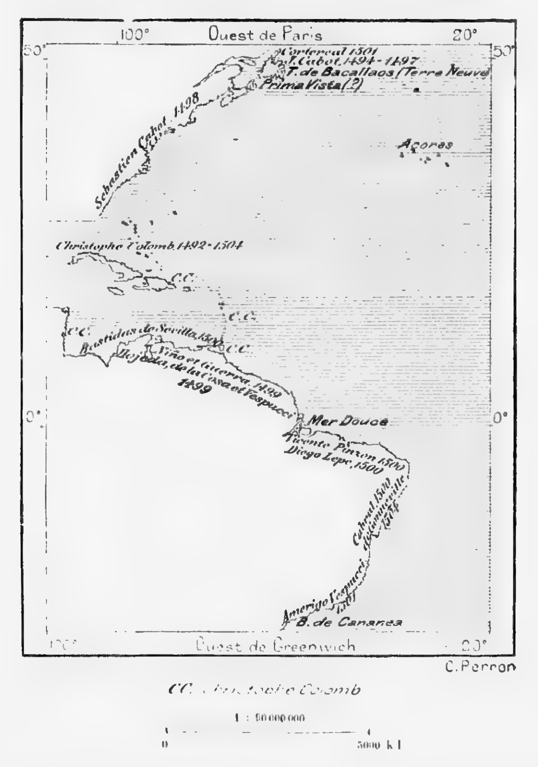
Est-ce alors, ou à une époque déjà bien antérieure, que des pêcheurs bretons ou basques donnèrent à l'île de Cap-Breton le nom qu'elle porte encore, soit en souvenir de la patrie armoricaine, soit plutôt en l'honneur de la ville située alors sur la bouche de l'Adour? Aucun document ne le prouve, mais les traditions sont unanimes pour attribuer aux Basques de Saint-Sébastien, de Pasages, de Zarauz, de Ciboure et Saint-Jean de Luz, de Cap-Breton, grands pêcheurs de baleines, la découverte de ces terres lointaines des « Morues »[1] : on cite même le nom d'un Navarrais, Juan de Echaide, qui aurait devancé dans ces parages tous les autres navigateurs d'Europe. Toutefois le nom euskara de *bacallau* est d'origine néerlandaise, et ce mot, sous la forme *kabeljau*, se trouve déjà dans le langage des marins du nord au treizième siècle[2]. A la même époque, les Français commerçaient aussi avec la côte du Brésil : en 1504, le navire du sire de Gonneville, que les historiens du siècle dernier croyaient avoir découvert l'Australie ou quelque terre de la zone antarctique, n'avait pas dépassé la baie de Santa Catharina, d'où il avait longé la côte au nord vers Bahia : « d'empuis aulcunes années en çà, » dit le récit du temps, des navires de Dieppe, Saint-Malo et autres ports avaient également visité ces parages[3].

Ainsi, dans cette année 1504, qui vit Colomb quitter le Nouveau Monde pour ne plus y revenir, la côte orientale des deux continents était connue dans sa plus grande longueur, tandis que la mer des Antilles, la première visitée, n'était explorée que dans sa partie méridionale. Même vingt-cinq années se passèrent après la découverte des Bahama par Colomb sans que des navires espagnols pénétrassent dans le golfe du Mexique, si ce n'est en contournant l'île de Cuba : c'est que pour les nouveaux venus il ne s'agissait point de faire une exploration méthodique des rivages du Nouveau Monde, mais seulement de trouver des mers abondantes en perles, ou des terres riches en or et en esclaves. En 1508, Vicente Pinzon longea les côtes du

[1] Pierre Margry, *Les Navigations françaises*; — Duro, *Arca de Noé*.
[2] O. Peschel, ouvrage cité; — Hugo Schuchardt, *Notes manuscrites*.
[3] D'Avezac, *Annales des Voyages*, juillet 1869; — Margry, ouvrage cité.

Honduras jusqu'à Belize, et cinq ans plus tard Ponce de Leon et son pilote Alaminos, s'approchant du golfe par une autre voie, à l'ouest des Bahama, trouvèrent la péninsule de Floride, qu'ils longèrent au nord jusqu'à la baie de Saint-Augustine, puis au sud jusqu'au cap Florida et à la chaîne des Cayos ou « Récifs ». Ce qu'ils cherchaient dans ce voyage c'était plus que de l'or, c'était la merveilleuse « fontaine de Jouvence » qui


N° 5. — COTES DE L'AMÉRIQUE DÉCOUVERTES A L'ÉPOQUE COLOMBIENNE.




CC. Christophe Colomb

1 : 90 000 000

0 — 5000 k.

rend aux vieillards la force et la beauté. Les prodigieuses découvertes faites dans les dernières années avaient comme enivré les hommes : tout leur paraissait possible; les mythes dont on leur avait parlé dans leur enfance semblaient à demi réalisés. Colomb voguant dans les eaux marines mêlées à l'Orénoque prétendait avoir vu le fleuve qui descend du « Paradis terrestre »; à son imitation, Ponce de Leon cherchait l'eau qui donne la jeunesse et l'éternelle santé. Mais dans toutes les îles, même dans Bimini, que

l'on disait épancher la source sacrée, il ne trouva que des eaux calcaires ou saumâtres; les expéditions que dirigèrent plus tard Pamphilo de Narvaez, puis Fernando de Soto et Moscoso, en vue des trésors d'or et d'argent, ne furent pas plus heureuses. Un des compagnons de Narvaez, Alvar Nuñez, dit Cabeza de Vaca ou « Tête de Vache », atteignit Culiacan, au Mexique, après huit années de séjour parmi les sauvages.

Dans l'année même où les Espagnols découvraient les côtes de la Floride, un événement capital s'accomplissait dans l'histoire de la géographie : Nuñez de Balboa, qui, depuis plusieurs années déjà, avait, comme Colomb, entendu parler de la mer voisine, franchissait l'isthme de Darien, et du haut d'une colline apercevait à ses pieds le golfe de San Miguel et l'étendue de l'océan Pacifique. Transporté de joie, il s'élança vers la rive, puis dans l'eau jusqu'à mi-corps, armé de son bouclier et de son épée, et prit possession de l'Océan au nom du roi d'Espagne. Toutefois deux années se passèrent avant qu'un établissement européen se fondât sur la rive du Pacifique, près des pêcheries perlières de Panama, et c'est en 1517 qu'Espinosa construisit le premier navire et vogua sur ces eaux vierges, de l'île des Perles à la baie de Nicoya. Le nom de « mer du Sud » que Balboa donna au Pacifique et que les marins emploient encore pour les parages océaniens, provient de l'orientation de l'isthme de Darien dans le sens de l'ouest à l'est. Pour Balboa, la mer des Caraïbes était la *mar del Norte* et les golfes découverts par lui appartenaient à la *mar del Sur*. On chercha longtemps le détroit qui devait les unir : en 1523, Charles-Quint manda à Cortez de faire diligence pour trouver ce canal entre les deux mers qui avait échappé à Colomb.

Un traitant d'esclaves, Hernandez de Cordova, en route pour aller voler des hommes sur la côte de Honduras, fut le navigateur qui découvrit, en 1517, la rive septentrionale du Yucatan et rencontra les premières populations civilisées du Nouveau Monde. L'année suivante, Juan de Grijalva, guidé par Alaminos, le meilleur pilote du temps, poussait plus avant vers l'ouest et le nord et longeait la côte du Mexique jusqu'à la rivière Jatalpa. La renommée des trésors du Mexique se répandit aussitôt dans toutes les Antilles espagnoles, et de toutes parts accoururent les navigateurs et les conquérants. Bientôt Cortez eut remplacé Montezuma comme maître de l'empire, et les explorations, qui ne s'étaient guère faites que sur les rivages, commencèrent à tracer leur réseau dans l'intérieur du continent; la forme du plateau d'Anahuac se dessina sur les cartes entre la courbe régulière du golfe oriental et la côte rectiligne de l'ouest, baignée par l'océan Pacifique.

Mais quoique la « mer du Sud » fût connue et que des navires espagnols s'y fussent aventurés déjà, c'est en vain que l'on avait jusqu'alors cherché le passage de l'un à l'autre Océan. En 1509, Vicente Pinzon et Diaz de Solis avaient poussé jusqu'au vaste estuaire du rio de la Plata et peut-être même au delà. Six années après, Diaz de Solis avait été chargé de contourner tout le continent américain jusqu'aux parages découverts par Balboa, mais il fut tué par les indigènes sur les bords de ce fleuve la Plata qu'il croyait offrir le passage désiré, et c'est à Magalhães qu'échut son héritage. Les géographes du temps faisaient remarquer avec juste raison que la côte de l'Amérique méridionale recule graduellement vers l'ouest sous les latitudes australes, de même que le littoral africain recule vers l'est[1], et ils en concluaient que le Nouveau Monde se terminait en pointe comme le Monde Ancien, qu'il avait aussi son « cap de Bonne-Espérance ». Mais l'Amérique pénètre beaucoup plus avant dans les mers froides que le musoir de l'Afrique, et pour arriver jusqu'au cap des « Onze mille Vierges » et s'engager dans l'âpre série de fjords qui découpe la péninsule extrême du continent, il fallut l'indomptable énergie, la volonté presque surhumaine de Magalhães. Les deux grands navigateurs qui donnèrent à l'Espagne le premier rang dans l'histoire des découvertes, Colomb et Magalhães, étaient également des étrangers, le premier Italien, le second Portugais. S'il est permis de comparer ces deux hommes, Magalhães est celui qui a fait le plus. L'œuvre accomplie par lui est sans égale parmi toutes les explorations géographiques. Non seulement le héros trouva le passage océanique de l'une à l'autre mer, il entoura le premier la boule terrestre par le sillage de son vaisseau; il « souleva la Terre des épaules d'Atlas et la fit librement tournoyer dans l'éther[2]. »

Bien que le détroit de Magalhães ait été nommé la « voie espagnole » par contraste avec la « voie portugaise » qui contournait l'Afrique, les marins espagnols ne firent guère usage de ce chemin ouvert entre les deux Océans; cependant, en 1526, un navire de l'escadre de Loaysa, chassé par la tempête après avoir franchi le détroit, dut rebrousser chemin vers la côte d'Amérique et atteignit un port mexicain voisin de Tehuantepec; mais, pendant cette traversée, le navire, commandé par Guevara, n'avait pas vu les côtes occidentales du continent du sud. C'est par la voie de l'isthme que se firent les découvertes du littoral. En 1522, Andagoya longea la côte au sud jusqu'à la rivière Biru, faible cours d'eau dont le nom ne se retrouve pas sur les cartes, mais qui prit soudain une grande importance

[1] J. Burney, *Voyages in the South Sea.*
[2] J. G. Kohl, *Geschichte der Entdeckung Amerikas.*

aux yeux des chercheurs d'or, grâce aux récits que firent les indigènes sur les riches pays du sud. Deux ans après se fondait la fameuse « compagnie du Biru » ou « Pérou », entre Pizarro, Almagro, Hernando de Luque, qui devait aboutir en effet à la conquête de trésors immenses, mais aussi à l'extermination de populations entières et à l'asservissement de tous ceux qu'avaient épargnés le fer ou le feu. Les limites du territoire exploré furent celles des pays soumis : les Espagnols ne dépassèrent pas la rivière Maule dans la partie méridionale du Chili : c'est là, à la porte du pays des Araucans, que s'arrêta Gomez de Alvarado, l'un des lieutenants d'Almagro. Au delà, nul explorateur n'a fait encore directement le voyage par terre jusqu'aux bords du détroit, le littoral ne fut reconnu que par mer, et pour la première fois, en 1540, par Alonzo de Camargo, qui cingla directement de Séville à Callao par le passage de Magalhães. En 1579, Sarmiento accomplissait le même voyage en sens inverse; mais c'est à Cook que devait être réservée la gloire de faire la première circumnavigation complète du globe contrairement à la direction suivie par le grand navigateur portugais. Quant à la pointe extrême du Nouveau Monde, au sud de la Terre de Feu et de son archipel, il est possible qu'elle ait été déjà reconnue en 1526 par un des compagnons de Loaysa; d'autres voyageurs, Drake, Sarmiento, constatèrent aussi l'insularité des terres qui limitent au sud le détroit; en 1616, près d'un siècle après Magalhães, le cap Hoorn fut doublé franchement par les deux Hollandais Lemaire et Schouten.

Un port du Mexique, sur la côte du continent septentrional, avait été choisi par Cortez comme point de départ pour les flottilles du Pacifique; cependant l'exploration du littoral se fit de ce côté avec plus de lenteur. En 1533, Grijalva aperçut les îles de Revillagigedo et la pointe méridionale de la péninsule californienne; puis Cortez et d'autres navigateurs pénétrèrent dans le golfe de Californie ou « mer Vermeille » et tâtonnèrent le long des rivages; enfin, en 1542, Cabrillo atteignait le cap Mendocino, au nord du 40$^{e}$ degré de latitude. Pendant le même siècle les annales géographiques ne mentionnent qu'un autre voyage ayant touché plus au nord, celui de Drake, le pirate fameux : venu du large, il aborda vers le 43$^{e}$ degré et longea la côte californienne dans la direction du sud. Il est probable qu'une autre exploration maritime, longtemps contestée, a vraiment eu lieu, quoique nulle mention n'en soit faite dans les annales de Castille[1] : les détails donnés par le navigateur lui-même ne laissent guère place au doute. D'après ce marin, le Grec Apostolos Valerianos, qui prétendait

[1] *Relacion del Viaje hecho por las Goletas* Sutil y Mejicana, 1792.

avoir servi sur une flottille espagnole sous le nom de Juan de Fuca, une large échancrure s'ouvre dans la côte continentale « entre le 47e et le 48e degré de latitude nord[1] » et un détroit, abrité par une grande île,

N° 6. — PARTIE DE L'AMÉRIQUE CONNUE A LA FIN DU SEIZIÈME SIÈCLE.




communique avec des voies maritimes ouvertes en divers sens, au nord-ouest, au nord-est, à l'est et au sud-est. Ce fjord existe réellement, mais ce n'est point, ainsi que l'imaginait Juan de Fuca, la « porte d'Anian » qui

[1] L'entrée du détroit de Juan de Fuca est un peu plus méridionale, d'une cinquantaine de kilomètres.

permet de contourner la partie boréale de l'Amérique. Par une étrange destinée des noms, cette appellation d'Anian, peut-être celle que Marco Polo avait employée pour désigner le royaume d'Annam dans l'Indo-Chine[1], en était venue, par l'ignorance des commentateurs, à signaler un chemin maritime au nord de l'Amérique : ainsi le nom Zipangou s'appliquait à la fois au Japon et à l'île de Cuba.

« C'est ici le chemin des Moluques, » dit une carte publiée par Sébastien Munster en 1542, en désignant soit un détroit marqué au nord-est de l'Amérique, soit peut-être un fleuve qui serait le Saint-Laurent. Les navigateurs ont mis trois siècles et demi à trouver ce « passage du Nord-Ouest » et jusqu'à maintenant aucun marin n'a pu contourner entièrement dans son navire le double continent d'Amérique : la découverte ne s'est faite que par itinéraires fragmentés. Précédé peut-être dans cette tentative par les Cortereal[2], Sebastien Cabot se dirigea vers les mers arctiques du Nouveau Monde avec l'espoir de trouver le fameux passage vers la Chine, et poussa jusqu'au 67e et demi degré de latitude septentrionale : devant lui, la mer était libre à l'ouest-nord-ouest et il croyait fermement à la possibilité de gagner la Chine par cette voie des mers polaires, trois fois plus courte que ne le serait celle d'un détroit de Panama; mais il dut rebrousser chemin à cause de la pusillanimité de son compagnon, sir Thomas Pert[3]. Est-ce par le détroit de Davis, ou par celui de Hudson, que s'étaient aventurés les deux navigateurs? D'après Biddle et les indications de la carte d'Ortelius, on peut croire qu'il s'aventura par le deuxième passage, découvert par lui longtemps avant les voyages de Frobisher et de Hudson. Plus d'un demi-siècle s'écoula avant qu'un autre navigateur suivît ses traces et tachât de reconnaître les rivages des mers qu'il avait parcourues. Les voyageurs qui lui succédèrent n'atteignirent pas les latitudes boréales. Estevan Gomez, l'un des compagnons déserteurs de Magalhães, ne paraît pas avoir dépassé la baie de Fundy, dont le nom, sous sa forme anglaise, n'en est pas moins d'origine espagnole; Verrazano, Florentin qui visitait le littoral du Nouveau Monde par ordre de François Ier, ne fit d'autre découverte importante que celle de l'entrée du Hudson, et le voyage du Portugais Alvarez dans le fleuve Saint-Laurent, en 1521, est considéré comme douteux. Jacques Cartier paraît avoir reconnu le premier, en 1535, la nature fluviale des eaux qui prolon-

[1] D'après Luciano Cordeiro (*De la part des Portugais dans la découverte de l'Amérique*), ce nom d'Anian serait dérivé de celui du navigateur portugais Eannes.

[2] Burney, *Voyages in the South Sea*.

[3] Ramusio, *Navigationi e Viaggi*; — d'Avezac, mémoire cité; — Biddle, ouvrage cité.

geaient l'estuaire ouvert à l'ouest de Terre-Neuve, des îles et des îlots de l'Entrée. Son exploration doit sa haute valeur dans l'histoire de la géographie à ce qu'elle a servi de point de départ aux voyages de découverte dans l'intérieur du continent, jusqu'aux bouches du Mississippi, aux montagnes Rocheuses et à l'océan Glacial.

Les géographes du temps imaginaient une sorte de pondération dans la forme des diverses masses continentales. De même qu'ils croyaient à l'existence d'un monde austral balançant dans les régions océaniques du sud les terres de l'hémisphère septentrional, de même ils se figuraient qu'au détroit de Magalhães, au sud du Nouveau Monde, devait correspondre un autre détroit dans le continent du nord, cette « porte d'Anian » que Juan de Fuca prétendait avoir parcourue dans son entier jusqu'à l'Atlantique. Bien plus, la forme effilée de l'Amérique du Sud leur paraissait devoir se reproduire dans l'Amérique du Nord, et l'on espérait que vers l'extrémité du Labrador un court passage permettait d'entrer directement de l'une dans l'autre mer. Des navigateurs anglais s'attribuèrent presque exclusivement l'exploration de ces parages du nord. La voie « portugaise » par le cap de Bonne-Espérance, la voie « espagnole » par le détroit de Magalhães, leur étaient fermées : il était naturel qu'ils cherchassent des voies « britanniques » au nord des continents. C'est ainsi que Willoughby et Chancellor tentèrent le passage du « Nord-Est » pour gagner la Chine en cinglant au nord de la Russie. De même, en 1576, Frobisher voulut forcer le passage du « Nord-Ouest », en reprenant la direction suivie par Sébastien Cabot. Après avoir pénétré au loin dans un chenal qu'il croyait séparer l'Amérique de l'Asie, il revint annoncer la nouvelle en Angleterre ; mais, en deux voyages subséquents, il ne dépassa pas la *Meta Incognita* ou la « Limite Inconnue », c'est-à-dire la péninsule de Kinguait, qui avait borné son horizon du côté de l'ouest. L'amour de l'or le détourna de plus âpres recherches : ayant découvert des pierres noires, que l'on supposait très riches en métal, mais dont les chimistes essayèrent vainement d'extraire la substance précieuse, il n'emmena pas moins de quinze navires dans son expédition de 1578, pour les charger de ces blocs inutiles et construire des fortifications absurdes, défendant l'accès de ces mines aux nations étrangères ; mais la situation du pays découvert par lui était tellement incertaine, qu'on le chercha longtemps dans la partie orientale du Groenland ; on n'a même pu identifier encore les « pierres noires » qui donnèrent lieu à ces expéditions coûteuses[1]. En 1585, Davis reprit l'œuvre

[1] Winsor. *America*.

d'exploration et pénétra fort avant dans le large golfe qui s'étend à l'est de l'archipel Polaire et que, de son nom, après d'autres navigateurs, on appelle aujourd'hui « mer de Davis ». Il découvrit aussi dans les terres occidentales un fjord sinueux, le Northumberland-inlet, autre passage espéré vers les mers de Chine; mais, l'ayant parcouru en 1587, il dut reconnaître que là aussi des îles et des rochers arrêtent les flots de l'Atlantique. En 1610, le fameux pilote Hudson, alors au service de l'Angleterre, crut être plus heureux : longeant la côte du Labrador, après Sébastien Cabot, il contourna en entier cette péninsule, puis, entre deux îlots, il aperçut la mer ouverte s'étendant devant lui au sud et au sud-ouest. Qu'était cette mer, sinon le Pacifique? Il s'y élança joyeusement et cingla dans la direction du sud; mais il ne devait point terminer son exploration : surpris par l'équipage en révolte, il fut déposé avec quelques compagnons dans un étroit canot et presque sans vivres. On ne sait où il périt. Au moins, en mourant, pouvait-il espérer avoir résolu le grand problème géographique.

D'autres navigateurs pénétrèrent après lui dans la mer qui porte son nom, « baie de Hudson »; mais, si ce n'est au nord-est et au nord, on reconnut que ce vaste bassin est fermé de toutes parts, et finalement le pilote Baffin déclara en 1616 que tout espoir d'atteindre les mers de Chine par ce golfe devait être abandonné. C'est plus au nord, pensait-il, que devait s'ouvrir le détroit. Sous les ordres de Bylot, il remonta donc vers le pôle par la mer de Davis, prolongée au nord-ouest par la mer actuelle de Baffin et s'avança même jusqu'à 77° 30′, dans ce Smith-sound que nul navigateur ne devait voir après lui pendant deux siècles et demi. Deux larges ouvertures se montrèrent à l'ouest : Jones-sound, encombré de glaces, et Lancaster-sound, où il pénétra prudemment. Mais à mesure qu'il avançait les glaces se fermaient devant lui, il voyait les marées perdre en amplitude, et peu à peu l'espoir l'abandonna. Quand il revint en Angleterre, il prononça son verdict : « Le passage du Nord-Ouest n'existe point. » On se le tint pour dit et les entreprises de recherche furent presque entièrement abandonnées. D'ailleurs la Compagnie de Hudson, qui se fonda en 1669 et à laquelle Charles II concéda d'immenses privilèges, possession, commerce, exploitation exclusive, veillait jalousement au maintien de son monopole : quelques marchands de Londres se trouvaient ainsi les maîtres, non seulement du littoral de la mer fermée, mais de toute l'Amérique boréale, et, pour se réserver le trafic des pelleteries, ils interdirent à tout rival l'approche de leur domaine. Toute exploration du littoral fut défendue; toute découverte non autorisée se perdit dans les archives secrètes; de faux

rapports sur les difficultés de la navigation furent répandus dans le public, afin d'assurer aux propriétaires la jouissance paisible de leur trafic : c'est même, disent les Canadiens, à cette influence posthume de la néfaste Compagnie que l'on peut attribuer en partie les préventions qui empêchent le peuplement des côtes méridionales de la baie de Hudson.

Du moins, pendant ce dix-huitième siècle, où nulle découverte ne se fit dans la région nord-orientale de l'Amérique, la partie nord-occidentale du continent émergea-t-elle de l'obscurité, dont la grande période des navigations espagnoles ne l'avait pas tirée. D'autres compétiteurs, les Russes, vinrent prendre leur part dans l'œuvre d'exploration et débutèrent par une découverte capitale, celle du détroit qui sépare les deux mondes : désormais l'Amérique ne pouvait plus être considérée comme une dépendance de la Chine et de la Tartarie. En 1725, Bering contourna l'extrémité orientale de l'Asie par le détroit qui porte son nom, mais sans voir la côte d'Amérique, aperçue de loin par Gvozd'ev, cinq ans plus tard. Déjà cette terre orientale avait été signalée depuis longtemps par les Tchouktches aux Cosaques russes, qui l'appelaient d'avance *Bolchaïa Zeml'a* ou la « Grande Terre » : du reste, des arbres flottés, des épaves de bois sculptés, des cétacés portant dans leur chair des harpons de forme étrange, attestaient l'existence de ce continent, et même les Cosaques avaient rencontré dans les campements tchouktches des hommes de cette terre éloignée. En 1741, Bering et Tchirikov atteignirent la côte américaine près de la courbe du littoral qui domine le Saint-Élie, puis, longeant la côte vers l'ouest, découvrirent la partie méridionale de l'Alaska et la rangée des îles Aléoutiennes. Après la mort de Bering, qui succomba dans l'île de son nom, d'autres marins hardis, pêcheurs, chasseurs et traitants, continuèrent l'exploration de la Grande Terre; mais la véritable forme de la côte ne fut relevée que lors du voyage de Cook, en 1778. Il pénétra dans la mer de Bering par une brèche des Aléoutiennes, cingla d'un cap à l'autre à travers le détroit proprement dit, puis, longeant la côte américaine vers le nord-est, voulut tenter le passage des glaces pour aller directement en Angleterre; mais au *cape Icy* ou « cap Glacé », une banquise continue lui ferma la route; une autre tentative ne lui réussit pas davantage. De ce côté, il ne devait être dépassé que pendant ce siècle. Lapérouse et Vancouver, qui lui succédèrent dans l'exploration des côtes nord-occidentales de l'Amérique, n'étudièrent que la partie du littoral située au sud de la corne d'Alaska.

La traversée des glaces polaires pour la conquête de la voie du « Nord-Ouest » ne fut tentée de nouveau qu'après les guerres de l'Empire, mais

cette fois avec un caractère bien autrement noble que celui des premières explorations. Pour les Anglais, qui s'étaient chargés de cette mission, il ne s'agissait plus d'aller ramasser des cailloux aurifères, ni même de découvrir une voie commerciale plus courte entre l'Europe occidentale et la Chine, mais de continuer la délimitation géographique du Nouveau Monde, d'observer tous les phénomènes de la vie polaire, d'étudier les populations éparses dans ces contrées de la neige et du vent, d'accroître l'avoir intellectuel de l'humanité. En vue de cette grande œuvre, qui demandait toutes les hautes qualités, courage, persévérance, dévouement, on n'eût dû faire appel qu'aux meilleurs; cependant l'on commença par une injustice en repoussant Scoresby, qui aux yeux des gens officiels avait le tort de ne pas appartenir à la marine de l'État, mais que ses travaux antérieurs et l'opinion publique désignaient comme l'explorateur arctique par excellence. Malgré ce début fâcheux, l'histoire des navigations du « Nord-Ouest » témoigne de la valeur exceptionnelle des hommes employés à ces missions, comme savants ou comme marins. En prenant leur résolution, ils acceptaient d'avance, soit la putréfaction lente du scorbut, soit la suffocation dans une tempête de neige ou le broiement entre deux blocs de glace; en outre, il leur fallait, pour ainsi dire, se plonger dans une mort anticipée, résolus à passer des années loin de la famille et du pays, sans nouvelles et sans possibilité de communications avec les amis, et peut-être à s'éteindre obscurément, à mourir de faim dans quelque prison de glace, sous l'immense obscurité de l'interminable nuit. Ces hommes, on les trouva par milliers pour les nombreuses expéditions polaires qui se sont succédé, et les annales de ces voyages prouvent que, durant la redoutable épreuve, les marins, à quelques exceptions près, restèrent fidèles à leur œuvre. Dans l'histoire de l'humanité, si pleine d'événements lugubres, de hontes et d'atrocités, le tableau des expéditions dans l'archipel Polaire du Nouveau Monde est peut-être celui qui montre l'homme sous son jour le plus radieux. Le dix-neuvième siècle peut léguer cet exemple avec orgueil aux âges qui suivront.

En 1818, John Ross reprit l'exploration précisément à l'endroit où Baffin l'avait abandonnée, deux cents années auparavant, dans le Lancaster-sound : mais, comme Baffin, il crut pouvoir affirmer que ce canal, de même que tous les autres golfes de ces parages, était une impasse, fermée par des montagnes; ce fut son compagnon Parry qui, l'année suivante, eut l'honneur de passer à travers cette zone de nuages que Ross avait prise pour des rochers, et de pénétrer dans le détroit de Barrow, entre deux des grandes îles qu'on a depuis appelées de son nom, « archipel de Parry ». Il dépassa

même la moitié de la distance qui sépare les deux issues de la mer Glaciale; mais, bloqué par les glaces, au sud de l'île Melville, il dut hiverner pendant neuf mois, puis, l'été suivant, après avoir longtemps erré entre les blocs et les banquises, reprendre le chemin de l'Angleterre, sans rencontrer les explorateurs qu'on avait envoyés au-devant de lui par terre sur les rives de la mer Glaciale, Franklin, Hood, Richardson. En 1821, il voulut tenter le passage par une autre voie, celle des canaux qui s'ouvrent au nord de la baie de Hudson, et grâce aux indications que lui donnèrent les Eskimaux, même à une carte que lui dressa une femme de la tribu, il put reconnaître à pied, pendant une longue captivité d'hiver, un étroit passage, Fury and Hecla-strait, qui va rejoindre le dédale des mers ramifiées dans l'archipel Polaire. Enfin, dans une autre campagne, il pénétra dans le Regent-inlet, branche méridionale du Lancaster-sound et fraya la voie à son ancien chef, John Ross, qui ne passa pas moins de quatre hivers dans ces mers glacées et ne put échapper qu'en construisant deux canots avec l'épave d'un navire de Parry, et en reprenant la route du Lancaster-sound; mais, entêté dans son idée que le passage du « Nord-Ouest » n'existait pas, il se permit d'affirmer que la péninsule de Boothia Felix réunit l'Amérique au pôle; il déclara même devant un comité d'enquête avoir constaté une différence de hauteur de « treize pieds » entre les deux mers de l'est et de l'ouest, écart qu'il avait prévu « d'après le mouvement de rotation de la Terre ». Ses compagnons n'avaient eu d'ailleurs aucune connaissance de ces prétendues opérations de nivellement[1]. L'honneur de l'expédition revint surtout au neveu du commandant, James Clark Ross. Il découvrit, sur la côte occidentale de la péninsule Boothia Felix, l'endroit[2] où, le 2 juillet 1831, l'aiguille aimantée pointait verticalement vers le sol, à une minute près, indiquant ainsi le pôle magnétique, point qui d'ailleurs change incessamment de place.

Après deux voyages entrepris par terre dans les solitudes de la Nouvelle-Bretagne et sur les côtes de l'océan Glacial, Franklin fut à son tour chargé de conduire une expédition maritime et partit en 1845 pour l'archipel Polaire. On attendait son retour deux années après, mais il ne revint pas, et le public anglais, très ému du danger que courait ce navigateur aimé et admiré de tous, força le gouvernement à lancer à sa recherche d'autres expéditions terrestres et maritimes. L'Américain Grinnell arma aussi deux vaisseaux pour prendre part à cette battue des régions polaires : en dix

[1] John Barrow, *Voyages of discovery and researches within the Arctic Regions.*
[2] Latitude septentrionale, 70° 5′ 17″; longitude à l'ouest de Greenwich, 96° 46′ 45″.




VUE PRISE DANS LA BAIE DE MELVILLE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'album de J. Hayes

années
coururent
plaçant
les end
pour l
loups,
qui par
de rech
troit de
bla dan
de l'exp
Terre F
documen
équipag

Penda
été réso
l'océan
il dépass
arrêté B
détroits
premier
solidifiée
crique g
en glissa
ville, où
tour se f
l'une à l
une moit
Kellett a
mouraien
été trouv
à l'autre
Kellett et
clos ce ch
l'explorati
la côte.

Aux ten

[1] Franz Sch

années trente-cinq navires, montés par plus d'un millier d'hommes, parcoururent les mers de l'archipel, étudiant tous les fjords et les chenaux, plaçant des signaux sur les promontoires et des « caches » de vivres dans les endroits les plus favorables, promettant des récompenses aux Eskimaux pour le moindre renseignement; on capturait même des oiseaux, des loups, des renards, qu'on lâchait ensuite, chargés de missives pour ceux qui par hasard pourraient les abattre. En août 1850, jusqu'à dix navires de recherches se trouvaient réunis devant Beechey-island, à l'entrée du détroit de Wellington; jamais pareille flotte, avant ou depuis, ne se rassembla dans ces parages. Enfin, on trouva les restes du dernier campement de l'expédition à une petite distance du grand lac des Poissons, sur la Terre Ferme, et même le navigateur Mac Clintock découvrit, en 1859, un document écrit qui racontait les malheurs successifs des navires et de leur équipage : des 158 hommes, tous étaient morts de maladies ou de privations.

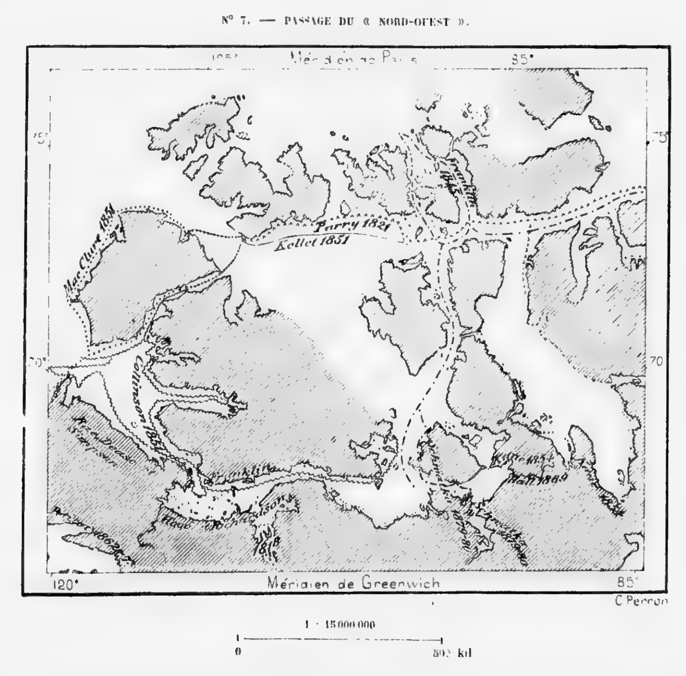
Pendant cette période de recherches, le problème du « passage » avait été résolu. En 1850, l'un des chercheurs, Mac Clure, pénétrant dans l'océan Glacial par le détroit de Bering, se mit à longer la côte américaine; il dépassa le cap Icy, découvert par Cook, puis la pointe Barrow, qui avait arrêté Beechey en 1826, et, de saillie en saillie, finit par entrer dans le détroits de Banks, où Parry s'était arrêté, bloqué par les glaces, lors de son premier voyage. Mac Clure dut s'arrêter aussi : autour de lui la mer s'était solidifiée. Il séjourna pendant le deuxième et le troisième hiver dans une crique glacée; heureusement il avait pu traverser le détroit au printemps, en glissant sur la banquise, et porter ses dépêches dans un port de l'île Melville, où le navire de Kellett, arrivé par les détroits de l'est, vint à son tour se faire enfermer par les glaces. Les communications s'établirent de l'une à l'autre rive, et au moment où Mac Clure allait envoyer au sud une moitié de son équipage dans la direction du continent, les gens de Kellett accoururent pour rendre la vie et la joie aux malheureux qui se mouraient de tristesse et de faim. Le « passage du Nord-Ouest » avait donc été trouvé par un « Magellan du Nord »[1]; on avait pu se rendre de l'une à l'autre mer, mais en bravant de tels dangers que depuis Mac Clure, Kellett et Collinson nul autre navigateur ne s'y est exposé. En 1855, s'est clos ce chapitre de l'histoire des découvertes. Plus tard, sans nul doute, l'exploration sera reprise en détail, grâce à des points d'appui espacés sur la côte.

Aux tentatives faites en vue de forcer le passage à travers les glaces de

[1] Franz Schrader, *République française*, 2 janvier 1874.

l'archipel Polaire devait naturellement se rattacher le désir de se rapprocher du pôle nord ou même de l'atteindre. Déjà dans les siècles précédents, des navigateurs avaient pointé directement vers le pôle par les brèches des banquises, et même une légende racontait que des marins hollandais étaient arrivés en 1670 à cette extrémité de la Terre. Quoi qu'il en soit, les annales maritimes nomment plusieurs hommes de mer, baleiniers pour la plupart, qui dépassèrent le 80ᵉ degré de latitude dans l'Atlantique boréal ;

N° 7. — PASSAGE DU « NORD-OUEST ».




Hudson aurait atteint le 82ᵉ degré, mais au delà s'élevait le mur de la banquise. En 1773, Phipps louvoya au delà du Spitzberg et des « Sept-Iles » ; Scoresby, en 1806, poussa jusqu'à une vingtaine de kilomètres au moins par delà le 81ᵉ degré de latitude, et d'après son opinion, maintes fois exprimée[1], il lui aurait été facile de se diriger en traîneau vers le pôle, la banquise qui l'arrêtait étant parfaitement continue, sans fissure ni rejet, « tellement unie que, si elle avait été débarrassée de ses neiges, on aurait pu la parcourir en voiture à des lieues et des lieues de distance. » C'est

[1] Scoresby, *Account of the Artic Regions*.

en s'appuyant sur les exemples de ses deux compatriotes que Parry fit accepter à l'amirauté anglaise son projet de cheminer à travers les glaces vers le pôle nord. On sait qu'il atteignit la latitude de 82° 45′, à laquelle, pendant un demi-siècle après lui, aucun autre navigateur ne put s'élever; dans ces parages de l'Atlantique septentrional, il est jusqu'à nos jours resté le pionnier d'avant-garde. Pendant la dernière partie de l'expédition, c'est en vain que les marins faisaient force de bras pour traîner leurs bateaux sur la banquise : quoique marchant vers le nord, le courant de dérive les emportait vers le sud; il leur fallut céder et se laisser ramener par les glaces vers le point de départ[1].

Ce n'est point, comme on l'avait espéré, par la mer ouverte prolongeant au nord l'Atlantique boréal que l'on a pu atteindre le point le plus rapproché du pôle, c'est au contraire en passant à l'ouest du Groenland, par les ruelles étroites et encombrées de glace de l'archipel Polaire. Après les reconnaissances des Anglais Penny et Inglefield à l'entrée du détroit de Smith, l'Américain Kane tenta le premier cette voie dans son expédition de 1858. Au nord de la mer de Baffin et de la baie de Melville il pénétra dans le détroit de Smith, où il eut à forcer son passage à travers les glaces amoncelées avant de pouvoir atteindre d'autres bassins qui continuent ce bras de mer vers le nord et le nord-est. En peu de voyages polaires les marins eurent plus d'obstacles à combattre, inégalité des glaces entassées, brisants, côtes battues des vagues, maladies, froids exrêmes : pendant le premier hivernage, le mercure resta gelé quatre mois durant. Mais lorsque Kane revint du terrible voyage, il crut pouvoir annoncer qu'au nord du détroit parcouru s'étendait un canal facilement navigable, complètement débarrassé de glaces et qu'au delà s'ouvrait la mer « libre » du pôle. Cet espoir d'explorer les régions de la calotte septentrionale en voguant sans peine et sans danger sur une mer unie devait entraîner d'autres expéditions à la suite de la première et sur la même voie.

En 1860, Hayes, qui avait été le compagnon de Kane dans sa mémorable campagne, s'engagea de nouveau dans la série de détroits et de bassins qui séparent le Groenland de l'archipel Polaire, et réussit en effet à pénétrer plus avant dans la direction du pôle, après avoir escaladé en traîneau les amas de glaces empilées au nord du Smith-sound; mais au delà il ne trouva point le chenal de Kennedy libre de banquises comme il l'était lors du voyage de Kane; toutefois les glaces situées au nord étaient précisément les moins compactes et les plus faibles : Hayes revint de son expédition en

[1] W. Edw. Parry, *Narrative of an Attempt to reach the North Pole.*

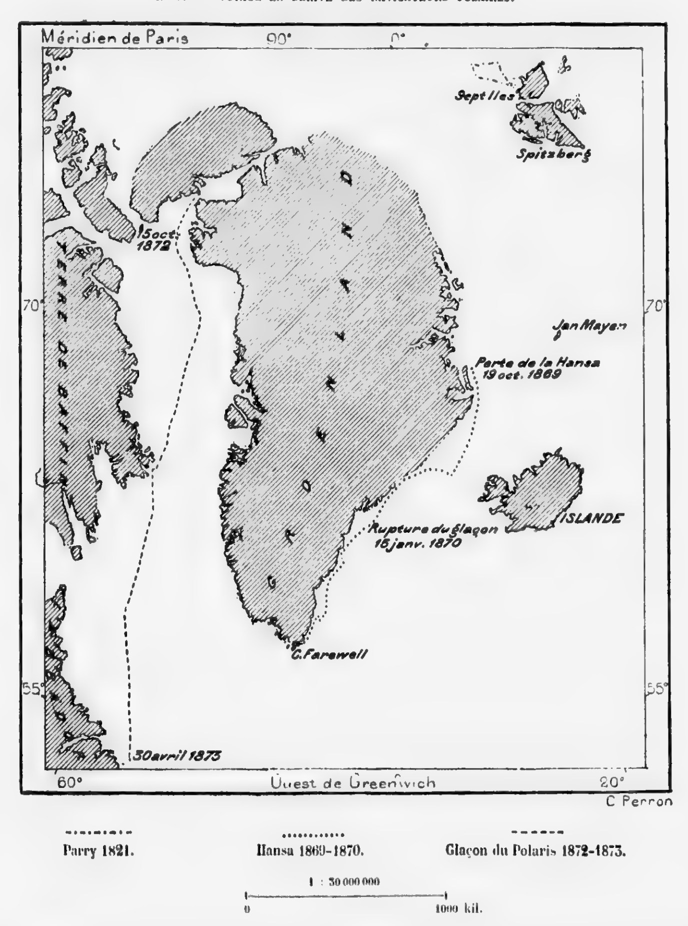
maintenant fermement l'hypothèse relative à la « mer libre du pôle ». Hall, qui le suivit en 1871, et mourut non loin du point le plus septentrional qu'il avait atteint (82° 16'), visita ces parages que Hayes avait cru être la mer ouverte, mais c'est là précisément que le passage se resserre le plus pour former le détroit de Robeson, presque toujours encombré de glaces. Au retour, le navire *Polaris* fut même écrasé entre les blocs, mais il était déjà à demi abandonné, et c'est alors que dix-neuf individus, dont un enfant esquimau de deux mois, restés sur un bloc de glace avec un canot et des vivres, furent emportés par la dérive dans la direction du sud, ballottés par les vagues et les marées, et finirent par arriver en vue d'un bateau à vapeur, près de la côte du Labrador. L'espace parcouru dépassa 3500 kilomètres, et cette lente navigation des naufragés sur leur épave fondante ne dura pas moins de six mois, dont près de la moitié dans l'obscurité de la mer polaire; pendant la dérive du glaçon, les marins européens seraient morts certainement s'ils n'avaient été accompagnés de deux Eskimaux, habiles pêcheurs de phoques. Trois années auparavant, pareille aventure était arrivée aux marins du navire allemand la *Hansa*, sur la côte orientale du Groenland, et leur longue odyssée, jusqu'à la station de Fredriksdal, non loin du cap Farewell, avait duré huit mois. Les annales des navigations polaires citent un grand nombre d'autres événements du même genre. En 1857, Mac Clintock avait fait aussi un de ces voyages involontaires : il fut entraîné pendant 242 jours sur une voie rétrograde de 2200 kilomètres, mais il se trouvait sur un navire non endommagé, et aussitôt libéré de sa prison de glace, il put reprendre la route du nord et continuer ses explorations. Vers l'année 1857, un Groenlandais et sa femme, portés sur un glaçon à travers le détroit, abordèrent sans accident dans la Terre de Baffin, près du cap Mercy[1].

L'expédition polaire anglaise de Nares et de Markham, qui suivit en 1875 les expéditions américaines de Kane, de Hayes, de Hall, et qui prit également la voie du Smith-sound, dépassa la succession des détroits et pénétra enfin dans la mer sans bornes visibles qui limite au nord le Groenland et la terre de Grinnell; mais cette mer n'était point « libre », comme l'avaient désignée les explorateurs précédents : elle apparut au contraire remplie de glaçons énormes d'une épaisseur de 25 à 30 mètres, alternativement fissurés par les vagues et ressoudés par le gel, couverts de fragments redressés par la pression et le déplacement du centre de gravité. Un voyage en traîneau d'une centaine de kilomètres vers le nord montra la mer re-

[1] Kümlein, *Smithsonian Miscellaneous Collections*, vol. XXIII, 1882.

couverte partout de cette carapace glacée, et vers le nord on ne voyait encore que glaces, neiges et bourguignons : le nom de mer « libre » fut changé en celui de « mer paléocrystique » ou « mer des glaces permanentes ». C'est

N° 8. — VOYAGE EN DÉRIVE DES NAVIGATEURS POLAIRES.




Parry 1821. Hansa 1869-1870. Glaçon du Polaris 1872-1873.

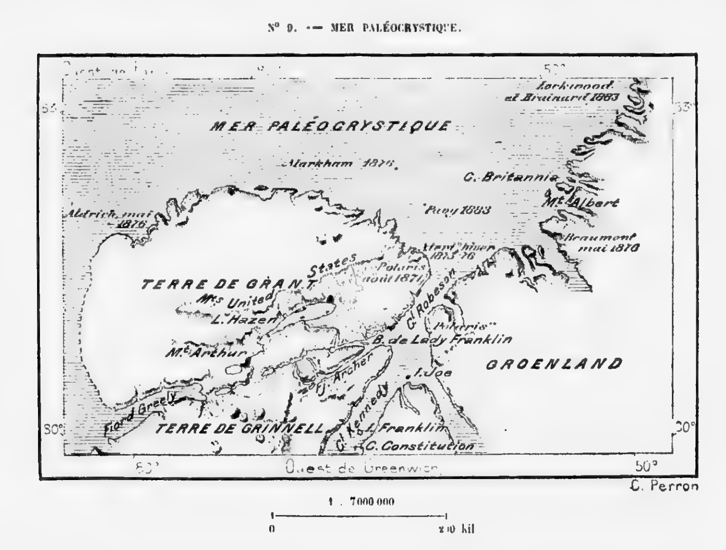
1 : 30 000 000

0 — 1000 kil.

là que Markham et ses compagnons atteignirent le point le plus rapproché du pôle où l'homme fût encore parvenu, 83° 20′ 26″. Mais quelques années plus tard, en 1882, les Américains Lockwood et Brainard dépassèrent cette latitude de quelques milles, et de ce point, situé à 83° 24′, soit à 689 kilomètres du pôle en droite ligne, ils aperçurent distinctement au nord-est

le cap Washington, la terre la plus septentrionale que l'on connaisse actuellement. Elle se trouve au nord du Groenland et se rattache probablement à cette grande île par les glaces de fjords intermédiaires.

Le voyage de Greely se termina d'une manière désastreuse, puisque les deux tiers de ses hommes moururent de faim sur les glaçons du cap Sabine, dans la redoutable embâcle du Smith-sound. Ce fut le dernier des grands voyages polaires entrepris jusqu'à nos jours; depuis lors, l'exploration des parages septentrionaux de l'Amérique n'a été poursuivie que par des baleiniers, Écossais ou autres, qui ne se hasardent point dans



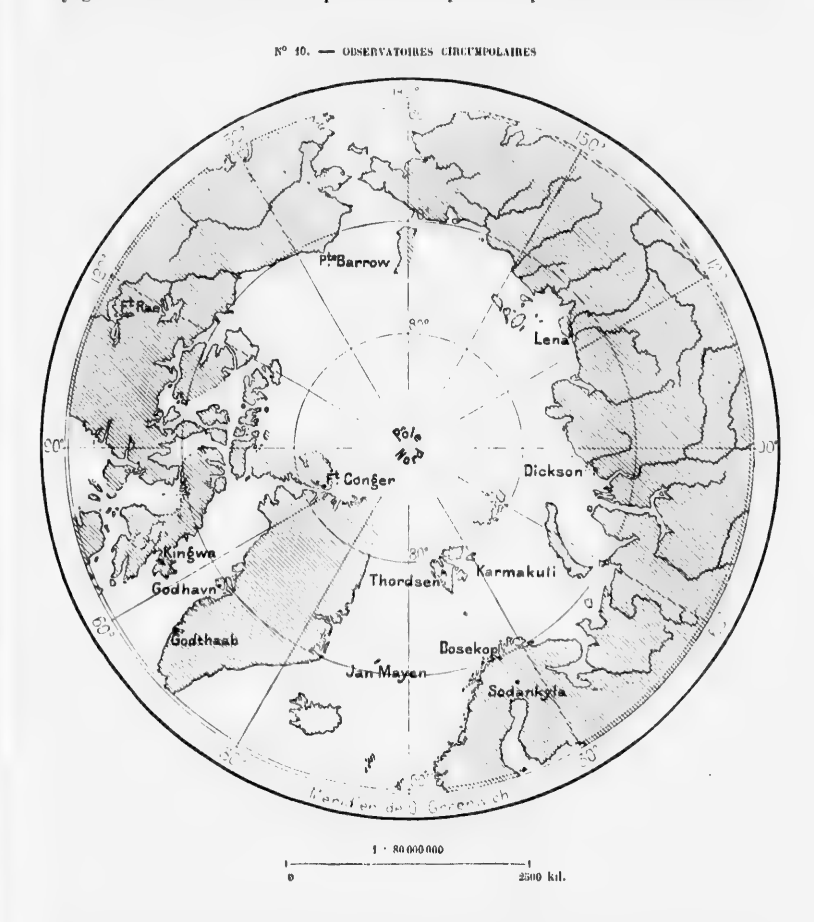

N° 9. — MER PALÉOCRYSTIQUE.

1 : 7 000 000

les détroits. Il n'est pas douteux cependant que l'œuvre de la reconnaissance du globe ne continue et que, tôt ou tard, les régions arctiques ne finissent par être connues des géographes. Sans doute, la recherche du point précis autour duquel s'arrondissent les cercles des degrés de latitude ne serait qu'une puérilité s'il ne s'agissait aussi d'étudier les contours des îles et des îlots, la forme des mers et des baies, les courants et les marées, les mouvements de l'air et autres phénomènes de la vie terrestre. Or ce travail deviendra plus facile, à mesure qu'un plus grand nombre de points d'observation et de ravitaillement seront solidement établis dans les latitudes boréales et que les conditions et les ressources des régions voisines seront connues plus en détail. Ces observatoires circumpolaires, dont le plan primitif est dû principalement à l'explorateur arctique Weyprecht,

sont déjà fondés en partie, aux frais des nations européennes et des États-Unis, et c'est afin d'en instituer un aux confins mêmes de la « mer paléocrystique », dans la baie de Lady Franklin, que Greely accomplit son voyage. Du reste, il ne faut pas oublier que les puissantes ressources de

N° 10. — OBSERVATOIRES CIRCUMPOLAIRES




1 : 80 000 000

0 — 2500 kil.

l'industrie moderne n'ont pas encore été toutes mises au service des expéditions boréales, et que nul aérostat ne s'est encore élevé dans les parages arctiques. Environ cent cinquante voyages d'exploration vers les mers glaciales ont été entrepris depuis la découverte de l'Amérique, et en outre les baleiniers se sont par milliers aventurés dans ces mêmes régions maritimes. D'autres voyages suivront. Il en est un d'ailleurs que l'on

est tenu de faire, puisque des fonds, déjà souscrits depuis vingt ans pour cette œuvre, dorment inutilement dans les caisses de l'État. Sans doute il se présentera quelqu'un pour recueillir l'héritage de dévouement légué par Gustave Lambert.

Actuellement, il ne reste, pour achever de tracer les contours géographiques du Nouveau Monde, qu'à voir les rivages septentrionaux du Groenland, entre les parages visités par Lockwood et les points extrêmes de la côte orientale : cet espace, d'environ 500 kilomètres en ligne droite, et quelques autres lacunes de moindre importance dans la délinéation des îles de l'archipel Polaire, tels sont les vides que les cartographes ont encore à remplir. Quant à l'intérieur des deux continents américains, il est connu en entier dans ses grands traits : le peuplement graduel du pays par les civilisés, de race blanche ou métissée, a dû nécessairement avoir pour conséquence l'exploration, sinon scientifique, du moins topographique de chaque contrée. D'ailleurs, de mémorables expéditions ont marqué les périodes successives de l'entrée des diverses régions dans le monde lumineux de l'histoire.

Dans le continent du nord, le premier qu'aient visité les blancs, la part la plus considérable de découvertes échut aux voyageurs français, grâce à la position prépondérante que leur donnaient les colonies placées au centre de diramation des grands cours d'eau, Saint-Laurent, Mississippi, affluents de la baie de Hudson et de l'océan Polaire. Champlain, le vrai fondateur de la colonie canadienne, celui qui bâtit les premières huttes de Québec en 1608, s'avança vers l'ouest jusqu'au lac Nipissing, et navigua même sur une baie du lac Huron, qui fait partie de cette « mer des eaux douces » déjà représentée sur les cartes. Les missionnaires catholiques, dans toute la ferveur de leur zèle pour la « conquête des âmes » et la constitution politique d'États soumis directement à leur pouvoir ou du moins à leur influence, occupèrent bientôt les stations les plus avancées dans l'intérieur du pays et par leurs « coureurs des bois » aussi bien que par les Indiens convertis apprirent à connaître le pays et s'en assurèrent partiellement le trafic[1]. Eux-mêmes exploraient la contrée dans tous les sens et en peu d'années pénétrèrent au centre même du continent. Guidés par les indigènes de tribus alliées, dont il partageaient le genre de vie, les peines et les fatigues, ces hommes intrépides naviguèrent sur toutes les rivières

[1] Francis Parkman, *The Jesuits in North-America*.

affluentes du Saint-Laurent, sur tous les lacs parsemés dans les vasques des roches laurentiennes. En 1640 Brébeuf contemplait le saut du Niagara et parcourait le lac Érié ; en 1660, Mesnard remontait la rivière des Outaouais, atteignait par un détour les bords du lac Huron, traversait le saut Sainte-Marie, à l'issue du lac Supérieur, et longeait les rives méridionales de ce lac, le plus vaste bassin d'eau douce qui se trouve sur la Terre. Un autre missionnaire, Allouez, atteignait le « Fond du Lac », à l'extrémité occidentale du lac Supérieur et de la Méditerranée canadienne, et découvrait la rivière Saint-Louis, branche maîtresse de tout le système fluvial du Saint-Laurent. Allouez reconnut aussi les rivages du lac Michigan et pénétra vers l'ouest dans le pays des Illinois, que le trafiquant Jolliet et le missionnaire Marquette devaient plus tard traverser dans toute sa largeur pour gagner le « grand Fleuve » en suivant le cours de la rivière Mescousin, le Wisconsin de nos jours. C'est en 1673 que les deux compagnons se hasardèrent sur les eaux du Mississippi, dont on ignorait alors la direction et l'embouchure, malgré l'expédition faite par l'Espagnol Fernando de Soto, plus de cent trente années auparavant. Ils reconnurent le confluent du Missouri, puis celui de l'Ohio, rivières superbes qui portaient alors d'autres noms ; mais, arrivés près de la rivière Akamsa (Arkansas), ils ne doutèrent plus que le fleuve ne s'écoulât vers le golfe du Mexique, et n'osèrent pas descendre plus avant, de peur d'être faits prisonniers par les Espagnols, en qualité de navigateurs étrangers. Du reste, les soldats castillans aventurés dans l'intérieur des « Florides » à la recherche de l'or avaient pénétré jusqu'à l'endroit visité par Marquette, et de là ils s'étaient laissé porter par le courant jusqu'au golfe du Mexique.

Les missionnaires jésuites prenaient la plus grande part à la découverte des bassins fluviaux de l'Amérique septentrionale, mais ils n'aimaient pas à voir des religieux d'un autre ordre, ni surtout de simples commerçants ou même des chefs militaires, se hasarder sur un territoire d'exploration qu'ils considéraient comme leur domaine, et l'histoire du dix-septième siècle au Canada est remplie de leurs dissensions avec d'autres missionnaires et les voyageurs. C'est ainsi que par des intrigues de cour et par des obstacles de toute espèce ils tâchèrent de fermer à Cavelier de la Salle les chemins qui mènent au Mississippi ; mais le voyageur normand, homme remarquable par l'intelligence, la fermeté, la vaillance, la promptitude des ressources, la persévérance inlassable, en arriva pourtant à ses fins. Après trois voyages au moins dans les régions situées au delà des lacs, après des aventures de toute espèce, guerres, alliances, naufrages, famines, assauts, retraites et maladie grave due au

poison, il s'embarqua enfin au printemps de 1682 sur le « Père des Eaux », et en cinquante jours de navigation il atteignit le delta et reconnut les passes communiquant avec le golfe du Mexique. Deux ans après, il revenait de France avec une flottille pour remonter le fleuve comme vice-roi de la Louisiane; mais le commandement des vaisseaux avait été donné à un ennemi personnel de Cavelier de la Salle, qui le trahit et le débarqua, presque sans vivres, sur la côte actuelle du Texas, pour explorer lui-même les bouches mississippiennes. Indompté, Cavelier entreprit de continuer les explorations par terre; un de ses officiers l'assassina peu de jours après le départ pour le grand fleuve[1].

Quant aux vastes régions qui s'étendent à l'ouest du Mississippi, vers les montagnes Rocheuses, et sur les plateaux lacustres et fluviaux qui s'inclinent vers l'océan Glacial, elles sont entrées dans le domaine de la géographie, grâce à ces « coureurs des bois », pour la plupart trafiquants libres, contre lesquels le gouvernement canadien édictait des lois implacables, mais qui avaient l'espace ouvert devant eux : quand ils se trouvaient en danger près de la frontière des colonies, ils s'enfonçaient plus loin dans le territoire de parcours des Peaux-Rouges. Ils vivaient avec eux, épousaient leurs filles, tout en gardant l'usage du français et leurs relations avec les traitants en pelleteries; d'une mer à l'autre, ils frayaient les chemins que les Européens proprement dits suivaient après eux. Lorsque le grand voyageur de la Vérandrye franchit en 1731 la « Hauteur des Terres », au nord-ouest du lac Supérieur, et s'aventura sur le versant de la mer Glaciale, il était guidé par ces métis, qui lui indiquaient les partages des lacs et des rivières, les stations de campement, les forêts giboyeuses. Il reconnut les bords du Winnipeg, ceux de la rivière Rouge, de l'Assiniboine, de la Saskatchewan, du Missouri supérieur, de la Pierre-Jaune, et finit par gravir les montagnes Rocheuses, pour revenir après quatorze années de courses et de chasses. Pendant notre siècle, c'est sous la conduite de ces « voyageurs » blancs ou métis que se sont faites la plupart des explorations complémentaires pour rattacher les uns aux autres les itinéraires du versant oriental à celui du Pacifique. Même dans ces expéditions par terre, les hallucinations du « passage du Nord-Ouest » hantaient encore nombre de traitants canadiens. A défaut d'une mer ouverte ou d'un enchaînement de détroits et de passes entre l'Atlantique et le Pacifique, on espérait pouvoir trouver des fleuves et des lacs navigables formant une voie commerciale à

[1] Francis Parkman, *The Discovery of the Great West*; — Pierre Margry, *Les Normands dans les vallées de l'Ohio et du Mississipi*; — Gabriel Gravier, *Cavelier de la Salle, de Rouen*.

travers le continent. Il est peu de cartes du dix-huitième siècle qui ne représentent les régions boréales de l'Amérique comme traversées d'un réseau de grandes rivières et de mers intérieures liant l'un à l'autre les deux Océans. Encore en 1789 Meares cherchait à démontrer l'existence d'un « passage du Nord-Ouest » entre la baie de Hudson et le détroit de Bering par les lacs Winnipeg, Athabasca, des Esclaves, et par une « rivière où se trouvent les chutes les plus considérables qu'il y ait dans le monde connu[1] ».

Dans le continent du sud, l'exploration de l'intérieur, qui succéda à la conquête des plateaux et des régions littorales, se fit de la même manière que dans le continent du nord, par les traitants et les missionnaires; mais, sur le versant oriental des Andes équatoriales, le contraste brusque du climat et du sol des plaines avec ceux des montagnes, les forêts impénétrables, les grands fleuves, les marais insalubres et les populations justement hostiles ont pendant longtemps empêché l'exploration des régions basses qui occupent précisément la partie médiane de l'Amérique du Sud, et quand Orellana eut accompli, en 1540, son mémorable voyage de descente sur le fleuve des Amazones, deux siècles se passèrent avant que d'autres vinssent nouer de nouveaux itinéraires au sien. Dans la zone tempérée, où les obstacles de toute nature étaient beaucoup moindres, les voyageurs pénétrèrent fort avant dans les terres. Les Paulistas ou Brésiliens de São-Paulo, appelés communément *mamelucos*, firent de nombreuses expéditions vers l'ouest dans le bassin du Paranà, soit pour trafiquer, soit plus fréquemment pour recruter des esclaves, et l'on sait que, de leur côté, les missionnaires jésuites, défenseurs des indigènes contre les Paulistas, mais au profit de leur propre domination, s'établirent au Paraguay, au milieu de la population docile des Guarani, et réussirent dans leur entreprise de fonder un empire purement théocratique, où la vie tout entière était réglée, au son de la cloche, par les oraisons et les cérémonies religieuses. C'est principalement dans le territoire des Missions que voyagea le naturaliste espagnol Felix de Azara à la fin du siècle dernier. A la même époque, Alexandre de Humboldt et Amédée de Bonpland obtenaient du gouvernement espagnol la levée de l'interdit qui pesait sur la visite de tout étranger dans l'immense territoire, et de 1799 à 1804 ils purent accomplir dans les régions équinoxiales cette exploration qui fut, pour ainsi dire, une nouvelle découverte du monde colombien et qui donna une si vive impulsion à l'esprit de recherche et à l'étude de la nature. Après eux, Auguste de Saint-Hilaire, Spix et Martius, d'Orbigny, Darwin, de Cas-

[1] *Voyages du capitaine Meares*, traduits par Billecocq, an III de la République.

telnau et de Saint-Cricq, Markham, Reiss et Stübel, Crevaux, Thouar, Chaffanjon, et d'autres voyageurs par centaines, ont rattaché les itinéraires dans tous les sens, visité les sources des rivières et reconnu l'orientation précise des chaînes de montagnes.

Les explorations qui restent à faire dans les deux continents pour que le relief en soit connu dans ses grands traits, sont peu de chose en comparaison des travaux accomplis. Les montagnes et les rivières du Labrador, celles du littoral de l'océan Polaire et les régions qui séparent le Mackenzie de la baie de Sitka offrent un tracé très incertain, que chaque nouveau voyage permet de rectifier en partie. Dans l'Amérique centrale, malgré la faible étendue relative des terres baignées par les deux Océans, quelques territoires sont encore inexplorés, notamment la Mosquitie et le pays costaricien de Talamanca. Le territoire de Chaco dans la Colombie, la région des hauts affluents de l'Orénoque et du fleuve des Amazones, l'intérieur des Guyanes et, vers l'extrémité de l'Amérique, une partie du versant oriental des Andes patagones ne sont encore recouverts que par un réseau d'itinéraires aux mailles très espacées; mais le filet se resserre, et d'autre part les pays où la population civilisée commence à se presser déjà ont été partiellement mesurés par les géodésiens et les arpenteurs: l'Amérique offre çà et là les amorces de grandes cartes topographiques comparables à celles des contrées de l'Europe occidentale.

## II

### GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DU DOUBLE CONTINENT AMÉRICAIN.

Le Nouveau Monde contraste avec l'Ancien par la simplicité de sa forme générale et par l'ordonnance de ses parties. La disposition binaire du groupe continental y est bien autrement nette que dans les quatre continents de l'est, Europe et Afrique, Asie et Australie, qui sont également disposés deux par deux et du nord au sud, mais avec une très grande irrégularité de contours et de dimensions. Dans l'ensemble des terres émergées, l'Amérique constitue à elle seule la part orientale, de beaucoup la plus régulière, du demi-cercle qui se déploie autour du Pacifique; en comparaison, la part occidentale de l'hémicycle, comprenant la Chine, l'Inde, l'Afrique, paraît discontinue et brisée, et d'ailleurs elle se dédouble pour former la rangée de terres qui de l'Indo-Chine se dirige vers l'Australie. Tandis que l'irrégularité des formes de l'Ancien Monde ne permet guère d'en reconnaître l'axe majeur, qui est celui du nord-est au sud-ouest pour

le faîte de partage, et celui de l'est à l'ouest pour la zone de culture et la marche de la civilisation, l'axe américain se confond avec ses chaînes maîtresses, de l'Alaska à la Terre de Feu.

De forme triangulaire l'un et l'autre et rattachés par un isthme étroit, les deux continents du Nouveau Monde paraissent d'abord offrir une limite commune très précise; cependant le passage intermédiaire se fait graduellement, par transitions nombreuses, si bien qu'il serait impossible de dire : « Ici finit l'Amérique du Nord, ici commence l'Amérique du Sud. » De même que pour les divisions de l'Ancien Monde, on se trouve embarrassé

N° 11. — ISTHMES AMÉRICAINS.

1 : 55 000 000

0 — 2000 kil.

pour tracer la frontière naturelle entre les deux Amériques, et la ligne de partage indiquée doit être en grande partie conventionnelle. C'est ainsi qu'entre l'Europe et l'Asie la dépression du Manîtch et celle qui se prolonge de la Caspienne à la mer d'Aral et au golfe d'Ob' présente en maints endroits des espaces indistincts que le caprice seul peut attribuer à l'un ou à l'autre continent. Les contrastes de sol, de climat, de flore et de faune qui ont permis de séparer le monde australasien du monde asiatique sont aussi presque effacés dans les îles intermédiaires, et ce sont des considérations secondaires, tirées du relief sous-marin, de la population locale ou de la nationalité des dominateurs, qui ont décidé de la répartition entre les deux domaines continentaux. Enfin, l'isthme de Suez lui-même

n'a pas toujours été signalé comme le nœud d'attache de l'Afrique à l'Asie : des géographes anciens ajoutaient le désert de l'ouest à celui de l'est comme une dépendance du continent asiatique ; pour eux, l'Afrique ne commençait qu'au Nil, et même de nos jours la saillie des monts comprise entre le Nil et la mer Rouge est désignée sous le nom de « chaîne Arabique ».

Au point de vue géologique, une ligne de séparation très naturelle entre les deux Amériques serait l'isthme de Tehuantepec. Les dernières pentes du plateau de l'Anahuac s'affaissent en cet endroit, et le rempart des monts guatemaltèques n'y est encore indiqué par aucune saillie. A l'est de cette limite les terres se divisent en une sorte de fourche, dont une branche, le Yucatan, se continue en mer par la longue île de Cuba et par les autres Antilles, tandis que l'autre branche constitue l'Amérique centrale proprement dite, avec ses renflements et ses étranglements successifs. Mais de toutes les lignes divisoires la plus nette est celle où l'isthme de Darien vient se greffer à l'énorme masse du continent méridional, à l'ouest du delta de l'Atrato. Là les hauteurs de l'isthme s'abaissent par degrés, sans se relier au système andin, et un seuil bas, où l'on avait projeté jadis de creuser un canal interocéanique, fait communiquer les deux versants. Si l'on étudie la structure des deux continents américains, non dans leur forme précise, telle qu'elle est actuellement délimitée par la mer, mais aussi dans leurs parties immergées, on constate que l'Amérique du Nord projette vers le sud-est deux langues sinueuses, mais presque parallèles dans leurs courbures, qui vont rejoindre le continent méridional : ces deux terres de jonction sont l'Amérique centrale et les Antilles; l'île de Cuba les unit transversalement l'une à l'autre et de profonds abîmes marins s'ouvrent dans les deux méditerranées, limitées de tous les côtés par continents, îles ou péninsules.

L'analogie des formes est grande entre les deux Amériques, mais non de la même manière que se l'imaginaient les navigateurs du seizième siècle en cherchant au nord un « détroit de Magellan » pareil à celui de l'extrémité méridionale du Nouveau Monde. Les deux continents, considérés dans leur structure générale, sont également des triangles orientés de la même façon, disposant presque parallèlement leurs trois côtés et réunis l'un à l'autre par deux cordons parallèles, l'isthme proprement dit de l'Amérique centrale et la chaîne des Antilles. Le triangle du nord est le plus vaste, d'un huitième environ; toutefois il faut remarquer que la partie nord-orientale de l'Amérique, comprenant la péninsule du Labrador et près d'une moitié de la Puissance du Canada, est séparée du tronc continental par une chaîne

régulière de lacs se développant sur une longueur de 4000 kilomètres entre le lac Ontario et le grand lac de l'Ours, comme un bras de mer partiellement oblitéré : de vastes régions péninsulaires sont ainsi détachées du corps principal de l'Amérique du Nord, qui rappelle alors d'une manière étonnante la forme de l'Amérique du Sud.

Tel qu'il est actuellement, le continent septentrional du Nouveau Monde est le moins régulier, le plus découpé de golfes et de baies, le plus frangé de péninsules[1] : à cet égard, il offre le même contraste avec l'Amérique méridionale que l'Europe avec la lourde masse du continent africain : par le développement total de ses côtes, la moitié américaine du nord l'emporte de plusieurs milliers de kilomètres sur la moitié du sud[2]. Cependant l'Amérique australe, moins large que l'Afrique, quoique presque aussi longue du nord au sud, a plus de sveltesse et d'élégance dans les contours et, grâce à l'architecture du continent et au régime des fleuves, les parties centrales y sont beaucoup plus accessibles de la mer. L'Amérique méridionale, comme celle du Nord, a l'immense privilège de posséder de grands fleuves navigables jusqu'au centre du continent, le courant des Amazones, le Paranà, l'Uruguay, l'Orénoque, le rio Magdalena, tandis que les fleuves africains, moins abondants pour la plupart, sont tous coupés de cataractes à peu de distance de leur entrée. On a remarqué entre les deux masses continentales du sud un curieux phénomène de symétrie, provenant de ce que l'une et l'autre terminent le grand hémicycle des terres autour du bassin océanique de la mer des Indes et du Pacifique proprement dit. Les hautes crêtes de l'Amérique du Sud longent la partie occidentale du continent, tandis qu'en Afrique les chaînes et les massifs élevés se dressent surtout à l'est ; les deux isthmes qui les unissent aux continents du nord, Panama et Suez, offrent la même position symétrique ; les principaux fleuves américains et africains s'écoulent également dans l'Atlantique, marchant à l'encontre l'un de l'autre, et les deux musoirs formés par le Brésil septentrional et la Sénégambie s'affrontent des deux côtés de l'Océan.

Les deux masses triangulaires de l'Amérique ne se ressemblent pas uni-

[1] Superficie du Nouveau Monde, d'après Behm et Wagner :

| | |
|---|---|
| Amérique du Nord, sans les îles dépendantes, ni l'Amérique centrale. | 19 817 505 kil. carrés. |
| Amérique du Sud, sans les îles dépendantes ni Panama. . . . . . . | 17 752 117 » » |
| Amérique centrale et Panama. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 547 508 » » |
| Iles dépendantes de l'Amérique et Groenland. . . . . . . . . . . | 3 735 485 » » |
| Ensemble. . . . . . . . . . . . | 41 852 215 » » |

[2] Côtes de l'Amérique du Nord, sans les îles, jusqu'à l'Atrato. . . . . 45 750 kil. carrés.
» de l'Amérique du Sud » » » . . . . . 33 750 » »

quement par les contours extérieurs, elles offrent aussi de très grandes analogies par le relief général, la disposition des plateaux, des chaînes de montagnes, des plaines et des rivières. Très hautes l'une et l'autre, la saillie des monts Rocheux et celle des Andes se développent parallèlement aux rivages occidentaux du continent; l'une et l'autre se dédoublent en maints endroits et présentent deux ou plusieurs crêtes, parallèles ou divergentes, entre lesquelles sont enfermés des plateaux élevés; l'une et l'autre sont percées d'orifices volcaniques, au repos ou encore en activité, et de vastes étendues de laves ou de tufs et de cendres en recouvrent les roches sédimentaires. En chacun des deux continents la forme triangulaire est déterminée par le système axial de l'ouest et par un autre système orographique occupant une partie du territoire oriental : ce sont les Apalaches dans l'Amérique du Nord, et dans l'Amérique du Sud la Serra de Mar et les chaînes brésiliennes; dans les deux continents la saillie des monts orientaux dispose la plupart de ses arêtes parallèlement à la côte, mais elles sont beaucoup plus basses que les chaînes occidentales et en restent séparées par de vastes plaines, bassins dans lesquels les fleuves entremêlent leurs sources. C'est précisément au centre des deux continents, là où l'on s'attendrait à trouver les plus hauts massifs, que s'étendent les dépressions où s'amassent les eaux continentales pour aller se déverser en très grande partie soit dans l'Atlantique, soit dans les mers latérales : aucun faîte de partage en forte saillie ne sépare les hauts affluents du Mississippi de ceux du Saint-Laurent et de la rivière Rouge du Nord; de même, dans le continent du Sud, la pente hésite entre les deux versants de l'Amazone et de la Plata. Certainement la région lacustre qui occupe de nos jours la partie centrale de l'Amérique du Nord fut beaucoup plus étendue; la péninsule de Michigan fut même une grande île, et l'épanchement des eaux, alternant durant les âges géologiques, s'est fait jadis par le cours du Hudson et par celui du Mississippi; il s'accomplit de nos jours par la voie du Saint-Laurent[1]. On a constaté que la faune des lacs canadiens offre un caractère pélagique par de nombreuses espèces, et plusieurs lacs, tels le Champlain et ceux des Six Nations, dans l'État de New-York, ont une forme qui les désigne comme d'anciens fjords, graduellement détachés de la mer[2]. Quelques fleuves de l'Amérique du Nord paraissent aussi avoir été jadis au nombre de ces baies profondes qui furent le chemin des glaciers. Tel est le Saguenay, avec ses énormes profondeurs de 200 mètres; tel est le Saint-Laurent lui-même, qui donne accès aux grands navires de mer jusqu'à plus

[1] J.-K. Gilbert *Forum*, June 1888.
[2] Peschel; — Ratzel; — Ullrich, *Gestalt und Beschaffenheit Europa's und Nord-Amerika's*.

de 1000 kilomètres dans les terres. Il faut remarquer aussi que la partie boréale de l'Amérique du Nord qui s'est déjà débarrassée des glaces est encore dans la période lacustre qui suivit les âges glaciaires. Ces lacs ont déjà notablement diminué, mais en plusieurs districts leurs bizarres labyrinthes occupent encore plus de la moitié du territoire; les rivières n'ont point régularisé leur cours comme celles de la zone tempérée en Europe et en Amérique; mais, comme les courants scandinaves et finlandais, ce sont

N° 12. — SEUIL DE PARTAGE AU CENTRE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

C. Perron

1 : 2 000 000

0 300 kil.

des enchaînements de lacs irréguliers, unis les uns aux autres par des échelons de rapides, des sauts, des cataractes, des « chaudières ». A cet égard le Canada est la région la plus curieuse du monde entier; même ses plus grands fleuves, encore jeunes dans l'histoire de la Terre, sont interrompus par de formidables chutes. C'est au pied de ces obstacles que se sont passés quelques-uns des événements les plus remarquables dans les conflits de peuple à peuple. Ainsi le Niagara et l'Ottawa ont été disputés avec acharnement; le Saut du Carillon et les autres rapides du fleuve, gardés par les Iroquois, arrêtèrent la colonisation pendant de longues années.

Avant que la géologie de l'Amérique fût partiellement connue, on se demandait si le « Nouveau » Monde était aussi par sa formation plus moderne que l'Ancien. Bien au contraire, de toutes les masses continentales, c'est l'Amérique du Nord qui, sous sa forme actuelle, paraît être la plus ancienne : dès la fin de la période crétacée, elle se montre à peu près avec les contours qu'elle possède aujourd'hui[1]. Toute la partie nord-orientale du continent, à l'est de la chaîne des grands lacs, et en y comprenant l'ensemble des archipels polaires, consiste en formations cristallines ou sédimentaires azoïques ou paléozoïques de la plus haute antiquité. La saillie extérieure de montagnes qui borde le Labrador, et qui se continue au nord et au nord-ouest, se compose principalement de gneiss et d'autres roches très anciennes, présentant leur face abrupte du côté de la mer et leur contrepente doucement inclinée vers l'intérieur des terres. A l'ouest, s'étend un vaste plateau de roches présiluriennes, auquel Suess a donné le nom de « bouclier canadien », à cause de sa forme bombée; des érosions l'ont dénudé presque entièrement de ses couches de revêtement paléozoïques, et la baie de Hudson tout entière a été creusée à une faible profondeur dans sa partie superficielle.

Les continents américains n'offrent point d'autres régions dont la forme et le relief se soient maintenus sur de vastes étendues pendant la série des temps géologiques. En comparaison du « bouclier » canadien, les parties les plus anciennes de l'Amérique méridionale sont de récente origine. Il est certain que des changements considérables ont eu lieu dans les contours extérieurs de la masse continentale, et notamment dans les isthmes et les traînées d'îles qui rattachent l'une à l'autre les deux Amériques. Bien qu'on ne puisse étudier directement la surface des terres maintenant englouties par la mer, l'histoire naturelle des îles permet de reconnaître en maints endroits la continuité primitive. Ainsi la répartition des espèces de mollusques dans les Antilles démontre que l'Amérique centrale et le Mexique s'unissaient autrefois aux îles Bahama par les grandes îles de Cuba et d'Haïti. D'autre part, les îles des rangées méridionales appartenaient autrefois, les unes à la Côte Ferme du Venezuela, les autres à la Guyane[2]. De même, la diversité des faunes dans la mer des Caraïbes et dans l'océan Pacifique, séparés pourtant par la barrière fort étroite des isthmes, prouve que les deux moitiés du Nouveau Monde sont depuis très longtemps une terre continue. Sur les 1500 espèces de coquillages marins qui appartien-

[1] Ed. Suess, *Das Antlitz der Erde*; — Em. de Margerie, *Annuaire Géologique*, 1888.
[2] Belt, *Naturalist in Nicaragua*.



RIVIÈRE OTTAWA — VUE PRISE AU SAUT DU CARILLON.

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie de M. Martin.

nent à l
côté du
au nom
miocène
même la
Dans
entre se
l'est, de
lement
inégalem
première
du Kamt
par d'au
sur le co
de glacie
nord-oue
groupe d
éteints e
ces régio
toutes les
guère qu
d'une me
travail. L
sée par u
manente.
nord en
cipales d'
le Chili. E
entre l'océ
fréquence
correspond
tance entre
rence terre
à peu près
nord et la
cidant l'un
nentales.
De même
terres dans

nent à la région caribéenne, moins de cinquante se retrouvent de l'autre côté du seuil de Panama, où, d'après Adams, les mollusques classés sont au nombre de 1350 espèces. On en conclut que depuis la fin de la période miocène il n'y a pas eu de communication entre les deux Océans : peut-être même la période de jonction a-t-elle été de beaucoup antérieure.

Dans son ensemble, le Nouveau Monde présente un contraste remarquable entre ses deux côtes, celle de l'ouest, hérissée de cônes volcaniques, celle de l'est, depuis longtemps en repos, si ce n'est dans les Antilles, et graduellement érodée par la mer. Toutefois les cônes brûlants de l'ouest sont inégalement distribués et de larges brèches en interrompent la chaîne. Une première rangée curviligne, non moins régulière que celle des Kouriles et du Kamtchatka sur les côtes asiatiques, est celle des Aléoutiennes, continuée par d'autres volcans sur la terre ferme d'Alaska. Puis on voit se succéder sur le continent des montagnes de lave, aux cirques et aux cratères emplis de glaciers et néanmoins fumant encore : tel est le mont Wrangel, au nord-ouest de Saint-Élie. Au nord du fleuve Columbia s'élève un troisième groupe de volcans ayant encore quelques restes d'activité, mais presque éteints en comparaison des bouches formidables qui vomirent jadis dans ces régions de puissantes nappes de laves. Au sud de la Columbia, sur toutes les côtes californiennes, les seuls cratères encore fumants ne sont guère que des fumerolles, et c'est au Mexique seulement que se présente, d'une mer à l'autre, une nouvelle fissure surmontée de cônes d'éruption en travail. La région des isthmes du Guatemala au Costarica est aussi traversée par une chaîne de volcans reposant sur des foyers en combustion permanente. Quant à l'Amérique méridionale, plus riche que le continent du nord en cheminées de laves et de cendres, elle présente trois régions principales d'incendies et de tremblements, la Colombie, le plateau Bolivien et le Chili. Enfin, quelques-unes des petites Antilles élèvent des monts fumants entre l'océan Atlantique et le bassin latéral des Caraïbes. A en juger par la fréquence et la force des explosions, les volcans américains de l'isthme correspondent à ceux de l'Insulinde sur l'autre côté de la Terre. La distance entre les deux foyers comporte précisément la moitié de la circonférence terrestre, et les deux rangées de volcans, costaricains et javanais, sont à peu près également rapprochées de la ligne équinoxiale, la première au nord et la seconde au sud. La planète a comme deux pôles de feu, coïncidant l'un et l'autre avec une région de passage entre deux masses continentales.

De même que l'Ancien Monde, le Nouveau a la plus grande part de ses terres dans l'hémisphère septentrional, comme s'il avait été sollicité par

une force d'attraction partant dû pôle arctique. L'équateur ne traverse pas le pédoncule des isthmes, mais passe beaucoup plus au sud, au-dessus du fleuve des Amazones, souvent désigné comme l'équateur mobile[1]. Il en résulte que la zone tempérée, la plus favorable pour le peuplement du sol et le développement industriel de l'humanité, occupe dans l'Amérique du Nord la partie la plus large du continent, tandis que dans l'Amérique du Sud elle se trouve rejetée au delà du corps principal, vers les espaces relativement étroits qui se prolongent dans la direction du cap Hoorn. Le continent du nord est donc à cet égard mieux partagé que celui du sud. Mais à un autre égard il l'est beaucoup moins : l'immense étendue de ses régions polaires en rend une grande partie presque inutilisable, à cause des froidures et du manque de végétation. L'Amérique du Sud n'a guère que sa pointe extrême qui soit vraiment inhospitalière pour l'homme civilisé, tandis que dans l'Amérique du Nord les espaces inhabitables de la Puissance du Canada, de l'archipel Polaire et du Groenland égalent l'Europe en étendue. Jadis les deux limites de la colonisation du Nouveau Monde par les Européens étaient, au nord les rivages du Saint-Laurent, au sud ceux de la Plata[2]. Cette dernière limite est maintenant de beaucoup dépassée, tandis que la « Hauteur des Terres », entre le Saint-Laurent et le Labrador, n'est pas encore franchie. De part et d'autre, les extrémités du Nouveau Monde sont tailladées de fjords; mais le continent méridional ne présente cette formation qu'au sud du Chili proprement dit, tandis que dans l'Amérique du Nord les dentelures profondes des côtes commencent à l'ouest avec le détroit San-Juan de Fuca, à l'est avec l'estuaire du Saint-Laurent, l'ancien fjord partiellement oblitéré.

La zone tropicale, médiaire entre les deux zones tempérées, n'embrasse qu'une très faible partie de l'Amérique du Nord proprement dite, mais elle comprend toute l'Amérique centrale, les Antilles et plus d'une moitié du continent méridional. Cette zone à fortes chaleurs et, dans les régions humides, à végétation exubérante, est naturellement beaucoup moins favorable à l'accroissement et à la prospérité des populations que les pays à climat tempéré; toutefois les contrées tropicales du Nouveau Monde doivent pour la plupart au voisinage de la mer un climat spécial, plus doux et plus égal que celui des pays de l'Afrique et de l'Asie à latitude égale : les

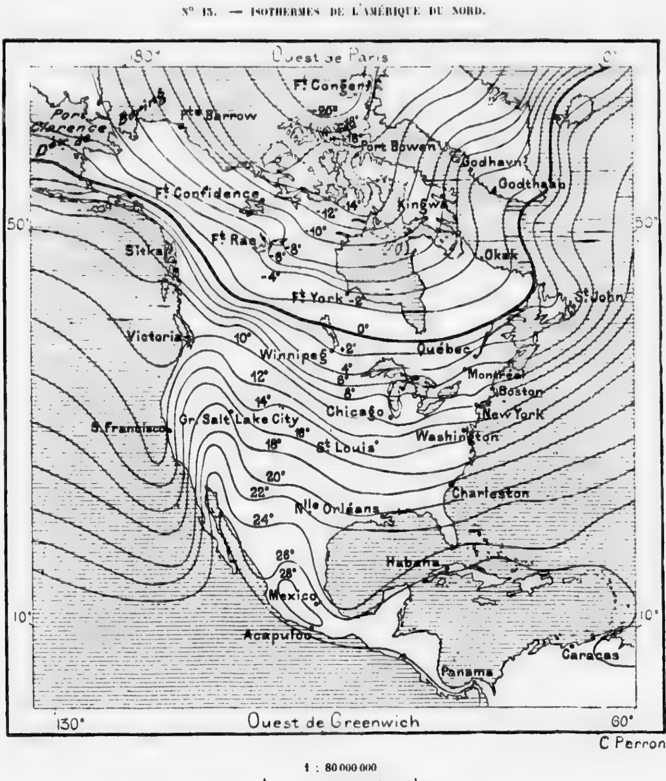
[1] Superficie du territoire américain et des îles adja[illegible]

| | | |
|---|---|---|
| Au nord de l'équateur. . . . . . . | [illegible] 229 500 kil. carr[illegible] | |
| Au sud » . . . . . . . . | 14 602 715 | » |
| Ensemble. . . . . | 41 852 215 kil. carrés. | |

[2] J. G. Kohl, ouvrage cité.

îles et les isthmes de la mer des Caraïbes jouissent d'une température essentiellement maritime. D'autre part, une fraction considérable de l'Amérique équatoriale consiste en terres élevées, plateaux et montagnes, dont la hauteur compense par ses froidures les conditions normales du climat dans les plaines inférieures. Grâce à leur altitude, nombre de pays de la

N° 15. — ISOTHERMES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.




1 : 80 000 000

0 — 2000 kil.

zone torride se trouvent ainsi portés dans la zone tempérée : tel le plateau mexicain, dont la température normale, ramenée au niveau de la mer, serait de 28 degrés centigrades. Mais les régions basses, humides et chaudes restent hostiles à l'homme. Ainsi ce magnifique fleuve des Amazones, le plus abondant de la Terre, ne traverse guère que des solitudes, quoique les plaines de son bassin soient largement suffisantes pour subvenir à la nourriture et à l'entretien de tous les habitants de la planète.

La caractéristique du climat de l'Amérique, comparé à celui de l'Ancien Monde et surtout à celui de l'Europe, est sa moindre température moyenne : à latitude égale, il est plus froid, du moins dans l'hémisphère septentrional, et même en certains endroits la différence atteint jusqu'à 8 degrés. Tandis que l'équateur thermal de l'Afrique et de l'Arabie dépasse 30 et 31 degrés, il est seulement de 26 ou 27 degrés dans les parties les plus chaudes du Nouveau Monde. Cet écart de température entre les deux rivages atlantiques ne se maintient pas également pendant l'année : ce ne sont point les étés, mais les hivers de l'Amérique du Nord qui reculent, pour ainsi dire, le continent tout entier dans la direction du pôle. Au mois de juillet, les chaleurs sont aussi fortes aux États-Unis que sous les latitudes correspondantes d'outre-Atlantique, tandis qu'au mois de janvier les froids sont les mêmes sur les bords du Mississippi que sur les côtes de la Norvège. Les neiges recouvrent souvent le sol pendant des mois entiers à Saint-Louis et à Washington, sous la même latitude que Lisbonne, Messine et Smyrne, villes où la neige serait presque inconnue, si elle ne se voyait parfois aux sommets des montagnes voisines : pour retrouver le climat hivernal de New York sur les côtes européennes, il faut remonter à une vingtaine de degrés vers le nord.

On sait quelles sont les influences atmosphériques et maritimes qui déterminent ce remarquable contraste de température entre les rivages opposés que baigne l'Atlantique boréal. Les vents dominants dans l'Europe maritime sont ceux qui soufflent du sud-ouest, c'est-à-dire des régions tropicales de l'Amérique ; c'est dans le même sens que se meuvent les eaux de l'Océan : de la mer des Caraïbes et des parages équatoriaux elles se portent dans la direction du nord-est, sans avoir d'influence appréciable sur le climat de l'Amérique septentrionale; elles n'agissent que sur les côtes occidentales de l'Europe, jusqu'à la Scandinavie et au Spitzberg, tandis que le long de la côte nord-américaine passe un courant froid, venu des régions polaires. Toutefois la marche de ces fleuves maritimes est loin d'être réglée : ils n'ont pas, comme le croyait Maury, une trajectoire que l'on puisse calculer comme celle de l'obus sortant de l'âme du canon; ils se déplacent beaucoup, se ralentissent ou s'accélèrent, se compliquent de reflux et de remous, subissent les mille influences du climat et réagissent à leur tour sur les alternatives des saisons. Les recherches hydrographiques faites par les marins, principalement sous la direction du « Bureau nautique » des États-Unis, ont démontré que le « courant du Golfe » notamment, l'un des principaux agents du climat de l'Europe occidentale, est loin d'avoir des allures aussi régulières qu'on se l'imaginait

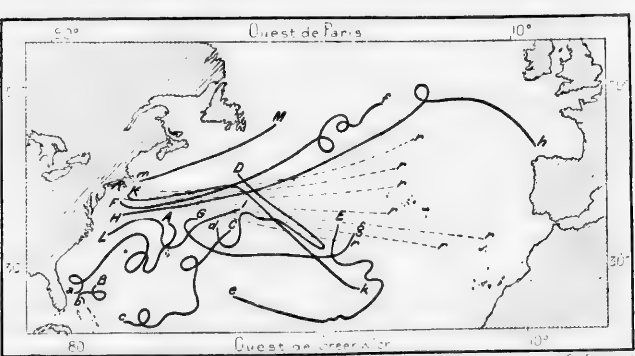
jadis, du moins à la surface, car on a pu observer en beaucoup d'endroits que, sous les courants superficiels changeants, les couches aqueuses plus profondes sont emportées suivant un mouvement régulier. Nombre d'épaves et de navires naufragés, dont on indique avec soin la position afin de mettre en garde les équipages contre toute chance de rencontre, dérivent des itinéraires sinueux, et reviennent même complètement sur leur direction première quand ils ont été saisis par des remous ou des contre-courants. Telle carcasse de navire se dirige des Bermudes vers la Floride, en sens inverse du courant général dont les eaux se portent de l'Amérique vers l'Europe. Vers la fin de 1887, un accident permit de constater quelle était dans cet hiver la marche générale du flot océanique à l'ouest de Long-island : la masse entière de l'onde se mouvait alors presque directement de l'ouest à l'est sous les latitudes de New York, des Açores et de Lisbonne. Un radeau, composé de 27 000 troncs d'arbres et formant une navette effilée de 180 mètres en longueur et d'un poids total de 11 000 tonnes, fut soulevé par un ouragan, détaché du puissant remorqueur qui le traînait et abandonné à la dérive. Le surlendemain, tous les ports de l'Atlantique étaient prévenus du danger et les navires s'élançaient à la recherche des épaves, afin de prévenir les armateurs du gisement de ces débris. Plus de cinq cents fragments du radeau ont pu être signalés sur les cartes d'observation, et l'on a ainsi reconnu que le courant se déployait en forme d'éventail dans la direction des Açores : en 255 jours, la marche des épaves avait été de 6000 kilomètres, soit presque exactement d'un kilomètre par heure; les restes du radeau occupaient, du nord au sud, sous le méridien de Flores, un espace de onze degrés de latitude, entre les parallèles 34 et 45.

Les autres courants qui longent les côtes américaines produisent des effets analogues à ceux du Gulf-stream et du courant polaire en modifiant diversement le climat continental suivant les ondulations, la vitesse et les retards de leur marche. Ainsi le courant du Pacifique dans lequel on reconnaît le pendant du Gulf-stream, le Kouro-sivo ou « Courant noir », détermine sur les côtes occidentales de l'Amérique du Nord des phénomènes climatiques analogues à ceux de l'Europe maritime : lui aussi amène des mers du Japon des eaux relativement tièdes qui se sont épanchées à travers l'Océan; il aborde les côtes du Nouveau Monde au sud de l'Alaska et longe vers le sud le littoral de l'Orégon et de la Californie; mais, en descendant des parages plus froids vers des mers plus chaudes, il se mélange avec des eaux venues des régions boréales et se transforme graduellement en un courant froid; sur les côtes tropicales, il rafraîchit l'air ambiant et

tempère le climat. D'ailleurs le Kouro-sivo est encore moins régulier que le Gulf-stream dans ses allures : il ne s'est pas formé dans un bassin nettement limité comme le golfe du Mexique et ne commence pas au sortir d'une porte de détroit comme un fleuve entre des berges solides; il flotte, pour ainsi dire, à travers l'Océan et sa marche est plus lente que celle du courant correspondant de l'Atlantique du nord.

Les deux rivages opposés de l'Amérique méridionale sont soumis, comme ceux de l'Amérique septentrionale, à l'influence de deux courants agissant en sens inverse sur le climat. Tandis que le courant polaire venu de la mer de Baffin abaisse la température des côtes de la Nouvelle-Angleterre et de

N° 14. — ANOMALIES APPARENTES DANS LA MARCHE SUPERFICIELLE DU GULF-STREAM.



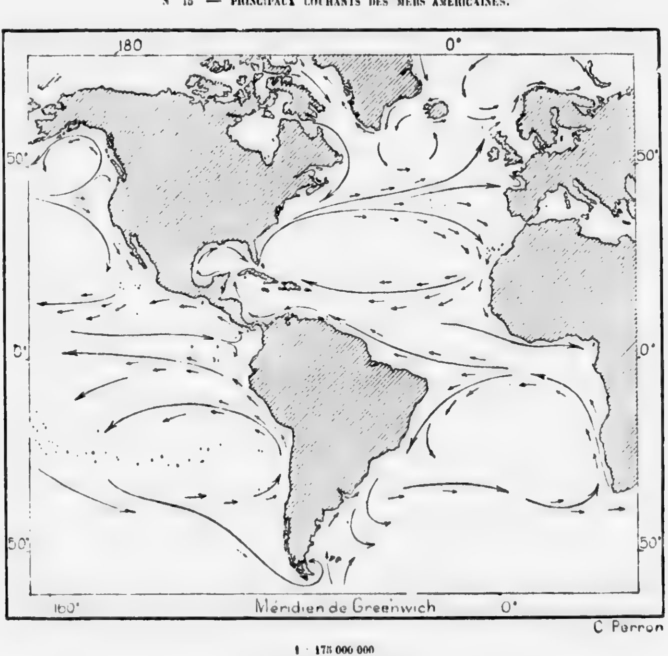

Les lignes pleines représentent la route suivie par les épaves;
Les lignes pointillées la route suivie par les fragments du radeau;
Les majuscules marquent le point de départ des épaves et les minuscules le point d'arrivée.

New York, la branche du Kouro-sivo qui baigne le littoral californien en réchauffe le climat, et en conséquence les lignes isothermiques se recourbent en cet endroit vers le nord. De même, l'Amérique du Sud est frôlée le long de sa côte occidentale par un courant polaire antarctique, dont les eaux froides tempèrent les chaleurs du littoral jusque sous l'équateur; la côte orientale ou atlantique reçoit dans ses baies un flot tiède, apporté par une branche du grand courant équatorial, qui après avoir traversé l'Atlantique de l'est à l'ouest vient se heurter au cap São-Roque et se divise en deux fleuves secondaires, l'un qui va pénétrer au nord-ouest dans la mer des Caraïbes, l'autre qui descend au sud et au sud-ouest vers l'estuaire de la Plata. Il est à remarquer que, des quatre courants principaux qui influent sur le climat des continents américains, deux élèvent et deux abaissent la température côtière. C'est en diagonale que se produisent les effets

semblables de l'un à l'autre continent : l'est de l'Amérique du Nord et l'ouest de l'Amérique du Sud sont refroidis ; l'ouest du premier continent et l'est du second sont réchauffés.

Grâce à la forme allongée des deux moitiés triangulaires du Nouveau Monde, aucune région de ces continents ne se trouve fort éloignée de la mer et tous les vents apportent une certaine quantité d'humidité dans l'intérieur ; les pluies ne manquent absolument que là où des chaînes de

N° 15 — PRINCIPAUX COURANTS DES MERS AMÉRICAINES.




1 : 175 000 000

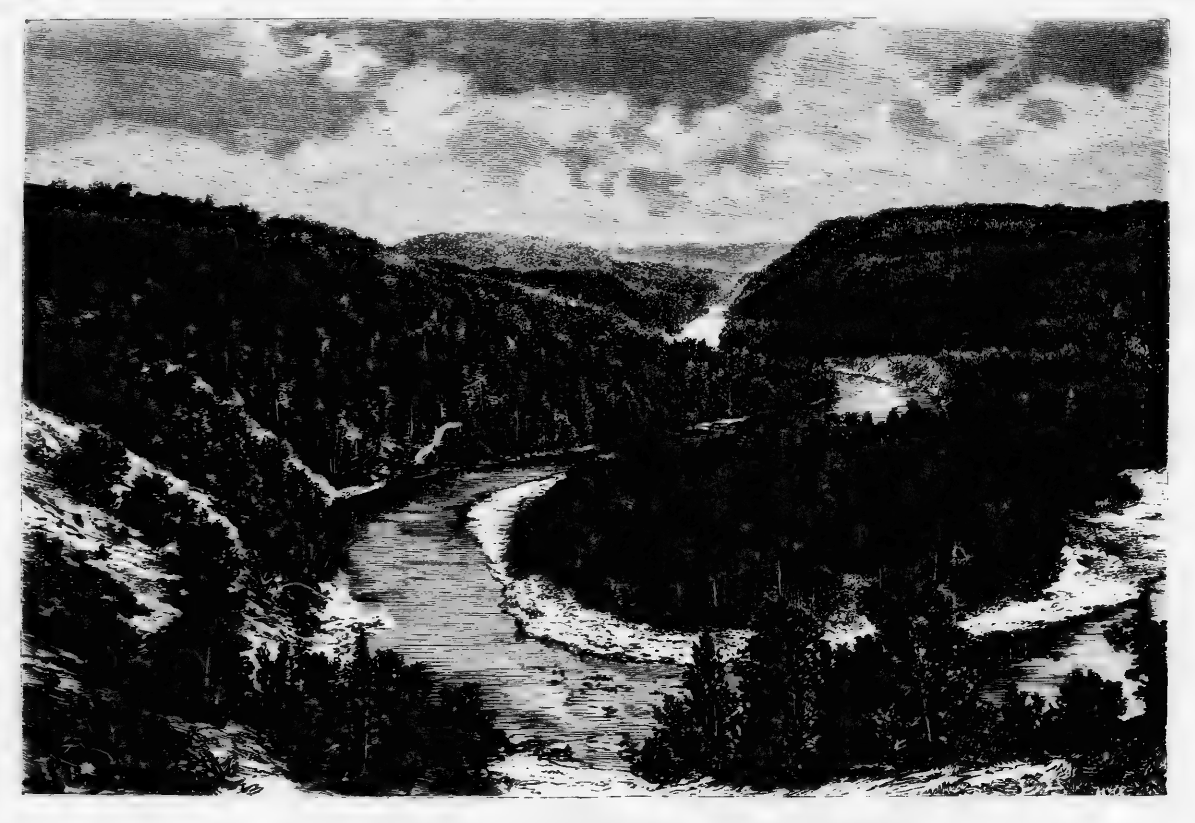
0 5000 kil.

montagnes arrêtent les convois de nuages et forcent l'air à déverser son fardeau avant de passer outre. En moyenne, la précipitation d'humidité est plus abondante sur le Nouveau Monde que sur l'Ancien, ainsi que le prouve l'énorme masse liquide roulée par les fleuves américains. Le plus grand courant d'eau douce est le fleuve des Amazones, et d'autres cours d'eau, le Saint-Laurent, le Mississippi, l'Orénoque, le Paranà, n'ont que peu de supérieurs ou de rivaux parmi les fleuves de l'Ancien Monde. Il est vrai que l'on n'a pas encore constaté par des mesures précises que l'Amérique reçoive

en quelque endroit des pluies égales à celles qui tombent sur les montagnes de Tcherraponjie, appartenant au versant du Brahmapoutra; mais à en juger par l'énorme débit de la rivière Atrato, qui se jette dans le golfe d'Urabà, à l'angle nord-occidental de l'Amérique du Sud, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les pluies annuelles de cette région égalassent celles que l'on a mesurées dans l'Inde gangétique : à surface égale, le bassin de l'Atrato roule vingt-trois fois plus d'eau que la Seine. Des espaces à pluies rares, à sol aride ou peu fécond, comprennent une grande partie des plaines et des plateaux dans l'Amérique du Nord qui s'étend à l'ouest du Mississippi; mais il n'y a de déserts proprement dits que près du golfe de Californie et le long de la côte chilienne et péruvienne, sur les terrasses avancées des Andes, abritées contre les pluies par le mur formidable qui se dresse à l'orient. Que sont ces espaces inhabitables en comparaison de la chaîne de déserts qui occupe la plus grande partie d'une diagonale de l'Ancien Monde, de l'Adrar berbère à la Mandchourie chinoise?

L'orientation de l'Amérique dans le sens du nord au sud, à travers tous les climats, permettait de supposer d'avance que, par rapport à la surface continentale, les végétaux y dépassent en nombre ceux de l'Ancien Monde[1]. En effet, la flore américaine est plus riche en proportion que celle des autres continents : quoique occupant un espace beaucoup moindre, elle embrasse presque autant de zones végétales nettement délimitées par la présence d'espèces et de genres caractéristiques. Des îles glacées du nord à la pointe australe, on voit successivement les terres nues ou revêtues seulement de la « tripe de roche », puis les forêts minuscules de bouleaux nains, de saules, et autres arbustes, moins hauts que de grandes herbes; au delà, les arbres s'élèvent graduellement dans la direction du sud, et du côté de l'est, au Canada et dans les États-Unis, se groupent en massifs variés où dominent les espèces à feuilles caduques, contrastant par la forme et la couleur, tandis que du côté de l'ouest, dans la Colombie Britannique, l'Orégon et la Californie, les arbres sont principalement des conifères; il en est de gigantesques, tel le sequoia, rival de l'eucalyptus australien pour la puissance et la hauteur du tronc. Sous les mêmes latitudes s'étendent les « prairies », moins abondamment arrosées, vastes mers d'herbes que remplacent maintenant les cultures, et les vasques asséchées des plateaux recouvertes par une végétation de plantes salines comme celle des plages de la mer. Au Mexique et dans l'Amérique centrale, les aires végétales s'étagent en zones parallèles, des « terres chaudes » du pourtour aux « terres froides » de l'in-

[1] Alphonse de Candolle, *Géographie botanique raisonnée.*



PAYSAGE CANADIEN. — SAINTE-MARGUERITE ET LE BASSIN DES PIERRES

Dessin de A. Slom, d'après une photographie de MM. Notman et Son.

térieur. I
Ferme et
en entier
mins nat
Terre où l
des bois p
d'Hylæa.
les platea

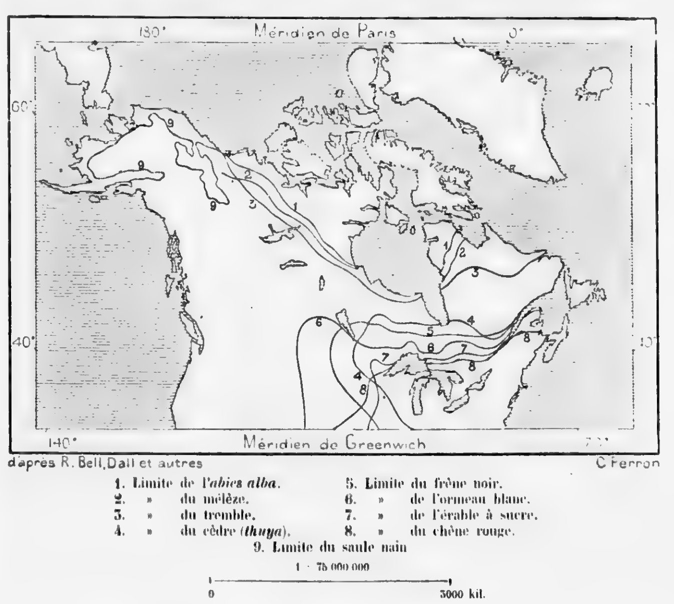

d'après R

prairies de
flore spécia
ses arbustes

La faune
répond à l'
poissons, a
multitudes.
mais les gr
leurs pareill
déjà remarc

térieur. Les Antilles ont aussi leur flore particulière, de même que la Côte Ferme et les Andes. Le bassin du fleuve des Amazones est empli presque en entier par des forêts où l'on ne peut guère pénétrer que par les chemins naturels des rivières et des bayous; il n'est pas une contrée de la Terre où la verdure cache le sol sur d'aussi vastes étendues : c'est la région des bois par excellence et les botanistes lui ont donné spécialement le nom d'Hylæa. Plus au sud, dans la zone tempérée, les araucarias dominent sur les plateaux, puis viennent les pampas herbeuses, qui correspondent aux

N° 16. — LIMITES DE LA VÉGÉTATION FORESTIÈRE AU NORD DE L'AMÉRIQUE.




1. Limite de l'*abies alba*.
2. » du mélèze.
3. » du tremble.
4. » du cèdre (*thuya*).
5. Limite du frêne noir.
6. » de l'orneau blanc.
7. » de l'érable à sucre.
8. » du chêne rouge.
9. Limite du saule nain

1 : 75 000 000

0 — 3000 kil.

prairies de l'Amérique du Nord. La Patagonie se distingue aussi par une flore spéciale, de même que la Terre de Feu, avec ses hêtres rabougris, ses arbustes rampants et ses lichens.

La faune américaine est, comme la flore, d'une très grande variété, qui répond à l'infinie diversité des conditions du sol et du climat : oiseaux, poissons, amphibies, reptiles, insectes de tous genres sont représentés en multitudes. La proportion des mammifères est aussi très considérable, mais les grandes espèces que possèdent l'Afrique et l'Asie n'ont point leurs pareilles en Amérique : les naturalistes du dix-huitième siècle avaient déjà remarqué que dans le monde le plus étroit les animaux ont de

moindres dimensions. L'Amérique eut le mastodonte à une époque géologique récente; aux âges tertiaires, les monts Rocheux eurent aussi leurs prodigieux dinocérates[1]; mais actuellement le Nouveau Monde n'a point de quadrupèdes que l'on puisse comparer à l'éléphant, au rhinocéros, à la girafe; pourtant il a parmi ses fauves des bêtes de forte taille, telles que l'ours blanc polaire et l'ours gris des montagnes Rocheuses, l'orignal et le caribou du Canada, le jaguar de l'Amérique tropicale, désigné ordinairement par les indigènes, de même que la panthère, sous le nom de « tigre ». C'est qu'en effet des espèces distinctes représentent le même type en deux milieux différents; on a pu dire aussi de la vigogne qu'elle est le chameau de l'Amérique, et du nandou qu'il en est l'autruche. Le continent du sud contraste avec celui du nord comme centre de création; il possède un très grand nombre de familles animales qui ne se trouvent point dans l'Amérique du Nord. Il n'a pas moins de 2500 espèces d'oiseaux, tandis que l'Amérique septentrionale en a 700, trois fois moins; pour les poissons, le contraste est encore plus frappant : les eaux américaines du nord ressemblent à celles de l'Europe et de l'Asie par leur faune ichtyologique. Les espèces particulières à l'Amérique méridionale se comptent par milliers : Agassiz en a recueilli 2000 dans le seul bassin de l'Amazone; un seul lac en possède autant que l'Europe.

Quant à l'homme américain, ses tribus se ressemblent d'une manière étonnante de l'une à l'autre extrémité du Nouveau Monde. A l'exception des Eskimaux, que divers auteurs croient appartenir à une race asiatique et dont les congénères tchouktches vivent dans la Sibérie orientale, les habitants de l'Amérique du seizième siècle, avant la colonisation européenne, paraissaient constituer un même groupe ethnique. Quelles que soient les différences locales entre septentrionaux et méridionaux, policés et sauvages, cultivateurs du sol et chasseurs, quels que soient les contrastes frappants que ces différences de mœurs et les diversités de leurs quatre cent cinquante langages produisent de peuplade à peuplade, les indigènes ont en commun presque sans exception certains traits physiques et ce teint foncé, jaune, olivâtre ou rougeâtre qui a fait donner aux aborigènes de l'Amérique du Nord le nom de « Peaux-Rouges »; tous ont les cheveux noirs, raides et non bouclés, l'air grave, la démarche lente, le pouls moins rapide que les habitants de l'Ancien Monde. La plupart témoignent de leur parenté les uns avec les autres par la figure anguleuse, la mâchoire solide, l'arcade sourcilière proéminente, le nez aquilin, les traits forts, différant

[1] O. C. Marsh, *The Gigantic Mammals of the order Dinocerata.*

peu chez l'homme et chez la femme, le buste large et puissant, en proportion des membres. Tel est le type dit « indien », d'ailleurs bien différent de celui des véritables Indiens de l'Inde, avec lesquels les confondit jadis l'imagination de Colomb et de ses successeurs espagnols.

## III

### ANNEXION DE L'AMÉRIQUE AU MONDE DE LA CIVILISATION MODERNE.

La découverte du Nouveau Monde eut sur les destinées de l'humanité une influence de beaucoup supérieure à tout ce que le raisonnement eût pu prédire. Sans l'Amérique, le genre humain restait incomplet, l'histoire cherchait son unité sans pouvoir l'accomplir. Réduite à une faible partie, au sixième environ, de sa véritable étendue, dépourvue des routes de navigation qui donnent l'ubiquité à l'homme en rapprochant les unes des autres les côtes les plus éloignées, sorte de corps insulaire aux contours indistincts, la Terre devait paraître infinie, précisément parce qu'on n'en connaissait pas les bornes; mais combien s'est élargi le champ du savoir humain lorsque l'Amérique, sortant de l'ombre, a pris sa place entre l'Europe et la Chine et que la surface terrestre s'est enfin limitée! Aussi longtemps que les hommes ignorèrent leur position dans l'espace, et que la plupart se représentaient leur domaine comme immesurable, toutes les conceptions sur la nature des choses devaient être faussées et les progrès de la science devenaient impossibles. Que pouvait être l'astronomie alors que, malgré l'affirmation de rares savants, héritiers des Égyptiens et des Grecs, on s'imaginait vulgairement la Terre comme le plan solide sur lequel reposait la voûte céleste ou comme le centre autour duquel gravitaient le soleil et les astres? En même temps que l'astronomie, toutes les sciences qui s'y rattachent ou qui en dérivent n'étaient-elles pas condamnées à tournoyer dans les hypothèses, à s'appuyer non sur la certitude mathématique, mais sur le miracle ou sur des fantaisies? Le moyen âge se serait prolongé, la mort intellectuelle et morale en eût été la conséquence probable. Mais quelle secousse pour l'esprit humain, quelle incitation à l'étude et aux progrès de toute sorte, quand l'homme put constater, par le témoignage décisif des sens, que sa Terre flottait dans l'éther, planète parmi les planètes, l'une des molécules errant par myriades dans l'infini! L'influence qu'exercèrent les découvertes de l'âge colombien fut grande par les connaissances directes qu'elle valut à l'humanité: elle fut bien plus grande encore par leur action indirecte pour l'émancipation intellectuelle.

Même au point de vue matériel, les changements ont été considérables, aussi bien dans le Nouveau que dans l'Ancien Monde, depuis l'année 1492. Déboisements et plantations, constructions de villes et de chemins ont changé l'aspect du sol, et de l'un à l'autre rivage océanique les espèces de plantes et d'animaux ont émigré. Pour les formes animales, c'est le groupe des terres d'Europe et d'Asie qui a le plus donné au monde nouveau; l'Amérique n'a enrichi les fermes d'Europe que d'un seul animal domestique, le dindon, tandis qu'elle a reçu en échange toutes les espèces de l'Ancien Monde associées à l'homme, moins l'éléphant et le chameau; en outre, les représentants de la faune sauvage, oiseaux des bois, poissons de mer, de rivières et de lacs, insectes de tous genres, ont été introduits volontairement ou non d'un continent dans l'autre. Quant aux plantes sauvages, importées par mégarde avec les denrées agricoles ou les ballots de marchandises, elles ne cessent leur mouvement de migration, et, si la plupart succombent dans leur nouveau milieu, un certain nombre résistent et finissent même par exterminer autour d'elles les plantes indigènes. De même que pour les animaux, c'est l'Ancien Monde qui, dans le mouvement d'échange des espèces végétales, a été le plus généreux : européanisée par ses habitants, l'Amérique l'a été aussi en grande partie par sa flore. Si en Europe les remblais des voies ferrées se recouvrent de l'*erigeron* canadien, et si maint canal, en Allemagne, en Angleterre, en France, est obstrué par la « peste des eaux » (*anacharis alsinastrum*), les régions platéennes ont été envahies par le chardon d'Europe, et le trèfle, ravissant le sol aux plantes américaines, recouvre une moitié du continent septentrional, des bords du golfe du Mexique aux montagnes Rocheuses; le grand plantain, auquel sa feuille a valu le nom de « pied de l'homme blanc », borde maintenant les sentiers frayés dans la prairie par le Peau-Rouge. Toutes les espèces cultivées, sauf de rares exceptions, provenant du climat ou des habitudes locales, sont devenues communes aux deux mondes. L'Amérique a tous les fruits d'Europe, et la plupart en plus grande abondance; le cafier d'Arabie, la canne à sucre de l'Inde y produisent plus que dans l'Ancien Monde. C'est la flore américaine qui nous a donné le maïs, elle aussi qui a fourni l'espèce de tabac la plus répandue et qui, par la pomme de terre, a rendu cultivables en Europe des régions jadis désertes et contribué ainsi à l'accroissement des populations; enfin, parmi tant d'autres plantes médicinales, elle a livré le cinchona aux planteurs des colonies tropicales de l'Ancien Monde, et si le phylloxéra « dévastateur » nous est venu d'Amérique, c'est de là aussi que nous sont envoyés les plants par lesquels on reconstitue les vignobles européens.

Des changements analogues à ceux qui se sont accomplis pour la flore et la faune ont eu lieu pour les populations de l'Amérique : elles aussi ont été violemment déplacées, et même, en de nombreuses régions, exterminées par des immigrants de l'Ancien Monde. Mais il n'y a point eu de réciprocité : les indigènes américains n'ont pas envoyé de colonies de l'autre côté de l'Océan : c'est dans leur patrie qu'ils ont subi l'assaut des étrangers plus forts, et qu'ils ont péri dans la lutte, ou se sont accommodés au milieu nouveau que leur a fait la conquête. On sait que parmi les tribus américaines un grand nombre ont succombé : l'arrivée de Colomb sur le sol du Nouveau Monde, cet événement qui, au point de vue de l'histoire générale, paraît être le fait glorieux par excellence, fut pour les habitants des Antilles le signal de la disparition en masse. Pourchassés par les dogues, puis baptisés de force et devenus ainsi les « frères spirituels » des Espagnols, mais condamnés en même temps à tous les durs travaux, corvées d'approvisionnement exploitation des mines, culture des plantations, attachés à la glèbe et répartis par troupeaux entre les conquérants, enfin soumis à l'Inquisition, les malheureux ne furent bientôt qu'une horde d'esclaves : Española, Cuba, où les indigènes se pressaient par centaines de milliers, furent transformées en solitudes ; on vit des tribus entières renoncer à toute civilisation, se réfugier dans les forêts et revivre de la vie bestiale des ancêtres ; on en vit d'autres se suicider pour échapper à l'atroce domination de l'étranger[1]. Maintenant on discute pour savoir s'il existe encore en quelques îles ou sur le continent de faibles restes métissés de l'ancienne population insulaire. Cependant elle a légué à la langue espagnole, et, par son intermédiaire, à tous les langages de l'Europe, un grand nombre de termes usuels qui perpétuent à jamais sa mémoire.

Les crimes des Antilles se renouvelèrent en maintes contrées de l'Amérique du Nord et du Sud. On sait combien peu coûtait le sang humain aux Cortez et aux Pizarro : c'est par centaines de mille que se firent les meurtres ; maint district fut complètement dépeuplé. Et ce ne sont pas les Espagnols seuls qui se livrèrent à ces égorgements : tous les conquérants, à quelque race qu'ils appartinssent, ont pris part à ces boucheries. Ceux qui ont versé le moins de sang, les Portugais par exemple, le doivent non à leur esprit de bienveillance et d'équité, dont ils n'ont d'ailleurs point fait preuve dans les Indes orientales, mais à leur établissement dans un pays où ils ne trouvaient devant eux que des tribus errantes, fuyant au loin dans les forêts. Là où le massacre n'eut pas lieu, le refoulement graduel s'ac-

[1] B. de Las Casas, *Historia de la destruccion de las Indias.*

complit, produisant les mêmes effets. Les peuplades indiennes des États-Unis ne sont guère plus représentées à l'est du Mississippi que par des individus ou même ont complètement disparu. Partout où les genres de vie sont inconciliables, la lutte continue à l'avantage du blanc : le laboureur et l'artisan font immanquablement périr le chasseur. Les épidémies importées d'Europe, surtout la petite vérole, enfin les alcools vénéneux ont détruit aussi des millions d'hommes.

Mais dans les pays mêmes où les populations n'ont pas été complètement détruites, leur civilisation originale n'existe plus : de policées qu'elles étaient, les sociétés sont redevenues barbares, à moins qu'elles ne se soient accommodées à un genre de vie qui n'était point le leur. Les expéditions, les batailles, et les tueries dont les Cortez et les Pizarro furent les héros, appelèrent l'attention des contemporains sur les puissants États renversés par les conquérants ; mais au temps même où l'on s'émerveillait sur leur culture, elle n'existait déjà plus. Et pourtant les Mexicains, habiles ingénieurs, avaient construit des digues, chaussées, canaux, aqueducs, égouts ; ils possédaient de belles routes, sur lesquelles les courriers faisaient un service de poste auprès duquel les institutions analogues de l'Europe étaient encore rudimentaires ; ils savaient travailler l'or, l'argent, le cuivre et d'autres métaux ; leur science astronomique était telle, qu'ils avaient su diviser leur année en dix-huit mois de vingt jours, avec cinq jours complémentaires, de manière à lui donner exactement 365 jours ; enfin, ils peignaient et sculptaient leurs annales, se servaient même de caractères hiéroglyphiques : tous ces produits de l'art et de la science furent considérés par les prêtres ignorants de l'Espagne comme les œuvres du démon et livrés aux flammes. La chaîne de l'histoire se trouvait ainsi brisée et la masse de la nation refoulée dans l'ignorance et l'esclavage. De même au Pérou, que resta-t-il aux descendants des Quichua et des Aymara de cette industrie qui leur avait appris à construire de vastes édifices, à tracer de larges routes dallées sur les flancs des montagnes, à fondre et à ciseler les métaux ? Et les Chibcha de la Colombie, les Maya du Yucatan et les Guatemaltèques de langues diverses, qu'ont-ils conservé des civilisations précolombiennes ? Du moins, ces nations existent-elles encore, quoique déchues, tandis qu'en maintes parties de l'Amérique des populations policées ont complètement disparu. C'est dans l'épaisseur de la forêt que l'on a découvert les temples les plus grandioses, les sculptures les plus précieuses du Nouveau Monde, et, dans la Sierra Nevada de Santa-Marta, les superbes routes pavées que l'on rencontre à des journées de marche de toute habitation ne servent guère qu'aux tapirs, aux pécaris et aux jaguars.



En dépit de la conquête, la race indigène a persisté, protégée çà et là par les marécages, les forêts, les montagnes ou les différences du climat, et

N° 17. — RACES PRÉPONDÉRANTES EN AMÉRIQUE.




les vides se sont remplis de nouveau. Actuellement, la population qui l'emporte par le nombre dans plus d'une moitié du territoire américain se rattache par ses ancêtres aux anciens possesseurs de la contrée. D'après les constitutions politiques des États hispano-américains, les différences d'ori-

gine sont censées n'être plus des causes d'inégalité civile et les indigènes ont en effet conquis par leur sang le droit de se dire les égaux de leurs anciens maîtres, soit en combattant les Espagnols dans les rangs des républicains révoltés, soit plus fréquemment en s'alliant aux soldats de la métropole castillane contre les créoles, puis en prenant part à toutes les guerres civiles pour assouvir sur les gens des cités leur longue rancœur de race opprimée. L'égalité sociale n'existe entre gens de race différente que grâce à la richesse; mais partout la misère précise l'inégalité, et les riches habitants des villes, plus ou moins blancs, prétendent à la noblesse du sang en se comparant aux habitants des campagnes, descendus d'ancêtres indiens. Quelles que soient les prétentions, il ne saurait exister dans l'Amérique latine de race vraiment pure, puisque les premiers immigrants européens, du Mexique au Chili, prenaient presque tous femme parmi les indigènes, et que depuis lors une douzaine de générations se sont succédé, diversement modifiées par des unions entre métis à tous les degrés. On peut évaluer à une trentaine de millions les Américains qui, par le mélange des sangs, appartiennent à la fois aux deux races, dites « blanche » et « rouge » d'après les nuances primitives de la peau. C'est par cette fusion de deux éléments ethniques si différents, accomplie dans les quatre derniers siècles, que l'Hispano-Amérique se distingue entre toutes les contrées de la Terre. Les Américains nés dans le Nouveau Monde aiment à se dire « fils du pays », pour arguer ainsi de leur supériorité sur les colons étrangers, et ce titre leur appartient en effet, puisqu'ils descendent réellement, pour une certaine part, des anciens aborigènes.

Ce n'est pas tout : l'alliance se fait avec une troisième race. Les blancs ne sont pas les seuls qui soient venus de l'Ancien Monde en Amérique. Les Africains ont aussi contribué à peupler le Nouveau Monde, mais non en immigrants libres. La « cruelle miséricorde » des planteurs les a importés pour travailler dans les grands domaines, à la place des indigènes, qui d'ailleurs en mainte contrée étaient déjà morts à la peine. On a évalué à cinquante millions, sans qu'il soit possible de discuter l'exactitude du chiffre, le nombre des noirs capturés sur les côtes d'Afrique et vendus dans les plantations américaines. Quoi qu'il en soit, les immigrants européens ne représentaient, en comparaison des esclaves africains, qu'une faible minorité; mais les fatigues, les sévices, les maladies ont emporté la plupart des nouveaux venus; leurs familles ne se sont constituées qu'à force d'importations successives, et maintenant les noirs d'Amérique sont beaucoup moins nombreux que les blancs et les métis indiens. Tou-

tefois leur sang domine en plus de vingt millions d'hommes; mais, pas plus que les Peaux-Rouges, ils ne sont restés à l'état pur : presque

N° 18. — LANGUES PRINCIPALES DE L'AMÉRIQUE.




tous, dans les Antilles, au Brésil, sur la Côte Ferme, même aux États-Unis, sont devenus par les croisements une race intermédiaire; ce sont des « gens de couleur », mais non des noirs. Dans l'île de Haïti, la seule du Nouveau Monde où les Africains aient constitué un État indépendant, plus

de la moitié des habitants sont pourtant classés comme « noirs », relativement aux autres citoyens de nuance plus claire ; d'ailleurs, fussent-ils restés purs Africains par le squelette et la chair, ils sont européanisés sinon par les mœurs, du moins par les institutions et la langue. On sait combien peu les blancs sont disposés à reconnaître aux gens de couleur participation égale aux droits politiques et aux avantages sociaux ; l'esclavage, sous sa forme brutale d'asservissement direct de l'homme à l'homme, n'a même été aboli définitivement au Brésil qu'en l'année 1888 ; mais on peut dire que dans l'Amérique latine la grande masse de la population se compose des trois éléments, blancs d'Europe, noirs d'Afrique, et rouges du Nouveau Monde, diversement fondus en une race nouvelle. Aux États-Unis et dans l'Amérique Anglaise, au contraire, la coutume maintient entre les races, surtout entre les noirs et les blancs, une barrière qui, tout en s'abaissant par degrés, semble devoir rester, pour longtemps encore, difficile à franchir. Quant aux Chinois, qui s'introduisaient naguère en multitudes en Californie et dans l'Orégon, l'accès de ces contrées leur est désormais interdit, au mépris des traités.

Ainsi le Nouveau Monde se divise, quant à la fusion progressive des races, en deux parties bien distinctes et de dimensions très inégales, ne coïncidant point avec les divisions naturelles. On désigne fréquemment ces deux parties sous les noms d'Amérique anglo-saxonne et d'Amérique latine, d'après les éléments prépondérants de race blanche qui s'y trouvent, ou plutôt d'après les langues qu'on y parle surtout, au nord l'anglais, au sud les deux langues « latines », l'espagnol et le portugais[1]. Mais, quant aux origines des habitants, ces dénominations ne peuvent avoir de valeur réelle ; car, s'il était possible de remonter le courant de l'histoire pour faire la vraie part de la descendance, on constaterait certainement que les « Anglo-Saxons » sont en minorité dans le pays qui leur est attribué et que les « Latins », représentés surtout par des Espagnols et des Portugais, de souche ibère, celte ou ligure, disparaissent presque complètement dans la foule de provenances diverses qui les entoure, Européens de toute nation,

[1] Superficie et population approximatives des deux grandes divisions du Nouveau Monde :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Amérique « anglo-saxonne » et rég. polaires. | 17 982 189 kil. carr. | 68 000 000 hab. | 4 hab. par kil. |
| » « latine » » | 23 850 024 » | 48 000 000 » | 2 » » |

| | Blancs et métis. | Noirs et gens de couleur | Peaux-Rouges et tribus. | Total. |
|---|---|---|---|---|
| Amérique « anglo-saxonne » et régions polaires | 60 000 000 | 7 500 000 | 500 000 | 68 000 000 |
| » « latine » | 31 000 000 | 15 000 000 | 2 000 000 | 48 000 000 |
| Ensemble | 91 000 000 | 22 500 000 | 2 500 000 | 116 000 000 |

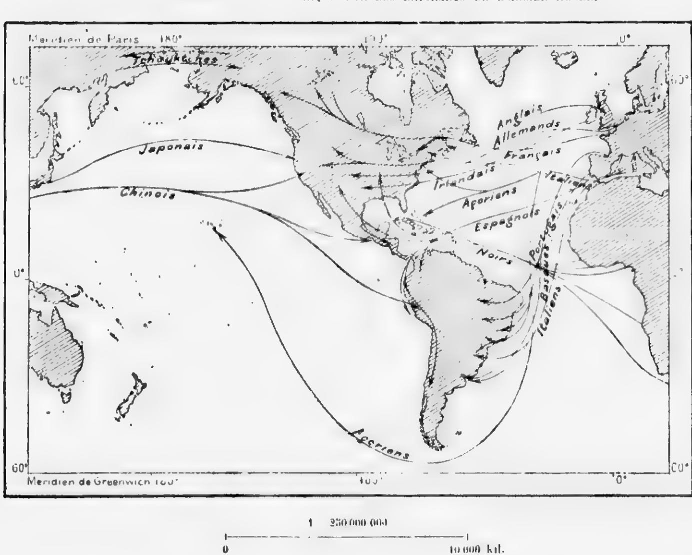
Nègres et Peaux-Rouges. En outre, des provinces de langue différente se trouvent enclavées dans chacune des deux régions. Ainsi le bas Canada et de nombreux districts dans l'Amérique septentrionale rompent l'unité du territoire anglais, tandis que dans le sud plusieurs Antilles et la Guyane britannique sont en dehors du monde hispano-américain. Entre les deux parties de l'Amérique, la part anglo-saxonne est de moindre étendue, mais elle l'emporte de beaucoup par le nombre des habitants, l'activité industrielle et commerciale, la puissance politique; toutefois de décade en décade l'équilibre tend à s'établir.

Le géographe Kohl en a fait depuis longtemps la remarque, les peuples de l'Europe occidentale se sont partagé dans le Nouveau Monde l'œuvre de découverte et de colonisation en suivant du nord au sud un ordre analogue à celui d'après lequel ils se sont distribués dans l'Ancien Monde. Ainsi les Scandinaves, Danois, Islandais et Norvégiens occupent les côtes du Groenland, et c'est à eux que l'on doit la première connaissance de la terre ferme jusqu'au sud du Saint-Laurent. Ce sont des Anglais et des Français qui se sont disputé le Canada et le bassin du Mississippi; enfin, plus au sud, les Espagnols et les Portugais se sont divisé le reste de l'Amérique. Mais les populations européennes, du centre et même de l'est, ont voulu prendre leur part du territoire de culture qui s'ouvrait à elles de l'autre côté des mers, et de chaque terre civilisée sont accourus les colons. Presque dans chaque ville américaine on trouve des représentants de tous les pays du monde; la plupart des cités ont plus d'habitants d'origine étrangère que de natifs. On sait avec quelle rapidité se fait le peuplement des régions fertiles et à climat tempéré que possède le Nouveau Monde : depuis 1825, le nombre des habitants a triplé. C'est par centaines de milliers que se comptent annuellement les colons, et le mouvement d'émigration a pris une telle importance chez certains peuples européens, qu'on a pu lui donner le nom d'exode. Déjà certaines parties de l'Amérique, presque désertes il y a deux siècles, ou seulement parcourues par des chasseurs, ont une population égalant en densité celle des pays industriels de l'Europe.

Ce tournoiement universel, où des immigrants de toute race et de tout pays viennent se juxtaposer et se fondre en nations nouvelles, est naturellement réglé par les conditions du climat. Les difficultés de la transplantation sur un autre sol, sous un autre ciel, déciment les nouveaux venus, et la mortalité est d'autant plus forte que la différence est plus grande entre le climat d'origine et celui de la patrie nouvelle. Ce n'est pas sans danger que les hommes du nord, Scandinaves, Anglais, Allemands, même Français méditerranéens, vont habiter les pays tropicaux; leur éner-

gie physique et morale y décroît, et si de nouveaux colons ne viennent pas combler les vides, les familles s'éteignent peu à peu. D'autre part, les Africains dépérissent dans les pays froids du nord et du sud de l'Amérique. Mais l'histoire de la colonisation démontre avec évidence que la zone américaine favorable aux progrès des divers groupes ethniques de l'Ancien Monde offre encore une largeur considérable. Ainsi, les Français vivent, travaillent et prospèrent aussi bien sous l'isotherme de 2 degrés centigrades, dans les campagnes riveraines du Winnipeg, que sous la ligne de 22 de-

N° 10. — PEUPLEMENT DE L'AMÉRIQUE PAR LES ÉMIGRANTS DE L'ANCIEN MONDE.




1 : 250 000 000

0 — 10 000 kil.

grés, dans le delta mississippien : la zone qui leur convient présente donc des écarts de température moyenne triples de ceux que l'on constate entre le nord et le midi de la France. Il en est de même des autres Européens, qui trouvent en Amérique une zone de peuplement où l'amplitude totale des oscillations thermométriques est beaucoup plus grande que dans leur patrie. En outre, les colons venus des climats tempérés ont le choix dans le Nouveau Monde entre deux régions appropriées à les recevoir, l'une dans l'hémisphère du nord, l'autre dans l'hémisphère du sud : qu'ils aillent sur les bords du Saint-Laurent ou sur ceux de la Plata, au pied des monts californiens ou des Andes chiliennes, ils sont également dans un milieu qui convient à leur nature. L'orientation de l'Amérique dans le sens du nord

au sud, transversalement à la marche suivie par la civilisation dans l'Ancien Monde, a modifié le cours de l'histoire, en élargissant les divers courants d'émigration de l'Europe et en les dirigeant à la fois vers les deux hémisphères. Il ne semble pas que la race ait déchu en quoi que ce soit depuis qu'elle a essaimé en Amérique. On remarque des changements dans le teint, la démarche, le son de la voix, mais on n'a point constaté que les blancs du Nouveau Monde soient inférieurs aux Européens par la stature, la force, l'endurance, la beauté; ils vivent aussi longtemps et les femmes ne sont pas moins fécondes[1].

La découverte de l'Amérique, et par suite sa participation aux luttes et aux vicissitudes du monde ancien, eut naturellement son contre-coup sur les destinées des peuples qui lui envoyèrent navigateurs, conquérants et colons. Une des premières conséquences de cet événement qui ouvrit au commerce les nouveaux chemins de l'ouest fut de faire abandonner ceux qu'on avait suivis jusqu'alors. Colomb, Vespucci, Gaboto commencèrent donc par ruiner leur patrie italienne : Gênes avait déjà perdu sa route de trafic par la mer Noire depuis la prise de Constantinople; mais, après la traversée de l'Atlantique, Venise n'eut plus que faire de ses comptoirs en Orient. Tandis que le monopole des épices était pris par le Portugal, grâce à la découverte du cap de Bonne-Espérance, le trafic de l'or, monopolisé par l'Espagne, faisait volte-face, pour ainsi dire, et se dirigeait de l'autre côté du monde, vers l'Inde nouvelle. La décadence financière, puis la ruine politique, frappèrent les oligarchies italiennes, et la Péninsule entra dans une ère de langueur, de misère et d'asservissement. Et si la ruine devait atteindre ainsi les intermédiaires chrétiens du commerce de l'Orient, combien plus les Orientaux devaient-ils être frappés! Vasco de Gama, Colomb, Magalhães ont porté le coup de mort aux États musulmans qui détenaient les échanges entre les Indes et l'Europe occidentale. La déchéance des mahométans, écartés désormais du grand trafic, fut irrémédiable[2].

L'Espagne et le Portugal eux-mêmes, au profit desquels s'étaient faites les découvertes et que la bulle d'Alexandre VI avait proclamés maîtres du monde, déchurent presque aussitôt après avoir obtenu la possession de ces immenses domaines qui leur procuraient les métaux, les pierres précieuses et les épices. Ces États importaient des tonnes d'or[3], il est vrai, mais ces richesses répandaient l'amour du faste et du jeu, créaient les

[1] Shaler, dans Winsor's *America*.
[2] P. Margry, *Les Navigations françaises du quinzième au seizième siècle*.
[3] Valeur totale de l'or et de l'argent importés en Espagne, de 1492 à 1775, d'après Robertson, 50 milliards de francs.

monopoles et les banques, faisaient mépriser le travail : la valeur morale de la nation diminuait à mesure que s'accroissaient ses trésors. Pourtant, au milieu du seizième siècle, l'Espagne, la première des puissances européennes par la force militaire et par les recettes de son budget, paraissait inébranlable, et l'on avait pu craindre que Philippe II, déjà si fort en Portugal, en Italie, en France, dans les Flandres, en Angleterre, par ses armes ou ses intrigues, ne réussît dans ses visées de monarchie universelle, ainsi que le lui promettait Fernan Cortez dans une de ses dépêches. Mais déjà le grand ressort de la puissante machine était brisé. Les divers États de la péninsule Ibérique, qui avaient précédemment vécu de leur vie autonome et dont aucun roi n'avait osé violer les libertés, étaient désormais soumis absolument à la volonté du monarque; toutes les énergies locales avaient été comprimées, tous les citoyens transformés en soldats, en fonctionnaires, en sujets : devant le pouvoir du souverain, ils ne comptaient pas plus que tous ces peuples innommés livrés à lui par la bulle papale. Pendant la période d'éblouissement qui suivit la conquête de Grenade, l'expulsion des Maures et la découverte du Nouveau Monde, la gloire prodigieuse échue à la monarchie nouvelle avait paru une ample compensation à la perte de la liberté, et les Espagnols s'étaient laissé livrer sans protestation aux caprices du pouvoir royal et aux terribles inquisitions du tribunal de la « Sainte Confrérie ». Mais à la fin du seizième siècle, quand les forces vives de la nation eurent été dépensées sur les champs de bataille de l'Europe et dans les expéditions d'outre-mer, l'Espagne n'avait plus de ressources pour le travail. Ses artisans maures avaient été chassés et les ouvriers chrétiens ne travaillaient plus. Le royaume recevait des chargements d'or, mais il ne pouvait envoyer d'objets manufacturés en échange, et c'est à l'étranger qu'il devait s'adresser pour obtenir ce que ses propres nationaux ne savaient plus fabriquer : les richesses du Mexique et du Pérou allaient se répartir dans les Flandres, en Allemagne, en France, en Angleterre. La marine commerciale de l'Espagne, qui comprenait un millier de navires au commencement du seizième siècle, s'était graduellement appauvrie et réduite à rien; les vaisseaux de guerre manquaient pour accompagner les convois, souvent livrés à la merci des pirates. L'Espagne succombait sous le poids de son empire colonial, et ce fut un bonheur pour elle d'en être enfin délivrée par la guerre étrangère et la révolution. Colonies et métropole se ruinaient mutuellement. On peut en dire autant du petit royaume de Portugal et de son ancienne dépendance politique, le Brésil. Jadis appauvris l'un par l'autre, les deux peuples alliés par l'origine, la langue et les mœurs, mais sans lien officiel, prospèrent maintenant.

Dans l'Amérique septentrionale, au nord du Mexique, la France et l'Angleterre furent les deux puissances suzeraines, et l'on put se demander pendant longtemps à laquelle appartiendrait un jour l'empire du continent. La colonisation française, guidée, pour ainsi dire, vers l'intérieur des terres par le cours du Saint-Laurent, s'était avancée de proche en proche vers le centre de l'Amérique boréale et les sources mississippiennes, d'où elle s'était portée vers la région des embouchures. Elle se développait donc en hémicycle, du golfe de Terre-Neuve au golfe du Mexique ; mais cette demi-circonférence de 4000 kilomètres n'était guère qu'une ligne, tant la zone de peuplement avait peu de profondeur ; des lacunes l'interrompaient de distance en distance, surtout vers le sommet de la courbe. Les colonies anglaises, de même que celles de la Hollande et de la Scandinavie, qui devaient bientôt se fondre avec les premières, étaient établies sur le littoral atlantique et, de ce solide point d'appui, elles s'avançaient graduellement vers l'intérieur, en masse compacte, toujours en libre communication avec la mer et ne présentant sur leur pourtour aucun point vulnérable. Ainsi, la position respective des éléments ethniques en conflit indiquait d'avance auquel des deux devait rester la victoire. Indépendamment des circonstances étrangères aux colonies elles-mêmes, talent diplomatique et hauteur de vues chez les ministres, science militaire des généraux, force numérique des auxiliaires envoyés par la mère patrie, probité des administrateurs, il est évident que la colonie la plus compacte, la plus forte par la position stratégique, et en même temps la plus peuplée, devait l'emporter à la longue. De quelque côté qu'elle portât ses forces, elle devait déchirer le mince rideau que lui opposaient ses adversaires. Lors de la cession du Canada à l'Angleterre, les colonies britanniques, devenues de nos jours les États-Unis, avaient deux millions et demi d'habitants ; les Français du Saint-Laurent étaient soixante mille.

Assez nombreux pour que leur prépondérance fût assurée sur leurs voisins d'origine française, même sans l'appui des Iroquois et des troupes européennes, les colons de langue britannique avaient également la force nécessaire pour se détacher politiquement de la Grande-Bretagne et revendiquer leur indépendance par les armes. Après neuf années de guerre, les États-Unis d'Amérique étaient constitués, et, par une curieuse conjoncture des événements, les Canadiens français réussissaient à maintenir leur indépendance effective : en haine de leurs anciens ennemis les Bostoniens, qui avaient tant de fois excité contre eux la fureur des Iroquois et avaient été les principaux coupables lors de la déportation en masse des Acadiens, les habitants du Canada étaient restés fidèles à l'Angleterre ; ils

avaient même résisté à l'appel d'insurrection fait par les Français, devenus les alliés des colonies anglaises révoltées, et en compensation ils gardèrent leur pleine autonomie administrative. Depuis cette époque ils ne l'ont jamais perdue, et c'est ainsi qu'ils ont pu se maintenir et se développer comme une nouvelle France, bien mieux que s'ils étaient restés sous la domination directe de la mère patrie, soumis aux caprices royaux et ministériels, gênés de toutes les manières par des lois, des règlements et des arrêts suspensifs, à la confection desquels ils n'auraient pris aucune part : l'influence française dans l'Amérique du Nord s'est accrue précisément en proportion de l'indépendance politique des Franco-Canadiens.

A bien plus forte raison peut-on dire que le monde anglais s'est agrandi en vertu de l'indépendance et de la prospérité des États-Unis. Depuis ses commencements comme nation autonome, la république américaine a fait des progrès en population et en richesses tels que l'histoire n'en avait pas encore vu ; dans l'espace d'un siècle le nouvel État est devenu le plus puissant du monde, bien qu'il n'ait, pour ainsi dire, pas d'armée permanente, qu'il possède seulement une flotte nominale et qu'il ait dédaigné de hérisser son littoral de forteresses; par mainte industrie il a déjà pris le premier rang et son ambition est de dépasser en tout les autres peuples. Malgré l'origine si diverse des habitants de la contrée, leur œuvre commune est tenue d'ordinaire pour le produit de l'énergie « anglo-saxonne »; le moule anglais dans lequel s'est formée la société américaine en a fait comme une « majeure Angleterre » (*Greater Britain*), ayant la même tradition, des mœurs peu différentes et une langue commune. C'est par les États-Unis surtout que l'anglais prend de plus en plus ce caractère de langage universel qu'il a déjà dans le monde commercial et qu'il ambitionne comme idiome de la conversation entre peuples civilisés. De deux à trois millions d'hommes, tel est le nombre de ceux qui chaque année s'ajoutent au groupe de langue anglaise, Anglais, Américains, Canadiens, Australiens, Africains du sud, noirs de la Jamaïque et des Guyanes : plus de la moitié des lettres écrites chaque année sont rédigées en anglais. Il est vrai que dans le Nouveau Monde même les républiques du centre et du continent méridional contrastent par le génie et par le langage avec la société anglo-américaine du nord; mais elles aussi ont à subir l'hégémonie « anglo-saxonne » dans leurs institutions, leur vie intime et l'allure générale de leur civilisation.

« L'Amérique aux Américains! » telle est la parole que les républiques du Nouveau Monde opposent aux tentatives d'intervention des puissances européennes dans les affaires intérieures du continent occidental.



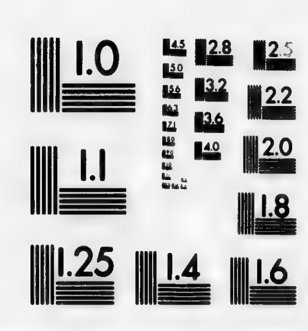
VUE PRISE DANS UN VILLAGE CANADIEN : BEAUFORT, PRÈS DE QUÉBEC.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Notman et Son.

Au point
cains n'on
se demand
nies dépe
Bretagne p
veau Mond
déserte, e
indépendan
cor et n'a
terre, à l'
prêt à ret
Nouveau M
hors de l'at
point aux
en ont fait
héréditaire
cessaire d'a
ricains » p
des fils ou
million cha
autre milli
bientôt « An
les compatr
champ d'ex
sociaux et p
tage commu

Au point de vue politique, il n'y a pas de doute possible : les États américains n'ont plus à craindre les attaques d'un adversaire quelconque, et l'on se demande même s'ils consentiront à tolérer longtemps l'existence de colonies dépendant directement d'un gouvernement étranger. Si la Grande-Bretagne possède encore officiellement le quart de la superficie du Nouveau Monde, la plus grande partie de cet immense espace est une région déserte, et les provinces habitées constituent en réalité une république indépendante, où le pouvoir royal n'est représenté que par un vain décor et n'a pour toute armée qu'un régiment campé sur une pointe de terre, à l'endroit le plus rapproché de l'Europe, comme pour se tenir prêt à retourner au premier signal dans la métropole. Les peuples du Nouveau Monde sont donc assurés de maintenir leur autonomie politique hors de l'atteinte de l'étranger; mais, au point de vue social, l'Amérique n'est point aux Américains, elle est à tous les colons de l'Ancien Monde qui en ont fait une patrie nouvelle, apportant leurs coutumes et leurs mœurs héréditaires, mais aussi leurs ambitions, leurs espérances et la force nécessaire d'accommodation à un nouveau milieu. Ceux qui se disent « Américains » pour se distinguer des autres civilisés du monde sont eux-mêmes des fils ou petits-fils d'Européens et leur nombre s'accroît de plus d'un million chaque année par l'excédent annuel des naissances, de près d'un autre million par l'arrivée de colons qui, à leur tour, se proclament bientôt « Américains », et parfois regardent de mauvais œil, comme intrus, les compatriotes qui les suivent. Le monde de par delà l'Atlantique est un champ d'expériences pour la vieille Europe, et la solution des problèmes sociaux et politiques s'y prépare comme dans l'Ancien Monde, pour l'avantage commun.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

Par s
entre l'
d'une t
Cependa
rattache
de l'Am
complèt
pour ain
les Iles I
le Groen
familles
danois. I
ritoire i
n'a pas
résonne
lequel B
terme Gr
longtemp
vertes fa
mille, ce
l'usage c
On sai
banni Ér

[1] Superfic
[2] Isaac Ta

# CHAPITRE II

## GROENLAND

Par sa position géographique, la « Terre Verte » est un pays médiaire entre l'Europe et le Nouveau Monde; il n'est même guère plus éloigné d'une terre européenne, l'Islande, que de l'archipel polaire américain. Cependant le mouvement général des côtes, aussi bien que la nature du sol, rattachent le Groenland aux îles occidentales et en font un fragment de l'Amérique; s'il reste isolé, c'est qu'une ceinture de glaces l'entoure complètement pendant les deux tiers de l'année : son climat le place, pour ainsi dire, en dehors du monde habitable. A surface égale[1], la France, les Iles Britanniques et l'Europe du centre ont 175 millions d'habitants; le Groenland en a probablement un peu plus de dix mille, en comptant les familles d'indigènes qui ne sont pas groupées sous les yeux des employés danois. L'appellation de « Terre Verte » qu'Érik le Rouge donna au territoire immense « parce qu'un nom de bon augure attire les habitants », n'a pas eu le succès qu'il en attendait : depuis plus de neuf siècles, elle résonne comme une ironie, et le nom de « Terre de Désolation », sous lequel Baffin désigna le pays, paraît bien mieux justifié. Pourtant le terme Groenland s'est maintenu, quoique le pays lui-même ait été pendant longtemps oublié par les navigateurs : de toute la nomenclature des découvertes faites par les Normands dans le Nouveau Monde avant et après l'an mille, cette bizarre dénomination est la seule qui subsiste encore dans l'usage commun[2].

On sait comment le Groenland fut découvert par Gunnbjorn et par le banni Érik le Rouge à la fin du dixième siècle, cinq cents ans avant

[1] Superficie probable du Groenland, d'après Behm et Wagner : 2 169 750 kilomètres carrés.
[2] Isaac Taylor, *Words and Places*.

Colomb. Les premiers visiteurs scandinaves étaient encore païens, mais, au commencement du onzième siècle, Leif, le fils d'Érik, se rendit en Norvège, d'où il revint en compagnie d'un prêtre, qui baptisa le viking et tous ses sujets. A cette époque les Islandais vinrent s'établir en grand nombre dans la « Terre Verte », où ils se groupèrent en deux districts, séparés par une marche inhabitée. Ces deux districts, dits de l'Ouest et de l'Est, *Westerbygd* et *Oesterbygd*, n'ont pas été identifiés avec certitude. Faut-il y voir les établissements fondés sur les deux côtes, celle que baigne la mer de Davis et celle qui regarde l'Islande? Ou bien les deux districts se trouvaient-ils également sur la côte occidentale, mais le premier sur une partie du littoral avancée vers l'ouest, le second dans le voisinage du cap Farewell, au bord du golfe d'Igaliko ou « des Maisons Abandonnées », situé en effet à l'est ou au sud-est des autres colonies? Cette hypothèse est la plus communément admise[1]; même, d'après Rink, elle ne laisserait plus place au doute. Quoi qu'il en soit, une soixantaine d'anciennes bâtisses et des inscriptions runiques rappellent le séjour des immigrants scandinaves. La plupart des pierres écrites groenlandaises que l'on voit au musée de Copenhague ont été trouvées près de la pointe méridionale de l'île; mais en 1824 on en découvrit une au nord même d'Upernivik, c'est-à-dire au delà du dernier groupe de cabanes habitées par des indigènes policés, au sommet de l'île de Kingiktorsoak ou « des Femmes » (72° 55'). Ces runes ont été déchiffrées, mais non d'une manière certaine; il suffit que leur forme, comparée à celle des runes de Norvège, permette d'en fixer la date au onzième ou douzième siècle. Il existe aussi un monument dans le voisinage du cap Farewell, mais déjà sur le revers oriental : en 1881, le missionnaire Brodbeck a découvert au bord d'un fjord cette ruine incontestablement normande, dite Narssak ou de la « Plaine », et les indigènes dirent aux voyageurs que plusieurs restes du même genre se succèdent sur le rivage dans la direction du nord; toutefois cette affirmation a été démentie par d'autres informateurs. Narssak était sans doute l'une des quatorze ou seize églises que les Scandinaves érigèrent dans le Groenland pour les habitants des 280 villages ou hameaux bâtis dans les deux districts de l'Ouest et de l'Est. Au commencement du douzième siècle, une église cathédrale, dépendante du diocèse de Brême, avait été fondée à Garde, non loin de la pointe méridionale de la contrée.

Le va-et-vient des colons, des commerçants et des missionnaires se con-

[1] Malte-Brun, *Précis de Géographie universelle;* — Alex. de Humboldt, *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent;* — H. Rink, *Grönland.*

tinua pendant quatre cents ans entre les deux Scandinavies, de l'Europe et de l'Amérique; mais la prise de possession des colonies groenlandaises, la destruction des anciennes libertés républicaines et le monopole du trafic établi par les rois de Norvège en 1261 ralentirent peu à peu ces échanges et finirent par y mettre un terme : le commerce ne pouvant plus se faire que par un seul navire royal, la *Grönlandsknarra*, il suffisait d'un naufrage, d'un simple accident de mer, d'une guerre, d'un changement de règne, d'une épidémie, pour interrompre toutes communications, et en effet on cessa complètement de visiter le Groenland à la suite de la « peste noire » qui dépeupla l'Europe du nord à la fin du quatorzième siècle : on oublia

N° 21. — EUROPE ET GROENLAND, D'APRÈS LAURENTIUS FRISIUS.



d'après Laurentius Frisius C. Perron

même le pays d'Érik le Rouge, si ce n'est dans la tradition légendaire, et comme un simple nom, dessiné au hasard sur les cartes du temps : le désir de le revoir ne se réveilla qu'après les grandes découvertes de Colomb et de ses émules. Toutefois les premiers voyages tentés par les navigateurs scandinaves à la recherche de leurs anciennes colonies ne furent pas heureux, et c'est à Sébastien Cabot, à Frobisher, à Davis que l'on dut un commencement d'exploration des mers comprises entre le Groenland et l'archipel Polaire. Au dix-septième siècle, les marins danois reprirent leurs tentatives, poussés par l'espoir de trouver les mines de métaux précieux annoncées par Frobisher; mais c'est encore à des étrangers, Hudson et Baffin, que revint l'honneur de reconnaître géographiquement ces parages du nord. Le premier suivit en 1607 la côte orientale jusqu'au

73[e] degré de latitude, tandis que le second longea la côte occidentale dans tout son développement, de la pointe du sud au détroit de Smith. La chaîne des temps ne fut renouée pour les Scandinaves qu'en l'année 1721, lorsque le missionnaire Hans Egede, parti de Bergen, débarqua sur la côte occidentale du Groenland et y fonda le village de Godthaab ou « Bonne Espérance ». Mais il ne vit point les compatriotes qu'il espérait trouver, ou du moins il ne reconnut pas leur sang dans les Eskimaux, peut-être métissés, qui se pressaient autour de lui. Depuis Egede, le Groenland occidental n'a cessé d'être une dépendance du Danemark, au point de vue administratif et religieux.

Pendant le cours du dix-neuvième siècle plusieurs explorations détaillées ont précisé le tracé du littoral sur plus d'une moitié du pourtour groenlandais. Des études partielles sont dues aux navigateurs polaires qui dressaient les cartes des ports et des mouillages pour y établir des lieux de refuge ou de rendez-vous; mais en outre le gouvernement danois a fait entreprendre la reconnaissance méthodique de la côte : en 1821, Graah étudia toute la partie du littoral de l'ouest comprise entre le cap Farewell et le 62[e] degré de latitude; deux ans plus tard, il relevait la côte septentrionale, entre la baie de Disko et Upernivik; puis, en 1828, il abordait les rivages tournés vers l'Atlantique. De tous les voyages d'exploration faits sur les côtes du Groenland il n'en est point qui témoigne d'une plus consciencieuse ténacité. Après une année d'expéditions préliminaires, de 1828 à 1829, les approvisionnements de vivres européens se trouvaient tellement réduits, que Graah prit la résolution de renvoyer ses quatre compagnons blancs et ceux des Groenlandais qui lui paraissaient avoir le moins de bravoure et de constance : il ne garda que deux hommes et six femmes, avec lesquels il continua son voyage à travers les glaces côtières, dans une seule *konebaade* ou grande embarcation groenlandaise, utilisant toutes les ruelles qui s'ouvraient dans la banquise. Pendant deux campagnes successives, interrompues par de longs hivernages, il parvint à relever toute la côte qui s'étend de la pointe du Groenland au 65° 18′ de latitude; mais au delà il lui fut impossible de forcer la bordure des glaces côtières, et jusqu'à maintenant la terre dite d'Egede, d'après un petit-fils du missionnaire, qui en aperçut de loin les côtes, est la partie du Groenland méridional qui est le moins connue : les cartes n'en donnent que le tracé général, sans les péninsules ni les indentations; cependant le Français de Blosseville, commandant la *Lilloise*, atteignit en 1831 le littoral vers le 68[e] parallèle et le suivit sur une certaine étendue; mais l'année suivante il se perdit avec son navire, écrasé dans la banquise. En 1879, le capitaine da-

nois Mourier renouvela cette tentative et signala de hautes montagnes sous le 67° 7′ et le 68° 10′ de latitude. Au nord du 69e degré de latitude, le baleinier Scoresby, l'un des observateurs les plus sagaces qui aient parcouru les mers polaires, visita en 1822 la côte groenlandaise sur une longueur d'environ 650 kilomètres en droite ligne et en donna un tracé précis, rectifié plus tard et complété sur quelques points par Clavering et Sabine, enfin par l'expédition allemande qui découvrit le grand fjord de François-Joseph.

Depuis 1876, les travaux d'exploration côtière sont contrôlés d'une manière méthodique par des commissions de savants qui, tout en étudiant la forme du littoral, l'altitude des côtes et la profondeur des eaux voisines, observent les phénomènes de l'histoire naturelle et les mœurs des indigènes. On a pu terminer ainsi le levé de toute la côte occidentale jusqu'au nord d'Upernivik, et l'on a commencé celui de la côte orientale; mais l'intérieur est encore, presque dans son entier, une région inconnue. Pourtant de nombreuses tentatives ont été faites, mais rares sont les voyageurs qui dépassèrent les terres dégagées de glaces pour s'avancer au loin sur l'étendue blanche. En 1728, un gouverneur, ignorant la nature du sol qu'il aurait à traverser, avait fait venir quelques chevaux du Danemark et réuni toute une compagnie de soldats pour se rendre sur le versant oriental, où il comptait trouver les descendants des anciens colons scandinaves et les inféoder à la couronne du Danemark; mais les chevaux, objets d'admiration pour les Eskimaux, périrent avant qu'on eût pu commencer la cavalcade[1]. Vingt-trois années après, un négociant, Lars Dalager, s'aventurait sur le glacier, au nord de Frederikshaab, et en escaladait les hauteurs; toutefois son excursion ne dura qu'une dizaine de jours et il ne campa sur les glaces que pendant trois nuits.

Plus d'un siècle se passa avant que d'autres Européens essayassent de pénétrer sur les névés de l'intérieur. En 1860, l'Américain Hayes, dont le navire était alors mouillé au port Foulke, sur les bords du détroit de Smith, gravit les pentes glacées des hauteurs et atteignit, à une centaine de kilomètres du rivage, un point élevé de 1560 mètres : une tourmente de neige l'empêcha d'aller plus avant. En 1867, Whymper, l'un des fameux « grimpeurs » des Alpes, voulut aussi tenter les glaces du Groenland, et en compagnie de Robert Brown il partit de Jakobshavn; mais des contretemps l'obligèrent à revenir en arrière. En 1870, Nordenskiöld et Berggren furent plus heureux : ils s'avancèrent à l'est d'Egedesminde à plusieurs

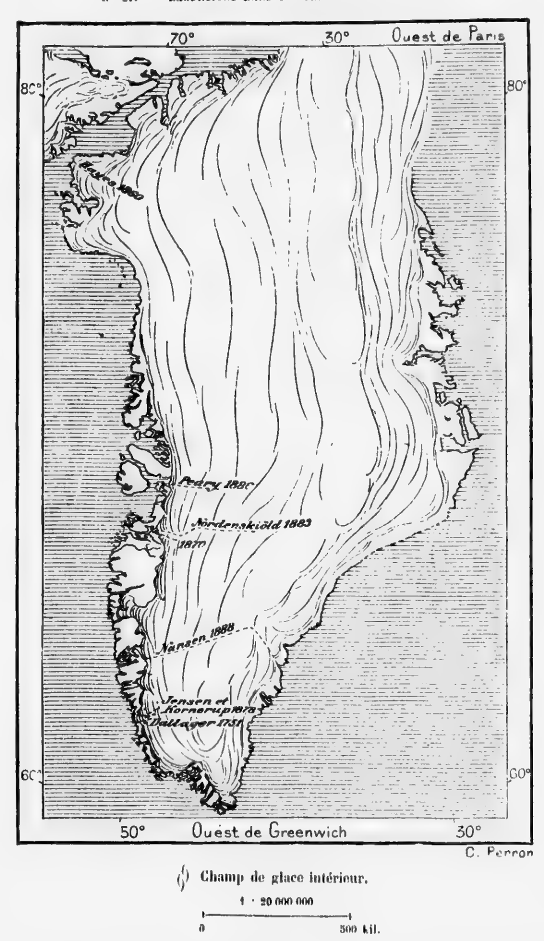
[1] Erik von Nordenskiöld, *la Seconde Expédition Suédoise au Groenland*, trad. par Ch. Rabot.

journées de marche sur les glaces, à travers des crevasses et des rivières superficielles fort dangereuses. En 1883, Nordenskiöld poussa plus avant et ses guides lapons pénétrèrent beaucoup plus loin, précisément au milieu du continent groenlandais, à 1947 mètres d'altitude : l'espace franchi fut de 459 kilomètres en 57 heures. En 1878, Jensen et deux compagnons, partis du même point de la côte que Dalager, avaient déjà parcouru le glacier pendant onze jours pour atteindre un *nunatak* ou rocher, au pied duquel un ouragan les avait forcés de se blottir pendant une semaine, et de ce nunatak, haut de 1537 mètres, ils avaient pu contempler au loin vers l'est la nappe interminable des glaces. Enfin, en 1888, la traversée du Groenland d'une côte à l'autre a été menée à bonne fin par le Danois Nansen. Les difficultés de ce hardi voyage furent telles, que l'explorateur ne put suivre le plan tracé d'avance. N'ayant même pas réussi à débarquer sur la terre ferme, il avait dû aborder sur une banquise de la côte orientale, qu'il croyait sillonnée de crevasses faciles à traverser ; mais le champ de glace se composait de fragments que la mer entraînait au large, et la petite caravane échappa très péniblement au courant qui la portait en sens inverse du but cherché. Ce voyage à travers le radeau flottant et brisé ne dura pas moins de douze jours, et l'atterrissage ne se fit qu'à plus de quatre cents kilomètres au sud de l'endroit visé d'abord : il leur fallut remonter d'autant le long du littoral. De même, à l'intérieur, l'itinéraire dut être changé. Glissant sur leurs patins à neige et tirant ou poussant leurs traîneaux, qu'ils munissaient de voiles en temps favorable, les voyageurs traversaient le glacier dans la direction du nord-ouest vers Kristiaanshaab, lorsqu'une tempête de neige vint les assaillir et les obliger à changer de route. Pour ne plus avoir à combattre le vent, ils marchèrent vers l'ouest et gravirent peu à peu le plateau jusqu'à l'altitude d'environ 3000 mètres, campant dans les cavités de la glace. C'était alors la saison d'été ; néanmoins la température oscillait de — 40 à — 50 degrés, et malgré ces horribles froids, souvent aggravés par la tempête, la petite troupe descendit enfin, le quarante-sixième jour, au fjord d'Ameralik, non loin de Godthaab. On comprend ce que coûtera d'efforts l'exploration complète d'un pays où le premier itinéraire suivi de rive à rive n'a pu être tracé qu'au prix de telles fatigues !

Quoique ses contours soient maintenant connus presque en entier et que la côte ignorée, à l'angle nord-oriental de la grande île, n'atteigne pas mille kilomètres de longueur, il est impossible d'indiquer la superficie du Groenland, si ce n'est avec un écart probable d'au moins plusieurs dizaines de mille kilomètres carrés. En effet, la con-

trée étant recouverte de glace dans presque toute son étendue, on ne peut reconnaître en maints endroits si les saillies côtières qui apparaissent sous forme de promontoires ou même de montagnes entourées de plaines, ne

N° 21. — EXCURSIONS DANS L'INTÉRIEUR DU GROENLAND.




() Champ de glace intérieur.

1 : 20 000 000

0 — 500 kil.

sont pas en réalité des îles rattachées à la terre ferme par des coulées de glaces. On a même supposé que la masse entière du Groenland ne serait autre chose qu'un archipel uni en une seule terre par un manteau de neiges et de glaces. Jadis le fjord dans lequel pénétra Frobisher en 1572 fut

considéré, non comme la baie de l'une des îles situées au nord du continent américain, mais comme un détroit passant à travers la péninsule méridionale du Groenland; les grosses erreurs de longitude qui permettaient de faire de pareilles méprises aidèrent aussi les cartographes à transformer des fjords en brèches ouvertes de côte à contre-côte, et récemment encore on émettait de nouveau l'hypothèse de l'insularité des divers massifs groenlandais[1]. Quelques auteurs prétendent en donner des preuves en s'appuyant sur les récits de pêcheurs qui auraient capturé dans les fjords occidentaux des baleines harponnées par d'autres marins dans les baies de la côte opposée[2].

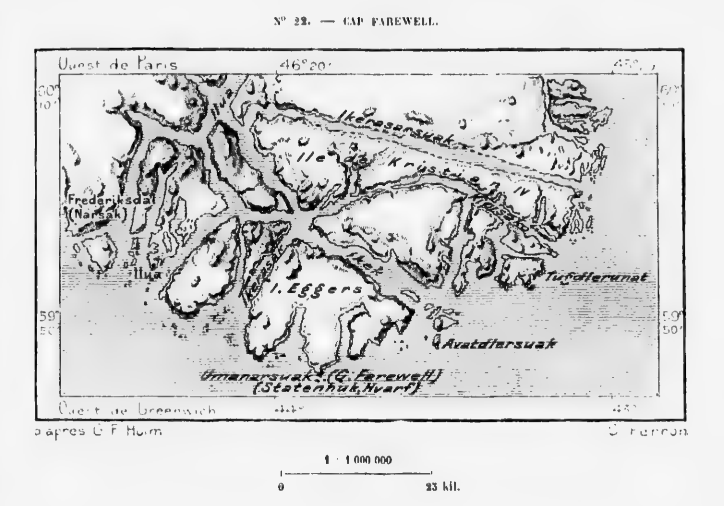
Toutefois l'étude détaillée des côtes de l'ouest, libres de glaces sur une largeur considérable, permet de constater que, dans son ensemble, le Groenland proprement dit constitue un corps continental unique. L'existence de chaînes littorales dont on voit les saillies percer les glaces suivant des alignements réguliers, l'homogénéité des roches que les géologues ont reconnues dans les diverses parties du Groenland, la forme des indentations du rivage et le redressement général des monts et des plateaux, donnent à la « Terre Verte » un grand caractère de ressemblance avec la Scandinavie : de part et d'autre les formations, la structure sont les mêmes, et elles présenteraient un aspect analogue si les glaces ne recouvraient l'île occidentale dans presque toute son étendue[3]. Comme en Norvège, la rive continentale est frangée d'une ramure de péninsules, au devant desquelles sont épars les îlots et les petits archipels, et ce sont ces terres avancées qui, suivant les empiètements et les reculs des glaces, peuvent alternativement se rattacher à la terre ferme et s'en séparer de nouveau. L'histoire géologique du littoral offre un grand nombre d'exemples de ces transformations : îles qui sont devenues péninsules ou même *nunatakker*, c'est-à-dire monts entourés de neiges, et qui se sont isolées une seconde fois; fjords qu'une langue de glacier a remplis et qui se sont ouverts ensuite; golfes qui se sont changés en lacs et qui, après des années ou des siècles, ont rétabli leurs communications avec l'Océan. Les modifications qui s'accomplissent suivant les alternances des saisons et des périodes climatiques sont tellement rapides en certains fjords, que les cartes dressées à diverses époques diffèrent toutes pour la figuration des contours extérieurs. C'est dans la partie septentrionale du Groenland, visitée par l'avant-garde de l'expédition Greely, que la forme réelle des noyaux insulaires paraît être le plus grandement

[1] Payer, *Die Œsterreichische-Ungarische Nordpol Expedition.*
[2] Paul Egede, *Nachrichten von Grönland.*
[3] Carl Krahmer, *Ueber die Sunde welche Grönland durchschneiden sollen.*

changée par leur revêtement de glace ; là, semble-t-il, plusieurs détroits parallèles, séparant les îles allongées, seraient entièrement comblés par les glaces de la mer Paléocrystique et de l'Atlantique boréal.

Sur tout leur développement, les côtes sont montagneuses et d'un aspect formidable. Même la pointe insulaire du Groenland, située à l'extrémité d'un archipel, est un mont d'une apparence fière et sombre : c'est le Kangak Kyrdlek ou l'Umanarsuak, auquel les navigateurs anglais ont donné le nom de Farewell ou « Adieu », changé en Farvel par les marins scandinaves ; ils l'appellent aussi Statenhuk ou « cap des États », et dans presque

N° 22. — CAP FAREWELL.




tous les anciens documents le terme de Hvarf ou de « Contour » sert à désigner la saillie terminale. Au nord de ce promontoire la côte occidentale est dominée dans sa longueur par des arêtes de montagnes « effilées comme des dents de requins ». L'altitude moyenne de ces crêtes est d'environ 500 mètres ; mais dans l'intérieur de la pointe groenlandaise des monts s'élèvent à 2500 mètres[1]. Les régions habitées, dans le territoire danois, ont des cimes qui dépassent 1000 mètres et même en certains endroits 1200 et 1500 mètres ; au nord du cercle polaire, dans la région profondément découpée de fjords que limite au nord la baie de Disko, les cimes sont moins hautes. Le littoral s'élève par les pentes les plus douces

[1] Holm, *Meddelelser om Grönland*, vol. X.

vers les champs des glaces intérieures; mais, au nord de la baie, l'île montagneuse de Disko, la plus grande de toutes celles qui bordent la côte, dépasse 1000 mètres par les crêtes et les dômes de ses plateaux. Plus haute encore, la presqu'île de Noursoak a des sommets de 1800 mètres, et, sur la terre ferme voisine, des pointes de gneiss apparaissent au-dessus de 2000 mètres. Au delà de ces monts, qui constituent le principal massif de la côte occidentale, et d'où se déversent les blocs de glace les plus considérables, la chaîne côtière s'abaisse; pourtant un mont terminé par une sorte d'obélisque, le « Pouce du Diable » (*Devil's Thumb*), attire par sa forme les regards des marins. Les « monts Arctiques » (*Arctic Highlands*), au nord de la baie de Melville, n'auraient, d'après Kane, que 600 mètres à leurs points culminants; Hayes a gravi, mais à l'est du détroit de Smith, un pic de 1525 mètres, et Nares évalue à 1800 mètres un sommet de Washington-land, la péninsule qui borde à l'orient le détroit de Kennedy.

La côte orientale, coupée de fjords et frangée d'îles comme celle de l'occident, est plus haute et plus escarpée, et c'est là que s'élève le plus fier massif du Groenland connu jusqu'à ce jour. En 1870, l'expédition allemande commandée par Koldewey pénétra dans un fjord inconnu, dont l'entrée se trouvait masquée par plus d'une centaine de monts de glace flottants et qui fut appelé fjord de François-Joseph. Ce couloir long et sinueux, parsemé de glaçons, est dominé par des montagnes escarpées de 1500, de 2000 mètres, aux assises horizontales et diversement nuancées de quartz, de schistes, de calcaires; vers l'extrémité occidentale de ce fjord, dans l'intérieur du continent, on voit se dresser le mont Petermann, pic de forme pyramidale, dont l'altitude, évaluée par Payer, est d'au moins 3500 mètres. Il est probable que le Groenland a d'autres sommets de même altitude, puisque les explorateurs ont déjà vu des dômes de 3000 mètres dans la partie méridionale de la contrée, là où le corps insulaire offre une largeur beaucoup moindre que sous les latitudes plus rapprochées du pôle : le mont Rigny, ainsi nommé par de Blosseville, s'élève à 2300 mètres. Nordenskiöld présume que l'arête principale des hauteurs, constituant le faîte de partage entre les deux versants du Groenland, longe de près la côte occidentale de la grande île; Rink et la plupart des autres géographes croient au contraire que l'épine dorsale de la « Terre Verte » présente sa pente la plus rapide du côté de l'est et sa longue contre-pente sur le versant opposé.

Des roches cristallines, gneiss, granits, porphyres, constituent d'une extrémité à l'autre du Groenland la plupart des montagnes laissées à nu par la fonte des neiges ou le recul des glaciers : le minéralogiste Giesecke, qui

parcourut pendant plusieurs années, au commencement du siècle, tous les districts du Groenland occidental, avait déjà reconnu l'ossature de la contrée. Les gneiss des falaises du fjord François-Joseph renferment d'énormes cristaux de grenat semblables à ceux des blocs erratiques de l'Islande, transportés peut-être par les glaces[1]. La série des roches dans cette partie du Groenland est la même qu'au Spitzberg, et l'on y trouve un lambeau de terrain jurassique comme dans cet archipel scandinave, associé d'une manière analogue à des couches de charbon et de plantes fossiles[2]. Quelques assises crétacées, surmontées de couches miocènes, ont été reconnues sur la côte occidentale du Groenland. Des basaltes, qui firent éruption pendant l'époque tertiaire, comme en Europe, se montrent aussi en divers endroits du littoral.

Les géologues ont étudié surtout ceux de l'île Disko, plus accessible que d'autres régions similaires de la terre ferme. Près de Godhavn se dresse un escarpement de basalte, d'une hauteur presque verticale de 600 mètres, au-dessus duquel on voit apparaître la tranche bleuâtre d'un glacier, s'avançant en forme de toit et surplombant l'espace : des fragments énormes s'en détachent de temps en temps et s'écroulent en avalanches sur les rochers. Les colonnes basaltiques du littoral, soumises à l'action des vagues, affectent les formes les plus étranges : ce sont des chaussées, des péristyles de temples, des nefs dans lesquelles vient gronder le flot. D'après la forme des promontoires érodés il paraîtrait que les coulées de l'île Disko étaient réunies autrefois à celles des Kronprinsens-oar, situées beaucoup plus au sud; si les phénomènes d'érosion n'ont pas été jadis beaucoup plus rapides que de nos jours, le temps employé par la mer pour s'ouvrir un si large détroit dans le basalte a duré plusieurs millions d'années[3]. C'est au pied d'une des parois basaltiques de Disko, à Ovifak, que Nordenskiöld a trouvé les trois énormes blocs de fer qu'il a fait transporter au musée de Stockholm : l'un d'eux pèse 24 tonnes. On croyait naguère que ces blocs étaient des météorites, parce que le fer natif y est allié au nickel et au cobalt, comme dans les pierres d'origine extra-terrestre. L'opinion générale des géologues rattache maintenant ces produits aux massifs de roches éruptives, basaltes et dolérites, qui s'élèvent dans le voisinage du lieu de la trouvaille et qui sont eux-mêmes veinés dans tous les sens de fer de même nature[4]. A Sovalik, sur les bords de la baie de Melville, il

[1] Payer; Waltershausen, *Die Œsterreichisch-Ungarische Nordpol-Expedition.*
[2] Ed. Suess, *Das Antlitz der Erde.*
[3] A. E. Nordenskiöld, ouvrage cité.
[4] K.-J.-O. Steenstrup, *Zeitschrift der deutschen geologischen Gesellschaft*, 1876.

existerait, d'après John Ross, des blocs analogues dont les indigènes détachent des fragments pour en faire des couteaux par le polissage.

Riche en terrains éruptifs d'origine ancienne, jusque dans le voisinage d'Upernivik, le Groenland n'a pas une seule bouche d'éjection encore active dans le territoire connu, et quoique le pays ait des jets d'eau chaude, entre autres ceux d'Ounartok dans le Groenland méridional, l'on n'a point retrouvé les sources thermales « très abondantes » près desquelles s'élevait le monastère mentionné dans les voyages des frères Zeni ; au moyen de canaux d'irrigation, les moines obtenaient de leur jardin des légumes, des fleurs et des fruits qui ne se trouvaient en aucune autre partie du Groenland[1], et l'eau chaude qui se déversait dans la mer formait un port libre de glaces où les oiseaux aquatiques venaient en hiver s'abattre par myriades. On a émis l'opinion que des îles mentionnées par les sagas comme ayant existé entre l'Islande et le Groenland auraient été, non les îlots groenlandais désignés par Graah sous le nom de « récifs de Gunnbjorn », mais des volcans emportés depuis les temps historiques par une explosion semblable à celle de Krakatau. La « terre engloutie de Bass », par exemple, aurait été une autre Islande, dont la mer recouvrirait actuellement les débris. La carte de Ruysch, dressée pour une édition de Ptolémée publiée en 1507, indique dans ces parages l'emplacement d'une île qui aurait été « entièrement brûlée en 1456 ».

Récemment encore, quelques savants, entre autres Hooker et Payer, émettaient l'opinion que l'intérieur du Groenland offre de vastes étendues libres de glaces, des vallées herbeuses où paissent des troupeaux de rennes, et l'on citait des légendes populaires à l'appui de cette hypothèse. Nordenskiöld croyait en outre trouver un indice en faveur de ces « jardins » du glacier dans le régime des vents, qui, après avoir franchi les faîtes de l'intérieur, redescendent en courants tièdes comme le *föhn* de la Suisse, et fondent ainsi les neiges. Toutefois les recherches méthodiques faites dans les dernières années ne permettent plus guère d'admettre l'existence de ces oasis intérieures. L'île entière paraît être couverte d'un manteau continu de glaces, frangé de fleuves cristallins qui descendent dans les vallées du pourtour jusqu'au voisinage de la mer, ou même en pleins fjords, par-dessus les rivages. En traçant une carte du Groenland dont toutes les péninsules et saillies de la côte seraient coupées de manière à laisser au corps insulaire une forme massive, dépourvue de toute irrégularité, la ligne du pourtour coïnciderait à peu près avec le rebord du champ des

[1] R. H. Major, *Journal of the R. Geographical Society*, 1875.

glaces intérieures. Sur plus de la moitié de ce pourtour les explorateurs ont reconnu la barrière de glace, mais peu d'entre eux ont réussi à l'escalader et à en franchir les crevasses sur un espace considérable. Tout relief est atténué. Les vallées proprement dites ont disparu, et malgré les inégalités locales, crevasses et séracs, la pente moyenne se relève vers l'intérieur suivant une inclinaison régulière : en certains endroits, on atteindrait ainsi à des hauteurs de 2000 et 2400 mètres ; mais, par suite d'une illusion d'optique, on ne sait si l'on monte ou si l'on descend : l'horizon se redresse de tous les côtés « comme si l'on se trouvait, dit Nordenskiöld, au fond d'une cuvette ».

L'aspect de l'étendue sans bornes, s'infléchissant à peine en longues ondulations et confondant au loin le gris de ses neiges avec le gris des cieux, a fait supposer d'abord que l'intérieur du Groenland était un plateau uniforme, une sorte de table horizontale. On croit maintenant plus volontiers que le fond rocheux de la contrée est au contraire profondément découpé, avec montagnes et collines, vallées et ravins, mais que la neige et la glace, plastiques de leur nature, ont graduellement comblé tous les creux, révélés seulement à la surface par de légères sinuosités : en ne donnant à l'ensemble de la glace groenlandaise qu'une épaisseur moyenne de 150 mètres, elle représenterait une masse totale d'environ 300 000 kilomètres cubes[1]. La « grande glace », le *sermer suak* des Groenlandais et le *store is* (*storis*) des Danois, s'écoule vers la mer, à la façon de l'asphalte ou du goudron, avec une extrême lenteur et le niveau s'en égalise peu à peu, grâce à la neige qui tombe pendant la durée des siècles et que le vent distribue, en l'amassant surtout dans les creux[2]. Tout à fait dans l'intérieur, la surface du glacier et de la neige qui le recouvre est unie et comme polie : on dirait un immense océan congelé déroulant à l'infini ses ondulations régulières[3]. Toutefois des changements superficiels diversifient singulièrement la forme extérieure du glacier, du moins dans le voisinage du pourtour insulaire, et le rendent en maints endroits très difficile à traverser ou même complètement infranchissable. Ici la compression latérale de la masse a poussé des glaces les unes contre les autres et les a dressées en séracs ; ailleurs le glacier s'est étiré et des crevasses parallèles, réunies çà et là par des massifs résistants, s'ouvrent en abîmes dans l'épaisseur du cristal. L'action de la chaleur, de l'évaporation, de la filtration des eaux a découpé mainte surface du glacier en d'innombrables petits

[1] Hayes, *Land of Desolation.*
[2] H. Rink, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, 1888, n° 137.
[3] Nansen, *Proceedings of the R. Geographical Society*, August 1889.

cônes de quelques mètres de hauteur qui, par la forme et la couleur, rappellent les tentes d'une armée. Des mares, des lagunes, des lacs emplissent les dépressions du plateau blanc; des ruisseaux, des rivières, se creusent dans la neige et la glace par des ravins sinueux aux parois transparentes; des cascades plongent le jour dans les fissures et la nuit se congèlent en longs pendentifs. Dans son exploration de 1870, Nordenskiöld a vu aussi des jets d'eau intermittents s'élancer à une grande hauteur par les fissures de la glace : il ne put les étudier, néanmoins il présume que ce sont des geysir.

Si ce n'est à la base des glaciers et dans le voisinage immédiat de la chute, les moraines manquent sur le champ de glace de l'intérieur : à distance de la côte on ne rencontre pas une seule pierre dans l'immense étendue. Pourtant des saillies de rochers, des *nunatakker*, lieux redoutés par les Eskimaux comme le séjour des fantômes, jaillissent en certains endroits au-dessus de la nappe des neiges, comparables à des îles au-dessus de la mer; et sur quelques-uns de ces nunatakker, délivrés des neiges par les chaleurs de l'été, on découvre avec étonnement des mousses et des phanérogames. Jensen y vit de petites graminées, des carex, des saxifrages, ainsi que des renoncules, des silènes et des pavots, minuscules tiges s'abritant sous la mousse; une larve de papillon, deux araignées en constituaient la faunule; un oiseau avait été apporté par la tempête[1] sur ce roc isolé, haut de 1337 mètres et situé à 40 kilomètres dans l'intérieur du champ de glace. C'est un mystère du Groenland que l'existence de ces petits centres de vie végétale et animale au milieu de l'infini des neiges. Cependant celles-ci ont aussi leurs organismes, puisqu'on voit sur les névés et les glaciers des surfaces jaunes et rouges, dont la couleur est due aux milliards d'êtres qui s'y développent. Enfin, les glaces de l'intérieur sont persillées d'innombrables petits trous, de dimensions diverses, emplis au fond de gouttelettes d'eau et d'une couche de poussière grise sur laquelle naissent de nombreuses plantes microscopiques. Cette poussière, à laquelle Nordenskiöld a donné le nom de cryokonite ou « poudre de glace », est tellement abondante, que sa masse représente certainement plusieurs tonnes par kilomètre carré et qu'elle donne une teinte grisâtre à l'étendue du glacier; elle se compose de débris de toute espèce apportés par le vent, mais elle renfermerait en outre des substances d'origine cosmique : d'après le savant Suédois, il faudrait y voir surtout la poussière des météores qui traversent l'atmosphère planétaire.

[1] Jensen, Kornerup et Groth, *Meddelelser om Grönland*, tome I.

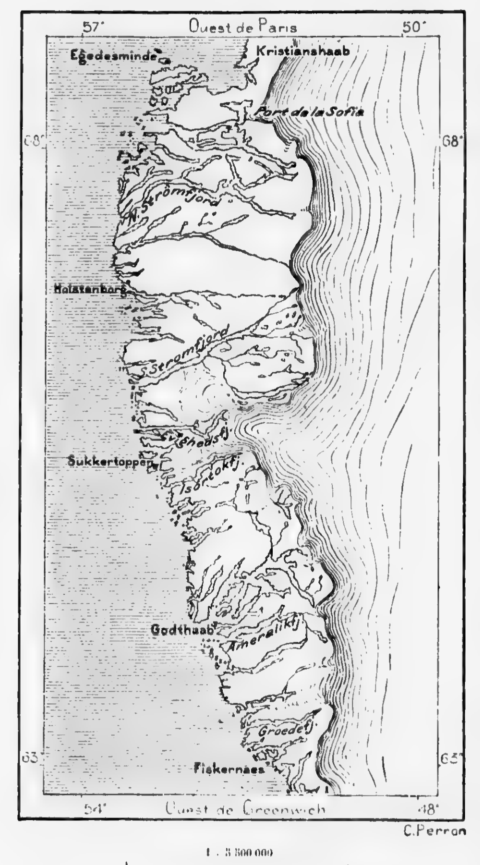
Malgré la faiblesse de la pente générale, les glaces du Groenland sont en mouvement. Tous les changements d'équilibre qui se produisent ont pour résultat de déplacer les molécules dans le sens du versant. Quand on applique l'oreille contre la glace, on perçoit une sourde rumeur, accompagnée de bruits plus nets, comme ceux de détonations lointaines. Ces voix sont celles des ruisseaux qui coulent dans les profondeurs, des blocs de glace qui tombent dans les cascades, des crevasses qui s'ouvrent ou se referment. Les veines d'eau qui s'échappent du cristal changent fréquemment de place, suivant les éboulements de la glace surincombante, les congélations et les dégels, et tous ces mouvements se propagent d'amont en aval, de manière à pousser peu à peu la masse de la région des faîtes vers le littoral marin. La pression de la glace entraînée est d'une telle puissance, que le courant poussé contre la face d'amont des nunatakker, formant barrage à travers le fleuve des glaces, remonte ces pentes en amas disloqués et retombe à l'aval en cataractes de séracs.

Si l'on ne connaît guère encore l'intérieur du Groenland, du moins les extrémités inférieures des glaciers indiquent-elles par leurs dimensions l'importance relative des bassins de réception et d'écoulement qui se partagent la contrée. Vers le nord, la côte orientale, qui regarde l'Europe, paraît être moins riche que la côte occidentale en glaciers débordant au delà du littoral : la cause naturelle en serait la moindre étendue du bassin d'écoulement, que limite à l'ouest un faîte voisin de la côte. D'ailleurs les montagnes de glace sont emprisonnées, pour ainsi dire, à l'issue de leurs fjords par la grande banquise qui borde le littoral de l'est ; la muraille flottante ne leur permet pas d'échapper, et par des pressions alternantes les brise, les réduit en d'innombrables fragments[1]. Les glaciers de la rive atlantique les plus rapprochés du pôle que l'on ait étudiés se déversent dans le vaste fjord de François-Joseph. L'un d'eux, qui s'épanche du mont Petermann, porte sur son dos une superbe moraine, comme une saillie vertébrale, et descend jusqu'à la mer en serpentant sur une longueur d'environ 20 kilomètres; des rochers de glace, dominant de 50 à 60 mètres le niveau marin, flottent dans le bassin profond du fjord, mais n'arrivent pas à la haute mer, qu'une banquise ou un amas de blocs pressés les uns contre les autres sépare des rivages par une large zone changeante, de 100 à 200 kilomètres. Les montagnes de glace, enfermées dans le fjord sans courant et réchauffées en été par la chaleur que réfléchissent les parois environnantes, chavirent et tournoient quand un bloc s'en détache, transformant

[1] H. Rink, *Petermann's Mitteilungen*, 1889, Heft V.

la pyramide en palais ou en arc de triomphe. Des vagues produites par le renversement des rocs glacés s'entrecroisent incessamment dans le bassin et rendent la navigation périlleuse.

N° 25. — PARTIE DU GROENLAND LIBRE DE GLACES.




1 : 3 500 000

0 — 200 kil.

Vers l'extrémité méridionale du Groenland, la côte de l'est se frange, d'après Garde, de plus de 170 glaciers, qui se succèdent sur un espace d'environ 350 kilomètres du nord au sud : plus de la moitié de ces courants de glace sont alimentés par les névés de l'intérieur et plus du tiers ont une largeur qui dépasse 1600 mètres à leur entrée dans la mer. Mais de l'autre côté de la péninsule, sur le versant occidental, les neiges qui recouvrent le plateau dans sa partie du sud ne dardent vers la mer que des langues de glace relativement étroites, telles que le glacier de Sermitsialik, dont le front secoue ses glaces dans un fjord de 500 mètres en profondeur[1]. L'espace compris entre le 62e degré de latitude et le 68° 30′ est la région du Groenland où les frimas ont le moins d'empire, quoique plusieurs des glaciers aient des dimensions énormes : tel le Frederikshaabs Isblink, qui serpente dans une vallée de 44 kilomètres en longueur au sortir du névé et dont le front n'a pas moins de 15 kilomètres en largeur ; mais

[1] Hayes, *La Terre de Désolation*, trad. par L. Reclus.




VUE PRISE SUR LE GLACIER DE SERMITSIALIK, PRÈS D'IVIGTUT.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'album de M. William Bradford.

ces fleu
près de
grisâtre
s'étend
endroit
d'attein
contrée

62°
55

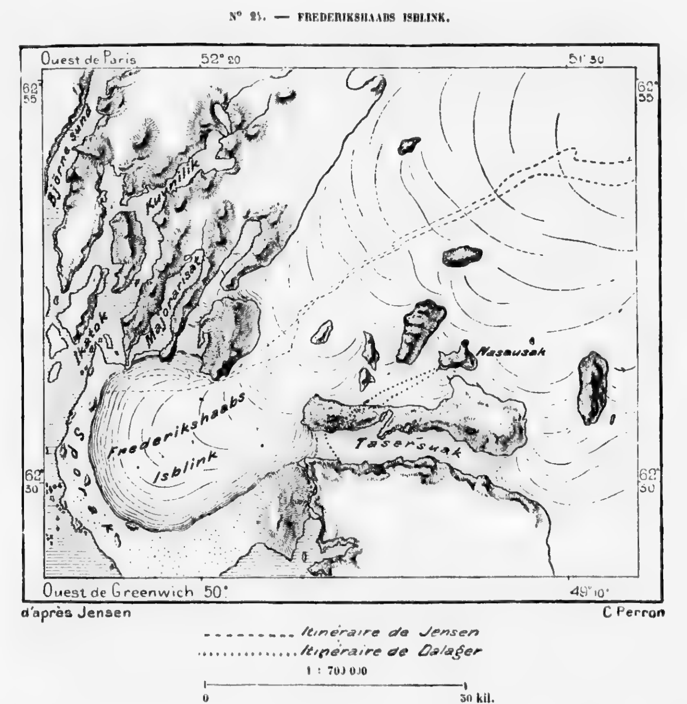
62°
30

d'ap

50 000
gien sit
nombreu
pendicu
mer, les
rivières,
nales co
abondan

ces fleuves glacés n'atteignent pas la mer; on les aperçoit en naviguant près de la côte, comme des filons de marbre blanc entre la masse noire ou grisâtre des rochers. Cette région groenlandaise libre de glaciers riverains s'étend sur un espace d'environ 750 kilomètres vers le nord, et en certains endroits les chasseurs de rennes s'éloignent à 150 kilomètres de la mer avant d'atteindre le rebord du champ intérieur des glaces : l'ensemble de la contrée non revêtue de la carapace cristalline peut être évalué à plus de

N° 24. — FREDERIKSHAABS ISBLINK.




Itinéraire de Jensen
Itinéraire de Dalager
1 : 700 000
0 — 30 kil.

50 000 kilomètres carrés. C'est un pays qui diffère peu du littoral norvégien situé sous la même latitude; il est découpé de la même manière en de nombreux fjords diversement ramifiés, mais orientés pour la plupart perpendiculairement à la côte; à l'extrémité supérieure de ces longs bras de mer, les terres alluviales sont parcourues par des ruisseaux et même des rivières, qui jaillissent en été de la base des glaciers par des arches terminales comme celles des Alpes : ces cours d'eau temporaires sont les plus abondants de tout le Groenland. D'ailleurs ils ne représentent qu'une par-

tie de l'excédent annuel d'humidité tombée sous forme de pluies ou de neiges : c'est aussi par les fragments de glace écroulés dans la mer que l'eau du ciel retourne à l'Océan.

Le lieu d'origine des « montagnes » ou « cathédrales de glace »[1] qui descendent vers l'Atlantique et mettent les navires en péril, est la côte occidentale de la « Terre Verte » comprise entre le 68° 30′ et le 75e degré de latitude. Le glacier producteur le mieux étudié, en été comme en hiver et pendant plusieurs années, est celui de Jakobshavn, se déversant dans la baie de Disko entre deux hauts promontoires qui le rétrécissent au passage. Plus puissant encore est le glacier de Torsukatak, dont le front présente une paroi de près de 9 kilomètres et qui lance ses débris dans le détroit de Waigat, au nord de la baie de Disko. Puis d'autres courants de glace se succèdent dans les fjords qui découpent le littoral, par delà la presqu'île de Noursoak ; le golfe d'Upernivik reçoit un autre glacier, divisé à son embouchure en plusieurs bras par de hauts îlots : on dirait une cataracte formée de plusieurs nappes que séparent des piliers rocheux. Plus au nord, les glaciers sont peu connus. On en voit déborder entre la plupart des caps, mais les navigateurs ne les décrivent point comme donnant origine à de grandes montagnes de glace. Même l'immense glacier de Humboldt, qui développe, en une courbe concave d'environ 110 kilomètres, sa falaise blanche de 90 mètres de hauteur au-dessus des profondeurs insondées du bassin de Kane, ne peut se comparer aux fleuves glacés du Groenland danois pour le nombre et la puissance des masses écroulées[2].

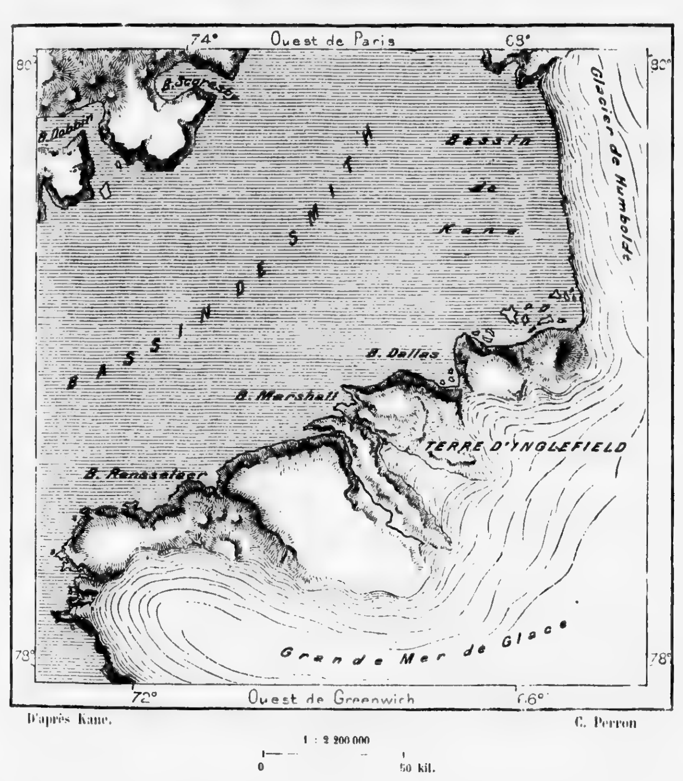
La plupart des glaciers qui viennent baigner dans la mer sur le pourtour du Groenland offrent un front assez régulier, ne laissant tomber dans l'eau que de minces fragments, détachés à chaque vague et s'éloignant en longs convois avec le courant. Les fleuves de glace d'où s'abattent ces énormes tranches, de telles dimensions qu'on leur a donné le nom de « montagnes », sont relativement peu nombreux, la coïncidence de plusieurs conditions dans la puissance des glaces, la forme du lit d'écoulement et la profondeur de la mer étant nécessaires pour que le phénomène puisse se produire en de grandioses proportions : ils proviennent pour la plupart de cette remarquable brèche qui se présente dans la formation normale de la côte du Groenland, entre Egedesminde et le cap Noir ou Svarte Huk. Rink ne compte qu'une trentaine de glaciers groenlandais d'où s'écroulent réellement des monts de glace, et de ce nombre il en est six ou huit seulement, dont cinq



[1] Rabot, *Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie*, 1er trimestre 1889.
[2] E. K. Kane, *Arctic Explorations*.

bien explorés, qui rejettent à la mer des blocs de première grandeur. La vitesse moyenne de ces masses congelées est, au fil du courant glaciaire, d'environ 15 mètres par vingt-quatre heures, soit d'un centimètre par minute; mais en certains endroits on a constaté des vitesses beaucoup plus

N° 25. — GLACIER DE HUMBOLDT.




D'après Kane. C. Perron

1 : 2 200 000

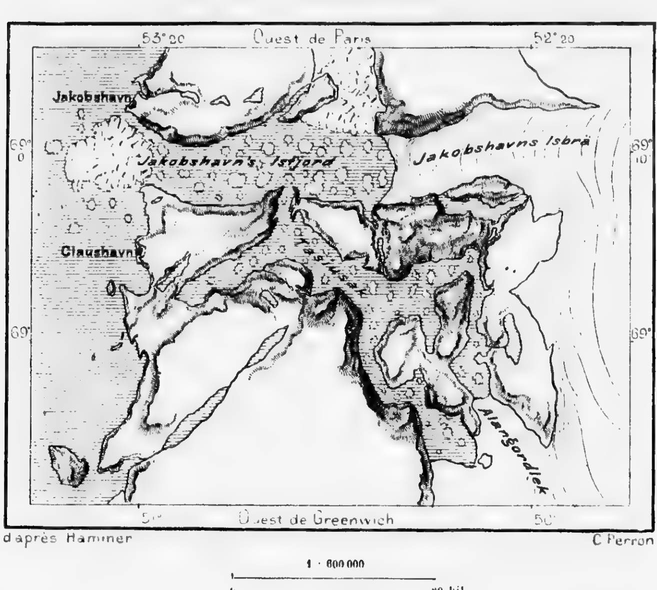
0 50 kil.

considérables, très variables suivant les saisons. Une branche du glacier d'Augpadlartok, au nord d'Upernivik, s'écoule au taux de 31 mètres par jour : c'est la marche la plus rapide que l'on ait encore signalée[1]. On comprend combien grande doit être la poussée des névés de l'intérieur pour jeter dans la mer les énormes quantités de glace qui chaque année sont livrées aux courants riverains. Évalué en un seul bloc, le débit annuel

[1] Observations de Ryder, Bloch et Ussing. — Rink, mémoire cité; — *Petermann's Mitteilungen*, 1887, Heft II.

de chacun des cinq glaciers le mieux étudiés représente une masse cubique de 5 milliards de mètres cubes, soit environ 1700 mètres en hauteur, en largeur et en épaisseur; réduite en eau, cette masse est celle d'un fleuve versant à la mer 150 mètres cubes par seconde, 4730 millions par an. Chaque bassin glaciaire peut être assimilé à un bassin fluvial, délimité par des lignes de partage et ramifié en bassins latéraux. Comme lui, il a des alluvions, la poudre fine des roches triturées qui s'élevaient en saillie

N° 2[illegible]. — GLACIER DE JAKOBSHAVN.

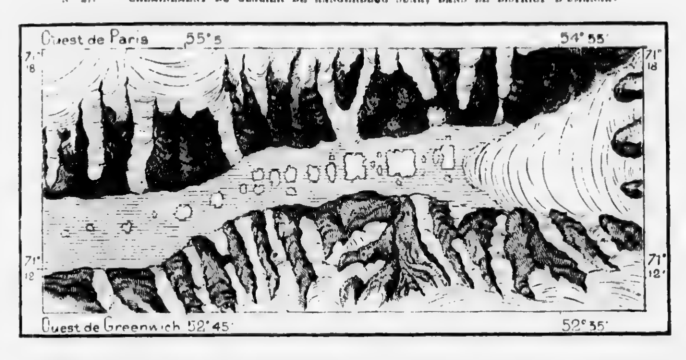


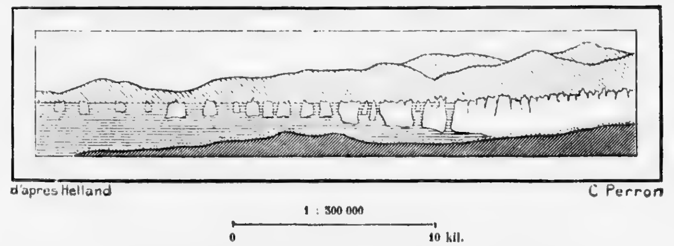

sous le courant des glaces. Il est probable d'ailleurs que la plus forte part de l'humidité tombée revient à la mer sous forme liquide. En évaluant à 30 centimètres la quantité d'eau que les pluies et les neiges déversent sur le Groenland, Rink admet qu'une part de 5 centimètres s'écoule en glace, et que le reste, soit les cinq sixièmes, est emporté par l'évaporation et les gaves des glaciers[1]. Mais les alluvions proprement dites, les boues triturées par la glace sont emportées surtout dans le courant des eaux; le *drifis* ou « glace de dérive » ne transporte que rarement des terres ou des cailloux[2].

[1] Robert Brown, *Quarterly Journal of the Geological Society*, February 1, 1871.
[2] Rabot, *Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie*, 1er trimestre 1889.

La formation des montagnes de glace flottante est un des phénomènes qui avaient été le plus discutés avant que la côte eût été étudiée et qu'on eût assisté au cataclysme du déchirement et de la chute. Là où le glacier s'écoule par une large vallée, égale en largeur et en profondeur sur un espace considérable, et se continuant en mer par une baie de mêmes dimensions dont le fond s'abaisse graduellement, la glace peut cheminer sans aucun de ces accidents que produisent les inégalités du lit, et la masse compacte avance au loin sans fissure en glissant sur les roches

N° 27. — CHEMINEMENT DU GLACIER DE KANGERDLUG-SUAK, DANS LE DISTRICT D'UMANAK.



d'après Helland — C. Perron

1 : 300 000

0 — 10 kil.

L'échelle des hauteurs est 50 fois plus grande que celle des longueurs.

du fond. Mais à mesure qu'elle descend, comme un navire sur sa quille, elle tend à se soulever, puisqu'elle est plus légère que l'eau déplacée, au moins dans la proportion d'un vingtième, et d'ailleurs la chute soudaine du lit, en dehors de la ligne normale des rivages, la laisse sans appui; pourtant elle continue d'avancer dans les eaux comme une digue flottante, jusqu'au moment où son poids l'emporte sur la force de cohésion avec le corps du glacier qui la poussait en avant; la rupture se fait soudain, avec un bruit formidable, et la montagne de glace, entourée de milliers de fragments, projetés en fusées dans l'espace, plonge dans l'abîme

et tourbillonne pour trouver son centre de gravité au milieu de vagues énormes qui refluent sous le choc et reviennent à l'assaut. Après avoir été comme perdu lui-même dans le tumulte et le chaos, le spectateur voit que le glacier a reculé en apparence de quelques kilomètres vers le fond de la baie, et au milieu de la rade, unie quelques instants auparavant, se dresse un pic de cristal qui s'éloigne lentement avec le flot. C'est le bloc détaché du glacier, mais il est rare qu'on puisse en reconnaître la forme primitive, car de beaucoup la plus forte part, au moins les six septièmes du volume, plongent dans l'eau : dans le fjord de Jakobshavn, Helland a vu plusieurs îles de glace s'élevant de 90 mètres au-dessus de la surface marine; un bloc même émergeait de 124 mètres et chacun de ses côtés avait plusieurs kilomètres de longueur; toutefois ces fragments gigantesques sont trop grands pour franchir le seuil à l'entrée du fjord : ils échouent sur la barre et se brisent en morceaux, énormes encore, mais bien diminués[1]. Le plus haut bloc que Nares ait mesuré dans les mers du large avait près de 76 mètres d'élévation; dans le canal du Danemark, à l'est du Groenland, Garde n'en a pas vu un seul qui dépassât 60 mètres : des centaines de millions, des milliards de mètres cubes, telle est la contenance de ces blocs prodigieux[2]. On comprend combien est dangereux pour un navire le voisinage d'un de ces glaciers qui « vêlent » ou « enfantent » soudain des monts de glace. La rupture de la masse trouble brusquement les eaux, les fait bouillonner en vagues qui se heurtent et s'entrecroisent, et change en maints endroits le niveau marin de plusieurs mètres. Des remous, des courants se forment tout à coup, des rapides, comme ceux d'un fleuve, se précipitent avec fureur dans les étroits du fjord, entraînant les débris tournoyants des glaces, et le bâtiment risque fort d'être écrasé dans ce convoi de blocs en dérive.

Pendant la période géologique actuelle, certains glaciers sont en voie de recul; d'autres, tels que le Sermitsialik, ont avancé, même de plusieurs kilomètres[3]; mais, dans l'ensemble, on ne saurait dire s'il y a progrès ou retrait des glaces. Comparativement à une époque géologique antérieure, la vue des côtes, notamment dans les régions habitées du Groenland, témoigne d'un recul des glaciers actuels. La partie du littoral découverte de nos jours fut jadis revêtue de glaces comme l'est maintenant l'intérieur du pays, et les péninsules, les îles riveraines furent unies à la terre ferme par le couvercle continu des glaciers. Les blocs erratiques, le poli des rochers

[1] *Meddelelser om Grönland*, vol. IV. 1883.
[2] Frobisher, Ross, Parry, Hayes, Kane, Greely, Nordenskiöld, etc.
[3] Hayes, ouvrage cité.




FRONT DU GLACIER DE SERMITSIALIK.
Dessin de Taylor, d'après une photographie de l'album de M. William Bradford

témoigne
devant d
par le so
pression
plis d'eau
des nappe
tendant e
maritime
din d'îlot
intérieure
le fjord et
Jakobshav
s'épancha
apportés d
vient done
ont dimin
sont deven

La plup
considéral
rivages. O
par les ea
Hammer e
ils ont aus
nant à la f
pas d'une
niveau ou
cienne ext
à différent
qu'un gla
fjord latér
interromp
riveau, et
trouver un
s'épancher
glaciers, a
bassins de
que la mu
le lac se v
long séjou

témoignent de cet ancien état de choses. En certains endroits, on voit au-devant du mur glacé des sillons de terre qui ont été redressés comme par le soc d'une charrue ; ailleurs on constate l'existence de creux que la pression des glaces a graduellement excavés et dont quelques-uns sont emplis d'eau douce. Depuis le recul des glaciers qui n'atteignent plus la mer, des nappes de sable et de boue se sont formées dans le lit abandonné, s'étendant en plaines unies qui rétrécissent la surface des fjords. A l'entrée maritime des baies, un pont sous-marin de débris, un skargard ou « jardin d'îlots et de récifs », marque la limite entre la haute mer et les eaux intérieures : c'est une moraine frontale du glacier qui emplissait jadis tout le fjord et qui s'est peu à peu retiré par suite de la fusion. Le glacier de Jakobshavn comblait ainsi toute la baie de Disko ; celui de Torsukatak s'épanchait en dehors de la baie de Waigat et rejetait des blocs de gneiss, apportés des montagnes, sur les berges basaltiques de son lit. Le Groenland vient donc de traverser une période de réchauffement, puisque ses glaciers ont diminué d'étendue, et que les fjords, autrefois remplis d'eau congelée, sont devenus des baies marines.

La plupart des géologues croient en outre que des changements de niveau considérables ont eu lieu sur le pourtour du Groenland dans les eaux ou les rivages. On cite en exemple de ce phénomène les hautes plages tracées jadis par les eaux à des altitudes diverses au-dessus du niveau actuel de la mer : Hammer et Steenstrup en signalent qui se trouvent à 145 mètres de hauteur ; ils ont aussi découvert à 58 mètres des bancs de coquillages marins appartenant à la faune actuelle. Cependant ces terrasses et ces dépôts ne fournissent pas d'une manière absolue la preuve que la mer s'élevait naguère jusqu'à ce niveau ou que la terre s'est exhaussée depuis de la même hauteur. L'ancienne extension des glaces peut expliquer la formation de ces terrasses à différentes élévations au-dessus de la ligne normale des mers. En effet, dès qu'un glacier s'avance dans les baies de manière à fermer l'entrée d'un fjord latéral, la nappe d'eau dont la communication avec la mer se trouve interrompue, est transformée en un lac, qui relève graduellement son niveau, et la masse liquide, alimentée par les torrents tributaires, finit par trouver un seuil ou une crevasse permettant à l'eau surabondante de s'épancher dans la mer. Des lacs se forment ainsi à droite et à gauche des glaciers, affleurant à diverses altitudes et sculptant sur les roches de leurs bassins des plages régulières semblables à celles qui bordent la mer. Mais que la muraille de glace qui ferma jadis l'entrée du fjord vienne à céder, le lac se vide, laissant sur les flancs de la montagne les marques de son long séjour. Sur les côtes du Groenland il existe par centaines de ces lacs

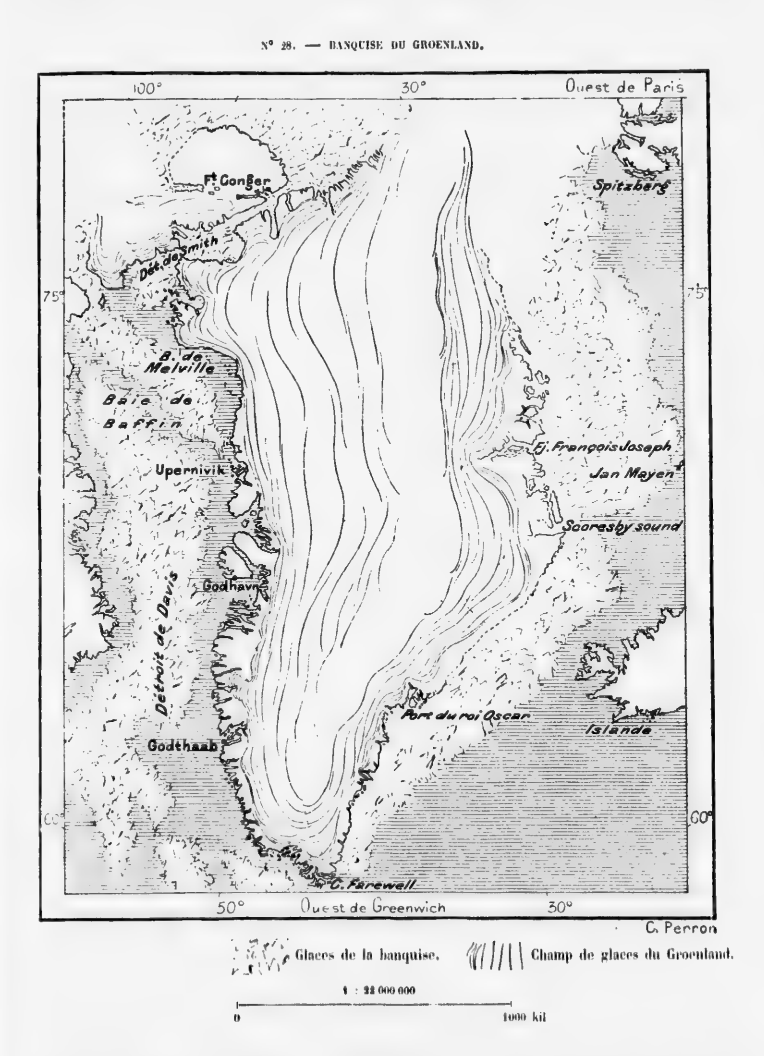
que ferait disparaître un recul des glaces et dont les plages, vues d'en bas, pourraient être facilement considérées comme d'anciennes grèves de la mer[1]. Mais il est d'autres bassins lacustres qui furent évidemment des baies marines et qui se trouvent maintenant au-dessus de l'Océan, sans en avoir été séparés par des bras de glaciers : leur origine ne peut s'expliquer que par un changement dans les hauteurs relatives de la terre et de la mer. Tel est le lac que Kane découvrit au nord du glacier de Humboldt, à une dizaine de mètres plus haut que les marées de syzygie : ses eaux salées ont été remplacées par de l'eau douce, mais sa faune est maritime, et par conséquent on ne saurait douter qu'il n'ait fait autrefois partie du golfe voisin. Hall a visité autour de la baie du Polaris plusieurs lacs de cette nature, et jusqu'à 540 mètres d'altitude il a vu des plages parsemées de bois flotté et de crustacés marins formant des lits épais. L'opinion commune des géologues est que les terres du Groenland septentrional ont émergé pendant la période contemporaine, tandis que les côtes situées au sud du 77ᵉ degré de latitude auraient abaissé leur niveau relativement à la mer. Pringel, Kane, Payer et d'autres citent des faits nombreux d'érosions et d'affaissements du sol, qu'il considèrent avec les Eskimaux comme des preuves d'un mouvement d'ensemble, tandis que Steenstrup y voit seulement des phénomènes locaux, sans aucune signification générale.

Le régime des courants côtiers est très difficile à expliquer dans ses détails, car les observations se contredisent, par suite de la lutte incessante qui entremêle les eaux tièdes du grand Atlantique et les eaux froides des mers polaires, tantôt les superposant en couches alternantes, tantôt les juxtaposant en bandes longitudinales. Le long de la côte orientale, qu'une barrière de glace continue, la « banquise » par excellence, réunit parfois à Jan Mayen et à l'Islande, notamment en 1787, le mouvement des eaux, parallèle au rivage, se porte du nord au sud et au sud-ouest, et se fait par conséquent en sens inverse de la branche du Gulf-stream, dite « courant d'Irminger », qui contourne l'Islande en passant à l'ouest, puis au nord de cette grande île; mais les sondages ont montré que le courant polaire coule sur une couche liquide appartenant elle-même au Gulf-stream et se portant vers le nord, contrairement à la marche des eaux superficielles : c'est là ce que prouvent à la fois la température et la salinité croissantes de l'eau en proportion de la profondeur[2] : du point de glace, dans la couche supérieure, la chaleur s'accroît jusqu'à 5 et même 7 degrés

[1] Ed. Suess, *Das Antlitz der Erde*.
[2] Mourier, *Geografisk Tidskrift*, 1880; — Nordenskiöld; — Axel Hamberg, *Proceedings of the R. Geographical Society*, Oct. 1884.

dans les fonds, et la salinité augmente de 4 à 5 millièmes ; de 30 millièmes à la surface, elle atteint plus bas 35 millièmes et même davantage.

N° 28. — BANQUISE DU GROENLAND.



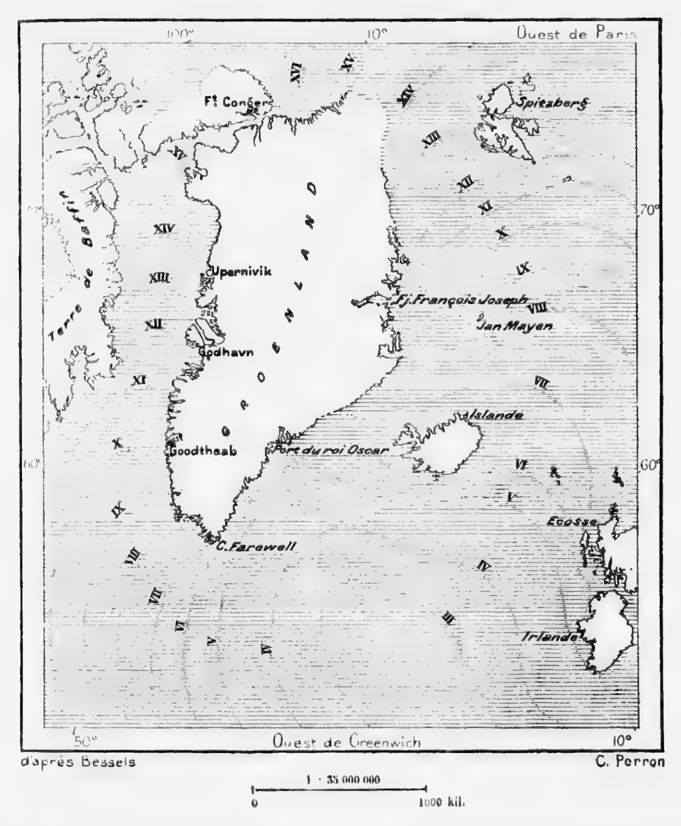

Au détour du cap Farewell, le conflit des eaux se révèle par des phénomènes très irréguliers : on peut voir fréquemment des glaces plates voguer dans un sens, poussées par un courant superficiel, tandis que des blocs cristallins, baignant dans la mer à de grandes profondeurs, sont emportés

en sens inverse par un contre-courant; un des glaçons échoués en 1884 près de Julianahaab était recouvert de débris provenant de la *Jeannette*, que les glaces avaient enfermée non loin des bouches de la Lena. L'épave avait mis trois ans à parcourir, à travers l'océan Glacial et autour du Groenland, un espace de 5000 kilomètres environ[1]; c'est aussi de l'Asie polaire que viennent les bois flottés, mélèzes, épicéas et aunes que l'on ramasse sur les côtes de l'est[2]. D'ordinaire, les glaçons amenés de la côte orientale par le courant polaire contournent en masses pressées la pointe méridionale du Groenland, et en interdisent l'approche aux navires; mais ils sont repris par une branche du Gulf-stream, qui pénètre dans le détroit de Davis, d'ailleurs mêlée aux eaux froides; elle apporte quelquefois des bois, des écorces d'Amérique et les fruits de l'*entada gigalobium*; d'après Rink, on pouvait évaluer à 360 stères environ la quantité de bois jetée en dérive sur la côte occidentale du Groenland. C'est une mer relativement tiède qui longe du sud au nord le littoral et se continue jusque dans le détroit de Smith, à la lisière même des grands amas de glace qui bloquent ordinairement cette partie du passage; peut-être le courant poursuit-il sa route au-dessous des glaces, car dans le détroit de Kennedy on a souvent constaté que le flot porte dans la direction du nord[3]. C'est grâce à ce courant tiède que la partie occidentale du Groenland fait encore partie du monde habitable : des villages ont pu se fonder au bord des fjords et s'entourer de cultures; les pêcheurs trouvent devant eux une mer libre pour capturer leur proie, et les navires peuvent voguer d'escale en escale le long des côtes, tandis que la partie médiane du détroit de Davis et de la baie de Baffin est emplie par un amas de glaces formant parfois une banquise continue, le *middle-pack* des marins anglais. Parfois le contraste des températures entre des lieux peu éloignés est extraordinaire, surtout près du détroit de Smith, non loin de la lisière des glaces. Le fjord des Baleines ou Whale-sound et la baie de Foulke ont un climat d'une douceur étonnante, comparé à celui de la baie Rensselaer où hiverna Kane, et qui en est éloignée de 66 kilomètres seulement dans la direction du nord-est. La mer y est libre, les baleines se jouent dans les eaux voisines, les rennes broutent dans les « prairies » du littoral; les oiseaux y volent par milliers : Hayes parle de la contrée comme d'une « oasis », d'un « paradis ». C'est du moins une terre où des Esquimaux peuvent vivre et trouver leur subsistance. Toutefois il faut tenir compte de ce fait, que le contraste des climats entre

[1] *Geografisk Tidskrift*, 1885-1886, III, trad. par Rabot.
[2] Kraus, *Zweite Deutsche Nordpolar-fahrt.*
[3] *Petermann's Mittheilungen*, 1867, Heft V.

les deux ports voisins n'a point été observé dans la même année et peut être par conséquent attribué à des écarts exceptionnels. D'après certains explorateurs des mers polaires, toute influence du Gulf-stream cesserait

N° 20. — PROPAGATION DU FLOT DE MARÉE AUTOUR DU GROENLAND.




au nord du golfe de Baffin[1], et les eaux qui pénètrent dans les détroits du nord seraient entraînées d'ordinaire par un courant sorti de la mer Paléocrystique, où se réunissent les deux flots de marée, l'un venu de l'Atlantique par le nord de l'Irlande, l'autre du Pacifique par le détroit de Bering[2].

[1] Axel Hamberg, *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1884.
[2] Bessels, *Ergänzungsheft zu Petermann's Mitteilungen*, n° 62.

Si, pendant les âges éloignés, le Groenland eut sa période glaciaire, les restes fossiles conservés dans ses assises prouvent qu'il eut aussi sa période chaude et tempérée. Les plus anciennes couches sédimentaires où l'on ait recueilli des fossiles carbonifères, triasiques, jurassiques, offrent des types d'organismes comparables à ceux que l'on voit actuellement dans la zone torride. Les strates crétacées supérieures, extrêmement riches en formes végétales, analogues à celles de zones subtropicales et tempérées, avaient été déjà reconnues par Giesecke au commencement du siècle; elles ont fourni à Nordenskiöld une flore très remarquable, surtout par la première apparition de plantes dicotylédones, représentées par de nombreuses familles des cycadées, une fougère arborescente, même l'arbre à pain ; la température moyenne devait être alors de 20 degrés centigrades. Enfin, la flore miocène du Groenland, dont la physionomie générale répond à un climat plus tempéré, d'environ 12 degrés en moyenne[1], est connue par de magnifiques trouvailles, faites surtout dans l'île Disko et dans les péninsules environnantes. Toute une forêt fossile est enfouie dans un banc ferrugineux de la montagne d'Atanekerdluk, sommet qui s'élève à 325 mètres en face de Disko, et que des glaciers entourent de toutes parts. Whymper, puis d'autres voyageurs, parmi lesquels Nordenskiöld, ont retiré de ces gisements 169 espèces de plantes, dont les trois quarts environ étaient des arbustes ou des arbres, quelques-uns avec des fûts de la grosseur d'un homme; en tout on a découvert dans les couches du Groenland 615 espèces de plantes fossiles[2]. L'arbre le plus commun était un sequoia, très ressemblant aux géants orégoniens de l'époque actuelle; à côté de ce conifère croissaient des hêtres, des chênes et des chênes-verts, des ormeaux, des noisetiers, des noyers, des magnolias, des lauriers; la vigne, le lierre, la salsepareille enroulaient leurs guirlandes autour des arbres de la forêt vierge. Une feuille de cycadée, trouvée parmi ces débris fossiles, est la plus grande que l'on ait encore signalée; un vrai palmier, *flabellaria*, a été reconnu dans les restes des anciennes forêts polaires. Pour développer cette flore, le climat du Groenland septentrional devait être alors analogue à celui dont jouissent actuellement les bords du lac de Genève, à 24 degrés plus près de la ligne équinoxiale; en suivant la même gradation de température, on doit admettre que les régions émergées du pôle avaient à cette époque leurs forêts de trembles et de conifères. D'après Oswald Heer, l'écart du climat entre ces temps et la période actuelle atteint 15 à 16 degrés centigrades

[1] Oswald Heer; — E. von Nordenskiöld, ouvrage cité.
[2] Johnstrup, *Meddelelser von Grönland*, vol. V, 1883.

pour le nord du Groenland, et c'est dans l'intervalle des deux âges que s'est produite la période glaciaire dont on voit les traces sur la côte occidentale.

Ces contrastes de climats successifs sont des faits d'ordre capital dans

N° 30. — ILE DE DISKO ET PÉNINSULE DE NOURSOAK.




l'histoire de la Terre, mais les géologues les interprètent diversement. Y a-t-il eu changement d'axe pour la planète[1] et le Groenland s'est-il autrefois trouvé sous des latitudes différentes à distance du pôle? D'autres périodes

[1] William Thomson, *Report of the British Association*, 1876.

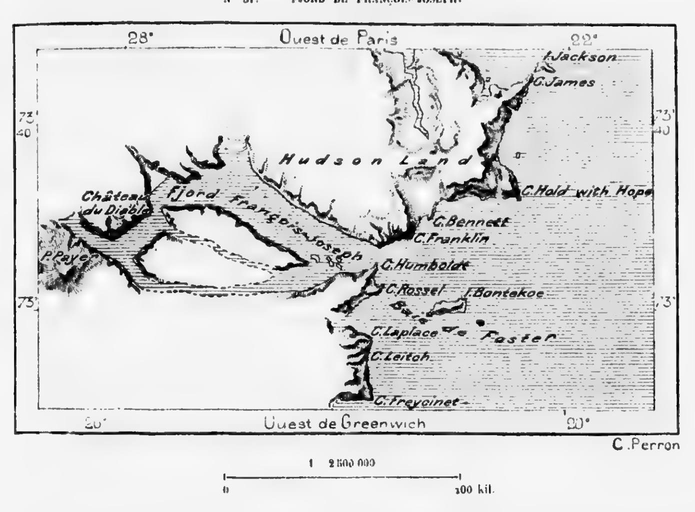
de glaciation analogues à la dernière ont-elles alterné avec les âges de riche végétation, ou bien la température s'est-elle graduellement abaissée depuis l'époque où la vie fit apparition sur la Terre? D'après Oswald Heer et de Saporta, cette dernière hypothèse, conforme à la théorie exposée par Buffon dans les *Époques de la Nature*, serait complètement d'accord avec les faits. C'est bien dans le voisinage du pôle, la première calotte de refroidissement, que les organismes vivants se seraient formés tout d'abord, dès que l'abaissement de la température dans l'eau aurait suffi pour permettre à l'albumine d'échapper à la coagulation; il faudrait ainsi chercher l'origine de la vie dans ces régions qui étaient alors chaudes encore, mais non aussi « brûlantes » que celles de la rondeur équatoriale. Chaque refroidissement des contrées polaires aurait eu pour conséquence la formation d'espèces distinctes. Aux conifères, que l'on rencontre seuls dans les couches crétacées inférieures, auraient succédé les arbres à feuilles caduques, dès l'époque où se produisit l'alternance régulière entre les saisons d'hiver et d'été. Après avoir fait leur apparition sous ces latitudes septentrionales, les organismes se seraient graduellement propagés vers le sud, grâce à la diminution constante de la chaleur à la surface terrestre; flore et faune auraient d'âge en âge émigré loin du pôle. Sequoias, pins, ifs, peupliers, figuiers, magnolias et tant d'autres arbres qu'on ne voit plus de nos jours au Groenland y auraient néanmoins pris naissance[1].

Quoi qu'il en soit, on sait que le climat actuel du Groenland est l'un des plus froids de la Terre. La ligne isothermale de zéro traverse la contrée près de sa pointe méridionale, et parfois, dans les districts du nord, il se passe des années qui n'ont pas un seul jour de véritable été, c'est-à-dire ayant une température de 15 degrés centigrades; à Upernivik le mercure du thermomètre tombe à — 44° pendant l'hiver et l'on y a vu des jours en juillet dont la température n'atteignait pas le point de glace; en septembre, Nansen et ses compagnons ont eu à subir des froids de — 50 degrés pendant plusieurs nuits consécutives. D'autre part, les plus hautes chaleurs estivales du Groenland ressenties à l'ombre ne dépassent pas 18 degrés[2]; mais elles suffisent amplement pour débarrasser de leurs neiges les plaines et même les collines du littoral[3]. Dans le Groenland de l'est, il arrive souvent, surtout par l'effet du contraste avec les froids ordinaires, que l'ardeur du soleil paraisse intolérable aux voyageurs. Payer raconte que, sur les bords du fjord de François-Joseph, les matelots, abattus

[1] J. D. Hooker, *Proceedings of the R. Geographical Society*, January 1879.
[2] H. Rink, *Danish Greenland, its People and its Products*.
[3] Pansch, *Bemerkungen über das Klima, Pflanzen und Thierleben auf Ost-Grönland*.

par la chaleur, tombaient dans un sommeil léthargique dont il était difficile de les réveiller; Scoresby vit sur les côtes orientales de nombreux indigènes qui se promenaient nus sur les plages pour se rafraîchir. C'est par la température de l'été que le climat du Groenland est le plus uniforme dans les diverses parties de la contrée : du sud au nord, la courte saison des beaux jours ne présente qu'un écart de 4 à 5 degrés, tandis qu'en hiver on constate une différence des températures trois fois plus forte; vers la pointe méridionale, le climat hivernal est celui de la Norvège, mais au nord il est tout à fait polaire. D'une extrême inconstance,

N° 31. — FJORD DE FRANÇOIS-JOSEPH.




le temps diffère entre des endroits très rapprochés, et notamment de l'extrémité des péninsules orientales à celle des fjords qui pénètrent au loin dans l'intérieur. Très fréquemment, les vents froids, les brouillards, qui règnent sur les endroits du littoral exposés, ne se propagent pas à une grande distance à l'est : d'un côté l'air est gris et glacial, de l'autre la température est élevée, le ciel est pur et le soleil brillant. En moyenne, les étés des fjords sont plus chauds que ceux des péninsules, mais les hivers y sont plus froids : entre deux stations placées sous la même latitude, mais contrastant par le site, maritime ou continental, l'écart des températures annuelles dépasse 5 degrés : à l'est, l'été est plus chaud de 2 degrés et l'hiver de 3 degrés plus froid.

Les vents réguliers qui soufflent sur les côtes vont et viennent dans les

étroits défilés des fjords, comme les vents des montagnes qui suivent l'axe des vallées, montant et descendant tour à tour. Quant aux vents généraux venus du large, ils se portent d'ordinaire du sud au nord ou du nord au sud : les premiers, froids, secs, éclaircissant le ciel, mais parfois accompagnés de brouillards en été, les seconds humides, chargés de pluies ou de neiges : tous les deux ou trois ans, on voit neiger à Godthaab pendant le courant de juillet[1]. Les vents les plus chauds, par une anomalie apparente, sont ceux qui soufflent sur la côte occidentale en descendant des plateaux de l'intérieur couverts par le champ continu des glaces. Analogues au *föhn* ou *vaudaire* de la Suisse, ces vents sont ceux qui, après avoir pris naissance dans les tièdes parages norvégiens de l'Atlantique, passent en se refroidissant au-dessus des monts groenlandais, puis reprennent leur calorique en redescendant vers la mer. On en ressent les effets aussi bien dans les régions septentrionales du Groenland que dans celles du midi : sous l'influence de ce vent, la température hivernale d'Upernivik s'est élevée en plein janvier au-dessus du point de glace, et les neiges ont fondu en abondance. Souvent ces courants aériens venus de l'est apportent des pluies violentes, aussi fortes que celles de la zone tropicale : à Ivigtut, non loin de l'extrémité méridionale du Groenland, une averse de deux jours, en octobre 1887, donnait une épaisseur de 204 millimètres; une autre pluie de deux jours, en novembre, s'élevait à 115 millimètres, et en décembre une chute d'eau, qui dura onze jours, dépassa un tiers de mètre en hauteur; dans l'année, la moyenne atteignit 1145 millimètres. Plus au nord, les pluies ne sont jamais aussi abondantes, le trajet au-dessus des glaces ayant allégé les nuages d'une partie considérable de leur humidité[2] : le climat est même très sec au nord d'Upernivik. Sur la côte orientale, tournée vers l'Islande, les pluies sont rares et l'air est presque toujours si étonnamment sec que, par les plus grands froids, l'haleine de l'homme ne forme pas de vapeurs visibles. Mais dans les parties du sol recouvertes de mousse l'humidité se maintient en toute saison, même sur les pentes des montagnes : la terre gelée ne permettant pas aux pluies de pénétrer dans les profondeurs, elles restent dans les couches superficielles. En ces parages,

[1] Températures de diverses stations du Groenland :

| | Latitude. | Temp. moyenne. | Temp. d'été. | Temp. d'hiver. |
|---|---|---|---|---|
| Julianahaab . . . . | 60°44′ N. | 0°,55 | 8°,8 | — 6°,6 |
| Godthaab . . . . . | 64°8′ N. | — 2°,33 | 5°,33 | — 7°,95 |
| Jakobshavn . . . . | 69°13′ N. | — 5°,22 | 2°,33 | — 12°,05 |
| Upernivik . . . . . | 72°48′ N. | —10°,5 | 3°,3 | —21°,7 |
| Ile Sabine. . . . . | 74°32′ N. | —11°,7 | 13°,1 (max.) | —40°,2 (min.) |

[2] Ch. Rabot, *Revue Scientifique*, 19 janvier 1889.

le vent du nord, parallèle au courant maritime sous-jacent, domine pendant presque toute l'année et parfois se termine en tempête. Les sables, les pierres même s'alignent sur les rivages au souffle de ce vent; la neige tombée sur les glaces se dispose également en sillons affectant la direction du nord au sud, si bien que dans la nuit noire on peut régler la marche des traîneaux d'après les levées parallèles de neige[1].

La flore groenlandaise actuelle, bien pauvre en comparaison de la végétation miocène, suffit cependant dans certaines parties de la péninsule méridionale pour que la dénomination de « Terre Verte » donnée par le découvreur normand ne soit pas un pur mensonge. Le Groenland a sa parure de mousses, d'herbes et de broussailles; les glaces elles-mêmes ont leurs organismes de l'espèce des algues. Partout où la neige a fondu sous l'influence du vent ou du soleil, même à l'altitude de 1500 mètres, et sur les *nunatakker*, complètement isolés au milieu des glaces, germent quelques plantes, potentilles, silènes, draves et saxifrages. Dès que le sol est dégelé, les plantes se hâtent de prendre racine et de pousser feuilles, fleurs et fruits; grâce à l'intensité de la chaleur solaire, la flore d'été est à peu près identique dans les plaines du littoral et sur le sommet des montagnes[2]. La péninsule méridionale a même des arbres : Egede en aurait mesuré quelques-uns ayant près de 6 mètres[3]; le plus grand qu'ait vu Rink, dans ses longs voyages, est un bouleau blanc, haut de 4 mètres et 5 décimètres, poussant entre deux blocs de rochers, près d'une ruine normande. Mais il est rare au Groenland que les géants du monde végétal atteignent la hauteur d'un homme et on ne rencontre ces phénomènes que dans les endroits parfaitement abrités. Presque tous les arbustes sont rampants : le sorbier, l'aune, qui croissent sur la côte jusqu'au 65<sup>e</sup> degré, le genévrier, qui s'est propagé plus avant, jusqu'au 67<sup>e</sup>, le saule herbacé, le bouleau nain, qui vivent encore au delà du 72<sup>e</sup> degré de latitude, et dont les forêts se perdent à demi dans la mousse. Dans l'ensemble, la flore groenlandaise, composée d'environ quatre cents plantes phanérogames et de plusieurs centaines d'espèces de lichens, ressemble beaucoup à la flore scandinave; d'après Hooker et Robert Brown, son caractère serait le même que celui des montagnes et des régions lacustres du nord de l'Europe; même le littoral de l'ouest, tourné vers l'Amérique, aurait cette physionomie européenne, d'ailleurs à un moindre degré que le littoral de l'est, qui est notablement moins riche en espèces végétales, autant que les

[1] *Zeitschrift der Oesterreichischen Gesellschaft der Meteorologie*, n° 8, 1876.
[2] Pansch, mémoire cité.
[3] R. Forster, *Voyages dans le Nord*.

explorations botaniques permettent d'en juger; Warming[1] donne une importance plus grande que les autres botanistes à l'élément américain dans la florule du Groenland. Si pauvre qu'elle soit, elle a quelques productions végétales qui contribuent à la nourriture des indigènes, entre autres de nombreuses baies et des algues : les fucus comestibles ont sauvé des tribus entières pendant les périodes de famine. Les Européens ont aussi leurs jardinets, où ils récoltent salades, choux, navets, et parfois des pommes de terre grosses comme des billes d'enfants[2].

La faune groenlandaise est, comme la flore, de physionomie essentiellement européenne : elle ressemble à celle de l'Islande, du Spitzberg, de la Laponie, de la Novaya Zeml'a, terres auxquelles le Groenland s'unissait jadis en un continent boréal. Les mammifères de la « Terre Verte », renne, ours blanc, renard polaire, lièvre arctique, hermine, lemming, sont des mammifères d'Europe : seul le bœuf musqué est d'origine américaine; mais on ne le trouve point dans les régions habitées : il parcourt en troupeaux les terres glacées que limite à l'ouest le détroit de Smith, et récemment l'explorateur Payer et ses compagnons l'ont vu sur les bords du fjord de François-Joseph. Les Danois ont introduit leurs animaux domestiques, chiens et chats, bœufs et cochons, chèvres et brebis, mais en petit nombre, et d'autre part les armes qu'ils ont apportées ont, sinon détruit, du moins diminué singulièrement la faune primitive. On ne rencontre plus le renne en troupeaux que dans la partie septentrionale, située au delà des établissements européens, et pourtant de 1845 à 1849 on en tuait encore 25 000 par an[3], et 8500 de 1851 à 1855. De même le cygne est devenu très rare, et un autre oiseau, probablement l'*alca impennis*, a complètement disparu. Les eiders au précieux duvet (*somateria mollissima*) ne se voient plus, si ce n'est en des archipels d'îlots éloignés des villages danois. Quand les Eskimaux trouvent les colonies de ces oiseaux, ils enlèvent tout, œufs et duvet. Les coléoptères et les mollusques terrestres sont très peu nombreux au Groenland, en comparaison de la Norvège : on doit en conclure, d'après Nordenskiöld, que la période glaciaire a pris fin depuis un temps beaucoup moindre dans la « Terre Verte ».

Les mers environnantes sont des plus riches en vie animale. Sept espèces de phoques, seize de cétacés, des poissons, des mollusques et les innombrables organismes des infiniment petits peuplent ces eaux. La faune

[1] *La végétation au Groenland*, Revue Scientifique, 1888.
[2] Robert Brown, *Geographical Magazine*, May 1874.
[3] Henrick Helms, *Grönland und die Grönländer;* — Nordenskiöld, ouvrage cité.

marine offre une physionomie européenne bien caractérisée : par ses mollusques, le détroit de Davis appartient encore à l'Europe[1]. D'après les marins, au moins un quart de la surface des mers qui baignent le Groenland à l'ouest est diversement coloré, en brun sombre, vert, ou blanc laiteux, et ces nuances proviennent des diatomées qui l'emplissent en nuages sur une épaisseur de 200 mètres et des milliers ou des myriades de kilomètres carrés. Des méduses d'espèces nombreuses pâturent par bancs dans ces prairies immenses et sont dévorées à leur tour par les cétacés : quand les pêcheurs ouvrent l'estomac des énormes baleines, ils y trouvent les diatomées par millions. Le voisinage des eaux colorées est toujours d'un bon augure pour les harponneurs : c'est là qu'ils poursuivent leurs proies, poissons, phoques et cétacés, qui fournissent aux populations leur nourriture journalière. Le phoque est la principale ressource des Eskimaux : l'huile et la graisse servent d'aliment, les nerfs fournissent un fil très solide qui sert à coudre les cuirs, la peau est employée pour la fabrication des costumes, des tentes, des canots. Les morses donnent en outre leurs défenses, dont l'ivoire est plus précieux que celui des éléphants.

Bien clairsemés, en proportion des animaux marins qu'ils poursuivent, sont les hommes qui vivent au Groenland. Quoique dispersés en près de deux cents établissements et hameaux, ils n'empliraient qu'une petite ville d'Europe, et parmi eux, civilisés ou sauvages, combien peu appartiennent encore au groupe primitif des indigènes! Les Danois, leurs métis et les Eskimaux proprement dits, plus ou moins modifiés par le croisement de leurs ancêtres avec les conquérants scandinaves, constituent le gros de la population groenlandaise, et presque tous les habitants, déjà christianisés et policés par les missionnaires, sont groupés en paroisses qui ne diffèrent en organisation des communautés européennes du même genre que par les conditions qu'imposent le climat et la lutte pour l'existence. Cependant le Groenland possède quelques tribus de race pure, celles que les explorateurs européens ont découvertes récemment en dehors du territoire danois, au nord de la baie de Melville ou sur la côte orientale; peut-être en existe-t-il d'autres encore ignorées qui se tiennent au bord de quelque fjord défendu par les bancs de glace contre l'approche des navires. Le campement le plus septentrional que l'on ait découvert jusqu'à nos jours est celui d'Ita (Etah), situé sur le port Foulke (78°18′), au

[1] Gwyn Jeffreys, *British Association*, Glasgow, 1878.

bord du détroit de Smith : on le trouva désert en 1875 et en 1881, mais on sait qu'il avait été habité précédemment, et les naturels y étaient revenus en 1882 et en 1883[1]. Quand Hall et ses compagnons visitèrent ce petit groupe d'Eskimaux, composé de vingt individus, ceux-ci, qui n'avaient jamais vu d'autres hommes, s'imaginèrent que les nouveaux venus étaient des fantômes, les âmes des aïeux descendues de la lune ou remontées du fond des abîmes. Les navires de John Ross étaient, d'après eux, de grands oiseaux, ils les voyaient « remuer leurs ailes »[2].

Le nom usuel, « Eskimaux », donné par les Européens aux indigènes du Groenland, de l'archipel Polaire et des côtes de l'océan Glacial, est généralement interprété par les étymologistes dans le sens de « Mangeurs de poisson cru » : cette appellation, d'origine algonquine[3], aurait été donnée aux « Hyperboréens » par des ennemis, les Peaux-Rouges, très fiers de leur civilisation supérieure. Mais les Eskimaux, que l'isolement amenait à se considérer comme formant à eux seuls presque toute l'humanité, se désignaient d'une manière générale par divers noms, entre autres celui d'Innuit ou Inoït, ayant le sens de « Hommes par excellence ». Une de ces dénominations, Karalit, paraît être celle dont les anciens navigateurs scandinaves ont fait « Skrällinger », pour désigner les indigènes avec lesquels ils entrèrent en lutte mortelle aussitôt après avoir débarqué. Quant aux Européens, on les connaît sous le nom de Kablounak, les « Couronnés », ceux qui portent un couvre-chef.

Les Innuit groenlandais habitent tous le littoral maritime, comme leurs congénères de l'ouest et comme les Tchouktches de l'Asie, qui probablement appartiennent à la même race. Le névé ne leur permet pas de vivre à l'intérieur, et la pêche, industrie nourricière des habitants, les oblige à s'établir au bord des fjords et des péninsules avancées. Aussi a-t-on pu facilement les compter dans les districts où des Européens résident à côté d'eux. On évalue leur nombre total à une trentaine de milliers dans toute l'Amérique du Nord[4] : au Groenland même, ils sont un peu plus de dix

[1] Ad. W. Greely, *Three Years of Arctic Service.*

[2] John Ross, *Narrative of a Second Voyage in search of a North-West Passage*, 1819; — Bessels, *Archiv für Anthropologie*, 1875; — Élie Reclus, *Les Primitifs.*

[3] Lafitau, *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*; — Hind, *Labrador peninsula.*

[4] Population groenlandaise du littoral exploré :

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Inspectorat du Groenland septentrional (1886). | 4 414; | soit | 2 119 | hommes, | 2 295 | femmes. |
| » » méridional (1882). . | 5 484 | » | 2 516 | » | 2 968 | » |
| Territoire oriental (1884). . . . . . . . . . | 548 | » | 247 | » | 301 | » |
| Ensemble . . . . . . . . . . . . | 10 446; | soit | 4 882 | hommes, | 5 564 | femmes. |

soit 1 habitant par 100 kilomètres carrés.

mille d'après les recensements annuels. En certains districts leurs groupes d'habitations sont très éloignés les uns des autres, même à des distances de plus de 100 kilomètres, et les indigènes ne peuvent se visiter réciproquement qu'en prenant la voie de la mer. Et malgré l'énorme espace sur lequel s'est répandue la race, soit de six à sept mille kilomètres de l'ouest à l'est, des bords de l'océan Pacifique à ceux de l'Atlantique boréal, les mœurs, d'ailleurs réglées par la ressemblance des milieux, diffèrent peu chez les diverses tribus, et leurs idiomes, polysynthétiques comme les langues américaines, ont mêmes radicaux et même formation, du détroit de Bering au Labrador. De peuplade à peuplade on arrive facilement à se comprendre. Le langage le plus distinct de tous autres est celui des rares habitants du Groenland oriental, soit à cause du long isolement dans lequel ils ont vécu, soit plutôt à cause du soin religieux qu'ils mettent à éviter toute combinaison de syllabes qui rappellerait le nom des morts : chaque décès contribue à changer le dialecte.

La frappante analogie de mœurs que présentent les Eskimaux hyperboréens et les troglodytes de la Vézère, tels que nous les révèlent les restes de toute espèce découverts par les archéologues, avait fait naître l'hypothèse d'une parenté de race entre les deux groupes de populations. Les « Magdaléniens » des Gaules, qui vivaient à une époque où le climat du bassin de la Dordogne était analogue à celui qui prévaut actuellement dans les régions polaires[1], se seraient peu à peu retirés vers le nord à mesure que s'adoucissait la température : suivant dans leur mouvement de retraite les neiges et les animaux qui vivent dans leur voisinage, ils auraient fini par atteindre le cercle polaire et seraient devenus les ancêtres des Innuit. Toutefois Rink, celui de tous les savants danois qui a le plus longtemps vécu avec les Groenlandais et qui a le mieux étudié leurs coutumes, leurs mœurs et leurs dialectes, ne croit pas que cette théorie soit justifiée : d'après lui, les Eskimaux seraient de purs Américains, qui, tout en contrastant singulièrement en apparence dans les possessions anglaises avec leurs voisins immédiats les Peaux-Rouges, n'en offrent pas moins avec eux toute la série intermédiaire des transitions par leurs congénères de l'Alaska, des îles Charlotte et de la Colombie anglaise[2].

Les Eskimaux groenlandais sont ceux chez lesquels on rencontre le plus fréquemment des hommes de stature moyenne ou même haute, principalement sur la côte orientale, ce que l'on avait cru d'abord, et ce que

[1] G. de Mortillet, *Le Préhistorique;* — Lubbock; Dall, etc.
[2] Henrik Rink, *Meddelelser om Grönland;* — *The Eskimo Tribes.*

Nordenskiöld croit toujours, témoigner en faveur d'un métissage de la race avec les Scandinaves; quelques-uns de ces gens de l'est ont le ventre effacé et la taille mince. La plupart des Eskimaux de la côte occidentale sont petits[1], mais trapus et forts, portés sur de courtes jambes, avec des mains et des attaches fines. Leur peau, débarrassée des enduits graisseux qui la recouvrent d'ordinaire, est d'un blanc jaunâtre. Ils ont la face large et aplatie, un nez à peine saillant, les yeux bruns un peu bridés à la chinoise, des cheveux noirs et raides qui leur retombent sur le front et quelques poils de moustache; on retrouve sur leur figure une physionomie douce qui fait songer à celle du phoque, l'animal auquel ils pensent toujours et dont la mort fait leur vie[2]. Ils ont aussi de lui le balancement et la démarche, le corps arrondi, bien vêtu de la graisse qui les défend contre le froid. Ce qui distingue essentiellement l'Eskimau du Mongol et du Chinois, que l'on considérait naguère comme formant avec lui une même race, c'est la forme de la tête : il est parmi les plus dolichocéphales des hommes; son crâne, à parois verticales, à crête saillante, affecte souvent une forme « scaphocéphale », rappelant celle d'un bateau[3]. D'après Dall, l'encéphale de l'Eskimau est d'une capacité supérieure à celle du Peau-Rouge.

Hommes et femmes sont à peu près vêtus de la même manière; cependant les modes européennes ont pénétré chez les Groenlandais, et déjà l'on rencontre en maints endroits des hommes habillés comme des prolétaires d'Europe, tandis que nombre de femmes s'ornent d'étoffes en coton et de rubans multicolores. Mais les étroites ouvertures des cabanes leur interdisent de porter des robes flottantes, et pendant les froidures de l'hiver nul costume ne pourrait remplacer utilement leurs bottes, pantalons brodés en peau de phoque et jaquette collante, avec l'*amaout* ou capuche qui tient au chaud le nourrisson. Du reste, ces vêtements ne sont point d'aspect déplaisant, et les jeunes Eskimaudes ont souvent fort bonne grâce avec leur figure rieuse, surmontée d'une chevelure nouée en forme de cimier au-dessus d'un foulard éclatant : le ruban des cheveux indique par sa couleur l'état civil de la femme. Dans le Groenland danois, les femmes ne se tatouent plus le menton, les joues, les mains et les pieds, et n'introduisent plus sous leur peau des fils multicolores[4], les missionnaires ayant interdit ces pratiques, considérées comme païennes. Jadis ils prohibaient

[1] Taille moyenne des Eskimaux, d'après Sutherland : 1m,58.
[2] Élie Reclus, ouvrage cité.
[3] Topinard, *Anthropologie*.
[4] Henrik Helms, *Grönland und die Grönländer*.

aussi le chant, la danse, la récitation des anciennes légendes. Même les jeux de force et d'adresse entre jeunes gens étaient sévèrement réprimandés[1]. Il n'est permis de boire de l'eau-de-vie qu'une fois par an, le jour de la fête du roi de Danemark[2]; la raison donnée pour justifier le monopole royal du commerce au Groenland est que l'on évite ainsi l'importation des alcools.

Actuellement, tous les Eskimaux du territoire danois sont convertis au protestantisme. Hans Egede, le premier missionnaire, débarqua en 1721 près de l'endroit où se trouve de nos jours l'établissement de Godthaab ou de « Bonne-Espérance »; puis, douze années après, vinrent les « frères Moraves », qui fondèrent leur « bergerie » dans le même district, mais qui longtemps n'eurent point de « brebis » à paître. C'est qu'il s'agissait pour eux de faire une révolution complète dans la société groenlandaise. « Magiciens » étrangers, en lutte avec les *angakok* ou sorciers indigènes, il ne leur suffisait pas d'enlever à ces personnages tout prestige religieux, ils voulaient aussi les remplacer comme conseillers civils et comme magistrats, supprimer à leur profit les cours de justice publiques, devant lesquelles les adversaires venaient chanter et mimer leurs doléances. En effet, l'assujettissement se fit avec la conversion, et jamais révolte n'éclata parmi les nouveaux chrétiens; les seuls conflits provinrent du zèle religieux des ouailles qui s'érigeaient en prophètes ou en fondateurs de sectes. Il ne reste plus trace de l'ancien paganisme chez les indigènes de la côte occidentale, si ce n'est que le dieu suprême, Tornarsuk, a été conservé par le christianisme, mais en changeant de rôle : il est maintenant considéré comme le diable, et les *bougakak* ou bons génies d'autrefois sont devenus sa cour infernale[3]. Il y a plus d'un siècle que les parents groenlandais ont cessé de placer une tête de chien près de la tombe des nouveau-nés, « afin que l'âme du chien, qui sait partout trouver sa demeure, montrât à celle de l'enfant le chemin de la terre des esprits[4]. » Dans le Groenland oriental on jette les cadavres à la mer, si ce n'est en temps d'épidémie; alors les survivants changent d'habitations, abandonnant les corps dans les cabanes. Des figures de bois sculptées, qui rappellent les « arbres généalogiques » des insulaires de l'Alaska méridional, ornent encore l'entrée des maisons dans les villages les plus septentrionaux de la côte atlantique[5].

[1] H. Rink, ouvrage cité.
[2] Hayes, *Land of Desolation*; — Rabot, *Société de Géographie*, 7 décembre 1888.
[3] H. Rink, *Danish Greenland*.
[4] Cranz, *Geschichte von Grönland*; — P. Egede, *Efterretninger om Grönland*.
[5] Graah, *Narrative of an Expedition to the East Coast of Greenland*.

Souvent dans leurs chasses aux abords des glaciers, ils voient des spectres cheminer sur les hauteurs : ce sont les esprits qui reviennent pour effrayer les vivants[1].

Devenus les « frères » de leurs éducateurs religieux, les Groenlandais sont restés misérables. Leurs huttes d'hiver construites en pierres alternant avec des couches de terre et de gazon, et recouvertes également par des amas de terre que soutiennent quelques bois de dérive, sont petites, étroites et se tassent fréquemment. La plupart, dépourvues de poêles, ne peuvent être chauffées que par la lampe, l'âme de la demeure pendant les longues nuits d'hiver. L'air n'y pénètre que par l'étroit passage du corridor d'entrée : aussi le réduit devient-il une horrible sentine, entourée de fumiers et d'ordures. A la fin de l'hiver, les habitants, échappés enfin à l'horrible promiscuité de ces demeures, en abattent le toit pour que le vent et la pluie nettoient leurs maisons, et vont camper sous la tente dans un endroit plus salubre. Sur la côte orientale, chaque établissement ne se compose que d'une seule maison, bâtie sur un penchant de coteau, de manière à commander par sa façade la vue de la mer, tandis que par derrière elle est profondément enfouie dans la terre ; en moyenne, la population de chaque demeure est de dix familles, ou cinquante personnes environ[2]. Les Eskimaux de l'est se procurent encore le feu à la mode antique, par la friction de deux morceaux de bois l'un contre l'autre[3].

Obligés pour la recherche de la nourriture à une vie presque nomade, les indigènes sont tenus, sous peine de misère excessive, d'avoir un attelage de chiens pour leurs traîneaux. Dans tout le Groenland on ne compte pas même une cinquantaine de bœufs ou de vaches ; brebis, chèvres, poules même, ne se rencontrent qu'en de rares enclos, gardés jalousement par de riches étrangers : le seul animal domestique de quelque valeur est le chien, bête capricieuse, presque sauvage, souvent torturée par la faim, car il est rare que l'abondance de vivres permette aux Eskimaux de nourrir leurs bêtes : à elles de chercher parmi les débris et les ordures. Mais la misérable race des chiens faméliques est fortement menacée de disparition prochaine, et l'on se demande comment les indigènes eux-mêmes pourront échapper à la mort quand ils n'auront plus de chiens pour les traîner de fjord en fjord et transporter le produit de leurs pêches. Vers 1860, une espèce de rage se répandit soudain parmi ces animaux : hurlant et s'entre-mordant avec fureur, ils refusaient toute nourriture et mouraient souvent en moins

[1] Hayes, ouvrage cité.
[2] Garde, *Petermann's Mitteilungen*, 1886, Heft II.
[3] Holm, *Comptes rendus de la Société de Géographie*, 1886.

d'un jour, emportés par des convulsions tétaniques. On n'a trouvé d'autre remède que de les abattre aussitôt après l'atteinte du mal; cependant on a pu limiter le fléau : il n'a pas dépassé le fjord de Jakobshavn, dans la direction du sud. En 1877, le nombre des chiens de trait était encore de 1800 dans tout le Groenland et l'on y comptait 320 traîneaux[1]. On a proposé de remplacer, comme animal de trait, le chien par le renne; mais les Groenlandais n'ont pas appris à le domestiquer, et maintenant le renne est devenu très rare dans le voisinage des établissements danois : il serait nécessaire d'introduire des colons de Laponie avec leurs troupeaux[2].

Les embarcations des Groenlandais sont de deux espèces : les bateaux de chasse et les barques de transport, les *kayak* et les *oumiak*. Quoique le nom de kayak, emprunté ou prêté aux populations turques de la Sibérie voisines des Tchouktches, ait eu la fortune de se répandre dans le monde entier, aux Antilles sous la forme de *cayuco*, à Constantinople sous celle de *caïque*, l'embarcation groenlandaise est propre au monde eskimau. Formé en peaux de phoque tendues sur un cadre de 5 à 6 mètres en longueur et de 60 centimètres en largeur, le kayak n'offre d'autre ouverture qu'une lunette où s'introduit le rameur, en s'attachant autour du corps une capote cousue au bateau; il ne fait qu'un avec l'embarcation et, muni de sa double pagaye, il glisse sur la vague, presque aussi rapide que le phoque lui-même : 150 kilomètres par jour, telle est en moyenne la course que fournit un bon pagayeur. Quand il chavire, un coup d'aviron lui permet de se redresser : si les anciens avaient vu ces êtres moitié homme, moitié bateau, ils en eussent fait une race à part avec plus de raison qu'ils ne firent des Centaures[3]. Outre le rameur, le bateau peut contenir le poids d'un quintal métrique; mais, à lui seul, il ne pèse que 25 kilogrammes; un homme le traîne à terre ou le charge sur ses épaules. Le kayak est parfait : rames, lances, lignes, armatures en os, courroies, l'Européen le plus ingénieux, dit Nordenskiöld, ne saurait y trouver le moindre perfectionnement. L'autre espèce d'embarcation, l'oumiak ou « bateau des femmes » est en effet monté d'ordinaire par des rameuses, mais ne s'aventure que rarement au large, en dehors de la ligne des brisants; à fond plat et assez grand pour porter jusqu'à trois tonnes de marchandises, il est formé également par des peaux de phoque cousues et tendues sur un cadre, et les bordages translucides laissent voir les vagues courir le long des flancs du bateau. Le choc d'un bloc de glace suffirait pour couper l'oumiak et le

[1] H. Rink, ouvrage cité.
[2] *Comptes rendus de la Société de Géographie*, 1882.
[3] J. Bellot, *Journal d'un Voyage aux mers Polaires.*

couler à fond; aussi les rameuses naviguent en général fort prudemment. Parmi toutes les tribus innuit, une seulement ne possède aucune sorte de bateau : ce sont les gens d'Ita. Ont-ils oublié l'art de la navigation, ou bien ont-ils reconnu qu'au bord d'une mer presque toujours recouverte de glaces ils perdraient leur temps à attendre la débâcle et qu'il vaut mieux s'employer sans répit à la chasse sur la terre ferme et les banquises?

Les Eskimaux sont d'une rare adresse à pourchasser le phoque. Ils le surprennent d'ordinaire et manœuvrent de façon à le pousser dans une baie et à lui couper la retraite. Au harpon qu'ils lancent est attachée une longue corde munie d'une vessie flottante; elle indique l'endroit où l'animal a plongé et le force à revenir à la surface, attendu par les coups de javelot ou les balles de carabine. En hiver, les chasseurs savent aussi capturer leurs victimes, malgré la couche de glace qui recouvre la mer. Les animaux, obligés de respirer de temps en temps à l'air extérieur, se tiennent dans le voisinage des trous formés par la violence des marées ou des fissures de la dalle cristalline : leurs « ventilateurs » sont d'ordinaire de petites cheminées, orifices de quelques centimètres de large que maintient leur souffle et que la vapeur exhausse sur les bords. L'Innuit voit de loin ces saillies en forme de cloches, il entend la rude haleine du phoque, et, se glissant à pas étouffés au bord du trou, harponne soudain l'animal[1]. Le renne se trahit aussi de loin, par le brouillard que forme sa respiration et qui monte comme une fumée dans le ciel clair.

Dix ou douze kilogrammes de chair à dévorer chaque jour n'effrayent pas l'Eskimau, mais il est rare qu'il puisse faire de pareils approvisionnements : d'après les statistiques détaillées de Rink, le nombre des animaux tués dans le Groenland danois[2] donne à peine un kilogramme de viande par jour à chaque habitant. Si la répartition de la nourriture se faisait régulièrement de saison en saison, elle pourrait suffire peut-être; mais il arrive souvent que des périodes de disette succèdent à des temps d'abondance. Pendant la plus grande partie de l'année, les malheureux souffrent de la faim. Les anciennes pratiques de cannibalisme n'existent plus, l'infanticide est rare, et les malades, les vieillards, qui se sentent inutiles, n'invitent plus leurs proches à les achever; mais la même œuvre de mort se fait indirectement par la misère. Cependant, par un contraste imprévu, la mortalité est beau-

[1] H. Rink, ouvrage cité.

[2] Produit moyen de la pêche, de 1870 à 1877 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Phoques ordinaires (*phoca fœtida*) | 51 000 | Baleines blanches et narvals | 700 |
| Autres phoques | 37 000 | Baleines franches | 5 |
| Morses | 200 | Morues | 200 000 |

coup moins forte pendant la période de la faim et de la torpeur hivernale qu'en automne, alors que les vivres surabondants permettent les orgies de viande[1]. Environ 8 pour 100 des morts sont causées par les naufrages de kayak : aussi les femmes, quoique naissant en moindre proportion que les hommes, sont beaucoup plus nombreuses en moyenne,



ESKIMAU GROENLANDAIS.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de l'album de M. William Bradford.

dans la mesure de 115 à 100. Peut-être qu'en aucun pays du monde l'écart n'est plus considérable.

Les écrivains s'accordent à considérer la population groenlandaise comme en voie de décadence[2]. D'après Egede, il y aurait eu une trentaine de mille Eskimaux sur la côte occidentale au commencement du siècle dernier; mais la dépopulation se fit très rapidement, et, cent ans après lui, il n'y aurait eu, d'après Graah, qu'un peu plus de six mille individus dans

[1] Mortalité dans le Groenland méridional (moyenne de 26 années) :

| | | |
|---|---|---|
| Mois d'hiver . . . . . . . . . . . | 192 morts | |
| » d'automne. . . . . . . . . . | 382 » | » |

[2] État civil du Groenland danois en 1882 : 355 naissances, 401 décès.

toute la région danoise. Depuis cette époque, le nombre des habitants s'est néanmoins graduellement accru jusqu'en 1850, et de nos jours il se maintient d'année en année entre 9500 et 10000 personnes, grâce au métissage, qui donne des enfants plus résistants que ceux de race pure; d'ailleurs l'immigration contribue à empêcher le dépeuplement, puisque les sauvages de la côte orientale, obéissant à la même attraction que les paysans d'Europe entraînés vers les villes, quittent leurs campements pour aller s'établir sur la côte occidentale, dans le voisinage des Européens. Très avides d'instruction et d'une grande intelligence naturelle, les Groenlandais peuvent se dire à bon droit civilisés : la plupart savent lire et écrire en langue innuit, chanter des mélodies européennes, et plusieurs parlent le danois et l'anglais; presque toutes les familles ont leur petite bibliothèque et lisent le journal eskimau, ainsi que le recueil de leurs légendes, orné de gravures dues aux artistes de leur race; même le Groenland possède au moins un livre original, le récit des voyages de Hans Hendrik, le compagnon de Kane, Hall, Hayes et Nares[1]. Mais si l'instruction s'est accrue, les conditions sociales ont grandement changé au détriment des caractères. Autrefois la solidarité était beaucoup plus intime entre les membres d'une même communauté : le droit de propriété privée se limitait aux objets d'usage personnel, tels que les vêtements et les armes; la famille était propriétaire par indivis des bateaux, des traîneaux et de leurs attelages; le terrain de chasse appartenait à tous les habitants du village et à leurs hôtes; la venaison, la pêche, la chair des phoques se partageait également entre tous; lors de la capture d'une baleine, on invitait les populations des alentours[2]. Les droits de la propriété commune étaient réglés et sauvegardés par des assemblées générales, suivies de banquets publics. Les Européens ont changé tout cela en introduisant les ventes et les achats, en étendant à leur profit le droit de propriété personnelle, en proclamant le nouvel Évangile de « chacun pour soi ». La pauvreté, que les membres de la communauté subissaient ensemble pendant les mauvais jours et qui était alors rarement dure à supporter, est devenue le lot de la grande majorité des Groenlandais, qui se pressent maintenant autour des missionnaires et des marchands, vivant de dons et d'emprunts; ils engagent d'avance à leurs créanciers le produit de leur travail et sont par conséquent réduits à une sorte d'esclavage. Leur moralité s'en est ressentie. Ils ne

[1] Ouvrages publiés en groenlandais jusqu'en 1874, d'après Rink :

25 ouvrages religieux, 16 ouvrages pédagogiques, 16 ouvrages littéraires. Total : 57

[2] H. Rink, *Tales and Traditions of the Eskimos.*

sont plus, comme les Eskimaux vus par Graah sur la côte orientale, et dont on parlait autrefois comme de cannibales, « les plus doux, les plus honnêtes et les plus vertueux des hommes » ; toutefois leur langue ne possède pas un juron, pas un seul mot d'insulte.

La partie du Groenland où Érik le Rouge bâtit sa maison forte et où les bannis vinrent se grouper autour de lui est encore une des régions les moins désertes de l'île; c'est aussi la plus fertile, la moins âpre de climat. Julianahaab, la capitale de ce district, habité par le quart de la population groenlandaise, groupe ses cabanes au bord d'une petite rivière dans une vallée herbeuse et près d'un fjord profond; cependant il est très rare que des navires puissent y pénétrer directement de la haute mer. Les traînées de glaçons qui passent au-devant de l'entrée, poussées par le reflux du courant polaire, empêchent la navigation : c'est par un long détour vers le nord, en empruntant le chenal côtier, qu'ils peuvent gagner leur mouillage devant Julianahaab. Les ruines normandes ou autres sont nombreuses dans les environs : on en compte une centaine. A l'extrémité même du fjord au bord duquel est situé le chef-lieu se voient les restes des constructions attribuées au premier conquérant; il existe aussi quelques débris d'édifices dans l'îlot terminal du Groenland, celui du cap Farewell, mais actuellement le groupe d'habitations le plus méridional est une station des missionnaires moraves, Frederiksdal, le point d'arrivée des émigrants eskimaux de la côte orientale. En cet endroit, le champ des glaces intérieures, rétréci entre deux montagnes, a seulement quelques kilomètres de largeur : il est facile de passer de l'un à l'autre versant, et des ours blancs utilisent parfois ce passage[1].

Le district de Frederikshaab, qui succède à celui de Julianahaab dans la direction du nord, a pour limite les langues du glacier qui remplit tout l'intérieur du Groenland : au sud, des glaces atteignent la mer près des âpres montagnes insulaires du cap Désolation; au nord, se montre le puissant *isblink* de Frederikshaab, et les marins qui passent au large en voient le reflet blanchâtre éclairer le ciel. Le village qui a donné son nom au district possède un excellent port, abrité par des îles, mais entouré de rochers et de marécages. L'établissement le plus important de la côte est celui d'Ivigtut ou Ivigtok, devenu fameux par ses gisements de cryolithe, uniques au monde. Ce minéral, de couleur blanchâtre, —

[1] H. Rink, *Petermann's Mitteilungen*, 1889, Heft V.

d'où son nom de « pierre-glace », — était connu depuis longtemps par les Groenlandais, et les minéralogistes européens l'avaient décrit; mais c'est en 1856 seulement que Sainte-Claire Deville lui trouva un rôle dans l'industrie, pour la fabrication de l'aluminium. L'emploi de ce métal est resté fort minime, malgré les espérances des spéculateurs, et l'on n'utilise guère

N° 32. — JULIANAHAAB ET SES FJORDS.




∴ = Ruines.

1 : 750 000

0 — 25 kil.

la cryolithe que pour en extraire la soude et les sels d'alun dont on se sert en teinturerie; les indigènes la réduisent en poudre et la mêlent à leur tabac pour en augmenter la force [1]. Les gisements d'Ivigtut sont concédés à une compagnie particulière, moyennant redevance annuelle payée au gouvernement danois. Peu considérables en étendue, ils affleurent à la base d'un rocher vertical, immédiatement au bord de la mer, en sorte que les

[1] Exportation moyenne annuelle de la cryolithe : 775 tonnes.




UPERNIVIK. — VUE GÉNÉRALE.

Dessin de Taylor, d'après l'album de M. William Bradford

navires vi
au nombr
Ivigtut n'
d'embarqu
Groenland
substance

Partout
grâce à la
mais cett
presque t
der, s'arrê
Pourtant
où s'établ
core le ce
l'imprime
ainsi nom
l'endroit
sieurs ont
pêche des

D'autres
nord : Hol
baleines ;
Disko ; Kr
Jakobshav
fameux du
il progress
depuis 18
connu pa
ferme : il
de l'île Di
des balein
gation ; d'
laquelle u
tilité des j
dans tout
Disko et l

[1] H. Rink,
[2] Nordensk
[3] Rabot, *Sé*

navires viennent prendre leur chargement à pied d'œuvre[1]. Les ouvriers, au nombre d'une centaine, sont presque tous Européens et célibataires : Ivigtut n'est pas même un village, mais un simple chantier d'abatage et d'embarquement. On pourrait aussi exploiter l'asbeste, minéral dont le Groenland a de nombreux gisements, ainsi que l'eudialyte de Julianahaab, substance qui fournit les meilleurs brûleurs pour la lumière électrique[2].

Partout ailleurs, Godthaab serait admirablement située pour le commerce, grâce à la ramure de fjords qui s'avance au loin dans l'intérieur du pays ; mais cette région est une des moins peuplées du Groenland danois : presque tout le trafic, peaux de phoque et de renne, morues, duvet d'eider, s'arrête par la destruction des animaux ou le manque de ressources. Pourtant ce fut jadis le district le plus riche et le plus commerçant, celui où s'établirent Egede, et plus tard les missionnaires moraves : c'est encore le centre littéraire du Groenland, puisqu'il possède le séminaire et l'imprimerie. Au nord, le village de Sukkertoppen ou « Pain de Sucre », ainsi nommé de la montagne conique de son îlot, est plus prospère. C'est l'endroit le plus populeux du Groenland, et, parmi ses 360 habitants, plusieurs ont appris à construire des bateaux de forme européenne pour la pêche des morues.

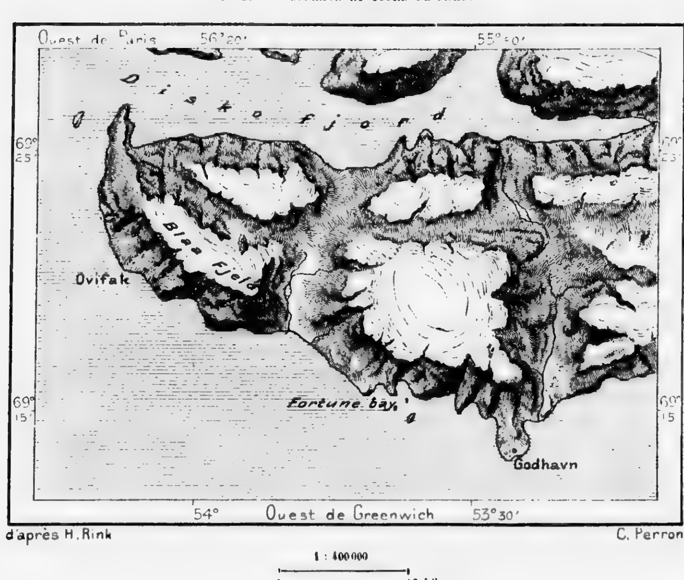
D'autres villages moins importants se succèdent dans la direction du nord : Holstenberg, entouré de saulaies et jadis enrichi par la capture des baleines ; Egedesminde, situé sur un îlot à l'entrée de la grande baie de Disko ; Kristianshaab, bâti sur la terre ferme, à l'est de la même baie ; Jakobshavn, placé à l'entrée du fjord où vient déboucher le glacier le plus fameux du Groenland, celui d'où se détachent les blocs les plus formidables : il progresse maintenant ; le front s'est avancé de 3 kilomètres dans la mer depuis 1878, année de la visite de Hammer[3]. Le port de Godhavn, naguère connu par les baleiniers sous le nom de Lievely, n'est pas sur la terre ferme : il s'ouvre, à l'abri d'un promontoire, sur la côte méridionale de l'île Disko. C'est le havre le plus fréquenté du Groenland : la plupart des baleiniers et des explorateurs y relâchent pendant les six mois de navigation ; d'après la légende eskimaude, c'est là qu'était nouée la corde par laquelle un antique magicien tira l'île de Disko hors du continent. La fertilité des jardins de Godhavn, bien exposés au soleil du midi, est célèbre dans tout le Groenland. Le détroit de Waigat, qui passe au nord de l'île Disko et la sépare de la péninsule montueuse de Noursoak, aboutit à un

[1] H. Rink, recueil cité.
[2] Nordenskiold, ouvrage cité.
[3] Rabot, *Séance de la Société de Géographie*, 7 déc. 1888.

autre petit port, celui de Ritenbenk, et par delà la presqu'île, au nord, se trouve le village insulaire d'Umanak, qu'anime la pêche des phoques, très nombreux dans les mers voisines. Le graphite que l'on a découvert dans les falaises de Noursoak n'a point de valeur économique.

Upernivik (Upernavik) et Tasiusak, situé encore plus au nord (73° 24'), sont les dernières stations du Groenland où vivent des Européens, tristes lieux entourés de neiges, au pied de rochers jaunâtres ou couleur de rouille :

N° 33. — GODHAVN ET FJORD DE DISKO.



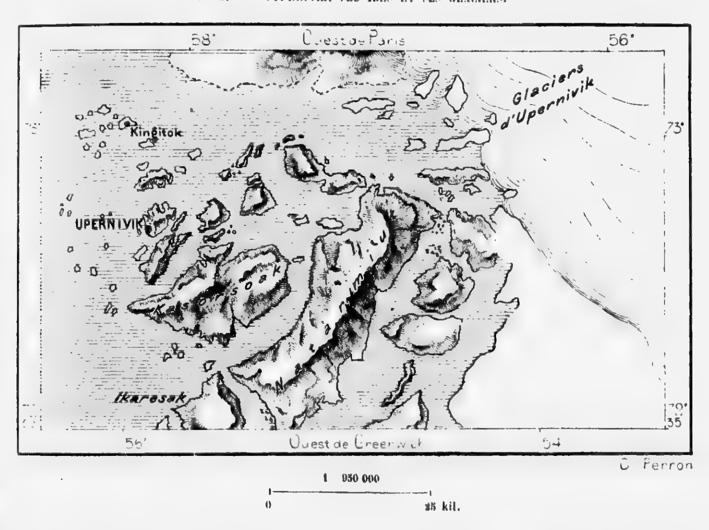

en hiver, le soleil y reste au-dessous de l'horizon durant quatre-vingts jours, et, par une singulière ironie du sort, il se trouve que ce lieu des longs frimas porte un nom eskimau qui signifie « printemps ». L'absurde férocité de la guerre s'est étendue jusqu'à ce bout du monde. Au commencement du siècle, Upernivik fut brûlée par les baleiniers anglais, et pendant sept années, de 1807 à 1814, toute communication fut interrompue entre le Danemark, c'est-à-dire l'Europe, et le Groenland[1].

Officiellement, le Groenland appartient en entier au Danemark ; toutefois le territoire danois ne comprend que la partie habitée de la côte occiden-

[1] A. de Humboldt, *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent.*

tale entre le cap Farewell et Tasiusak. Outre les deux « gouverneurs » du Groenland septentrional et du Groenland méridional, les agents du commerce établis dans chaque poste du littoral représentent le pouvoir parmi les indigènes et dépendent directement du ministre des affaires commerciales à Copenhague. Les missionnaires luthériens sont également au nombre des fonctionnaires officiels, car ils tiennent leur nomination du ministre de l'instruction publique à Copenhague et gèrent les intérêts de leurs paroisses sans être soumis au contrôle des gouverneurs. Enfin les missionnaires moraves, quoique sans droits officiels, jouissent aussi d'une grande influence et sont à la fois les maires et les juges des communautés groupées

N° 34. — UPERNIVIK, SES ILES ET SES GLACIERS.




autour d'eux, comprenant environ le cinquième de la population. Trois médecins nommés par le gouvernement danois sont chargés de l'inspection sanitaire sur le littoral, c'est-à-dire sur un espace de plus de 1600 kilomètres en longueur. Chaque commune est maintenant constituée en municipe, dont le conseil, élu parmi les pêcheurs habiles, siège en tribunal pour régler les différends, imposer les amendes et, dans les cas graves, condamner à la bastonnade. Ce sont là des innovations européennes. Autrefois, la réprobation publique était la seule punition et se mesurait à la gravité du délit ou du crime.

Le commerce du Groenland est, depuis l'année 1774, un monopole absolu du gouvernement danois, qui entretient sur le littoral une soixantaine de

comptoirs, où il vend des marchandises d'Europe en échange des produits du pays, huile et peaux de phoque, duvet d'eider, plumes, ivoires de morse, dents de narval, peaux de renard, d'ours et de renne. Le trafic annuel est en moyenne de plus d'un million et demi de francs[1]. La navigation du Danemark au Groenland est réputée fort périlleuse, à cause des brouillards et des glaces; cependant le commerce « royal » n'a perdu que trois navires de 1817 à 1862, c'est-à-dire que sur cent voyages un seul a été fatal. Les bâtiments du monopole sont très solidement construits, garnis d'un doublage contre la glace et commandés par des capitaines qui font régulièrement le même service. Quant aux navires marchands ordinaires, qui vont prendre des chargements de cryolithe et n'ont pas été spécialement outillés en vue des parages groenlandais, ils ont de plus mauvaises chances à courir : de 1856 à 1862, il ne s'en perdit pas moins de dix sur soixante-sept. Le service côtier des postes, confié à des marins eskimaux, qui voyagent en traîneau ou en kayak, est très rarement interrompu par des naufrages.

Administrativement, le Groenland est divisé en deux provinces, subdivisées elles-mêmes en districts, dont les noms suivent :

| GROENLAND DU SUD. | GROENLAND DU NORD. |
|---|---|
| Julianahaab. | Egedesminde. |
| Frederikshaab. | Kristianshaab. |
| Godthaab, chef-lieu. | Jakobshavn. |
| Sukkertoppen. | Godhavn, chef-lieu. |
| Holstenborg. | Ritenbenk. |
| | Umanak. |
| | Upernivik. |

Le Groenland oriental et celui du nord, non annexés officiellement au Danemark, n'ont point de circonscriptions administratives.

[1] Valeur des échanges en 1885 :

| | |
|---|---|
| Importations du Danemark au Groenland . . . . | 689 945 francs. |
| Exportations du Groenland au Danemark . . . . | 836 330 » |
| Ensemble . . . . . . . . . | 1 526 275 francs. |

# CHAPITRE III

## ARCHIPEL POLAIRE

Les îles, presque toutes comprises dans le cercle polaire, qui continuent le continent américain dans la direction du pôle, sont encore dessinées sans grande précision sur une partie considérable de leurs contours. Nombre de promontoires indiqués sur les cartes se détacheront du corps insulaire pour se révéler comme îlots distincts; de prétendus fjords se changeront en détroits; des terres séparées s'uniront en une seule; d'autres se scinderont au contraire, et telles montagnes portées avec soin sur les cartes se trouveront n'avoir été que des nuages : à peine le marin qui leur donnait un nom s'était-il éloigné, qu'elles s'évanouissaient dans l'espace. D'ailleurs une part de cet archipel, celle qui s'étend au nord-est des îles Parry, n'a encore été qu'entrevue, et par conséquent on ignore sa véritable forme. La superficie de 1 800 000 kilomètres carrés que l'on donne à l'ensemble des îles Polaires de l'Amérique n'a donc qu'une valeur provisoire.

Cet archipel Arctique se divise en groupes bien distincts. Un premier massif est nettement limité : d'un côté, par les détroits de Smith, de Kennedy, de Robeson, qui le séparent du Groenland; de l'autre par les détroits de Lancaster, de Barrow, de Banks, qui forment comme une longue rue entre la mer de Baffin et la mer d'Alaska. La grande île de Baffin et les îlots côtiers qui continuent au nord la grande presqu'île labradorienne et que baignent à l'est les mers de Davis et de Baffin, constituent un deuxième groupe; enfin, plus à l'ouest, les terres qui longent le littoral de l'Amérique Anglaise et qui n'en sont séparées que par des chenaux sinueux et des golfes d'apparence lacustre, forment une autre partie de l'archipel. A peine quelques noms eskimaux se voyaient-ils naguère sur les cartes dressées par des explorateurs. Ne rencontrant d'indigènes qu'en de très rares endroits, ils avaient dû faire eux-mêmes la nomenclature de ces contrées, et cette

nomenclature, ils la firent en « loyaux » Anglais ou Américains, baptisant les caps, les détroits, les golfes, les montagnes et les îles d'après rois, reines et présidents, princes et hommes d'État. Les noms d'illustres marins et savants contribuent aussi pour une notable part à désigner les traits géographiques de l'archipel Polaire; par malheur, l'empressement des baptiseurs de diverses nations a été tel, qu'un seul endroit, parfois désigné par deux, même trois noms, devient difficile à identifier. Quant à la prise de possession politique, on n'a pas jugé utile de la faire ou du moins de la ratifier. Si elle devait s'accomplir, elle se ferait naturellement au profit de la Grande-Bretagne pour toutes les îles situées dans le voisinage du Labrador et de l'Amérique Anglaise, ainsi que pour les terres bordant au nord les passages de communication entre la baie de Baffin et les mers d'Alaska. Les régions glacées qui font face au Groenland septentrional, de l'autre côté du détroit de Smith et des passages de la mer Paléocrystique, deviendraient territoire des États-Unis.

L'exploration de l'archipel Polaire se confond dans l'histoire géographique avec la recherche du « passage du Nord-Ouest » et les tentatives de conquête du Pôle. Les noms de Sébastien Cabot, de Frobisher, de Davis, de Bylot et Baffin, de John Ross s'attachent aux côtes insulaires qui continuent celles du Labrador. Kane, Hall, Hayes, Nares, Markham, Greely sont les plus illustres parmi ceux qui forcèrent tout ou partie de la rue de glaces menant à la mer dite « Libre » d'abord, puis « Paléocrystique ». Parry est le héros qui fraya vers la mer d'Asie les détroits de Lancaster et de Barrow; la mer de Hudson a été justement désignée d'après le marin qui la découvrit, ou du moins l'explora, peut-être après Sébastien Cabot; la péninsule de Boothia Felix, où se trouve la station du pôle magnétique, rappelle l'expédition dont James Clarke Ross faisait partie; enfin, les îles situées à l'ouest et près des rives de l'Amérique Anglaise racontent les aventures et la destinée, heureuse ou fatale, des Franklin, des Collinson, des Mac-Clure, Kellett, Mac-Clintock, Schwatka.

Le large bras de mer qui sépare l'archipel Polaire du Groenland est très profond à l'entrée : par le travers du cap Farewell la sonde n'atteint le fond qu'à près de 4000 mètres; sous la même latitude que le détroit de Hudson, le lit marin s'abaisse à 3000 mètres; plus au nord, Inglefield aurait trouvé 3250 mètres sans fond; l'épaisseur d'eau reste partout suffisante pour que les « buttes » de glace, hautes de 80 mètres, puissent voguer librement dans le courant polaire sans que leur socle, immergé de 500 mètres, vienne s'échouer sur quelque seuil : la baie de Melville a des fonds de 850 mètres à 15 kilomètres du rivage, et Ross obtint des sondages

de 1920 mètres à l'entrée du détroit de Smith. Dans ces mers, larges et tenues en mouvement par le va-et-vient de courants et de contre-courants rapides, la navigation est libre en été autour des embâcles et des traînées, si ce n'est en certaines parties du littoral où les « battures », les banquises de terre, les « bosculis », les convois de glaçons ne permettent pas aux navires d'approcher. Mais plus au nord, dans les détroits, les glaces, ne trouvant pas d'issues assez larges vers les mers du sud, s'amassent d'ordinaire en un chaos difficile à traverser. On sait au prix de quelles fatigues Kane et Hayes ont pu les franchir en traîneaux, servis pourtant par des marins vigoureux et intelligents, et disposant d'attelages de choix. Blocs se dressaient à côté de blocs, dans toutes les positions, en aiguilles, en pyramides, en tables, en masses surplombantes : un des explorateurs qui ont parcouru cette surface inégale la compare aux toits de New-York, avec leurs pignons, leurs cheminées et leurs belvédères. Il fallut à Hayes trente et un jours d'un labeur surhumain pour faire un voyage évalué à 125 kilomètres en ligne droite, mais à 925 kilomètres avec tous les circuits et détours[1]. Cette prodigieuse embâcle du détroit s'explique par les apports de glaces qui lui viennent de tous les côtés. A l'est, le glacier de Humboldt y déverse incessamment les fragments de sa paroi croulante ; au nord, d'autres glaces lui sont poussées par les vents qui soufflent fréquemment du nord ; à l'ouest, deux fjords amènent leurs convois de « mâchis », de « buttons » et « bourguignons » ; enfin, au sud, le courant du littoral groenlandais apporte également son contingent de glaces à la grande barrière. Cependant il arrive parfois que des courants énergiques et les vents furieux du nord et du nord-est, qui soufflent surtout en hiver[2], débarrassent partiellement les détroits et des navires d'exploration purent y pénétrer. Lorsque des buttes de glace, poussées par un fort courant, viennent se heurter contre un banc de sable ou la base d'un promontoire, elles se brisent avec un fracas d'artillerie, et en quelques minutes on ne voit plus à la place des blocs énormes que les glaçons tournoyants.

Au nord des détroits et de l'archipel de Parry s'étend, on le sait, cette mer Polaire que les premiers explorateurs américains, Kane, Hall, Hayes, croyaient mer « libre » et qui se trouvait au contraire, lors des voyages de Nares et de Greely, remplie de « vieilles glaces », amas formés par des glaçons et des banquises d'époques différentes, que les étés ont fondus partiellement et qui se sont ressoudés par le gel pendant les longs hivers.

[1] *The open Polar Sea, A Voyage towards the Pole.*
[2] Tyson, *Arctic Experiences.*

D'après Greely, l'épaisseur de la couche glacée recouvrant en dalles l'eau des fjords ou de la mer Polaire dépasserait rarement 2 mètres ou 2 mètres et demi; cependant il en aurait trouvé une, dans un des fjords de la terre de Grinnell, qui n'avait pas moins de 3$^{m}$,65. La puissance de la masse cristalline s'accroît pendant tout l'hiver et même au printemps, jusqu'au milieu ou à la fin de mai, puis elle diminue en été. Les glaces plus épaisses, accumulées dans les détroits et dans la mer Paléocrystique, ne seraient donc point des glaces restées immobiles depuis leur formation, mais des amas de blocs pressés les uns contre les autres et graduellement accrus en hauteur par l'addition d'autres fragments qui se sont glissés au-dessous de la masse ou qui l'ont recouverte. Aussi le couvercle continu de cristal présente-t-il une surface rugueuse : ce sont des arêtes, des pointes, des dents de scie, au-dessus desquelles les marins, qui poussent ou tirent le traîneau, ne passent qu'au prix des plus dures fatigues; le voyage consiste en une succession d'escalades et de chutes. Les endroits les plus unis sont parfois les plus pénibles à traverser pendant le long jour estival : la neige qui recouvre ces glaces est « chambrée », à demi fondue, et cède sous les pas; parfois des mares s'étendent au loin et l'eau saline y monte par capillarité à travers la glace pourrie. Au milieu de l'immense chaos où les masses congelées se succèdent en désordre, on s'étonne de trouver des coins où la glace se présente en formes d'une régularité parfaite, pavés cubiques, cabochons à facettes, longues aiguilles pressées comme les joncs d'un marais. Nombre d'amas offrent aussi l'aspect de roches dont les cristaux, inégaux de grandeur et d'éclat, se juxtaposent comme dans le granit ou le porphyre : c'est le genre de glaces que Parry qualifiait de « porphyritiques[1]. » D'autres encore présentent l'apparence de champignons, de fleurs épanouies que portent de minces pédoncules.

Au-dessus des blocs hauts de quelques mètres flottent dans la mer polaire des monts de glace qui diffèrent par la forme de ceux qui se sont écroulés des glaciers du Groenland et qu'entraîne vers le sud le courant de Baffin. Au lieu de se dresser en aiguilles, en brusques saillies, en dômes inégaux, ils ont en général des parois perpendiculaires et des toits plats : ils ressemblent aux masses énormes, aux cubes prodigieux de glace que l'on voit flotter dans les mers antarctiques. Greely et ses compagnons en virent près d'une centaine ayant de 30 à 300 mètres en épaisseur. L'analogie de formes doit s'expliquer probablement par une provenance analogue. Ces glaces au profil régulier ne sont pas, comme celles de

[1] *Narrative of an Attempt to reach the North Pole.*

Jakobshavn et autres glaciers du Groenland, des fragments détachés d'un fleuve cristallin s'avançant au loin dans la mer, mais des glaces terrestres dont les couches se sont déposées sur un sol uni et que la pression des masses de l'intérieur a graduellement expulsées et lancées sur la mer comme des radeaux. Les stratifications parallèles que l'on distingue, du moins à distance, dans ces blocs cubiques, et qui proviennent évidemment des neiges tombées dans chaque saison et successivement transformées en cristal, prouvent que ces monts de glace ont bien une origine terrestre et ne sont point de simples agglomérations de glaçons maritimes, car les débris poussés par les courants et les vagues ont toujours un aspect chaotique témoignant du désordre dans lequel ils se sont agrégés[1]. Des pierres, ayant fait partie de moraines médianes, cheminent avec les blocs, engagées dans l'épaisseur des glaces.

En hiver, presque toutes les îles de l'archipel Polaire s'unissent les unes aux autres et au continent d'Amérique par un plancher continu, composé de fragments anciens soudés par des glaces nouvelles. Suivant la température et le mode de prise, la jeune glace est plus ou moins pure de substances salines; elle apparaît d'abord comme une sorte de bouillie, puis les amas floconneux se coagulent peu à peu et se transforment en une masse feutrée, qui, au lieu de devenir dure et cristalline comme la glace d'eau douce, prend la consistance du cuir quand elle contient une quantité notable de sel : les marins du Canada lui donnent le nom de peau[2]. Elle ondule comme un tapis sur les vagues; mais elle n'est pas moins résistante que la glace d'eau pure et finit aussi par emprisonner les navires, d'autant plus facilement qu'elle est de nature un peu visqueuse et se prend bientôt en une banquise continue avec les glaces flottantes. C'est généralement le long des rivages que les embarcations trouvent un chemin libre : de même que les rivières ont leur plus grande profondeur et leur plus fort courant à la base des rochers riverains, de même la mer s'agite et gonfle ses marées près de ses berges et brise les minces « frazis » qui recouvrent l'eau du chenal côtier. Mais à la longue ces voies se ferment aussi. On sait combien souvent les vaisseaux des explorateurs ont été saisis comme dans un étau par la carapace glacée et même, après le long hiver, sont restés pris pendant toute la belle saison, alors que les matelots, errant autour de leur navire, se plaignaient d'une trop grande chaleur. Parfois une fissure se faisait dans les glaces, et les bâtiments, un instant dégagés, avançaient quelque peu; mais bientôt ils se trouvaient dans une impasse et

[1] Adolphus W. Greely, *Proceedings of the R. Geographical Society*, March 1886.
[2] Fortin; Daniel Paquet; voir la préface du *Voyage de la* « Jeannette ». (Trad. française.)

les glaces se refermaient autour d'eux. C'est ainsi qu'en 1830 John Ross ne put faire bouger son navire qu'en septembre et n'avança que de cinq kilomètres et demi. L'année suivante, il fut plus heureux et se déplaça de sept kilomètres et demi : treize kilomètres, tel fut le progrès accompli pendant deux années. Mais l'arrêt n'est pas encore le plus grand péril que les navigateurs polaires aient à craindre : par l'effet des courants qui passent sous la glace, les banquises crevassées et brisées de la surface marine sont fréquemment pressées les unes contre les autres, et les navires, saisis dans ces bosculis énormes, courent le risque d'être écrasés; parfois ils ne sont que soulevés et rejetés hors de la glace; d'autres fois, les membrures cèdent et les blocs de cristal se rejoignent à travers le bâtiment brisé. On craignait qu'il n'en fût ainsi lorsque le fameux navire *Polaris*, déjà « pincé » par les glaces, fut abandonné par la moitié de son équipage, réfugié sur un champ de glace en dérive : graduellement entamée par le flot, la banquise entraîna les malheureux jusque dans les eaux du Labrador. D'autre part, les glaces ont souvent offert un abri aux navires pendant les orages : en les sciant, l'équipage ménage au bâtiment un bassin régulier où il reste à l'abri des vagues et des buttons épars[1].

Malgré le couvercle glacé qui pèse sur les mers arctiques, les courants et les marées se propagent à travers les détroits. Les oscillations de niveau se poursuivent d'un océan à l'autre en contournant l'Amérique; aussi les premiers navigateurs qui voyagèrent dans les mers polaires à la recherche du « passage du Nord-Ouest » observaient-ils avec soin ces ondulations, dans l'espérance que leur direction indiquerait la partie de l'horizon d'où vient le grand flot du Pacifique. Toutefois ces phénomènes, soumis aux conditions les plus diverses, forme des bassins, largeur et profondeur des chenaux, marche du vent, alternances de la température, salinité des eaux, abondance des glaces, ont bien souvent trompé les marins; fréquemment ils crurent voir des côtes abruptes se dresser à l'endroit où un large bras de mer s'ouvrait devant eux; c'est ainsi que John Ross signala les passages de Smith et de Lancaster comme des mers fermées. Souvent aussi ce qui n'était qu'un golfe leur apparut comme un détroit : telle la baie dans laquelle s'était engagé Frobisher.

La prodigieuse accumulation des glaces qui obstrue souvent les détroits de Smith, Kennedy, Robeson, semble provenir en grande partie du conflit des courants qui s'y rencontrent. L'un d'eux, on le sait, est une des branches du Gulf-stream atlantique et il a fréquemment apporté des bois et des

[1] Sherard Osborn, *Stray Leaves from an Arctic Journal.*




GLACES FLOTTANTES SUR L'OCÉAN ARCTIQUE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. H. Doty communiquée par la Société de Géographie.

épaves de l
ment l'em
celle du l

AR

SCH

E L

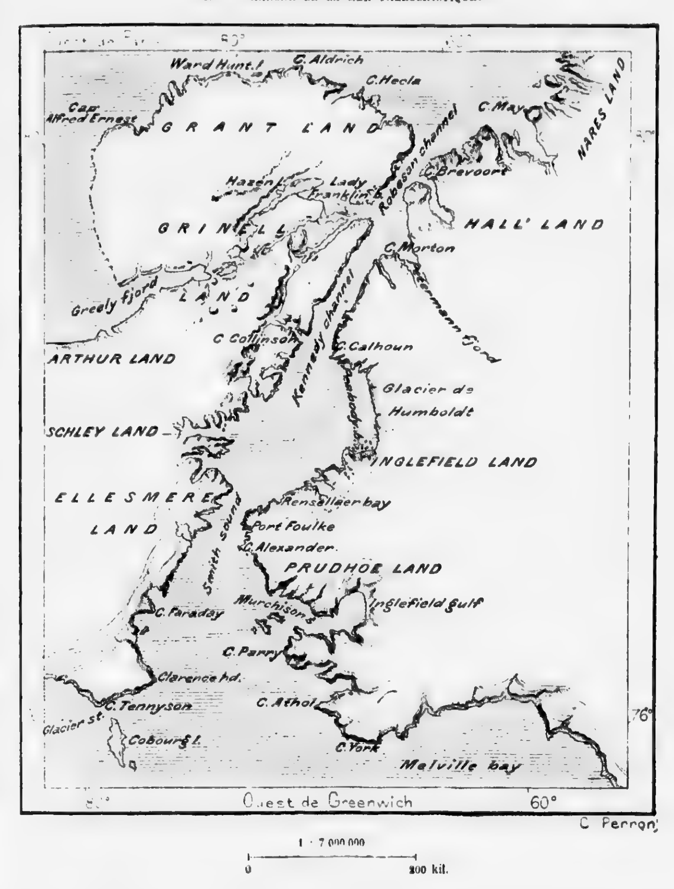
Glacier

Les arbres f
détroits prou
ne croît poi
à deux centi

[1] Adolphus V
xv.

épaves de bâtiments; mais le courant le plus fort, celui qui brise fréquemment l'embâcle et qui en emporte les débris dans la mer de Baffin et dans celle du Labrador, est le courant de la mer Polaire ou Paléocrystique.

N° 33. — MANCHE DE LA MER PALÉOCRYSTIQUE.




1 : 7 000 000

0 — 200 kil.

Les arbres flottés que l'on a vus dans les premières baies de l'entonnoir des détroits prouvent que le courant vient de plus loin que la mer Glaciale[1]. Il ne croît point d'arbres sur les bords de ce bassin, si ce n'est des saules d'un à deux centimètres de hauteur : ceux que l'on rencontre et dans lesquels

[1] Adolphus W. Greely, *Three Years of Arctic service*

on a cru reconnaître les fibres du noyer, du frêne et du pin, ne peuvent venir que de la zone tempérée[1]. Si les marins n'ont pas fait méprise en signalant comme du noyer le bois qu'ils ont recueilli, c'est du Japon méridional que le courant l'aurait apporté ; il serait venu en dérive, flottant sur la branche du Kuro-Sivo qui passe par le détroit de Bering, puis se serait recourbé vers le nord-est pour doubler l'archipel de Parry dans la direction du Groenland. Quant au bois de pin, il est naturel de penser qu'il vient de la bouche du fleuve Mackenzie. C'est également par le goulet du passage tourné vers la mer Polaire que les marées se propagent du nord au sud vers la mer de Baffin, où elles se rencontrent avec le flot venu de l'Atlantique. On admet, mais sans preuves, que ce flux de marée a le bassin du Pacifique pour lieu d'origine et qu'il passe par le détroit de Bering[2] ; toutefois il se pourrait aussi que cette oscillation provînt de l'Atlantique boréal et contournât au nord l'île immense du Groenland.

Dans le détroit de Lancaster et les autres passages qui font communiquer le golfe de Baffin avec les mers polaires occidentales, les ondulations du courant et du flot sont assez peu sensibles : les plus hautes marées ne dépassent guère 1 mètre, et d'ordinaire on ne réussit pas même à les observer[3]. Sous l'embâcle qui recouvre les eaux au sud de l'île Melville, les basses marées n'ont que de 3 à 4 centimètres. Il n'y a point, dans l'archipel Polaire, de montagnes de glace voyageant avec le flot comme des cathédrales en marche : les blocs les plus considérables sont ceux qui se détachent des glaciers orientaux sur les côtes baignées par les détroits de Davis et de Baffin. Lors de son voyage de découverte dans l'avenue des détroits qui commence au Lancaster-sound, Parry ne vit pas un seul button qui dépassât de 9 mètres le niveau de l'eau ; presque partout le champ des glaces qui s'étendait en hiver d'une île à l'autre était fort irrégulier, parsemé de petites buttes qui provenaient surtout de neiges disposées en sillons par le vent et graduellement durcies. Mac-Clure aperçut des banquises de même aspect dont les saillies, grandissant pendant des siècles peut-être par l'effet des gels et des dégels alternatifs, et s'entremêlant aux lits de neige, s'élevaient à la hauteur de 30 mètres ; mais nulle part ne se trouvaient de bosculis pressés les uns contre les autres comme dans les détroits de Smith et de Kennedy et dans la mer Paléocrystique. D'ailleurs l'humidité qui se précipite dans ces parages sous forme de neige ou de pluie est beaucoup moindre qu'au Groenland ; d[illegible]oute une année, Parry vit

[1] Grisebach, *Petermann's Geographische Mittheilungen*, 1874, Heft V.
[2] Emil Bessels, *Petermann's Mittheilungen*, 1874, Heft IV.
[3] W. Edw. Parry, *Journal of a Voyage of discovery.*

seulement quarante-trois fois tomber gouttes, aiguilles ou flocons, et d'ordinaire l'apport des pluies ou des neiges était léger : il est vrai qu'en d'autres jours les rafales soulevaient les neiges superficielles et les faisaient tournoyer dans l'air. Il est arrivé parfois que des voyageurs polaires ont, après un an d'absence, retrouvé sur la neige les traces de leurs pas. Le détroit de Lancaster ne gèle pas complètement chaque année : des chenaux, qui s'ouvrent encore entre le littoral et les banquises, empêchent alors les Eskimaux de passer de la terre de Baffin à North-Devon[1]. Le courant qui brise ces glaces au printemps les entraîne en longs convois dans la mer de Baffin, où ils s'unissent pour former la grande « embâcle du milieu ».

Les terres qui font face au Groenland, à l'ouest des trois goulets de Smith, de Kennedy, de Robeson, ne forment probablement pas une île unique : du moins sont-elles profondément découpées par les fjords et divisées en péninsules. Grant-land, la terre la plus septentrionale de l'archipel Polaire, ne tient à son prolongement méridional, dit Grinnell-land, que par un isthme de montagnes; mais Grinnell-land est limité au sud par un fjord, Hayes-sound, que les Eskimaux errant dans ces régions disent unanimement être un détroit : c'est à tort que Nares, jugeant d'après le mouvement des marées, croyait pouvoir affirmer que ce golfe ne communique pas avec la mer occidentale[2]. Ellesmere-land, tel est le nom que l'on a donné aux terres situées au sud de ce fjord, à l'entrée du détroit de Smith, et l'extrémité terminale de ce massif insulaire, reconnu principalement par les Américains, est dit Lincoln-land : avec la terre d'Ellesmere, il est désigné par les indigènes par l'appellation d'Umingman Nuna, c'est-à-dire « Pays des Bœufs musqués ». Un large bras de mer, le Jones-sound, le sépare de l'île North-Devon; de grands amas de glace l'obstruent parfois en entier, soit portés par un remous du détroit de Smith, soit arrivés directement du nord-ouest par un golfe de la mer Polaire. En 1853, Belcher trouva le Jones-sound libre de glaces et put le remonter sur un espace d'environ 400 kilomètres. C'est une des voies qui s'ouvrent dans la direction du pôle et l'on s'étonne que parmi les navigateurs qui se sont donné tant de peine pour longer la côte groenlandaise vers la mer Paléocrystique, quelques-uns ne se soient pas détournés vers ce chemin latéral, plus facile en apparence.

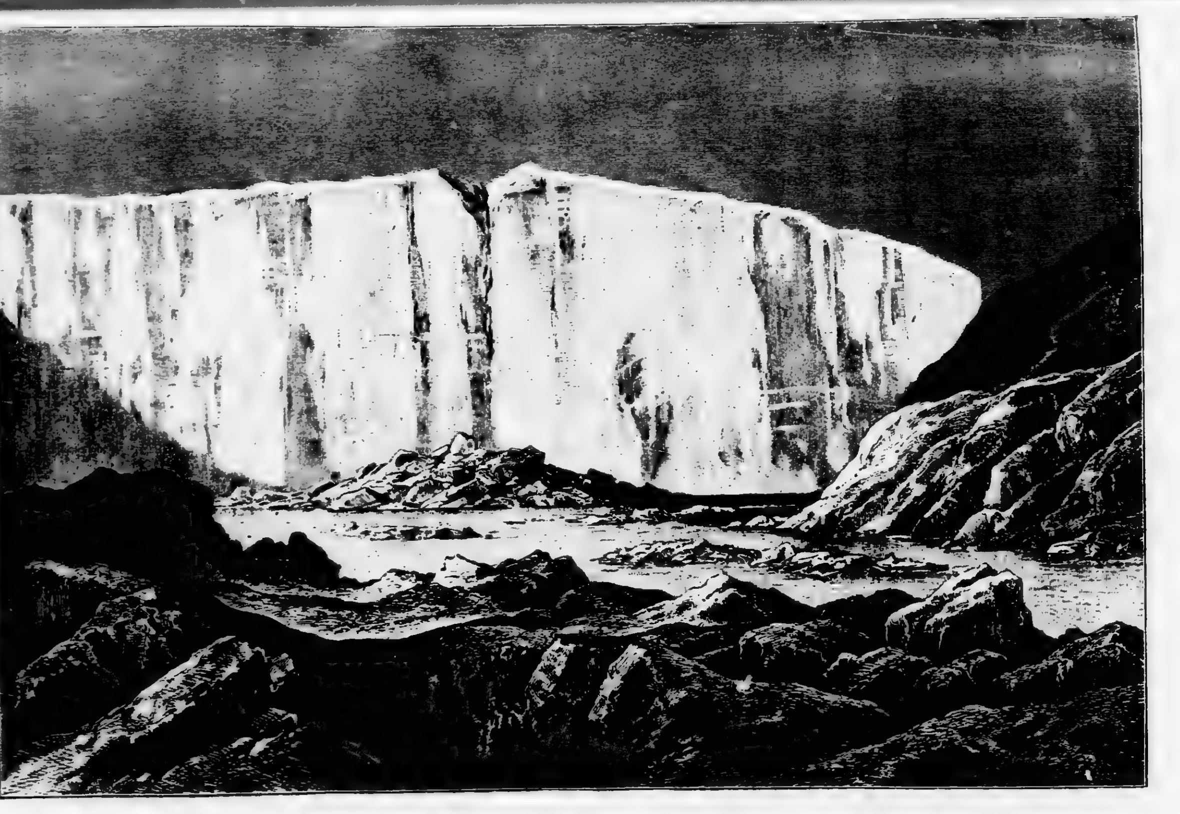
Aldrich et les marins qui l'accompagnèrent en 1876 à près de 400 kilomètres à l'ouest du goulet septentrional du détroit de Robeson, le long des côtes tournées au nord vers l'océan Polaire, n'a point vu de montagnes

[1] Fr. Boas, *Baffin-Land*, Ergänzungsheft n° 80 zu Petermann's Mitteilungen.
[2] Nares, *Narrative of a Voyage to the Polar Sea*.

dans cette partie du Grant-land : les plus hautes croupes n'y dépassent guère 300 mètres ; nulle part les collines n'y sont disposées en chaînes continues, mais elles sont éparses en massifs irréguliers, coupées de ravins dans toutes les directions. L'excursion entreprise avait lieu aux mois de mai et de juin, c'est-à-dire avant la période de la débâcle, mais la glace, partout compacte et solide, semblait être fort ancienne et ne pas devoir se briser de l'année; aucune fissure ne se montrait dans l'épaisseur de la masse cristalline, recouverte d'un épais névé : du haut des promontoires on cherchait en vain un point de l'immense espace où brillât une nappe d'eau. Dans les plaines du littoral il était impossible de savoir où finissait la terre, où commençait la mer; les sondages traversaient en certains endroits des couches superposées de glace et de débris terreux, apportés probablement par les torrents d'été et déposés à la surface des banquises : des strates alternantes de neiges changées en glace et d'alluvions fluviatiles se forment ainsi d'année en année sur cette grève gelée[1]. Il est probable que le point extrême atteint par Aldrich et ses compagnons, le cap Alfred Ernest, forme la saillie nord-occidentale de la Terre de Grant, et que la côte se replie au sud vers l'entrée du fjord de Greely, découvert par Lockwood en 1882. Au large, les mers ne paraissent pas être profondes. Un sondage fait par Markham, à 75 kilomètres de la terre ferme, a trouvé le lit marin à 132 mètres; mais au sud-est, près du cap May, l'expédition de Greely sonda jusqu'à 250 mètres sans trouver de fond.

Une chaîne de montagnes dite des United-States, orientée du sud-ouest au nord-est, borne au sud la terre de Grant. Assez uniforme d'aspect, elle ne présente qu'une suite de longues croupes éblouissantes de blancheur, d'une altitude moyenne de 1000 à 1200 mètres. A l'ouest, cette chaîne se ramifie vers la mer occidentale, et des terrasses en appuient la base. Vers le centre de l'île, que l'expédition Greely a parcourue en divers sens, un massif, celui du mont Arthur, s'élève à 1370 mètres. C'est probablement la cime la plus haute de la terre de Grinnell : du dôme suprême on n'aperçoit que des monts inférieurs en altitude; même le Difficult, qui dresse au sud-est ses escarpements abrupts, n'atteint que 1354 mètres. A la base méridionale du mont Arthur, le seuil de partage entre les deux versants de l'île passe à 792 mètres et fait communiquer la grande baie de Lady Franklin et sa ramure de fjords et de lacs avec le Greely-fjord de la côte occidentale. Des glaciers puissants s'épanchent des monts United-States; mais le champ de névé ne se prolonge pas vers le sud et la région de l'île est complètement

[1] Nares, ouvrage cité.



TERRE DE GRINNELL. — FRONT DU GLACIER DE LADY HENRIETTE.

Dessin de Th. Weber, d'après Ad. W. Greely.

dégagée de
seulement
tants. Sur
et dont la
avec des n
fleurs. C'e
sous un pa
plique par
régions et
les flocons
entre ces v
et les chan
que l'on a
tranche v
arrondis,
d'un mur
lade les
d'abord c
changé de
voisines d
ment opa
terres et c

Au sud
land cont
détroits;
rives du
offrent de
et même
ceux des
grés régu
de lacs 'qu
ment de
bien con
rives du fj
végétaux
Outre les
posés à la

[1] Adolphe

dégagée de glaces et de neiges pendant l'été : c'est à des centaines de mètres seulement que l'on voit sur le flanc des monts la ligne des frimas persistants. Sur un espace évalué par Greely à 250 kilomètres de l'est à l'ouest, et dont la largeur moyenne est de 70 kilomètres, la terre se montre à nu, avec des mares, des ruisseaux, des cascades, une parure d'herbes vertes et de fleurs. C'est un phénomène remarquable que l'existence de cet espace libre, sous un pareil climat, entre le 81ᵉ et le 82ᵉ degré de latitude : Greely l'explique par la faible quantité des neiges qui tombent annuellement dans ces régions et par la forme des rochers, parois presque verticales sur lesquelles les flocons ne tiennent pas; mais le contraste n'en est pas moins frappant entre ces vallées herbeuses de Grinnell-land, où paissent les bœufs musqués, et les champs de glace sans fin qui occupent toutes les parties du Groenland que l'on a parcourues ou seulement vues de loin. Au sud de l'isthme, la tranche verticale d'un glacier, qui descend de montagnes aux sommets arrondis, occupant presque toute la largeur de l'île, apparaît sous la forme d'un mur qui se développe régulièrement sur le sol inégal; tantôt il escalade les croupes, tantôt il descend au fond des vallées : aussi l'avait-on d'abord désigné sous le nom de « Muraille de Chine » (*Chinese Wall*), changé depuis en celui de « Mer de Glace Agassiz ». Les falaises de cristal voisines de la baie Lady Franklin ont une nuance bleuâtre, çà et là légèrement opaline; quelques parois coupées à pic contiennent des strates de terres et de cailloux[1].

Au sud du Grinnell-land, les côtes d'Ellesmere qui regardent le Groenland continuent d'offrir un front de roches escarpées sur les bords des détroits; mais on n'a pas encore pénétré dans l'intérieur. Toutes les hautes rives du détroit, celles de l'archipel aussi bien que celles du Groenland, offrent des terrasses parallèles s'étageant à diverses hauteurs, jusqu'à 450 et même 600 mètres, et les coquillages qu'on y trouve sont identiques à ceux des mers voisines; Kane compta sur les flancs d'une montagne 41 degrés réguliers, comme les marches d'un escalier gigantesque. Sur les bords de lacs qui furent des baies maritimes, mais qui se séparèrent graduellement de la mer, Greely découvrit aussi des troncs d'arbres flottés, assez bien conservés pour qu'il ait pu les employer comme combustible. Les rives du fjord d'Archer, l'un des rameaux de Lady Franklin-bay, offrent des végétaux fossiles, sous la forme de charbon, déposés en couches épaisses. Outre les anciennes plages exhaussées, on remarque aussi aux endroits exposés à la pression du glacier des sillons composés de boue et de cailloux,

[1] Adolphus W. Greely, ouvrage cité.

que les embâcles ont soulevés à plusieurs mètres au-dessus du niveau moyen des eaux.

La plus grande île de l'archipel Polaire, représentée sur de nombreuses cartes comme divisée en plusieurs fragments, est la terre de Baffin, *Baffin's land*, qui limite à l'ouest les mers du Groenland, entre le détroit de Lancaster et celui de Hudson. La superficie que présente l'ensemble de cette terre hérissée de péninsules est d'au moins 660 000 kilomètres carrés. Des îles qui en dépendent étroitement, par leur mode de formation et par la place qu'elles occupent dans le prolongement des promontoires ou dans les fjords, accroissent encore notablement cette étendue. Les deux principales se trouvent précisément aux deux extrémités de la terre de Baffin : l'une de ces îles, Uivang, à l'angle nord-oriental, a reçu de Boas le nom d'île Bylot, en mémoire du capitaine presque oublié dont Baffin fut le pilote illustre; l'autre île, à l'angle sud-oriental, vers l'entrée du détroit de Hudson, est Tudjakdjuak, l'île Resolution des cartes anglaises. Les noms indigènes ont été retrouvés par Boas pour les diverses régions de la terre de Baffin : le pays se divise en trois parties, d'après la direction des courants aériens, Aggo au nord, Akudnirn au milieu, et Oko au sud, c'est-à-dire « pays au vent », « pays moyen » et « pays sous le vent ». En outre, chaque péninsule a son appellation particulière. Celle qui borde le détroit de Hudson, la *Meta Incognita* de Frobisher, est le Kingnaït, c'est-à-dire le « Haut Pays ».

La côte orientale de Baffin's land est dominée par une chaîne de montagnes, gneiss et granit, dont les cimes aiguës atteignent et même dépassent 2000 mètres en divers endroits. Les promontoires qui s'avancent le plus à l'est sont fort élevés, coupés de précipices abrupts, et par delà leurs parois on voit dans l'intérieur des roches noires, isolées ou en dents de scie, s'élever de la blanche étendue des névés; au fond, dans les fjords, on aperçoit des langues de glace sortant de la lèvre des vallées. Un des monts les plus connus, au sud de la baie d'Exeter, le pic Raleigh (1400 mètres), déjà nommé par Davis en 1585, a l'aspect d'un grand sommet alpin. Des fjords découpent la côte océanique de Baffin's land et pénètrent au loin dans l'intérieur, aboutissant à des seuils peu élevés, de l'autre côté desquels, sur les côtes occidentales, s'ouvrent des baies de même nature : les entailles des rivages se correspondent ainsi de l'une à l'autre mer, et le pays est divisé comme par de profondes coupures en tranches parallèles, qu'un abaissement du sol partagerait en massifs insulaires distincts. Ces coupures sont elles-mêmes subdivisées de distance en distance par des « verrous » transversaux, barrages naturels de rochers ou restes de mo-

raines, qui pour la plupart retiennent de petits lacs ou des étangs : on peut voyager pendant des journées sans savoir où, parmi tous ces seuils secondaires, se trouve le véritable col de partage.

Il est difficile de parcourir les parties relativement accessibles de Baffin's land et jusqu'à maintenant les massifs montagneux sont restés inabordables. Même il est parfois impossible, à cause de l'extrême violence des vents, de s'engager dans les profondes vallées qui continuent les fjords : telle est l'impétuosité de l'air, qu'en maints endroits les glaces des mares se brisent et se mêlent en fragments inégaux; les neiges sont partout recouvertes de poussière, criblées de pierrailles apportées par le vent; un voyageur ne saurait lutter contre un pareil courant. Les meilleures saisons pour le voyage sont l'hiver et le printemps, autant du moins que le permettent les courtes heures du jour; en automne, en été, les changements rapides de température, les brouillards, les tourmentes de neige, les tempêtes sont toujours à craindre. En quelques pas difficiles, des piles de pierres élevées de distance en distance guident le voyageur. Malgré tous les obstacles, glaces de terres, de golfes et de lacs, vents et tempêtes, monts, espaces sans gibier, les Eskimaux réussissent pourtant à traverser Baffin's land de mer à mer : la carte de Boas indique sept de ces passages entre la côte et la contre-côte. Des baleiniers ont aussi parcouru de l'est à l'ouest la partie sud-occidentale de la grande île, que le détroit de Fox sépare de Melville-peninsula. En 1876, l'Américain Roach franchit une petite chaîne côtière qui borde le golfe de Cumberland, puis descendit de lac en lac jusqu'à l'immense plaine où s'étend le Nettilling ou « lac Kennedy », l'un des principaux rendez-vous des chasseurs et pêcheurs eskimaux[1].

Si la chaîne cristalline qui domine toute la terre de Baffin est interrompue par les fjords et leurs coupures de prolongement, du moins est-elle indiquée, à droite et à gauche des baies marines, par des promontoires qui rétrécissent le canal et forcent les flux et les reflux à se précipiter en dangereux rapides à chaque renversement des eaux : ces fleuves marins constituent, avec les nombreux récifs de la côte, les glaces flottantes, les banquises et les brouillards, l'un des grands périls de la côte redoutée. La violence des marées entretient, même en hiver, des fissures et des trous dans la glace côtière, et de chacune s'élève, en rideau ou en colonne, suivant la forme de l'orifice, un épais brouillard, que rien ne peut disperser, si ce n'est un fort vent soufflant de terre. De loin, la situation

[1] Tyson, *Proceedings of the R. Geographical Society*, Jan. 1879.

de la banquise est signalée par le mur gris du brouillard. A quelques mètres, la masse vaporeuse est impénétrable au regard, mais elle s'élève rarement à plus de 15 ou 20 mètres en hauteur : il serait parfois facile de faire des observations astronomiques, tandis qu'on ne pourrait rien distinguer à côté de soi. Les Eskimaux se gardent bien d'abandonner les traces des traîneaux lorsqu'ils traversent une banquise en temps de brouillard. Souvent des gens sont morts de faim pour n'avoir pu retrouver le chemin de leurs campements.

Les rares explorations faites dans l'intérieur sur les hauteurs du seuil de partage ont permis de constater qu'à l'ouest de la chaîne bordière orientale le territoire de Baffin est occupé par des collines de granit, qui s'abaissent graduellement vers les plaines occidentales, formées de roches siluriennes et principalement de calcaires, très riches en fossiles. Des lacs, qui furent autrefois des golfes et des bras de mer, parsèment le milieu de la plaine, où l'on trouve des restes de morses, de baleines et autres animaux marins échoués[1]. Un de ces lacs, non encore exploré par les voyageurs blancs, est l'Amakdjuak, que les Eskimaux donnent comme peu éloigné de la rive septentrionale du détroit de Hudson; une autre nappe d'eau ou de glace, beaucoup plus vaste, est le Nettilling, qui se rattache au golfe de Cumberland, sur la côte orientale, par une traînée presque continue de mares et d'étangs : son effluent se déverse à l'ouest dans le détroit de Fox. Un des ruisseaux qui s'y épanchent coule même en hiver, ce qui a certainement pour cause la nature thermale des eaux. Boas a découvert près de la côte, au nord du cap Mercy, une source chaude très abondante, dont le bouillon se déplace incessamment dans l'étang de sortie à cause des glaces qui se forment à distance de l'orifice et qui barrent le passage au courant; couche de glace s'ajoute à couche de glace; le niveau s'élève peu à peu et la source doit s'ouvrir une nouvelle issue.

Les montagnes de Baffin's land ont des gisements miniers non exploités. On a trouvé du charbon sur divers points de la côte. Les gisements de graphite, reconnus en maints endroits, n'ont jamais été utilisés, et des industriels de Philadelphie, qui avaient entrepris de détacher d'un rocher des lames de mica, d'une grandeur et d'une pureté extraordinaires, n'ont pu donner suite à leur spéculation. La stéatite, si précieuse pour les indigènes, qui en taillent leurs lampes, est rare; de même les dépôts de bois flotté, qui avaient une valeur inappréciable avant que les Européens ne vinssent changer profondément les mœurs et les conditions industrielles.

[1] Boas, *Ergänzungsheft zu Petermann's Mitteilungen*, 1885; — Ed. Suess, *Antlitz der Erde*.

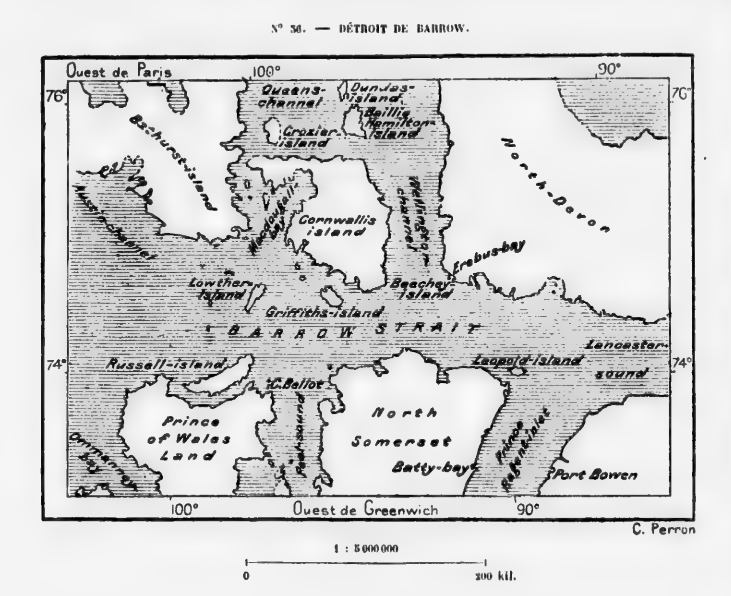
Alors les habitants devaient entreprendre de grands voyages pour se procurer le bois indispensable, qu'ils ramassaient sur les bords de l'île Tudjakdjuak à l'entrée du détroit de Hudson; des indigènes s'occupaient aussi de sculpter et d'assembler sur place ces bois flottés pour en fabriquer des barques et des traîneaux, qu'ils vendaient à leurs visiteurs. Les bois et autres débris rejetés sur les plages ont permis de reconnaître sur les côtes de Baffin's land, comme plus au nord dans la terre de Grinnell, les soulèvements successifs du sol. Ce phénomène d'exhaussement, visible sur tout le littoral maritime, se révèle aussi par les « marmites de géant », que l'on rencontre à diverses hauteurs et dans lesquelles on trouve encore les pierres qui les ont creusées.

Dans les îles qui bordent au nord la longue rue des détroits entre les mers de Baffin et de Bering, les montagnes présentent en maints endroits une apparence formidable par des escarpements rapides, des terrasses étagées ou même des parois verticales; mais la hauteur moyenne des pointes, dômes ou plateaux, ne dépasse guère 250 ou 300 mètres. Les sommets qui atteignent 500 mètres sont peu nombreux; cependant il existe dans cette partie de l'archipel des saillies de 700 mètres et davantage : par exemple, celle d'un îlot, North-Kent, à l'extrémité nord-occidentale de Tudjan, l'île généralement désignée sur les cartes par le nom de North-Devon. Les falaises riveraines de cette île et des autres terres de l'archipel Parry, qui se profilent dans la direction de l'ouest, offrent çà et là l'aspect bizarre de forteresses à saillants et à rentrants réguliers, dont les murailles, formées de couches calcaires et de sédiments argileux, disposées en strates horizontales, présentent une succession alternante de creux et de reliefs. La plupart des navigateurs polaires signalent cette apparence étrange des rochers. D'autres promontoires sont des masses puissantes de gneiss criblées de grenats; quelques-uns se dressent en colonnades basaltiques, mais nulle part dans l'archipel on n'a constaté d'une manière certaine l'existence de cônes volcaniques, cendres ou scories. Dans l'ensemble, les îles de Parry ont leurs formations les plus anciennes à l'est, et celles de l'ouest appartiennent successivement à des âges moins éloignés dans la série des temps. Au nord du détroit de Lancaster, les roches sont cristallines, granit et gneiss, puis viennent à l'ouest les roches siluriennes. Plus loin, les îles Bathurst, Byam Martin, Melville sont composées de grès carbonifère, de calcaires ferrugineux, L'île de Prince Patrick est formée de calcaire et renferme un lambeau de jura. Les couches houillères des îles Parry datent du même âge que les houilles de l'île de l'Ours, au nord de la Scandinavie, et les mêmes calcaires marins les ont recouvertes. Cette ressemblance

des terrains, à de si grandes distances, est un des faits cités en faveur de l'hypothèse d'un vaste continent qui aurait embrassé toutes les régions polaires et qui se serait affaissé partiellement, aussi bien au nord du Nouveau que de l'Ancien Monde[1].

A l'ouest de la terre de Baffin, les péninsules et les îles qui frangent et bordent la côte septentrionale de l'Amérique Anglaise doivent être considérées comme un ensemble géographique, indépendamment des lignes d'affleurement qui rattachent les massifs insulaires à la terre ferme ou qui les

N° 36. — DÉTROIT DE BARROW.




en séparent. Les détroits qui serpentent entre le continent et les îles ont une faible profondeur relative, de 500 mètres au plus. Une légère baisse des eaux transformerait les terres insulaires en péninsules ; d'autre part, une petite élévation du niveau marin changerait en fjords, ou même en détroits, des chaînes de lacs qui furent évidemment des bras de mer à une époque antérieure. Les contours de l'archipel, tels qu'ils sont tracés par la ligne actuelle des rivages, sont un phénomène passager, n'ayant qu'une importance conventionnelle pour le géographe ; à ses yeux, toute la région péninsulaire limitée au sud par une ligne prolongeant à l'ouest la

[1] Oswald Heer, *Ueber die neuesten Entdeckungen im hohen Norden.*

côte septentrionale du Labrador, et rejoignant le littoral au delta du Mackenzie, fait partie de l'archipel Polaire : la péninsule de Melville, qui tient à peine au continent par un mince pédoncule, la presqu'île de Boothia Felix que les premiers explorateurs croyaient être une île, enfin la terre d'Adelaïde, à demi séparée de la terre ferme par le golfe de Sherman, se trouvent appartenir à la même division naturelle que la terre du Roi Guillaume (King Williams land), celles du Prince Albert et de Baring. Les amorces de détroits, indiquées, du côté de la mer de Hudson, par les fjords ou *inlets* de Wager et de Chesterfield, et du côté de la mer Polaire par le golfe de Sherman, sont les limites naturelles de cette région du monde insulaire arctique.

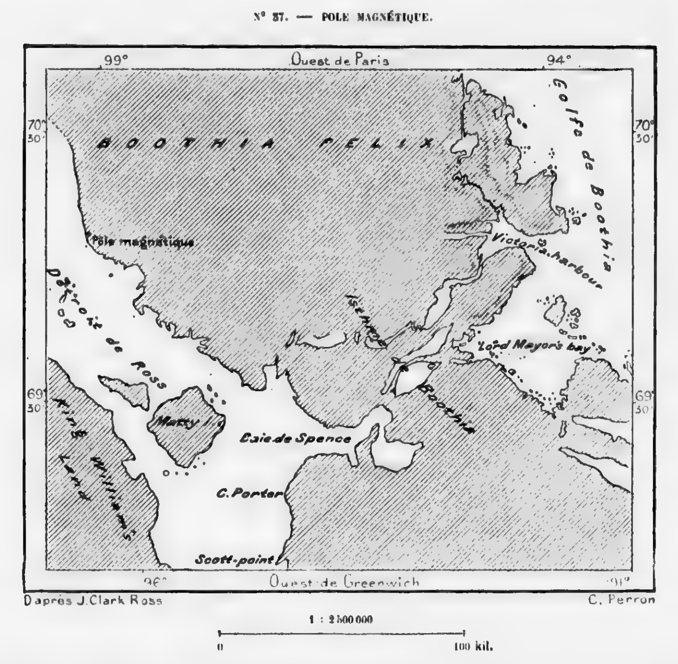
Dans ces terres, îles et péninsules, il n'y a point de chaînes de montagnes proprement dites. Les plus hauts sommets signalés par les navigateurs ne dépassent pas 500 mètres et la neige qui les recouvre comme les plaines environnantes diminue leur relief apparent; les collines ne reprennent leur hauteur que dans les endroits où elles se dressent en falaises et en parois verticales, n'ayant de neige que sur d'étroites corniches. Mais dans l'ensemble le pays est très accidenté, et des lacs en parsèment la surface. Dans l'île du Prince Albert, des pics de la côte occidentale ont l'aspect de cônes volcaniques, mais Mac-Clure, qui les aperçut, ne put constater quelle en est la véritable origine[1]. Sur de vastes étendues, le littoral est composé de dolomite, dont les assises, presque horizontales, se continuent régulièrement jusqu'à perte de vue. Dans le voisinage des côtes, le fond de la mer, visible à une profondeur considérable, grâce à sa blancheur, ressemble à un lit de marbre. Comme dans les autres parties de l'archipel Polaire, on a trouvé dans cette région des traces nombreuses d'exhaussement : çà et là d'anciennes plages sont couvertes de coquillages et de bois flotté; dans l'île de Cornwallis c'est à plus de 300 mètres que se voit ce littoral abandonné. Sur les rivages de l'île Banks, Mac-Clure et ses compagnons recueillirent des bois fossiles, des glands et des rameaux pétrifiés, qu'ils emportèrent lorsqu'ils durent abandonner leur navire, après un long séjour dans les glaces. On garde maintenant ces débris comme de précieux trésors dans les musées britanniques, non seulement à cause de leur importance pour les savants, mais aussi en souvenir des vaillants marins qui les ont rapportés. Même sur les bords de la mer Paléocrystique, les compagnons de Greely découvrirent aussi des forêts pétrifiées. Dès l'année 1826, Robert Jameson avait reconnu l'existence de plantes fossiles témoignant d'un

[1] Sherard Osborn, *Stray Leaves from an Arctic Journal.*

ancien climat tempéré et même tropical dans les régions actuellement polaires[1]

Le climat a changé depuis l'époque où croissaient les plantes trouvées par Mac-Clure sur les rivages des îles Polaires; il se modifiera encore, et l'un des indices de cette mobilité des climats est l'incessante oscillation du pôle magnétique et d'un pôle de froid au-dessus de l'archipel Arctique,

N° 37. — POLE MAGNÉTIQUE.




1 : 2 500 000

0 — 100 kil.

loin du véritable pôle d'aplatissement. Dans ces parages, l'aiguille aimantée n'a plus aucune utilité pour indiquer le nord aux marins, ainsi que l'avait déjà remarqué Forster au dernier siècle[2], tant les lignes d'inégale déclinaison se rapprochent les unes des autres; elles convergent de toutes parts, non dans la direction du nord géométrique, mais vers la partie méridionale de la péninsule Boothia Felix; c'est aussi en se rapprochant de cette partie de l'archipel que l'aiguille s'incline de plus en plus vers la terre. En suivant les indications de la boussole, James Clarke Ross put ainsi,

[1] Parry; — Oswald Heer, *Ueber die Polarländer.*
[2] *Voyages dans le Nord.*

vingt années avant qu'on eût achevé la circumnavigation de l'Amérique, reconnaître approximativement l'endroit où l'aiguille pointe vers le centre de la planète : sur l'emplacement de l'observatoire, l'écart de la verticalité était encore d'un soixantième de degré; le lieu précis du pôle devait se trouver alors à une petite distance en mer, vers le sud-ouest. C'est à 2215 kilomètres au sud du véritable pôle qu'était alors, en 1831, le point de convergence de tous les rayons d'inclinaison magnétique dans l'hémisphère septentrional : c'est donc qu'on a découvert, sous une autre forme, le « rocher polaire », l'aimant que les navigateurs du moyen âge s'imaginaient exister dans les parages du nord, et qu'ils disaient attirer les eaux et les navires; autour du rocher les vagues s'engouffraient en cataractes dans les profondeurs de la Terre[1].

On croyait autrefois que les aurores polaires augmentent en nombre et en intensité à mesure qu'on se rapproche du pôle et qu'elles finissant même par rythmer, comme des reflets du jour solaire, la longue nuit de cinquante, cent ou même cent cinquante fois vingt-quatre heures que les navigateurs polaires ont à passer sous ces latitudes arctiques. Cette opinion préconçue des physiciens n'a pas été justifiée par l'observation : les coruscations aurorales sont plus rares et d'ordinaire moins éclatantes dans l'archipel Polaire que dans le Labrador et dans la Scandinavie septentrionale. Pour la plupart, elles se déroulent dans le ciel en forme de rubans blanchâtres, de paillettes en faisceaux qui semblent alternativement s'allumer et s'éteindre. On les voit onduler dans l'espace comme des banderoles de lumière pâle sur le fond noir de la nuit. Les phénomènes de réfraction sont très communs dans les couches aériennes inégalement échauffées qui reposent sur les mers polaires : îles, navires, buttes et buttons de glaces prennent alors les formes les plus fantastiques. Souvent les glaces lointaines se rattachent à leur image céleste par de grêles colonnades du plus gracieux effet; la lune, devenue ovalaire ou même polygonale, s'entoure d'un halo, et plusieurs soleils brillent dans le ciel, unis par des croix et des cercles de lumière. Les vibrations du son se font entendre à une distance étonnante : sous le passage des traîneaux le grincement de la neige durcie est perçu même à 15 kilomètres de distance[2]. La réfraction relève parfois la ligne de l'horizon bien au-dessus de sa position réelle : c'est ainsi que Parry put discerner une côte lointaine à la distance de 167 kilomètres.

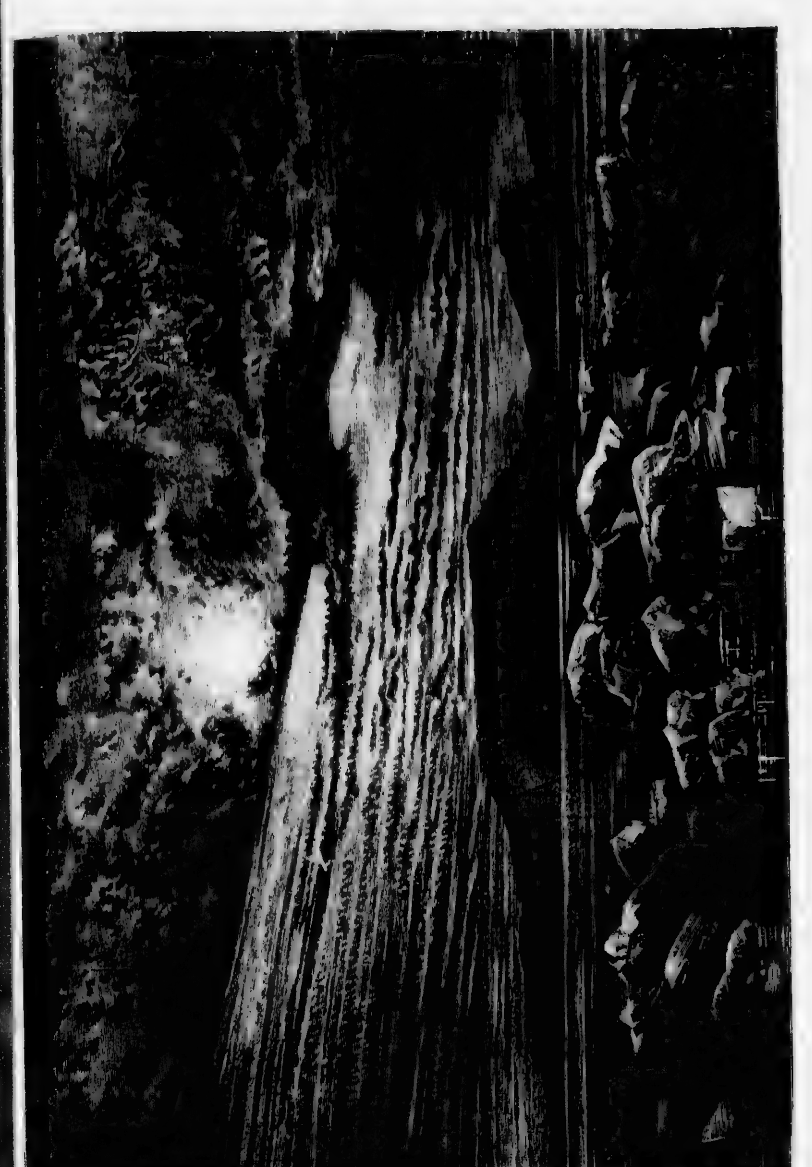
[1] Kohl, *Geschichte des Entdeckung Amerika's*.
[2] Schwatka; Gilder, *Bulletin de la Société de Géographie*, déc. 1881.

Si l'on ne tient pas compte des altitudes, c'est dans l'archipel Polaire, et non dans le Groenland proprement dit, que les froids annuels sont le plus vifs. Au port Rensselaer, Kane constata la température de 54°,2 au-dessous du point de glace; Greely vit dans le canal de Robeson la colonne thermométrique descendue à peu près aussi bas, à — 53°,5, et, dans les mêmes parages, Nares et ses compagnons subirent le froid de — 52°,7; Mac-Clure signale aussi en janvier — 53,9 à Mercy-bay; toutefois les météorologistes n'acceptent ces résultats qu'à titre d'indications probables, car le mercure gèle à — 40°,12 et les thermomètres à pur alcool ne sont plus d'accord au delà de — 50 degrés centigrades. A l'époque où Kane faisait ses observations, les divers thermomètres à alcool présentaient des différences s'élevant à 8 et même à 10 degrés[1]. Des procédés plus scientifiques pour la rectification des alcools ont permis d'écarter en grande partie ces causes d'inexactitude; cependant les thermomètres les plus soigneusement construits ont encore 1 degré d'écart : si l'alcool n'est pas d'une parfaite pureté et contient un peu d'eau, une matière d'aspect sirupeux se dépose au fond du tube[2].

Quoi qu'il en soit de ces points extrêmes de basse température, la moyenne des hivers n'en est pas moins très froide : dans la terre de Grinnell et l'archipel de Parry, elle descend à — 36 degrés; pendant toute la durée de mars, la température moyenne est de — 38 degrés au port Rensselaer. Dans ces parages, le mercure ne se maintient au-dessus du point de congélation que dans un seul mois de l'année, juillet : alors seulement on voit tomber les pluies, car d'ordinaire l'humidité de l'air ne se précipite que sous forme de neige ou de givre. Même plus au sud, sur la côte occidentale des mers de Davis et de Baffin, moins favorisée que la côte orientale ou groenlandaise, le froid moyen est d'environ — 30 degrés[3]. Il n'existe guère de sources dans l'archipel Polaire, si ce n'est des fontaines thermales : l'eau doit s'épancher à la surface, puisque le sol glacé dans les profondeurs empêche les pluies et les neiges de pénétrer dans l'intérieur. Phénomène des plus remarquables, tous les vents, de quel côté qu'ils souf-

[1] Mühry, *Petermann's Mittheilungen*, 1861, Heft VIII.
[2] Ad. W. Greely, *Three Years of Arctic Service*.
[3] Températures en diverses parties de l'archipel Polaire :

| | Latitude. | Temp. moyenne. | Temp. d'été. | Temp. d'hiver |
|---|---|---|---|---|
| Winter-island . . . | 66°11′ | —13°,5 | 1°,7 | —29°,1 |
| Repulse-bay. . . . | 66°25′ | —14° | 4°,3 | —31°,7 |
| Igloolik. . . . . . | 69°20′ | —15° | 1°,6 | —29°,6 |
| Port-Bowen. . . . | 73°14′ | —15°,8 | 2°,4 | —31°,7 |
| Port-Leopold . . . | 73°50′ | —16° | 4° | —35°,5 |
| Mercy-bay . . . . | 74°6′ | —17°,5 | 3°,2 | —33°,8 |
| Port-Rensselaer. . . | 78°37′ | —18°,8 | 3°,5 | —35° |



PAYSAGE POLAIRE. — VUE PRISE A L'ILE BELLOT, DANS LA MANCHE DE LA MER PALÉOCRYSTIQUE.

Dessin de Th. Weber, d'après A. W. Greely.

flent, élèver
normal d'h
sur le sol;
rants aérien
soit plus se
le froid inte
pide de la
appelle les
la chaleur
buent beau
« chambren
brouillard l

Il est fa
dans l'archi
ils provienn
étendues ma
rique le plus
tiède, et l'or
somption qu
les côtes sib
peut-être des
même action
rique a donc
du pôle géo
plus basse te
proprement
rique, et les
ne se conf
l'Asie sibéri
Nijne Kolim
de beaucoup
cendres de C
tuels désigné
suivant les c
leur marche
température
minutes. Aus

[1] Dohrv, mém

flent, élèvent la température locale; en temps calme, c'est-à-dire en temps normal d'hiver, avec baromètre élevé, l'air plus dense et plus froid pèse sur le sol; mais dès qu'une rupture d'équilibre se produit, et que les courants aériens se précipitent, le froid réel diminue notablement, quoiqu'il soit plus sensible et qu'il incommode beaucoup plus les voyageurs que le froid intense des calmes; d'ordinaire, nous dit Nares, une hausse rapide de la température est mal accueillie des explorateurs, parce qu'elle appelle les troubles de l'atmosphère et les tempêtes. L'accroissement de la chaleur est généralement accompagné de brouillards épais, qui contribuent beaucoup à la disparition des glaces : sous leur action, elles se « chambrent », se divisent en aiguillettes verticales et se rompent. « Le brouillard les a mangées », disent les Eskimaux.

Il est facile de comprendre pourquoi tous les vents qui soufflent dans l'archipel Polaire amènent une hausse de température : ou bien ils proviennent des régions du midi, ou bien ils traversent de vastes étendues maritimes. Même le vent du nord-ouest, le courant atmosphérique le plus fréquent dans l'archipel Polaire, apporte un air relativement tiède, et l'on peut y voir sinon la preuve, du moins une très forte présomption que tout l'espace compris entre les îles boréales de l'Amérique et les côtes sibériennes est occupé par des régions maritimes où s'étendent peut-être des eaux libres, et où du moins le rayonnement n'exerce pas la même action de refroidissement que dans l'intérieur des terres[1]. L'Amérique a donc son pôle de froid, non dans les parages de l'Océan situés près du pôle géométrique, mais dans son archipel boréal : parfois ce point de plus basse température se trouve vers le milieu de la ligne qui relie le pôle proprement dit au pôle magnétique. Ce pôle de froid est spécial à l'Amérique, et les observations des météorologistes permettent d'affirmer qu'il ne se confond jamais avec l'autre pôle de plus grand froid, celui de l'Asie sibérienne, dont le point mobile se balance entre Yakoutsk et Nijne Kolimsk. Le pôle asiatique, le plus continental des deux, est aussi de beaucoup le plus froid, puisque les basses températures y seraient descendues de 60 à 65 degrés au-dessous de zéro. D'ailleurs les points virtuels désignés par ce nom de « pôles du froid » se déplacent incessamment suivant les conflits des airs, et nulle part ils ne sont plus incertains dans leur marche qu'en ces régions polaires. Nares a constaté des changements de température comportant plus de 12 degrés centigrades en l'espace de vingt minutes. Aussi, même par le plus beau temps, les navigateurs doivent-ils

[1] Jahrv, mémoire cité.

être toujours prêts pour recevoir la tempête : les bateaux de sauvetage sont à la disposition immédiate des marins ; les approvisionnements nécessaires en cas de fuite sont amarrés sur le pont ; tous les préparatifs ont été faits pour le moment critique[1]. Il faut observer les signes de l'air et de l'eau, la forme des nuages, l'apparence des brumes, les phénomènes de la réfraction, non moins que le baromètre. Surtout pendant la nuit, les tempêtes sont à craindre, alors que les navires impuissants sont le jouet de la banquise qui les emprisonne, les heurte, comprime leurs membrures ou se brise autour d'eux. On s'étonne que malgré ces périls tant de marins soient revenus de ces pays de la mort !

La flore de l'archipel Polaire, bien humble pourtant, n'est pas sans beauté. Dans la terre de Grinnell, les « saulaies » où les fûts sont aussi pressés que les brins de mousse dans les forêts d'Europe, s'élèvent à 2 ou 3 centimètres en hauteur, revêtant de nuances vertes des surfaces étendues, et les lichens de toute espèce, bruns, jaunes, rouges, verts, brillent de couleurs qui semblent plus vives que sous d'autres latitudes. On distingue à de grandes distances les teintes multicolores du paysage. De vastes espaces sont couverts de saxifrages rouges et de dryas, petites rosacées avec des touffes de fleurs blanches. En quelques semaines, les plantes achèvent leur cycle de vie : à peine ont-elles dardé leur pointe au-dessus de la neige qu'elles épanouissent déjà leurs boutons. Des herbes hautes d'un demi-mètre bordent le rivage des lacs. Mais, à l'exception du bois flotté, très rare dans l'archipel Polaire, si ce n'est à l'entrée de la mer de Davis et sur les côtes tournées vers la mer de Bering, les îles arctiques n'ont point d'espèces qui puissent servir de combustible : seulement dans les terres voisines du continent américain croît une humble plante, la *cassiope tetragonia*, fort riche en matière résineuse et que l'on recueille avec soin pour allumer les substances lentes à brûler[2]. L'herbier des plantes recueillies pendant l'expédition de Penny, principalement sur les bords du canal de Wellington, entre North-Devon et Cornwallis-island, comprend 54 phanérogames.

Les îles ont aussi leur faune : de même que l'Amérique Anglaise, dont elles sont le prolongement, elles sont parcourues par loups, renards, lièvres, lemmings, hermines, et les Eskimaux les désignent par excellence comme la « Terre de l'Ours Blanc »[3]. Les caribous des terres continentales passent dans les îles polaires dès que la fonte partielle des neiges leur per-

[1] Albert Markham, *A Whaling Cruise to Baffin's bay*.
[2] H. W. Klutschak, *Als Eskimo unter den Eskimos*.
[3] Mac-Clure, *The Discovery of the North West Passage*.

met d'y trouver leur pâture, et ils retournent au sud dès que les détroits sont pris de glace ou même plus tôt là où le passage est assez étroit pour qu'ils puissent nager au travers[1]. On trouve le bœuf musqué jusque dans la terre de Grinnell, vers l'extrémité septentrionale de l'archipel, et le renne y habita jadis[2]. Au moins une espèce d'oiseau, le ptarmigan (*lagopus rupestris*), y passe toute l'année, et plus d'une trentaine d'espèces accourent avec la lumière estivale. Les oiseaux aquatiques, aux plumes éclatantes, peuplent les baies pendant quelques semaines, puis s'enfuient vers les plaines continentales. D'après Otto Torell, le nombre des espèces d'oiseaux indigènes est deux fois plus considérable dans l'Amérique boréale forestière que dans les îles situées au sud du détroit de Lancaster, et dans celles-ci la proportion des espèces est triple de celles qui fréquentent l'archipel de Parry et la terre de Grinnell[3]; enfin les oiseaux n'émigrent pas au delà du cap terminal de cette dernière île. Le genre des moineaux, représenté dans l'Amérique Anglaise par vingt espèces, n'en a plus que deux dans les îles Parry, et l'on n'y trouve qu'un seul rapace, *stryx nyctea*. Les îles polaires du nord, comme celles du sud, ont leurs falaises et leurs escarpements rocheux, où certains oiseaux, tels que l'eider (*somateria mollissima*), viennent couver par millions, choisissant avec soin les sites où ils n'ont rien à craindre des renards; malheureusement l'homme peut les y poursuivre. Les volatiles de diverses espèces se groupent toujours de manière à ne pas empiéter sur le domaine les uns des autres. Il en est qui ne placent leurs œufs que dans les anfractuosités des rochers verticaux, d'autres ne couvent que dans les éboulis; d'autres encore se distribuent les terrasses superposées des hautes berges, évitant surtout les îles que des glaces rattachent pendant l'été à la grande terre. Lorsque les explorateurs polaires pénétrèrent pour la première fois dans les îles lointaines de l'archipel, les oiseaux se laissaient prendre à la main.

Les poissons diminuent comme les oiseaux dans la direction du sud au nord : tout à fait dans la zone polaire, les eaux salées n'en contiennent au plus qu'une dizaine d'espèces, et les lacs d'eau douce sont presque entièrement dépeuplés; un saumon se rencontre encore dans les eaux de Grinnell-land. Au nord du cap Sabine, dans la manche d'entrée de la mer Paléocrystique, on n'a point vu de cétacé, et une seule espèce de phoque pénètre au delà des détroits[4]. Mais dans les froides mers de Baffin les grands cétacés

[1] John Richardson, *Boat-voyage through Rupert's land.*
[2] Ad. Greely, ouvrage cité.
[3] *Petermann's Geographische Mittheilungen*, 1862, Heft II.
[4] Fielden; Hart, *Nares Arctic Expedition.*

étaient jadis fort nombreux. Les anciens navigateurs parlent de troupeaux de baleines franches ayant compris jusqu'à une centaine d'individus. La poursuite de ces animaux a été pour une part notable dans l'exploration détaillée des golfes et des criques de l'archipel. Vers 1840, on comptait annuellement cent cinquante baleiniers dans la mer de Baffin, surtout dans les parages du golfe de Cumberland; en 1860, une vingtaine seulement continuaient de visiter ces mers, où diverses couleurs de l'eau indiquent l'extrême abondance de vie animale; on n'en voit plus guère maintenant, la baleine ayant été presque complètement exterminée de ces mers; cependant la mer s'était repeuplée en 1886, grâce à un blocus de trois années que la banquise avait fait autour du golfe de Cumberland. Les phoques vivent encore en multitudes dans ces eaux, et quelques baies sont peuplées de morues : celles que l'on rencontre dans les eaux méridionales de Baffin's land ont même un goût plus fin, dit-on, que celles de Terre-Neuve. Le monde des petits animaux, de même que celui des espèces supérieures, offre un appauvrissement graduel dans la direction du sud au nord. Par un étrange contraste, les moustiques, fléau des régions polaires situées au sud du 70^e^ degré de latitude, disparaissent presque entièrement dans les îles plus septentrionales : même pour eux le climat du nord est devenu trop rude. Les coléoptères, les papillons, qui sont encore nombreux dans les îles de l'archipel voisin du continent, et dont quelques espèces se distinguent par des couleurs éclatantes, n'ont pas pénétré dans les îles Parry; on n'y trouve qu'une araignée[1].

Les Eskimaux insulaires, beaucoup moins nombreux encore que ceux du Groenland, sont incontestablement leurs frères de race et de langage, quoique de grandes différences, conséquence de l'isolement, aient été constatées entre les divers groupes. Sur un espace approximatif de 2 millions de kilomètres carrés, c'est à 2000 individus peut-être, à 3000 au plus, que s'élèverait l'ensemble de la population. On désigne les différentes peuplades ou subdivisions familiales d'après la contrée du séjour habituel. Ainsi les riverains du littoral, sur le détroit de Hudson, sont appelés les Sikosuilar-miut, les « Gens » ou *Miut* « de la Rive sans glaces ». Dans le corps principal de la terre de Baffin, les Aggo-miut, Akudnirmiut ou Oko-miut sont également désignés d'après leur contrée. Une des tribus qui diffère le plus des autres par le genre de vie est celle des

[1] Otto Torell, *Petermann's Mittheilungen*, 1881.

Talirping, la seule qui, à une époque récente, habitait encore dans l'intérieur des terres : elle peuplait les bords du lac Nettilling, refuge des phoques; maintenant les Talirping sont devenus riverains de la mer comme tous les autres Eskimaux de l'archipel. L'appel du commerce étranger en a fait des habitants de la côte; mais, de même que tous leurs frères innuit, ils ont beaucoup diminué en nombre depuis l'arrivée des navigateurs européens. Une des plus fortes tribus, la plus forte peut-être, est celle des Netchillik, qui vivaient autrefois dans l'isthme de Boothia, et qui ont émigré depuis le milieu du siècle vers les côtes septentrionales et occidentales de King William's land, où ils trouvent en abondance des phoques et du poisson et chassent le renne pendant l'été : les approvisionnements faits pendant la bonne saison suffisent pour les jours du long hiver[1].

On dit qu'aux premiers temps de la pêche à la baleine, pendant la deuxième décade de ce siècle, la population innuit riveraine du golfe de Cumberland était d'environ 1500 personnes : c'est à une centaine près le chiffre donné par Boas en 1884 pour le nombre total des indigènes dans toute la terre de Baffin, une des contrées les moins désertes de l'archipel. Les maladies contagieuses, et principalement la syphilis, apportée par les matelots, ont certainement causé ce lamentable amoindrissement de la race; en 1883, la diphtérie, dont les Eskimaux attribuèrent l'introduction au voyageur Boas, s'ajouta aux autres maladies pour hâter l'extermination des naturels, et dans certaines tribus l'infanticide est commun. C'est à tort que l'on a fréquemment considéré la diminution de la pêche comme la cause des famines qui ont souvent décimé la population. Il est vrai que les baleines ont presque entièrement disparu et ne sont plus chassées par les Eskimaux que dans le détroit de Hudson et les parages voisins; mais les phoques, non pourchassés par les baleiniers européens, peuplent encore les côtes de Baffin's land en multitudes : au printemps, on les voit par centaines se prélasser au soleil le long des fissures côtières de la glace. Si les Eskimaux ont parfois à craindre la faim dans cette saison, c'est que la glace, devenue trop faible pour porter les chasseurs, est encore trop forte pour que la pression des bateaux suffise à la briser. Souvent aussi des tempêtes prolongées empêchent les indigènes de se hasarder sur la mer, et la situation devient tout à fait périlleuse quand un des membres de la tribu vient à mourir, car la coutume interdit alors la chasse et la pêche pendant plusieurs jours[2]. L'Eskimau ne donne ni ne

[1] Klutschak, ouvrage cité.
[2] Boas, mémoire cité.

vend jamais en entier le corps du phoque capturé : il en garde toujours un morceau pour le rejeter dans la mer[1]. C'est à la fois une restitution et une prière faite à l'Océan pour les pêches futures.

Les vestiges d'anciennes habitations ont été rencontrés par la plupart des navigateurs sur divers points du littoral. On a vu des restes de cabanes dans toutes les îles de l'archipel de Parry; de grands villages s'élevèrent en des endroits situés à quelques centaines de kilomètres de tout campement actuel. Les débris de l'industrie humaine que l'on a retrouvés le plus près du pôle à 11 kilomètres au sud du 82$^e$ degré de latitude, ont été ramassés par Fielden au bord de la mer Paléocrystique : c'étaient un traîneau, une lampe et un grattoir. Greely découvrit aussi des ruines de constructions dans l'intérieur de Grinnell-land; mais, après examen, ces restes lui parurent avoir appartenu à des établissements temporaires et il ne crut pouvoir s'expliquer l'abandon des traîneaux que par quelque désastre. Il donne les limites de la zone d'habitation permanente dans la région des passages vers la mer polaire comme se trouvant au nord du 80$^e$ degré de latitude et coïncidant avec la frontière extrême du territoire que parcourt le renne et que visite le morse. Les indigènes ont des légendes qui se rapportent à d'anciens habitants du pays, les Tornit[2], barbares ignorant l'arc et les flèches, mais habiles en maléfices; en certains récits mythiques, ils se confondent avec des êtres monstrueux qui auraient eu un corps d'homme et des pattes de chien. Les Tornit ont été exterminés ou se sont éteints par mort naturelle, car, disent les sages innuit, « la terre était trop petite pour porter les deux races ». Les Eskimaux, les moins nombreux des hommes, croient aussi à la loi de Malthus : comme perdus dans l'immensité, il leur semble pourtant que le monde est à peine assez riche pour les nourrir.

Forcés à la vie nomade par les nécessités de la chasse, de la pêche et du commerce, les indigènes connaissent une vaste étendue de leur domaine insulaire, et l'explorateur qui s'arrêterait de tribu en tribu pourrait apprendre en un petit nombre de lieux d'étape quel est le réseau complet des chemins suivis entre les bouches du fleuve Mackenzie et les rivages de mer de Baffin. Mais ce n'est pas sans de grandes précautions que les chasseurs eskimaux peuvent s'aventurer au loin, car les traditions de sang et de vengeance séparent maintes peuplades, et même celles qui ne sont pas divisées par des haines héréditaires se soupçonnent et se jalousent mutuel-

[1] H. Rink, *Petermann's Mitteilungen*, 1889, Heft V.
[2] Tunuk, d'après Kumlein, *Smithsonian Miscellaneous Collections*, vol. XXIII, 1882.

lement; parfois les tribus sont censées vivre en paix; mais elles ont des champions, délégués de la peuplade, qui en portent les haines et qui assument les dangers sur leurs têtes; ils se cachent, rôdent les uns autour des autres et souvent s'entretuent[1]. Chez les Netchillik, une femme armée d'un couteau s'avance au-devant des visiteurs, pour leur offrir la paix ou la guerre.

L'accueil que l'on fait aux étrangers témoigne de cet esprit de malveillance. Quand l'Innuit de Baffin's land vient demander l'hospitalité à une tribu étrangère dans laquelle il n'a ni patron ni ami, il doit s'arrêter à une certaine distance des cabanes et attendre qu'un des jeunes hommes du campement vienne au-devant de lui. Les bras rejetés en arrière, la joue tendue, il reçoit sans résistance un soufflet, qu'il rend aussitôt après, puis le combat s'engage, et dure aussi longtemps que l'un des deux adversaires ne s'avoue pas vaincu. En vertu du droit traditionnel, le vainqueur pourrait tuer sur place l'homme dont il a triomphé, mais il est rare que le meurtre s'accomplisse, et d'ordinaire les deux combattants finissent par s'embrasser : l'étranger est accueilli dans la tribu en qualité d'égal. On lui donne femme et il cesse d'appartenir à la tribu maternelle. Le mariage est une des causes principales de l'expatriation, le mari quittant presque toujours les siens pour aller demeurer avec les parents de sa femme. L'adoption d'enfants étrangers contribue également à mêler diversement les tribus; enfin, les métissages sont communs depuis que les baleiniers visitent le littoral et ont fondé des établissements, autour desquels sont venus se grouper les indigènes. Telle a été l'influence des blancs, que la langue commerciale du pays, des bords de la mer de Baffin jusqu'à l'Alaska, est désormais une sorte d'anglais-eskimau, auquel se mêlent aussi des mots danois, portugais et même kanakes[2] : le terme français de « troc » est généralement employé pour les échanges. D'ailleurs le vocabulaire est très pauvre, malgré tous ces apports étrangers. Les Netchillik n'ont pas de termes propres pour exprimer les couleurs autres que le « sombre » : ils procèdent par comparaisons.

Les Eskimaux de l'archipel ne reconnaissent aucune autorité : la coutume est leur seule règle, et quand ils doivent s'en départir à la suite de quelque grand événement qui dérange toutes les prévisions, il faut le commun accord pour effectuer le changement. Les Eskimaux des îles croient vaguement à un être supérieur, mais n'en taillent point d'images; ils ne font pas non plus de cérémonies pour détourner le malheur d'une vie fu-

[1] Klutschak, ouvrage cité.
[2] Boas, mémoire cité; — H. Markham, *A Whaling Cruise*.

ture dans l'éternel hiver ou pour s'attirer la bénédiction d'un éternel été. Fort dévoués à la communauté, jamais ils ne garderaient pour leur seule famille la chair d'un phoque ou d'un renne; tous en ont leur part et les premiers servis sont les malades et les veuves. Les mariages sont généralement décidés longtemps à l'avance; quelquefois même les filles sont fiancées dès le berceau; si la promise meurt en bas âge, l'homme auquel elle était destinée a le droit de revendiquer comme sa future épouse la première enfant qui naîtra dans la tribu[1]. Les hommes et les femmes, ainsi que les gens de diverses peuplades, se distinguent par la coupe des cheveux, la forme des vêtements, par les traits du tatouage au nez, aux joues, au menton. Jadis les femmes de Baffin's land ne se tatouaient qu'après le mariage; maintenant l'habitude de se défigurer ainsi se perd de plus en plus. D'après les règles traditionnelles de la division du travail, les hommes seuls ont le droit de chasser et de pêcher; mais la femme doit tirer le phoque hors de l'eau et traîner le gibier; elle porte les pierres et construit les maisons.

Quoique ne reconnaissant point de maîtres, les tribus, avant d'être réduites, comme le sont la plupart d'entre elles, à un petit nombre de familles, témoignaient une déférence toute spéciale à un de leurs vieillards, à un « homme qui comprend tout » et auquel on demandait toujours conseil, parfois en venant lécher la terre devant lui, comme on le faisait aussi jadis devant les Européens. Il indiquait les jours favorables pour changer de résidence, entreprendre les voyages et les chasses; il présidait les fêtes et s'adressait pour la communauté aux divinités propices; après sa mort, on lui rendait de grands honneurs et l'on déposait dans sa tombe des objets précieux, armes, instruments et parures; on n'oubliait pas non plus de placer à côté du défunt les engins de chasse et de pêche, afin qu'il trouvât la nourriture nécessaire dans les pays d'au-delà. De nos jours on est moins généreux, cependant on jette toujours dans la fosse quelques menues offrandes : depuis que le commerce a mis les Eskimaux en rapport avec les Européens, ceux-ci leur ont donné des photographies, des journaux illustrés, qui sont fort appréciés pour la décoration des tombeaux. Mais la crainte des influences funestes ne permet pas aux Eskimaux de veiller parents et amis jusqu'au moment fatal. Quand on les laisse s'éteindre tranquillement dans leur cabane, on la fuit pour aller habiter une autre demeure; sinon, on les porte à l'air libre pour y mourir. Tous détournent les yeux du cadavre, et les personnes désignées pour l'enterrer

[1] Klutschak, ouvrage cité.

sont tenues pendant quelque temps à l'écart et doivent subir certaines cérémonies de purification; il est interdit de se servir des chiens pour transporter le corps, de peur qu'ils ne soient, eux aussi, saisis par le méchant esprit qui rôde sans cesse autour des vivants : durant la période du deuil ou *tarbou*, il faut même nourrir les chiens d'une manière spéciale pour éloigner d'eux le mauvais sort. La naissance d'un enfant peut être également suivie de grands dangers, que l'on essaye d'éviter en obligeant la femme à accoucher seule, dans une cabane isolée. Le père ne reçoit l'enfant dans ses bras qu'un mois après la naissance.

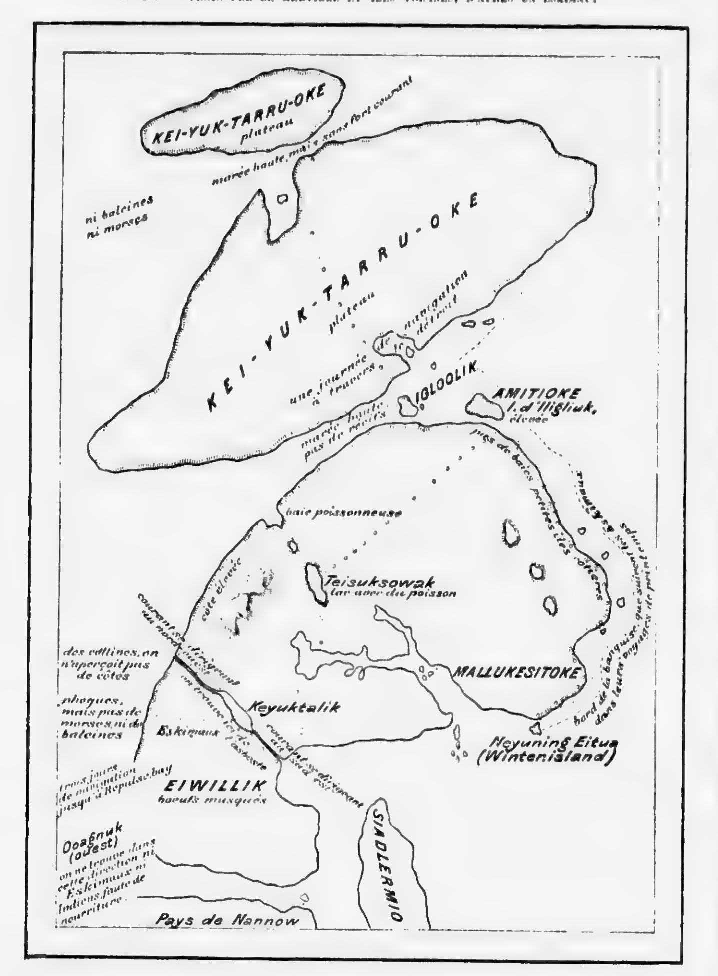
Lorsque les Innuit insulaires se servaient encore du kayak, ils le cédaient beaucoup aux Groenlandais comme constructeurs et rameurs. Maintenant ils ont complètement abandonné ce genre d'embarcations et n'emploient que des canots achetés aux baleiniers. Mais ils conservent la plupart de leurs anciennes industries, et comme artistes ils l'emportent de beaucoup sur les Eskimaux du Labrador et les riverains de la mer de Hudson. Chez eux, vêtements, instruments de chasse, objets sculptés, tout se fait plus solidement et avec plus de goût que chez les voisins du sud, ce qui provient peut-être de la demande qu'en font les baleiniers européens; ces Eskimaux seuls connaissent l'art de préparer les peaux blanches et à long poil fin des phoques nouveau-nés, utilisées pour des jaquettes que l'on porte au-dessous de la fourrure extérieure; les femmes se réunissent en chambrée pour faire subir à ces peaux une macération préalable en les mâchant et en les recouvrant de salive[1]. On sait par les récits de presque tous les navigateurs que les Eskimaux de l'archipel Polaire ont un sens topographique étonnant et qu'ils ont souvent dressé des cartes détaillées, dont les marins d'Europe ont dû reconnaître l'exactitude : c'est à une carte de l'Eskimau Iliguik que Parry dut de découvrir le détroit de Fury and Hecla. D'ordinaire les Innuit se bornent à figurer les contours des terres sur la neige, soit en creux, soit en relief, par un mouvement vertical ou latéral du pied[2]. Mais les Eskimaux apprennent aussi très facilement à dessiner comme les Européens; le voyageur Klutschak raconte que les enfants se pressaient autour de lui pour obtenir un morceau de crayon et du papier, puis restaient des heures à copier les lettres de l'alphabet et des modèles.

Les longs voyages en des régions monotones où il est si difficile de reconnaître un trait saillant ont évidemment donné aux Eskimaux le sens topo-

[1] Schwatka, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1881.
[2] F. F. Payne, *Eskimo of Hudson's strait*. Proceedings of the Canadian Institute, 1889.

graphique remarquable qui les distingue. Poussés par la faim, ils entreprennent parfois des migrations fort périlleuses à travers des bras de mer,

N° 38. — PÉNINSULE DE MELVILLE ET ILES VOISINES, D'APRÈS UN ESKIMAU.




sur les glaçons mouvants. Pendant les hivers froids ils ont souvent franchi le détroit de Lancaster pour aller s'établir temporairement dans l'île de Tudjan ou North-Devon, sur la côte orientale. Il est plus rare que des Eskimaux traversent le détroit de Hudson pour gagner le Labrador:

cependant des bandes se risquent parfois sur cette glace dangereuse, que la violence du flux de marée brise souvent, même dans la saison des grands froids. Durant tout le passage, personne ne prononce une seule parole, de peur que le son de la voix n'évoque les esprits mauvais[1]. Un des lieux de passage les plus fréquentés dans l'archipel Polaire est le détroit de Fury and Hecla, entre Baffin's land et Melville-peninsula. De même, le détroit de Simpson, entre l'île du Roi Guillaume et presqu'île d'Adelaide, est traversé par l'une des grandes routes naturelles des Eskimaux : c'est aussi la voie que les compagnons de Franklin, après leur désastre, voulaient prendre pour échapper à la région des glaces.

La connaissance des lieux aide singulièrement les indigènes dans leurs chasses : ils savent où plongeront les phoques, où ils reparaîtront à la surface de l'eau et remonteront sur la banquise, à quel trou de la glace ils viendront respirer. Ils comptent sur leurs pratiques superstitieuses pour capturer le gibier, mais bien plus encore sur leurs observations sagaces, du vent, de la neige et des brumes, des mille phénomènes de l'espace. En maints endroits on remarque des « hommes de pierre » : ce sont des piles à grossière ressemblance humaine que les chasseurs ont élevées pour effrayer les rennes : les animaux poursuivis se jettent en des fondrières d'où ils ne peuvent plus sortir et on les abat sans peine; d'autres « hommes de pierre » sont placés sur les cols où passent toujours les rennes de vallée à vallée, et les tireurs se couchent derrière ces piles pour viser les animaux à coup sûr[2]. Mais la diminution constante des indigènes leur fait négliger maintenant ces anciennes pratiques et les réduit de plus en plus à la seule capture du phoque et des poissons. La grande mortalité des chiens, ces compagnons indispensables de l'homme dans ses voyages et dans ses chasses, menace d'empêcher complètement les migrations périodiques des tribus. Sur les côtes du golfe de Cumberland les attelages ont diminué des deux tiers : heureusement la maladie, importée du Groenland, n'a pas dépassé la côte orientale de Baffin's land.

Une région telle que l'archipel Polaire ne saurait avoir ni villes, ni villages proprement dits, mais seulement quelques campements, permanents ou temporaires. Actuellement le plus fréquenté des marins d'Europe est celui de Kekerten, situé dans une île du Tinikdjuarbing ou golfe de Cum-

[1] Boas, mémoire cité.
[2] Boas; — Klutschak, ouvrages cités.

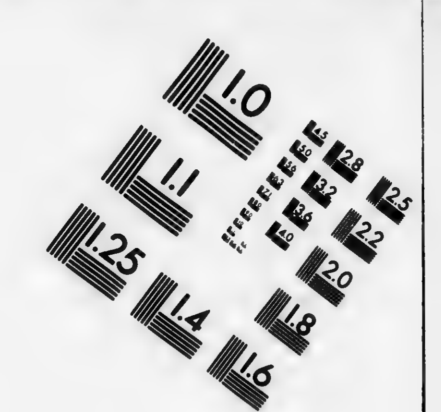
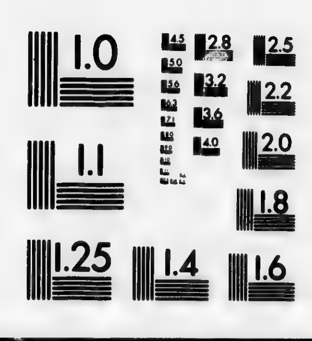
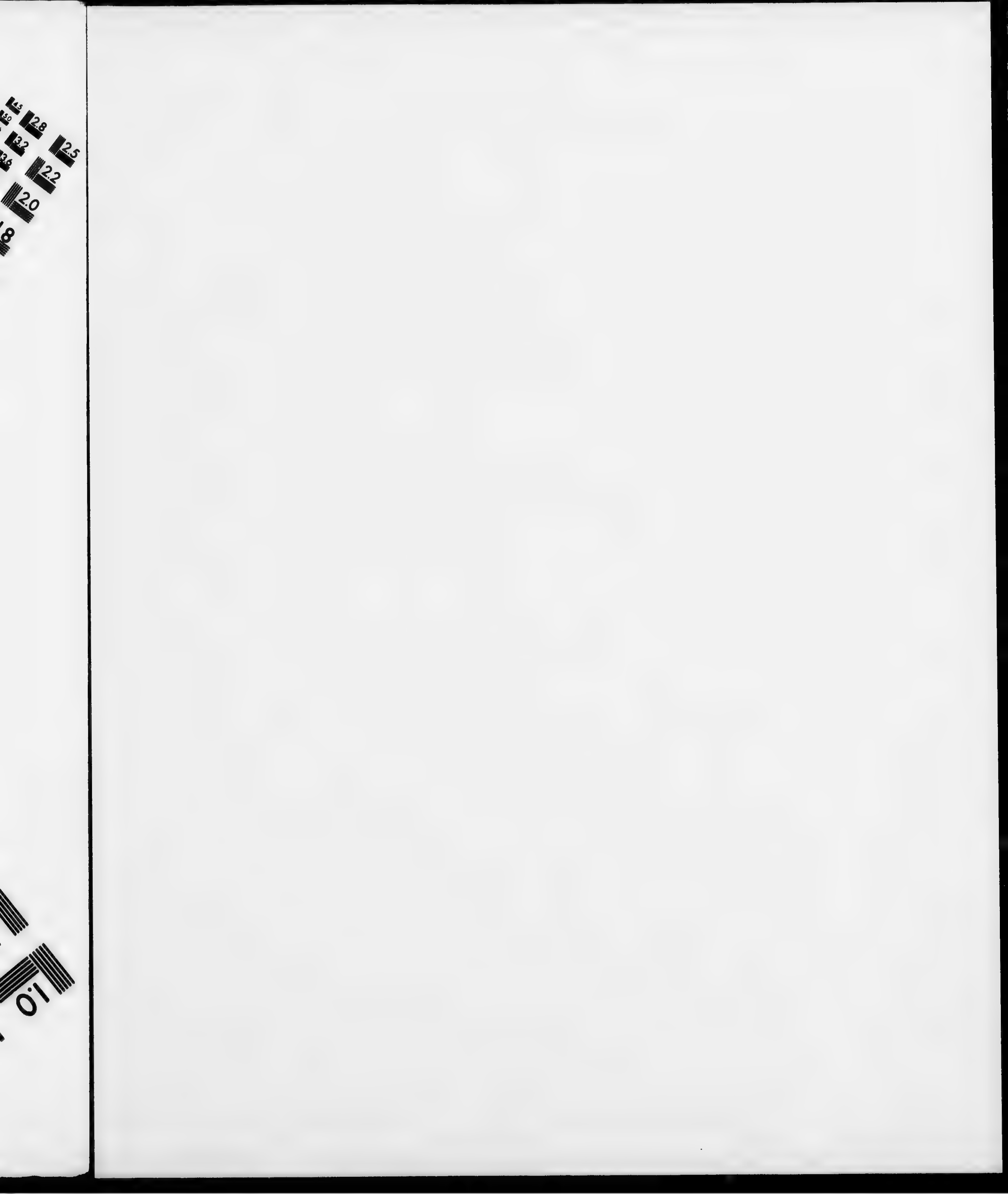


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

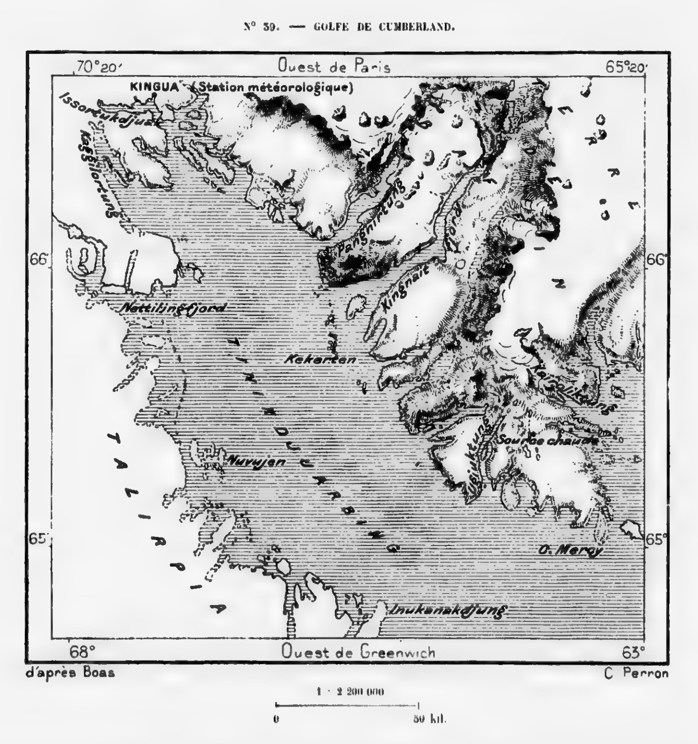


6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0

berland, à l'entrée du fjord de Kingnaït. Les deux seules stations de baleiniers qui existent encore dans les îles Arctiques sont établies à Kekerten, et de toutes parts des Eskimaux sont venus se grouper autour d'elles. A l'extrémité septentrionale du golfe de Cumberland, une autre réunion de cabanes, que l'on atteint par un labyrinthe de passages tortueux, Kingua, dut sa notoriété d'un jour au choix qu'en fit la commission allemande pour

N° 39. — GOLFE DE CUMBERLAND.




y établir un des observatoires circumpolaires. Plus au sud, dans la baie de Frobisher, l'Américain Hall a découvert un grand nombre d'objets, cordes, briques, morceaux de fer, de bois, de charbon, qu'il crut provenir des expéditions de Frobisher, de 1576 à 1578, et qui sont maintenant déposés dans le musée de la marine de Greenwich. Les indigènes donnent à l'île où se trouvaient ces reliques le nom de Kodlunarn, « Ile de l'Homme Blanc »[1].

Quelques échancrures du littoral, quelques îles sont aussi devenues fa-

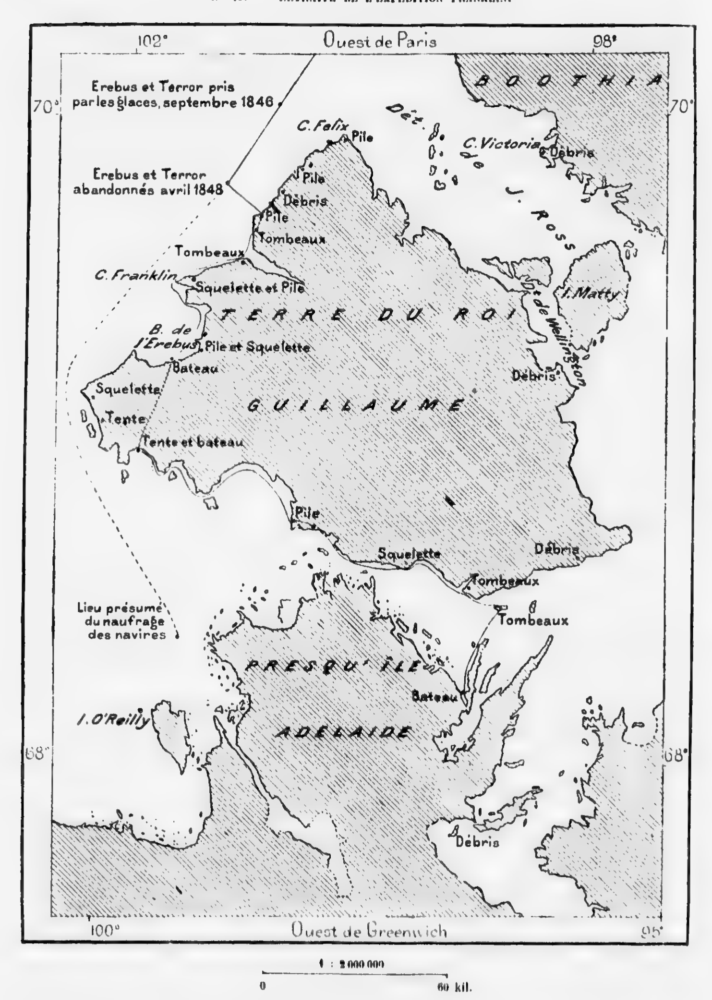
[1] Hall, *Life with the Esquimaux.*

meuses dans l'histoire de la géographie à cause de l'abri qu'elles ont offert à des navigateurs ou des séjours forcés qu'ils ont dû y faire dans une prison de glace. Ainsi le Fort Conger, sur la baie de Lady Franklin, et le rouge promontoire syénitique du cap Sabine, dans Ellesmere-land, rappellent le séjour et les malheurs de Greely et ses compagnons. Beechey-island, à l'angle sud-occidental de North-Devon, fut le principal lieu de rendez-vous pour les explorateurs polaires, grâce à son heureuse situation au carrefour des détroits, entre les rues de Wellington, de Lancaster, de Barrow, de Prince-Regent, de Peel. Le « port d'Hiver », Winter-harbour, sur la côte méridionale de l'île Melville, est connu depuis l'hivernage de Parry, en 1819, et c'est là que se fit en 1853 la jonction des itinéraires de circumnavigation par la rencontre de Kellett et de Mac-Clure, qui venait d'hiverner deux années de suite à Mercy-bay, sur la rive septentrionale de Banks-land. Une « île de l'Hiver », Winter-island, est aussi un des endroits historiques de l'océan Polaire, grâce au séjour de Parry dans sa deuxième exploration, alors qu'il vint engager son navire dans l'impasse de Repulse-bay, au sud de Melville-peninsula, et qu'il essaya vainement de franchir le détroit de Fury and Hecla, auquel il laissa le nom de ses bâtiments; Port-Bowen, Port-Leopold, situés en face l'un de l'autre sur les rives du détroit Prince-Regent, et où l'on ne voit que « grès, neige et glace », racontent également les souffrances des navigateurs polaires; le détroit de Bellot, entre North-Somerset et Boothia-Felix, rappelle les travaux de ce marin dévoué, qui disparut dans les glaces de Wellington-channel : une stèle funéraire a été élevée en son honneur à l'île Beechey.

Les lieux les plus connus sont ceux où l'on a découvert des traces du voyage de retraite fait par les compagnons de Franklin : Point-Victory, où Mac-Clintock trouva les premiers renseignements sur l'infortune de l'expédition; le cap Felix, près duquel les deux navires furent arrêtés dans le champ de glace; la baie de l'Erebus, où l'on commence à voir des buttes funéraires border le rivage; le détroit de Simpson, où les survivants gagnèrent enfin la terre ferme; la baie de la Faim, qu'un seul des fugitifs dépassa pour aller tomber un peu plus loin, au bord d'un fjord de la péninsule Adelaide. Le désastre de cette expédition, qui, pendant les années suivantes, fit armer tant de navires pour la recherche des naufragés, a été la principale raison du long arrêt survenu dans les explorations polaires. Mais l'établissement de postes fixes ayant pour points de ravitaillement des stations du continent américain rendra dans l'avenir les recherches plus faciles. D'ailleurs on est encore loin d'avoir utilisé toutes les ressources que l'industrie moderne met au service de la navigation : c'est en 1871

que le premier navire à vapeur, le *Polaris*, fut employé à l'exploration des régions arctiques. En 1850, John Ross lâcha deux pigeons voyageurs dans

N° 40. — RETRAITE DE L'EXPÉDITION FRANKLIN.




1 : 2 000 000

0 — 60 kil.

le détroit de Barrow, et l'un de ces oiseaux arriva en Écosse après un voyage de 4000 kilomètres, qui dura 120 heures[1].

[1] Sherard Osborn, *Stray Leaves from an Arctic Journal*.

Le tableau suivant indique les divers noms, usuels ou moins souvent employés, des principales terres arctiques, avec leurs subdivisions :

| | | |
|---|---|---|
| ARCHIPEL DU NORD-EST. . . . . | Grinnell-land ou terre de Grinnell (Grant-land, etc.). | |
| | Ellesmere-land (North-Lincoln, etc.). | |
| | North-Devon (Tudjan). | |
| ARCHIPEL DU NORD . . . . . . | Grinnell-island. | |
| | North-Cornwall. | |
| | Cornwallis-island. | |
| | Bathurst-island. | archipel de Parry. |
| | Finlay-island. | archipel de Parry. |
| | Byam Martin-island. | archipel de Parry. |
| | Melville-island. | archipel de Parry. |
| | Prince Patrick-island. | archipel de Parry. |
| | Eglinton-island. | archipel de Parry. |
| ARCHIPEL DU SUD-EST . . . . . | Baffin's land, comprenant Cockburn-land, Penny-land, Fox-land, Meta Incognita (Kingnaït), etc. | |
| | Bylot-island (Possession-island, Uivang). | |
| | Resolution-island (Tudjakjuak). | |
| | Melville-peninsula. | |
| ARCHIPEL DE L'OUEST. . . . . . | North Somerset-island. | |
| | Boothia Felix-peninsula. | |
| | King William's land. | |
| | Prince of Wales-land. | |
| | Prince Albert-land, comprenant Wollaston-land et Victoria-land. | |
| | Banks-land, comprenant Baring-land. | |

L'extrém
ciellement
des mots
d'après la
mer de Be
Aliaska, t
plupart de
prévaloir,
141e degré
nait à l'em
fut vendue
lions de fr
cet achat,
peu inféri
comme on
neiges. L'
vrai que le
phoques, b
gereuse tu
littoral du
vernement
Nouveau M
pas moins
l'empire. C
ennemie d
nord-améri

## CHAPITRE IV

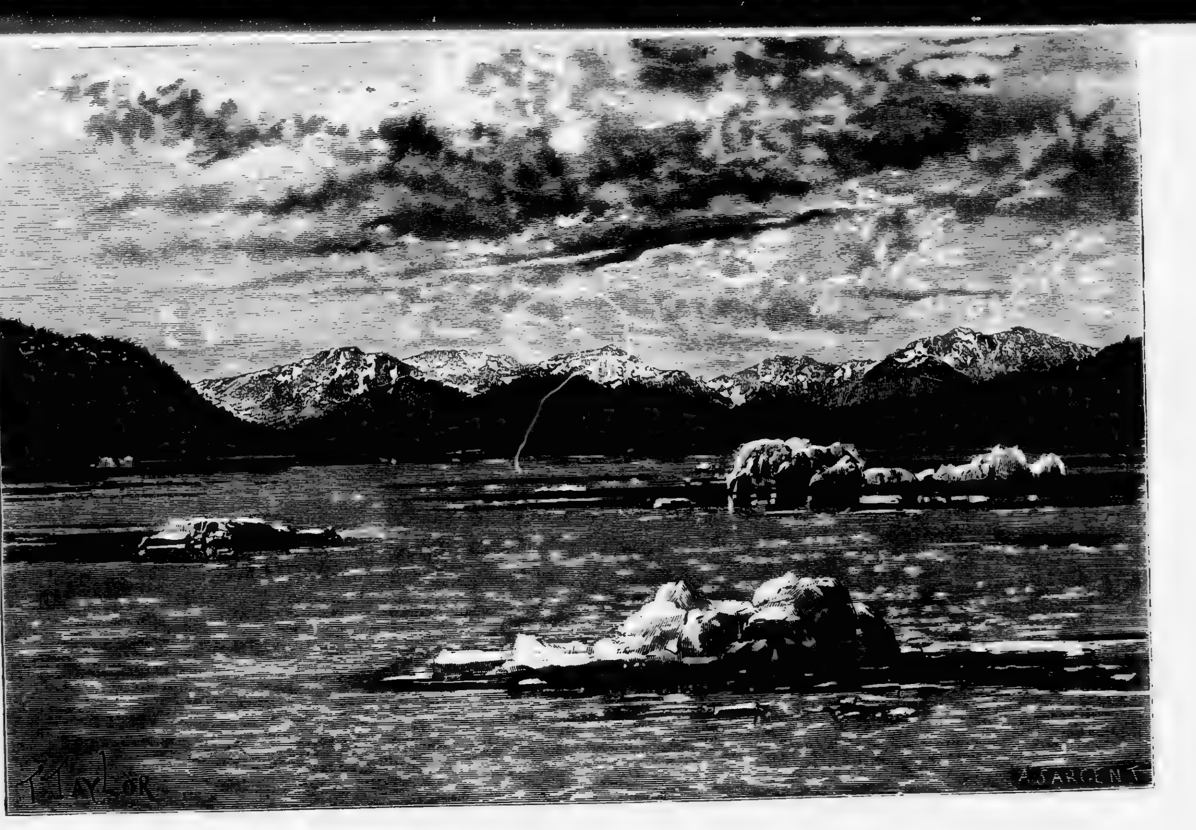
### ALASKA

L'extrémité nord-occidentale de l'Amérique du Nord est désignée officiellement sous le nom d'Alaska, dérivé, disent quelques étymologistes, des mots indigènes Al-ak-chak, la « Grande-Terre ». On l'appelle ainsi d'après la péninsule courbe qui se détache du continent au sud-est de la mer de Bering et se continue en mer par la chaîne des îles Aléoutiennes. Aliaska, tel était le nom jadis attribué à la presqu'île indigène dans la plupart des documents écrits ; mais peu à peu la forme d'Alaska a fini par prévaloir, et par s'appliquer à l'ensemble du territoire continental jusqu'au 141$^{e}$ degré de longitude à l'ouest de Greenwich. C'est la région qui appartenait à l'empire russe avant 1867 et qui, pendant le cours de cette année, fut vendue à la République Américaine pour une somme d'environ 37 millions de francs. Quoique l'opinion américaine ait longtemps protesté contre cet achat, le prix est minime pour un domaine qui s'étend sur un espace peu inférieur à 1 500 000 kilomètres carrés et qui n'est pas seulement, comme on l'a souvent répété, un pays de montagnes, de lacs glacés et de neiges. L'Alaska possède de grandes forêts, des mines, des pêcheries. Il est vrai que les ressources de la contrée sont encore, à l'exception des îles à phoques, bien imparfaitement exploitées, et que la population blanche, dangereuse tutrice des tribus indigènes, est encore des plus clairsemées sur le littoral du sud, le seul habitable. Toutefois il paraît étrange que le gouvernement russe ait consenti à se défaire de ses immenses possessions du Nouveau Monde, qui, tout en ne rapportant rien au trésor, n'en ajoutaient pas moins, par leur situation et leur grande étendue, à la majesté de l'empire. On explique cette décision par le désir qu'avait alors la Russie, ennemie de la Grande-Bretagne, de prouver sa sympathie à la fédération nord-américaine et de préparer pour l'avenir des conflits entre les deux

États limitrophes. Les diplomates russes semblaient avoir adopté la devise : « L'Amérique aux Américains ! », en leur laissant ce vaste domaine, destiné à servir d'amorce pour des conquêtes futures.

La partie sud-orientale de l'Alaska est délimitée par des frontières naturelles : à partir du degré 54° 40′ de latitude, elle comprend la région du littoral, jusqu'à l'arête de partage formée par la chaîne côtière ; toutefois, là où cette arête se trouve éloignée de la côte à plus de dix lieues marines (55 kilomètres et demi), la frontière sera tracée à cette distance, parallèlement au littoral. Près de la borne superbe du mont Saint-Élie, dont la cime est probablement en territoire américain[1], la limite devient toute conventionnelle et n'a pu être encore reconnue provisoirement qu'à l'endroit où le fleuve Yukon la traverse : ce n'est que la ligne idéale d'un méridien tirée jusqu'au bord de l'océan Polaire. Si la division politique avait suivi le trait le plus important de la région, elle se serait dirigée du Saint-Élie vers les chaînes de montagnes qui entourent à l'est les sources de la rivière du Cuivre, puis celles du Yukon et de ses affluents. Augmenté de ces hautes vallées, l'Alaska aurait été agrandi d'un tiers au moins en étendue, tandis que son importance réelle dans l'économie du monde n'eût, pour ainsi dire, pas été modifiée, car ces parties de l'Amérique sont presque sans habitants. Dans l'Alaska, devenu territoire de l'Union, la population est évaluée à 33 000 personnes seulement[2] ; elle se serait peut-être accrue de deux à trois mille individus si tout le bassin supérieur du Yukon avait été annexé. Toutes les îles qui avoisinent le littoral, Tchitchagov, Baranov, Amirauté, Kouprianov, Prince of Wales, Revilla-Gigedo et les archipels d'îlots qui les entourent, appartiennent politiquement aux États-Unis, ainsi que la chaîne des Aléoutiennes jusqu'à l'île Attou (Attoo). Le développement total des contours maritimes de l'Alaska, sans tenir compte des petites indentations et des îles, a été évalué à 13 000 kilomètres ; mais cette longue étendue du littoral, richement découpé de criques, de baies et de golfes, surtout dans la partie méridionale de la contrée, n'a qu'une bien faible valeur sous l'âpre climat polaire : la ligne du cercle arctique retranche de l'Alaska, pour ainsi dire, toute la partie située au nord du détroit de Bering. On a signalé ce fait bizarre, que le centre géométrique de tout le territoire de la République Américaine, du cap Sable, au sud de la péninsule floridienne, jusqu'à l'île Attou, à l'extrémité de la chaîne Aléoutienne, tombe en pleine mer, à proximité des rivages de la Californie.

[1] Détermination de Dall en 1874 ; — G. Davidson, *Proceedings of the R. Geogr. Soc.*, Oct. 1889.
[2] Recensement de 1880 : 33 620 habitants.




PAYSAGE DE L'ALASKA. — VUE PRISE SUR LES COTES DE L'ILE DE L'AMIRAUTÉ.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. G. de la Sablière, communiquée par la Société de Géographie.

Dans les p
saient déjà
Gvozdev y ab
cits du temps
1741 seulem
Bering et Te
la Croyère et
ment le litto
côte du conti
trèrent point
Kamtchatka,
dans l'archip
îles méridion
Cook, qui ét
s'avança dans
à l'étude du
exploitées pa
américaines a
mination des
établissement
générale sous
toral et dispo
indigènes, les
grands voyag
proche à bien
du Yukon. E
gak[2], tributa
la rivière Kus
Kolmakovskiy
nov, parcouru
kokvim. En 1
où commence
mencée en 18
jusque dans l
voyages d'expl
américaine »

[1] H. H. Bancrof
[2] Nous suivons,
ricains.

Dans les premières décades du dix-huitième siècle, les Russes connaissaient déjà vaguement l'existence du « Grand Continent de l'Est » et Gvozdev y aborda en 1730; mais sur les cartes construites d'après les récits du temps le nom d'Alaska est attribué à une île du détroit. C'est en 1741 seulement que commença l'exploration proprement dite, lorsque Bering et Tchirikov, — celui-ci accompagné par le géographe Delisle de la Croyère et le premier par le naturaliste Steller, — reconnurent séparément le littoral américain dans le voisinage du Saint-Élie et longèrent la côte du continent ainsi que la chaîne des Aléoutiennes. Toutefois ils ne pénétrèrent point dans l'intérieur des terres. En 1745, Novodiskov, venu du Kamtchatka, atteignit l'île d'Attou et de nombreux aventuriers le suivirent dans l'archipel. L'espagnol Quadra, en 1775, ne dépassa pas la traînée des îles méridionales; Arteaga ne franchit pas le barrage des Aléoutiennes, et Cook, qui étudia d'une manière plus précise les contours des rivages et s'avança dans l'océan Arctique jusqu'au cap Glacé, dut également se borner à l'étude du pourtour maritime; mais déjà les îles des Aléoutes étaient exploitées par les traitants et les chasseurs russes, les précieuses pelleteries américaines avaient pris le chemin de l'Europe et de la Chine, et l'extermination des indigènes avait commencé. En 1785, Jelikov fonda plusieurs établissements sur la côte du continent, désigné parfois d'une manière générale sous le nom d'*ostrova*, les « îles »[1]. Complètement maîtres du littoral et disposant du commerce de l'intérieur par la traite avec les chasseurs indigènes, les Russes n'avaient pas besoin pour leurs échanges de faire de grands voyages dans l'intérieur; cependant ils arrivèrent de proche en proche à bien connaître toute la partie sud-occidentale de l'Alaska, au sud du Yukon. En 1829, le métis russe Kolmakov remonta la rivière de Nushagak[2], tributaire de la baie de Bristol, et par une région semée de lacs, la rivière Kuskokvim, sur les bords de laquelle il fonda le poste fortifié de Kolmakovskiy, à plus de 400 kilomètres de l'Océan. Un autre métis, Glazounov, parcourut en 1832 la contrée basse qui sépare le bas Yukon et le Kuskokvim. En 1838, le poste de Nulato était fondé sur le Yukon, à l'endroit où commence le cours inférieur du fleuve. L'expédition de Zagoskin, commencée en 1842, se poursuivit dans toute la partie occidentale de l'Alaska, jusque dans le bassin du Koyukuk : ce fut le plus important de tous les voyages d'exploration faits par les Russes dans l'intérieur de la « Sibérie américaine » et le plus scientifiquement conduit. Quelques itinéraires de

[1] H. H. Bancroft, *History of Alaska*.

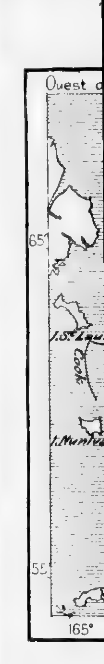
[2] Nous suivons, pour les noms peu connus de l'Alaska, l'orthographe usuelle des documents américains.

moindre valeur, complétant le réseau des voies frayées par les Russes dans l'Alaska, sont représentés dans un atlas publié à Sitka en 1842 par le métis ou « créole » Terentiev.

Les dominateurs de la contrée s'étaient réservé le droit exclusif de l'explorer; cependant les employés américains qui travaillaient à la construction du télégraphe intercontinental à travers le détroit de Bering, œuvre interrompue en 1867, contribuèrent pour une certaine part à la reconnaissance géographique du pays. Puis la cession du territoire eut lieu, et les Américains, désireux de savoir quelle était la valeur réelle du vaste domaine acheté par eux, s'occupèrent activement d'en poursuivre l'étude scientifique. De 1866 à 1868, le naturaliste Dall le visita en divers sens; Pétroff a dressé la statistique des tribus; Raymond, Schwatka, Everett ont suivi le cours du Yukon, bien connu maintenant de sa source à son embouchure; Allen en a longé les deux importants tributaires, le Tanana et le Koyukuk, et en outre il a remonté, presque jusqu'à son origine, la rivière du Cuivre et franchi la chaîne des Alpes Alaskiennes. Un Canadien, M. Mercier, qui a vécu plus de dix-sept années dans le pays et y a fondé plusieurs postes, a remonté le Tanana jusqu'à ses sources, et s'est avancé au nord de Yukon et du cercle arctique dans la haute vallée du Nunatok. Des mineurs, en grand nombre, ont traversé la chaîne proprement dite des Rocheuses et pénétré du versant maritime dans les plaines des contrées britanniques; des savants, tels que les frères Krause, Dawson, Ogilvie, ont passé sur leurs traces. Le réseau des premiers itinéraires s'achève dans les parties méridionale et occidentale de l'Alaska; les seules régions encore tout à fait inconnues dans l'intérieur du territoire sont celles du nord-ouest et du nord-est : la jonction ne s'est même pas faite entre les tracés des petites excursions entreprises par Ray autour de la station météorologique de Point-Barrow et les relevés du Koyukuk par Allen, du Nunatok par Mercier, du Kovak par Stoney. La nomenclature géographique devient de plus en plus anglaise dans l'intérieur, tandis que sur la côte la plupart des noms russes se sont maintenus. Au milieu de ces appellations diverses, anglaises ou russes, esquimaudes ou indiennes, on est étonné de rencontrer des lieux à dénomination française. Ce sont des voyageurs canadiens, métis ou de race pure, qui les ont désignés; c'est à eux aussi que les Américains doivent leur nom de « Bostoniens », employé naguère dans l'Alaska et sur les côtes de la Colombie Britannique[1].

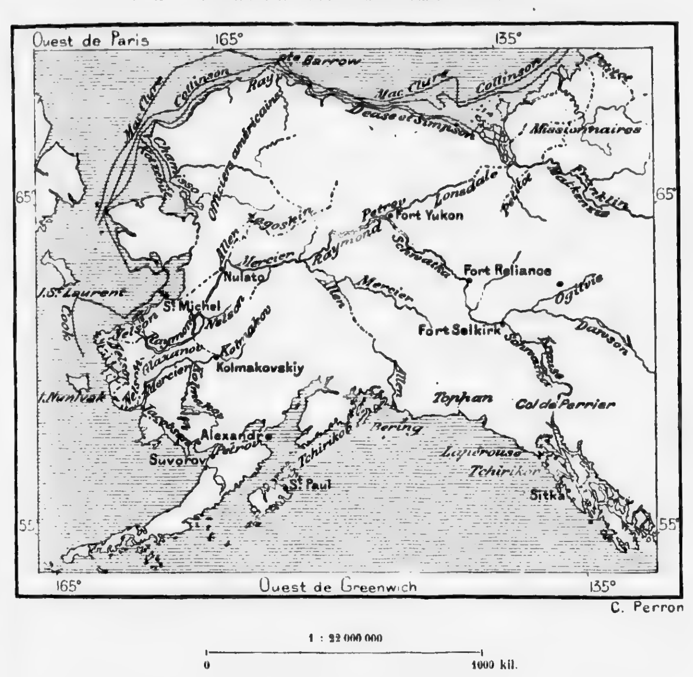
La chaîne des montagnes bordières de l'Alaska méridional n'appartient

[1] Abby Johnson Woodman, *Picturesque Alaska*.



pas même complètement aux États-Unis par son versant maritime, car la ligne de séparation politique tombe certainement en deçà de l'arête majeure de la Cordillère littorale. On peut dire que jusqu'au groupe du Saint-Élie les chaînes plus ou moins parallèles qui longent la côte du Pacifique se développent dans la Colombie anglaise. Le territoire alaskien n'est traversé que par des saillies secondaires, flanquées çà et là de promontoires latéraux, peu élevés en moyenne. La plupart des hauteurs ne

N° 11. — PRINCIPAUX ITINÉRAIRES DES VOYAGEURS DANS L'ALASKA.




1 : 22 000 000

0 — 1000 kil.

dépassent pas 600 mètres jusqu'au delà du 57e degré de latitude, où la région des grands fleuves de glace, en comprenant environ cinq mille, d'après Elliott, commence par le glacier de Patterson, à la surface inégale et boueuse. Mais dans les îles du littoral se dressent des monts d'une plus grande hauteur. Le mont Calder, au nord de l'île Prince of Wales, était en éruption lorsque Antonio Maurelle naviguait dans ces parages, en 1775; mais il s'est assoupi depuis cette époque, car aucun voyageur n'en a vu l'incendie. Le mont Edgecumbe, le San-Jacinto des premiers navi-

gateurs espagnols, qui domine un îlot situé à l'ouest de Sitka, dans l'île de Baranov, a 870 mètres de haut et l'on voit à sa forme, celle d'un cône tronqué, qu'il fut jadis plus élevé au moins d'un tiers; son cratère se creuse à 60 mètres et son pourtour est de 2 kilomètres environ ; en 1796, lors du voyage de Lutké, il « jetait encore des flammes ».

C'est par ses vallées, plus que par ses montagnes, que la région méridionale de l'Alaska est de formation remarquable. Dans cette région, le littoral est profondément découpé par des fjords qui se ramifient à l'infini en manches et en coulées secondaires. Aucune autre partie de la côte américaine du Pacifique, dans l'hémisphère boréal, n'offre pareil labyrinthe de détroits, détachant de la terre ferme onze cents îles et îlots qui paraissent avoir jadis fait partie du corps continental et qui du moins lui furent rattachés par les glaces. Au sud de l'Alaska, le large détroit de Dixon, entre Prince of Wales et le groupe de Queen-Charlotte, interrompt le dédale des îles, et la zone littorale de fjords est beaucoup moins large, bien qu'elle se continue jusqu'à l'entrée de Juan de Fuca, pour cesser brusquement à l'angle du cap Flattery. Au nord du Cross-sound, la côte, quoique découpée, est beaucoup plus régulière que dans l'Alaska méridional, et de l'autre côté de la péninsule et des îles Aléoutiennes elle se développe en longues lignes faiblement infléchies et en presqu'îles massives. Sur tout le littoral de l'océan Arctique elle se prolonge de l'ouest à l'est sans fortes saillies et les indentations les plus profondes y sont marquées par des cordons de sable. Évidemment, les découpures du rivage, dans l'Alaska méridional, sont dues à la structure des montagnes qui se sont plissées et brisées, laissant entre elles un réseau de cassures que les glaces emplissaient autrefois et qui maintenant sont occupées par les eaux de la mer, ramifiées en milliers de détroits et de ruelles. L'ensemble de ces îles, dont les principales ont gardé les noms donnés par les navigateurs russes du dernier siècle, est parfois désigné par l'appellation générale d'archipel Alexandre. Cependant la plus grande de ces terres insulaires, Prince of Wales, sa voisine Revilla-Gigedo et d'autres encore, rappellent la part que les marins anglais et espagnols eurent à l'œuvre de la découverte première. C'est à l'abri des vents du large, dans les chenaux qui longent le littoral proprement dit, à l'est des grandes îles, que naviguent les bateaux à vapeur côtiers : les passages sont des fjords ouverts aux deux extrémités, mais de formation analogue à ceux qui pénètrent dans la masse continentale. En moyenne leur profondeur est énorme : les « étroits » de Toungas, à l'entrée méridionale des fjords de l'Alaska, ont plus de 800 mètres d'eau.

La rangée des hautes montagnes commence immédiatement au delà de

l'archipel, au-dessus de la côte qui se profile presque en droite ligne vers le nord-ouest. Le mont Lapérouse se dresse à 3440 mètres dans la péninsule terminale que contourne à l'est le fjord de Glacier-bay ; au delà, le mont Crillon élève son cône à près de 5000 mètres, et plus loin apparaît le mont du « Beau-Temps », le Fairweather, qui, malgré son nom, est pendant plus de la moitié de l'année environné de brumes. L'abondance des pluies et des neiges qui tombent sur ces montagnes et sur leurs contreforts a fait naitre de puissants glaciers s'épanchant dans toutes les vallées divergentes. Sur le versant oriental, les fleuves de glace s'unissent en courants énormes qui descendent jusqu'à la mer et débordent même pardessus la ligne du littoral, laissant tomber dans l'eau de petits blocs cristallins, que les voyageurs comparent à des bandes de cygnes nageant sur les eaux bleues. Au nord du Cross-sound et de la « rue Glacée » on voit les montagnes se développer en un cirque immense autour du champ mouvant des glaces, qui s'avancent en promontoires blancs dans la mer profonde; en maints endroits on peut suivre la base des éclatantes falaises sur une longueur de plusieurs kilomètres. Le plus vaste de tous ces glaciers est le Muir, dont la cassure terminale, haute de 80 mètres, plonge dans une eau de 150 mètres en profondeur. Le débit annuel du glacier de Muir est évalué par Wright à 3 954 000 mètres cubes de glace par jour; c'est la portée d'une rivière d'environ 45 mètres à la seconde [1]. Cette partie de l'Alaska est un monde alpestre, une Suisse dont la base serait ceinte de golfes et de détroits, non de vallées verdoyantes. Des centaines de touristes viennent chaque année de la Californie, de l'Orégon, du Canada, pour contempler ces merveilles de la nature.

Le mont Saint-Élie, très probablement la plus haute des cimes nord-américaines, fait partie de la même chaîne littorale que le Crillon et le mont du Beau-Temps. Il s'élève à 5822 mètres [2], en forme de pyramide aiguë; des glaces l'environnent. La « Grande » Montagne, ainsi que la nomment les indigènes, est parfaitement régulière, au moins par les trois faces qui seules jusqu'à nos jours ont été visibles aux voyageurs; des arêtes de glace brillent sur toutes les saillies et çà et là des auvents de cristal s'avancent au-dessus des précipices. Au-dessous des escarpements du sud-ouest, à peu près vers la moitié de la hauteur du mont, s'ouvre un large cirque en forme de cratère, que l'on croit, toutefois sans raison décisive, avoir été un évent volcanique. A la base du talus extérieur de ce

[1] *American Journal of Science*, Jan. 1887; — *Proceedings of the R. Geographical Society*, Febr. 1889.
[2] 5638 mètres d'après Topham et W. Williams.

gouffre empli de glace, la coulée cristalline qui s'épanche de la montagne serpente sur une largeur moyenne d'environ dix kilomètres entre des hauteurs neigeuses dont chaque ravin verse un petit glacier, affluent du grand fleuve de glace, dénommé d'après Tyndall. Les eaux qui s'amassent dans les profondeurs du glacier rejaillissent à sa base au-dessus d'énormes moraines et forment des lacs temporaires où flottent des blocs de glace,

N° 42. — CHAINE DU MONT SAINT-ÉLIE.

D'après divers auteurs — C. Perron

1 : 4 000 000

0 — 100 kil.

mais qui se vident bientôt par des crevasses latérales. A l'endroit où les pentes diminuent graduellement vers la mer, il semble que le glacier disparaisse; des amas de pierrailles et de blocs, ardoise, granit, porphyre, trachyte, basalte, s'y mêlent en chaos, laissant voir çà et là les assises de glace bleue, des ruisseaux écumeux ou des nappes d'eau tranquille. Plus bas, cette puissante moraine, recouvrant le glacier sur une largeur d'environ 15 kilomètres, se revêt elle-même d'une couche de terre dans la-

quelle croît toute une forêt de troncs entrelacés, sapins, bouleaux, érables, et cette masse de pierres, d'argile, de broussailles et d'arbres se meut avec une extrême lenteur, portée par le glacier qui s'écoule au-dessous.

N° 13. — VERSANT MÉRIDIONAL DU SAINT-ÉLIE.




1 : 400000

0 — 10 kil.

Les collines mouvantes s'avançant vers la mer finissent par recouvrir d'autres forêts, celles du littoral; chaque année l'aspect de la nature change suivant les progrès ou les reculs du glacier, les éboulis, les inondations, les crevasses, les éruptions soudaines du fleuve caché dans les profondeurs. Ce cours d'eau, le Yahtsé, auquel les visiteurs anglo-

saxons ont donné le nom banal de Jones-river, s'engouffre, « large comme la Tamise », dans les galeries cachées des glaces et des moraines, puis, après un trajet souterrain d'environ 8 kilomètres, reparaît en innombrables coulées entre les îlots de galets d'un large estuaire. Les gravisseurs qui se sont élevés le plus haut ont atteint une arête de 5499 mètres, dans l'amphithéâtre de sommets secondaires qui entourent le cirque cratériforme du Saint-Élie[1]. Ce mont est celui de la Terre qui présente la plus longue nappe de neige et de glaces à gravir, entre la limite inférieure du névé, à 900 mètres d'altitude environ, et la cime terminale. On peut cheminer sur la glace en partant de la base même de la montagne, car le glacier d'Agassiz est poussé jusque dans la mer, où il se termine par des falaises de 50 à 100 mètres de hauteur, parois blanches qui descendent à 200 mètres, sur le lit marin[2]. Un des glaciers « morts », c'est-à-dire recouverts de pierrailles et de terre, s'incline au nord-ouest vers la baie de Yakutat : il a certainement près de 200 kilomètres carrés de surface.

A l'ouest, le mont Saint-Élie se continue par une crête qui s'abaisse rapidement, mais dont les cimes sont néanmoins d'un aspect superbe et déversent des glaciers considérables. Il en est un qui descend brusquement d'une vallée latérale comme pour aller barrer le cours de la rivière du Cuivre, mais on n'en voit la glace que dans les fissures : il est, dans presque toute sa partie basse, recouvert de cailloux, de terre et de broussailles; des arbres y poussent leurs racines. A une petite distance au delà, un golfe profond, le King William-sound, interrompt la chaîne, marquée seulement de distance en distance par les îles qui ferment à demi l'entrée du golfe; mais plus loin le système orographique reprend avec les monts Kenaï, pour aller se perdre en mer avec les massifs des îles Afognak et Kadiak, puis par quelques îlots dont l'axe est parallèle à celui des Aléoutiennes. Les Alpes de Chugach (Tchougatch), qui entourent de leur amphithéâtre neigeux, haut de 2200 mètres, la courbe septentrionale du golfe de King William, se rattachent par leurs contreforts à la chaîne du Saint-Élie, et des monts volcaniques groupés à l'est de la rivière du Cuivre peuvent être également considérés comme appartenant au même relief. Le mont le plus élevé de cette région, le Wrangell, a été parfois signalé comme un rival en hauteur du Saint-Élie, mais d'après Allen il lui est inférieur, tout en dépassant l'altitude du Mont Blanc d'Europe : il atteint 5354 mètres, et son voisin, le Tillman, ne lui est inférieur que de 300 mètres.

[1] H. W. Seton Karr, *Shore and Alps of Alaska*; — Topham, *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1889; — W. Williams, *Scribner's Magazine*, April 1889.

[2] Henry W. Elliott, *Our Arctic Province*.

C'est un volcan : quoique revêtu de neige et de glace comme les cônes du Kamtchatka, il émet des vapeurs; en 1884, des nuages épais sortis de son cratère s'enroulaient autour des pentes. Le mont Drum, actuellement éteint, fut aussi un foyer brûlant, mais on ignore si les autres sommets des alentours sont de formation volcanique; les berges de toutes les rivières affluentes du haut Yukon offrent d'épaisses couches de cendres que l'on croit avoir été rejetées par les cratères du Wrangel et des monts avoisinants[1]. Immédiatement au-dessus d'une gorge de la rivière de Cuivre, et la dominant de 880 mètres, s'élève la « montagne des Esprits » : on entend parfois mugir sourdement cette voix redoutable, celle des esprits mauvais, disent les indigènes[2]. A l'ouest de l'Atna, les crêtes se continuent autour de la peninsule de Kenaï par des monts de 3000 et 3500 mètres.

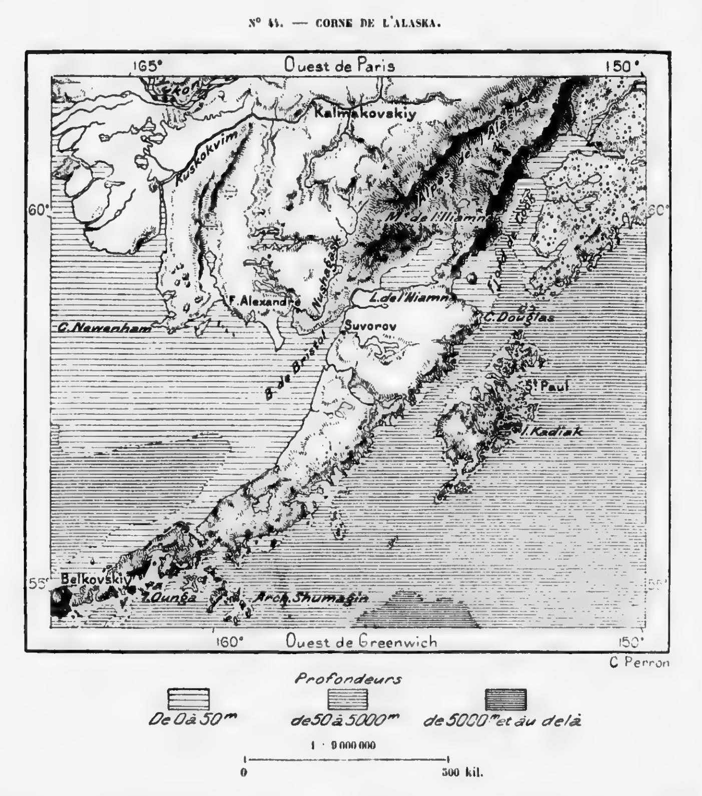
Les Alpes Alaskiennes, prolongement recourbé des Rocheuses proprement dites, sont très peu connues dans la partie la plus considérable de leur parcours. Au col de Perrier, entre le fjord de Chilkoot et la source du Yukon, l'altitude est de 1250 mètres seulement. Beaucoup plus à l'ouest, au col de Miles, ouvert entre les vallées de la rivière du Cuivre et de la Tanana, la brèche des monts est encore moins élevée; d'après Allen, qui l'a traversée, elle serait de 965 mètres, mais les sommets voisins ont une hauteur double : de petits lacs sont épars dans les dépressions du plateau montueux qui forme le faîte de partage. Il ne semble pas que sur un seul point les Alpes de l'Alaska atteignent l'altitude de 3000 mètres; mais si elles n'ont pas une aussi forte saillie que les monts du littoral, elles se developpent plus régulièrement, en une grande courbe qui, dans sa ligne générale, est parallèle à la côte méridionale et à la vallée du Yukon.

Vers la racine de la péninsule d'Alaska, la chaîne vient longer le fjord de Cook (Cook-inlet) et se rapproche d'un massif volcanique superbe, celui de l'Iliamna, que le navigateur espagnol Arteaga avait appelé Miranda, « Admirable ». Il dresse la pointe suprême de son cône à 3676 mètres d'altitude, mais son cratère, d'où l'on a vu parfois s'échapper des vapeurs, est beaucoup moins élevé; cependant Petroff ne put en atteindre le bord, tant les pentes en sont escarpées et coupées de couloirs dangereux où les neiges glissent en avalanches; à côté de l'Iliamna apparaît une autre montagne moins haute, la « Redoute », immense amas de scories d'une régularité parfaite, que Wrangell vit fumer en 1819. Ces deux cônes sont les

[1] George M. Dawson, *Report on an Exploration of the Yukon district.*
[2] Allen, *Expedition to Alaska.*

bornes orientales de la longue péninsule d'Alaska, au milieu de laquelle se dresse le cône superbe de Veniaminov, entouré de tout un cortège de pics neigeux : il fut en éruption de 1830 à 1840. Au delà se développe la traînée des îles Aléoutiennes, qui se reploient du nord au sud-ouest, puis à l'ouest, en une courbe régulière, arc de cercle d'environ 1500 kilomètres de rayon. Dans aucune autre partie de la Terre on ne voit de saillies

N° 44. — CORNE DE L'ALASKA.




terrestres qui présentent une plus grande analogie de formes et d'origine que les deux chaînes volcaniques des Aléoutiennes, prolongeant la péninsule américaine d'Alaska, et des Kouriles, continuant en mer la presqu'île asiatique du Kamtchatka. La ressemblance se maintient dans les remparts insulaires jusqu'au fond du lit marin. L'un et l'autre limitent des mers relativement basses par le versant du nord, tandis que par celui du sud ils plongent dans les abîmes du Pacifique ; cependant on trouve en



dedans de la rangée aléoutienne des profondeurs de 1460 et même de 2000 mètres[1]. On divise la chaîne des îles en quatre traînées secondaires, les îles des Renards, d'Andreanov, des Rats, et les îles Proches, ainsi nommées de leur voisinage relativement à la Sibérie[2].

Quoique situées sur une même crevasse de la surface du golfe, les montagnes péninsulaires de l'Alaska, désignées quelquefois sous le nom de Tchigmit, sont coupées de distance en distance par des seuils très bas, des portages, — en russe *perenossi*, — que les bateliers pratiquent en effet pour le transport de leurs barques, d'un versant à l'autre versant : on

N° 45. — ILES ALÉOUTIENNES.

Profondeurs

De 0 à 2000 m — de 2000 m et au delà

1 : 15 000 000

0 — 600 kil

C. Perron

dirait que la chaîne se prépare à former la rangée des îles qui se développe au sud de la mer de Bering. Les brèches qui se succèdent dans toute la longueur de la péninsule, graduellement rétrécie de l'est à l'ouest, sont les détroits par lesquels communiquaient jadis les fjords correspondant de l'une à l'autre rive. Déjà vers la racine de la presqu'île les deux golfes opposés de Bristol et de Cook sont à demi réunis par un vaste lac portant le nom d'Iliamna, comme le fier volcan voisin. Au delà viennent d'autres lacs occupant chacun l'une des coupures transversales qui divisent la longue corne péninsulaire en fragments distincts[3]. Les déversoirs de ces bassins lacustres s'ouvrent au nord vers la mer de Bering : c'est du côté des

[1] Dall, *Petermann's Mittheilungen*, 1874.
[2] Superficie des îles Aléoutiennes : 14 581 kilomètres carrés.
[3] J. S. Diller, *Nature*, May 22, 1884.

eaux basses que s'allonge doucement la pente des montagnes, tandis qu'au sud les escarpements descendent en brusques parois dans le flot profond.

Les éruptions volcaniques se font jour à des endroits fort éloignés les uns des autres, mais il est rare qu'un des sommets ne reflète pas dans le ciel son rouge foyer; des vapeurs ou des cendres s'échappent toujours de quelque cratère alaskien ou aléoutien : plus de trente montagnes ont été signalées comme brûlant pendant la période historique. Le mont Alay, à la racine de la péninsule, lance souvent des vapeurs et des laves[1]; le Pavlovskiy, vers l'extrémité de la corne, est aussi percé d'un cratère actif. Le volcan le plus élevé de l'île d'Ounimak, Chichaldinsk (2646 mètres), lança en 1826 de grands nuages de cendres qui transformèrent le jour en une effrayante nuit et firent périr en partie les animaux de l'île et des terres voisines, soit en les étouffant, soit en recouvrant les pâturages d'une couche de cendres. L'année suivante, une deuxième éruption eut lieu, puis le Chichaldinsk s'ouvrit un nouveau cratère à l'est de l'ancien[2]. A l'extrémité occidentale de la même île, le Pogromnî (1780 mètres) ou le « Destructeur », est également en activité intermittente. Le Makouchin (1550 mètres), dans l'Ounalachka, est un des volcans les plus actifs pour l'émission des vapeurs, mais il n'a pas eu d'éruption pendant ce siècle. Des îles nouvelles surgissent dans les parages aléoutiens. En 1796, les insulaires d'Ounimak et d'Ounalachka entendirent de formidables explosions, suivies d'un long tonnerre, et pendant plusieurs jours une épaisse obscurité les entoura. Quand les ténèbres se dissipèrent, une petite île en feu leur apparut vers le nord, Bogoslov, ou Saint-Jean « le Théologien ». Le cône de scories brûlantes ne dépassait alors que d'une trentaine de mètres la surface de l'eau, mais il grandit peu à peu, et en 1825 c'était un pic à base ovale, d'environ 8 kilomètres de tour, dressant à plus de 150 mètres ses pentes presque inaccessibles; les lions de mer venaient s'ébattre sur ses roches encore chaudes. Depuis, les érosions l'ont fait diminuer de nouveau et vers 1880 sa hauteur n'était plus que de 82 mètres. Mais le foyer sous-marin s'est ouvert une nouvelle issue : en 1883, l'année même où le Krakatau fit explosion dans le détroit de Sunda, un deuxième cône se montra près de Bogoslov à 200 mètres au nord-ouest : c'est le volcan de Grewingk, ainsi nommé du géologue qui a le mieux étudié la formation des Aléoutiennes. A la même époque, le mont Augustin, situé près

[1] A. Pinart, *Bulletin de la Société de Géographie*, décembre 1875.
[2] W. H. Dall, *Alaska and its resources*.




ILES ALÉOUTIENNES. — LE PIC « VIEUX BOGOSLOV ».

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Doty, communiquée par la Société de Géographie

de l'île Te
une île nou
été projeté
annoncé d'
fissure se
d'Augustin
d'Ounalach
îles Aléout
d'elles est
est le Semi
éruption. I
boueux, so

Les deux
Mathieu, et
sont aussi c
à l'exceptio
Rock ou « I
pent incess
dessus de l
toires qui
Yukon, son
laires de K
tres), entou
furent auss
loppent au
un petit no
lure génér
d'autres ap
de nombreu
endroits de
seraient cer
nord-est d
ches de ch
utilisa en 1

On croit
écartent le

[1] Dall, *Pete*
[2] Superficie
[3] *Jacobsen's*

de l'île Tchernaboura, à l'entrée du golfe de Cook, avait fait explosion, une île nouvelle s'était formée et les cendres provenant de la rupture avaient été projetées au loin; toutefois il n'était pas exact, ainsi qu'on l'avait annoncé d'abord et que le représentent des cartes locales, qu'une large fissure se fût produite de haut en bas dans tout le cône insulaire d'Augustin[1]. Étudiée au microscope, la pluie boueuse qui tomba sur l'île d'Ounalachka fut trouvée remplie de cristaux volcaniques. Divers noms des îles Aléoutiennes témoignent des incendies qui les ont agitées : l'une d'elles est le puissant Gareloi (1625 mètres) ou le « Brûlé »; une autre est le Semisopotchnî ou « Sept Volcans » : on les a vus fréquemment en éruption. Des eaux thermales, s'épanchant en maints endroits de volcans boueux, sourdent dans toutes les îles.

Les deux îles Pribîlov, Saint-Paul et Saint-Georges, plus au nord Saint-Mathieu, et l'île géminée de Saint-Laurent au milieu de la mer de Bering, sont aussi des terres d'origine volcanique, mais les cratères en sont oblitérés, à l'exception de celui d'Otter-island, près de Saint-Paul, et du Pinnacled Rock ou « Rocher Crénelé », au sud de Saint-Mathieu; des vapeurs s'échappent incessamment de ses crevasses terminales, ouvertes à 450 mètres au-dessus de la mer[2]. Sur la rive du continent américain, les petits promontoires qui s'avancent dans le golfe de Norton, au nord des plaines du Yukon, sont formés d'anciennes coulées de basaltes noirs. Les monts insulaires de Kusilvak (600 mètres), les cinq pitons de Nordenskiöld (300 mètres), entourés d'alluvions, et les sommets du cap Newenham (750 mètres), furent aussi des volcans[3]. Quant aux montagnes de l'intérieur qui se développent au nord des Alpes Alaskiennes, elles n'ont été reconnues que sur un petit nombre de points et l'on ne saurait même dire quelle en est l'allure générale. Quelques-unes appartiennent aux formations paléozoïques, d'autres appartiennent aux âges crétacés ou même tertiaires, et contiennent de nombreux fossiles, notamment des impressions de feuilles. En plusieurs endroits de la côte les naturalistes ont signalé des gisements de lignite, qui seraient certainement exploités dans le voisinage de cités populeuses. Au nord-est du détroit de Bering, sur les bords de l'océan Glacial, les couches de charbon du cap Lisburn sont d'une grande puissance : Hooper les utilisa en 1880 dans son voyage d'exploration arctique.

On croit que dans leur disposition générale les montagnes de l'Alaska écartent leurs arêtes en se rapprochant de la mer de Bering et de l'océan

[1] Dall, *Petermann's Mittheilungen*, 1884, Heft X.
[2] Superficie des îles de l'Alaska, au nord des Aléoutiennes : 10 313 kilomètres carrés.
[3] *Jacobsen's Reise an der Nordwestküste Amerika's.*

Glacial. Le faisceau des Montagnes Rocheuses s'ouvrirait en eventail vers le nord-ouest, de même que, de l'autre côté de l'Amérique du Nord, les Alleghany épanouissent leurs rameaux : par suite d'une moindre pression latérale vers les extrémités du continent, les plissements du sol auraient eu plus de place pour se former. Les montagnes du nord de l'Alaska sont certainement moins hautes que celles du sud : il ne semble pas que la chaîne de Roumiantzov, entre le Yukon et l'océan Glacial, ait des sommets qui dépassent 1200 mètres en altitude. Dans l'ensemble, l'Alaska, limité sur sa côte méridionale par ses hautes chaînes bordières, offrirait donc une pente générale dans la direction du nord et du nord-ouest, vers l'océan Glacial. Le naturaliste Seemann fait remarquer que le promontoire extrême de l'Asie, ramené au nord-est, s'emboîterait parfaitement dans le golfe de Kotzebue, tant les côtes de l'un et de l'autre se développent parallèlement.

Malgré sa latitude plus septentrionale, l'Alaska du Nord n'a pas de glaciers comparables à ceux de l'Alaska méridional : c'est qu'il n'a point de hautes montagnes avec de vastes cirques de réception et de longues vallées où les fleuves de glace puissent descendre en serpentant à la façon des courants d'eau. Mais si les glaciers ont une autre apparence sur les côtes de l'océan Arctique, ils ne s'épanchent pas moins des régions plus hautes de l'intérieur vers le littoral; seulement leur lenteur est extrême, et en certains endroits ils peuvent rester stationnaires par suite du manque d'inclinaison dans le sol ou parce que la force d'impulsion provenant d'autres glaces vient à faire défaut. Déjà dans son voyage à bord du *Rurik*, sur la rive du golfe qui porte maintenant son nom, Kotzebue s'aperçut avec étonnement qu'un promontoire recouvert d'une couche de terre végétale et d'une abondante végétation de plantes fleuries consistait en une langue de glacier fissuré par de profondes crevasses ouvertes dans la masse cristalline. Sur le même golfe de Kotzebue, l'explorateur Seemann et ses compagnons du *Herald* firent une découverte analogue, mais plus remarquable encore, celle d'un glacier fossile. La masse glacée, plus haute que les collines avoisinantes, s'élève à 200 mètres et se continue vers l'est le long de la côte. Ainsi que l'ont constaté depuis, Dall et d'autres explorateurs, ce mont de glace est complètement revêtu d'une couche de limon épaisse de plusieurs mètres, où croissent des saules, ainsi que des plantes herbacées, des mousses et des lichens. Déjà cette terre et cette parure végétale indiquent un âge au moins séculaire pour la glace sous-jacente, mais de nombreuses découvertes d'ossements ont révélé en outre que cette glace avait été déposée, non pas des siècles, mais des âges auparavant : dans le

limon se trouvaient des restes de mammouths, de chevaux, d'élans, de rennes, de bœufs musqués[1]. D'après Dall, dont l'opinion n'est pas partagée par les autres géologues, on ne verrait pas, à l'ouest des Montagnes Rocheuses, de traces glaciaires dépassant de beaucoup les limites actuelles des fleuves cristallins. C'est un fait remarquable que l'on ne trouve point de blocs erratiques dans les toundras voisines du golfe de Kotzebue. Mais dans l'Alaska méridional, notamment dans le golfe de Lynn et dans Glacier-bay, on constate des preuves évidentes du recul des glaciers; des îles émergeant au-dessus des eaux sont certainement d'antiques moraines, et des glaces du Muir s'élèvent de hauts rochers striés qui furent autrefois entièrement recouverts par le courant du glacier[2]. Georges Dawson cherche à établir que jadis tout l'espace compris entre les montagnes Rocheuses et les chaînes côtières était empli par un immense champ de glace se mouvant dans la direction du nord[3].

Quelques rivières intermittentes, car leur cours est arrêté chaque année par la prise des glaces, s'écoulent dans la mer Glaciale, peu profonde dans ces parages, et leurs eaux s'ouvrent en été un chenal à travers la banquise riveraine : ce sont le Nigalek-kok (Colville) ou « fleuve des Indiens », le Meade, le Nunatok (Noatak) ou « fleuve de l'Intérieur », le Kovak, ces deux derniers affluents de la baie Kotzebue; mais au sud de ces rivières rarement navigables, à l'étroit bassin glacé, un grand cours d'eau vient se déverser dans la mer : c'est le Yukon, le fleuve le plus abondant de tout le versant américain du Pacifique et l'un des plus considérables de la Terre par sa masse liquide. Des géographes américains[4] lui attribuent même une portée supérieure d'un tiers à celle du Mississippi : ce qui indiquerait un débit moyen d'environ 25 000 mètres cubes à la seconde; toutefois cette évaluation ne paraît pas avoir été tirée de mesures rigoureuses, et d'ailleurs il faut tenir compte de ce fait que durant l'hiver, alors que le Mississippi coule à pleins bords, le Yukon est au contraire privé d'un grand nombre de ses affluents, pris de glace parfois jusqu'au fond du lit : le débit normal de l'hiver ne représente qu'une très minime proportion du débit normal d'été. Quoi qu'il en soit, le Yukon se compare avec les deux autres grands courants de l'Amérique du Nord, le Saint-Laurent et le Mississippi. Sa longueur, mesurée par Schwatka, depuis la source qu'il visita jusqu'à l'embouchure du bras principal, n'est pas moindre de 3290

[1] *Botany of the Voyage of* the Herald, 1852.
[2] G. F. Wright, *American Journal of Science*, Jan. 1887.
[3] Georges M. Dawson, mémoire cité.
[4] Ivan Petroff, *United States Census in* 1880, vol. VIII.

kilomètres, et la surface du bassin, qui s'étend bien au delà des frontières officielles de l'Alaska, dans les territoires de la Puissance du Canada, comprend un espace évalué à un million de kilomètres carrés, deux fois la superficie de la France. Sans avoir à creuser de canaux latéraux pour éviter rapides ou cascades, on peut remonter le Yukon en bateaux à vapeur jusque dans le territoire britannique, en amont de la jonction du Lewis et du Pelly.

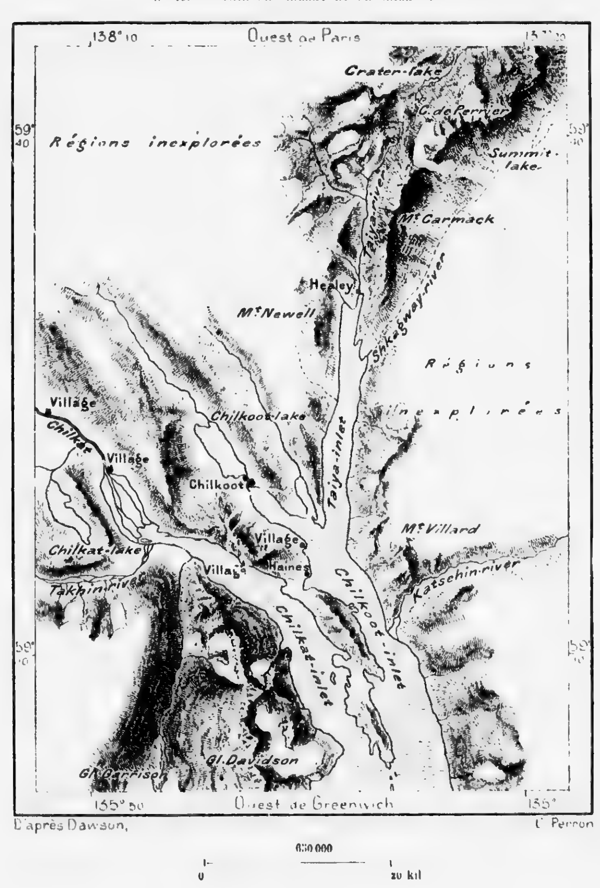
La région supérieure du bassin était depuis longtemps connue par les voyageurs de la Compagnie de Hudson, français et écossais, blancs et métis; mais ils ne savaient comment rattacher le cours des rivières visitées par eux à celui du grand fleuve de l'Alaska, l'artère médiane de toute l'Amérique nord-occidentale. C'est un traitant russe, Ivan Loukin, qui, le premier, en 1863, remonta le Yukon jusqu'à la frontière anglaise, mais le récit de son voyage ne fut point publié. La plus ancienne carte authentique du fleuve, dans les limites actuelles de l'Alaska, est due aux employés d'une compagnie télégraphique, Kennicott, Ketchum et Laberge[1]. En 1867, ils dépassèrent la limite conventionnelle du territoire et poussèrent jusqu'au fort Selkirk, à 640 kilomètres en amont de la frontière. Puis, après la cession de l'Alaska aux États-Unis par la Russie, l'officier Raymond fut chargé de faire la reconnaissance officielle de toute la partie jadis russe du grand fleuve. D'année en année se précisent les points de détail dans le relevé hydrographique du Yukon et de ses affluents.

D'après Schwatka, les eaux de la branche maîtresse descendraient du col de Perrier (1250 mètres), ainsi nommé en l'honneur du géodésien français. Le ruisseau s'amasse dans un bassin cratériforme qui a reçu en effet le nom de Crater-lake, puis de ce lac, situé sur le revers des montagnes de Chilkat, près du fjord de Lynn, le gave de Takheena s'enfuit en cascades dans une autre nappe d'eau, tortueux bassin que dominent des parois de hautes montagnes, et de chute en chute, de lac en lac, la rivière, grossie de droite et de gauche par de nombreux torrents issus des glaciers, est déjà grand fleuve quand elle s'approche de la frontière alaskienne. En aval d'une cluse, la seule bien caractérisée qu'ait à traverser le fleuve, rétréci en cet endroit à une trentaine de mètres, le Yukon ou Lewis-river devient navigable, et sans interruption jusqu'à son embouchure, à 3002 kilomètres de distance[2]. Un de ses affluents est le Hotalinqua, qui naît bien au sud, dans la Colombie Britannique, et dont la vallée n'est qu'une série de

[1] Canadien français, dont toutes les cartes anglaises reproduisent par erreur le nom sous la forme de « Lebarge ». (Mercier, *Notes manuscrites.*)
[2] Frederick Schwatka, *Along Alaska's Great River.*

cavités lacustres, séparées par des cluses de rochers : d'après Dawson, ce cours d'eau est bien celui que l'on doit considérer comme la rivière mai-

N° 46. — BAIE DE CHILKAT ET DE CHILKOOT.




tresse pour la longueur de sa vallée. Au delà, le Newberry, le Big Salmon-river ou d'Abbadie et la rivière Pelly se succèdent sur le versant oriental du bassin : quelquefois le Pelly-river est désigné sous le nom de Yukon dans tout son cours, d'après les indications du voyageur Campbell, qui l'avait descendu en 1852; mais Schwatka a pu constater que la branche de Lewes est bien le véritable Yukon : elle roule environ un cinquième

plus d'eau, soit, d'après Dawson, 1055 mètres cubes contre 820. Puis, en aval de la traversée des montagnes Rocheuses, viennent le Stewart et le Porcupine, la « rivière du Port-Épic » ou du Rat, dont la vallée se profile parallèlement au rivage de l'océan Polaire. Au bec de la jonction, l'altitude du Yukon est seulement de 125 mètres au-dessus de la mer; flottable dans les parties supérieures, il devient ici navigable aux bateaux à vapeur d'un mètre de calaison. Refoulé par les saillies de rochers qui se trouvent en aval, il prend une largeur de plusieurs kilomètres et se divise en bras nombreux autour d'îles et d'îlots qui cachent les véritables rives. A l'issue de cette partie du cours fluvial, les berges s'élèvent, se redressent en murailles, l'eau rapide, resserrée en un seul lit, est interrompue par un seuil de granit qui rend la navigation, sinon périlleuse, du moins difficile : cette gorge est dite des « Remparts », à cause des parois granitiques et schisteuses qui la dominent. Au delà de cette écluse, le fleuve s'élargit de nouveau, en appuyant d'ordinaire le long de la rive droite, la plus élevée[1], suivant la loi qui règle le cours des eaux dans la zone boréale. Cette partie de la vallée du Yukon est celle qui ressemble le plus aux sites de la zone tempérée : les collines de Suquonilla, qui élèvent au nord leurs crêtes et leurs pitons, sont revêtues d'arbres, peupliers, bouleaux et diverses espèces de conifères. De nombreux gaves (*kakat* ou *kargut*) s'unissent au fleuve; là aussi débouche le plus fort affluent de tout le bassin, la Tanana, dont, en 1848, Mercier, le premier parmi les blancs, a remonté le cours jusqu'au confluent du Tautlot, à 240 kilomètres de l'embouchure; Allen la descendit en 1885, au nord du faîte de partage qui la sépare de la haute rivière du Cuivre. C'est la Tanana qui entraîne au Yukon le plus d'arbres flottés.

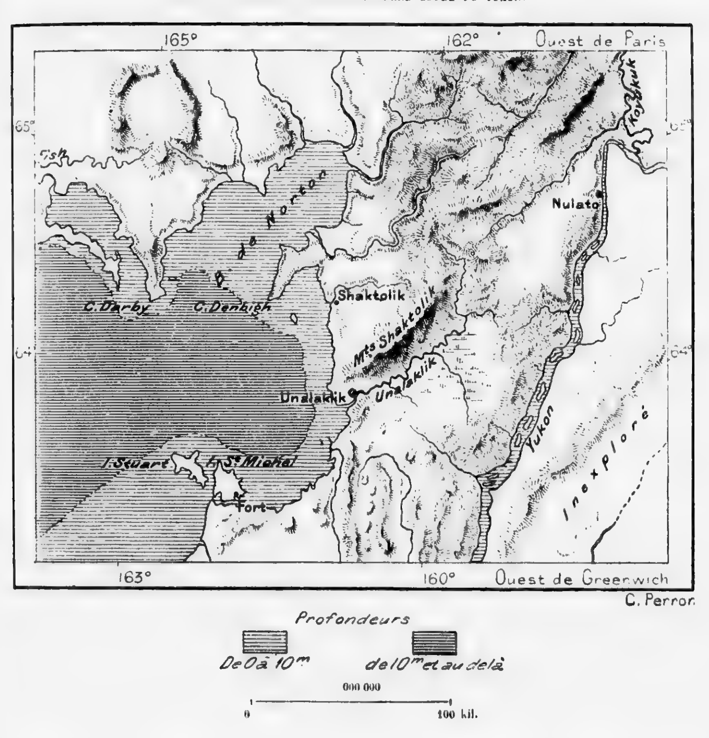
Au bec formé par un autre tributaire considérable, le Koyukuk, qui lui vient des toundras et des monts du nord-est, le Yukon, large de 2500 mètres, change de direction : il coule vers le sud-ouest et passe ainsi à une cinquantaine de kilomètres à peine du golfe de Norton. Un passage, où le voyageur n'a d'autres obstacles à franchir que les marais, les glaces de la toundra et des collines peu élevées, réunit le Yukon et la mer : sous un autre climat, un port considérable aurait pris naissance sur le point du littoral le plus rapproché, afin de donner une issue plus courte au commerce de l'intérieur; mais sous le ciel de l'Alaska la route n'est pratiquée qu'à de rares intervalles par les traitants. En aval de l'isthme, le Yukon continue son cours vers le sud-ouest, puis vers l'ouest, et prend le chemin

[1] Charles V. Raymond, *Reconnoissance of the Yukon river.*



du nord avant de se diviser en plusieurs branches pour former son delta. La ramification médiane, le Kvickpak, donna longtemps son nom au fleuve; lorsque Bell signala, en 1846, l'existence d'un courant appelé Yukon par les indigènes, on croyait même que le Kvickpak et le Yukon, termes signifiant également « Grand Fleuve » en divers idiomes, étaient deux cours d'eau différents, et c'est au premier que l'on attribuait la

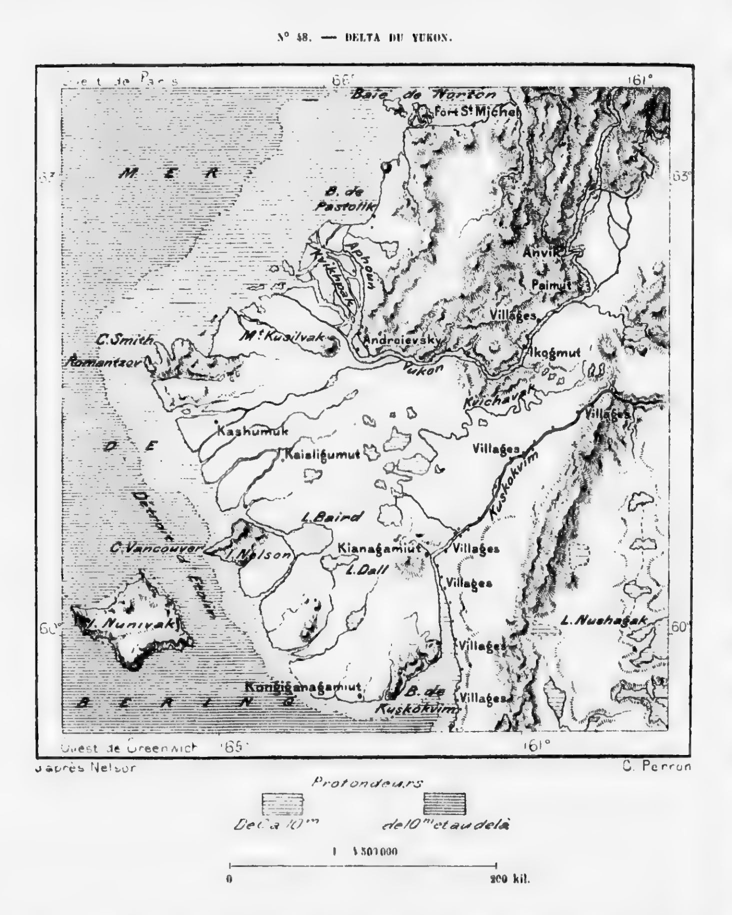
N° 47. — GOLFE DE NORTON ET GRAND COUDE DU YUKON.




prééminence. La bouche septentrionale, la seule que pratiquent les barques, est l'Aphoun, rivière de 500 mètres en largeur moyenne, qui serpente, bordée de saules, sur une longueur d'environ 65 kilomètres et se déverse en mer par une ample ouverture qu'une barre obstrue à demi. De même, les autres embouchures du delta, Kvickpak, Kusilvak et leurs bayous latéraux, sont séparées de la mer par des seuils de sable que ne peuvent franchir les navires : 3 mètres, telle est la plus grande profondeur d'eau que l'on trouve sur le passage. La mer, au devant du Yukon, doit être con-

sidérée comme formée d'un bas-fond de terres alluviales; c'est à 100 kilomètres de la côte que l'on rencontre des profondeurs d'une dizaine de mètres : les vaisseaux ne voguent en sûreté que hors de vue du continent. En été, en automne, le fleuve verse une énorme quantité d'eau, qui fond

N° 48. — DELTA DU YUKON.




les glaçons et tempère le climat du littoral : aussi les animaux marins ne pénètrent-ils guère dans ces eaux douces et boueuses. Des glaçons échoués s'unissent durant l'hiver et au printemps en un cordon d'îlots autour du delta; des glaces de rivière obstruent aussi les bras du fleuve pendant la même saison, et dans une année l'embâcle se maintint si longtemps sur les passes, que les saumons tentèrent en vain de remonter : le frai ne put

se faire et les populations riveraines eurent à souffrir de la faim. Les glaces sont les principaux agents de l'érosion et des apports, de la destruction et de la reconstruction des rives. Elles labourent les plages, minent les berges et les font écrouler dans le flot avec leurs arbres. Des îles se déposent dans le courant; après chaque crue, l'aspect du fleuve apparaît transformé.

Le Kuskokvim, qui, loin du Yukon, serait considéré comme un très puissant cours d'eau, n'est plus qu'un fleuve secondaire en comparaison du courant majeur de l'Amérique nord-occidentale : dans l'ensemble de l'hydrologie alaskienne, il appartient même au système du Yukon, puisqu'il s'en rapproche dans la partie inférieure de son cours et traverse les mêmes régions alluviales : des lacs, des étangs, des espaces alternativement inondés et asséchés unissent les deux fleuves; il est difficile de savoir quand on se trouve dans l'un ou l'autre bassin fluvial. La principale rivière du versant méridional qui coule en entier dans le territoire de l'Alaska est la Copper-river ou « rivière du Cuivre ». Le voyageur Allen l'a remontée jusqu'à la tête de la navigation, au-dessous des passages faciles d'où l'on redescend dans la haute vallée de la Tanana. La rivière maîtresse décrit d'abord une grande courbe au nord, à l'ouest, au sud, autour du puissant massif de montagnes que domine le cône du Wrangell, puis elle reçoit de l'est le tributaire Chittynia, qui est la véritable « rivière du Cuivre »; un de ses affluents aux eaux jaunes roule une si forte quantité de métal en solution, que les saumons ne peuvent y vivre : c'est donc à tort qu'Allen a maintenu le nom de Copper-river à la rivière principale dans la partie de son cours située en amont du confluent. A la distance de quelques kilomètres au-dessous de la jonction des eaux, la rivière du Cuivre s'engage dans un des plus sauvages défilés de l'Amérique, le Wood's cañon. C'est un abîme tortueux, long d'environ 4 kilomètres et n'ayant en certains endroits pas plus de 36 mètres entre les parois verticales de basalte. A de brusques détours on voit la fissure s'élargir et l'on entre en de larges bassins dont on cherche longtemps l'issue. Les terrasses, hautes de 30 à 150 mètres, qui dominent l'étroite gorge, sont noires et presque sans verdure; à peine quelques arbres nains se montrent-ils çà et là sur la roche. D'une corniche surplombante, un large ruisseau plonge dans la rivière, mais presque toujours la chute est un immobile rideau de glace. C'est en aval de cette gorge que commence le cours inférieur. Le fleuve serpente à l'ouest de la chaîne que termine le « mont des Esprits », puis reçoit des torrents d'eau blanche qui s'échappent de vallées emplies de glaciers et se divise en plusieurs branches à travers les boues alluviales de son delta. Parfois le front des glaciers barre partiellement le courant, et la navigation

est fort dangereuse dans ces parages. Au sud, les fleuves qui débouchent dans les fjords de l'Océan, le Takou, le Stickeen et d'autres, n'appartiennent à l'Alaska que par leur cours inférieur : leur bassin presque tout entier se trouve dans le territoire du Canada.

Ces fleuves qui portent une si grande quantité d'eau dans l'Océan et que les glaces obstruent pendant huit mois de l'année, ces banquises qui s'attachent au littoral du nord, ces glaciers qui frangent les côtes du sud et qui arrêtent en certains endroits le cours des rivières, disent le climat de la contrée. La dépression centrale dans laquelle se déroule le Yukon correspond en partie avec la ligne naturelle de partage entre les deux moitiés de l'Alaska, celle qui appartient au versant polaire, l'autre que baignent les eaux du grand Océan. Le cercle arctique, ligne divisoire conventionnelle, touche en un point le cours du fleuve, près de Fort-Yukon, puis il coupe les toundras, passe à travers le détroit de Kotzebue, enfin au nord du détroit de Bering, situé en entier dans la zone dite tempérée, malgré son pont de glace et ses brouillards. Le climat de la moitié septentrionale est le même que celui des îles polaires : le balancement des froidures autour des deux pôles météorologiques rapproche souvent de ces régions les centres de plus basse température. Pendant le séjour de Ray à la pointe Barrow, le disque du thermomètre n'a jamais atteint 18 degrés centigrades, tandis que la colonne de mercure est souvent descendue au-dessous de — 25; elle tombe même à — 47 degrés. Les aurores boréales sont extrêmement fréquentes dans ces parages du nord, mais il arrive parfois que des rafales de neige obscurcissent les lueurs de l'horizon.

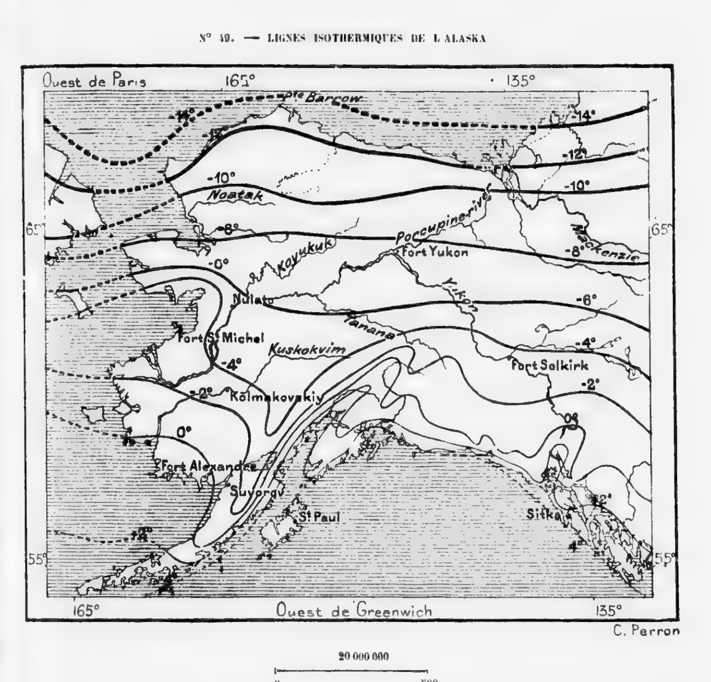
Au sud du détroit de Bering la température est beaucoup plus élevée qu'au nord; à latitude égale, la moyenne des chaleurs est de plusieurs degrés plus haute que sur les côtes orientales de l'Amérique[1]. Cette tiède température dont on jouit sur les côtes de l'Alaska méridional s'explique par la disposition des montagnes. Les hautes chaînes qui se dressent au-dessus de la rive la protègent contre les vents polaires; d'autre part, la grande courbe de la péninsule d'Alaska, prolongée à l'ouest par la barrière des îles Aléoutiennes, rejette vers l'Asie tout courant d'eau froide issu de l'océan Glacial, tandis que les tièdes eaux du courant japonais affluent librement et pénètrent dans toutes les baies. L'hiver apporte quelques neiges, mais les pluies, les brouillards les ont bientôt fondues, et jusqu'à

[1] Contraste des deux côtes américaines sous la même latitude :

| | Latitude. | Température moyenne |
|---|---|---|
| Sitka, sur la côte occidentale de l'Amérique. . . . . . . | 57° | 3'5° 6 |
| Naïn » orientale » . . . . . . . | 57° 10' | — 3° 8 |

plusieurs centaines de mètres au-dessus de la mer, les monts des îles Aléoutiennes et des archipels côtiers se montrent débarrassés de leurs frimas ; il ne se forme dans les ports que de légères peaux de glace et les navires peuvent en tout temps rester à leur mouillage. Mais si les hivers sont tièdes, les étés sont humides et relativement froids : les amas de nuages roulés incessamment dans le ciel par les vents du sud-est cachent

N° 49. — LIGNES ISOTHERMIQUES DE L'ALASKA




le soleil et tombent en pluies presque continuelles[1]. Durant plusieurs années passées dans une île aléoutienne, Veniaminov n'a pu constater une seule fois que le ciel fût complètement sans nuées. Il serait urgent de rattacher télégraphiquement les Aléoutiennes de l'ouest aux côtes de la Californie, afin de donner plus de précision aux pronostics du temps

La chaîne montueuse des Aléoutiennes, étant interrompue par de nombreuses brèches, ne peut recevoir une aussi grande quantité d'eau pluviale que les chaînes continentales situées plus à l'est, le long du grand hémicycle

[1] Jours de pluie et de neige à Sitka : 285 jours par an. (Dall, observations de 14 années.)

qui se développe vers l'Orégon. La précipitation d'humidité est surtout considérable dans la zone riveraine qui commence avec le Saint-Élie, et qui se trouve orientée précisément à angle droit avec les vents et les courants du Pacifique septentrional. La chute d'eau annuelle s'y élève à plusieurs mètres. Sur toute la côte américaine, du détroit de Bering à celui de Magalhães, le fort Toungas, l'établissement le plus méridional de l'Alaska, est la station qui reçoit la plus forte part d'averses. Mais sur le revers des monts, dans les vallées de la Tanana et du Kuskokvim, le climat est plus continental : les brèches des monts ne livrent passage qu'à de rares traînées de nuages, et la chaleur reçue pendant le jour rayonne librement dans le ciel clair. En toutes les régions de l'intérieur, le sol est gelé à quelques mètres au-dessous de la surface : près du port de Saint-Michel, on a creusé jusqu'à 9 mètres sans trouver la terre meuble[1]. L'imperméabilité de la couche glacée empêche l'humidité de pénétrer dans l'intérieur et rend tous les terrains marécageux, même ceux des pentes ; d'autre part, le tapis de mousses et de sphaignes qui recouvre la terre arrête l'effet des rayons solaires dans les profondeurs du sous-sol.

Le flot principal du Courant Noir japonais, qui charrie des arbres et des épaves d'Asie, frappe la côte alaskienne vers l'extrémité méridionale du territoire, et là se ramifie en deux fleuves océaniques, dont l'un coule au sud-est pour longer les côtes de l'Orégon et de la Californie, tandis que l'autre reflue à l'ouest pour suivre toute la côte de l'Alaska et la chaîne des Aléoutiennes. A l'intérieur de ce vaste hémicycle des eaux se forme un grand remous ayant une température moyenne de 9 à 10 degrés centigrades, c'est-à-dire de quelques degrés plus haute que celle du littoral voisin. Mais au nord des Aléoutiennes la température de la masse liquide diminue rapidement, tout en changeant de saison en saison, suivant les conflits des courants partiels qui se rencontrent dans le détroit de Bering. Pendant la majeure partie de l'année, la prépondérance appartient, disent la plupart des navigateurs, aux eaux qui viennent du sud; durant tout l'hiver, un vent glacial du nord-ouest pénètre dans le détroit et y pousse de puissantes quantités d'eau qui suivent d'ordinaire la côte asiatique, tandis que des eaux

[1] Conditions météorologiques de quelques points de l'Alaska :

| | Latitude. | Temp. moyenne. | Extrêmes de froid. | Extrêmes de chaud. | Écart. | Quantité de pluie |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Point-Barrow (2 ans). . | 71° 18′ | —22°,2 | —47° | 18°,55 | 65°,35 | 6m,205 |
| Fort-Yukon (7 ans). . . | 67° 12′ | — 9°,9 | —38°,6 | 19°,5 | 58°,1 | ? |
| Saint-Michel (7 ans) . . | 63° 27′ | — 3°,8 | —48° | 24°,44 | 72°44 | 0m,5 (?) |
| Sitka (14 ans). . . . . | 57° 3′ | 5°,6 | —20° | 24°.9 | 44°,9 | 2m,116 |
| Fort-Toungas . . . . . | 54° 46′ | 7°,8 (8°,1)? | —18°,8 | 33°,3 | 52°,1 | 2m.866 |
| Ounalachka (5 ans). . . | 53° 29′ | 2°,8 | —18° | 25° | 43° | 0m.850 |



PAYSAGE DE L'ALASKA. — VUE PRISE EN FACE DE JUNEAU, DANS L'ILE DOUGLAS.

Gravure de Lueders, d'après une photographie de M. G. de la Sablière, communiquée par la Société de Géographie.

moins froid
une sorte
entraînées,
a fermé le
nimak et da
sont rapide
fjords de l'
soufflent le
Le flux s'é
noir qui s
tuaire du I
mètres ; da
8 mètres, s
minutes le
boueuse et l
pêtes souda

La marc
est la consé
deux rivag
par les eau
mousses, d
c'est là tou
brisseaux, s
ples récolte
plaines de
l'angle nor
arbres prop
trionales, du
le seul bois
rants. Pres
n'est qu'une
uniformes e
saisons, est
mètres : des
valu le nom
faut sauter

[1] Ed. Mohr, *R*
[2] Berthold Se

moins froides refluent au nord en rasant la côte américaine. Il se produit une sorte de tournant, qui se révèle par le cheminement des glaces entraînées, et qu'on cesse de reconnaître quand l'embâcle annuelle a fermé le détroit. Dans quelques passages, notamment dans celui d'Ounimak et dans le « canal du Péril », au nord de Sitka, les courants de marée sont rapides et très dangereux quand le vent souffle en sens inverse. Les fjords de l'archipel d'Alexandre sont également redoutés, surtout quand soufflent les vents du sud-est, et les voiliers n'osent plus s'y aventurer. Le flux s'élève à une grande hauteur dans les golfes ouverts en entonnoir qui se succèdent des deux côtés de la corne d'Alaska : dans l'estuaire du Kuskokvim l'écart entre le flux et le reflux est d'environ 16 mètres ; dans l'estuaire de Cook, la marée, d'une hauteur verticale de 8 mètres, s'avance sous forme de mascaret, et dans l'espace de quelques minutes les hautes berges sont inondées ; l'eau en est presque toujours boueuse et les poissons y sont rares. Les marins ont grand peur des tempêtes soudaines ou *woollies* qui descendent des monts environnants.

La marche contraire des courants et le contraste des climats qui en est la conséquence produisent une opposition frappante dans l'aspect des deux rivages continentaux qui se font face. La côte asiatique, baignée par les eaux froides, est presque entièrement dépourvue de végétation : des mousses, des lichens, quelques arbustes nains dans les endroits abrités, c'est là tout. La côte américaine, au contraire, a de véritables forêts d'arbrisseaux, s'élevant jusqu'à 6 mètres en hauteur, et l'on peut y faire d'amples récoltes de baies[1]. Au printemps, les plantes fleuries bariolent les plaines de leurs couleurs éclatantes : les terrasses du cap Lisburn, à l'angle nord-occidental de l'Alaska, ressemblent à un jardin[2]. Mais les arbres proprement dits manquent complètement sur les côtes septentrionales, du golfe de Kotzebue et du cap Lisburn à l'estuaire du Mackenzie : le seul bois que l'on connaisse dans ces parages est apporté par les courants. Presque toute la région qui s'étend au nord du cercle arctique n'est qu'une étendue de toundras ou plaines marécageuses, parfaitement uniformes en apparence, dont la surface spongieuse ou glacée, suivant les saisons, est toute bosselée de saillies argileuses, hautes de quelques mètres : des touffes d'herbes ou de plantes ligneuses échevelées leur ont valu le nom de « têtes de femmes » ; pour traverser ces mornes espaces, il faut sauter de tête en tête au risque de tomber dans les dépressions inter-

[1] Ed. Mohr, *Petermann's Mittheilungen*, 1869.
[2] Berthold Seemann, *The Voyage of* « the Herald ».

médiaires, fosses humides où le pied resterait pris dans le lacis des racines[1]. Les saules et les aunes, au nord du Yukon, ne sont que des arbustes, et croissent d'ordinaire, non en forêts continues, mais en bouquets distincts sur les buttes et les terrains le moins spongieux[2]. Même les îles Aléoutiennes n'ont point de forêts d'origine spontanée : on n'y voit d'autres grands arbres que les sapins plantés à diverses époques depuis le commencement du siècle; les arbres ont bien poussé, mais sans se propager, et si l'homme ne les protège, les petits bois d'Amakouak et d'Ounalachka disparaîtront avant peu. Il est à remarquer que la végétation herbacée des Aléoutiennes ne présente nullement le type asiatique dans les îles rapprochées de l'Asie : américaine à l'est, elle devient purement arctique vers l'extrémité occidentale de l'archipel[3]. Le trèfle européen prospère admirablement dans l'Alaska méridional.

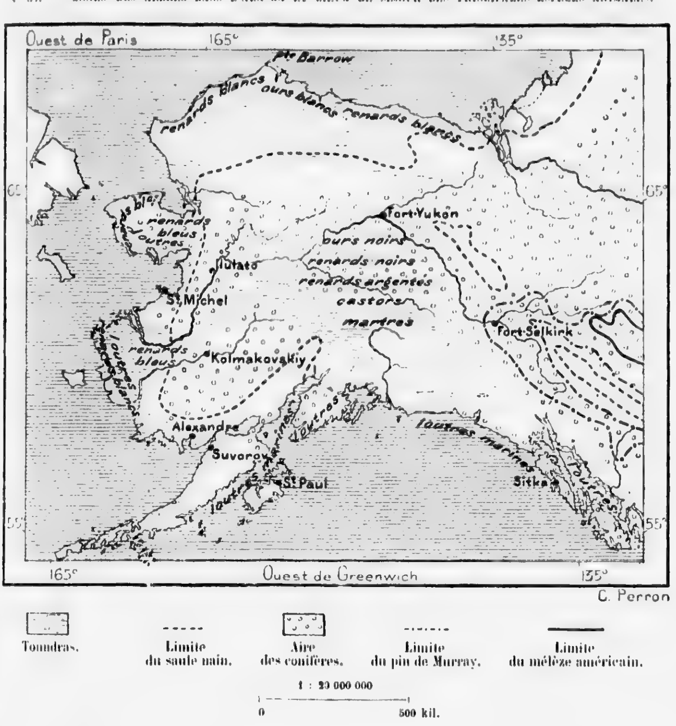
Les grandes forêts, principalement formées de conifères, commencent avec l'hémicycle des rivages déployés au sud vers le Pacifique. Une moitié de l'île Kadiak est encore revêtue de gazons, celle qui regarde vers l'ouest; l'autre moitié, tournée vers l'orient, est couverte de bois, et la limite de séparation entre les deux zones correspond à la différence du régime atmosphérique. A l'ouest prévalent les vents venus du continent d'Asie, à l'est les vents descendus en bourrasques des montagnes américaines, et leur force est telle, notamment dans les îles de l'archipel Alexandre, que les arbres s'inclinent et que les branchages se recourbent dans la direction de l'ouest[4]. Ces forêts de l'Alaska méridional, dont l'essence la plus précieuse est le « cèdre jaune » (*cupressus nutkatensis*), ne sont guère moins difficiles d'accès que les fourrés presque impénétrables des bords amazoniens et autres régions des tropiques. La pluie qui tombe pendant plus des trois quarts de l'année a fait naître sous les grands arbres une végétation épaisse d'herbes humides qui cachent des fondrières et des flaques d'eau, des racines saillantes, des troncs d'arbres pourris dans lesquels s'enfonce le pied. La trop grande humidité du sol, qui hâte la croissance des plantes, enlève tout parfum aux fleurs, toute saveur aux fruits. Les baies que l'on recueille aux alentours de Sitka sont presque sans goût.

La faune de l'Alaska comprend d'après Dall 62 espèces, qui toutes se retrouvent en d'autres contrées, en Sibérie, dans l'archipel Polaire, dans la Puissance du Canada, aux États-Unis; elle ne se distingue que par le

[1] François Mercier, *Notes manuscrites.*
[2] W. Nelson, *Proceedings of the R. Geographical Society*, Nov. 1882.
[3] W. H. Dall, *Petermann's Mittheilungen*, 1878.
[4] Seton Karr, *Alaska.*

plus ou moins grand nombre des individus. Le prolongement des Rocheuses constitue la limite de partage entre les espèces des types canadien et arctique et celles du type orégonien, et c'est vers la corne de l'Alaska que les deux aires zoologiques se confondent[1]. L'ours blanc ne se rencontre que dans les parties de l'Alaska tournées vers l'océan Polaire ; dans toutes

N° 39. — ZONES DES ARBRES DANS L'ALASKA ET LIEUX DE SÉJOUR DES PRINCIPALES ESPÈCES ANIMALES.




les autres régions, surtout dans la péninsule de Kinaï et dans l'île Saint-Mathieu, les ours noirs ou bruns (*ursus Richardsonii*) sont communs : ce sont eux qui frayent les sentiers, soit dans les forêts, soit dans la toundra[2]. L'orignal, le caribou, sont au nombre des quadrupèdes alaskiens, mais ils deviennent rares, de même que le *tebaï* (*haplocerus americanus*) ou « brebis de montagne », espèce de chamois au long pelage blanc ; le

[1] W. H. Dall, *Petermann's Mittheilungen*, 1874.
[2] Ivan Petroff, mémoire cité.

renne ne se rencontre qu'à l'état sauvage, quoique de l'autre côté du détroit de Bering les Tchouktches possèdent de grands troupeaux de rennes domestiques; le bœuf musqué n'a laissé que ses ossements sur les rives du Yukon[1]. On voit assez fréquemment dans l'Alaska la plus belle des mouettes, au plumage couleur de pêche, *rhodostethia rosea*. D'autre part, le doux climat de l'été attire dans les forêts de l'Alaska méridional, jusqu'au delà du Saint-Élie, une espèce mexicaine d'oiseau-mouche[2]. D'après Nelson, l'extrême humidité de l'air aurait pour conséquence d'assombrir le poil des mammifères et le plumage des oiseaux. On ne trouve point de reptiles dans l'Alaska et seulement un batracien, une espèce de grenouille. Les rivières du sud sont peuplées de poissons, si ce n'est dans les saisons exceptionnelles, quand l'eau est prise jusqu'au fond ou que les embâcles ont complètement fermé les bouches des fleuves; le saumon, plus petit que celui de l'Orégon, remonte la rivière du Cuivre jusqu'au pied des glaciers et des pentes revêtues de neige. Un des poissons fluviatiles, le fameux houlakan (*thaleichthys pacificus*), que l'on rencontre sur toutes les côtes, de l'Alaska méridional aux fjords de la Colombie Britannique, est si gras, que les indigènes s'en servent comme de bougies : de là son nom anglais de *candle-fish*. Quant aux pinnipèdes et aux cétacés marins, qui constituent la principale richesse de l'Alaska, ils ne fréquentent qu'un petit nombre d'îles et ne peuvent plus être tous considérés comme appartenant à la faune générale de la contrée; cependant on trouve des phoques jusqu'en des lacs de l'intérieur, notamment dans le lac Iliamna[3]. La « vache marine » (*rhytina Stelleri*) a été complètement exterminée dès la fin du siècle dernier. Les baleines, que des centaines de navires américains poursuivaient naguère dans les mers de Bering, et même au delà, dans l'océan Glacial, ont presque disparu du détroit et se sont réfugiées derrière les remparts de banquises, dans l'archipel Polaire; elles ne reviennent dans la mer libre qu'en automne, après le départ des baleiniers[4].

Les rares habitants de l'Alaska ne constituent point un groupe ethnique isolé; ils sont au contraire d'origines très diverses et se rattachent à des peuplades apparentées qui vivent en dehors du territoire. Les populations du nord de l'Alaska et même des îles Aléoutiennes sont des Eskimaux,

[1] Elliott, *Our Arctic Province*.
[2] Alfred R. Wallace, *Humming-birds*, Fortnightly Review, 1 Dec. 1877.
[4] Ivan Petroff, mémoire cité.
[3] A. Woldt, *Kapt. Jacobsen's Reise*.

pères des Groenlandais et des Youït de la Sibérie, qui ont émigré du territoire américain[1]. Les Eskimaux sont les plus nombreux ; la moitié des Alaskiens appartiennent à leur race. Les Tinneh, qui vivent dans les vallées du Yukon et de ses affluents, font partie de la famille des « Peaux-Rouges », dont le centre de propagation est dans l'Amérique Anglaise et aux États-Unis; enfin, les habitants des côtes et des archipels méridionaux sont, sous divers noms, des Thlinkit et des Haïda, comme les riverains de la Colombie Britannique.

Les Eskimaux, qui paraissent être le moins mélangés d'éléments divers et ont le moins subi l'influence des blancs, vivent par groupes errants sur les bords de l'océan Glacial : le météorologiste Ray les a rencontrés à la pointe Barrow. Ces indigènes, au nombre de quatre centaines environ, sont, comme la plupart des autres Eskimaux, en voie de diminution rapide, à cause de ce dépeuplement des mers que poursuivent les baleiniers américains : des villages ont perdu la moitié de leurs habitants depuis le milieu du siècle. Des ruines de demeures, éparses en maints endroits, datent des temps les plus anciens, c'est-à-dire, disent les indigènes, de l'époque où « l'homme parlait comme le chien ». D'ailleurs, la population est encore dans l'âge de la pierre. Les Eskimaux de Point-Barrow refusent les allumettes et préfèrent allumer leur feu au moyen de la friction de deux morceaux de bois. Les pêcheurs ayant reçu des blancs le harpon d'acier pour frapper la baleine sans que la fortune les favorisât, les anciens attribuèrent cet insuccès à l'abandon des javelots de pierre, et de nouveau les enfants apprirent à tailler le silex.

Il n'existe guère au monde d'hommes plus paisibles et plus doux que les Innuit de Point-Barrow. Ils n'ont point de chefs, élus ou héréditaires, et vivent en état de parfaite égalité. Les peuplades limitrophes ne sont jamais en guerre; les délits, si parfois il s'en commet, ne sont jamais punis. Le droit de propriété existe à peine, si ce n'est pour les bateaux : aussi l'Eskimau ne se fait-il point scrupule de prendre ce qui est à sa convenance, pourvu que l'objet ne se trouve ni dans une cabane, ni dans une cache; d'autre part, quand on lui a dérobé quelque chose, il n'en réclame point la restitution. Les querelles sont inconnues; nulle part on n'entend de cris; on voit les enfants s'amuser joyeusement autour des cabanes ou s'occuper à nettoyer le sol, à se bâtir de petits *iglou*, à pétrir des bonshommes de neige. Les femmes jouissent d'une parfaite égalité avec les hommes; nulle convention n'est définitive tant que les femmes ne l'ont

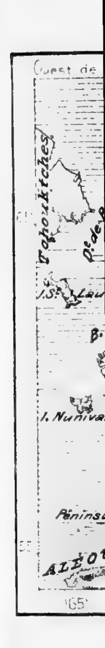
[1] Hooper, Dall, Nordenskiöld, Rink, etc.

pas approuvée ; pour le moindre voyage il faut attendre qu'elles aient donné leur avis. Les mariages se font sans aucun apparat, mais d'ordinaire ils sont précédés par une période de noviciat pendant laquelle la fiancée aide ses futurs parents. D'ailleurs le lien du mariage se rompt souvent, surtout lors des expéditions de chasse ou de pêche, les femmes plus faibles restant au village avec les malades et les vieillards, tandis que les femmes plus fortes accompagnent les hommes valides. Les Eskimaux ne font point de cérémonies mortuaires lorsqu'ils perdent un des leurs; cependant ils craignent les revenants, et leurs devineresses cherchent à conjurer le mauvais sort. Ils redoutent Tounya, l'esprit invisible qui vit dans la terre, dans l'eau, dans le ciel; ils craignent aussi Kiolya, l'esprit de l'aurore boréale, et quand ils sont obligés de sortir pendant la nuit sans étoiles, ils s'arment d'un bâton d'ivoire pour écarter les génies malins.

En certaines régions de la côte alaskienne, les meurtres de vieillards et les infanticides sont communs pendant les périodes de famine. De même que chez les Tchouktches sibériens, ce sont d'ordinaire les vieillards qui demandent à mourir; mais on prend soin de ne pas leur laisser voir la mort en face. On leur donne une décoction de noix vomique, puis on leur coupe la carotide et on les livre aux chiens, qui à leur tour seront mangés par les naturels[1] : dans le pays de ces Innuit américains se retrouvent ainsi des pratiques analogues à celles des montagnards du Tibet. Chez les Mahlemout du bas Yukon et de Saint-Michel les relations fréquentes qu'ont eues les indigènes avec les traitants russes et les baleiniers américains ont ensauvagé les mœurs, et souvent des massacres ont eu lieu à la suite de tromperies ou de vols commis par les étrangers.

Les Eskimaux de l'Alaska paraissent avoir perdu de leur talent comme ciseleurs et sculpteurs. Les musées d'Amérique renferment d'admirables gravures sur os et sur bois qui représentent des cerfs ou d'autres animaux dans toutes les attitudes et que nul artiste innuit ne saurait dessiner de nos jours. Mais, quoique déchus, les Alaskiens sont toujours beaucoup plus habiles sculpteurs que les Groenlandais. On trouve aussi des potiers parmi eux, tandis que les autres Eskimaux, manquant de bois, ignorent l'art de cuire l'argile et n'ont d'autre vaisselle que les vases creusés dans la pierre ollaire. D'autre part, les Innuit de la Terre Verte sont, comme bateliers et pêcheurs, bien supérieurs à ceux de l'Alaska. Les bateaux de la mer de Bering ne peuvent se comparer aux kayaks des fjords groenlandais, ni pour la solidité, ni pour la vitesse, ni pour le fini des détails. De même, les harpons des

[1] Dall, *Alaska and its resources.*



Innuit occidentaux sont des armes rudimentaires à côté de celles qu'emploient les Innuit orientaux. D'après Rink, les bateaux et les armes des Alaskiens indiqueraient la transition entre l'art des Peaux-Rouges et celui des Groenlandais. Le bateau de l'Aléoute, à une, deux ou trois lunettes pour autant d'individus[1], n'est autre, par sa forme, que le canot d'écorce, si ce n'est qu'il a été recouvert de peaux de phoque, pour que les vagues passent




N° 31. — POPULATIONS DE L'ALASKA.

au-dessus sans le remplir. On voit aussi des harpons alaskiens dont la hampe est garnie à l'extrémité de plumes d'oiseaux comme les flèches des Indiens. Les villages des Alaskiens, insulaires et continentaux, contrastent avec ceux des Groenlandais : ils ont toujours un lieu d'assemblée, une *kachga*, vaste édifice où se font les délibérations publiques et les représentations théâtrales. Sur les bords du Kuskokvim, chacun de ces palais

[1] Nelson, mémoire cité.

municipaux est garni de sièges disposés en amphithéâtre; les cabanes ordinaires consistent en branches tressées, recouvertes d'une épaisse couche de boue durcie et éclairées au sommet par un bloc de glace placé dans une étroite ouverture[1].

Les Aléoutes, Eskimaux de l'archipel volcanique, ignorent le nom sous lequel ils sont connus aux Russes, et par eux aux autres peuples : ils se disent eux-mêmes Ounoungoun, ou Kagataya Koungios, mot qui signifierait « Gens de l'Est », témoignant ainsi de l'origine continentale des habitants. Tous les anciens voyageurs parlent des Aléoutes dans les mêmes termes que Ray parle des naturels de Point-Barrow. Cook les décrivait comme « les gens les plus paisibles, les plus inoffensifs qu'il eût jamais rencontrés, pouvant servir de modèle à la nation la plus civilisée du globe ». Veniaminov, qui séjourna dix ans au milieu d'eux, dit n'avoir vu aucun acte violent, aucune dispute, entendu aucune insulte, aucun mot grossier, ni constaté le moindre acte de gourmandise après de longs jeûnes. L'Aléoute est d'une patience et d'une résignation parfaites; en aucune circonstance de sa vie il ne gémit ni ne pleure : verser une larme est chose inouïe, même parmi les femmes. Cependant les affections familiales sont très profondes : on a vu des Aléoutes mourir de faim pour abandonner à leurs enfants tout ce qui leur restait de provisions; d'autre part, les enfants sont toujours fort respectueux envers leurs parents. Très soucieux des convenances, l'Aléoute ne se permettra jamais de parler à sa femme en public autrement que comme à une étrangère. L'ordre de préséance est fort rigoureux dans les familles, et le fils aîné, même en bas âge, a le pas sur la mère. Jadis l'hôte était tenu de prêter sa femme à l'étranger de passage; mais cette coutume de l'antique hospitalité n'est plus observée[2].

Tant qu'ils furent indépendants, les Aléoutes étaient un peuple joyeux; mais depuis l'asservissement que leur ont imposé les Russes, ils sont devenus tristes. Il n'est pas d'indignités qu'on ne leur ait fait subir, et leur force de résistance est brisée : ils se soumettent à tout sans esprit de vengeance. Aussi, dans les premiers temps de la domination russe, diminuèrent-ils rapidement en nombre : ils se laissaient mourir; la phtisie semblait devoir emporter la race entière. D'après Jelikov, la seule île de Kadiak aurait eu jadis 50 000 habitants. En 1779, lorsque les Aléoutes furent soumis au tribut, les insulaires de Kadiak et des Aléoutiennes proprement dites étaient environ 20 000; en 1795, lors de l'arrivée des

[1] H. Rink, *The Eskimo Tribes*.
[2] Fr. Schwatka, *Alaska*.

missionnaires de religion grecque, on en dénombrait un peu plus de 8000; en 1830, ils étaient réduits à 4850 individus[1]. En 1840, le recensement ne comptait plus que 4007 Aléoutes; mais depuis cette époque la population indigène s'est accrue de nouveau[2]; elle s'est aussi grandement modifiée par le métissage; et quoique les « créoles », — nom sous lequel on désigne dans l'Alaska les fils de pères russes et de mères aléoutes, — ressemblent surtout à leurs mères, dont ils partagent le genre de vie, et avec lesquelles ils demeurent dans les *barrabora* ou gîtes à demi souterrains, la race paraît s'être fortifiée dans son ensemble, physiquement et moralement. Lutke constatait déjà, il y a un demi-siècle, que les habitants d'Ounalachka étaient à demi russifiés par le caractère et les mœurs.

On ne connaît donc les coutumes des Aléoutes que par les traditions et par les trouvailles dans les anciennes demeures et dans les tombeaux. Dans l'archipel de Choumagin, situé au sud de la corne péninsulaire d'Alaska, M. Pinart a pu explorer une des cavernes funéraires déjà signalées aux baleiniers et y faire de curieuses découvertes. Les squelettes placés à l'abri des rochers étaient entourés d'objets divers, entre autres de masques sculptés et peints, dont les uns, peu différents de ceux des anciens Toltèques, servaient aux danses funèbres, tandis que les autres étaient appliqués sur la figure des morts, sans doute afin de donner le change aux esprits méchants et de détourner leur malice. En outre, le lit de mousse sur lequel reposaient les cadavres étendus renfermait une collection complète des outils et des instruments que fabriquaient alors les Aléoutes, des figurines d'animaux qu'ils sculptaient. En d'autres tombeaux, les squelettes sont placés dans une attitude repliée, la tête sur les genoux, comme les momies péruviennes. Il est probable que l'abri funéraire exploré par M. Pinart était consacré à des pêcheurs de baleines, corporation privilégiée dans laquelle on ne pouvait entrer qu'après un long noviciat et une série d'épreuves[3]. Les Aléoutes prolétaires étaient enterrés dans leur propre cabane, que les survivants abandonnaient, à moins qu'ils ne murassent le mort dans un caveau latéral pour garder leur demeure.

Les Ingalit, c'est-à-dire les « Incompréhensibles », ceux dont les Eskimaux ne comprennent pas la langue[4], sont les « Indiens » de l'Alaska, frères de ceux qui vivent à l'est des Montagnes Rocheuses, dans le Canada et les États-Unis : ils occupent le bassin du Yukon, en amont de la basse

[1] Lütke, *Voyage autour du Monde*.
[2] Hubert H. Bancroft, *History of Alaska*.
[3] Alphonse Pinart, *La Caverne d'Aknank*; — *Bulletin de la Société de Géographie*, déc. 1875
[4] François Mercier; — Elliott, ouvrage cité.

région alluviale, et du côté du sud ils atteignent la mer entre le golfe de Cook et l'embouchure de la rivière du Cuivre. D'ailleurs les transitions se font par degrés en maints endroits et diverses tribus sont comptées par tel voyageur parmi les Eskimaux, par tel autre parmi les Peaux-Rouges. On les désigne généralement sous le nom de Siwaches, mot qui n'est autre que celui de « Sauvages » prononcé à l'anglaise, et ils se disent eux-mêmes « Boston Siwaches » ou « Sauvages de Boston », dénomination qui prouve chez eux la conscience de leur solidarité ethnique avec les Indiens des États-Unis. Sur le haut et le moyen Yukon, les voyageurs canadiens les unissent, sous le nom de Loucheux, avec les Indiens limitrophes qui vivent dans le territoire de la Puissance. Les appellations spéciales des tribus sont dues pour la plupart, non aux traits ou aux caractères particuliers des indigènes, mais aux lieux qu'ils habitent. C'est ainsi qu'on a donné leurs noms aux Yukon-Koutchin (Yukon-Akatanan) ou « Gens du Yukon », aux Tenan Koutchin ou « Gens des Buttes » sur la Tanana, aux Kotcha-Koutchin ou « Gens d'en Bas » dans le voisinage du delta, aux Houn-Koutchin ou « Gens des Forêts », aux Atna-Tana ou « Gens de l'Atna », c'est-à-dire de la rivière du Cuivre. On connaît aussi les « Gens du Milieu » sur le cours moyen du Yukon, les « Gens du Large » dans l'Alaska septentrional, entre le Koyukuk et le Porc-Épic, les « Gens des Brousses » entre la Tanana et la rivière du Cuivre. Les Yukon-Koutchin sont aussi appelés « Gens des Fous », à cause de la « folie » de leurs danses[1]. Les « Gens de l'Atna » parlent une langue que l'on a reconnue comme très rapprochée de celle des Peaux-Rouges riverains de l'Athabasca : Allen trouve qu'ils ressemblent singulièrement aux Apaches des frontières mexicaines. De grandes migrations ont eu lieu dans le monde indien pendant la période récente.

Les Indiens de la Tanana, restés à l'écart du trafic avec les traitants russes et américains, ont gardé leurs mœurs primitives : leurs figures sont peintes, des plumes entourent en couronne leurs cheveux noirs et se dressent en touffe au-dessus d'un chignon enduit d'argile rouge ; un bâtonnet d'os ou de pierre traverse le cartilage de leur nez entre les deux narines, et leur costume de peau est orné de franges et de verroteries. La vallée de la Tanana est peut-être la seule partie de l'Amérique septentrionale où l'on puisse encore voir le Peau-Rouge tel qu'il apparut à nos ancêtres lors de la conquête. Dans une des tribus indiennes du haut Yukon se sont conservés des usages qui rappellent le temps où les veuves se brûlaient sur le bûcher

[1] Fr. Mercier, *Notes manuscrites.*

des maris, comme on le faisait dans l'Inde brahmanique. Quand le feu commence à consumer le corps de l'époux, et que déjà les flammèches s'élancent à travers le bois, elle doit étreindre le cadavre et se laisser brûler les cheveux, puis avancer les mains en pleine flamme, au risque de la vie, et toucher la poitrine du mari; en récompense, les cendres sont placées dans un sachet qu'elle porte à son cou pendant deux ans[1].

Une des tribus les plus originales et les plus nombreuses est celle des Kinaï ou Thnaïana, c'est-à-dire « Hommes », qui vivent dans la péninsule du même nom, à l'est de la corne d'Alaska. Chez ces Athabaskiens du nord-ouest les prêtres, sortes de chamanes comme ceux des Samoyèdes, sont de beaucoup les personnages les plus respectés de la tribu; mais c'est par un exercice incessant qu'ils conquièrent ce respect, car à toute occasion ils sont tenus de réciter des chants, et chacun d'eux doit en inventer de nouveaux pour surprendre les génies et se les rendre favorables. Le plus vénéré des êtres supérieurs est la constellation du « Chariot », que l'on croit être le grand-père de la race. Le corbeau est révéré comme le père : c'est lui qui a dérobé les poissons au Chariot et les a donnés à l'homme; tous les mythes de la nation gravitent autour de ce dieu. Les vagues, les îles, les rochers, tout dans la nature est peuplé de génies, qu'il faut implorer pour le succès des entreprises, pêche, navigation, chasse ou voyage. Klouch est le « grand maître des sommets ». On lui apporte des plumes d'aigle, des poissons, de l'huile de phoque, en échange du futur gibier; pour mériter ses bonnes grâces, le chasseur prend un soin extrême de sa personne : il se parfume au moyen d'une racine odoriférante, pour se purifier des mauvaises odeurs du poisson. Il se peint, afin de plaire à l'animal qu'il va tuer et de jeunes vierges habillées de vêtements d'apparat préparent l'enduit dont il se couvre. Chacun de ses mouvements pendant la chasse est soumis à des règles précises; d'ordinaire il observe un silence rigoureux, qu'il rompt parfois pour entonner en l'honneur du maître invisible, mais toujours présent, un chant en paroles sacrées, car on ne saurait parler à Klouch dans la langue banale que l'on emploie dans la famille. D'ailleurs il n'est point de peuples chasseurs, en Sibérie et dans l'Amérique du Nord, qui n'aient des superstitions analogues, et même chez les braconniers d'Europe on en retrouve les traces.

Les populations qui vivent sur les côtes de l'Alaska méridional, au sud-est de la rivière du Cuivre et dans les archipels côtiers, sont désignées sous le nom général de Thlinkit. On les connaît aussi par l'appellation de

[1] Sheldon Jackson, *Alaska.*

Koloch, qui tombe en désuétude depuis que les Russes ont été remplacés par les Américains comme dominateurs du pays. Ce nom de Koloch dériverait d'après Petroff d'un mot aléoute qui signifie « Écuelle » et serait dû à la mode nationale qu'ont les femmes indigènes de se percer la lèvre inférieure pour y introduire une rondelle de bois, d'os ou de serpentine, analogue au *botoque* des Botocudos. Les dimensions de ce disque sont telles, chez la plupart des femmes, que leur lèvre retombe sur le menton et que leur langage devient presque inintelligible. Quelques Eskimaudes et surtout des Eskimaux de l'Alaska avaient pris, en tout ou en partie, cette mode des Thlinkit; seulement ils ont dû réduire le diamètre du disque, afin de pouvoir tenir la bouche fermée et la protéger ainsi contre le froid. Les Aléoutiennes et les Eskimaudes sont en général ornées du *totouk*, deux petits boutons placés latéralement au-dessous de la commissure des lèvres; elles se percent aussi les oreilles pour y attacher des ornements et dans la cloison du nez elles introduisaient autrefois leur aiguille en os lorsqu'elles cessaient de coudre; enfin elles se tatouent le menton de quelques raies parallèles, au nombre de cinq à douze[1].

Les Thlinkit ou « Hommes », qui sont peut-être au nombre de 7000 à 8000 et que l'on croit avoir été 20 000 vers 1840, se subdivisent en un grand nombre de tribus suivant les îles ou les vallées qu'ils habitent: tels les Chilkat et les Chilkout du Lynn-sound, les probes et généreux mais faméliques Thahk-hich des sources du Yukon, les Sitka, qui ont donné leur nom à la capitale de la contrée, les Stickeen, les Toungas, d'après lesquels sont dénommées une rivière et une ville. Les Haïda de l'archipel Queen-Charlotte sont aussi représentés dans le sud de l'Alaska. Tous ces indigènes se ressemblent par la forte saillie des traits : ils n'ont point la face aplatie de l'Eskimau et de nombreux voyageurs, entre autres Schwatka, ont été frappés de la physionomie israélite de ces Koloch. Avec sa couverture de laine jetée sur l'épaule, le Thlinkit ne semble s'apercevoir ni du vent, ni de la pluie, ni du froid; s'il se sent transi, il se déshabille et s'assied quelques minutes dans l'eau[2]. La lèpre est assez commune chez les insulaires mangeurs de poisson et défigure tellement quelques-uns d'entre eux, que leur visage n'a plus rien d'humain[3]. D'après Eschscholz, on trouve une espèce particulière de pou (*staphylinus pediculus*) dans la chevelure des Thlinkit : il serait peut-être possible de classer les races d'après leurs parasites.

[1] Fr. Mercier, *Notes manuscrites*.
[2] Aurel Krause, *Die Thlinkit-Indianer*.
[3] Romanowski et Frankenhaüser; — H. C. Lombard, *Traité de Climatologie médicale*

Il est peu de tribus encore barbares où les enfants aient plus à souffrir de l'emmaillottement que chez les Thlinkit. Ils sont étroitement empaquetés dans une boîte d'osier revêtue de cuir sec et garnie de fourrure. Des lanières de cuir fixent le tout et ne laissent l'enfant libre que pour le mouvement de la tête. Des tampons de mousse sèche placés entre les jambes absorbent le liquide; mais on les change rarement et souvent la malpropreté produit des excoriations dont le corps garde toujours les cicatrices. Les jeunes filles arrivées à l'âge de puberté subissent un autre genre de torture. De même que leurs sœurs de la Nouvelle-Irlande, elles sont enfermées, au bord de la mer, dans une sorte de cage où elles ont à peine l'espace nécessaire pour se mouvoir. En outre, on leur met sur la tête un chapeau à très larges bords, afin qu'elles ne puissent par leurs regards souiller la pureté du ciel; on leur peint aussi le visage en noir, afin que les génies de la terre ne voient pas leur image. Autrefois cet emprisonnement durait toute une année; mais depuis que les Thlinkit sont en relations avec les Européens, la captivité des filles a graduellement diminué en durée[1]. De leur côté, les jeunes hommes ne passaient au rang des guerriers qu'après avoir subi vaillamment diverses tortures, afin de prouver leur courage et leur force d'âme. On pense que la démarche molle et vacillante des femmes de Thlinkit, qui contraste singulièrement avec le fier pas des hommes, provient de la captivité qui leur est imposée dans la jeunesse. Chez les Chilkat, les couples qui s'unissent adoptent en même temps deux enfants, un garçon et une fille, sorte de réserve pour un mariage futur, au cas où l'un des conjoints viendrait à mourir[2].

Les cabanes des Thlinkit, groupées en villages auxquels on donne le nom espagnol de *rancherias*, n'ont plus rien du gîte à demi souterrain de l'Eskimau. Élevées dans un pays forestier fournissant en abondance du bois solide, élastique et durable, les demeures des Thlinkit sont d'amples constructions, où les indigènes placent à côté d'eux leurs outils et leurs approvisionnements. Des sculptures compliquées ornent la façade triangulaire et racontent à l'initié l'histoire de la famille; en outre, presque chaque maison était autrefois précédée d'un ou deux piliers de bois, hauts de 10 à 15 mètres, ciselés de la base au sommet et représentant des animaux, des figures humaines, des objets divers. Les premiers voyageurs croyaient que ces pieux sculptés étaient le produit de fantaisies grotesques; on sait maintenant que ce sont des arbres généalogiques, dont chaque figure rappelle

[1] Erman, *Zeitschrift für Ethnologie*, IV, 1870.
[2] F. Schwatka, *Along Alaska's Great River*.

un des ancêtres de la race : les « totem », c'est-à-dire les images symboliques revendiquées par les diverses familles, s'étagent dans ces piliers bizarres pour célébrer la gloire des illustres Thlinkit ; ce sont des blasons, comme les insignes héraldiques des nobles européens. Plusieurs maisons sont précédées de deux arbres à totem : d'un côté celui de la descendance paternelle, de l'autre le pilier des origines maternelles. Des villages situés au bord de la mer présentent une forêt de pieux sculptés s'alignant devant la forêt des sapins : lors des fêtes et des cérémonies de deuil, chaque assistant doit pousser le cri de l'animal que représente son totem de famille[1]. Les deux grandes divisions sont celles du Corbeau et du Loup, subdivisées en clans secondaires, Grenouilles, Oies, Hibous, Aigles, Ours, Requins, Marsouins, Baleines, et autres encore, de haute ou de basse caste. Maint tombeau est aussi décoré de l'animal symbolique appartenant au chef couché sous l'amas de pierres ou de bois. Quelques-unes de ces figures sont sculptées avec une étonnante vérité, qui témoigne du merveilleux talent d'observation des indigènes ; mais il est aussi des modèles que les Thlinkit n'ont jamais eu l'occasion de voir et qu'ils ont dû reproduire évidemment d'après ouï-dire ou plutôt d'après les traditions transmises depuis les temps lointains de leur arrivée dans le pays : telle est la sculpture d'un crocodile sur le tombeau d'un chef. Tous les Thlinkit s'accordent à dire que leurs ancêtres sont venus du sud-est. On prétend que des monnaies chinoises auraient été trouvées dans quelques sépultures.

De nos jours l'influence étrangère, l'obscurcissement des mythes et la perte de l'ancienne foi font négliger les cérémonies civiles et funéraires, jadis scrupuleusement suivies, et l'art de la sculpture se perd en même temps. Les plus beaux objets d'art trouvés dans les demeures et les tombeaux de l'Alaska ornent maintenant les musées, et bientôt on n'en verra plus dans le pays d'origine. Les missionnaires, hommes simples qui d'ordinaire n'admettent point qu'il y ait de salut en dehors de leurs pratiques, cherchent à détruire toutes les anciennes cérémonies mortuaires, pour les remplacer par les rites usuels aux États-Unis : exposition des cadavres sur un échafaudage ou dans un canot, inhumation dans la demeure ou dans la forêt, submersion dans les torrents ou dans la mer, enfin crémation, ce dernier mode surtout, sont défendus aux indigènes comme des pratiques réprouvées par Dieu. L'héritage du Thlinkit appartient au fils de sa sœur et reste dans le clan de la mère[2].

[1] Ivan Petroff, ouvrage cité.
[2] Aurel Krause, *Die Thlinkit-Indianer.*



Le caractère des Thlinkit est en général fort doux ; cependant ils ne se résignent point à l'oppression comme les Eskimaux. La guerre sévit entre maintes tribus et l'on a vu les Chilkat, en 1851, traverser les Montagnes Rocheuses et se joindre aux Thahk-hich pour aller, à 800 kilomètres de leurs villages, détruire le fort Selkirk, qui gênait la liberté du commerce



TOMBEAU DE CHEF THLINKIT.
Gravure de Meunier, d'après une photographie de M. G de la Sablière, communiquée par la Société de Géographie.

entre les tribus. La plupart des peuplades ont des chefs, mais leur volonté doit toujours se conformer à la coutume. Ils ne peuvent déclarer la guerre sans l'approbation du conseil et tout abus de pouvoir est aussitôt réprimé ; mais on leur rend les plus grands honneurs, et jadis on sacrifiait même des victimes humaines devant leur tombeau. Les derniers captifs réservés pour ces rites funéraires furent rachetés par les Russes vers le milieu du siècle[1] ; mais d'après Petroff l'esclavage existerait encore.

[1] Hooper, *The Tents of the Tuski.*

L'industrie des Thlinkit est beaucoup plus développée que celle des Eskimaux et des Indiens d'outre-montagne. Les Chilkat, renommés sur toute la côte occidentale pour le tissage de leurs couvertures et de leurs nattes, entremêlées de plumes et de touffes de poils, se sont enrichis par la vente de leurs produits dans les ports du littoral. Les Haïda, moins habiles comme tisseurs, sont les meilleurs artistes pour travailler le bois. Ils construisent des canots de toute grandeur, taillés dans le cèdre, et savent recourber les bordages par l'emploi de l'eau bouillante. Ils manœuvrent la pagaye avec une dextérité surprenante et dans les régates ils ont fréquemment battu les équipages des navires de guerre européens.

La population blanche, qui dans presque toute l'Amérique se substitue aux indigènes, est à peine représentée dans l'Alaska, si ce n'est par des métis, les « créoles » presque tous d'origine russe et aléoute, sans mélange d'Indiens. Quelques pêcheurs norvégiens et des mineurs américains vivent dans la partie méridionale de l'Alaska, et l'on a récemment proposé d'importer des émigrants islandais à Kadiak; mais ceux-ci préfèrent le climat du Manitoba, moins humide, quoique plus rude[1].

Il n'y a point d'établissements américains au nord du détroit de Bering. L'île Barter ou « du Troc », sur la côte arctique qui se prolonge à l'ouest des bouches du Mackenzie, n'est visitée que périodiquement, à l'époque d'une foire où viennent même des Tchouktches [illegible]uski, c'est-à-dire des « Confédérés » d'Asie. Le poste de la pointe Barrow, sur la rive de l'océan Glacial, ne fut habité par des blancs que pendant deux années, en vue de l'étude météorologique de ces parages; mais on doit y établir prochainement une station de sauvetage pour les baleiniers : le village eskimau s'annonce au loin par des côtes de baleines qui hérissent le sol, disposées pour la plupart en échafaudages servant de supports aux bateaux des indigènes[2]. Si jamais le passage du détroit de Bering reprend l'importance qu'il eut naguère comme chemin des baleiniers, une autre escale s'établira probablement dans ces mers septentrionales, au Port-Clarence, havre excel-

[1] Population de l'Alaska d'après Ivan Petroff, en 1880 : 32 658.

| | | |
|---|---|---|
| Eskimaux | 17 617 | 19 762 |
| Aléoutes | 2 145 | |
| Indiens | | 3 927 |
| Thlinkit | | 6 763 |
| Blancs | | 430 |
| « Créoles » ou métis | | 1 756 |

[2] H. H. Bancroft, ouvrage cité.

lent, qui s'ouvre à l'abri de la pointe extrême du continent américain. Les approches du port sont signalées à 50 kilomètres au sud-ouest par la falaise insulaire d'Ouchivok, le King island des marins anglais, énorme bloc de basalte qui se dresse à plus de 200 mètres. Ce Gibraltar du nord est habité par une tribu d'Eskimaux, qui vit l'été dans un groupe de cabanes, sur une corniche de l'escarpement, et qui gîte l'hiver dans une quarantaine de cavernes creusées en plein roc[1]. Le village de Kinging (Kingegan), sur la pointe extrême de l'Amérique, en face du cap oriental d'Asie, est inhabité pendant la plus grande partie de l'année; mais en été les Eskimaux s'y rendent en nombre de toutes parts pour échanger leurs denrées. Quatre ou cinq bateaux tchouktches, qui font escale dans l'une des îles Diomède, l'asiatique ou l'américaine, viennent tous les ans de l'Asie, apportant des chaudrons, des couteaux, du tabac, des verroteries; les Indiens de l'intérieur vendent surtout des articles de quincaillerie anglaise : la foire se termine par des fêtes et des danses[2]. L'île de Saint-Laurent fait aussi en été trafic de fourrures, d'ivoire et de fanons de baleine avec le continent asiatique[3]. On ramasse quelquefois de l'ambre sur ces plages de la mer de Bering.

C'est à une très grande distance au sud du passage ouvert entre les deux océans, sur les plages méridionales du golfe de Norton, que se trouvent les premières stations commerciales des blancs, le poste d'Unalaklit, à la bouche de la rivière du même nom, et le hameau de Saint-Michel, le Mikhaïlovsk des Russes. En tout autre pays, ce havre serait bien situé, car en cet endroit une île de lave, d'environ 300 kilomètres carrés en superficie, retient les alluvions que le Yukon apporte dans la mer, et le revers septentrional de cette île, qui arrête aussi les vents du large, protège un excellent mouillage pour les navires d'un fort tirant d'eau : c'est là qu'est le havre naturel pour tout le bassin du Yukon. Saint-Michel est l'Alexandrie d'un autre Nil; mais cette Alexandrie, qui d'ailleurs est la station principale de la Compagnie des fourrures, n'a que bien peu de denrées à entreposer. En outre, les terres basses, spongieuses, qui entourent Saint-Michel ne pourront jamais être qu'un désert sans culture, et de plus elles sont inondées quand les vents du nord aident le flux de marée et le poussent au loin dans l'intérieur : au delà, les chaînes de collines que l'on doit traverser pour atteindre le méandre du Yukon le plus rapproché, sont également couvertes de tourbières, même sur leurs pentes.

[1] Ivan Petroff, *United-States Census for* 1880, tome VIII.
[2] Simpson, d'après Erk-sin-ra, *Petermann's Mittheilungen*, 1859, Heft I.
[3] Gebrüder Krause, *Deutsche Geographische Blätter*, 1882, Heft II.

En 1842, deux villages de Mahlemout, situés près de Saint-Michel, ont été vidés de leurs habitants par la petite vérole.

Sur son immense parcours de plus de 3000 kilomètres, le Yukon n'a pas de ville plus considérable que ne l'est son port d'exportation, l'humble village de Saint-Michel. Le fort Selkirk, dans le territoire canadien, au confluent du Lewes et du Pelly, n'est plus qu'une ruine depuis l'assaut que lui donnèrent les Chilkat, et l'on n'en voit que des pans de mur émergeant des saulaies Les forts Reliance et Bellisle, postes qui furent construits pour la Compagnie de Hudson par M. Mercier, ont remplacé l'ancienne station; le fort Yukon, très bien situé au confluent du fleuve et du Porc-Épic, fut jadis un lieu de rendez-vous très animé pendant la saison du troc; mais, l'exploration géographique de la contrée ayant démontré que le poste est bâti en territoire américain et non dans le domaine de la Compagnie de Hudson, il fallut le délaisser; l'officier Raymond, chargé par le gouvernement des États-Unis de fixer la ligne de frontière, signifia à ses hôtes canadiens qu'ils eussent à vider la demeure dans laquelle ils lui donnaient l'hospitalité. Depuis cette époque, le poste n'est plus qu'une escale rarement visitée, et c'est dans le voisinage des « Remparts » que se fait le principal trafic. A une trentaine de kilomètres en aval de Nuklukayet, situé au bec du Yukon et de la Tanana, se trouve une nouvelle station, celle de Mercier ou de la Tanana, construite en 1868 par une association de Franco-Canadiens; c'est l'une des plus importantes de l'Alaska, et les pelleteries qu'y apportent les Atna-Tana et d'autres Indiens, venus parfois de plus de 500 kilomètres, sont les meilleures de la contrée[1]. Au delà, les rives sont presque complètement désertes sur plusieurs centaines de kilomètres : les « Gens du Milieu », dont Novikakat était un des principaux villages, ont tous péri lors d'une épidémie de scarlatine, et Nulato n'a plus que cinq ou six descendants des Nulato; la tribu presque tout entière fut enfumée dans ses cabanes par une peuplade ennemie. Anvik, où commence le portage de Saint-Michel à travers les toundras, est un groupe de cabanes où se trouve la limite des races entre Indiens et Eskimaux; ni les uns ni les autres ne franchissent la borne commune[2]. Ikogmut ou « la Mission », sur le coude méridional du Yukon, à l'endroit où vient aboutir le portage du fleuve Kuskokvim, n'est aussi qu'un faible village, mais là est le centre de la propagande orthodoxe russe dans tout le territoire continental d'Alaska. Encore plus bas, en amont de la bifurcation du delta, se trouve le comptoir d'Andreievskiy, l'un des plus importants de la Compagnie.

[1] François Mercier, *Notes manuscrites*.
[2] Ivan Petroff, ouvrage cité.




STATION DE LA TANANA SUR LE YUKON.

Dessin de A. Slom, d'après une photographie communiquée par M. Mercier.

Les campe
l'écart de la r
rivières poiss
villages de K
près de deux
une populatio
qui vivent da
civilisation :
moyen de piè
des trous creu
côte voisine, e
avec autant d
lomètres de l'
Vers le sud,
bordent au n
paux de la Co
le comptoir
vendues en F
peine, a nota
tion des indi
la démoralisa
tenant de lo
américains r
traitants angl
25 francs pa
remplacent e
tel est l'ensen
des pelleterie
deux Compag
il a diminué
société. Dans
la « monnaie

Les Eskim
presque excl
d'espèces ani
glaces empê

[1] *Proceedings*
[2] Raymond, ou

Les campements les plus populeux de la contrée sont ceux qui restent à l'écart de la route des blancs, dans la région parsemée de lacs, sillonnée de rivières poissonneuses, qui sépare le Yukon et le Kuskokvim; tels sont les villages de Kashumuk, de Kongiganagamiut, de Kinagamiut, ayant chacun près de deux cents habitants. En tout, on compte dans cette région basse une population, très dense pour l'Alaska, de 5000 Eskimaux purs de race, qui vivent dans une abondance relative et ont maintenu leur ancienne civilisation : même au cœur de l'hiver, ils savent pêcher régulièrement au moyen de pièges d'une construction particulière, qu'ils adaptent au-dessous des trous creusés dans la glace. Les morses sont assez nombreux sur la côte voisine, et les indigènes, très habiles chasseurs, taillent encore l'ivoire avec autant d'art que leurs aïeux[1]. Le grand poste du Kuskokvim, à 320 kilomètres de l'embouchure, est Kolmakovskiy, fondé par les Russes en 1839. Vers le sud, des lacs et des coulées rejoignent le Kuskokvim aux baies qui bordent au nord la corne d'Alaska et où se trouve l'un des postes principaux de la Compagnie, le Fort-Alexander, Alexandrovsk ou Nushagak : c'est le comptoir d'où l'on expédie surtout les peaux de rat musqué, toutes vendues en France et en Allemagne. Le commerce, de 125 000 francs à peine, a notablement décru sur le Yukon, d'abord à cause de la diminution des indigènes, atteints dans les sources mêmes de leur existence par la démoralisation, l'ivrognerie, et la rareté du gibier, que l'on tue maintenant de loin avec des carabines à tir rapide. D'ailleurs les employés américains ne peuvent plus se contenter de la maigre pitance que les traitants anglais ou russes donnaient jadis à leurs voyageurs : un salaire de 25 francs par mois suffisait aux commis de la Compagnie; ceux qui les remplacent exigent maintenant des honoraires vingtuples. Quinze hommes, tel est l'ensemble du personnel des blancs employé actuellement au trafic des pelleteries dans l'immense bassin du Yukon[2]. Grâce à la rivalité de deux Compagnies américaines, le prix des fourrures s'était beaucoup élevé ; il a diminué de nouveau depuis que le monopole appartient à une seule société. Dans les échanges avec Indiens et Eskimaux, les couvertures sont la « monnaie courante », le signe représentatif des valeurs.

Les Eskimaux qui habitent les îles de la mer de Bering se nourrissent presque exclusivement de gibier et de poisson, et, malgré l'abondance d'espèces animales dans ces parages, il arrive parfois que les embâcles de glaces empêchent les insulaires de faire leurs approvisionnements. C'est

[1] *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1882.
[2] Raymond, ouvrage cité.

ainsi qu'en 1878 les Innuit, d'origine asiatique, qui peuplent l'île Saint-Laurent, eurent à souffrir de la famine : sur un millier d'individus il en mourut au moins quatre cents ; presque tous les enfants périrent et plus du tiers des femmes. Quant aux petites îles Pribîlov, de bien moindre étendue que Saint-Laurent et d'ailleurs moins peuplées, elles sont devenues la richesse de l'Alaska, grâce aux phoques à fourrure (*callorhinus ursinus*) qu'y ont parqués les pêcheurs américains. L'archipel, que les Aléoutes connaissent depuis longtemps sous le nom d'Atîk, se compose de deux îles principales, également découvertes par Pribîlov en 1786 et en 1787 : Saint-Georges et Saint-Paul, la première entourée de falaises et dressant un de ses pics à 283 mètres d'altitude, la seconde plus basse et parsemée de cônes et de cratères ; des îlots et des écueils font partie du même groupe. Ces îles étaient inhabitées ; mais après l'exploration de Pribîlov les marins se portèrent en foule vers ces parages et la chasse se fit sans méthode aucune : les *promîchlenniki* russes tuaient au hasard et sans prendre de précautions pour le repeuplement ; de leur côté, les pêcheurs anglais, auxquels Cook avait enseigné le chemin de ces mers, venaient prendre part à la curée. Aussi la race du phoque à fourrure, appelé aussi chat de mer, était-elle menacée d'extermination : en 1840, il restait seulement 400 phoques dans l'île de Saint-Georges. En 1868, on ne trouvait plus que des animaux isolés dans les îles Pribîlov ; la chasse se trouva forcément interrompue ; elle aurait cessé complètement, si des spéculateurs, suivant les conseils des naturalistes, n'avaient eu l'idée d'aménager les îles comme de grandes fermes à bétail marin. En peu d'années, elles se repeuplèrent, et maintenant on y compte en moyenne cinq millions de phoques, dont cent mille, soit environ les deux tiers de la production du monde entier, sont abattus chaque année pour le compte de la Compagnie qui tient l'archipel à location[1].

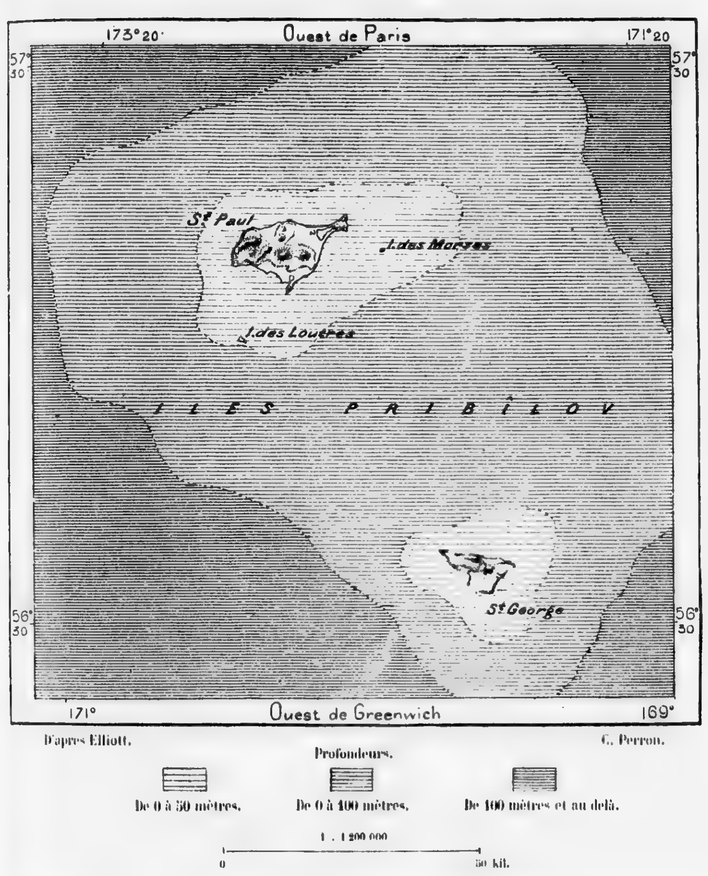
Quand les phoques abordent dans les îles, les mâles choisissent d'abord un lieu favorable pour y parquer leur future famille ; puis le combat s'engage entre eux pour la conquête des femelles, qui assistent paisiblement à la lutte et suivent le vainqueur. Les mâles évincés, condamnés au célibat et désignés en effet sous le nom de « célibataires », vont s'établir à distance, parfois à des kilomètres du campement des groupes familiaux :

[1] Tuerie annuelle des phoques à fourrures :

| | |
|---|---|
| Iles Pribîlov | 100 000 |
| » Bering et du Cuivre | 25 000 |
| » Crozet (océan Indien) | 1 500 |
| » New Shetland et Falkland | 5 000 |

ils y forment d'autres colonies, avec quartiers, places et rues strictement délimités par les pasteurs de cet immense troupeau. Les assommeurs employés par la Compagnie trouvent facilement les victimes qu'ils poussent dans les abattoirs : ils en tuent cent mille par saison, soit 75 000 dans

N° 52. — ILES DES PHOQUES.




l'île Saint-Paul et 25 000 à Saint-Georges. Les femelles et les jeunes sont toujours épargnés et l'usage des armes à feu est prohibé, afin que les détonations n'effrayent pas les timides animaux. A l'exception des gardiens, que les phoques sont accoutumés à voir et qui passent toujours sur les mêmes sentiers, personne n'approche des *rookeries* ou « perchoirs » sur

lesquels les familles se pressent par milliers. De la multitude immense s'élève un murmure continu, comme celui d'une cataracte lointaine, et composé des cris divers que poussent les mâles, mugissement, gazouillement, sifflement, renâclement, et du bêlement des femelles et des petits[1]. Il naît environ un million de phoques chaque année; dès qu'ils sont assez forts pour nager et se nourrir en pleine mer, toute la colonie reprend le large pour aller hiverner au sud des îles Aléoutiennes[2]. On évalue à trois millions de tonnes la quantité de poisson que mangent annuellement les phoques de Pribilov.

La Compagnie qui a le monopole du commerce des îles paye chaque année au gouvernement des États-Unis un loyer de 1 300 000 francs, et en échange de cette somme, qui pour vingt années de location, depuis 1870, représente presque entièrement le prix d'achat de tout le territoire alaskien, elle jouit des droits de pêcherie et du commerce exclusif dans les îles et sur le continent; c'est la même Compagnie qui a pris à ferme du gouvernement russe les îles sibériennes de Bering et du Cuivre, moyennant un droit de 2 roubles par tête abattue, soit à peu près 100 000 francs par année. Toute la population des îles Pribîlov, comprenant environ 400 Aléoutes et « créoles », dépend directement ou indirectement de la Compagnie; les travailleurs, commandés par leurs chefs, devenus contremaîtres, reçoivent 2 francs par fourrure d'animal et on leur fournit en outre des vivres pour acheter leur futur labeur et les maintenir dans une absolue dépendance. Abattre les phoques, telle est la seule industrie : les Aléoutes ne savent point préparer les peaux et c'est presque uniquement à Londres que se trouvent les ouvriers initiés à ce travail[3]. Les rats sont encore inconnus dans les îles Pribîlov, mais les souris y foisonnent et l'on a introduit, pour leur faire la chasse, des chats, qui dans l'espace de quelques générations ont singulièrement changé de forme : leur queue s'est raccourcie et leur voix n'est plus un miaulement.

Outre les phoques, divers animaux marins visitent les îles, et la Compagnie concessionnaire les fait pourchasser à son profit. De vingt à vingt-cinq mille lions de mer (*eumetopias Stelleri*) habitent l'île Saint-Paul pen-



[1] H. W. Elliott, *Seal-Islands*.

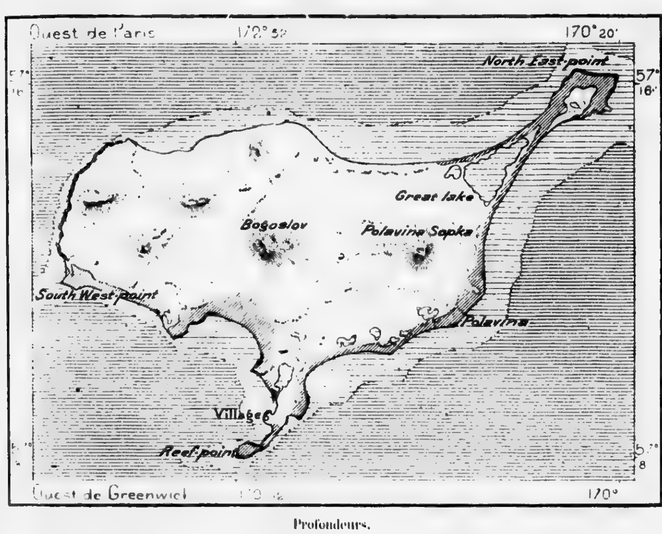
[2] Phoques à fourrure des îles Pribilov :

| | Saint-Paul. | Saint-Georges. | Ensemble. |
|---|---|---|---|
| En famille. . . . . . . | 3 030 250 | 163 420 | 3 193 670 |
| Célibataires . . . . . . | 1 400 000 | 100 000 | 1 500 000 |
| | 4 430 250 | 263 420 | 4 693 670 |

[3] Wardman, *Trip to Alaska*; — Fr. Mercier, *Notes manuscrites*.

dant l'été; sept à huit mille passent leur saison dans Saint-Georges, île qu'ils possédaient en entier à la fin du dernier siècle, au nombre de deux cent à trois cent mille[1]; ce sont des animaux timides, qui s'enfuient à la première approche : on peut en capturer tout un troupeau en plantant autour des bêtes affolées, à des intervalles de cinq à six mètres, des jalons aux banderoles flottantes. Les Aléoutes en préfèrent la chair à celle du

N° 55. — ILE SAINT-PAUL.




Profondeurs.

Campements de « célibataires ». De 0 à 10 mètres. De 10 mètres et au delà. Familles de phoques.

1 : 250 000

0 — 10 kil.

phoque et en utilisent la peau pour couvrir leurs baïdaras ou bateaux de pêche[2]; mais, comme fourrure, ces peaux ne sont guère appréciées dans le monde élégant d'Europe et d'Amérique. Quant aux morses (*rosmarus arcticus*), on ne les rencontre que dans Walrus-island, roche abrupte, très rarement visitée par les Européens, qui se trouve dans le voisinage de l'île Saint-Paul. Les indigènes les tuent pour s'emparer de leurs défenses et vont en outre chasser dans l'îlot les oiseaux qui nichent par myriades dans

[1] Choris, *Voyage pittoresque autour du Monde*.
[2] Seton Karr, *Alaska*.

les cavités du roc. La loutre de mer (*enhydra marina*), qui vit exclusivement dans le Pacifique boréal et que l'on rencontre sur les bancs d'algues flottantes, à une centaine de kilomètres des côtes, est la plus estimée des pelleteries alaskiennes : sa fourrure est payée d'ordinaire plus de 500 francs, même jusqu'à 2500 francs pièce. Elle a complètement disparu des îles Pribilov[1]; lors de la découverte de l'archipel, l'œuvre d'extermination fut bientôt achevée : on tua cinq mille loutres la première année; pendant la saison suivante, on n'en trouva plus que mille, et six années après on en chercha vainement. Dans le golfe de Cook, la destruction fut également rapide : cependant on y prend encore une dizaine de loutres chaque année; dans l'île aléoutienne d'Attou, elles sont également devenues rares. L'exemple de Baranov, ancien gouverneur de l'Alaska russe, donne une idée de ce que fut l'avidité des chasseurs : il revint à Okhotsk avec quinze mille peaux de loutre, d'une valeur totale de plus de 5 millions.

Actuellement, la chasse donne de cinq à six mille loutres par an, et le lieu presque unique de la capture est le groupe des îlots de Saanach, au sud de la corne d'Alaska. Les chasseurs prennent les plus grandes précautions pour ne pas effrayer les bêtes craintives; même par le vent et les grands froids ils s'abstiennent d'allumer du feu, de peur que la fumée ne révèle leur présence. Ils ne peuvent cuire leur nourriture que lorsque le vent souffle du sud, car les loutres ne gîtent point dans la partie septentrionale de Saanach; d'ailleurs ils observent religieusement certaines pratiques superstitieuses pour s'assurer la capture de l'animal : ils lavent eux-mêmes leurs vêtements, pour que la main des femmes ne leur porte pas malheur, puis, après la fin de la chasse, ils jettent leur costume à l'eau, afin que les loutres, s'imaginant qu'ils sont morts, reparaissent sans défiance[2]. On raconte que, lors de la mort d'un chasseur fameux, ses camarades se partageaient une partie de son corps afin d'y frotter leurs armes, puis ils déposaient les restes dans l'eau du torrent et se plaçaient au-dessous pour boire, en se désaltérant, les vertus du défunt. La poursuite du gibier n'étant plus permise en toute saison, la quantité s'en est graduellement accrue depuis l'annexion de l'Alaska aux États-Unis[3].

Le principal établissement des îles Aléoutiennes proprement dites est

[1] Revenu de la Compagnie concessionnaire en pelleteries :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Peaux de loutre. . . . . | 106 500 | d'une valeur de | 2 500 000 | francs. |
| Autres peaux. . . . . . | 56 500 | » | 725 000 | » |
| Ensemble. . . . | 162 000 | d'une valeur de | 3 725 000 | francs. |

[2] Ivan Petroff, ouvrage cité.

[3] H. H. Bancroft, ouvrage cité.

Iluiliuk ou la « Plage recourbée », dont le nom russe est Ounalachka. Cette « ville » est un groupe d'une centaine de cabanes, situé sur le « port du Capitaine », baie très bien abritée de l'île du même nom, libre de glaces pendant toute l'année. Ounimak fait quelque commerce de soufre, et jadis, avant l'introduction des armes de fer dans le pays, elle fournissait aux Aléoutes de l'obsidienne pour la fabrication des couteaux et des harpons. Près d'Ounimak, l'îlot d'Oukamok, où les Russes transportaient leurs condamnés alaskiens, est un rocher stérile. En 1870, tous les déportés, ayant appris qu'ils étaient libres, s'étaient aventurés sur la mer en deux mauvaises barques et avaient fini par gagner Kadiak; quelques-uns reprirent ensuite le chemin de leur îlot. A l'ouest d'Ounalachka, presque toutes les îles sont inhabitées aujourd'hui, et l'on n'y voit plus que les traces des anciennes habitations. Cependant Atkha possède quelques villages et même est un centre d'émigration vers les îles russes du Commandeur; les femmes, pendant l'absence de leurs maris, occupés à la pêche ou au commerce, tressent des nattes et des paniers en fucus et en herbes, très appréciés sur les marchés de la côte américaine. Enfin, à l'extrémité occidentale de la traînée aléoutienne est la misérable colonie d'Attou, « pauvre parmi les pauvres ». La pêche aux loutres marines y fut jadis florissante; maintenant l'animal a presque disparu; mais les indigènes ont importé le renard bleu, qui s'est multiplié dans l'île, et chaque année ils en capturent environ trois cents; en outre, ils ont domestiqué l'oie sauvage; grâce à eux, l'Alaska conquiert une nouvelle industrie, dont la Compagnie financière ne manquera pas de s'emparer.

Le dépeuplement de l'archipel eut pour conséquence l'appauvrissement de la ville d'Ounalachka, qui fut jadis la station la plus importante des traitants russes et à laquelle succéda le poste de Belkovskiy, situé au bord d'une rade foraine, sur la côte méridionale de la péninsule d'Alaska, déboisée en cet endroit. Des Norvégiens, qui ont presque tous abandonné pour l'anglais leur langue maternelle, se sont établis au bord d'une baie profonde, où ils rapportent le produit de leur pêche et les loutres capturées dans le groupe de Saanach; mais on n'a commencé que récemment l'exploitation des bancs de morue, dont les masses les plus pressées se trouvent précisément au sud de cette partie du littoral qui s'étend d'un côté jusqu'aux glaces de la mer de Bering, de l'autre jusqu'à l'entrée de Juan de Fuca[1]. La morue de l'Alaska est beaucoup moins appréciée sur les

[1] Exportation de la morue des mers Alaskienne et d'Okhotsk en Californie, en 1887 : 1 129 000 poissons.

marchés que celle de Terre-Neuve, quoiqu'elle ne soit pas moins bonne à l'état frais : on ne sait pas encore la préparer avec le même soin. Les colons scandinaves de Belkovskiy possèdent peut-être aussi dans le voisinage une source de richesses, non encore utilisée, les mines de charbon de l'île Ounga, dans l'archipel de Choumagin, mais la houille en est très sulfureuse. Des eaux thermales jaillissent dans le sol volcanique des alentours.

D'autres postes succèdent à Belkovskiy le long de la côte ferme, à cent kilomètres d'intervalle environ ; mais la station la plus importante de ces parages est celle de Saint-Paul, située vers l'extrémité orientale de l'île Kadiak. Jusqu'en l'année 1832, Saint-Paul fut la capitale des possessions russes de l'Amérique, et l'on s'étonne que le siège de l'administration ait été déplacé, car l'île Kadiak offre beaucoup plus d'avantages que celle de Baranov, dans laquelle est située la capitale actuelle. Les pluies y sont moins abondantes, les forêts moins difficiles à traverser, le pays a quelques prairies où l'on élève un peu de bétail, les mers environnantes sont plus riches en poisson, et c'est en face, dans la direction du nord, que s'ouvre le Cook's inlet, l'estuaire de l'Alaska où les saumons atteignent les plus grandes dimensions et où l'on trouve l'espèce, dite chowichah, dont le goût est le plus délicat ; les saumons du golfe de Cook pèsent en moyenne 25 kilogrammes : on en aurait trouvé même pesant le double. Les côtes de cet estuaire, appelé par les marins le « Pays de l'Été » à cause de sa belle saison estivale, n'ont guère que huit cents habitants, Kinaï et Eskimaux. Les quatre cents habitants de Saint-Paul sont presque tous « créoles » ; de l'autre côté du mouillage se trouve l'île de Wood-island, renfermant un village prospère d'Eskimaux. Les indigènes de Kadiak sont généralement désignés par les noms de Kaniag ou Kikhlagamout.

Les ports qui se suivent à l'est sur le littoral du continent ont à peine quelques cabanes. Nouchek ou Port-Eches, commandant à l'ouest l'embouchure de l'Atna ou rivière du Cuivre, ne se compose guère que d'un entrepôt et d'une chapelle. Yukatat, où l'on fonda une colonie pénale, bientôt après abandonnée, n'est qu'une escale ouverte entre les langues des glaciers du Saint-Élie ; Lituya, ou le « port des Français », exploré par Lapérouse, qui s'émerveillait de l'admirable abri offert aux navires par ce port intérieur, « unique au monde », est resté désert, comme au jour où le grand navigateur en dessina les rivages : un cordon littoral ferme à demi l'entrée, puis le fjord pénètre au loin entre des montagnes neigeuses et se divise pour former une longue rue lacustre, d'énorme profondeur, où flottent les blocs tombés des corniches des glaciers. Trois bateaux de la malheureuse expédition échouèrent sur les brisants de l'entrée, et l'île du Cénotaphe,

placée à la porte même du fjord, reçut les corps des naufragés. Les mers qui s'étendent au large sont connues des marins sous le nom de Fairweather-grounds ou « Parages du Beau Temps », parce qu'on peut compter sur une belle mer et un temps égal aussi longtemps qu'apparaît le sommet neigeux du Fairweather. Vers le milieu du siècle, entre les années 1846 et 1851, de trois à quatre cents navires baleiniers se trouvaient parfois réunis dans ces mers. En 1880, on ne comptait plus dans l'ensemble des mers alaskiennes qu'une quarantaine de baleiniers, dont quatre bateaux à vapeur[1].

La ville la plus populeuse de l'Alaska, où l'on compte jusqu'à 5000 habitants dans les saisons d'activité commerciale, est située à l'est de la grande chaîne du Saint-Élie et du cap Spence, dans la région des péninsules et des fjords. C'est Juneau-city, ainsi nommée de l'un de ses fondateurs, et désignée aussi par l'appellation de Harrisburg; elle est bâtie sur un étroit cordon littoral, à la base d'un mont escarpé encore revêtu de conifères, et près d'un clair torrent qui s'élance en cascades à travers un sombre défilé. Dans le voisinage on exploite les mines d'or les plus productives de l'Alaska[2]. Les principales veines métalliques se trouvent dans l'île de Douglas, qu'un petit bras de mer sépare de Juneau : une des mines où l'on écrase la roche de quartz serait, disent les Américains, « le plus grand établissement de ce genre qu'il y ait au monde ». Juneau, comme toutes les autres stations du littoral, possède des pêcheries et des fabriques de conserves : dans ces parages les saumons sont encore très abondants; cependant les bateaux n'échouent plus, comme jadis, sur des bancs de poissons pressés en une masse solide. Plus de soixante mille caisses de saumons sont exportées annuellement de l'Alaska en Californie. Les Chinois avaient déjà pénétré à Juneau à la suite des Américains; mais là comme ailleurs on n'a trouvé d'autre moyen de se défendre contre leur concurrence qu'en les expulsant ou en leur défendant l'entrée.

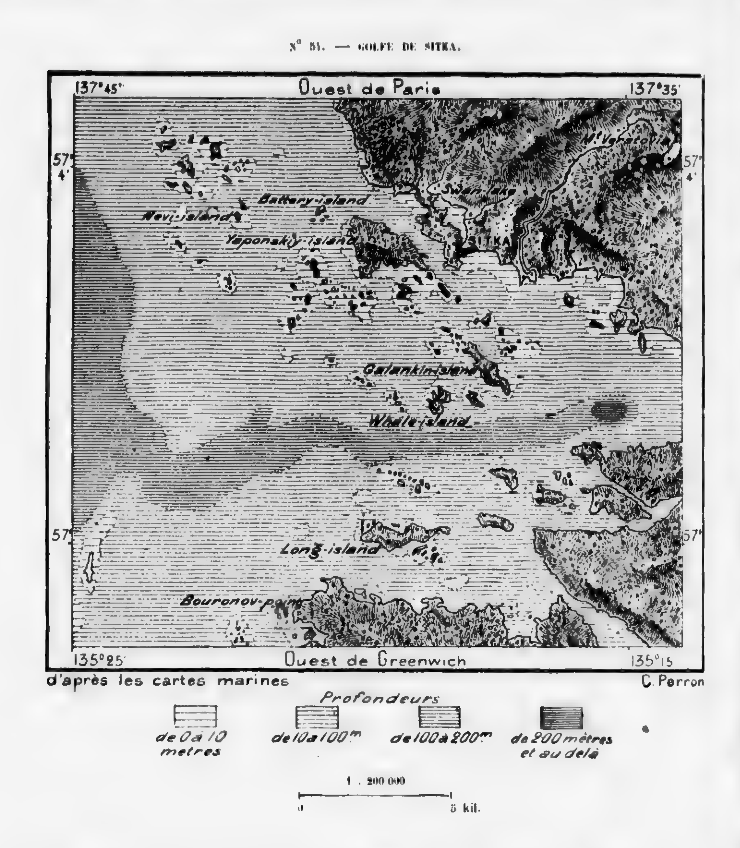
Sitka fut la Novo-Arkhangelsk de ses fondateurs russes, mais le nom de la peuplade indienne qui occupait autrefois cette partie de l'île Baranov a fini par prévaloir. Bâtie en 1799, devenue capitale en 1832, déclarée port de commerce pour les navires du monde entier, Sitka n'est pourtant qu'une petite bourgade de 300 habitants, n'ayant qu'une étroite zone de culture et une seule route qui va se perdre à une faible distance dans la forêt de

[1] Valeur de l'huile et des fanons rapportés par les baleiniers : 5 925 000 francs, soit 148 000 francs par navire. (Petroff, *U. S. Census.*)

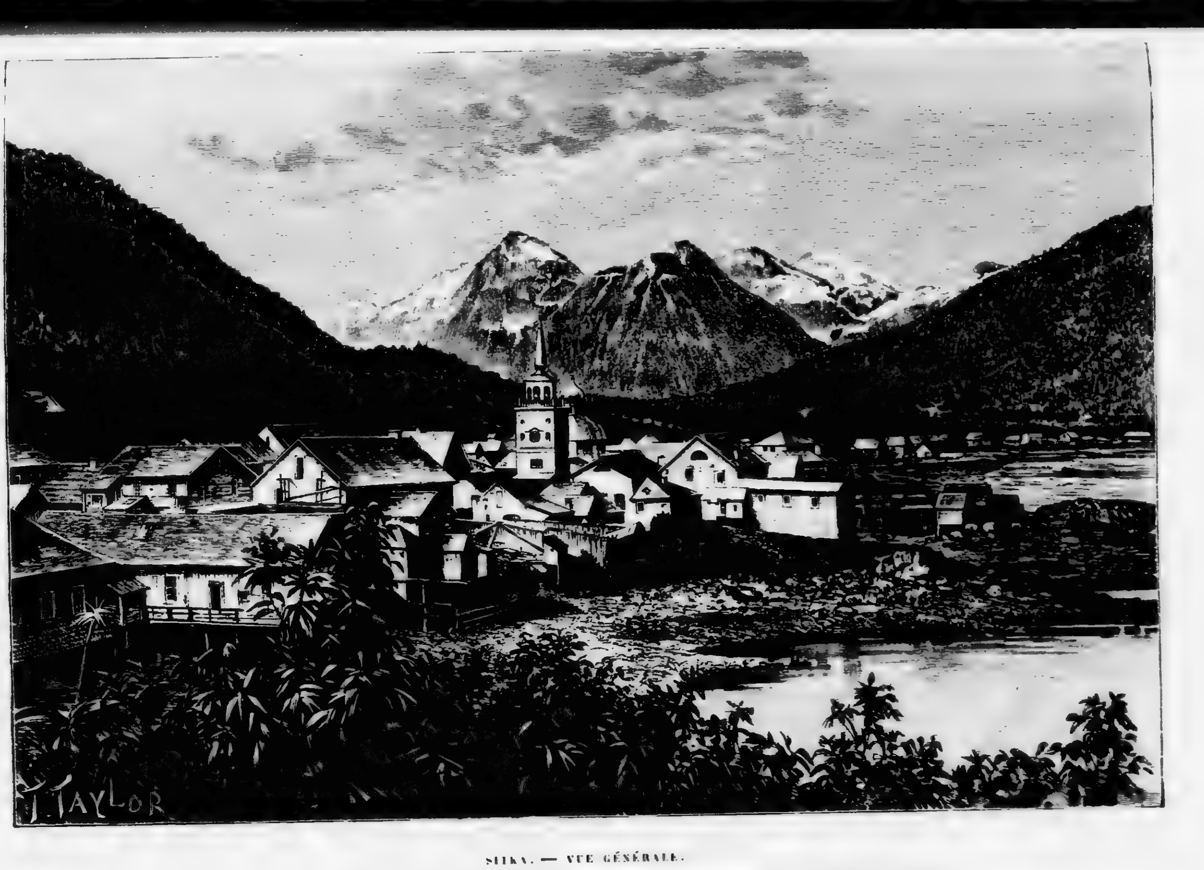
[2] Produit des mines d'or de l'Alaska en 1882. . . . . . . . . . 750 000 francs.
» » » en 1886. . . . . . . . . . 2 520 000 »
(Powell, *Mineral Resources of the United States.*)

pins qui recouvre l'île entière. Ses mines d'or, de cuivre, de charbon sont abandonnées; l'industrie se réduit à la pêche et au sciage des billes de sapin; on a cessé de construire des embarcations, comme à l'époque des Russes, et l'on ne bâtit de cabanes qu'après les incendies. La ville n'est pas visible de la mer : des promontoires, des îles nombreuses, la masquent en

N° 51. — GOLFE DE SITKA.




entier; mais à l'issue d'un chenal sinueux on la voit se déployer en amphithéâtre sur le flanc d'une colline, non loin de la haute sentinelle du mont Edgecumbe, à la base occidentale du superbe cône de Verstovia; à l'ouest, l'île « Japonaise », ainsi nommée en souvenir d'un naufrage de jonque, abrite la crique de Sitka. Le port, quoique obstrué d'îlots et d'écueils, est assez vaste et profond pour toute une flotte, mais il ne reçoit guère d'autres navires que le bateau à vapeur venu de San-Francisco. La




SITKA. — VUE GÉNÉRALE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. G. de la Sablière, communiquée par la Société de Géographie.

ville est ten
nettoyage d
chanteur (c
de Sitka fai
même leur
indigènes. 
et sulfureu
gisements d
Au sud,
inférieures
ce sont plut
litaires don
Indiens des
fut presque
en foule ve
par Wrange
leur poudre

Le territo
d'achat, ma
de vue adm
les indigène
maîtres no
répandu qu
garnisons o
quelques d
scientifiques
sommes voté
et même le
aboli : en
des législate
venir pour d
Pribilov en
tous navires
même en de

[1] Lutke, ouvra
[2] Aurel Kraus

ville est tenue pour malsaine, sans doute à cause de l'humidité du sol; le nettoyage des rues se fait surtout par les soins d'une espèce de corbeau chanteur (*corvus caratotl*), oiseau sacré des indigènes; mais cette « police » de Sitka fait aussi la guerre aux volailles et poursuit les cochons, parfois même leur arrache la queue[1]. Elle possède un petit musée d'antiquités indigènes. A une trentaine de kilomètres au sud jaillit une source thermale et sulfureuse abondante, de tout temps utilisée par les Thlinkit, et des gisements de bismuth très purs ont été reconnus sur les pentes du Verstovia.

Au sud, les autres « villes », Wrangell, Fort-Toungas, sont encore inférieures à Sitka par le nombre des habitants et l'activité commerciale : ce sont plutôt de simples comptoirs, auxquels de petits détachements militaires donnaient naguère une certaine importance stratégique contre les Indiens des alentours. Pendant quatre années, de 1874 à 1879, Wrangell fut presque une grande ville, lorsque les mineurs californiens se portaient en foule vers les placers du Cassiar, dans la Colombie Britannique : c'est par Wrangell qu'ils recevaient leurs approvisionnements et expédiaient leur poudre d'or.

Le territoire d'Alaska est, il est vrai, possession américaine par droit d'achat, mais de fait se trouve presque en dehors des États-Unis au point de vue administratif. Des postes de soldats furent établis sur le littoral, les indigènes ayant vu d'un mauvais œil le transfert du territoire à des maîtres nouveaux; mais il n'y eut point de révoltes, car le bruit s'était répandu que les nouveaux maîtres « ont beaucoup de canons »[2], et les garnisons ont été supprimées comme inutiles. Le gouvernement a fait aussi quelques dépenses pour l'exploration de la contrée, mais ces missions scientifiques n'ont pas été poursuivies suivant une méthode rigoureuse. Les sommes votées pour l'éducation des indigènes sont restées sans emploi direct, et même le service douanier, introduit d'abord à Sitka, a fini par être aboli : en réalité l'Alaska était tenu pour indigne d'occuper l'attention des législateurs de Washington, lorsque le gouvernement crut devoir intervenir pour défendre les intérêts de la Compagnie concessionnaire des îles Pribilov en déclarant la mer de Bering « mer fermée » et en interdisant à tous navires étrangers d'y pratiquer la chasse aux phoques et aux morses, même en dehors de la ligne de 3 milles marins longeant les rives. On ne

[1] Lutke, ouvrage cité.
[2] Aurel Krause, ouvrage cité.

sait pas encore (1889) si ces prétentions, incompatibles avec les précédents du droit international, seront accueillies par la Grande-Bretagne, l'État le plus intéressé à la question des pêcheries dans les eaux boréales. En 1821, la Russie avait également revendiqué le droit de fermer à son profit la mer de Bering, dont elle possédait alors les deux rives ; mais cette revendication, plus justifiée en apparence que celle des États-Unis, ne fut point admise par les autres puissances maritimes[1].

Au point de vue religieux, le gouvernement russe a gardé une certaine part d'autorité, puisqu'il est encore le protecteur officiel de la religion orthodoxe grecque et qu'il subventionne les églises de Sitka, Kadiak et Ounalachka : le prélat russe résidant à San-Francisco est le chef spirituel de tous ses coreligionnaires grecs de l'Alaska. De même, pour l'éducation des indigènes en langue russe, anglaise, eskimaude ou thlinkit, l'autorité réside, non dans le gouvernement fédéral, mais chez les prêtres russes et les missionnaires de diverses dénominations. Ces corps religieux ont en maints endroits, sans y avoir été conviés par les agents officiels des États-Unis, décrété l'instruction obligatoire pour tous les enfants de race non blanche entre cinq et dix-neuf ans; à Sitka, des missionnaires ont même condamné à un jour de prison les élèves coupables d'avoir fait l'école buissonnière; toutefois la preuve que l'instruction n'a pas pénétré bien profondément dans les masses est que l'Alaska, quoique territoire d'une contrée qui publie à elle seule presque autant de journaux que le reste du monde, ne possède encore qu'un seul journal. Avant l'année 1884, le gouvernement n'avait point de juges ni d'hommes de police dans le pays : en dehors de Sitka, Kadiak, Juneau, Ounalachka, ce sont des blancs, missionnaires, propriétaires ou capitaines de navires, qui ont de leur propre autorité revêtu le pouvoir judiciaire, qui même se sont arrogé le droit de punir les indigènes n'ayant pas creusé de fossés d'écoulement autour de leurs demeures ni blanchi leurs murs. Le véritable gouvernement de l'Alaska, dans les districts commerciaux, est la Compagnie concessionnaire des îles à phoques : c'est à elle qu'appartient, non seulement le bétail, mais aussi le cheptel humain, d'ailleurs beaucoup mieux traité qu'aux temps de la domination russe; le pouvoir absolu dérive du monopole des échanges. En 1890, l'exploitation des îles à phoques et le commerce des fourrures seront l'objet d'une nouvelle adjudication, mais il est probable que, sauf un accroissement de revenus pour le trésor fédéral, rien ne sera changé au système de gouvernement, et que les indi-

[1] J. G. Kohl, *Geschichte der Entdeckung Amerika's.*

gènes resteront purement et simplement à la merci de la Compagnie toute puissante. L'exportation totale de l'Alaska était évaluée en 1888 à 16 millions de francs.

Du moins un progrès matériel s'est-il accompli : le rapprochement de l'Alaska et de la Californie par des communications rapides. Un bateau à vapeur unit tous les quinze jours Sitka et les autres ports de l'Alaska méridional à San-Francisco, et en été de nombreux Américains, voyageurs de plaisir, vont d'escale en escale contempler les fjords et les glaciers du nord-ouest. Bien plus, on parle comme d'une entreprise réalisable, et même à date prochaine, de la construction d'une voie ferrée qui se détacherait du chemin de fer transcontinental canadien et qui rejoindrait le haut bassin du Yukon en longeant la base orientale des Montagnes Rocheuses : les terres fertiles de Peace-river, les régions minières du Stickeen seraient ainsi ouvertes à la colonisation, et sans nul doute les parties les plus favorablement situées de l'Alaska ou les plus riches en gisements miniers recevraient quelques émigrants. Un télégraphe réunit Sitka au réseau de l'Amérique du Nord ; mais la ligne que l'on devait jeter à travers le détroit de Bering pour rejoindre l'Ancien Monde et le Nouveau par la voie la plus courte, a été abandonnée en 1867, lorsque la réussite du câble transatlantique eût rendu ce travail inutile. Les relations locales de la Sibérie à l'Alaska sont trop insignifiantes pour qu'il vaille actuellement la peine de relier directement les deux terres l'une à l'autre : il en sera autrement lorsque le chemin de fer transcontinental sibérien, de Perm à l'embouchure de l'Amour et à Vladivostok, aura été construit. Quoi qu'il en soit, le territoire jadis si lointain que parcourt le Yukon se trouve forcément attiré dans la proximité des grands centres de l'activité humaine, et ce rapprochement graduel produit par les lignes de navigation, les chemins de fer, les télégraphes, ne peut manquer tôt ou tard de rendre solidaires les intérêts des prolétaires américains et ceux des populations de l'Alaska.

L'immense
du continent
de « Puissanc
la frontière q
une grande pa
mètres, du d
49e degré de l
rivières, indé
entre les riviè
territoire can
Unis. De mêm
de la frontière
tresse d'un fle
dans la dépres
Mississippi. A
dépourvue de
la rivière et le
vaient les tra
elle coïncide
du lac Supér
barn et Gran
Huron, Érie e

# CHAPITRE V

## PUISSANCE DU CANADA ET TERRE-NEUVE

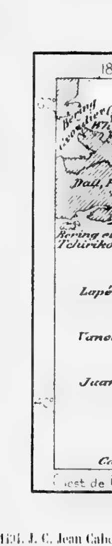
### CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

L'immense étendue de terres qui occupe toute la partie septentrionale du continent américain, et que l'on a délimitée politiquement sous le nom de « Puissance du Canada », ne constitue point un ensemble géographique; la frontière qui la sépare des États-Unis est purement conventionnelle dans une grande partie de son parcours. Sur un espace d'environ 2000 kilomètres, du détroit de Juan de Fuca au lac des Bois, la limite est le 49e degré de latitude, ligne idéale qui passe à travers montagnes, plateaux et rivières, indépendante de tout axe montagneux et de tout faîte de partage entre les rivières. Ainsi les sources de la rivière Columbia appartiennent au territoire canadien, alors que son cours inférieur est attribué aux États-Unis. De même, plusieurs des hauts affluents du Missouri naissent au nord de la frontière et, d'autre part, la rivière Rouge du Nord, branche maîtresse d'un fleuve qui va se jeter dans la mer de Hudson, prend son origine dans la dépression médiane de l'Amérique du Nord, à côté des sources du Mississippi. A l'est du lac des Bois, que traverse une ligne divisoire tortueuse, dépourvue de toute raison d'être, la frontière rejoint le lac Supérieur par la rivière et le lac la Pluie et par un ancien chemin de portages que suivaient les trappeurs. Au bord de la Méditerranée canadienne du moins elle coïncide avec un trait de la nature. Elle suit la ligne septentrionale du lac Supérieur jusqu'au Sault de Sainte-Marie, embrasse les îles Cockburn et Grand Manitoulin, puis toute la péninsule limitée par les lacs Huron, Érie et Ontario, enfin elle longe la rive gauche du Saint-Laurent

jusqu'au 45e degré de latitude. Là recommence une ligne idéale qui suit le 45e degré de latitude, à travers rivières et lacs, jusque vers les sources du fleuve Connecticut ; au delà, la frontière commune emprunte d'abord au nord-est une crête de montagnes, pour laisser ensuite l'État américain du Maine pénétrer au loin dans le voisinage du fleuve Saint-Laurent et s'attribuer presque tout le bassin de la rivière Saint-Jean.

C'est en raison de la densité des populations civilisées que le territoire de la Puissance est géographiquement connu. Le Canada proprement dit, c'est-à-dire la partie de la vallée du Saint-Laurent comprise entre les Grands Lacs et l'estuaire fluvial, est la région peuplée : c'est aussi la contrée dont on possède des cartes de détail. L'indication précise du relief manque à ces documents, il est vrai ; du moins sont-ils appuyés sur un cadastre soigneusement fait et contrôlés par de nombreuses observations astronomiques. A l'ouest des provinces populeuses, les points fixes fournis aux cartographes sont plus rares, mais ils se rapprochent, grâce à l'ouverture de la voie ferrée transcontinentale et du peuplement rapide de la contrée. Des plans, des cartes géologiques se multiplient ; les traits des axes montagneux et des fleuves, naguère dessinés approximativement, sont tenus avec plus de rigueur. Dans les régions méridionales, voisines de la frontière américaine, les itinéraires des premiers voyageurs n'ont qu'un intérêt historique : des levés plus réguliers ont remplacé leurs cartes de voyage, tandis qu'au nord, sur les versants de l'océan Polaire et de la mer de Hudson, ce sont encore de simples tracés de route, ceux des Hearne, des Mackenzie, des Back, des Richardson, des Petitot, des Dawson, qui par leur réseau, aux mailles encore fort larges, permettent de hasarder une figuration générale de la contrée, et de rattacher les découvertes continentales aux navigations polaires.

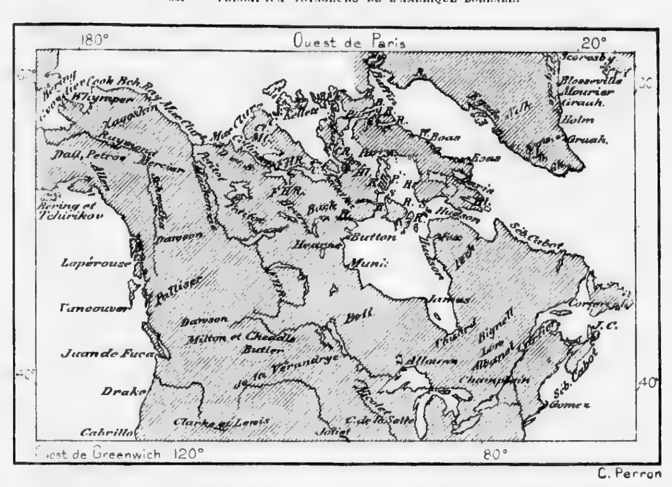
On sait que les divisions naturelles de l'Amérique du Nord se succèdent toutes dans le sens longitudinal. Zone littorale du Pacifique, chaînes côtières, plateaux et crêtes du système des Montagnes Rocheuses, terrasses de soutènement, plaine médiane, saillies plus ou moins parallèles des monts Laurentiens et Appalachiens, enfin terres riveraines de l'Atlantique, ces régions diverses s'alignent du nord au sud, ou du moins de la zone polaire vers les climats torrides, et c'est transversalement à toutes ces limites naturelles qu'a été tracée la ligne politique de séparation entre les deux plus vastes États du continent. Même pour les climats, il n'y a point de coïncidence approximative entre la frontière canadienne et une ligne isothermique, car les phénomènes météorologiques ne se distribuent pas dans le sens précis du nord au sud, ils se répartissent suivant des courbes très



infléchies et se développent en maints endroits parallèlement aux rivages continentaux. De même les limites de la flore et de la faune sont loin de s'accorder avec les degrés de latitude.

Si la population du Canada se groupait en une masse compacte, elle pourrait se développer librement en une individualité politique distincte,

N° 35. — PRINCIPAUX VOYAGEURS DE L'AMÉRIQUE BORÉALE.




1497. J. C. Jean Cabot.
1497-98. Seb. Cabot.
1500. Cortereal.
1524. Gomez.
1535. Cartier.
1542. Cabrillo.
1576. Frobisher.
1579. Drake.
1585. Davis.
1592 (?). Juan de Fuca.
1610. Hudson.
1612. Button.
1613-15. Champlain.
1615. Baffin.
1619. Munk.
1631. James.
» Fox.
1634. Albanel.
1659-62. Chouard.
1669. Allouez.
1671. Marquette.
1675. Joliet.
1682. Cavelier de la Salle.
1721. De la Vérandrye.
» Egede.
1727. Bering.
1730. Gvozdiev.
1741. Bering et Tchirikov.
1770-72. Hearne.
1778. Cook.
1786. Lapérouse.
1786-87. P. Egede.
1789-93. Mackenzie.
1792. Quadra, Vancouver.
1806. Clarke et Lewis.
1818. R. Ross.
1818. P. Parry.
1818-22. Scoresby.
1819. F. H. R. Franklin, Hood et Richardson.
1819-45. Franklin.
1821-30. Graah.
1826. Bch. Beechey.
1831. Blosseville.
» J. C. Ross.
1833-35. Back.
1836-43. Nicolet.
1837-39. Dease et Simpson.
1842. Zagoskin.
1851. Mac-Clure.
» Collinson.
» Kellett.
1854-60. Kane.
1858. Palliser.
1859. Mac-Clintock.
1860-69. Hall.
1862. Milton et Cheadle.
1862-73. Petitot.
1866. Whymper.
» Dall.
1868. Raymond.
1869-73. Butler.
1870. 83. Nordenskiold.
1873-86. Mercier.
1878-87. Dawson.
1879. Mourier.
1879-83. Schwatka.
1880-83. Petroff.
1881-82. Ray.
1883-84. Boas.
1884. Holm.
» Low.
» Peck.
1885. Bignell.
» Allen.
1888. Nansen.

sans avoir à souffrir de la bizarre frontière politique tracée au sud de son territoire; mais l'immense contrée, d'une superficie plus vaste que les États-Unis, n'est encore que très faiblement peuplée, et les habitants se sont répartis suivant une longue ligne sur la frontière; en quelques endroits seulement, notamment dans la partie péninsulaire de la province d'Ontario et dans la région du bas Canada dont Montréal est le centre, ce cordon s'est

élargi en nœuds où la population est assez dense pour constituer des groupes vraiment indépendants des États-Unis et former des centres autonomes de vie politique et sociale. Mais, en d'autres parties de la chaîne canadienne des villes et des villages, les attractions naturelles se font de l'un à l'autre État en dépit des limites fictives, et le lien national en est affaibli d'autant. Il serait donc contraire à la réalité de tenir grand compte d'une limite politique essentiellement précaire, que le moindre changement d'équilibre peut effacer. Il est plus conforme à la vérité de négliger les lignes géométriques tracées sur la carte par les diplomates de Londres et de Washington, pour s'en tenir à l'étude des régions naturelles déterminées par les montagnes, les vallées et les climats. D'autre part, l'île de Terre-Neuve, ainsi qu'une partie du Labrador, peuvent être considérées comme des fractions du territoire canadien, quoiqu'elles en soient officiellement séparées[1].

## II

### COLOMBIE BRITANNIQUE

#### MONTAGNES ROCHEUSES, ILES DE QUEEN-CHARLOTTE ET DE VANCOUVER

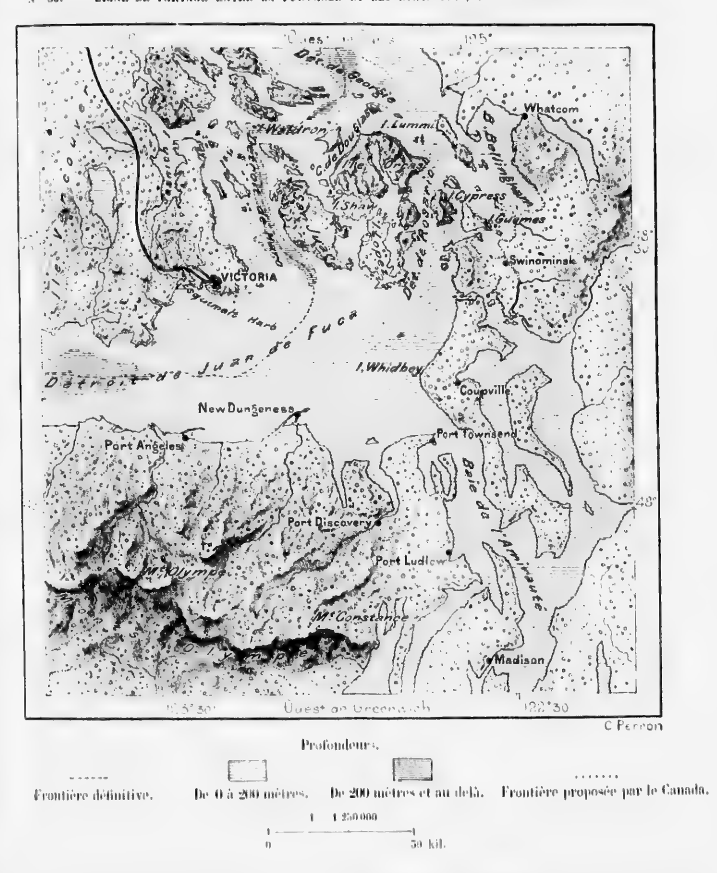
Les limites de la Colombie Britannique ou British Columbia, fixées par acte législatif, ne sont pas moins absurdes que celles de la Puissance; elles témoignent de l'ignorance dans laquelle on était encore naguère relativement aux traits physiques de la contrée; pour simplifier la besogne administrative, on s'est borné à fixer les divisions d'après les cartes préliminaires sans connaître le pays même. C'est ainsi que la frontière du nord est déterminée par le 60e degré de latitude, et celle du sud par le 49e; à l'est, une moitié de la limite de séparation entre la Colombie Britannique et les provinces dites du « Nord-Ouest » est formée par le 120e degré de longitude à l'ouest de Greenwich, tandis qu'au nord-ouest court cette limite fictive de l'Alaska, bizarre serpentine, bien difficile à reporter sur le terrain, qui se développerait, parallèlement à toutes les indentations du littoral, à 55 kilomètres de distance. Les seules frontières naturelles sont, au sud-

[1] Superficie de la Puissance du Canada, y compris Terre-Neuve, le Labrador et les îles polaires au sud du détroit de Barrow : 8 301 505 kilomètres carrés.

| | |
|---|---|
| Population de la Puissance en 1881 | 4 324 810 habitants. |
| » probable en 1889, avec les Indiens | 5 150 000 » |
| » avec Terre-Neuve et l'archipel Polaire | 5 360 000 » |
| Population kilométrique | 2 hab. par 3 kil. carré. |

ouest, la côte de l'océan Pacifique, et au sud-est la crête de la chaîne la plus orientale des Rocheuses. Si l'on avait pris pour limite commune celle qui était indiquée par les voyages des trappeurs canadiens, par les découvertes et les actes formels de possession accomplis par le navigateur Van-

N° 56. — LIGNE DE PARTAGE ENTRE LA PUISSANCE ET LES ÉTATS-UNIS, DANS L'ARCHIPEL SAN-JUAN.




Profondeurs.

Frontière définitive. De 0 à 200 mètres. De 200 mètres et au delà. Frontière proposée par le Canada.

1 : 1 250 000

0 — 50 kil.

couver, enfin par la première reconnaissance des barres de la Columbia par Grey en 1792, le bassin de ce grand fleuve, et à bien plus forte raison tout le golfe de Puget et le détroit de Juan de Fuca auraient appartenu à la Puissance. Mais les diplomates anglais ne défendirent pas leur cause avec la même énergie que les plénipotentiaires américains ; ils livrèrent « quelques arpents de forêts », de même que la France avait abandonné jadis, de

l'autre côté du continent, « quelques arpents de neige », et la ligne de séparation, fixée par l'arbitrage de l'empereur d'Allemagne en 1872, a fini par attribuer à la République Américaine toutes les îles et baies situées au sud et à l'est du canal le plus profond entre la terre ferme et l'île Vancouver. Les États-Unis réclamaient, avec menaces, la possession de l'archipel de San-Juan compris entre les détroits de Haro et de Rosario : elle leur fut accordée.

Sans tenir compte de ces lignes arbitraires de délimitation, on peut considérer la Colombie Britannique comme un ensemble géographique, en étudiant à part tout le relief des Montagnes Rocheuses, qui s'étend des sources du Yukon au cours moyen de la Columbia, et que découpent les innombrables fjords de la côte entre les îles Alaskiennes et le détroit de Juan de Fuca. La superficie approximative de la contrée est de 922 000 kilomètres carrés, soit presque deux fois la surface de la France; mais cet immense espace n'a guère que 150 000 habitants, Indiens et blancs, population bien clairsemée, qui d'ailleurs s'accroît rapidement, du moins dans les parties méridionales pourvues de moyens de communication. Les noms des îles et des détroits disent que les navigateurs espagnols, surtout Quadra, et les marins anglais, principalement Vancouver, se sont partagé la découverte du littoral : toutefois le nom officiel de la grande île n'est plus « Quadra et Vancouver », comme il avait été convenu entre les deux navigateurs. Dans l'intérieur, les trappeurs, les mineurs ont successivement exploré le pays. Le premier voyageur savant qui traversa les chaînes de montagnes entre les plaines du nord-ouest et la mer fut Mackenzie, en 1792; il descendit le cours moyen du Fraser, qu'il croyait être la Columbia et qui fut dénommé plus tard, en 1806, d'après le traitant écossais Simon Fraser. Les voyageurs, pour la plupart employés de la Compagnie de Hudson, qui firent connaître cette partie du versant océanique, étaient presque tous Écossais : en leur honneur, la contrée reçut le nom, longtemps en usage, de New-Caledonia.

Les diverses chaînes des Rocheuses comprises entre l'Alaska, le bassin du fleuve Mackenzie et les hauts affluents de la rivière de la Paix, sous le 56ᵉ degré de latitude, ne sont connues que d'une manière générale par les indications des traitants et des mineurs, mais elles sont encore ignorées au point de vue géologique et restent en blanc sur les cartes[1]. La saillie maîtresse, que l'on peut considérer comme l'arête initiale des Montagnes Rocheuses, se reploie parallèlement à la côte alaskienne, à l'est du bassin

[1] G. M. Dawson, *Geological Map of the Northern Part of the Dominion of Canada.*

de la rivière Lewes, ou Yukon supérieur. Elle ne paraît pas être très élevée et ne forme qu'une ligne de partage secondaire, car elle est traversée par des rivières appartenant, les unes au versant du Pacifique, les autres à celui de l'océan Glacial. Ainsi les hauts affluents du Stickeen et ceux du Skeena naissent dans les mêmes régions que les tributaires de la rivière des Liards et que ceux de Peace-river, qui descendent vers le fleuve Mackenzie. Les plus hautes montagnes de ces régions ne dépassent probablement pas 3000 mètres et se dressent vers le 55° 30′ de latitude, dans un massif central où se réunissent les diverses chaînes parallèles venues du nord et d'où s'épanchent en des vallées divergentes les gaves supérieurs du Stickeen, du Skeena, de Peace-river et du Fraser; sur d'anciennes cartes, ce massif est désigné sous le nom de Peak-mountains. Immédiatement au sud, l'ensemble du système montagneux s'abaisse, et des bords de l'océan Pacifique jusqu'aux plaines que parcourent les eaux de Peace-river, on peut traverser le territoire de la Colombie Britannique sans passer nulle part à plus de 1000 mètres en altitude[1] : la brèche de Peace-river est à la hauteur d'environ 600 mètres. Le grand coude septentrional du Fraser indique à peu près le milieu de cette dépression médiane, caractérisée par la présence de dépôts gris ou blanchâtres formés d'argiles arénacées, qui se sont stratifiées régulièrement sur une épaisseur considérable; en certains endroits, ces dépôts ont une puissance de 30 et même de 60 mètres. Ils reposent partout sur des couches d'argiles glaciaires plus ou moins modifiées et parsemées de graviers et de blocs. C'est évidemment à l'action d'une vaste mer intérieure que sont dues ces strates blanchâtres qui s'étendent au loin entre les montagnes. Les lacs actuels et les grandes plaines de Chilcotin ne sont que les restes de cette ancienne mer, qui se rattacha peut-être à l'Océan et qui s'avança en détroit, de l'ouest à l'est, à travers le système entier des Montagnes Rocheuses.

L'arête proprement dite de la chaîne maîtresse, nettement orientée dans le sens du nord-ouest au sud-est, commence au sud de la Peace-river par des sommets qui n'ont pas même un millier de mètres en hauteur, mais elle s'élève rapidement au-dessus des plaines que parcourent les affluents de l'Athabasca et cette rivière elle-même. Le col de la Tête-Jaune, où l'on projeta d'abord de construire le chemin de fer transcontinental, est à 1168 mètres. Plus au sud, le grand portail du col d'Athabasca serait même dominé par deux montagnes ayant à peu près cinq kilomètres en hauteur, au nord le mont Brown (4875 mètres), au sud le mont Hooker (5180 mètres);

[1] G. M. Dawson, *Quarterly Journal of the Geological Society*, February 1st, 1878.

toutefois ces mesures n'ont pas été faites avec précision, et les géodésiens qui ont commencé le levé trigonométrique des Rocheuses dans la région voisine de la frontière croient ces estimations de beaucoup supérieures à la vérité ; vu de loin, à l'extrême horizon, le massif de l'Athabasca ne paraît pas être plus élevé que les groupes du sud, et ceux-ci n'atteignent pas 4000 mètres[1]. D'ailleurs les passages que l'on franchit de l'un à l'autre versant dans cette partie de la chaîne sont d'une telle facilité, que les voyageurs en parlent avec étonnement. Milton et Cheadle cherchaient encore devant eux le col de la Tête-Jaune et déjà il était caché par un promontoire : ils avaient passé la ligne de séparation des eaux sans la remarquer[2].

Des montagnes, généralement désignées d'après des savants anglais, le Lyell, le Sullivan's Peak (2395 mètres), le Forbes (2575 mètres), le Murchison, le Balfour, le Lefroy (3555 mètres), se succèdent dans la direction du sud-est au groupe de l'Athabasca. Ce sont les monts qu'on aperçoit en venant des plaines du Saskatchewan et que l'on appelle plus spécialement du nom de *Rockies*. Vues des pâturages onduleux du territoire d'Alberta, les parois grisâtres des Rocheuses, nues, de forme presque pyramidale, striées de quelques neiges sur leurs escarpements septentrionaux, présentent un aspect grandiose. A leur base, des talus d'éboulis portent quelques forêts de pins, mais au-dessus on ne voit que rochers empilés sur rochers. Quelques-unes des montagnes montrent à vif leurs assises horizontales, déposées pendant les âges dévonien, carbonifère et crétacé ; les autres sont formées de stratifications diversement plissées et tordues, mais pour la plupart inclinées du côté de l'est. Il en est qui ressemblent à d'immenses dalles d'ardoise, d'autres à des pyramides coupées de degrés réguliers[3]. A l'est de la chaîne majeure, des avant-monts, alignés dans le même sens, s'élèvent en massifs au milieu de la plaine ; tel, à l'est du col de la Tête-Jaune, le groupe au centre duquel le mont Dalhousie dresse son fort crénelé aux parois verticales ; telle, plus au sud, la rangée aux rochers uniformes à laquelle on a donné le nom de Palliser-range, en l'honneur de l'un des premiers explorateurs. La chaîne du Porc-épic (*Porcupine-hills*), qui s'élève près de la frontière, au sud de Calgary, appartient aussi à ce mur des « Petites Rocheuses », que de larges brèches interrompent de distance en distance.

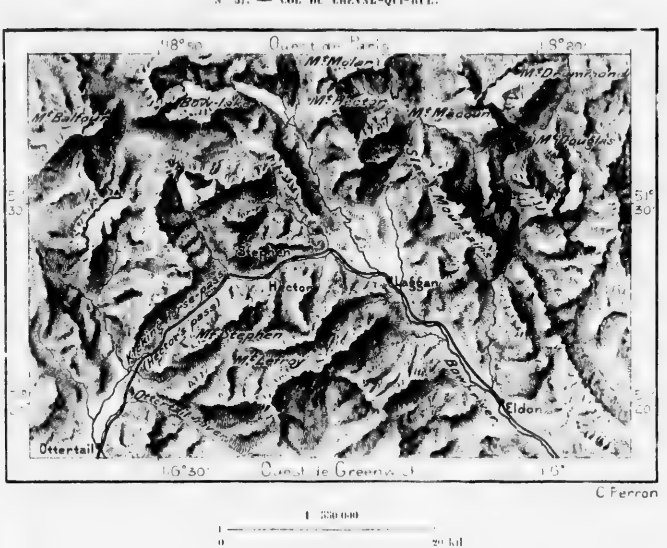
La partie de la chaîne que traverse le chemin de fer du Pacifique, et

[1] Southesk, *Saskatchewan and the Rocky Mountains*.
[2] *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*.
[3] Spotswood Green, *Proceedings of the R. Geographical Society*, March 1889.



dont plusieurs parties ont été délimitées en « parcs nationaux », est naturellement la mieux connue. De la base des monts, qui se trouve déjà à une altitude de 1000 à 1100 mètres, la voie s'élève par une pente très régulière de trois millimètres seulement en moyenne. Elle s'engage dans une étroite cluse que l'on appelle la Porte des Montagnes Rocheuses, puis gagne peu à peu la brèche suprême, dominée au nord par le mont Stephen. C'est le col que l'on désignait autrefois sous le nom de *Kicking horse* ou « Cheval-qui-rue », et que l'on appelle maintenant Hector's pass, du nom

N° 57. — COL DU CHEVAL-QUI-RUE.




d'un géologue qui étudia la contrée. Le point culminant du passage est à 1614 mètres, altitude supérieure à celle des tunnels percés dans les Alpes; mais les ingénieurs ont pu y accéder du côté de l'ouest sans accomplir de ces travaux prodigieux qui ont rendu la traversée des massifs européens si onéreuse : à l'est, une des rampes d'accès n'a pas moins de 39 à 45 millimètres par mètre sur une longueur de 6 kilomètres; les neiges ne tombent pas en très grande abondance dans cette région des Montagnes Rocheuses, et les trains sont rarement arrêtés pendant l'hiver. D'autres cols que l'on explora plus au sud, lorsqu'on cherchait le meilleur passage pour l'établissement de la voie, le Kananaskis, ou col de Palliser, et le col du Vermillon, sont encore moins élevés : ils n'ont guère plus de 1500

mètres et la rivière Kananaskis, déjà large près de la source, descend après un saut, presque sans autres cascades, vers le Saskatchewan; mais à l'ouest les terrains à traverser sont plus difficiles : le passage le plus méridional, le col de Kootenay, situé à 46 kilomètres de la frontière, a 1816 mètres d'altitude. Le versant occidental des Rockies est beaucoup plus escarpé que le versant oriental tourné vers le Saskatchewan, mais il a pour base une vallée déjà très haute, celle de la Columbia. Dans cette région, l'ensemble de la chaîne se reploie vers le sud, et les alignements des crêtes coïncident presque avec les méridiens.

Les chaînes parallèles qui s'alignent à l'ouest des Montagnes Rocheuses, dans l'espace insulaire limité par les vallées tortueuses du fleuve Columbia et de son grand affluent le Kootenay, sont distinguées de la chaîne proprement dite des Rocheuses par le nom de monts Selkirk; le chemin de fer les traverse au col de Roger, haut de 1314 mètres, et dominé par des montagnes d'environ 3000 mètres. Les sommets des Selkirk sont en moyenne un peu moins élevés que ceux des Rocheuses; mais, grâce à l'abondance des pluies que lui apportent les vents humides du Pacifique, elles ont des glaciers plus étendus et descendant plus bas dans les vallées. Un névé situé immédiatement au sud du plus élevé de ces monts, le Sir Donald (3244 mètres), a plus de 50 kilomètres carrés en superficie et plusieurs langues de glaciers s'en épanchent dans toutes les vallées environnantes. Les pluies ont donné aux pentes des Selkirk dépourvues de neige une admirable parure de végétation forestière; aussi les voyages sont-ils beaucoup plus difficiles dans ces fourrés que sur les escarpements, pourtant plus raides, des Rocheuses : tandis qu'on peut voyager à cheval dans presque toutes les parties des montagnes de l'est, on ne chemine sur celles de l'ouest qu'à pied et la hache à la main. Parmi les montagnes du Nouveau Monde, ce sont les Selkirk qui ressemblent le plus aux Alpes de l'Europe : on y voit le même contraste entre les promontoires verdoyants et les vallées emplies de glaces. D'énormes moraines abandonnées dans les basses vallées attestent que le pays fut jadis recouvert par des glaciers bien supérieurs à ceux qui restent de nos jours. A l'est du Sir Donald, un bas plateau, actuellement sans névés, est strié à son sommet par des lits rocheux qui paraissent avoir été découpés autrefois par des fleuves de glace, mais ils sont séparés aujourd'hui des montagnes qui les alimentaient par une large vallée creusée dans les débris glaciaires[1].

Une autre chaîne, moins régulière que les rangées parallèles des Selkirk

[1] Spotswood Green, mémoire cité.




SAUT DE LA RIVIÈRE KANANASKIS.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Notman et Son.

et des Monta
la Columbia
la chaine de
naguère si f
tallins et au
système orog
moins élevés
Britannique
s'abaisse par
détroit de Ge
partie de la
serait chang
comme limi
ration canad
point de vue
elles se comp
âges fossilif
séparés. Une
politique, se
États limitr

Les mont
dans la Calif
de « Coast-r
une multitu
générale est
l'axe des Ro
des escarpe
lées de basal
pourtant ell
ques-uns de
fiers, vers le
du Littoral
fjords divers
vallées lacu
lointaine. Le
l'Écosse et c
bornés par

[1] A. Selwyn,

et des Montagnes Rocheuses, dresse ses arêtes à l'ouest de la vallée où coule la Columbia en aval de son grand méandre du nord. C'est la Gold-range ou la chaîne de l'Or, qui doit son nom aux sables aurifères que l'on exploitait naguère si fructueusement dans ses vallées : granits, gneiss, schistes cristallins et autres roches azoïques paraissent indiquer que cette partie du système orographique est la plus ancienne[1]. Ses points culminants sont moins élevés que ceux des Selkirk; dans l'ensemble, le relief de la Colombie Britannique a la forme d'un plan incliné qui, de l'arête des Rocheuses, s'abaisse par degrés au sud-ouest, vers l'embouchure du Fraser dans le détroit de Georgie. Si le niveau marin s'élevait de 1000 mètres, une grande partie de la contrée que dominent les ramifications des montagnes de l'Or serait changée en golfes et en détroits. Vers le 49ᵉ degré de latitude, choisi comme limite commune par la république des États-Unis et par la confédération canadienne, les diverses chaînes perdent leur caractère distinct au point de vue de la forme extérieure et de la nature géologique des roches : elles se composent uniformément de strates déposées pendant les premiers âges fossilifères, mais de profondes vallées les maintiennent en massifs séparés. Une certaine limite naturelle, coïncidant vaguement avec la limite politique, se dessine ainsi au nord de la basse Columbia, entre les deux États limitrophes.

Les montagnes du littoral, qui continuent celles de l'Alaska jusque dans la Californie, sont également qualifiées du nom de chaîne sous le nom de « Coast-range » ou de « Cascade-range », quoiqu'elles se divisent en une multitude de massifs et de chaînons distincts. Cependant leur allure générale est bien celle du nord-ouest au sud-est, parallèlement à la côte et à l'axe des Rocheuses. La raideur des pentes, l'aspect sauvage des falaises et des escarpements, sur lesquels se sont déversées anciennement des coulées de basalte, donnent à ces montagnes une grande élévation apparente; pourtant elles sont un peu moins hautes que les chaînes orientales. Quelques-uns des chaînons littoraux n'ont que 600 mètres; les pics les plus fiers, vers le sud de la chaîne, approchent de 3000 mètres. La « rangée du Littoral » se partage en fragments distincts du côté maritime par des fjords diversement ramifiés, et du côté du Fraser par des lacs ou d'anciennes vallées lacustres qui furent aussi des fjords à une époque géologique lointaine. Les fjords actuels du littoral colombien ressemblent à ceux de l'Écosse et de la Norvège, si ce n'est qu'ils sont en moyenne plus étroits, bornés par des falaises plus hautes et plus régulièrement parallèles. En

[1] A. Selwyn, *Descriptive sketch of the Dominion of Canada.*

voyant leur forme, on a émis l'hypothèse que ce sont des vallées de rivières graduellement érodées par l'eau à mesure que le littoral s'élevait au-dessus du niveau marin. Mais à ces rivières succédèrent des fleuves de glace qui remplirent peu à peu la gorge fluviale et en conservèrent exactement les contours pendant toute la période glaciaire. En reparaissant au jour, les fjords colombiens ont été soumis à des transformations nouvelles : les extrémités supérieures de ces fosses côtières se sont comblées durant le cours des siècles par l'effet des alluvions que leur apportent les rivières affluentes. Des terres marécageuses indiquent la partie du fjord emplie par les apports, et de petits deltas sous-marins se continuent jusqu'à une faible distance dans le fjord; puis, soudain, le sol s'abaisse jusqu'à des profondeurs énormes, même de 500 et de 560 mètres; enfin, à l'entrée, une moraine cachée, un « pont de mer » marque la ligne de séparation entre le large et le golfe intérieur. C'est le phénomène que l'on observe sur les côtes du Groenland et de l'Écosse[1].

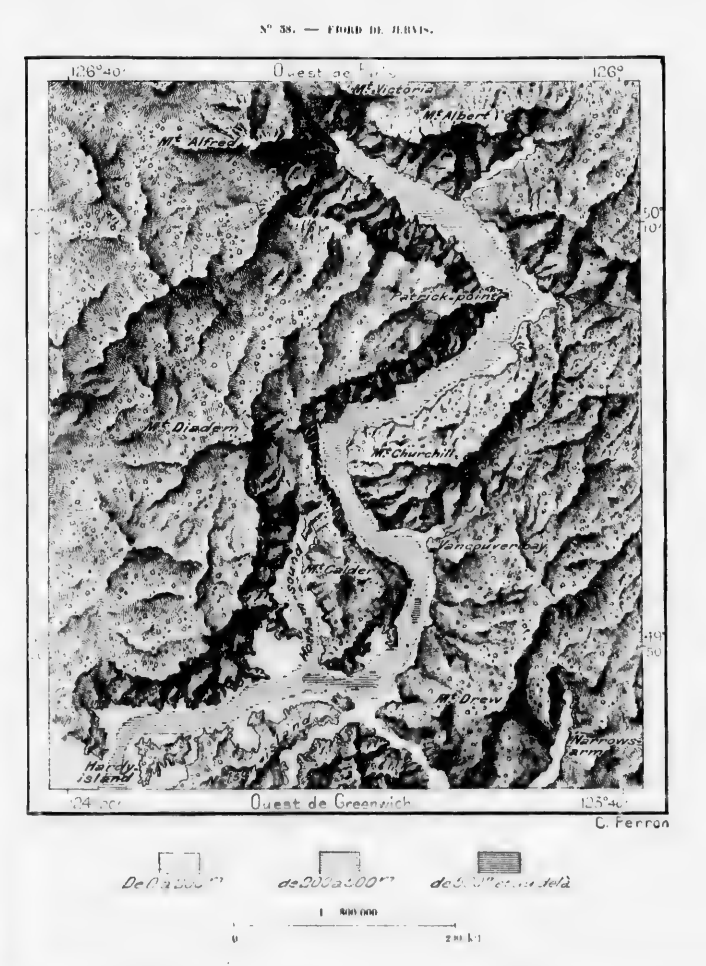
Il n'est pas une partie du littoral colombien qui ne soit tailladée de ces profondes découpures. La première que l'on rencontre au sud de la lisière des côtes alaskiennes est le canal de Portland, qui s'enfonce à plus de 60 kilomètres dans les terres, en face du large détroit de Dixon, entre l'archipel Prince-of-Wales, et celui de Queen-Charlotte : détroit et fjord se continuent sans doute parce qu'ils sont dus aux mêmes agents géologiques. Un autre fjord, encore plus ramifié et présentant un labyrinthe plus compliqué de défilés navigables, s'ouvre en face des îles Charlotte : c'est le « canal » de Douglas, continué au sud-est par un autre canal, le Gardner-channel, qui va se perdre à plus de cent kilomètres de la mer. Les fjords ou *inlets* de Dean et de Bentinck sont remarquables par leur extrême régularité; ils forment deux longues rues perpendiculaires à la côte et sont réunis par une rue transversale; en outre, ils projettent de chaque côté, à angle droit, des fjords secondaires. Le Dean-inlet, avec les petits lacs et les vallées qui le continuent à l'est, se rattache à la rivière du Fraser par une dépression continue; on peut lire clairement, à la vue de ces traits sculptés dans le sol colombien, que fjords, lacs et rivières sont bien déterminés par les mêmes accidents géologiques. Dans la partie méridionale de la Colombie, de nombreux fjords, Knight-inlet, Bute-inlet, Toba-inlet, Jervis-inlet, Howe-sound, Burrard-inlet, — l'anse à Bérard des premiers voyageurs français, — s'unissent par un dédale de canaux avec le grand détroit de Georgie qui sépare l'île Vancouver de la terre ferme. Enfin qu'est ce détroit

[1] G. M. Dawson, mémoire cité.



lui-même, depuis son entrée par le golfe de Juan de Fuca, et avec les méandres hélicoïdaux du Puget-sound, pénétrant au sud dans le cœur de

N° 38. — FJORD DE JERVIS.




l'Orégon, sinon un fjord dardant ses bras dans toutes les directions comme un poulpe immense?

Les fjords de la Colombie du sud sont mieux connus que ceux du nord, grâce au voisinage des contrées populeuses et des voies de communication faciles; il a fallu d'ailleurs en explorer plusieurs en détail, lorsque les ingénieurs cherchaient le point d'attache océanique du chemin de fer

transcontinental. Parmi ces corridors marins, le fjord de Jervis est le plus grandiose d'aspect. Dans son développement, qui dépasse 80 kilomètres, il a 5 kilomètres de largeur moyenne; en quelques endroits même, ce faible espace se rétrécit, et les murs qui se dressent des deux côtés s'élèvent de terrasse en terrasse jusqu'à 1000 et 1500 mètres; souvent ils dépassent la zone des nuages, que l'on voit se déchirer aux arêtes des rochers. Dans le voisinage immédiat de la côte, une sonde de 360 mètres n'atteint pas le fond partout; çà et là les pentes sous-marines fuient vers des gouffres d'un demi-kilomètre[1]. En été, des centaines de cascades, plongeant du haut des rochers, emplissent de bruit l'avenue ténébreuse et plissent la surface d'innombrables ondes entre-croisées; en hiver et au printemps, ce sont les avalanches qui s'écroulent et dont les parois rocheuses se renvoient le tonnerre en longs échos. Peu d'Indiens se hasardent sur les eaux du fjord, et ses rives sont encore inhabitées par l'homme blanc. La végétation même est rare, et le pin, d'ordinaire si hardi, se montre à peine sur les corniches des montagnes où siffle le vent de mer.

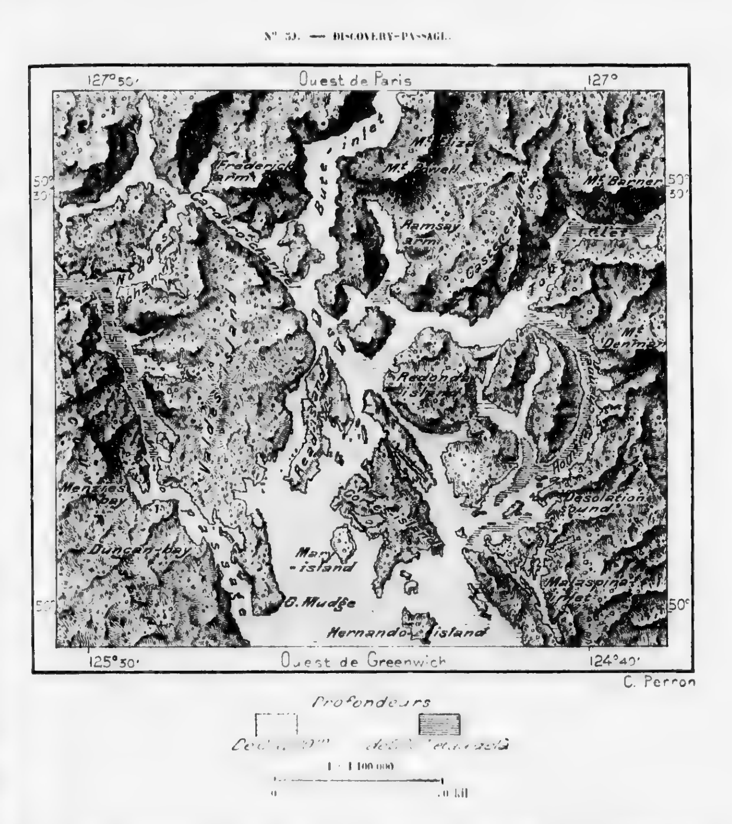
Non seulement les glaces emplirent autrefois les fissures où dorment aujourd'hui les eaux des fjords, mais elles débordèrent aussi, et en maints endroits les îles du littoral, actuellement baignées par l'eau de mer, furent rattachées à la terre ferme par des ponts de glace. Les côtes de la Colombie Britannique offraient alors le même spectacle que celles du Groenland, où tant de détroits riverains sont oblitérés par des langues de glaciers. Toutes les petites îles situées à l'entrée des fjords de Douglas et de Dean firent ainsi partie du continent; bien plus, la grande île de Vancouver était devenue péninsule. Au lieu le plus étroit du canal de séparation, entre Vancouver et la terre ferme ou ses îlots adjacents, c'est-à-dire sur les bords du détroit de Johnstone et de Discovery-passage, aux étroits de Seymour (*Seymour-narrows*), le chenal n'a pas même 3 kilomètres en largeur, et les terrains géologiques, granits ou roches du trias, se correspondent parfaitement d'un bord à l'autre; les sables stratifiés, les graviers, enfermant des blocs erratiques, ont été déposés de part et d'autre par un même courant glaciaire[2]. Les courants de marée se rencontrent dans cette cluse marine en formidables remous, d'autant plus dangereux que des écueils s'élèvent du milieu des flots : parfois les courants traversent la passe avec une vitesse de plus de 18 kilomètres à l'heure, entraînant irrésistiblement les bâtiments à voiles. Les bateaux à vapeur y sont même quelquefois en danger : un vaisseau américain s'y perdit. L'aspect général de l'île Vancou-

[1] Robert Brown; — Richards, *Vancouver Island Pilot*.
[2] Alfred R. C. Selwyn, *Geological and Natural History Survey of Canada*.



ver et du littoral voisin, avec leurs roches moutonnées, leurs argiles et leurs graviers, a amené les géologues à reconnaître que toute la partie méridionale de l'île fut recouverte jadis par une couche glacée d'au moins 200 mètres en épaisseur, et que ce glacier, épanché par les névés du con-

N° 59. — DISCOVERY-PASSAGE.




tinent, recouvrait ce qui est devenu la mer sur près de 100 kilomètres en largeur[1]. Depuis cette époque, des érosions ont découpé à nouveau les îles, dont plusieurs sont composées de conglomérats recouvrant des grès et se dressant en falaises surplombantes au-dessus des cavernes dans lesquelles pénètrent les eaux grondantes[2]. Dans les eaux du bord croissent des fucus de cent mètres et davantage, que reploie le courant[3].

[1] G. M. Dawson, ouvrage cité.
[2] G. M. Grant, *From Ocean to Ocean.*
[3] Marchand, *Voyage en* 1791.

Quoique séparées actuellement par un bras de mer d'environ 200 kilomètres, les îles de Queen-Charlotte et Vancouver appartiennent à la même formation; elles constituent une seule chaîne de montagnes parallèle à l'axe des Montagnes Rocheuses, aux monts Selkirk, aux rangées de l'Or et des Cascades. Il ne reste plus qu'une faible partie du relief que présentaient autrefois les îles Charlotte; une vallée intermédiaire a été transformée en un détroit, le Skidegate-inlet, et l'archipel se trouve ainsi divisé en deux îles principales, au nord Graham-island, au sud Moresby-island, et celle-ci, qui s'allonge en corne vers le sud, se continue en mer par une traînée d'îlots et de récifs. Sauf dans la moitié septentrionale, où deux massifs parallèles bordent les eaux d'un fjord, l'archipel de Queen-Charlotte est réduit à une chaîne étroite, dont les montagnes baignent dans la mer à l'orient et à l'occident : les plus hauts sommets, dans l'île méridionale, atteignent 1500 mètres. L'île Vancouver, plus massive de formes, présente aussi une chaîne de montagnes plus régulière, moins coupée de brèches, qui, dès son extrémité nord-occidentale, dépasse 1000 mètres en altitude, et c'est à peu près vers le centre géométrique de l'île que s'élève le sommet dominateur, dit Victoria-peak : sa hauteur est de 2281 mètres. La disposition des granits, des roches triasiques, crétacées, dans les îles Charlotte et dans Vancouver est telle, que l'on ne saurait douter de la continuité de ces terres comme formation géologique. De même que le littoral du continent, la côte occidentale de Vancouver est coupée de fjords, du moins jusqu'à l'entrée du détroit Juan de Fuca. L'un d'eux, Quatsino, ramifie ses bras jusque dans le voisinage de la côte orientale; un autre fjord, le Nootka-sound, s'avance moins profondément dans les terres, autour de l'île du même nom, mais il est devenu fameux par les visites des grands navigateurs qui s'y sont succédé depuis le voyage de Cook en 1778.

Dans l'intérieur du territoire, les lacs, quoique partiellement comblés par les éboulis des monts et les alluvions des rivières, sont presque aussi nombreux que les fjords sur le littoral. La région lacustre par excellence est celle où s'étendait autrefois la mer d'eau douce entre les versants du Skeena, du Fraser et de la Peace-river. Là se maintiennent encore les longs réservoirs, le Taela, le Trembleur, le Stewart-lake, le François, qui s'épanchent tous dans le Fraser par le déversoir appelé Nakosla ou Stewart-river. Le lac Chilco, le Quesnelle, le Shuswap appartiennent au bassin du Fraser, et, dans le sud du territoire, d'autres lacs, le Kootenay, l'Arrow-lake, l'Okanagan, s'écoulent dans la Columbia ou ses affluents. On a constaté que les lacs et les bassins lacustres maintenant comblés occupent des brisures du

sol, toutes disposées suivant des alignements réguliers, soit du nord-ouest au sud-est, conformément à l'axe des Montagnes Rocheuses, soit du nord au sud ou de l'ouest à l'est. En s'entre-croisant, les trois systèmes de brisures recouvrent le pays d'un réseau de lignes qui se coupent fréquemment en triangles symétriques : c'est là un phénomène analogue à celui qu'on observe dans la Norvège méridionale.

Les rivières de la Colombie, qui furent jadis et sont encore en partie des enchaînements de lacs, coulent aussi, en mainte partie de leur cours, au fond de vallées qui ne sont autre chose que des cassures terrestres, à peine modifiées par les érosions et les apports. Le Takou, qui se jette dans le fjord alaskien du même nom, l'une des ruelles de l'immense labyrinthe de détroits, a pour affluents supérieurs des rivières qui empruntent d'étroites fissures parallèles au littoral. Il en est de même du Stickeen, fleuve très abondant qui naît dans la région lacustre de la Colombie et qui, par son fjord inférieur, appartient également au territoire d'Alaska. Plusieurs de ces hauts tributaires et le fleuve lui-même présentent dans leur cours une ligne brisée, se reployant brusquement à angle droit dans les cassures de la roche. Quelques-unes des « dalles », — c'est ainsi que les voyageurs franco-canadiens désignent les cluses appelées cañons par les Espagnols et les Américains, — doivent leur grand aspect aux parois verticales, aux rapides et cataractes, aux glaces qui s'écroulent par les brèches des escarpements voisins : le défilé le plus étroit aurait seulement de 20 à 30 mètres en largeur. Des chutes interrompent le Stickeen à une petite distance de son embouchure, et en aval de ses cascades l'avenue fluviale est bordée à droite et à gauche de glaciers qui poussent leurs masses cristallines et leurs moraines jusque dans le courant. Un des trois cents glaciers de la vallée du Stickeen, qui paraît avoir notablement reculé depuis l'arrivée des mineurs dans le pays, aurait même, dit la tradition indienne, passé entièrement par-dessus le fleuve, et le courant l'aurait traversé par une prodigieuse galerie naturelle : des vieillards auraient été députés par la tribu pour se hasarder sous la voûte de cristal et reconnaître si le fleuve engouffré descendait à l'Océan. Une abondante source thermale jaillit du sol immédiatement à côté des falaises terminales du glacier[1]. Au sud, la rivière Nass, près de laquelle s'élève un volcan éteint ayant épandu un long courant de lave, appartient en entier à la Colombie Britannique. Elle a donné une forme définitive à sa vallée, tandis que, plus au sud, la Skeena, roulant une masse d'eau beaucoup plus puissante, a pourtant gardé dans

[1] G. M. Dawson; — Scidmore, etc.

une grande partie de son cours l'aspect d'un enchaînement de lacs; une des étroites nappes qui emplissent la vallée supérieure, le lac Babine, n'a pas moins de 140 kilomètres en longueur : il fut ainsi nommé par les voyageurs canadiens parce que les Indiens de ses bords introduisaient une « babine » dans leur lèvre inférieure, c'est-à-dire une botoque, comme les Thlinkit et les Haïda[1]. Tout le cours inférieur du Skeena est encore un fjord étroit dominé par des montagnes de 2000 mètres : l'une d'elles, flanquée d'éboulis, a conservé son nom canadien de Roche Déboulée[2].

Le Fraser est le plus grand fleuve de la Colombie Britannique, la Columbia n'appartenant au territoire de la Puissance que par la partie supérieure de son cours. Il naît dans le lac Tête Jaune (*Yellow Head*) ou Bouse de Vache (*Cow Dung*), sur le revers occidental de ces montagnes de la Tête Jaune qui versent de l'autre côté les premiers ruisseaux de l'Athabasca. Il coule d'abord au nord-ouest, dans une vallée parallèle à l'axe des Rocheuses, puis, après avoir dépassé le 54[e] degré de latitude dans la direction du nord, il se replie par un angle brusque, pour suivre en sens inverse une autre fissure du sol, qui s'est produite dans le sens du nord au sud. C'est vers cet angle que plusieurs des hauts affluents se réunissent au Fraser : la rivière de l'Ours (Bear-river), la rivière des Saules (Willow-river), le North-Fraser, et la plus considérable de toutes, la Nakosla ou Stewart-river, qui vient des montagnes du nord-ouest et qu'alimentent des lacs nombreux, tous disposés en longues nappes, vals inondés qui se combleront peu à peu. Il est à remarquer que le Fraser, dont la ramure est comparable à celle d'un arbre à branchage étalé, mais sans pointe terminale, reçoit dans son cours supérieur des affluents convergents qui lui viennent du sud-est et de l'est, du nord-ouest, de l'ouest et du sud-ouest. Du nord ne lui descendent point de tributaires, mais c'est précisément de ce côté que coule en sens inverse une des hautes branches du Mackenzie, dite la « rivière des Panais » ou Parsnip-river. La faille terrestre occupée par les deux cours d'eau est la même fissure, mais inclinée suivant deux pentes contraires appartenant à deux bassins différents.

Au sud de son grand méandre, le Fraser, coulant désormais presque en ligne droite vers le midi, jusque dans le voisinage de la mer, reçoit de l'ouest la Blackwater, rivière aux eaux foncées par l'acide humique des pentes moussues, puis de l'est un autre affluent plus considérable, la Quesnelle, issue du lac tortueux du même nom. Plus bas vient à l'ouest le confluent

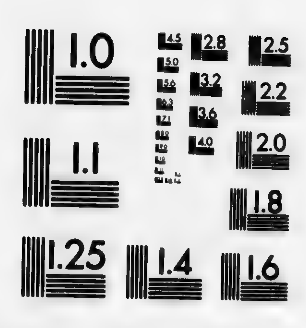
[1] A. Selwyn, *North-America*.
[2] Daniel Gordon, *Mountain and Prairie*.



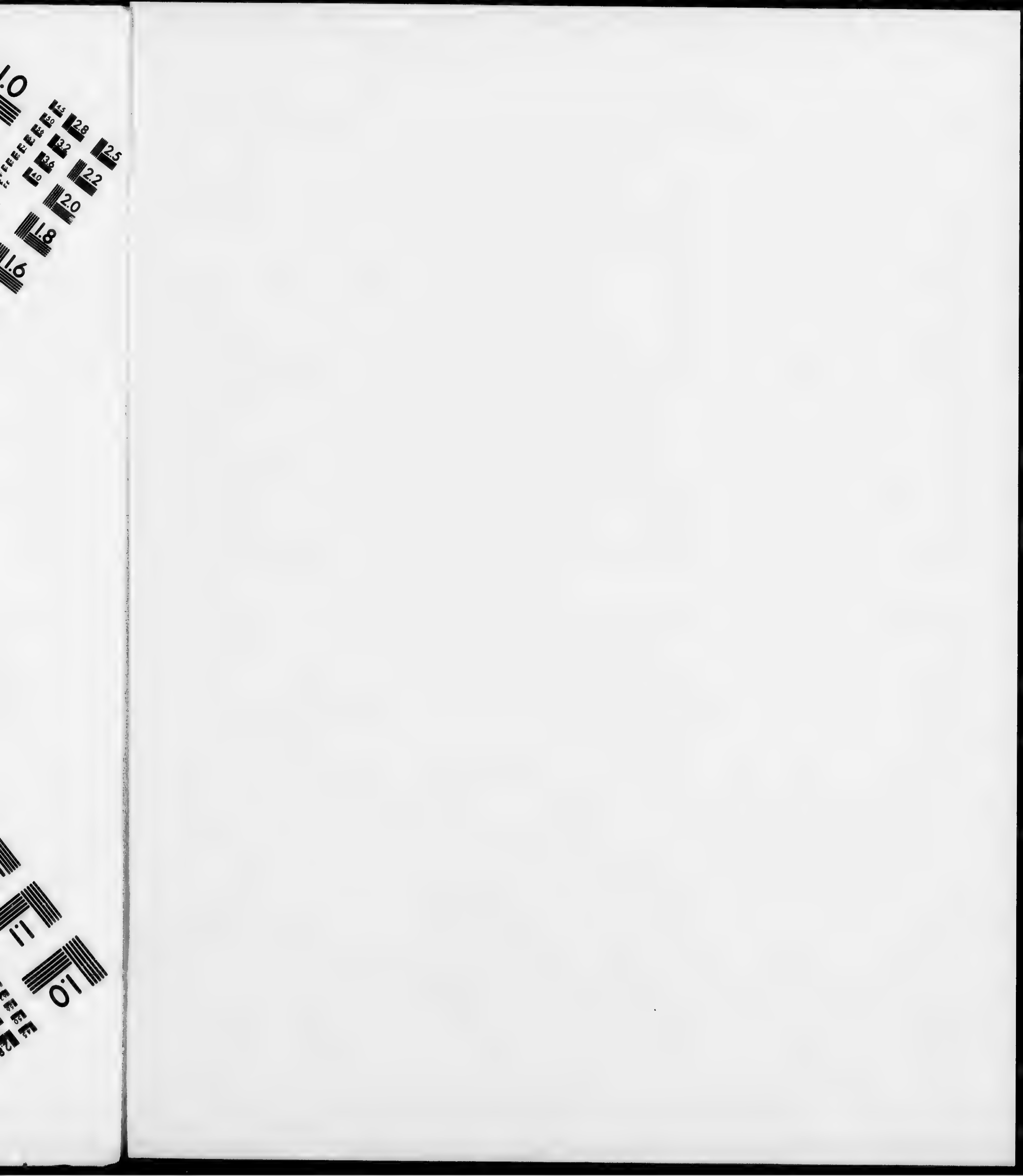
VUE PRISE SUR LA RIVIÈRE FRASER, AU DÉFILÉ DE « HELL-GATE ».

Gravure de Barbant, d'après une photographie.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




6"



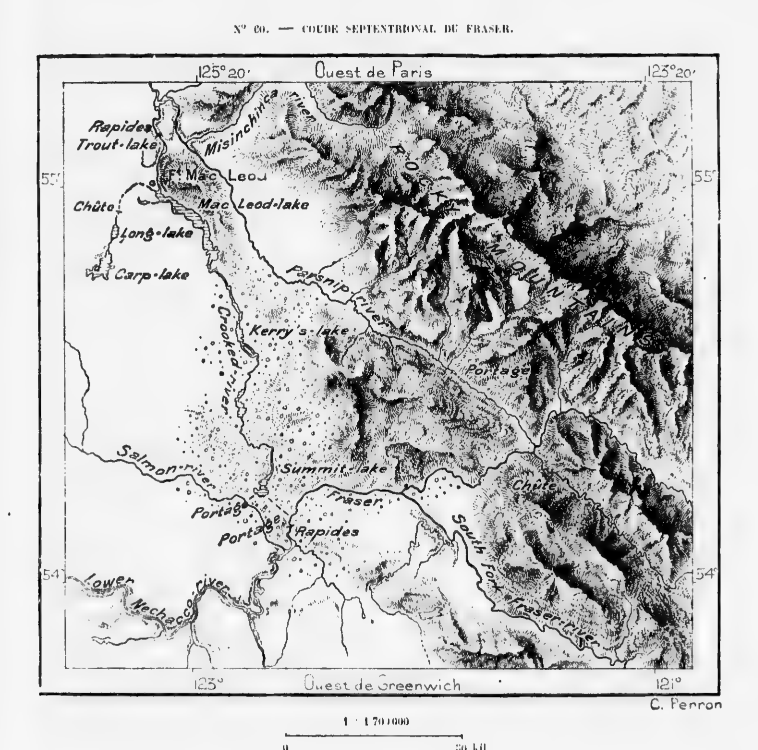
de la rivi
sant une
encaissé,
endroits i
la vallée,

franchir
l'ouest du
vers l'oue
du « Som
Fraser pa
sommet,
par un de

¹ R. C. M

de la rivière Chilcotin, qui s'épanche d'un lac voisin du Bute-inlet, remplissant une crevasse parallèle. Dans cette partie de son cours, le Fraser, très encaissé, coule à une grande profondeur entre les montagnes, et en divers endroits il est impossible de suivre les bords; pour remonter ou descendre la vallée, il faut escalader les promontoires au-dessus du fleuve ou même

N° 60. — COUDE SEPTENTRIONAL DU FRASER.




1 : 1 700 000

0 50 kil.

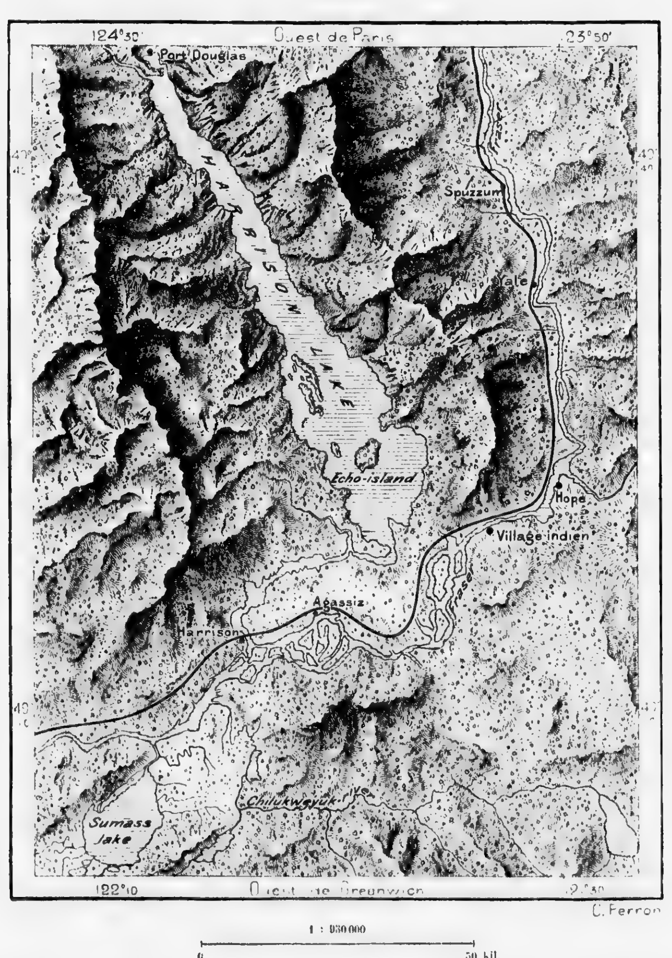
franchir des cols latéraux. C'est ainsi qu'au débouché d'un petit lac situé à l'ouest du Fraser, le lac Seton, la route pratiquée naguère se détournait vers l'ouest pour remonter d'étage lacustre en étage lacustre jusqu'à la mare du « Sommet » (Summit-lake), d'où l'on redescendait au sud vers le bas Fraser par une autre ligne de lacs en partie navigables. Le réservoir du sommet, dont l'altitude est d'environ 550 mètres, s'épanche dans le Fraser par un double versant[1]. Actuellement, le chemin de fer transcontinental,

[1] R. C. Mayne, *Four Years in British Columbia*

qui descend au Fraser par la vallée de son affluent oriental, le Thompson, dispense les voyageurs de prendre la route détournée du Summit-lake.

Le Thompson, issu du bassin tortueux qu'emplit le lac Shuswap, puis

N° 61. — COUDE MÉRIDIONAL DU FRASER.




1 : 930 000

0 — 30 kil.

s'unissant à toute une ramure de forts affluents, arrose de larges vallées herbeuses ou déjà livrées à la culture; cependant il s'engage çà et là en de sombres gorges, moins formidables d'aspect que les « dalles » dans lesquelles se resserre le Fraser en aval du confluent. Les premiers mineurs entraî-

nés dans les vallées supérieures par la recherche de l'or ont raconté les dangers du passage et de ses « portes d'enfer » (*hell-gates*) avant que route carrossable et chemin de fer eussent triomphé des obstacles de la cluse par des ponts, des viaducs, des encorbellements. En plusieurs endroits, les parois verticales dominent le fleuve de cent mètres, même de trois cents mètres, et, de part et d'autre, les escarpements s'élèvent au-dessus des falaises : d'en bas on ne voit la lumière du ciel qu'en un ruban onduleux et déchiré. Le courant, glissant sur une pente très inclinée, n'est qu'un flot d'écume; cependant des mineurs ont descendu ces formidables rapides attachés à des billots qui se heurtaient contre les rochers. Lors des basses eaux, on pouvait suivre presque partout la berge ou le lit desséché, mais en maint endroit il fallait escalader la paroi ou même passer sur des échafaudages branlants suspendus au promontoire : ce n'est point à tort que les mineurs avaient donné au fleuve le nom de *Crazy-river* ou « rivière des Fous », car chaque année on repêchait des cadavres dans les stations de l'embouchure. Peut-être aussi ce nom de « Fou » fut-il appliqué d'une manière générale aux chercheurs d'or qui s'en allaient à l'aventure dans les hautes vallées de la rivière inconnue[1].

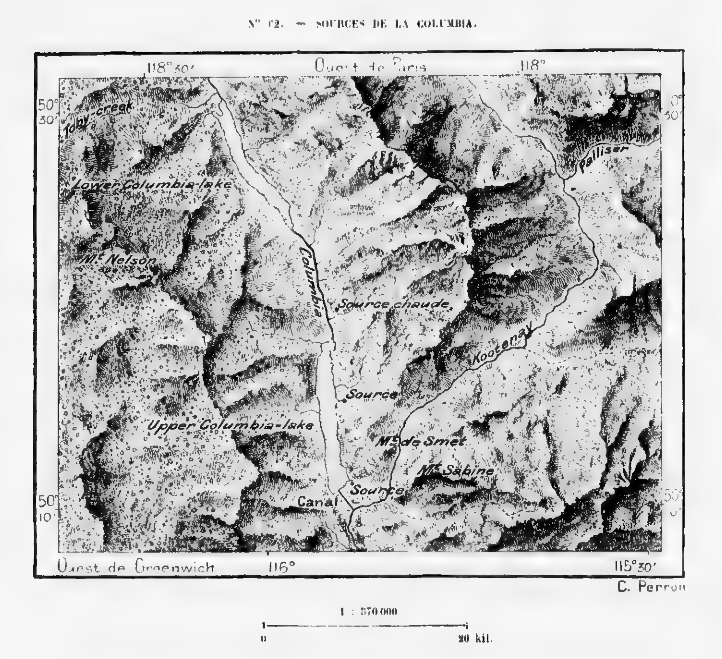
Le fleuve n'est vraiment navigable que dans la partie inférieure de son cours, à l'endroit où, cessant de couler du nord au sud, il prend de l'est à l'ouest le chemin le plus direct vers la mer. En moyenne, l'eau n'a pas moins de 15 à 20 mètres de profondeur : jusqu'à plus de 50 kilomètres en amont de l'embouchure, les navires peuvent ancrer facilement près du rivage; les seuls dangers proviennent des « chicots » ou troncs d'arbres affilés par le courant qui ont échoué sur les bancs de sable. La rivière est au plus bas pendant les trois premiers mois de l'année, alors que les neiges recouvrent les pentes des montagnes; mais en avril les avalanches tombent, les ruisseaux se forment, et bientôt le fleuve grossit, pour atteindre sa plus grande élévation pendant les mois d'été. Le niveau de la crue est, dans les dalles, de 16 mètres, et au sortir de ces cluses, de 8 à 10 mètres au-dessus de l'étiage; les campagnes basses voisines de l'embouchure sont inondées. Les alluvions, entraînées par le courant en dehors de l'ancien littoral s'avancent dans le golfe de Georgie en une péninsule marécageuse à travers laquelle se ramifient les bras changeants du delta. Des arbres bordent la côte en une ligne continue, si bien que Vancouver, dans son voyage d'exploration, n'aperçut aucune entrée de rivière. La barre qui ferme à demi l'embouchure et que l'on appelle le « banc des Esturgeons », à cause des

[1] G. M. Grant, *From Ocean to Ocean*.

poissons qu'y capturaient les Indiens, est assez facile à franchir; dans les premiers temps de la colonisation, lorsque le chenal n'était pas encore balisé, les navires qui s'ensablaient au passage se dégageaient sans peine à marée haute, grâce à la tranquillité des eaux, qu'abrite, comme un énorme brise-lames, l'île de Vancouver[1].

Les États-Unis ayant pris la part du lion dans la division des territoires occidentaux de l'Amérique, la Grande-Bretagne dut abandonner presque en

N° 62. — SOURCES DE LA COLUMBIA.




1 : 570 000

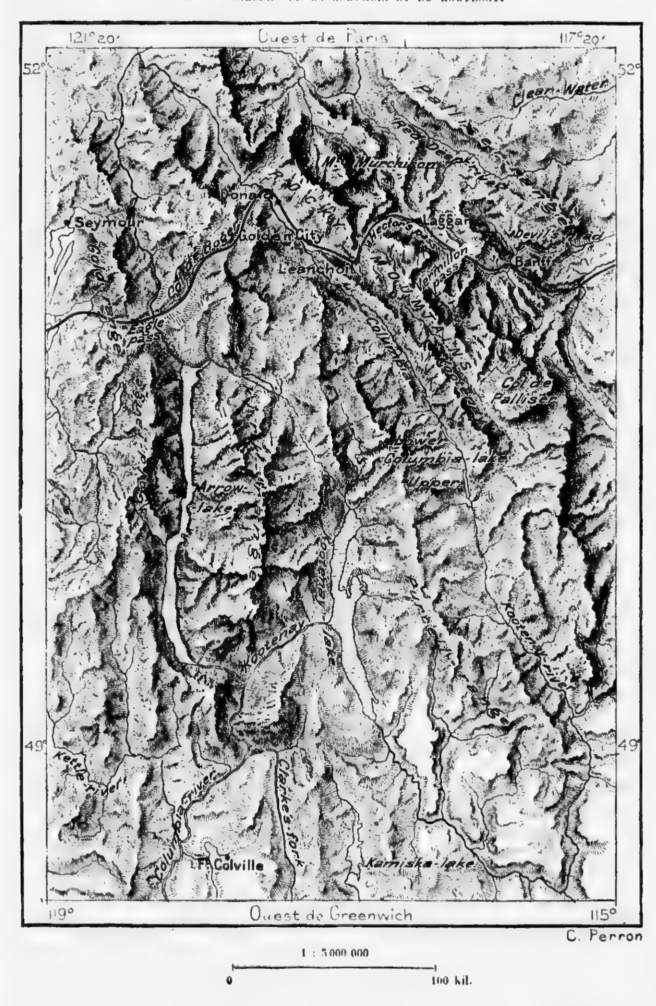
0 — 20 kil.

entier le bassin de la Columbia; elle ne put garder que la région supérieure, jusqu'au confluent du fleuve avec son tributaire, la Clarke's river ou Clarke's fork. Cette île, de forme bizarre, découpée en pleine montagne par les deux hémicycles de la haute Columbia et du Kootenay, se trouve, à l'exception de son extrémité méridionale, dans le territoire de la confédération canadienne. Nulle formation géographique n'est plus curieuse que ce massif des monts Selkirk, entouré, comme une prodigieuse citadelle, par un fossé de rivières navigables. La Columbia offre un phénomène pres-

[1] R. C. Mayne, ouvrage cité.

que unique : il est fleuve à sa naissance. S'élargissant immédiatement en lac, il porte bateaux dès son origine et n'est séparé d'un autre cours d'eau

N° 63. — VALLÉES DE LA COLUMBIA ET DU KOOTENAY.




navigable, le Kootenay, que par un isthme bas, large de 2400 mètres, à travers lequel on a facilement creusé un canal de navigation. Évidemment la longue dépression dans laquelle la Columbia et le Kootenay coulent en sens inverse a été sculptée par les mêmes agents géologiques : Dawson a

reconnu que l'inclinaison générale de la vallée était autrefois dans la direction du sud; c'est dans ce sens qu'étaient transportés les blocs erratiques et autres débris glaciaires.

Actuellement, la haute Columbia, tantôt lac, tantôt rivière, s'épanche latéralement à la base occidentale des Rocheuses, sur une longueur développée d'environ 300 kilomètres, puis, après un coude brusque, comme celui du haut Fraser, elle se replie également vers le sud; les deux fleuves ont les mêmes allures dans leur cours supérieur. Enfin, après s'être élargi pour former les deux lacs de « la Flèche », Upper Arrow-lake et Lower Arrow-lake, nappe continue de 150 kilomètres, la Columbia s'unit au Kootenay; les deux cours d'eau, qui s'affleurent dans leur berceau de montagnes, se rejoignent à 700 kilomètres de leur origine. En réalité, un même pli des Rocheuses, depuis le coude méridional du Kootenay, dans les États-Unis, jusque dans le pays de Cassiar, au nord du 56e degré de latitude, est occupé successivement par diverses rivières, appartenant à des bassins différents, Kootenay, Columbia, Fraser, rivière des Panais et d'autres encore. Les changements qui se sont opérés dans le niveau des deux fleuves et de leurs lacs sont attestés par d'anciennes lignes de niveau qu'on aperçoit à diverses hauteurs sur les flancs des montagnes, de même que dans les golfes de l'Alaska, le Cook's inlet et le King-William's sound. Ces terrasses parallèles, appelées *benches* ou « bancs » par les habitants de la Colombie, sont un des traits les plus communs du relief de la contrée, surtout dans les bassins du Fraser et de la Columbia. En divers endroits elles s'étagent comme les gradins d'un édifice, avec une régularité parfaite, jusqu'à plus de 1000 mètres d'altitude; il en est même une qui atteint 1606 mètres, dans le voisinage du grand méandre septentrional du Fraser. Mais quelle est l'origine de ces terrasses? Elle diffère évidemment selon les lieux; suivant les mille oscillations du sol, ces bancs élevés furent des grèves marines, des plages lacustres ou des lits de rivière[1].

A l'angle sud-occidental de la Colombie Britannique, c'est-à-dire à l'endroit où la température moyenne est la plus haute, passe la ligne isothermique de 10 degrés centigrades, qui correspond à celle de Paris; mais à partir de cet angle la chaleur s'amoindrit graduellement au nord et à l'est, et vers l'angle nord-oriental, à l'autre extrémité de la contrée, l'isotherme annuel, ramené au niveau de la mer, est de 2 degrés environ; c'est le même climat que celui de Winnipeg. Par suite de l'influence des vents et des courants marins, les lignes isothermiques se relèvent vers le nord le long de la

[1] G. M. Dawson, mémoire cité.




VUE PRISE SUR LA HAUTE COLUMBIA.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Notman et Son.

côte; au lieu d
latitude, elles
sur le litoral
étrange anom
vent d'import
sont plus cha
15 degrés pl
japonais que

Si dans la
puleuse et la
ressemble au
estivales moi
Toutefois la
l'égalisation
offre, il est v
des *inlets* ou
le corps cont
mers intérie
oriental; il e
latitude du
des rivages c
longs et plu
modérés ne
riveraines.
dure jusqu'
les givres, l
pureté, la c
rieur, les r
prendre dar
contrée, qu
au pays ur
principal au
excès, où l
meures des

[1] Lorin Blod
[2] Températu
Mois
Mois
Moye
Chute annu

côte; au lieu de se diriger de l'est à l'ouest en coïncidant avec les degrés de latitude, elles sont orientées dans le sens du sud-est au nord-ouest, et même, sur le litoral du nord, elles se développent parallèlement à la côte. Par une étrange anomalie, qui prouve combien la latitude géographique est souvent d'importance secondaire dans les climats, les étés de l'île Vancouver sont plus chauds que ceux de la Californie jusqu'à Monterey, c'est-à-dire à 15 degrés plus au sud; c'est à l'influence des tièdes eaux du Gulf-stream japonais que l'île colombienne doit ce curieux renversement des climats[1].

Si dans la Colombie Britannique la température de la région la plus populeuse et la plus commerçante est en moyenne celle de la France, elle lui ressemble aussi par un écart entre les froidures de l'hiver et les ardeurs estivales moindre que dans les contrées situées à l'intérieur du continent. Toutefois la côte occidentale de l'Amérique n'a pas, au point de vue de l'égalisation du climat, les mêmes avantages que l'Europe tempérée; elle offre, il est vrai, du moins dans la Colombie, de nombreuses découpures, des *inlets* ou « entrées », par lesquelles le flot de mer pénètre au loin dans le corps continental; mais ces golfes sont peu de chose en comparaison des mers intérieures qui baignent l'Europe jusque sur une partie de son revers oriental; il en résulte que les extrêmes de température offrent, à une certaine latitude du littoral colombien, un écart plus grand que dans le voisinage des rivages correspondants de l'Europe atlantique : les hivers y sont plus longs et plus froids, les étés plus courts, mais plus chauds[2]; les climats modérés ne prévalent que sur les côtes de Vancouver et dans les péninsules riveraines. L'hiver commence d'ordinaire en septembre ou octobre et dure jusqu'en mai, et pendant cette longue saison les neiges, les pluies, les givres, les brouillards sont fréquents; le ciel colombien n'a pas la pureté, la clarté sereine de l'atmosphère du Canada. Les lacs de l'intérieur, les rivières se recouvrent de glace; on a même vu le Fraser se prendre dans la partie inférieure de son cours. La hauteur moyenne de la contrée, que l'on peut évaluer à plus de 1000 mètres, contribue à donner au pays un âpre climat; cependant les froidures ne sont pas l'obstacle principal au peuplement : où le sol est fécond, où l'humidité n'est pas en excès, où les moyens de communication sont faciles, se groupent les demeures des colons d'origine européenne.

[1] Lorin Blodget, *Meteorology of the United States.*

[2] Température de la Colombie méridionale (New-Westminster, sous 49° 12' de latitude) :

| | | |
|---|---|---|
| Mois le plus chaud (juillet) . . . . . . . . . . . | 16°,6 | Extrême : 31°,7 |
| Mois le plus froid (janvier) . . . . . . . . . . . | 1°,6 | » — 9°,7 |
| Moyenne annuelle . . . . . . . . . . . . . . . | 8°,7 | |

Chute annuelle de pluie et de neige : 1m,572, en 198 jours.

Apportées par les vents qui traversent le Pacifique, les pluies tombent principalement sur les pentes des montagnes tournées du côté de l'occident. Grâce à la disposition générale de la Colombie Britannique, formant un plan incliné qui regarde la mer, à partir de l'arête des Montagnes Rocheuses, les diverses régions ont chacune leur part d'humidité, mais le contraste est grand entre les versants orientaux et occidentaux de ces chaînes. On sait quelle est la différence entre la muraille nue des Rocheuses, qui domine le « Piedmont » d'Alberta, et les pentes boisées des monts Selkirk; mais dans toutes les autres parties du territoire on constate des oppositions analogues provenant du relief des monts. Ainsi la masse énorme de Vancouver se dresse comme un écran au-devant de la Colombie méridionale et reçoit presque toutes les pluies sur ses pentes occidentales; en proportion, les côtes qui bordent le détroit de Georgie, dans Vancouver et sur la terre ferme, appartiennent à une zone de sécheresses. Au nord, la partie du littoral colombien exposée à toute la force des vagues et des vents, sans cordon d'îles qui la protègent, reçoit sur ses falaises et dans ses fjords une quantité d'eau considérable. Les pluies sont le plus abondantes, paraît-il, en face du détroit de Dixon, qui sépare les îles Charlotte de l'archipel alaskien. D'ailleurs les montagnes qui s'élèvent dans l'île Graham et dans son prolongement méridional sont trop isolées pour faire barrière aux vents pluvieux, et ceux-ci déversent leur fardeau presque en entier sur les montagnes du continent. Les périodes de sécheresse ne sont pas rares, dit-on, dans l'archipel Queen-Charlotte. On a remarqué dans ces îles que les orages ont en général une durée de six heures; ils coïncideraient ainsi avec la marée[1].

La végétation correspond à l'abondance des eaux pluviales. Dans les régions méridionales de la Colombie qui ne sont pas exposées à l'action fréquente des vents humides, les pentes sont recouvertes surtout d'herbes fourragères; le sol y est revêtu de ce *bunch-grass* ou « herbe à touffes » qu'aiment tant les bestiaux et qui contribue à la fortune de la Colombie Britannique. Ces pâturages où on lâche le bétail, même en hiver et malgré la neige, rarement épaisse, s'élèvent sur les pentes des monts jusqu'à un millier de mètres, altitude à laquelle on peut cultiver le froment, autre richesse de la contrée. La plus grande partie du territoire reçoit la pluie avec assez d'abondance pour nourrir une haute végétation forestière, et dans certaines régions les bois sont tellement épais et continus que, parmi les premiers voyageurs, plusieurs parlent de la Colombie Britan-

[1] Francis Poole, *Queen Charlotte Islands*.

nique comme d'une immense forêt. Mais en maintes plaines l'humidité surabondante noie la semence des arbres ou les empêche de grandir. Des tourbières se forment même sur le penchant des monts, et l'eau s'égoutte sans cesse de ces nappes spongieuses.

D'après Dawson, les forêts colombiennes couvrent environ les deux tiers de la province. Les grands conifères y dominent; le cèdre et diverses espèces de pins atteignent des dimensions gigantesques. L'arbre le plus précieux, le « pin jaune », ou de « Douglas » (*abies Douglasii*), atteint en quelques endroits la hauteur de 100 mètres et les premières branches se détachent du tronc à 50 mètres au-dessus du sol; le fût est droit et ferme et le branchage s'élève en pyramide régulière. Nul bois ne l'emporte sur le pin de Douglas en pureté du grain, en force, en élasticité, en résistance aux écarts de température. On le rencontre dans presque tout le bassin du Fraser, mais c'est dans la partie méridionale de la contrée et principalement dans l'île Vancouver qu'il atteint ses plus grandes dimensions, et c'est de là que les semences ont été exportées en Angleterre et dans le reste de l'Europe. D'autres conifères, pins blancs, épinettes, sont également au nombre des essences forestières les plus utiles de la Colombie; l'un d'eux, le *pinus lambertiana*, fournit une résine d'un goût doucereux, que les indigènes emploient au lieu de sucre. Les érables, les peupliers, les trembles rivalisent en hauteur avec les pins autres que le pin jaune; mais le bouleau, rare dans les districts du sud, n'y croît généralement qu'en arbrisseau; c'est dans les contrées du nord seulement qu'il prend les proportions d'un grand arbre et que son bois et son écorce servent à la fabrication des canots[1]. Dans l'île Vancouver, l'arbousier, dont le nom indique la petite taille à laquelle il s'élève sous le climat méditerranéen, devient un arbre de superbes dimensions. La flore colombienne est très riche en plantes, surtout en arbrisseaux, qui portent des baies comestibles. Les Indiens recueillent en abondance de ces fruits et en vendent aux blancs; même on les expédie par chargements entiers à San-Francisco. Enfin, il n'est pas de végétaux provenant des régions d'Europe situées au nord des Alpes et des Pyrénées que l'on n'ait réussi à faire prospérer en Colombie. Les arbres fruitiers y donnent des produits excellents.

Les grands animaux sont assez rares dans la Colombie Britannique. L'ours gris, le redouté *grizzly*, ne se voit guère en deçà des Montagnes Rocheuses, et dans le reste de la contrée on ne rencontre que l'ours noir, animal qui n'attaque jamais l'homme. Une espèce de panthère, le puma ou

[1] R. C. Mayne, ouvrage cité.

*felis concolor*, s'avance au nord jusque dans la vallée du Fraser et dans l'île Vancouver : c'est une bête inoffensive pour l'homme et d'ordinaire elle se réfugie dans les grands arbres, où le fusil des chasseurs l'atteint facilement. Les superbes « brebis de montagnes », aux cornes recourbées et aux longues soies blanchâtres, bondissent sur les rochers des monts colombiens, et plus bas, sur les plateaux herbeux, dans les plaines et dans les îles, vivent le caribou (*rangifer caribou*)[1] et le ouapiti ; le cerf est surtout commun dans les îles boisées du littoral, où il fuit pour éviter les loups. Ceux-ci ne se montrent aux colons, rôdant autour des troupeaux, que pendant les hivers rudes ; d'ordinaire ils restent invisibles au fond des forêts. Quelques bisons, venus des plaines d'outre-Rocheuses, erreraient encore, dit-on, dans certains pâturages du versant océanique. Quant aux animaux à fourrure, la Colombie possède presque tous ceux de l'Alaska et des plaines du Mackenzie, martres, visons, renards et castors ; même des loutres marines existeraient encore dans les parages nord-occidentaux de Vancouver. La Colombie n'a point de serpents venimeux, mais plusieurs couleuvres, régal pour les chasseurs indiens.

Le monde des oiseaux est assez riche en formes différentes ; avant même que la neige ait abandonné les pentes des monts, on voit des colibris de diverses espèces voleter de buisson en buisson ; mais par l'abondance et la variété de sa faune ichtyologique la Colombie surpasse probablement tous les autres pays de la zone tempérée. La truite, les saumons et corégones, le flétan, la carpe, l'esturgeon, le merlan, le hareng, la sardine, l'anchois et nombre d'autres poissons qui n'ont pas de dénomination en français foisonnent dans les baies ou les rivières ; par une singulière exception, le brochet manque à cette population des eaux. Le banc de morues qui longe les côtes méridionales de l'Alaska se continue au large de la Colombie Britannique, et les parages compris entre Queen-Charlotte et Vancouver sont peuplés de « morues noires », dont la chair est, dit-on, plus délicate que celle de la vraie morue. Parmi les crustacés, on ne voit pas non plus les homards, mais les crevettes et les crabes y pullulent, de même que les huîtres et les moules. L'abondance du poisson dans les rivières colombiennes était telle aux premières années de la colonisation blanche, que les grèves situées en aval des cascades se recouvraient pendant la montée d'innombrables saumons qui n'avaient pas réussi à franchir le seuil ; lors des rapides décrues du Fraser, une masse de chair abandonnée par le fleuve se putréfiait dans les mares. On captu-

[1] Autrefois « carrebœuf » ou « cerbeuf ».

rait les poissons par centaines et par milliers au moyen de filets, de barils et même de râteaux : en avançant à la gaffe, les bateliers harponnaient malgré eux les saumons[1]. Il est à craindre que les scieries établies au bord des rivières ne dépeuplent les eaux, comme elles l'ont fait au Canada, en les empoisonnant par leur « bran de scie » ; toutefois, encore en 1879 la montée des saumons a été si considérable, que l'on a craint pour la solidité des ponts. Un des poissons de la faune colombienne les plus recherchés par les Peaux Rouges est le houlakan, le « poisson à huile » ou le « poisson-chandelle » : de même que les Eskimaux de l'Alaska, ils l'allument pour éclairer leurs cabanes.

La population aborigène de la Colombie Britannique est minime et, précisément à cause de sa dispersion sur un territoire immense, d'autant plus divisée en tribus sans relation les unes avec les autres. Elle est évaluée diversement de 30 000 à 40 000 individus, et les dénominations distinctes, s'appliquant en mainte région à des peuplades de même origine et de mœurs analogues, se comptent par dizaines. Il est impossible de classer ces divers groupes suivant leurs affinités réelles et la parenté de leurs langages, car la plupart des voyageurs qui les ont visités ne connaissaient pas leur idiome et devaient se servir d'interprètes; d'ailleurs il est trop tard pour étudier les tribus qui se sont éteintes ou chez lesquelles les traits primitifs se sont effacés par suite de la servitude et de la démoralisation. D'une manière générale, les indigènes sont divisés en insulaires et gens du littoral et en gens de l'intérieur[2]. Ce classement est fondé sur le contraste des mœurs, car les uns, pêcheurs ou marins, vivent de poisson, tandis que les autres, chasseurs de race, se nourrissent de gibier. En l'absence d'une appellation commune de provenance nationale, les tribus des îles et du littoral ont été désignées sous le nom générique de Colombiens, qui s'applique aussi aux populations riveraines du Washington et de l'Orégon, dans les États-Unis. Les peuplades de l'intérieur sont qualifiées de « Peaux Rouges » ou « d'Indiens », et certainement plusieurs d'entre elles sont apparentées aux sauvages d'outre-Rocheuses; mais la diversité d'origine doit être grande, car il est peu d'endroits où l'on remarque tant de contrastes dans le langage de groupes rapprochés. Une famille bien distincte est celle des Haïda, qui peuplent l'archipel de Queen-Charlotte, ap-

[1] C. R. Mayne, mémoire cité; — François Mercier, *Notes manuscrites*.
[2] G. M. Sproat, *Scenes and Studies of Savage Life*.

pelé d'après eux Haïda-kouéa, et presque toute l'île du Prince of Wales, ainsi que le littoral opposé dans l'Alaska méridional et en Colombie[1]. Les diverses peuplades sont connues sous le nom des contrées qu'elles habitent ou des rivières qui leur donnent le poisson : tels sont les Nass, les Skeena, les Bellacoola.

Le territoire occupé par toutes les tribus appartenant à la souche ethnique des Haïda s'étend à l'est jusque dans le haut bassin du Fraser et peut être évalué à 80 000 kilomètres carrés, espace immense pour une population qui n'atteint certainement pas 15 000 individus; dans l'archipel Queen-Charlotte, où les débris d'anciens villages prouvent que la population fut jadis très nombreuse, Dawson n'évalue pas même à 2000 l'ensemble des indigènes. L'opinion générale des ethnologistes est que les Haïda sont plus apparentés de race aux Thlinkit, leurs voisins du nord, qu'aux tribus limitrophes du sud; mais la langue diffère. Ceux que n'ont pas dégradés les vices européens se distinguent entre toutes les populations de l'Amérique occidentale par la taille bien prise, l'élégance, la force et l'adresse, et même par la régularité des traits. Les Nass sont vantés par les voyageurs comme les plus beaux des Colombiens. Cependant le type qui prédomine est toujours celui de la face large, des pommettes saillantes et des petits yeux brillant sous une arcade sourcilière avancée. Les femmes sont de forte musculature, mais en général moins belles que les hommes, et récemment encore elles se défiguraient par l'introduction de « babines » ou botoques en bois, en os ou en métal; dans quelques districts, les hommes eux-mêmes ornaient de ces disques leur lèvre inférieure; autrefois, d'après Vancouver, ils se limaient les dents jusqu'aux gencives. Dans quelques tribus, notamment chez les Bellacoola, les mères aplatissent les crânes de leurs enfants. Hommes et femmes s'épilent avec soin. Quelques filles se tatouent; naguère la coutume était de se peindre le corps de couleurs qui changeaient suivant les fêtes et les cérémonies. Pour le deuil, les Haïda se badigeonnent en noir; pour la danse, ils dessinent sur leur poitrine des figures de quadrupèdes, de poissons, d'oiseaux, se roulent dans le duvet, se cachent la figure sous des masques d'animaux; mais dans la frénésie de la danse ils jettent souvent le masque et se précipitent sur un chien, le déchirent à belles dents et dévorent sa chair[2]. Jadis les danseurs s'élançaient, non sur des chiens, mais sur des hommes, pour repaître l'Esprit qui s'agitait en eux[3].

[1] G. M. Dawson, *On the Haida Indians of the Queen Charlotte islands.*

[2] G. M. Dawson, *On the Haida Indians*; — Aurel Krause, *Die Thlinkit-Indianer.*

[3] Élie Reclus, *Notes manuscrites.*

Avant l'arrivée des Européens, les Haïda n'avaient d'autres vêtements que des peaux de bêtes et des nattes d'écorce, parfois percées comme le poncho des Mexicains, pour protéger le buste contre la pluie. Les demeures n'étaient que des faisceaux de pieux disposés en pyramide et recouverts également d'écorce ou de peaux. Mais ils avaient aussi quelques grands édifices, appartenant à des chefs ou destinés aux assemblées populaires. Poole parle d'un de ces palais de l'archipel Charlotte où sept cents personnes trouvaient place à la fois. Dans les froides régions du nord, les maisons sont à demi enfoncées dans le sol; dans les régions du sud, au contraire, elles se dressent sur des échafaudages à quelques mètres de hauteur. Quelques-unes sont ornées de bois sculpté, ou même précédées, comme les demeures des Thlinkit, par ces pieux à totem qui figurent des arbres généalogiques. L'adresse des Haïda se révèle surtout par la construction et l'ornement des canots, qu'ils font mouvoir avec une singulière rapidité au moyen de leurs rames évidées en forme de pelles. Les plus belles embarcations, taillées dans le cèdre, sont celles des Kaïgani, les insulaires de l'archipel Prince of Wales, renommés en outre sur toute la côte voisine par le soin avec lequel ils sculptent des têtes de pipe et d'autres objets et les ornent de dessins bizarres. Les Haïda du littoral et des îles, presque tous pêcheurs, passent une partie de leur vie sur les flots; une de leurs affections les plus communes est l'enflure des jambes, causée par l'immobilité forcée dans les canots. Fait extraordinaire, les Haïda des îles Charlotte, qui ressemblent à tant d'égards aux Polynésiens, ignoraient complètement l'art de nager[1].

Le pouvoir appartient à la richesse. Les chefs, parmi lesquels plusieurs exercent despotiquement l'autorité, sont retenus pourtant par certaines coutumes traditionnelles. L'héritage se transmet de l'oncle au neveu par la sœur, et dans mainte tribu le matriarcat prévaut encore : une cheffesse commande. Il n'y a point de lois, mais le meurtrier que n'a point racheté le payement d'une rançon est souvent mis à mort, après délibération entre les notables. L'esclavage existe, soit par achat, soit par droit de guerre sur les captifs, et en conséquence il est arrivé fréquemment que les chefs ont tué des hommes, soit pour les cérémonies funéraires, soit pour aider par le sang à la force des conjurations, car les chefs, magiciens avant tout, sont censés commander aux esprits; ils prétendent les enfermer dans une boîte mystérieuse pour les avoir toujours à leur service. En hiver, ils réunissent les gens de la tribu pour évoquer les génies favorables. Tous les actes de

[1] Francis Poole, *Queen Charlotte islands.*

la vie sont réglés de manière à se propitier les forces invisibles. Ainsi les Colombiens de Milbank-sound ne se marient qu'en pleine mer, sur un échafaudage que portent des canots; autrement les fiancés ne pourraient échapper au démon qui rôde dans les bois.

L'ivrognerie et surtout la passion féroce du jeu ont singulièrement démoralisé plusieurs peuplades haïda; cependant des progrès ont eu lieu, notamment dans les îles Charlotte, dont les habitants sont devenus bons agriculteurs; ils s'enrichissaient autrefois par la chasse des loutres marines, mais depuis que cet animal a disparu, ils cultivent les pommes de terre et en exportent une grande quantité sur le littoral du continent : on a vu parfois des flotilles de quarante à cinquante bateaux les transporter aux postes où se tiennent périodiquement les marchés; naguère ils cultivaient aussi le « tabac indien », sorte de *nicotiana*, qu'ils chiquaient à la façon de la coca péruvienne et que remplace maintenant celle qu'ont importée les Européens. L'une des tribus, celle des Chimsyan ou des Metla-Katla, ainsi nommée du territoire péninsulaire qu'elles occupaient au nord de l'estuaire de la Skeena, a complètement abandonné l'ancien genre de vie, pour se placer sous l'autorité absolue d'un missionnaire qui est à la fois roi, prêtre, instructeur, détenteur général de la fortune publique. Ces chrétiens chimsyan, vêtus à l'européenne, et vivant comme des prolétaires d'Europe bien disciplinés par leurs supérieurs, ont été récemment obligés d'émigrer vers le nord, en territoire américain, à la suite de conflits religieux, et surtout de rivalités commerciales entre leur maître spirituel et temporel et les traitants anglais.

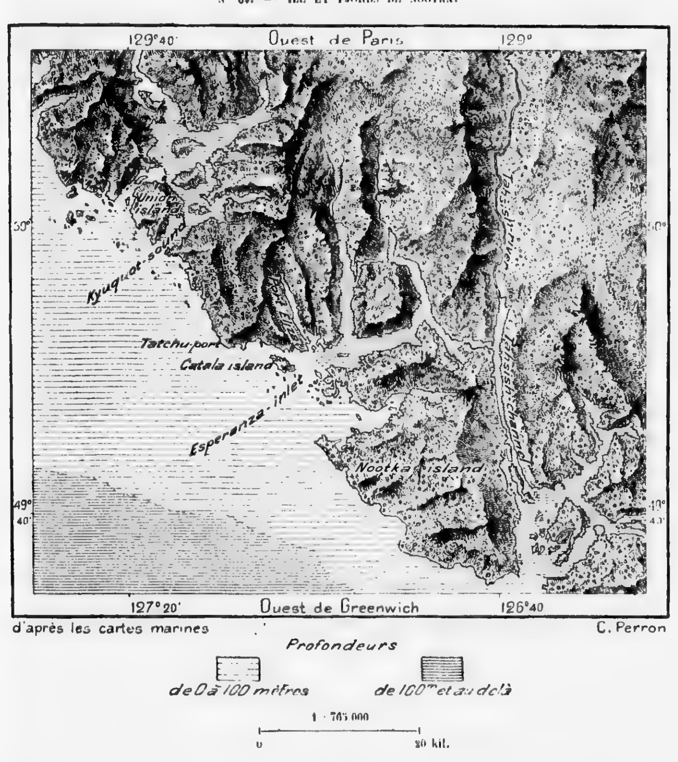
Les Nootka, qui peuplent l'île de Vancouver et la côte opposée, ont été ainsi nommés par Cook; mais on ne sait pour quelle raison, car ce mot est inconnu des indigènes. Plusieurs de leurs tribus, dans Vancouver, sont désignées par une appellation générique, Aht, d'après la terminaison des noms spéciaux qu'on leur applique. A en juger par les idiomes, les Nootka se partageraient naturellement en quatre familles bien distinctes[1]; mais d'ordinaire on les classe d'après les lieux qu'ils habitent; les dénominations géographiques et celles des tribus se confondent. Pris en masse, les Nootka sont plus trapus et de plus petite taille que les Haïda; leur figure est moins expressive; quelques-uns ont la paupière bridée, ce qui, avec le teint bistré, la face plate, la barbe rare, les fait ressembler singulièrement à des Chinois. Leur couleur naturelle est un peu plus foncée que celle des Haïda, mais on ne peut guère constater la dif-

[1] Grant, *Journal of the R. Geographical Society*, 1847.



férence, car ils ont aussi l'habitude de se peindre d'ocre rouge, et cette peinture est recouverte de graisse en épaisses couches, pailletées de mica. L'épilation est aussi de rigueur; avant l'arrivée des Européens, les mères ne manquaient pas d'aplatir le front des enfants, cette forme étant considérée comme celle qui convient à des hommes libres, et en outre elles

N° 64. — ILE ET FJORDS DE NOOTKA.




allongeaient en pointe le sommet du crâne au moyen de bandes d'étoffe et d'écorce. C'est principalement dans la tribu des Quatsino, vers l'extrémité septentrionale de Vancouver, que prévalait cette coutume. Mayne a mesuré la tête d'une jeune fille qui n'avait pas moins de 45 centimètres de hauteur au-dessus des yeux[1].

Des traces d'institutions matriarcales se maintiennent chez les Nootka

[1] *Four Years in British Columbia and Vancouver Island*; — Alex. Mackenzie, etc.

comme chez leurs voisins du nord : la femme mariée est l'égale de l'homme, et même, en cas de divorce, elle a le droit, non seulement de reprendre ses apports personnels, mais encore de garder une partie de l'avoir commun. Lors de la puberté, les filles sont enfermées pendant plusieurs jours et privées de toute nourriture; on prend bien garde qu'aucun rayon de soleil, aucun reflet de braise ou de flamme ne les éclaire; pareil accident causerait de graves malheurs. Les « hommes de médecine » sont puissants et redoutés comme chez les Haïda, et c'est également à leur incitation qu'ont eu lieu les fréquentes scènes d'égorgement et de cannibalisme racontées par les premiers voyageurs. Jadis, après les batailles, tous les captifs qui n'étaient pas réservés pour l'esclavage étaient décapités et souvent leur chair était dévorée[1]. Comme les Haïda, les Nootka incinèrent presque toujours leurs morts, mais aucune règle fixe ne préside aux cérémonies et fréquemment les cadavres sont déposés en des troncs d'arbres creusés ou sur des échafaudages, décorés parfois de figures symboliques représentant le totem ou animal caractéristique du clan. Lors des inhumations, les Nootka riches aiment à faire montre de leur fortune en déchirant des couvertures, en détruisant des objets précieux : chez ces indigènes, la principale raison d'amasser est de pouvoir prodiguer ce qu'ils possèdent, dans un accès d'ostentation; des chefs vont jusqu'à s'affamer pour donner davantage au grand jour du *potlatch* ou de la distribution des biens. L'origine de cette coutume, dont le sens est perdu chez ceux qui la pratiquent, est que le mort s'en va dans l'autre monde non seulement avec tout son avoir, mais encore enrichi par les libéralités de ses amis[2]. D'ailleurs il est des cas dans lesquels l'homme opulent est obligé de donner : c'est lorsqu'un individu appartenant au même clan et portant sur le corps la peinture du même animal symbolique se présente et fait appel au respect des ancêtres communs.

Les Nootka sont en général très rebelles à la conversion. On en fait des serviteurs, des manœuvres, mais non pas des chrétiens, et d'ailleurs ceux qui prennent ce nom ne sont point traités en égaux : si on ne les tue pas, on les laisse mourir. Ceux qui vivaient sur le territoire occupé maintenant par des villes ont dû se disperser au loin dans les campagnes ou gîter en de misérables faubourgs, où ils s'éteignent rapidement dans l'ivrognerie, la débauche et la misère. De tous les Nootka, les Songhi de Victoria sont les plus démoralisés. Il est peu d'indigènes dans Vancouver qui vivent

[1] Cook, Vancouver, Marchand, Duflot de Mofras, Péron, Meares, Jacobsen, etc.
[2] Élie Reclus, *Notes manuscrites*.

maintenant d'une existence indépendante : c'est comme manœuvres, portefaix et mineurs, au service des blancs, qu'ils prolongent leur misérable vie. Récemment il leur restait encore un élément de trafic, celui d'un coquillage (*dentalium*) que les Colombiens du nord, les Thlinkit et surtout les Indiens de l'Alaska, employaient comme disque labial, et dont les Indiens de l'intérieur, jusque sur les bords du Mackenzie, se servaient en guise de



VIEILLE INDIENNE NOOTKA.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie de MM. Notman et Son.

monnaie avec les traitants européens : les Russes, qui les importaient dans l'Alaska, leur donnaient le nom de *tsoukli*. De même que les autres peuplades de la Colombie, les Nootka parlent avec les étrangers le jargon chinook, ainsi nommé de la puissante tribu qui vit plus au sud, dans le territoire des États-Unis : des mots français, anglais, kanakes même, enfin de simples onomatopées se mêlent dans cet idiome au fond chinook de l'entretien. Cette « langue franque » comprend environ 550 mots.

Des transitions insensibles rapprochent les Nootka de leurs congénères orientaux, les Colombiens auxquels on a donné le nom générique de

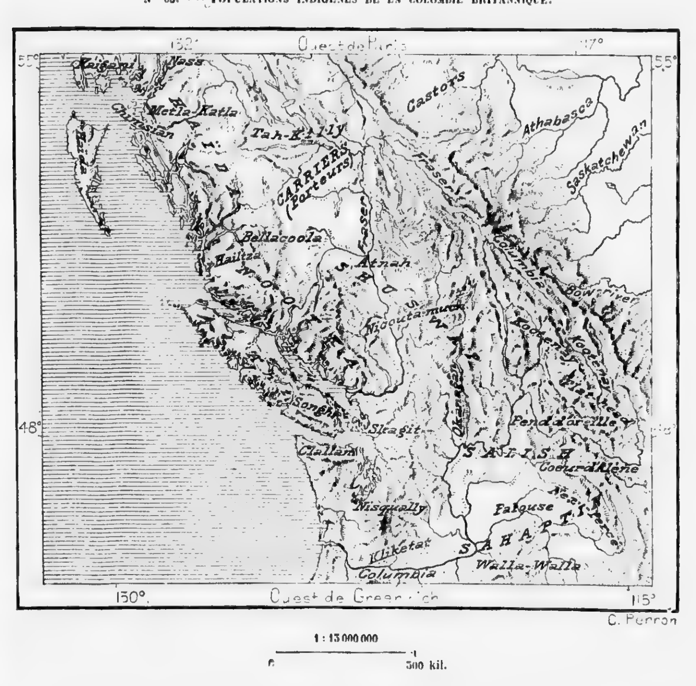
Shuswap (Chouchouap), d'après le lac situé à peu près au centre de leur territoire; mais ils se divisent en peuplades nombreuses, ayant chacune son appellation distincte : tels sont les Nicouta-much ou « Couteaux » des voyageurs canadiens, qui habitent les bords du Shuswap et de son affluent le Thompson; les Atnah ou « Étrangers, que l'on rencontre dans la vallée du Fraser en amont des cluses; les Kootenay, ainsi désignés d'après le fleuve qui contourne au sud les monts Selkirk. Les Shuswap, surtout les Kootenay, se distinguent heureusement des Colombiens de la côte par une taille plus élégante, une plus grande vigueur de muscles, une démarche plus noble : ce sont des chasseurs habitués au maniement du cheval; des enfants de quinze mois se tiennent à califourchon. Les Shuswap n'ont point d'esclaves; ils sont en général beaucoup plus hospitaliers, plus francs, plus courageux que leurs voisins de l'ouest; les blancs vantent leur droiture et leur vaillance, sans qu'ils les épargnent pour cela et leur laissent la terre et la liberté. C'est vers le pays des Shuswap que se ruèrent les premiers chercheurs d'or, semant la mort autour d'eux; plusieurs clans d'indigènes ont disparu, les autres sont atteints, et la misère, la syphilis, les épidémies feront périr les survivants.

Les aborigènes qui vivent dans la partie nord-orientale de la Colombie Britannique n'appartiennent pas à la même famille de peuples que les habitants du littoral : ce sont des « Indiens », des « Peaux Rouges » de la race athabaskienne, frères de ceux qui parcourent les plaines à l'est des Montagnes Rocheuses. Les voyageurs canadiens leur ont donné le nom générique de « Porteurs » — en anglais Carriers — bien mérité par leurs habitudes de nomades. Une de leurs tribus, celle des Tah-killy, occupe les plaines qui s'étendent entre le grand coude du Fraser et la rivière de la Paix : elle est apparentée avec celle des « Castors » d'outre-Rocheuses; de même que certaines tribus indiennes du Yukon, les Porteurs brûlaient leurs morts, et pendant la combustion l'épouse passait plusieurs fois la main sur la poitrine de l'époux; après la cérémonie, elle se trouvait esclave et devait servir les parents de son mari pendant une ou plusieurs années avant de pouvoir dépouiller les vêtements de deuil[1]. Plus loin, vers le sud, sur le bas Fraser, commence le domaine des Salish, Sahaptin, Skagit, Chinook et autres Peaux Rouges des États-Unis. Les appellations spéciales des diverses peuplades se terminent par la syllabe *tin*, correspondant au mot *tinneh* ou *déné*, qui, dans l'Alaska et le territoire du Nord-Ouest, sert à désigner les « Hommes » de race indienne.

[1] Thomas Simpson, *Narrative of Discovery on the North Coast of America.*

La population blanche de la Colombie est à peu près triple en nombre des aborigènes, et l'écart s'accroît d'année en année : on évalue à cent mille individus environ les représentants de la race blanche, presque tous Anglais ou Américains d'origine et de langue anglo-saxonne. Les Chinois les ont suivis, et si l'on n'a pas recours à des mesures d'expulsion comme en Californie et en Australie, ils finiront par monopoliser complètement certaines industries. La colonisation du pays par les blancs ne

N° 65. — POPULATIONS INDIGÈNES DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.




1 : 15 000 000

0 — 500 kil.

date pas même d'un demi-siècle. C'est à la « fièvre de l'or » que la Colombie Britannique doit, sinon ses premiers habitants d'origine européenne, du moins la première immigration suivie. Depuis longtemps déjà les Indiens avaient ramassé des pépites, mais la découverte proprement dite ne se fit qu'en l'année 1856, sur les bords du Fraser, puis dans la vallée du Thompson. Les chercheurs accoururent aussitôt de Californie ; on fit de nouvelles trouvailles, et en 1858 eut lieu la grande « ruée » des mineurs. Il n'est pas de rivière colombienne qui ne roule des par-

celles d'or avec ses sables : des Montagnes Rocheuses à Vancouver, et du Kootenay à la rivière de la Paix, les orpailleurs ont partout recueilli le métal, mais non pas toujours en quantité suffisante pour que l'exploitation ait continué régulièrement et d'une manière fructueuse. Ce furent d'abord les grèves du bas Fraser et du Thompson, puis la région du Caribou, au sud du grand méandre du Fraser, qui fournirent la plus forte quantité d'or; ensuite, c'est plus au nord que poussèrent les mineurs, vers le Gardner-channel, la vallée de la Skeena et celle de l'Omineca, affluent de la Peace-river; puis, en 1872, la foule se précipita sur les traces des trappeurs Thibert et Mac-Culloch, vers le pays de Cassiar, entre les tributaires du Stickeen et de la rivière aux Liards, près des frontières de l'Alaska ; c'est là que travaillent encore quelques retardataires, surtout de patients Chinois[1]. Dans les premières années de l'exploitation à outrance, alors que tous autres travaux lui étaient subordonnés, la production annuelle de la Colombie s'éleva jusqu'à 20 et 25 millions de francs, même à 35 millions en 1861. Actuellement, nombre de grèves sont épuisées, les mineurs se sont dispersés et la récolte oscille entre 3 et 5 millions par an[2]. On évalue à 281 millions la valeur totale de l'or[3] extrait des sables colombiens de 1858 à 1888. La contrée possède aussi quelques riches gisements d'argent natif.

L'industrie minière a changé de mains. On ne voit plus guère d'orpailleurs libres; les ouvriers sont maintenant les salariés de compagnies financières qui recherchent les veines du métal et font construire des machines pour broyer le quartz et les schistes aurifères. Les allures générales des montagnes colombiennes ont démontré que l'or y est distribué de la même manière qu'en Californie, et les industriels profitent, pour leurs nouvelles recherches, des expériences faites par leurs devanciers. Dans les districts miniers d'où les Indiens n'ont pas encore été chassés, ils sont employés pour la plupart aux travaux pénibles. Cependant un chef indien avait réussi à s'enrichir aux dépens des mineurs blancs, grâce à la frontière bizarre tracée entre l'Alaska et la Colombie. Installé en territoire américain, près de l'embouchure du Stickeen, il ne laissait passer ni denrée ni marchandises pour les camps des mineurs sans prélever une forte taxe.

D'autres exploitations minières ont pris une grande importance : celles

[1] Production des mines de Cassiar en 1874 : 5 200 000 francs.
» » » en 1887 : 74 500 »

[2] Production de l'or dans la Colombie Britannique en 1888 : 3 207 000 francs.

[3] George M. Dawson, *The Mineral Wealth of British Columbia*; — D. Oppenheimer, *The Mineral Resources of British Columbia.*



VUE PRISE DANS LE GARDNER-CHANNEL.

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

du charbo
bateaux à
puis le tr
ressemble
machines,
ainsi dire
commerce
du canal
exploités
ceux de la
du charbo
l'approvis
des fabric
du littora
cent les c
voyageurs
culateurs
longues a
tombât en
sement r
colonie se
eut cessé

D'aucu
ligne de c
l'est à l'o
mercial
relation c
blanes qu
de la Cal
nouvel E

[1] Product
189 301

[2] Product

Nombre

[3] G. M. G

du charbon bitumineux. Dès les premiers temps de la colonisation, les bateaux à vapeur employaient en passant la houille de l'île Vancouver; puis le travail de mine se régularisa, et maintenant maint village noir ressemble à un faubourg de Newcastle par ses amas de charbon, ses machines, ses élévateurs et ses puits. Les couches houillères, situées pour ainsi dire sur le quai même des ports, donnent déjà lieu à un certain commerce d'exportation[1]. Les anthracites que l'on a reconnus sur les bords du canal de Skidegate, dans l'archipel Charlotte, n'ont pas encore été exploités d'une manière suivie : on les dit d'aussi bonne qualité que ceux de la Pensylvanie. A mesure que diminue la production de l'or, celle du charbon s'accroît; l'élève du bétail prend aussi de l'importance pour l'approvisionnement de la Californie, et les pêcheries se complètent par des fabriques de conserves; chaque embouchure de rivière, chaque baie du littoral a sa saumonnerie[2]; les pièges et les nasses des blancs remplacent les digues fort ingénieusement construites que Mackenzie et autres voyageurs virent avec étonnement il y a près d'un siècle. Enfin, des spéculateurs exploitent déjà les immenses forêts du littoral. Pendant de longues années, le gouvernement canadien, craignant que la contrée ne tombât entièrement entre les mains des colons américains, avait rigoureusement refusé de concéder ou de vendre des terrains de culture[3]. La colonie se dépeupla même pendant un temps, lorsque la récolte de l'or eut cessé d'attirer les aventuriers.

D'aucun autre pays on ne peut dire avec autant de vérité qu'une ligne de chemin de fer en est l'artère vitale. Sans la voie qui la traverse de l'est à l'ouest, la Colombie Britannique ne ferait partie du monde commercial que par quelques points isolés du littoral, et n'aurait aucune relation directe avec les autres provinces de la « Puissance ». Les premiers blancs qui s'établirent dans le pays s'y rendaient presque tous par la voie de la Californie, et lorsque les mineurs se précipitèrent en foule vers ce nouvel Eldorado, San-Francisco devint le marché par excellence où s'ex-

[1] Production du charbon dans la Colombie Britannique en 1888 :
489 301 tonnes, dont 345 681 expédiées en Californie. Valeur marchande : 12 000 000 francs.

[2] Production de la pêche dans la Colombie Britannique en 1887 : 25 000 000 francs.
Conserves de saumon préparées en 1889 : 420 000 caisses;
Valeur totale de la pêche du saumon en 1889 : 12 500 000 francs.
Nombre d'hommes employés dans les pêcheries de la Colombie Britannique en 1887 : 4693.

[3] G. M. Grant, ouvrage cité.

pédiait l'or colombien. D'année en année les communications devenaient plus directes et plus suivies : en dépit du lien politique, l'île de Vancouver et les colonies opposées de la terre ferme se rattachaient de plus en plus à la république des États-Unis, et le gouvernement britannique pouvait craindre de voir sa colonie entraînée par la force des choses à devenir une dépendance politique de San-Francisco. Pour remédier à cet état de choses, il était nécessaire de relier le bassin du Saint-Laurent à celui du Fraser par une voie de communication rapide; mais on reculait devant l'accomplissement de cette œuvre coûteuse. Pourtant il fallut se décider. En s'unissant à la Puissance du Canada en 1871, la Colombie Britannique imposa pour condition de son entrée dans la confédération qu'un chemin de fer transcontinental serait construit à travers les Montagnes Rocheuses, et telle était l'urgence de cette œuvre, telle fut la munificence du gouvernement canadien à l'égard des capitalistes concessionnaires, que la limite de temps fut de beaucoup devancée : la charte de concession imposait l'ouverture de la ligne complète en 1891, mais déjà cinq années plus tôt les locomotives accomplirent le trajet de l'un à l'autre Océan. Naturellement tous les groupes de population, tous les centres de trafic s'établirent le long de la voie ferrée, qui d'ailleurs emprunte la vallée inférieure du Fraser jusqu'à son embouchure et vient aboutir en face du détroit de Juan de Fuca et des golfes ramifiés du Puget-sound.

L'île de Vancouver, située plus au sud que l'archipel Charlotte, à plus grande proximité du continent, et en face des ports excellents qui débouchent dans les détroits de Georgie et de Juan de Fuca, n'a pas été négligée par les colons, quoique presque tout le territoire insulaire soit encore inculte; en 1884, son domaine agricole était de six mille hectares seulement. Les commencements de la colonie se firent par la voie de mer. Des traitants et des marins s'étaient groupés autour d'un poste de la Compagnie de Hudson bâti à la pointe sud-orientale de l'île Vancouver, en face des avenues marines qui, par le Puget-sound, pénètrent au loin dans tout le territoire des États-Unis; c'est, croit-on, le port que le navigateur espagnol Manuel Quinipe avait découvert en 1790 et auquel il avait donné le nom de Cordoba : c'était le Camosin des Indiens. Le poste était devenu un petit village de commerce, lorsque se fit la découverte de l'or dans le bassin du Fraser, et le fort Victoria, — tel était le nom du comptoir, — devint aussitôt le rendez-vous des spéculateurs avides, accourus de la Californie. Dès l'hiver de la première année on vit trente mille individus se presser autour du fort en des baraques en bois et sous la toile des tentes. Une ville

régulière se construisit rapidement, avec de belles rues se croisant à angle droit, des places, des appontements et des quais. Maintenant Victoria est

N° 66. — VICTORIA ET ESQUIMALT.




une gracieuse cité anglaise, ombragée d'arbres et possédant un parc charmant, un réservoir d'eaux abondantes que lui envoie un lac éloigné d'une douzaine de kilomètres. Un beau pont traverse la baie; des avenues, se

dirigeant au nord-ouest, traversent d'anciens marécages changés actuellement en jardins, et l'unissent au port bien abrité d'Esquimalt, qui est le faubourg avancé de Victoria; les gouvernements de la Grande-Bretagne et du Canada y ont fait construire un arsenal, des entrepôts, et creuser un grand bassin de carénage. Les deux ports complémentaires de Victoria et d'Esquimalt sont en communications fréquentes par la vapeur avec la Californie et l'Alaska et surtout avec les villes de la côte continentale opposée. Outre son commerce, Victoria possède les avantages que lui donne son rang comme chef-lieu politique de la Colombie[1]. Elle est aussi visitée par de riches Américains qui viennent en été y chercher un air pur, un climat tempéré et le merveilleux horizon des îles, des bras de mer, des forêts, du cône volcanique de Baker et des dômes de l'Olympe américain. Les habitants de Victoria espèrent que tôt ou tard leur ville deviendra la station terminale du chemin de fer des deux Océans : d'après ce projet, la ligne franchira en viaduc les « Étroits » de Seymour, puis gagnera l'île de Valdes et autres terres, dont elle traversera successivement les canaux, puis, abordant la terre ferme par le Bute-inlet, remontera dans l'intérieur par les rivières Homathco et les plaines de Chilcotin.

Un tronçon de ce futur chemin de fer, qui longe l'admirable ensemble de ports appelé baie de Saanitch, unit Victoria à Nanaimo, située à 112 kilomètres au nord-ouest, sur le rivage d'un bon port, communiquant lui-même par un chenal profond avec un autre havre où mouillent les plus grands vaisseaux; en face, par delà les îles, se déroule le merveilleux amphithéâtre des monts neigeux. Le charbon de Nanaimo est le meilleur des côtes du Pacifique : on l'expédie aux îles Sandwich, en Chine, à San-Francisco surtout; la flotte anglaise des eaux canadiennes dans le Grand Océan vient s'y approvisionner[2]. Les mines s'ouvrent au centre même de la ville; un puits d'extraction descend à 200 mètres, et le souterrain auquel il donne accès se prolonge au loin jusqu'au-dessous des eaux du port; près d'un millier de mineurs travaillaient dans les galeries de Nanaimo, lorsqu'un coup de grisou, en 1884, engloutit cent quarante-neuf

[1] Mouvement commercial de Victoria en 1887-88 :

| | |
|---|---|
| Importations. . . . . . . . . . . . | 15 944 800 francs. |
| Exportations. . . . . . . . . . . . | 10 880 800 » |
| Ensemble. . . . . . . | 26 825 600 francs. |

Mouvement total de la navigation, à l'entrée et à la sortie, avec le cabotage, en 1887-88 : 2 657 navires, jaugeant 1 695 278 tonnes.

[2] Mouvement de la navigation dans le port de Nanaimo, avec le cabotage, en 1887-88 : 11 navires, jaugeant 575 182 tonnes.



ouvriers : depuis cette époque les puits de Nanaimo sont presque abandonnés. L'activité est plus grande dans les mines de Wellington, creusées à quelque distance plus au nord : des houilleurs belges y dirigent les travaux. D'autres gisements de charbon se trouvent vers le milieu de la côte orientale, au pied des massifs les plus élevés de l'île, et l'on a récemment commencé d'en extraire le combustible. Nul doute que dans un avenir prochain des villes industrielles ne s'élèvent à côté des puits de

N° 67. — NANAIMO.

d'après les cartes marines — C. Perron

Profondeurs : de 0 à 100 mètres ; de 100 à 200$^{m}$ ; de 200$^{m}$ et au delà

1 : 500 000 — 0 — 10 kil.

mine du littoral, surtout pour le traitement des excellents minerais de fer que l'on trouve dans l'île de Texada. Le petit archipel de San-Juan, que les Canadiens et les Américains se disputèrent avec tant d'acharnement en 1872, est encore presque désert.

L'archipel de la Reine-Charlotte est une des terres colombiennes qui, par la situation géographique, la douceur du climat, la fertilité des terres, pourraient recevoir une population considérable; cependant il est resté jusqu'à nos jours en dehors du courant d'immigration. Découvert en

l'année 1774 par l'Espagnol Juan Perez, il n'a été reconnu comme un groupe de terres distinctes du continent qu'en l'année 1789, par le traitant américain Grey. Depuis il a été visité fréquemment par des trappeurs et

N° 68. — ILES QUEEN-CHARLOTTE.




des agents de commerce; G. Dawson, le principal explorateur du « Grand Ouest » canadien, l'a étudié avec soin comme géologue, naturaliste et anthropologiste; mais les premiers colons blancs ne s'y sont hasardés

qu'après les découvertes de l'or dans la Colombie Britannique[1]; ils y ont également trouvé des pépites, mais non en quantité suffisante pour donner lieu à une exploitation suivie. On dit que l'un des principaux obstacles à l'exploration et à la mise en culture de l'intérieur provient du manque de cervidés dans la faune insulaire : certains de ne pas rencontrer de gibier, les chasseurs n'osent pas s'éloigner des côtes. Des missions ont été fondées sur le littoral, notamment à Masset, au bord d'un estuaire qui se ramifie en lacs dans la partie septentrionale de l'île du nord. Sur le détroit de Skidegate se trouve une importante usine où l'on extrait l'huile des chiens de mer. Le nombre des colons s'accroît lentement dans l'archipel, tandis que celui des indigènes haïda diminue en bien plus forte proportion.

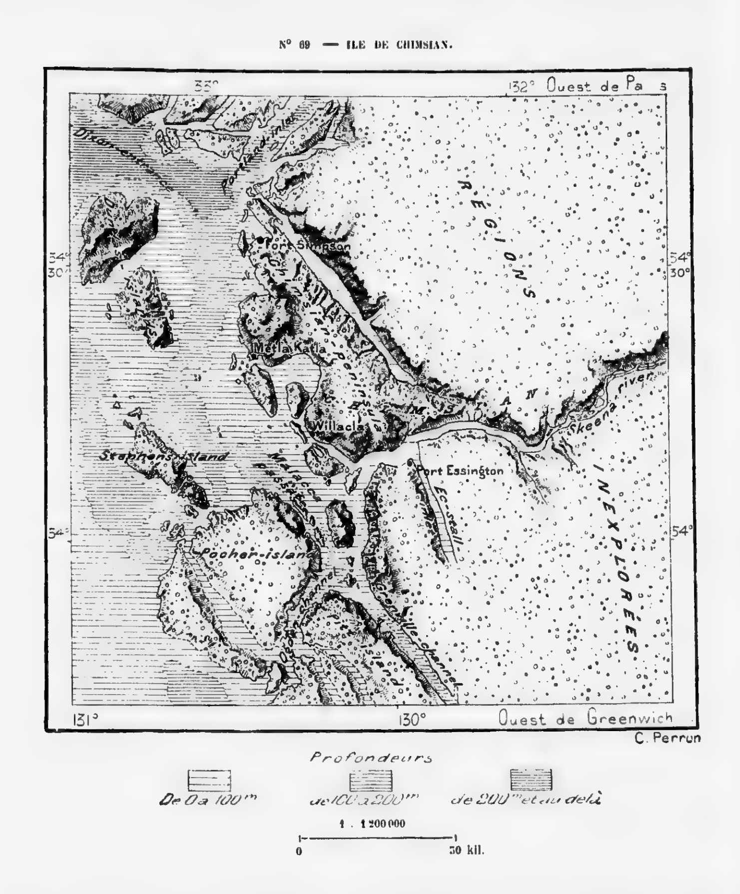
Sur le continent même, chacun des fjords a son poste de traitants, ses pêcheries, ses fabriques de conserves. La station la plus importante de la vallée de Stickeen est le bourg de Glenora, situé à la tête de la navigation fluviale, à 202 kilomètres de l'embouchure. Au sud du littoral alaskien, dans l'île de Chimsian, le fort ou port Simpson est, non une place militaire, mais un marché autour duquel diverses tribus viennent échanger leurs denrées avec les traitants. Hazleton, à la tête de la navigation sur la rivière Skeena, est le comptoir des mineurs qui exploitent les gisements aurifères d'Omineca, et, vers l'embouchure du fleuve, Port-Essington a pris quelque animation comme port de pêche et marché. Mais, de tous ces postes de la Colombie Britannique, aucun, si ce n'est dans le delta du Fraser et dans ses environs immédiats, n'a pris rang parmi les agglomérations urbaines. Dans les hautes vallées du Fraser et de ses affluents les centres de population manquent aussi. Lilloet, sur une terrasse riveraine du Fraser, a diminué, depuis que l'on n'utilise plus la route qui, par le lac du Sommet, rattachait le cours moyen du fleuve à la région du delta. La ville la plus éloignée de l'embouchure et la « métropole de l'intérieur » est située à 350 mètres d'altitude, au confluent des deux branches du Thompson : d'où son nom, Kamloops, indiquant la jonction des deux cours d'eau. Des bateaux à vapeur voguent dans cette partie du fleuve et les pâturages des environs sont couverts de bestiaux.

Lytton, qui du haut de sa terrasse domine un autre confluent, celui du Thompson et du Fraser, est trop à l'étroit entre les cluses de la vallée pour avoir pu acquérir une grande importance commerciale. Yale, qui garde l'entrée méridionale du cañon et des rapides, à la tête de la navigation

[1] *Geological Survey of Canada. Report of Progress for* 1878-79.

fluviale, fut une ville minière très active, et quelques orpailleurs chinois en lavent encore les sables au-dessous des maisons; là commence la pittoresque route de montagnes qui contourne les dalles du Fraser. Puis viennent Hope, naguère lieu de rendez-vous pour les mineurs, et Agassiz, station la plus rapprochée des sources sulfureuses renommées de Harri-

N° 69 — ILE DE CHIMSIAN.




son; enfin, dans le voisinage de l'embouchure, s'élève New-Westminster, qui pendant un temps eut le rang de capitale et garde même quelques édifices provinciaux : c'est là que se trouvent les chantiers, les scieries, les saumonneries du bas Fraser; des bateaux vont et viennent chaque jour entre son port fluvial et Victoria; enfin, là s'élèvera sur le Fraser le viaduc rattachant le chemin de fer transcontinental du Canada au réseau de l'Orégon



VANCOUVER. — VUE GÉNÉRALE.

Dessin de Taylor d'après une photographie de MM. Notman et Son

et de la C
une anne
du chemi

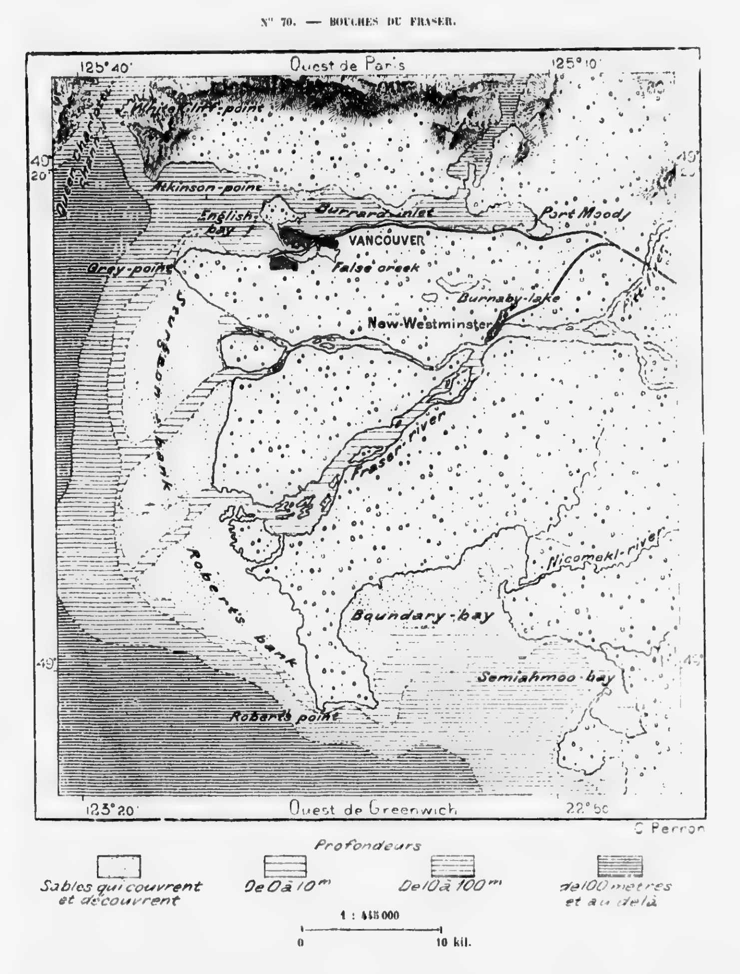
40°
20
49°

Sable
et

qui fut
Moody,
devenir
fer plus
péninsu

et de la Californie. New-Westminster peut être presque considéré comme une annexe de la ville grandissante qui est devenue la gare océanique du chemin de fer canadien sur le Burrard-inlet. La station terminale,

N° 70. — BOUCHES DU FRASER.




qui fut bâtie la première sur la rive méridionale de ce fjord, était Port-Moody, et un village marque encore l'emplacement choisi jadis pour devenir le Montréal du versant occidental; mais on a poussé le chemin de fer plus avant, jusqu'à une petite crique bien abritée que protège une péninsule en forme de hameçon : c'est là qu'a été fondée Vancouver.

En mai 1886, le lieu où s'élève aujourd'hui la cité naissante était une épaisse forêt. On vit surgir les édifices comme par enchantement, puis un incendie passa et les dévora, à l'exception d'un seul, et de nouveau la ville se dressa au bord du golfe. Unique parmi les cités canadiennes, elle apparut soudain, et déjà grande : dès que son nom fut prononcé, c'était un foyer commercial de l'Amérique Anglaise. Vancouver étend le damier de ses rues sur un espace où plus de cent mille habitants pourraient vivre à l'aise; elle a des monuments publics, des églises, des banques et des hôtels; ses avenues sont éclairées au gaz et à l'électricité; des siphons lui apportent l'eau pure de sources qui jaillissent dans les montagnes, au nord du Burrard-inlet. Les chemins de fer se ramifient au nord et au sud de la cité; des ponts, des estacades traversent l'estuaire de False-bay, que la mer projette au sud, parallèlement au golfe de Burrard. Comme port de commerce, Vancouver a déjà des quais, des appontements et des magasins; des bateaux à vapeur continuent la ligne transcontinentale du Pacifique vers l'île de Vancouver, les villes de l'Orégon et de la Californie, l'Alaska, vers le Japon et la Chine[1]; incessamment une autre ligne se dirigera vers la Nouvelle-Zélande et l'Australie, mais les navires à voiles n'ont pas encore appris le chemin du nouveau port ouvert dans ces parages naguère inconnus[2]. Vancouver est devenue d'un coup la principale étape sur l'une des grandes voies de circumvection du globe. Enfin, la ville nouvelle a pris soin de s'embellir : un très beau parc de 380 hectares occupe la péninsule située au nord-ouest qui ferme à demi l'entrée du port et en abrite les navires contre les vents d'ouest[3].

[1] Importation de Chine à Vancouver en 1888 : 20 601 tonnes, dont 927 tonnes de thé, 4250 de soie.

[2] Mouvement de la navigation dans le port de Vancouver pendant l'année fiscale 1888-1889 :

| | | |
|---|---|---|
| Navires étrangers, à l'entrée et à la sortie : 580, jaugeant. . | 640 000 | tonnes. |
| » de cabotage : 751 bateaux à vapeur, jaugeant. . . . | 409 254 | tonnes. |
| » » 63 » à voiles » . . . . | 10 587 | » |
| Ensemble : 1394 navires . . . . » . . . . | 1 059 841 | tonnes. |

[3] Villes de la Colombie Britannique en 1889 :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Victoria (3270 en 1881) . | 16 000 | habitants. | Nanaimo. . . . . . . . | 3 000 | habitants. |
| Vancouver. . . . . . . | 12 000 | » | Wellington. . . . . . . | 2 500 | » |
| New-Westminster . . . . | 6 000 | » | Yale . . . . . . . . . | 2 000 | » |

Kamloops . . . . . . . . . . . 1 500 habitants.

## III

### TERRITOIRES DU GRAND NORD

#### BASSINS DE L'ATHABASCA-MACKENZIE ET DE LA RIVIÈRE DU GROS POISSON.

La partie de la « Puissance » dont les eaux se déversent dans l'océan Glacial n'est pas la moins connue de l'Amérique Anglaise, puisque le Labrador est encore resté plus à l'écart des voies frayées par les explorateurs; mais si le bassin du Mackenzie a été parcouru en divers sens, il n'a pu être étudié que suivant des itinéraires fort espacés, et il reste bien des traits géographiques de la contrée à préciser, ainsi qu'en témoignent les cartes les plus récentes, toutes en désaccord les unes avec les autres. Un siècle s'est écoulé depuis que la contrée a été traversée pour la première fois. Il est vrai que les « voyageurs » français, coureurs des bois et des prairies, s'étaient avancés fort loin au delà des villes dans le pays des Indiens; mais il ne paraît pas que leurs pointes les plus hardies les aient menés au nord des sources athabaskiennes. C'était déjà merveille que des traitants isolés pussent s'éloigner ainsi des postes extrêmes occupés par leurs compatriotes, s'aventurer de peuplade en peuplade, au milieu d'ennemis ou d'amis douteux, et frayer les chemins à travers les forêts, dans le labyrinthe des lacs, des rivières et des portages, à des milliers de kilomètres de leur ligne de base. L'orgueil des jeunes Canadiens, blancs ou métis, était de se lancer ainsi dans les solitudes redoutables de l'Occident et d'en revenir rompus à toutes les audaces. Cette forte éducation faisait des hommes : c'est peut-être à elle que la nationalité canadienne a dû de s'être si vaillamment maintenue.

La première exploration purement géographique fut celle de Samuel Hearne, que la Compagnie de Hudson envoyait en 1770 dans la direction du nord vers l'océan Glacial. Il atteignit en effet les bords de la mer Polaire, après avoir poussé dans l'ouest jusqu'au bassin de l'Athabasca; mais le récit de son voyage appartenait à la Compagnie et ne fut publié, plus de vingt années après, que pour tenir une promesse faite à La Pérouse, lorsque celui-ci, devenu par conquête propriétaire du manuscrit, le rendit à l'expresse condition qu'il fût publié[1]. Peu d'années s'étaient écoulées depuis l'expédition de Hearne quand une famille de métis français, les Beaulieu, s'établit au nord de l'Athabasca. En 1778, un fortin s'élevait

[1] *Voyage de Samuel Hearne du Port du Prince de Galles à l'Océan du Nord.*

sur le rivage de ce lac; puis l'Anglais Pond, guidé par les métis français, s'avançait en 1780 jusqu'au Grand Lac des Esclaves, et, sept années plus tard, Mackenzie, également dirigé par les Beaulieu, descendait le cours du fleuve qui porte son nom et arrivait à l'océan Glacial, qu'il croyait être le Pacifique. L'année suivante, il pénétrait dans le même bassin, puis remontait la rivière de la Paix pour redescendre sur le versant occidental de la région dite aujourd'hui Colombie Britannique : ainsi une première voie transcontinentale était ouverte dans l'Amérique du Nord.

Après cette mémorable traversée du continent, d'autres expéditions se firent sur les routes frayées; mais le souvenir de ces voyages, accomplis au service de compagnies rivales, se perdit. Deux sociétés se disputaient les pelleteries de ces régions : la Compagnie du « Nord-Ouest », héritière de l'ancienne association française, et la Compagnie de Hudson. L'une et l'autre employaient également des voyageurs blancs et métis, français et écossais; mais elles appliquaient surtout leurs ressources à se combattre, à susciter des guerres entre les Indiens qui leur étaient assujettis, à se ravir les comptoirs, à prendre possession des chemins et des portages. Cette lutte sourde, qui éclata plus d'une fois en hostilités déclarées, ne favorisa point les études géographiques. Trente années se passèrent après l'expédition de Mackenzie sans qu'un nouveau grand voyage de recherches fût tenté. En 1820, Franklin parcourut les territoires du nord-ouest entre le lac Winnipeg et la mer Glaciale; puis, en 1825, il descendit le Mackenzie jusqu'à l'Océan, visita soigneusement toute la région du delta, tandis que ses compagnons Back et Richardson reconnaissaient les contrées qui s'étendent à l'est jusqu'à la rivière du Cuivre. Quelques années plus tard, Back reprit ses explorations polaires et découvrit la source, puis l'embouchure du grand fleuve Fish-river ou du Gros Poisson, auquel on donne parfois son nom, Back's river. Dease et Simpson longèrent ensuite les côtes océaniques entre le Mackenzie et le Back; puis, quand Franklin et ses compagnons se furent perdus dans l'océan Glacial, de nombreuses expéditions, lancées à leur recherche, parcoururent le territoire en divers sens: Rae, Richardson, Pullen, Hooper, Anderson, Stewart, Hayes, Schwatka, tracèrent dans ces régions du nord le réseau de leurs itinéraires. Des missionnaires catholiques, surtout Petitot, ont aussi contribué pour une part considérable à la reconnaissance géographique des bassins du Mackenzie et des autres fleuves qui se déversent dans l'océan Glacial.

Les limites officielles des territoires du Nord n'ont, à l'intérieur, aucun rapport avec le relief de la contrée, et d'ailleurs elles ne sont tracées que provisoirement, dans l'attente de changements ultérieurs. Un seul district

administrativement constitué, l'Athabasca, a été taillé dans cet espace immense, et, comme il est d'usage en Amérique, il a reçu pour frontières des lignes géométriques tracées suivant les degrés de longitude et de latitude, si ce n'est à l'est, où le cours de l'Athabasca, puis celui de la Grande-Rivière des Esclaves, en forment la limite. Mais en dehors de ce district le territoire du Grand Nord comprend encore officiellement toute la partie des Montagnes Rocheuses comprise entre l'Alaska et la Colombie Britannique, puis au nord et à l'est tous les espaces que contournent les eaux de l'océan Glacial et de la mer de Hudson; au sud-est il confine, sans ligne officielle de partage, au territoire, non encore organisé, de Keewatin. L'immense domaine, auquel on ajoute les archipels polaires, comprend plus de la moitié des espaces appartenant à la Puissance. Mais si l'on prend la contrée dans ses limites naturelles, c'est-à-dire en laissant à l'Alaska le bassin du Yukon et au Manitoba le versant de la mer de Hudson, l'ensemble des terres canadiennes qui épanchent leurs eaux dans l'océan Glacial présente une surface d'environ 2 500 000 kilomètres carrés, soit cinq fois la superficie de la France. Quinze mille habitants au plus, blancs, Indiens et Eskimaux, telle est la population : c'est-à-dire que le pays est désert dans presque toute son étendue.

Le vaste espace triangulaire du versant tourné vers l'océan Glacial est partagé par la chaîne des lacs qui se dirige de la méditerranée Canadienne au Grand Lac de l'Ours, parallèlement à l'axe des Montagnes Rocheuses et à la côte occidentale du continent. Cette chaîne des mers intérieures sépare deux régions bien distinctes. Dès l'année 1823, le voyageur américain Long, traversant des contrées situées bien au sud du Mackenzie, avait constaté ce fait remarquable, observé depuis pour les autres grands lacs de l'Amérique Anglaise, que la dépression lacustre se trouve dans la gouttière placée sur la ligne de contact de deux formations géologiques. A l'est, les roches qui dominent le rivage sont uniformément composées de masses cristallines, tandis qu'à l'ouest viennent affleurer des assises sédimentaires d'âge beaucoup moins ancien. L'aspect des paysages correspond à la nature du sol : le gneiss et le granit à surface raboteuse sont parsemés de cavités innombrables et de toute grandeur, où s'étendent des mares, des étangs et des lacs entourés de bois; les roches stratifiées de l'ouest sont inclinées suivant une pente douce en comparaison et recouvertes de prairies[1].

Les flancs orientaux des Monts Rocheux occupent à l'occident une

[1] Long (Keating), *Narrative of an Expedition to the Source of the Saint-Peter's river.*

partie du Grand Nord, et même quelques massifs extérieurs de cette grande chaîne, disposés en échelons le long de l'axe médian, se dressent isolément au milieu des plaines ou des terrains onduleux qui précèdent les


N° 71. — ALIGNEMENT DES LACS CANADIENS.




montagnes. En outre, des seuils ou « dos de pays », qui çà et là prennent l'aspect de chaînons, se rattachent à la saillie des Rocheuses pour se diriger vers l'océan Glacial[1], comparables aux côtes projetées par les vertèbres. Ces

[1] E. Petitot, *Bulletin de la Société de Géographie*, juillet 1875.

« hauteurs des terres », pour la plupart parallèles entre elles, s'abaissent de distance en distance pour laisser passer les effluents des lacs enfermés jadis, avant qu'un long travail d'érosion les eût libérés en leur donnant un émissaire vers l'Océan.

Une première saillie transversale est celle qui commence au groupe des Bighorn ou monts « Cornus », immédiatement à l'est des sources maîtresses de l'Athabasca. Ce faîte de partage, dirigé au nord-est entre le bassin de l'Athabasca et celui du Saskatchewan, forme quelques petits massifs de collines. Vers les sources du Churchill ou « rivière des Anglais » qui descend à la mer de Hudson, le seuil s'abaisse entre ce cours d'eau et la rivière Claire ou Clearwater, affluent de l'Athabasca : là est le portage la Loche (Methye-portage), franchi autrefois par tous les voyageurs qui se rendaient dans le « Grand Nord ». Entre le lac Winnipeg et ce portage, considéré comme limite commune de deux territoires distincts, on compte trente-six « décharges » pour les bateaux. Le portage la Loche est un long plateau sablonneux large d'environ 21 kilomètres de base à base, reposant sur une voussure de roche souterraine, calcaire du côté de l'ouest, granitique du côté de l'est, qui va rejoindre les collines riveraines de la mer de Hudson. D'après Richardson, l'altitude du portage la Loche serait d'environ 475 mètres, soit 200 mètres au-dessus des plaines qui descendent vers le Winnipeg.

Un deuxième rameau de collines qui se détache des Montagnes Rocheuses au nord des sources de l'Athabasca va former sur les bords du Petit Lac des Esclaves quelques hauteurs dont les points culminants s'élèvent de 800 à 850 mètres, puis se recourbe vers le nord pour barrer la rivière de la Paix et la forcer à s'épancher en cascades : les diverses parties de cette chaîne sont connues sous le nom de montagnes des Framboises, des Bouleaux, de l'Écorce. Puis vient la montagne des Caribous, qui constitue le faîte entre la rivière de la Paix et la rivière aux Foins, et traverse le fleuve central du versant entre les deux grands lacs d'Athabasca et des Esclaves ; des chutes et des rapides marquent la brèche ouverte par le courant à travers le seuil de rochers. D'autres rangées de mornes rocheux, grès et calcaires, suivant vers le nord-est la même direction que les chaînons du sud, s'alignent au delà du Grand Lac des Esclaves, à des hauteurs de quelques centaines de mètres. Dans le voisinage de l'Océan, les montagnes deviennent plus hautes et se pressent en massifs et en chaînons plus rapprochés : des cimes dépassant 1500 mètres se montrent à distance du fleuve Mackenzie, et des falaises ou des monts à parois escarpées dominent directement le courant d'une hauteur de 500 mètres. Plusieurs roches ont reçu des voyageurs

le nom de « Pierre qui Trempe à l'Eau ». D'ailleurs la chaîne mère des Rocheuses, ou du moins une rangée appartenant au même système orographique, est en cet endroit peu éloignée du Mackenzie et du cours d'eau voisin, la rivière Plumée : ces monts constituent le faîte de partage entre le Yukon et les tributaires de l'océan Glacial. D'après M. Petitot, les massifs de phonolithe seraient nombreux parmi ces montagnes du nord. Non loin de l'embouchure du Mackenzie, à l'est, plusieurs éminences coniques ressemblent de loin à des amas de scories; Mac-Clure en vit quinze d'où la fumée montait en tourbillons : il les compare à des « fours à chaux ».

En maintes contrées du « Grand Nord » s'élèvent de petits cônes analogues aux *salse* du Modénais et aux *maccalube* de la Sicile; ce sont les « boucanes » des voyageurs canadiens, ainsi nommées des fumées qui parfois s'en échappent. Quand leur foyer s'est éteint, on en reconnaît l'emplacement aux argiles brûlées : à l'état de combustion, elles déposent du soufre, du sel et autres substances chimiques sur le parcours de leurs ruisselets; l'odeur qu'elles répandent est généralement celle du pétrole. D'ordinaire ces boucanes se trouvent sur le bord des rivières, dans le voisinage de schistes bitumineux, de lignites et de roches salines[1]. Des grès, saturés d'huile, brûlent comme du charbon[2]; des sources de « malthe » ou poix minérale bouillonnent au pied de quelques berges. Le sel se rencontre fréquemment dans les roches, surtout à l'ouest du Mackenzie : les indigènes disent que des montagnes entières sont composées de sel gemme. Quant aux rochers granitiques du territoire oriental, dans lesquels on voit un vague prolongement de la chaîne des Laurentides et qui séparent les rivières hudsoniennes de l'Athabasca-Mackenzie, ils renferment des gisements ou des traces d'or, d'argent, surtout de cuivre : dès l'année 1715, des minerais de la Coppermine avaient été apportés aux agents de la Compagnie de Hudson.

Quoique bien rarement visitées, les côtes de l'Amérique du Nord tournées vers les mers glaciales ont, comme les îles Polaires, raconté aux explorateurs qu'un changement s'est accompli depuis les temps anciens dans la position relative des rivages. Ceux-ci se sont exhaussés, à moins que la mer n'ait reculé vers le nord. A l'ouest de l'estuaire de la Coppermine-river, Franklin a recueilli des bois de dérive apportés par les eaux marines et se trouvant bien au-dessus de la limite actuelle du flux de marée. A l'est de la Coppermine, Richardson observa le même phénomène. En outre, on

[1] E. Petitot, *Proceedings of the R. Geographical Society*, November 1883.
[2] *Proceedings of the R. Geographical Society*, October 1889; — John Schulz, *Rapport sur le bassin du Mackenzie.*

remarque, des deux côtés, d'anciens golfes séparés maintenant de la mer libre par des plages basses et d'étroites flèches de sable. Le lac des Eskimaux, situé près du delta que forme le Mackenzie, serait un de ces estuaires séparés peu à peu de l'Océan : les pluies et les rivières venues de l'intérieur ne l'auraient pas encore complètement purifié du flot salin qui l'emplissait, et l'eau en serait toujours d'un goût saumâtre[1]; toutefois le lac des Eskimaux ou de Sitidji ne serait, d'après M. Petitot, que l'expansion d'une rivière peu considérable, le Natowdja, qui se jette dans la mer à l'est du Mackenzie. Il n'a point les énormes dimensions que lui attribuait Richardson d'après le dire des indigènes.

La source la plus méridionale de l'Athabasca, branche maîtresse du fleuve qui prend dans son cours inférieur le nom de Mackenzie, est un petit lac situé sur le flanc oriental du mont Brown, dans la chaîne des Rocheuses : des voyageurs officiels l'ont appelé Committee's Punch-bowl. De l'autre côté d'un col, les eaux descendent à l'ouest vers la Columbia, tandis qu'au nord-ouest les neiges de la Tête-Jaune alimentent le courant du Fraser. Le torrent d'Athabasca, dit aussi le Whirlpool-river, échappe rapidement à la région des montagnes en s'enfuyant vers le nord-est et se gonfle de plusieurs autres rivières, la Miette, le Baptiste, le Mac-Leod, la Pembina : du reste, la nomenclature hydrographique de ces contrées est fort confuse, chaque cours d'eau étant connu sous des noms différents par les Indiens de diverses tribus et les métis français et anglais. L'Athabasca lui-même est rarement désigné par cette appellation : les Canadiens ne connaissent que la « rivière la Biche », terme qu'ils appliquent d'ailleurs à nombre d'autres cours d'eau. C'est à tort, dit M. Petitot, que l'Athabasca est dit Elk-river sur quelques cartes anglaises, car l'animal appelé autrefois « biche » par les voyageurs bois-brûlés n'est pas l'*elk* des Anglais, mais le ouapiti ou « renne des rochers ».

Un des lacs considérables de la contrée, le Petit lac des Esclaves, décharge ses eaux dans l'Athabasca, et d'autres lacs lui envoient le surplus de leurs réservoirs. Le fleuve s'est creusé un défilé profond de 100 mètres entre des rochers de grès : de distance en distance la vallée s'élargit et l'on voit des arbres recourber leur branchage au-dessus de l'eau claire. Au détour d'un méandre, des fontaines sulfureuses et salines jaillissent au milieu des prairies. En maints endroits se succèdent de ces « boucanes » ou évents volcaniques, éteints ou encore brûlants, que l'on rencontre surtout dans le bassin du Mackenzie. C'est au milieu de ces terres en fer-

[1] John Richardson; *Franklin's Narrative of a Second Expedition to the Polar Sea.*

mentation que l'Athabasca vient se heurter contre un barrage de Bark-mountain ou « montagne de l'Écorce » et que l'eau commence à s'enfuir sur un plan incliné d'environ 100 kilomètres en longueur : c'est la dalle du « Grand Rapide ». Aucune cataracte ne rompt cette éclusée du fleuve : la pente en est égale; seulement des blocs de diverses grandeurs brisent çà et là l'uniformité du courant. Rongées par l'eau qui heurte leur base, les falaises latérales, composées d'assises greyeuses ou calcaires, laissent tomber des masses de concrétions, presque toutes globulaires, quelques-unes boules d'une régularité parfaite. Le gel et le dégel déchaussent ces nodules, qui se montrent suspendus aux flancs des parois sur la tête des voyageurs. Des masses bitumineuses qui suintent lentement des veines schisteuses de la falaise, et que le courant saisit pour les mêler aux sables, prennent aussi la forme de sphères dans le flot qui les roule, et finissent par ressembler à des noyaux de basalte.

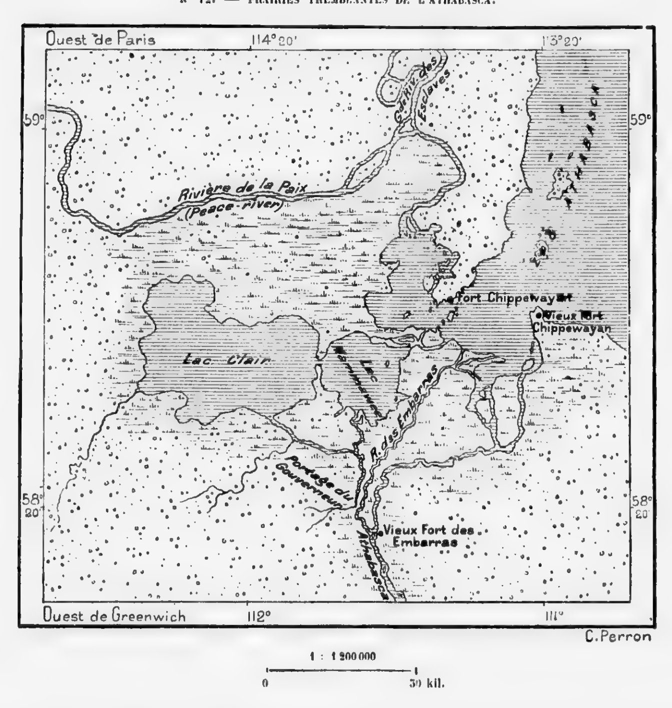
A 900 kilomètres environ de sa source, l'Athabasca entre dans le lac du même nom. L'ancienne bouche fluviale est à une distance considérable du déversoir actuel : on la reconnaît encore aux falaises qui la dominent. Actuellement le delta des terres alluviales s'étend sur un espace d'environ 50 kilomètres vers le nord-est, coupé par une multitude de bayous qui changent de direction et d'importance relative à chaque nouvelle crue. La principale branche garde le nom d'Athabasca; une autre est dite rivière des Embarras, à cause des troncs d'arbres que le courant amène en longs radeaux. En outre, un affluent du lac Clair se mêle aux branches du delta, et l'un des émissaires de Peace-river, la rivière des Œufs (Egg-river), va rejoindre aussi le réseau des ramifications athabaskiennes. En certaines années, notamment en 1871 et en 1876, toute la surface du delta était changée en un golfe immense où les boues affleuraient; mais depuis cette époque les terres alluviales sont restées à sec, si ce n'est que des mares en occupent les dépressions, unies par le labyrinthe des bayous. Des saules commencent à croître en forêts sur le sol émergé, et l'on reconnaît les anciennes îles à leur végétation de conifères. Le nom d'Athabasca[1], qui dans la langue algonquine, signifie « tapis d'herbe », et que l'on appliqua sans doute d'abord à la région du delta, n'est plus mérité.

Le lac, situé à 180 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, a la forme d'un croissant dont la concavité est tournée vers le nord; mais ses côtes sont très irrégulières et découpées en profondes baies. Comme les autres lacs de la région, il occupe une dépression de la roche granitique :

[1] Ayabasca, Arabasca, Artabasca, Ouabasca, etc

tout son littoral est brusque, érodé dans la pierre, mais les falaises sont rares, si ce n'est au nord, où se montrent des collines arrondies, roches laurentiennes et huroniennes, qui sont les contreforts des montagnes du Caribou : c'est donc à tort que Hearne, dans son voyage d'exploration en 1771, donna le nom de Lake of the Hills ou « des Collines » à l'Athabasca; l'appellation de « lac des Iles » serait beaucoup plus justifiée. Plusieurs

N° 72. — PRAIRIES TREMBLANTES DE L'ATHABASCA.




1 : 1 200 000

0 — 30 kil.

rivières considérables, moindres pourtant que l'Athabasca et la Peace-river, se jettent dans la partie orientale du lac, apportant pour la plupart l'eau de petits bassins lacustres faisant cortège à la mer centrale; toutefois Hearne se trompait en rattachant au lac Athabasca ceux de l'est, le Wollaston et le Reindeer, qui s'épanchent dans la mer de Hudson par la rivière Churchill.

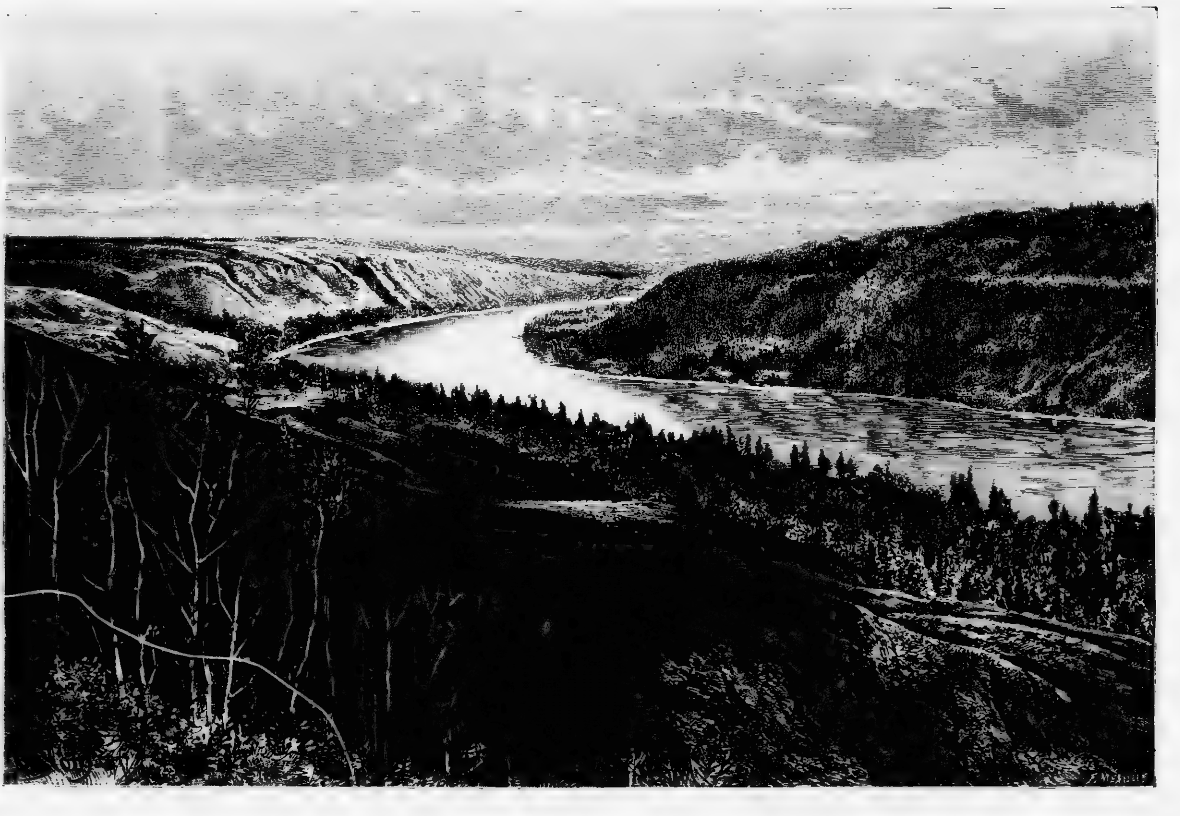
C'est à l'extrémité occidentale du lac qu'entrent les eaux de l'Athabasca, et c'est du même côté que se fait la sortie; la région du delta est commune à l'affluent et à l'effluent, mais l'assèchement graduel de la contrée fait in-

cliner les courants dans la direction de l'est. La branche principale de l'émissaire, qui prend en cet endroit le nom de Great Slave-river, serpente aussi entre des terres basses, alternativement noyées ou émergées; mais elle grossit rapidement vers le nord en recevant les divers bayous dans lesquels la Peace-river se ramifie à son embouchure. Ce dernier cours d'eau naît, on le sait, dans la Colombie Britannique, au milieu des plaines élevées qui furent occupées autrefois par un vaste bassin, et sa maîtresse branche, la rivière des Panais ou Parsnip-river, prend son origine au nord du grand coude formé par le Fraser : d'après Petitot, il n'y aurait entre les deux cours d'eau qu'un portage de 315 mètres. Après avoir échappé à sa haute vallée, qui continue vers le nord la dépression du Fraser, mais avec une pente opposée, la rivière des Panais, unie au Finlay et devenue l'Ounchagah ou « rivière de la Paix »[1], glisse à l'est dans une brèche grandiose des Montagnes Rocheuses, et s'enfuit en serpentant dans une vallée que dominent de 200 à 250 mètres les berges du plateau, puis, après avoir plongé en une cascade de 2 à 3 mètres sur un seuil calcaire, elle va rejoindre la dépression de l'Athabasca, à travers une région fertile, riche en prairies herbeuses, en forêts superbes, en coteaux gazonnés. Seulement, au passage des cluses, entre les rochers des montagnes de l'Écorce, la rivière de la Paix descend en puissants rapides, au delà desquels commence la plaine marécageuse.

La grande rivière des Esclaves roule une forte quantité d'eau, puisqu'elle réunit dans son courant l'Athabasca et la rivière de la Paix. Au passage de la montagne des Caribous, son cours est interrompu par de longs rapides, et les bateliers ont à franchir successivement sept portages entre les confluents de la rivière aux Chiens, qui vient de l'est, et de la rivière au Sel, qui vient de l'ouest : un des rapides porte le nom significatif de « Saut des Noyés ». En aval de ces barrages de granit commence, quoique sous un autre nom, le vrai Mackenzie, la Des Nedhé ou « Grande Rivière » des indigènes, car depuis ces chutes jusqu'à l'océan Polaire, sur un espace d'environ 2400 kilomètres, le fleuve est toujours navigable. Il coule d'abord entre des rives alluviales revêtues de bois, puis, se ramifiant en plusieurs branches dans une région lacustre graduellement asséchée, s'unit au « Grand Lac des Esclaves », ainsi nommé des Indiens qui en parcourent les rives occidentales.

Cette mer intérieure, l'une des plus vastes de l'Amérique septentrionale, occupe le fond d'une dépression qui se dirige du sud-ouest au nord-est,

[1] Daniel Gordon, *Mountain and Prairie.*



RIVIÈRE DE LA PAIX. — VUE PRISE PRÈS DU FORT DUNVEGAN.

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

parallèl
à l'autr
très var
plus se
en évalu
carrés,
l'immen
est peu
rivière d
louche,
vastes ra
plus cre
on dit q
partie o
qui a va
des Sein
orientau
Pipes »,
sert à la
les eaux
montoir
longue t

Chacu
ses afflu
reçoit le
Christie
dérables
est le re
chapelet
encore.
Queue d
à laquel
est teller
bond :
dessus d
mois de
qui s'épa
et des ro
veilleux

parallèlement aux seuils de rochers qui traversent le Grand Nord de l'une à l'autre extrémité; elle n'a pas moins de 500 kilomètres, et sa largeur, très variable, est d'une centaine de kilomètres aux endroits où il écarte le plus ses rives. En l'absence de toutes mesures précises, on ne saurait en évaluer la superficie; mais elle n'est pas inférieure à 25 000 kilomètres carrés, soit à peu près cinquante fois la surface du Léman. Une partie de l'immense bassin, à demi comblée par les alluvions des rivières affluentes, est peu profonde : la région occidentale du lac, où débouchent la grande rivière des Esclaves, la rivière aux Bœufs, la rivière aux Foins, est d'aspect louche, et les arbres, les herbes, apportés pendant les crues, forment de vastes radeaux qui se transforment en îles flottantes. La nappe orientale, plus creuse, bordée de falaises ou de berges rapides, est aussi plus claire : on dit que la sonde y descend à 200 mètres de profondeur. C'est aussi la partie orientale du lac qui se ramifie le plus en golfes à goulets étroits et qui a valu au bassin tout entier son nom indigène de Tłutué ou « lac des Seins ». Une presqu'île aiguë, la « Flèche », sépare les deux golfes orientaux et se termine par un cap de serpentine noire dit la « Roche aux Pipes », parce que les Indiens Couteaux-Jaunes en tirent la pierre qui leur sert à la fabrication des calumets. Des serpentines et des granits dominent les eaux en tours et en terrasses atteignant 250 mètres en quelques promontoires; des îles rocheuses, qui continuent la Flèche, s'alignent en une longue traînée.

Chacun des golfes qui se ramifient autour du Grand Lac des Esclaves a ses affluents, sortis eux-mêmes d'autres lacs : la longue branche du nord reçoit les eaux issues des lacs du Brochet, de la Martre et Grandin; la baie Christie ou le « Fond du Lac », au sud-est, a des tributaires moins considérables, tandis qu'au nord-est la baie Mac-Leod, autre « Fond du Lac », est le réservoir où se déverse par la « Queue de l'Eau » tout un vaste chapelet de lacs étendus, Aylmer, Clinton-Colden, Artillery, d'autres encore. A une vingtaine de kilomètres en amont de son embouchure, la Queue de l'Eau plonge d'une grande hauteur en une puissante cascade, à laquelle Back attribue de 120 à 150 mètres de chute et dont le courant est tellement resserré, que l'on croirait presque pouvoir le franchir d'un bond : les vapeurs s'élèvent en nuage à des centaines de mètres au-dessus de l'abîme. La beauté de la cascade provient surtout, pendant huit mois de l'année, des pendentifs de glace qui frangent les corniches et qui s'épanchent des cavernes et des anfractuosités de la paroi; des mousses et des rouilles leur donnent une variété infinie de couleurs : de là le merveilleux effet du spectacle, « auquel on ne saurait comparer celui même

du Niagara ». La chute de la Queue reçut de Back le nom de Parry-falls[1]. Un autre affluent du Grand Lac des Esclaves, Hay-river ou la « rivière aux Foins », qui se déverse dans le lac près de son extrémité occidentale, est aussi l'un des cours d'eau où de rares voyageurs ont admiré des cascades « plus belles que le Niagara ». Heureusement le Grand Nord devient d'année en année plus accessible, et bientôt des photographies et des mesures comparées permettront de juger en connaissance de cause.

Le Grand Lac des Esclaves, dont les eaux septentrionales sont déjà sous le 65e degré de latitude, forme avec la Queue de l'Eau et ses lacs tributaires une ligne de séparation entre les climats. A la sortie, par le golfe du nord-ouest, le Mackenzie pénètre dans sa vallée boréale. Très large d'abord, s'étalant en de vastes bassins presque sans courant, il semble n'être qu'un golfe du Grand Lac des Esclaves; puis il se resserre et son flot bourbeux descend rapidement de méandre en méandre. Un large affluent lui vient du sud dans cette partie de son cours : c'est la rivière aux Liards, ainsi nommée des « liards » ou peupliers qui en ombragent les bords. Comme la rivière de la Paix, celle des Liards naît sur le versant occidental des Montagnes Rocheuses. Elle recueille les eaux du lac Dease et d'autres bassins alimentés par les neiges et s'échappe par une brèche des montagnes suivant une pente très inclinée : les Indiens l'appellent le « Courant Fort ». En aval du confluent, la rivière est presque partout large de 2 kilomètres au moins, mais en beaucoup d'endroits, surtout en amont des passages de montagnes, elle écarte ses rives jusqu'à 7 et 8 kilomètres; des terrasses latérales, s'élevant à diverses hauteurs, et même à 100 mètres au-dessus de la nappe du courant, témoignent de l'énorme masse d'eau qui s'écoula par ce lit fluvial dans une période géologique antérieure. Quelques rapides précipitent le flot, mais un seul, le Sans-Saut, offre du danger sur l'une des rives. Plus bas vient un autre rapide, celui des Remparts, ainsi nommé des parois riveraines, hautes de 25 à 45 mètres, qui longent le fleuve sur une quinzaine de kilomètres et au pied duquel les eaux atteignent 75 mètres de puissance. D'autres « remparts » se succèdent en aval non loin du lac des Fourches, où le fleuve se ramifie pour former les branches de son delta.

Les trois grands lacs du bassin de l'Athabasca-Mackenzie sont également situés à l'est du fleuve. Le premier n'est guère qu'effleuré par le courant fluvial; le deuxième est franchement traversé dans sa partie occidentale, tandis que le troisième, le Grand Lac des Ours, reste séparé du Mackenzie

[1] *Narrative of the Arctic-land expedition to the Great Fish-river.*

par un isthme d'une centaine de kilomètres; l'effluent qui le traverse, le Telini-Dié, n'est qu'un long rapide. Le Grand Lac des Ours, moins long, mais beaucoup plus large que le Grand Lac des Esclaves, paraît avoir une superficie plus considérable; sa contenance doit être aussi plus forte, à en juger par les sondages qu'y fit Franklin, et qui ne lui donnèrent pas de fond avec une ligne de 45 brasses. Dans son ensemble, il est composé de cinq golfes, séparés les uns des autres par des péninsules rocheuses s'élevant à 200 ou 250 mètres au-dessus de l'eau. Vers le nord et le nord-est s'étendent les plaines désertes sur lesquelles tournoie le poudrin de neige. Pendant la plus grande partie de l'année, d'octobre à mi-juillet, le vent peut promener ses remous de flocons blancs sur une dalle cristalline épaisse de 3 à 4 mètres; en 1838, le lac resta gelé pendant dix mois. Déjà la baie nord-orientale s'avance au delà du cercle polaire, et la plus longue nuit, au cœur de l'hiver, y dure plusieurs fois vingt-quatre heures. Chacun des golfes reçoit des affluents, à l'exception de celui du nord-ouest, qu'un portage de quelques centaines de mètres seulement sépare d'une rivière qui se dirige vers le bas Mackenzie : c'est la rivière des Peaux-de-Lièvre, qui semble avoir été jadis un effluent de la mer intérieure. D'autre part, le bassin des Bois-Flottants, qui emplit une vasque séparée, au nord du Grand Lac, en est probablement le tributaire par un courant souterrain. A l'extrémité de sa baie méridionale on voit l'eau disparaître en tournoyant, et de l'autre côté d'un chaînon rocheux jaillit une source abondante dont l'eau descend au Grand Lac : ce serait, d'après M. Petitot, l'issue du lac des Bois-Flottants.

Le vaste delta s'accroît rapidement aux dépens de la mer : d'après la carte dressée par M. Petitot, il aurait 142 kilomètres du nord au sud et une superficie d'environ 10 000 kilomètres carrés. D'ailleurs il n'est pas traversé par les seules branches du Mackenzie : un autre fleuve, le Peel ou la « rivière Plumée », s'y déverse du côté de l'occident et mêle ses bayous à ceux du principal cours d'eau, dont la bouche principale coule à l'ouest du delta[1]. Des navigateurs, entre autres Franklin, ont pris l'entrée du Peel pour une des ramifications du Mackenzie. Issu des Montagnes Rocheuses, le Peel serpente dans son cours supérieur entre ces monts et un chaînon calcaire latéral, dans une vallée triste et nue : d'où ce nom de « Plumée », synonyme de « déplumée, déboisée, déserte, aride », que lui ont donné les Canadiens : d'après le voyageur Mac-Isbiter, un canal bifurque ses deux branches navigables, d'un côté dans la rivière Plumée, de l'autre dans

[1] John Schulz, *Rapport sur le grand bassin du Mackenzie*, session de 1883.

la rivière du Rat, affluent du Yukon alaskien[1]. Les deux fleuves Peel et Mackenzie, unis dans un dédale d'îles basses, changent de lit à chaque nouvelle crue; les berges s'éboulent avec fracas et les sables d'érosion vont agrandir les bancs de l'embouchure, qui s'exhaussent en îlots, puis en berges riveraines. Ainsi se termine le puissant cours d'eau, qui n'a pas moins de 4400 kilomètres depuis ses sources dans les Montagnes Rocheuses, et dont le bassin comprend un espace d'au moins 1 150 000 kilomètres carrés.

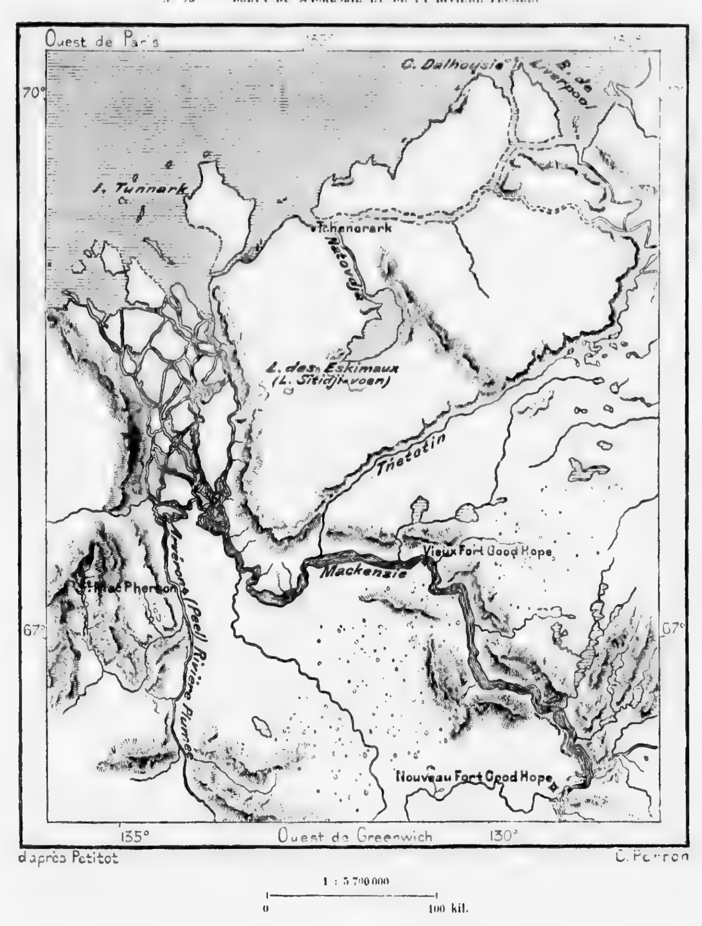
Si extraordinaire que paraisse le fait pour une région qui semble complètement en dehors du domaine de la civilisation, la voie navigable de l'Athabasca et du Mackenzie est utilisée régulièrement depuis 1887 pour le transport des provisions et des marchandises. Sur le Winnipeg, des bateaux à vapeur se dirigent vers le nord et pénètrent dans la bouche du Saskatchewan jusqu'au grand rapide. Cet obstacle est contourné par un petit chemin de fer, au delà duquel recommence la navigation. Puis une route carrossable de 145 kilomètres va rejoindre l'Athabasca, que l'on descend tour à tour par bateaux à vapeur et par chalands jusqu'au fort Smith, sur la grande rivière des Esclaves : là une interruption se présente et le chemin de terre remplace le fleuve sur un espace de 21 kilomètres. Au delà, les transports se font régulièrement sur le Mackenzie jusqu'au plein estuaire, par des bateaux à vapeur calant 1 mètre et demi de profondeur. La rivière de la Paix, celle des Liards et le lac Dease sont également accessibles à la vapeur. Ainsi les voies presque complètement navigables par lacs et par rivières, dans les bassins unis du Saskatchewan et de l'Athabasca-Mackenzie, seraient d'environ 12 000 kilomètres, et les explorateurs affirment que pendant trois mois de l'année la ligne de navigation fluviale pourrait se continuer dans l'océan Polaire, du Mackenzie au détroit de Bering[2].

A l'est du Mackenzie, les autres affluents de l'océan Glacial n'ont qu'un faible cours et roulent une quantité d'eau beaucoup moindre. L'émissaire du lac des Eskimaux, l'Anderson, le Mac-Farlane et d'autres fleuves parallèles n'ont qu'une petite ramure de tributaires traversant tous des régions sans arbres, parsemées d'entonnoirs où se perdent les eaux. D'innombrables lacs emplissent les cavités des rochers et versent leur excédent liquide soit par des seuils extérieurs, soit par des conduits souterrains. La Coppermine ou « rivière du Cuivre », ainsi nommée du métal natif que l'on recueille

[1] *Journal of the R. Geographical Society of London*, 1845.
[2] John Schulz, document cité.

dans sa vallée, est un fleuve plus important : la longueur de son cours est évaluée à 600 kilomètres, et sa vallée est autrement longue, car elle continue au nord celle du Couteau-Jaune, tributaire septentrional du Grand Lac

N° 75 — DELTA DU MACKENZIE ET DE LA RIVIÈRE PLUMÉE.




d'après Petitot — C. Perron

1 : 5 700 000

0 — 100 kil.

des Esclaves, qui coule dans le prolongement de la Slave-river de l'Athabasca. La Coppermine était depuis longtemps fameuse parmi les indigènes et les métis à cause de ses trésors ; aussi fut-elle choisie pour but de la première expédition scientifique tentée dans le Nord-Ouest, sous la direction de Samuel Hearne, en 1770. Dans la partie inférieure de son cours, la Cop-

permine a de nombreuses chutes et des rapides qui rendent la navigation impossible : la dernière cascade, dite Bloody-fall ou « saut Sanglant », en mémoire d'un massacre d'Eskimaux qu'y firent les Indiens, est à 18 kilomètres du golfe Coronation ou du « Couronnement ». Ce bassin, dans lequel se jette la Coppermine, est un ensemble de baies, de détroits et de fjords que les masses insulaires de Wollaston-land, Prince-Albert-land, Banks-land, séparent de la haute mer. Le golfe, avec ses bras projetés dans l'intérieur du continent, ressemble d'une manière remarquable aux lacs du Grand Nord, d'Athabasca, des Esclaves, des Ours. Un léger exhaussement du sol en ferait aussi une mer intérieure, de même qu'un abaissement transformerait les lacs en golfes maritimes.

Après le Mackenzie, la rivière la plus considérable du versant de l'océan Glacial est le Great-Fish-river, appelée aussi Back's river d'après le vaillant explorateur qui en descendit le courant en 1834. Son nom indien Luétchor, ou « Gros Poisson », a le sens de « Baleine » et s'explique par les nombreux cétacés qui se jouent dans les eaux de la mer Glaciale, près de l'embouchure[1]. Il naît dans un petit lac, si voisin du lac Aylmer, dans le système de l'Athabasca-Mackenzie, que d'une étroite arête on voit les deux nappes à ses pieds, et le Great-Fish-river est dessiné souvent, mais à tort, comme se rattachant au réseau des courants du Mackenzie. Ce fleuve, dont la longueur totale est évaluée par Back à 980 kilomètres, parcourt une contrée d'aspect sinistre et formidable, de roches et de plaines nues, sans un seul arbre pour égayer le territoire immense. Dans la partie moyenne de son cours, il emplit de vastes bassins lacustres aux mille baies et détroits et descend par de nombreux rapides : Back en compta 83 ; d'après les indigènes, la violence de l'eau dans ces courants est telle, que même par les plus grands froids des espaces libres se maintiennent entre les glaces[2]. A sa bouche, obstruée par des bancs de sable, le fleuve s'élargit en estuaire et contourne le haut promontoire de Victoria, puis d'autres caps, en laissant à l'ouest une côte basse, bordée de dunes où de maigres herbes croissent en été : le golfe dans lequel se déverse le fleuve est, comme le Coronation-gulf, un ensemble de baies, de détroits et de fjords qui ressemble à un lac et qui le serait en effet si le lit marin s'exhaussait de quelques mètres ; d'autre part, un mouvement en sens inverse transformerait en îles les deux péninsules polaires de Boothia et de Melville. La limite naturelle du Grand Nord continental est l'isthme de Rae, marqué par un double

[1] E. Petitot, *Bulletin de la Société de Géographie*, septembre 1875.
[2] H. Klutschak, *Als Eskimo unter den Eskimos*.

cordon de lacs et de mares entre l'océan Polaire et les détroits septentrionaux de la mer de Hudson. Cette limite angulaire du continent est tracée suivant un alignement général du sud-est au nord-ouest, formé par les côtes marines, de Terre-Neuve à la péninsule de Boothia-Felix.

Le Grand Nord est la région du froid : dans ses oscillations au sud du pôle d'aplatissement, le pôle météorologique passe d'ordinaire au-dessus des terres de l'Amérique boréale. Pendant sept, huit ou neuf mois, la terre reste couverte de neige, la température se maintient au-dessous du point de glace, et durant toute l'année la gelée durcit le sous-sol : seule une mince couche de terre végétale se dégèle à la surface et permet à quelques herbes d'y insérer leurs radicelles. Tout le delta du Mackenzie, ainsi que le cours inférieur de la Coppermine et du Back's river, appartiennent à la zone polaire, et pendant une longue nuit de deux mois le soleil ne se lève pas au-dessus de l'horizon. La température s'est abaissée parfois à — 55 degrés au nouveau fort de Good-Hope, situé sous le 66° 20′ de latitude; du 17 octobre au 24 avril, pendant plus de six mois, le froid moyen a été de — 25°,5 au fort Confidence, sous le 66° 54′ de latitude. Lorsque la température descend très bas, à — 40 ou — 45 degrés, la respiration humaine, qui s'élève dans l'air en un jet blanc très dense, produit un petit crépitement par l'effet de la condensation soudaine de la vapeur en glaçons d'une extrême ténuité[1]. Il est rare que la neige tombe par les très grands froids : M. Petitot ne l'a jamais vue poudroyer à une température plus basse que — 28 degrés[2]. L'Indien du Grand Nord a une étonnante richesse de termes pour caractériser les diverses variétés de neige, gelée et poudrante, adhérente et grenue, étoilée, prismatique et rhomboïde, folle ou régulière, même « neige de France ». Chacune se produit en des conditions particulières de température, de vapeurs et de vent; d'ordinaire elle se forme très près de la surface terrestre, dans la couche inférieure des brouillards : au-dessus, le ciel est pur et l'on voit briller le soleil ou les étoiles. Les Indiens Peau-de-Lièvre divisent l'année en seize parties, ayant toutes pour dénominations des termes relatifs à la neige ou à la gelée, aux ténèbres de l'hiver et à la lu-

[1] Thomas Simpson, *Narrative of Discoveries on the North Coast of America*; — E. Petitot, etc.

[2] Observations météorologiques faites dans le Grand Nord :

| | | | Extrêmes | |
|---|---|---|---|---|
| | Latitude. | Temp. moyenne. | de froid. | de chaud. |
| Fort Dunvegan . . . . . | 55° 56′ | — 1°,17 | + 32°,22 | — 52° |
| Fort Chippewayan. . . . | 58° 43′ | — 3°,66 | + 30°,55 | — 45° |
| Fort Rae . . . . . . . | 62° 39′ | — 5°,39 | + 25°,55 | — 40° |
| Fort Good-Hope . . . . . | 66° 20′ | | | — 55° (29 janv.) |

(E. Petitot, années 1866 à 1875; — Schulz, *Rapport sur le grand bassin du Mackenzie.*)

mière de l'été, mais évitant de prononcer le nom du soleil : on le désigne respectueusement par une périphrase louangeuse ; le mot bref pourrait l'offenser[1].

Pendant le court été, les chaleurs paraissent souvent intolérables à l'indigène; il passe à dormir une partie considérable de cette période de haute température et de lumière, tandis qu'il emploie à la chasse, aux voyages, à la préparation des pelleteries une bonne part de la nuit d'hiver. Quand le soleil se maintient durant les vingt-quatre heures au-dessus de l'horizon, la température reste presque sans changement de midi à minuit. Les sautes de température coïncident avec les sautes du vent. Les froids viennent avec les courants atmosphériques de l'est, du nord-est et même du sud-est, qui ont passé sur une étendue considérable de terres : Groenland, terre de Baffin, péninsules du nord-est ou Keewatin. Au contraire, les vents du nord et du nord-ouest, qui soufflent sur de grandes surfaces marines, apportent une température relativement douce. Souvent, d[…] derniers jours de décembre au commencement de février, ces vents se pré-cipitent en orages avec une violence extrême, apportant un air qui paraît tiède par le contraste; parfois il s'ensuit un dégel momentané et la couche de neige se recouvre de verglas.

Dans la partie méridionale du bassin, notamment dans la vallée de Peace-river, où la température moyenne coïncide à peu près avec le point de glace, les vents d'ouest ont une influence analogue, mais relativement à l'homme ce phénomène est de la plus haute importance, car ces régions sont habitables et tout porte à croire qu'elles auront dans un avenir prochain une population considérable. Les courants atmosphériques, attirés de l'Océan par-dessus les plateaux de la Colombie et les Montagnes Rocheuses, ressemblent aux vents d'est du Groenland, au föhn de la Suisse et à l'autan des Pyrénées, par la chaleur qui s'y développe en vertu de la condensation de l'air après le passage des montagnes : on les désigne sous le nom de « vents chinouques » (*chinook winds*), parce qu'ils viennent de ces contrées de l'ouest où vivent les Chinook et où se parle leur jargon commercial; mais, au lieu d'y voir des courants locaux comme le font la plupart des météorologistes, il faut au contraire les considérer comme le grand fleuve aérien du sud-ouest, analogue à celui qui passe sur l'Europe occidentale : c'est en réalité le tiède contre-alizé, qui a pris son fardeau d'humidité dans les mers tropicales. Il adoucit toujours la température, jusque sous le cercle arctique, tandis que les neiges sont régulièrement ap-

[1] Em. Petitot, *Quinze Ans sous le cercle polaire.*

portées par le vent polaire ou de nord-est[1]. Grâce à la courbure des lignes isothermes qui se dirigent au nord-ouest dans les territoires avivés par l'Athabasca et la rivière de la Paix, la température moyenne n'y est guère inférieure à celle du bas Saint-Laurent, et la chaleur de l'été y suffit pour faire germer et mûrir les céréales; l'homme peut s'établir avec confiance là où le sol donne le pain. Seulement il doit redouter les gelées tardives et précoces : on a constaté des gelées locales pendant les nuits d'août sur les bords de la Peace-river[2]. Un grand avantage pour la culture est la longue durée de la chaleur solaire pendant les étés de ces contrées à latitude septentrionale : sous le 56e degré, moyenne de la région de Peace-river, le jour du 20 juin dure plus de dix-sept heures et demie[3]. Des anémones fleurissent sur les bords de cette rivière avant de s'ouvrir sur les rives de l'Ottawa, à 1200 kilomètres plus près de l'équateur[4].

Le bassin de l'Athabasca-Mackenzie se divise naturellement en deux régions distinctes, la zone forestière du sud et du sud-ouest, la zone sans arbres du nord et du nord-est. L'arbre qui domine dans les contrées méridionales, que l'homme peut mettre en culture, est l'épinette blanche (*pinus alba*), à laquelle s'associent d'autres conifères, épinettes, pins, sapins, cèdres et mélèzes, que l'on ne voit guère au 65e degré de latitude. Le faux-tremble et le liard ou baumier sont aussi des arbres très communs, même jusqu'au 68e degré, et nombre de rivières en ont reçu leur nom. Le bouleau blanc ou à canot abonde dans la région forestière, mais on ne lui donne guère le temps de grossir, les Indiens abattant toutes les billes de belle venue pour en fabriquer des embarcations. Enfin, les arbres nains, bouleaux, aunes et saules, qu'il faudrait plutôt appeler des herbes ligneuses, s'aventurent au nord jusque dans le pays des mousses et des tigelles rampantes; cependant des saules que M. Petitot dit « gigantesques » et croit appartenir à une espèce particulière, bordent la rivière Plumée. Sur la lisière des forêts proprement dites, l'homme fait reculer le front des bois et ne laisse pas aux arbres le temps de repousser. Sur les bords du Grand Lac des Ours, la végétation se développe avec une telle lenteur que des épinettes de quatre siècles d'existence ont une épaisseur de tronc qui ne dépasse pas 20 ou 25 centimètres. Les baies de toute sorte croissent en abondance dans la région forestière du Mackenzie : jadis les sauvages du

[1] Alex. Mackenzie, ouvrage cité.
[2] Aug. Bodard, *Notes manuscrites.*
[4] G. M. Dawson, *Rapport sur le grand bassin du Mackenzie.*
[3] Macoun, même ouvrage.

Saskatchewan allaient tous les étés récolter ces fruits sur les bords de la Peace-river, à 400 kilomètres de leurs campements[1]. En 1889, des centaines d'Indiens ont péri par suite de l'insuffisance de la cueillette.

En maints districts de la zone des bois, les prairies alternent avec les arbres. Le manque de végétation arborescente dans ces espaces herbeux peut être attribué en quelques endroits à la rareté des pluies; toutefois l'humidité de l'air et du sol est plus grande dans le territoire du nord-ouest que dans les prairies du Far-West Américain, et l'on croit que les incendies sont la cause principale du déboisement. Là où les terrains sont épargnés par le feu pendant un certain nombre d'années, les arbustes, les arbres recommencent à pousser; la forêt se reconstitue. Ces arbres de seconde venue sont des trembles pour la plupart, çà et là des bouleaux; mais ils ne vivent pas longtemps et sont bientôt remplacés par les épinettes blanches, l'arbre caractéristique de la contrée.

La région boréale dépourvue d'arbres, connue d'ordinaire par les Anglais sous le nom de *barren grounds*, occupe un espace très considérable, surtout dans la partie orientale du territoire, confinant à la mer de Hudson. Le bassin du Great-Fish-river, on le sait, est tout entier compris dans cette zone; de la lisière des forêts, au sud du Chesterfield-inlet, jusqu'au littoral de la mer Polaire, dans Melville-peninsula ou Boothia-Felix, on parcourt un millier de kilomètres à travers des plaines et des plateaux recouverts seulement de lichens, de mousses et d'herbes basses; dans quelques en droits favorisés on trouve aussi des arbres rampants qui disparaissent sous le tapis velouté. Le fruit de la ronce, la framboise des bois, le raisin d'ours aux baies de corail, l'airelle, la gadelle, la « gueule-noire », la fraise, le saskatoon pembina ou « petite poire » (*viburnum edule*), se rencontrent encore dans ces déserts immenses; ils engraissent l'ours et fournissent à l'homme quelque nourriture. Quant aux animaux herbivores, les « terres stériles » leur offrent une pâture abondante. Le lichen des rennes, appelé d'ordinaire le « pain du caribou », couvre certains espaces à perte de vue. Même les rochers ont leurs plantes presque comestibles. Que de fois la « tripe de roche » (*gyrophora proboscidea*), quoique d'un goût détestable et des plus indigestes, a-t-elle sauvé la vie à des voyageurs et à des chasseurs de fourrures!

La limite des aires florales, entre la région forestière et celle des landes, est également une frontière pour un grand nombre d'espèces animales. Les unes ne vivent que dans les bois ou dans les clairières, les autres parcou-

[1] Butler, *The Wild North Land*.

rent les interminables plaines moussues. Naturellement c'est dans la région méridionale que la faune est le plus riche. On y rencontre encore, en de rares troupeaux, le bison des bois, qui diffère à peine du bison des prairies américaines : en 1888, les Indiens en connaissaient deux bandes, l'une entre l'Athabasca et la rivière de la Paix, l'autre sur les bords de la rivière Salée, l'un des affluents de la Grande Rivière des Esclaves[1]. C'est aussi la zone forestière que parcourent les orignaux, *alce americanus*, les ouapitis (*cervus canadensis*), les caribous des « bois forts », *rangifer caribou*. Cette espèce de cerf est encore assez commune dans les plaines du nord; mais que sont les troupeaux actuels en comparaison de ceux dont parle Dobbs au dix-huitième siècle, et qui se composaient de plusieurs milliers, — même de dix mille — individus[2]? D'après Butler[3], que du reste d'autres écrivains contredisent, l'orignal ne diminuerait point dans le bassin de la Peace-river : ce qu'on attribue à la surabondance de la nourriture hivernale; tandis que les rares bisons broutent l'herbe, l'orignal mange les feuilles, les pousses des arbres, les branchilles; même en plein hiver, il a toujours sa suffisance. Les chasseurs de ces contrées, relativement peu nombreux, tuent en moyenne cinq cents orignaux chaque année; quoique convertis au catholicisme, ils considèrent encore l'animal comme un être sacré : ils en mangent avec cérémonie les viscères et la langue; leurs femmes n'ont pas le droit de goûter à ces parties nobles, et les restes de la chair non consommés doivent être détruits par le feu[4]. Le castor ni la plupart des autres animaux à fourrure, rongeurs ou carnassiers, ne dépassent la zone des forêts. Le lapin, et son pourchasseur le lynx, vivent également dans la contrée forestière, où leur nombre augmente ou diminue par périodes de sept à neuf années, suivant un rythme climatérique. Ils pullulent prodigieusement, puis une maladie contagieuse les fait périr par myriades, et le petit nombre qui échappe au fléau reconstitue la race et foisonne à nouveau quelques années après[5].

Au nord de la lisière des forêts, dans la région des landes, la faune des mammifères se compose d'une espèce de caribou, souvent désignée sous le nom de cerf sauteur ou renne (*rangifer groenlandicus*), d'ours bruns qui vivent dans toutes les plaines abondantes en baies, enfin de bœufs musqués, de loups, de renards, de lièvres polaires et d'autres animaux à four-

[1] John Schulz, mémoire cité.
[2] *Account of Hudson's bay.*
[3] *The Wild North Land.*
[4] Milton and Cheadle, ouvrage cité.
[5] Taché; — W. Hooper, *Ten Years among the tents of the Tuski;* — John Schulz, rapport cité.

rure. Les ours blancs errent dans le voisinage de la côte. Malgré la neige qui recouvre le sol, épaisse de plus d'un mètre en maints endroits, les caribous, les ours, les bœufs musqués trouvent leur nourriture en déblayant de griffes ou de sabots la couche neigeuse afin d'atteindre le lichen nourricier. Toutefois, en hiver, la plupart des animaux du Grand Nord émigrent vers le sud. Un mouvement de va-et-vient s'établit pour le gibier et les chasseurs. Les oiseaux aquatiques, fort nombreux, se déplacent suivant la marche des saisons, et les poissons de mer remontent au loin dans les rivières. M. Macoun énumère 32 espèces qui peuplent les eaux du Mackenzie : saumons, corégones, perches et cyprins. Le poisson le plus apprécié, le poisson blanc (*coregonus albus*), constitue la richesse des sauvages du nord. Les voyageurs mentionnent aussi très fréquemment le poisson « inconnu » ou « édenté » qui ressemble au poisson blanc et n'est point un saumon, malgré son nom latin (*salmo Mackenzii*) : c'est plutôt une espèce de mulet; il remonte le fleuve jusqu'au Grand Lac des Esclaves; on le trouve aussi dans le Yukon[1]. Les serpents ne dépassent guère le 56e degré de latitude, cependant on en voit encore dans le haut bassin du Yukon; le dernier batracien, une espèce de grenouille, se rencontre sur les bords supérieurs de la rivière Plumée[2]. Dans les golfes de la mer boréale les navigateurs anglais ont trouvé les baleines, se jouant dans les golfes abrités par les traînées de banquises.

Si peu nombreux qu'ils soient, les habitants du territoire traversé par l'Athabasca-Mackenzie et par les autres affluents de l'océan Glacial appartiennent à trois familles distinctes, celles des Eskimaux, des Tinneh et des Algonquins.

Les Eskimaux de la Puissance du Canada, désignés par M. Petitot sous le nom de « Grands Eskimaux », sont les frères des Innuit du Groenland, de l'Archipel Polaire, de l'Alaska, et dans le district du Mackenzie ils s'appellent eux-mêmes Tchiglit, mot ayant le même sens qu'Innuit, c'est-à-dire « Hommes ». Au nombre d'environ deux mille, ils habitent le littoral depuis la rivière alaskienne de Colville jusqu'à la Coppermine et remontent les vallées des rivières jusqu'à une certaine distance de la côte; dans la vallée du Mackenzie, ils pénètrent au delà de l'estuaire proprement dit jusqu'au premier défilé des Remparts : leur véritable limite est celle des

[1] François Mercier, *Notes manuscrites.*
[2] J. Richardson, *Arctic Searching Expedition.*

toundras; les espaces recouverts de végétation arborescente appartiennent aux Peaux-Rouges [1]. Encore païens, ils méprisent fort leurs voisins d'origine indienne, auxquels ils donnent les noms les plus odieux, et les traditions locales, aussi bien que le témoignage direct des blancs, racontent de grandes batailles qui eurent lieu entre les deux races. Les Eskimaux qui vivent sur la rivière Plumée sont tonsurés à la façon des moines d'Europe : c'est, disent-ils, « afin que la bonté du soleil, le père commun, réchauffe leur cerveau et transmette jusqu'au cœur sa chaleur bienfaisante [2] ». Du reste, les mœurs des Tchiglit ne diffèrent point de celles des Innuit insulaires, et comme eux ils sont en voie de diminution. Des enceintes circulaires en pierre, élevées vers l'embouchure de la rivière du Gros Poisson, témoignent d'un état jadis plus avancé de la civilisation eskimaude [3]. Les tribus actuelles de la contrée, les Netchilik et les Kidelik, seraient incapables de construire ces ouvrages militaires. On trouve aussi des espèces de pyramides, peut-être des autels, au nord du Grand Lac des Esclaves [4].

Les Tinneh, mot qui dans leur langue a également le sens de « Hommes », sont désignés par quelques auteurs sous les noms d'Athabascans, d'après le lac et la rivière, et de Chippewayan ou « Peaux-Pointues », à cause de la forme de leurs manteaux; M. Petitot les appelle Déné-Dindjié, en répétant leur nom sous deux formes différentes [5]. Ils se subdivisent en un grand nombre de tribus, suivant les districts qu'ils habitent. La plus importante est celle des Athabascans proprement dits ou Montagnais de l'ouest, qui pourtant n'habitent que des plaines, entre la rivière Churchill et le lac des Esclaves. Leurs voisins, les Mangeurs-de-Caribous et les Couteaux-Jaunes, vivent principalement dans les steppes qui s'étendent à l'orient du lac Athabasca et du lac des Esclaves. C'est aussi près de ce lac, mais principalement sur les rives septentrionales, que chassent les Flancs-de-Chien, Plats-Côtés-de-Chien ou Côtes-de-Chien (*Dog-ribs*), ainsi nommés d'après une tradition qui fait d'un chien leur ancêtre; M. Petitot dit que ces Indiens sont tous bègues. A une époque récente, ils furent en grande partie exterminés par la tribu des Esclaves qui peuple les bords occidentaux du lac. Doux et timides, subissant l'insulte et l'oppression sans se plaindre, les Esclaves avaient mérité longtemps le nom mépri-

[1] Klutschak, *Als Eskimo unter den Eskimos*.
[2] E. Petitot, *Les Grands Esquimaux*.
[3] Back; — Nordenskiöld; — Rae, etc.
[4] H. P. Dawson, *Athæneum*, Aug. 1883.
[5] Dené, Diné, Dunè, Danè, Dnainé, Tin, Tiné, Gotiné, Kotchin, Kotsin, Dinji, Dinja, etc., etc.

sant qu'on leur donne; mais, à la fin, le pillage et les massacres les poussèrent à la révolte du désespoir, et les rôles changèrent : à leur tour les tyrans furent asservis. Dans la vallée du Mackenzie, la langue du troc est le jargon « esclave », composé de mots esclaves, cris et français[1]. C'est par suite d'une erreur sur le sens de mots français-canadiens que Franklin désigna la tribu des Esclaves par le nom de Strong-Bow ou d'Arcs-Forts, qui se retrouve sur quelques cartes. Nombre de Chippewayan se distinguent par une intelligence remarquable. King mentionne un de ces indigènes, musicien habile, qui sut se fabriquer un violon digne d'un bon ouvrier européen et en jouer avec goût[2]. Les Tinneh du Grand Nord s'habillent actuellement à l'européenne et possèdent de confortables maisonnettes; ils ne se percent plus les lèvres ni la cloison du nez pour y introduire des boutons, des os de cygne ou des coquillages enfilés.

Les Castors ou *Beavers*, les Porteurs ou *Carriers*, les Babines, les Naanné ou « Gens du Couchant », appelés aussi « Bâtards », les Mauvais-Monde sont des peuplades de l'Ouest qui parcourent les Montagnes Rocheuses et qui se rattachent d'un côté aux Esclaves, de l'autre aux Tinneh de la Colombie Britannique et aux Indiens Tanana du Yukon et des faîtes de partage. Les Peaux-de-Lièvre, ainsi nommés des fourrures dont ils s'habillent, et parsemés en petits groupes dans les steppes voisines du littoral eskimau, sont, comme les Esclaves, un peuple doux et naturellement soumis. Enfin le territoire du bas Mackenzie et, plus à l'ouest, la région qui s'étend en Alaska, appartiennent aux Loucheux, ainsi désignés par les premiers voyageurs canadiens à cause de l'obliquité méfiante de leurs regards. Mackenzie les avait aussi qualifiés d'une manière désobligeante en les appelant *Quarrellers* ou « Querelleurs », pour avoir été le témoin de leurs disputes avec les Eskimaux : ce sont les méchants Indiens dont on disait dans l'Alaska qu'ils « tuaient du regard ». Franklin explique ce nom de « Loucheux » par la prudence de ces indigènes, qui « regardent des deux côtés à la fois » pour éviter les flèches de l'ennemi. D'après Petitot, ils sont dix fois plus nombreux dans l'Alaska que sur les bords du Mackenzie; mais c'est sur les rives de ce fleuve qu'ils se mettent en rapport avec les blancs pour vendre leurs pelleteries. Ils pratiquent la circoncision, et quelques-uns de leurs voisins Tchiglit ont imité ce rite religieux, très rare dans les tribus indiennes; d'après Mackenzie, les Flancs-de-Chien étaient également circoncis. Cependant les Loucheux, de même

[1] E. Petitot, *Quinze Ans sous le cercle polaire.*
[2] Richard King, *Journey to the Shores of the Arctic Ocean.*



INDIENS CHASSEURS DE LA HAUTE TANANA.

Gravure de Thiriat, d'après une photographie communiquée par M. Mercier.

que tous les autres Tinneh, à l'exception de quelques groupes perdus dans les Montagnes Rocheuses, loin des missionnaires, ont embrassé la foi catholique avec ferveur. Lors du voyage de Mackenzie, les femmes de diverses tribus avaient encore l'habitude, après la mort d'un père, d'un mari ou d'un fils, de se couper une phalange. On rencontrait des vieilles qui n'avaient pas un seul doigt complet.

La troisième souche ethnique de l'Athabasca-Mackenzie se compose aussi de gens qui croient constituer à eux seuls la véritable humanité et qui dans leur langue se disent Eyinisouk, c'est-à-dire Hommes : les voyageurs canadiens les appellent Cris des Bois. Ce sont des Indiens doux et faciles, d'une probité parfaite et tous convertis au catholicisme, comme les Tinneh : on en compte à peine un millier. Mais ils ne forment pour ainsi dire que l'avant-garde de leur nation : le vrai pays des Cris est le haut bassin du Saskatchewan ; de cette région ils se sont graduellement répandus vers le nord par-dessus les portages. De tous les Indiens du Nord-Ouest ce sont les plus menacés par la marée montante de l'immigration. Déjà quelques centaines de blancs et de Chinois se sont établis sur le haut Athabasca et sur les bords de la rivière de la Paix, dans les pays d'Omineca et de Cassiar. D'après l'espérance unanime des Canadiens, ces traitants et colons sont les avant-coureurs de centaines de milliers et de millions d'hommes qui transformeront ces solitudes en campagnes florissantes.

Naguère les agents de la Compagnie de Hudson, désireux de maintenir le monopole, avaient systématiquement répandu le bruit que le climat était trop rude, le sol trop ingrat, pour que des blancs pussent s'établir dans ces régions du nord [1] ; malgré ces dires, il est certain que l'on pourrait cultiver avec succès la vallée de Peace-river, celle de la Grande Rivière des Esclaves et mainte autre région de ces hautes latitudes; la zone économique de la culture du froment atteint le fort Liard, près du 60$^{e}$ degré de latitude [2]. Le delta de l'Athabasca surtout promet de magnifiques récoltes, ainsi qu'en témoignent les céréales expédiées par la mission du fort Chippewayan aux diverses expositions agricoles; mais dans cette région basse, menacée par le retour offensif des eaux, il serait dangereux de défricher le sol sans l'avoir protégé par une enceinte de levées. Au fort Simpson, sous le 62$^{e}$ degré, on charge chaque année une barque de pommes de terre pour ravitailler le poste de Good-Hope, sur le bas Mackenzie; l'orge y monte en épis soixante-quinze jours après avoir été semée, quoi-

[1] *Official Reports before the committee of the British House of Commons*, 1857.
[2] J. Richardson, ouvrage cité.

que, à moins de trois mètres et demi de profondeur, le sous-sol soit complètement gelé sur une épaisseur d'au moins deux mètres. La neige est rarement épaisse en hiver; elle n'atteint pas un mètre et les chevaux peuvent hiverner en pleine campagne. Un autre avantage agricole de la contrée est que les sauterelles ne s'y abattent jamais. Toutefois les cultivateurs ne se porteront point vers ce pays aussi longtemps que dans le Manitoba et les provinces traversées par le chemin de fer canadien se trouveront encore de grands territoires de culture non occupés. Les opérations du cadastre, la construction de voies ferrées précéderont l'arrivée des immigrants et la fondation des villes.

D'ailleurs l'introduction de l'agriculture dans ces contrées implique des mœurs nouvelles et un changement absolu de système dans le gouvernement. L'immense territoire du Nord-Ouest ne fut jusqu'ici exploité et administré que par les « traiteurs » envoyés par les marchands de pelleteries. En réalité le sol et les gens appartiennent à une compagnie de monopole. En 1821, les deux Sociétés, du Nord-Ouest et de Hudson, l'une franco-écossaise par ses agents, l'autre franco-anglaise et dépendant de directeurs londoniens, mirent un terme à de longues hostilités pour se fondre en une seule société commerciale, et le monopole devint absolu. Il dura jusqu'en 1859, et même lorsqu'il fut censé aboli, il se maintint par la force des choses. En 1869, après une liquidation fructueuse et la reconstitution de la société, celle-ci fit abandon de tous ses privilèges au Canada, moyennant une indemnité d'environ 7 500 000 francs, une concession de lots comprenant 2 800 000 hectares dans la zone la plus fertile du territoire, la propriété de tous les « forts de traite » et d'un espace de 25 hectares autour des palissades. La compagnie cédait le territoire, mais les colons ne lui ont succédé que dans la partie méridionale de son ancien domaine; dans le bassin de l'Athabasca-Mackenzie, dont le gouvernement n'a pas commencé le cadastre, la toute-puissance commerciale de la Compagnie de Hudson n'a pas même été menacée.

Tout le commerce du Nord et du Grand Nord est monopolisé par cette société. Quoique le mouvement des échanges soit déclaré libre et que le premier venu puisse, en vertu de la loi, traiter avec les Indiens de l'Athabasca et du Mackenzie, ce droit théorique ne tente personne : il ne saurait entrer dans la fantaisie d'aucun spéculateur, riche ou pauvre, d'entrer en concurrence avec une association de capitalistes qui, de génération en génération, s'est assujetti tous les chasseurs sur un espace six fois vaste comme la France; il a même fallu de grands changements dans l'équilibre politique des nations pour enlever à la Compagnie de Hudson le monopole

commercial qu'elle possédait aussi dans l'Alaska et dans les États américains du Pacifique, jusqu'à la Columbia. La suppression officielle du monopole, dans le territoire britannique, n'a troublé en rien les conditions du trafic dans ces régions du nord, et peut-être même est-elle restée inconnue des indigènes. D'ailleurs, la Compagnie ignore également les divisions administratives, et son territoire est partagé en districts, non d'après les degrés de longitude et de latitude, mais d'après l'abondance et l'espèce du gibier. Chaque district a sa capitale, c'est-à-dire un comptoir ou « fort de traite », groupe de trois ou quatre constructions en bois, entourées par une palissade en carré, de 5 à 6 mètres de hauteur. La plupart des forts n'ayant de militaire que le nom, les palissades ne sont même pas garnies de meurtrières, et des canons n'arment point les tourelles carrées des angles; mais dans les endroits où le caractère des indigènes inspire quelque crainte, les postes sont mis en état de défense. Des « facteurs en chef » et des « traiteurs en chef » sont les agents principaux et prélèvent leur part proportionnelle sur les bénéfices. L'ensemble des employés de toute race, des « allants et venants », des « hivernants » et des « mangeurs de lard », comme on les appelait au dernier siècle[1], sans compter les chasseurs indiens, s'élevait en 1875 à un millier d'hommes environ, Anglais, Écossais, Acadiens, Anglo-Saxons ou Français; mais les métis franco-canadiens dominent et leur langue prévaut encore. Quant aux blancs de race pure, ils ne sont représentés que par des facteurs en chef et par les missionnaires catholiques, au nombre de vingt-cinq à trente.

Les chasseurs métis ou indiens qu'emploie la Compagnie sont des hommes qui ont peu d'égaux dans le monde pour la force, l'adresse, la résistance au froid et à la fatigue, la présence d'esprit en face du danger. Dans la forêt, il faut qu'ils devinent le chemin « plaqué » par leurs devanciers, la sente de l'ours ou du caribou; sous la neige, ils ont à retrouver le lichen que viendra paître le bœuf musqué. Dans la plaine déboisée, où l'on ne trouve même plus le « bois de vache », ils découvrent quand même du combustible, branchilles, racines ou mousse; ils se guident sûrement à travers un labyrinthe de dunes ou de rochers et en devinent l'issue; perdus dans le dédale d'un lac aux innombrables baies, ils reconnaissent au profil de l'horizon en quel endroit se trouve la vallée de l'effluent, et dirigent leurs barques vers le courant de sortie. En hiver, pendant la longue nuit, suivis par les ours ou les loups, ils orientent leur route d'après les étoiles; pour établir leur feu, ils creusent un trou dans la

[1] Alex. Mackenzie, Ferland, Taché, etc.

neige, puis à côté un autre trou, où ils se blottissent, enfermés dans leur sac de peau, parfois recouverts en entier par le poudrin pendant les tourmentes. Quand ils sont associés par petits groupes, ils peuvent s'entr'aider; mais parfois ils se trouvent seuls, et leur vie devient alors une lutte de chaque instant contre la mort. Qu'ils se trompent de route et ne reconnaissent pas dans la forêt ou la lande le signe indicateur laissé par d'autres chasseurs, qu'ils se blessent en buttant contre un rocher, qu'ils cèdent à la fatigue en transportant leur canot d'écorce autour d'une cascade, qu'ils donnent un faux coup d'aviron au passage d'un rapide, ou bien qu'ils perdent leurs munitions en manquant le gibier, et leur existence est en péril imminent.

La faim est l'un des plus redoutables dangers : aussi les Indiens et les voyageurs doivent-ils emporter dans leurs expéditions un aliment très substantiel sous un faible volume : c'est le « taureau » ou *pemmican*, le viatique indispensable à tous ceux qui s'aventurent au loin dans les solitudes. Le taureau est composé de viande séchée, — naguère du bison, — pilée menu et pressée dans un sac fait de la peau de l'animal et mêlée à de la graisse fondue, en quantité presque égale à celle de la viande; on y ajoute généralement des baies et du sucre. Le tout forme une nourriture tellement compacte et rassasiante, que l'Indien le plus vorace ne parvient pas à en manger plus de 2 kilogrammes par jour[1] : la ration normale est de moitié seulement. La préparation du taureau et des autres vivres, telle est la principale occupation des hommes laissés pendant l'hiver dans les forts de traite. Chaque année, la Compagnie de Hudson fait tenir un compte exact de tous les approvisionnements procurés par les chasseurs dans chacune des stations du Grand Nord, afin de régler la marche des voyageurs et donner rendez-vous aux Indiens fournisseurs de pelleteries. Souvent les trappeurs n'ont eu d'autre nourriture que les courroies dont ils se servent pour envelopper leurs paquets de pelleteries, ballots d'environ 40 kilogrammes, composés de peaux fines qu'enveloppent des fourrures plus grossières[2].

Dans la partie de l'immense territoire où nulle communauté de blancs ne s'est encore fondée, le prix des marchandises, couvertures, étoffes, tabacs, munitions ou pemmican, est toujours évalué en « pelus », c'est-à-dire en peaux, et ces peaux elles-mêmes sont une valeur idéale. Autrefois c'étaient de véritables fourrures de castor; mais chaque article, chaque

[1] Butler, *The Great Lone Land*.
[2] Hooper, ouvrage cité.

pelleterie ayant son tarif fixé à un certain nombre de « castors » ou *beavers*, on opère le troc sans l'intermédiaire du signe d'échange, qui d'ailleurs manque en certains districts : la valeur actuelle du « pelu » est d'environ 2 shillings anglais[1]. Suivant les changements des coutumes et de la mode, et en proportion de la rareté plus ou moins grande des animaux de chasse, les fourrures ont augmenté ou diminué de prix depuis que les voyageurs parcourent les forêts et les toundras du Grand Nord. Les chasseurs ne font plus cas de l'hermine, désormais dédaignée par les personnages auxquels sa peau fournissait leurs robes d'apparat : ainsi l'animal a été sauvé de la destruction qui l'attendait ; même les trappeurs s'écartent des districts où il foisonne, parce qu'il détruit les amorces destinées à la martre ou au vison. D'autres bêtes à fourrure, pourchassées à outrance, sont devenues fort rares ; le castor, jadis très menacé lorsque son poil était utilisé pour la fabrication des chapeaux, eut une période de répit dès que l'usage de la soie prévalut dans cette industrie ; cependant de vastes territoires, dans les régions les plus méridionales de son ancien habitat, ont perdu cet animal, et là où il subsiste encore, on a remarqué que ses travaux d'endiguement et de construction sont presque insignifiants en comparaison des monuments d'autrefois. La fourrure du renard noir a perdu de son prix depuis qu'on a trouvé le secret de teindre d'autres pelleteries d'un noir brillant et durable[2]. On craint le prochain dépeuplement du territoire, depuis que certains chasseurs emploient la strychnine pour prendre les renards et les loups. Lorsque l'appât est gelé, il agit lentement ; les animaux vont mourir parfois à de grandes distances de l'endroit où ils l'ont saisi, et leur propre chair, dévorée par d'autres fauves, propage la mort au loin. L'animal le plus habile à déjouer les pièges est le carcajou (*gulo luscus*), que les Cris et les Bois-Brûlés appellent « diable » : comme les autres Indiens et les métis, ils sont pénétréss d'un respect superstitieux pour cette bête de proie dont on raconte des traits prodigieux d'intelligence. Le carcajou est toujours en éveil pendant les grands froids de l'hiver, précisément dans la saison où ses congénères sont plongés en léthargie ; au lieu de fuir les trappeurs, il les suit afin de se nourrir du gibier pris au piège. La moufette (*mephitis*) est aussi une bête redoutée, moins pour sa puanteur horrible que pour sa morsure, qui donne une espèce de rage, différente de celle du chien, mais non moins dangereuse[2].

[1] E. Petitot, *Quinze Ans sous le cercle polaire.*
[2] E. Petitot, *Les Grands Esquimaux.*

La chasse des animaux et la vente des pelleteries se faisant pour le compte de compagnies privées qui se refusent à révéler les secrets de leur commerce, il est impossible de connaître exactement la valeur annuelle des produits fournis par les régions boréales de la Puissance ; cependant on a pu estimer la vente annuelle des fourrures, grâce à la liste des marchandises offertes sur le marché de Londres[1], où sont exposées toutes les peaux canadiennes, provenant en très grande partie des territoires du Nord-Ouest et spécialement des bords du Mackenzie. On n'a point encore tenté de faire pour les quadrupèdes à fourrure ce que l'on a fait pour les phoques des îles Pribilov, les renards bleus et les oies sauvages des îles alaskiennes, c'est-à-dire de les élever en des enclos distincts pour en exploiter régulièrement les produits tout en conservant la race. Il est probable du reste que la qualité des fourrures diminuerait si les animaux ne vivaient plus en complète liberté[2].

Les mines, telle est probablement la richesse qui entraînera les populations vers le bassin du Mackenzie. Les vallées du Liard et de ses affluents, surtout le bassin où se trouve le lac de Dease, paraissent renfermer de l'or en abondance : là sont les fameuses mines de Cassiar, ainsi nommées des Indiens Kaska, qui rôdent dans ces régions montagneuses : le village de Laketon, situé sur le delta du Dease-creek, au bord du lac, fut jadis un centre de population flottante très animé. Ainsi que le dit son nom, la vallée de la Coppermine est riche en gisements de cuivre et les anciens auteurs racontent que les rares indigènes se servaient du métal natif, sans le fondre, en le martelant à coups de pierre[3]. Des gisements de sel ont été découverts au nord et au sud du lac Athabasca ; on y rencontre aussi des couches de gypse, de lignite, de kaolin ; enfin, d'après les rapports des géologues, les dépôts d'huile minérale dépasseraient en puissance tous les autres terrains pétrolifères du Nouveau Monde : du Saskatchewan au cap Bathurst, sur un espace d'environ 2000 kilomètres du sud au nord, on en voit partout des traces[4]. A mesure que les sources d'huile de l'Ohio et de

[1] Hovey, *U. S. Geological Survey*.

[2] Fourrures exposées en vente à Londres en 1887 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Rats musqués | 2 485 568 | Martres | 98 542 |
| Putois | 682 794 | Ours | 15 942 |
| Visons | 576 225 | Carcajous | 15 525 |
| Renards d'espèces diverses | 157 068 | Lynx | 14 520 |
| Lièvres | 114 824 | Loutres | 14 459 |
| Castors | 104 279 | Phoques à crinière | 13 478 |
| Autres | 26 265 | | |

[3] Dobbs, *Account of Hudson's bay*.

[4] John Schulz, rapport cité.

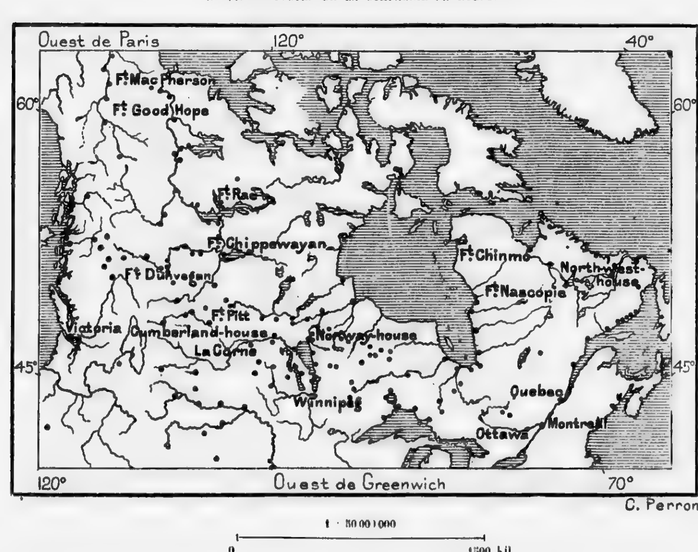
la Pensylvanie perdent de leur débit, celles du Mackenzie gagnent en importance relative. Aux yeux des Canadiens, le bassin à pétrole du Nord-Ouest doit être considéré déjà comme le trésor de la Confédération. Aussi le gouvernement se propose-t-il de ne point mettre en vente un espace d'environ 100 000 kilomètres carrés, compris entre le Petit Lac des Esclaves et le lac Athabasca, et de le réserver pour des concessions futures à des compagnies de capitalistes. Des sondages qu'on a faits récemment dans ces régions y ont révélé l'existence de sources de gaz inflammables très abondantes.

S'il n'y a point de villes dans l'immense étendue du Grand Nord, les forts de traite n'en ont pas moins une importance capitale, comme lieux obligés de rendez-vous et de ravitaillement pour les voyageurs, et comme centres naturels, choisis en vertu de leurs avantages pour la rencontre des chasseurs et des traitants : si des villes s'élèvent plus tard, ce sera près de ces endroits privilégiés, de même que les cités de Québec, Montréal, Toronto, Niagara, Winnipeg, se sont bâties autour des forteresses construites par les premiers explorateurs canadiens. Quelques-uns des forts de l'Athabasca-Mackenzie ont acquis une célébrité géographique, grâce au séjour qu'y firent les explorateurs fameux, les Mackenzie, les Franklin, les Back, les Richardson.

Un des forts importants comme lieux de passage et de séjour est Jasper-house, situé à plus de 1000 mètres en altitude, sur le haut Athabasca, au confluent d'un petit torrent des montagnes, la Miette, qui contourne une pyramide fameuse dite Roche à Miette, entourée d'éboulis. En face s'ouvre le col de la Tête-Jaune, par lequel on descend à l'ouest dans la vallée du Fraser : il fut longtemps question d'y faire passer le chemin de fer du Pacifique, avant qu'on se décidât pour le col du Cheval qui rue, et ces projets seront peut-être repris pour la construction d'une voie ferrée vers l'Alaska. Le poste et la mission du lac la Biche, le groupe le plus considérable de population dans tout le Grand Nord, est habité par 600 individus, Cris et métis français. Le village commande le carrefour des passages qui font communiquer le haut Athabasca, la branche septentrionale du Saskatchewan et la rivière des Anglais ou Churchill : c'est dans le voisinage que se trouve l'Athabasca-landing, devenu récemment l'escale la plus fréquentée du haut fleuve et le point de départ de la navigation du Mackenzie. Le fort Mac-Murray domine le confluent de l'Athabasca et de l'Eau-Claire, à la descente de ce fameux portage la Loche

qui fut pendant un siècle la voie maîtresse des voyageurs canadiens. A l'extrémité occidentale du grand lac Athabasca, les changements géologiques produits par l'empiétement des alluvions ont forcé les traitants à déplacer plusieurs fois leur comptoir, et maintenant ce poste, dit le fort Chippewayan, est bâti en face de la rivière d'entrée, à côté de la rivière de sortie. Près de là se trouve une mission, comprenant un orphelinat : en 1888 elle était habitée par 65 personnes, et constituait donc une véritable « cité » dans ces régions si faiblement peuplées. L'ancien fort Chippewayan, sur la rive méridionale du lac, était devenu, lorsque Mackenzie y résidait, « la petite Athènes du Grand Nord[1] ». Un autre poste, le fort Fond-du-Lac, est placé à l'extrémité orientale du bassin lacustre, au plus près des régions qui déversent leurs eaux dans la mer de Hudson. Enfin la rivière de la Paix et ses affluents sont bordés de postes qui occupent les points de passage : le principal est le fort Dunvegan, voisin des frontières de la Colombie Britannique.

N° 74. — POSTES DE LA COMPAGNIE DE HUDSON.




1 : 50 000 000

0 — 1500 kil.

Le fort Smith, au portage des rapides entre l'Athabasca et le Mackenzie, sur la rivière des Esclaves, est une escale très fréquentée. Plus au nord,

[1] L. R. Masson, *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest.*




LE FORT SIMPSON, AU CONFLUENT DU MACKENZIE ET DE LA RIVIÈRE AUX LIARDS.

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

V
I
I
r
(
e
d
L
E
M
m
ta
à
n
cr
N
ta
mi
de
va
co
Gr
me
Ou

U
dom
non
saur
dont
en r

[1] E

les forts Resolution, Providence, sur le Grand Lac des Esclaves, sont devenus fameux par l'expédition de Franklin, de même que le fort Reliance par celle de Back; mais ce dernier poste, fondé seulement pour faciliter l'exploration de la Great-Fish-river, est depuis longtemps abandonné : on n'en voit plus que les ruines; le fort Rae, sur le fjord septentrional du Grand Lac des Esclaves, a été restauré aux frais communs de l'Angleterre et du Canada pour l'établissement d'une station météorologique centrale dans le Grand Nord, où M. H. P. Dawson passa l'hiver de 1882 à 1883. Le poste principal dans la région qui s'étend entre le Grand Lac des Esclaves et le Grand Lac des Ours est le fort Simpson, au confluent du Mackenzie et de la rivière aux Liards : il commande le chemin de l'Alaska méridional par les sources du Stickeen. D'autres postes de moindre importance se succèdent sur les bords du Mackenzie; puis vient le fort Norman, à la jonction du grand fleuve et de l'affluent du Grand Lac des Ours. Le nouveau fort Good-Hope, qui remplace un ancien poste, emporté par une crue du Mackenzie[1] en 1836, occupe une position analogue à celle du fort Norman, au confluent du Mackenzie et de la rivière des Peaux-de-Lièvre, tandis que le fort Macpherson, sur la rivière Plumée, le plus sérieusement mis en état de défense, surveille depuis 1848 le pays des Esquimaux et des Loucheux, qui se rencontrent dans le delta du Mackenzie. Dans les vastes plaines nues de l'est, la Compagnie de Hudson ne possède d'autres comptoirs que le fort Enterprise, situé au centre du triangle formé par le Grand Lac des Esclaves, le Grand Lac des Ours et le golfe du Couronnement. Le fort Confidence, bâti sur le golfe nord-oriental du Grand Lac des Ours, est abandonné.

## IV

### BASSIN DU WINNIPEG, VERSANT DE LA MER DE HUDSON

ALBERTA, SASKATCHEWAN, ASSINIBOIA, MANITOBA, KEEWATIN.

Une partie de ce territoire, fragment de l'ancien Rupert's land ou domaine de la Compagnie de Hudson, est déjà délimitée administrativement non par des frontières naturelles, mais par des lignes géométriques. Il ne saurait en être autrement dans un pays qui n'a pas encore d'histoire et dont la surface n'est qu'à demi explorée. Les quatre territoires découpés en rectangles dans les terres canadiennes qui s'inclinent vers la mer de

[1] E. Petitot, *Les Grands Esquimaux*.

Hudson sont la province de Manitôba et les districts d'Alberta, de Saskatchewan, d'Assiniboia, désignés par l'appellation de pays du « Nord-Ouest » avec l'ensemble du bassin de l'Athabasca-Mackenzie. Du côté de l'est et du nord-est, l'espace reste ouvert pour y tailler de nouvelles provinces, à moins que ces étendues ne soient annexées à des États de la Confédération déjà constitués. Cet espace indéfini, qui va se confondre avec les toundras inexplorées entre la mer de Hudson et la rivière du Gros Poisson, est provisoirement désigné sous le nom de Keewatin ou « Vent du Nord », appellation justifiée par le rude climat de ces régions du froid. Au sud, la limite des provinces du Winnipeg est le 49$^{e}$ degré de latitude, la frontière commune de la Puissance du Canada et de la République des États-Unis. Si l'on devait suivre la véritable ligne de partage entre le bassin du Winnipeg et celui du Mississippi, la première borne serait placée dans les Montagnes Rocheuses du Montana, entre les hauts affluents des rivières Saint-Mary et Milk, tributaires respectifs du Saskatchewan et du Missouri. De ce point, le faîte de séparation se dirige au nord-est pour se maintenir, sur un espace de 700 kilomètres environ, dans le territoire de la Puissance, profilant sa ligne sinueuse entre les ravins des deux versants. Au delà, cette ligne se recourbe au sud-est dans l'État américain de North-Dakota, puis dans celui de Minnesota, pour contourner les bassins de la rivière Rouge et de la rivière la Pluie, affluents du Winnipeg. Dans le territoire canadien on ne retrouve le portage de faîte, entre ce versant et celui du lac Supérieur, qu'à une petite distance à l'ouest de ce dernier bassin.

La superficie de l'immense territoire ne saurait être encore évaluée dans ses limites naturelles, puisque, en maints endroits, elles n'ont pas encore été reconnues : on ne peut l'indiquer que d'après les délimitations géométriques officielles. L'espace ainsi circonscrit est d'environ 2 millions de kilomètres carrés, et certainement la population, aborigène et immigrée, ne s'y élève pas encore à 1 individu pour 10 kilomètres[1]. Cependant cette proportion sera bientôt dépassée, car l'immigration est considérable et l'étendue des bonnes terres, rendues en grande partie accessibles par des voies ferrées, assure à la contrée un mouvement continu de colo-

[1] Superficie et population approximatives du versant hudsonien, y compris les Indiens, en 1885 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| PROVINCE. | Manitoba | 519 100 kil. carrés | 104 502 habitants |
| DISTRICTS. | Saskatchewan | 226 000 » » | 10 647 » |
| » | Alberta | 259 000 » » | 15 533 » |
| » | Assiniboia | 246 050 » » | 22 083 » |
| » | Keewatin | 1 000 000 » » | 4 000 » |
| | Ensemble | 2 119 410 kil. carrés | 156 565 habitants |

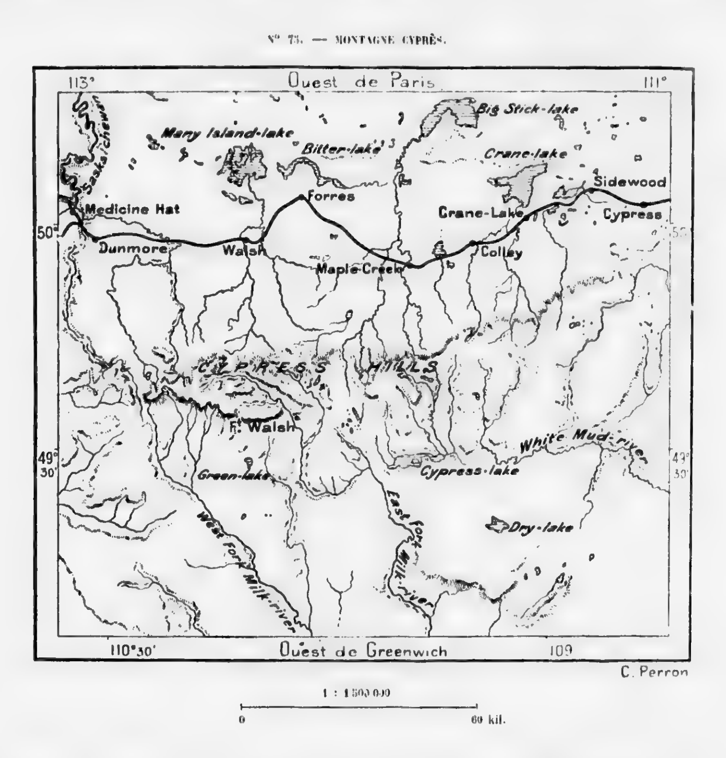
nisation. Le chemin de fer du Pacifique, traversant le pays de l'est à l'ouest, du lac Supérieur aux Montagnes Rocheuses, est la grande ligne le long de laquelle se distribue la vie, et chaque nouvel embranchement la fait se ramifier à droite et à gauche comme le sang dans les artères et les artérioles. Une voie rapide remplace les chemins naturels des lacs, des rivières et des portages, sur lesquels le trafic se mouvait avec lenteur. Si le gouvernement canadien ne s'était hâté de construire la ligne ferrée qui rattache le Manitoba aux provinces orientales, les populations de cette contrée n'eussent pas manqué de graviter vers les États-Unis, avec lesquels les communications sont relativement faciles par la vallée de la rivière Rouge et celle du haut Mississippi. Et malgré ce lien matériel du chemin de fer, qui est en même temps, par la force des choses, un lien social et politique, c'est avec précaution que les provinces sœurs doivent traiter celles du Grand Ouest, afin de ne pas accroître le mouvement d'attraction qui pourrait les entraîner vers la puissante république limitrophe.

La chaîne des Montagnes Rocheuses ne projette pas de rameaux proprement dits dans les plaines orientales. Des terrains onduleux viennent se heurter au pied des monts comme des vagues qui frappent les rocs d'un promontoire : la transition est brusque entre les escarpements et les plaines. Les hauteurs qui font saillie dans les territoires situés entre les Rocheuses et le Winnipeg ressemblent à des fragments de plateaux laissés debout par les eaux d'érosion : ce sont des masses relativement peu élevées au-dessus des espaces environnants et se terminant par une terrasse supérieure d'un faible relief. Dans l'ensemble, on peut considérer toute cette région comme formée de trois degrés à rebords parallèles qui se succèdent de la base des Rocheuses à la dépression du Winnipeg : 1000 mètres, 500 mètres, 200 mètres, telles sont les altitudes moyennes des trois marches de l'immense escalier. Les divers massifs laissés debout sur les arêtes des degrés n'ont l'aspect de collines et de montagnes que vus de la terrasse inférieure; de l'autre côté ils se confondent avec les plaines ou, du moins, n'apparaissent qu'en faibles ondulations.

La terrasse occidentale, qui s'étend à la base des Montagnes Rocheuses, présente une largeur moyenne d'environ 700 kilomètres et s'abaisse brusquement par des berges ravinées au-dessus des plaines que parcourent la Souris, la rivière Qu'Appelle, et les deux branches du Saskatchewan, dans le voisinage de leur confluent. Sur ce plateau, incliné en pente très douce dans la direction de l'est, les élévations qui, vues de loin au-dessus

des plaines rases, présentent le plus l'aspect de véritables montagnes, surtout quand des vapeurs intermédiaires les voilent à demi, sont les Cypress-hills ou « montagnes Cyprès » ; leurs dômes les plus hauts ont près de 1200 mètres en altitude, soit environ 300 mètres au-dessus des plaines nues, parsemées d'étangs salins. Ces collines, presque isolées, constituent un faîte de partage entre les affluents du Saskatchewan et ceux du

N° 73. — MONTAGNE CYPRÈS.




1 : 1500000

0 — 60 kil.

Missouri ; elles sont environnées de « coulées », c'est-à-dire des lits fluviaux, les uns à sec, les autres encore remplis, qui rayonnent en tous sens, et ne se rattachent par aucun dos de pays bien marqué aux Trois Buttes (2100 mètres), pitons éruptifs qui se dressent au sud-ouest, dans l'État américain de Montana. Les Hand-hills ou « collines de la Main », qui s'élèvent entre les deux branches principales du Saskatchewan, au nord de la voie ferrée du Pacifique, sont également entourées de terres arides, argiles dures de l'époque crétacée, où nul arbuste ne peut insérer ses racines. Tel est le caractère des autres massifs calcaires ou greyeux qui dépassent de quelques dizaines

ou centaines de mètres le niveau moyen du plateau. Des rangées de dunes, çà et là mobiles, se profilent en quelques endroits au-dessus de la prairie. Les « montagnes » de la terrasse occidentale, qui ont l'aspect le plus riant, sont les Wood-mountains, situées dans le bassin du Missouri, puisque des affluents de ce fleuve les contournent au nord. La limite commune des États-Unis et du Canada traverse ce massif dans la direction de l'est à l'ouest; jadis il méritait son nom de « montagnes Boisées », et dans quelques vallons écartés il le mérite encore. Les Wood-mountains devaient à leur situation géographique d'être un lieu de refuge pour les Indiens qui fuyaient les États-Unis : c'est là que le fameux chef sioux Sitting-Bull établit son camp, en 1862, après une rencontre où tout un détachement de soldats américains avait été exterminé. Les vallons de montagnes et les prairies avoisinantes étaient aussi parcourus par des myriades de bisons qui fournissaient aux Peaux-Rouges la nourriture en surabondance. Maintenant Indiens et bisons ont disparu, mais dans les défilés qui réunissent les pâturages on distingue encore les sentes creusées dans la terre ou dans le roc par le pas des animaux, et les bas-fonds marécageux ont toujours ces cavités que les animaux creusaient à coups de corne et dans lesquelles s'amassaient les boues où ils se roulaient avec délices.

Le rebord de la terrasse occidentale se profile avec une régularité parfaite du sud-est au nord-ouest, parallèlement à l'axe des Montagnes Rocheuses : on lui donne les noms de « Coteau du Missouri, Coteau des Prairies ou Grand Coteau ». Il se développe en une ligne presque ininterrompue d'environ 1000 kilomètres, des bords du Saskatchewan dans le Canada à ceux du Missouri dans la République Américaine. Le Grand Coteau n'a pas l'aspect d'une simple berge, il offre du côté déclive un dédale de buttes et de promontoires aux sommets arrondis, consistant en amas de blocs et de graviers qui furent évidemment entraînés par les glaces à une époque antérieure. Les matières plus fines, argiles et sables, furent portées plus loin et réparties par les eaux sur les terrasses inférieures. Le Grand Coteau n'est interrompu que par un petit nombre de brèches pour le passage des rivières : les eaux se sont écoulées dans la dépression qui s'étend au devant du Coteau, de manière à former des mares, presque toutes salines ou saumâtres; en outre, des vasques desséchées et remplies d'efflorescences blanchâtres rappellent l'existence d'anciens lacs. Sur le plateau les étangs salins, les dépressions lacustres, vides désormais, se succèdent aussi en forme de chapelets, attestant le passage d'anciens courants glaciaires, taris pendant la période géologique contemporaine.

Il est évident que le long barrage du Coteau est le front d'une immense moraine poussée jadis hors des Montagnes Rocheuses dans la dépression médiane de l'Amérique. Les blocs qui composent l'énorme amoncellement étendu sur la plaine appartiennent à tous les âges depuis la période laurentienne; mais les sables, les argiles et les roes superficiels du plateau sont de formations crétacée et tertiaire : on y trouve de vastes étendues renfermant des assises de lignite, d'où le nom de « plateau du lignite tertiaire » que l'on donne parfois à l'ensemble de la terrasse supérieure. Des ossements de grands animaux ayant appartenu à des espèces disparues ont été découverts en maints endroits de ce plateau : les Indiens vénèrent ces débris, qu'ils croient être le corps de quelque manitou puissant.

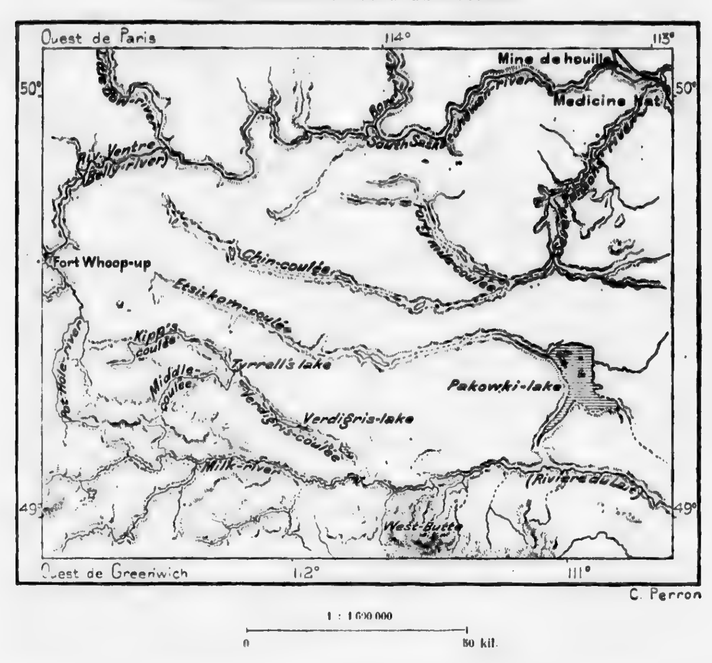
La marche intermédiaire, que limite à l'ouest le Coteau des Prairies, est beaucoup moins large que celle de l'occident : de berge à berge elle s'étend sur un espace de 350 kilomètres environ. De même que la terrasse la plus haute, elle offre des buttes isolées, portant sur leurs pentes des traces d'érosion, et restant comme les témoins d'un « niveau » jadis supérieur dans l'immense plaine en grande partie déblayée. Le rebord extérieur, largement ébréché par des vallées fluviales, n'a pas la régularité du Grand Coteau. Il se divise en massifs distincts qui ne sont montagnes que par leur versant oriental, tandis que de l'autre côté ils se montrent en simples renflements. Ce sont les Pembina-hills, à l'ouest de la rivière Rouge, les Riding-mountains, les Duck-mountains, les Porcupine-hills, à l'ouest du Manitoba et du Winnipegosis. Les groupes épars sur le plateau portent aussi pour la plupart les noms d'espèces animales : Turtle-mountains, Moose-mountains, Pheasant-hills, Beaver-hills. Au nord, la terrasse qui porte tous ces monts s'abaisse par des escarpements abrupts dans la vallée du Saskatchewan.

La terrasse orientale, degré inférieur par lequel on s'élève aux plateaux du Grand Ouest, est celle qui borde la vallée de la rivière Rouge et la dépression de Winnipeg. Ancienne terre alluviale déposée par les courants, elle consiste en une couche d'humus épaisse, renfermant en abondance les cendres d'herbes brûlées chaque année par les feux de prairies. Le sous-sol se compose également d'alluvions, devenues marneuses par leur mélange avec les innombrables coquilles de mollusques d'eau douce. Il est peu de terrains dans le monde dont la fertilité naturelle soit plus grande; mais une partie considérable de la vallée est occupée par des marais qu'il sera très coûteux de conquérir à la culture; du moins fournissent-ils d'amples récoltes d'herbes grossières.

Le fleuve principal de la contrée est celui auquel on donne dans son

cours supérieur, entre les Rocheuses et le Winnipeg, l'appellation de Saskatchewan (Kisiskatchiouan) ou la « rivière qui court vite. » Deux branches maîtresses portent ce nom : Saskatchewan du Nord et Saskatchewan du Sud ; la première est alimentée par des glaciers plus puissants et parcourt des régions où les pluies sont plus abondantes. Ses principaux gaves, entre autres le Brazeau, naissent dans les Rocheuses, immédiatement au sud des sources de l'Athabasca, en des cirques de montagnes où s'épanchent

N° 76. — COULÉES DE LA GRANDE PRAIRIE D'ALBERTA.




des glaciers, et coulent au nord-est pour unir leur flot laiteux avec le ruisseau d'Eau-Claire, qui roule en effet une onde transparente. En aval du confluent, le North-Saskatchewan, serpentant entre des berges de sable, d'argile, de marne, ne purifie point son courant, surtout en période de crue, et les tributaires du plateau lui apportent aussi des filets d'eau louche. Quelques lacs lui envoient au printemps un flot salin, qui tarit pendant l'été : un seul lac de ces plateaux, le Beaver-lake ou « lac des Castors », se déverse dans le Saskatchewan par un émissaire permanent. A l'endroit où il reçoit cet affluent, le North-Saskatchewan contourne le massif des Beaver-

hills, au delà desquels il se replie vers le sud-est pour couler à la base des coteaux qui forment la limite entre la première et la deuxième terrasse. Dans cette partie de son cours il s'unit à la tortueuse rivière de la Bataille (Battle-river).

La branche méridionale ou South-Saskatchewan, plus connue des voyageurs, parce que le chemin de fer transcontinental en remonte la vallée, se forme, comme la branche du nord, de torrents nombreux qui jaillissent des arches terminales des glaciers dans les cirques des Rocheuses. La Bow-river ou rivière à l'Arc est la rivière maîtresse du bassin, celle dont le chemin de fer transcontinental emprunte la vallée pour gravir les rampes du Cheval qui Rue. Née dans un lac glaciaire, à l'ouest du mont Hector, elle coule au sud-est dans la vallée de Banff, célébrée par les voyageurs, reçoit les eaux de Devil's lake, tortueux bassin qui remplit un abîme entre des monts escarpés, puis gagne la région des plateaux par une cluse qu'on appelle le *Gap* ou la « Brèche ». En aval, elle s'unit au gave descendu de la passe de Kananaskis, puis à la Belly-river ou des Gros-Ventres, venue des vallées méridionales et du col de Kootenay. Tous les courants glaciaires se sont rejoints à 200 kilomètres à l'est des monts. Au delà, dans la Grande Prairie d'Alberta, la vallée tributaire du Red-deer apporte ses eaux au South-Saskatchewan; mais de nombreux ravins, où jadis passaient des rivières permanentes, n'ont plus aujourd'hui que des ruisseaux temporaires ou des mares sans écoulement, qui se dessèchent en été, laissant sur le sol des efflorescences séléniteuses : le nom de « coulée » ou « coule » est entré dans la langue anglaise avec le sens de vallée à flot rare, à flaques salines. En aval du Red-deer, le South-Saskatchewan se creuse une gorge profonde entre les terrains morainiques du plateau, puis, après avoir percé le Grand Coteau, il se reploie vers le nord pour former avec l'autre rivière le *main* ou « grand » Saskatchewan[1]. Il est probable que jadis la rivière méridionale continuait son cours par le Qu'Appelle, tributaire de l'Assiniboine; lors des premières explorations du Grand Ouest, Palliser et Hector crurent avoir trouvé dans cette vallée une voie navigable entre le Saskatchewan et la rivière Rouge[2]. Sur cette terrasse à pente indécise les eaux changent facilement de direction : il suffit d'un éboulis, du déplacement d'un monticule de sable pour que les courants se portent d'un autre

[1] Débit moyen des deux Saskatchewan au confluent, d'après Youle Hind :

| | | |
|---|---|---|
| South-Saskatchewan. . . . . . . . . . . . . . . . | 960 | mètres cubes par seconde. |
| North-Saskatchewan. . . . . . . . . . . . . . . . | 708 | » » |
| Main-Saskatchewan, en aval de la jonction. . . . . | 1668 | » » |

[2] *Petermann's Mittheilungen*, 1860.




VALLÉE DE LA RIVIÈRE A L'ARC. — VUE PRISE DES SOURCES THERMALES DE BANFF.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Notman et Son.

côté et changent ainsi de bassin. Ce sont des dunes qui en cet endroit ont séparé en deux le cours du South-Saskatchewan et en ont rejeté le flot vers la grande vallée du nord. Le ruisseau qui passe dans l'ancien lit abandonné par le Saskatchewan est l'Aïtkov ou « la Rivière qui Tourne »[1].

Dans la dernière partie de leur cours les deux Saskatchewan coulent presque parallèlement l'une à l'autre dans la direction du nord-est. En aval de la péninsule ou « corne » que forme le confluent, le fleuve offre une largeur moyenne d'un peu plus de 500 mètres, et coule entre deux hautes berges taillées dans l'épaisseur de la terrasse : çà et là les eaux s'étalent en de larges bassins, entourant de leurs courants partiels des bancs de sable et des îles vertes de peupliers et de saules. Les plaines bordières s'étendent fort loin à droite et à gauche du fleuve, au sud jusqu'aux Pasquia-hills, au nord jusqu'à des coteaux et des dunes de moindre hauteur. De falaise à falaise l'espace est en maints endroits d'au moins une centaine de kilomètres. De chaque côté, ces hautes berges riveraines de la grande vallée sont longées par des courants fluviaux, parallèles au Saskatchewan et qui semblent être, comme lui, les restes d'un ancien courant glaciaire. Au sud, c'est la rivière Carrot, qu'une coulée transversale unit au fleuve majeur. Au nord, c'est le Big Sturgeon-river ou « grande rivière des Esturgeons » ; en outre, de nombreux lacs parsèment de ce côté les vasques du plateau. Une de ces grandes nappes d'eau, le Pine-island-lake, au-dessous du confluent de la rivière de l'Esturgeon, s'anastomose avec le Saskatchewan par plusieurs bayous qui changent de place suivant les crues. Quand l'eau du Saskatchewan est gonflée par les neiges et les pluies, elle se porte au nord dans le Pine-island-lake; pendant la période des maigres, c'est l'eau lacustre qui reflue dans le courant fluvial. Des chaînes de lacs qui se rattachent au Pine-island-lake se succèdent au nord-est et au nord vers le Nelson et le Churchill. Lors des grandes crues, une communication temporaire par eau s'établit entre ce dernier fleuve et le lac Cumberland, affluent du Saskatchewan[2].

En aval de ce delta intérieur, le Saskatchewan décrit sa courbe la plus avancée vers le nord, dit le Big Bend, puis forme un autre méandre pour pénétrer dans une cluse où l'eau, rétrécie entre des rochers, s'enfuit en tourbillonnant sur les bords par des remous redoutés des bateliers : c'est le « Pas » des voyageurs canadiens. Au delà, le Saskatchewan serpente entre des rives basses, dans une plaine qui fut jadis un lac et dont il reste quel-

[1] Youle Hind, *Assiniboine and Saskatchewan exploring Expedition of* 1858.
[2] Taché, *Esquisse du Nord-Ouest*.

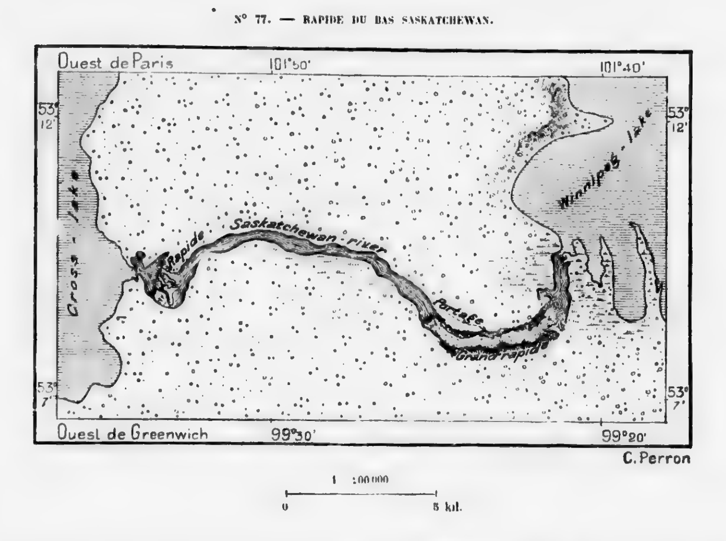
ques réservoirs aux bords marécageux : tel est, à l'est, le Moose-lake ou lac de l'Orignal; tel est aussi le Devil's Drum ou Tambour du Diable, suivis du Cedar-lake, ainsi nommé des bouquets de cèdres, — arbres rares sur le versant hudsonien, — qu'on aperçoit sur les rives basses. Le Cedar-lake, qui fut le lac Bourbon des voyageurs français, n'est séparé d'un bassin bien plus vaste, le Winnipegosis, que par un isthme de mousse, le Mossy-portage, de 7 kilomètres en largeur, qu'il serait facile de percer par un canal : on rendrait ainsi le Winnipegosis tributaire du Saskatchewan, la différence du niveau étant d'un mètre environ; au printemps, tous ces lacs sont réunis en une seule nappe d'eau. A la sortie du Cedar-lake, le Saskatchewan franchit un seuil calcaire par un cours rapide que peuvent remonter les barques, puis s'étale de nouveau pour former le Cross-lake. Là le fleuve se trouve encore à 16 mètres au-dessus du lac Winnipeg, qui n'est pourtant qu'à une vingtaine de kilomètres à l'est : c'est donc par un courant rapide, sur un plan très incliné, qu'il fuit pour entrer dans la mer intérieure. Il glisse sur un premier, puis sur un deuxième rapide, et la dernière portion du cours fluvial, sur un espace d'environ quatre kilomètres et demi, est une formidable éclusée descendant entre deux falaises de calcaire jaunâtre portant quelques arbres sur leurs corniches. A une époque géologique antérieure, le fleuve plongeait sans doute directement dans le lac Winnipeg, du haut du rocher que ses eaux ont graduellement érodé puis transformé en un long couloir, jusqu'aux deux péninsules d'alluvions qui bordent le courant à son embouchure.

A lui seul le Saskatchewan apporte au Winnipeg plus de la moitié des eaux affluentes, mais plusieurs autres tributaires versent aussi un flot considérable. L'un d'eux est le petit Saskatchewan, qui débouche à peu près vers le milieu de la rive occidentale du lac et dont les eaux d'inondation recouvrent au loin les terres basses. Cette rivière est l'effluent du lac Manitoba, qui a donné son nom à l'État central et prépondérant du versant hudsonien. La dépression qu'il occupe se développe parallèlement au grand lac Winnipeg : l'un et l'autre bassin lacustre sont les restes de la mer intérieure qui s'étendait jadis dans toute la région médiane de la contrée. Au nord-ouest, le Manitoba n'est séparé que par un isthme étroit d'un autre lac, le Winnipegosis ou petit Winnipeg, orienté dans la même direction : ensemble, les deux lacs ont une longueur d'environ 400 kilomètres, presque égale à celle du Winnipeg lui-même; mais leur nappe est plus étroite que celle du grand lac, leurs bords sont plus sinueux et leurs eaux moins profondes; parfois en été, les eaux du Winnipegosis sont quelque peu sau-

mâtres, par l'effet d'abondantes sources salines qui jaillissent près de la rive occidentale, au pied des coteaux aux Canards[1]. Les vents redressent parfois ces nappes lacustres en fortes vagues, dont la violence était attribuée par les Indiens à la colère d'un « manitou » : de là le nom du Manitoba, que d'ailleurs on explique de diverses manières. D'après quelques écrivains, ce nom serait dû à la voix musicale des flots qui viennent frapper des falaises d'un calcaire compact et sonore : l'Indien entend avec un frisson respectueux « chanter le manitou ».

Des deux lacs juxtaposés, le Winnipegosis est le plus élevé, d'environ

N° 77. — RAPIDE DU BAS SASKATCHEWAN.




1 : 200 000
0 — 5 kil.

6 mètres, et ses eaux se déversent dans le Manitoba par la grande rivière Poule-d'Eau ou Water-hen. Le Manitoba lui-même, plus haut de 13 mètres que le Winnipeg, se décharge par la Falle à la Perdrix, la rivière qui, plus bas, au sortir d'un autre lac, prend le nom de Petit Saskatchewan ou Dauphin. Les berges du cours d'eau sont relativement élevées et de grands peupliers y croissent sur un terrain caillouteux; mais à droite, à gauche, toute la campagne basse qui s'étend entre le lac et les étangs n'est qu'un *muskeg*, une prairie tremblante, où des pruches et des tamaracs rabougris, aux maigres branchilles chargées de mousses pendantes, croissent en un sol pourri, à travers lequel on enfonce un bâton à plusieurs pieds

[1] Thomas Simpson; — Youle Hind, ouvrages cités.

de profondeur. On a proposé de couper au sud du lac Manitoba l'isthme de terre d'environ 4 mètres de saillie qui sépare ce bassin du cours de l'Assiniboine : de cette manière on accroîtrait du double le réseau des voies de navigation autour de la cité de Winnipeg.

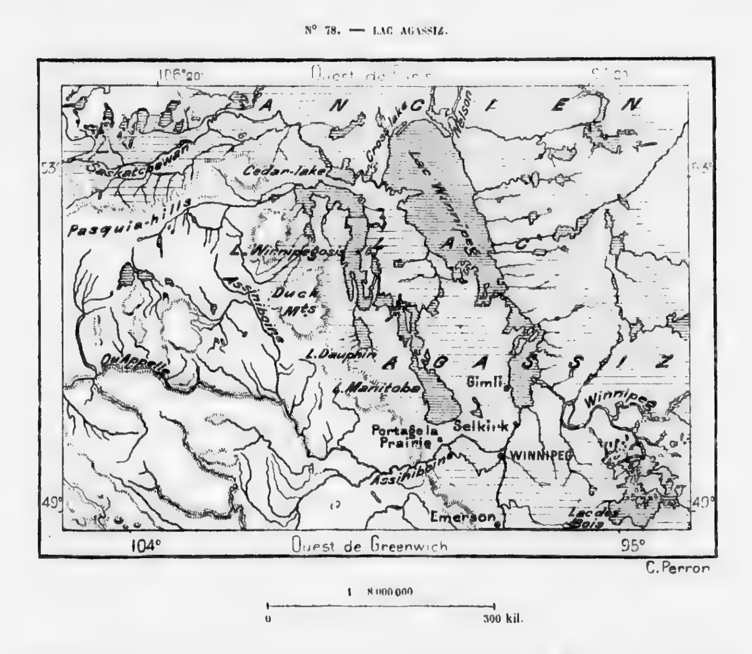
La rivière Rouge du Nord (*Red River of the North*), à laquelle il serait utile, afin d'éviter la confusion, de restituer quelque ancien nom indien, n'apporte pas autant d'eau que le Main-Saskatchewan; mais, au point de vue géologique, elle peut être considérée comme la rivière maîtresse de tout le système hydrologique, car elle se trouve dans l'axe de la dépression occupée par le lac Winnipeg, axe qui coïncide en même temps avec la coulière médiane du continent entre les Rocheuses et les Appalaches. La rivière Rouge prend son origine en plein territoire des États-Unis, au milieu du Minnesota : l'altitude de la « hauteur des terres » où s'unissent ses premières eaux est d'environ 400 mètres; le ruisseau initial, issu de l'Elbow-lake ou « lac du Coude », coule d'abord dans la direction du sud, et de lac en lac finit par atteindre le bassin dit Otter-tail-lake ou « lac de la Queue de Loutre », puis échappe à cette nappe d'eau peu profonde pour fuir vers le sud-ouest, l'ouest et le nord. Dans l'ensemble de son cours supérieur, la rivière Rouge décrit un demi-cercle parfait, en sens inverse de celui que dessine le haut Mississippi, plus à l'est. La région commune des sources est une contrée lacustre par excellence : on y compte plus de sept cents lacs, dont quelques-uns d'une grande superficie; en maints endroits, la surface liquide est plus étendue que celle des terres asséchées. Il serait facile d'ouvrir des canaux de navigation entre tous ces bassins, de la rivière Rouge au Mississippi et du Mississippi à la rivière Saint-Louis et au lac Supérieur.

Les géologues considèrent comme un fait hors de doute que la rivière Rouge fut jadis un affluent du Mississippi par le Minnesota. Entre le lac Traverse, d'où sort un affluent de la rivière Rouge, et le lac Bigstone, origine du Minnesota, le seuil n'a pas même 2 mètres d'inondation, et parfois, pendant les crues, l'eau du bassin septentrional s'écoule dans celui du sud; l'ancien courant se trouve momentanément rétabli. On constate que la haute vallée du Minnesota offre l'aspect d'un grand lit fluvial, dans lequel le faible ruisselet de nos jours semble comme perdu, et cette vallée se continue au nord par celle de la rivière Rouge. On suit du regard le large sillon creusé jadis par les eaux qui s'épanchaient du vaste lac dont on ne voit plus aujourd'hui que les restes. L'excédent liquide de ce lac, auquel Warren a donné le nom rétrospectif de « lac Agassiz », devait s'écouler vers le sud, car au nord il se trouvait barré par le rempart de glaces qui couvrait alors toute l'Amérique boréale. Mais lorsque cette barrière cristalline eut

reculé graduellement vers le nord et que la masse liquide surabondante eut trouvé une issue par le lac Winnipeg et les rapides du Nelson, le seuil de partage put émerger au sud entre le Minnesota et la rivière Rouge du Nord ; celle-ci cessa d'être un tributaire du Mississippi, comme l'est actuellement son homonyme, la rivière Rouge du Sud[1].

Échappée à la région lacustre, la rivière s'écoule vers le nord en serpentant dans une vallée dont la direction générale est celle du méridien. Du

N° 78. — LAC AGASSIZ.




méandre de Breckenridge à la frontière commune des États-Unis et de la Puissance du Canada, la distance en droite ligne est de 302 kilomètres : elle est de 741 kilomètres avec les détours. La pente est peu considérable ; à l'endroit où la limite politique est franchie, l'altitude du sol est encore de 241 mètres. Le cours du fleuve est tranquille et régulier, dans une vallée de prairie qui contraste singulièrement par son uniformité avec l'aspect de la plupart des autres rivières dans leurs hautes vallées de montagnes. Nulle part les rives n'offrent de rochers, si ce n'est de rares blocs erratiques désignés dans le pays sous le nom de *hard-heads* ou « têtes dures » : le

[1] Winchell, *Popular Science Monthly*, June and July 1873.

sol se compose partout d'alluvions modernes reposant sur des apports du lac d'autrefois. Dans la partie supérieure de son cours, la rivière, régularisée par les nombreux réservoirs lacustres qu'elle emplit, n'a que de faibles oscillations annuelles ; mais il n'en est plus ainsi dans la traversée des prairies. Il arrive, pendant l'hiver, que le flot de crue s'élève à 10 mètres, même à 15 mètres au-dessus de l'étiage, et l'on a vu des bateaux à vapeur voguer dans la vallée au-dessus des champs. Ces formidables inondations proviennent de l'inégale fusion des glaces : la couche cristalline disparaît d'abord dans les parties les plus méridionales du bassin, mais le barrage se maintient plus longtemps au nord, et les eaux, retenues par cet obstacle, s'accumulent en amont avec les glaces brisées. Les rives sableuses s'effondrent dans le courant, et le lit se reforme chaque année avec de nouveaux méandres. L'eau de la rivière est alors d'un blanc sale, et non rouge, comme pourrait le faire croire son nom : c'est, dit la légende indienne, non la couleur du flot, mais le sang versé sur ses bords, lors d'une bataille entre Saulteux et Assiniboines, qui aurait valu au cours d'eau son appellation ; cependant des auteurs citent aussi un petit tributaire au flot rougeâtre, dont le nom aurait passé au courant principal. A la sortie du territoire américain, le débit moyen de la rivière Rouge, pour un bassin de 102 000 kilomètres carrés en superficie, est évalué à 78 mètres cubes par seconde[1].

Les rivières Roseau, au Rat, et celle qui a reçu le nom de Seine et traverse en effet des terres habitées par des Franco-Canadiens, viennent du côté de l'île rejoindre la rivière Rouge dans le Manitoba ; de l'autre versant descend la rivière Sale, jadis bien mieux désignée par le nom de rivière « Salée », dû aux sources salines qui l'alimentent. Le principal affluent naît aussi sur les plaines de l'ouest : c'est l'Assiniboine, qui a donné son nom à l'un des districts, futurs États du versant hudsonien. Il prend sa source dans une partie élevée du plateau qui s'étend à l'ouest du lac Winnipegosis et de ses terrasses riveraines, et commence d'abord par couler dans la direction du sud et du sud-est comme pour se déverser dans le Mississippi. Les plaines qu'il traverse étaient naguère habitées seulement par les Saulteux et la nation sioux des Assiniboines, auxquels est due son appellation : elle est également connue sous le nom de rivière Pierreuse ou *Stony-river*, non à cause de ses falaises ou des roches de son lit, mais plutôt pour la maigreur de son courant : pendant la plus grande partie de l'année, les eaux serpentent en minces filets entre des berges argileuses

[1] Greenleaf, *Water-Power of the Northwestern States, United-States Census for* 1881, vol. XVII.

ou sableuses, que fissure la chaleur, puis qui s'écroulent en larges pans lorsque le courant grossi par les neiges vient en éroder la base. La rivière Qu'Appelle, ou Calling-river, dont le nom indien, ayant le même sens, est expliqué par une légende relative aux appels d'un manitou invisible[1], rejoint l'Assiniboine dans la partie moyenne de son cours, mais sans en grossir beaucoup le flot, quoiqu'elle ait un cours développé d'au moins 600 kilomètres. En aval, les eaux réunies s'appauvrissent graduellement par l'évaporation jusqu'au confluent. Le débit de l'Assiniboine ne dépasse guère en été une cinquantaine de mètres cubes par seconde.

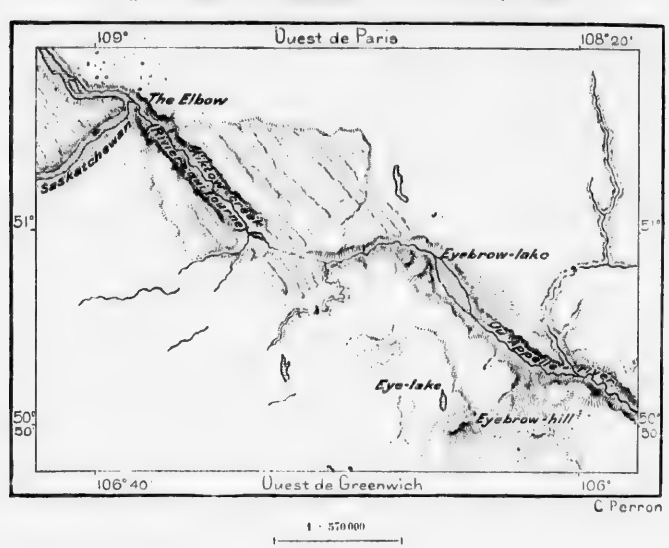
La rivière Qu'Appelle est, on le sait, l'un de ces remarquables cours d'eau qui présentent une ligne de communication continue avec une autre rivière par une nappe à double versant. A l'est du grand « Coude » ou Elbow du South-Saskatchewan, des monticules de sable, dont les plus hauts ont une vingtaine de mètres au-dessus du sol, ont exhaussé peu à peu le lit d'une profonde vallée excavée à plus de 30 mètres au-dessous du plateau, mais ils ne l'ont pas comblée, et la tortueuse dépression, dépassant 1600 mètres en largeur moyenne, continue vers l'est le cours supérieur du South-Saskatchewan. A l'endroit où la vallée est le plus relevée par les apports de sable, soit à 22 mètres au-dessus du niveau d'étiage dans le Saskatchewan[2], un petit étang occupe l'entre-deux des dunes, et de ce réservoir s'épanchent, d'un côté la rivière Qui Tourne, affluent du Saskatchewan, de l'autre la rivière Qu'Appelle. Celle-ci s'épanouit bientôt après dans un lac entouré de dunes dont les eaux s'échappent à l'est, en sources filtrant à travers le sable. La Qu'Appelle n'est qu'un ruisselet, surtout pendant la saison d'été; mais la vallée se maintient avec une étonnante régularité, toujours large d'un ou deux kilomètres entre les hautes berges et creusant graduellement sa coulière vers l'Assiniboine jusqu'à 97 mètres de profondeur. De distance en distance, des lacs étroits et n'ayant pas moins de 10 mètres en épaisseur d'eau se suivent dans le fond du lit, semblables aux tronçons épars d'un fleuve dont les eaux auraient été soudain immobilisées. Les plus remarquables sont les quatre Fishing-lakes, que séparent les plaines d'alluvions apportées par les torrents latéraux et qui formaient ensemble un long bassin en forme de croissant. Les affluents de la rivière Qu'Appelle offrent une formation analogue : ce sont aussi de maigres cours d'eau dont la large et profonde vallée renferme çà et là des lacs allongés, restes de fleuves puissants qui succédèrent aux glaciers. Une bifurcation semblable

[1] Youle Hind, ouvrage cité.
[2] Gordon, *Mountain and Prairie*.

à celle de la rivière Qui Tourne se trouverait aussi, au dire des Indiens, au pied de la longue berge que forme le Grand Coteau du Missouri : là deux faibles ruisseaux, dits « rivière Souris », se sépareraient d'un bassin commun pour se déverser, l'un dans la Qu'Appelle, l'autre dans le bas Assiniboine : durant les périodes d'inondation les bateaux pourraient passer sans portage de l'un à l'autre bassin [1].

Après avoir reçu la rivière Qu'Appelle, l'Assiniboine, qui passe également au fond d'une vallée large et creuse, se recourbe vers l'est et finit

N° 79. — BIFURCATION DU SASKATCHEWAN ET DE LA RIVIÈRE QU'APPELLE.



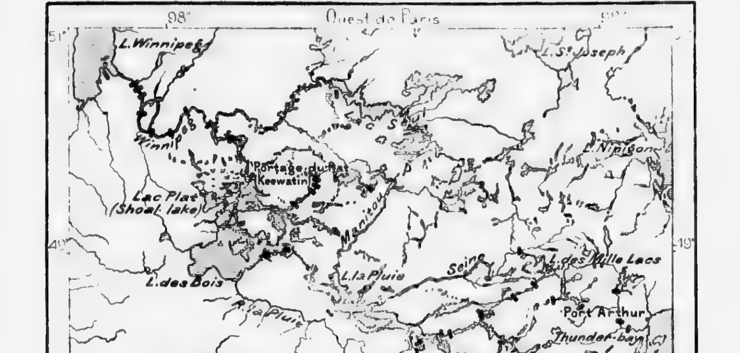

par se diriger franchement vers la dépression centrale où coule la rivière Rouge. Il reçoit dans cette partie de son cours inférieur la Souris, qui fait un long détour dans le territoire des États-Unis, puis il passe à une faible distance au sud du lac Manitoba, et va rejoindre la rivière Rouge du Nord, à l'endroit que l'on a choisi pour y construire la ville de Winnipeg. On dit que lors des fortes crues la petite rivière du Rat, entre l'Assiniboine et le lac Manitoba, porte les eaux du fleuve dans le lac. Creuser un canal à travers cet isthme serait œuvre facile ; de même un barrage ferait refluer les eaux du South-Saskatchewan dans l'Assiniboine par la rivière Qu'Ap-

[1] Youle Hind, *Assiniboine and Saskatchewan Exploring Expedition of* 1858.

nelle et transformerait ces deux cours d'eau en une belle voie navigable : des bateaux l'utilisèrent lors d'une grande crue de l'année 1852. Actuellement l'Assiniboine n'est guère praticable pour la navigation, malgré la longueur de son cours, évaluée pour la seule branche maîtresse à 1300 kilomètres.

En aval de la métropole du Manitoba, les eaux réunies de l'Assiniboine et de la rivière Rouge gardent le nom de ce dernier cours d'eau et continuent d'en suivre la direction générale dans le sens du sud au nord. A une soixantaine de kilomètres en aval du confluent, des terrains marécageux, dans lesquels se ramifient les courants, ont tout l'aspect d'un delta et bientôt l'on

N° 80. — PORTAGES DES ANCIENNES ROUTES ENTRE LES LACS SUPÉRIEUR ET WINNIPEG.

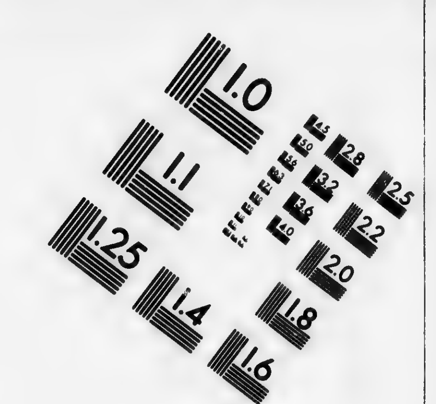



Portages.

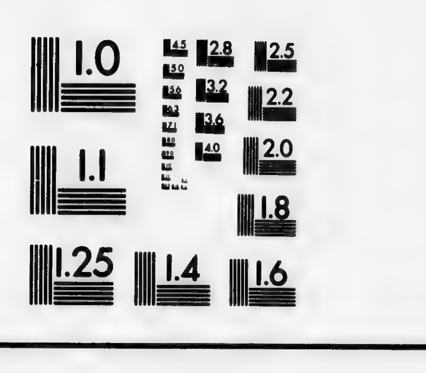
1 : 6 000 000

0 — 200 kil.

voit en effet la vaste nappe du lac Winnipeg se prolonger dans la direction du nord. Dans un avenir géologiquement prochain, ce delta de la rivière Rouge se confondra avec celui d'un autre affluent du lac, qui débouche à une quarantaine de kilomètres au nord-est : c'est le torrent qui a reçu comme le lac le nom cri de Winnipeg (Oui-Nipi), « Eau Sale », dû à l'argile blanche tenue en suspension dans son onde. Il apporte, il est vrai, moins d'eau que le Saskatchewan, mais il eut plus d'importance, au point de vue historique, comme la voie naturelle de communication vers le lac Supérieur et les autres lacs qui constituent la méditerranée Canadienne : les tribus de chasseurs suivaient cette route, prise, après eux, par les



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

voyageurs canadiens, et c'est l'histoire, on le sait, qui décide en majeure partie de la nomenclature géographique. Le lac Winnipeg fut considéré comme le prolongement du fleuve par lequel l'atteignaient ses visiteurs.

Le bassin du fleuve Winnipeg est très considérable. Il commence à une quarantaine de kilomètres seulement à l'ouest du lac Supérieur, au « Grand Portage », seuil d'environ 36 mètres en hauteur qui sépare les deux versants. A partir de ce faîte, dont l'altitude est de 440 mètres au-dessus de la mer, toutes les eaux se déversent dans le bassin du Winnipeg par des gaves, unissant des étangs et des lacs. Les bateaux s'enfuient sur le plan incliné d'un torrent, glissent et plongent sur les rapides les moins dangereux, mais aux passages redoutables il faut arrêter l'esquif et le porter en aval des chutes, en passant dans les forêts, en contournant les roches et les fondrières. Avant qu'on eût construit routes et écluses, les expéditions les plus rapides ne pouvaient se faire en moins de vingt-huit ou trente jours entre les deux grands lacs par le chemin des portages, long de 1057 kilomètres; en 1870, une petite armée qui allait réprimer l'insurrection des métis employa trois mois à parcourir la distance qui sépare Thunder-bay de Winnipeg. D'ailleurs plusieurs voies, toutes difficiles, s'ouvraient aux voyageurs aventureux, et toutes offraient leurs avantages suivant l'état de la saison, la hauteur des eaux, l'hostilité ou l'amitié des Indiens. Une des plus suivies est celle dont les États-Unis et la Puissance du Canada ont fait choix comme frontière internationale et que l'ingénieur Dawson a changée en une route presque facile en construisant des chemins autour des portages, en creusant des chenaux navigables dans les lacs et en transformant des rapides en biefs unis par le moyen d'écluses[1]. Maintenant le chemin de fer du Pacifique a fait abandonner tous ces chemins pénibles à travers les solitudes : c'est en moins d'un jour qu'est franchie l'énorme distance.

Dans le territoire canadien, la région lacustre qui sépare les deux grands bassins du Supérieur et du Winnipeg est encore plus parsemée de nappes d'eau, tortueuses et ramifiées, que le territoire américain du Minnesota, vers les sources de la rivière Rouge. Sur un espace d'environ 300 kilomètres en largeur, du sud au nord, et 600 kilomètres en longueur, de l'est à l'ouest, le dédale des lacs semble infini, et de même dans chaque lac le dédale des îles : partout on voit à la fois des eaux et des rochers. Parmi les centaines, les milliers de lacs, il en est de fort étendus, qui dans tout autre pays que le Canada seraient considérés comme des mers

[1] Anderson, *Journal of the R. Geographical Society*; — H. de Lamothe, *Cinq Mois chez les Français d'Amérique.*

intérieures. Tel est, à 200 kilomètres à l'ouest du Supérieur, le Rainy-lake, dit lac « la Pluie » par les Canadiens français, quoique son véritable nom soit lac René, d'après le coureur des bois qui le fit connaître à ses compatriotes. Le lac la Pluie est entouré de rochers en dôme, hauts de 100 à 150 mètres, et séparés les uns des autres par des marais et des bouquets de bois; la rivière qui s'en échappe et qui s'appelle du même nom, « Rainy river », ou rivière la Pluie, ne gèle jamais en amont des chutes qui l'inter-

N° 81. — LAC DES BOIS.




1 : 450 000

0 — 10 kil.

rompent. Ses bords sont assez élevés et jadis un rideau de grands arbres les ombrageait; mais, à une distance variable de quelques centaines à quelques milliers de mètres, le sol n'est qu'une prairie tremblante, reposant sur des amas de tourbe à travers lesquels on peut enfoncer une perche d'une dizaine de mètres sans rencontrer le fond. Le lac des Bois ou lake of the Woods, dans lequel se déverse la rivière la Pluie, est le plus considérable des bassins lacustres situés entre le Supérieur et le Winnipeg : il n'a pas moins de 640 kilomètres en circonférence; mais des îles, des promontoires le divisent en bassins secondaires, qui s'accroissent ou diminuent suivant les inondations ou les sécheresses. Surtout dans la partie nord-occidentale.

la plus rapprochée du Winnipeg, les îles se pressent par centaines, toutes différentes par les dimensions, la hauteur et la végétation. Les unes ne sont que des pelouses s'élevant à peine au-dessus de l'eau; d'autres sont des coteaux boisés, d'autres encore des rochers à degrés ou à falaises verticales. Nul voyage ne présente de sites plus variés que la traversée du lac des Bois. En certains endroits, l'eau est profonde de 55 mètres, dit-on; mais en moyenne elle n'a guère qu'une dizaine de mètres. Des lentilles d'eau recouvrent quelques baies de leur tapis continu; ailleurs la « folle avoine » des Canadiens, appelée aussi riz sauvage (*zizania aquatica*), s'étend en vastes champs dans les criques et les détroits, dominant les eaux de 2 mètres et davantage : c'est une plante des régions mississippiennes qu'on ne voit point, au Canada, en dehors du lac des Bois et des nappes voisines. Des rochers, quelques rangées de dunes bordent le littoral; mais à l'ouest le lac se prolonge par un muskeg de plus de 300 kilomètres, prairie tremblante qui fut autrefois une mer et que les voyageurs ne peuvent traverser, si ce n'est en hiver, quand toute la masse spongieuse est durcie comme la roche et recouverte de neige. Les plus hardis voyageurs canadiens ont vainement tenté de se rendre en été du lac des Bois à la ville de Winnipeg, à travers cette région basse, au sol incertain. Des lacs « plats » interrompent çà et là l'étendue des marais.

Au nord du lac des Bois, la rivière Anglaise (English-river), qui coule de l'est à l'ouest vers le fleuve Winnipeg, est plutôt une succession de lacs qu'une véritable rivière. Elle naît dans un vaste bassin, nommé lac « Seul », peut-être à cause de la solitude infinie de ses bords. La rivière Anglaise est le principal affluent du fleuve qui prend le nom de Winnipeg-river au sortir du lac des Bois. Il s'en échappe, non par un courant unique, mais par un grand nombre de bras formant un vaste delta renversé : l'un de ces bras ne rejoint le courant principal qu'à plus de 100 kilomètres de la sortie. Dans son cours de 262 kilomètres, le fleuve Winnipeg descend de 106 mètres, mais non d'un flot également incliné : il plonge en chutes nombreuses, toutes fort belles par l'abondance des eaux, la végétation des îlots, la fierté des rochers granitiques. D'après Butler, qui ne fournit pas de preuves à l'appui de son assertion, le Winnipeg aurait un débit moyen double de celui du Rhin[1], soit environ 4000 mètres cubes à la seconde.

Le lac Winnipeg, réservoir immense où s'unissent les courants du Grand et du Petit Saskatchewan, de la rivière Rouge, des émissaires du lac des Bois et du lac Seul, de tant d'autres affluents de moindre importance, recouvre

[1] *The Great Lone Land.*

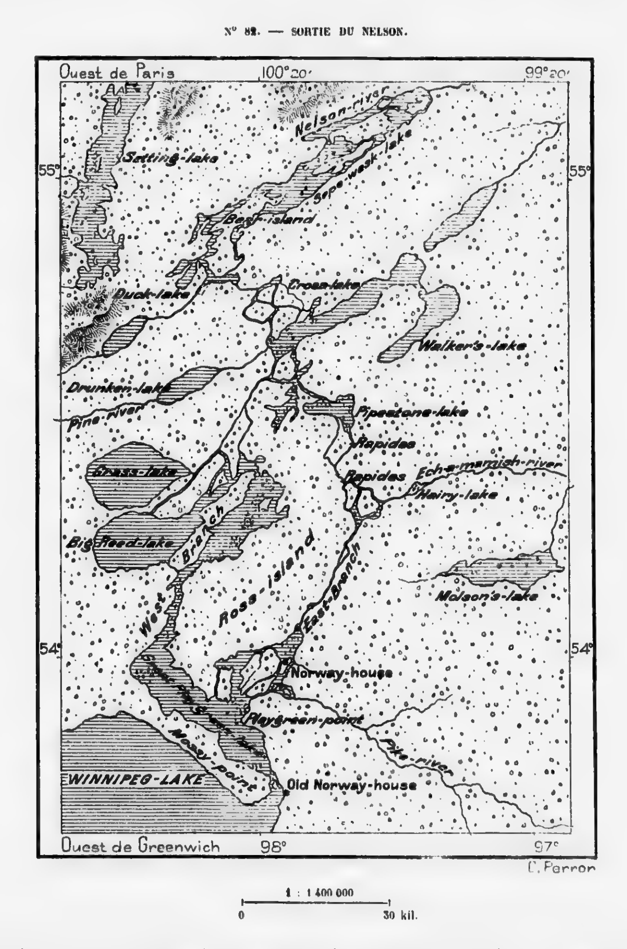
une surface évaluée à 22 000 kilomètres carrés : c'est donc l'un des vastes bassins lacustres du monde; il dépasse même en superficie l'un des cinq lacs de la méditerranée Canadienne, l'Ontario, et rivalise d'étendue avec le lac Erie. Il a 1496 kilomètres en circonférence, et du sud au nord plus de 400 kilomètres, sans compter les sinuosités du lit médian; on mesure une centaine de kilomètres dans sa plus grande largeur, vis-à-vis de la bouche du Saskatchewan, mais en deux endroits il se rétrécit, et au passage appelé the Narrows ou les « Étroits » il ne reste plus qu'une dizaine de kilomètres entre les deux rives. Le Winnipeg se trouve ainsi divisé en deux bassins différents : le « petit lac » du Sud et le « grand lac » du Nord. L'altitude du niveau lacustre est évaluée diversement de 191 à 216 mètres au-dessus de la mer de Hudson; quant à la profondeur de l'eau, chargée d'alluvions, elle est très faible, comparée à celle du Supérieur et de la plupart des autres grands bassins lacustres : elle serait seulement de 22 mètres à l'endroit le plus creux, et l'on peut cheminer sur les fonds de vase ou de sable fort loin de la côte avant de perdre pied ; les inondations et les sécheresses modifient singulièrement le profil du littoral et l'étendue des terres immergées. Çà et là des roches cristallines dominent le lac sur la rive orientale, mais sur la rive opposée les terres basses, marécageuses même, bordent le flot sur des espaces considérables, et vers l'extrémité septentrionale du Winnipeg les contours primitifs du lac ont été masqués par des cordons littoraux qui se développent en demi-cercle avec une régularité parfaite. Une de ces flèches côtières porte le nom bien mérité de Mossy-point ou « pointe Moussue ».

C'est à l'abri de cette longue péninsule basse que s'amassent les eaux effluentes, d'abord pour former un lac tortueux, puis pour se bifurquer autour d'une grande île et se rejoindre après avoir traversé des enchaînements de lacs : le fleuve, jadis appelé Bourbon par les voyageurs français, est maintenant connu sous le nom de Nelson, du moins dans la deuxième moitié de son cours. Roulant une énorme masse liquide, que l'on évalue à « quatre fois le volume de l'Ottawa »[1], c'est-à-dire plus de 8000 mètres cubes par seconde, ce courant est un des plus étonnants du Canada par ses puissantes chutes, par ses « chaudières » dans lesquelles s'engouffre le flot entre des parois de granit ou d'autres roches cristallines. Malgré la puissance et la profondeur de son courant, le Nelson n'est navigable que pour les pagayeurs, qui s'arrêtent en amont des rapides et des chutes, et chargent leurs canots sur le dos pour franchir les passages : dans son

[1] Grant, *Picturesque Canada*.

cours d'environ 650 kilomètres, le Nelson descend de plus de 200 mètres. En aval du lac Fendu et du lac des Mouettes, le fleuve devient plus calme dans son régime et présente une profondeur moyenne suffisante pour de grands navires, mais la bouche du Nelson est obstruée par une

N° 82. — SORTIE DU NELSON.




1 : 1 400 000
0 — 30 kil.

barre. Un fait remarquable, c'est que le courant fluvial n'a pas formé de delta en dehors de la ligne normale des rivages, quoiqu'il transporte dans la mer une forte proportion de sédiments; il débouche dans un estuaire en forme d'entonnoir qui s'avance assez profondément dans le territoire canadien, peut-être un ancien fjord partiellement oblitéré : c'est là, sur la

rive, que fut inhumé, en 1612, le corps du marin Nelson dont le nom est remémoré par le fleuve. Au sud de cet estuaire se déverse une autre rivière à portages, appelée dans sa partie inférieure Hayes-river ou rivière d'York, l'ancienne Sainte-Thérèse. Comme tous les cours d'eau de ces régions où les lacs ont succédé aux glaciers mouvants, la rivière aux noms multiples est plutôt un enchaînement de bassins lacustres divers en grandeur, unis par des chutes et des rapides. Plus courte, moins sinueuse, moins encombrée de glaces hivernales que le Nelson, elle est choisie par les voyageurs comme voie commerciale entre le lac Winnipeg et la mer de Hudson : en moyenne, ils emploient vingt-cinq jours pour ce voyage d'environ 600 kilomètres avec les détours. La Hayes-river est une de ces rivières qui présentent le phénomène d'un écoulement continu sur deux versants opposés. Près d'un endroit dit la Roche Peinte, l'eau se divise en deux courants, l'un descendant au nord-ouest vers la mer de Hudson, l'autre allant joindre l'émissaire du Winnipeg.

La rivière Churchill ou la « rivière aux Anglais », celle qui, après le Nelson, verse à la mer la plus forte masse liquide, — d'où son nom de Missi nipi ou « Grande Eau », — offre dans son cours un remarquable parallélisme avec le Nelson, dont elle est éloignée en moyenne d'environ 150 kilomètres au nord ; mais elle contraste avec ce fleuve par la pureté de son onde. A son origine la plus lointaine, près du lac la Biche, tributaire de l'Athabasca, le Churchill porte le nom de rivière aux Castors et longe la base extérieure des terrasses morainiques, poussées jadis par les glaces en dehors des Montagnes Rocheuses. Il change de nom après avoir reçu les eaux du lac la Plonge, puis celles d'autres lacs qui lui apportent les ruisseaux venus du portage la Loche. Les lacs se succèdent dans sa vallée et d'autres lacs alimentent ses tributaires : l'un d'eux, Reindeer-lake, situé au nord, est le plus grand des réservoirs lacustres situés entre le Winnipeg et l'Athabasca ; il recouvre un espace de plusieurs milliers de kilomètres carrés. C'est à tort qu'on le représente sur la plupart des cartes comme offrant une voie de communication entre les deux bassins du Churchill et du Mackenzie : ce phénomène de bifurcation, dont le territoire de la Puissance offre plusieurs exemples, ne se retrouve pas ici ; un seuil de terres émergées sépare nettement les deux versants de l'océan Polaire et de la mer de Hudson[1]. Ces diramations fluviales vers deux bassins différents ont été certainement plus nombreuses autrefois, ainsi qu'en témoignent les alignements de lacs au fond de vallées maintenant distinctes, qui se poursuivent sur de

[1] Émile Petitot, *Proceedings of the R. Geographical Society*, 1889.

longues étendues. Des éboulis, des érosions locales, même des barrages de castors, ont pu déplacer le cours de mainte rivière et la rejeter en d'autres directions, mais les traces de l'ancien passage se montrent sur le sol. La forme même des lacs, allongés dans le sens du sud-ouest au nord-est, ne montre-t-elle pas que le Saskatchewan passa jadis dans les dépressions des rochers où s'épanchent actuellement le Nelson et le Churchill?

Au nord de la bouche du Churchill d'autres rivières coulent des plaines du Keewatin dans la mer, mais ce ne sont que de faibles cours d'eau en comparaison du Nelson et du Churchill : la plus considérable est la Doobaunt, qui traverse le lac du même nom, puis s'épanche dans le long fjord de Chesterfield, que l'on dit s'avancer d'environ 400 kilomètres dans l'intérieur des terres, profilant presque parallèlement ses deux rives dans la direction de l'est à l'ouest. Au delà, vers la péninsule de Melville, s'ouvre un autre fjord, le Wager-inlet, plus large, mais de moindre longueur que le Chesterfield-inlet. Au sud du Nelson et de la rivière d'York, d'autres cours d'eau, mieux connus que ceux du Grand Nord, sillonnent le versant hudsonien au nord de la « hauteur des terres ». La Severn, la Weenisk, l'Equan, l'Attahwapiskat, l'Albany sont les principaux tributaires qui vont se jeter dans la mer de Hudson par son versant sud-occidental : l'Albany a pris une importance politique spéciale comme ligne divisoire entre la province d'Ontario et le territoire de Keewatin. Au delà, la rivière de l'Orignal, plus connue sous le nom anglais de Moose-river, est le dernier grand affluent du versant occidental de la mer de Hudson : il entre dans la baie James à son angle sud-oriental. Des lacs considérables alimentent son bassin, et parmi eux l'un des plus pittoresques du Canada, le lac Abitibbi, voisin des eaux qui descendent au sud vers le Temiscaming. Dans tous ces bassins secondaires, de même que dans le grand bassin du Winnipeg et dans celui du haut Mississippi, les géologues ont constaté que des terrasses s'étagent en lignes concentriques irrégulières autour des bassins lacustres, encore emplis ou vidés par les érosions fluviales. Les cours d'eau sont également accompagnés à distance de terrasses riveraines reliant comme des détroits les rivages des anciennes mers. Certaines berges se poursuivent ainsi sur des centaines de kilomètres : les cartes dont les hauteurs sont indiquées par des courbes de niveau en rendent le véritable caractère.

La mer voisine elle-même offre sur ses rivages le témoignage d'anciens changements de niveau. Entre la bouche de la Severn et l'estuaire du Nelson, sur une longueur d'environ 320 kilomètres, on constate que la zone littorale est composée de rangées parallèles à la côte, toutes formées de graviers et séparées les unes des autres, à des intervalles de 100 à 400

mètres, par des lèdes remplies d'étangs; près de la côte, l'eau de ces mares est encore saumâtre, mais elle est fraîche et pure entre les collines situées plus loin dans l'intérieur. Tout semble indiquer que le sol s'est graduellement exhaussé, car les arêtes éloignées de la mer sont les plus hautes, et le sol qui les porte s'élève en même temps; le bois trouvé dans les vallons intermédiaires se compose de troncs apportés par les flots, à des degrés différents de décomposition, suivant la distance du rivage actuel[1] : on en trouve encore à 16 mètres d'altitude. On a cru pouvoir conclure de quelques indices qu'à la bouche du Churchill l'abaissement relatif de la mer aurait été d'environ 2 mètres depuis le siècle dernier.

La mer de Hudson, généralement désignée sous le nom tout à fait impropre de « baie », doit être considérée comme appartenant à la même région naturelle que le bassin du Winnipeg, et jadis elle fut emplie et couverte par le même champ de glace[2]. Le fond de son lit continue, suivant une même inclinaison, les plaines qui s'abaissent graduellement vers l'est et le nord-est depuis la base des Montagnes Rocheuses, et ce sont aussi ces plaines qui envoient à la mer de Hudson ses tributaires les plus abondants. Les provinces d'Ontario et de Québec, qui seraient aussi, du moins sur la carte, des terres riveraines de la mer de Hudson, en sont en réalité séparées par un faîte de partage franchi seulement par quelques Indiens. Quant au Labrador, dont le plateau s'étend à l'est de la grande « méditerranée » du nord, il constitue une terre à part dont le côté vivant regarde l'Atlantique. Même pendant les deux siècles et demi d'histoire rudimentaire qui viennent de s'écouler pour ces régions boréales, la mer de Hudson et les anciens territoires de la Compagnie ont fait un inséparable tout. C'est par le détroit ouvert entre le Labrador et Baffin's land et par les eaux de la mer hudsonienne que les navires de la puissante société allaient et vont encore ravitailler les postes de trappeurs; c'est également par cette mer que les agriculteurs du Manitoba et du Saskatchewan projettent d'expédier un jour leurs denrées en Angleterre; les ports futurs d'exportation ne sont ni sur le Saint-Laurent ni sur la côte océanique, mais aux embouchures du Nelson, du Churchill et de la Moose-river ou rivière à l'Orignal.

L'étendue de la mer de Hudson, y compris ses golfes, ses baies secondaires et ses détroits d'accès, est évaluée par Bell à 1 300 000 kilomètres

[1] A. P. Law, *Geological and Survey of Canada*, Annual Report 1886.
[2] R. Bell, *Commission géologique du Canada*, Rapports de 1882, 1883, 1884.

carrés : en ne mesurant que la partie de la mer libre que limitent au nord les îles Southampton, Mansel[1] et autres[2], la surface du bassin est encore d'environ 800 000 kilomètres carrés, soit à peu près l'espace que recouvre toute la Méditerranée occidentale, du détroit de Gibraltar à la mer de Sicile. L'ensemble de la contrée dont les eaux se déversent dans la mer de Hudson comprend un territoire d'au moins deux millions de kilomètres carrés, plus d'un quart du domaine canadien. De l'extrémité méridionale de la James-bay, golfe extrême de la mer de Hudson, à l'entrée orientale du détroit d'entrée, les navires ont à franchir une distance de plus de 2000 kilomètres.

Ainsi par les dimensions le bassin mérite bien le nom de mer, mais par la profondeur du lit il est, dans une grande partie de son étendue, une dépression superficielle, une simple éraflure du sol, qu'un léger exhaussement rendrait à la terre ferme[3]. Toute la baie de James est une nappe d'eau jaunâtre, où les tempêtes soulèvent les boues du fond et où les navires ne peuvent s'aventurer qu'avec précaution, de peur d'échouer sur quelque banc de vase, ou sur une île basse, telle qu'Agoomska ou Charlton. Quant au bassin principal, sa profondeur moyenne, evaluée d'après les sondages qu'on a faits çà et là, paraît être d'environ 130 mètres et la faible pente du lit est d'une telle égalité, que si la mer se desséchait soudain, l'aspect des fonds présenterait la même uniformité que celle des prairies américaines[4]. Vers la partie centrale du bassin et à l'entrée du détroit, l'épaisseur d'eau est plus considérable : la sonde y mesure plus de 200 mètres; enfin dans le détroit de Hudson, la fosse qui fait communiquer la mer intérieure avec l'Océan, on a trouvé 550 mètres dans le milieu du chenal. L'aspect des rivages correspond en général avec la profondeur des eaux riveraines. Les plages sont basses là où la mer est plate, et les côtes se dressent en escarpements, en falaises, au-dessus des eaux relativement profondes. Sur le littoral de l'East Main, nom par lequel on désigne la côte labradorienne, des promontoires de 300 mètres, même de 600 mètres, dominent les flots. La faune change en même temps que l'aspect de la côte et la profondeur de l'eau. Dans la baie de James, aux longues plages, aux ondes faiblement salines, saumâtres ou même douces dans le voisinage des rivières, les poissons de mer sont peu nombreux,

[1] Mansel, et non Mansfield, ainsi qu'on lit sur presque toutes les cartes. L'île a été nommée par le navigateur Button en 1612. (Oscar Peschel, *Geschichte der Erdkunde*.)

[2] Superficie des îles de Hudson, dans la mer et le détroit : 80 227 kilomètres carrés. (Behm et Wagner, *Bevölkerung der Erde*.)

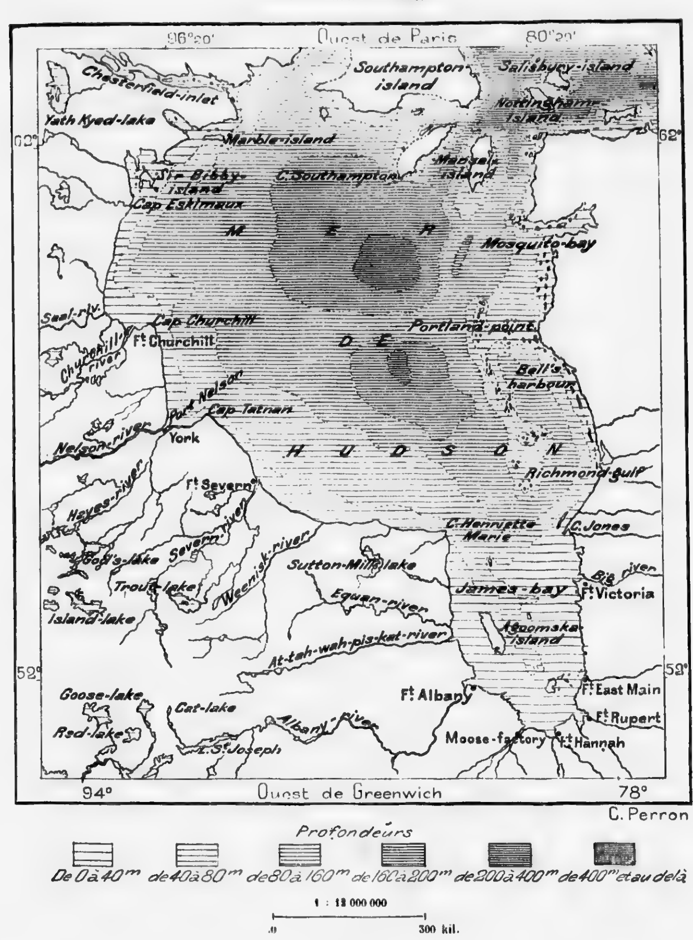
[3] Ed. Suess, *Das Antlitz der Erde*.

[4] Robert Bell, *Geological Survey of Canada*, 1879-1880 et 1885.

tandis qu'on retrouve plus au nord presque toutes les espèces marines de l'océan Polaire.

C'est parallèlement à la côte escarpée du Labrador que s'élèvent,

N° 83. — MER DE HUDSON.




du sein des eaux profondes de 50 à 100 mètres, les récifs les plus dangereux pour la navigation, saillies de roches éruptives que les eaux ont partiellement déblayées. Ces Sleepers ou « Dormants » sont disposés sur une ligne d'environ 400 kilomètres en longueur, qui semble être un littoral

depuis longtemps engouffre. Au nord, la grande île Southampton, massif puissant de gneiss, sépare la mer de Hudson du large Fox-channel et des rues qui se ramifient dans l'archipel polaire. Récemment encore, on croyait cette île beaucoup plus considérable et les navires la contournaient au loin vers le sud : on sait maintenant qu'un détroit, Fisher-strait, la sépare d'une île méridionale, non encore désignée sur les cartes, mais à peu près égale en surface à l'île Mansel, qui se trouve plus à l'est et qui ressemble à une énorme table de gravier. Le détroit de Hudson est également parsemé de terres, grands rochers de gneiss et plateaux de conglomérats. Quant à la côte occidentale de Hudson's bay, elle est presque sans îles, malgré la faible profondeur des eaux avoisinantes. La plus connue, comme rendez-vous des navires baleiniers, est Marble-island ou « l'île de Marbre », au sud de Chesterfield-inlet. Son nom n'est pas justifié, car ses falaises, d'une blancheur éclatante, sont composées d'un calcaire grossier, de quartzites blancs et de schistes micacés[1].

La marée océanique se propage du détroit de Hudson jusque dans tous les golfes de la mer intérieure, beaucoup plus largement ouverte sur l'Océan que la Méditerranée de l'Ancien Monde, mais elle diminue de force en se propageant vers le sud. Tandis que dans la baie d'Ungava, sur la côte labradorienne du nord, l'écart des marées est de 10, même de 12 mètres dans les malines, il varie de 3 mètres et demi à 4 mètres et demi sur la rive occidentale, dans les estuaires du Churchill et du Nelson. On a cru pouvoir conclure de cette propagation du flux que les glaces ne bloquent jamais complètement le détroit de Hudson et qu'il reste toujours un passage par lequel se continuent les ondulations. Sous un climat semblable, dont la température moyenne est de plusieurs degrés inférieure au point de congélation, les glaces ne peuvent manquer d'être fort abondantes, mais la prise complète ne se produit que dans les baies, à l'abri des côtes et des îles, et les glaçons se rompent dans les parages parcourus de rapides courants ou bouleversés par les tempêtes. Il est vrai que la navigation ne continue point dans la mer de Hudson pendant l'hiver, et que même les bâtiments ne cherchent point à parcourir le détroit dans son entier avant le commencement de juillet ; même après cette date, il est parfois dangereux pendant quelques semaines de s'aventurer dans le détroit, parce que les banquises qui se sont formées au nord de l'île de Southampton, dans le Fox-channel, c'est-à-dire sous le cercle arctique, se brisent alors et sont entraînées en dérive vers le passage de sortie. D'après les annales de la

[1] Klutschak. *Als Eskimo unter den Eskimos;* — E. Suess, ouvrage cité.

navigation hudsonienne, le navire qui arriva le plus tôt au comptoir de York mouilla le 6 août, et l'arrivée la plus tardive eut lieu le 7 octobre : la date moyenne est le 4 septembre[1]. Quant aux glaces de la mer de Hudson, qui ne s'unissent point durant l'hiver en une dalle continue et qui laissent de vastes espaces libres, elles fondent sans se déplacer, grâce à la température élevée des eaux peu profondes, rapidement chauffées par le soleil d'été. Peu de glaçons se dirigent vers le détroit de sortie. Le danger provient surtout des glaces qui descendent en été du Fox-channel et qui bloquent souvent le détroit ou du moins y gênent beaucoup la marche des navires[2]. Ces buttes et banquises sont de glace moins pure que celle du Groenland : quelques-unes renferment des boues et des pierres, qui proviennent évidemment des îles de l'archipel Arctique, notamment de la terre de Baffin.

En moyenne, la navigation par voiliers ne se fait dans la mer de Hudson que pendant deux mois de l'année, mais les dangers mêmes provenant de courants, marées, glaces et brouillards obligent les marins à s'avancer avec une extrême prudence, et jusqu'à l'année 1864, où deux navires de la Compagnie de Hudson firent naufrage sur l'île Mansel, aucun des 135 bâtiments envoyés par la société depuis 1789 ne s'était encore perdu[3]. La vapeur, permettant de devancer l'époque de l'arrivée, de retarder celle du retour, donnera quatre mois aux marins, du 1er juillet au 1er novembre, et réglera mieux le va-et-vient des expéditions. Il est probable aussi qu'une exploration plus complète des côtes de la mer hudsonienne révélera le chemin que suivent les glaces et signalera les points les plus favorables pour l'établissement des lieux d'escale. Les premières recherches faites par les marins avaient pour but, on le sait, de découvrir le passage du « Nord-Ouest » : au dix-septième et au dix-huitième siècle, Hudson, Button, James, Fox, Munk, Gibb, Middleton, Smith, avaient tous pour objectif la découverte d'un passage qui les guidât vers la côte orientale de l'Asie. C'est aussi la même porte que pendant ce siècle-ci John Ross et Parry tentèrent vainement d'ouvrir en pénétrant dans tous les golfes du Fox-channel. Désormais les navigateurs de la mer de Hudson n'ont qu'à étudier cette mer elle-même, le profil et l'aspect de ses rivages, la nature de ses roches, la force de ses courants et de ses marées; mais cette exploration détaillée n'est commencée d'une manière sérieuse que sur les côtes méridionales, le long des estuaires du Nelson et du Churchill et dans les

[1] A. R. Gordon, *Rapport sur l'expédition à la baie d'Hudson*, 1886.
[2] *Proceedings of the Geographical Society*, October 1888.
[3] Ch. A. Bell, *Hudson-bay*, Manitoba Historical and Scientific Society.

îles du détroit. Chaque année des géologues canadiens continuent méthodiquement ce travail sur une partie du littoral[1].

Les climats varient singulièrement dans l'immense domaine qui s'étend du 49e degré de latitude jusqu'au delà du cercle polaire : d'un côté, au sud-ouest, passe l'isotherme de 8 degrés ; de l'autre, au nord-est, la température moyenne de l'année tombe à 10 degrés au-dessous du point de glace. C'est dire que la plus grande partie du territoire est, sinon inhabitable, du moins trop froide pour que des populations d'origine européenne puissent s'y établir d'une manière permanente. La vraie limite du peuplement est indiquée par l'isotherme de zéro, qui embrasse toute la haute vallée du Saskatchewan et qui traverse le lac Winnipeg vers le milieu de sa longueur, en coïncidant à peu près avec les lignes isothermiques mensuelles de 20 degrés en juillet et de — 20 degrés en janvier. Comparée au bassin du Saint-Laurent, cette zone méridionale du versant hudsonien pourrait contenir des millions d'habitants, et il est très probable qu'elle les contiendra avant que plusieurs décades se soient écoulées.

Dans la région de peuplement le climat est essentiellement continental, malgré les vastes nappes d'eau qui occupent une grande partie du territoire. Les hivers sont très froids, les étés fort chauds, les saisons intermédiaires, surtout le printemps, à peine indiquées : l'oscillation thermométrique du froid au chaud n'est guère inférieure à 80 degrés ; de même l'écart de température entre le jour et la nuit est plus fort dans le Manitoba que dans toute autre colonie de l'Angleterre ; le climat du Winnipeg rappelle par ses oscillations celui de la Sibérie occidentale[2]. Toutefois ces conditions conviennent parfaitement à la santé et au bien-être de l'habitant : il n'est guère de contrées que les immigrants célèbrent d'une voix plus unanime comme parfaitement saine ; même les « hivernants » qui résident dans les forts bâtis de distance en distance sur les bords de la mer de Hudson, gagnent en force et en santé sous ce rude climat. Il arrive parfois pendant l'hiver que la neige tourbillonne en tempête, mais ces *blizzards*, qui proviennent, non des régions septentrionales, mais des contrées du sud[3], sont d'ordinaire beaucoup moins violents et moins persistants qu'aux États-Unis : après ces troubles passagers le temps redevient calme et le ciel reprend sa pureté ordinaire. En été, après le brusque changement de

[1] A. R. C. Selwyn, *Geological Survey of Canada*.
[2] Hann, *Handbuch der Klimatologie*.
[3] Lorin Blodget, *Meteorology of the United States*.




UN POSTE DE LA COMPAGNIE DE HUDSON.

Dessin de A. Slom, d'après une photographie de M. Hayatt.

saison qui transforme l'aspect des forêts et des steppes comme par magie, les fortes chaleurs diurnes sont tempérées par une brise qui tourne avec le soleil, les nuits sont fraîches et souvent les rosées du matin diamantent les gazons. Dans cette partie du continent, située à peu près vers le milieu de la grande dépression médiane entre l'océan Polaire et le golfe du Mexique, les vents qui viennent du pôle, de la zone tropicale, de l'Atlantique et du Pacifique s'équilibrent à peu près; cependant les courants aériens qui l'emportent le plus souvent sont les vents d'ouest et du sud-ouest, c'est-à-dire les contre-alizés de l'hémisphère boréal : à la base des Montagnes Rocheuses, ce sont les vents « chinook », qui descendent brusquement des hauteurs et reprennent leur température primitive, dessèchent le sol, « lappant la neige et buvant l'eau[1] ».

Si la température est suffisamment élevée dans les bassins du Saskatchewan, de l'Assiniboine et de la rivière Rouge pour faire fructifier les plantes nourricières, les pluies sont trop rares en certains districts, notamment au sud de l'Assiniboine et du Qu'Appelle, sur les frontières des États-Unis. On évalue à 50 centimètres la chute annuelle d'eau indispensable au bon entretien des cultures; cette proportion est notablement dépassée dans la partie centrale du Manitoba, que parcourt la rivière Rouge, et d'autre part la plus forte quantité de pluie tombe précisément en été, c'est-à-dire dans la saison où les plantes en ont le plus besoin; mais sur le versant hudsonien il est aussi de vastes étendues où l'humidité annuelle, y compris les neiges d'hiver, n'atteint pas un demi-mètre. Dans ces contrées, ce n'est pas l'agriculture proprement dite, mais l'élève des bestiaux qui s'annonce comme la future industrie capitale du pays[2].

Les panégyristes du Manitoba n'admettent pas que les districts hudsoniens du sud dépourvus de végétation arborescente ou même complètement arides doivent leur aspect au manque de pluies; ils protestent surtout contre le nom de « désert » donné par Palliser à la région que parcourt la Souris dans la zone limitrophe des États-Unis. Quoi qu'il en soit, cette contrée est parsemée de lacs salins et même elle offre un certain nombre de bassins fermés, — tel celui des Old Wives, — dans lesquels les eaux se perdent sans trouver d'écoulement. Les terrasses méridionales de la province

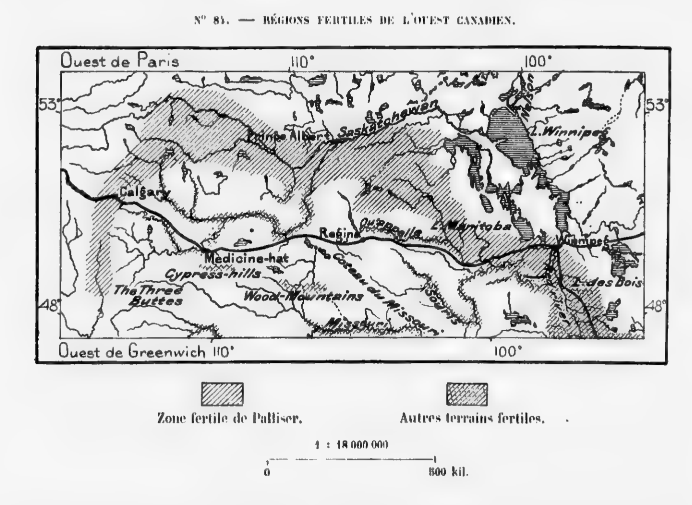
[1] John Macoun, *Manitoba*.

[2] Observations météorologiques sur le versant hudsonien :

| | Température annuelle. | Extrêmes de chaud. | Extrêmes de froid. | Écart. | Hauteur de pluie. |
|---|---|---|---|---|---|
| Winnipeg (49° 53') | 2°,59 | 35°,0 | — 42°,4 | 77°,4 | 0m,65 |
| Fort-York (57°) | — 6°,26 | 37°,2 | — 42°,8 | 80°,0 | 0m,79 |

d'Assiniboia doivent très probablement la pauvreté de leur verdure au manque de pluies. A cet égard, le sol canadien continue la région continentale des États-Unis, où l'on voit s'opérer la transition du désert argileux et salin aux plaines herbeuses, et des prairies aux espaces constellés de bouquets d'arbres et aux forêts. Il est vrai qu'en beaucoup d'endroits les incendies allumés par les Indiens ont notablement contribué à réduire la superficie des régions forestières; mais ces ravages mêmes prouvent que le climat local n'est pas propice à l'extension des grands bois et qu'une fois détruites, les forêts se reconstituent difficilement. Lorsque la contrée n'était pas encore colonisée par l'homme blanc, de petits bois formés de

N° 84. — RÉGIONS FERTILES DE L'OUEST CANADIEN.




Zone fertile de Palliser. — Autres terrains fertiles.

1 : 18 000 000

0 — 500 kil.

saules, de peupliers, de trembles croissaient dans les creux où s'amasse un peu d'humidité, surtout au pied des dunes et dans les vallons des petits massifs improprement qualifiés de montagnes. La hache du bûcheron blanc a plus fait que l'incendie propagé par les Indiens pour déboiser complètement le territoire. Dans les vallées dont un versant est naturellement ombragé, ce versant regarde presque toujours le midi, parce que les vents chargés d'humidité sont ceux qui viennent du sud : ils déposent leur fardeau de pluie sur les pentes des montagnes qu'ils viennent heurter au passage. La flore diffère sur les deux versants; elle diffère aussi dans les prairies et sous l'ombrage des forêts.

L'ensemble de la végétation est à peu près le même dans le Manitoba que dans l'Ontario, province plus méridionale, mais traversée par les mêmes

lignes isothermiques. Toutefois les arbres les plus communs des provinces laurentines, le hêtre, l'érable, le pin, ne se trouvent plus dans la vallée de l'Assiniboine et l'on n'y voit que rarement le chêne et le frêne : les peupliers, les ormeaux, les saules, telles sont les espèces arborescentes les plus communes. Les rosiers, les viornes et d'autres plantes ligneuses forment çà et là des fourrés presque impénétrables, et des houblons sauvages, des vignes vierges, d'autres plantes grimpantes étendent leurs réseaux sur tous les massifs de verdure. Les plantes à baies, odorantes et multicolores, sont extrêmement nombreuses dans cette région, de même que dans le bassin du Mackenzie, et l'on a remarqué que des fruits sauvages, des prunes, des cerises, très âpres au goût en d'autres provinces, ont une saveur très douce dans le bassin du Winnipeg. M. Macoun explique ce fait par la pureté du ciel et la sécheresse de l'atmosphère. Les dunes sont recouvertes presque partout d'une espèce de genévrier rampant et du kinnikinik (*arctostaphylos uva ursi*), dont le liber, mêlé au tabac, constitue le « harouge », le narcotique le plus apprécié des Indiens et des métis. Deux espèces de cactus, plantes qu'on ne s'attendrait pas à trouver sous un climat de grandes froidures hivernales, croissent sur les coteaux et les dunes, dans le bassin de l'Assiniboine. Les aborigènes connaissent aussi un « arbre de fièvre », le tremble, dont l'écorce est employée en décoction pour couper les accès des fièvres réglées. A l'ouest des plaines, les avant-monts des Rocheuses, et même sur la terrasse occidentale, le massif isolé des Cypress-hills, ont une flore distincte offrant un caractère essentiellement alpin et boréal et contrastant avec la végétation des prairies environnantes.

La faune sauvage de la région hudsonienne comprenait les mêmes espèces que les contrées limitrophes ; mais il en est plusieurs que les progrès de la colonisation ont déjà fait disparaître. La panthère, ou *felis concolor*, devenue très rare dans les vallées écartées des monts, est depuis longtemps inconnue dans les plaines. On ne voit plus guère de ouapitis, et moins encore le cabri ou *prong-horned antelope* (*antilocapra americana*). Le bison, dont il resterait des troupeaux dans le bassin du Mackenzie, n'est connu que par tradition dans les plaines du Saskatchewan. On sait comment indigènes, métis et blancs ont procédé à l'extermination de ce noble animal : se distribuant en un vaste cercle autour d'un troupeau, ils le poussaient graduellement vers une enceinte palissadée ou un cirque de rochers, dans lesquels les pauvres bêtes, après avoir cherché vainement une issue, finissaient par être massacrées. Quelquefois le chasseur blanc qui se livrait à ces tueries se bornait à couper la langue de l'animal; l'Indien prenait la viande pour se nourrir, les tendons pour bander son

arc, harnacher son cheval et coudre ses vêtements, la peau pour se faire des habits, une tente, un bateau, les cornes pour y mettre sa poudre; pendant un siècle, la chair de bison avait nourri presque exclusivement, sous forme de viande fraîche ou de « taureau », tous les voyageurs du Grand Nord[1]. Dix millions de bisons parcouraient, disent les naturalistes, les vastes prairies de l'Ouest, et maintenant les seuls endroits du versant hudsonien où on en trouve encore, de race pure ou mélangée, sont les parcs de quelques grands propriétaires de bestiaux. On évalue à 250 000 le nombre des bisons tués dans la seule année 1855, au nord de la frontière des États-Unis[2].

Parmi les mammifères de petite taille, le castor, pourchassé à outrance par les trappeurs, se fait rare, tandis que le rat musqué, protégé par la nature des terrains dans lesquels il construit sa demeure, peuple encore les prairies tremblantes. Son extrême fécondité lui permet de réparer les pertes causées par les inondations et les congélations du sol trop profondes ou trop durables : la femelle n'a pas moins de trois portées chaque saison. Industrieux comme le castor, le rat musqué se bâtit une cabane sphérique au moyen de grandes herbes entremêlées les unes aux autres et retenues par un enduit de terre glaise; une litière de foin placée au-dessus du niveau des crues annuelles sert de lit à l'animal; sur l'étang voisin, son réservoir de pêche, il entretient en hiver des ventilateurs bordés de mousse ou de tampons d'argile[3]. Le genre des rats n'a pas d'autres représentants sur le versant hudsonien, mais il existe plusieurs espèces de rongeurs qui fouillent le sol et rongent les racines des plantes. Les « chiens des prairies » ou *gophers* veillent curieusement aux portes de leurs terriers.

Le monde des oiseaux est pauvre dans les prairies, fort riche dans les vallées manitobiennes : M. Macoun énumère 255 espèces, dont quelques-unes foisonnent par millions d'individus. Et parmi ces êtres ailés la plupart rappellent à l'étranger les oiseaux de l'Europe, aigles, hiboux, grues, canards, mouettes, perdrix, hirondelles, moineaux, pinsons. Les merles sont les plus redoutés par les agriculteurs, comme destructeurs de la semence; les plus aimés sont les « vachers » ou *cow-birds* (*molothras pecorus*), qui ne se construisent pas de nids et qui suivent souvent pendant des semaines entières les trains de charrettes cheminant dans les plaines. Souvent ils perchent sur les chevaux, happant les taons et les mouches. De même

[1] Youle Hind, ouvrage cité.
[2] Duncan G. F. Mac-Donald, *British Columbia and Vancouver's Island*
[3] Taché, *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique.*

que dans la Colombie Britannique, un oiseau-mouche mexicain, luisant comme une braise sous le feuillage, vient passer l'été et faire sa couvée dans les plaines du Manitoba : on le rencontre même jusqu'au 57e degré de latitude, dans la vallée du Churchill. Chaque année, ce petit oiseau fournit au printemps et en automne un voyage aérien d'au moins 5000 kilomètres entre ses résidences d'hiver et d'été [1].

Contrée de grandes plaines, de prairies, de buttes argileuses et de dunes, de marais, de lacs et de rivières, le territoire hudsonien est, suivant les districts, très riche en reptiles et en poissons. En certains endroits, c'est par myriades que l'on voit les serpents jarretières (*eutænia sirtalis*) s'enrouler autour des buissons ; les lézards pullulent dans les terrains déboisés et ont donné leur nom à nombre de lacs et de montagnes ; les grenouilles assourdissent les voyageurs dans toutes les plaines humides, et l'on doit prendre garde au passage des marais et des ruisseaux pour ne pas en sortir couvert de sangsues. Les tortues sont rares : on ne les voit plus au nord du 51e degré de latitude [2]. Parmi les 42 espèces de poissons qu'énumère Macoun, la plus précieuse pour les indigènes est le « poisson blanc » (*coregonus albus*), que l'on prend en multitudes dans tous les lacs hudsoniens ; esturgeons, saumons, truites, brochets peuplent aussi les eaux de la contrée. On y trouve également en abondance les carpes et les « loches » (*lota maculosus*), mais ces poissons ne servent à la nourriture des indigènes qu'en temps de disette : du moins, la loche, ainsi nommée à cause de sa forme et de la viscosité de son épiderme gélatineux, où l'on distingue à peine les écailles, a son frai qui sert à la préparation d'une sorte de caviar, et, mêlé à la farine, donne un pain très nourrissant [3]. La carpe est un des animaux qui ont la vie la plus dure : même après avoir été prise dans la glace, puis dégelée, elle revit, et quand on la décapite elle s'agite encore longtemps [4]. Les vers de terre, qui pullulent aux États-Unis et dans le Canada oriental, manquent au Manitoba et dans les territoires du Nord-Ouest. L'hypothèse de Darwin relative au rôle du ver de terre dans la formation de la terre végétale se trouve donc ici en défaut ; peut-être la grande fertilité des prairies manitobiennes provient-elle des fréquents incendies qui, d'autre part, avec la congélation hivernale du terrain, empêcha la propagation du lombric [5].

[1] Alfred R. Wallace, *Humming-birds*, Fortnightly Review, 1er Dec. 1877.
[2] John Richardson, *Arctic Searching Expedition.*
[3] John Richardson, *Journal of a Boat-voyage through Rupert's land and the Arctic Sea.*
[4] Taché, ouvrage cité.
[5] R. Miller Christy, *Nature*, Jan. 3, 1884.

Les Américains aborigènes qui peuplent l'immense contrée comprise entre la mer de Hudson, les Montagnes Rocheuses, la frontière des États-Unis et le bassin de l'Athabasca-Mackenzie appartiennent presque tous à la famille « algique » ou des Algonquins, appelés d'une manière générale Athabaskiens, « Montagnais » ou Chippewayan, — nom que l'on a parfois confondu avec celui d'une autre « nation », celle des Odjibeway. — Les seuls étrangers dans cette région boréale sont les rares Innuit qui parcourent les toundras dans le voisinage de l'océan Polaire, les Assiniboines et Odjibeway, de la souche sioux ou nadouasi, qui vivent dans le voisinage du Dakota et du lac Supérieur. Les diverses tribus qui se sont établies sur les bords des Saskatchewan, de la rivière Rouge et du Winnipeg, sont les frères des Algonquins du Saint-Laurent et des États-Unis, et parmi eux la sous-race dominante est celle des Cris, apparentés aux Creeks de la République Américaine. Toutefois ce n'est point d'après l'origine ni la langue que les blancs prirent d'abord l'habitude de classer les indigènes du versant hudsonien, mais d'après les lieux de résidence, la nourriture et le genre de vie. Les deux grandes familles, avant la période de colonisation, étaient les « Indiens de la prairie » et les « Indiens de la forêt ». Les sauvages de la prairie, qui comprenaient les Pieds-Noirs et les tribus limitrophes, Cris du Saskatchewan, Assiniboines de la rivière Qu'Appelle, se nourrissaient de la chair du bison, et vivaient dans les camps, obéissant à des chefs de guerre, presque toujours en lutte avec des peuplades voisines. Les Indiens de la forêt, c'est-à-dire les « Pierreux » des montagnes, les Cris des marais ou Muskegons, les Saulteux du Manitoba, chassaient le cerf et pêchaient; voyageant par petits groupes, ils étaient en général très pacifiques, et leurs chefs, lorsqu'ils en avaient, ne possédaient qu'une autorité nominale[1].

Jadis la nation indienne la plus redoutée du versant hudsonien était celle des Pieds-Noirs ou Black-Feet, qui, d'après une légende, auraient habité jadis les terres alluviales du Manitoba, dont la boue noircissait leurs mocassins. Refoulés par les Cris vers les plaines de l'ouest, ils parcouraient naguère les plateaux situés à la base orientale des Montagnes Rocheuses, entre les sources du Saskatchewan et les Cypress-hills. Presque toujours en guerre avec leurs voisins, ils rôdaient autour des Cris de l'est, des Assiniboines ou des Têtes-Plates du sud et du sud-ouest, des Kootenay de l'ouest. Les blancs qui traversaient leur territoire ne parvenaient à les tenir en respect qu'en veillant constamment sur leurs armes. Trois tribus, qui

[1] Butler, ouvrage cité.

se disent sœurs et qui parlent en effet le même langage, forment la confédération des Pieds-Noirs, appelés aussi « Gens du Large » : les Satsika, qui sont la tribu principale, les Keina ou « Gens du Sang » (Blood Indians) et les Piéganes (*Pigan*, *Paegan*), que les Anglais appellent aussi *Pagans*, parce qu'ils refusèrent longtemps de se convertir ; jusqu'à une époque récente ils continuèrent de célébrer la fête du Soleil. En outre, les Sarsi et



INDIEN PIED-NOIR.
Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

les Gros-Ventres, de la grande nation des Arrapahoes, étaient entrés, depuis une époque immémoriale, dans l'alliance des Pieds-Noirs et depuis plusieurs générations prenaient part à leurs expéditions de pillage : ils parlaient les deux langues, celle de leurs ancêtres et l'idiome de leurs alliés, l'italien de ces contrées par la douceur et l'harmonie. Les Pieds-Noirs étaient, dit-on, une trentaine de mille en 1836, avant l'apparition de la petite vérole ; encore vers le milieu du siècle on en comptait 7500 ; en

1884, les trois nations comprenaient un ensemble de 4550 individus, tous cantonnés en des districts réservés d'où il leur est interdit de sortir.

Les Cris proprement dits occupaient autrefois le bassin de la rivière Rouge du Nord, mais ils furent refoulés vers l'ouest, et leur territoire comprenait, avant l'invasion des blancs, toute la région des prairies qui s'étend au sud de la rivière Churchill jusqu'aux terres arides de la frontière du Dakota; ils disputaient les plaines de l'ouest aux Pieds-Noirs, mais, comme les autres Indiens, ils sont maintenant enfermés dans leurs « réserves ». Les Cris se donnent à eux-mêmes le nom de Nehiyawok, mot dont la signification n'est pas certaine, mais qui, d'après le missionnaire Lacombe, a probablement le sens de « vrais hommes, gens d'élite ». L'appellation par laquelle les désignent leurs voisins les Saulteux, est celle de Kinistinok[1], et l'on pense que le nom de Cris en est l'abréviation[2]. Les plus purs des Cris sont ceux de la prairie, les fils des chasseurs de bisons : ce sont les plus vaillants, les plus industrieux, ceux qui avaient répandu le plus loin la gloire de leur nation. Ils parlent aussi la langue la plus élégante, pour laquelle on a inventé un alphabet syllabique spécial, et, grâce à eux, cet idiome agglutinant, d'ailleurs très facile à apprendre, s'était répandu comme langage du commerce et des traités chez tous les voisins, Saulteux, Assiniboines, Pieds-Noirs et Sarsi. Les Cris exerçaient aussi une influence prépondérante sur leurs visiteurs blancs, les coureurs de bois et de prairies, puisque ceux-ci choisissaient presque toujours leurs femmes dans les familles crises. Les métis français qui vivaient parmi les sauvages parlaient le cri et plusieurs d'entre eux entraient dans la tribu maternelle; d'autre part, ce sont les Cris qui ont le plus facilement appris à cultiver la terre, quand les bisons leur ont manqué. Les fiers Saulteux au contraire ont longtemps tenu en mépris les « fouilleurs du sol ».

Les Muskegons ou Cris des « muskegs », appelés aussi en anglais *Swampies* ou « Gens des Marais », se sont éloignés suffisamment de la souche primitive pour se constituer en peuplades distinctes; cependant leur dialecte est celui de tous les parlers algonquins qui ressemble le plus à la langue des Cris de la prairie, et leur nom coïncide presque exactement avec celui des Creeks des États-Unis ou Muskogees. Ils habitent les régions marécageuses qui bordent le North-Saskatchewan, les lacs Winnipeg et Winnipegosis, au nord des Saulteux, dont les humbles restes se voient dans les réserves des bords de la rivière Rouge et sur la ligne des portages, entre

[1] Knistineaux, Kristineaux des anciens documents.

[2] Franklin, *Northern Coast of America*; — Alb. Lacombe, *Dictionnaire et Grammaire de la langue des Cris*.

le Winnipeg et le lac Supérieur : ainsi que l'indique leur nom, ces Odjibeway (Odjiboué)[1] habitaient jadis dans le voisinage du « Sault » par excellence, le Sault Sainte-Marie, qui emporte l'excédent des eaux du Supérieur dans le Huron et le Michigan. Quant aux Assiniboines, qui vivent sur la rivière de même appellation, dans le voisinage de leurs frères de race et de langue, les Sioux ou Dakota, ils devraient leur nom de « Pierreux » soit à leur résidence dans les régions de monts arides, soit plutôt à l'habitude primitive de faire bouillir l'eau de cuisson pour leurs aliments en y jetant des pierres brûlantes[2]. De même que les Cris, ils se divisent en Assiniboines des prairies et Assiniboines des bois, également déchus et diminués en nombre. On dit qu'avant 1780 ils peuplaient en fortes peuplades toute la partie méridionale du territoire : une épidémie de petite vérole les détruisit presque en entier.

Les écrivains du Canada aiment à vanter la conduite de leurs compatriotes à l'égard des aborigènes et à la mettre en opposition avec celle de leurs voisins « yankees », repoussant les Peaux-Rouges dans la solitude, volant leurs terres, confisquant leurs rations, les trompant de mille manières, et suscitant enfin des révoltes pour justifier l'extermination finale. Tant que les Canadiens furent simplement les hôtes des indigènes, fumant avec eux le calumet de paix, prenant leurs filles en mariage et vivant de la même vie de chasse, de misère et d'aventures, ils surent en effet se faire aimer des sauvages comme d'honnêtes camarades ; mais les conditions ont bien changé : ce n'est plus en hôtes, c'est en maîtres que se présentent aujourd'hui les blancs. Si les intentions des Canadiens sont bonnes, il n'en est pas moins vrai que les Peaux-Rouges du versant hudsonien sont en voie de décadence, et les rapports des commissaires eux-mêmes permettent de croire que ce dépérissement des indigènes est pour une forte part le résultat des injustices[3]. Quel dédommagement leur a-t-on donné pour leurs terres, et les misérables sommes qu'on a payées n'ont-elles pas été presque toujours données exclusivement aux chefs[4] ? Les mesures de civilisation que l'on prend à leur égard ne sont-elles pas de celles que l'on applique à des suspects ? N'assigne-t-on pas aux tribus des terrains d'où il leur est interdit de sortir ? N'a-t-on pas élevé des enfants pour les tenir éloignés de la

[1] Aubert, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1846.

[2] Southesk, *Saskachewan and the Rocky Mountains*.

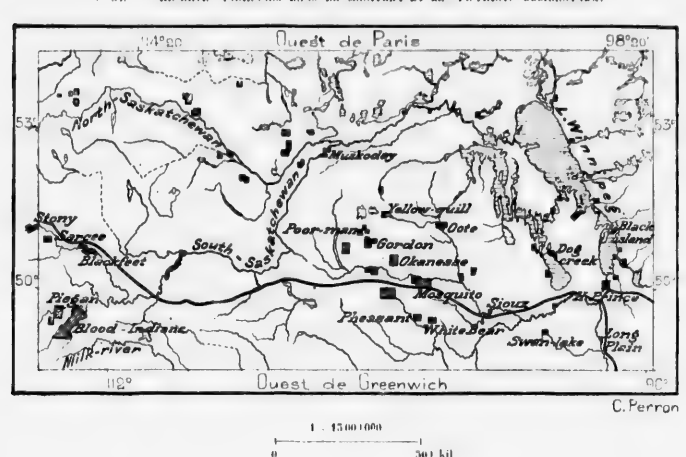
[3] Indiens du versant hudsonien, d'après le Rapport de 1884 sur les Affaires des Sauvages : 24 984.
Indiens de tout le territoire compris entre les Rocheuses, la mer de Hudson et la frontière des États-Unis en 1881 : 49 472.

[4] Prix moyen de 7 122 000 hectares achetés aux Indiens : 0 fr. 021 par hectare. (Youle Hind, ouvrage cité.)

famille tout en leur enseignant la langue des maîtres et quelque métier agricole ou industriel? N'a-t-on pas maintes fois négligé d'envoyer les rations promises, et les terres indiennes qui sont à la convenance des colons n'ont-elles pas été souvent envahies[1]?

Les Peaux-Rouges ont dû accepter, bon gré mal gré, le nouvel ordre de choses et se laisser cantonner à distance les uns des autres dans les réserves que leur indique le gouvernement, à moins qu'ils ne consentent à rompre le lien de la tribu; alors, ils renoncent à leur part de pension collective pour accepter une concession personnelle de terrain et sou-

N° 8. — RÉSERVES INDIENNES DANS LE MANITOBA ET LES DISTRICTS OCCIDENTAUX.




1 : 15 000 000

0 — 300 kil

tenir sans appui la concurrence de la vie contre leurs voisins les colons anglais. Désormais sans force de cohésion, sans unité nationale, il ne leur reste plus qu'à se fondre graduellement dans la population ouvrière : c'est parmi eux surtout qu'on recrute les travailleurs pour la construction des chemins de fer, le dessèchement des marais et le charroi des marchandises; plusieurs sont employés comme bergers par les éleveurs de bétail, et quelques peuplades se livrent fructueusement à l'agriculture : notamment sur les bords du Saskatchewan on voit des champs bien entretenus, des maisons propres, des hangars et des machines agricoles qui témoignent de l'industrie et de l'esprit d'assimilation des indigènes. L'épidémie la plus redoutable dans les réserves indiennes est la rougeole; la phtisie, assez

[1] Dewdney, Rapport officiel, 1884.

rare dans la population blanche des campagnes, est commune chez les Indiens et les métis : la plupart des enfants de race croisée qui succombent sont enlevés par cette maladie. Mais les Indiens sont indemnes d'une affection fort grave : au dire de tous les médecins, aucun d'eux n'a jamais été atteint du cancer[1]. Chez les Indiens encore nomades le grand fléau est la faim ; les sauvages restent parfois jusqu'à dix jours sans manger : des tribus entières ont été emportées par la famine[2].

Quoique la population n'ait pris quelque importance dans le bassin du Winnipeg que depuis la génération présente, les commencements de la colonisation datent déjà de la première moitié du dix-huitième siècle. Les voyages de Varennes de la Vérandrye, de 1731 à 1745, furent le point de départ des grandes explorations dans l'Ouest canadien, et depuis cette époque des familles de métis se sont mêlées, de plus en plus nombreuses, aux populations indiennes. On sait aussi par d'anciennes relations[3] que la route de la mer de Hudson au Winnipeg était déjà connue en 1742. Afin de protéger la traite des pelleteries, de la Vérandrye et ses fils établirent des comptoirs sur les bords des lacs et sur les portages, où les chasseurs allaient « courir la dérouine » au milieu des sauvages : on croit même que le fort Jonquière, fondé en 1752 par un parent de la Vérandrye, était situé non loin de la base des Rocheuses, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la ville de Calgary[4]. Enfin, lorsque la Compagnie du « Nord-Ouest » se fut établie, en 1785, et que le réseau des itinéraires suivis par les voyageurs français et écossais eut recouvert tout le haut pays du Saskatchewan et de l'Assiniboine, chaque poste devint un petit centre de colonisation européenne par l'intermédiaire des métis.

La première colonie proprement dite fut celle qu'un Écossais, lord Selkirk, dirigea en 1811 vers le Winnipeg. Une centaine de Highlanders et d'Irlandais débarquèrent dans un havre de la mer de Hudson, puis, après avoir passé un triste hiver sur ces rivages inhospitaliers, se rendirent l'été suivant sur les bords de la rivière Rouge, où ils furent accueillis et approvisionnés de vivres et de vêtements par les traitants de la Compagnie du Nord-Ouest. Mais bientôt les dissensions éclatèrent entre les « bourgeois » de la Compagnie et les nouveaux venus, et ce premier groupe de colons, attaqué par les métis et les sauvages, dut se disperser. C'est après dix

[1] Landry, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, 1860.
[2] Taché, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1852.
[3] Dobbs, *Account of the Countries adjoining Hudson's bay*.
[4] B. Sulte, *Histoire des Canadiens-Français ;* — Masson, *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest*.

années seulement que, grâce à la fin des hostilités entre les deux sociétés rivales, la petite colonie agricole de la rivière Rouge, destinée à devenir un jour le centre d'un État populeux, put se développer en paix et prospérer. Pendant de longues années cette colonie fut certainement la station d'Européens la plus isolée du monde entier et la plus difficile d'accès. A cette époque il n'existait point de routes du lac Winnipeg aux États-Unis, pas plus qu'au Canada oriental. La voie de communication la plus fréquentée entre ce poste d'avant-garde et le monde civilisé était celle qui, par les lacs, les rivières coupées de rapides et de cascades, les portages rocheux, aboutissait à la mer de Hudson : 1200 kilomètres du voyage le plus pénible pour arriver au bord d'une mer entourée de glaces et navigable seulement pendant deux mois de l'année !

En 1870, lorsque le monopole absolu de la Compagnie de Hudson fut enfin aboli, et que le Manitoba se constitua en colonie indépendante, la population policée, qui se groupait dans les villages de la rivière Rouge et dans les districts avoisinants, se composait d'environ 12 000 individus de race française ou écossaise métissée avec les indigènes. Les « métifs » ou « bois-brûlés » français, de beaucoup les plus nombreux, vivaient pour la plupart entre la frontière des États-Unis et l'emplacement occupé de nos jours par la ville de Winnipeg ; quelques-uns s'étaient établis sur l'Assiniboine ; d'autres sur le Saskatchewan, près du fort Edmonton. Jadis, se croyant presque seuls au monde, ils qualifiaient tous les blancs de « Français », et Simpson parle d'un de ses guides canadiens d'après lequel toutes les marchandises importées provenaient de la « Vieille France de Londres ». Mais lors de la tentative de colonisation faite par lord Selkirk en 1811, les métis français avaient dû reconnaître qu'ils ne représentaient pas seuls la race blanche et faire une part aux Écossais, amenés des Highlands et des îles Orcades, — d'où le nom d'Orcanais ou Orcadiens qu'on leur donnait, quelle que fût leur origine. — Ceux-ci s'établirent principalement sur le bas de la rivière Rouge, près du lac Winnipeg ; plus de la moitié parlaient le gaélique, mais la plupart savaient aussi l'anglais, et tant que la Compagnie du Nord-Ouest subsista, elle exigea de tous ses voyageurs qu'ils apprissent également le français. D'ailleurs, nombre de familles d'origine écossaise sont classées parmi les métis français, de même que des bois-brûlés de provenance française se disent Écossais ; même des Indiens de sang pur, fils d'immigrants iroquois et de mères crises, sont classés avec les métis français.

D'après tous les témoignages, la différence est fort grande entre les métis d'origine française et ceux dont les pères sont Écossais. Le Français est



FORT EDMONTON. — VUE PRISE DES RIVES DU SASKATCHEWAN.

Dessin de A. Slom, d'après une photographie.

plus grand, plus souple et plus mince; dans les voyages il court au lieu de marcher[1]. Il s'indianise sans peine et la fille indigène avec laquelle il se marie devient réellement sa compagne; ses enfants, français par la gaieté, l'entrain, la passion, sont de vrais Indiens pour la force, la souplesse, l'endurance et l'art merveilleux d'interpréter tous les phénomènes de la nature; ils sont généreux, prodigues, insouciants : les métiers qu'ils préfèrent sont ceux de chasseurs, trappeurs ou traitants; bien peu se livrent volontiers à l'agriculture. L'Écossais, au contraire, refuse de s'accommoder au milieu; la *squaw* qu'il fait entrer dans sa cabane reste sa servante, presque son esclave, et les enfants, quand il en naît, ressemblent rarement à leur mère par les dispositions morales; comme le père, ils sont avisés, tenaces, silencieux. Ils deviennent agriculteurs pour la plupart et possèdent des troupeaux.

L'ouverture de la contrée à la libre colonisation eut bientôt changé la proportion des races. Les immigrants devaient se recruter surtout dans la province voisine la plus rapprochée, c'est-à-dire dans l'Ontario, peuplée presque exclusivement d'habitants de langue anglaise. La province de Québec, dont la population, moins dense, est séparée du Manitoba par un espace beaucoup plus considérable, ne fournit qu'un moindre nombre de colons. D'autre part, les Européens se recrutaient presque uniquement parmi les émigrants des Iles Britanniques et parmi les Allemands venus directement de l'Ancien Monde ou par la voie des États-Unis[2]. En 1881, lorsque se fit le dernier recensement décennal, l'ensemble de la population blanche avait quintuplé depuis le milieu du siècle, tandis que les Français, métis ou de race pure, avaient doublé seulement; pendant l'hiver de 1871 à 1872, la petite vérole les avait plus que décimés. La prépondérance avait donc passé du côté des résidents de langue anglaise, et chaque année l'écart des races s'accroît en leur faveur; en même temps augmente le nombre des représentants de leur langue dans l'assemblée législative.

Ce changement d'équilibre ethnique ne s'est pas fait sans causer des

[1] H. Havard, *The French half-breeds of the North-West*, Smithsonian Report; — Taché, *Esquisse du Nord-Ouest*; — John Reade, *Proceedings and Transactions of the R. Society of Canada*, 1885.

[2] Provenance des immigrants au Manitoba et dans les territoires de l'Ouest, en 1881 :

| | |
|---|---|
| Des provinces de l'est | 21 514 |
| De l'Europe | 4 321 |
| Des États-Unis | 7 758 |
| Ensemble | 28 593 |

Moyenne annuelle de l'immigration : de 10 000 à 25 000.

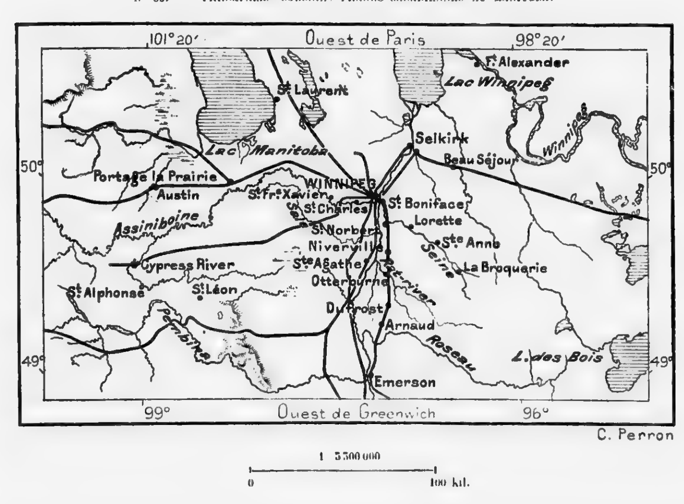
haines de race à race, susciter même des révolutions violentes. Les métis français, lésés en mainte circonstance dans la possession de leurs terres et la jouissance de leurs droits traditionnels[1], se sont soulevés en armes par deux fois contre les envahisseurs anglais. Par deux fois ils ont été aisément vaincus par le gouvernement canadien, auquel la province d'Ontario fournit un nombre illimité de volontaires anglais, et maintenant toute velléité de soulèvement chez les métis du Manitoba paraît étouffée. Mais il est à craindre qu'ils ne perdent bientôt une autre bataille, qui, pour être sans effusion de sang, n'en est pas moins des plus importantes. Lors de la constitution du gouvernement provincial, les deux langues, l'anglais et le français, furent considérées comme ayant droits égaux, et toutes les publications officielles, tous les rapports durent se faire dans l'un et l'autre idiome. Maintenant, les Anglais réclament, de par le droit du plus fort, l'emploi exclusif de l'anglais dans les publications du gouvernement manitobien; ils exigent aussi que les écoles publiques françaises soient fermées et que la langue de l'enseignement soit l'anglais, même dans les districts où la population est en majorité ou même exclusivement française. Il semble probable que ces exigences tyranniques prendront bientôt force de loi.

Toutefois les habitants d'origine française ne seront point assimilés pour cela, car le sentiment de la nationalité est de ceux dont les oppressions séculaires ne viennent pas à bout. Il est vrai que les Français, tout en augmentant en nombre, ne sont plus, comparés aux Anglais, qu'en proportion annuellement décroissante; il est également vrai que les Franco-Canadiens de race pure et les métis ne sont point absolument solidaires les uns des autres et qu'ils se sont combattus en maintes occasions. Mais le territoire hudsonien est vaste, et dans cette étendue il existe encore de très grands districts où la prépondérance appartient aux divers éléments de la population française, pure ou mélangée, et qui forment autant de centres de résistance à l'absorption définitive. Près de la capitale même, les Français sont en force et assiègent la ville, pour ainsi dire, par un demi-cercle de villages formant comme des postes d'attaque. Ils occupent Saint-Boniface, le quartier oriental de Winnipeg, et peuplent exclusivement plusieurs districts des bords de la rivière Rouge et de ses affluents au sud et à l'est; des colonies franco-canadiennes bordent la Seine et la rivière aux Rats; à l'ouest de la dépression médiane du Manitoba, elles se sont groupées en quelques cantons de la rivière Sale, de l'Assiniboine, du Qu'Appelle et

[1] W. F. Butler, *The Great Lone Land*.

de la Souris; enfin, les Franco-Canadiens ont essaimé sur le rivage du lac Manitoba, dans la montagne Cyprès, dans celle des Bois et sur les deux branches du Saskatchewan : la colonie de Saint-Albert, près d'Edmonton, a été dénommée par Butler une « petite France », et Batoche, non loin du confluent des deux fleuves, est une autre « France » du nord-ouest. La force de l'élément français s'accroît par l'arrivée de colons venus du Canada oriental et des États-Unis : c'est ainsi que Saint-Léon, dans la « montagne de Pembina », à l'ouest de Winnipeg, s'est peuplée presque entièrement de Canadiens du Massachusetts. Même dans ces dernières

N° 86. — PRINCIPALES COLONIES FRANCO-CANADIENNES AU MANITOBA.




années, des centaines de Français et de Wallons viennent chaque saison grossir les groupes où se parle leur langue. C'est toujours près des frères d'origine qu'ils vont s'établir[1]. Une de leurs colonies, bordière de la rivière Rouge, que l'on croyait naguère en pays canadien, celle de Pembina, se trouve en territoire des États-Unis, au sud du 49e degré de latitude. D'ailleurs les métis français sont encore plus nombreux dans la République Américaine que dans le Manitoba : d'après Havard, ils sont dix-huit mille dans le seul État de Michigan.

Un nouveau flot d'immigration écossaise se porte maintenant vers le Manitoba et les provinces voisines, celui des *crofters* ou tenanciers des

[1] Auguste Bodard, *Notes manuscrites.*

Hébrides, chassés par la faim de leurs îles natales : quelques grands propriétaires ont transformé ces îles en terrains de pâture et de chasse et les anciens possesseurs du sol n'ont plus qu'à émigrer. A tous ces colons, français, écossais, irlandais et anglais, se sont ajoutés d'autres immigrants sortis pour la plupart du nord de l'Europe. Les mennonites allemands qui ont fui la Russie pour ne pas se soumettre au régime militaire, sont venus depuis 1876, au nombre de sept à huit mille, fonder des villages agricoles dans les « réserves » qu'on leur a concédées sur les deux bords de la rivière Rouge : ils se tiennent d'ordinaire à part des autres habitants et, vivant en communautés fermées, sur le modèle des *mir* de la Russie, ne contribuent guère à fortifier l'élément anglo-saxon. Les Norvégiens et autres Scandinaves se portent en foule vers le Manitoba, où ils s'anglicisent rapidement. Un grand nombre se sont établis sur le chemin de fer du Pacifique entre le lac Supérieur et la cité de Winnipeg, et l'on y voit toute une série de stations ayant des noms scandinaves. Des milliers d'Islandais, chassés de leur île, moins par la pauvreté du sol que par d'avides compagnies commerciales, vendant les denrées à crédit et réduisant ensuite leurs clients à une misère sans issue, ont aussi demandé asile au Manitoba, où des terres leur ont été assignées, au bord du lac Winnipeg[1]. C'est au profit du Canada et des États limitrophes, dans la République Américaine, que l'Islande se dépeuple : si le mouvement d'émigration continue, il y aura bientôt plus d'Islandais dans la Puissance que dans la mère patrie. Ces nouveaux venus ont déjà des écoles et des journaux ; chez eux, la natalité est triple de la mortalité[2].

Outre les colonies qui offrent un caractère de groupement national, il s'en est fondé et il s'en fonde annuellement d'autres qui cherchent à réaliser quelque plan idéal de société future, religieuse ou civile. C'est ainsi que

[1] Résidents du Manitoba par nationalités à diverses époques :

| | 1871 | | 1881 | | 1886 | 1889 |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Anglais | | 11 505 | | 25 949 | | |
| Écossais et métis | 5 648 | 16 506 | 38 184 | 25 676 | 72 805 | 85 000 |
| Irlandais | | 10 175 | | 21 180 | | |
| Français | 5 757 | | 9 949 | 6 511 | 14 806 | 16 000 |
| Métis français | | | | 4 869 | | |
| Allemands et Mennonites | » | | 8 652 | | 11 082 | 15 000 |
| Islandais | » | | » | | 2 468 | 8 000 |
| Norvégiens, Hollandais, Russes | » | | 2 412 | | 1 189 | 2 000 |
| Autres | 265 | | 2 422 | | 712 | 1 000 |
| Indiens | 558 | | 6 767 | | 5 578 | 5 000 |
| Ensemble | 12 228 | | 65 964 | | 108 640 | 130 000 |

[2] *Rapport du ministre de l'agriculture du Canada*, 1878.

des Mormons, émigrés des États-Unis dans l'Alberta, se sont établis sur la rivière de Lee, au sud de Calgary; mais ils se sont mis d'accord avec les lois du pays, en renonçant à la polygamie : c'est principalement parmi les colons scandinaves qu'ils font une propagande active. Des prêtres et des laïques ont constitué d'autres colonies strictement religieuses, dans lesquelles novices ou participants ne sont admis que moyennant des engagements rigoureux, et où même on les dresse comme des soldats. L'eau-de-vie, le vin, la bière, le tabac, sont absolument proscrits en un grand nombre de colonies.

Comme pays agricole, le Manitoba et les autres contrées de la zone méridionale du versant hudsonien sont une terre de promission, la « meilleure du monde pour la culture du froment », et déjà la production annuelle des céréales est très forte en proportion du petit nombre des habitants[1]. La grande vallée dont la rivière Rouge occupe une étroite coulière offre sur une épaisseur considérable d'excellents terrains de labour, partout où les eaux ne s'amassent pas en lacs et en marécages. De même la terrasse intermédiaire, où les prairies bordent au nord les terres salines et les massifs de formation glaciaire, comprend de vastes espaces de terrains féconds, connus par les Anglais sous le nom de *Fertile Belt*, « Zone Fertile ». Ces territoires favorables à la culture ou à l'élevage, dont la surface est évaluée à 650 000 kilomètres carrés, s'élargissent à mesure qu'on remonte vers le nord et vers l'ouest dans le bassin du Saskatchewan. La zone fertile par excellence est celle que limitent les deux branches maîtresses du fleuve. Là, un espace d'environ 200 000 kilomètres carrés est borné, au nord par la forêt continue, à l'ouest par les Montagnes Rocheuses, au sud par les prairies et les plaines salines, à l'est par les lacs et les marécages : nulles frontières naturelles ne sont mieux tracées. Le pays semble un immense parc aux sites charmants : çà et là des bosquets et des groupes de pins ou de trembles; partout de belles prairies, de hautes herbes, des rivières d'eaux abondantes serpentant au pied de collines doucement ondulées, des lacs et des étangs parsemant les fonds et reflétant la verdure.

Au sol fécond répond un climat non moins favorable au développement des céréales, dont la production moyenne, quoi qu'on en dise, ne dépasse pourtant pas 25 hectolitres par hectare. Les agronomes affirment

[1]

| | | |
|---|---|---|
| Superficie des terres emblavées dans le Manitoba en 1889 | 336 300 | hectares. |
| Récolte du froment . . . . . . . . . . . . . . . | 4 000 000 | hectolitres. |
| » des autres céréales . . . . . . . . . . . . | 3 000 000 | » |
| Valeur de la récolte . . . . . . . . . . . . . . . . | 50 000 000 | francs. |

que les grands froids de l'hiver sont un privilège au point de vue agricole : le sous-sol, gelé dans les profondeurs, se dégèle avec une lenteur extrême pendant l'été, et l'humidité qu'il contient remonte graduellement, par capillarité[1]. D'autres avantages sont la sécheresse des hivers et la clarté des nuits : pas de ces froids humides ni de ces alternatives de gel et de dégel si funestes aux plantes. Mais en quelques années fatales le printemps amène des vols de sauterelles (*calopterus spretus*), qui naissent sur les plateaux du Montana et du Dakota et marchent dans la direction du nord-ouest, parallèlement aux Montagnes Rocheuses, dévorant les feuilles et les herbes. En l'année 1875 ils firent de grands ravages.

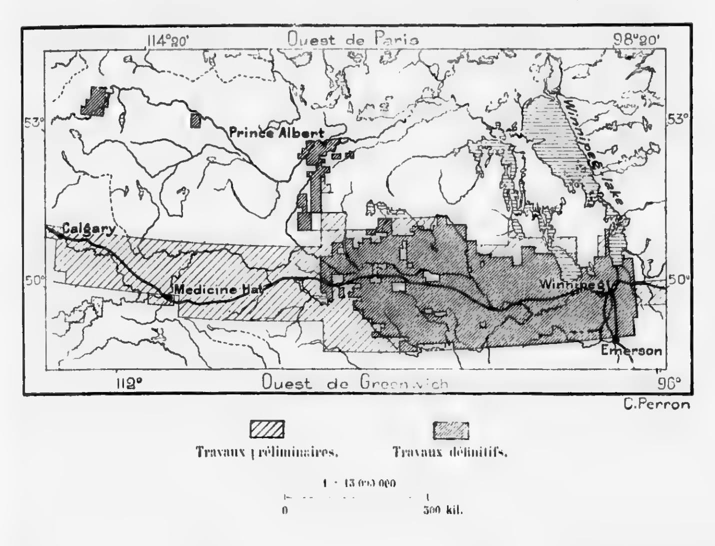
Les terres élevées qui longent les Rocheuses et toute la région fertile des plateaux qui dépasse 500 mètres en altitude, conviennent admirablement à l'élève du bétail. Des spéculateurs y ont introduit des milliers de bœufs et de vaches laitières, et dans le seul district d'Alberta on ne comptait pas moins de 115 000 têtes de gros bétail en 1889. Les animaux vivent en liberté dans les pâturages, quelle que soit la saison; même au cœur de l'hiver, lorsque la neige recouvre le sol, les bêtes grattent la terre de leurs sabots pour trouver l'herbe cachée, et l'on dit que la mortalité est moindre qu'en d'autres pays dans les étables; cependant, quand les vents soufflent en tourmente, les éleveurs sont obligés de fournir de la nourriture aux veaux et aux vaches les moins robustes. Déjà l'exportation du bétail sur pied a commencé : malgré l'énorme distance, le district d'Alberta envoie des milliers de bœufs en Angleterre par le chemin de fer du Pacifique et les bateaux chargeurs de Montréal. L'élève des chevaux réussit également fort bien dans le « Piedmont canadien », c'est-à-dire dans l'Alberta et le Saskatchewan, et l'on espère que ces contrées deviendront un jour le centre principal de l'industrie chevaline dans la Puissance du Canada. Enfin, on a fait depuis 1884 quelques essais pour indroduire des troupeaux de moutons dans les prairies de l'Ouest, et toutes les races importées ont prospéré; en certains districts il a fallu les défendre contre des bandes de chiens sauvages échappés des campements indiens et vivant de chasse à la façon des loups.

Dans la vallée de la rivière Rouge, dont les terres concédées aux premiers occupants, métis anglais et français, ont depuis cette époque en grande partie changé de maîtres, le sol a été divisé, suivant l'ancienne méthode canadienne, en bandes parallèles dont la façade borde la rivière et qui se prolongent à 3200 mètres dans l'intérieur. Mais en dehors de

[1] Macoun, *Manitoba and the Great North-West.*

cette vallée maîtresse et de quelques vallées affluentes les terres cadastrées du Manitoba et des districts voisins ont été divisées pour la colonisation en *townships*, carrés parfaits ayant chacun six milles (9654 mètres) de côté et orientés vers les quatre points cardinaux : leur superficie est exactement de 36 milles carrés, soit d'environ 90 kilomètres carrés. Les townships eux-mêmes se subdivisent en sections d'un mille carré ou de 640 acres (258 hectares); enfin le quart de section, soit 160 acres, à peu près 64 hectares, constitue la part attribuée au colon qui s'engage à cultiver le sol : il reçoit le titre définitif après avoir payé un droit d'in-

N° 87. — TERRES CADASTRÉES DANS LE MANITOBA ET LES DISTRICTS OCCIDENTAUX, EN 1886.

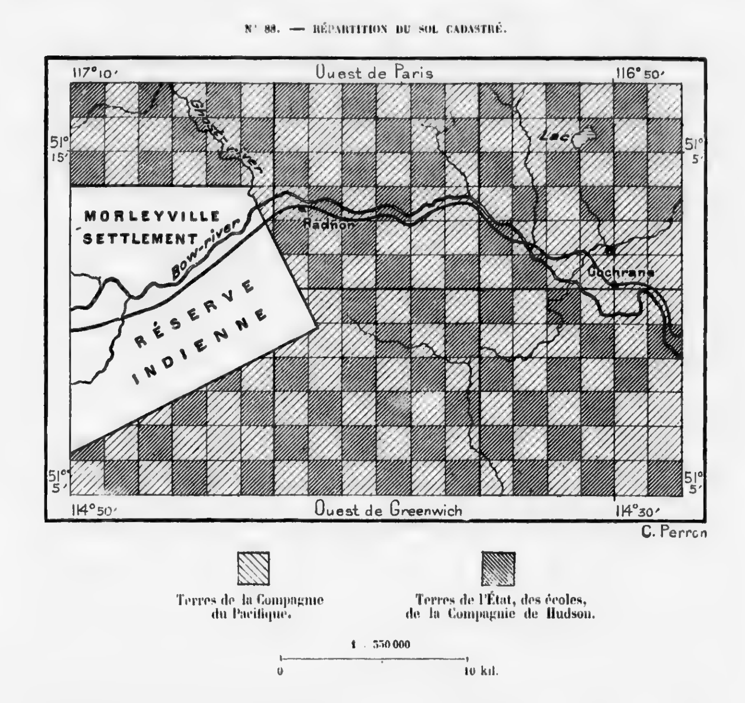



scription de dix piastres et mis sa terre en culture pendant trois années consécutives. En outre, l'immigrant a le droit d'acheter dans le voisinage immédiat de sa concession gratuite, ou *homestead*, un nombre égal d'hectares, dont le prix fixé par le gouvernement, varie suivant la distance qui sépare les terrains à acheter de la voie ferrée du Pacifique. Certes l'avantage de pouvoir obtenir des terres gratuites a dû séduire des milliers de colons; mais en réalité il se trouve que ces lots sont en moyenne à 30 ou 40 kilomètres des stations du chemin de fer : il en est même qui, placées plus loin, sont complètement inutilisables. Le cultivateur n'a que faire de champs éloignés de tout marché et où il se ruinerait en charrois : il est donc forcé d'acheter sa terre dans le voisinage des voies ferrées, et

là presque tout le sol qui n'a pas été concédé à la Compagnie du Pacifique est déjà accaparé par des spéculateurs[1]. La valeur des parcelles s'accroît peu à peu, surtout dans le voisinage des villes et des stations.

D'après les règlements, le pays a été divisé des deux côtés du chemin de fer et de ses embranchements en cinq zones latérales d'inégale largeur, dans lesquelles le prix initial des terres diminue du quintuple au simple, c'est-

N° 88. — RÉPARTITION DU SOL CADASTRÉ.




à-dire de 25 francs à 5 francs l'acre, en proportion exacte de l'éloignement. Les lots à vendre alternent, dans presque tous les districts, comme les cases d'un damier entre les deux principaux propriétaires, le gouvernement canadien et la Compagnie du Pacifique; en outre, 2 lots sur 36 sont réservés aux écoles, deux à la Compagnie de la baie de Hudson. Les colons ont dix années pour s'acquitter du prix d'achat, avec l'intérêt à 6 pour 100. Tout va bien pour ceux qui ont le capital nécessaire et qui peuvent devancer le terme; mais la plupart ne sont-ils pas obligés d'emprunter la

[1] Ingersoll, *Canadian Pacific Railway*.

somme exigée par gouvernement, spéculateurs privés ou compagnies, et n'ont-ils pas à verser double intérêt pour être définitivement propriétaires de leurs biens-fonds? Un autre inconvénient de cette division du sol par grands lots est que les familles, trop dispersées sur une vaste étendue, ne peuvent plus s'entr'aider : en supposant que chaque acheteur s'établisse avec les siens sur un lot complet, on ne comptera que 144 familles sur un espace de 90 kilomètres carrés. Aussi n'est-il pas étonnant que même dans ce pays, si admirablement prédestiné en apparence pour l'agriculture, la population se porte surtout vers les villes ou les centres urbains. La jeune cité de Winnipeg, la capitale du Manitoba et du versant hudsonien, a trois fois plus d'habitants que Paris proportionnellement à la France entière. Cependant la population manitobienne se distingue favorablement par le nombre considérable de propriétaires qui sont en même temps cultivateurs du sol : sur 17 000 possesseurs, 16 000 résident sur leur terre. Mais les grands domaines se constituent déjà, en dehors de ceux qui ont été concédés aux sociétés de chemins de fer et à la Compagnie de Hudson. Une seule ferme, dans la vallée du Qu'Appelle, occupe une superficie de 259 kilomètres carrés et les sillons qu'y trace la charrue ont 6400 mètres de longueur : aller et venir d'un bout à l'autre du sillon représente déjà pour un attelage une journée de travail. Les cultivateurs de ces grands domaines n'ont plus aucune initiative : la plupart sont de simples manœuvres n'ayant aucun intérêt direct à la prospérité de l'entreprise.

Dans ces pays qui s'ouvrent à la colonisation et à la culture, la construction des chemins de fer précède l'arrivée des immigrants. C'est après avoir posé les rails que l'on mesure les lots et que l'on choisit les emplacements pour les villages et les villes. La population se distribue en lignes régulières suivant les voies qui lui ont été tracées par les constructeurs. Mais ces lignes elles-mêmes, commandées par la configuration générale du pays, doivent le mettre en communication avec les points vivants du littoral et de l'intérieur. Après la ligne maîtresse qui traverse le continent de port à port, et celle qui unit le lac Winnipeg au bassin supérieur du Mississippi, d'autres voies ferrées importantes ont rattaché les rivières et les lacs de la contrée aux marchés principaux ; mais il reste encore un chemin à ouvrir, celui qui réunira les contrées agricoles à leur débouché naturel, la mer de Hudson. Cette mer est plus rapprochée de Winnipeg et des autres villes du même versant que le golfe du Saint-Laurent et surtout les ports du littoral océanique, et d'autre part la traversée de l'Atlantique est moindre entre Liverpool et les bouches du Nelson ou du Churchill qu'elle ne l'est entre l'Angleterre et New-York : la ligne de navigation par la mer de Hud-

son est l'une des plus courtes que l'on puisse tracer à travers l'Atlantique et c'est dans l'intérieur même du continent qu'elle pénètre[1].

Il semblerait donc au premier abord que l'œuvre la plus importante pour le Manitoba et les provinces limitrophes serait de construire au plus tôt une voie ferrée vers la mer de Hudson; mais on sait que la navigation y est limitée à un sixième, ou au plus à un quart de l'année, et le produit par excellence du Manitoba, le froment, s'engrange précisément dans la saison où la glace se reforme sur la mer de Hudson. Toutefois les progrès

N° 89. — ROUTE DE L'ANGLETERRE AU MANITOBA PAR LA MER DE HUDSON.

C. Perron

1 : 38 000 000

0 1000 kil.

de la colonisation modifient peu à peu les conditions économiques du pays. Un nouveau chemin de fer construit de la rivière Rouge vers le confluent des deux Saskatchewan a partiellement diminué la distance à franchir. Ce n'est plus à partir de Winnipeg, mais à partir de la Corne qu'il s'agirait de tracer la ligne du versant hudsonien. En outre, de nouvelles industries ont surgi : l'Alberta, le Saskatchewan ont à expédier leur bétail; tôt ou tard ils auront aussi à exporter les produits de leurs mines de houille et leurs pétroles; de nouvelles nécessités économiques s'imposent par l'effet du peuplement.

Les branches maîtresses du North-Saskatchewan coulant dans un terri-

[1] Distance de la Corne du Saskatchewan à Liverpool :

| | | |
|---|---|---|
| 1° Par New-York . . . . . . . . . . . . . | 9675 | kilomètres. |
| 2° Par Saint-John . . . . . . . . . . . . . | 9087 | » |
| 3° Par Montréal et Belle-Isle. . . . . . . . . . | 8418 | » |
| 4° Par le bassin du Churchill et la mer de Hudson. | 6500 | » |



LE « GRAND » GLACIER, VU DU CHEMIN DE FER, ENTRE BANFF ET LE COL D'HECTOR.

Dessin de A. Slom, d'après une photographie de MM. Notman et Son.

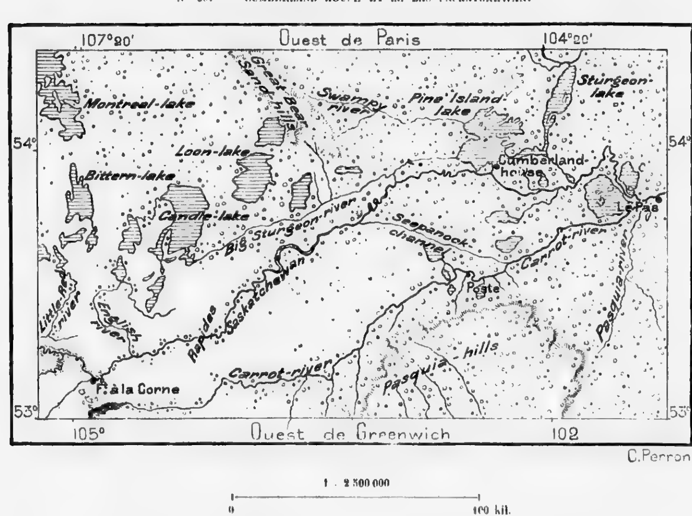
toire que ne traverse encore aucune ligne de fer n'ont que de simples postes. Le village le plus rapproché des sources, l'ancien fort Edmonton, se trouve déjà à plus de 300 kilomètres à l'est des Montagnes Rocheuses, sur une haute berge de la terrasse limitée au sud par le cours du fleuve, ici large de 200 mètres. De tout temps cet endroit fut un lieu de passage, et les sentiers des Indiens, devenus maintenant des chemins pour les charrettes des immigrants et de quelques chercheurs d'or, se dirigent vers Edmonton : c'est de là que part la route la plus fréquentée vers Athabasca-landing, l'escale supérieure de navigation sur l'Athabasca-Mackenzie. Le bourg de Saint-Albert, voisin d'Edmonton, au nord-ouest, est habité par des Cris agriculteurs, ayant déjà maisons, granges et écoles. En aval d'Edmonton, de petits postes, Victoria, Saint-Paul, Fort-Pitt, se succèdent à de longues distances, et l'on ne trouve une ville naissante, Battleford, qu'à plus de 300 kilomètres, au confluent du fleuve et de la rivière à la Bataille. Puis viennent Carleton et Prince-Albert, celle-ci élevée au rang de capitale du district de Saskatchewan et rattachée par route et chemin de fer à Winnipeg et à l'ensemble du réseau américain. Sa position dans la « zone fertile », près de la jonction des deux branches du Saskatchewan et sur la route naturelle qui mène au nord-ouest dans le bassin du Mackenzie, par le portage la Loche, lui assure un rôle prépondérant parmi les villes du Grand Ouest canadien. Il semble pourtant que le centre commercial de la contrée eût été mieux placé en aval, non loin de Fort à la Corne, c'est-à-dire à la « corne » même formée par la rencontre des deux grands fleuves.

Au delà recommencent les solitudes. Cumberland-house, située dans la région infertile, parsemée de lacs, où le Saskatchewan se divise en bayous fluents et refluents, n'est qu'un poste de ravitaillement pour les trappeurs de la Compagnie de Hudson, mais de tous ce fut le plus important lorsque les communications avec le Grand Nord se faisaient uniquement par traîneaux et par canots d'écorce. De Cumberland-house ou Fort-Cumberland les voies de navigation, plus ou moins interrompues par les portages, se dirigent en effet à l'ouest et au sud-ouest par les deux branches du Saskatchewan, au sud, au sud-est, au nord-est par les lacs Winnipegosis et Winnipeg, au nord par le Churchill. Mais la diminution de la population indienne dans les régions du nord a fait abandonner presque entièrement ces chemins du nord et plusieurs postes sont en ruines.

Le haut bassin du South-Saskatchewan contraste avec celui du North-Saskatchewan par la densité de sa population et par le nombre de ses villes et de ses villages. Cette différence provient du chemin de fer qui parcourt

cette région en remontant sinueusement les vallées entre les glaciers descendus des Rocheuses. Une des villes naissantes est Banff, dont l'admirable cirque, avec ses cascades, ses forêts, les neiges qui recouvrent les monts sourcilleux, a été conservé par la Confédération Canadienne comme propriété nationale. Quoique déjà dans le cœur des montagnes, à l'altitude de 1370 mètres, cette station d'eaux thermales, où les visiteurs séjournent de plus en plus nombreux chaque année, a été attribuée au district d'Alberta. Plus bas, mais toujours dans l'étroite vallée, la prospère bourgade de Canmore a parsemé ses chalets au bord d'un torrent. Calgary, située à 129 kilomètres

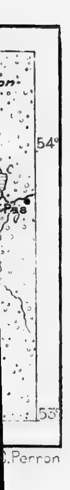
N° 90. — CUMBERLAND-HOUSE ET LE BAS SASKATCHEWAN.



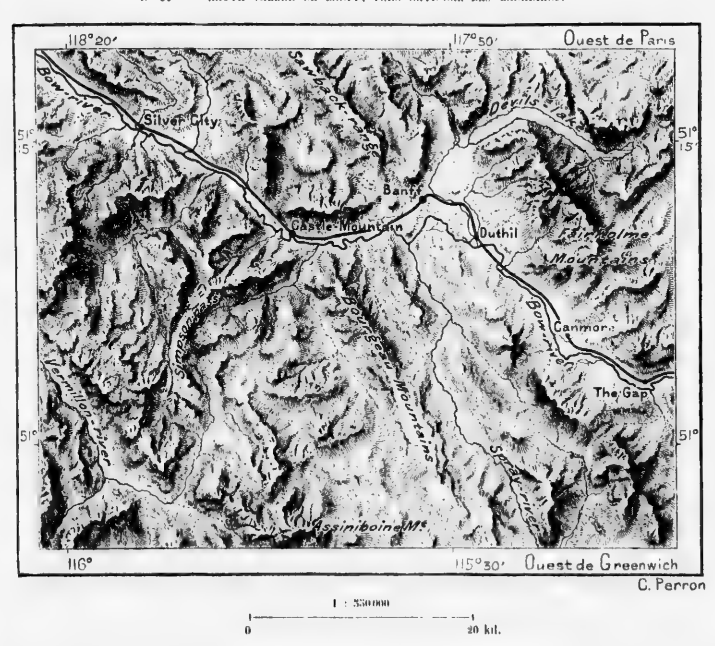

de Banff, est déjà complètement en dehors de la région des montagnes, dans une contrée de pâturages aux longues ondulations où la rivière à l'Arc et d'autres cours d'eau rapides se sont creusé leur lit entre de hautes berges. Cette ville est le centre principal du Piedmont canadien pour l'élève des bêtes à cornes et des chevaux; tout le pays se divise en grands enclos ou *ranches*, — ce sont les *ranchos* des Hispano-Américains, — que parcourent les animaux par milliers. Calgary et la gracieuse Mac-Leod (Alberta), sur un affluent de la Belly-river ou rivière aux Gros-Ventres, sont dans le voisinage de gisements houillers, que le manque de bois dans la région des prairies forcera tôt ou tard à exploiter activement.

Medicine-Hat, qui occupe une fort heureuse position près de l'angle sud-

occidental du district d'Assiniboia, en aval du confluent des rivières Bow et Belly, les deux branches maîtresses du South-Saskatchewan, et à la jonction de deux chemins de fer, possède aussi des houillères dont on extrait déjà le combustible. C'est à Medicine-Hat, dont le nom rappelle quelque cérémonie religieuse des anciens aborigènes, que la South-Saskatchewan se recourbe vers le nord, pour s'échapper par une brèche du Grand Coteau et rejoindre le North-Saskatchewan. A une centaine de kilomètres en amont du confluent, le petit village de Batoche, habité par des métis fran-



N° 91. — HAUTE VALLÉE DE BANFF, PARC NATIONAL DES CANADIENS.




1 : 550000

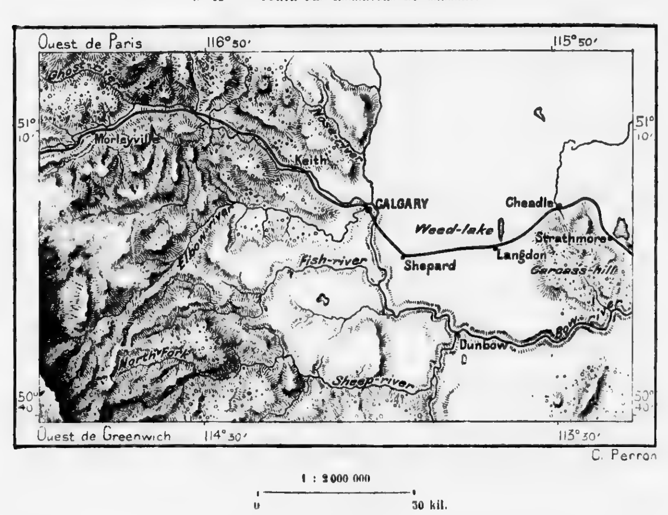
0 — 20 kil.

çais, rappelle un conflit où les troupes fédérales remportèrent une victoire facile sur les « bois-brûlés ».

Le chef-lieu d'Assiniboia et le siège de la législature de tous les États de l'Ouest entre le Manitoba et la Colombie Britannique est situé sur le chemin de fer du Pacifique et sur un affluent de la rivière Qu'Appelle, dans la partie orientale du district : des habitants lui ont donné le nom de Regina, dans l'espoir qu'elle deviendra bientôt la « Reine des Prairies ». Dans la vallée du Qu'Appelle, que le chemin de fer accompagne à distance, le principal lieu de marché porte aussi le nom de Qu'Appelle. Fort-

Ellice est au confluent de cette rivière avec l'Assiniboine; Birtle (Birdtail), Minnedosa, Rapide-city se succèdent à l'est sur des affluents de ce cours d'eau : les centres de population deviennent de plus en plus nombreux à mesure qu'on se rapproche de Winnipeg. La prospère Brandon, fondée en 1879 sur la rive méridionale de l'Assiniboine, s'est peuplée très rapidement, de même que Portage-la-Prairie ou simplement Portage, bâtie sur l'isthme, jadis marécageux et maintenant en grande partie conquis à l'agriculture, qui sépare l'Assiniboine du lac Manitoba. Le district

N° 92 — PORTE DES ROCHEUSES ET CALGARY.




1 : 2 000 000

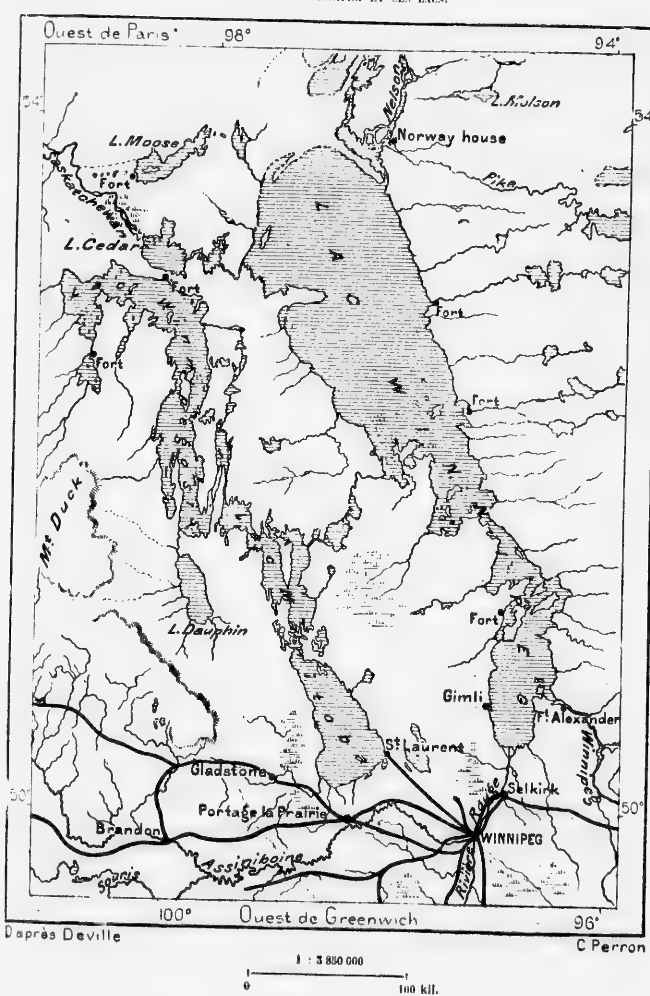
0 — 30 kil.

de Portage est le « jardin du Winnipeg »; Brandon est le marché des céréales le plus actif de la contrée.

Dès l'année 1734, des voyageurs canadiens avaient construit un fortin sur le bec de la rivière Rouge et de l'Assiniboine. Ce fut le commencement de la « Cité reine de l'ouest », de l' « Ombilic canadien », noms que se donne orgueilleusement la ville de Winnipeg. Plusieurs postes de commerce succédèrent aux premiers comptoirs du « Fort Rouge », et le dernier poste fortifié, désigné sous le nom de Fort-Garry, existait encore il y a un petit nombre d'années. Mais la ville proprement dite naquit seulement vers 1860, après l'abolition du monopole de la Compagnie de Hudson. Elle grandit rapidement dès que le Manitoba fut entré comme province souveraine dans la Confédération du Canada, et surtout après la construction du chemin de

fer transcontinental, dont Winnipeg est la principale station, entre l'Ontario et la Colombie Britannique. Six autres voies ferrées rayonnent main-

N° 93. — WINNIPEG ET SES LACS.




tenant autour de la cité et rattachent la ville au réseau des États-Unis; une autre voie se construit vers Duluth, l'emporium occidental du lac Supérieur; des bateaux à vapeur vont et viennent sur les rivières et les lacs

de la contrée. De même que Vancouver, Winnipeg est une de ces villes qu'on a vues, pour ainsi dire, s'élancer hors de terre[1]; en 1868 on n'y comptait, en dehors du fort Garry, que trente maisons réunies par des sentiers; maintenant la ville a des rues de 40 mètres en largeur qui se prolongent sur plus de 5 kilomètres. Des édifices publics, des hôtels, des palais bordent les principales avenues; des parcs la continuent au nord et au sud. Winnipeg, qui n'avait pas d'école en 1871, est actuellement une cité universitaire et de nombreux établissements confessionnels des diverses religions se relient à son grand collège. La ville, naguère limitée à la péninsule que forment les deux rives gauches de la rivière Rouge et de l'Assiniboine, a projeté ses quartiers au delà de ses cours d'eau, et sur la rive droite du fleuve s'élève une autre ville, Saint-Boniface, presque entièrement franco-canadienne; son collège, le plus ancien du Manitoba, a été fondé en 1818.

Au sud de Winnipeg, la ville principale est Emerson, la capitale des mennonites et la gardienne de la frontière des États-Unis. Elle est située sur les deux bords de la rivière Rouge, mais principalement sur la rive droite, et s'est en grande partie peuplée d'Américains. Ses habitants lui donnèrent en 1874, année de la fondation, le nom de Gate-city; c'est la « Porte » par laquelle les marchandises des États-Unis s'échangent avec les denrées du Canada; avant la construction des chemins de fer, trois mille chariots passaient sur cette route entre Winnipeg et le Minnesota. Selkirk, au nord de Winnipeg et sur la même rivière, est aussi une jeune cité : elle date de 1875. Selkirk s'élève sur une butte que n'ont jamais atteinte les inondations; là s'arrête la navigation du fleuve, interrompue en amont par les rapides de Saint-Andrews. Au delà, vers le Winnipeg, commencent les solitudes : les villages, les postes de commerce sont de plus en plus espacés[2]. Cependant une colonie islandaise, portant un nom national, Gimli ou le « Ciel », groupe ses maisonnettes sur la rive occidentale du lac, en cet endroit trop exposée aux inondations. Presque en

[1] Population de Winnipeg à diverses époques :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1870 | 215 hab. | 1880 | 7 985 hab. |
| 1874 | 2 000 » | 1886 | 20 258 » |

1889 : 25 000 habitants; 30 000 avec Saint-Boniface.

[2] Villes principales du Manitoba et du versant hudsonien :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Winnipeg (Manitoba) | 25 000 habitants. | Regina » | 2 000 habitants. |
| Brandon » | 4 800 » | Emerson » | 1 500 » |
| Portage-la-Prairie | 3 000 » | Medicine-Hat (Assiniboia) | 1 500 » |
| Selkirk » | 2 500 » | Edmonton | 1 200 » |
| Calgary (Alberta) | 2 500 » | Prince-Albert (Saskatchewan) | 1 000 » |

face, le fort Alexander, colonie de Franco-Canadiens, commande la bouche du fleuve Winnipeg.

A l'extrémité septentrionale du lac, près de la sortie du Nelson, le poste de la Compagnie de Hudson, Norway-house, ainsi nommé par les chasseurs norvégiens qui le fondèrent[1], est trop en dehors de la zone de peuplement pour qu'un village se soit formé autour de ses palissades : en cet endroit les « traiteurs en chef » tenaient jadis conseil et s'administraient les affaires du Grand Nord; le fort est encore l'un des principaux lieux de rendez-vous pour les chasseurs et l'un des grands centres d'approvisionnement.

De Norway-house à la factorie de Port-Churchill, située sur l'estuaire du même nom, la distance à franchir par les cours d'eau et les portages dépasse 600 kilomètres. Les murailles de l'ancien fort, dit Prince of Wales, construites près de la bouche du fleuve, étonnent malgré le délabrement des bastions et de l'enceinte. Bâti en gros blocs de granit importés de la Grande-Bretagne, le fort coûta, dit-on, plus de trois millions de francs, et valut aux Anglais le nom cri de Téo-tinneh ou « Peuple de la Pierre », qu'ils gardent encore de nos jours. En 1782, la petite garnison du fort Churchill, commandée par Hearne, l'explorateur de la rivière Coppermine, se rendit sans combat à Lapérouse. Le Port-Nelson ou d'York, près duquel se voient des jardinets où l'on récolte des navets, des radis, des pommes de terre, et qu'embellissent en été des plantes fleuries, dispute à Port-Churchill le rang de future escale des transatlantiques et possède le privilège de recevoir annuellement un navire d'approvisionnements pour le troc avec les indigènes. Des deux ports proposés pour servir de points d'attache au commerce international, celui du Nelson a l'avantage d'être le plus rapproché des contrées populeuses et cultivées, mais il est d'accès difficile et sans profondeur; le port du Churchill est un peu plus éloigné, exposé à des vents plus froids, mais il a plus de fond, présente un meilleur abri et ses rives sont bien disposées pour l'établissement d'embarcadères et de bassins : là, espèrent les Manitobains, s'élèvera l'Arkhangel de la mer de Hudson. Le fort d'York est l'ancien fort Bourbon, que les Canadiens français enlevèrent par deux fois aux Anglais et dont ils restèrent possesseurs, ainsi que de la mer avoisinante, jusqu'à la paix d'Utrecht, en 1713.

Au sud, d'autres postes de la Compagnie se succèdent le long de la mer. Le fort Severn, le fort Albany s'élèvent aux embouchures des rivières du

[1] Franklin, *Northern Coast of America.*

même nom, et la factorie de l'Orignal ou Moose-factory occupe une île dans l'estuaire de la Moose-river, à l'angle sud-occidental de la baie de James. Ce poste, le plu rapproché des Grands Lacs, puisque, en ligne droite, il se trouve à 500 kilomètres seulement de la station de Michipicoten, sur le lac Supérieur, est le chef-lieu de toutes les autres factories du sud, et il sera probablement le premier point du littoral de la mer de Hudson qu'un chemin de fer rattachera au réseau canadien : on a déjà commencé les travaux d'une voie ferrée de Sault Sainte-Marie à la factorie de Moose. En 1884, la future cité avait déjà une cinquantaine de maisons, appartenant toutes à la Compagnie de Hudson ; deux îles voisines, « Ile aux Veaux » et « Ile aux Cochons », témoignent par leur nom de la bonté relative du climat[1].

La région lacustre comprise entre la rivière de l'Orignal, le lac Supérieur et les frontières du Manitoba est une de celles où les Indiens se maintiennent dans une indépendance relative, mais là aussi ils diminuent en nombre[2]; ensemble, les Saulteux de ces contrées seraient environ trois mille. Sur les bords du lac la Pluie et du lac des Bois ils vivent surtout de « folle avoine », qu'ils recueillent en passant avec leurs canots dans les fourrés de graminées et en les frappant avec leurs avirons pour faire tomber les grains dans l'esquif. Ils ont aussi du poisson en abondance, et dans les clairières ils cultivent le maïs et quelques légumes. Très jaloux de leur liberté et de leur droit au sol, très soupçonneux à l'égard des missionnaires qui les visitent, ils sont pour la plupart restés païens. Au début de tout voyage sur lac ou fleuve, ils ne manquent pas de laisser tomber quelques gouttes de leur rame en l'honneur de la « Vieille », le génie qui dirige les vents et les flots. A des intervalles réguliers, ils célèbrent la fête « du Chien blanc », patron de leur tribu, et ne permettent guère aux blancs d'assister à la cérémonie. L'étranger qui les visite doit bien prendre garde à ses paroles, car des auditeurs spécialement chargés de se remémorer son dire peuvent se rappeler chaque mot et les répéter au besoin, quelques années après[3].

[1] J. B. Proulx, *A la baie d'Hudson.*

[2] Robert Bell, *Exploration of the Attawapishkat and Albany rivers*, Commission géologique du Canada; — *Petermann's Mitteilungen*, 1889, Heft VI.

[3] S. J. Dawson, *Lake of the Woods;* — H. de Lamothe, *Cinq mois chez les Français d'Amérique.*

## V

### BASSIN DES GRANDS LACS ET DU SAINT-LAURENT.

#### PROVINCES D'ONTARIO ET DE QUÉBEC.

La Puissance du Canada ne comprend qu'une part de l'immense bassin dont le Saint-Laurent est le canal d'écoulement. Il est vrai que les sources maîtresses, du moins par l'abondance des eaux, se trouvent en territoire canadien, mais l'affluent que l'on considère ordinairement comme la branche majeure du fleuve, parce qu'il se trouve dans l'axe géographique du bassin, le Saint-Louis, coule en dehors du Canada, dans les États-Unis. Même une partie des rivages septentrionaux du lac Supérieur, et son île principale, sont territoire minnesotien. Tout le lac Michigan et le double versant des terres riveraines appartiennent également aux États-Unis. A l'est du Sault Sainte-Marie, la ligne de partage politique suit l'axe médian des lacs et des courants qui les unissent. Dans la partie inférieure de la vallée seulement les deux côtés sont attribués au Canada; cependant là aussi de grands tributaires, tels que le lac Champlain, restent en dehors du domaine de la Puissance. L'ensemble du bassin laurentin[1] étant évalué à 1 465 000 kilomètres carrés, la part qui en revient au Canada est de la moitié environ, plus de 700 000 kilomètres carrés : si les États-Unis possèdent une plus grande étendue dans la partie d'amont, celle des lacs, le versant des tributaires canadiens est beaucoup plus large dans la partie d'aval. Tel quel, ce territoire est incomparablement le plus populeux et le plus riche de la Puissance : les dix-neuf vingtièmes des habitants s'y trouvent réunis; là sont les grandes villes, les industries, les entrepôts de commerce et les écoles; toute la vie politique se concentre dans cette région, rapprochée des grandes cités de la Nouvelle-Angleterre et des États Atlantiques. Par l'estuaire et le golfe du Saint-Laurent, cette partie du Canada s'ouvre largement vers l'Europe d'où lui vinrent ses colons et qui lui envoie encore chaque année des convois d'immigrants. Au point de vue historique, les rives du bas Saint-Laurent sont aussi le Canada par excellence : tant de conflits y ont eu lieu entre sauvages et sauvages, entre rouges et blancs, entre civilisés et civilisés, tant de retours

[1] Le terme « laurentien » a un sens exclusivement géologique : il s'applique aux terrains paléozoïques, d'une extrême antiquité, qui constituent une partie considérable de la chaîne des Laurentides, tandis que l'adjectif « laurentin », employé par Taché dans l'*Esquisse du Nord-Ouest*, est une qualification d'ordre général pour tout ce qui se rapporte au fleuve Saint-Laurent et à son bassin.

soudains de fortune ont changé les conditions politiques des populations, tant de drames épiques se sont succédé dans la destinée des villes, que le Canada, en comparaison des autres pays de l'Amérique, semble être presque seul à posséder une histoire; et de nos jours cette histoire se continue par la lutte pacifique de deux peuples unis par les mêmes institutions, mais divisés par la langue, les mœurs, le culte et les aspirations nationales.

Le territoire du Bas Canada est à peu près exactement divisé entre les deux races : en amont, la province d'Ontario, habitée par un peuple de langue anglaise; en aval, la province de Québec, appartenant aux Franco-Canadiens. On a récemment ajouté à ces deux provinces, par delà la « hauteur des terres », de vastes solitudes qui s'étendent jusqu'à la mer de Hudson, mais qui n'ont encore aucune importance économique[1]. La ligne de division choisie pour séparer les deux provinces, le Haut et le Bas Canada, coïncide à peu de chose près avec la ligne de séparation entre les populations de langues différentes : c'est la rivière Ottawa, depuis l'extrémité méridionale du lac Temiscaming jusqu'à une petite distance de son confluent avec le Saint-Laurent; au nord du Temiscaming, la limite commune, non encore reconnue par les arpenteurs, court droit au nord vers la rive de la mer de Hudson. Au nord-ouest, la province d'Ontario est séparée du territoire de Keewatin par un autre cours fluvial, celui de l'Albany, l'un des grands tributaires de la mer de Hudson; au sud et au sud-est, les frontières de la province sont aussi les limites de la Puissance du Canada. Quant à la province de Québec, qui confine également aux États-Unis du côté sud-oriental, et que la baie des Chaleurs sépare du New-Brunswick, elle n'a vers le Labrador qu'une frontière fictive, la ligne du 52[e] degré de latitude septentrionale. A l'est, sur le détroit de Belle-Isle, la baie du Blanc-Sablon marque la division entre la province de Québec et le Labrador maritime, dépendance de Terre-Neuve.

Le bassin du Saint-Laurent, si remarquable par ses réservoirs lacustres, son fleuve puissant et son vaste estuaire, n'est circonscrit ni traversé par de hautes montagnes. Dans la région des sources on ne voit même pas de collines : les seules protubérances sont des faîtes à pentes très inclinées et des roches granitiques polies et arrondies par le passage des anciens glaciers. Mais au nord du lac Supérieur le terrain se relève peu à peu et les

[1] Superficie et population approximatives du versant laurentin dans le Canada, en 1889 :

| | | |
|---|---|---|
| Province d'Ontario. . . . . . . | 520 000 kilom. carrés. | 2 240 000 habitants. |
| » de Québec . . . . . . | 669 896 » | 1 560 000 » |
| Ensemble. . . . . | 1 189 896 kilom. carrés. | 3 800 000 habitants. |

hauteurs finissent par constituer une véritable chaîne, commencement de la rangée bordière du Saint-Laurent, à laquelle l'historien Garneau a donné le gracieux nom de Laurentides, universellement accepté. Elles n'ont d'ailleurs qu'une saillie relativement faible, de 450 à 500 mètres en moyenne : la montagne « Tremblante », à une centaine de kilomètres au nord-ouest de Montréal, n'a que 616 mètres ; les cimes culminantes, dans le voisinage du Saguenay, atteindraient 1200 mètres seulement. Leur aspect, très uniforme, est celui de montagnes en dôme, presque toutes recouvertes de bois, séparées par de tortueuses vallées aux berges abruptes et par des bassins irréguliers emplis d'étangs et de lacs. L'axe des Laurentides ne se confond nullement avec la hauteur des terres, c'est-à-dire avec la ligne de faîte d'où s'écoulent les eaux, d'un côté vers le Saint-Laurent, de l'autre vers la mer de Hudson. En moyenne, les Laurentides se développent à une grande distance au sud des seuils de partage et sont coupées de failles dans lesquelles passent les rivières venues des régions plus septentrionales. Dans la partie inférieure de son cours, le Saint-Laurent, continué par l'estuaire du même nom, suit aussi la direction de l'axe des Laurentides, dans un plissement de l'écorce terrestre.

A en juger d'après la nature des formations géologiques, on pourrait dire que les Laurentides prennent leur origine dans le voisinage de l'océan Polaire, à l'est du fleuve Mackenzie. Toutefois les voyages scientifiques dans ces régions du Grand Nord ont été trop peu nombreux pour qu'il soit possible de suivre exactement du nord-ouest au sud-est la direction générale de l'axe montagneux, et d'ailleurs l'ensemble du relief a plutôt la forme d'un plateau aux pentes affouillées que d'une chaîne de montagnes proprement dite. Même dans la province d'Ontario on ne voit que des massifs en désordre, d'une faible élévation relative et d'une orientation normale difficile à reconnaître. Les « montagnes » de La Cloche, au nord du détroit qui réunit le lac Huron à la baie Georgienne, n'ont guère plus de 500 mètres. Celles qui, plus à l'est, dominent le lac Nipissing, ont de 420 à 480 mètres, et même vers le milieu de la province d'Ontario, entre Ottawa et Toronto, un point culminant s'élèverait à 700 mètres. Interrompue par le cours de la rivière, la chaîne des Laurentides se prolonge vers le nord-est, parallèlement au Saint-Laurent, mais à la distance moyenne d'environ 50 kilomètres. Au nord de Québec, elle se rapproche peu à peu du fleuve et finalement vient y baigner la base d'un de ses plus fiers promontoires, le cap Tourmente (585 mètres), que suit le mont des Éboulements (776 mètres), entouré en effet de ravins et d'éboulis. D'autres monts, les plus élevés des Laurentides, se dressent au bord du fleuve et de son puis-

sant affluent le Saguenay. Au delà, la saillie montueuse se continue le long de l'estuaire laurentin et va se confondre au loin avec les hauteurs granitiques du Labrador.

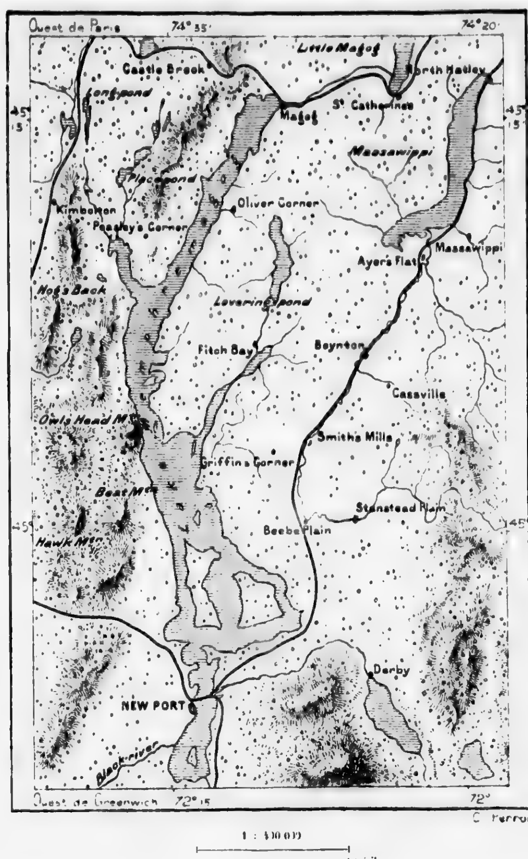
Les roches des Laurentides sont presque sans exception d'anciennes couches sédimentaires devenues très cristallines pendant la série des âges. Ce sont les formations stratifiées les plus anciennes que l'on connaisse sur le continent d'Amérique, et probablement elles correspondent avec les gneiss antiques de l'Écosse et de la Scandinavie. Dans l'ensemble de la chaîne des Laurentides les roches septentrionales se déposèrent à l'époque la plus reculée : elles n'ont point gardé trace d'organismes vivants. Les roches des rangées plus méridionales appartiennent à des âges moins reculés : ce sont des assises paléozoïques, et l'on y a trouv[illegible]ques-uns des organismes primitifs les plus remarquables que possèdent les musées. Les terrains formés par la décomposition de la pierre varient singulièrement en fertilité suivant la nature de ses éléments. On a remarqué que le sol est très fécond sur les affleurements des calcaires, et c'est là que presque tous les habitants ont bâti leurs villages, tandis que les régions des gneiss et des quartz, beaucoup moins facilement cultivables, sont relativement inhabitées. Les changements de niveau ont été considérables depuis le dépôt des couches fossilifères. On a trouvé les squelettes d'un cétacé et d'une espèce de phoque dans les argiles de Montréal, et plus haut, à 170 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer, des bancs de même formation emplis de coquillages marins. D'autres argiles semblables, mais sans fossiles, se voient à la hauteur de 550 mètres. Il est intéress[illegible] de suivre le cours des rivières qui traversent les Laurentides pour gag[illegible] coulière du Saint-Laurent : en maints endroits elles passent dans les fonds de plissements parallèles que forment les assises des Laurentides, tandis qu'ailleurs elles se glissent dans les brisures qui s'ouvrent à angle droit à travers les montagnes[1].

Au sud du Saint-Laurent, les hauteurs qui accompagnent le fleuve, correspondant par leur allure à la chaîne des Laurentides, commencent brusquement par le promontoire de Gaspé et longent de très près les bords de l'estuaire, laissant à peine une étroite plage à leur pied. Ces monts, appelés Chikchak dans la Gaspésie orientale, sont des saillies à rapides escarpements, mais à cime arrondie, d'un aspect sombre et monotone, sans variété de contours et de relief. Les points culminants, qui ne dépassent guère l'ensemble du massif, atteignent 1200 mètres, élévation qui

[1] Logan ; — Alfred Selwyn ; — S. Dawson.

paraît prodigieuse au-dessus des brouillards venus du fleuve et rampant dans les vallons. Plus loin, les monts s'abaissent graduellement et s'éloignent un peu du Saint-Laurent : c'est la chaîne Notre-Dame, qui se reploie vers le sud-ouest et se confond avec la ligne de faîte entre les deux versants

N° 94. — LAC MEMPHREMAGOG.




1 : 400 000

0 — 10 kil.

du fleuve et de l'Atlantique. Ses ramifications occupent la partie de la province de Québec dite « Cantons de l'Est » ou Eastern Townships, et vont se rattacher, dans le territoire des États-Unis, à la chaîne des Montagnes Vertes ou Green Mountains; c'est la principale branche terminale du système appalachien. De larges brèches s'ouvrent entre les massifs et font

communiquer le versant atlantique et celui du Saint-Laurent. Telle la dépression dans laquelle se trouve le lac allongé de Memphremagog, dont l'axe est parallèle à ceux des White Mountains à l'est, des Green Mountains à l'ouest, et qui déverse ses eaux dans le Saint-François, tributaire laurentin.

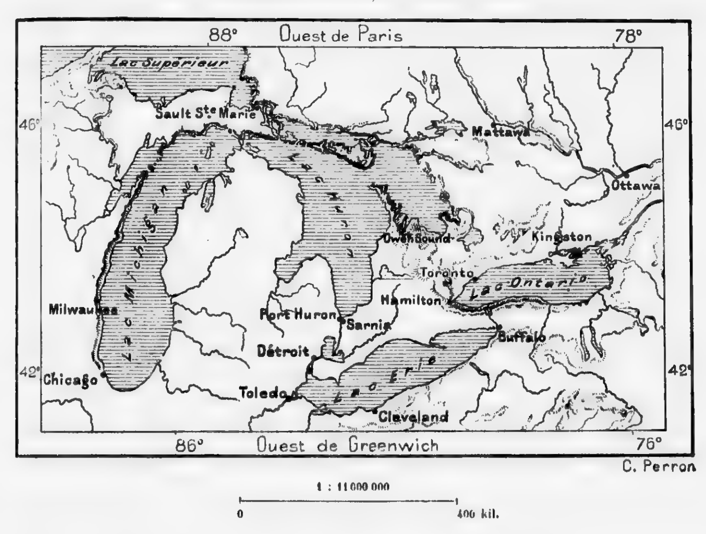
Entre les deux rangées bordières du Saint-Laurent, les plaines, jadis lacustres, dans lesquelles serpente le fleuve ont été percées par quelques fissures d'où s'élevèrent en collines des amas de matières fondues. Ces cônes d'éruption rompent par leur profil pittoresque l'uniformité des campagnes qui s'étendent à leur base. Le « Mont Royal », qui donne son nom à la plus grande cité du Canada, est un de ces massifs de basalte sortis de terre à une époque géologique probablement très ancienne, et du sommet de ce magnifique observatoire on aperçoit à l'est, bleuies par l'éloignement, d'autres buttes d'éruption : Montarville, qui se dresse dans les plaines basses, entre le Saint-Laurent et le Richelieu; Belœil, ainsi nommé de l'admirable panorama qui se déroule du haut de ce rocher; Rougemont, dont les roches brûlées ont gardé la couleur que leur donna la combustion. D'autres masses d'origine ignée ont été aussi injectées çà et là dans les fissures des Laurentides.

Les deux chaînes de montagnes d'origine ancienne qui bordent à droite et à gauche l'estuaire du Saint-Laurent, ne laissant au fleuve qu'une issue relativement étroite, s'écartent vers l'amont et s'ouvrent largement, de manière à enfermer, comme en un vaste cirque, toute une série de formations moins anciennes. Le phénomène que présente l'ensemble de la méditerranée Canadienne, avec ses immenses nappes d'eau s'écoulant par un canal relativement étroit, est reproduit au point de vue géologique : les diverses formations qui s'étalent sur des espaces si considérables dans la plaine médiane des États-Unis, entre les Appalaches et les Laurentides occidentales, s'amincissent et se terminent en pointe au nord-est, dans l'étroit couloir que laisse la vallée laurentine. La vue du bassin dans lequel se sont déposées les roches postérieures aux saillies de l'amphithéâtre des montagnes et dont les grands lacs occupent encore le fond, témoigne du calme qui a prévalu dans cette région pendant la longue durée des âges. Les traits géographiques du continent ont dû se maintenir ici presque sans autres changements que ceux des érosions et des apports, glaciaires, lacustres et fluviaux.

Une preuve remarquable de cette permanence des traits planétaires est fournie par la ligne des rivages qui se déploie en un demi-cercle, sur plus d'un millier de kilomètres, de l'extrémité méridionale du Michigan à l'entrée de la baie Georgienne. Au nord de Chicago, des assises

siluriennes s'arrondissent en falaises autour des eaux du Michigan et se développent régulièrement jusqu'à la baie Verte ou Green-bay. En cet endroit, l'escarpement silurien se trouve interrompu par une large brèche, mais il est indiqué par des îlots et des écueils, puis il recommence au nord de la baie pour se profiler vers le nord-est, puis l'est, et limiter au nord le détroit de Mackinac et le lac Huron. La grande île de Manitoulin fait partie de cet alignement silurien par son rebord méridional : tandis que ses rives septentrionales, tournées vers les Laurentides, sont de forme très irrégulière, la côte du sud, qui regarde le lac Huron, se dessine

N° 95. — ESCARPEMENT SILURIEN, DE CHICAGO AU NIAGARA.




suivant une courbe normalement infléchie. L'entrée de la baie Georgienne forme une nouvelle brèche, mais plus loin la chaîne se poursuit sur la côte huronienne à la base des collines dites Blue Mountains, hautes de quatre à cinq cents mètres. Même à travers la province ontarienne l'escarpement de calcaires siluriens se continue vers le sud-est et se retrouve sur la rive méridionale du lac Ontario. C'est la falaise du haut de laquelle plongeait autrefois le Niagara avant que sa chute eût reculé vers le sud, en creusant peu à peu sa cluse de sortie ; c'est du même rocher que se précipitaient les autres cascades des tributaires new-yorkais de l'Ontario. Au delà, l'escarpement se prolonge au nord du Mohawk vers le Hudson et va se confondre avec les assises des montagnes d'Adirondack.

Parmi les grands fleuves de la Terre, le Saint-Laurent est l'un des moins avancés dans sa période de formation. Le cours d'eau régulier ne s'est formé que sur une septième partie environ de la longueur du bassin d'écoulement, et même cette coulée fluviale s'épanouit en plusieurs endroits pour emplir des bassins lacustres, le Saint-François, le Saint-Louis, le Saint-Pierre. Toute la partie haute du bassin, jusqu'aux Mille Iles, est occupée par les Grands Lacs, reste de la vaste méditerranée qui, après la fusion des champs de glace, s'étendait jadis dans la région centrale du continent. Du côté d'aval, l'entonnoir terminal du fleuve, bien que qualifié d'embouchure, n'est qu'un large estuaire maritime : le Saint-Laurent n'a point de delta : on peut dire que la mer commence à Québec. Évidemment, le fleuve est de formation récente dans l'histoire de la planète : il est jeune en comparaison de courants comme le Nil. Là même où le Saint-Laurent a pris son individualité fluviale, l'eau descendante n'a pas encore réussi à régulariser ses bords en leur donnant une succession de courbes normales, de méandres alternés régulièrement, de rives arrondies en « batture », puis creusées en « cingle », suivant la loi de la « réciprocité des anses ». Quant aux immenses bassins lacustres de l'amont, qui jadis s'épanchèrent d'un côté vers la mer de Hudson, de l'autre vers le golfe du Mexique, et qui appartiennent actuellement au versant laurentin, ils continuent à se vider et les alluvions gagnent sur leurs eaux, mais avec quelle lenteur! Les hauteurs environnantes sont peu élevées et composées de roches dures que les eaux et les météores aériens attaquent à peine; les rivières affluentes sont plutôt les écoulements de petits lacs où l'eau se repose et ne transporte d'autres matières que les substances chimiques dissoutes. Les lacs de la méditerranée Canadienne sont de telles dimensions et d'une si grande profondeur moyenne, que les petits apports annuels paraissent infinitésimaux en comparaison, et les seuils des rapides au sortir du lac Ontario, de la chute du Niagara entre l'Erie et l'Ontario, du Sault Sainte-Marie entre le Supérieur et le Huron, ne seront usés par les eaux de manière à réduire le niveau des lacs qu'après de longs âges géologiques. Cependant on peut essayer de calculer approximativement la durée du temps nécessaire pour vider les Grands Lacs du Canada, les remplacer par des campagnes asséchées et parfaire régulièrement le cours fluvial du Saint-Laurent de la source à l'embouchure. Si quarante-cinq mille années doivent suffire pour faire disparaître le petit Léman suisse[1], qu'alimentent le Rhône et la Dranse, chargés de sable et

[1] F. A. Forel, *Bulletin de la Société Vaudoise des Sciences naturelles*, novembre 1888.

d'argile, on ne saurait évaluer à moins de cinquante millions d'années la durée du cycle géologique nécessaire pour le comblement des réservoirs canadiens par leurs affluents d'eau cristalline [1].

La rivière Saint-Louis est considérée comme la branche maîtresse du Saint-Laurent, parce qu'elle se jette dans le lac Supérieur à son extrémité occidentale. Toutefois c'est convention pure de lui donner ainsi le premier rang dans le versant laurentin, car le lac Supérieur reçoit des courants fluviaux qui l'égalent ou même le dépassent. Le Saint-Louis, quoique prenant sa source à une cinquantaine de kilomètres au nord du lac Supérieur et à plus de cent kilomètres de sa pointe extrême, naît pourtant dans le territoire des États-Unis, au milieu d'une région lacustre élevée d'environ 300 mètres au-dessus du lac Supérieur. Il coule d'abord dans la direction de l'ouest, puis du sud-ouest, comme s'il allait se jeter dans le Mississippi : en cette partie de son cours, les campagnes du bassin sont revêtues de débris glaciaires remaniés par les eaux, et l'ensemble de la contrée paraît avoir été, à une époque récente, recouvert par un grand lac dont l'axe était parallèle à celui du Supérieur. Mais, arrivé à son méandre occidental, d'où il serait facile de construire un canal à écluses vers le Mississippi, le Saint-Louis se reploie vers l'est et le sud-est pour traverser une région tourmentée, dont les roches, ignées et métamorphiques, sont brisées et fissurées dans tous les sens. Après avoir reçu presque tous ses affluents, le Saint-Louis traverse cette région sauvage par une succession de rapides et de cascatelles, changeant constamment de forme suivant la hauteur des eaux. Sur les dix-huit derniers kilomètres de son cours, la chute totale est de 139 mètres ; quant au débit de la rivière, il est évalué en moyenne à 34 mètres par seconde [1].

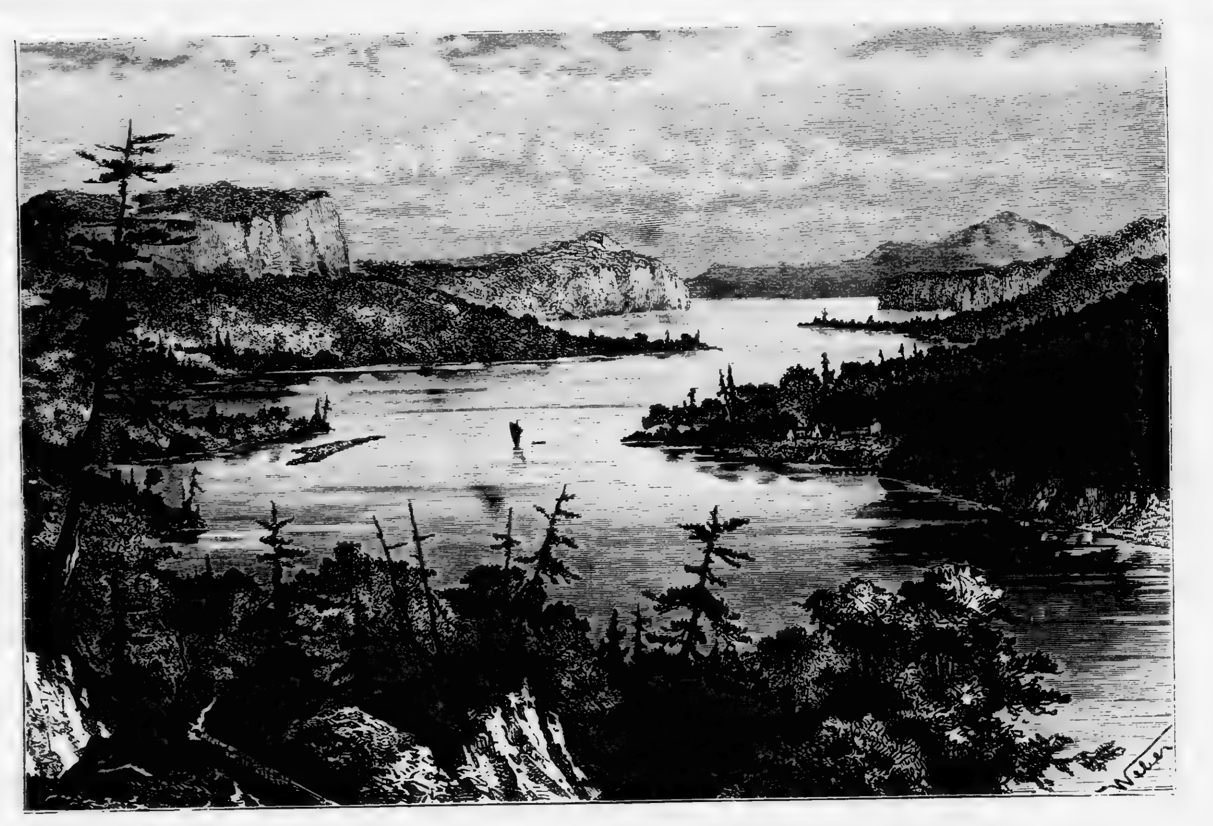
La Kaministiquia, qui se déverse dans la baie du Tonnerre, l'une des échancrures de la côte nord-occidentale du lac Supérieur, coule en entier, avec ses affluents, en territoire canadien. Jadis elle était, bien plus que le Saint-Louis, connue des voyageurs et coureurs de bois, car on l'avait choisie comme amorce de l'une des principales routes qui, de portage en portage, faisaient communiquer le bassin du lac Supérieur et celui du Winnipeg. Ses tourbières, qui donnent naissance à la Kaministiquia, l'alimentent d'une eau noirâtre, chargée d'humus, qui s'écoule avec lenteur dans une plaine presque dépourvue de pente, puis entre dans le Grand Lac du Chien (Great Dog-lake), belle nappe d'eau parsemée d'îlots. Au sortir de ce lac, la rivière, dite en cet endroit Little Dog-river, précipite son cours,

[1] Greenleaf, *Water-power of the North-Western States, United Census for 1881*, vol. XVII.

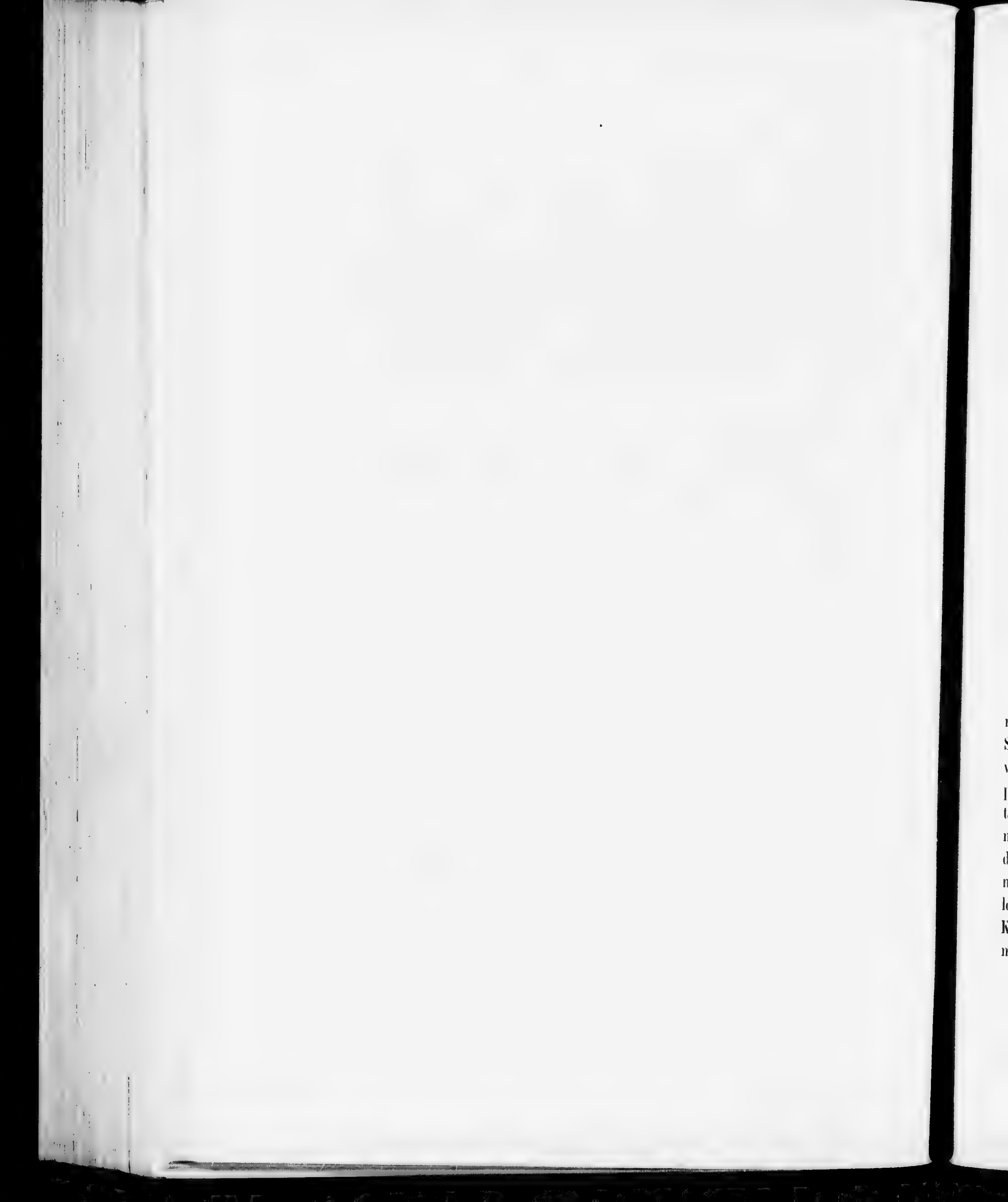
puis descend par six chutes; de quelques saillies des rochers on peut contempler à la fois les six degrés de la masse écumeuse bondissant entre les pentes boisées de conifères. Plus bas, la Kaministiquia ou « rivière Errante » échappe à la région des gneiss et des granits pour plonger, à Kakabeka, c'est-à-dire au « Roc Fendu », en une chute superbe de 35 mètres dans les campagnes riveraines du lac Supérieur : une barre, recouverte par un ou deux mètres d'eau, ferme à demi l'entrée des trois bouches du delta, dont les roselières empiètent graduellement sur la baie.

Une autre rivière assez forte débouche plus à l'est, le Black-Sturgeon ou l'Esturgeon noir; mais le cours d'eau le plus abondant qui se déverse dans le lac Supérieur est le Nipigon, sorti du lac de même nom. En toute autre contrée, cette vaste nappe d'eau, appelée par les Indiens Annimibigon, c'est-à-dire le « Lac dont on ne voit pas la fin[1] », serait considérée comme une mer intérieure : aussi a-t-on proposé de la ranger parmi les « Grands Lacs Canadiens », qui seraient ainsi au nombre de sept[2]. S'étendant sur une centaine de kilomètres du nord au sud, et 80 kilomètres environ de l'est à l'ouest, elle occupe une superficie évaluée à 7500 kilomètres carrés; mais une grande partie de cet espace est prise par des îles et des îlots, au nombre de plusieurs centaines, qui s'élèvent à des hauteurs diverses et masquent en maints endroits le véritable rivage par leurs rangées de cônes verdoyants et de rochers stériles, dont les divers plans, roses, verts, bleus, s'unissent en un mur continu. Le Nipigon n'est point une simple nappe d'inondation emplissant une vasque sans profondeur : on y a jeté la sonde jusqu'à 165 mètres. L'affluent qui prend sa source à la plus forte distance du lac Supérieur, l'Ombabika, entre dans le lac par sa baie nord-orientale : il sort d'un de ces petits réservoirs de faîte qui s'épanchent de deux côtés; l'autre déversoir est, par la rivière Albany, un tributaire de la mer de Hudson. Le fleuve Nipigon a 76 mètres de pente pour un même nombre de kilomètres en longueur[3]; aussi forme-t-il une succession de rapides entre chacun des petits laguets qu'il traverse : on dit que dans les trente dernières années il a érodé d'un mètre le seuil par-dessus lequel il s'épanche du Nipigon. Il se jette, non dans la partie ouverte du lac Supérieur, mais dans une de ses baies masquées d'îles, et se continue par un détroit, Nipigon-strait, avenue bordée de parois basaltiques, creusées à la base par les vagues comme les colon-

[1] « Eau claire », disent quelques étymologistes.
[2] Onésime Reclus, *la Terre à vol d'oiseau.*
[3] Morin, *Carte du Cadastre.*



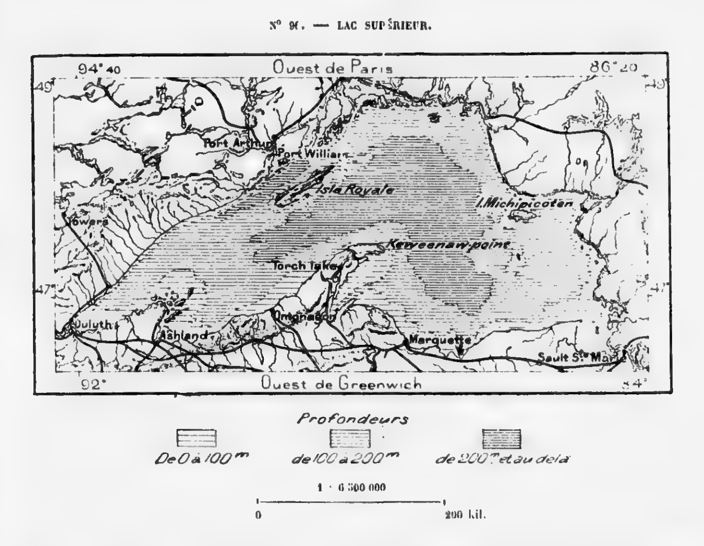

VUE PRISE SUR LA RIVIÈRE NIPIGON.
Dessin de Th. Weber, d'après une gravure américaine.



nades de la grotte de Fingal. Plus à l'est, le Michipicoten est un des forts affluents du lac, offre par son cours, ses portages, et ceux de la rivière de l'Orignal ou Moose-river, le plus court chemin entre les Grands Lacs et la mer de Hudson.

Le lac Supérieur, la plus grande et la plus profonde des mers intérieures américaines, le plus vaste bassin d'eau douce qui se soit creusé à la surface de la Terre, s'étend de l'ouest à l'est sur un espace d'environ 590 kilomètres, et sa largeur extrême, du nord au sud, dépasse 260 kilo-

N° 96. — LAC SUPÉRIEUR.




mètres : c'est le « Grand Lac », le Kitchi Gami des riverains Odjibeway. Sa forme générale est celle d'un croissant dont la convexité se tourne vers le nord; mais du côté du sud la régularité du pourtour est troublée par la longue corne de la péninsule Keweenaw. Avec les diverses indentations de son littoral, le lac Supérieur n'a pas moins de 2800 kilomètres en circonférence. Sa profondeur, non encore mesurée par équidistances dans toute l'étendue du bassin, dépasse ordinairement 200 mètres dans les creux du large où l'on a promené régulièrement la sonde : les mesures faites par Raynolds indiquent même au nord de la péninsule Keweenaw une berge sous-lacustre qui, de 224 mètres, descend rapidement à 351 mètres[1]. Il est vrai que cette carte est contredite par d'autres

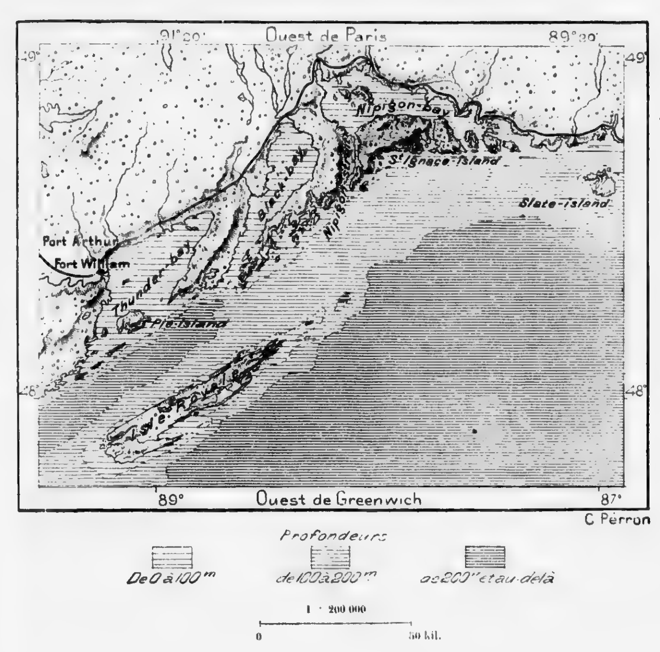
[1] W. F. Raynolds, *Preliminary Chart of Part of Lake Superior.*

documents du même auteur qui, en cet endroit précis, indiquent seulement 260 mètres; mais au nord-est un point de sondage marque 307 mètres. Le fond du lac descend donc en contre-bas du niveau de l'Atlantique, puisque la nappe du Supérieur est à 192 mètres d'altitude moyenne. La terre ramenée du fond consiste presque partout en argile tenace, qui se durcit vite à l'air et contient une multitude de petits coquillages. L'eau du lac, alimentée par des centaines de torrents issus du rocher vif, est d'une pureté merveilleuse et dans le voisinage du bord on perçoit les sables et les galets à plusieurs mètres de profondeur. Les pluies, les crues des affluents n'apportent que peu d'alluvions, qui se déposent dans les deltas sans se mélanger à l'eau du large, et d'ailleurs le bassin d'écoulement qui entoure le lac Supérieur est relativement très étroit, et les plus grands écarts du niveau lacustre ne comportent pas 1 mètre. Mer par son étendue, le lac Supérieur est aussi une mer par ses tempêtes : les vents du nord, du nord-est et du nord-ouest, qui soufflent de l'océan Polaire ou de la mer de Hudson, ne rencontrant point d'obstacles sur la route, fondent sur les eaux du lac et les poussent en vagues énormes. L'histoire des désastres sur le haut lac du Canada est déjà fort longue; nombreux sont les navires que l'on a vu quitter par un beau temps quelque havre du littoral et qui se perdirent corps et biens à distance des côtes, sans qu'on ait connu le désastre autrement que par des épaves entraînées sur les rapides du Sault Sainte-Marie.

Par ses rivages aussi le lac Supérieur est une mer. Son extrémité occidentale, où vient se déverser la rivière Saint-Louis, se clôt par un cordon littoral d'une quinzaine de kilomètres en longueur qui déroule avec une régularité parfaite sa courbe gracieuse entre les deux côtes opposées et dans lequel s'ouvre un passage changeant pour les eaux renfermées dans la baie extérieure. D'autres flèches de sable de même construction se développent à l'entrée d'autres baies peu profondes; mais en général les côtes sont des falaises, principalement au nord, du côté canadien. Ainsi de fières montagnes, roches éruptives, commandent l'entrée de la baie du Tonnerre, et l'île du Pâté ou Pie-island s'élève à 260 mètres entre les deux chenaux; l'île de Saint-Ignace, placée au devant de la baie où se jette le Nipigon, dresse à 440 mètres son massif basaltique. Presque tous les promontoires dominent les flots en escarpements rapides ou même en murs verticaux. La rive méridionale présente aussi quelques falaises, notamment près de Great Island, la longue paroi des Pictured Rocks ou « Roches Peintes » : ce sont des murailles de grès, hautes de vingt à vingt-cinq mètres, fissurées verticalement et diversement colorées par

la décomposition du minerai. La base de ces rochers est percée d'arches et de cavernes où s'engouffre le flot grondant.

La partie médiane du lac Supérieur est libre d'îles et d'écueils : c'est dans le voisinage de la côte que se succèdent les massifs insulaires. L'Isle Royale, qui garde encore son vieux nom français, et qui se trouve dans les eaux canadiennes, bien que les États-Unis en aient pris possession, est la plus grande des terres que baigne le lac Supérieur. Elle se

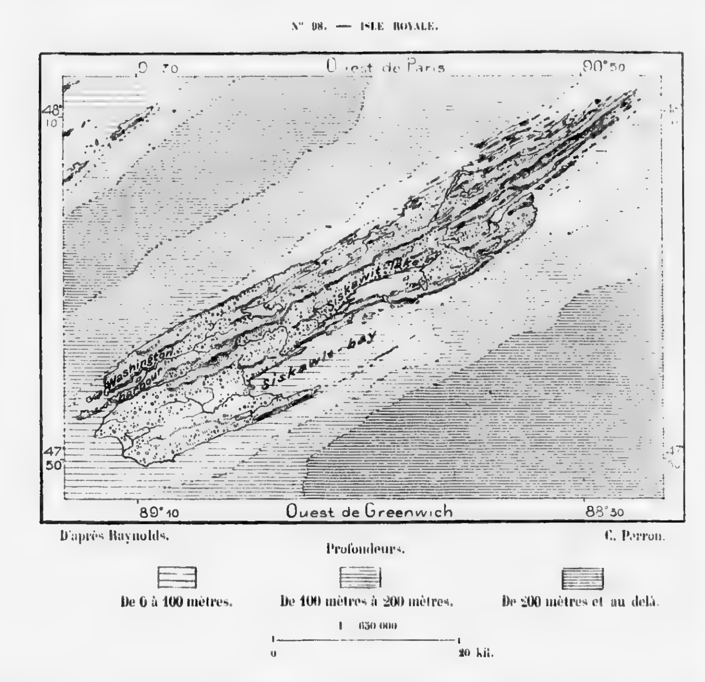



N° 97. — BAIES SEPTENTRIONALES DU LAC SUPÉRIEUR.

développe dans la partie septentrionale du bassin, parallèlement aux monts de roches éruptives qui ferment à demi l'entrée de la baie du Tonnerre; mais cette orientation est précisément la même que celle de la longue corne du Keweenaw, chaîne de roches siluriennes qui se détache de la côte méridionale. L'Isle Royale, aux côtes rectilignes tracées du sud-ouest au nord-est, sur une longueur de 72 kilomètres et seulement 11 kilomètres de largeur, est unique par sa formation. C'est un faisceau de murs doléritiques de hauteurs inégales, mais ne dépassant pas 180 mètres, qui s'alignent étroits, et tranchants comme des lames

de couteau juxtaposées, et qui limitent d'étroits intervalles occupés par des prairies, des marais et des lacs. Les saillies sont composées d'une roche plus résistante que celles de la base[1] : aussi les vagues ont-elles érodé le littoral sur tout le pourtour, laissant les arêtes se profiler, minces, aiguës, au-dessus des flots noirâtres. A l'est de l'Isle Royale, l'autre grande île du littoral canadien, Michipicoten ou « Gros Champi-

N° 98. — ISLE ROYALE.




D'après Raynolds. C. Perron.

Profondeurs.

De 0 à 100 mètres. De 100 mètres à 200 mètres. De 200 mètres et au delà.

1 : 650 000

0 — 20 kil.

gnon », est également formée de roches éruptives, hautes de plus de 200 mètres; mais c'est un massif ovale régulier, faiblement échancré, qui se rattache au sud par un seuil sous-lacustre à la petite île de Caribou, riche en gisements de cuivre.

Au delà de cette île, les eaux du lac Supérieur s'inclinent déjà vers la porte de sortie; la rive méridionale, plage sablonneuse aux ondulations régulières, est longée par un courant qui transporte de l'ouest à l'est les molécules arénacées, recourbant dans le même sens les bouches des ruisseaux. Enfin, le flot se resserre à l'angle sud-oriental du lac, dans la

[1] Foster and Whitney, *Report on the Geology of the Lake Superior land district.*

White Fish-bay et s'épanche par le tortueux canal de la rivière Sainte-Marie (Saint-Mary), dont la largeur varie de 1 à 2 kilomètres. Entre deux terrasses de grès peu élevées, un seuil de pierre barre le courant, et le fleuve sorti du lac Supérieur descend en rapides écumeux d'une hauteur totale de 5 mètres et demi : c'est là le fameux « sault » que les missionnaires Raymbault et Jogues découvrirent en 1641 et qui arrêta si longtemps la navigation entre les lacs d'en bas et le Supérieur; mais depuis un demi-siècle bientôt l'obstacle est contourné et les embarcations peuvent remonter de Belle-Isle jusqu'à la rivière Saint-Louis, à 3536 kilomètres de l'Océan. En aval des rapides, le courant de la Sainte-Marie se divise en deux bras, qui se ramifient de nouveau et font serpenter leurs mille canaux à travers une chaîne d'îles basses et couvertes de saules. Le bras méridional va rejoindre le lac Huron, tandis que le bras septentrional se continue le long de la côte canadienne par le North-channel, qui va se confondre avec la Georgian-bay, unie au Huron en un grand lac géminé. La rangée des terres insulaires qui se prolongent régulièrement entre les deux nappes, comprend plusieurs îles considérables et la plus vaste de tout le bassin de la méditerranée Canadienne. C'est la Grand Manitoulin-island, qui fut jadis sacrée par excellence; la demeure du « Manitou suprême » consiste principalement en calcaires d'origine silurienne, coupés de fissures et percés de grottes. Le géologue Murray explique par des courants souterrains passant dans les galeries profondes le phénomène que présente le lac Manitou-waning, alimenté superficiellement par un très faible ruisseau et donnant pourtant naissance à un cours d'eau fort abondant. Les deux îles situées plus à l'ouest, Cockburn et Drummond, sont aussi connues sous les noms de Manitoulin du Milieu et Manitoulin de l'Ouest

La baie de Georgie est assez distincte du Huron pour constituer un bassin spécial. Elle ne communique avec le réservoir principal que par les canaux sinueux du North-channel et par les détroits obtrués d'îles, ouverts entre le Grand Manitoulin et la péninsule Indienne ou Saugeen. La baie de Georgie contraste avec le lac Huron par la grande irrégularité de ses rivages découpés en golfes profonds et même en véritables fjords, qui pénètrent au loin dans les terres entre des parois abruptes. Dans la partie centrale du bassin, loin des « jardins » d'îles qui bordent le littoral, les eaux sont très profondes : même près de Cabot-head, promontoire de la péninsule Indienne, la sonde a trouvé un creux de 155 mètres. La baie de Georgie est, de tous les bassins de la méditerranée Canadienne, celui qui reçoit en proportion la plus forte quantité d'eau. Un de ses affluents, la

rivière Française ou French-river, l'un des courants les plus pittoresques du Canada, par ses îles, ses rochers et ses chutes, lui apporte l'excédent de deux lacs considérables, le Tamagaming et le Nipissing ou « Petit Lac », non compris de nombreux étangs traversés par des gaves qui coulent dans les fissures des roches laurentines. Le Tamagaming est un de ces lacs à double écoulement qui se déversent sur deux pentes opposées : tandis qu'un effluent va rejoindre l'Ottawa par le lit de la rivière Montréal, un autre émissaire, plongeant de cascade en cascade, tombe dans le Nipissing, bassin très profond, où M. Morin a trouvé un creux de 195 mètres. On a émis l'opinion que ce lac aurait également un double déversoir, dont l'un, souterrain, irait alimenter la forte rivière de Mattawan. Quoi qu'il en soit, le courant de sortie visible, qui est la rivière Française, roule déjà une quantité d'eau considérable, puisque, d'après le rapport officiel, elle ne serait pas moindre de 266 mètres par seconde, proportion représentant une chute annuelle de 674 millimètres d'eau pluviale[1]. La rivière de Maganetawan, qui débouche un peu plus au sud, est aussi fort abondante. Enfin la Severn apporte le courant d'un grand lac, le Simcoe, et de nombreux autres bassins de la province Ontario qui furent autrefois un labyrinthe de fjords.

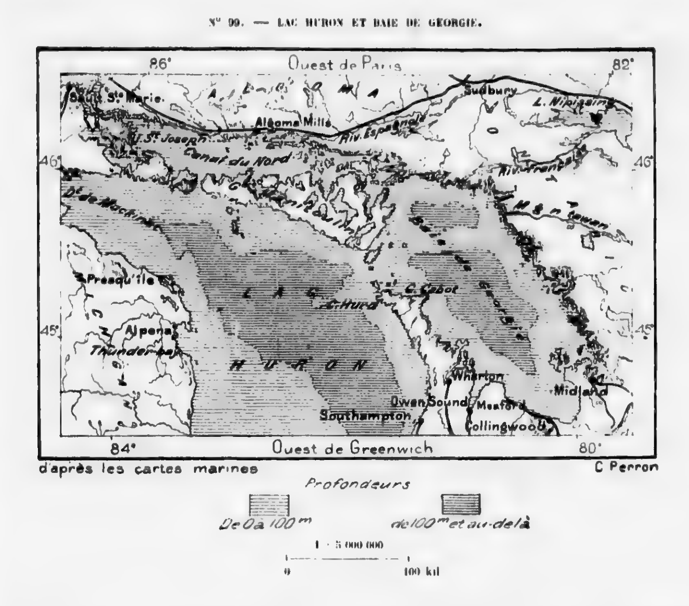
Le lac Huron, que Champlain a nommé la « mer d'eau douce », est de moitié moins grand que le Supérieur, mais il lui ressemble par la forme générale, si ce n'est qu'il est orienté dans le sens du nord au sud, et non dans celui de l'ouest à l'est; il se développe aussi en un croissant dont la convexité est tournée vers le Canada et c'est du côté américain que ses plages sont le moins élevées; elles se profilent d'ordinaire suivant des courbes très allongées, interrompues par des promontoires peu saillants, et n'offrant que de rares îlots dans leur voisinage. Avec le grand lac Michigan, qui de toutes parts est entouré par des États de la République Américaine, Wisconsin, Illinois, Indiana, Michigan, il forme un vaste demi-cercle, que bordent, on le sait, les escarpements siluriens de l'étage du Niagara. La péninsule du Michigan occupe le centre de cet immense hémicycle dont le milieu précis est un bassin carbonifère : des traces de l'antique méditerranée, bien plus vaste que celle de nos jours, qui recouvrait toutes les péninsules intermédiaires des Grands Lacs, se retrouvent sous forme de terrasses, au pourtour de toutes les collines.

D'après une légende, qui provient peut-être des indigènes, le lac Huron serait le plus profond des lacs laurentins, et l'on aurait même jeté la sonde,

[1] Clarke, *Report of the Ottawa Survey*.

près de l'entrée du golfe de Saginaw, dans les parages occidentaux, sans trouver le fond à 548 mètres de la surface[1]; toutefois la carte des sondages, faite avec soin par la marine américaine, indique pour cette partie des profondeurs moyennes de 50 mètres seulement : le plus grand creux du lac Huron est à peu près à mi-distance entre Thunder-bay et le détroit de la baie Georgienne, par 214 mètres d'eau, c'est-à-dire encore au-dessous d'un plan idéal continuant le niveau marin. Quelques bancs sous-lacustres s'élèvent çà et là du fond argileux ou sablonneux, mais nulle part dans la

N° 99. — LAC HURON ET BAIE DE GEORGIE.




partie médiane ils n'affleurent à la surface. Le lit se relève graduellement vers les rives et n'offre qu'un petit nombre de mouillages : c'est là, avec la situation géographique sous une latitude plus septentrionale, en dehors des chemins de New-York et de la Nouvelle-Angleterre au Mississippi, l'une des causes qui ont privé le Huron de grands ports semblables à ceux du Michigan, de l'Erie, de l'Ontario. Le détroit de Michillimackinac, — ou simplement Mackinaw, — par lequel le Huron communique avec le Michigan, est à niveau comme celui de la baie Georgienne : les trois lacs forment donc une seule et même nappe, au niveau commun

[1] Hayden and Selwyn, *North America*.

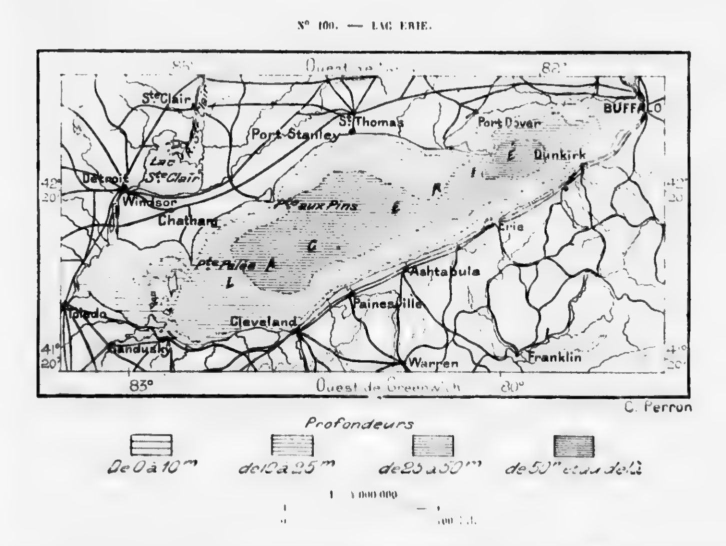
de 177 mètres au-dessus de la mer. Le lac Simcoe, le Ouentaron des Indiens, jadis connu des Canadiens sous le nom de « lac des Claies », ne communique plus avec la baie Georgienne que par un affluent ; c'est le reste d'un ancien détroit qui unissait directement le lac Huron au lac Ontario, transformant en île toute la région péninsulaire où se pressent actuellement les Anglais du Canada.

L'extrémité méridionale du lac Huron s'allonge régulièrement en pointe et ses fonds sablonneux se relèvent peu à peu jusqu'à 7 mètres pour former la barre que franchit la nappe d'un courant fluvial : c'est la rivière dite jadis Sainte-Claire, appelée maintenant Saint-Clair par les Anglais. Ce cours d'eau a beaucoup plus l'aspect d'un fleuve que la rivière Sainte-Marie, avec ses rapides, ses enchaînements de lacs, ses îles, ses bayous transversaux. Il serpente en méandres réguliers, d'une largeur moyenne d'un kilomètre, et d'une profondeur suffisante pour les grands navires. Aucun rapide, aucune chute ne l'interrompent, son flot égal descend avec une pente moyenne de 6 millimètres par kilomètre; seulement vers le milieu de son cours, le fleuve se ramifie à travers des bas-fonds, où l'on a dû creuser un chenal de navigation, puis emplit le lac Saint-Clair, d'où il ressort sous le nom de « Détroit » pour se déverser dans la baie orientale du lac Erie. La portée du Saint-Clair se maintient presque toujours égale, avec un écart de moins d'un mètre par an dans le niveau du flot, grâce aux vastes réservoirs d'amont où se régularise le débit : on l'évalue en moyenne à près de 7000 mètres; toutefois ce chiffre paraît trop faible en comparaison de celui du Niagara, qui doit emporter la même masse liquide que la Saint-Clair, à peine grossie par quelques petits affluents. Le principal tributaire du Détroit est la rivière Thames, qui lui vient des régions les mieux cultivées et les plus populeuses de l'Ontario. De même que la plupart des fleuves qui coulent du nord au sud, l'effluent du lac Huron empiète sur la rive orientale, dont il sape les rochers pour en reporter les débris sur la rive occidentale.

Le lac Erie — c'est-à-dire « des Cerises » — est le plus méridional des bassins de la méditerranée Canadienne : il est traversé par le 42e degré de latitude, comme la mer Adriatique et le golfe du Lion. Par son orientation, qui est celle de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, il se trouve déjà presque dans l'axe de la vallée inférieure du Saint-Laurent et contraste ainsi avec les grands lacs de l'amont. Par la régularité de sa forme, long ovale n'offrant guère de fortes saillies que par sa rive septentrionale, le lac Erie est dans la période de transition entre le bassin lacustre et le fleuve : de même, par sa faible profondeur relative, il a perdu le caractère des

autres bassins creusés dans le roc. En moyenne, l'épaisseur d'eau est de 15 mètres seulement, et le fond le plus creux, dans la partie orientale du bassin, près d'une péninsule basse dite Long Point, est de 62 mètres. Parmi les Grands Lacs, l'Erie est le seul dont le lit reste supérieur au niveau de la mer. Dans son ensemble, la cavité lacustre forme trois terrasses successives : celle de l'ouest, profonde de 8 à 12 mètres, celle du milieu, dont les fonds descendent de 20 à 24 mètres, et celle de l'est, cavité en forme de cirque aux gradins réguliers, où se trouvent les profondeurs extrêmes. La terrasse occidentale constitue, pour ainsi dire,

N° 100. — LAC ERIE.




comme un lac à part, séparé du bassin principal par la longue péninsule de la Pointe Pelée et par l'île du même nom qui darde au sud une autre pointe de sable, affilée par les courants. En quelques endroits, la sonde touche du sable et de l'argile, mais d'ordinaire elle ne ramène que de la vase, formée surtout par la décomposition des berges calcaires du littoral. Des bas-fonds bordent çà et là les rivages, et les côtes basses sont d'une approche difficile : de là grands dangers pour la navigation ; même les glaces y sont plus à redouter que dans les lacs septentrionaux, parce que les fonds plats, parsemés de bancs, sont plus facilement pris par la gelée : c'est précisément la partie la plus méridionale du lac, dans laquelle se déverse l'affluent le plus considérable, le Maumee, qui reste fermée aux navires pendant un plus long hiver.

L'affluent du lac Erie, qui s'échappe près de l'extrémité nord-orientale du bassin, est le fameux Niagara, ainsi nommé par les Iroquois : c'est le Niakaré ou « Grand Bruit[1] ». Le fleuve n'a qu'une soixantaine de kilomètres en longueur, mais d'un lac à l'autre, de l'Erie à l'Ontario, la différence de niveau n'est pas moindre de 101 mètres, et d'un bond la prodigieuse cataracte plonge de la moitié de cette hauteur, soit de 47 mètres : l'escarpement silurien ou la « Montagne » qui contourne les lacs Michigan et Huron et qui longeait aussi le lac Erie, avant son assèchement partiel, est rompu par la force des eaux, qui descendent à l'extérieur de la saillie dont le lac Ontario occupe la base. Mais la percée est un événement encore récent dans l'histoire de la planète : le fleuve n'a pu transformer sa chute en rapides que sur une moitié de la hauteur primitive. Les anciens documents donnent au saut du Niagara une élévation beaucoup plus grande : Joliet dit que « le lac Erie tombe dans le lac Frontenac par une chute de cent vingt toises[2] ». Hennepin évalue le saut à « six cents pieds ».

En s'épanchant dans l'entonnoir de Buffalo, le Niagara, large de 500 mètres environ, descend d'abord d'un courant égal dans la direction du nord, puis se ramifie en deux larges bras, d'aspect lacustre, aux deux côtés de Grand-island. En aval de cette île, longue de 20 kilomètres, le Niagara ressemble à un lac et son flot s'étale sur plus de 3 kilomètres entre des rives basses : jusque-là le fleuve n'est descendu que de 6 mètres, par des fonds de 8 à 10 mètres en moyenne. Mais au confluent de la Chippewa, qui vient de l'ouest, le lit commence à s'incliner fortement et les eaux glissent de plus en plus vite entre les berges qui se rapprochent. Le courant s'enfuit en longues ondulations, puis en vagues entre-heurtées, et se divise en deux éclusées formidables de rapides, des deux côtés de Goat-island, l'« île de la Chèvre », forêt touffue qu'entoure de toutes parts l'écume du flot brisé. A droite, la plus faible partie du courant, resserrée à moins de 150 mètres dans son défilé le plus étroit, descend en un escalier de rapides le long de la rive américaine; à gauche, le courant principal, comprenant plus des quatre cinquièmes de la masse liquide, se précipite en un amphithéâtre semi-circulaire, de presque 2 kilomètres dans tous les sens, où les cataractes partielles, plongeant de seuil en seuil, forment un immense chaos de vagues : des bords de Goat-island, les deux fleuves inclinés, dont les crêtes écumeuses ferment toute perspective à l'amont, semblent descendre du ciel; on est épouvanté à l'aspect de ces énormes masses d'eau qui en appa-

[1] Autres étymologies : Oniahgarah ou « Tonnerre des Eaux », Onyahrah ou « Passage, isthme entre deux lacs »; Onghiahrah, nom d'une ancienne tribu riveraine. (*Picturesque Canada.*)

[2] *Étude sur une carte inconnue. Revue de Géographie*, 1879-1880.

rence se déversent du haut de l'horizon, et qui, plus bas, disparaissent tout à coup.

La falaise extrême de Goat-island, qui regarde le gouffre, sépare les deux chutes, « américaine » et « canadienne » : l'une, plongeant en une nappe de faible épaisseur relative, légèrement concave vers le milieu; l'autre, se développant en un immense demi-cercle, d'où s'écroule presque toute la masse du Niagara, entre-heurtant ses eaux au fond de l'abîme. Cette chute ne mérite plus guère le nom de *Horse-shoe falls* ou « Cataracte du Fer à Cheval » qu'on lui donna jadis et qui lui reste encore : elle est plutôt une « chaudière », comme tant d'autres cascades canadiennes; de trois côtés, les colonnes d'eau s'abattent et rebondissent dans le même bassin. A la cataracte plongeante répond une cataracte montante, formée des eaux qui se brisent sur les pointes cachées des rocs, s'élancent en fusées dans l'air, puis se divisent en brouillard et retombent sur les alentours en une pluie continuelle où le soleil décrit un arc-en-ciel changeant. L'embrun monte à des centaines de mètres, et se déchire en nuages blancs qui flottent dans le ciel : ces blanches vapeurs qui cheminent en longues traînées dans l'air bleu font reconnaître de loin, par-dessus les grands arbres des parcs, l'endroit précis où tombe le fleuve. Parfois aussi le tonnerre des eaux, porté par le vent, annonce la cataracte; mais le Niagara ne roule plus son flot dans l'immense solitude des forêts comme au temps où le virent les premiers Européens; le grondement des villes, des usines, des chemins de fer, se mêle à la voix de la chute et la couvre souvent. Sur une partie de la rive américaine, de laides bâtisses industrielles gâtent la vue de la cataracte; toutefois, dans le voisinage même de la chute, les deux bords et l'île de la Chèvre sont devenus propriétés nationales, et les promeneurs peuvent, des allées ombreuses, des plates-formes tremblantes, contempler librement le tableau. Sur la rive canadienne, un convoi de chemin de fer apparaît dans une clairière du parc; il s'arrête discrètement, et laisse aux voyageurs le temps de descendre sur la pelouse pour voir la merveilleuse courbe de l'eau verte qui se plisse sur la corniche des rochers; quelques minutes après, ils repartent, emportant comme une vision d'un monde surnaturel.

La masse d'eau qui s'écroule aux deux cataractes a été diversement évaluée, quoique les variations du débit soient relativement peu considérables, si ce n'est en hiver, alors que le fleuve est pris sur les bords, que des pendentifs de glace s'attachent en courtines à toutes les saillies des roches, que le brouillard congelé s'amasse en cônes sur les bords et que des cataractes de cristal immobile resserrent à droite et à gauche la cataracte mouvante

des eaux; il est arrivé parfois que les blocs de glace entraînés s'unissaient au-dessous de la chute en une énorme embâcle que l'on pouvait traverser de rive à rive en face de la chute. En été, pendant la belle saison, les oscillations de portée proviennent moins de l'abondance ou de la rareté des pluies que de la direction et de la force des vents qui poussent les eaux du lac Erie tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, et produisent ainsi dans le courant de sortie un écart de niveau d'un mètre ou davantage. En moyenne, le débit du Niagara a été calculé à 10 000 mètres cubes par seconde[1], soit à vingt fois le volume de la Seine devant Paris. On a aussi mesuré approximativement la force de la chute en millions de chevaux-vapeur, de 5 à 7 suivant les auteurs; et des ingénieurs fanatiques, déplorant cette perte annuelle d'un milliard de francs[2], ont exprimé l'espoir que toute cette force, plus de mille fois supérieure à celle qu'on emploie actuellement à Niagara-falls[3], sera utilisée un jour dans les usines américaines. Un canal creusé sur la rive droite fait déjà marcher les nombreuses manufactures qui déshonorent le paysage[4], et l'on projette, avec subventions du gouvernement, d'abriter sous la nappe plongeante de la chute canadienne toute une « machinerie » d'appareils pour la production de l'électricité.

Les changements produits dans l'aspect de la cataracte sont considérables depuis que, en 1678, le missionnaire Hennepin dessina cette merveille du monde, déjà vue avant lui par d'autres voyageurs français. La chute recule vers l'amont par suite de l'usure des rochers. La disposition des assises facilite le travail d'érosion; elles consistent en couches de calcaire qui reposent sur des marnes sans cohésion, et recouvrent elles-mêmes des grès friables : les strates inférieures se laissent entamer par le rebond des eaux, et finalement les corniches surplombantes s'écroulent sous le poids du courant qui les ébranle[5]. D'après Bakewell, l'œuvre d'érosion représenterait en moyenne un mètre par an depuis la fin du siècle dernier, mais des mesures plus précises ont établi que de 1842 à 1885, pendant quarante-deux années, l'érosion totale pour la chute canadienne a été de 77 mètres, soit de 1$^{m}$,85 par an; pour l'autre chute, le mouvement de recul, beaucoup moindre, n'a comporté en tout que 11 mètres et demi. En admettant que le recul se soit toujours produit dans la même

[1] D'après Barrett, 9223 mètres cubes; 10 912 d'après Clarke; 4665 (?) d'après le *United States Census* de 1880, publié en 1885.

[2] Ayrton, *British Association*, Bath, 1888.

[3] *United States Census* for 1880.

[4] Jules Marcou, *Bulletin de la Société Géologique de France*, mai 1865.

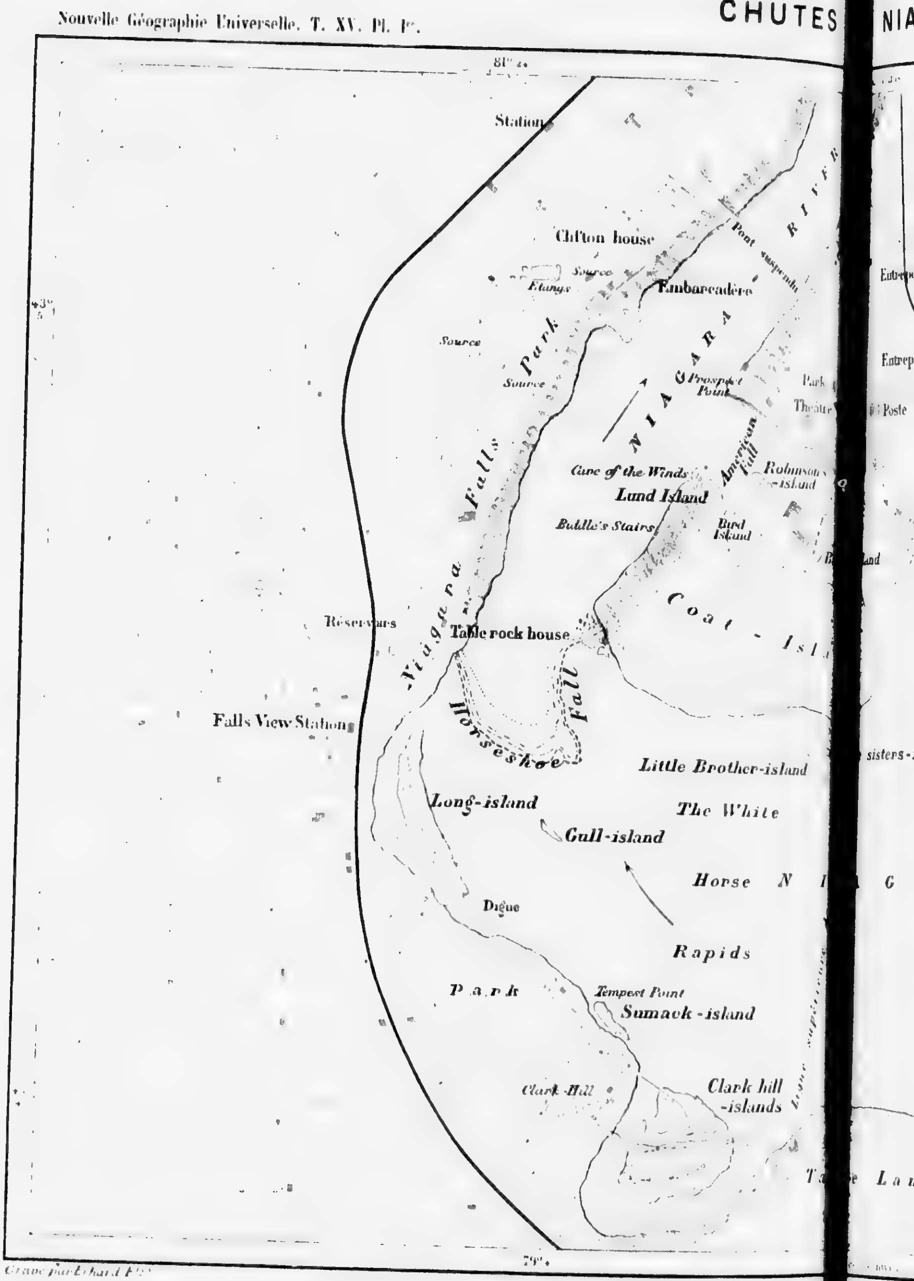
[5] Charles Lyell; Bakewell; Marcou, etc.

s s'unissaient
vait traverser
on, les oscil-
a rareté des
sent les eaux
luisent ainsi
vantage. En
s cubes par
. On a aussi
le chevaux-
ques, déplo-
l'espoir que
on emploie
ines améri-
· les nom-
rojette, avec
eante de la
production

nsidérables
nerveille du
ute recule
des assises
alcaire qui
nêmes des
le rebond
nt sous le
d'érosion
du siècle
2 à 1885.
anadienne
e mouve-
1 mètres
la même

*nited States*

CHUTES NIA

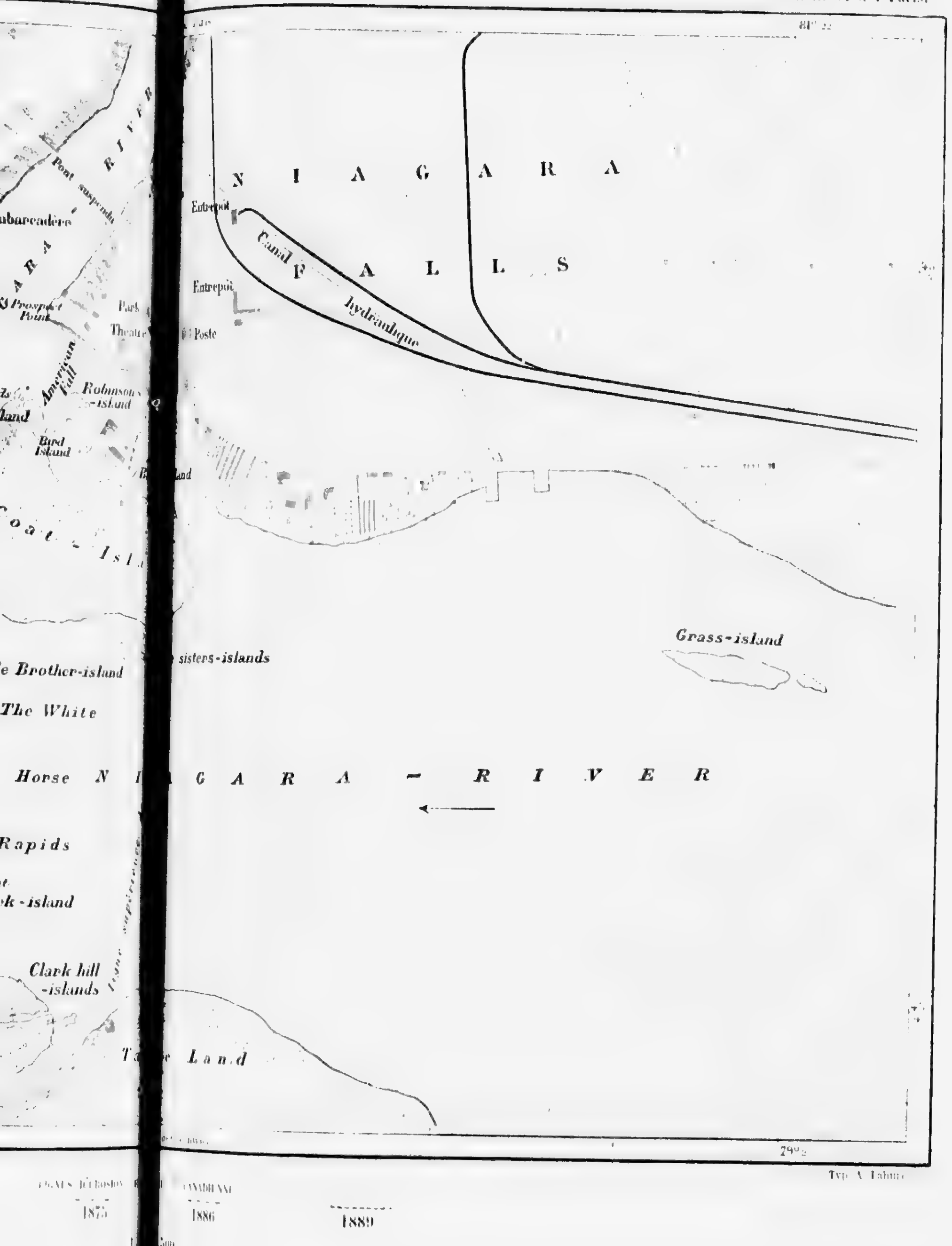



Gravé par Erhard Fres

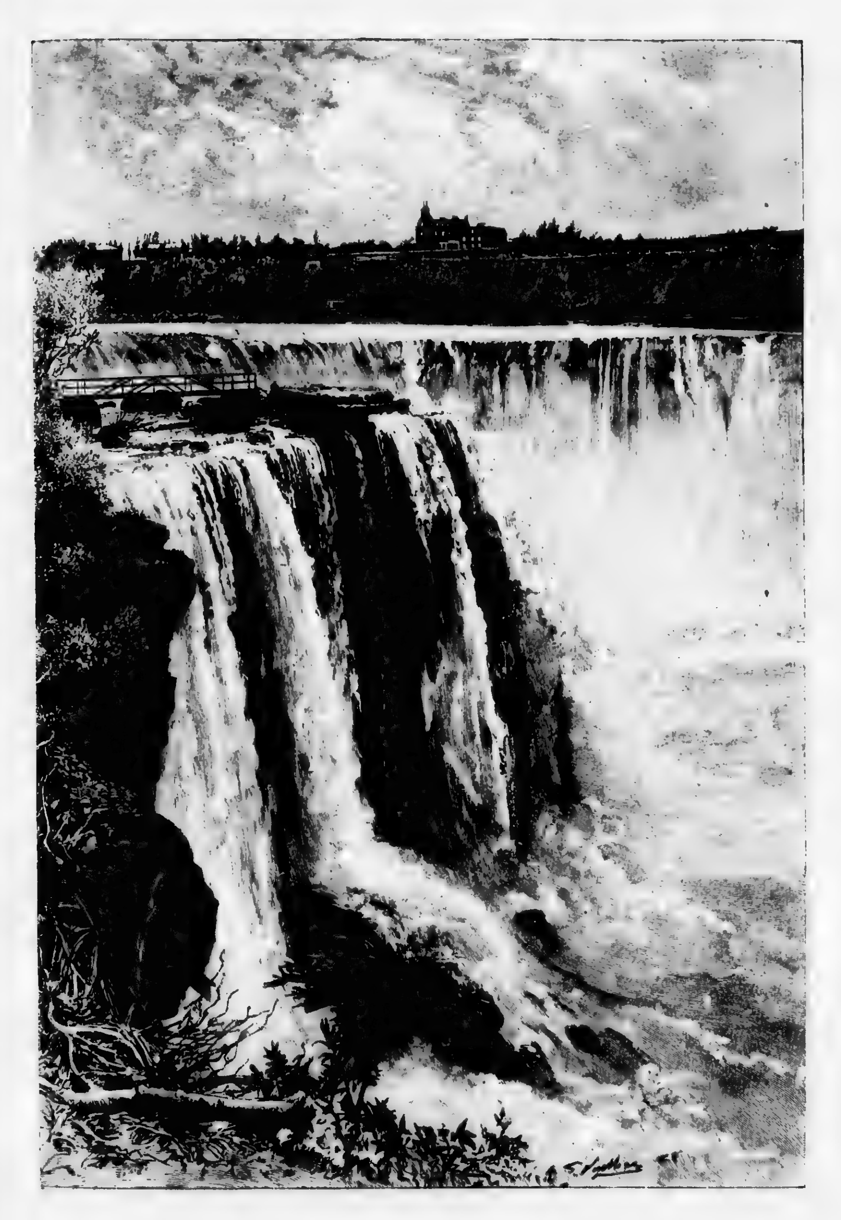
1845 1875 1886

CHUTES [gutter] NIAGARA

Hachette et Cie. Paris.




Typ. A. Lahure



CHUTE CANADIENNE DU NIAGARA, VUE PRISE DE L'ILE DE LA CHÈVRE

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

proportion, une période de soixante siècles environ se serait écoulée depuis l'époque où la chute commençait son travail d'excavation sur le front de la falaise, là où se trouvent aujourd'hui Queenston et Lewiston. Si le mouvement se continue dans les mêmes proportions, la chute amé-

N° 101. — CHUTE ET CLUSE DU NIAGARA.

C. Perron

1 : 120 000

0 — 4 kil.

ricaine aura disparu pendant le cours du millénaire prochain; en gagnant vers l'amont, la chute canadienne appellera les eaux vers son abîme, et l'île de la Chèvre, séparée de la rive par un courant de moins en moins puissant, finira par se rattacher à la terre ferme. En vingt mille années, suivant la même progression, la cataracte aura cessé d'exister.

En aval des chutes, l'eau du Niagara, profonde de plus de 50 mètres en

moyenne et contenue entre deux falaises verticales, de 60 mètres en hauteur, passe sous les travées aériennes d'un pont suspendu, puis d'un pont-viaduc, et s'enfuit en un long rapide jusqu'au bassin circulaire du Whirlpool ou « Remous », dans lequel le courant tournoie doublement, d'une rive à l'autre, et de la surface au fond : on voit les eaux s'engouffrer pour reparaître plus loin en cônes bouillonnants, s'élevant de 3 mètres au-dessus du fleuve. Plus loin se succèdent d'autres tourbillons, d'autres rapides, et toujours dominés par les parois abruptes des roches. Dans la campagne, rien n'indique le voisinage de l'énorme fossé : la plaine est doucement ondulée, couverte de prairies, de jardins, de vergers. Enfin, les falaises elles-mêmes s'abaissent de part et d'autre, et le fleuve élargi serpente majestueusement vers le lac Ontario.

Ce bassin, le dernier de la méditerranée Canadienne, garde, sous une forme un peu modifiée, le nom « Joli Lac » que lui donnèrent ses riverains iroquois[1]. Toutefois cette étymologie, avancée par le missionnaire Hennepin, est douteuse; suivant Champlain, le lac fut désigné d'après une tribu de ses bords. L'Ontario est de moindre étendue que l'Erie, mais d'une contenance plus considérable : sa profondeur, qui dépasse 200 mètres et qui atteindrait même, d'après Schermerhorn, 225 mètres à l'endroit le plus creux, est telle, que si la vallée du Saint-Laurent s'ouvrait tout à coup pour laisser pénétrer la mer dans l'intérieur du continent, les eaux nivelées elles empliraient à demi la cavité laissée par l'Ontario. Ce lac est de ceux autour desquels d'anciennes plages permettent le mieux de reconnaître combien leur surface était plus considérable jadis : une ancienne berge qui se prolonge au sud de la rive actuelle, à une distance variable de 8 à 19 kilomètres, élève ses assises de sable et de cailloux de 50 à 60 mètres au-dessus du niveau lacustre : les habitants lui donnent le nom de *lake-ridge* ou « sillon du lac », tant son origine paraît évidente. De distance en distance, des brèches interrompent cette berge, prolongement de la falaise du Niagara, pour laisser passer le Genessee, l'Oswego et d'autres cours

[1] Nomenclature des Grands Lacs à diverses époques :

Supérieur : Kitchi Gami ou « Grand Lac » en odjibeway; Grand Lac des Nadouessiou; lac Tracy (Marquette); lac Condé.

Michigan : Michin Gami, Missihi-Ganin, Mitchi-Ganong; lac Dauphin (Membré, Le Clercq, La Potherie), lac des Illinois (Marquette), lac des Algonquins, lac Saint-Joseph (Allouez).

Huron : Karegnondi; mer Douce des Hurons (Champlain, Gallinée); lac des Hurons; lac d'Orléans.

Saint-Clair : Sainte-Claire, lac des Eaux Salées, lac des Claies, lac de la Chaudière.

Erie : Herrie; Teiocha-Rontiong; lac de Conty; lac du Chat.

Ontario : Kanandario, Staniadorio; lac des Outoouoronnons (Champlain); lac des Iroquois; Cataraqui : lac Saint-Louis, lac Frontenac.

(Winsor, *America*; Garneau; Sulte; documents divers.)

d'eau qui plongent aussi en « petits Niagaras », issus de lacs graduellement amoindris. Une de ces brèches fut un détroit par lequel les eaux de l'Ontario s'épanchaient autrefois dans l'Atlantique par la vallée du Mohawk et du Hudson[1].

De même que l'Erie, l'Ontario indique par sa forme allongée et régulière qu'il entre dans la période de transition, du lac au fleuve. Sa côte méridionale est presque rectiligne, sans échancrure, et sur plus de la moitié de sa longueur la côte septentrionale est également uniforme : les péninsules et les indentations ne commencent qu'au nord-est, où le bassin principal s'entremêle à plusieurs lacs secondaires. Les côtes sont partout riantes et boisées, là du moins où l'homme n'a pas déjà fait œuvre de destruction. Grâce à sa profondeur, l'Ontario gèle beaucoup moins sur les bords que l'Erie, situé pourtant à 200 kilomètres en moyenne plus près de l'équateur; mais il est sujet, comme lui et tous les autres lacs de la méditerranée Canadienne, à de soudaines oscillations ou « seiches », qui proviennent des changements de la pression aérienne et qui d'ordinaire précèdent les tempêtes[2] : Charlevoix[3] mentionne déjà ces flux soudains qui recouvrent les bancs et pénètrent dans les rivières en mascarets, puis refluent dans le lac en rétablissant l'ancien niveau. Mais dans les ondulations de l'Ontario on n'a point encore observé de marées appréciables comme celles dont Graham a constaté la périodicité régulière dans le lac Michigan. D'ailleurs, les savants des deux nations auxquelles appartiennent ces vastes bassins ne se sont pas encore entendus pour établir un système d'observations méthodiques et comparables relatives aux phénomènes qui s'y produisent : coloration des eaux, courants, flux, seiches et remous, pénétration de la lumière, congélation de la surface, température de la surface et des fonds, différences de la faune[4]. Les deux bassins les plus froids

[1] Shaler, Winsor's *America*, vol. IV; — J. K. Gilbert, *Forum*, May 1889.
[2] Whitney and Foster; Mathes; Ratzel, etc.
[3] *Histoire de la Nouvelle-France*.
[4] Tableau des lacs du haut versant laurentin ayant une surface de plus de 1000 kilomètres carrés :

| | Altitude en mètres. | Surface en kil. car. | Profondeur extrême. | Profondeur moyenne. | Altitude du fond. | Contenance en kilom. cubes. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Nipigon | 256 | 7 500 | 165m | 100m | — 81m | 750 |
| Supérieur | 185 | 83 630 | 307m | 215m | —122m | 17 813 |
| Michigan | 177 | 61 900 | 263m | 120m | — 86m | 7 428 |
| Huron | » | 45 000 | 210m | 100m | — 33m | 4 500 |
| Baie Georgienne | » | 12 600 | 100m | 60m | — 77m | 756 |
| Erie | 173 | 25 000 | 62m | 120m | +111m | 500 |
| Ontario | 72 | 19 820 | 225m | 90m | +153m | 1 783 |
| Ensemble | | 255 450 | 307m | 151m | | 33 530 |

(D'après Raynolds, Macomb, Engelhardt, Schermerhorn, etc.)

sont le lac Supérieur et la baie Georgienne: la température du fond y varie de 1 à 4 degrés centigrades, tandis que les lacs plus méridionaux offrent en moyenne une dizaine de degrés dans l'eau profonde[1]; en 1843, après quatre jours d'un calme complet, pendant lesquels la température descendit fort bas, la surface du lac Supérieur gela complètement[2]; ses eaux cristallines et froides conviendraient, pense-t-on, à des colonies de phoques. Tous les lacs du versant laurentin contribuent à égaliser le niveau des eaux qui s'épanchent par le Saint-Laurent, avec de faibles oscillations annuelles. D'ordinaire les brusques écarts, causés soit par les seiches, soit par l'impulsion du vent, l'emportent sur les mouvements annuels produits par l'accroissement ou la diminution de l'eau. La variation moyenne de l'Erie suivant les saisons est de 62 centimètres seulement; la plus forte oscillation connue n'a pas dépassé $1^{m},57$.

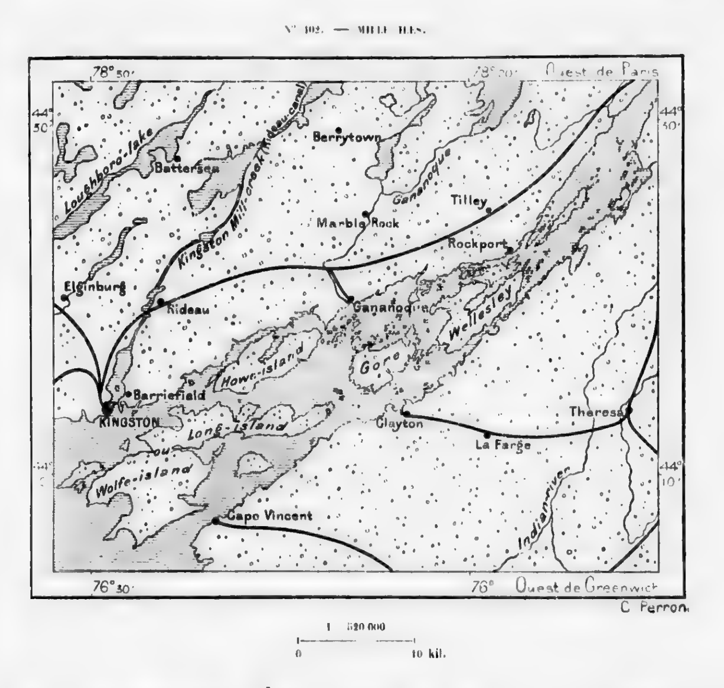
Vers son extrémité orientale, l'Ontario perd la régularité de ses contours: la péninsule ramifiée de Quinté se détache du littoral canadien, enfermant des golfes et des chenaux sinueux; des îles bordent les rivages, qui se rapprochent par de brusques saillies. Le courant de sortie commence à se faire sentir; le lac se change en fleuve: on entre dans le Saint-Laurent, mais sans en voir que d'étroits canaux. Des îles, encore des îles, qui valurent à cette partie du fleuve le nom iroquois de Cataraqui, « Rochers trempant dans l'Eau », se pressent dans le large entonnoir de la vallée fluviale. On les désigne collectivement sous le nom de « Mille Iles » (*Thousand Islands*); toutefois elles sont plus nombreuses. On en compte près de deux mille; on en trouverait plus encore avec tous les îlots, tous les rochers qui paraissent et disparaissent avec les oscillations du courant. Quelques-unes, fort grandes, embrassent des forêts et des prairies; d'autres ne sont que des bouquets de verdure ou même ne portent qu'un seul arbre au branchage étalé. Tel bras du fleuve est si étroit, que le bateau à vapeur s'y glisse comme dans une avenue de jardin, sous les rameaux entremêlés; tel autre s'élargit soudain et prend l'aspect d'un lac; les « Mille Iles », roches de formation silurienne, continuent évidemment à l'est les « mille péninsules » de Quinté et de la côte voisine. Une des îles, magnifique forêt parsemée de rocs pittoresques, a été réservée au peuple canadien comme « parc national »; beaucoup, achetées par de riches Américains, sont devenues des séjours de plaisance. Il n'est point dans la la Puissance de paysages plus fameux que ceux de cet archipel fluvial. Sans

[1] A. T. Drummond, *Nature*, August 29, 1889.
[2] Youle Hind, ouvrage cité.

doute d'autres rivières, d'autres baies de l'ouest, notamment la rivière Française, au sortir du lac Nipissing, et les bords septentrionaux du lac Huron, offrent d'aussi beaux sites; mais, ne se trouvant pas dans le voisinage de cités populeuses, ils ne sont connus que de rares colons et des chasseurs aventureux.

En aval des Mille Iles, le Saint-Laurent, désormais formé, coule vers le nord-est, en mêlant à ses eaux de nombreux affluents que lui envoient les

N° 102. — MILLE ILES.




1 : 520 000

0 — 10 kil.

monts Adirondack, dans l'État de New-York. De distance en distance, le fleuve s'élargit en bassins, ressemblant à des lacs et portant même ce nom, le Saint-Régis, le Saint-François; mais en d'autres endroits la vallée se resserre et l'eau descend en rapides, la Plate, les Galops, le Long Sault, les Cèdres, les Cascades. Le Long Sault est, de tous ces plans inclinés, celui sur lequel le voyageur inexpérimenté se laisse entraîner avec le plus d'émotion. Sur un espace de près de 15 kilomètres, le courant se déroule en vagues puissantes qui se heurtent et se brisent en écume sur les bordages du bateau. Des canaux longent le fleuve pour permettre aux embarcations de contourner les obstacles à la montée.

Le plus grand tributaire du Saint-Laurent, le fleuve que les premiers explorateurs français du Canada remontèrent pour atteindre les régions de l'ouest, s'unit au courant principal au-dessous du lac Saint-François; c'est l'Ottawa, — la « rivière des Outaouais », disaient les anciens chroniqueurs français. — Ce puissant cours d'eau, plus long que le Rhin, plus abondant que le Nil, est déjà considérable quand, après sa descente de la « hauteur des terres » et son passage de lac en lac, il pénètre au nord dans le bassin du Temiscaming ou « Eau Profonde ». Quinze portages qui se succèdent en amont de l'entrée, empêchant la navigation du haut Ottawa, lui ont valu dans cette partie le nom de « rivière des Quinze »; ses branches s'entremêlent au nord avec celles du lac Abittibi ou des « Eaux Mitoyennes[1] », l'un des réservoirs du versant hudsonien et la source d'un grand affluent de la Moose-river ou « rivière de l'Orignal. En aval de la rivière des Quinze, d'autres cours d'eau de moindre portée, la rivière Blanche, le Montréal, le Metapidgiwan, s'unissent au lac Temiscaming par son versant du nord et de l'ouest. Dans son ensemble, le bassin lacustre, parsemé d'îles, a la forme d'un grand triangle allongeant sa pointe vers le sud. C'est le lit d'un ancien glacier; l'usure des cataractes de l'aval le transformera tôt ou tard en fleuve.

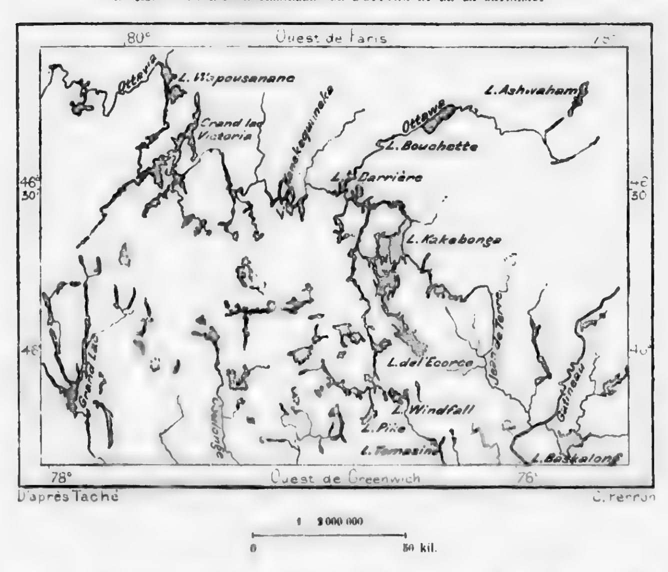
A la sortie même du lac, l'Ottawa reçoit une superbe cascade, de 35 mètres de hauteur, qui lui apporte les eaux d'un autre bassin plus considérable, le Kippewa, dont les bras, les détroits, les baies, les criques, les labyrinthes ramifiés à l'infini s'étendent au sud-est entre des rives boisées. On a comparé la forme de ce lac à celle d'une araignée; en aucune partie des régions canadiennes, les eaux dormantes ou courantes n'entremêlent nappes ou coulées en un plus étonnant dédale. Du haut Ottawa au Saint-Laurent, les canotiers peuvent emprunter mainte autre voie que celle du fleuve; il est vrai que les portages sont beaucoup plus nombreux par ces chemins détournés. On les comptait jadis par dizaines sur l'Ottawa, mais les « sauts » infranchissables aux barques sont contournés par des chemins de fer, des canaux ou des glissoires. Même au Canada il est peu de cours d'eau plus accidentés que l'Ottawa. Son lit d'écoulement n'offre qu'une succession de contrastes : ici cascade, plus loin rapide, puis carrefour d'eaux qui se rencontrent et se séparent à nouveau, étroit canal ou « rivière creuse » encaissée entre des roches à pic, enchaînement de lacs, et même çà et là grand bassin lacustre dont les baies se prolongent à perte de vue, telle

[1] Lacombe; — Petitot; — Proulx, etc

est la belle rivière qui sépare les deux provinces d'Ontario et de Québec.

Les affluents, fort nombreux, lui ressemblent, surtout ceux de la rive orientale. Du côté de l'Ontario, les principales « Eaux du Nord » qui gonflent le fleuve sont la Mattawan, la Bonne Chère, le Madawaska; l'Ottawa reçoit même un « Mississippi », et plus bas lui vient le Rideau, accompagné par un canal qui met la capitale de la Puissance, Ottawa, en communication directe avec le lac Ontario. Du côté de Québec viennent de très abondantes rivières, celle du Moine, la Noire, la Coulonge, la Gâtineau, qui naît dans la même partie de la hauteur des terres que l'Ottawa et la rejoint à 600 kilomètres plus bas, en face de la capitale du Canada; trois autres cours d'eau considérables, descendus du même versant, la rivière du Lièvre, la rivière Rouge et la rivière du Nord, se jettent plus à l'est dans l'Ottawa. Avant de s'unir au Saint-Laurent, le puissant tributaire reprend son caractère de lac allongé pour former le bassin des Deux Montagnes, dont une partie se recourbe au nord-est et se bifurque dans l'archipel de Montréal, tandis que le courant principal, lui-même divisé en deux bras, entoure l'île boisée de Perrot et va rejoindre le Saint-Laurent. Quelle est la masse liquide que l'Ottawa déverse dans le grand fleuve? Elle paraît être supérieure à celle du Rhône ou du Rhin, d'après

N° 105. — SOURCES ENTREMÊLÉES DE L'OTTAWA ET DE LA GATINEAU.




1 : 2 000 000

0 — 50 kil.

les mesures qu'en ont faites les ingénieurs canadiens[1]. Les lacs innombrables de la contrée tiennent en réserve l'eau de crue pour la rendre au fleuve pendant la décrue; les écarts que présentent ses oscillations sont donc relativement très faibles en comparaison de celles qu'on observe dans les fleuves au cours régulier.

S'épanchant à côté l'un de l'autre dans le lac Saint-Louis, le courant jaune de l'Ottawa et le courant verdâtre du Saint-Laurent se précipitent de nouveau pour s'enfuir en rapides. Le saut de Lachine, le dernier du fleuve en amont de l'embouchure, est l'un des plus beaux et l'un des plus redoutables en apparence, quoiqu'il n'y ait point de naufrages. La puissante masse d'eau, resserrée dans un espace étroit, dresse ses rouleaux écumeux à plusieurs mètres de hauteur; entraîné dans ce tourbillon avec une vitesse d'avalanche, on voit soudain des rochers noirs se dresser au-devant du navire; mais, à peine entrevus, ils disparaissent et l'on entre dans un nouveau lac, où s'épanouissent les eaux calmées. En aval, les grands navires peuvent descendre et remonter le fleuve en tout temps, quoique, en certains endroits, notamment au « pied » de Montréal, le courant soit fort rapide. Mais autrefois ils ne trouvaient pas une profondeur d'eau suffisante dans tout le bas Saint-Laurent; le lac Saint-Pierre, situé à peu près à moitié chemin entre Montréal et Québec, n'avait guère plus de 4 à 5 mètres d'eau dans la passe. Les alluvions, qui ont déjà changé en prairies et en marais toute la partie supérieure, se distribuent sur les fonds et les exhaussent; mais au moyen de dragages constants on réussit à maintenir un chenal double en profondeur de celui qu'avait formé le fleuve. C'est dans le Saint-Pierre, à 148 kilomètres en amont de Québec, que vient mourir le flot de marée; les alluvions se déposent entre les deux courants contraires.

Une forte rivière venue du sud s'unit au Saint-Laurent en amont du lac Saint-Pierre et contribue pour sa part à pousser plus avant les péninsules d'alluvions : c'est le Richelieu ou Sorel. Comme le Saint-Laurent lui-même, il est à demi lac, à demi fleuve; il commence dans l'État de New-York par le lac George, l'une des « merveilles » de l'Amérique, puis se continue par un bassin beaucoup plus vaste, le Champlain, dont les bras emplissent plusieurs vallées et qui par ses baies septentrio-

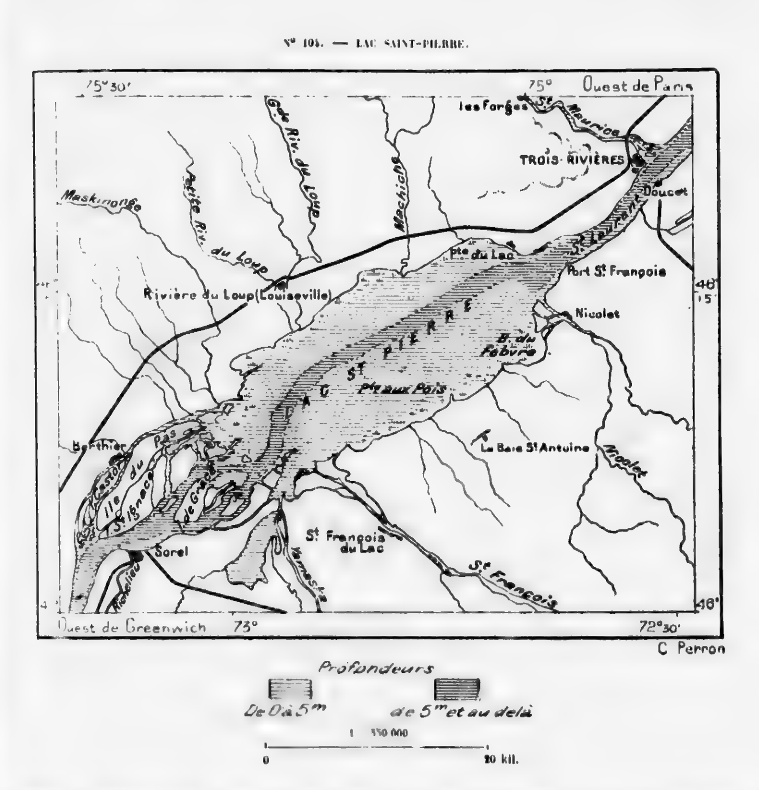
[1] Débit de l'Ottawa, devant Grenville, au saut du Carillon, en aval de tous les grands affluents :

| | | |
|---|---|---|
| Eaux basses. . . . . . . . . . . | 980 | mètres cubes par seconde. |
| Eaux moyennes . . . . . . . . . | 2 580 | » » » |
| Hautes eaux. . . . . . . . . . | 4 200 | » » » |

(T. C. Clarke, *Report of the Ottawa Survey*.)

nales pénètre quelque peu dans le territoire canadien ; c'est là que le Richelieu commence comme rivière, mais non d'un cours toujours égal ; à Chambly, en amont de son défilé entre deux buttes de roches éruptives, il forme quelques rapides, puis s'étale en un large bassin, que les bateaux à vapeur ne dépassent pas à la montée. En étudiant la forme de la péninsule basse qui sépare le Saint-Laurent et le Richelieu et en compa-

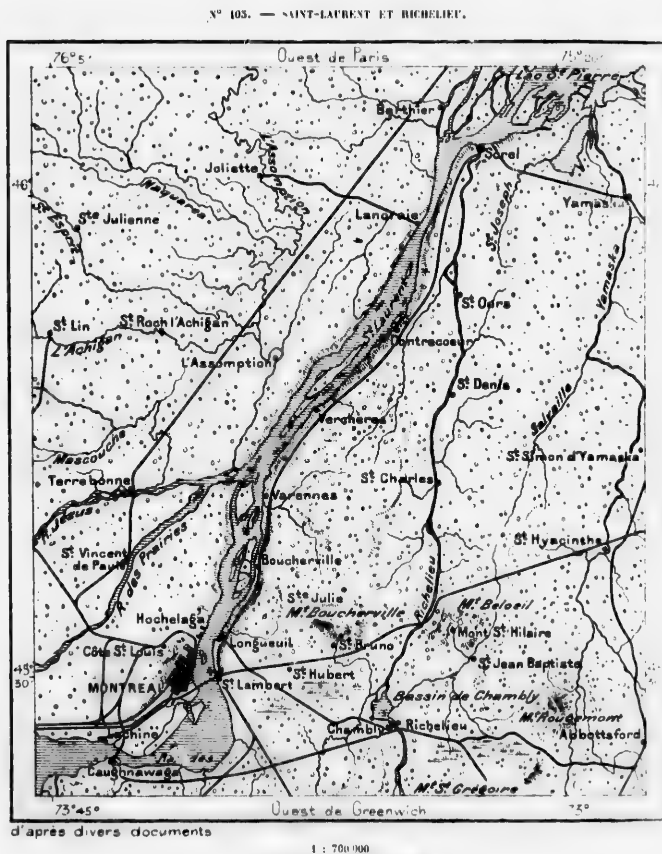
N° 104. — LAC SAINT-PIERRE.




rant le cours actuel des rivières avec leur cours ancien, tel que le révèlent des marais, des prairies basses, des étangs, on reconnaît que le bas Richelieu coule dans un lit où s'écoula probablement le Saint-Laurent. Avant d'avoir déblayé le barrage de rochers qui l'arrêtait devant Montréal et dont une île, Sainte-Hélène, est encore le témoin, le grand fleuve coulait alors plus au sud, là où s'étendent actuellement les terres marécageuses de Laprairie, et rejoignait au bassin de Chambly la vallée par laquelle le Richelieu s'épanche de nos jours ; le niveau des terres dépasse de quelques mètres

à peine le niveau des deux cours d'eau, qui se trouve à peu près le même dans les deux bassins de Montréal et de Chambly, à 3m,88 et à 3m,55 respectivement au-dessus de la marée dans le lac Saint-Pierre : lors des

N° 103. — SAINT-LAURENT ET RICHELIEU.




1 : 700 000

0 20 kil.

inondations, l'eau du Saint-Laurent reflue dans le lac de Chambly[1]. En aval du Richelieu, le Yamaska, puis le Saint-François, effluent du lac profond de Memphremagog, se déversent dans le lac Saint-Pierre.

Après l'Ottawa, le plus fort affluent du Saint-Laurent, du moins dans

[1] William Shanly; — Romeo Stevens, *Notes manuscrites*.

la partie fluviale, est le Saint-Maurice, qui naît dans la hauteur des terres, entremêlant ses sources avec celles de la Gâtineau. Des lacs, encore des lacs forment le torrent, d'autres lacs lui envoient de droite et de gauche ses affluents; le Saint-Maurice est déjà un fleuve plus grand que la Loire ou la Garonne lorsqu'il arrive au bord du plateau de syénite d'où il s'élance pour entrer dans la plaine du Saint-Laurent. La chute du Chaounigan n'est qu'une cataracte de plus dans un pays qui en compte des milliers, toutes remarquables par leur puissance, leur grâce ou les accidents variés du paysage environnant; pourtant le Chaounigan paraît encore merveilleux après toutes ces chutes, à la fois par la masse des eaux et par les gradins en spirale de son couloir. En amont, le fleuve s'est divisé en deux grands bras et en plusieurs coulées secondaires, entourant des îles boisées. D'un promontoire situé au milieu du gouffre on voit les eaux accourir et s'abattre de tous côtés dans un cirque immense, le « remous du Diable », où elles entrecroisent leurs vagues et les ruent contre les rochers; puis, tout à coup, le fleuve se trouve rétréci à un goulet de 28 mètres en largeur, dans lequel s'engloutit toute la masse des eaux sous une paroi surplombante; les billes que les bûcherons lancent du haut du plateau par une glissoire latérale et qui plongent dans le flot à l'issue de la chute vont souvent se heurter contre ce roc, sur la rive opposée. Immédiatement au-dessous de la cataracte tonnante, le Saint-Maurice, par un contraste soudain, s'épanouit en un vaste lac où tournoie le courant. Sur les bords de la rivière inférieure, des dunes, des champs de sable rappellent les âges où toute la région était recouverte par les eaux d'un lac immense. Entre les diverses cataractes qui interrompent le cours supérieur du Saint-Maurice, la rivière est navigable pour les bateaux à vapeur sur une longueur de 315 kilomètres.

D'autres rivières du versant septentrional, le Batiscan, le Jacques-Cartier, et, sur la rive du sud, la Chaudière, rejoignent le Saint-Laurent, en amont de l'étranglement de Québec, c'est-à-dire dans la partie de son cours où il est encore fleuve. Immédiatement en aval de ce passage d'environ 1200 mètres, entre le cap Diamant et les collines de Lévis, l'estuaire commence : les rives s'écartent régulièrement jusqu'à ce qu'il devienne golfe, puis mer, et mêle ses eaux à celles de l'Atlantique; cependant les marins d'autrefois plaçaient le « bout de mer » à Tadoussac, au confluent du Saguenay. En aval de Québec, où le flux dépasse 5 mètres, la transformation du fleuve en bras de mer s'opère graduellement : les marées, de moins en moins troublées par les crues d'amont, alternent avec régularité leur flux et leur reflux; l'eau, encore douce devant

le cap Diamant, gagne peu à peu en teneur saline; les marsouins et autres cétacés, les poissons et mollusques marins pénètrent au loin dans la manche fluviale. Tandis que le Saint-Laurent roule devant Québec une quantité d'eau que les moindres évaluations portent à 15 000 mètres cubes par seconde, une masse liquide centuple passe et repasse avec la marée dans la porte marine qui s'ouvre entre la côte du Labrador et celle de la Gaspésie[1].

C'est à l'estuaire, et non au fleuve Saint-Laurent, que s'unissent les eaux du Saguenay, beaucoup moins une rivière qu'un fjord, du moins dans toute sa partie inférieure. Ses premières eaux naissent à 400 kilomètres en droite ligne des bords du Saint-Laurent, par 400 ou 500 mètres d'altitude, dans une région encore bien peu connue de la hauteur des terres. Une de ces branches maîtresses, dont le botaniste Michaux remonta au dernier siècle les puissants rapides, porte le nom de Mistassini ou du « Grand Roc ». C'est également celui d'un grand lac du Labrador, sur le versant hudsonien : les missionnaires jésuites, qui explorèrent la contrée au milieu du dix-septième siècle, désignèrent ainsi la rivière, dans la pensée qu'elle rattachait le lac Mistassini au lac Saint-Jean. D'autres cours d'eau, la Peribonka, l'Ashuapmouchouan, l'Ouiatchouan, le Metabetchouan, convergent vers ce bassin lacustre, de forme ovale, que les Canadiens ont nommé le lac Saint-Jean. De ces affluents, la Peribonka est le plus gracieux, celui qui parcourt la région la plus pittoresque; l'Ashuapmouchouan (Achamachouan) est le plus abondant : les anciens auteurs lui donnaient le nom de Saguenay, comme au fleuve qui s'épanche du lac[2]. Cette nappe d'eau de 920 kilomètres carrés fut jadis beaucoup plus étendue, ainsi qu'en témoignent les fonds sableux délaissés sur tout le pourtour. Les grandes rivières du nord, larges de plusieurs kilomètres à l'embouchure, apportent du sable en quantités énormes : le Mistassini est même connu sous le nom de « rivière des Sables ».

Dès le mois d'octobre, le lac se recouvre de glace et dans le cœur de l'hiver les traîneaux le parcourent en tous les sens. Suivant les saisons,

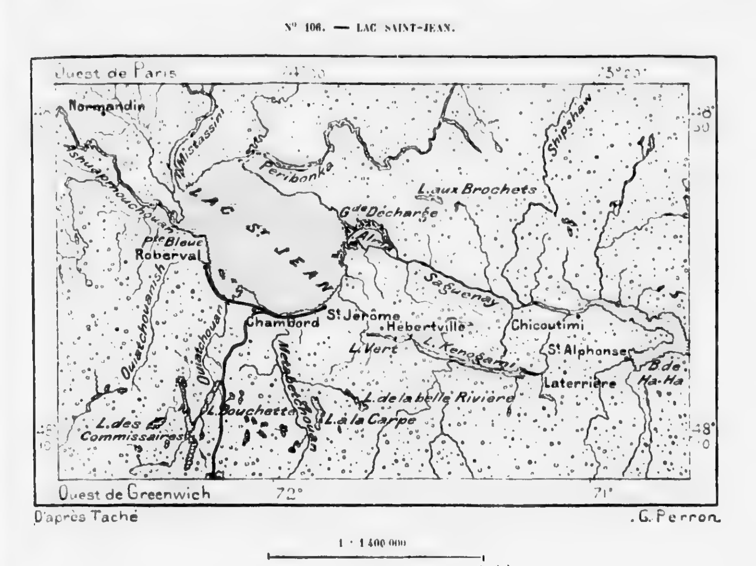
[1] Hydrologie du bassin laurentin :

| | | |
|---|---|---|
| Longueur du Saint-Laurent, des sources du Saint-Louis à Gaspé. | 3 070 | kilomètres. |
| » du fleuve proprement dit, des Mille Iles à Québec. . | 698 | » |
| Superficie du bassin, en amont de Québec . . . . . . . . . | 1 150 000 | kilomètres carrés. |
| Débit approximatif du Saint-Laurent, d'après Clarke. . . . . | 25 200 | mèt. cub. par seconde. |
| » » d'après la Commission géologique | 32 000 | » |
| Écoulement par mètre carré de surface, 339 mill., soit les deux cinquièmes de la pluie tombée. | | |
| Navigation maritime, de Belle-Isle à Montréal. . . . . . . . | 1 825 | kilomètres |
| Navigation de mer, du fleuve et des lacs, de Belle-Isle à Duluth | 3 957 | » |

[2] Ernest Gagnon, *le Pays des Ouananiches*.

le niveau change beaucoup : l'écart entre les hautes et les basses eaux est de 5 mètres au moins, même de 7 mètres et demi en certaines années. La surface varie en même temps, et lors des maigres on voit telle plage sablonneuse se prolonger à des kilomètres de distance : de là le nom indien du bassin, le Peaguagami ou « lac Plat ». La profondeur moyenne du Saint-Jean est de 15 à 20 mètres ; mais les sondeurs ont constaté l'existence d'une fosse profonde, d'environ 1600 mètres en largeur, qui se développe

N° 106. — LAC SAINT-JEAN.




D'après Taché — G. Perron.

1 : 1 400 000

0 — 50 kil.

au large de la côte en continuant vers le sud-est l'axe de la vallée de l'Ashuapmouchouan. Cette fosse, désignée par les pêcheurs sous le nom de « crevasse », a jusqu'à 60 et 75 mètres, peut-être même 90 mètres aux endroits les plus creux[1] ; cependant la carte des sondages, faite en 1884 par M. Joseph Rosa, porte 62 mètres seulement à l'endroit le plus profond[2]. Or la crevasse reparaît plus loin dans les terres avec le lac Vert, le Kenogamichich et son prolongement le Kenogami, profond de 300 mètres[3], puis avec la baie de Ha-Ha et le bas Saguenay. Il est impossible de ne pas voir dans cette série de fissures un fjord que les glaces emplirent au-

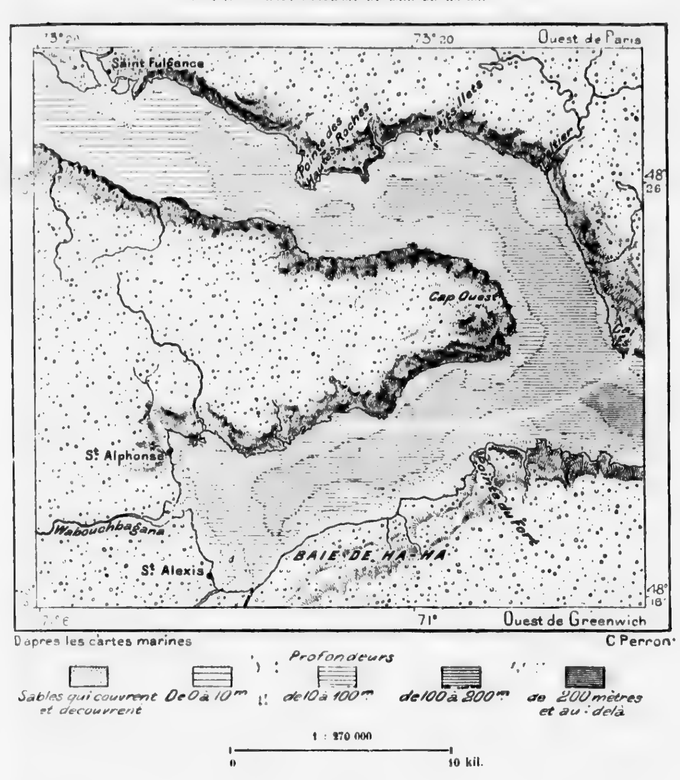
[1] Dumais, *Notes manuscrites.*
[2] G. Bailliargé, *Notes manuscrites*
[3] Arthur Buies, *Le Saguenay.*

trefois et qui s'est en grande partie oblitéré depuis que les rivières ont charrié les débris des moraines : à l'est du Saint-Jean, la fosse, continue jadis, s'est partagée en plusieurs bassins, et dans le fond le lit s'exhausse peu à peu.

Le passage primitif s'étant oblitéré, d'autres ouvertures ont dû se faire dans le pourtour du lac. On croit avoir retrouvé un de ces anciens lits à l'ouest, vers le Saint-Maurice : quoi qu'il en soit, les eaux s'échappent actuellement par les cascades et les rapides de la Grande et de la Petite Décharge pour former le Saguenay proprement dit. Ce torrent ne diffère point des autres rivières canadiennes dans sa partie supérieure : cascades, rapides et dormants s'y succèdent jusqu'à la « Terre Rompue », près de l'endroit où le Chicoutimi apporte en une cataracte puissante l'écoulement du lac Kenogami. Là le Saguenay, large de 1020 mètres et dominé par de hauts rochers, a déjà l'aspect d'un grand fleuve : il en a bientôt la profondeur, et deux fois par jour la marée amène des embarcations jusqu'au pied des barrages, derrière lesquels s'accumulent les bois flottés. Plus loin le Saguenay s'élargit encore, il devient bras de mer aux rives sinueuses; à la rencontre de la baie de Ha-Ha, c'est un fjord comme ceux de la Norvège et de l'Alaska : il ne lui manque plus que les glaciers s'épanchant dans le haut des vallées latérales. Des deux côtés du courant sinueux et d'inégale largeur, mais ayant partout plusieurs kilomètres de falaise à falaise, les rochers se redressent de plus en plus. Le flot en lave la base, marquée d'un trait gris ou noirâtre par l'affleurement des fortes marées; quelques arbustes se cramponnent aux escarpements, et plus haut, sur les sommets arrondis, se montrent les arbres touffus ou les fûts minces et grisâtres des pins brûlés en un de ces terribles incendies qui dévastent fréquemment la contrée. Entre ces parois élevées, le Saguenay, à l'eau sombre chargée d'humus, prend un aspect sinistre : les Indiens lui donnèrent le nom de « Fleuve de la Mort », et tout y semble mort en effet; on répète même, malgré l'évidence, que les bêtes de la forêt ne s'aventurent pas sur le versant du gouffre, que les oiseaux n'osent même y voler, et que jamais on n'y voit tournoyer les volées de moustiques. On prétend aussi, malgré les sondages faits par Bayfield en 1830, que le Saguenay est « sans fond » : du moins est-il d'une profondeur énorme. En aval de la baie de Ha-Ha et près de l'embouchure, il n'a pas moins de 269 mètres, et, comme tous les fjords, il se termine dans l'estuaire du Saint-Laurent par des hauts-fonds, des amas de débris repoussés hors de la fissure : la sonde n'y mesure que d'une douzaine à une vingtaine de mètres. Il faut naviguer jusque par le travers de la Pointe de Monts, au sud du Labrador canadien, avant de trouver des profondeurs égales à celles du Saguenay.

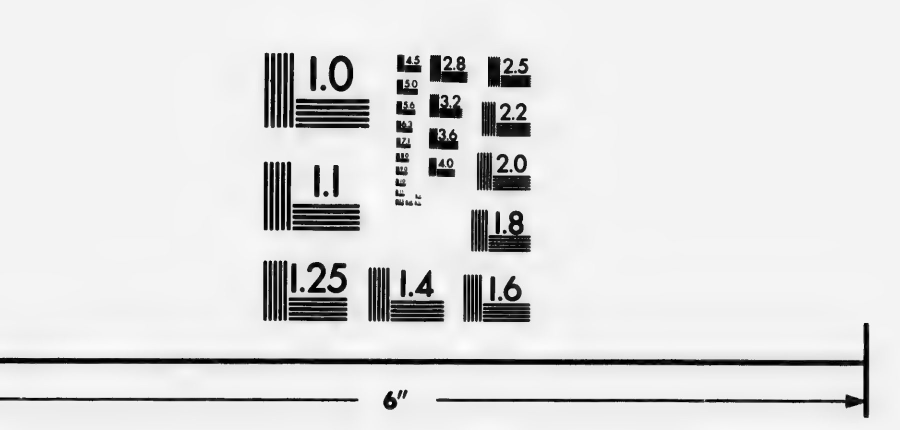
Chaque été, les visiteurs accourent en foule vers cet étonnant bras de mer pour en contempler les rochers superbes, de gneiss ou de syénite, qui se dressent à des centaines de mètres au-dessus du flot. L'une de ces falaises, dite le « Tableau », est ainsi nommée d'une paroi parfaitement unie qui se mire dans l'eau brune et semble attendre quelque inscription

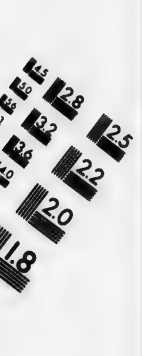
N° 107. — HAUT SAGUENAY ET BAIE DE HA-HA.




monumentale. Un autre roc, situé également sur la rive méridionale du Saguenay, a été dédié à la « Trinité », à cause des trois énormes gradins superposés que présente son escarpement de 500 mètres ; à l'est de ce rocher, une baie semi-circulaire échancre le rivage, et le revers du cap apparaît absolument vertical : il surplombe même en certains endroits. On voit sur la pierre les cicatrices blanches laissées par les blocs qui se sont détachés des corniches pour tomber à pic dans le gouffre ; l'eau qui

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

suinte des fissures suspend à la roche des draperies de limon noir, et deux failles coupées droit du sommet à la base divisent le roc en trois énormes piliers. En face, de l'autre côté de la baie, mais sur la même rive, s'élève un autre promontoire, auquel un sentiment de révérence pour la grandeur de la scène a fait donner le nom de « cap Éternité ». Il est plus haut que la cime jumelle, mais d'un aspect moins formidable; il s'arrondit à la cime et porte des arbres sur ses degrés; c'est là que s'arrêta le grand incendie des forêts en 1872. En aval du cap Éternité, d'autres rochers fameux se succèdent sur les deux rives du Saguenay; quelques îles rocheuses surgissent aussi des flots, offrant un mouillage aux navires. Des ruisseaux, des rivières même entrent dans le fleuve par les brèches de la falaise : telle la fameuse rivière Sainte-Marguerite, où les pêcheurs de truites, presque tous Américains, accourent par centaines pendant la saison d'été. Au sud du Saint-Laurent, le lac allongé et très profond de Temiscouata, également bordé de lieux de villégiature, est situé dans l'axe de prolongement du Saguenay et se continue dans le New-Brunswick, jusque vers la baie de Fundy, par la profonde vallée de la rivière Saint-Jean. On se demande si les deux fissures, séparées maintenant par le large estuaire du Saint-Laurent, sont les deux moitiés d'une cassure de l'écorce terrestre partiellement comblée, mais encore reconnaissable?

En aval du Saguenay, dont les eaux noires entrent comme une « mer d'encre » dans le flot verdâtre du Saint-Laurent, des rivières considérables, dont aucune n'a conservé l'aspect d'ancien fjord, se déversent dans l'estuaire laurentin, toutes provenant du versant septentrional; le versant du sud, dominé par des montagnes rapprochées, est trop étroit pour donner naissance à de forts affluents. Les deux rives offrent encore un autre contraste. Celle du sud montre un profil dont la double courbe se développe avec une étonnante régularité : dans cette ligne si harmonieusement contournée on reconnaît l'action d'un courant qui n'a cessé d'agir pendant des siècles, rasant les pointes, ensablant les baies : ce courant est celui du reflux, dont le mouvement est toujours plus continu, moins irrégulier que celui du flux. La rive du nord, que vient heurter le flot de marée, est beaucoup plus inégale, plus découpée en criques, plus bossuée de promontoires : c'est là que se trouve la pointe de Monts, le principal point de repère des marins à l'entrée du Saint-Laurent. Les alluvions apportées par les rivières contribuent aussi à inégaliser le profil de la côte labradorienne : la Betsiamites, la rivière des Outardes, le Manicouagan, la Moisie, le Mingan, le Saint-Augustin, la rivière des Eskimaux, d'autres encore, se ramifient dans la mer en de petits deltas de sables et de vases.



LE CAP ÉTERNITÉ. — VUE PRISE DU CAP TRINITÉ.

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Dans leur cours supérieur toutes ces rivières se ressemblent par leurs enchaînements de lacs, leurs cascades et leurs rapides.

L'estuaire du Saint-Laurent, large de 180 kilomètres à son entrée, baigne des îles nombreuses qui sont presque toutes orientées dans le sens des courants de flux et de reflux, parallèlement aux deux rives : telle est la première île, immédiatement en aval de Québec. Cette longue terre, dite jadis de Bacchus, à cause des vignes qu'y virent les premiers navigateurs, et maintenant désignée sous le nom d'île d'Orléans, est une campagne accidentée, qui se prolonge sur une trentaine de kilomètres entre les deux chenaux; les courants qui se rencontrent à l'extrémité orientale se heurtent et tournoient en un remous dangereux auquel les marins canadiens ont donné le nom de « Taureau ». D'autres îles moins considérables se suivent en bancs, en traînées, presque toutes montueuses, d'autres basses ou n'affleurant qu'à peine, mais toutes dirigeant leur axe dans le même sens que l'estuaire et les montagnes riveraines. La grande île qui partage en deux larges bras de mer l'entrée de l'estuaire du Saint-Laurent, est également parallèle aux côtes de la Gaspésie, qui termine au nord-est le système montagneux des Appalaches.

Cette immense roche insulaire, dont le nom, Anticosti, semble au premier abord indiquer la position de l'île en face des rivages de Gaspé, a gardé, sous une forme légèrement modifiée, son appellation indienne de Naticostek, « Lieu de chasse à l'Ours »[1]. Longue d'environ 220 kilomètres et large d'une cinquantaine dans sa partie centrale, elle n'a qu'un petit nombre de baies et de criques : la côte septentrionale, régulière, dépourvue de saillies et de rentrants, est un peu plus haute que la berge méridionale, et l'île, dans son ensemble, forme un plan incliné en moyenne de 120 mètres vers le sud : grâce à cette exposition au midi, Anticosti est abritée des vents tempétueux du nord et jouit d'un climat relativement doux. Aucune croupe ne dépasse 210 mètres. Partout la roche, d'origine silurienne, se compose d'assises calcaires très riches en bois fossiles. Des couches de tourbe recouvrent une grande partie des berges méridionales et disparaissent sous des fourrés de sapins, hauts de trois à quatre mètres, et tellement entremêlés qu'on chemine, non à travers, mais plutôt sur la forêt[2]. Anticosti semble n'avoir jamais fait partie du continent, car on n'y voit ni les serpents, ni les batraciens des côtes de la terre ferme opposée; des familles entières d'insectes, très richement représentées sur

[1] Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France.*
[2] J. U. Gregory, *L'Ile d'Anticosti et ses Naufrages.*

les terres voisines, y manquent aussi complètement. Quant à l'oursnoir, il est sans doute venu sur le pont de glace qui recouvre en hiver la surface du golfe : cet animal a les pattes et le museau teints en rouge par l'eau de mer dans laquelle il cherche sa nourriture.

Des deux côtés d'Anticosti les bouches de l'estuaire s'ouvrent dans la mer à demi close qu'on appelle « le golfe » du Saint-Laurent, et que l'on doit considérer en effet comme en dehors de l'Atlantique à cause de ses faibles profondeurs. Ce n'est qu'un bassin d'érosion creusé par les eaux dans la partie superficielle de l'écorce terrestre : sur tout le pourtour du golfe des amorces d'assises géologiques témoignent de l'ancienne continuité du sol émergé. En moyenne, le golfe du Saint-Laurent est moins profond que l'estuaire, à son entrée, et que le fjord du Saguenay : les creux de 200 mètres y sont peu nombreux; la puissance de la masse liquide ne dépasse pas 100 mètres dans toute la partie du golfe comprise entre la Gaspésie et celle de Cap-Breton ; seulement au grand détroit de Cabot, qui s'ouvre au sud de Terre-Neuve, les câbles électriques reposent sur des fonds de 400 à 460 mètres. Deux autres passes font communiquer le golfe du Saint-Laurent avec l'Atlantique, le détroit de Belle-Isle et le détroit de Canseaux ou Canso, généralement désigné par les Anglais sous le nom de *gut* ou « boyau ». Le passage de Canso, d'une importance capitale pour le commerce de cabotage, est une étroite rue marine, de 28 kilomètres de longueur, ouverte entre la Nouvelle-Écosse et l'île de Cap-Breton. Le passage de Belle-Isle, ainsi nommé d'une île ovale qui dresse ses rochers en plein Atlantique au devant de l'entrée, présente un autre caractère : c'est une large manche qui se prolonge du sud-ouest au nord-est entre le Labrador et une péninsule calcaire de Terre-Neuve. A l'ouest du détroit, de petits fjords entaillent les côtes du Labrador, entre autres ce golfe serpentin de Bradore, que la plupart des étymologistes considèrent comme donnant la véritable origine du nom de la contrée. Près de là s'épanche dans la mer la rivière des Eskimaux, dont l'appellation remémore le séjour des anciens Skrällinger qu'y rencontrèrent les Normands.

La porte de Belle-Isle donne accès à une branche du courant polaire : souvent, au printemps et en été, des glaçons, des fragments de banquises, des buttons sont entraînés dans le détroit et portés au nord-est d'Anticosti et dans la passe qui sépare cette île du Labrador canadien. Quant aux glaces du Saint-Laurent, elles dérivent au sud de la grande île et vont se perdre dans l'intérieur du golfe, mais les parages méridionaux restent libres de tout bosculis. Ces épaves des glaces polaires et fluviales sont un des dangers de la navigation, qui commence au mois de juillet dans le

détroit de Belle-Isle; ils sont moindres toutefois que les périls causés par les brouillards et l'incertitude des courants : qu'un changement presque imperceptible ait lieu dans la dérive et déjà le navire pointe vers les rochers; s'ils n'étaient avertis par le canon d'alarme, qui tonne en temps brumeux, les marins navigueraient presque au hasard. Au courant qui pénètre par le détroit de Belle-Isle s'oppose celui qui se porte dans le golfe

N° 108. — DÉTROIT DE BELLE-ISLE.

Profondeurs

De 0 à 50 m — de 50 m et au delà

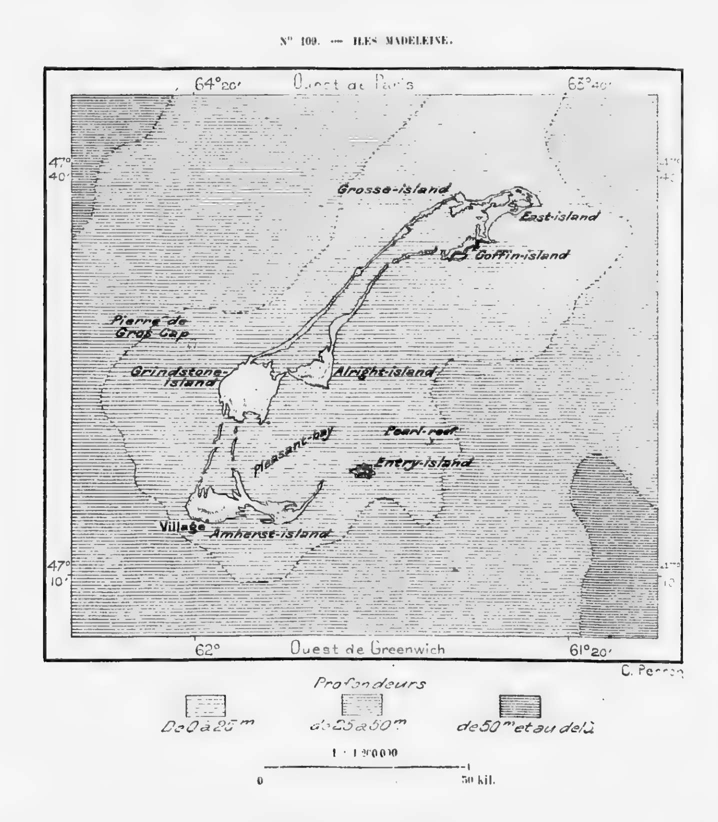
1 : 2 500 000

0 — 100 kil.

par la grande entrée ouverte au sud de Terre-Neuve. Les deux masses liquides qui se rencontrent, et que vient heurter le jusant sorti de l'estuaire, tournoient en un vaste remous, auquel est due certainement la forme semi-circulaire des côtes qui se développent de la péninsule de Gaspé à la pointe terminale de Cap-Breton. Le croissant de l'île Prince-Édouard doit également ses contours, du moins dans les traits généraux, au tournoiement de l'eau du golfe; de même, le double hameçon des îles Madeleine,

dont le profil rappelle celui des atolls dans l'océan Pacifique. Sous d'autres latitudes, on ne manquerait pas d'attribuer l'origine de ces îles au travail des polypiers constructeurs. D'ailleurs on a ramené quelques coraux des profondeurs du golfe, notamment sur les côtes d'Anticosti[1]. Des forces éruptives ont été à l'œuvre dans ces parages. Un des îlots méridionaux du

N° 109. — ILES MADELEINE.




groupe, que les anciens navigateurs ont appelé « île de l'Entrée » (Entry-island), à cause de sa situation à l'entrée du golfe, offre un curieux aspect : c'est un double mamelon de trapp d'environ 120 mètres de hauteur, entouré à la base d'un piédestal de grès.

Le climat des régions canadiennes parcourues par le Saint-Laurent n'est pas le même que celui des contrées européennes situées sous les mêmes lati-

[1] Bayfield, *Transactions of the literary and historical Society of Quebec*, 1821.

tudes. L'île de la Pointe Pelée, dans le lac Erie, la terre la plus méridionale qui appartienne à la Puissance du Canada, est à la même distance que Rome du pôle arctique, et le 45e degré de latitude, celui que l'on peut considérer comme la ligne médiane du territoire laurentin, passe en Europe à travers la France du Midi, la Lombardie, la vallée du Danube, la péninsule de Crimée. La partie toute méridionale du bassin, c'est-à-dire la presqu'île de terres limitée par les lacs Huron, Saint-Clair, Erie, jouit en effet d'un climat tempéré comme celui de la France occidentale, ainsi que le prouvent ses jardins, ses vergers, les arbres de la forêt; mais les autres régions du Canada sont moins favorisées. On sait que les rivages occidentaux de l'Europe ont, à latitude égale, une température beaucoup plus élevée que les rivages orientaux de l'Amérique, grâce au mouvement général des eaux et des airs : les vents du sud-ouest prédominent sur les côtes européennes, et l'afflux des eaux se porte du golfe mexicain vers les mers de France, des Iles Britanniques et de la Norvège. Au contraire, le vent qui l'emporte au Canada est le vent polaire, soufflant dans la direction du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire précisément dans l'entonnoir que présente l'estuaire du Saint-Laurent. Les autres courants aériens venus des régions arctiques, du nord ou du nord-ouest, ne trouvent guère d'obstacles dans la traversée du Labrador, de la mer de Hudson, des Laurentides, tandis que les vents du sud-est, ceux qui apportent les tièdes effluves de la région tempérée des Bermudes et des Antilles, sont plus facilement détournés de leur marche par les montagnes bordières du bas Saint-Laurent et par les chaînes de la Nouvelle-Angleterre.

La Nouvelle-France est donc un pays beaucoup plus froid en moyenne que l'ancienne France située de l'autre côté de l'Atlantique. Sans offrir avec les chaleurs de l'été un écart aussi grand qu'au Manitoba[1], les extrêmes de l'hiver tombent beaucoup plus bas sur les bords du Saint-Laurent que sur ceux de la Seine, et l'on a même vu à Montréal, en janvier 1859, le thermomètre descendre à — 41°,7. Mais si les froids sont plus intenses, les chaleurs y sont aussi plus fortes; moins soumis à l'influence modératrice de la mer, le climat du Canada présente une amplitude de variations plus large : l'hiver et l'été y sont plus soutenus, et par suite les saisons intermédiaires moins marquées. Le printemps, l'automne passent rapidement : la vie se révèle par explosion dans les forêts après le long hiver, et presque aussi brusquement, après un court, mais délicieux automne, commence le sommeil des plantes. Le cycle entier de la flore s'est

[1] Écart des températures entre Québec et Winnipeg : hiver, 3°,3 ; été, 0°.

accompli en quatre ou cinq mois, de la fin de mai aux premiers jours d'octobre[1].

Les habitants de l'Europe tempérée sont tentés de plaindre les Canadiens en pensant aux grandes plaines blanches qui s'étendent, pendant plusieurs mois d'hiver, des bords du Saint-Laurent à ceux de la mer de Hudson et du lac Supérieur. Mais les Canadiens vantent au contraire leur saison de froidures comme la plus belle partie de l'année. Du moins est-ce la saison qui fait les hommes forts et sains, qui leur donne la vitalité puissante, l'énergie, la gaieté. C'est aussi la saison des plaisirs et des fêtes. La précipitation moyenne d'humidité n'étant pas très considérable dans le Canada[2], les neiges d'hiver ne tombent pas en surabondance, mais une fois tombées, au commencement de l'hiver, en novembre, elles restent sans fondre et durcissent peu à peu. Le soleil brille pendant le jour; mais si la neige superficielle se liquéfie aux endroits les plus exposés à la lumière, elle gèle à nouveau sous le ciel étoilé. Grâce à la couche protectrice, qui, dans les années normales, se maintient pendant quatre mois ou quatre mois et demi, les plantes sont à l'abri de la gelée et du brusque dégel qui les menaceraient sous un climat moins rude; la neige abrite même les maisons contre l'action du froid. Les gens des villes, vêtus de fourrures et de lainages, s'amusent à construire des palais de « cristal », à glisser du haut des « montagnes russes », à lancer leurs traîneaux à clochettes sur la glace des fleuves, sur les « chemins d'hiver », ou même, loin des routes, à travers les forêts; les campagnards se visitent de village en village, et les défricheurs, les bûcherons travaillent à l'abatis des arbres. Parfois la neige, épaisse d'un mètre en moyenne, est soulevée par les bourrasques, et l'on voit alors les masses grisâtres d'aiguilles ou de flocons tournoyer dans l'air et s'entasser dans les endroits qui se trouvent à l'abri du vent, fossés et revers de talus, routes et tranchées : les attelages des traîneaux pris dans la tourmente, sur les chemins « boulants », luttent en vain contre les tourbillons de l'atmosphère et les

[1] Températures de quelques points du Canada :

| | Latitude. | Température moyenne. | Hiver (déc., janv., fév.). | Été (juin, juil., août |
|---|---|---|---|---|
| Port-Arthur (lac Supérieur) . . | 48° 27′ | 2°,53 | — 14°,6 | 15°,[illegible] |
| Windsor (Ontario) . . . . . . | 42° 19′ | 8°,77 | — 3°,0 | 20°,55 |
| Saint-Émilion (Temiscaming) . . | 47° 20′ | 3°,45 | — 9°,45 | 18°,47 |
| Toronto (40 années) . . . . . | 43° 39′ | 6°,73 | — 4°,55 | 19°,72 |
| Montréal (10 années) . . . . . | 46° 31′ | 7°,7 | — 7°,55 | 19°,66 |
| Québec (10 années). . . . . . | 46° 48′ | 4° | — 9°,89 | 17°,72 |
| Belle-Isle . . . . . . . . . . . | 51° 58′ | — 2° | (?) | 9°,77 |

[2] Chute moyenne d'eau de pluie et de neige dans le Canada laurentin : de 0m,80 à 1 mètre.

monceaux de neige; souvent les trains de chemin de fer, précédés pourtant de plusieurs charrues à vapeur qui taraudent leur voie, restent en détresse entre les parois blanches et polies que les socs puissants ont dressées des deux côtés. Mais nul spectacle n'est plus beau, par les claires matinées d'hiver, que le poudrin ou la « poudrerie » s'élevant en fusées vaporeuses comme des danses d'esprits, sur le champ de neige tout pailleté de cristaux étincelants.

Le bassin du Saint-Laurent est par excellence un pays de forêts. Sauf dans les parties occidentales, où des étendues rocheuses, complètement dépourvues de terre végétale, n'offrent que çà et là, dans les creux, des bouquets de bois rabougris, toute la région laurentine non encore livrée à la culture se revêt d'arbres : l'humidité de l'air et du sol, ainsi que la température estivale, suffisent partout pour entretenir une riche végétation forestière. Même les espaces déjà exploités par les bûcherons ou soumis à un premier défrichement reprennent leur parure d'arbrisseaux dès l'année qui suit le passage de l'homme : de nouvelles plantes à croissance rapide prennent la place de celles qu'ont détruites la hache ou l'incendie. Quoique les bois déjà exploités n'aient plus de valeur marchande et ne fournissent guère que du combustible, en attendant une nouvelle poussée de gros arbres, l'aspect de la nature n'a guère été modifié; l'horizon a reformé son cercle de feuillage. D'une extrémité à l'autre de la contrée, la physionomie générale des forêts change peu : presque partout, de l'ouest à l'est, on retrouve les mêmes essences; le plus grand contraste se produit du sud au nord, par la diminution de la température moyenne. Ainsi la partie méridionale de la province d'Ontario, baignée par les eaux du lac Erie, a dans ses forêts des noyers qui manquent à la flore septentrionale; de même les cèdres rouges ne dépassent pas le Huron et l'Ontario pour entrer au nord dans le bassin de l'Ottawa; d'autres espèces, le chêne blanc, le hêtre, l'érable à sucre, le pin blanc, le pin rouge, ont également leurs limites dans la contrée laurentine. Les lignes qui bornent les zones de croissance se développent pour la plupart suivant un certain parallélisme avec les isothermes, qui se dirigent eux-mêmes du sud-ouest au nord-est, dans le sens de la vallée du Saint-Laurent[1]. Au nord des Laurentides, et surtout par delà la hauteur des terres, les arbres, exposés à des hivers plus longs et plus rigoureux, ont de moindres dimensions que ceux de la région fluviale.

Les forêts laurentines se composent d'une soixantaine d'arbres, parmi

[1] Rob. Bell, *Map showing the general northern limits of the principal forest-trees of Canada.*

lesquels dominent les conifères, appartenant à des genres rapprochés de ceux d'Europe, et portant pour la plupart les mêmes noms dans le langage ordinaire : pins, sapins, épinettes, cèdres jaunes, rouges, gris ou blancs; les « pruches » (*thuya canadensis*), donnent leur écorce pour le tannage des cuirs, tandis que les filaments triés des racines fournissent le *ouatape*, que les Indiens savaient tisser en vases. La famille des saules est représentée par de nombreuses espèces, notamment par les peupliers « liards » et par les « baumiers ». Un des arbres les plus appréciés est le bouleau blanc : les Indiens en construisent leurs canots d'écorce, si légers qu'un homme peut charger son esquif et le transporter d'une rivière à l'autre par-dessus les rochers; les Canadiens en utilisent surtout la peau lisse pour en recouvrir les maisonnettes et les hangars. Les forêts ont aussi quelques arbres à fruits comestibles, notamment des cerisiers, et les sous-arbrisseaux donnent des baies en abondance. Entre tous les arbres de la forêt canadienne, l'érable à sucre (*acer saccharinum*) se distingue par sa précocité printanière, par la richesse de sa floraison, par la splendeur éclatante de son feuillage d'automne, non moins que par la majesté de son port, l'excellence de son bois et la grande quantité de matière sucrée contenue dans sa sève. Le délicieux sirop que l'on retire de l'érable fournit un sucre très apprécié dans le pays de production : une « érablière » d'arbres gemmés et laissant couler leur sève est connue sous le nom de « sucrerie »; parfois un grand arbre donne jusqu'à 500 kilogrammes de sucre[1]. L'érable a été choisi par les Franco-Canadiens comme symbolisant leur nationalité; aux jours de fête ils en ornent leur poitrine et leurs drapeaux. Dans toutes les parties du Canada où prospère l'érable à sucre croît aussi la vigne sauvage, montant en lianes à la cime des arbres et suspendant ses grappes au branchage. La limite septentrionale de l'érable marque celle de la viticulture canadienne.

La plus grande partie de la région forestière appartient encore au gouvernement, et se divise en lots affermés successivement aux spéculateurs : chaque année, les agents forestiers mettent en adjudication un certain nombre de « limites », c'est-à-dire de « lots délimités » en carrés géométriques par dizaines ou centaines de milles anglais. Les marchands de bois qui achètent ces parties de forêts pour en abattre les arbres et les débiter en billots, s'engagent à empêcher toute destruction inutile; après avoir fait choix des fûts qu'ils peuvent abattre et transporter, ils doivent respecter les arbres dont ils n'ont pas besoin et rendre le fonds à l'État

[1] Talbot, *Reise in Canada*.

sans l'avoir détérioré; mais de pareilles obligations sont purement fictives, et le déboisement se fait à outrance, sans souci de l'avenir. Le « bois franc », c'est-à-dire que l'on peut ouvrer, est celui que l'on détruit avec le plus d'acharnement : des forêts entières ne contiennent plus que du « bois mou », n'ayant d'autre emploi que pour les foyers. Chaque nouveau chemin, chaque glissoire établie sur le cours d'un torrent permet de pousser plus avant l'œuvre d'extermination. Le gemmage des arbres résineux pour la production des goudrons, du brai, de la térébenthine ne se pratique guère au Canada.

Engagés à l'automne, les bûcherons qu'emploient les acheteurs de « limites » remontent les rivières, afin d'arriver sur les « hauts » à temps pour établir leurs « campes » et se mettre à la besogne dès que la neige recouvre le sol. Toute la saison d'hiver est utilisée pour l'abatage des arbres, que l'on traîne sur les chemins glissants jusqu'au bord des torrents dont le flot les emportera. Dès que la glace est fondue sur les cours d'eau, les troncs entassés sur le bord sont précipités dans le courant, et les « draveurs » ou « gens qui font la drave » les suivent, ici en bateau, ailleurs à pied, armés de gaffes, de grappins ou de haches pour dégager les fûts arrêtés dans les baies latérales ou sur les rochers. Souvent un obstacle placé en travers de la rivière retient le convoi : il se forme une embâcle ou *jam*, et les travailleurs ont à s'élancer sur la masse flottante, à dégager la bille qui sert de « clef » à l'énorme « embarras » des troncs entremêlés et à leur faire reprendre la marche vers l'aval. Parfois des arbres retenus en quelque fissure de roc forment barrage dans les rapides mêmes, et c'est alors en pleine cascade, au milieu des flots tourbillonnants, où la rivière « tombe en foudre », qu'il faut dégager la voie. Mais dans toutes les rivières où les cataractes sont trop puissantes pour qu'on s'y hasarde, les draveurs construisent à côté du courant de solides échafaudages pour les coulisses ou glissoires dans lesquelles les billots seront lancés. A chaque lieu d'étape où l'on doit arrêter les bois, on élève en travers du courant des barrages fixes ou mobiles, des « bômes », derrière lesquels le « train » d'arbres s'amasse en un plancher mouvant. Enfin, sur le fleuve, les hommes qui suivent ou précèdent le convoi de flottaison ont à joindre les billots en cages ou « cageux », c'est-à-dire en radeaux disposés en longs quadrilatères, ou le plus souvent en polygones irréguliers, composés d'un grand nombre de radeaux secondaires. Les bûcherons se laissent alors entraîner en dérive, si ce n'est aux endroits périlleux, où il faut échapper aux remous, se garer des rapides; parfois ils démembrent l'îlot de bois qui les porte pour le reconstruire en aval

et voyager encore jusqu'à l'usine qui débitera leur bois en poutres et en planches, ou jusqu'au port, près du navire de chargement, presque toujours anglais ou norvégien.

A de pareils métiers, si divers et si pénibles, les draveurs ont fort à craindre les maladies causées par l'humidité et les viandes gâtées, surtout une espèce de scorbut qu'ils appellent la « jambe noire » (*black leg*) ; mais ceux qui échappent aux maladies et aux dangers deviennent presque tous



BOIS FLOTTÉ, AUX SCIERIES D'OTTAWA.
Dessin de A. Slom, d'après une photographie de M. Topley.

des hommes remarquables par la force, l'adresse, la sûreté des mouvements et la présence d'esprit. Toutefois, à mesure que les villes et les villages se rapprochent de leurs établissements temporaires, leur genre de vie devient plus semblable à celui des autres ouvriers ; ils sont menacés par cette division du travail qui enferme l'homme de plus en plus dans un labeur distinct. La poésie de leur existence diminue à mesure qu'on les discipline d'une manière plus étroite et qu'on les attache à un genre d'occupation plus spécial : embrigadés dans l'usine ou dans le chantier, ils regrettent leur vie de danger, de libre initiative et de lutte héroïque. Nombre d'entre




BUCHERONS CANADIENS CAMPÉS.

Dessin de Marius Perret Gravure extraite de *Nos Colonies*.

eux, d'origine franco-canadienne pour la plupart, trouvent leur joie à braver la mort. On les voit traverser des courants rapides en sautant de bille en bille; ils descendent même des cascades, cramponnés à un morceau de bois; ils passent en nageant sous les radeaux et les bômes. Cependant les accidents ne seraient pas nombreux si, les jours de fête et les lendemains de paye, les draveurs ne se laissaient entraîner à boire outre mesure. D'ordinaire ils sont joyeux sans excès : ils aiment à chanter en ramant et c'est pour eux, quelquefois par eux, qu'ont été composées les belles chansons canadiennes les plus aimées

« Nous avons sauté le Long Sault,
Nous l'avons sauté tout d'un morceau!
Ah! que l'hiver est longue!
Dans les chantiers nous hivernerons,
Dans les chantiers nous hivernerons!
. . . . . . . . . . . . . .
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule roulant
En roulant ma boule[1]. »

Aux bûcherons succèdent les agriculteurs : les premiers éclaircissent la forêt, les seconds la détruisent. Dans le voisinage immédiat des villes ou des lieux d'embarquement, ils abattent les arbres à la hache, mais à distance des marchés, ils livrent aux flammes la part de bois où ils sèment leurs grains et planteront leurs vergers. C'est pitié de voir les grands arbres flamber, répandant une âcre fumée que le vent porte au loin et qui obscurcit l'atmosphère. Le feu court d'abord gaiement dans les broussailles, puis s'attaque aux troncs, qui brûlent isolément, par bouffées intermittentes, suivant les aliments plus ou moins combustibles qu'il trouve, écorces ou branches sèches. Pendant des journées, des semaines entières, les fûts se consument, rongés peu à peu; le vent avive la braise, qui de nouveau se recouvre de cendre. A la fin les arbres s'éteignent; on n'en voit plus que des souches inégales, souvent surmontées de squelettes carbonisés, aux formes les plus bizarres. Des années s'écoulent avant que les restes de la forêt aient complètement disparu : la charrue passe entre les racines. Parfois aussi le défrichement, trop coûteux, est interrompu, la broussaille reprend possession du sol et les troncs noircis disparaissent sous les lianes.

Les incendies sont interdits pendant les mois de juillet et d'août, de peur que le feu ne se propage bien au delà des terrains forestiers con-

1. Ernest Gagnon, *Chansons populaires du Canada;* — de Montigny, *LeNord.*

cédés; mais en dépit des précautions, malgré les garde-feux tracés autour des lots, il arrive fréquemment, pendant les chaleurs caniculaires, que les flammes gagnent de proche en proche et que de grands embrasements dévorent les forêts de territoires entiers; des ruisseaux, des rivières n'arrêtent pas les flammes; le vent transporte les brandons par-dessus les lacs. C'est ainsi que dans la région du Saguenay un incendie détruisit toutes les forêts qui s'étendaient des bords du lac Saint-Jean au Métabetchouan et de cette rivière au cap Éternité. Dans toutes les parties du Canada on rencontre de ces « brûlés » dont les bois se reconstituent lentement, dressant leurs pousses verdoyantes entre les mâts grisâtres laissés par les flammes. De longues années se passeront avant que la forêt, encore intacte ou déjà parcourue par les coupeurs de bois, soit aménagée d'une façon régulière et découpée dans tous les sens par un réseau de chemins protecteurs. Parmi les espèces d'arbres qui sont menacées de destruction est le précieux « noyer noir » (*juglans nigra*), essence d'autant plus précieuse qu'il peut servir au greffage du noyer d'Europe.

Les grands animaux sauvages disparaissent en même temps que la forêt vierge : le bassin du Saint-Laurent, qui dans les premiers temps de la colonisation fournissait aux voyageurs français presque toutes leurs pelleteries, importe maintenant du Nord-Ouest les fourrures que ses habitants emploient avec profusion. L'orignal et les autres cervidés ne se rencontrent plus que fort loin du Saint-Laurent; les castors, que les Canadiens français, à l'imitation de tant de tribus indiennes, ont pris pour emblème de leur nationalité, ont été refoulés vers le nord. On voit encore quelques pumas, mais les ours sont très nombreux. Dans les eaux du fleuve, les cétacés deviennent rares; la baleine ne suit pas les navires jusqu'à Montréal; on ne voit plus de ces « vaches marines » qui ont fait nommer tant de pointes et de plages sur les bords de l'estuaire et du golfe; les phoques ne pénètrent plus dans le lac Champlain par le Richelieu, ni dans le Hudson par le port de New-York sur presque tout le pourtour de la Nouvelle-Angleterre[1]. Cependant les marsouins remontent encore en plein Saguenay, à mille kilomètres de la haute mer. Les bêtes sauvages sont remplacées par les animaux domestiques importés d'Europe, bœufs et chevaux, chèvres, moutons, poules et pigeons. Même le monde des oiseaux s'est en partie renouvelé par l'immigration : l'insolent moineau picore dans les rues, les jardins et les champs du Canada, et plus d'un agriculteur regrette l'introduction de ce pillard dans le Nouveau Monde.

[1] J. G. Kohl, *Travels in Canada.*

Les indigènes ont certainement diminué depuis l'époque où se présentèrent les premiers colons européens. Cartier, Champlain rencontrèrent des Indiens dans toutes les parties du territoire. Il est vrai que ces peuplades étaient fort clairsemées et se composaient chacune d'un petit nombre d'individus, mais dépassant probablement cent mille, de la région des portages mississippiens à la bouche de l'estuaire du Saint-Laurent; maintenant, ces tribus sont réduites à quelques groupes, perdus dans le flot montant de la colonisation blanche. Dans l'immense étendue des provinces d'Ontario et de Québec on ne compte plus qu'une vingtaine de milliers d'Indiens : ils sont peut-être trente mille avec les sauvages qui vivent au nord de la hauteur des terres, vers les rivages de la mer de Hudson. Chasseurs et pêcheurs, les descendants des anciens possesseurs du sol devaient nécessairement diminuer à mesure que disparaissaient les animaux de chasse ou que le gibier tombait en d'autres mains : repoussés loin du fleuve et de ses grands affluents, ils n'avaient plus qu'à s'éteindre. Les colons d'Europe les refoulent comme ils avaient eux-mêmes refoulé ou exterminé les Innuit ou Skrällinger, qui, sous le nom d'Eskimaux, vivaient encore au siècle dernier sur le golfe du Saint-Laurent et dont on trouve les crânes dans la région des Grands Lacs. Si les faibles restes des tribus indiennes peuvent se maintenir, si même dans les terrains réservés qui leur ont été assignés ils augmentent en nombre, c'est à la condition de changer complètement leur genre de vie, de se faire agriculteurs, artisans, marins, et de se mêler de plus en plus aux blancs, même par les mariages.

En réalité les Indiens du Canada n'ont guère de représentants authentiques. Ils ne vivent plus que dans l'histoire et dans la légende : leurs villages civilisés, près de Montréal et de Québec, les font moins connaître que les tertres funéraires épars en diverses régions, principalement sur les bords de la baie de Georgie et du lac Huron, ainsi que sur les portages, aux alentours du lac Supérieur. Les sauvages errants avaient l'habitude de déposer leurs morts sur la roche nue et de les couvrir de lourdes pierres pour empêcher l'accès des bêtes féroces; après quelques années, ils venaient recueillir les os pour les déposer en un endroit visible de loin, d'ordinaire près d'un portage ou sur une pointe de rivage, là où ils trouvaient assez de terre pour élever un tertre, devant lequel s'arrêteront désormais les voyageurs. Sur les bords de la rivière la Pluie, toutes les buttes funéraires sont recouvertes d'un petit toit en écorce de bouleau, et du côté du sud est aménagée une étroite ouverture où les amis du défunt viennent offrir du tabac, du riz et d'autres présents lors de leurs visites pério-

diques[1]. Jadis les sauvages déposaient dans les tombes communes ou privées tout ce qu'ils avaient de plus précieux : pelleteries, colliers, armes, chaudières en cuivre, instruments et bijoux. Les fouilles ont fourni aux archéologues les objets qui racontent le genre de vie, l'industrie, le commerce, la civilisation des autochthones.

Avant que les blancs n'arrivassent pour refouler ou massacrer les Indiens, ceux-ci s'exterminaient entre eux. Partout les noms locaux rappellent les sanglants conflits des indigènes, et souvent on recueille des ossements brisés qui rappellent d'anciennes batailles. Sur les bords de la rivière Française, sortie du lac Nipissing, on a trouvé un amas de vieux os, seul reste d'une tribu d'Iroquois, massacrée jusqu'au dernier homme par des Hurons. De leur côté, les Iroquois rendaient meurtre pour meurtre, et des villages hurons qui se pressaient sur les bords du lac Simcoe, on ne voit que des bois carbonisés. Un jour, des guerriers hurons descendaient le courant du Saint-Maurice en amont de la chute du Chaounigan : ils tournaient déjà les pointes de leurs canots vers la rive, lorsqu'ils aperçurent derrière les arbres de nombreux Iroquois qui les guettaient. D'un commun accord, les Hurons lancent de nouveau leurs esquifs dans l'eau rapide, qui commence à se plisser déjà ; ils entonnent leur chant de guerre et jettent à l'ennemi leur rire de mépris, à l'instant même où la cataracte les entraîne.

A défaut de l'histoire écrite, les chansons populaires canadiennes disent les massacres :

Un noir corbeau, volant à l'aventure,
Vient se percher tout près de ma toiture.
Je lui ai dit : « Mangeur de chair humaine,
Va-t'en chercher autre viande que mienne ;
Va-t'en là-bas, dans ces bois et marais,
Tu trouveras plusieurs corps iroquois ;
Tu trouveras des chairs, aussi des os.
Va-t'en manger, laisse-moi en repos[2]. »

Dans la courte histoire de quatre siècles les mêmes contrées ont été alternativement désertées et peuplées d'hommes d'origine diverse, Algonquins, Hurons, Sioux. La plupart des Indiens survivants appartiennent à la grande race algique ou des Algonquins. Dans le haut bassin et sur les bords du lac Supérieur on trouve les descendants de Saulteux et d'Odjibeway

[1] H. Youle Hinde, *Canadian Red River and Assiniboine and Saskatchewan Expeditions.*
[2] Ernest Gagnon, ouvrage cité.

comme dans le bassin du Winnipeg. D'autres Odjibeway et les Mississauga, de même que les Amikoué ou « Castors », vivent sur les rives septentrionales du lac Huron, et c'est aussi dans ce pays de lacs et de rochers que chassaient les Outaouais ou « Oreillards », appelés par Champlain « Cheveux relevés », à cause de la disposition de leur chevelure, nouée en huppe au sommet de la tête. D'autres Indiens, dont quelques descendants errent encore dans le voisinage des sources du Saint-Maurice, étaient nommés « Têtes de Boule », également à cause de leur coiffure. Les Nipissing, les Temiscaming, les Abittibi ont reçu leur nom des lacs du Nord, aux bords desquels leur postérité n'est pas complètement éteinte : souvent l'appellation de « Sorciers » s'appliquait aux Nipissing, cette tribu étant fort renommée par ses « hommes de médecine ». Au nord et au sud de l'Ottawa, dont le nom rappelle le séjour momentané des Outaouais, deux rivières, appelées « de la Petite Nation », sont ainsi désignées d'après une peuplade algonquine de moindre importance que la « Grande Nation », celle des Algonquins proprement dits, dont les villages se succédaient dans la vallée moyenne du Saint-Laurent, en amont de l'estuaire. Tous reconnaissaient comme « pères » les Algonquins du Sud ou « Loups », plus connus sous le nom de Delaware ou de Lenni-Lenap, c'est-à-dire « Hommes primitifs »; ils donnaient aux Indiens congénères les appellations d' « enfants » et de « neveux »[1].

Au nord, dans les forêts des régions lacustres, se cachaient les Papinachois et les Attiakmeg ou « Poissons Blancs », nom qu'ils devaient à leur pêche principale. Les habitants des Laurentides et de la Hauteur des Terres, qui sont de nos jours représentés par le plus grand nombre d'individus, devaient à leur résidence l'appellation de « Montagnais ». Enfin, vers le bas de l'estuaire et du côté méridional, les Français rencontrèrent les Abénaki ou mieux Ouabanaki, c'est-à-dire le « Peuple de l'Aurore », c'est-à-dire de l'Est, souvent mentionnés dans les anciennes chroniques et devenus fameux dans l'histoire de la littérature américaine par leurs chants d'une poésie pénétrante[2]. De tous les Algonquins du versant laurentin les Montagnais sont les moins éloignés de l'état primitif, grâce à leur vie dans les forêts, loin des cités riveraines du fleuve. Au nord de la hauteur des terres, il en est même qui ont échappé jusqu'à maintenant aux efforts des missionnaires; d'autres, qui s'étaient convertis, sont revenus à leurs anciennes pratiques dès que leurs prêtres les eurent quittés. Leur idiome diffère beaucoup du dialecte algonquin usité dans le

[1] Francis Parkman, *The Conspiracy of Pontiac.*

[2] Lighthall; — Leland; — John Reade, *Transactions of the R. Society of Canada*, 1887.

voisinage du Saint-Laurent : avec les autres tribus ils se servaient d'un patois commercial.

Le deuxième groupe ethnique du bassin était celui des Yendat, auxquels les Français donnèrent le nom, devenu définitif, de « Hurons » : leur chevelure, rejetée en avant, donnait à leur tête l'aspect d'une hure de sanglier. Ils vivaient sur les bords orientaux de la « Mer Douce », qui porte leur nom, et au sud-est dans les bassins de l'Erie et de l'Ontario. Leurs voisins et alliés étaient les « Pétuneux » ou les « Gens du Tabac », qui vivaient sur les bords de la baie Georgienne[1]. Au milieu du dix-septième siècle, la population huronne atteignait sa plus grande densité à l'ouest du lac Simcoe; elle y possédait trente-deux villages. D'après les voyageurs français qui visitèrent les Yendat, ils auraient été dans ce district au moins onze mille; quelques auteurs parlent même de trente ou trente-cinq mille Hurons groupés dans cette contrée péninsulaire de l'Ontario[2]. Ils avaient dû jadis peupler la contrée sur une beaucoup plus grande étendue; mais la féroce inimitié de leurs congénères les Iroquois les avait forcés à se tenir en une masse relativement compacte : presque tout l'espace compris entre le fleuve Ottawa et le lac Simcoe était resté désert. Puis le jour vint où tout le riche pays des Hurons devint également une solitude : à la place des noms de villages, les cartes françaises du dix-huitième siècle ne donnent d'autre indication que celle de « Nation détruite ». M. Taché a visité dans ce pays seize ossuaires, dont un renfermant plus de mille squelettes entassés sans ordre et mêlés à des objets de toute espèce, pipes, verroteries, cordons de coquillages, ornements en cuivre de fabrication mexicaine, parures et instruments achetés aux Français[3]. La nation des Neutres, qui tentèrent vainement de maintenir l'équilibre entre Hurons et Iroquois, occupait les rives septentrionales du lac Erie et la vallée du Niagara; on sait que, d'après quelques étymologistes, leur nom, Onghiarah, serait, sous une forme peu modifiée, celui que porte la fameuse rivière.

Les Iroquois, nation de guerriers et de discoureurs, furent ainsi nommés, dit Charlevoix, d'après la conclusion de leurs harangues. Ils les terminaient par le mot : *hiro*, « j'ai dit », et par l'exclamation *koué!* à laquelle ils donnaient, suivant la passion qui les animait, l'intonation de la joie, de la tristesse ou de la fureur. Eux-mêmes se désignaient, dit-on, par le nom de Hottinonchiendi ou « Faiseurs de Cabanes », et leurs demeures étaient

[1] F. X. Garneau, *Histoire du Canada;* — Ferland, *Cours d'histoire du Canada.*
[2] Lalemant, *Relations des Jésuites;* — Fr. Parkman, *France and England in North-America.*
[3] Fr. Parkman, *The Jesuits in North-America.*

en effet plus grandes, mieux construites et mieux fortifiées que celles de leurs voisins. Le siège principal de la race iroquoise[1] s'est maintenu au sud du lac Ontario, où se trouvent encore les réserves des « Cinq Nations », devenues les « Six Nations » par leur alliance avec les Tuscarora. De tous, les plus redoutables étaient les Mohawk, et si nombreuses furent leurs victoires, si grand devint leur ascendant, qu'ils finirent par être considérés comme les représentants de leur race et que les autres peuplades se mirent sous leur patronage. Les Iroquois, presque toujours vainqueurs dans les combats grâce à leur vaillance et à leurs ruses, puis grâce à leur prestige, s'étaient superbement qualifiés d' « Hommes supérieurs à tous les autres[2] ». Ce sont les Iroquois que célèbrent à l'envi la légende et le roman et dont on a voulu faire l'Indien par excellence. Cependant ils différaient à maints égards des autres sauvages, et notamment de leurs voisins de l'ouest, du nord et de l'est, les Algonquins. Tandis que ceux-ci n'avaient pas dépassé la condition de chasseurs et pêcheurs, les Iroquois cultivaient déjà le sol. Avec les Hurons ou Yendat[3], ils se distinguaient aussi par la langue, très différente des idiomes algonquins : elle est d'une grande pauvreté en consonnes et manque complètement de labiales; les voyelles prédominent et donnent une grande douceur au parler, qui cependant est ample, fort, sonore et se prête admirablement à l'éloquence. L'idiome a peu changé, dit-on, depuis l'arrivée des Européens[4] : le sauvage apprend volontiers les langues étrangères, mais ne dénature pas la sienne.

D'après une tradition, les Iroquois auraient occupé autrefois les bords du Saint-Laurent, vers le confluent de l'Ottawa, mais ils en auraient été chassés par les Algonquins. Lorsque Champlain pénétra dans le pays, au commencement du dix-septième siècle, les Iroquois étaient occupés à reconquérir la contrée et chassaient devant eux Hurons, Montagnais et Algonquins. Champlain, qui pourtant fut à tant d'égards un homme de droiture et de sens, eut le tort de se laisser entraîner dans ces luttes politiques. Il lui eût été facile, grâce à la supériorité de ses armes, de rester inattaquable et d'employer toutes ses ressources à devenir l'arbitre commun des nations ennemies : il préféra prendre parti. Devenu l'allié des Hurons, il était par cela même l'adversaire des Iroquois : il fut vainqueur, mais la vengeance des Iroquois sut attendre; longtemps après

[1] Seneca ou Tsonnontouans; Cayuga ou Goyogouins; Oneida ou Ouneyout; Mohawk, Mahakuase ou Agniew.

[2] Charlevoix, *Voyage en Amérique;* — Colden, *History of the Five Indian Nations of Canada;* — Garneau, ouvrage cité.

[3] Wendat, Wyandot, Onendat, etc.

[4] Ferland, ouvrage cité; — Cuoq, *Lexique de la langue iroquoise.*

Champlain, la guerre se déchaîna, incessante, féroce, impitoyable, de part et d'autre. Les Iroquois, auxquels les marchands hollandais avaient vendu des armes à feu dès le milieu du dix-septième siècle, se liguèrent avec des blancs, les colons anglais des rivages de l'Atlantique, qui dépassaient, dit-on, les Français en munificence : tandis que le roi de France payait cinquante francs aux Hurons pour une chevelure d'Anglais, le roi d'Angleterre donnait le double pour celle d'un Français[1]. Mais à la longue les Iroquois eux-mêmes furent réduits à peu de chose par les guerres incessantes, et des Odjibeway, les Missassauga, les refoulèrent de tout le territoire occidental des Grands Lacs; puis le conflit des tribus sauvages se perdit dans le choc des deux plus puissantes nations européennes, la France et l'Angleterre. La lutte à laquelle Champlain avait consenti à prendre part s'acheva en 1760 devant les murs de Québec.

Après la guerre d'indépendance américaine, nombre d'Iroquois, restés fidèles à la Grande-Bretagne, vinrent chercher un refuge auprès des Français du Canada; ils y trouvèrent quelques-unes de leurs tribus, et c'est parmi les descendants métissés des uns et des autres que l'on rencontre ceux qui portent le plus fièrement leur nom fameux. Dans la province d'Ontario se fondèrent aussi des colonies d'Iroquois, policés maintenant et plus ou moins fondus avec la population anglo-saxonne des alentours : un des premiers poètes de langue anglaise, Pauline Johnson, est une Iroquoise[2]. Les écoles, dans lesquelles les descendants des aborigènes apprennent le français ou l'anglais, les églises, catholique ou protestante, dont ils pratiquent les cérémonies, la vie commune, politique et sociale avec les Canadiens blancs, enfin le mélange des sangs, hâtent de plus en plus la fusion définitive; cependant les familles indiennes civilisées tiennent avec un opiniâtre orgueil à la gloire de leur origine et revendiquent le nom de « Sauvages », tout en repoussant comme une insulte celui d'Indiens, donné plus tard par les colons anglais. Iroquois, Hurons et Algonquins ont encore leurs fêtes nationales, leurs chants et leurs jeux; chacun garde précieusement son *totem*, — ou mieux son *otem*[3], — la représentation de l'objet symbolique, animal ou plante, par lequel il se trouve rattaché à ses frères de race ou de clan. C'est dans les communautés policées que l'on constate cet accroissement de la population qui témoigne de l'équité des Canadiens à l'égard des anciens possesseurs du sol; si les tribus de chasseurs dimi-

[1] P. A. de Gaspé, *Les anciens Canadiens*.
[2] W. D. Lighthall, *Songs of the Great Dominion*; — *Athæneum*, Sept. 28, 1889.
[3] Cuoq, *Études philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique*; — Marshall Elliott, *Transactions of the Modern Langage Association of America*, vol. II, 1886.

nuent, les communes d'agriculteurs augmentent régulièrement[1], tout en perdant peu à peu leurs caractères distinctifs. D'ailleurs les « Sauvages » ont aussi leur part dans la civilisation des blancs ; ils leur ont donné quelques mots de leur vocabulaire, la raquette, la tabogane et ce jeu de la crosse (*lacrosse*) pour lequel les jeunes Anglo-Canadiens ont la même passion que les Anglais pour le *cricket*.

Les commencements de la colonisation européenne furent des plus difficiles. Jacques Cartier, Roberval ne firent que visiter la contrée et ne laissèrent point de colons derrière eux. En 1599, soixante-cinq années après le premier voyage de Cartier et son hivernage à Stadaconé, au pied de la colline de Québec, le concessionnaire Chauvin tenta de fonder un établissement définitif au Canada. Il fit choix de Tadoussac, au confluent du Saint-Laurent et du Saguenay, pour y élever une première « maison de plaisance » : seize individus devaient y passer l'hiver, mais l'année suivante tous étaient morts ou s'étaient dispersés parmi les indigènes. Les concessionnaires du trafic qui succédèrent à Chauvin portèrent leurs efforts sur le littoral maritime, et en effet, après de nombreuses péripéties, la colonisation recommença, sur la baie de Fundy, par la fondation de Port-Royal, qui plus tard fut abandonné, puis rebâti. Ce poste, la moderne Annapolis, est le lieu d'origine des Acadiens ; mais les Canadiens proprement dits ne datent leur histoire que de la construction de Québec, en 1608. Cette lenteur du peuplement s'explique par le monopole : en 1602, l'Acadie était la propriété de Poutraincourt, et tout le reste de la « Nouvelle-France » était censé la propriété de Mlle de Guercheville[2]. Les personnages auxquels Henri IV donna successivement l'autorisation de trafiquer dans les « Terres Neufves » et les côtes avoisinantes devaient s'engager, non seulement à éloigner les étrangers des territoires concédés, mais ils devaient également faire la chasse à tous Français qu'ils rencontreraient dans ces parages. En 1603, le roi défend « à tout capitaine, pilote, marinier et autre de la mer océanne de faire aucun trafic et commerce plus haut dans la rivière que l'endroit de Gaspé ». Il est vrai que ces ordres n'étaient guère obéis et que les pêcheurs basques et bretons continuaient à visiter l'entrée de l'estuaire ; mais les fondés de pouvoir officiels les poursuivaient, les capturaient, eux et leurs navires, et les ramenaient en France « afin que justice en fût faite[3] ». Parfois ils eurent le dessous : des pêcheurs basques abordèrent

[1] René de Semallé, *Bulletin de la Société de Géographie*, 3e trimestre 1883.
[2] Henry Harrisse, *Notes sur la Nouvelle-France*.
[3] Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens français*.

un jour le navire du concessionnaire et le démunirent complètement de ses armes.

Au monopole commercial s'ajoutait l'intolérance religieuse. Lors des premiers envois, ce furent des protestants qui répondirent avec le plus de zèle à l'appel des recruteurs, et dans l'état où se trouvait alors la France, il était à prévoir que les « huguenots » persécutés chercheraient volontiers à fonder par delà les mers une nouvelle patrie. Les bords du Saint-Laurent se seraient rapidement colonisés, comme le furent pendant le courant du siècle les côtes atlantiques, de la baie de Boston à celle du Potomac. Mais, après quelques hésitations dues à la tolérance d'Henri IV, la politique des colonisateurs officiels se fixa d'une manière définitive et l'entrée de tout hérétique en territoire canadien fut interdite : l'unité de la foi devait être complète, et les prêtres auxquels fut confiée la mission de convertir les indigènes devaient également veiller à la pureté des convictions religieuses de leurs compatriotes blancs. « Le roi, dit Pontchartrain après la révocation de l'édit de Nantes, le roi n'a pas chassé les protestants de France pour les laisser se constituer en république dans le Nouveau Monde[1]. » Les gens de la Rochelle même catholiques étaient suspects[2].

Ce n'est pas tout : les Français immigrés ne songeaient point à cultiver le sol; avides de richesses, ils eussent voulu, comme les Espagnols, trouver des mines d'or et d'argent et revenir en peu d'années chargés de trésors. Pendant leur séjour au Canada ils voguaient de baie en baie, toujours à la recherche des régions minières. Forcés de se contenter du trafic des pelleteries, qui d'ailleurs était fort lucratif, ils attendaient qu'on leur portât de France les provisions nécessaires, et lorsque les tempêtes avaient retardé les vaisseaux de ravitaillement, ils se trouvaient livrés à la disette. Nombre d'entre eux succombèrent. Mais de tous les fléaux le plus redoutable était le « mal de terre », espèce de scorbut qui provenait évidemment des viandes corrompues, de la mauvaise hygiène et de la nostalgie. L'agriculture, à laquelle on ne se mit que lentement, fut le remède de la maladie terrible. On doit citer le nom du bienfaiteur public, « le père de la race canadienne », qui le premier laboura son champ et y jeta la semence : c'était Hébert, un Parisien. A Port-Royal, à Québec, son premier souci fut d'étudier les plantes et de cultiver la terre.

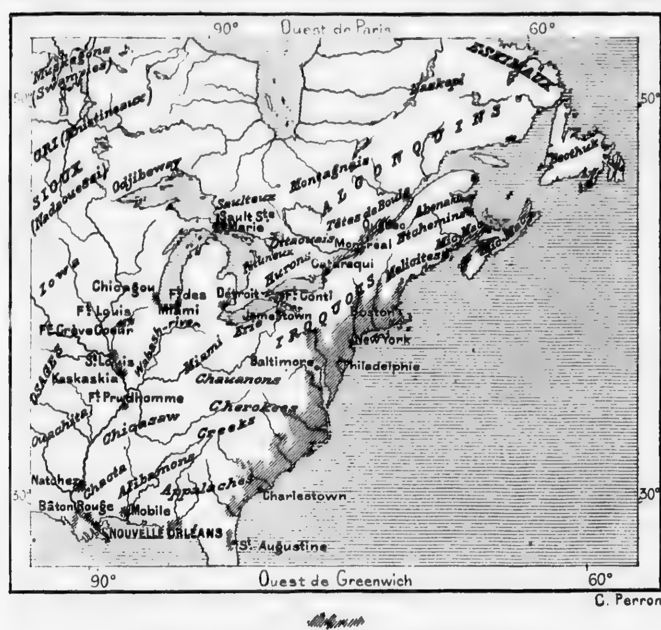
Tadoussac n'est pas le seul lieu riverain du Saint-Laurent où l'on eût projeté au seizième siècle de fonder une colonie : Jacques Cartier avait pro-

[1] Casgrain, *Une paroisse canadienne dans le Nouveau Monde*

[2] Parkman, *The old Regime in Canada.*

posé le cap Rouge, en amont de Québec, et Champlain lui-même avait eu l'idée de s'établir à Trois-Rivières, grand marché de traite pour les indigènes de la contrée. En 1608, il se décida pour Québec, qui est en effet la porte stratégique du Canada, et l'on possède encore la gravure du temps qui représente la forte « abitation de Quebecq », bâtie sur une terrasse de plateau, au-dessus du Saint-Laurent et de l'estuaire. De 28 Européens il en

N° 110. — POPULATIONS INDIENNES ET COLONIES D'EUROPÉENS AU COMMENCEMENT DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.




Régions colonisées au commencement du dix-huitième siècle.

1 : 35 000 000

0 — 1000 kil.

mourut une vingtaine dès le premier hiver; des Algonquins vinrent se « cabaner » autour du fortin, mais pendant plusieurs années il n'y eut d'autres habitants français à Québec que des « engagés », des « hivernants » qui dépendaient de la Compagnie des marchands et n'avaient point de femmes : la première famille qui vint s'établir à Québec fut celle du jardinier Hébert, en 1617, et sa fille aînée fut la première qui s'y maria, quatre ans après[1]. Des milliers de Canadiens font remonter leur origine à ce

[1] Ferland, Garneau, Sulte, ouvrages cités.

colon. Un des compagnons de Champlain dans l'expédition de 1608 laissa également une très nombreuse descendance. Mais le petit groupe de colonisation française ne se constitua solidement que plus de vingt ans après la fondation, lorsque Québec, occupé peu de temps par les Anglais en 1629, fit retour à la France. Quelques années plus tard, en 1641, les Français prenaient possession de l'île de Montréal. Un fort s'éleva au confluent du Richelieu et du Saint-Laurent, là où se trouve aujourd'hui la ville de Sorel; puis le fort de Chambly, qui devint à l'est le boulevard de Montréal contre les Anglais, et autour duquel campèrent plusieurs milliers d'hommes, s'éleva sur les bords du bassin lacustre où s'épanouit le Richelieu : les établissements épars commençaient à devenir colonie et les habitants ne dépendaient plus uniquement de la France pour leur entretien.

En 1672, un siècle avant que le Canada tombât au pouvoir de l'Angleterre, la population française recensée sur les bords du Saint-Laurent, de Montréal à Québec, était de 3418 personnes, dont 1344 capables de porter les armes. Malgré les guerres contre les Iroquois, malgré les luttes plus périlleuses encore contre les Anglais, le nombre des habitants ne cessa d'augmenter, moins par l'arrivée de nouveaux colons que par l'accroissement normal des familles : désormais la race avait su s'accommoder au climat et régler son genre de vie. A l'exception d'artisans parisiens, doués de plus d'initiative que les paysans des provinces, il n'y eut presque pas d'immigrants proprement dits avant 1665. Un certain nombre d'aventuriers, nobles ou bourgeois, se dirigèrent aussi vers le Canada pour faire la traite des pelleteries, et quelques marins prirent leur retraite dans le voisinage des lieux de pêche. Colbert fit envoyer quelques colons de 1665 à 1674; plus tard, presque tous les Français qui s'établirent au Canada étaient des militaires, auxquels on accordait leur congé à condition qu'ils se marieraient et resteraient dans la colonie : on leur faisait une concession de terre et on leur payait la solde pendant la première année. Quant aux femmes, elles furent, au nombre d'un millier environ, importées par les soins du clergé, qui faisait pratiquer dans les paroisses une sorte de recrutement parmi les fillettes de douze à seize ans[1]. Un convoi de 1671 en amena cent cinquante.

On a dit que la race française canadienne est métissée ; elle ne peut l'être que dans une proportion infinitésimale, car les Francais qui pénétraient dans les forêts de l'intérieur et y prenaient femme, laissaient les enfants dans la tribu maternelle ou bien restaient avec les sauvages et finis-

[1] Benjamin Sulte, *Prétendue origine des Canadiens-Français.*




FORT CHAMBLY, SUR LE FLEUVE RICHELIEU, PRÈS MONTRÉAL

Dessin de A. Slom, d'après une photographie.

saient par le devenir eux-mêmes. Ces éléments ethniques ne peuvent donc entrer dans la société franco-canadienne que par l'assimilation graduelle des indigènes. Dans les colonies proprement dites il n'y eut, de 1608 à 1665, que sept mariages de Français avec des Huronnes et des Algonquines, et après cette époque, où la population blanche comprenait déjà 2500 personnes, l'équilibre entre les sexes était à peu près établi[1]. Charlevoix dit que presque tous les colons étaient d'origine normande : c'est une erreur ; mais certainement la très grande majorité venait du versant océanique, ainsi que le démontrent les recherches faites dans les archives des notaires et d'autres documents semblables, recueillis par Garneau et les continuateurs de son œuvre[2]. La population des immigrants était originaire des provinces d'où provenaient les soixante-cinq seigneurs auxquels furent concédés jusqu'en 1665 les domaines du Canada : constituant leurs fiefs sur le mode féodal, c'est parmi les vassaux de leurs terres de France qu'ils recrutèrent leurs hommes[3]. Les provinces méditerranéennes n'envoyèrent qu'une très faible proportion d'immigrants : on ne rencontre au Canada presque aucun nom de famille d'origine méridionale. D'ailleurs, des centaines de Canadiens portent des appellations d'animaux, de plantes, de lieux, ou des sobriquets qui, après avoir été donnés à un colon, s'appliquèrent ensuite à tous ses descendants. De nombreuses familles tirent aussi leur nom des villes françaises d'origine.

Au commencement du dix-huitième siècle, toute la population franco-canadienne, y compris celle de l'Acadie, était de 16 000 individus ; elle doubla deux fois pendant les soixante dernières années du régime français, progression qui eût été fort rapide ailleurs qu'en une contrée de colonisation et de peuplement. Tandis que les habitants français du Canada quadruplaient, ceux des provinces anglo-saxonnes qui devaient un jour se grouper en républiques unies décuplaient : de 262 000 qu'ils étaient en

[1] F. X. Garneau, Benjamin Sulte, ouvrages cités.

[2] Origine de 2002 immigrants, constatée par Garneau dans les études de notaires, à Québec, pour le dix-septième siècle :

| | | |
|---|---|---|
| Parisiens | 358 | 1942 Français du Nord. |
| Charentais (Saintonge, Aunis, Angoumois) | 348 | |
| Normands | 341 | |
| Poitevins | 239 | |
| Flamands et Picards | 95 | |
| Bretons | 87 | |
| Autres Français du Nord et du Centre | 474 | |
| Français du Midi (Dauphinois, Provençaux, Languedociens) | | 34 |
| Étrangers | | 26 |

[3] Rameau de Saint-Père, *Une colonie féodale en Amérique.*

1700, leur nombre s'était élevé à 2 millions et demi. Aussi prévoyait-on que, lors d'un conflit, la colonie d'origine française serait écrasée, et, pour obvier au danger, on avait même proposé de faire du pays une grande colonie pénale et d'y transporter les condamnés de France, projet qui d'ailleurs n'eut aucune suite. Lorsque la guerre suprême éclata enfin, en 1759, et que l'Angleterre fit envahir le Canada à la fois par le centre et par les deux extrémités d'amont et d'aval, les trois corps d'armée, les équipages et les troupes de secours qu'elle mit en mouvement comprenaient autant d'hommes de guerre que la région française avait d'habitants, avec les vieillards, les femmes et les enfants[1]. C'est merveille que les « Canadiens », — car ce nom est d'ordinaire appliqué d'une manière spéciale aux Franco-Canadiens, — aient pu résister comme ils le firent et que même le dernier choc du grand conflit se soit terminé par une de leurs victoires.

Après l'annexion du Canada aux possessions britanniques d'outre-mer, il semblait inévitable que la faible population franco-canadienne, abandonnée par la mère patrie et coupée de toutes communications avec elle, égrenée sur un très vaste territoire, le long d'un fleuve parcouru par les navires de ses ennemis, dépourvue de tout centre considérable pouvant servir de point d'appui, enfin administrée par des conseils de guerre siégeant en permanence, fût condamnée à disparaître dans le flot montant des Anglo-Saxons vainqueurs. Et par un phénomène unique, les soixante mille Canadiens sont devenus deux millions d'hommes : la population a plus que trentuplé! Ce prodigieux accroissement s'est accompli sans que l'immigration française y ait eu la moindre part pendant un siècle : c'est en 1872 seulement que la chaîne des temps, pour ainsi dire, se renoua entre le Canada et la mère patrie par l'arrivée de quelques centaines de Français sur les bords du Saint-Laurent. Mais si la population franco-canadienne ne s'est pas recrutée parmi les fils de l'ancienne patrie, elle s'est accrue d'autres éléments ethniques, francisés peu à peu. Nombre d'Écossais et d'Anglais, laissés au pays canadien, parmi les gens de langue française, et même des fils de soldats qui étaient venus en ennemis et en maîtres, ont fini par oublier leur nationalité première et par devenir patriotes zélés dans leur peuple d'adoption. En apprenant la langue du pays, plusieurs ont même traduit ou modifié leur nom de famille. Quoi qu'il en soit, il n'est pas de peuple au monde qui, dans l'ensemble, ait des généalogies mieux connues : un érudit a pu tenter pour le Canada français ce qui n'a été essayé en aucun autre pays, de suivre pendant deux siècles et demi, depuis

[1] Dépêches de Montcalm, 12 avril 1759

1729, la filiation de toutes les familles de la nation, et cette œuvre audacieuse, pour laquelle il a fallu dépouiller huit cent mille actes d'état civil, a réussi d'une manière admirable[1].

Les recensements décennaux témoignent des étonnants progrès de la race franco-canadienne[2]. Mais ce n'est point sans luttes pour le maintien de leur nationalité et de leur langue que les Français ont pu prospérer au milieu d'éléments hostiles. Malgré l'intérêt évident qu'avaient les gouverneurs anglais à ne pas irriter les populations canadiennes et à ne pas les jeter dans l'alliance de la république voisine, ils se laissaient entraîner, par antipathie de race, à léser de toute manière leurs sujets d'origine française. C'est ainsi qu'en 1806 les rédacteurs d'un journal ayant pris pour devise : « Nos institutions, notre langue et nos lois », furent jetés au cachot comme coupables de haute trahison. Les emplois publics étaient presque exclusivement confiés à des Anglais, et les terres appartenant à l'État se distribuaient uniquement aux nationaux de la race victorieuse : de 1795 à 1811, le gouvernement fit ainsi cadeau de 1200000 hectares à deux cents protégés britanniques. A la fin, les injustices devinrent si criantes et l'oppression si dure, que la révolte éclata. On se livra de véritables batailles, et des fusillades, des pendaisons, des proscriptions en masse mirent un terme au soulèvement. En 1840, le français fut officiellement aboli comme idiome légal et parlementaire, et seulement neuf années après, précisément à l'époque où la population anglaise obtenait la majorité dans l'ensemble du Canada, on reprit pour les débats officiels et les actes juridiques, concurremment avec l'anglais, l'usage de la langue française : les Canadiens du bas Saint-Laurent avaient définitivement obtenu gain de cause. Malgré la répression sanglante, la prise d'armes des habitants avait atteint son but.

Si les colons de langue anglaise ont vainement tenté de l'emporter sur les résidents français dans le bas Canada, ils occupent au delà de l'Ottawa un espace immense. Dès les premières années de la conquête, le gouvernement britannique disposait d'immigrants nombreux pour les jeter en Canada et contrebalancer l'influence des habitants de langue française. Après la guerre de l'indépendance américaine, des « loyalistes » anglais, obligés de quitter les États-Unis, se dirigèrent presque tous vers le bassin du Saint-Laurent, où les autorités leur distribuèrent les terrains

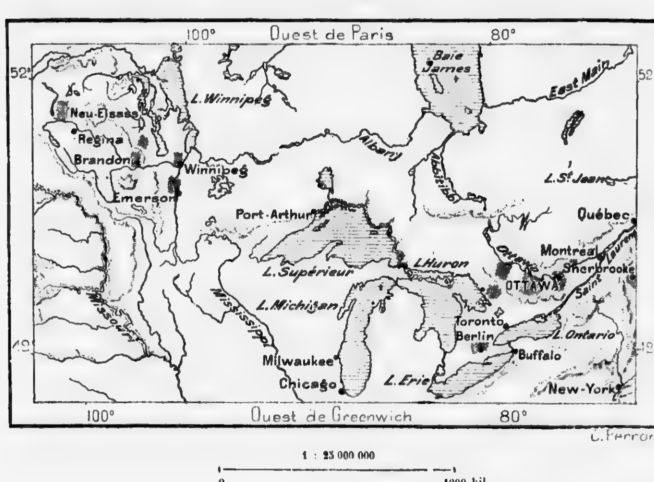
[1] Cyprien Tanguay, *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes.*

[2] Français du Canada sous le régime britannique, sans les émigrants aux États-Unis :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1774. . . . . . . . . . | 98 000 | 1881. . . . . . . . . . | 1 295 929 |
| 1871. . . . . . . . . . | 1 005 200 | 1889. . . . . . . . . . | 1 490 000 |

avec générosité : en 1784, on comptait déjà quinze mille Anglais au Canada, soit un peu plus du huitième des habitants. L'immigration venue directement de la Grande-Bretagne ne prit quelque importance qu'après les guerres de l'Empire, mais elle s'accrut fort rapidement, et vers l'année 1848 l'équilibre du nombre s'établit entre les deux races. Puis il se rompit aussitôt au profit de l'élément anglais, que fortifiait chaque année une forte immigration d'une ou plusieurs dizaines de milliers. Les Irlandais, qui vinrent en foule après la grande famine et qui furent accueillis avec un dévouement fraternel, comme coreligionnaires, par les Canadiens français, se sont naturellement rangés du côté des Anglais, la

N° 111. — CENTRES PRINCIPAUX DE L'IMMIGRATION ALLEMANDE AU CANADA



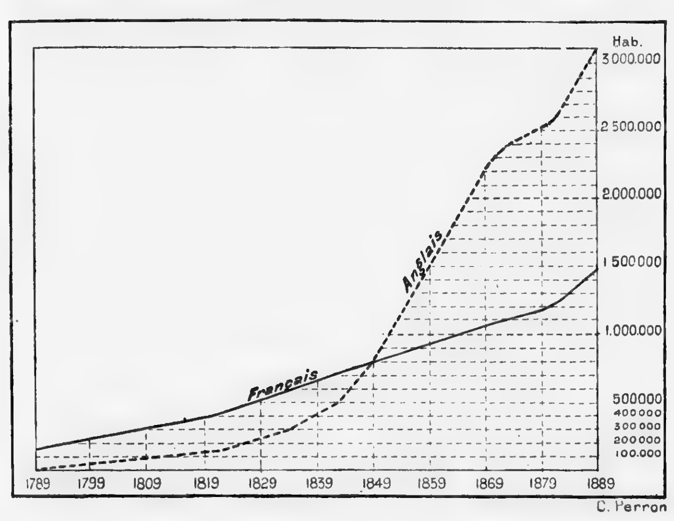

1 : 25 000 000

0 — 1000 kil.

communauté de langue étant un lien plus fort que la profession des mêmes dogmes religieux. Quant aux immigrants qui n'appartiennent pas à des nations de langue anglaise, les Allemands et les Scandinaves, ils contribuent aussi à fortifier l'élément britannique, l'idiome dominant du pays étant toujours celui qu'ils apprennent eux-mêmes et que parlent leurs enfants. Cette immigration scandinave a pris pendant les dernières décades une importance grandissante. Il serait donc téméraire, de la part des Canadiens français, de prétendre à contre-balancer l'élément anglais dans l'immense étendue de la Confédération : d'année en année, quels que soient leurs progrès, la part proportionnelle des deux nationalités se modifie en accroissant la majorité des Canadiens de langue anglaise.

Mais ce que les Franco-Canadiens ont fait, et ce qu'ils ont la volonté de parfaire, est de s'assurer la prépondérance définitive dans le territoire occupé par leurs ancêtres. A cet égard, les progrès accomplis sont décisifs. Même la ville de Québec, dont les Anglais avaient fait le « Gibraltar » du Saint-Laurent, et qu'ils avaient peuplée de soldats et de fonctionnaires, a complètement reconquis sa nationalité française; Montréal, dont l'initiative anglo-saxonne, aidant la nature, a fait le centre industriel et commercial de la Confédération, reprend le caractère franco-canadien qui avait presque disparu. Maintenant ces deux cités, les plus considérables de la

N° 112. — ACCROISSEMENT DES POPULATIONS DE LANGUE FRANÇAISE ET DE LANGUE ANGLAISE DANS LA PUISSANCE DU CANADA.




province de Québec, sont devenues les points d'appui de la nationalité franco-canadienne. Et non seulement les anciennes colonies françaises restent le patrimoine de la race, mais aussi les terres avoisinantes et les enclaves sont graduellement annexées. Ainsi plusieurs colonies anglaises, écossaises, irlandaises établies autour de Montréal et sur les bords du Saint-Laurent n'ont maintenant que des habitants français, ceux-ci ayant successivement racheté toutes les terres. Les « comtés de l'Est », territoire anglais que le gouvernement avait interposé entre le Canada français et les États-Unis, afin d'empêcher toutes alliances politiques entre les populations limitrophes, sont envahis d'année en année par de pacifiques cultivateurs de langue française. Bien plus, lors de la division du

Canada en deux provinces, celles qui portent maintenant les noms de Québec et d'Ontario, le gouvernement prit grand soin de délimiter les populations d'une manière conforme à l'origine ethnique des habitants[1] : les districts orientaux de la province d'amont étaient alors bien anglais, et les Franco-Canadiens ne s'y trouvaient qu'en petits groupes et par individus isolés. Maintenant ces comtés britanniques sont fortement entamés par le flot montant des voisins « gaulois »[2]. Les agriculteurs canadiens, moins entreprenants, mais plus économes que leurs rivaux anglo-saxons, utilisent les occasions favorables pour acquérir les domaines hypothéqués d'outre-Ottawa ; ils les payent argent comptant, et quand ils se trouvent en nombre, les Anglais, auxquels déplaît cette invasion étrangère, quittent le pays et vont plus à l'ouest. Dans l'espace d'une génération, maint village anglo-saxon s'est complètement dénationalisé. Quant aux petites colonies de Canadiens qui existaient déjà sur le territoire actuel de l'Ontario avant l'arrivée des immigrants anglais, non seulement elles se sont maintenues, mais elles ont grandi : telle sont le groupe qui se trouve sur la rive orientale de la rivière Detroit[3] et l'enclave de Nottawasaga sur les bords de la baie huronienne du même nom.

Le fait capital, au point de vue de la distribution des nationalités, est que les établissements franco-canadiens ne se composent plus, comme jadis, de deux longues rues riveraines sur le Saint-Laurent, mais se distribuent aussi à quelque distance dans l'intérieur : chaque ville devient un centre de convergence pour des campagnes peuplées. Le domaine s'élargit et se consolide ; la prise de possession des hauts affluents, commencée aux bords du lac Saint-Jean, du haut Saint-Maurice, de la rivière du Nord, de la rivière Rouge et du Temiscaming, en triplera l'étendue. Dans leurs rêves d'agrandissement territorial, les Canadiens français, beaucoup plus habiles que les Anglais à s'attaquer aux « bois francs », espèrent que le défrichement des terrains forestiers du nord, jusqu'à la « hauteur des terres », et même par delà, jusqu'à la mer de Hudson, se fera par

[1] Population des onze « comtés de l'Est », lors des divers recensements :

94 000 en 1851 ; 136 000 en 1861 ; 157 918 en 1871 ; 186 032 en 1881.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Français. . . . | 32 000 en 1851, | soit 35 pour cent ; | 85 856 en 1881, | soit 65 pour cent. |
| Anglais et autres. | 62 000 » | » 65 » | 42 716 » | » 37 » |

[2] Population des huit comtés orientaux de l'Ontario, y compris Ottawa, en 1871 : 178 780 habit.
» » » » » en 1881 : 206 182 »

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Français . . . . | 24 773 en 1871, | soit 13,8 pour cent ; | 45 764 en 1881, | soit 22,2 pour cent ; |
| Anglais et autres. | 154 017 » | » 86,2 » | 161 418 » | » 77,8 » |

[3] Population française du comté d'Essex : en 1851, 5 424 habitants ; en 1881, 14 658 habitants.

des hommes de leur race et à leur profit; ils se promettent de coloniser un jour tout le territoire que la voie ferrée du Pacifique traverse au nord des Grands Lacs et de donner ainsi la main à leurs frères du Manitoba, comme de l'autre côté ils la donnent par la Gaspésie aux Acadiens du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. Mais entre les lacs d'où sort l'Ottawa et ceux d'où s'écoule le Winnipeg la distance est énorme, les territoires cultivables sont rares et déjà une partie en appartient à de rudes compétiteurs, les colons scandinaves. Quoi qu'il en soit, les Canadiens français ont une singulière confiance en l'avenir de leur race. Ils ont une gaieté triomphante qui semble devoir leur faire surmonter tous les obstacles. Sortis plus forts et plus vivaces de tant d'épreuves que l'on aurait crues fatales, ils se croient destinés à toujours vaincre le mauvais sort. Ils s'appliquent, comme une prophétie, les paroles de l'un des fondateurs de Montréal s'adressant aux colons : « Vous êtes un grain de sénevé, mais vous grandirez jusqu'à ce que vos branches couvrent la terre.... Vos enfants rempliront le monde. »

Du moins, se presseront-ils en foule dans leur domaine américain si leur natalité se maintient suivant la même proportion que pendant les cent dernières années. La « contrainte morale » prêchée par Stuart Mill et d'autres économistes n'a pas fait de prosélytes au Canada. Des candidats aux fonctions publiques ont été repoussés par les électeurs pour crime de célibat. Tous les jeunes gens se marient, et d'ordinaire les familles sont fort nombreuses[1]. Il n'est pas rare de rencontrer d'heureux parents qui, dans les jours de fête, voient vingt fils et filles, sans compter les petits-enfants, se grouper autour d'eux : on cite des vieillards qui meurent en laissant une descendance qui dépasse cinq cents individus vivants. Il semble si naturel de voir multiplier les familles, qu'une coutume canadienne fait du vingt-cinquième enfant le pupille de la communauté. Le doublement normal de la population se fait tous les vingt-huit ans : elle se ferait plus rapidement encore si l'hygiène de l'enfance était mieux entendue : la mortalité est très forte sur les nouveau-nés. Mais après les premières années les maladies deviennent rares; les cas de longévité sont plus nombreux qu'ailleurs : on a vu parfois des couples de vieillards célébrer par vingtaines le cinquantenaire de leur mariage. En certaines années, notamment en 1888, l'augmentation, non seulement relative, mais encore absolue, de la population franco-canadienne a dépassé celle

[1] Moyenne des enfants vivants dans les familles canadiennes :

Familles françaises : 5 ou 6 enfants. Familles anglaises : 2 ou 3 enfants.

(Auguste Bodard, *Notes manuscrites.*)

de la mère patrie[1]. Suivant la même proportion, la Nouvelle-France l'emportera sur l'ancienne par le nombre des habitants avant la fin du vingtième siècle.

L'accroissement de la population canadienne française est fortement diminué par l'émigration. « Les Français, a-t-on l'habitude de répéter en les comparant à leurs voisins Anglais et Allemands, les Français ne sont pas un peuple voyageur. » Cette prétendue loi, qui s'explique en Europe par le régime économique des États et qui, de plus en plus, perd de sa vérité relative, n'aurait jamais été formulée sur les bords du Saint-Laurent : bien au contraire, les Français du Nouveau Monde ont du nomade dans le sang, et l'on sait que les termes « Canadien » et « voyageur » sont devenus presque synonymes dans les territoires du Nord-Ouest. Descendants d'émigrés qui n'avaient pas craint de s'expatrier à une époque où les dangers d'établissement dans une terre éloignée étaient bien plus grands qu'ils ne sont aujourd'hui et où presque tous les exilés, volontaires ou non, n'espéraient plus revoir la mère patrie, les Franco-Canadiens ont par hérédité le goût des aventures, et ce goût s'est accru par leur genre de vie pendant les premiers temps de la colonisation : les combats avec les Peaux-Rouges, les expéditions de guerre ou de commerce à travers les rivières, les lacs et les forêts, les campements dans les bois, ont habitué les petits-fils des Français casaniers à changer facilement de séjour. Le mode de culture adopté par les habitants sur une terre trop vaste devait aussi les porter aux mœurs errantes. L'étendue des terrains concédés à chaque colon paraissait suffisante pour une famille, mais chaque enfant en réclamait une semblable. Quand les circonstances le favorisaient, il élevait sa cabane près de celle du père; mais si les bonnes terres manquaient dans les alentours, il allait les chercher au loin.

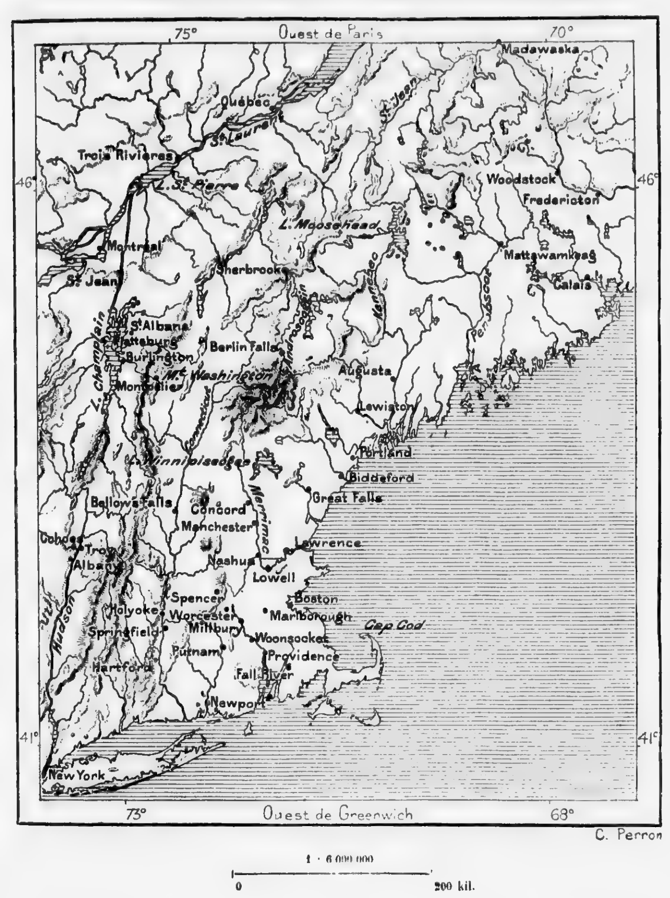
C'est ainsi que le mouvement de la colonisation se propagea de l'est à l'ouest sur les deux rives du fleuve, puis en arrière de la zone riveraine dans les vallées des rivières affluentes et, de proche en proche, jusqu'à une distance considérable du Saint-Laurent. Dans l'ensemble, la marche des émigrants s'accomplit d'orient en occident, comme la marche apparente du soleil et comme celle de la civilisation dans le monde méditerranéen. Tel était le besoin d'expansion des populations canadiennes, en cherche de nouvelles terres à cultiver, que les colons se sont portés en foule même dans la direction du nord, changeant leur lieu de séjour sous un climat relative-

[1]

| | |
|---|---|
| Naissances annuelles dans la population franco-canadienne . . . . . . | 80 000 |
| Morts » » » » . . . . . . | 37 000 |
| Excédent annuel dans la population franco-canadienne . . . . . . . . | 43 000 |

ment doux pour une résidence sous un ciel plus âpre. Toutefois le principal essaimage s'est produit vers le sud : un très grand nombre de Canadiens, suivant les traces de leurs ancêtres les découvreurs de la Louisiane,

N° 115. — CENTRES PRINCIPAUX D'ÉMIGRATION CANADIENNE DANS LA NOUVELLE-ANGLETERRE.




1 : 6 000 000

0 — 200 kil.

ont traversé les Grands Lacs pour fonder leurs villages dans les prairies de l'Illinois. Bien plus nombreux encore ceux qui allèrent chercher fortune dans les pays limitrophes, c'est-à-dire dans la Nouvelle-Angleterre et les États de New-York. Les villes industrielles du midi appelaient les jeunes gens, surtout les filles qui, pendant les saisons d'activité manufacturière

trouvent un salaire élevé et réussissent à se constituer une petite dot, suffisante parfois pour leur donner l'aisance quand elles reviennent au pays natal. Toutes les villes du Maine, du Vermont, du New-Hampshire, surtout Burlington, Concord, Manchester, Nashua, les cités principales du Massachusetts, du Rhode-Island, du Connecticut, ont ainsi reçu des colonies de Franco-Canadiens; toutes ont un quartier connu sous le nom de « Petit Canada ».

On ne peut indiquer le nombre exact de ces immigrants canadiens par la naissance ou l'origine, les recensements des États-Unis considérant comme « Américains » purs tous ceux qui sont nés sur le territoire de la république[1] et n'établissant aucune distinction entre les immigrants d'origine anglaise ou française; mais la plupart des statisticiens s'accordent pour évaluer à six cent mille au moins l'ensemble des Canadiens de langue française résidant aux États-Unis, soit plus du quart de toute la population de provenance franco-laurentine[2]; d'après les statistiques des diocèses catholiques, 326 000 Canadiens français habitaient en 1884 la seule Nouvelle-Angleterre, et l'on pourrait peut-être évaluer au même nombre les groupes canadiens des villes qui se succèdent dans les vallées du Mohawk, du Hudson, sur les bords du Saint-Laurent et du lac Ontario, ceux des péninsules du Michigan, enfin les colonies de Chicago et des campagnes environnantes. Quelle est la proportion des émigrants qui, après avoir quitté leur patrie pour les États-Unis, reviennent vivre au Canada? Les évaluations diffèrent. Un certain nombre vont simplement chercher un pécule pour revenir près des leurs et fonder une famille nouvelle. Ces absents qui regardent en arrière vers la terre maternelle forment une partie notable de la population canadienne des États-Unis; mais le gros de l'armée reste dans les pays du sud et s'y établit à demeure. C'est par milliers que des familles canadiennes ont anglicisé leurs noms.

Jadis ces colonies de Canadiens en terres anglo-saxonnes, composées d'étrangers ignorants, perdus au milieu de populations différentes par la langue, la religion et les mœurs, étaient considérées comme insignifiantes en comparaison des puissantes communautés qui les avaient accueillies; mais quelques-unes seulement s'y fondaient de manière à perdre leur personnalité distinctive : la plupart restaient séparées, se groupant autour de leur chapelle et de l'école où se conservait le trésor de la langue. Maintenant elles sont devenues en plusieurs endroits assez fortes pour se con-

[1] Canadiens français et anglais immigrés aux États-Unis, d'après le recensement de 1881 : 712 295.

[2] Population française du Canada en 1889, approximativement . . . 1 490 000
» franco-canadienne aux États-Unis . . . . . . . . . . 600 000 (?)
Ensemble de la population canadienne de langue française dans l'Amérique du Nord : 2 090 000.

stituer en partis politiques, tenir des congrès annuels, fonder des « instituts », publier des journaux et se liguer de ville à ville en revendiquant leur nationalité au milieu de cette autre nationalité plus grande, dans laquelle on les croyait engloutis : dans le Massachusetts, plus des deux tiers des adultes refusent de se faire naturaliser Américains. Il existe actuellement une « question canadienne » dans les États-Unis du Nord. On se demande si l'absorption qui se produit si rapidement à l'égard des autres colons de la République Américaine laissera en dehors les éléments latins fournis par l'immigration du Canada. Déjà, au sud de la frontière, quelques districts sont francisés; dans le Maine, dans le New-Hampshire, la population totale diminue, tandis que la population canadienne s'accroît, surtout grâce à l'excédent des naissances.

Cette forte émigration vers les États-Unis est considérée par les patriotes comme un malheur, parce qu'elle diminuerait la cohésion de la race. Une grande partie des émigrants semble perdue pour la nationalité d'origine, et l'on craint même que, dans la lutte pour l'existence, les colons canadiens ne fournissent tôt ou tard des forces à leurs adversaires. Mais on peut se demander également si les facilités d'émigration vers les États-Unis ne permettent pas aux familles françaises de maintenir la rapidité de leur croissance et de garder ainsi la prépondérance numérique dans le territoire qu'elles occupent. Tant que la culture ne sera comme aujourd'hui qu'une sorte de pillage, et que des procédés moins barbares n'auront pas remplacé le traitement rudimentaire du sol, sans amendement ni engrais, il ne sera point possible de substituer à l'émigration la colonisation à l'intérieur, ou du moins ce changement économique ne s'accomplira qu'avec lenteur, et seulement aux alentours des villes. En certains districts, notamment au nord de Trois-Rivières, on est étonné de voir tant de fermes abandonnées, tant de maisons dont les portes et les fenêtres sont barrées au moyen de planches traversières; les habitants ont émigré en masse vers les États-Unis, quoique le domaine attribué à chaque famille dépasse soixante hectares de terres propres à diverses cultures, à l'élève des bestiaux et de la volaille, et soit traversé par une route carrossable, dans le voisinage d'un large fleuve.

On n'a pas fait encore de recherches anthropologiques qui permettent de dire quelles modifications le climat laurentin et un autre genre de vie, suivi pendant plusieurs générations, ont produites dans l'aspect de la population française. Il est certain qu'elle n'a pas dégénéré. On peut même affirmer qu'elle a gagné en force, en stature, en richesse de sang, et qu'elle offre, toute hygiène égale d'ailleurs, la même résistance aux maladies.

D'après Hingston, des armateurs auraient parfois donné une paye supérieure d'un quart à ceux de leurs matelots qui étaient de naissance canadienne. Le type moyen ne paraît guère avoir changé, et le Montréalais, le Québecquois que l'on rencontre dans les rues de Paris n'a rien dans sa physionomie qui révèle son origine transocéanique; cependant, autant qu'on peut en juger d'après des impressions personnelles, les femmes auraient en général des traits plus réguliers, plus forts, moins fins, moins animés que ceux des Françaises; d'après Vater[1], les enfants américains ont les pommettes plus saillantes, les yeux plus enfoncés que les enfants européens. Le Canadien est naturellement gai, rieur, plaisant, bon camarade et bon voisin, satisfait de la destinée, reprenant facilement le dessus après un malheur[2]. La sociabilité est sa grande vertu, et les maisons se suivent à peu de distance les unes des autres, le long des routes de campagne : tandis que le cultivateur anglais, réservé, presque hostile aux passants, présente de flanc sa cabane et construit la façade du côté de son jardin particulier, le Canadien français tourne franchement sa demeure vers le monde extérieur, et la varande hospitalière, où l'hôte et les visiteurs se balancent sur des chaises mobiles, communique avec la rue par un large escalier[3]. L'habitude de la vie facile, dans une abondance relative, a rendu l'« habitant » canadien plus exigeant que le paysan français. Il se nourrit largement, quoique probablement son labeur soit moins dur en moyenne. Sa femme, ses filles sont vêtues à la mode du jour comme les citadines; chaque ménage a sa voiture, très simplement construite en bois d'érable, mais commode et légère. En arrivant de France au bord du lac Saint-Jean, le voyageur qui traverse un jour de fête quelque village perdu est étonné de trouver autour de l'église les places, les rues, les cours encombrées de voitures légères, « planches » ou « chiennes » en bois élastique.

Vivant au milieu d'Anglo-Saxons, à proximité des Bostoniens ou *Yankees*, les Franco-Canadiens ne sont pas hommes à se laisser facilement duper, et c'est même parmi eux que se recrutent en plus grand nombre les gens de loi. Mais en dehors des affaires de chicane, qui, de part et d'autre, dévorent la substance de la nation, les Canadiens des deux races poursuivent leurs entreprises respectives avec le même succès, les Anglais avec plus d'initiative, les Français avec plus d'ordre et moins de faste.

[1] *Recherches sur la population de l'Amérique.*

[2] « Le Canadien est bon enfant,
Mais va toujours trop sur le sens du vent. »
(Dicton cité par Zacharie Lacasse, *Une Mine.*)

[3] Auguste Bodard, *Notes manuscrites.*

Ceux-ci ont en outre un grand avantage : ils connaissent les deux langues; ils lisent, dit M. Benjamin Sulte, « par-dessus l'épaule de leurs rivaux ». Il n'est pas un Canadien instruit, dans les villes de la province orientale, qui ne parle correctement l'anglais en même temps que sa langue maternelle, et quelques-uns des orateurs les plus éloquents du Parlement d'Ottawa sont de naissance française : ils apportent dans le discours plus de chaleur que leurs collègues anglais, ordonnent mieux leur sujet, groupent leurs arguments avec plus d'habileté, tout en parlant avec la même correction grammaticale et la même pureté d'accent.

On a pu craindre que l'emploi, par les Franco-Canadiens, de deux langues d'un génie différent n'eût pour conséquence inévitable de déformer complètement l'idiome originaire et d'en faire un jargon bâtard d'où les expressions et les tournures anglaises évinceraient peu à peu le restant du vieux langage. Ces craintes ne sont pas tout à fait chimériques et le Français qui respecte sa langue n'est pas moins scandalisé sur les bords du Saint-Laurent que sur ceux de la Seine lorsqu'il entend un cliquetis mal sonnant de mots empruntés à des vocabulaires différents ou même un barbare galimatias qui dérive des deux langues et n'appartient à aucune. Parfois il peut être nécessaire au Canadien d'enchâsser dans son discours un terme anglais offrant une signification spéciale; mais il lui arrive souvent, comme à l'anglomane français, d'employer à tort et à travers des mots étrangers qui, même bien appliqués, ne sont en rien préférables aux vocables du vieux parler maternel. Des auteurs canadiens[1], outrés de cet adultère des langues, aussi honteux pour l'anglais que pour le français, ont exposé avec verve tout ce qu'il a de ridicule et de grossier, et grâce à eux, grâce à l'école, à la littérature et à la solidarité d'origine que les Franco-Canadiens veulent maintenir avec leurs anciens compatriotes d'outre-mer, la langue de la conversation et celle des journaux s'est purifiée. Quant aux Canadiens instruits, leur français reste celui de France, si ce n'est qu'il conserve un riche trésor de mots descriptifs tirés de notre ancien langage. Ces vocables précieux, ils nous les rendent maintenant, car l'union littéraire se fait entre les deux sociétés françaises de l'Ancien et du Nouveau Monde. Dans les campagnes canadiennes, de la Gaspésie aux bords du « Détroit » de Saint-Clair, la langue est la même et l'accent diffère peu : il rappelle à la fois le parler normand, celui des Saintongeois, des Poitevins, même des Berrichons. Le *j* se prononce souvent avec une

[1] Max. Bibaud, *Le mémorial des vicissitudes et des progrès de la langue française au Canada*; — Arthur Buies; — Nap. Legendre; — Benjamin Sulte, etc., etc.

légère aspiration, comme dans la Charente-Inférieure et les Deux-Sèvres[1].

La littérature canadienne, comprenant près de douze cents volumes et le double en brochures, est fort riche pour un peuple qui n'atteignait pas cent mille individus au commencement du siècle; même lorsque les Canadiens étaient quelques milliers à peine et que pas une seule librairie ne s'était encore fondée dans leur pays, ils avaient des poètes élégiaques et satiriques[2]. Les chansons nationales françaises n'avaient pas été oubliées par les colons des rives laurentines, mais on ne les a point transmises intactes de génération en génération. Plusieurs sont tellement modifiées, qu'il n'est pas facile d'en reconnaître l'origine : elles se sont adaptées aux circonstances nouvelles, à une nature différente, à un autre genre de vie, mais l'ancien fond a toujours été renouvelé avec un grand sens poétique. Chaque équipage de bateliers, chaque bande de bûcherons a ses chanteurs, souvent aussi ses improvisateurs et ses poètes, qui mettent en vers joyeux ou graves les divers incidents de leur vie, et qui d'ordinaire, comme les faiseurs de ballades du temps jadis, terminent leur chant en réclamant le mérite de l'avoir rédigé[3]. Parmi ses écrivains, relativement très nombreux, le Canada possède aussi quelques maîtres de la langue, et toute une école d'historiens a fait revivre son passé, d'un intérêt si dramatique. Comparés à leurs compatriotes anglais, les Franco-Canadiens les dépassent certainement par l'importance des travaux historiques et littéraires; mais ils leur sont inférieurs au point de vue des sciences appliquées. L'exploration géologique de la Puissance, si brillamment inaugurée par l'Anglais Logan, est de nos jours poursuivie presque exclusivement par d'autres Anglais, de la Grande-Bretagne ou du Canada, et la plupart de ceux qui les secondent pour les recherches d'histoire naturelle appartiennent à la même nation. Mais parmi les Canadiens des deux races c'est moins aux lettres et aux sciences qu'au journalisme facile de réclame ou de parti et aux intrigues politiques, aux compétitions électorales, que s'adonnent les jeunes gens instruits ou ayant la prétention de l'être.

Les Franco-Canadiens sont en très grande majorité catholiques. En 1765, peu de temps après la conquête du pays par les Anglais, on ne comptait que cinq cents protestants sur une population totale de 69 275 habitants[4]. Une statistique faite de nos jours parmi les habitants de

[1] Eugène Réveillaud, *Histoire du Canada*.
[2] Benjamin Sulte, *la Poésie Franco-Canadienne*.
[3] Ernest Gagnon, *Chansons populaires du Canada*
[4] F. X. Garneau, ouvrage cité.

langue française donnerait des chiffres analogues, et l'on peut admettre d'une manière générale que, dans la province de Québec, le nombre total des catholiques porté sur le recensement correspond à peu près à celui des Franco-Canadiens et des Irlandais[1]. L'influence des prêtres est telle, que ceux d'entre eux, très rares d'ailleurs, qui se convertissent au protestantisme entraînent généralement leurs paroissiens. La nationalité et le culte se confondent dans presque toute l'étendue de la province, et la fête canadienne par excellence, la Saint-Jean-Baptiste, entremêle les cérémonies religieuses et les manifestations civiques; le nom même de « Jean-Baptiste » est employé dans le langage ordinaire comme synonyme de Franco-Canadien. Tous ceux qui se convertissent au protestantisme sont considérés comme abdiquant leur origine en même temps que leur foi. Mal vus par leurs compatriotes, soupçonnés d'avoir cherché la satisfaction de leurs intérêts, ils se trouvent exclus de leur société première, et pour la plupart finissent même par s'expatrier. Quant aux Canadiens libres-penseurs ou indifférents en matière religieuse, ils sont peu nombreux ou du moins ne se groupent pas en cercles distincts, et comme patriotes ils restent strictement à côté des Canadiens catholiques : on pourrait croire que tous les Franco-Canadiens professent une foi naïve non encore ébranlée par les doutes de la philosophie moderne.

Le clergé canadien de langue française est généralement désigné par les patriotes laurentins comme le défenseur par excellence de la nationalité. On peut se demander pourtant s'il n'a pas suivi le mouvement au lieu de le précéder. Dans toutes les grandes circonstances où les intérêts majeurs du gouvernement anglais étaient en jeu, le haut clergé du Canada a fait preuve du « loyalisme » le plus dévoué. Souvent aussi, dans les paroisses à population mixte où les Irlandais et les Français sont en désaccord pour le choix d'un pasteur, les vœux des Irlandais l'emportent et l'anglais devient la langue religieuse officielle. A peu d'exceptions près, le clergé canadien se plaît à témoigner de son éloignement pour la France moderne, le « pays de la Révolution ». C'est la France du « grand siècle » qu'il aime à célébrer; son drapeau serait encore le drapeau blanc fleurdelisé, celui qu'arboraient les métis français quand ils s'insurgèrent dans le Manitoba[2]. Cependant c'est bien à la France moderne que, par un instinct secret, aime à se

[1] Catholiques de la province de Québec en 1881 : 1 170 718.
Français : 1 075 130; Irlandais : 125 749.
Proportion des protestants dans la province de Québec : en 1851, 16 sur 100; en 1881, 13,8 sur 100.

[2] H. de Lamothe, *Cinq mois chez les Français d'Amérique*.

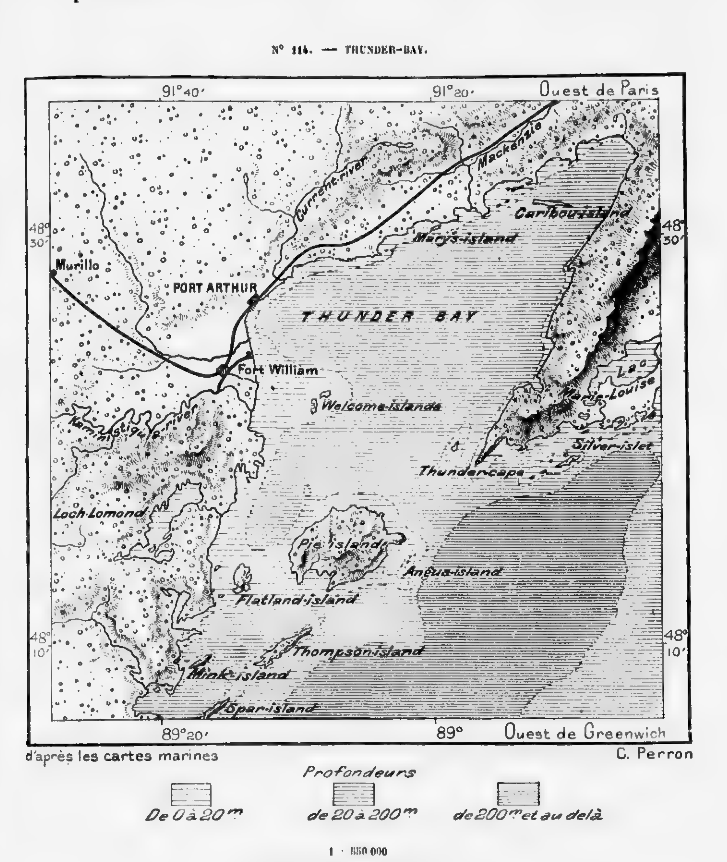
rattacher la population des bords du Saint-Laurent. Lors des grandes fêtes nationales, quand tous les édifices privés et publics s'ornent de drapeaux, de banderoles, de guirlandes, de branches d'érable, il est facile de voir de quel côté se portent les sympathies populaires. Les couleurs britanniques flottent sur les palais du gouvernement, les tribunaux, les églises; quelques drapeaux américains, un plus grand nombre d'étendards aux armes papales sont arborés çà et là; mais, à en juger par l'aspect général des rues, le pavillon national des Canadiens est bien celui de la France actuelle. En 1870, les volontaires canadiens accoururent en grand nombre pour prendre part à la défense du sol français.

La population presque tout entière du bassin laurentin se presse dans l'espace semi-insulaire compris entre les lacs Huron, Erie, Ontario et sur les bords de l'Ottawa et du Saint-Laurent jusqu'à Québec : en dehors de ces régions, les habitants sont très clairsemés, et rares les villes d'attente. Du côté de l'ouest notamment, la province d'Ontario est presque déserte. Dans cette direction, la circonscription administrative s'étend bien au delà des limites naturelles du versant laurentin. Les postes d'avant-garde sur les frontières du Manitoba sont déjà dans le bassin du lac Winnipeg, et, par une bizarre contradiction, le chef-lieu de ce district est la ville de Keewatin, ancienne capitale du district de même nom qui va se perdre au loin dans les solitudes du nord et qui n'appartient pas à la juridiction d'Ontario. Keewatin, bien nommée « Vent du Nord », était appelée autrefois Portage du Rat par les voyageurs canadiens : elle est située sur le chemin de fer du Pacifique, à l'endroit où le puissant fleuve Winnipeg s'échappe du lac des Bois; des canaux qui se ramifient autour de nombreux îlots lui ont valu le surnom de « Venise du Nord ».

La voie ferrée transcontinentale du Canada possède deux escales sur le lac Supérieur, deux villes naissantes, destinées peut-être à se fondre en une seule, car elles sont voisines et leurs progrès sont rapides. Fort-William, bâtie sur la rive occidentale de Thunder-bay, à la bouche de la Kaministiquia, n'était, avant la construction du chemin de fer, qu'un poste fortifié de la compagnie de Hudson; Port-Arthur ou Arthur-landing, situé à 9 kilomètres et demi plus au nord, sur une anse plus profonde, ne formait qu'un groupe de baraques près d'un débarcadère. Maintenant les deux villes ont des greniers à blé, des élévateurs, des entrepôts, et des bateaux à vapeur vont et viennent entre les cités jumelles et les villes américaines, Duluth, Milwaukee, Chicago. Port-Arthur, qui dépasse sa voisine en po-

pulation et en commerce, est, sur la ligne du chemin de fer, le plus grand centre urbain entre Winnipeg et Ottawa; ses habitants l'appellent avec complaisance la « future Chicago » du Canada[1]. Vers la pointe du cap

N° 114. — THUNDER-BAY.



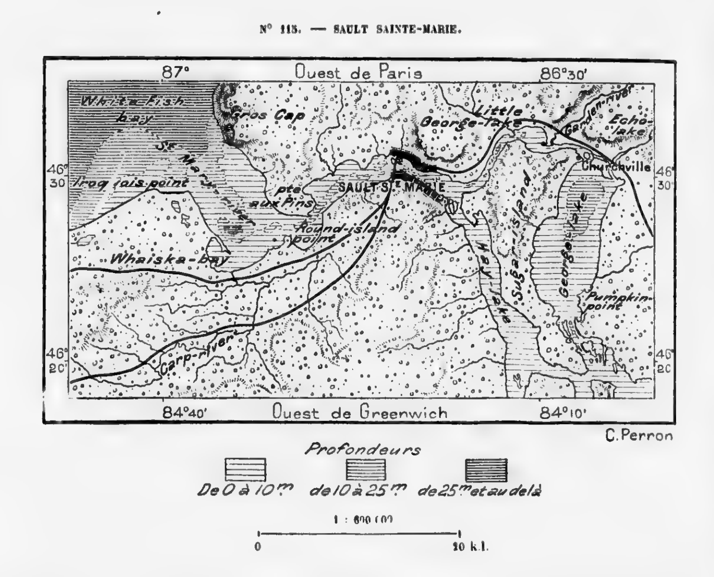

Thunder se trouve un rocher dioritique de faible étendue, Silver-islet, ou « îlot d'Argent », devenu fameux dans l'histoire minière du Canada. La précieuse veine argentifère fut découverte en 1868, et pendant dix années, de 1870 à 1879, elle a fourni pour une valeur de 15 800 000

[1] Mouvement de la navigation de Port-Arthur avec les États-Unis pendant l'année fiscale 1887-88 : 804 navires, jaugeant 538 174 tonnes.

francs. Depuis, d'autres mines très productives, entre autres celle de Badger, ont été reconnues dans le district de Thunder-bay. Des moulins, des bocards, des scieries, appartenant à des industriels américains, s'élèvent au-dessous des grandes chutes de Kakabeka, le « Niagara » de l'Ouest canadien.

La province d'Ontario n'a pas encore sur la rive du lac Supérieur d'autres villes que les cités jumelles. L'ancien poste de Sainte-Marie, autour duquel venaient se grouper les Indiens Saulteux, se transforme

N° 115. — SAULT SAINTE-MARIE.




graduellement en ville, et deviendra certainement l'une des métropoles du continent. Le village canadien est situé au bord des rapides qui emportent le trop-plein du lac, en face de la ville américaine du Sault, et les deux localités portent le même nom[1]. Sault Sainte-Marie est une grande escale de navigation, grâce au canal creusé depuis 1855 sur la rive américaine et livrant passage chaque année à des bateaux chargés d'environ 6 millions de tonnes[2]. Les ingénieurs canadiens travaillent à l'établissement, sur un îlot de la rive britannique, d'un second canal, plus large et plus

[1] Alfred Garneau, *Notes manuscrites.*

[2] Part de la batellerie canadienne sur le canal du Sault pendant l'année fiscale 1887-88 : 526 bâtiments, jaugeant 303 384 tonnes.

profond, qui dispensera les Canadiens de faire passer leurs denrées en transit par les écluses de l'autre rive et qui donnera la force motrice à leurs usines. Le « Sault » est aussi une gare internationale de premier ordre sur le chemin de fer de Saint-Paul et Minneapolis à Montréal, si important pour le transport des céréales et des farines.

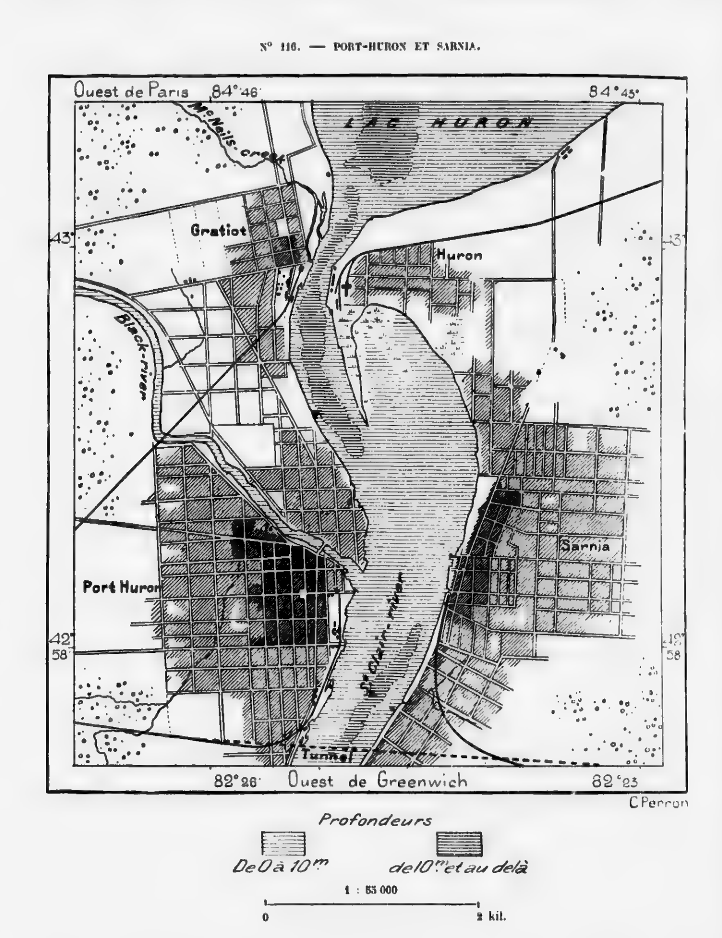
Une autre ville a été fondée par la Compagnie du Pacifique en prévision du trafic futur que le peuplement et la mise en culture de la contrée développeront dans la région des lacs : c'est Algoma-mills, ainsi nommée d'après le vaste territoire environnant, aux limites indécises, l'Algoma ou « Pays des Algonquins »; un port profond et bien abrité sur le North-channel, dans une position centrale pour la convergence des lignes de navigation sur les quatre lacs, Supérieur, Michigan, Huron et baie Georgienne, a décidé le choix. Jusqu'à l'année 1870, la grande île Manitoulin, qui se trouve en face, fut un domaine réservé aux Ottawa et aux Saulteux; mais les colons blancs en ont forcé l'entrée, et maintenant ils sont de beaucoup les plus nombreux, et des villages se sont fondés à la bouche de la rivière Française et sur les criques du littoral. Quelques autres ports, dont l'avenir dépend des progrès de la colonisation dans l'intérieur, se succèdent à l'est et au sud-est sur les rivages de la baie. Parry-sound est le havre d'où s'exportent les denrées du district de Muskoka, colonisé en partie par des Indiens immigrés de l'est. Penetanguishene, en algonquin les « Sables mouvants », et Collingwood, vers l'extrémité méridionale de la baie, sont les ports les plus rapprochés de Barrie, d'Orillia et des bords charmants du lac Simcoe : près de là, dans l'ancien territoire de la « Nation du Tabac », se trouvent les colonies franco-canadiennes de Nottawasaga, peuplées par les descendants de trappeurs venus au siècle dernier; Penetanguishene est la ville « française » des bords de la baie Georgienne. Une colonie de Russes mennonites s'est aussi installée dans le voisinage.

Le port canadien le plus fréquenté du lac Huron est Owen-sound, uni à Sydenham, qui s'ouvre à l'extrémité d'un golfe en entonnoir, vers la racine de la péninsule Indienne : c'est le meilleur havre de la baie Georgienne et du lac Huron; les plus grands navires peuvent accoster ses jetées. Grâce aux voies ferrées, Owen-sound est devenu le port de Toronto sur le lac Huron pour toutes les denrées venues des régions du Nord-Ouest. Quant aux escales canadiennes qui bordent le littoral à peine découpé du lac Huron proprement dit, Southampton, Port-Elgin, Kincardine, Goderich, elles n'ont pas grande profondeur et n'offrent qu'un abri précaire. Six bancs de sel gemme rencontrés par la sonde à 300 mètres au-desssous du sol, dans le voisinage de Kincardine et de Goderich, ali-

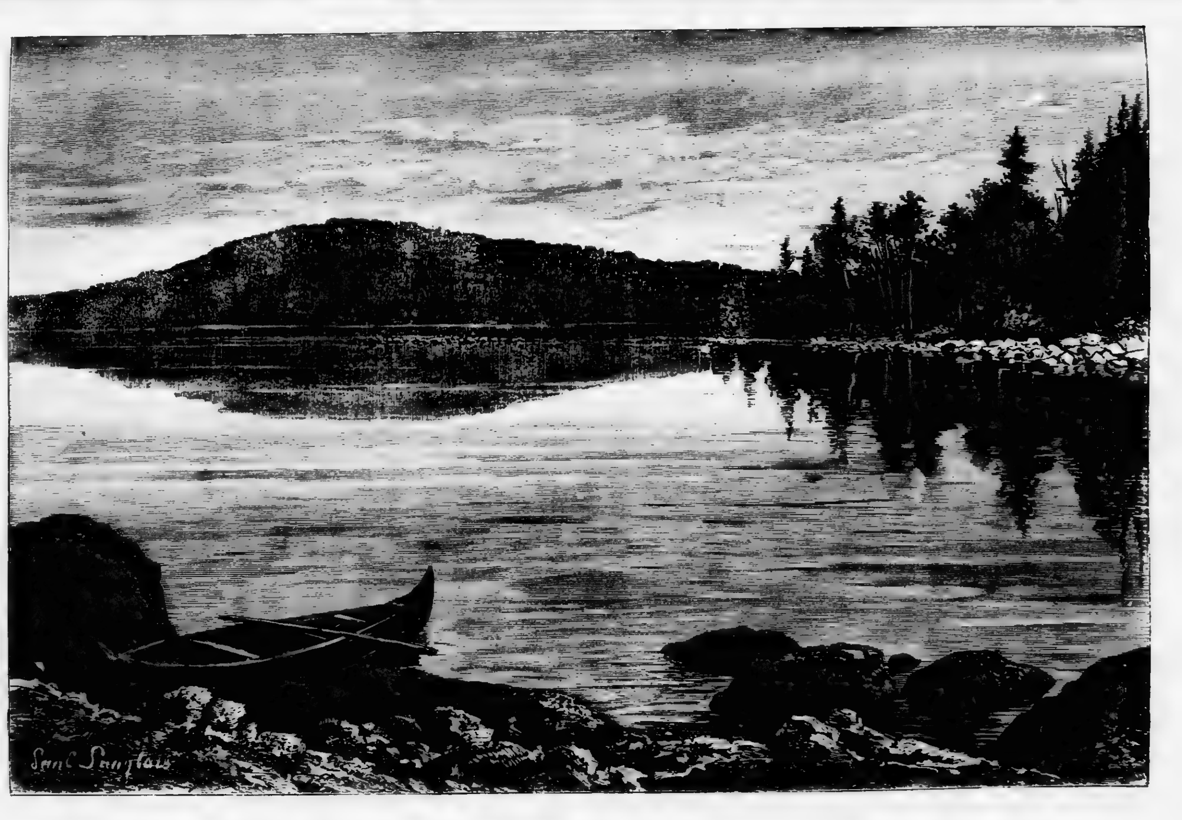
mentent une vingtaine de fabriques : leur épaisseur totale est d'environ 40 mètres.

Sarnia, située sur la rive orientale de la rivière Saint-Clair, à la sortie

N° 116. — PORT-HURON ET SARNIA.

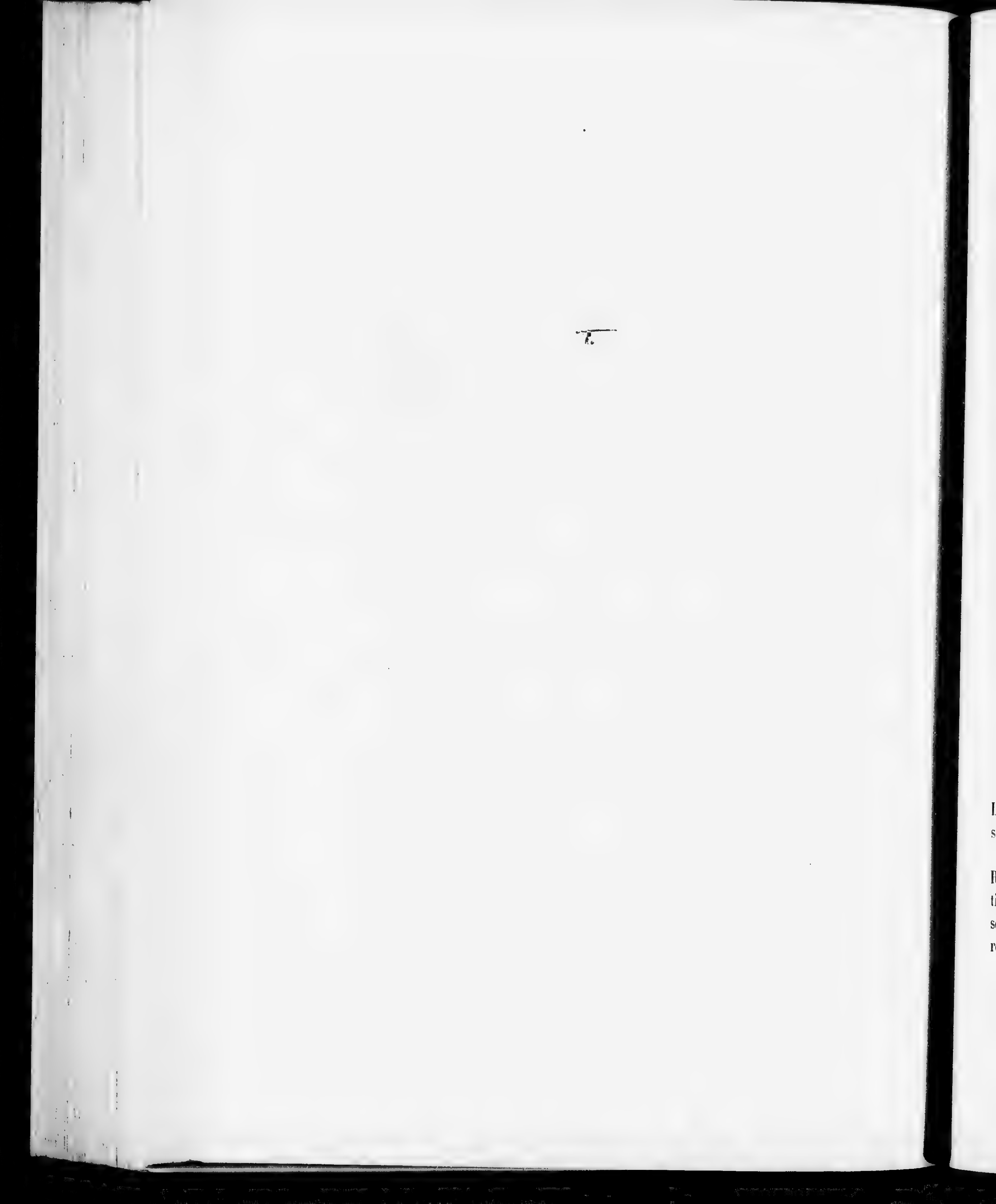



du lac Huron, ne forme en réalité qu'une seule ville avec la cité américaine de Port-Huron, bâtie sur la rive opposée : des bacs à vapeur unissent les réseaux de voies ferrées qui convergent vers les deux villes, et un souterrain de 1814 mètres, dont 704 au-dessous du fleuve, s'ouvrira en 1891; il passe à 25 mètres de profondeur dans les argiles du lit fluvial. A l'exception de Wallaceburg, qui se trouve sur un bayou latéral du lac Saint-Clair,



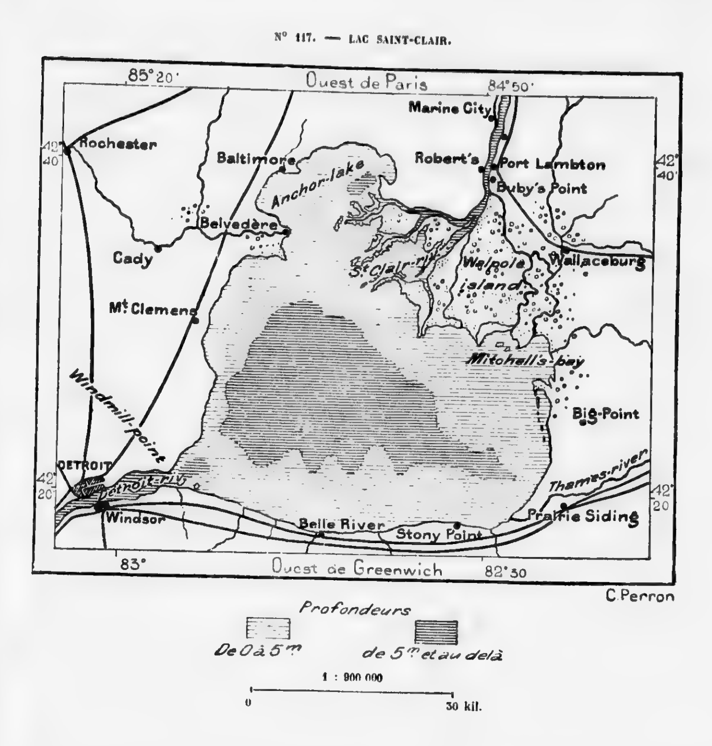
LAC HURON — VUE PRISE PRÈS DE LA RIVIÈRE FRANÇAISE.

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.



toutes les autres villes, tous les villages qui se suivent sur les bords de la rivière Saint-Clair sont doubles. Ainsi la grande cité de Detroit, la métropole de l'État de Michigan, se complète sur la rive canadienne par Windsor, le chef-lieu du comté d'Essex et la ville de l'Ontario occidental où les habitants d'origine française soutiennent le mieux la lutte contre les Anglo-Saxons, Canadiens ou Américains, qui les entourent de toutes parts.

N° 117. — LAC SAINT-CLAIR.




Le comté d'Essex, situé à l'extrémité méridionale de la province péninsulaire de l'Ontario, est un pays de vignobles[1].

Un des affluents du lac Saint-Clair, la Big Bear-river ou « Grande Rivière de l'Ours », traverse une contrée fort riche et qui grandit en activité industrielle, surtout depuis que les sources de pétrole des États-Unis se sont appauvries par une exploitation à outrance. Le bassin du Big-Bear recouvre aussi des lacs de pétrole, sur lesquels on creuse des puits d'ex-

[1] Aug. Bodard, *Notes manuscrites.*

traction : c'est autour de Petrolia que se pressent les machines à pomper, les étangs d'huile et les usines. Outre ses richesses minières, le bassin de l'Ours a de grandes ressources agricoles, mais il le cède à cet égard à la vallée de la Thames ou Tamise, — la Tranche ou la Tranchée des anciens Canadiens français, — qui débouche aussi dans le lac Saint-Clair et dont le cours suit un ancien littoral du lac Erie. Par une association d'idées très naturelle, on a choisi des noms de villes anglaises pour les bords de la Tamise canadienne et de son affluent l'Avon. Stratford, Woodstock sont des centres importants de cette région, London en est la capitale et prend son nom au sérieux : ses édifices, ses rues, ses carrés ont été nommés d'après les monuments et les quartiers correspondants de la m de anglaise : un des gouverneurs du Canada voulut en faire la capitale de la colonie. London ne mérite plus le surnom de Forest-city qu'elle se donna lors de sa fondation; les bois ont reculé. Entourée de jardins et de champs, les mieux cultivés de la province d'Ontario, elle s'enorgueillit de son activité industrielle et possède des écoles très fréquentées. En outre, c'est une ville de bains, grâce à des eaux sulfureuses très efficaces; un des bourgs voisins, Ingersoll, est le centre de la fabrication des fromages dans l'Ontario.

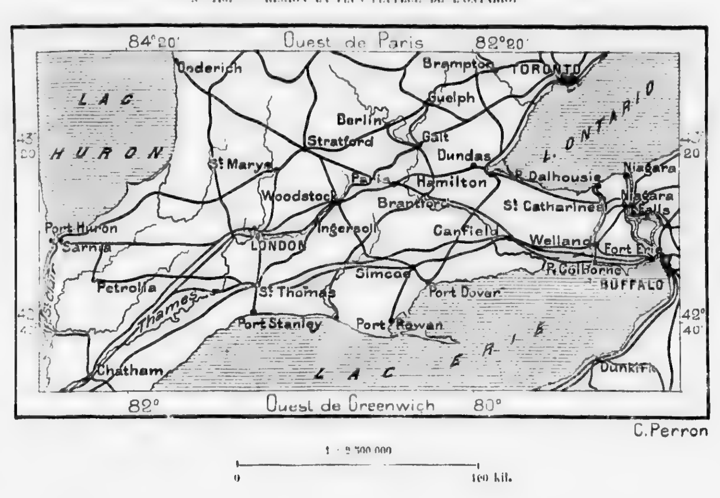
London se rattache au lac Erie par la ville prospère de Saint-Thomas, autre centre de chemins de fer où se trouvent de grands ateliers de construction et de réparation. Port-Stanley, sur une crique de l'Erie, est l'entrepôt de navigation pour London et Saint-Thomas. Au sud-ouest, les terres alluviales que parcourt la Tamise avant d'entrer ns le lac Saint-Clair, et qui furent aussi des fonds lacustres, ont 'é le nom de « Jardin de l'Ontario ». Chatham, le marché central, fait quelque commerce avec la ville américaine de Detroit par des barques d'un faible tirant d'eau : c'est à Chatham et à Windsor qu'à l'époque où les esclaves s'enfuyaient des États-Unis par le « chemin de fer souterrain », c'est-à-dire avec l'appui secret des abolitionnistes, que l'on établit le plus grand nombre de fugitifs. Chatham en a 2000, près du quart de sa population totale; à Windsor, ils sont 1500, autant que les Canadiens français[1].

[1] Ports canadiens du lac Huron et de la rivière Saint-Clair où le mouvement de la navigation a dépassé 100 000 tonnes pendant l'année fiscale 1887-88 :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Penetanguishene | 852 | navires, | jaugeant | 219 086 | tonnes. |
| Collingwood | 578 | » | » | 265 047 | » |
| Owen-sound | 1 260 | » | » | 661 467 | » |
| Kincardine | 228 | » | » | 109 092 | » |
| Sarnia | 2 517 | » | » | 906 096 | » |
| Wallaceburg | 2 091 | » | » | 150 206 | » |
| Windsor | 4 089 | » | » | 500 977 | » |

Le bassin de la Grand River, qui s'incline du nord au sud, dans la partie orientale de la péninsule d'entre-lacs, rivalise avec la vallée de la Tamise pour la densité de la population. Dans la partie haute de cette « Grande Rivière » se trouve la colonie la plus considérable d'Allemands établie au Canada : elle est composée surtout de communautés mennonites et luthériennes qui se sont groupées à Berlin, la capitale du district, et en d'autres villes aux noms allemands, Hamburg, Strassburg. Ces colonies ont fondé des écoles allemandes pour leurs enfants, cependant la langue prédominante de la contrée est l'anglais comme dans le reste

N° 118. — RÉGION LA PLUS PEUPLÉE DE L'ONTARIO.




1 : 2 500 000

0 — 100 kil.

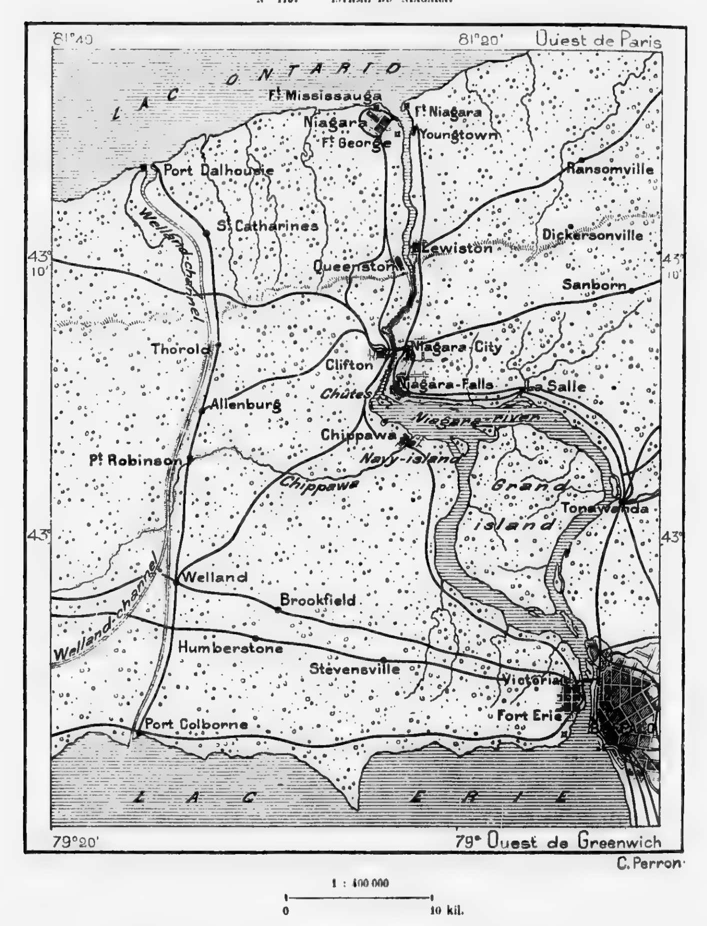
de l'Ontario. La ville la plus considérable du haut bassin de la Grand River, Guelph, est entièrement anglaise, de même que Galt, située plus au sud. Quant à Brantford, ainsi nommée en l'honneur de Brant, fameux chef des Iroquois, elle est anglo-saxonne, sinon par l'origine de ses habitants, du moins par les langues et les mœurs : les Iroquois de la contrée, groupés autour de la salle de conseil des « Six Nations », dans le bourg de Tuscarora, sont les plus loyaux sujets de la couronne britannique : une de leurs écoles, le Mohawk-institute, est un établissement modèle, tel que les blancs en possèdent peu. Entre les deux villes de Galt et de Brantford se trouve, mais non en terre de colonisation française, la seule ville de Paris que possède le Canada. C'est aux gisements de gypse des environs (*plaster of Paris*) qu'elle doit son nom : par une remarquable coïncidence, les « arti-

cles de Paris » qu'y fabriquent des ouvriers habiles, sont ceux qui rappellent le mieux les produits de l'industrie parisienne.

A l'est de la péninsule, le district riverain du Niagara, traversé par le



N° 119. — ISTHME DU NIAGARA.




1 : 400 000

0 — 10 kil.

canal de Welland qui réunit les lignes de navigation des lacs Erie et Ontario, est celui dont les villes sont le mieux connues, grâce à l'affluence des étrangers qui viennent contempler la cataracte. A l'entrée méridionale du Niagara, Fort-Erie fait face à Buffalo, la cité américaine; plus loin, Victoria répond au faubourg devant lequel on a jeté le viaduc du chemin

de fer. En aval de la chute, la rive canadienne a aussi son village, uni à la ville de Niagara-falls par la travée, longue de 386 mètres, du fameux « pont suspendu » ; Clifton, à 3 kilomètres plus loin, se rattache également à la rive opposée par un pont international, moins long, mais plus haut que celui de Niagara-falls ; Queenston, au bord de l'escarpement d'où plongeait autrefois le Niagara, regarde Lewiston l'Américaine ; enfin, à l'embouchure du fleuve, Niagara n'est séparée de Youngstown que par le courant : c'est l'une des villes les plus anciennes de l'Ontario. Fondée au dernier siècle, sous le nom de Newark par des « loyalistes » réfugiés des États américains rebelles, elle fut la première capitale de l'Ontario, et les forts qui se dressent sur les deux rives rappellent deux faits de guerre : elle eut jadis une certaine importance commerciale, comme les autres villes riveraines du Niagara, mais le trafic s'est porté plus à l'ouest, sur le canal de Welland, également bordé de villes et de villages, depuis Port-Colborne, la bouche ouverte sur l'Erie, jusqu'à Port-Dalhousie, sur l'Ontario. La ville principale que traverse la voie de navigation est Saint-Catherine's, centre d'usines et d'entrepôts, vers lequel convergent plusieurs voies ferrées ; mais elle est basse et peu saine[1].

Une cité populeuse, Hamilton, la troisième de la province par le nombre d'habitants, occupe une situation des plus heureuses, près de l'angle occidental du lac Ontario, sur un canal qui l'unit à la baie de Burlington, et dans un cirque limité à l'ouest par l'escarpement silurien que, plus à l'est, ont coupé les eaux du Niagara. Les habitants de Hamilton donnent à cette haute berge le nom de *Mountain* : c'est la « Montagne » par excellence. Un canal la traverse pour réunir la baie de Hamilton à Dundas et aux affluents du lac Huron. La « Cité Ambitieuse » s'agrandit rapidement ; mais, quoique ayant sur Toronto l'avantage géographique d'être à l'extrémité de la voie naturelle qui mène de l'Ontario au Huron, elle a été singulièrement distancée par sa voisine de l'est, qui possède un faisceau beaucoup plus riche de chemins de fer rayonnant dans tous les sens.

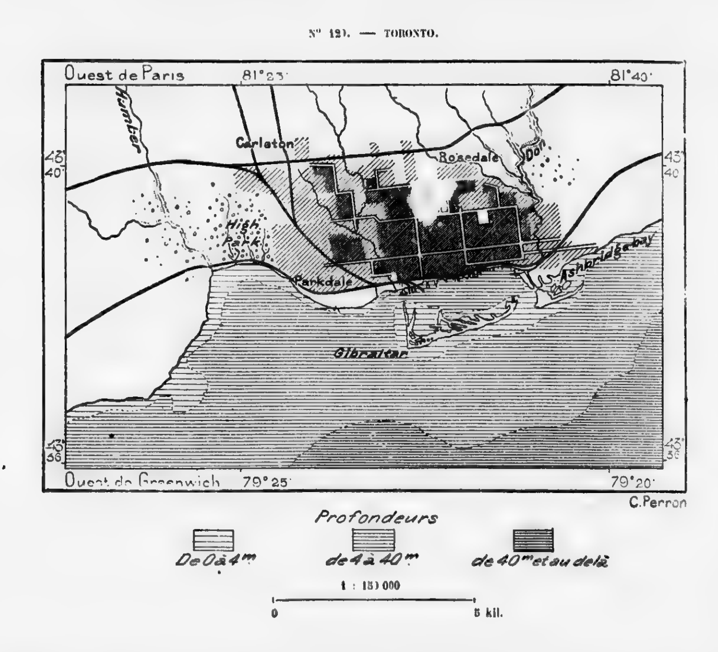
Toronto, la capitale de la province d'Ontario et la « Cité Reine de l'Ouest », est située au bord du lac sur un terrain sablonneux qui se relève en pente douce vers le nord entre deux rivières, Don à l'est, et Humber à l'ouest. La ville est très régulièrement construite et presque toutes

[1] Ports canadiens du lac Erie, du canal de Welland et du Niagara qui ont eu un mouvement de navigation supérieur à 100 000 tonnes, pendant l'année fiscale 1887-88 :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Port-Colborne . . . . . . . . . | 679 | navires, | jaugeant | 195 594 | tonnes. |
| Fort Erie. . . . . . . . . . . . | 1 678 | » | » | 120 126 | » |
| Saint-Catherine's. . . . . . . . | 958 | » | » | 458 150 | » |
| Niagara. . . . . . . . . . . . . | 1 380 | » | » | 553 224 | » |

les rues, se coupant à angle droit, sont perpendiculaires ou parallèles au lac; mais l'ensemble des constructions est monotone et banal. La vue du lac est cachée par une langue de sable, à peine boisée, qui entoure le port en hémicycle et qui s'ouvre seulement à l'ouest par un chenal d'environ 4 mètres en profondeur; en outre, le rivage du port est recouvert de cales et de hangars, et les quais ont été presque entièrement accaparés par une compagnie de chemin de fer, qui emprisonne la ville dans son réseau de voies. Il ne semble pas au premier abord que Toronto ait de grands avan-

N° 121. — TORONTO.




tages naturels : elle n'a point de fleuve navigable, et son port est inaccessible aux navires d'un fort tirant d'eau; mais elle occupe une situation centrale relativement aux terrains fertiles de la province d'Ontario, et se trouve précisément en face de la voie qu'ouvre le Niagara vers le lac Érié et les États-Unis : de tout temps les Indiens du nord venaient y tenir leur marché de pelleteries, et c'est pour les contenir et prélever un bénéfice sur ces denrées que les Français avaient, en 1749, bâti le fort Rouillé, à l'embouchure de la rivière désignée maintenant sous le nom de Humber.

Ce fort était abandonné quand la ville actuelle fut fondée, en 1794 : on lui donna d'abord le nom d'York ou Little York, qui lui resta officielle-

ment jusqu'en l'année 1834. L'appellation de Toronto, qui finit par prévaloir et qui signifie « Arbres sur l'Eau[1] », ne s'appliquait d'abord qu'à la flèche sablonneuse rejetée par les vagues au devant du port; puis elle fut attribuée à l'ensemble du district jusqu'au lac Simcoe et à la baie de Georgie[2]. Le rang de capitale donné à la ville naissante ajouta singulièrement à ses avantages naturels, et la construction des chemins de fer, qui ont leur point de convergence en cet endroit de la côte, a, pour ainsi dire, précipité ses destinées. Les progrès de Toronto ont été d'une étonnante rapidité, si bien que la jeune cité de l'Ontario, n'ayant pas même encore cent ans d'existence, espère égaler ou distancer Montréal avant la fin du siècle[3]. Il est vrai que cette dernière cité a l'immense avantage d'être en communication directe avec la mer et de commander les grandes lignes de trafic à l'intérieur du continent; mais Toronto a, de plus que sa rivale, une population relativement dense autour de son marché; elle jouit aussi d'un meilleur climat, et le sol, très perméable, en est moins impur; les rues sont plus larges, mieux ombragées; la mortalité y est beaucoup moins élevée en moyenne[4]. Peut-être faut-il considérer également comme un avantage pour Toronto l'unité ethnique de sa population. Ses résidents, presque tous de langue anglaise, ne sont pas troublés par les rivalités intestines et tracassières qui détournent de l'œuvre commune. Si Toronto est encore inférieure à Montréal par son commerce[5], elle l'emporte par l'activité littéraire et scientifique : ses journaux, mieux rédigés, ont plus de lecteurs; on y publie beaucoup plus d'ouvrages, et l'on travaille davantage dans ses hautes écoles. L'université, fondée en 1827, est le principal établissement d'instruction que possède le Canada; plusieurs bibliothèques s'ouvrent au public, et les écoles sont parmi les beaux monuments de la cité. Des parcs nombreux, dans la ville et aux alentours, contribuent



[1] Cuoq, *Lexique de la langue iroquoise.*

[2] S. E. Dawson, *Handbook for the Dominion of Canada.*

[3] Population de Toronto à diverses époques :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1813 | 900 hab. | 1850 | 25 000 hab. |
| 1834 | 9 254 » | 1881 | 86 415 » |

1889 : 178 000 habitants avec les faubourgs.

[4] Mortalité moyenne à Montréal et à Toronto pendant les années 1882 à 1887 :

| | |
|---|---|
| Montréal | 27,91 sur 1 000 |
| Toronto | 21,45 » |

[5] Mouvement des échanges à Toronto en 1887-88 : 122 742 800 francs.

Mouvement de la navigation dans le port pendant l'année fiscale 1887-88 :

| | | |
|---|---|---|
| Avec les États-Unis | 1 252 navires, jaugeant | 277 441 tonnes. |
| Avec d'autres ports du Canada | 3 541 » » | 720 525 » |
| Ensemble | 4 793 navires, jaugeant | 997 966 tonnes. |

à l'assainissement matériel, et c'est dans leur voisinage, ou même à l'ombre de leurs bois, que se trouvent la plupart des établissements scolaires.

A l'est se succèdent quelques petits ports : Whitby, Oshawa[1], la manufacturière, la gracieuse Port-Hope, entourée de chantiers, Cobourg, ville aux belles résidences, aux vastes parcs, aux larges rues ombragées : c'est aussi un centre universitaire, dont les facultés se complètent par une académie de médecine fondée à Montréal par l'Église wesleyenne. Au delà, Belleville, qui possède une grande école portant le titre d'université, est située à l'embouchure de la rivière Moira, sur la sinueuse baie de Quinté. Son port communique de deux côtés avec le lac Ontario : à l'est, par un chenal naturel qui serpente entre les terres et qui envoie ses ramifications vers les deux villes industrielles de Deseronto et de Napanee; à l'ouest, par un canal sans écluses, mais de 3 mètres 60 seulement en profondeur, creusé à travers le pédoncule de la presqu'île Prince-Edward, près de l'importante ville de Trenton, où se trouve la principale papeterie de la Puissance. Au nord-ouest de Belleville, la cité prospère de Peterboro est située au milieu d'un labyrinthe de lacs dont l'écoulement va rejoindre aussi la baie de Quinté, l'ancienne Kintsio. L'Otonabee, aux bords de laquelle s'est bâtie Peterboro, porte les eaux du Stony-lake au Rise-lake par une succession de rapides et de cascades qui font mouvoir les roues d'usines nombreuses. De même que sa voisine Lindsay, située plus à l'ouest, Peterboro est une des gares de convergence pour les chemins de fer de l'Ontario : on espère en faire aussi le centre des canaux navigables qui rattacheront les divers ports du lac Ontario et du lac Huron. On projette aussi la construction d'un chemin de fer porte-bateaux entre les deux lacs.

A l'extrémité orientale du lac Ontario, Kingston est devenue récemment un centre de commerce actif : c'est la principale escale de navigation entre Toronto et Montréal. Dès l'année 1673, les Français avaient compris la valeur de ce point stratégique et 400 hommes y avaient dressé une forteresse, nommée Cataraqui ou Cataracoui, d'après la rivière qui se jette en cet endroit dans le Saint-Laurent. Mais ce poste avancé était comme perdu au milieu du pays iroquois et sa garnison ne put s'y maintenir. Frontenac dut le reconstruire en 1695. Depuis cette époque le fort Frontenac, dont le nom a été changé en celui, plus banal, de Kingston, est resté la principale ville militaire du haut Canada : on y rassembla des troupes, on y construisit des flottes. Maintenant encore elle est fortifiée, armée de batteries, et la confédération y entretient un collège militaire

[1] En algonquin, le « Portage ».

pour le recrutement de l'état-major et du génie : cette école a même rang parmi les établissements britanniques, puisque ses meilleurs élèves reçoivent des commissions dans l'armée de la mère patrie. Kingston fut la capitale du haut Canada avant Toronto, et même durant trois années, de 1841 à 1844, pendant la période de lutte ouverte entre le gouvernement anglais et ses sujets franco-canadiens, elle servit de chef-lieu à la Confédération : dans la province de l'Ontario, elle est, avec Niagara, la seule ville fortifiée. Actuellement elle n'a d'importanc que par son école militaire, son « université » presbytérienne et ses écoles de médecine, enfin par son commerce de bois et de céréales. Une étroite coupure dans un seuil rocheux met en communication les lacs drainés par le Cataraqui avec ceux d'où s'épanche le Rideau, et rattache ainsi Kingston à Ottawa, la capitale de la Puissance. Cette voie sinueuse, serpentant de lac en lac, est ce qu'on appelle le canal du Rideau.

Encore sur le lac Ontario, Kingston se trouve déjà sur le Saint-Laurent, dont le courant se divise en mille canaux entre les Mille Iles. Le village de Gananoque, sur la rive gauche du fleuve, est perdu dans ce dédale; mais la commerçante Brockville, qui forme une seule cité avec Morristown l'américaine, située sur la rive opposée, se trouve à l'un des « étroits », où toutes les eaux se resserrent en un seul canal; le beurre de Brockville est renommé. Plus loin vient Prescott, que l'on peut considérer comme un simple faubourg de l'américaine Ogdensburg, le principal port laurentin de l'État de New-York, mais dans une contrée partiellement colonisée par des « Canadiens » : Ogdensburg fut jadis le fort Présentation des Français. Puis le bourg manufacturier de Cornwall se montre en aval du Long Sault, redoutable succession de rapides que contourne au nord un canal de 18 kilomètres de longueur, toujours employé à la montée[1] : on travaille actuellement à lui donner une profondeur constante de 4 à 5 mètres. En aval de Cornwall, les deux rives du Saint-Laurent appartiennent

[1] Ports canadiens du lac Ontario et du Saint-Laurent, entre Toronto et le confluent de l'Ottawa, dont la navigation a dépassé 100 000 tonnes, pendant l'année fiscale 1887-88 :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Port-Hope. . . . . | 925 | navires, | jaugeant | 505 412 | tonnes. |
| Cobourg. . . . . . | 396 | » | » | 230 900 | » |
| Trenton. . . . . . | 1 341 | » | » | 147 721 | » |
| Belleville . . . . . | 1 555 | » | » | 166 446 | » |
| Deseronto. . . . . | 1 007 | » | » | 118 520 | » |
| Kingston . . . . . | 4 929 | » | » | 1 168 945 | » |
| Gananoque . . . . | 641 | » | » | 111 178 | » |
| Brockville. . . . . | 1 796 | » | » | 679 469 | » |
| Prescott. . . . . . | 1 251 | » | » | 400 883 | » |
| Cornwall. . . . . | 662 | » | » | 132 094 | » |

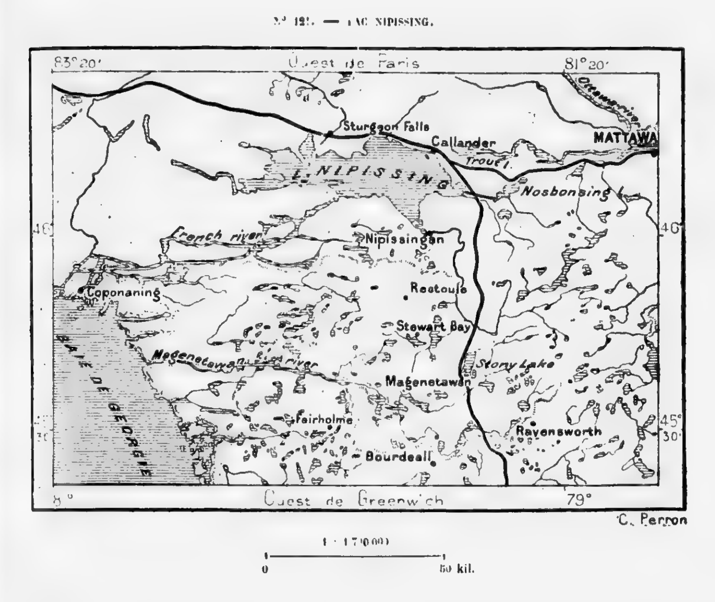
à la province de Québec, et la frontière américaine, qui pénètre dans l'intérieur des terres, coupe en deux le bourg de Saint-Régis, peuplé d'Iroquois policés. Bientôt après, le cours d'eau se ramifie en plusieurs bras autour de la Grande Ile et de tout un archipel d'îlots qui sert de point d'appui aux piles d'un viaduc jeté d'une rive à l'autre, de Coteau-landing à Valley-field : sur ce pont de 2800 mètres, le troisième qu'on aura jeté sur le Saint-Laurent, passe la voie ferrée directe d'Ottawa à New-York. Après la Grande Ile on n'a plus qu'à franchir un détroit entre deux pointes boisées, et l'on pénètre dans le vaste lac formé par le confluent du Saint-Laurent et de l'Ottawa.

Cette puissante rivière naît trop au nord par delà les hauteurs des terres pour que la partie septentrionale de son bassin puisse renfermer des groupes d'habitations de quelque importance. Presque toute cette immense étendue n'est que rochers et forêts. Actuellement les colons d'origine européenne n'ont pas dépassé au nord les rives du lac Temiscaming, et même cette colonie naissante est pour ainsi dire dans le vide, à un jour de navigation et de transport par voie de terre au nord de Mattawa, son marché d'approvisionnements. Cette ville, dont le nom algonquin signifie « confluent, déversoir »[1], est bien située sur la rive droite de l'Ottawa et de son affluent le Mattawan, dans une contrée de gisements aurifères. Récemment encore, ce n'était qu'un humble poste de la Compagnie de Hudson; maintenant elle a pris de l'activité comme centre de répartition dans la partie septentrionale de la province d'Ontario : c'est l'une des stations maîtresses du chemin de fer transcontinental; mais elle présente encore une humble apparence avec ses maisonnettes basses, éparses entre des rochers arrondis qui donnent à la plaine l'aspect d'un cimetière de géants. Les « cages » de bois qui descendent du haut Ottawa et celles qui viennent de Mattawan se réunissent près de la ville et sont partiellement débitées dans ses scieries. En outre, un spéculateur a réussi à faire de Mattawa l'entrepôt des bois du lac Nipissing et de la baie Georgienne, en dépit des versants et de l'écoulement des eaux. Une machine à vapeur, placée sur une colline dominant la baie orientale du Nipissing, élève les billots par une chaîne sans fin et les redescend dans un autre lac, tributaire du Mattawan[2]. Au sud et au sud-est du Nipissing, le gouvernement possède encore de quatre à cinq millions d'hectares de terrains naguère inhabités, mais dont une partie considérable, autour de vasques la-

[1] Lacombe, Em. Petitot, ouvrages cités.
[2] Stewart Thayne, *Notes manuscrites.*

custres, peut être cultivée. Ces terres sont concédées gratuitement par lots de 40 hectares à tous les colons qui s'engagent à y construire une maisonnette et faire acte de culture et de résidence. La colonisation de cette contrée, jadis réputée sans valeur, a commencé en 1878, et déjà le pays offre çà et là quelques villages. La ligne du chemin de fer du Pacifique, tracée au nord du Nipissing à travers rochers et lacs, transforme peu à peu ses humbles stations primitives en centres de culture et de commerce dans les-

N° 124. — LAC NIPISSING.




1 : 1 750 000

0 — 50 kil.

quels domine la population canadienne. Sudbury, la ville principale de ce district, est située dans un pays très riche en gisements de cuivre, de fer, de nickel. Callendar, près du lac Nipissing, a de l'importance comme point de raccordement de voies ferrées.

En aval de Mattawa, les autres villes riveraines de l'Ottawa, Pembroke, Arnprior, Aylmer, n'ont pris quelque activté que par leur situation dans le voisinage de rapides où doivent s'arrêter passagers, marchandises et radeaux, et qui fournissent la force motrice nécessaire pour débiter le bois en madriers et en planches. La ville d'Ottawa, l'ancienne Bytown, ne serait elle-même restée qu'un village de scieries si la reine d'Angleterre, consultée par les Canadiens, n'en avait fait choix pour y établir la capitale de la Confédération. En 1800, un colon hardi du Massachusetts vint

avec quelques compagnons s'établir en cet endroit, et se mit à défricher le sol; mais c'est en 1806 seulement que le premier train de bois suivit le cours des eaux jusqu'à Québec. Vingt-cinq après, un village d'un millier d'habitants, presque tous Américains ou Écossais d'origine, s'élevait à côté des cascades de l'Ottawa. Bientôt après s'ouvrirent les écluses du canal qui réunit l'Ottawa au Saint-Laurent et au lac Ontario par le cours du Rideau et la chaîne des lacs du Cataraqui. Ce grand travail hydraulique avait été entrepris surtout comme œuvre militaire, afin de pouvoir transporter les troupes et les approvisionnements entre le bas Saint-Laurent et le lac Ontario, au cas où les Américains se seraient emparés des passages des Mille Iles; cependant cette voie navigable n'eut heureusement d'utilité que pour le trafic et augmenta notablement l'importance des scieries de l'Ottawa. C'est en 1858 que la ville naissante fut choisie pour capitale de la Confédération, et en 1865 que s'y réunit le premier parlement; depuis, les villages voisins, New-Edinburg, Rochesterville, ont été annexés à la capitale grandissante. La centralisation politique et administrative a fait du chef-lieu la cinquième ville de la Puissance; elle vient après Montréal, Toronto, Québec, Saint-John, et nourrit l'ambition de les distancer.

La ville est fort bien située, sur un plateau rocheux qui domine la rive droite de l'Ottawa, en aval de la cascade dite de la Chaudière. Des faubourgs se prolongent à l'ouest jusqu'en amont des rapides, à l'est jusqu'au delà de la rivière Rideau, et sur la rive opposée, appartenant à la province de Québec, le bourg industriel de Hull occupe les flancs d'un coteau. Les usines, les scieries, les entrepôts, toute une ville de planches occupe les îlots et les rochers qui bordent de chaque côté le gouffre de la Chaudière, les rapides et les canaux de fuite. Même déshonorée par toutes ces bâtisses, la chute qui donna naissance à la ville d'Ottawa offre encore un tableau grandiose. Les eaux du fleuve qui s'étalent en amont sur un espace de 500 mètres, entre des îles vertes de peupliers, affluent tout à coup vers une fissure du rocher, de 60 mètres au plus en largeur, et plongent dans une « chaudière » bouillonnante, d'où l'eau s'enfuit en une longue nappe écumeuse pour s'étaler devant la cité en un bassin tranquille. La rivière du Rideau se jette elle-même dans l'Ottawa par une cascade de 18 mètres de hauteur qui s'épanche en un « rideau » blanc d'une parfaite régularité au-devant de la roche calcaire. Mais cette chute, jadis l'une des plus belles du Canada, est aussi enfermée entre de laides murailles d'usines. Ottawa est, de toutes les villes du Canada, celle qui débite en planches la plus grande quantité de bois, et des fabriques spéciales en font des ba-

TAYLOR

OTTAWA. — VUE GÉNÉRALE, PRISE DE LA TERRASSE DU PARLEMENT

Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Notman et Sons.

quets, des seaux, des allumettes et mille ustensiles[1]. Les scies travaillent jour et nuit par centaines au-dessus du courant; le fleuve disparaît en maints endroits sous les radeaux à l'ancre, et le « bran de scie » recouvre de sa couche d'or l'eau des tournants et des baies. Après avoir longtemps flotté, cette couche de sciure, saturée d'eau, tombe au fond du lit, où elle s'accumule en strates épaisses : en certains creux de l'Ottawa, la profondeur de l'eau a diminué de 10, de 15 mètres même par le dépôt du bran de scie. Toute cette masse fermente au fond de l'eau, et parfois, quand le fleuve est recouvert d'une dalle de glace, les gaz emprisonnés la brisent à grand bruit comme par une explosion volcanique[2].

Les constructions du Parlement s'élèvent dans la plus belle partie de la cité, sur la terrasse en promontoire que limite à l'est le canal du Rideau, taillé en plein roc à 50 mètres de profondeur. Les édifices, de style gothique lombard, se divisent en trois groupes autour d'une vaste pelouse. Les pierres de grès, d'un gris un peu terne, sont relevées par des parements roses de calcaire et de marbre qui plaisent au regard; de hautes tours, de formes différentes, et quelques-unes d'un très heureux aspect, dominent les toitures. Le palais d'Ottawa est le monument le plus grandiose de la Puissance, mais ce qui en fait surtout la beauté est le panorama qui se déroule autour du promontoire sur la chaîne lointaine des Laurentides boisées, sur les nappes étincelantes du fleuve, de ses lacs, de ses tournants, de ses cascades et de ses baies. Une rotonde fort élégante, située à l'extrémité de la terrasse, derrière l'édifice principal, sert de bibliothèque et contient déjà plus de cent mille volumes, sans compter les brochures et les journaux : c'est la collection la plus importante du pays et bientôt il faudra la déplacer pour la loger plus au large. La section la plus précieuse, spécialement consacrée à l'histoire du Canada, comprend environ huit mille ouvrages et des manuscrits nombreux.

Ottawa contient aussi un musée précieux, celui de l'exploration géologique du Canada. Les documents pétrographiques et autres, qui racontent la découverte graduelle des immenses territoires de la Puissance, y sont admirablement classés, et l'on peut y suivre à la trace les voyageurs qui partent chaque année pour aller, dans les territoires du Nord-Ouest et sur les bords du Pacifique, étudier à fond quelque nouveau coin de terre connu

[1] Quantité de bois sciée à Ottawa en 1888 : 3 102 789 billots.
Valeur des poutres, madriers et planches en 1887 : 11 040 000 francs.
Mouvement de la navigation à Ottawa en 1887-88 : 4 018 navires, jaugeant 793 536 tonnes.

[2] Benjamin Sulte; Sandford Fleming, etc.

seulement par des relevés superficiels. Ottawa possède dans le voisinage une autre institution des plus utiles, une école d'agriculture, de jardinage et d'industries champêtres qui dispose de 195 hectares et où l'on poursuit avec succès des études sur l'acclimatement des plantes étrangères. Ce sont des semences françaises qui servent principalement à ces expériences. Parmi d'autres grandes écoles, la capitale canadienne ne pouvait manquer d'avoir son « université », qui d'ailleurs ne rivalise point encore avec celles de Montréal, Québec et Toronto[1].

Purement anglaise à l'origine, Ottawa est maintenant, comme Montréal, une ville double par l'origine et la langue de ses habitants, et, quoique les Français y soient en grande minorité, leur proportion relative s'accroît d'année en année : actuellement ils forment environ le quart des habitants. La ville de Hull, sur la rive gauche ou québecquoise de l'Ottawa, leur appartient entièrement, et même en certains quartiers de la rive droite ils ont déjà la majorité. Mais, à l'aspect des faubourgs qu'ils habitent, on voit sans peine qu'ils sont pour la plupart plus pauvres que les Anglais : bûcherons, débardeurs, ouvriers des usines, ils ne vivent que de leurs salaires; leurs maisonnettes en bois sont d'apparence misérable et leurs rues malpropres et mal pavées. Du moins la ville est-elle pourvue dans tous ses quartiers d'une abondance d'eau extraordinaire : Ottawa puise dans sa rivière en amont des cascades tout un courant fournissant à chaque individu dix fois la part d'eau pure qui paraîtrait suffisante aux villes d'Europe les mieux entretenues[2].

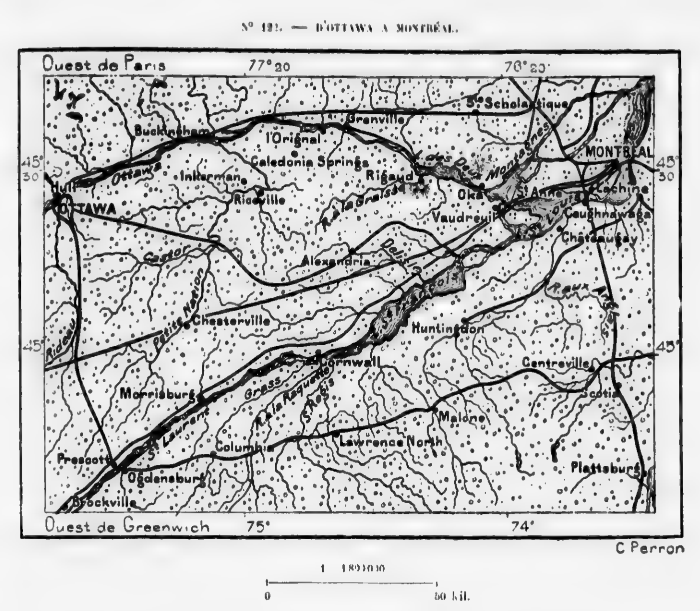
Ottawa est aussi devenue un centre de chemins de fer, et déjà trois voies ferrées la rattachent à Montréal. L'une d'elles franchit le fleuve en amont de la Chaudière sur un élégant pont d'acier et presque aussitôt après traverse la grande rivière de Gâtineau, où flottent chaque année par centaines de mille les billots expédiés aux scieries d'Ottawa : en 1889, un « embarras » de deux cent mille troncs d'arbres s'était formé dans un étroit de la rivière et menaçait les campagnes d'aval d'une formidable débâcle. Tout le haut de la vallée est riche en minerais de fer et en graphite; les roches qui avoisinent le confluent, surtout aux environs de Templeton, sont d'une extrême richesse en phosphates, que l'on exploite pour les marchés étrangers, mais qu'on n'utilise guère dans le pays où les cultures sont encore bien clairsemées. Les rivières qui descendent vers le

[1] De Celles, *Notes manuscrites*.

[2] Eau pure distribuée chaque jour à Ottawa : 18 000 000 litres, soit 500 litres par personne. Eau disponible : 1000 litres par jour et par personne.

bas Ottawa sont nombreuses, et presque à chaque station de chemin de fer on traverse quelque courant encombré de radeaux qui vont alimenter les usines riveraines du fleuve. Buckingham, sur la puissante rivière du Lièvre, est un des groupes de scieries autour desquelles se presse la population ouvrière; Papineauville, chef-lieu de l'ancienne seigneurie de la « Petite Nation », est un lieu historique du Canada. Sur la rive droite, l'Orignal est le plus considérable bourg du bas Ottawa: il est encore entouré de forêts, dans lesquelles, malgré le nom du lieu, on ne chasse

N° 122. — D'OTTAWA A MONTRÉAL.




1 : 1 800 000
0 — 50 kil.

plus l'orignal. En été, les étrangers et les malades débarquent en grand nombre à cette escale, attirés par les sources sulfureuses, salines et iodurées, dites Caledonia-springs, qui sont réputées souveraines contre les rhumatismes et autres maladies.

Devant Grenville, bourg populeux de la rive gauche, un canal et un chemin de fer latéral permettent aux embarcations et aux voyageurs de contourner les fameux rapides du Carillon. C'est près du village de ce nom, en aval des chutes et de leurs usines, que l'on montre l'endroit où, en l'année 1660, seize Français de Montréal, un Huron et quatre Algonquins, commandés par Daulac, s'enfermèrent dans un fortin de troncs d'arbres

pour retarder la marche des sept ou huit cents guerriers iroquois qui se précipitaient sur la colonie, et sauver leurs compatriotes en périssant eux-mêmes. Ils moururent tous en effet, le dernier survivant ayant achevé à coups de hache ses compagnons blessés pour les sauver de la torture et du bûcher; mais l'enceinte était entourée de cadavres si nombreux, que les Iroquois n'osèrent continuer leur marche et se retirèrent dans leurs forêts[1]. Le cours d'eau qui se jette dans l'Ottawa, en aval de Carillon et à l'extrémité occidentale du lac des Deux-Montagnes, a reçu le nom de rivière du Nord. Elle est peu considérable en comparaison des grands affluents, mais dans le bourg de Saint-Jérôme on utilise son eau, d'une pureté parfaite, pour faire mouvoir l'une des grandes papeteries du Canada; le courant tombe de 92 mètres par une longue série de rapides. Saint-Jérôme, quoique éloigné du Saint-Laurent, l'artère vitale de la contrée, a pourtant l'ambition de prendre rang parmi les grandes cités de la Puissance : de là part le « Chemin de fer du Nord », qui parcourra les régions les moins infertiles situées près de la hauteur des terres et rejoindra, par le Temiscaming, d'un côté la voie ferrée du Pacifique, de l'autre la mer de Hudson.

Le gracieux village d'Oka, appelé aussi Mission du Lac, occupe un promontoire au bord du lac des Deux-Montagnes, à l'endroit où une branche de l'Ottawa se replie au nord-est pour entourer au nord l'île de Montréal et se bifurquer autour de l'île de Jésus. Oka est habité depuis la fin du dix-septième siècle par des Iroquois et par quelques Algonquins civilisés, qui vivent de pêche et d'agriculture; mais ils sont fort à l'étroit, ne possédant ensemble que 237 hectares, et chaque année ce faible domaine se réduit encore. Des missionnaires catholiques résident à la pointe d'Oka, et sur une montagne voisine, toute verte de forêts, des trappistes ont fondé un couvent fameux; néanmoins les Indiens, immigrés dans le pays pendant la deuxième décade de ce siècle, sont presque tous protestants, et le Canada retentit du procès qu'ils font au séminaire catholique de Montréal : ils demandent à reprendre possession des terres avoisinantes qui faisaient partie de l'ancienne seigneurie des Deux-Montagnes, concédée aux Sulpiciens, et on leur offre en échange 40 hectares par famille dans une réserve de l'Ontario occidental, près de Muskoka : la plupart des Indiens d'Oka ont accepté ces propositions. Il est peu de sites aussi charmants que la péninsule de la Mission; mais le village de Sainte-Anne, situé à la pointe extrême de l'île de Montréal, serait plus gracieux encore si deux compagnies de chemins de fer rivales n'y avaient construit, sur la bouche

[1] *Relations des Jésuites;* — F. X. Garneau, *Histoire du Canada.*

de l'Ottawa, deux ponts-viaducs parallèles, de style différent, mais de laideur égale[1].

Sainte-Anne du « Bout de l'île » est le village où s'arrêtaient autrefois les voyageurs pour se préparer par des oraisons à la dangereuse montée et au parcours du haut des terres dans le pays des Indiens et des bêtes sauvages. C'est là aussi que Thomas Moore composa son *Chant des Bateliers*, le plus harmonieux et le plus aimé de tous ceux qui résonnent en langue anglaise sur les eaux canadiennes. A Sainte-Anne on est déjà à la porte du Saint-Laurent : le lac Saint-Louis, qu'on voit s'étendre au loin vers l'est, unit dans son bassin les courants parallèles des deux fleuves, au nord l'eau jaunâtre de l'Ottawa, au sud l'eau verte du Saint-Laurent. Sur la rive méridionale se montre le village de Châteauguay, où le Basque canadien Salaberry défit, en 1813, à la tête d'une petite troupe, toute une armée d'Américains indisciplinés.

En aval du confluent de l'Ottawa, une première ville apparaît au bord d'une anse du lac Saint-Louis : Lachine, à laquelle Champlain donna ce nom bizarre, dans l'espérance, dit-on, d'en faire son point de départ pour l'immense empire de l'Asie orientale ; le bassin de Saint-Louis aurait donné entrée à ce passage du « Nord-Ouest » vainement cherché pendant trois siècles dans la direction du « Cathay ». Lachine est une des cités antiques du Canada : sur la route de Montréal, au pied des rapides, on voit une vieille maison que des historiens locaux croient avoir appartenu au frère de Cavelier de la Salle. Mais, trop avancé dans le pays indien, l'établissement français fut pris d'assaut en 1689 par les Iroquois, ennemis héréditaires des Français, et tous les habitants en furent exterminés. Maintenant Lachine est une agglomération prospère, unie à des villages industriels possédant des ateliers divers : là commence un canal qui donne passage aux navires de 4 mètres de calaison remontant le Saint-Laurent au-dessus de Montréal. Devant les jetées, les eaux du lac Saint-Louis forment une immense naumachie pour les yachts et bateaux de plaisance : le fleuve, qui plus bas se précipite par de formidables rapides, s'étale ici en un des bassins les plus beaux que l'on puisse imaginer pour les promenades et les régates.

A l'est, le lac Saint-Louis est limité par le beau pont de Lachine, qui rattache les voies ferrées des deux rives du Saint-Laurent. Ce viaduc, d'une longueur de 1 124 mètres, est de forme irrégulière : du côté de Lachine il offre une série de piles rapprochées, puis il franchit le chenal profond

[1] S. E. Dawson, *Montreal Gazette*, July 17th 1869.

par deux longues travées et se continue vers la rive droite par un haut remblai bordé d'oseraies; malgré ce manque de symétrie, le pont paraît fort élégant, grâce à l'extrême légèreté des travées qui planent au-dessus du fleuve : il a été construit en sept mois. Le bourg de Caughnawaga, que le viaduc unit à Lachine, est une ancienne colonie d'Iroquois, encore habitée par leurs descendants, qui étaient au nombre de 1591 en 1886. Métis francisés, vivant à la façon des blancs, en des maisons bâties et meublées

N° 125. — CONFLUENT DU SAINT-LAURENT ET DE L'OTTAWA.




1 : 450 000

0 — 10 kil.

comme celles des Canadiens, ces Iroquois ne sont tels qu'aux yeux des visiteurs auxquels ils vendent des objets en bois de bouleau et des mocassins en peau d'orignal; dans les grandes fêtes ils s'ornent encore de plumes. La conduite des bateaux à vapeur qui descendent les rapides est confiée à l'un de leurs pilotes, et des bateliers du même village ont suivi en Nubie l'armée anglaise pour lui faire remonter les cataractes du Nil.

Au-dessous des rapides, le village de Laprairie, ainsi nommé des étendues herbeuses qui recouvrent les alluvions déposées jadis par le Saint-

Laurent, et maintenant protégé contre les inondations par une forte levée, se montre au bord d'une anse profonde de la rive droite; mais déjà on aperçoit la cité de Montréal, qui se prolonge sur la rive gauche : c'est la plus grande ville du Canada et de toute l'Amérique boréale au nord de Boston. Elle porte encore, sous une forme peu différente, cette appellation de « Mont-Royal » que Cartier donna en 1535 à la colline boisée qui domine l'île du confluent : Montréal avait donc reçu son nom plus d'un siècle avant que les Français élevassent une cabane à l'endroit occupé naguère par les triples palissades du village iroquois de Hochelaga. Où était ce village? On l'ignore. D'après M. Benjamin Sulte, il faudrait en chercher l'emplacement au pied même de la montagne qu'escalade la ville : le faubourg moderne qui a pris le nom de la place de guerre indienne est situé à l'extrémité septentrionale de Montréal. En maints endroits du sol de l'île on a découvert des squelettes, des poteries et des armes[1]. Après la première visite des Français, de grands changements eurent lieu : lors de l'arrivée de Champlain, en 1611, les Iroquois avaient été chassés par les Algonquins, et le village de Hochelaga avait été rasé; on n'en vit point de vestiges. Reconnaissant l'admirable position de Mont-Royal comme point de convergence pour toutes les contrées supérieures de la vallée laurentine, Champlain essaya d'établir un comptoir dans ce lieu privilégié, mais le poste définitif ne se fonda qu'en 1642, sous la direction du pieux gentilhomme Maisonneuve; bientôt après, la station, consacrée religieusement, prenait le nom de Ville-Marie, maintenant réservé au séminaire qui s'élève sur le lieu où se passa la cérémonie. Ce noyau de la future ville, situé sur une haute berge qui commande la rive occidentale du Saint-Laurent, n'occupe qu'une bien faible part de l'espace couvert de rues et de maisons. En aval, en amont, le territoire urbain s'est allongé de plusieurs kilomètres : à l'ouest il s'est annexé une dépression maréageuse, où serpentait un ruisseau, et devenue l'une des principales rues de Montréal, puis il s'est accru des pentes qui forment la base du Mont-Royal. Officiellement, la ville couvre une surface de vingt et un kilomètres carrés, mais de part et d'autre les faubourgs, successivement englobés dans la cité grandissante, la continuent au delà des limites administratives.

Champlain et Maisonneuve eussent-ils même négligé l'admirable position qu'offrent les terrasses situées au pied du Mont-Royal, une ville importante n'eût pas manqué d'y surgir tôt ou tard. L'arrêt forcé de la navigation maritime et le transbordement des denrées entre les navires des Européens

[1] J. W. Dawson, *Fossil Men and their modern representatives.*

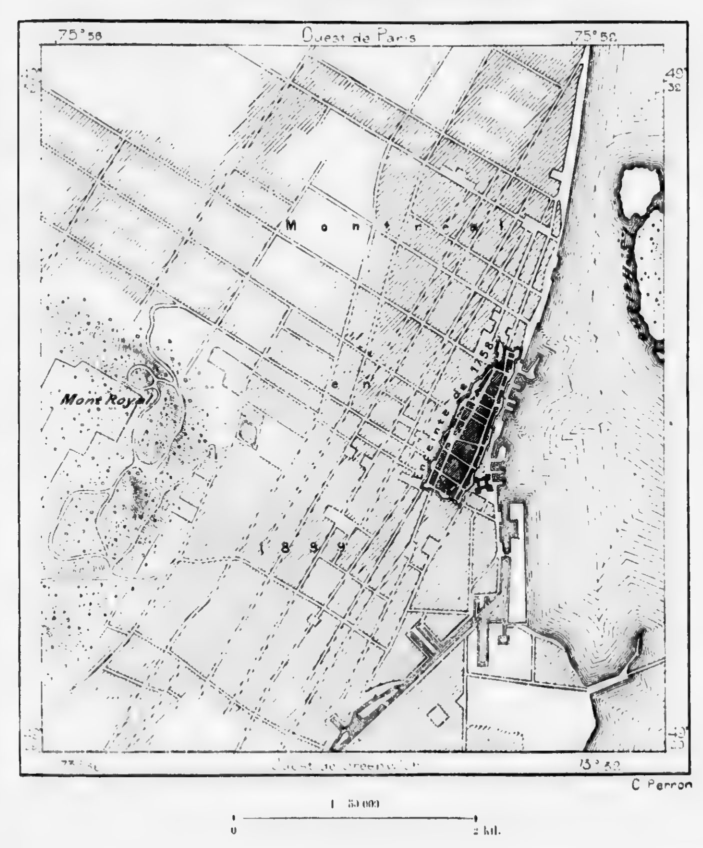
et les bateaux d'écorce des indigènes devaient faire naître un entrepôt en cet endroit; en outre, les campagnes environnantes sont d'une grande fertilité et les agriculteurs du pays peuvent échanger leurs produits contre les marchandises importées du dehors. Aux avantages locaux s'en ajoutent d'autres d'une valeur plus générale, provenant du relief et des contours de cette partie du continent. La cité se trouve précisément au point où la ligne de dépression qui commence au port de New-York par la vallée du Hudson et par le lac Champlain traverse la faille du Saint-Laurent : c'est donc là qu'aboutit le chemin naturel de communication par terre entre le fleuve canadien et le plus grand port des États-Unis; d'autre part, Montréal est à l'endroit du fleuve le moins éloigné des côtes de la Nouvelle-Angleterre : elle devait donc chercher à se rattacher au plus tôt, par les brèches du système appalachien, aux nombreux golfes qui découpent le littoral américain, surtout ceux de Portland et de Boston, et qui lui assurent une nouvelle entrée commerciale vers l'Atlantique. Elle commande aussi tout le bassin de l'Ottawa, naguère presque inhabité, mais destiné à se couvrir de villes et de villages; ensuite elle offre une issue naturelle au commerce de l'Ontario, et, par l'isthme parsemé de lacs qui s'étend vers la baie de Georgie, elle est indiquée comme l'entrepôt des denrées expédiées des Grands Lacs, Huron, Michigan, Supérieur; enfin, par un chemin de fer direct, la ligne *Soo* ou du « Sault » Sainte-Marie, elle devient le port atlantique de Minneapolis et des autres cités du Mississippi. Montréal est le point de rencontre des voies majeures du Canada et d'une partie considérable des États-Unis.

Pourtant ses progrès furent d'abord très lents. Le manque de populations civilisées dans les régions laurentines, l'hostilité des redoutables Iroquois, qui rampaient dans les forêts des alentours, guettant des blancs à scalper, les guerres incessantes qui mettaient aux prises les colons de race différente, Français et Anglais, l'absence de tout commerce avec les tribus de l'intérieur autre que le trafic des pelleteries, ne permettaient pas à la ville de tirer parti de ses avantages naturels. En 1689, Montréal fut en grand danger d'être prise et saccagée par les Iroquois comme son avant-poste de Lachine, et, bientôt après, des Anglais s'emparèrent de la ville, mais tentèrent vainement de prendre la citadelle. En 1775, les Américains occupèrent la place. Un mouvement rapide ne se produisit dans le peuplement et le commerce qu'après la constitution des États-Unis, et surtout dans le milieu de ce siècle, lorsque les canaux et les chemins de fer commencèrent à rayonner autour de Montréal. Actuellement, la population du groupe montréalais, avec les villages qui en sont les dépendances commerciales, dépasse

deux cent mille habitants, soit la trentième partie de tous les résidents de l'Amérique boréale au nord des États-Unis[1].

Le plan de la ville, sans offrir la régularité géométrique de la plupart

N° 125. — ACCROISSEMENTS SUCCESSIFS DE MONTRÉAL.




des cités américaines, est resté fort simple, malgré les inégalités naturelles

[1] Progrès de la population de Montréal depuis sa fondation :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1672. . . . . . . . . . | 1 509 habitants. | 1821. . . . . . . . . . . | 18 767 habitants. |
| 1722. . . . . . . . . . | 3 000 » | 1831. . . . . . . . . . . | 31 516 » |
| 1765. . . . . . . . . . | 5 733 » | 1851. . . . . . . . . . . | 57 715 » |
| 1805. . . . . . . . . . | 12 000 » | 1881. . . . . . . . . . . | 140 747 » |

1887 : 180 000 habitants ; 220 000 en 1889 avec annexions récentes et faubourgs.

du sol et l'entrée des faubourgs dans l'ensemble urbain. Le centre de Montréal est toujours la butte sur laquelle s'établirent les premiers colons français : là se trouvent les édifices les plus anciens, modestes constructions, conservées avec respect malgré leur manque de beauté architecturale ; là aussi se dressent les monuments modernes les plus fastueux, l'hôtel de ville, le palais de justice, l'hôtel des postes, les principaux établissements financiers, et deux grandes églises, l'une la plus vaste de la Puissance du Canada, l'autre la plus antique et la plus vénérée de Montréal. Le Champ de Mars, place historique, où l'on se rassemble en foule dans les journées de commotions politiques, occupe aussi une partie de ce quartier central, et la rue Notre-Dame, qui se prolonge d'une extrémité à l'autre de Montréal sur un espace de 10 kilomètres, presque parallèlement au fleuve, et se continue de chaque côté dans les campagnes par une route bordée d'arbres, est la première qui s'ouvrit sur la crête du monticule de Ville-Marie. Les autres avenues longitudinales suivent la même direction que la rue Notre-Dame et que le fleuve, dont le cours se porte en cet endroit presque du sud au nord, et les rues transversales, se dirigeant de l'est à l'ouest, s'élèvent de terrasse en terrasse vers la base du Mont-Royal. Les quartiers les plus riches, les plus salubres aussi, s'appuient à la montagne. Le bois et la brique sont, comme dans les grandes villes du haut Canada, les principaux matériaux de construction, mais les beaux édifices sont bâtis en une pierre calcaire fort dure, d'aspect un peu terne, que l'on extrait de carrières voisines; les plus riches sont construits en grès rouge importé des États-Unis, ornés de colonnes et de parements granitiques, en partie de provenance écossaise.

Montréal est une ville double. Le contraste que présente la Puissance du Canada dans son ensemble, celui de deux races luttant pour la prépondérance, se reproduit dans la grande cité : deux nationalités, deux langues s'y affrontent comme dans certaines villes de la Suisse, Fribourg ou Bienne, et donnent également lieu à des rivalités religieuses, politiques, sociales, qui d'ailleurs n'aboutissent que rarement à de graves conflits; elles perdent de leur âcreté par leur continuité même et par le dérivatif d'agitations électorales qui remplacent les questions sérieuses par les noms de candidats ambitieux. Les Franco-Canadiens sont les plus nombreux, et leur proportion relative s'accroît d'année en année par l'excédent des naissances sur les décès. Tandis qu'au milieu du siècle la proportion des Français de race et de langue aux autres habitants était au-dessous de la moitié, elle la dépasse aujourd'hui. Cependant la mortalité est aussi beaucoup plus forte chez eux que chez les autres Montréalais : on dit qu'en

1885, lors d'une épidémie de « picote », 2887 morts sur 3164 étaient Français[1].

L'immigration des campagnards dans les villes, — phénomène général en tous pays industriels, — contribue également à augmenter la part proportionnelle des habitants de langue française. Toutefois l'élément prépondérant par le nombre n'est pas celui qui l'emporte par l'initiative. Les Franco-Canadiens sont en minorité parmi les commerçants notables et les banquiers. On laisse en général aux Anglo-Canadiens, aux Écossais, aux Américains immigrés l'industrie et les travaux qui exposent les entrepreneurs à des risques imprévus. Quant aux fonctionnaires franco-canadiens, ils n'égalent pas les employés anglais, auxquels on distribue le plus grand nombre de places, et surtout les mieux rétribuées. Les quartiers les plus élégants, entourés de pelouses et d'ombrages, appartiennent surtout aux Anglais; le quartier Saint-Antoine, où l'on n'entend parler français que par exception, fournit à lui seul plus du tiers des contributions foncières. Quant aux Irlandais, catholiques comme les Franco-Canadiens, mais leurs rivaux dans les petits métiers et le travail des usines, presque toujours aussi leurs adversaires politiques et leurs ennemis, ils occupent principalement les îlets du sud-est dans le quartier de Griffin-town,

[1] Population de Montréal, classée par nationalités d'origine, en 1887 :

| | | |
|---|---|---|
| Français. . . . . . . . . . . . . . . . . | | 118 819 |
| Anglais. . | 23 028 | |
| Écossais . | 17 555 | 80 293 |
| Irlandais. | 39 710 | |
| Ensemble. . . . . . | | 189 112 |

État civil de Montréal :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Natalité chez les Français de Montréal en 1888. . . . . . | 6 284 | soit | 54,68 | pour 1000 |
| » » autres catholiques (Irlandais, etc.) . . . . . | 1 083 | » | 30,48 | » » |
| » » protestants . . . . . . . . . . . . . . . | 1 291 | » | 25,16 | » » |
| Ensemble. . . . . . . . . . . | 8 658 | » | 42,91 | pour 1000 |
| Mortalité chez les Français de Montréal en 1887. . . . . . | 4 056 | soit | 36,14 | pour 1000 |
| » » Irlandais. . . . . . . . . . . . . . . | 1 068 | » | 26,89 | » » |
| » » Anglais. . . . . . . . . . . . . . . . | 518 | » | 22,49 | » » |
| » » Écossais. . . . . . . . . . . . . . . . | 276 | » | 15,72 | » » |
| Ensemble. . . . . . . . . . . . . . . | 5 918 | soit | 27,96 | pour 1000 |

(Louis Laberge, *Notes manuscrites.*)

Proportion des Français d Montréal aux autres habitants :

| | | |
|---|---|---|
| 1851. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 451 | sur 1000 |
| 1861. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 482 | » » |
| 1871. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 530 | » » |
| 1881. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 559 | » » |
| 1887. . . . . . . . . . . . . . . . . . | 611 | » » |

situé dans les terrains jadis marécageux qui bordent le fleuve en amont. La colonie italienne de Montréal, destinée sans doute à se fondre tôt ou

N° 125. — RÉPARTITION APPROXIMATIVE DES RACES A MONTRÉAL.

Français. Anglais. Irlandais.

1 : 55 000

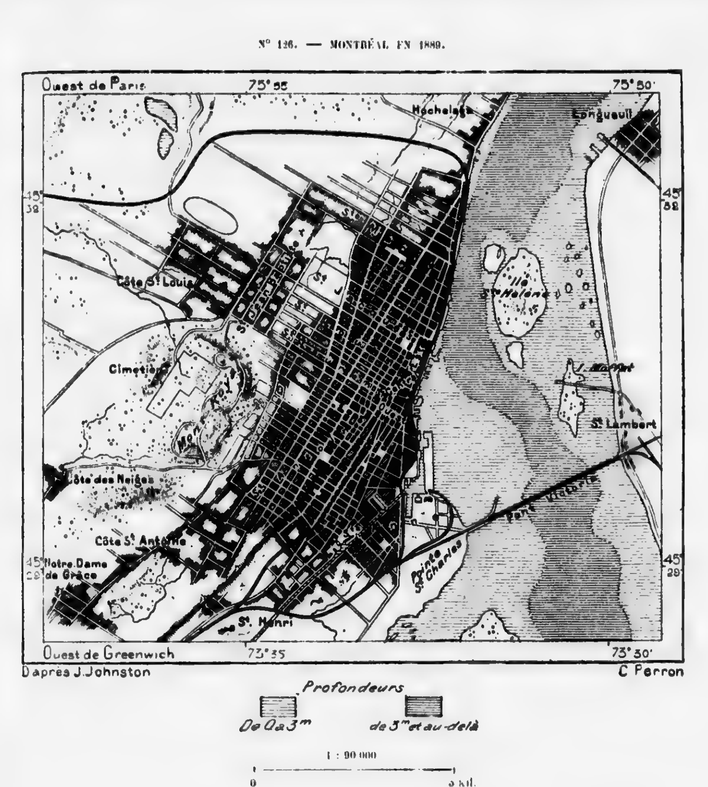
0 — 2 kil.

tard avec les Canadiens français, grandit rapidement; mais les Allemands sont clairsemés dans la cité canadienne : ceux qui prennent ce nom sont pour la plupart des juifs de Silésie, de Pologne, d'Autriche et de Russie, prêteurs sur gages et revendeurs de hardes.

Pour saisir d'un coup d'œil l'ensemble de la cité et de ses faubourgs de populations diverses, il faut gravir les rampes du Mont-Royal, également accessible par voitures et par chemin de fer incliné. Encore presque entièrement laissé dans son état naturel de forêt, le « parc de la Montagne » n'en est que plus admirable ; entre les éclaircies des arbres on voit à ses pieds le damier de la ville avec ses maisons roses et ses toits gris, encadrés



N° 126. — MONTRÉAL EN 1889.




d'îlet en îlet par la verdure des promenades. Les clochers, les dômes, les belvédères signalent tous les édifices de la cité ; au loin et le long du port se voient les cheminées des usines, les toits pyramidaux des élévateurs de blé, les locomotives et les bateaux à vapeur rayant le ciel de leurs traînées de vapeur et de charbon ; mais à travers ce voile que le vent déchire çà et là, on contemple l'immense fleuve, large de 3 kilomètres, que l'on croirait être plutôt un lac tranquille, séparé en un double bassin par les

collines de l'île Sainte-Hélène; en amont on distingue la ligne oblique du pont qui traverse le Saint-Laurent, et par les beaux temps le regard peut s'étendre, dit-on, par delà les grandes plaines de Richelieu jusqu'aux eaux du lac Champlain et aux montagnes du Vermont. Vers l'ouest du Mont-Royal, la vue, plus libre dans un espace plus clair, se porte au delà de l'Ottawa, vers les grands bois de l'intérieur. Les cimetières ont été placés sur le revers occidental du mont; les réservoirs qui emmagasinent les eaux sont creusés sur la même montagne, immédiatement au-dessus de la cité. Le bassin principal renferme environ 160 000 tonnes d'eau, prise dans le Saint-Laurent à près de 5 kilomètres en amont des rapides. La quantité d'eau disponible par jour et par habitant n'est pas moindre de 5 mètres cubes [1].

Privilégiée par son parc de la Montagne, Montréal possède une autre merveille, son parc insulaire. L'île Sainte-Hélène, située à 600 mètres environ des quais en face de la partie d'aval, est aussi un jardin public, à l'exception d'une enclave, utilisée par le gouvernement fédéral pour les exercices militaires. Ainsi nommée en l'honneur de la femme de Champlain, Sainte-Hélène est un petit massif de collines rocheuses parallèles au Mont-Royal, et de ses allées d'érables et d'ormeaux, de ses tapis d'ombellifères odorantes on voit se dérouler le tableau changeant des navires et du fleuve; des saillies de roc, les unes affleurant à peine et portant un bouquet d'herbes, les autres indiquées seulement par le frémissement des vagues, se succèdent entre la grande île et la rive droite du Saint-Laurent. A Sainte-Hélène se fit, en 1760, la capitulation de Montréal, et le dernier point de terre occupé par les Français passa aux mains des conquérants britanniques; cependant les habitants canadiens du Sault Sainte-Marie, restés à l'écart dans leurs solitudes, déployèrent encore longtemps le drapeau français. Lemoyne d'Iberville, le conquérant canadien qui marcha de victoires en victoires, au nord jusqu'à la mer de Hudson, au midi jusqu'au golfe du Mexique, était natif de Montréal.

Quoique située à 1825 kilomètres du détroit de Belle-Isle, portail de l'océan Atlantique, et à 159 kilomètres du point extrême où remonte le flot marin, Montréal est pourtant un port de mer. Jadis il n'était accessible qu'aux bateaux marins de 300 tonneaux; mais le dragage du lac Saint-Pierre a permis aux plus puissants transatlantiques de venir mouiller au ras des quais de Montréal : en aucun autre endroit de la Terre on ne voit des paquebots de 5000 tonneaux, tirant jusqu'à 9 mètres, pénétrer

[1] Vincent, *Contribution à la Géographie médicale*.

igne oblique
e regard peut
squ'aux eaux
est du Mont-
te au delà de
ont été placés
nent les eaux
us de la cité.
prise dans le
La quantité
de 5 mètres

ne autre mer-
ètres environ
ie, à l'excep-
les exercices
plain, Sainte-
Mont-Royal,
ellifères odo-
et du fleuve;
un bouquet
t des vagues,
t-Laurent. A
et le dernier
conquérants
Sainte-Marie,
emps le dra-
qui marcha
au midi jus-

, portail de
remonte le
it accessible
u lac Saint-
ir mouiller
Terre ou ne
es, pénétrer




MONTRÉAL. — EMBÂCLE SUR LE SAINT-LAURENT.
Gravure de Méaulle, d'après une photographie de M. Parks.

aussi loin dans l'intérieur d'un continent[1]. Les grands bateaux voiliers pourraient aussi remonter le fleuve, mais les dépenses de la navigation à contre-courant en maints passages étroits et la perte de temps inévitable empêchent ces navires d'utiliser la voie fluviale. Aussi le port offre-t-il un aspect bizarre : on n'y voit guère que des bateaux à vapeur, grands et petits, paquebots, remorqueurs, bateaux de plaisance, bacs de passage, et des chalands aux lourdes membrures. Montréal est une des premières villes où l'on ait fait l'expérience de la navigation à vapeur : dès l'année 1809, un « pyroscaphe » faisait le voyage de Montréal à Québec. Les embarcations qui portent les denrées des territoires d'amont arrivent par le canal de Lachine aux vastes bassins ménagés près de la pointe Saint-Charles, dans la partie méridionale de la ville. Le trafic s'est localisé le long de la rive : ici les charbons et les minerais; ailleurs les marchandises d'Europe, plus loin les blés, et sur la rive d'aval les poutres et les planches. Le bon marché relatif de la navigation fluviale dirige par la voie du Saint-Laurent presque toutes les denrées à destination de l'est, tandis que vers l'ouest les expéditions se font principalement par les chemins de fer. La plupart des usines sont placées dans le voisinage immédiat du fleuve. Montréal est le centre industriel de beaucoup le plus actif de toute la Puissance du Canada.

Parmi les cités américaines, qui pour la plupart offrent le long de leurs havres, de mer ou de rivière, un dédale de chantiers et de bassins, Montréal se distingue par la possession d'un quai vertical qui borde le fleuve et que domine à distance une haute levée, en bordure devant les façades des maisons riveraines. Toutes ces constructions sont faites avec une grande solidité, pour résister à la pression du courant qui, au printemps, lors de la débâcle, accumule des glaçons énormes contre les rivages : les glaces du lac Saint-Louis, déjà « chambrées » par la fonte du printemps, se désagrègent, puis, emportées par les rapides de Lachine, vont s'entasser devant Montréal et faire barrage au courant. Arrêtées en aval par le « pont de

[1] Mouvement de la navigation dans le port de Montréal en 1888 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| | 655 navires de mer, | jaugeant | 782 472 tonnes. |
| | 5 500 » des lacs et du fleuve, | » | 861 014 » |
| Ensemble. . | 6 155 navires, | jaugeant | 1 643 486 tonnes. |

Valeur des échanges :

| | 1887 | 1888 |
|---|---|---|
| Importation. . . . . . . . | 224 640 000 francs. | 207 305 940 francs. |
| Exportation. . . . . . . . | 152 840 000 » | 125 058 118 » |
| Ensemble . . . . . . | 377 480 000 francs. | 332 364 058 francs. |

glace » qui ne s'est pas encore brisé, elles glissent les unes sous les autres, se superposent, s'empilent et parfois, soulevées par le courant qui grossit en amont du barrage, se dressent à 10 mètres de hauteur, en masses qui surplombent au-dessus des quais, à mi-hauteur des maisons. En prévision de la poussée des glaces, les jetées des embarcadères, formées par d'énormes caissons en poutres et madriers entre-croisés, ont été détachées de la rive avant l'hiver et touées dans quelque lieu d'abri. Les eaux refluent alors, passent par-dessus les levées, et toutes les parties basses se trouvent inondées; les rues de Griffin-town et des autres quartiers méridionaux ont été parfois recouvertes de 2 à 3 mètres d'eau. Après les inondations, le sol reste longtemps humide et contribue à l'insalubrité relative qui classe Montréal au-dessous de la plupart des autres villes canadiennes. De grands travaux en cours d'exécution la mettront peut-être à l'abri d'un désastre : on espère qu'un « bôme », c'est-à-dire un solide endiguement de poutres, retiendra les glaces du lac Saint-Louis et réglera le débit des fragments entraînés par la débâcle. Quoi qu'il en soit de ces espérances, on s'occupe d'achever la bordure des quais et de lui donner son profil définitif.

Dans les années ordinaires les précautions des riverains suffisent pour écarter le péril. Plus rarement que l'incendie, l'inondation vient troubler Montréal, pour laquelle l'hiver est la saison des fêtes, avec ses traîneaux et leurs attelages, dont les sonnettes tintent clairement dans l'air glacé, et ses « taboganes » à la proue recourbée qui descendent du haut des pentes neigeuses. Les enfants dressent partout des hommes de neige, et, comme à Pétersbourg, sur la Néva, on bâtit un château de glace, avec galeries, tours et donjons éclairés à la lumière électrique. Montréal est une des villes d'Amérique où l'on s'amuse le plus simplement, sans formalisme de toilette et de conventions mondaines. Privée du titre de capitale en 1849, évacuée en 1872 par sa garnison anglaise que commandaient des officiers de l'aristocratie, elle a pris des mœurs relativement simples et pleines d'une cordialité populaire. Mais, quoiqu'elle ait des avocats par centaines, elle est probablement inférieure à Toronto pour l'instruction moyenne : elle possède l'université anglaise de Mac-Gill, que fréquentent cinq cents étudiants, une autre haute école rattachée à l'université Laval de Québec, et destinée à devenir bientôt plus importante que la maison mère pour l'étude de la médecine, un grand séminaire, une école normale et d'autres établissements.

Montréal communique difficilement avec ses faubourgs de la rive droite, dont la sépare l'énorme fleuve. Le pont Victoria, qui traverse le Saint-

Laurent en amont, peut être à peine considéré comme appartenant à Montréal; il n'a point de voie pour les véhicules ordinaires, pas même de passerelle pour les piétons; il ne sert absolument qu'aux trains de chemins de fer qui s'engouffrent dans le tube noir, le « tunnel aérien » ; les voyageurs ne peuvent un seul instant jouir de la vue du fleuve, au-dessus duquel ils sont emportés dans un effroyable bruissement de métal. La puissante construction, simple tuyau de tôle placé sur des piliers en pierre,



STALACTITES DE GLACE SUR LA FAÇADE D'UNE MAISON INCENDIÉE.
Dessin de Barclay, d'après une photographie de MM. Notman et Son.

n'a point de prétentions architecturales, mais elle n'en étonne pas moins par sa prodigieuse grandeur. Ses vingt-cinq travées, dont l'une, celle du milieu, dépasse la portée de 100 mètres, et les culées des rives ont ensemble 2657 mètres de long : il faut être déjà à une grande distance pour embrasser le monument d'un seul coup d'œil ; de l'une des rives on le voit se perdre dans les brumes de la rive opposée. Du côté d'amont les piles, reposant sur des fonds de 50 mètres, s'avancent en forme d'éperon pour briser les glaces et les rejeter à droite et à gauche ; néanmoins elles sont fréquemment ébranlées et soumises à des réparations presque constantes.

De tous les travaux de ce genre, le pont de Montréal, œuvre de Ross et de Stephenson, est le plus considérable et le plus hardi; il fut inauguré en 1859, après six années de travail[1]. Près de l'entrée montréalaise du pont-tube, un bloc marque l'endroit où furent enterrés, pendant l'été de 1847, 6500 Irlandais émigrants, qu'enleva le typhus des navires, succédant à toute une vie de misère.

Il est probable que dans un avenir prochain un autre pont reliera Montréal à ses faubourgs. Ce viaduc, partant de la pointe Saint-Charles, en amont du port, se dirigera obliquement vers l'île Sainte-Hélène, de manière à éviter le formidable courant de Sainte-Marie qui longe la ville dans la partie d'aval. Quant à la moitié du pont comprise entre l'île Sainte-Hélène et la rive orientale, elle ne présentera aucune difficulté de construction, vu la faible profondeur du lit rocheux. C'est précisément cette nature du fond qui empêchait les bacs à vapeur d'aller et de venir facilement entre Montréal et le village de Saint-Lambert : on avait dû construire un embarcadère d'une très grande longueur que la débâcle détruisait chaque printemps[2]. Le gros bourg de Longueuil, que son église somptueuse signale à des lieues de distance, est en communication plus facile avec Montréal. Un bac à vapeur, qui contourne au sud l'île Sainte-Hélène, va et vient entre les deux rives. Récemment, pendant un rude hiver, un chemin de fer fut établi sur la glace; mais, après quelques mois de service régulier, la locomotive effondra la couche de cristal et les passagers n'osèrent plus s'aventurer sur la banquise fissurée.

On peut dire que de Montréal à Québec et à Sainte-Anne, sur la rive gauche, et à Rivière-du-Loup sur la rive droite, les habitations se suivent le long de la grand'route, de manière à former un village continu : en moyenne, les concessions s'étendent en profondeur jusqu'à plus de 2 kilomètres, mais elles sont très étroites, de 57 ou de 114 mètres, afin que chacun ait sa part à la vue du fleuve, au trafic du chemin et à la visite des passants; de distance en distance, les maisons se rapprochent autour d'une église et d'ordinaire le village prend le nom d'un saint. Boucherville, qui succède à Longueuil, sur la rive droite, est presque cachée par un cordon d'îles boisées, fameuses dans le monde des chasseurs par leurs vols de canards. Elles arrêtent au printemps les glaces apportées des hauts par le courant, et souvent il s'y forme une nouvelle embâcle qui gêne longtemps la navigation; les chenaux qui séparent les divers îlots

[1] Coût d'établissement du pont de Montréal : 37 500 000 francs.
[2] Romeo Stevens, *Notes manuscrites*.

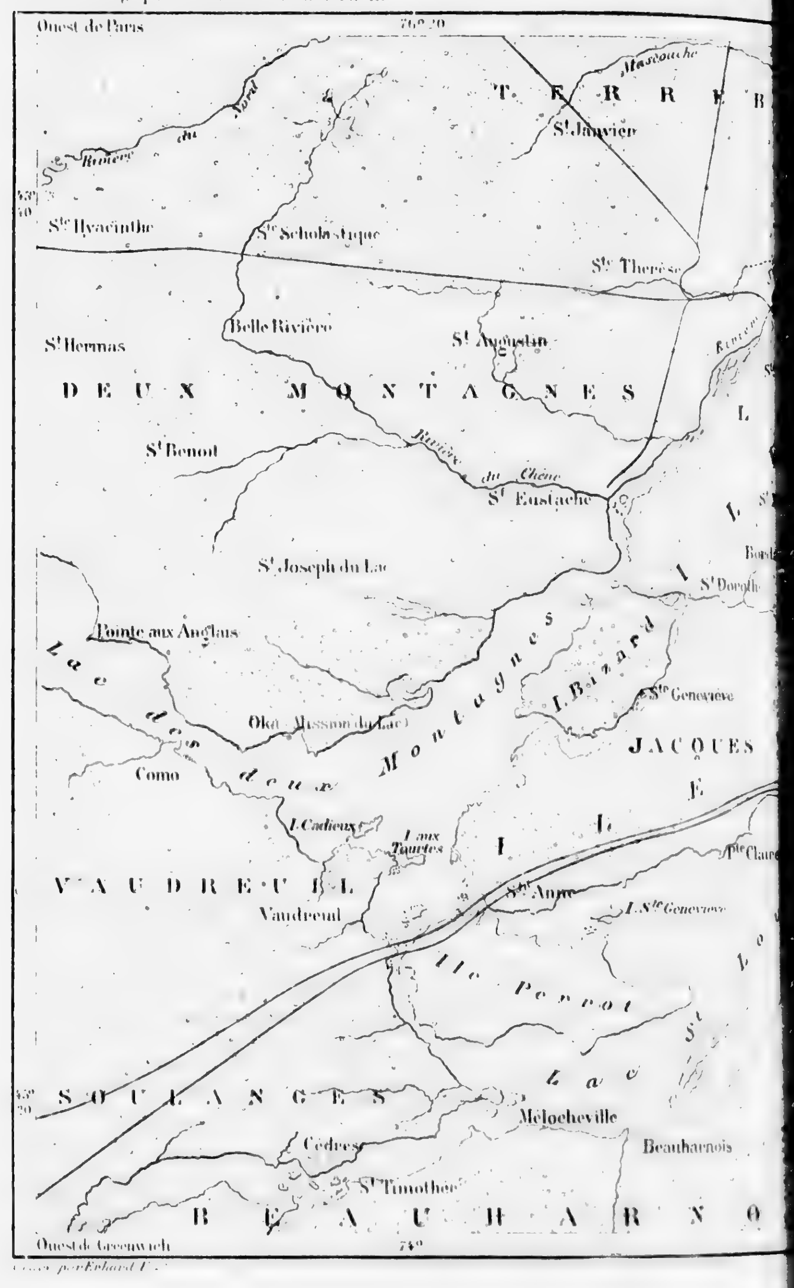
e de Ross et de
ut inauguré en
alaise du pont-
l'été de 1847,
ccédant à toute

reliera Mont-
nt-Charles, en
ne, de manière
a ville dans la
l'île Sainte-
é de construc-
t cette nature
ilement entre
re un embar-
chaque prin-
ieuse signale
vec Montréal.
, va et vient
n chemin de
vice régulier,
'osèrent plus

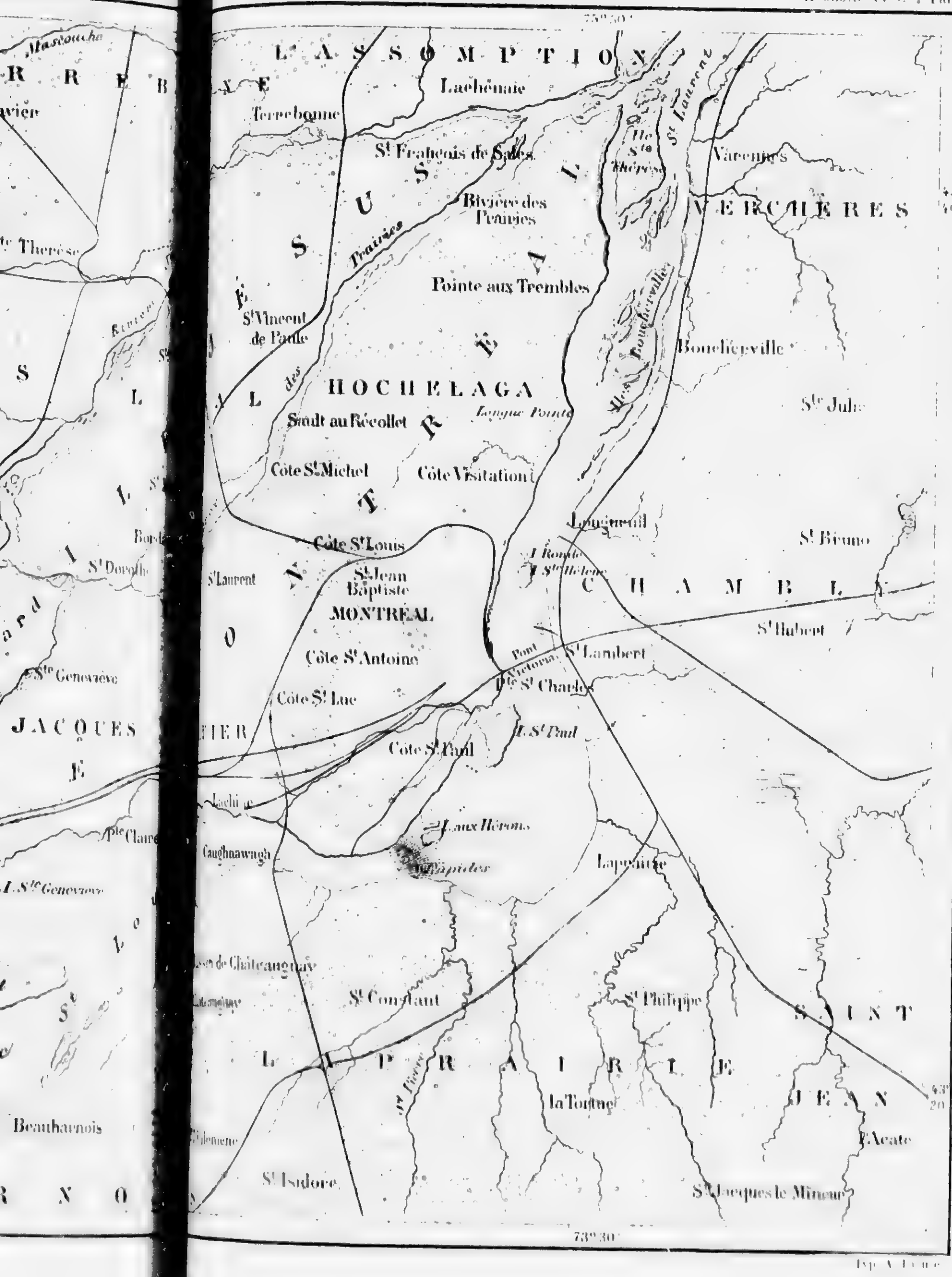
, sur la rive
ns se suivent
ge continu ;
qu'à plus de
mètres, afin
min et à la
rapprochent
d'un saint.
est presque
es chasseurs
es apportées
lle embâcle
divers îlots

Nouvelle Géographie Universelle. T. XV. Pl. II.

MONTRÉAL



MONTRÉAL [ET L]ES ENVIRONS



sont remplis graduellement d'alluvions par les dragues qui servent au curage du port de Montréal et menacent de rattacher l'archipel à la terre ferme. Plus bas, sur la même rive, se montre Varennes, près de laquelle jaillissent des sources salines fréquentées. Presque en face, de l'autre côté de l'île Sainte-Thérèse, la branche septentrionale de l'Ottawa, elle-même subdivisée en deux bras autour de l'île Jésus, vient se réunir au Saint-Laurent. De nombreux villages bordent ces rivières, mais aucun n'a pris



MONTRÉAL. — CHEMIN DE FER SUR LE SAINT-LAURENT GELÉ
Gravure de Méaulle, d'après une photographie.

d'importance commerciale ou industrielle. Celui qu'on visite le plus souvent, le Saut aux Récollets, ainsi nommé d'un rapide de la rivière des Prairies, est séparé de Montréal par les collines du parc. Un autre village, Sainte-Thérèse, situé en pleine terre, à distance du fleuve, est un centre de diramation pour les chemins de fer.

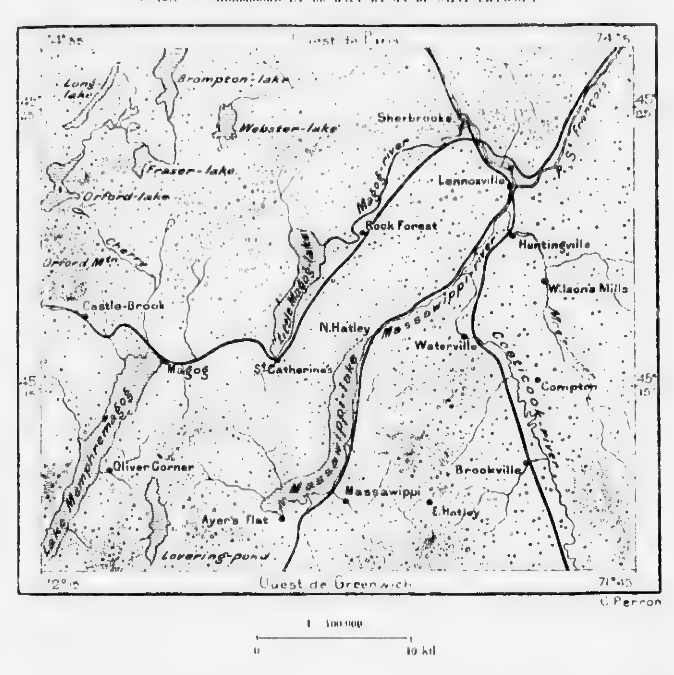
Entre l'archipel de Montréal et l'embouchure de la rivière Richelieu, on ne voit sur les rives du Saint-Laurent que des villages aux maisons espacées le long de l'unique rue; le bourg le plus populeux, l'Assomption, est situé à quelques kilomètres à l'intérieur, dans un cercle de verdure qu'en-

toure une rivière navigable, remontée par les bateaux à vapeur. Mais la bouche du fleuve Richelieu offre sur sa péninsule un site trop favorable pour qu'une ville ne s'élevât pas en cet endroit. Cette ville, à laquelle on donne le nom de Sorel et qui regarde de sa haute berge l'archipel d'îles remplissant à l'ouest le bassin du lac Saint-Pierre, est une escale très active pour les bateaux à vapeur du fleuve et la rivière Richelieu : la navigation s'arrête au bassin de Chambly, élargi en forme de lac et dominé par une vieille forteresse française à demi ruinée; au delà, des rapides barrent le Richelieu, et les embarcations doivent emprunter un canal pour remonter jusqu'à Saint-Jean ou Saint-John's, ville qui a pris une certaine importance comme gardienne de la frontière des États-Unis. Sur la rivière de Yamaska, la station de Farnham, au centre de rayonnement de plusieurs voies ferrées, a le même rôle commercial que Saint-Jean, mais c'est plus au nord dans la vallée que s'élève la ville industrieuse de Saint-Hyacinthe, l'une des premières du Canada après Montréal et Québec. Une autre rivière qui débouche dans le lac Saint-Pierre, presque immédiatement à l'est du delta formé par le Yamaska, renferme dans son bassin les régions les plus populeuses de la contrée dite « cantons de l'Est ». Le chef-lieu de ce pays, Sherbrooke, où se trouvent de nombreuses fabriques de drap, de papier, d'instruments divers, commande du haut de sa colline le confluent du Saint-François et du Magog. Le village de ce nom, à l'extrémité septentrionale du lac Memphremagog, possède une grande filature de coton. En aval du confluent, au détour de la rivière Saint-François, est le bourg de Lennoxville, l'un des centres universitaires de la Puissance, un « Oxford » canadien.

Les rives d'alluvions fangeuses qui bordent le lac Saint-Pierre ne peuvent guère recevoir d'habitations : presque tous les villages, au nord Berthier et Rivière-du-Loup ou Louiseville, au sud Yamaska, Saint-François du Lac, la Baie-du-Febvre (Saint-Antoine), Nicolet, sont construits à distance du littoral. Rivière-du-Loup est visitée surtout à cause des sources salines de Saint-Léon qui se trouvent dans son voisinage, et Nicolet possède l'un des grands établissements du Canada pour l'instruction publique : des colonies d'Abénaki policés, comprenant ensemble 560 individus, ont été fondées à Saint-François et à Bécancourt. Le centre du commerce laurentin entre Montréal et Québec se trouve à Trois-Rivières, ville située, non sur le lac, mais à une douzaine de kilomètres en aval, au confluent du Saint-Laurent et du Saint-Maurice : son nom lui a été donné à cause des branches ramifiées du bas Saint-Maurice; presque en face débouche le Bécancourt, entourant une île de ses eaux marécageuses. Trois-

Rivières, fondée en 1618, c'est-à-dire déjà vingt-quatre ans avant Montréal, a dû certainement sa principale importance au flot de marée qui porte les navires jusque devant ses quais, puis s'arrête à une petite distance au delà. C'est la patrie du voyageur Varennes de la Vérendrye. Les Algonquins y avaient bâti une sorte de fort, puis, dans les premiers temps de la colonisation, ce fut le boulevard des Français contre les

N° 127. — SHERBROOKE ET LE HAUT-BASSIN DU SAINT-FRANÇOIS.




1 : 400 000

0 — 10 kil.

Iroquois et le principal marché des pelleteries canadiennes. Elle fait encore un grand commerce du bois que lui envoient les bûcherons de Sainte-Thècle, de la Tuque, des Piles, sur le haut Saint-Maurice, mais on n'utilise plus les forges des environs, qui, dès l'année 1737, avant toute autre usine canadienne et peut-être même tout établissement du Nouveau Monde[1], travaillaient l'excellent minerai des alentours. Lors de la renaissance de la littérature canadienne, le district de Trois-Rivières était celui dont les habitants parlaient le français dans sa plus grande pureté.

[1] Wurtele, *Transactions of the R. Society of Canada*, 1886.

Au delà, de gracieux villages se succèdent sur la rive gauche jusqu'à Québec, mais aucun ne s'est élevé au rang de ville, et les puissantes rivières qui viennent rejoindre le Saint-Laurent, le Batiscan, le Jacques Cartier, traversent des régions presque inhabitées. La bourgade la plus populeuse de la rive droite est l'industrieuse Lotbinière, où se trouvent quelques manufactures. Mais à mesure que l'on se rapproche de Québec, les bords du Saint-Laurent se peuplent davantage. En aval de la Chaudière et du cap Rouge, une chaîne continue de villages, portant divers noms, borde les deux rives.

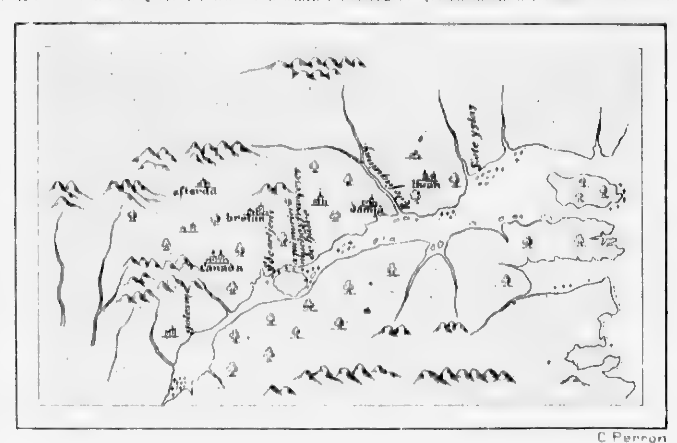
Québec, autrefois capitale du Canada, et maintenant le chef-lieu de l'une des provinces confédérées de la Puissance, est l'une des cités les plus anciennes du Nouveau Monde et la ville historique par excellence de la région du Saint-Laurent : les Américains la visitent avec le sentiment qui mène les Européens vers Athènes et Memphis[1]. Les destinées politiques de la contrée se sont jouées sur le promontoire qui domine le fleuve et son confluent avec la rivière Saint-Charles. Le « village » ou *canada*[2] que remplaça la ville française est probablement celui qui donna son nom à la contrée. Jacques Cartier passa son premier hiver, en 1535, dans une clairière riveraine du Saint-Charles, à Stadaconé, en face de la colline que couronnent aujourd'hui les tours de Québec. Quinze ans plus tard, il revint et construisit une redoute volante sur le cap Rouge, en amont de la ville actuelle, mais son camp, menacé par les Indiens des alentours, fut bientôt abandonné. Les origines de Québec et du Canada tout entier datent du commencement du dix-septième siècle ; c'est en 1608 que Champlain bâtit les premières cabanes de la ville future, dont le nom indien, ayant le sens de « détroit » d'après la plupart des étymologistes, serait dû au peu de largeur que le fleuve présente en amont de l'estuaire. En effet, c'est devant Québec que se trouve le dernier étranglement du lit fluvial et l'un des moins larges : on ne mesure que 1200 mètres d'une rive à l'autre, entre Québec et Lévis, et cet espace, qui paraîtrait fort grand pour un fleuve de l'Europe occidentale, semble tellement étroit pour le Saint-Laurent, trois et quatre fois plus large en moyenne, qu'en voyant cette partie rapide et profonde du courant laurentin, on cherche involontairement du regard un autre bras : à marée haute, le bassin du Saint-

[1] G. Kohl, *Travels in Canada*.
[2] Jacques Cartier, *Bref récit de la Navigation aux îles de Canada*.

Charles, qui se développe à l'ouest, immédiatement en aval du promontoire, s'étend sur un espace beaucoup plus considérable et l'on se demande d'abord si cette nappe d'eau ne serait pas le véritable fleuve. C'est au moins le commencement de l'immense estuaire que, dans toute la partie inférieure de son cours, forme le Saint-Laurent uni aux eaux marines et qui devient une véritable méditerranée entre la péninsule de Gaspé, le Labrador et Terre-Neuve.

A peine fondée, Québec eut à soutenir des assauts. En 1628 le Dieppois Kerth, au service de l'Angleterre, l'attaquait avec une flottille; obligé


N° 128. — CANADA DE QUÉBEC, D'APRÈS UNE CARTE ESPAGNOLE DU QUINZIÈME SIÈCLE, REPRODUITE PAR DURO.




de battre en retraite, il revenait l'année suivante et, après un long blocus, s'emparait de la ville. A cette époque, la population de Québec n'était encore que de 107 habitants : une ou deux familles seulement subvenaient à leurs besoins en cultivant le sol ; les autres recevaient leurs provisions, et le moindre retard dans les convois causait la disette et les maladies[1]. Trois années après, Québec était restituée à la France, mais elle ne progressa que très lentement. Les rares colons, pour la plupart soldats, qui restaient dans le pays en quittant le service, s'unissaient à des femmes indigènes, et les familles ainsi constituées faisaient en grande partie retour à la population sauvage : la société canadienne ne dut son origine qu'à l'importation directe de filles à marier. Les nouveaux ménages se grou-

[1] F. X. Garneau, Sulte, etc.

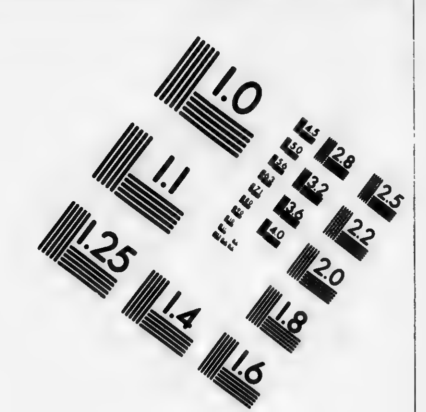
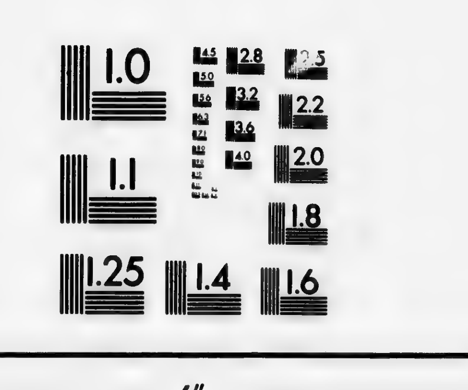
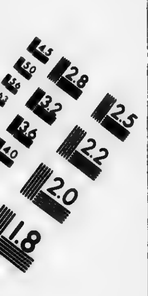


**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**



6"


4.5
2.8
5.0
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8

pèrent presque tous à Québec, d'où ils essaimèrent en amont et en aval.

Les colons anglais de Boston ne pouvaient laisser la colonie française se développer paisiblement dans la position menaçante qu'elle occupait sur les derrières du territoire britannique. En 1690 Frontenac eut à repousser une flotte bostonienne; en 1611 une autre flotte, partie également de Boston pour réduire la citadelle française, se perdit presque tout entière sur des récifs avant d'atteindre la ville; mais en 1759 le drame final commença. Wolfe se présenta devant Québec avec 8000 soldats anglais et livra bataille aux troupes françaises de Montcalm dans les plaines de Beauport, séparées de la ville par l'estuaire de Saint-Charles. Il fut battu; mais de sa défaite même il sut faire sortir la victoire, et, pendant une nuit noire, les assaillants, remontant le fleuve, dépassèrent la citadelle pour escalader la colline du côté de l'ouest et prendre les fortifications à revers avant que Montcalm eût pu reformer ses troupes. Une nouvelle bataille s'engagea, et l'armée française dut battre en retraite à travers le Saint-Charles. Les deux généraux périrent, ensevelis, l'un dans son triomphe, l'autre dans sa défaite. L'année suivante la lutte recommença et les Français à leur tour assiégèrent la ville. Une bataille sanglante força la garnison britannique à rentrer précipitamment dans les murs de Québec, et le Canada allait être reconquis par la France, lorsque la flotte anglaise de secours apparut dans le port. Trois ans après, le traité de Paris assurait définitivement la domination anglaise sur les bords du Saint-Laurent.

Cependant Québec devait encore subir un autre siège. En 1775, pendant la guerre de l'Indépendance, les Américains tentèrent de l'arracher aux Anglais : mais l'entreprise ne réussit point, et depuis cette époque Québec prit le surnom de « Gibraltar américain ». La citadelle qui couronne le sommet du cap Diamant, au-dessus d'escarpements presque ingravissables du côté du fleuve, est soigneusement entretenue comme ouvrage de guerre, bien qu'elle n'ait plus sa garnison britannique. Les anciens remparts, depuis longtemps dépassés par les quartiers nouveaux, sont également conservés dans la partie haute, mais les portes ont été reconstruites pour laisser un passage facile aux voitures, et les approches, les fossés, ont été changés en promenades, en mails, en gazons pour les jeux des enfants. Des batteries défendent les murs de la citadelle et les promontoires de la ville. Des fortifications récentes, élevées en face de Québec, sur les hauteurs de la pointe Lévis, complètent la fermeture militaire du Saint-Laurent.

Vue du fleuve ou des hauteurs de Lévis, la ville paraît peu considérable. Les remparts, les talus de la citadelle occupent une grande partie de la

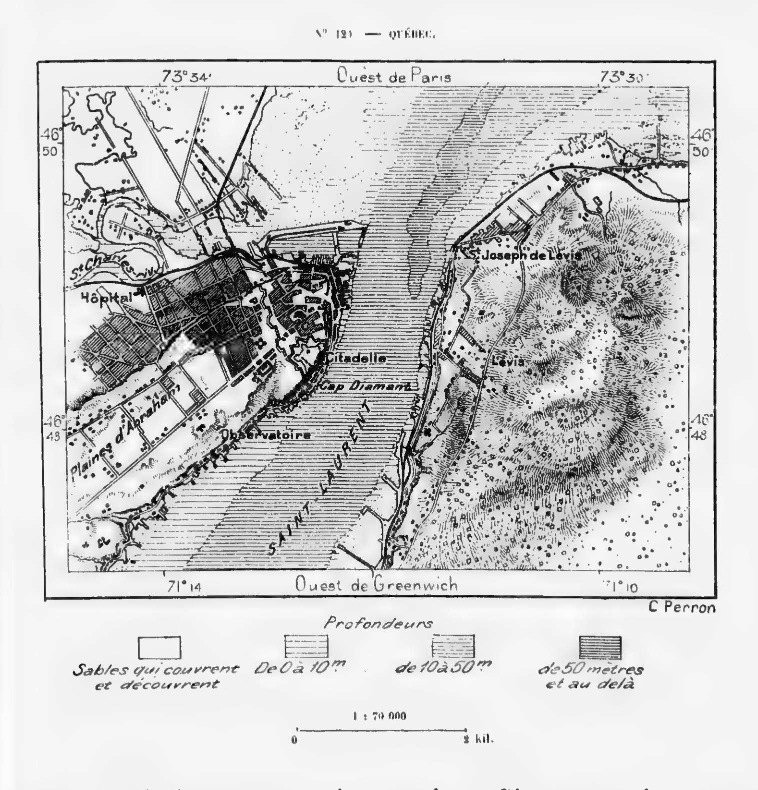



QUÉBEC. — VUE GÉNÉRALE PRISE DE LA TERRASSE EN 1888.

Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. Vallée.

colline, quelques édifices dessinent leurs profils au-dessus des pentes, et le rivage est bordé par l'étroit cordon de la basse ville, que menacent les rochers fissurés de la forteresse; par trois fois déjà, des éboulis ont écrasé des maisons et leurs habitants; il serait urgent, après construction d'un faubourg mieux situé, de raser le quartier menacé, dit de Champlain, et d'en remplacer par des gazons les masures noircies et bran-

N° 121 — QUÉBEC.




lantes. C'est de l'autre côté, sur le revers du cap Diamant, que le nouveau Québec prolonge ses rues dans la plaine et sur le versant de la rivière Saint-Charles. La beauté de Québec est due surtout au merveilleux panorama que l'on voit se dérouler du haut de la citadelle, de l'université Laval et de la terrasse Dufferin, large plancher posé à mi-côte sur le promontoire, au-dessus du Saint-Laurent et de l'estuaire. En bas, un hémicycle de maisons contourne la colline, et tout un quartier nouveau, celui des entrepôts et des docks, s'allonge en pointe entre les deux nappes d'eau.

Le flot puissant du fleuve, renversé deux fois chaque jour par la marée, passe au pied de la ville dans son détroit; les bacs à vapeur vont et viennent entre les deux rives, et sur la haute berge de Lévis les villages se succèdent en une longue suite interrompue çà et là par des bouquets de verdure. Au loin, entre les bras élargis du Saint-Laurent, se montrent les campagnes verdoyantes et doucement ondulées de l'île d'Orléans. Plus gracieuses encore, les plaines de la rive gauche se perdent au nord sous l'air bleuâtre qui voile à demi de lointains promontoires et le dôme superbe du cap Tourmente.

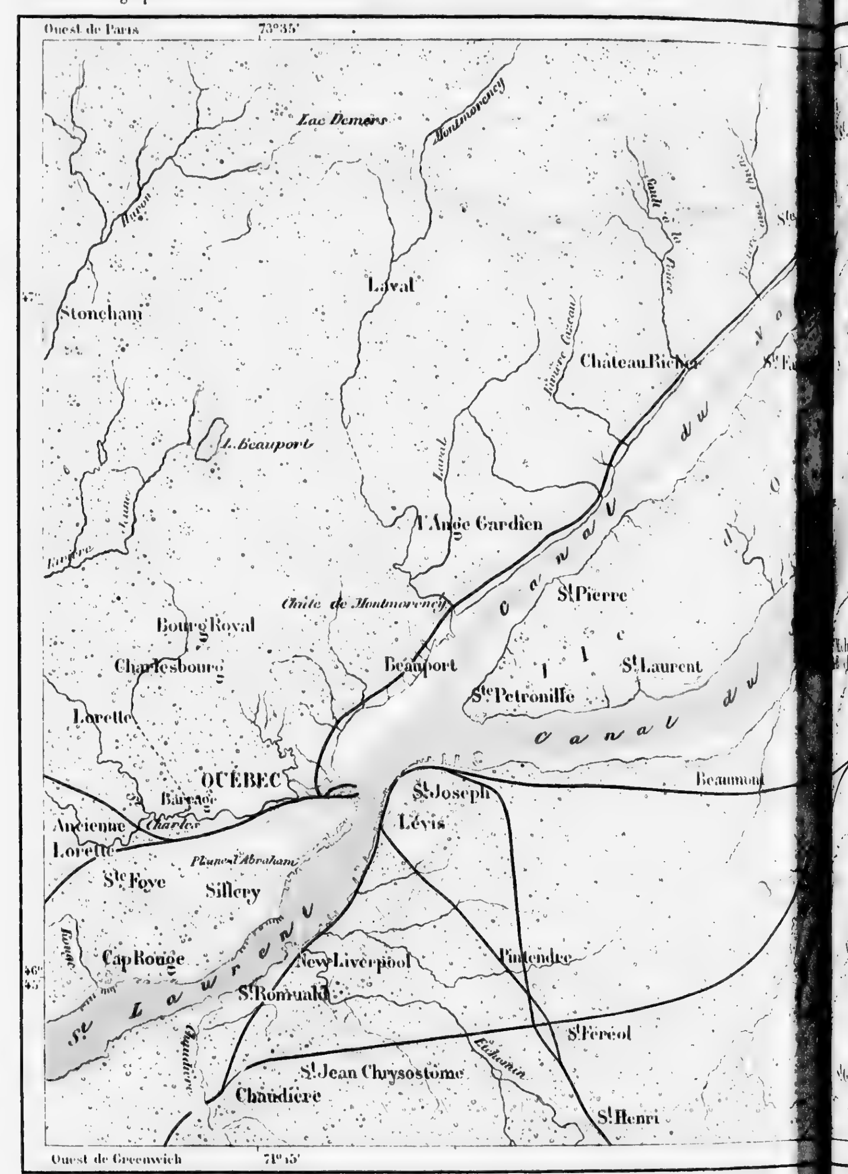
Outre la citadelle et l'esplanade Dufferin, Québec a ses monuments historiques : à cet égard, elle a peu de rivales dans le Nouveau Monde. Sur une place voisine de la citadelle s'élève l'obélisque dressé en mémoire des deux chefs, Wolfe et Montcalm, « unis par la mort, par la gloire et par la tombe commune que leur donna la postérité ». D'autres colonnes, en dehors de la ville, rappellent les dernières batailles, d'Abraham et de Sainte-Foye. Un cippe, sur les bords de la rivière Saint-Charles, a été récemment placé sur le lieu d'hivernage choisi par Cartier lors de son voyage de découverte. On croit aussi avoir trouvé dans une maison de Québec le tombeau de Champlain, et l'on montre la demeure où s'éteignit Montcalm. Quelques édifices religieux, la basilique, d'autres églises, séminaires et couvents, possèdent des tableaux précieux, datant pour la plupart des temps antérieurs à la Révolution française. Malheureusement, tableaux, livres et collections ne sont pas encore (1889) protégés par un édifice incombustible, et pourtant l'histoire des bibliothèques canadiennes se confond avec celle des incendies : « elles ne servent qu'à brûler », répète un dicton du peuple. L'université Laval, ainsi nommée du prélat qui fonda en 1665 le séminaire, transformé, au milieu de ce siècle, en une école de sciences, renferme même un véritable musée, avec des œuvres du Tintoret, de Puget, de Rubens : c'est le plus important de l'Amérique, au nord de Boston. La bibliothèque, d'environ cent mille volumes, est parfaitement classée et ne le cède en valeur qu'à celle de la capitale actuelle du Canada : le cabinet minéralogique a été préparé spécialement par Haüy pour la grande école canadienne.

Québec n'est plus la première ville de la Puissance : elle n'occupe que le troisième rang, après Montréal et Toronto, et si l'on en juge par la lenteur de ses progrès, elle sera bientôt dépassée par d'autres cités plus jeunes et plus industrieuses. Sa population est d'environ 90 000 habitants, en y comprenant celle des faubourgs de la rive gauche et même des villages de la rive droite, que l'on doit considérer comme faisant partie de l'agglomération québecquoise, puisqu'ils participent au commerce de la

r la marée.
vont et vien-
les villages
les bouquets
nt, se mon-
e d'Orléans.
ent au nord
s et le dôme

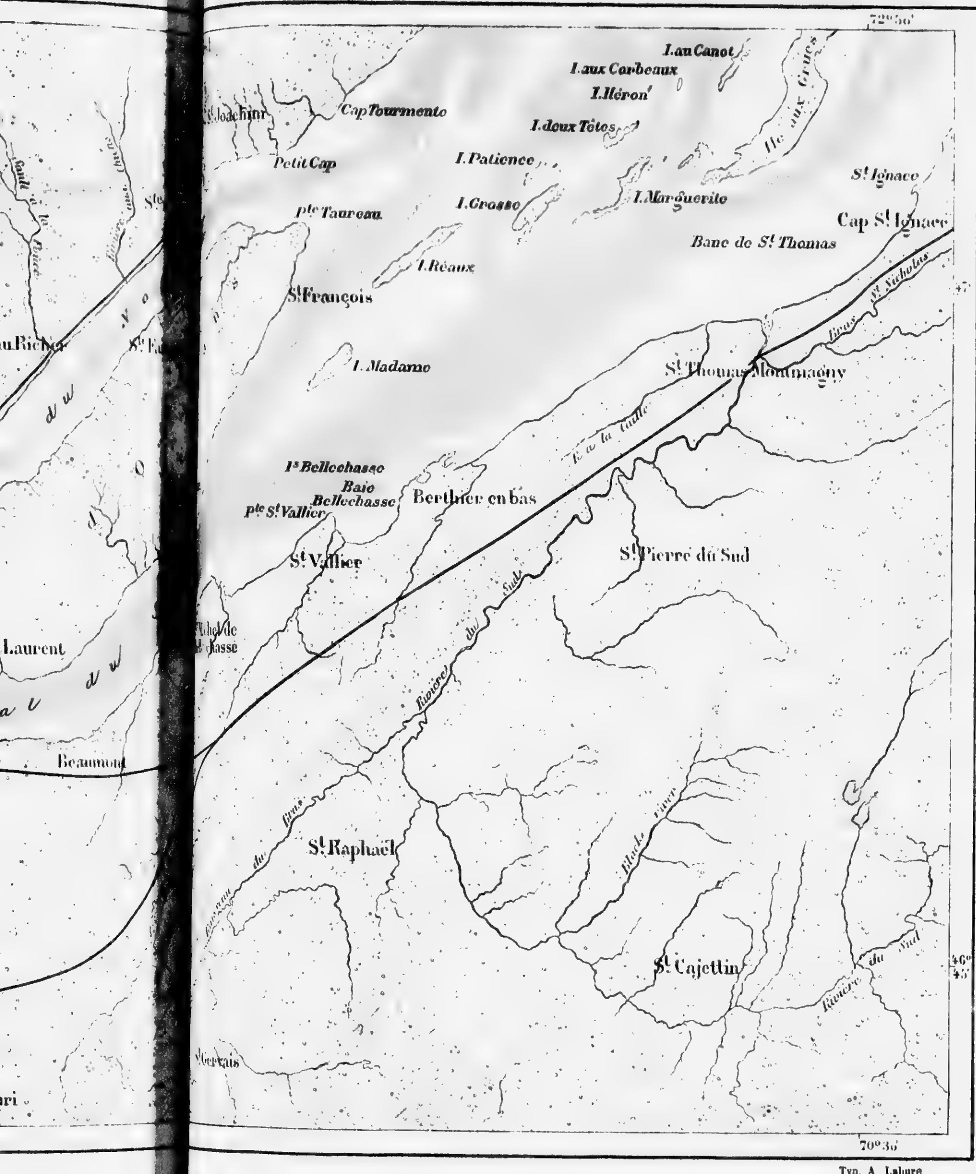
uments his-
Monde. Sur
mémoire des
ire et par la
es, en dehors
Sainte-Foye.
ament placé
découverte.
u de Cham-
ques édifices
s, possèdent
érieurs à la
llections ne
e, et pour-
e celle des
du peuple.
séminaire.
fermé même
de Rubens :
ibliothèque.
le cède en
néralogique
dienne.
e n'occupe
juge par la
s cités plus
) habitants.
même des
t partie de
merce de la

QUÉBEC E


Ouest de Paris
73°35'
Lac Demers
Montmorency
Huron
Laval
Stoneham
Chateau Richer
L. Beauport
Laval
L'Ange Gardien
Chûte de Montmorency
St Pierre
Bourg Royal
Charlesbourg
Beauport
St Laurent
Ste Petronille
Lorette
Canal
QUÉBEC
Barrage
St Joseph
Beaumont
Ancienne
Lorette
Lévis
Plaine d'Abraham
Ste Foye
Sillery
Cap Rouge
New Liverpool
Pintendre
St Romuald
St Férëol
St Jean Chrysostome
Chaudière
Etchemin
St Henri
Ouest de Greenwich
71°15'

QUÉBEC ET ENVIRONS

Hachette et Cie. Paris.




Typ. A Lahure

0 10 kil.

cité et constituent sa tête de pont pour les lignes ferrées qui l'unissent au New-Brunswick et aux Etats-Unis[1]. Sans doute, Québec a les avantages que lui donne son excellent port, complété maintenant par des bassins et des cales; avant le dragage du lac Saint-Pierre, c'est au pied du cap Diamant, au premier étranglement du fleuve, que se trouvait le point d'arrivée naturel pour les grands navires marins, et de nos jours encore les voiliers remontent rarement au delà; mais les bateaux à vapeur peuvent désormais pousser directement vers Montréal, et pendant la dernière décade l'ensemble de la navigation a diminué devant Québec[2]. En outre, cette ville a l'inconvénient d'être située sous un climat trop froid, sur un fleuve obstrué de glaces pendant l'hiver; elle n'a pas, comme Montréal et surtout comme Toronto, une vaste région d'approvisionnement; du côté septentrional, elle touche presque aux solitudes qui s'étendent vers la mer de Hudson, et c'est tout récemment que les deux premiers chemins de fer dirigés vers le nord se sont ajoutés à son réseau: la ligne qui va rejoindre les bords du lac Saint-Jean et celle qui longe la rive gauche du fleuve vers Montmorency et Sainte-Anne. Le commerce le plus important est celui des bois canadiens et américains, de l'Ottawa et du Saint-Maurice, du Michigan et du Maumee: les rives du fleuve en amont de la ville, à Sillery, à Saint-Romuald, sont bordées de « bômes », derrière lesquels on remise les billots et on empile les madriers et les planches. La construction des navires en bois, qui fut la principale industrie de Québec et de Lévis, est presque complètement perdue : on y édifia même des navires de plus de 5000 tonneaux, mais c'étaient de prétendus bâtiments, masses de bois compactes que l'on exportait en Angleterre sous forme de navires pour les dépecer à l'arrivée; on tournait ainsi la loi de douane qui déclarait libre l'importation des navires et taxait d'un lourd impôt l'entrée des bois. Actuellement les manufactures les plus actives de Québec sont les ateliers de chaussures, pour lesquels on importe surtout les cuirs de Buenos-Ayres.

La cité ne communique avec ses gares et ses faubourgs de la rive opposée que par des bacs à vapeur auxquels a été concédé le mono-

[1] Population de l'agglomération québecquoise :

| | Recensement de 1881. | Évaluation de 1889. |
|---|---|---|
| Québec. . . . . . . . . . . . . . | 62 446 hab. | 75 000 hab. |
| Lévis, Saint-Joseph, Lauzun, etc. . . | 12 878 » | 15 000 » |
| Ensemble . . . . . . | 75 324 hab. | 90 000 hab. |

[2] Mouvement de la navigation à Québec en 1876 : 711 586 tonnes
« « « en 1885 : 562 064 «

pole des transports. Ces bateaux, armés d'éperons à l'avant, sont construits de manière à briser la glace qui se forme et se reforme incessamment pendant l'hiver; mais il arrive parfois, lors des froids très rigoureux, que le « pont de glace » devient trop épais et trop dur pour qu'il soit possible à la machine de s'ouvrir un chemin. Au milieu du siècle, le « pont » s'établit en une seule nuit du rapide de Lachine à l'île aux Grues, en aval de Québec, sur une longueur de 350 kilomètres. Le Saint-Laurent se montre alors comme une interminable plaine blanche ou grise, souvent masquée par des tourbillons de poudrin et rayée d'une ville à l'autre par les sentiers qu'ont frayés les piétons et les traîneaux; des esquifs à patins et à voiles glissent aussi sur le plancher de cristal. Il est probable que dans un avenir prochain un pont se construira entre les deux rives; mais cette œuvre, conçue par les ingénieurs des voies ferrées, ne facilitera probablement pas les communications directes entre le vrai Québec et le Québec d'outre-fleuve. Il s'agirait, comme naguère à Montréal, de jeter un viaduc en amont, uniquement pour réunir les réseaux de fer, sans passerelles pour les voitures et les promeneurs. C'est au cap Rouge, à une douzaine de kilomètres au sud de Québec, presque en face de l'endroit où la Chaudière débouche dans le Saint-Laurent, que l'on a l'intention de construire le pont futur. L'étroit du fleuve, devant le cap Rouge, n'a que 800 mètres de rive à rive : en aval des rapides de Lachine, nul passage du courant n'est plus resserré; mais le fond du lit se trouve à 90 mètres en contre-bas de la rive. Deux piliers de granit, construits près des deux bords par 15 mètres de fond, supporteront une travée centrale de 440 mètres en longueur, à 136 mètres au-dessus de l'eau. Nul doute que cette œuvre industrielle, presque comparable à celle du pont de la Forth, en Écosse, n'ait pour conséquence de déplacer quelque peu le commerce local et de l'attirer vers l'amont : le village de Sillery, maintenant connu par ses pelouses et ses ombrages, prendra un tout autre aspect par la construction des chantiers et des entrepôts.

Des sites, charmants surtout par leurs eaux courantes et leurs chutes, se voient aux environs : telles la cascade de la Nouvelle-Lorette, celle de la Chaudière, issue du beau lac Megantic, et la chute plus célèbre encore de Montmorency, qui tombe d'une hauteur de 76 mètres en une nappe régulière et de largeur uniforme : c'est la cascade classique, sans roches qui en brisent l'élégante parabole. Les « habitants » canadiens lui donnent le nom de « Vache », qui rappelle celui de « Pisse-Vache » dans le Valais, et les deux chutes se ressemblent en effet, si ce n'est que le Montmorency roule une plus forte quantité d'eau que la Sallanche.



LÉVIS ET LE « PONT DE GLACE » DU SAINT-LAURENT. — VUE PRISE DE QUÉBEC.

Dessin de A. Slom, d'après une photographie.

En hiver, un superbe cône de glace formé par la poussière d'eau s'élève au devant de la cascade et la foule des glisseurs se rassemble sur les talus. Une partie considérable de l'eau se perd, dit-on, dans les fissures du roc, mais ce qui reste suffit pour faire mouvoir une grande scierie, et bientôt d'autres usines encore masqueront la chute. De nombreuses villas sont éparses dans les bosquets des alentours, de même qu'en face, dans l'île d'Orléans.

C'est dans Québec que se sont réunis en masse presque tous les habitants de la contrée, et les plus gros bourgs n'auraient ailleurs que le nom de villages. Au nord, dans la région des montagnes, on ne voit d'autres groupes importants de maisons et de cabanes que le village industrieux de Saint-Raymond, situé sur le chemin de fer du lac Saint-Jean, dans une clairière, élargie par le feu. De l'autre côté du Saint-Laurent, la lisière des habitations et des cultures est également très étroite, et dans les montagnes de la frontière du Maine on ne trouve d'autres demeures que les « campes » des bûcherons et des chasseurs et les stations des chemins de fer. La Nouvelle-Lorette, que visitent les curieux, à côté des cascades, n'est remarquable ni par sa population ni par son industrie; mais c'est une colonie de prétendus Hurons, au nombre d'environ trois cents. Une minorité des habitants se compose de familles métissées qui ont gardé certaines traditions de la race indigène et célèbrent des fêtes auxquelles les blancs sont quelquefois invités; ceux-ci s'entendent même décerner le titre de grand chef, quand on demande leur appui. Les Hurons, qui se glorifient toujours d'être « catholiques et alliés de la France », parlent plus le français que la langue de leurs aïeux et gagnent leur vie par la vente de paniers, d'objets en peau et en verroteries. C'est dans le voisinage de Lorette que l'on a construit le barrage d'où les eaux sont amenées en abondance aux réservoirs de Québec.

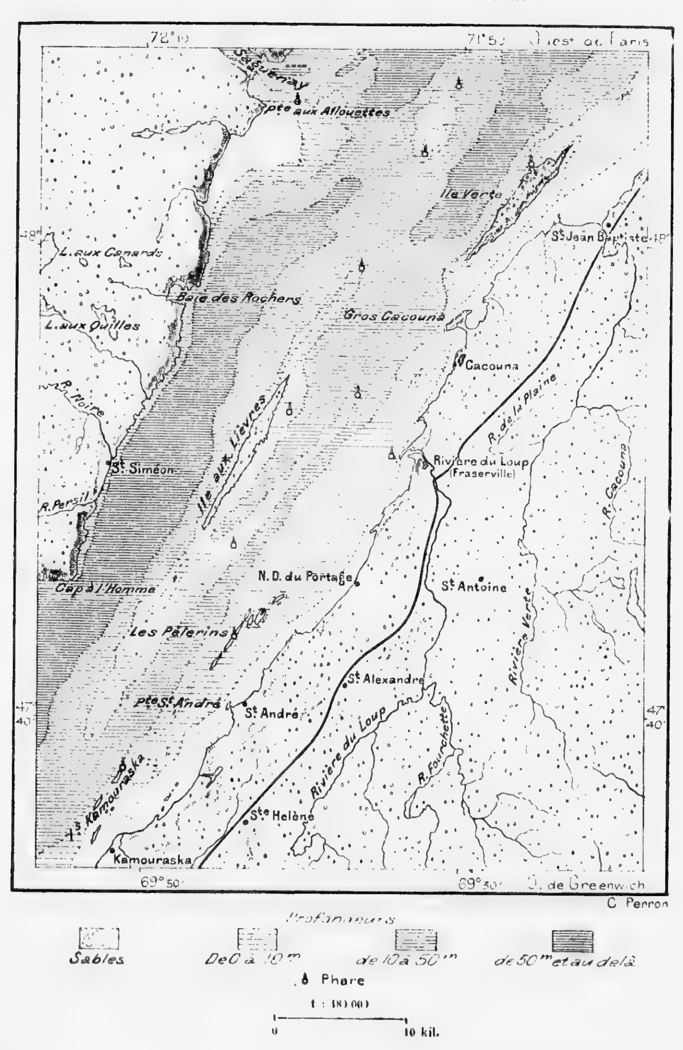
Un chemin de fer et une route ombragée, qui traversent Beauport, puis un village continu d'environ 35 kilomètres de longueur, mènent de Québec au lieu de pèlerinage le plus fréquenté du Canada : il a nom Sainte-Anne, comme celui du « Bout de l'Ile », au confluent du Saint-Laurent et de l'Ottawa; on le désigne spécialement comme Sainte-Anne de Beaupré ou la « Bonne Sainte-Anne ». En été, les visiteurs s'y rendent en foule, les uns pour vénérer les reliques, les autres, moins nombreux, pour se promener dans les bois et gravir les hauts promontoires, contreforts du cap Tourmente. Des collines de Sainte-Anne de Beaupré on voit le Saint-Laurent, large de 16 kilomètres, et les îles boisées, les récifs jaunâtres qui continuent la grande île d'Orléans. Au loin, par delà les cultures, on distingue parfois, dans l'État du Maine, les premiers monts des Appalaches.

Les stations qui bordent les deux rives en aval sont déjà des villages maritimes par la salure des eaux, le flux et le reflux, les plages, les bancs de varech, les poissons, les cétacés et les dunes du littoral. Montmagny, sur la rive droite, rappelle le nom d'un gouverneur, dont le nom latin, *Mons magnus*, valut à tous ses successeurs, de la part des Algonquins, le nom d'Ononthio ou « Grande Montagne ». Plus bas vient Rivière-Ouelle, bourg dix fois plus peuplé que le village du Perche, la Ventrouze, d'où viennent les deux familles principales qui composent la moitié de ses habitants[1]. La rivière qui donne son nom au village canadien est bien connue par les pêcheurs de marsouins et d'anguilles. Kamouraska, en algonquin la « Jonchère », qui succède à Rivière-Ouelle sur la même rive, est un de ces villages où les baigneurs de Québec et de Montréal affluent pendant l'été : près de là coule le ruisseau dit la «rivière aux Perles », où l'on trouve en effet des perles roses très appréciées. Presque en face s'arrondit la plage ferme de la Malbaie, ainsi nommée par Champlain à cause des périlleux remous de la marée. Les Anglais l'appellent Murray-bay, et après la conquête ils y établirent une colonie de Highlanders, qui, depuis, s'est complètement francisée. Des hôtels, des chalets, même des écoles et des collèges se montrent à l'issue des vallons et sur les terrasses des montagnes de la Malbaie. Cette escale est très fréquentée par les riches Américains qui vont en été pêcher la truite dans les lacs et les clairs torrents des Laurentides. Il est probable que bientôt un chemin de fer remontera de la Malbaie vers le haut Saguenay, ouvrant ainsi une voie relativement courte de Québec au lac Saint-Jean. La Pointe au Pic et, plus haut, la baie de Saint-Paul, en face de l'île aux Coudres, sont également des lieux de villégiature fréquentés. Le remous du « Gouffre », près de l'île aux Coudres, était naguère redouté des bateliers, mais il se comble peu à peu : le promontoire voisin, le « cap aux Corbeaux », aurait reçu son nom des oiseaux carnassiers qui attendent les cadavres.

La plus grande ville du bas Saint-Laurent en aval de Québec est Rivière-du-Loup, ainsi nommée d'un cours d'eau qui, près de là, plonge en une superbe cascade : on lui donne aussi le nom de Fraserville, en l'honneur des anciens seigneurs, restés encore les personnages de la contrée. Rivière-du-Loup, qu'il serait plus exact d'appeler Rivière des « Loups marins », a pris dans ces derniers temps une importance considérable comme lieu de convergence de trois voies ferrées maîtresses, le Grand-

[1] Rivière-Ouelle, 2 027 habitants en 1881.
La Ventrouze (Orne) 202 » 1885.
(Casgrain, *Une paroisse canadienne*).

Tronc, l'Intercolonial et le chemin qui, par les bords du lac Temiscouata ou « Profond », se dirige vers le New-Brunswick et le port de Saint-




N° 130. — SAINT-LAURENT, DE KAMOURASKA AU SAGUENAY.

John; sa principale industrie est la fabrication des chaussures. Grâce à sa position au bord de l'estuaire, Fraserville devient une station de

bains fréquentée; mais la mode canadienne a fait construire le plus de villas et d'hôtels à 10 kilomètres plus loin, sur la plage presque circulaire de Cacouna. Le nom de Cacouna, qui signifie « tortue », dépeint la forme du littoral. Le promontoire qui défend la plage est une haute et longue roche, rattachée à la terre ferme par un pédoncule de sable semblable à celui de Giens ou du Monte-Argentaro.

Le Saguenay unit son fjord à celui du Saint-Laurent en face de Cacouna. La contrée que traverse cet étonnant cours d'eau n'est point, comme le croyaient les premiers colons, un « royaume riche en or et en pierres précieuses », mais elle fournit d'autres trésors. La compagnie de Hudson, qui hérita de ce royaume, voulut le garder pour elle, et jusqu'à l'année 1858 défense absolue fut faite à tout chasseur de défricher, de cultiver le sol, même de couper le bois : suivant ses prétentions, nul n'avait le droit de toucher chez elle à *fur or fir*, à « peau ou pin[1] ». La contrée, qui avait été déjà partiellement cadastrée en 1755 par Normandin, cessa d'être connue. Depuis une génération seulement, l'agriculture fait son œuvre sur les bords du lac Saint-Jean. Les commencements de la colonisation furent, en 1848, héroïques. On savait depuis longtemps que tout le pourtour du Saint-Jean offre, sur une grande largeur, des terres alluviales très faciles à travailler et très fertiles, reposant sur un fond de roches calcaires; mais on se demandait comment on pourrait les atteindre par delà les terres montueuses du Saguenay et des Laurentides, à des centaines de kilomètres au delà de tout chemin. Pourtant de hardis colons, venus pour la plupart de la Malbaie, Kamouraska et autres villages des bords du Saint-Laurent, se lancèrent dans l'inconnu, loin de toute ligne d'approvisionnement : frayant leur chemin à travers les forêts, puis voyageant en radeau, ils atteignirent une vallée qui paraît avoir été jadis une voie d'écoulement du lac, et y fondèrent un village auquel ils donnèrent le nom d'Hébertville, en l'honneur du curé qui les conduisait. C'est la commune mère de laquelle naquirent toutes les autres communes qui entourent le lac au sud et à l'ouest. La salubrité merveilleuse de la contrée, où le nombre des naissances est quintuple de celui des morts, aide encore plus que l'immigration au peuplement des terres; malgré le manque de routes et de ponts, les clairières des défrichements se poursuivent sur les côtes du nord et de l'est, et dans un avenir prochain tout un cercle de villages et de cultures bordera la grande mer intérieure. La population riveraine double de décade en décade, et pendant la belle saison les Américains viennent

[1] Arthur Buies, *Le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean.*

en foule y pêcher le ouananiche, poisson délicieux qu'on appelle en anglais *land-locked salmon* ou « saumon du lac », bien que ce ne soit pas un salmonidé. On a proposé de régler le niveau du lac par des écluses établies aux « décharges » de sortie.

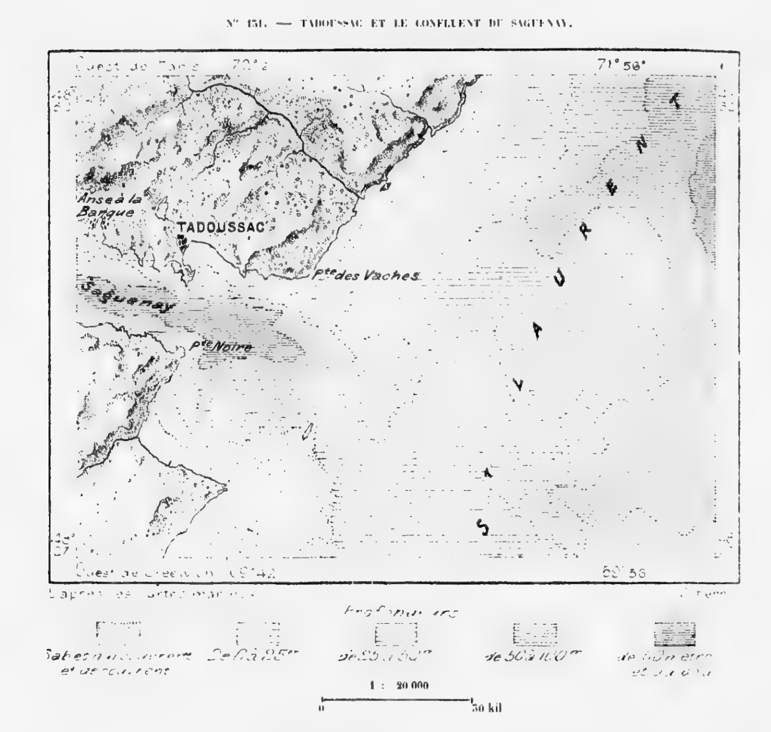
Le bourg le plus considérable du bassin lacustre se nomme Roberval, d'un explorateur du Canada qui parcourut la région des Laurentides en 1542. Roberval égrène ses maisons le long des plages sablonneuses, dans une vaste campagne entièrement déboisée, car, pour le colon, « l'arbre est l'ennemi » : il rase tout. Au nord s'élève une colline rocheuse; — un cran, disent les Canadiens du pays, — d'où l'on voit à perte de vue les cultures de Sainte-Prime et autres communes, derniers postes de la civilisation dans la direction du nord. Au delà il n'y a d'autres habitants que de rares Montagnais et, par delà la baie de Hudson, des pêcheurs eskimaux. A l'est du cran de Sainte-Prime une terrasse, dite de la Pointe-Bleue, a été réservée pour les Indiens du littoral. Les terres qu'on leur a laissées et dont les bois ont été en grande partie brûlés par un incendie récent, sont parmi les meilleures du Canada. Mais une loi interdit aux blancs de s'y établir; à peine quelques métis y font-ils une culture rudimentaire; ils ne vivent que de chasse et de pêche, et leurs enfants n'ont d'autre jeu que celui de l'arc. Presque tous les Montagnais de la réserve ont établi leurs tentes et leurs baraques au bord du lac, autour d'une chapelle dont ils montrent avec fierté les autels, les bannières, les fleurs artificielles. Peu de sites sont plus aimables que celui de la Pointe-Bleue. Le chemin serpente sur la berge au-dessous des érables, des merisiers et des trembles, et le lac apparaît entre les arbres avec les embouchures de ses rivières, ses plages blanches et ses îles boisées.

Le port de la contrée du Saint-Jean et du haut Saguenay est la ville prospère de Chicoutimi, bâtie sur les deux bords de la rivière du même nom, à l'endroit où s'arrête la grande navigation. Il faut même que les bateaux à vapeur attendent la marée pour remonter jusqu'à l'embarcadère de Chicoutimi : le nom cri de la ville, « Jusqu'ici la profondeur », répond exactement aux conditions du lit fluvial. Elle a les bois pour principale industrie. Toute une ville de madriers occupe les bords de Saguenay en aval de son confluent avec la rivière de Chicoutimi, descendue de rapides en rapides du lac profond de Kenogami : la dernière cascade, haute de 12 mètres, plonge dans le voisinage même du fleuve, et de la ville on l'entend gronder. Le trafic du bois a été monopolisé par une seule famille, propriétaire de presque toutes les forêts des alentours : au-dessus de la ville se dresse un obélisque élevé en l'honneur du « père du Saguenay »,

c'est-à-dire de l'homme qui a su discipliner à son profit le travail de tous les riverains. Des bricks, presque tous norvégiens, mouillent dans le port en attendant leur chargement. En aval de Chicoutimi, quelques villages bordent la baie de Haha, en amont des abîmes du Saguenay.

Le bourg de Tadoussac — en algonquin les « Mamelles », — situé au confluent des deux fleuves et sur leur rive gauche, a pris une certaine

N° 151. — TADOUSSAC ET LE CONFLUENT DU SAGUENAY.




importance, comme escale de bateaux à vapeur et comme lieu de villégiature, fréquenté surtout par des Américains; mais comme lieu de commerce il n'a pas justifié les espérances des premiers navigateurs français : on sait que dès l'année 1599 Chauvin y débarqua une douzaine d'hommes et y fonda un établissement temporaire; quelques années après, ce fut un comptoir régulier où les Montagnais apportaient leurs pelleteries; les colonisateurs du Canada hésitèrent longtemps avant de savoir quel emplacement ils choisiraient, Tadoussac ou Québec, pour centre de leurs efforts. Maintenant le principal établissement de Tadoussac est, dans l'Anse à la

ravail de tous
t dans le port
elques villages

, — situé au
une certaine



lieu de villé-
lieu de com-
urs français:
ne d'hommes
ès, ce fut un
teries; les co-
quel empla-
leurs efforts.
s l'Anse à la

SAUT DE LA RIVIÈRE CHICOUTIMI, PRÈS DE SON CONFLUENT AVEC LE SAGUENAY.

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

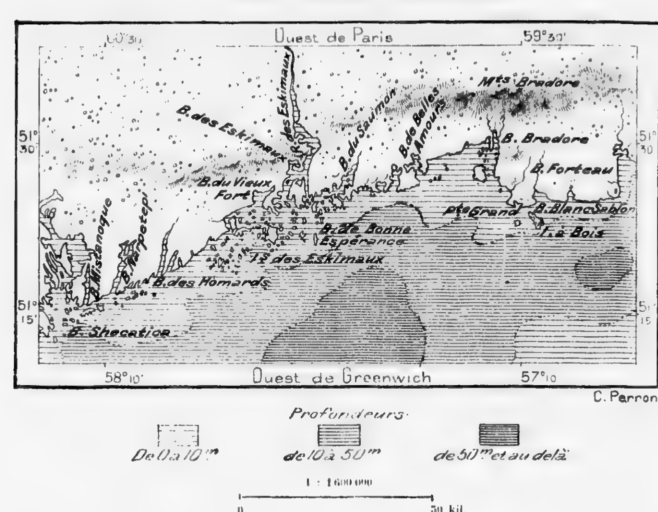
Barque, un bassin de pisciculture où l'on élève jusqu'à deux millions de saumons chaque année. On a souvent proposé d'établir un port d'hiver en face de Tadoussac, au pied du promontoire de la rive droite du Saguenay. En cet endroit l'eau ne gèle jamais, comme à Québec et à Montréal, et les transatlantiques pourraient y mouiller, au lieu de s'arrêter dans les ports du littoral extérieur, tels que Halifax ou Saint-John.

Après Tadoussac, la rive gauche du Saint-Laurent n'a plus que de rares habitations. Les vallons sont étroits, les montagnes escarpées, le climat rude, le formidable vent du nord-est brûle la végétation. Quelques stations de missionnaires, autour desquelles se groupent les Indiens, des postes de la compagnie de Hudson pour l'achat de pelleteries, des phares, des hangars pour les salaisons, bordent la côte de distance en distance jusqu'au Blanc-Sablon, plage de rivière qui sert de limite entre la province de Québec et le Labrador proprement dit; toutefois, dans le langage courant, les Canadiens emploient ce nom de Labrador pour désigner la partie du littoral qui s'étend au nord de l'estuaire et du golfe Saint-Laurent jusqu'au détroit de Belle-Isle. Malgré l'âpreté du climat, des hommes courageux ne craignent pas de s'y établir, et l'on parle de ce « Labrador » comme d'un futur pays de colonisation. Des émigrés acadiens venus de l'archipel de la Madeleine, des « habitants » canadiens qui essaiment de la Gaspésie et n'ont qu'à traverser l'estuaire pour aborder dans leur nouvelle patrie, ont déjà fondé çà et là quelques hameaux, et la population, rare encore, double pourtant de décade en décade. Une des stations principales de cette rive est la mission de Betsiamites ou Bersamis, village de Montagnais et de métis situé sur la grève septentrionale d'un estuaire où se jette la rivière Betsiamites, navigable pour les barques sur un espace d'environ 50 kilomètres : avant 1844, époque à laquelle se rétablit la mission catholique parmi les Montagnais, ceux-ci étaient redevenus païens; un grand nombre d'entre eux le sont encore[1]. Moisie, à la bouche de la rivière du même nom, compte aussi parmi les postes auxquels leur position promet une future importance commerciale, et l'on a souvent projeté d'en exploiter les sables, remplis de fer magnétique; il en est de même de Mingan, hameau placé au bord de la rivière et en face de l'archipel homonyme. Les terres qui longent à son embouchure la rivière de Saint-Augustin sont vantées comme très fécondes par les rares colons qui s'y trouvent, et la vallée peut fournir à l'exportation des quantités considérables de bois d'œuvre. Enfin, près de l'entrée du détroit de Belle-Isle, se

[1] C. H. Farnham, *The Montagnais*, Harper's New Monthly Magazine.

succèdent les postes de la Pointe aux Eskimaux, de Bonne-Espérance, des Belles-Amours, de Bradore, du Blanc-Sablon. Si une ville se bâtit un jour sur les rives de la baie de Bradore, elle pourra se dire la plus ancienne cité canadienne, car c'est là que s'élevait en 1508, un siècle avant la fondation de Québec, la ville bretonne de Brest, où l'on compta, pendant la saison de la pêche, jusqu'à trois mille personnes[1]. Mais le monopole royal concédé aux gouverneurs du Canada ne permit pas à la petite république

N° 152. — RIVIÈRE DES ESKIMAUX ET BAIE DE BRADORE.




de subsister. Quelques débris de construction, les uns d'origine française, les autres dus aux Eskimaux, se voient encore dans le voisinage.

La rive droite du golfe de Saint-Laurent est moins déserte que le Labrador canadien : les petits villages de Trois-Pistoles, Bic, Rimouski, Mitis, Matane se succèdent au pied des hautes montagnes. Rimouski, simple débarcadère, a l'ambition de se peupler un jour, grâce à son bon port; les transatlantiques s'y arrêtent pour prendre ou déposer le courrier d'Europe. C'est le premier ou le dernier point d'Amérique pour les passagers : peu de noms reviennent aussi souvent dans la conversation du bord. Au delà, jusqu'au détroit de Terre-Neuve, on ne voit plus que

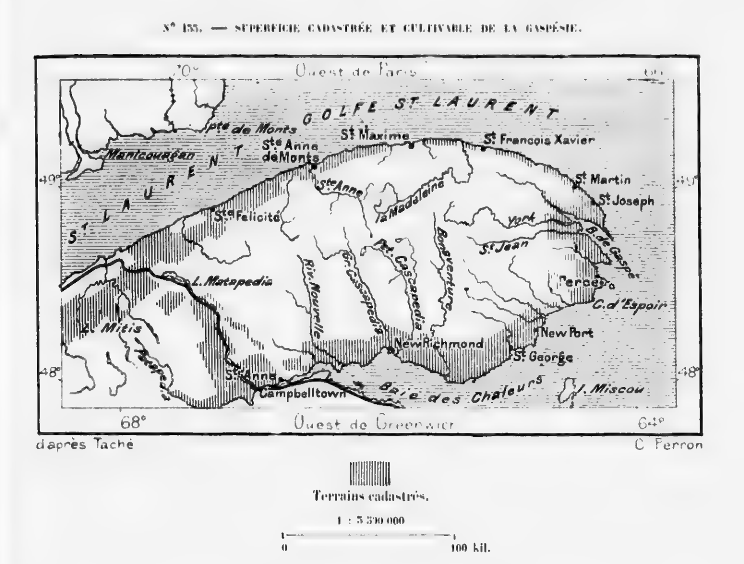
[1] Duro, *Arca de Noé*; — *Quebec Literary and Historical Society*, 1841; — Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens français*.



les longues grèves basses de la grande île Anticosti, presque complètement dépourvues d'habitations; les sentiers de l'intérieur ont été frayés par les ours. Quelques sauveteurs et des gardiens de phare, telle était naguère la population d'Anticosti, et les seules cultures y sont les jardinets construits autour des maisonnettes. Jadis des naufragés, qui ne purent construire de bateaux pour fuir l'île maudite, n'échappèrent à la faim qu'en se dévorant les uns les autres[1]. La colonie principale, composée entièrement de Franco-Canadiens, se trouve près de la pointe occidentale[2].

Le revers de la péninsule de Gaspé qui limite au sud le golfe du Saint-

N° 155. — SUPERFICIE CADASTRÉE ET CULTIVABLE DE LA GASPÉSIE.




Terrains cadastrés.

1 : 3 330 000

0 — 100 kil.

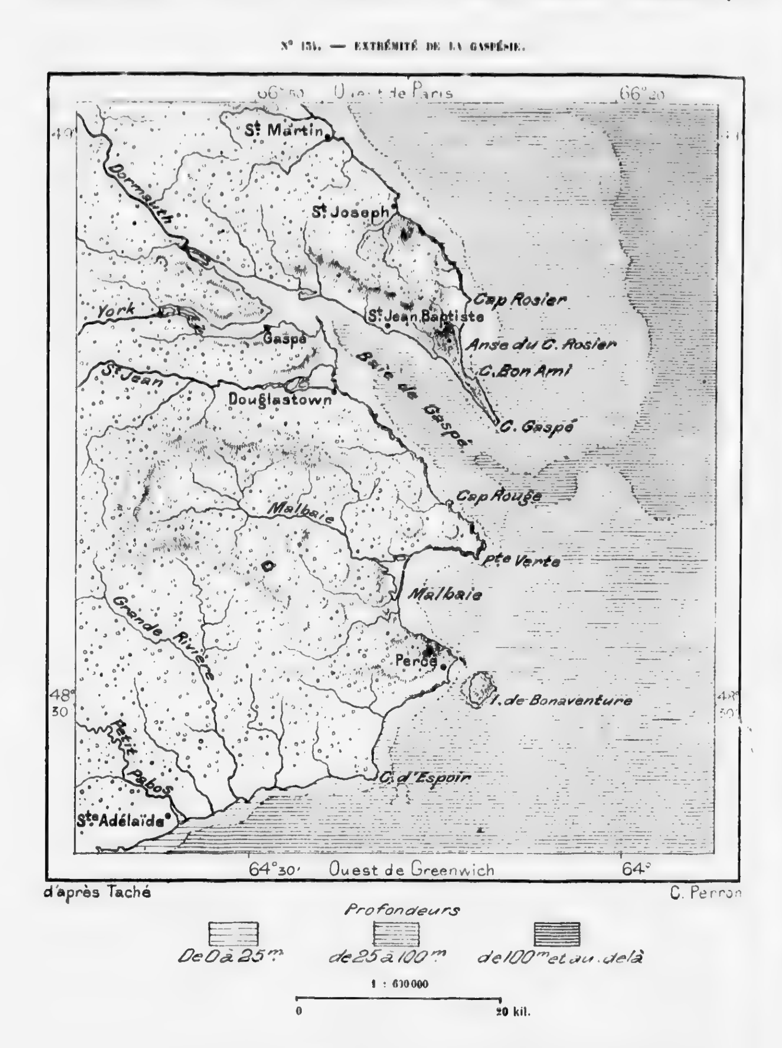
Laurent ouvre à la mer des fjords nombreux dont les ports ont attiré une certaine population. Gaspé — ou Montagnais, ou Gihakspek — est une « fin des terres » comme l'extrémité française de la Bretagne et les péninsules terminales de l'Espagne et de l'Angleterre. Aussi cette pointe avancée du continent eut son importance dans l'histoire des découvertes. Jacques Cartier s'y arrêta; de Roquemont y perdit une flotte, capturée par les Anglais; d'autres combats se livrèrent dans ses eaux. Maintenant les Gaspésiens s'occupent surtout de la pêche et de la navigation : l'intérieur est

[1] Naufrages sur les côtes d'Anticosti, de 1870 à 1880 : 106 navires, montés par 2000 matelots, 300 morts (J. U. Gregory, *L'île d'Anticosti et ses Naufrages*).

[2] Faucher de Saint-Maurice, *De tribord à bâbord*.

complètement désert, si froid, si âpre et rebelle à la culture, qu'on n'a pas encore pris la peine de le cadastrer. Gaspé, comme Tadoussac, pro-

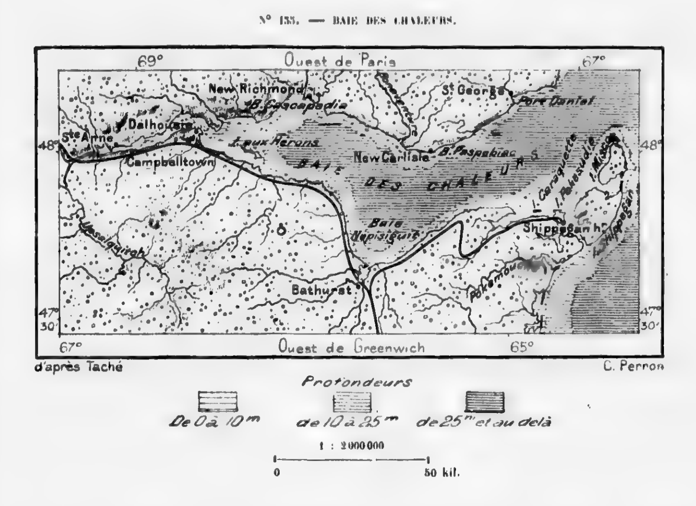
N° 134. — EXTRÉMITÉ DE LA GASPÉSIE.




pose son port pour lieu d'abri hivernal des bateaux transatlantiques. Un autre fjord, situé plus au sud, mérite le nom de Malbaie à cause de ses récifs et de ses bancs. Près de là, le village de Percé borde la côte rocheuse au bas du haut promontoire de Sainte-Anne, un des sites les

plus fameux de l'Amérique du Nord par ses curiosités naturelles. Au large, l'île de Bonaventure dresse au-dessus de l'eau profonde ses falaises de conglomérats rouges, hautes de 100 mètres. La « roche percée », reste d'un isthme qui rattachait jadis Bonaventure à la péninsule de Gaspé, n'est pas moins formidable par ses corniches surplombantes et sa large voûte qui laisse passer les vagues : un navire y flotterait à marée haute avec sa voilure déployée. La roche se rattache à la terre ferme, mais un obélisque isolé s'élève sur un piédestal de brisants. On a défendu d'escalader ce rocher, de peur qu'on ne le dépeuple des oiseaux qui viennent y nicher par myriades. Une moitié du roc appartient aux cormorans,

N° 133. — BAIE DES CHALEURS.




l'autre aux mouettes, et tout empiétement du territoire donne lieu à des batailles. Percé, malgré la beauté des alentours, se défend contre les visiteurs par son abominable odeur de morue. Les débris de poissons servent à engraisser les cultures. « A Percé les pommes de terre, dit un proverbe, ont des os de morue. »

Au détour du cap d'Espoir, dont les Anglais ont fait *cape Despair*, trop souvent justifié par des naufrages, on entre dans l'admirable golfe appelé baie des Chaleurs par Jacques Cartier. C'était en 1535, mais il est probable qu'il avait été déjà découvert par des navigateurs castillans, puisque d'anciennes cartes portent en cet endroit l'indication d'une baie des Espagnols. La baie des Chaleurs s'ouvre, comme un autre golfe de Saint-Laurent, au sud de la baie de Gaspé. De belles montagnes au dôme superbe,

aux longues ondulations, l'enceignent sur tout son pourtour, et d'étroites coupures dans le cercle des monts marquent les embouchures des rivières. La baie a aussi des tempêtes et des courants, mais d'ordinaire ses eaux sont tranquilles, son atmosphère est calme et pure de brouillards, ses marées faibles, accompagnées de remous à peine perceptibles. Le nom mic-mac de la baie, plus juste que son nom français, car elle a été parfois complètement prise de glaces, est celui de « Mer de Poissons », et en effet on y pêche en abondance la morue, le hareng, le capelan. Des Américains exploitent ces eaux surtout pour les marchés de la Nouvelle-Angleterre; mais une famille de Jersey, puis la compagnie financière qui lui succéda, a depuis plus d'un siècle la propriété de la plupart des bateaux-pêcheurs qui sillonnent la baie, et, de nos jours encore, le régime féodal se maintient presque absolument : tenus par les dettes qu'on leur a fait contracter, les habitants ne sauraient songer à se libérer de la servitude sans être condamnés par les tribunaux comme insolvables[1]. Les villes et villages de la côte, Paspebiac ou New-Carlisle, Carleton, Campbellton, Dalhousie, groupent leurs maisons autour de grands établissements où l'on sale les poissons et où l'on prépare les conserves[2]. La baie des Chaleurs et l'un de ses affluents, la rivière Restigouche, puis un sous-affluent, la Metapedia ou « Eau Tranquille », servent de limites communes à la province de Québec et à celle de New-Brunswick.

Les îles Madeleine (Magdalen islands), situées dans le golfe de Saint-Laurent, à une moindre distance de Cap-Breton et de Terre-Neuve que de la Gaspésie, appartiennent aussi à la province de Québec et sont habitées exclusivement par une population canadienne. Lors de la cession du Canada à l'Angleterre, on n'y comptait pas même une centaine de pêcheurs; ils sont actuellement de quarante à cinquante fois plus nombreux et ont envoyé quelques colonies au loin, notamment sur la côte du Labrador canadien et dans l'archipel des Mingan : dans la seule année 1882, cent vingt familles se sont embarquées. Le manque d'espace n'a pas été la seule cause de l'émigration : les habitants se plaignaient d'être pour la tenure du sol les serfs d'un grand propriétaire des Etats-Unis, à l'ancêtre duquel

[1] J. B. A. Ferland, *La Gaspésie*.

[2] Nombre des bateaux de pêche dans la baie des Chaleurs. . . . 1 500
» des pêcheurs. . . . . . . . . . . . . . . . . . 18 000
Valeur annuelle du poisson capturé. . . . . . . . . . . . 4 000 000 francs.

Mouvement du port de New-Carlisle pendant l'année fiscale 1887-1888 : 2019 navires, jaugeant 846 000 tonnes.

un gouverneur du Canada avait conféré la seigneurie de l'archipel[1]. Les îles Madeleine étaient autrefois pour la pêche un petit Groenland. On y chassait surtout le morse et le phoque. Mais les morses ont complètement disparu depuis la fin du dix-huitième siècle et les phoques ont diminué; cependant on en voit souvent des milliers sur les banquises que les vents d'hiver poussent contre les côtes de l'archipel. La pêche principale est actuellement, comme à Terre-Neuve, celle de la morue, et sur les plages on prend beaucoup de homards, que l'on expédie surtout aux États-Unis; enfin les amers souvent mentionnés par Champlain, les îlots des Oiseaux, blocs de grès rouge situés au nord de la cyclade des grandes îles, fournissent aux indigènes des œufs et des plumes en quantités considérables. Le principal village est situé sur la plage de l'île Amherst, et regarde le sud.

[1] Villes canadiennes du bassin laurentin, ayant une population de plus de 5000 habitants :

| | | Population en 1881. | | Population probable au milieu de 1889. | |
|---|---|---|---|---|---|
| | Toronto | 86 415 | habitants. | 178 000 | habitants. |
| | Hamilton | 35 961 | » | 44 635 | » |
| | Ottawa | 27 412 | » | 43 000 | » |
| | » avec Hull | 34 302 | » | 56 000 | » |
| | London | 19 746 | » | 26 500 | » |
| | Kingston | 14 091 | » | 17 300 | » |
| | Guelph | 9 890 | . | 10 522 | » |
| | Saint-Catherine's | 9 631 | » | 11 000 | » |
| | Brantford | 9 616 | » | 13 300 | » |
| | Belleville | 9 516 | » | 11 004 | » |
| | Saint-Thomas | 8 567 | » | 10 579 | » |
| Ontario | Stratford | 8 239 | » | 10 000 | » |
| | Chatham | 7 873 | » | 8 500 | » |
| | Brockville | 7 609 | » | 8 826 | » |
| | Peterborough | 6 812 | » | 9 152 | » |
| | Windsor | 6 561 | » | 8 602 | » |
| | Port-Hope | 5 585 | » | 7 000 | » |
| | Woodstock | 5 373 | » | 8 704 | » |
| | Galt | 5 187 | » | 7 304 | » |
| | Lindsay | 5 080 | » | 6 000 | » |
| | Owen-sound | 4 406 | » | 6 500 | » |
| | Port-Arthur | 1 000 | » | 7 000 | » |
| | Collingwood | 4 445 | » | 5 000 | » |
| | Montréal | 140 747 | habitants. | 220 000 | habitants. |
| | Québec | 62 446 | » | 64 460 | » |
| | » avec Lévis | 75 264 | » | 90 000 | » |
| | Trois-Rivières | 8 670 | » | 10 122 | » |
| Québec | Sherbrooke | 7 227 | » | 9 354 | » |
| | Hull | 6 890 | » | 13 000 | » |
| | Sorel | 5 791 | » | 8 181 | » |
| | Saint-Hyacinthe | 5 321 | » | 7 611 | » |
| | Saint-Jean | 3 861 | » | 5 000 | » |

## VI

### PROVINCES MARITIMES.

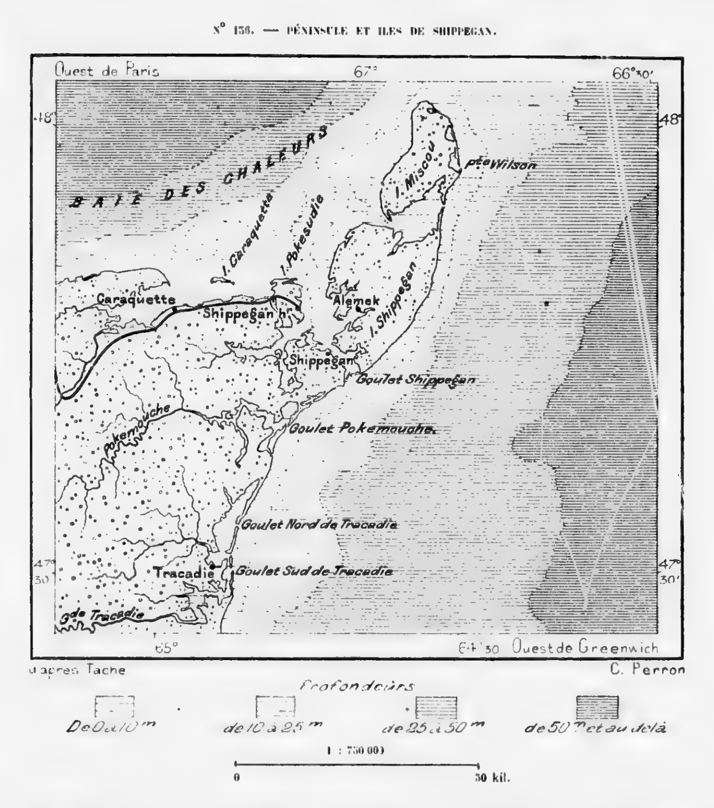
#### NEW-BRUNSWICK, NOVA-SCOTIA, PRINCE-EDWARD-ISLAND.

Cette partie de la confédération Canadienne constitue une région bien distincte, si ce n'est à l'angle nord-occidental, où des lignes géométriques conventionnelles servent de frontière. Mais aucune des rivières qui parcourent le New-Brunswick n'appartient au bassin du Saint-Laurent. Toutes se déversent dans l'Atlantique par des bouches indépendantes. Une « hauteur des terres », bien marquée par des faîtes de plateaux et par des montagnes, s'élève entre le bassin du Saint-John et celui du grand fleuve canadien. Dans leur ensemble les Provinces Maritimes font partie de la même région naturelle que la Nouvelle-Angleterre, et les solitudes qui les séparent de la province de Québec coïncident avec un seuil de partage : les bornes que fixèrent les vicissitudes de la guerre et les artifices de la diplomatie dans cette partie de l'Amérique, sont tout autrement placées que la nature n'indiquait, et pour remédier à cette violation de la géographie, le gouvernement canadien a dû faire construire à grands frais ce chemin de fer dit « intercolonial » qui traverse des espaces inhabités et presque inhabitables. A la simple vue de la carte on constate que les Provinces Maritimes forment un appendice anormal aux autres provinces canadiennes. Pour que les divisions fussent naturelles, il faudrait que le New-Brunswick fût un des États-Unis ou que le Maine devînt province canadienne.

La forme extérieure et le relief du New-Brunswick et de Nova-Scotia sont déterminés par l'orientation du système des monts Appalaches. Les alignements de la contrée ont pour allure générale la direction du sud-ouest au nord-est. C'est dans ce sens que s'avance dans le golfe du Saint-Laurent la corne de l'archipel Shippegan. Les autres caps du New-Brunswick, ceux de Prince-Edouard, les promontoires de Cap-Breton pointent également vers le nord-est; de même, en plein golfe, le long archipel des îles Madeleine. Pendant la période première de colonisation et de conquête, avant qu'il ne pût être question de délimiter ces territoires à peine connus, on leur donnait le nom général d'Acadie ou de Cadie, dérivé d'un mot indien, *cody* ou *quoddy*, dont le sens, d'après la plupart des étymologistes, est simplement « contrée ». Après l'occupation du pays par les Anglais, on voulut faire disparaître cette appellation d'Acadie, qui rappelait aux vainqueurs leur conduite inhumaine à l'égard des colons

français, massacrés ou bannis ; mais de nos jours on propose de réunir les trois « provinces maritimes » sous l'ancien nom. Les petits États, exerçant séparément leur action dans les conseils de la Puissance, ont trop peu d'autorité pour faire accepter leur influence ; ils espèrent que, en se groupant, ils exerceront une action comparable à celle des autres membres de

N° 136. — PÉNINSULE ET ILES DE SHIPPEGAN.




la Confédération et parfois disposeront de la majorité par le déplacement des votes[1]. Quoi qu'il en soit, leur influence relative sera toujours celle que donne le nombre des habitants, et ce nombre est loin d'augmenter aussi rapidement que celui des autres provinces, malgré l'heureuse position

[1] Superficie et population des Provinces Maritimes, d'après le recensement de 1881 :

| | | |
|---|---|---|
| New-Brunswick | 70 762 kil. carrés, | 362 654 habitants. |
| Nova-Scotia et Cap-Breton | 56 280 » | 441 973 » |
| Prince-Edward-island | 5 628 » | 109 171 » |
| Ensemble | 132 670 kil. carrés, | 913 778 habitants. |

commerciale du pays dans la partie de l'Amérique la plus rapprochée de l'Europe occidentale.

En moyenne, la surface du New-Brunswick est assez peu élevée : probablement aucun point du territoire n'atteint une hauteur de mille mètres. Un cône de trapp, qui domine tous les autres sommets dans la partie nord-occidentale de la contrée, le Bald mountain ou « montagne Chauve », a seulement 750 mètres d'altitude; la montagne Bleue, qui se trouve dans la même chaîne, mais plus au sud, arrondit son dôme à 480 mètres, à 180 mètres seulement au-dessus des vallées environnantes, emplies de petits lacs; les hauteurs n'apparaissent donc que comme des collines d'un faible relief, et leurs escarpements, leurs rochers sont presque partout cachés par les forêts. Si ce n'est dans le voisinage de la mer, où se dressent des promontoires commandant les vagues et les petits archipels du littoral, on trouverait difficilement une cime d'où l'on puisse contempler un vaste horizon[1]. Il est également embarrassant pour le géologue de reconnaître la nature des rochers, loin des cluses de rivières ou des tranchées dans lesquelles passent les chemins de fer; la verdure en été, la neige en hiver recouvrent un sol consistant en argile et débris glaciaires qu'il faut déblayer avant de trouver la roche. Néanmoins on a pu reconnaître que le territoire du New-Brunswick appartient presque en entier aux formations paléozoïques et aux étages carbonifères. Toute la région centrale et nord-orientale de la contrée est formée de ces strates de l'époque houillère, remarquables par l'horizontalité de leur surface : nulle colline, seulement çà et là quelques dépressions emplies par des tourbes, des eaux lacustres ou marécageuses. Les couches de houille sont minces et d'une faible étendue, mais les roches renferment aussi quelques gisements de métaux, de plâtre, de sel gemme, et surtout elles sont revêtues d'une terre excellente pour la culture des céréales et des arbres fruitiers : la zone carbonifère est aussi le grand domaine agricole du Nouveau-Brunswick. A l'ouest des formations houillères, une étroite bande de terrains volcaniques se dirige du sud-ouest au nord-est, parallèlement à l'axe des monts appalachiens.

Le terrain, graduellement rétréci entre le golfe du Saint-Laurent et la baie de Fundy, se réduit, dans sa partie la plus étroite, à un isthme de 26 kilomètres, n'offrant qu'une très légère saillie au-dessus des mers voisines. La coupure qui se fait en cet endroit entre le New-Brunswick et Nova-Scotia n'est ligne de division qu'au point de vue géographique : la

[1] A. Leith Adams, *Fieldland Forest Rambles*.

rapprochée de

élevée : proba-
mille mètres.
dans la par-
« montagne
Bleue, qui se
t son dôme à
environnantes,
ue comme des
s sont presque
la mer, où se
ts archipels du
contempler un
gue de recon-
des tranchées
é, la neige en
ires qu'il faut
nnaître que le
ux formations
trale et nord-
que houillère,
colline, seule-
bes, des eaux
nces et d'une
gisements de
evêtues d'une
fruitiers : la
u-Brunswick.
errains volca-
'axe des monts

Laurent et la
un isthme de
des mers voi-
Brunswick et
raphique : la




LA ROCHE PERCÉE ET LE VILLAGE DE PERCÉ (Voir p. 571).

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Hyatt.

formation carbonifère se continue à l'est de l'isthme dans la péninsule acadienne, et renferme des couches de combustibles très puissantes et d'une excellente qualité, que l'on exploite principalement sur les rivages septentrionaux. De même que dans le Nouveau-Brunswick, ces terrains sont très plats dans la Nouvelle-Ecosse. Les élévations de la contrée appartiennent à d'autres formations, éruptives ou paléozoïques. Les plus hautes cimes, d'origine volcanique, sont celles des « monts » Cobequid, qui commencent à la corne de partage entre les deux pointes extrêmes de la baie de Fundy et qui se succèdent dans la direction de l'ouest à l'est, parallèlement à l'île Prince-Edward; elles atteignent de 250 à 330 mètres. Les hauteurs qui se profilent dans la presqu'île et qui en constituent l'axe principal sont moindres, mais donnent en maints endroits un aspect superbe aux baies qui en découpent la base. Enfin les rivages orientaux de la baie de Fundy sont longés par une double chaîne de roches éruptives, les « monts du Nord » et les « monts du Sud », entre lesquels s'enfonce la baie dite « rivière d'Annapolis ». Quant à l'île de Cap-Breton, qui continue Nova-Scotia, elle n'a de saillies marquées que dans sa partie septentrionale, où s'élèvent des roches siluriennes coupées de fissures et difficiles d'accès. L'île Prince-Edward, dont le croissant irrégulier se développe parallèlement aux contours du golfe, est une terre basse, dont les baies, ouvertes sur l'une et l'autre rive, se rejoignent presque en détroits : il suffirait d'un faible soulèvement pour transformer l'île en archipel. Evidemment, les eaux d'érosion qui ont séparé Prince-Edward-island du New-Brunswick et de Nova-Scotia ont emprunté un plissement de séparation entre les terrains, car l'île, d'origine triasique, n'offre pas trace des roches carbonifères qui constituent les rives continentales opposées. Ensemble, les terrains houillers, dans Nova-Scotia et Cap-Breton, ont une superficie de 150 000 hectares, et la contenance des couches serait d'environ 4 milliards de tonnes.

Dans toutes ces terres situées à l'extrémité océanique du Canada, l'action des anciens glaciers se montre avec évidence. Le sol est recouvert, sur une grande épaisseur, de débris morainiques, blocs et argiles, et les faces des rochers offrent des stries régulières d'après lesquelles la marche des glaces se serait faite dans la direction du nord au sud ou au sud-est. En mainte vallée, notamment dans celle du Saint-Jean, le cheminement des glaces ne s'est pas accompli suivant le cours actuel des eaux, mais en travers même du lit[1]; depuis l'époque glaciaire, la disposition géographique des vallées

[1] Matthew; Hunt; Dawson, etc.

a donc changé. Les graviers morainiques renferment une certaine proportion d'or, pris dans les roches dures des montagnes voisines; mais on a remarqué que les alluvions récentes des rivières sont beaucoup moins riches en métal. La Nouvelle-Écosse possède des mines assez productives; mais, dans le voisinage de ces gisements, les orpailleurs cherchent en vain

N° 127. — DISTRICTS CARBONIFÈRES DES PROVINCES MARITIMES.

D'après le Geological corps — C. Perron

Terrains carbonifères.

1 : 7 000 000

0 — 200 kil

la poudre d'or dans les sables des cours d'eau. Ce fait s'explique par le passage récent des glaciers. Les eaux courantes auraient fait sur leurs plages un travail analogue à celui de l'ouvrier : elles auraient entraîné vers la mer les argiles, les sables, les molécules ténues, tout en laissant le gravier plus lourd et les pépites du précieux métal; les glaces, au contraire, ont emporté à la fois sables et grains d'or. Des terrasses à degrés qui bordent les fleuves du New-Brunswick semblent indiquer que,



depuis l'époque glaciaire, le niveau du sol ou des mers avoisinantes a plusieurs fois changé[1].

La plus forte rivière du versant atlantique de la Puissance au sud du Saint-Laurent est la rivière de Saint-Jean (ou Saint-John), qui s'appelait jadis Louchtouk, c'est-à-dire le « long fleuve », et dont le développement total est en effet d'environ 720 kilomètres. Quelques-uns de ses hauts affluents ont pour lieu d'origine les élévations dorsales qui longent la rive gauche du Saint-Laurent à une distance moyenne de 20 à 25 kilomètres. Le petit lac Saint-François, le Madawaska, près de Rivière-du-Loup, appartient au bassin du Saint-John. Mais la branche maîtresse, dite Wollastook, se forme dans une dépression beaucoup plus éloignée du grand fleuve, ouverte parallèlement à son cours, dans la même direction du sud-ouest au nord-est. C'est au confluent de la rivière Madawaska seulement que le Saint-John se reploie vers l'est, puis le sud-est, sur le versant de la baie de Fundy. Des lacs, parsemés en tous les cirques des montagnes environnantes, dans le territoire canadien et dans celui des États-Unis, envoient leurs eaux au Saint-John par des rapides et des cascades. Le fleuve lui-même forme dans son cours supérieur la chute la plus grandiose du New-Brunswick : en aval d'un vaste « dormant » d'eau profonde, la rivière se glisse dans une étroite gorge et fuit sur un plan incliné pour s'élancer d'un barrage calcaire haut de 18 mètres : à droite, à gauche, des cascatelles, tombées des saillies latérales, s'unissent dans le courant principal, transformé en une nappe d'écume; au fond de la cluse les rapides se continuent sur plus d'un kilomètre jusqu'à un nouveau dormant où tournoient les troncs d'arbres entraînés dans la chute.

En aval, le Saint-John reçoit ses deux plus grands affluents : à gauche l'Aroostook, venu de l'État du Maine, à droite le Tobique, descendu des montagnes voisines de la baie canadienne des Chaleurs. Les sites alpestres font place aux paysages doux et gracieux; des collines herbeuses ou boisées arrondissent leurs croupes au-dessus du fleuve serpentin; çà et là les traces d'anciennes berges se montrent sur le penchant des vallons. Ces lignes d'affleurement supérieures au niveau actuel du Saint-John témoignent des changements qui se sont accomplis dans cette région; mais c'est dans la partie inférieure du fleuve surtout, là où voguent déjà de grands navires, que le relief géographique révèle l'importance des modifications survenues

[1] Thomas Belt, *Glacial Period in North America*, Transactions of the Nova-Scotia Institut of Natural Science, 1866.

pendant l'époque géologique récente ou même contemporaine. Dans toute la zone littorale du New-Brunswick, les saillies rocheuses sont disposées parallèlement à la baie de Fundy et à la Nouvelle-Écosse, conformément à l'axe général des monts Appalachiens. Cette orientation des arêtes rocheuses dans le sens du sud-est au nord-ouest devait nécessairement porter obstacle à l'écoulement du Saint-John vers la mer, et l'on voit en effet qu'en amont de chaque barrage, le fleuve et ses affluents ont formé de vastes bassins lacustres. Quatre grands lacs se succèdent ainsi à l'est du bas Saint-John, emplissant des vallées parallèles entre chaînes côtières. A la bouche même de la rivière on remarque une vallée marécageuse et une crique du littoral qui paraissent avoir été l'ancienne issue des eaux. La nouvelle embouchure s'est formée par la rupture d'un barrage de rochers calcaires dont les parois se dressent maintenant à 30 mètres au-dessus du flot. Cette brèche de la falaise offre un phénomène unique : à marée basse, le fleuve, rétréci dans un couloir de 140 mètres, descend dans le bassin du port en deux chutes, dont celle d'amont est une nappe régulière de 7 à 8 mètres de hauteur; à mesure que le flot monte, la première cascade est nivelée, puis la base de la seconde se noie, pour ainsi dire; le courant du dehors atteint le même niveau que celui du dedans; les deux masses heurtées se mêlent en tourbillons, et même, lorsque la marée se précipite avec force dans l'étroit couloir, il se produit une cascade en sens inverse, précipitant les eaux de la mer dans le lit du fleuve, et les faisant remonter parfois jusqu'à la capitale, à 132 kilomètres dans l'intérieur. Pendant la courte période d'égalisation entre les niveaux, les bateaux à vapeur pénètrent de la rade dans la rivière Saint-John, dont le cours est navigable à plus de 400 kilomètres de la mer. Les Indiens et les voyageurs canadiens la remontaient jusqu'à un portage d'où ils redescendaient à Québec par le lit de la Chaudière. Le Saint-John, de même que le Saint-Laurent, se rend parfois redoutable pour ses riverains par ses embâcles et ses débâcles. Ainsi, en 1831, les glaces se brisèrent soudainement en amont des « étroits » de Fredericton, et, retenues dans ce défilé, s'y empilèrent en un énorme barrage qui fit refluer les eaux en amont et menaça d'emporter la ville[1].

Nulle autre rivière du New-Brunswick ne peut se comparer au Saint-John pour l'abondance des eaux; d'autres cependant roulent une masse liquide considérable et servent de voies navigables. Au nord, le long estuaire de la baie des Chaleurs, qui reproduit en moindres proportions

[1] A. Leith Adams, ouvrage cité.

l'entonnoir du Saint-Laurent, limité par le promontoire de la Roche Percée, reçoit le fort courant de Restigouche ou la « rivière à Cinq Doigts », choisie comme frontière du côté de Québec. Au sud, l'estuaire projette une baie au devant de la Nipisquit, qui a ses « grandes chutes » comme le Saint-John. Les vastes plaines comprises entre ces deux cours d'eau ont pour canaux d'écoulement les diverses rivières qui forment le Miramichi et vont se déverser dans la baie du même nom, barrée à son entrée de quelques îles basses. Quant à Nova-Scotia, à Cap-Breton et à l'île Prince-Edward, ces terres ont trop peu de largeur pour que leurs rivières puissent rouler beaucoup d'eau, mais elles s'élargissent en baies à leur embouchure. La rivière Sainte-Croix (Saint-Croix), qui se jette dans la baie de Passamaquoddy, n'est canadienne que par sa rive orientale.

Au nord et au sud, le littoral des Provinces Maritimes est profondément découpé par la mer en golfes et en baies, qui furent peut-être d'anciens fjords, mais qui ont depuis longtemps cessé de l'être, car ils n'ont pas la forme serpentine, les parois abruptes et le lit profond des *inlets* et des *sounds* de l'Alaska. Leurs contours et leurs fonds, puissamment modifiés par l'érosion, n'ont point gardé le relief primitif. Au nord, le grand remous du golfe de Saint-Laurent, qui passe par le détroit de Northumberland, entre l'île Prince-Edward et la terre ferme, a sculpté les côtes dans le sens du nord-ouest au sud-est, tandis qu'au sud les eaux qui pénètrent dans la baie de Fundy, du sud-ouest au nord-est, ont emprunté et élargi des vallées ouvertes dans cette direction, entre les saillies parallèles des axes montagneux. Dans le détroit de Northumberland, simple éraflure de la surface terrestre, les profondeurs moyennes vont de 15 à 20 mètres, et les creux en ont une trentaine; le bizarre lac du Bras d'Or, ou mieux de Brador, qui découpe l'île de Cap-Breton en forme de fer à cheval ouvert du côté du nord par un double détroit, a mieux gardé sa forme primitive de cassure terrestre : son entrée nord-orientale, dite le « Petit Bras d'Or », est une étroite écluse entre les rochers, et dans l'intérieur du bassin la sonde trouve plus de 200 mètres aux endroits les plus profonds. Quant aux dentelures du littoral de la Nouvelle-Ecosse tourné vers la haute mer, les baies qu'elles limitent inclinent leurs fonds d'une manière régulière vers le lit marin, qui dans ces parages s'abaisse en moyenne d'un à deux mètres par kilomètre.

La baie de Fundy, dont les uns expliquent le nom par « Fond de la Baie » et les autres par « Baie Profonde », Baya Fonda, forme le rentrant du littoral terrestre dont la forme en entonnoir et la pente sous-marine se prêtent le mieux au redressement des flux de marée en un puis-

sant mascaret. Là aussi, l'étude des profondeurs a démontré que l'énorme masse liquide, montant et descendant tour à tour dans les golfes de la baie de Fundy, a modifié par l'érosion la forme des rivages et même celle du lit marin. Au sud du cap d'Or, qui domine l'entrée de la Baie des Mines, la mer, dont la profondeur moyenne dans ces parages est inférieure à 50 mè-

N° 138. — LAC DE BRADOR.




tres, a été creusée jusqu'à 100 mètres au-dessous de la surface; plus loin, dans l'étroit qui s'ouvre au sud de Parrsboro, la sonde a mesuré jusqu'à 104 mètres. Non seulement le courant ne laisse pas tomber de sables dans ses gouffres, mais encore il les a fouillés à vif, car partout on y rencontre la roche dure[1]. A l'extrémité de la baie de Chignecto, chacune des baies secondaires, dans lesquelles le flot de marée et le reflux offrent un écart journalier de 13, 15 et même 20 mètres, est une large entaille creusée

[1] O. Krümmel, *Petermann's Geographische Mitteilungen*, 1889, Heft VI.

par l'eau dans les roches paléozoïques de l'Acadie : la mer fait sans cesse effort pour couper définitivement l'isthme de Chignecto. Les petits ruisseaux d'Amherst, Missiquash, Oulac, Tantramar, qui, lors du jusant, ne sont plus que des veinules serpentines, perdues au milieu des sables, se changent pendant le flot en estuaires énormes, larges de 6 à 7 kilomètres, et l'île Minudie gagne et perd tour à tour le platin des Champs-Elysées, avec ses immenses forêts d'algues. D'une mer à l'autre le contraste est saisissant. Tandis qu'au sud on voit un déluge inonder les terres, puis s'enfuir en les révélant de nouveau, les rivages changent à peine de forme sur les bords de la Baie Verte, dans le golfe du Saint-Laurent : là les plus hautes marées n'atteignent même pas 3 mètres.

Le climat des Provinces Maritimes ressemble à celui de l'estuaire du Saint-Laurent, quoique le pays se trouve sous une latitude un peu plus méridionale[1]. Il est vrai que, sur le littoral même, les chaleurs de l'été sont tempérées par les brouillards de Terre-Neuve, et les froids de l'hiver adoucis par les vents du sud et les courants qui pénètrent dans la baie de Fundy et dans ses estuaires latéraux, mais l'effet de cette action modératrice ne pénètre qu'à une faible distance dans l'intérieur. Le contraste que présentent les plaines centrales et les districts riverains se manifeste par un écart plus considérable de 17 degrés centigrades entre les températures extrêmes : à Fredericton, les fortes chaleurs l'emportent de 4 à 5 degrés sur celles de Saint-John, et les froids sont de 11 à 12 degrés plus intenses[2]. Un automne aux gelées hâtives, aux vents du nord perçants, succède à l'été; puis vient l'hiver, qui dure pendant plus de la moitié de l'année, avec des alternatives de ciel pur et neigeux. De l'hiver à l'été la transition se fait rapidement : en deux, trois jours, au printemps fugitif succède la saison des chaleurs; il suffit parfois de quarante-huit heures pour que l'arbre sans verdure se recouvre complètement d'un feuillage épanoui. En moyenne, il tombe environ un mètre de pluie sur le littoral.

La flore acadienne se distingue d'une manière étonnante par la forte porportion de ses espèces arctiques : à cet égard, c'est avec l'Europe scandinave que l'Acadie a le plus de ressemblance, malgré l'abîme intermé-

[1] Température dans les Provinces Maritimes :

| | Latitude. | Temp. moyenne. | | Latitude. | Temp. moyenne. |
|---|---|---|---|---|---|
| Fredericton . . . | 45° 57′ | 5°,8 | Sydney . . . . . | 46° 8′ | 8°,2 |
| Saint-John. . . . | 45° 17′ | 5°,2 | Charlotte-town . . | 46° 14′ | 4°,9 |

Halifax . . . . . 44° 39′ latitude. 5°,8 température moyenne.

[2] Écarts de température de l'été à l'hiver à Fredericton et à Saint-John :

| | |
|---|---|
| Fredericton. . . . . . . . . . . | de 36°,6 à —38°,8 |
| Saint-John. . . . . . . . . . . . | de 31°,1 à —27°,2 |

diaire de l'Atlantique. Récemment encore, le New-Brunswick était une forêt continue, à peine interrompue par les rivières, les lacs et des clairières mousseuses qui furent autrefois des étangs, mais dont les sphaignes ont bu graduellement l'humidité en se gonflant comme d'énormes éponges au-dessus du sol. Même des lacs considérables ont disparu depuis une cinquantaine d'années sous la mousse envahissante[1]. En 1825 un terrible incendie, désigné généralement sous le nom du « grand feu de Miramichi », détruisit presque toute la forêt dans les régions septentrionale et centrale du New-Brunswick : l'espace dévasté fut de 1 200 000 hectares. Jusque dans la Nouvelle-Angleterre, le ciel était obscurci par la fumée, et la nuit on voyait à l'horizon le reflet des flammes. Newcastle et les autres villages de la côte furent réduits en cendres; les hommes ne purent échapper à l'incendie qu'en plongeant dans l'eau des rivières ou en se réfugiant sur des bancs de sable et des récifs, à côté de leurs animaux domestiques et des bêtes sauvages. Des arbres aux feuilles caduques succédèrent aux pins, mais dans les bois reconstitués se montrent çà et là quelques conifères, encore dominés, trois quarts de siècle après le désastre, par les obélisques noirs d'arbres carbonisés. Dans l'été de 1870, un autre grand incendie dévora les forêts du nord, à la suite d'une longue sécheresse. Jadis les Indiens mettaient le feu aux bois pour en expulser le gibier ou pour éloigner les cultivateurs blancs des clairières. Les « jours sombres » dont parlent les annales de la colonisation au Canada et dans la Nouvelle-Angleterre devaient probablement leur effrayante obscurité à une atmosphère chargée de cendres[2].

La faune des Provinces Maritimes s'est amoindrie depuis l'arrivée des Européens. L'orignal et le caribou se rencontrent encore, mais en petit nombre, quoique protégés par la loi qui interdit la chasse pendant certaines saisons. Le cerf de la Virginie ne se voyait, il y a quelques années, que dans un seul district du New-Brunswick, et probablement il en a complètement disparu : les débris de cuisine laissés en maints endroits du littoral par les anciennes populations algonquines ou eskimaudes renferment en grandes quantités les os de cet animal, fendus pour l'extraction de la moelle. En 1875 le castor se trouvait encore dans les districts écartés, à 140 kilomètres du littoral; du moins a-t-il laissé des vestiges de son travail par les belles prairies qui se succèdent en amont de ses barrages. Il est peu de rivières dans le Nouveau-Brunswick

[1] A. Leith Adams, ouvrage cité.
[2] Youle Hind, *Exploration in the Interior of the Labrador Peninsula.*

qui ne présentent de distance en distance ces espaces herbeux produisant le meilleur foin de la contrée : « L'œuvre du castor, dit-on, dure plus longtemps que celle de l'Indien ». Le pekan ou « chat pêcheur » et d'autres animaux à fourrures se font aussi de plus en plus rares. Depuis le commencement du siècle on ne voit plus de morses dans les eaux de la Nouvelle-Ecosse et du New-Brunswick, quoiqu'ils fussent encore très communs au milieu du siècle dernier : cet animal marin a été repoussé dans les mers arctiques, à mille kilomètres plus près du pôle. Les phoques se rassemblaient autrefois par milliers dans les baies voisines : en 1797, le détroit du sud ayant gelé complètement, leurs troupeaux essayèrent de traverser Prince-Edward jusqu'à la côte septentrionale, et l'on en tua des centaines dans la forêt[1]. L'année 1825 est également fameuse dans les annales zoologiques de l'île. Ce fut « l'année des souris » : elles pullulèrent en si prodigieuses quantités que toutes les récoltes et les semences furent dévorées, puis elles se dirigèrent vers les plages, où elles périrent par grandes masses et s'entassèrent en couches épaisses comme les lits de varech.

Parmi les oiseaux qui ne visitent plus les Provinces Maritimes et qui les habitaient encore lors de l'arrivée des premiers colons européens, on cite la grande alca ainsi qu'une espèce de canard, dite « canard du Labrador » : on s'explique difficilement la disparition de cet oiseau pêcheur, car ce n'était point, comme le pingouin, un animal lourd, incapable de fuir ; grâce à la force de ses ailes, il eût pu s'envoler vers les étangs éloignés. On cherche aussi en vain sur les côtes quelques coquillages, signalés par les naturalistes du siècle dernier, et l'on explique leur extinction par l'empoisonnement de l'eau, que la sciure de bois a recouverte au bord de tous les estuaires[2]. Les reptiles et les amphibies sont représentés dans les Provinces Maritimes par quelques serpents, dont aucun n'est venimeux, par de nombreuses tortues, des grenouilles et des salamandres. La forêt compte parmi ses hôtes l'oiseau-mouche à gorge de rubis : il arrive régulièrement des îles Caraïbes vers la fin de mai, au moment précis où s'épanouissent les feuilles, et disparaît soudain vers la fin de septembre, plus tardif dans ses migrations que les hirondelles et les autres oiseaux de forte taille. Il est étrange que l'oisillon, né pendant la saison des courtes chaleurs, puisse voler jusqu'au lieu d'hivernage dans les Antilles. Cet oiseau-mouche des côtes orientales de l'Amérique diffère à peine de celui qui, sur les côtes

[1] John Stewart, *An Account of Prince-Edward-island.*
[2] Hitchcock, *Scientific Survey of the State of Maine*; — Leith Adams, ouvrage cité.

occidentales du continent, va et vient entre l'Amérique centrale et la Colombie Britannique.

Au milieu du siècle dernier, la richesse des eaux douces et des eaux salées des Provinces Maritimes du Canada était merveilleuse : les vagues vivaient, pour ainsi dire. Encore de nos jours, on rencontre parfois des bancs où les poissons se pressent en masse compacte. En 1857, lors d'une très violente tempête, une lagune marécageuse en communication avec la mer eut son fond boueux entièrement recouvert de poissons, « entassés comme des harengs dans un baril » et mêlés à des crabes, des homards, des crustacés, des mollusques, des annélides de toute espèce. Les rochers du passage disparaissaient sous la masse de chair broyée; dans les remous, les tas avaient une épaisseur de plusieurs pieds. A 8 kilomètres de distance l'atmosphère fut empestée de cette énorme quantité de matière animale, où les fermiers des environs trouvèrent des engrais en surabondance[1]. Maintenant on chercherait vainement le saumon dans plusieurs cours d'eau des Provinces Maritimes, et dans ceux où il en existe encore, presque tous ceux qui ont été capturés portent les traces de blessures faites par le hameçon ou les mailles du filet. Mais les poissons de la haute mer qui viennent frayer sur les côtes peuplent encore les eaux par masses prodigieuses, et la pêche est toujours l'une des industries nourricières du New-Brunswick. Même dans le port de Saint-John, encombré de navires, on pêche le gaspereau, espèce de *gadus*, dont on emplit, dans les bonnes années, jusqu'à 20 000 barils, représentant un poids total de plus de 1750 tonnes.

Les anciens habitants ont laissé des traces de leur séjour, surtout des instruments et des armes en pierre éclatée et en pierre polie : leurs campements se pressaient principalement sur les bords du Grandlake, affluent inférieur du Saint-John, et dans la vallée du Tobique. On n'a point recueilli d'objets appartenant à l'âge du bronze : aux flèches, aux haches de silex ont succédé les armes en fer étampées à la fleur de lis que les traitants français vendirent aux indigènes et que l'on retrouve encore çà et là dans les bois. Les aborigènes n'avaient point de poteries, cependant ils étaient déjà artistes, si l'on en juge par de grossières sculptures exhumées par les géologues et les chasseurs : l'une d'elles, gravée sur une pierre, au bord du lac d'Utopia, non loin du golfe

[1] A. Leith Adams, ouvrage cité; — J. B. A. Ferland, *La Gaspésie*.

de Passamaquoddy, est un médaillon hardiment taillé, que de nos jours nul pêcheur indien ne saurait graver.

Un usage des voyageurs français passé dans les mœurs de la population blanche fait donner le nom de « frère » aux Indiens de la contrée, mais cette appellation résonne comme une ironie. Les blancs ont laissé périr leurs frères, quand ils n'ont pas eux-mêmes hâté leur fin. D'après les missionnaires français, les indigènes de l'Acadie, îles et péninsules, étaient probablement au nombre de 10 000 vers le commencement du dix-septième siècle : lors du dernier recensement, en 1881, on en comptait environ 3400, dont plus de 1600 dans la Nouvelle-Ecosse. Ce restant des anciens maîtres du pays appartient à trois tribus algonquines : les Micmac ou Souriquois, épars dans Nova-Scotia et dans la partie septentrionale du New-Brunswick; les Etchemins ou Eteminquois, qui vivent plus au sud, dans le bassin de la rivière Saint-John, et que leurs migrations menèrent jadis aux bords du Saint-Laurent, en face du promontoire de Québec; enfin, les frères des Abenaki de Québec, les Mélicites, qui occupent quelques « réserves » sur la frontière méridionale du New-Brunswick, mais qui sont plus nombreux dans le Maine, sur le territoire des États-Unis : leurs voisins protestants, les puritains de la Nouvelle-Angleterre, les appelaient « Amalécites » par allusion à la race maudite que les enfants d'Israël avaient pour devoir d'exterminer.

La langue originaire des Micmac, qu'ils parlent encore, renferme un certain nombre de vocables qui ressemblent à des radicaux synonymes de dialectes européens, phénomène que des écrivains considèrent comme l'indice d'un long séjour des Scandinaves dans la contrée[1]. En outre, nombre d'expressions employées maintenant par Souriquois et Etchemins leur sont venues des colons français qui ont vécu au milieu d'eux et avec lesquels ils ont toujours été amis. Ces Algonquins ne sont plus à l'état pur : il n'en est aucun dont la famille n'ait été métissée par quelque croisement avec les blancs, Français, Ecossais, Anglais, établis dans le pays depuis quatre siècles. Cependant on ne rencontre point d'Indiens de ces contrées que l'on puisse confondre avec un Européen. Leurs traits primitifs ne se sont guère modifiés : tous, de formes trapues, ont le nez gros et la lèvre épaisse, la bouche large, les pommettes saillantes, les yeux petits, les cheveux noirs et lisses. Leith Adams trouve qu'ils ressemblent plus à l'Eskimau qu'au Peau-Rouge. La plupart vieillissent avant l'âge; plus de la moitié des enfants meurent peu de jours après la

[1] Dawson, *Acadian Geology*; — Ch. G. Leland, *Algonquin Legends of New-England*.

naissance ou pendant la dentition. La phtisie, maladie très commune chez les blancs des Provinces Maritimes, se montre cruelle aux Indiens. Bien peu d'indigènes cultivent un champ autour de leur cabane : la plupart chassent ou pêchent, construisent des canots, font de la vannerie, brodent des mocassins. Ils passent pour catholiques : d'après les premiers missionnaires, leurs ancêtres auraient été sans culte ni cérémonie religieuse.

C'est dans le pays des Etchemins, sur une île de l'estuaire de Sainte-Croix, que s'établirent les premiers colons français conduits par de Monts ; mais il fallut abandonner ce lieu funeste, où la moitié des hommes moururent du « mal de terre », et la colonie définitive se fonda sur la rive orientale de la baie de Fundy, au Port-Royal, d'où la colonisation, d'ailleurs interrompue par la guerre, se propagea le long des côtes. Les débuts de l'Acadie française furent modestes. Au commencement du dix-huitième siècle, cent ans après la fondation de Port-Royal, on n'évaluait les Français de la région maritime, au sud du Saint-Laurent, qu'à 1300 ou 1400 ; en 1715 ils étaient 2100, originaires de la Normandie et du Perche en grande majorité[1]. Mais cette population de paysans et de pêcheurs s'accroissait par la natalité, et vers le milieu du siècle les habitants avaient sextuplé. En vertu du traité d'Utrecht, l'Acadie fut cédée à la Grande-Bretagne, mais, les colons français ayant été reconnus comme « neutres », le serment d'allégeance demandé par le gouvernement britannique leur garantissait le droit de ne jamais porter les armes contre leurs anciens compatriotes ni contre les Indiens. A mesure qu'ils augmentaient en nombre et qu'ils élargissaient la surface de leurs cultures, ils paraissaient, sinon plus dangereux, du moins plus gênants pour les colons anglais, et des voix toujours plus nombreuses, plus impérieuses, s'élevaient pour demander leur exil et la confiscation de leurs terres : aux yeux des voisins avides, c'était un scandale que les plus riches terres, les plus gras troupeaux appartinssent à des gens d'une autre langue et d'une autre religion.

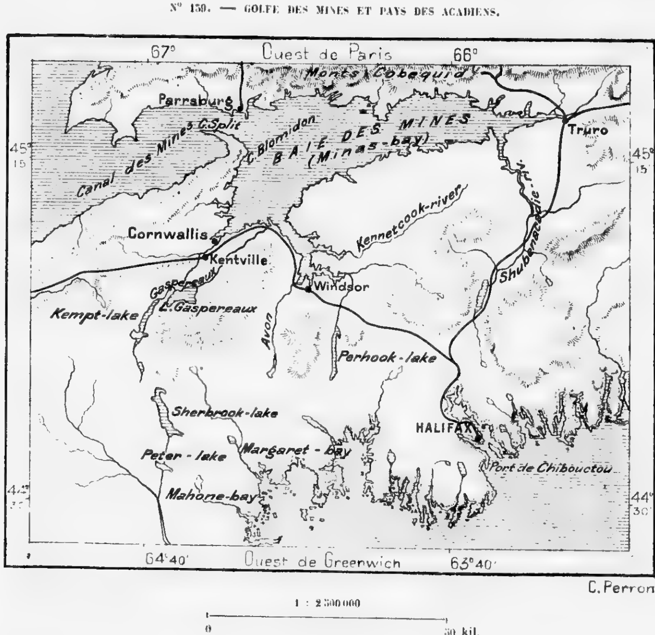
Enfin les mesures de spoliation furent décidées, sans attendre les ordres du gouvernement anglais, qui recommandait au contraire « de laisser les Acadiens dans la paisible possession de leurs villages et de leurs champs[2] ». En 1755 Laurence, gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, fit inviter tous les colons français, vieillards, hommes faits et garçons, à se réunir dans les

[1] Benjamin Sulte, *Histoire des Canadiens français.*

[2] Rameau de Saint-Père, *Une colonie féodale en Amérique;* — Casgrain, *Un pèlerinage au pays d'Evangeline.*

églises, où communication d'un ordre royal devait leur être faite. La plupart des habitants se rendirent désarmés et sans méfiance aux endroits indiqués, et là ils apprirent avec stupeur que « leurs terres, leurs maisons, leur bétail, leurs troupeaux étaient confisqués par la couronne » ; qu'eux-mêmes étaient condamnés à la déportation, mais que le roi, « dans sa grande bonté », espérait « avoir toujours en eux des sujets fidèles en quelque

N° 130. — GOLFE DES MINES ET PAYS DES ACADIENS.




partie du monde où le sort les jetterait ». Vainement les Acadiens, désormais prisonniers du roi, essayèrent de fuir : bientôt les transports de Boston, arrivèrent, et les malheureux furent dirigés par groupes vers le lieu d'embarquement. Malgré les promesses solennelles du gouverneur, nombre de familles furent démembrées : « le grand dérangement », nom que les Acadiens donnèrent au terrible exode, fut accompagné de violences et de meurtres ; au moment du départ, les déportés eurent le spectacle des tourbillons de flamme qui dévoraient leurs maisons et leurs granges.

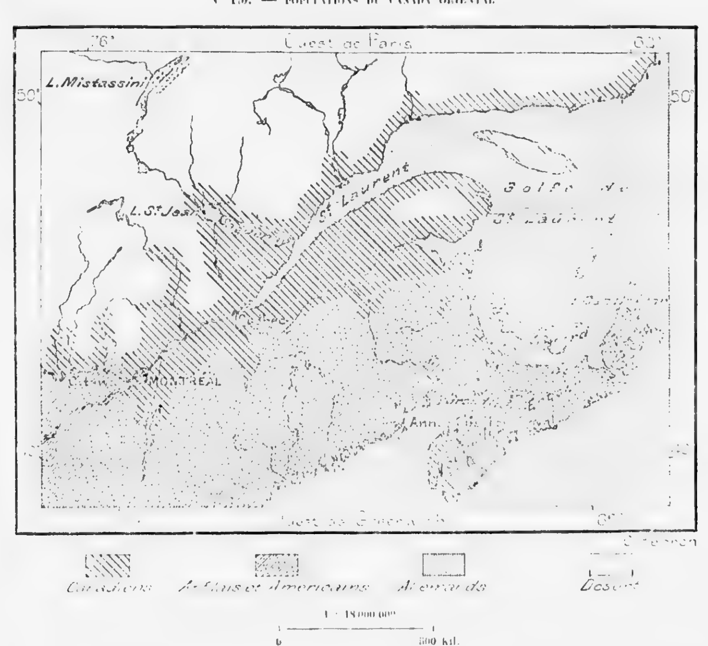
Suivant les registres officiels envoyés au gouvernement, le nombre des bannis aurait été d'environ 6500 ; d'après Haliburton, ils auraient été

près de huit mille, sans compter les centaines qui auraient été tués ou seraient morts d'inanition ou de froid, dans les forêts, les marécages, les anses de mer. Plus de la moitié des Acadiens, évalués à 14 000, — à 16 000 par Rameau, — disparurent dans la terrible année; ceux qui survécurent, grâce à l'amitié des Indiens, trouvèrent un refuge, souvent troublé, dans les districts les plus reculés de l'intérieur. Les captifs furent distribués presque au hasard dans les différentes colonies anglaises du littoral atlantique, mais on ne les accueillit avec quelque pitié que dans le Maryland, dont les habitants professaient leur foi. La faim, la petite vérole les firent périr par centaines : des cadavres marquaient les étapes. En maints lieux d'exil on refusa de leur donner du travail dans les fermes, ou bien on ne voulut les recevoir qu'à la condition qu'ils se fissent baptiser protestants ou qu'ils abandonnassent leurs enfants aux pasteurs. Un grand nombre furent déportés une seconde fois, dans les Antilles et jusqu'en Guyane. L'Angleterre en reçut quinze cents, que l'on fit gîter dans les quartiers les plus infects de Liverpool, de Bristol, de Southampton, et l'on finit par rapatrier les survivants dans le Poitou, le Berry et surtout à Belle-Ile-en-Mer, où quelques-uns de leurs descendants existent encore. Peu de familles, parmi les plus favorisées, réussirent à gagner directement la France, le pays de leurs ancêtres. Le groupe le plus considérable, qui devait plus tard constituer une colonie distincte, atteignit la Louisiane sur une flottille de bateaux suivant en dérive le courant de l'Ohio et du Mississippi. Ils étaient au nombre d'environ cinq cents, et dans leur patrie d'adoption ils s'accrurent peu à peu, grâce à l'arrivée de nouveaux fugitifs, venus par la voie de Saint-Domingue et des autres Antilles. Encore de nos jours, des familles « canadiennes » se sont maintenues à part du gros des « créoles » louisianais d'origine française. Diverses « Cadies » se fondèrent aussi près de Québec et autres villes du Canada. Enfin de nombreux matelots acadiens, n'ayant de refuge que la mer, se firent pirates et rôdèrent autour des établissements anglais, capturant les bateaux et saccageant les habitations isolées.

En 1759, après la chute de Québec et la soumission des Canadiens à l'Angleterre, les autorités de Nova-Scotia, désormais en paix avec la France et n'ayant plus de prétexte pour empêcher le retour des Acadiens, laissèrent les bannis revenir par centaines; des exilés qui se cherchaient se retrouvèrent enfin après des années, mais c'est en vain qu'ils tentèrent de rentrer dans les domaines qu'ils avaient mis en culture : leurs champs appartenaient à d'autres. Il leur fallut errer à l'aventure, et s'établir sur de nouvelles terres, mais sans pouvoir obtenir de titres réguliers. A peine

avaient-ils défriché le sol qu'on le concédait à des propriétaires écossais ou anglais et qu'ils devaient reprendre le chemin de l'exil ou travailler comme mercenaires sur le champ de l'étranger. Leur position ne se régularisa et leur existence même ne fut à peu près tolérée qu'après la guerre de l'indépendance américaine, quand la domination des Anglais au Canada parut gravement menacée. Et même alors, les Acadiens se virent refuser le droit

N° 150. — POPULATIONS DU CANADA ORIENTAL




de se rapprocher en colonies compactes : chacune de leurs propriétés devait être enclavée entre deux domaines protestants, et le séjour sur le littoral leur était interdit. C'est en 1827 seulement que, par l'abolition du serment d'allégeance, ils furent complètement assimilés aux autres citoyens et rendus éligibles aux fonctions publiques. Mais, en dépit de la longue oppression, ce peuple que l'on avait cru plus d'une fois sur le point d'être exterminé n'avait cessé de s'accroître : pendant le siècle qui s'est écoulé depuis 1785, la population acadienne a doublé par chaque période de vingt-sept ans. En l'année 1881, l'ensemble des Provinces Maritimes comprenait une population française de 108 605 individus; elle doit être actuellement d'environ 150 000 personnes, soit la septième partie des

habitants. Il est vrai que tous les immigrants sont de langue anglaise, allemande ou scandinave. L'émigration vers les États-Unis est aussi très considérable; mais tandis que les émigrants anglais des Provinces Maritimes partent presque tous pour ne plus revenir, les Acadiens qui vont en bandes dans les carrières, les briqueteries, les pêcheries de la Nouvelle-Angleterre ont l'habitude de revenir après chaque saison.

Les progrès annuels des Acadiens sont donc plus rapides que ceux des autres éléments ethniques de la contrée[1], et si la natalité se maintient dans les familles acadiennes, elles finiront par constituer la majorité dans nombre de districts et reprendront l'influence politique et sociale qu'on leur avait violemment ravie. Presque partout les Acadiens habitent des enclaves du territoire, isolés des autres résidents. Dans l'île Prince-Edward ils occupent surtout l'extrémité nord-occidentale; dans la Nouvelle-Écosse ils peuplent la partie sud-occidentale des côtes sur les bords de l'Atlantique et de la baie de Fundy; leurs villages bordent aussi le détroit de Canso sur les deux rives, et l'île Madame leur appartient. Dans le New-Brunswick, où ils sont en force, ils constituent le cinquième de la population. Leurs colonies suivent la côte sur les baies des Chaleurs et de Miramichi, et plus au sud sur le détroit de Northumberland; enfin ils habitent toute la partie nord-occidentale du pays, confinant à la province de Québec; le territoire de Madawaska, c'est-à-dire du haut Saint-John, à la fois rive canadienne et rive américaine, appartient aujourd'hui à des Acadiens, fils de ceux qui se réfugièrent dans les forêts ignorées de l'intérieur, lors du « grand dérangement ». La frontière septentrionale du New-Brunswick est la seule partie des Provinces Maritimes où les Acadiens se trouvent en contact avec leurs frères canadiens. Mais les uns et les autres, quoique également d'origine française et de foi catholique, ne se considèrent pas tout à fait comme formant un seul peuple. Ayant vécu séparés par l'immensité des distances, ayant subi des vicissitudes historiques différentes, ils ont d'autres traditions et d'autres mœurs; ils n'ont pas le même patron religieux et ne célèbrent pas les mêmes fêtes nationales. Les Canadiens, plus riches, plus civilisés, s'imagineraient volontiers qu'ils sont de race plus noble, et de leur côté les Acadiens reprochent à leurs compatriotes de Québec d'avoir souvent, dans les conseils du gouvernement, sacrifié les intérêts des faibles à ceux des forts. Cependant des congrès fraternels ont réuni Acadiens et Canadiens.

[1] Population des Provinces Maritimes en 1871 et en 1881 :

Population totale, Indiens compris en 1871 : 770 415 hab.; en 1881 : 872 273 hab.

Accroissement : 13,22 pour 100.

Anglais, Écossais, Irlandais de naissance ou d'origine sont représentés en proportions presque égales parmi les habitants des Provinces Maritimes[1]. Dans le New-Brunswick la prépondérance ethnique appartient aux Irlandais, tandis que la Nouvelle-Écosse mérite bien son nom par sa majorité d'Écossais : ceux-ci l'emportent également en nombre dans l'île Prince-Edward; cependant la fusion qui se fait entre ces populations venues des îles Britanniques s'accomplit naturellement au profit de ceux qui ont donné la langue et imposé les institutions. Celtes ou Anglo-Saxons, tous se disent Anglais; même les Allemands, descendants de colons amenés au dernier siècle et domiciliés pour la plupart sur la côte atlantique de Nova-Scotia, au sud-ouest de Halifax, sont anglicisés. On comptait d'ailleurs parmi eux un grand nombre de Hollandais et même de Suisses romands : les noms français ne sont pas rares dans ces familles énumérées comme allemandes. Cependant il existe encore une certaine proportion d'Écossais, venus des Highlands, qui parlent l'idiome gaélique dans leurs familles; des îlots glossologiques de cette langue, déjà si étroitement délimitée dans l'Ancien Monde, existent dans le Nouveau : de sorte que dans l'Amérique du Sud le gallois possède aussi sa petite enclave sur les bords du Chubut. C'est dans l'intérieur de Cap-Breton et dans la partie centrale et montagneuse de Nova-Scotia que résident ces fidèles gardiens du parler des aïeux : ils vivent en très bons termes avec les Acadiens, autres pieux conservateurs de leur langage. Les habitants de Halifax sont plaisamment désignés sous le nom de *Blue-Noses* ou « Nez-Bleus », par allusion aux habitudes d'intempérance attribuées aux Écossais. Enfin quelques groupes d'Islandais se sont récemment établis dans la Nouvelle-Écosse avec des succès divers.

La population des Provinces Maritimes ne s'accroît guère que par le surplus des naissances : l'immigration reste minime. D'autre part, les habitants se déplacent peu; dans plusieurs districts la population casanière se renouvelle à peine par les croisements. Serait-ce la raison de certaines maladies graves qui règnent dans le pays? La lèpre ronge les Acadiens du Nouveau-Brunswick, grands mangeurs de poisson, qui depuis plusieurs générations n'ont pas modifié leur genre de vie et n'ont pas activé leur sang par des mariages avec des étrangers. De même les aliénés sont très

[1]

| | Anglais. | Écossais | Irlandais. | Ensemble. |
|---|---|---|---|---|
| New-Brunswick . . . . . . . | 85 598 | 40 858 | 100 615 | 321 233 |
| Nova-Scotia. . . . . . . . . | 115 520 | 150 741 | 62 851 | 440 572 |
| Prince-Edward . . . . . . . | 21 404 | 48 933 | 25 415 | 108 891 |
| Total, sans les Indiens. . . | 218 522 | 220 532 | 188 879 | 870 696 |

nombreux parmi les Anglais et les Écossais de Halifax : il est peu de familles qui n'en aient pas. La phtisie, la pneumonie, la diphtérie font des ravages dans les provinces orientales de la Puissance; près du quart des morts en Nouvelle-Écosse sont attribuées à la consomption[1] : dans la citadelle de Halifax les troupes de garnison anglaise perdent par la phtisie trois hommes sur dix cas de mort. Les noirs, descendants d'esclaves libérés ou fugitifs que le gouvernement anglais avait fait débarquer à Halifax, ont aussi à redouter les maladies de poitrine; cependant ces Africains, bien dépaysés en apparence sous ce rude climat du nord, dans la région des brumes et des tempêtes, se sont accrus pendant la décade de 1871 à 1881 : ils étaient 6212 et maintenant on en compte plus de 7000. L'augmentation rapide des familles et les nombreux cas de longévité attestent la salubrité du climat.

Sur le littoral méridional de la baie des Chaleurs le New-Brunswick n'a que de petits ports de pêche : Dalhousie, Bathurst, Caraquet; des pêcheries de poissons et d'huîtres se trouvent aussi dans l'île triangulaire de Shippegan, séparée du continent par un tortueux passage qui est en même temps un excellent port, ou plutôt un groupe de ports, et que l'on a proposé comme point d'attache aux navires transatlantiques. C'est dans le voisinage de Shippegan, sur une baie séparée de la mer par un cordon sableux, que se trouve le petit village acadien de Tracadie, bien connu par son lazaret de lépreux. On dit à tort ou à raison que la maladie fut introduite au dernier siècle par quelques marins du Levant. D'autres l'attribuent aux mariages consanguins, nombreux dans ce district, comme sur les autres parties de la côte. Enfin il se peut que la nourriture, trop exclusivement composée de poisson, soit, comme en Norvège, une des causes du fléau. Du reste il diminue peu à peu : en 1889 la population de l'hôpital ne comprenait que 25 lépreux, dont quatre amenés de Cap-Breton. La plupart sont Acadiens, les autres Écossais. Quelques blancs d'origine différente ont été atteints par le fléau, mais jamais Indien n'est devenu lépreux[2].

[1] Proportion des phtisiques sur la mortalité totale en 1870 :

| | | |
|---|---|---|
| Nova-Scotia . . . . . . . . . . . . . | 241 | sur 1000 |
| New-Brunswick . . . . . . . . . . . . | 226 | » |
| Ontario . . . . . . . . . . . . . . . | 154 | » |
| Québec . . . . . . . . . . . . . . . | 158 | » |

H. C. Lombard, *Traité de Climatologie médicale*; — Vincent, *Contribution à la Géographie médicale*).

[2] *Montreal Star*, September 12, 1889.

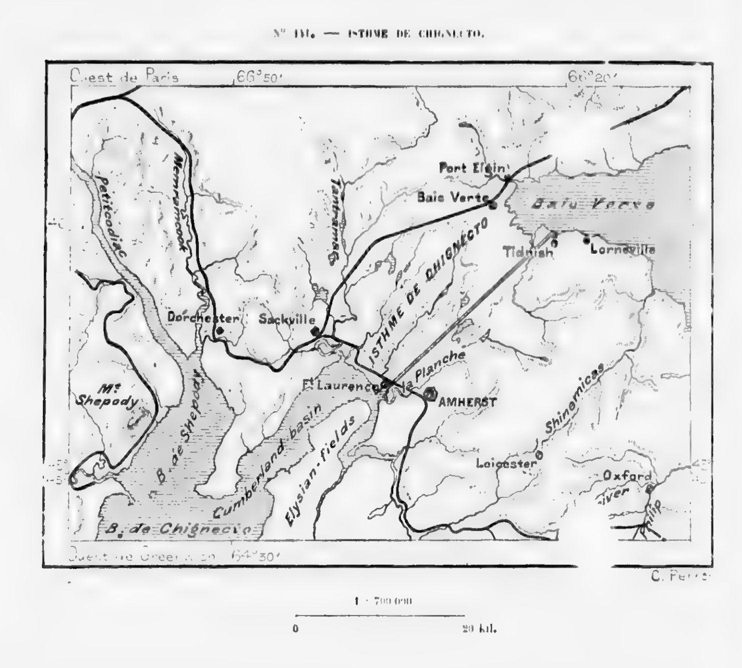
La baie de Miramichi ou de la « Vache Marine », qui s'ouvre au sud, a souvent démenti son nom, qui signifie « retraite heureuse ». Les colonies françaises qui s'y fondèrent au dix-septième siècle furent successivement détruites par les Anglais, et en mainte occasion les colons, obligés de s'enfuir dans les forêts, y moururent de faim. En 1760 le pays était complètement dévasté : il n'y restait plus une seule cabane de blancs. Quelques Ecossais vinrent en 1775 reprendre la culture, mais ils furent à leur tour attaqués et pillés par les Bostoniens, et la colonisation ne put se faire librement qu'après la guerre de l'indépendance américaine, alors que des « loyalistes » émigrés des Etats-Unis s'établirent sur les bords du Miramichi pour expédier en Angleterre des bois de construction. Le port de Chatham, qui s'ouvre à l'endroit où le Miramichi devient estuaire, est un des plus actifs du littoral. Le mouvement de la grande navigation s'élevait en 1887 à plus de 112000 tonneaux.

La baie de Richibucto, qui s'ouvre plus au sud, en face de l'île Prince-Edward, est une station de bains fréquentée, après avoir été un centre d'exportation pour les bois et un chantier de construction. Plus au sud sont épars les villages des Acadiens : Buctouche, les Cocagnes, Bourgeois, Grandigue, Shediac, la Gédaïque des Acadiens, Pointe-du-Chêne, Barachois. L'escale principale de communication entre la terre ferme et l'île Prince-Edward se trouve à Pointe-du-Chêne ; mais dans un avenir prochain, disent les Canadiens, le passage entre l'île et le continent se fera plus à l'est, à l'étranglement du détroit de Northumberland. En cet endroit deux pointes s'avancent au devant l'une de l'autre, ne laissant entre elles qu'un intervalle de 15 kilomètres, bloqué pendant l'hiver par des glaces, qu'il est souvent difficile de franchir au moyen de bateaux à éperon. Cet intervalle, il s'agit de le franchir en tunnel. Lors de la réunion des diverses provinces en un seul Etat confédéré, on prit de part et d'autre l'engagement de se rapprocher par des voies de communication plus rapides, symbole de l'union morale qui doit se développer entre les diverses parties du grand corps, et les promoteurs de la galerie sous-marine rappellent cet engagement.

A cette prodigieuse entreprise, bien supérieure à celle qu'on a menée à bonne fin en Angleterre par le tunnel de la Severn, répond une autre tentative faite dans la même contrée canadienne, à travers l'isthme qui réunit le Nouveau-Brunswick à la Nouvelle-Ecosse. On sait que les formidables marées de la baie de Chignecto, extrémité septentrionale de la baie de Fundy, se déroulent sur les plages jusqu'à 27 kilomètres au sud de la baie Verte, golfe latéral du détroit de Northumberland, et pour

se rendre de l'un à l'autre port, les navires ont à parcourir un espace d'environ 1400 kilomètres autour de la Nouvelle-Écosse et de Cap-Breton, à travers les mers les plus dangereuses par leurs courants de marée, leurs brouillards, leurs bancs de sable et leurs récifs. Il devait donc sembler tout naturel de creuser un canal de navigation entre les deux baies, d'autant plus que le seuil de l'isthme, peu élevé, ne nécessiterait pas de

N° 141. — ISTHME DE CHIGNECTO.




1 : 700 000

0 — 20 kil.

grands travaux. Mais la différence que présente des deux côtés le régime des marées crée aux ingénieurs des difficultés spéciales qu'ils n'ont pas la certitude de vaincre, et l'on a formé le projet de remplacer ce canal par un chemin de fer porte-bateaux. L'entreprise est commencée depuis 1885, du côté de la baie de Fundy, à Fort-Lawrence. On a creusé le canal d'amenée, construit les digues d'abri et préparé les fondations de l'ascenseur, dont la force de soulèvement a été calculée à 2000 tonneaux ; cependant les navires que l'on posera sur les rails ne dépasseront pas un millier de tonneaux. Nul doute que cette expérience faite à l'isthme de Chignecto, après avoir été d'abord proposée par l'ingénieur Eads pour l'isthme de Tehuantepec, ne fasse date dans l'histoire industrielle. On n'attend que le succès



ou l'insuccès de cette œuvre pour prendre, relativement à d'autres isthmes vainement attaqués par les excavateurs, une résolution définitive. Mais l'histoire n'offre-t-elle pas de nombreux exemples d'entreprises semblables qui ont réussi? Le *dioclos* des Athéniens ne transportait-il pas des bâtiments de plus de 200 tonnes à travers l'isthme de Corinthe? Et le Vénitien Sorbolo, bien autrement hardi, n'amena-t-il pas toute une flotte, comprenant des navires de 300 tonnes, de l'Adige dans le lac de Garde, par-dessus un isthme de collines[1]?

Les rivières qui se jettent dans la baie de Chignecto sont, grâce à la marée, tantôt des golfes, tantôt des nappes d'alluvions où serpentent des ruisseaux. Le Tantramar — en français acadien, le Tintamare — est ainsi nommé du mascaret qui le remonte au loin dans les campagnes et qui jadis devait refluer beaucoup plus avant, à en juger par les vastes prairies qui continuent dans l'intérieur les marais et les golfes : la rivière principale, dite le Peticodiac, a des marées de 20 mètres jusqu'à 50 kilomètres et plus de son embouchure. La ville de Moncton, située sur le bras de mer intermittent, est devenue la capitale de cet Entre-deux-mers canadien, grâce aux chemins de fer qui viennent s'y croiser et à ses grands ateliers de locomotives et de chars : les premiers habitants de ce centre industriel et commercial furent des Allemands de Pensylvanie, restés fidèles à l'Angleterre. Aux alentours, les mines de charbon sont épuisées, mais on exploite des carrières pour les constructions de Boston et de New-York. Les prés salés du littoral fournissent d'énormes quantités de foin et nourrissent du bétail que l'on expédie sur les marchés anglais; les marais séparés de la mer, les prairies tremblantes sont un paradis de chasseurs[2]. A l'est et au sud-est de Moncton, des colonies acadiennes occupent le pays. Autour du village de Memramcook, que l'on peut considérer comme la métropole de l'Acadie française, des colons expulsés en 1755 retrouvèrent leurs terres et purent en reprendre possession : les champs inondés par suite de la destruction des aboiteaux ont été endigués de nouveau et remis en culture[3]. Dans les environs se voient les ruines des forts que construisirent et se disputèrent les Anglais et les Français. Le collège de Memramcook est un des établissements catholiques les plus fameux de l'Amérique du Nord.

Saint-John, le port canadien le plus important de la baie de Fundy,

[1] Ketchum, *Chignecto Marine Transport Railway*.

[2] Mouvement de la navigation dans le port de Moncton en 1887-87 :

2555 navires, jaugeant ensemble 301 646 tonnes.

[3] H. R. Casgrain, *Pèlerinage au pays d'Evangéline*.

emprunte son nom à la grande rivière du New-Brunswick. Cette rivière, on le sait, traverse dans la partie supérieure de son bassin un territoire habité par des populations françaises. Les villages de Saint-Bazile et d'Edmunston sont habités par les descendants des Acadiens chassés de la Nouvelle-Écosse, et maintenant, grâce au chemin de fer, ils se trouvent réunis en un corps de nation avec leurs frères canadiens du Saint-Laurent, dont la forêt les séparait jadis. La ville élevée dans le voisinage de la grande chute et qui porte le nom anglais de Grand-Falls, est aussi en partie peuplée d'Acadiens, auxquels se mêlent des immigrants scandinaves. Plus bas, les autres villes riveraines du Saint-John ont été fondées par les Français, qui durent, au dernier siècle, faire place soit à des conquérants bostoniens, soit plus tard à des Américains « loyalistes », dont l'Angleterre récompensait la fidélité en leur donnant les terres d'autrui. Les terres les plus fertiles et les vergers les plus beaux entourent Woodstock; Fredericton, la capitale du New-Brunswick, où s'élève l'Université de la province, est la cité la plus élégante et la mieux construite.

Inférieure par le rang à Fredericton, Saint-John l'emporte de beaucoup par la population, le mouvement commercial et la richesse. Elle fut aussi colonie française. Champlain visita la rade en 1604, et dénomma la pointe et la rivière; trente ans plus tard, Claude de la Tour y établissait un comptoir pour le commerce des pelleteries avec les Indiens. Des surprises, des assauts, des bombardements et des incendies ne permirent pas à la ville de prospérer; elle ne prit d'importance qu'à la période de paix, lorsque en 1785, une flotte anglaise y eut débarqué cinq mille loyalistes, émigrés des colonies indépendantes. En 1877 un incendie fit disparaître une grande partie de la cité, mais elle se reconstruisit plus belle; rivale heureuse de Halifax, où la marine de guerre gêne le commerce, Saint-John est devenue l'un des ports les plus actifs de la Confédération et sa quatrième ville par le nombre des habitants.

Le noyau central de la cité occupe une péninsule rocheuse entre l'ancienne et la nouvelle embouchure du fleuve. Les rues, disposées en damier, se coupent à angle droit, malgré les inégalités du sol, qu'il a fallu en maints endroits niveler à coups de mine. L'extrême saillie de la péninsule entre les deux golfes, qui était autrefois une place d'armes, sert aujourd'hui d'emplacement pour les jeux d'adresse et de force. Du côté de la rade, la ville est bordée de cales et d'appontements; des bacs à vapeur vont et viennent entre Saint-John et les bassins de la ville de Carleton, bâtie sur la rive occidentale. Une vallée, dans laquelle passe le chemin de fer Intercolonial, isole au nord la ville proprement dite de Portland et autres faubourgs, qui




PAYSAGE DU NEW-BRUNSWICK. — VUE PRISE PRÈS DE SAINT-JOHN

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Havatt.

sont maintenant rattachés à la municipalité de Saint-John. C'est au delà que s'étendent les parcs et que les maisons de plaisance se dispersent dans les vallons et sur le pourtour des lacs. Après être restée longtemps station-

N° 142. — SAINT-JOHN.




naire et même avoir perdu une partie de sa population, émigrée aux États-Unis, Saint-John a repris en activité et en importance, grâce à de nouveaux chemins de fer, notamment à la grande ligne qui la rattache directement, par Montréal et le Sault Sainte-Marie, à Minneapolis et aux autres marchés de céréales du haut Mississippi. Le port de Saint-John offre l'avantage capi-

tal d'être libre de glaces pendant toute l'année, et les navires transatlantiques y abordent en tout temps[1].

A l'angle extrême du territoire canadien, la petite ville de Saint-Andrews, située sur une longue péninsule entre la baie de Passamaquoddy à l'est et la rivière Sainte-Croix à l'ouest, se pose en rivale future de Saint-John et revendique aussi l'honneur d'être le point d'attache principal de la navigation entre le Canada et l'Europe. Au commencement du siècle, elle faisait un grand commerce de bois avec l'Angleterre et les Indes occidentales, mais à la suite de mesures douanières le siège de l'industrie fut déplacé, et Saint-Andrews s'appauvrit, tandis que, plus au nord sur la rivière Sainte-Croix, la ville canadienne de Saint-Stephen, qui fait face à la ville américaine de Calais, gagnait rapidement en population et en commerce. Mais Saint-Andrews a l'avantage que lui donnent la baie pittoresque de Passamaquoddy, les péninsules environnantes, d'un beau granit rose, les îles et les îlots épars dans la rade[2]. Un groupe de récifs situé à l'entrée est la redoutable bande des Loups ou « Wolves ». Une autre île, placée en brise-lames devant le port américain East-port, a pris le nom de Campo-Bello. Au loin dans la mer s'élève une île entourée de falaises rouges et revêtue de bois : c'est le Grand-Manan, visité en été, de même que Campo-Bello, par des milliers d'étrangers, valides ou invalides, venus pour la plupart de Boston et autres villes du Massachusetts.

De l'autre côté de la baie de Fundy, les côtes de la Nouvelle-Ecosse qui appartenaient à la même Acadie que le New-Brunswick, ont été comme lui visitées fréquemment par la guerre, les Bostoniens protestants ne pouvant tolérer dans leur voisinage le séjour de Français et d'Indiens catholiques. La ville d'Amherst, située dans l'isthme même de Chignecto, s'élève sur un terrain que l'on s'est disputé avec acharnement : des ruines de forts se montrent dans les bois et les prairies, et divers noms de lieux rappellent les combats qui s'y sont livrés; le pont d'un ruisseau porte encore la désignation de « pont Sanglant » (*Bloody bridge*). Actuellement la contrée est,

[1] Mouvement de la navigation dans le port de Saint-John en 1887-88 :

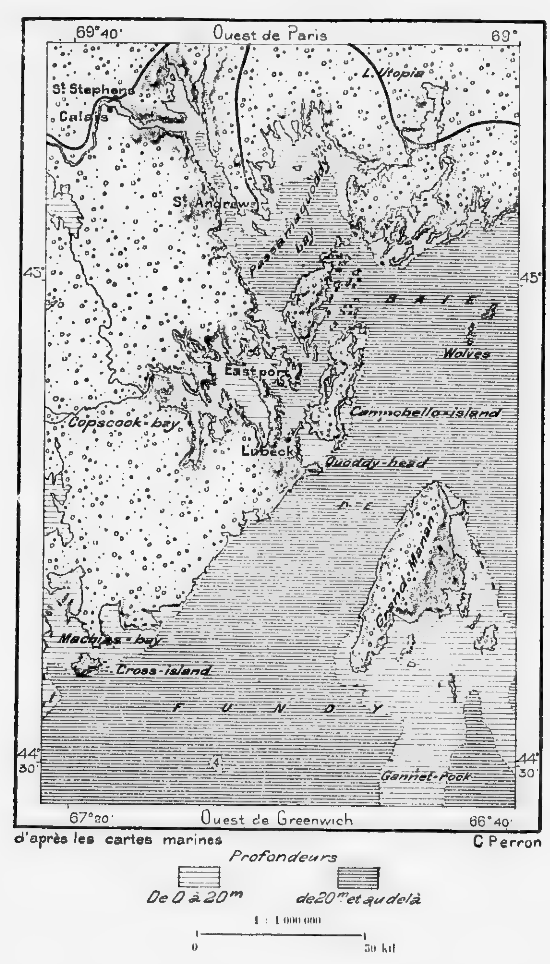
| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Commerce au long cours . . . . | 5 898 | navires, jaugeant | 1 057 356 | tonnes. |
| Cabotage. . . . . . . . . . . | 5 310 | » » | 390 945 | » |
| Ensemble. . . . . . . . | 11 208 | navires, jaugeant | 1 428 301 | tonnes. |

[2] Mouvement de la navigation dans le port de Saint-Andrews en 1887-88 :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Commerce au long cours . . . . | 5 769 | navires, jaugeant | 235 511 | tonnes. |
| Cabotage. . . . . . . . . . . | 1 345 | » » | 91 575 | » |
| Ensemble. . . . . . . . | 7 114 | navires, jaugeant | 327 086 | tonnes. |

grâce à ses prairies, l'une des plus riches de la Nouvelle-Écosse; toutes les rives basses du littoral sont défendues par des levées ou « aboiteaux »

N° 155. — BAIE DE PASSAMAQUODDY.




contre les flots de marée; les troupeaux paissent à plusieurs mètres au-dessous du niveau de la mer.

La ville de Truro occupe une position analogue à celle d'Amherst, à l'extrémité d'une branche de la baie de Fundy, dite Cobequid-bay. Elle est

également peuplée de gens parlant anglais, quoiqu'elle s'élève sur l'emplacement d'une ancienne station française. Dans cette région il ne reste pas un seul Acadien; les descendants de la race bannie ne sont point revenus, comme ils l'ont fait en d'autres districts. Les campagnes où les Acadiens vivaient le plus nombreux, au sud du bassin des Mines, ont vu disparaître aussi les agriculteurs qui les avaient changées en jardins. A l'est la rivière Avon, appelée jadis Pisiquid, ou « jonction des eaux », à cause des nombreux estuaires qui viennent la rejoindre, limite ce beau pays de vergers, de prairies et de jardins qu'arrosent des ruisseaux ayant pour la plupart conservé leurs noms français : Gaspereaux, Rivière aux Canards, Rivière des Habitants. Une péninsule, jadis envahie par le flot de marée, mais actuellement défendue par de puissantes digues, que commencèrent les résidents acadiens, s'avance dans la mer, entre les chenaux d'eau salée : c'est la Grand-Prée, la plaine herbeuse d'après laquelle on avait autrefois désigné toute la contrée. Maintenant on la connaît surtout sous le nom de « Pays d'Evangéline », car il n'est guère de poème qu'on lise plus dans la Nouvelle-Angleterre et dans les autres pays de langue anglaise que celui où Longfellow raconte la douloureuse odyssée des bannis acadiens. Vers la fin du dix-huitième siècle, lorsque des exilés revinrent dans la patrie, trente ou quarante années après le « grand dérangement », leurs terres appartenaient à des colons du Massachusetts, de Rhode-Island, d'Angleterre et d'Ecosse, et ils durent reprendre le chemin de l'étranger, cherchant un sol vierge à défricher. La Grand-Prée même n'a pas été choisie pour les constructions de villages, comme si les possesseurs actuels craignaient que le pays ne fût hanté; mais le pourtour des terres basses est fort peuplé. La ville principale de ce district, Windsor, située sur une des branches de l'estuaire d'Avon, possède l'établissement d'instruction publique le plus célèbre de la Nouvelle-Ecosse. Le grand commerce s'occupe d'expédier du plâtre vers les Etats-Unis de toutes les cales du bassin des Mines; quant aux veines de charbon et aux lavages d'or qui ont valu son nom à cette branche de la baie de Fundy, l'exploitation en a depuis longtemps cessé. Au nord de la baie des Mines, le bourg commerçant de Parrsborough commande l'entrée.

De Windsor et de Kentville, les deux agglomérations urbaines les plus populeuses du Pays d'Evangéline, un chemin de fer conduit à Annapolis-Royal, l'ancien Port-Royal des Français. L'Ile aux Chèvres, qui se trouve dans l'étroit bras de mer d'Annapolis, l'ancienne rivière Dauphin, est l'endroit où s'éleva, en 1604, le premier établissement du sieur de Monts; près de là se trouve la ville moderne de Digby, le port d'entrée.

La citadelle d'Annapolis, souvent prise et reprise pendant les guerres franco-anglaises, tient encore debout, et le gouvernement anglais s'en réserve la possession directe, quoiqu'il n'y ait point cantonné de garnison. Là aussi les Acadiens durent abandonner leurs villages et leurs cultures; mais à l'angle sud-occidental de la Nouvelle-Ecosse, des milliers de fugitifs trouvèrent un asile au bord des lacs et des rivières. Unis aux Mic-Mac et parlant leur langage, ils constituèrent longtemps, sous la direction d'un abbé, un petit Etat théocratique indépendant. Leurs descendants, maintenant soumis aux lois anglo-canadiennes, et vivant presque exclusivement d'agriculture et de pêche, ne prennent presque aucune part à l'activité industrielle de leurs voisins d'origine britannique. Les pommes de ce district, que l'on dit les meilleures du Nouveau Monde, sont exportées par pleins navires à New-York et dans la Nouvelle-Angleterre.

La métropole méridionale de la Nouvelle-Ecosse est Yarmouth, située au bord d'une étroite baie, à cinq kilomètres de la mer libre. De toutes les villes canadiennes aucune ne ressemble davantage à celles du Massachusetts, et Yarmouth a été fondée en effet, au milieu du siècle dernier, par des marins de la Nouvelle-Angleterre, auxquels se joignirent, après la guerre d'indépendance, des « loyalistes » américains. Elle s'occupe de pêche et d'armement : plus de trois cents bateaux, jaugeant plus de cent mille tonnes, appartiennent à ses marins; des lignes de bateaux à vapeur, dues à l'initiative de ses armateurs, la mettent en communication avec Boston, Halifax et les autres ports du littoral. Mais si Yarmouth a prospéré, Shelburne, située de l'autre côté du cap Sable, et fondée dans des conditions analogues, a singulièrement perdu de son ancienne importance, malgré son magnifique ensemble de ports. La colonie de « loyalistes » qui s'y établit en 1783 y construisit deux vastes établissements, y attira des ouvriers et des marins, et voulut en faire la capitale, dit-on, des provinces maritimes restées fidèles à l'Angleterre : douze mille habitants se trouvèrent réunis sur ce point de la Nouvelle-Ecosse. Mais la région des alentours, parsemée de lacs qui dorment dans leurs vasques de granit, manquait de population agricole et ne pouvait subvenir aux approvisionnements de la nouvelle cité. L'industrie et le commerce n'obéirent point aux désirs des émigrés américains, et la plupart durent se disperser ou retourner dans leur patrie. La colonie d'esclaves nègres qu'ils avaient amenés s'est maintenue dans le voisinage de Shelburne, malgré la différence du climat entre la Nouvelle-Ecosse et la Virginie. Au delà de Shelburne, la côte périlleuse qui se dirige au nord-ouest vers Halifax, offre une succession de petits ports, dont les plus actifs sont

Liverpool et Lunenburg, peuplée en partie d'habitants d'origine germanique. A l'époque où le gouvernement anglais bannissait les Acadiens, il cherchait à se procurer des colons allemands en leur concédant gratuitement des terres. Çà et là, aux environs de Lunenburg, on entend encore de vieux paysans s'entretenir en patois germanique.

Halifax, la capitale et la ville la plus peuplée de la Nouvelle-Écosse, siège vers le milieu de la côte orientale, sur la rive d'un fjord qui se ramifie en plusieurs bras au nord de la cité et qui offre aux navires un port excellent, assez vaste pour de grandes flottes : les Indiens l'appelaient Chebucto ou le « port-chef », et les Français lui donnaient le nom de Baie Saine. Le premier établissement, tout militaire, eut en 1749 des colons du Massachusetts pour premiers habitants, puis des engagés allemands importés d'Europe, et la ville grandit lentement autour de la citadelle. Halifax, de construction régulière, mais d'aspect terne et maussade, longe la rive occidendale du port; en face, le faubourg de Dartmouth s'élève en amphithéâtre, et des bacs à vapeur, passant entre les vaisseaux à l'ancre, vont et viennent entre les deux villes. La forteresse puissante qui domine la cité, à 75 mètres d'altitude, occupe tout le sommet de la colline et croise ses feux avec ceux de Dartmouth, de George-island et ceux de l'avant-port; des arsenaux, des chantiers de construction et des cales de radoub bordent l'estuaire; Halifax, la station navale la mieux outillée de l'Angleterre dans les eaux du Nouveau Monde, possède un bassin de carénage, long de 185 mètres et large de 31, plus grand que celui des Bermudes; un régiment anglais, le seul que le gouvernement entretienne sur le territoire de la Puissance du Canada, occupe les casernes. Ville de militaires et de fonctionnaires, alimentée en grande partie par le budget impérial, Halifax passe pour une des cités les moins industrieuses de la Confédération, et ne profite point, autant qu'on pourrait s'y attendre, de sa magnifique position commerciale sur une péninsule avancée en dehors de l'Amérique vers l'Ancien Monde[1]. La guerre de sécession lui valut sa grande période de prospérité : sous le couvert de la neutralité, elle introduisait la « contrebande de guerre » dans les États du Sud et donnait asile aux corsaires. Les mines d'or qu'on exploitait dans les environs immédiats de Dartmouth et au sud-est de Halifax, dans la vallée de Gold-river ou « rivière de l'Or »,

[1] Mouvement commercial de Halifax pendant l'année fiscale 1886-87 :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Entrées. . . . . . . . . . . . | 4 153 | navires, jaugeant | 843 125 | tonnes. |
| Sorties. . . . . . . . . . . . | 4 284 | » » | 871 987 | » |
| Ensemble. . . . . . | 8 437 | navires, jaugeant | 1 715 112 | tonnes. |




PAYSAGE DE LA NOUVELLE-ÉCOSSE. — SHIP-HARBOUR, AU NORD DE HALIFAX.

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Hayatt.

sont presque épuisées. Un village des environs de Halifax, Hammond's Plains, est peuplé de noirs, descendants d'esclaves libérés que la flotte anglaise ramena en 1815 du Maryland et de la Virginie.

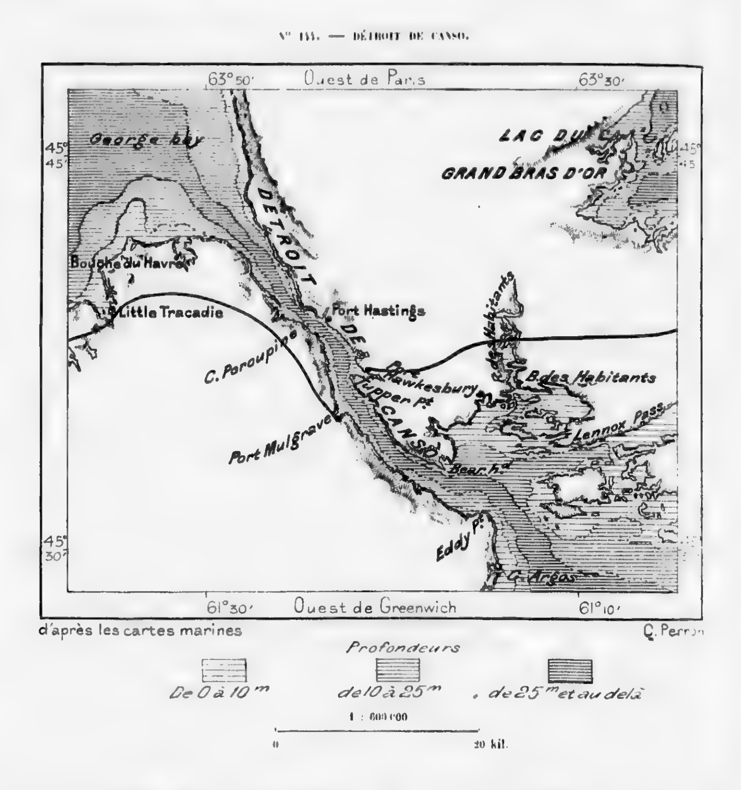
Au nord-est de Halifax, la côte rocheuse, coupée de fjords, est peu fertile, et grâce à cette pauvreté du sol les Acadiens revenus dans leur patrie après la guerre d'indépendance ont pu retrouver les terres non occupées et s'y établir à nouveau. Une de ces colonies françaises habite Chezzetcook, à une trentaine de kilomètres au nord-est de Halifax; d'autres peuplent les bords du détroit de Canso. Vers 1860 on put croire que ces régions de la Nouvelle-Écosse s'enrichiraient rapidement, surtout aux environs de Ship-harbour, de Tangier et de Sherbrooke, grâce aux mines d'or qu'on y avait découvertes; mais l'accaparement rapide du sol minier et la spéculation tarirent bientôt la nouvelle source de richesse, et la contrée se dépeupla de nouveau. Même le port si bien situé de Guysborough, au fond de la baie de Chedabucto et à l'entrée orientale du détroit de Canso, n'est qu'un havre de pêche à peine fréquenté. Pictou, la ville la plus animée de tout le littoral du nord, exporte le charbon des mines de New-Glasgow et de Stellarton[1]. La population de Pictou, en grande partie d'origine haut-écossaise, parle encore le gaélic. Antigonish, entre Pictou et le détroit de Canso, est aussi une colonie de Highlanders, en lutte pour la suprématie ethnique avec les Acadiens des alentours. Mais il y a lieu de croire que, dans un avenir prochain, ces éléments seront noyés dans la foule cosmopolite, car des spéculateurs projettent la construction d'une grande cité commerciale au seuil de la porte maritime formée par le détroit de Canso. Au lieu des petits havres de Port-Mulgrave, sur la rive méridionale, de Port-Hawkesbury et de Port-Hastings, sur la rive septentrionale ou de Cap-Breton, une ville puissante avec docks, magasins, entrepôts et chemins de fer, Terminal City, attendra au passage les milliers de navires qui traversent chaque année ce détroit entre l'Atlantique et le golfe de Saint-Laurent. Un des câbles transatlantiques touche la côte à Port-Hastings.

La petite île Madame, dans le groupe insulaire de Cap-Breton, est une des régions de l'Acadie qui ont conservé exclusivement leur population française. Ces habitants, presque tous marins et pêcheurs, se sont groupés autour du bourg d'Arichat, la principale station de pêche entre Halifax et Saint-Jean

[1] Extraction de la houille de Nova-Scotia de 1870 à 1886 : 19 152 880 tonnes;
En 1886 : 1 682 924 »

de Terre-Neuve. Là aussi, comme dans les villages de la baie des Chaleurs, les pêcheurs sont aux gages d'entrepreneurs jersiais qui ont monopolisé presque entièrement la pêche côtière dans ces parages. Au nord de l'île Madame, l'ancien bourg acadien de Saint-Pierre (Saint-Peter) a pris de l'importance, aux dépens d'Arichat, grâce à un canal de huit cents mètres en longueur et de quatre mètres en profondeur, que l'on a creusé à tra-

N° 155. — DÉTROIT DE CANSO.




vers un isthme bas et qui permet aux navires de gagner la mer intérieure du Bras d'Or et de faire escale dans tous les ports de l'intérieur. Cap-Breton se trouve ainsi divisé en deux îles distinctes. Saint-Peter, de même que la plupart des villages au nom français qui lui succèdent au nord, est peuplé d'Ecossais, venus des Highlands et des Hébrides. Ils constituent la population dominante dans l'île et se sont moins mélangés qu'ailleurs dans le district de Baddeck ou Bédèque, ville riveraine du Bras d'Or. C'est aussi dans le voisinage de Baddeck que les Mic-Mac ont le mieux con-



servé leurs mœurs et leur langage : à l'ouest, la colonie acadienne de Chéticamp borde la côte du golfe.

La ville principale de l'île, celle qui fut jadis capitale de la province de Cap-Breton, la noire Sydney, s'enrichit par le commerce des houilles que l'on exploite dans le district environnant : tout un réseau de voies ferrées unit les puits de mine, les cales, les embarcadères, sur une étendue considérable de territoire; des bacs à vapeur l'unissent à North-Sydney, située de l'autre côté du port. Les veines de charbon sont connues déjà et exploitées depuis plus de deux siècles et ont alimenté principalement l'industrie de la Nouvelle-Angleterre; de nos jours encore on envoie de Nova-Scotia presque la totalité des charbons aux Etats-Unis, pour la production du gaz. Sydney, elle aussi, prétend au rôle d'escale de départ pour l'Angleterre, et cette ambition semblerait justifiée, puisqu'elle est la plus orientale des villes canadiennes, mais le port s'obstrue de glaces durant trois mois de l'année.

Un autre port, plus ouvert au flot du large, et mieux choisi pour le service des transatlantiques, serait celui de la fameuse citadelle de Louisbourg, situé non loin du promontoire qui a donné à l'île entière son nom de Cap-Breton. Louisbourg, l'ancien « havre à l'Anglais », fut la clef militaire des mers de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Ecosse. De 1720 à 1740 les Français en avaient fait une citadelle formidable, qui leur fut enlevée par deux fois, en 1745 et en 1758, et qui servit ensuite aux Anglais de point d'appui pour la conquête du Canada. Les remparts gazonnés de la forteresse se voient encore, interrompus par des brèches où paissent les brebis; un petit village blottit ses maisons au pied de la citadelle. On utilise depuis quelques années le port de Louisbourg, toujours libre de glaces; une ville nouvelle s'élève au nord de l'ancienne citadelle[1].

L'île du Prince-Edouard (Prince-Edward-island), que les Acadiens français appelaient l'île Saint-Jean, est surtout écossaise par sa population, mais à un moindre degré que l'île géminée de Cap-Breton : l'anglais l'a depuis longtemps emporté sur le gaélic. Les Mic-Mac ont été refoulés dans

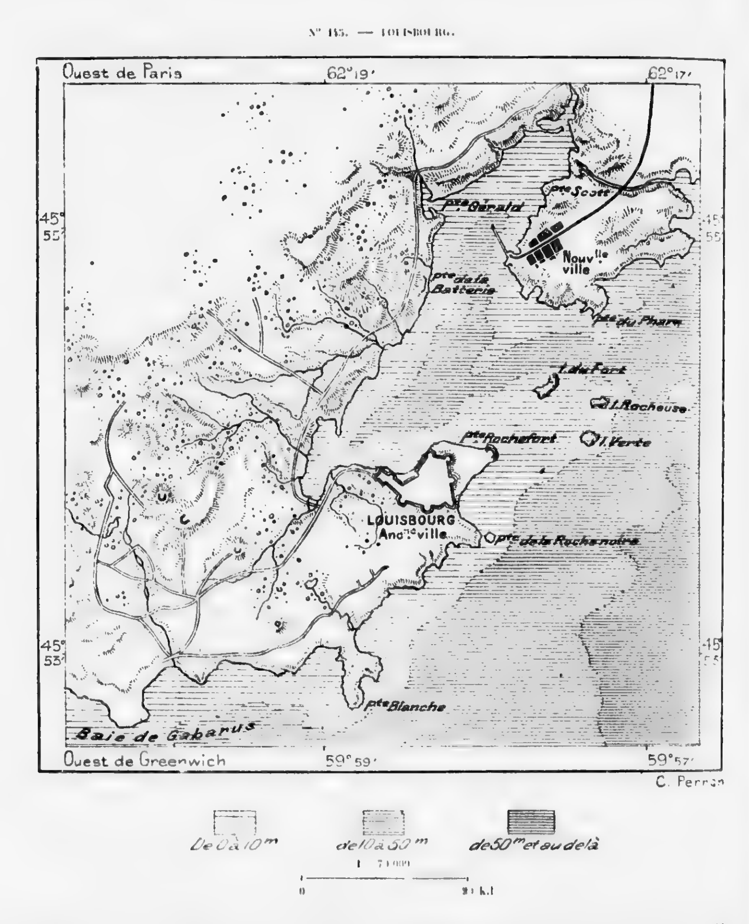
[1] Ports de la Nova-Scotia et de Cap-Breton, autres que Halifax, ayant eu un mouvement de navigation supérieur à 100 000 tonnes pendant l'année fiscale 1887-88 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Amherst | 124 269 tonnes. | Shelburne (cabotage) | 107 554 tonnes. |
| Parrsborough | 189 098 » | Lunenburg | 261 552 » |
| Windsor (grande navigation) | 146 028 » | Arichat | 254 044 » |
| Digby | 225 204 » | Sydney et North-Sydney | 1 095 218 » |
| Annapolis | 116 738 » | Baddeck | 120 526 » |
| Yarmouth | 300 068 » | Port-Hawkesbury | 217 435 » |

Pictou . . . . . . . . . . . . . . . . 517 979 tonnes.

l'intérieur, et sur la côte septentrionale on leur a fait cadeau d'une île, Lennox-island, où les blancs n'ont pas le droit de s'établir. Quant aux Acadiens qui furent les premiers colons européens de l'île Prince-Edward,

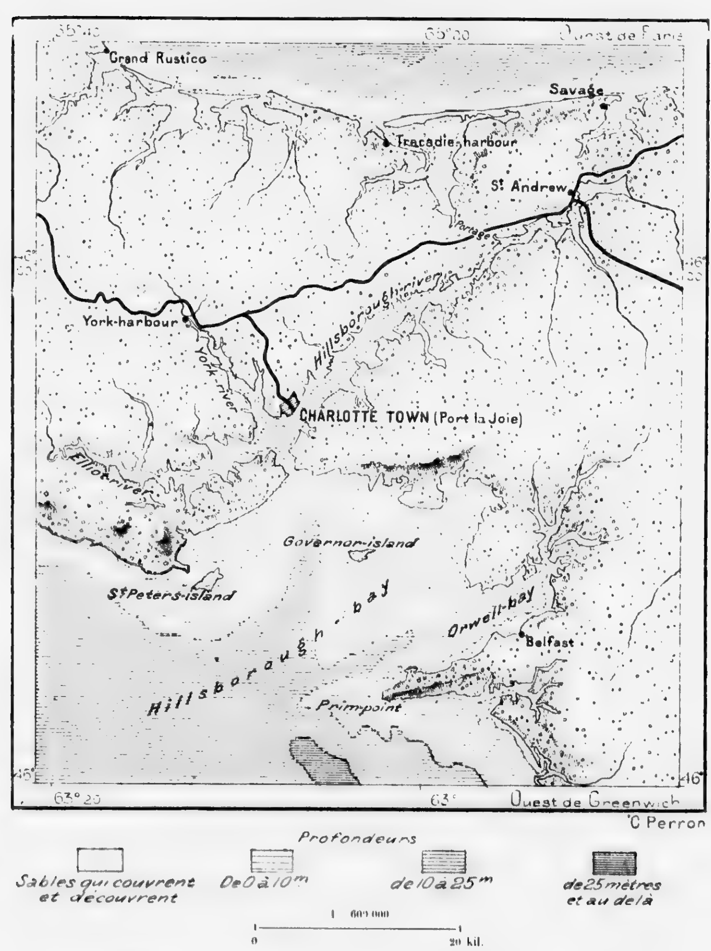
N° 145. — LOUISBOURG.




appelée alors Saint-Jean, ils furent expulsés comme ceux de la Nouvelle-Écosse; mais, après le bannissement de ces cultivateurs, que l'on disait mettre en danger le pouvoir de l'Angleterre, les soixante-sept personnages, anciens militaires ou gens bien en cour, entre lesquels le gouvernement britannique avait partagé l'île par voie de loterie, se trouvèrent fort embarrassés pour faire labourer les huit mille hectares qui avaient été attribués à chacun; plusieurs furent obligés de rappeler les paysans français des

forêts dans lesquelles ils s'étaient réfugiés, et de les établir sur leurs terres[1]. De nos jours des Acadiens habitent toutes les parties de l'île, mais

N° 146. — CHARLOTTE-TOWN ET SA RADE.




ils ne se trouvent en majorité que dans la péninsule septentrionale de l'île, autour de Tignish, village où commence le chemin de fer axial construit de l'une à l'autre extrémité de la province insulaire. L'organi-

[1] John Stewart, *An account of Prince-Edward-island*.

sation féodale de la propriété, interdisant à tout travailleur de terre la possession du lopin qu'il cultivait, retarda le peuplement et la mise en culture de cette île féconde, dont il serait facile de faire un vaste jardin. Les concessionnaires qui ne se décidèrent pas à violer les décrets d'expulsion gardèrent pour la plupart leurs terres en friche jusqu'après la guerre de l'indépendance américaine : des milliers d'anciens soldats et de « loyalistes » fugitifs leur arrivèrent alors. Pour donner des terres aux colons, il fallut, lors de la constitution de la Puissance, racheter, pour quatre millions de francs, une partie du domaine dont avait disposé le caprice royal.

La capitale de Prince-Edward, Charlotte-town, située sur la côte méridionale, au bord d'un havre bien abrité, que les Acadiens appelaient le port La Joie, a pris une importance exceptionnelle par le fait de la centralisation politique ; un bourg voisin très commerçant[1] est Summerside, bâti également sur la côte méridionale, en face du New-Brunswick. Il exporte en abondance les céréales des riches campagnes avoisinantes et des huîtres renommées, prises à l'est, dans la baie Bedeque. L'île Prince-Edward a de nombreux vergers, mais ses forêts proprement dites ont disparu : ses excellents et rapides chevaux sont très appréciés par les Américains[2].

L'île de Sable, qui défend, à plus de 150 kilomètres au large, les approches de la Nouvelle-Écosse, est une des terres immergées les plus remarquables par les changements de forme que les courants et les tempêtes lui ont fait subir pendant la courte période de trois siècles. Les plus anciennes cartes françaises la représentent comme ayant 74 kilomètres de long sur 4160 mètres de large ; en 1776 une carte anglaise de l'Amirauté réduit sa longueur de 18 kilomètres et demi et sa largeur de 460 mètres, et en même temps déplace la pointe occidentale de plus de 20 kilomètres vers

[1] Mouvement de la navigation en 1887-88 dans les ports de Prince-Edward-island :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Charlotte-town, grande navigation. . . . | 1 189 | navires, | jaugeant | 165 055 | tonnes. |
| cabotage. . . . . . . . | 6 020 | » | » | 811 655 | » |
| Ensemble. . . . . | 7 209 | navires, | jaugeant | 976 690 | tonnes. |
| Summerside. . . . . . . . . . . . . . | 1 426 | » | » | 659 160 | » |

[2] Villes principales des Provinces Maritimes :

| New-Brunswick. | | Nova-Scotia. | |
|---|---|---|---|
| Saint-John et Portland (1889). . . | 50 000 hab. | Halifax (1886). . . . . . . . | 39 900 hab. |
| Moncton (1889) . . . . . . . | 9 000 » | Sydney et North-Sydney (1886). | 9 000 » |
| Fredericton (1886) . . . . . . | 6 218 » | Yarmouth (1886). . . . . . . | 8 000 » |
| Chatham (1886) . . . . . . . | 5 000 » | Truro (1886). . . . . . . . . | 6 000 » |
| Île Prince-Edward. | | Pictou (1889) . . . . . . . . | 5 000 » |
| Charlotte-town (1886). . . . . | 12 500 hab. | Windsor . . . . . . . . . . . | 4 000 » |

l'est; en 1818, en 1850 et en 1888, les nouvelles cartes indiquent de nouveaux rétrécissements et des changements de position : de nos jours l'île, dessinée en forme de croissant tournant sa convexité vers le sud, n'a plus que 40 700 mètres sur 1850 mètres : elle a diminué de plus de moitié pendant deux siècles et la pointe occidentale a reculé de 46 kilomètres vers le large; en outre, ses plus hautes dunes, qui jadis dépassaient 60 mètres, n'en ont plus que 24. Un lac, qui se trouve dans l'intérieur, n'a cessé de se déplacer avec les monticules de sable et l'île elle-même, et tantôt il s'est trouvé complètement séparé de la mer et tantôt communiquant avec elle par un chenal : en 1836 deux chaloupes américaines qui s'y étaient réfugiées ne purent en sortir. Les habitants déplacent de temps en temps leur station et leur phare, dans la crainte qu'en un jour de tempête l'île entière ne soit emportée. On a vu les vagues soulevées dévorer en une seule nuit des plages de plusieurs hectares.

Mais si l'îlot diminue en grandeur, le dangereux banc de sable sur lequel il est placé ne paraît pas avoir été érodé par la mer; lors des gros temps, les vagues brisent jusqu'à 12 kilomètres de la plage, même jusqu'à près de 20 kilomètres, par des profondeurs de 20 mètres. Ces brisants sont d'un aspect terrible, et l'approche en est d'autant plus dangereuse que les courants changent d'allure dans ces parages et que d'épaisses brumes y règnent; des semaines se passent sans qu'un seul bateau puisse aborder, et seulement par l'anse relativement abritée du nord. L'île de Sable est un « cimetière de l'Océan » : depuis 1802, date de l'établissement d'une station de sauvetage, on a compté plus de cent cinquante naufrages sur les bancs des alentours, mais un plus grand nombre d'autres accidents n'ont pu être constatés que par des épaves sans nom. Grâce à l'admirable organisation de la station de sauvetage, l'une des mieux outillées du monde, la plupart des naufragés jetés sur la plage échappent à la mort. On s'étonne qu'un pareil lieu ait été choisi pour l'une des premières tentatives de colonisation faites en Amérique. Le marquis de la Roche, nommé par Henri IV concessionnaire et maître absolu du Canada, commença l'œuvre de peuplement en déposant au passage dans l'île de Sable quarante de ses gens, qu'il espérait reprendre après avoir trouvé un lieu favorable à la culture. C'était en 1578; sept ans après on retrouva douze de ces malheureux, revenus à l'état sauvage[1]. Les habitants actuels s'occupent, pour une compagnie anglaise, de l'élève des ponies, qui paissent dans les lèdes herbeuses entre les dunes[2].

[1] Garneau, Sulte, etc.

[2] Stuart-Fossard, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale du Havre*, nov.-déc. 1888.

## VII

### LABRADOR.

Ce nom géographique est appliqué diversement par les auteurs. On l'emploie d'une manière générale pour l'ensemble de la péninsule comprise entre la mer et le détroit de Hudson, l'Atlantique, le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent; mais où placer, à la racine de la presqu'île, la limite de ce territoire immense? D'après les traits naturels du sol, la vraie frontière serait indiquée par une ligne tirée de la bouche de Rupert's river, dans la mer de Hudson, au confluent du Saguenay et du Saint-Laurent; mais la province de Québec s'attribue une partie du territoire qui s'étend au nord de cette limite naturelle, jusqu'au 52ᵉ degré de latitude. En considérant comme distinct du Labrador proprement dit ce « Labrador canadien » incliné vers l'estuaire et le golfe du Saint-Laurent, l'immense étendue triangulaire qui pointe dans la direction de l'archipel arctique comprend encore une superficie évaluée à 1 200 000 kilomètres carrés, soit près de deux fois et demie la surface de la France. Presque tout cet espace, connu presque uniquement par ses contours, reste le domaine indivis de la confédération Canadienne, à l'exception du littoral atlantique, revendiqué jusqu'à la baie d'Ungava par la colonie de Terre-Neuve, comme prolongement de son territoire de pêche; cependant la question n'a pas encore été résolue, la charte originaire de la Nouvelle-Écosse étendant sa juridiction sur la terre ferme, jusqu'au détroit de Hudson. Dès que le Labrador, enfin connu, aura une certaine importance industrielle ou commerciale, les provinces limitrophes ne manqueront pas de procéder au partage.

Les étymologistes ont discuté et discuteront longtemps sur ce nom de « Labrador », d'origine latine en apparence : *Terra Laboratoris*[1], *Terra Agricola*[2], disent naïvement d'anciens cartographes; mais on se demande par quelle étrange ironie cette appellation fut donnée à un sol âpre et glacé où jamais agriculteur ne promena la charrue, où Jacques Cartier ne vit « pas tant de terre qu'il en pouvait entrer dans un panier ». Aucun document laissé par les navigateurs qui, les premiers, reconnurent les terres du Labrador ne permet de supposer qu'ils aient eu l'étrange idée de tourner en dérision leurs propres découvertes en donnant à ce pays glacé le nom de « terre du

[1] Carte reproduite par Kunstmann, *Entdeckung Amerika's*; Pilote Allefonse.
[2] Sebastian Münster, *Cosmographia*.

Laboureur ». Biddle[1], suivi dans cette hypothèse par l'historien Parkman, suggère l'idée que, lors de son voyage, en 1500, Gaspar Cortereal s'empara d'un certain nombre d'indigènes qu'il emmena pour servir de « travailleurs » dans les plantations portugaises : le Labrador eût été ainsi désigné comme un bon pays pour le recrutement des esclaves. Mais si les pratiques de la plupart des marins de cette époque permettent cette hypothèse, elle ne s'appuie sur aucune dépêche du navigateur portugais, et d'ailleurs un pays où la population est aussi clairsemée et se compose uniquement de pêcheurs et de chasseurs eût été bien mal choisi par des planteurs pour s'y fournir de « bras ». On a cru aussi pouvoir rapprocher les noms de Labrador et du pays de Labour, au pied des Pyrénées françaises; et l'on y a vu un indice en faveur de la découverte du pays par des navigateurs basques[2]. Enfin, les Canadiens du littoral ont une tradition d'après laquelle un Basque du nom de Labrador — un Portugais, d'après d'autres récits[3] — aurait été le premier navigateur de ces parages, avant les Cortereal; mais l'histoire ne sait rien de ce précurseur; elle ne connaît pas davantage l'expression de « bras d'or » d'après laquelle les capitaines français auraient généralement désigné les bras de mer et les détroits de navigation facile[4]. Mais il est certain que plusieurs baies des « Terres-Neuves », au Cap-Breton notamment et sur les côtes du Labrador, portent les noms de « Bras d'Or, Bradore, Brador, Bradaur ». Les cartes du dix-huitième siècle désignent la mer intérieure du Cap-Breton sous le nom de Labrador, et les deux entrées sont appelées « Grand » et « Petit » Labrador. La baie qui s'ouvre sur la côte du continent, près de l'entrée du détroit de Belle-Isle, et que l'on connaît sous l'appellation spéciale de « baie de Bradore », est précisément celle où les pêcheurs se réunissaient en plus grand nombre avant la colonisation du Canada et où ils avaient fondé le village de Brest. N'y a-t-il pas lieu de penser que cette appellation de Brador a quelque origine locale et provient d'un mot indien ayant le sens de « baie, détroit, échancrure du littoral[5] » ?

De toutes les parties de l'immense domaine de la Puissance, le Labrador a été le moins exploré; même les toundras qui bordent l'océan Polaire dans le Grand Nord ont été traversées par plus d'itinéraires. Nombre d'ouvrages sembleraient, à en juger par leur titre, raconter des voyages accomplis

[1] *Memoirs of Sebastian Cabot.*
[2] P. Margry, *Les Navigations Françaises.*
[3] Youle Hind, *Exploration in the Interior of Labrador peninsula*; — Winsor, *America.*
[4] O'Brien, cité dans Vivien de Saint-Martin, *Dictionnaire de Géographie universelle.*
[5] Jules Marcou, *Bulletin de la Société de Géographie*, 4e trimestre 1888; *Notes manuscrites.*

en « Labrador », mais la plupart ne sont relatifs qu'au « Labrador canadien », c'est-à-dire à l'extrémité orientale de la province de Québec, et cette région même n'est que très imparfaitement connue. Les seuls qui aient pénétré dans l'intérieur, au nord de la hauteur des terres, sont des Indiens, quelques missionnaires et des agents de la compagnie de Hudson. Ainsi le prêtre canadien Lacasse, qui a Mingan pour paroisse, sur la côte du golfe située en face de l'île Anticosti, a traversé tout le pays du sud au nord jusqu'à la baie d'Ungava[1]. En 1838 et en 1841 le traitant Mac-Lean parcourut le Labrador nord-oriental entre la baie d'Ungava et le fjord de Hamilton; vers 1860, un autre agent de la compagnie, Kennedy, visita une partie de ces mêmes contrées. En 1884 un missionnaire protestant, Peck, réussit à passer des bords de la mer de Hudson à la baie d'Ungava en remontant la vallée de la Petite Rivière des Baleines et en redescendant sur le versant de Koksoak. Les diverses expéditions envoyées au lac Mistassini ont contribué à faire connaître les approches du Labrador proprement dit; mais la plupart des itinéraires n'ont fourni qu'un petit nombre de renseignements géographiques encore mal coordonnés. Les seuls points dont on possède la connaissance détaillée sont les stations de la côte atlantique où se sont établis des missionnaires moraves. Quant à la configuration réelle de l'intérieur, on l'a si peu mise en lumière que la légende parle encore de lacs inconnus, « grands comme l'Ontario », qui se trouveraient vers le centre de la péninsule, sans que l'on puisse dire à quel bassin fluvial ils appartiennent.

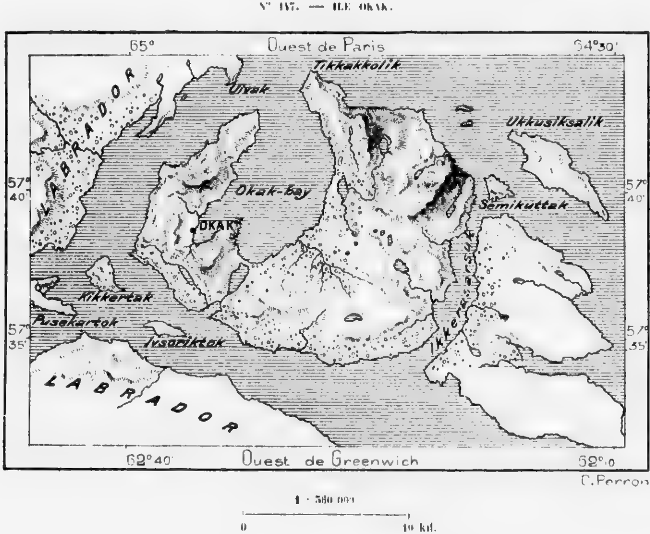
La partie la plus élevée du Labrador est probablement celle qui fait saillie le long du littoral atlantique, entre le détroit de Belle-Isle et le cap Chudleigh. Au nord du détroit, les collines du littoral se terminent par des escarpements abrupts; elles n'atteignent en moyenne que de 100 à 120 mètres, mais on aperçoit dans l'éloignement des sommets couverts de neige. Des hauteurs désignées sous le nom de montagnes ne se voient qu'au bord de la découpure de la côte dite Sandwich-Harbour; ce sont les Mealy mountains ou « montagnes Farineuses », roches éruptives dont le piton le plus rapproché de la mer atteint 452 mètres. D'après le voyageur Holme, ces montagnes se continueraient au sud-ouest vers le golfe du Saint-Laurent et limiteraient au sud les plateaux de l'intérieur que la chaîne côtière borne du côté de l'est. Par delà l'étroit goulet du fjord de Hamilton commence la chaîne bordière, d'abord assez basse, puis s'élevant graduellement vers le nord. Dans la partie septentrionale se succèdent plu-

[1] Randle F. Holme, *Proceedings of the R. Geographical Society*.

sieurs sommets aux arêtes vives, aux pyramides aiguës, se dressant jusqu'à près de 2000 mètres; cependant la crête est, dans son ensemble, beaucoup moins haute que la chaîne, presque parallèle, qui lui fait face dans le Groenland, de l'autre côté du détroit de Davis. Le massif insulaire du cap Chudleigh atteint 500 mètres. Au delà, la chaîne se continue par l'île Resolution et par les crêtes bordières de la Terre de Baffin qui longent aussi le littoral de l'est.

Les monts orientaux du Labrador consistent en granits et gneiss; cependant le naturaliste Lieber a constaté aussi l'existence de porphyres. Diverses montagnes se terminent par des cavités ouvertes en forme de cratères ébréchés, et pourtant la nature des roches prouve qu'elles n'appartiennent point à des volcans[1]; on présume que ces dépressions cratériformes ont pour cause le long séjour des neiges, qui amollissent et décomposent graduellement la pierre et les terres, finissant par les creuser en vastes amphithéâtres. L'île granitique d'Okak est un de ces cratères immergés à demi dans l'Atlantique. On ramasse parfois des pierres ponces sur les côtes du Labrador, mais ces scories flottantes sont apportées de l'Islande par les courants. Les blocs de labradorite, bleus ou verts, très

N° 147. — ILE OKAK.




1 : 580 000

0 — 10 kil.

[1] O. M. Lieber, *Petermann's Mitteilungen*, 1861.

rarement rouges, n'ont pas été découverts dans la roche dure; on les trouve épars sur les plages de la mer et des lacs. Les Eskimaux en rapportent souvent d'un étang situé dans l'intérieur des terres à l'ouest de Naïn; ce minéral est également très commun à l'entrée du fjord de Hamilton; les chaloupes de pêcheurs qui viennent charger dans cette baie se servent de labradorite pour lest[1].

A l'ouest de la chaîne bordière, un plateau montueux, parsemé de lacs, interrompu par des rivières, occupe tout le Labrador oriental. D'après Hind et Holme l'élévation moyenne de ces hautes terres est de 600 à 700 mètres. Des fragments de rochers, usés par les intempéries, parsèment le plateau, comme s'ils avaient été roulés par un immense déluge. Au nord et à l'ouest le sol s'incline graduellement, offrant une pente régulière aux rivières qui s'écoulent vers le détroit et la mer de Hudson; mais au sud-est et au sud les escarpements sont plus raides, et les torrents descendent en cascades et en rapides. Les rivières du Labrador canadien, on le sait, forment une succession de chutes; mais ces cataractes ne peuvent se comparer aux sauts de la « Grande Rivière », l'affluent du fjord de Hamilton. Les deux seuls voyageurs blancs, Mac-Lean et Kennedy, qui aient vu (avant 1888) les « Grandes Chutes », n'en donnent pas la hauteur, mais il est probable qu'elles plongent d'au moins 500 mètres. En cet endroit, situé à 700 kilomètres de la mer, le fleuve, alimenté par des lacs en colliers, alignés du nord au sud sur le plateau, représente déjà un cours d'eau considérable : en amont du seuil de chute il a près d'un demi-kilomètre en largeur, et se rétrécit soudain à 45 mètres avant de s'abîmer dans le gouffre. D'après Holme, les Indiens ont un effroi superstitieux de la cataracte et l'évitent avec soin : Kennedy n'a visité la chute que grâce à un compagnon iroquois qui ne partageait pas les craintes des indigènes. Les Montagnais ne s'avancent guère au delà du lac Waminikapou, bassin en forme de croissant qui se prolonge dans une étroite vallée sur une longueur de 64 kilomètres. Plus loin se succèdent divers rapides, mais le fleuve n'a qu'une seule cascade, formée de deux nappes successives, ayant ensemble une hauteur de 21 mètres. Près de là le fjord commence par un bassin entièrement fermé en apparence : c'est la baie de Melville ou Big-bay; elle ne communique avec le Hamilton-inlet et l'Océan que par un étroit goulet ou « rigolet », d'où le nom de la station que possède en cet endroit la Compagnie de Hudson; ensemble, les diverses parties du fjord ont une longueur totale de 240 kilomètres. La baie de Melville reçoit d'autres

[1] Randle F. Holme, mémoire cité.

fleuves que la Grande Rivière : un de ses principaux affluents est le Nascopi, qu'alimentent les eaux de plusieurs lacs, et qui en traverse encore un avant de s'épandre dans l'estuaire marin. Les cartes du Labrador, tracées d'après les récits des Indiens et des traitants, indiquent un réseau non interrompu de lacs et de rivières communiquant les uns avec les autres, de trois côtés, vers le golfe de Saint-Laurent, l'Atlantique et la baie d'Ungava. Il est très probable que ces indications sont erronées et que les jonctions de versant à versant se font, non par des lits de rivières

N° 138. — AFFLUENTS DE LA BAIE DE MELVILLE.

D'après Randle Holme. C. Perron

1 : 10 000 000

0 200 kil.

et des lacs à double déversoir, mais par des portages. Toutes les cartes primitives, depuis celle du Paradis Terrestre et les « tables » des anciens qui représentaient le Danube comme se jetant par deux bouches, dans le Pont-Euxin et dans l'Adriatique, jusqu'à celles du moyen âge, et qui figurent deux ou trois Nils africains, montrent dans l'intérieur de chaque pays un ou plusieurs réservoirs avec un filet de rivières divergentes. Encore dans ce siècle, Chateaubriand parle avec enthousiasme de cette source commune à quatre fleuves[1] : « Le Mississipi se perd au midi dans le golfe mexicain, le Saint-Laurent se jette au levant dans l'Atlantique, l'Outawais se précipite

[1] *Voyage en Amérique.*

au nord dans les mers du pôle, et le fleuve de l'Ouest porte au couchant le tribut de ses ondes à l'océan de Noutouka ».

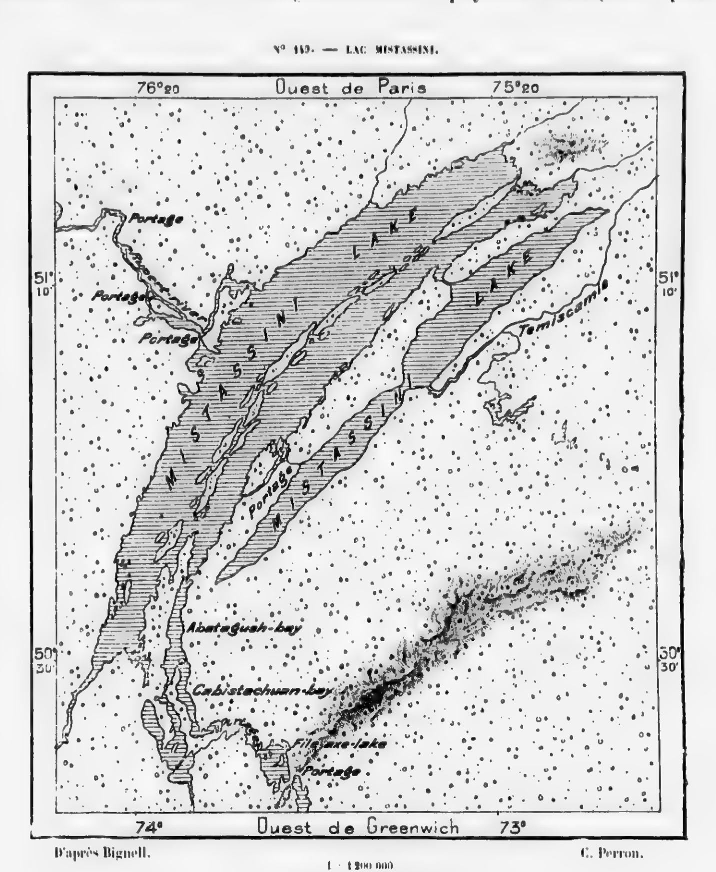
Au nord du fjord de Hamilton, dont les affluents ont traversé les murailles extérieures du plateau, le versant oriental des monts est trop étroit pour que des rivières considérables aient pu se creuser de longues vallées à rainures latérales; la côte n'offre qu'une succession de fjords, d'îles et d'îlots sans bouches de rivières. Mais, sur le versant occidental, de grands cours d'eau ont pu se développer : tel le Koksoak, appelé aussi par les Anglais Big-river (Grosse Rivière), qui se déverse dans le fond de la baie d'Ungava. Il naît dans la même partie du plateau que la « Grande Rivière » du versant oriental, et d'après certaines cartes sommaires, évidemment inexactes, il communiquerait avec elle par plusieurs chapelets de lacs : la chaîne bordière orientale serait ainsi complètement limitée par un fossé de circonvallation. Quoi qu'il en soit, il est certain que le Koksoak s'alimente par un grand nombre de lacs très étendus, entre autres le Mechikamou, le Petchikapou, le Kaniapouskou.

Le versant occidental, dont les eaux s'épanchent dans la mer de Hudson, constitue à lui seul plus de la moitié de la superficie du Labrador; aussi les rivières y sont-elles nombreuses et d'une grande longueur : d'après les récits des trappeurs, la plupart coulent en des vallées parallèles qui s'inclinent de l'est à l'ouest, perpendiculairement à la côte. Ce versant a, comme les autres, sa Big-river ou « Grande Rivière », très abondante en effet et qui ne le cède en masse liquide, parmi les affluents de la mer de Hudson, qu'au Nelson et au Churchill. Au sud de ce puissant cours d'eau, les autres grands tributaires de James-bay sont le fleuve East-Main, qui coïncide à peu près avec la limite officielle de la province de Québec, et la Rupert's river, effluent du lac Mistassini. Au nord de la Big-river, dans le bassin de la mer de Hudson proprement dite, s'écoulent la Great Whale-river, la Little Whale-river, le Clear-water, le Nastapoka. Le Clear-water ou « Eau Claire », issu d'un lac du même nom, se déverse dans un large bassin, dit le Richmond-gulf, qui ne communique avec la mer que par un goulet trop étroit pour donner un libre passage aux eaux du flux et du reflux : de là, des courants rapides et des remous sur lesquels les bateaux des Indiens ne peuvent se hasarder lors du renversement des marées; mais, grâce à ce mouvement violent de l'eau, le fleuve ne disparaît pas sous la glace en hiver et les oiseaux nageurs, les phoques et les marsouins s'y réunissent en foule[1].

[1] Bell, *Bulletin de la Société de Géographie de Québec.*

Le lac Mistassini, le « Grand Roi » ou de la « Grosse Pierre » est situé au nord des sources du Saint-Maurice et du Saguenay, sur le versant hudsonien de la hauteur des terres et dans la partie du Labrador attribuée à la province de Québec. L'un des grands lacs du pays des Montagnais, peut-

N° 149. — LAC MISTASSINI.




D'après Bignell. C. Perron.

1 : 1 200 000

0 40 kil.

être le plus vaste et certainement le plus fameux, le Mistassini fut pendant longtemps l'objet de légendes mystérieuses, sans doute parce qu'après avoir été visité plusieurs fois par chasseurs et missionnaires, il s'était trouvé de nouveau, sous le régime jaloux de la Compagnie de Hudson, en dehors du monde exploré. Le missionnaire Albanel l'avait parcouru en 1672, puis était parvenu à la mer de Hudson par la rivière Rupert; à la fin du siècle

dernier, le botaniste André Michaux avait étudié la flore de ses rivages. Mais les expéditions d'étude n'ont recommencé qu'à une époque récente : Low, Bignell, Loudon, Mac-Donald ont franchi les quarante et un portages qui séparent le Mistassini du lac Saint-Jean. Désormais la forme du mystérieux bassin est connue d'une manière générale, et les cartes qui en ont été dressées diffèrent peu les unes des autres. Le lac principal ou Grand Mistassini, long d'environ 150 kilomètres, a la forme d'un croissant dont la convexité est tournée vers le nord-ouest, et déverse la rivière Rupert par le sommet de sa courbe. La nappe d'eau est divisée en deux dans le sens de la longueur par une chaîne d'îles disposée également en arc de cercle régulier; enfin, la rive orientale constitue un isthme coupé de bayous qui sépare le Petit Mistassini du bassin principal. Les deux lacs se ressemblent par les contours, par les eaux cristallines et par les forêts environnantes, composées surtout de bouleaux : la sonde a mesuré 114 mètres vers le milieu du Grand Mistassini. Dans ce lac se dresse le rocher fameux la « Grosse Pierre », qui a valu son nom au Mistassini : les orages, disent les Montagnais, naissent autour de ce roc manitou, et ceux-ci ajoutent : « Nul ne peut le regarder et vivre[1] ».

Le Labrador est, dans presque toute son étendue, situé sous des latitudes plus éloignées du pôle que le Groenland : il ne dépasse le 60ᵉ degré, en face de la pointe du Groenland, que par les deux presqu'îles terminales du cap Chudleigh et du cap Wostenholme, cependant son climat est plus rude que celui de la « Terre Verte ». Le Labrador, du moins dans la région montueuse la plus rapprochée du littoral atlantique, est des deux pays le plus froid; la température moyenne de l'année y tombe de plusieurs degrés au-dessous du point de glace. La cause de ce contraste provient surtout de ce que la côte du Labrador est exposée pleinement au nord-est, le côté d'où souffle le vent polaire; en outre, les banquises qui descendent au sud avec le courant de la mer de Baffin rencontrent celles qui sortent du détroit de Hudson, et les deux amas réunis sont poussés par le flot sur les rives labradoriennes. L'hiver se prolonge aussi longtemps que les mâchis et bosculis de glace se maintiennent le long des côtes : l'été commence en juin, quand les derniers débris, échoués sur le rivage ou ballottés dans l'eau salée, disparaissent enfin. En moyenne, la saison vraiment chaude ne dure qu'une trentaine de jours; l'hiver reprend déjà en septembre : les torrents, qui avaient été libérés pour un temps, se taisent de nouveau et l'eau gèle jusqu'au fond. Malgré la douceur relative de sa température, l'été n'est point une

[1] *Bulletin de la Société de Géographie de Québec*, 1885.

saison agréable, à cause des brusques changements de chaleur du jour au froid de la nuit, et lors des sautes du vent on observe parfois des contrastes d'une vingtaine de degrés dans l'espace de quelques heures. Toutefois le climat de l'intérieur, même à la distance d'une vingtaine de kilomètres, diffère beaucoup de celui du littoral : l'âpre souffle des monts de glace n'y a point d'action ; en maints endroits il suffit de traverser les montagnes côtières pour changer de climat. Les observations suivies que l'on a faites depuis 1882 dans les stations météorologiques de la côte n'ont donc qu'une valeur toute locale[1].

Après le long hiver, les excursions, même de quelques heures, sont extrêmement pénibles sur les côtes et les hautes terres du Labrador : les neiges fondues recouvrent le sol en marais ; les ruisseaux débordent ; l'eau des tourbières suinte de toutes parts, et des légions de moustiques s'acharnent sur le voyageur. Celui-ci préfère les journées claires de l'hiver, les chemins durs, les rivières et les lacs, dont la surface cristalline offre un espace libre aux traîneaux. Quand les Canadiens voudront entreprendre sérieusement l'exploration géographique du Labrador, l'œuvre, si ardue qu'elle puisse être, ne sera point impossible : dans l'intérieur il n'est aucun point qui se trouve à plus de 550 kilomètres en droite ligne d'une baie quelconque du littoral de l'est, du nord, de l'ouest ou du sud, et des caches d'approvisionnements peuvent être placées en maints endroits favorables à distance de la côte.

Pour la flore et la faune, le Labrador présente, avec quelques différences de détail, les mêmes conditions que les régions du Grand Nord situées par delà la mer de Hudson. Dans la partie méridionale, sur les confins du Labrador canadien, les pentes des monts sont recouvertes de forêts, et ces forêts sont composées de beaux arbres, presque tous des conifères, très minces de tronc, en comparaison de leur hauteur ; puis, vers le centre de la péninsule, ces arbres s'abaissent et se font plus clairsemés ; Reichel parle de hêtres superbes près de Naïn, Okak et Offenthal, sur le versant occidental ; enfin, vers le 57e ou 58e degré de latitude, la forêt est remplacée par la toundra, et l'on ne voit plus que dans les endroits abrités des

[1] Température des côtes du Labrador en 1883 et 1884 :

| | Latitude. | Mois le plus chaud. | Mois le plus froid. | Temp. moyenne. |
|---|---|---|---|---|
| Hoffenthal | 55° 27′ | 12°,5 (juillet 1883) | — 24° (janvier 1884) | — 5° |
| Naïn | 56° 33′ | 10° » | — 25°,2 » | — 6°,2 |
| Okak | 57° 34′ | 9°,9 » | — 25°,8 » | — 6°,55 |
| Rama | 58° 53′ | 7°,9 » | — 25°,1 » | — 6°,6 |
| Fort-Chimmo | 58° 28′ | | — 7°,1 (février 1885) | |

(*Petermann's Mitteilungen*, 1889, Heft I ; — Gordon, *Expédition à la baie d'Hudson*, 1886.

arbrisseaux rabougris, genévriers, bouleaux ou saules, des gazons et des herbes fleuries, parmi lesquelles le *ledum palustre* ou « thé du Labrador ». D'ordinaire il n'y a de plante visible que la mousse du caribou, recouvrant la pierre comme d'une sorte d'enduit. Les missionnaires du littoral atlantique n'ont de jardinets qu'à la condition d'en préparer le sol avec du sable mêlé à des algues putréfiées : à force de soins, ils obtiennent ainsi, dans les stations méridionales de Hoffenthal et Naïn, des choux, des choux-fleurs, des radis, des salades; ils peuvent cultiver la pomme de terre, mais presque toutes les nuits ils ont à recouvrir leurs plates-bandes.

Les animaux sauvages sont les mêmes que ceux du Grand Nord : rennes, caribous, bœufs musqués, ours, loups, renards, loutres, et autres espèces de petite taille que l'on recherche pour leurs fourrures; les chasseurs n'ont presque jamais rencontré le castor. Le caribou est déjà devenu rare dans les parties méridionales de la contrée, et plusieurs postes de la Compagnie de Hudson, ne fournissant plus assez de pelleteries, ont dû être abandonnés. Les reptiles sont très rares : cependant une couleuvre inoffensive se rencontre encore sur les plateaux du nord, et trois espèces de grenouilles habitent les marais près de la baie d'Ungava[1]. Les indigènes de l'intérieur entretiennent des chiens pour la capture du porc-épic, qui, avec la chair de l'oiseau ptarmigan et les poissons des lacs, constitue leur principale nourriture. Au bord de la mer, ils ont les phoques et les poissons, qui attirent aussi les pêcheurs de Terre-Neuve, pendant la saison des eaux libres. De bétail domestique, les résidents du Labrador n'en ont point : d'après Holme, il n'y aurait sur toute la côte orientale du Labrador qu'une seule vache, près du fjord de Hamilton, et pas un cheval, pas un mouton, pas une chèvre. La cause en est à la nécessité d'avoir des chiens pour les attelages de traîneaux, et ces bêtes sont trop hargneuses pour qu'il soit possible d'en avoir d'autres à côté d'elles. Quelques insectes, compagnons habituels de l'homme, la mouche entre autres, n'ont pas suivi les Européens au Labrador.

De même que le territoire du Nord-Ouest, le territoire du Nord-Est, ou Labrador, fait vivre quelques pauvres peuplades errantes d'Indiens et d'Eskimaux, les premiers dans la partie méridionale de la contrée, les seconds sur les rivages orientaux et septentrionaux de la péninsule. Ensemble, la population du Labrador, au nord de la hauteur des terres, ne dépasse

[1] *Proceedings and Transactions of the R. Society of Canada*, 1887.

probablement pas dix mille individus : un recensement fait par les soins du gouvernement de Terre-Neuve a donné pour la côte orientale, du Blanc-Sablon, c'est-à-dire de la frontière canadienne, au cap Chudleigh, un total de 4211 personnes, Indiens, Eskimaux, blancs et métis. Les Indiens, habitants des forêts et riverains des lacs, appartiennent à la grande famille des Cris et se subdivisent en Montagnais, frères de ceux qui habitent les bords du lac Saint-Jean, et en Nascopi ou « Hommes »[1]. Ceux-ci, au nombre de quelques centaines seulement, errent aux alentours du lac de leur nom; mais ils parcourent tout le Labrador, soit de lac en lac sur leurs canots d'écorce; soit par terre sur le sol neigeux, marchant pesamment, mais sans se lasser, avec leurs lourdes raquettes ou « pattes d'ours ». On les voit rarement aux postes de la compagnie : ils cherchent à éviter les blancs et l'on ne rencontre parmi eux qu'un petit nombre de métis. Ils habitent des maisonnettes de lattes recouvertes d'écorce de bouleau ou de peaux de caribou, et l'hiver ils entassent la neige en couches épaisses autour de leurs habitations. Comme les autres tribus indiennes non encore « policées », les Nascopi n'admettent leurs jeunes hommes au rang d'égaux qu'après leur avoir fait subir de fortes épreuves, principalement celle de la faim; les périodes de longs jeûnes se renouvellent souvent avant l'initiation définitive[2]. La terrible coutume du meurtre des vieillards et des infirmes prévaut encore chez les Nascopi : au fils, au frère, à l'ami le plus intime incombe la pieuse et douloureuse tâche.

Jadis Peaux-Rouges et Eskimaux étaient continuellement en guerre, et d'ordinaire l'avantage restait aux premiers. On sait que les Normands eurent à combattre des Skrällinger ou Eskimaux lors de leurs expéditions sur le continent américain. Au milieu du dix-huitième siècle, des Eskimaux vivaient encore au bord de plusieurs baies du Labrador Canadien, à côté des pêcheurs français, dont ils se disaient les « amis et camarades ». Des îles et une baie du golfe de Saint-Laurent portent encore les noms d'îles et baie des Eskimaux. De nos jours il est rare qu'un Eskimau dépasse le fjord de Hamilton dans la direction du sud; mais on en rencontre plusieurs familles sur les bords de cet estuaire, et toute la côte qui se prolonge au nord-ouest jusqu'au cap Chudleigh leur appartient exclusivement. A 19 kilomètres à l'ouest de Rigolet se trouve une île que la tradition dit avoir été le théâtre d'un combat sanglant entre les guerriers des deux races. Le Grand Esprit, prétendaient les Indiens, avait nettement indiqué quelles

[1] Stearns, *Labrador*.
[2] Youle Hind, *Exploration in the interior of the Labrador peninsula*.

parties de la contrée devaient leur servir de résidence : « Aux Cris la forêt; aux Innuit la terre des mousses[1] ». L'issue de la bataille donna gain de cause aux Indiens.

Les Eskimaux du Labrador diffèrent peu de ceux du Groenland et de l'archipel Polaire. D'ailleurs le détroit de Hudson, qui sépare le Labrador de la terre de Baffin, n'est pas infranchissable pour les Eskimaux; même Mac-Lean a vu dans un poste du Labrador des Innuit qui s'étaient hasardés à travers le détroit sur un radeau formé de troncs inégaux de bois flotté. Sur la côte orientale ils sont généralement petits, leur taille étant d'environ 1 mètre 50; mais les Eskimaux de la côte occidentale sont plus grands, plus robustes, et la plupart ont une chevelure abondante, une barbe fournie qui leur descend sur la poitrine. Ils prennent facilement de l'embonpoint, de même que les missionnaires qui vivent parmi eux. Des croisements fort nombreux se font entre les Eskimaux et les blancs : en maints villages, la race est complètement métissée. La mortalité sévit fortement sur les enfants, surtout depuis qu'on les nourrit aux aliments européens, c'est-à-dire à la farine et aux pommes de terre[2]. On considère la race comme étant en voie de disparition; cependant le nombre des Eskimaux rassemblés autour des missionnaires moraves s'est toujours maintenu entre 1200 et 1400. Lors du dernier recensement, ils étaient 1347.

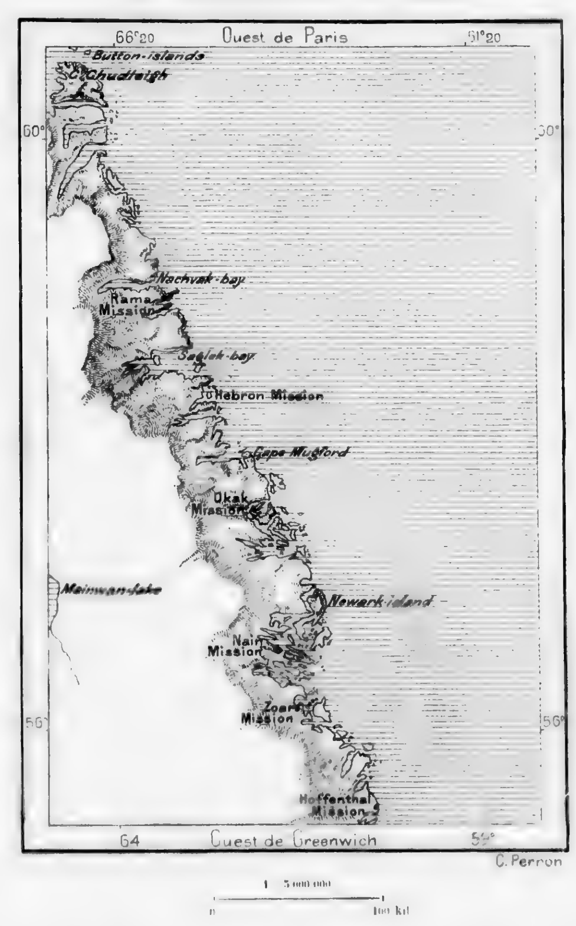
Depuis plus d'un siècle, les côtes les plus âpres du Labrador sont habitées par des blancs, missionnaires moraves. En 1752 déjà, un « frère » de cette communauté tenta de fonder une station dans une des baies de ce littoral, mais il fut tué avec cinq matelots, et la mission ne fut reprise qu'en 1770. Trois stations furent successivement établies : à Naïn, à peu près vers le milieu de la côte nord-orientale, puis à Okak, île du littoral située à 150 kilomètres plus au nord, et à Hoffenthal (Hopedale), baie qui se trouve à peu près à la même distance de Naïn, dans la direction du sud-est. En 1830 les Moraves fondèrent plus au nord une quatrième mission, Hebron, vers la racine de la péninsule extrême qui se prolonge entre l'Océan et la baie d'Ungava. Depuis, la station de Rama s'éleva encore plus au nord, et Zoar fut bâtie entre Naïn et Hoffenthal. Dans certaines saisons plus des trois quarts des Eskimaux de l'est se groupent autour des stations moraves[3].

[1] H. C. Lombard, *Traité de Climatologie médicale*.
[2] T. Reichel, *Petermann's Mitteilungen*, 1863.
[3] Population des six stations en 1876, d'après Behm et Wagner :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Hébron | 214 hab. | Okak | 349 hab. |
| Hoffenthal | 283 » | Rama | 28 » |
| Naïn | 270 » | Zoar | 128 » |

C'est ainsi qu'à la Noël et pendant les premières semaines de l'année ils habitent tous leurs maisons d'hiver, dans le voisinage de l'église et de la demeure du missionnaire, et s'occupent surtout de capturer les renards, de

N° 130. — MISSIONS MORAVES DE LA CÔTE DU LABRADOR.




chasser les oiseaux, de fendre du bois, de fabriquer des engins. Puis vient, en février, la saison de la chasse aux phoques; vers Pâques ils retournent aux stations, d'où ils se dirigent ensuite dans l'intérieur, à la poursuite des rennes. En juin ils redescendent sur la côte pour ramasser les œufs de

mouettes et d'autres oiseaux sur les îlots et les écueils, et la fin de l'année est employée à la pêche.

Les changements ont été très considérables dans ces communautés d'Eskimaux depuis qu'elles sont fréquemment visitées par des marins et des pêcheurs. La plupart des indigènes s'habillent maintenant à la façon des Européens, et les vêtements de drap ont remplacé les peaux de phoques; les habitations ne consistent plus en huttes de gazon ou même de neige durcie ressemblant, par la forme, la construction et la disposition des corridors d'accès, à ces hypogées ou « sépultures à galerie » que montrent encore diverses régions scandinaves[1] : ce sont des constructions à l'européenne, en planches et madriers; on y trouve des meubles venus de l'Angleterre ou des États-Unis : lits, tables, tapisseries, miroirs, lampes, pendules. Maintenant les Eskimaux, auxquels on a interdit l'usage de toute liqueur spiritueuse, boivent du thé. Devenus pêcheurs, de chasseurs qu'ils étaient principalement, ils ont pour la plupart abandonné le kayak, embarcation avec laquelle il est trop dangereux de se lancer sur la haute mer, se sont mis à construire des canots sur les modèles européens, et même de grandes embarcations à voiles; le jeu auquel ils se livrent avec le plus de passion est celui de la « balle au pied », introduit par les Anglais : les femmes même, portant un nourrisson sur le dos, font leur partie avec les hommes[2]. Hoffenthal est devenu un petit port de pêche. En 1875 on y comptait jusqu'à 56 barques de gabarit moderne. Quant aux anciennes cérémonies religieuses, que dirigeaient jadis des *angakok*, elles ont disparu depuis longtemps dans le voisinage des missions; on ne suit pas non plus les coutumes d'autrefois pour les inhumations, et les Eskimaux regardent avec un respect superstitieux les enclos de pierres qui entourent les tombeaux de leurs aïeux et les dolmens qui les recouvrent. Les indigènes se sont policés, mais ils ont perdu à d'autres égards. La solidarité qui existait entre tous les membres d'un même clan et leur faisait partager les dangers et les produits de la chasse et de la pêche n'existe plus. « Chacun pour soi », telle est la morale que leur ont enseignée les Européens.

Outre les missionnaires allemands, des prêtres anglais se sont établis en quelques stations voisines de Terre-Neuve; enfin d'autres blancs, accompagnés de métis canadiens et d'Iroquois du Saint-Laurent, occupent les postes de la Compagnie de Hudson, qui se succèdent à de grands intervalles le long de la mer de Hudson et de l'Océan. Un poste de la compagnie, le fort

[1] Nilsson, *Habitants primitifs de la Scandinavie.*
[2] F. F. Payne, *Eskimos of Hudson's Strait.*




STATION DE PÊCHE SUR LES CÔTES ORIENTALES DU LABRADOR.

Dessin de A. Slom, d'après une photographie de M. Hayatt.

Chimmo, se trouve aussi près de la baie d'Ungava, sur les bords du Koksoak, où la marée remonte jusqu'à 12 mètres d'altitude. Cet établissement, situé en amont sur la même rivière, avait été fondé en 1828 par la Compagnie de Hudson, il fut abandonné à cause de la difficulté des approvisionnements et des dangers que la navigation présente sur la côte; il a été repris en 1866. Les pêcheurs de Terre-Neuve viennent librement dans ces parages poursuivre la baleine et trafiquer avec les Eskimaux, quoique les côtes appartiennent à la Puissance du Canada[1]. Le fort Nascopi, le plus central de tous ceux que possédait la compagnie, se trouve également déserté depuis 1864; celui des postes qui s'avance le plus dans l'intérieur est un comptoir entouré de cabanes de métis eskimaux; on l'appelle North-west-river, parce qu'il se trouve au « nord-ouest » de la baie de Melville, sur l'effluent du grand lac qu'alimente la rivière Nascopi. Plus bas, sur la rive septentrionale du goulet qui réunit la baie de Melville au fjord de Hamilton proprement dit, a été fondée l'importante station de Rigolet, un lieu de rendez-vous pour les pêcheurs de morue cinglant dans les parages du Labrador. Le village de South-brook, encore marqué sur quelques cartes comme un port intérieur du fjord de Hamilton, au confluent de la rivière Kenamou, a cessé d'exister; les érosions du flot en ont fait disparaître jusqu'à la dernière cabane.

Pendant les mois d'été, de juin en septembre et en octobre, les pêcheurs anglais et terre-neuviens, autour desquels se pressent les Eskimaux et les métis du littoral, affluent dans la région des pêcheries : la population vraiment « flottante » de ces parages peut être évaluée à 30 000 personnes, au plus fort de la saison. Chaque crique, chaque plage des îles ou de la terre ferme qui convient à l'établissement de séchoirs est occupée temporairement par des baraques et des échafaudages en planches que recouvrent plus tard les neiges de l'hiver; un bateau à vapeur fait le service régulier de Terre-Neuve à Naïn, et d'autres navires vont et viennent entre les stations de pêche. Jadis les pêcheurs terre-neuviens ne remontaient pas le long des côtes au delà de Sandwich-harbour : la base des monts Mealy marquait la borne de leurs explorations. Vers 1830 des marins aventureux poussèrent plus avant, jusqu'au fjord de Hamilton, et c'est ainsi que, de proche en proche, les pêcheries se sont étendues jusqu'au cap terminal de la côte atlantique. On a reconnu que les bancs de morues occupent toute la zone riveraine des fjords, de même que les détroits des archipels d'îles et d'îlots qui bordent la côte, et les bas-fonds extérieurs, où les buttons de

[1] A. R. Gordon, *Rapport sur l'Expédition à la baie d'Hudson*, 1886.

glace viennent échouer par 50 et 75 mètres de profondeur. Ensemble, les pêcheries du Labrador présentent un espace exploitable d'environ 18400 kilomètres carrés, supérieur à celui qu'offrent les bancs de Terre-Neuve[1]. Les premiers pêcheurs ne se dirigeaient qu'avec défiance vers ces parages du nord, parce que les formes animales les plus communes qui servent de nourriture aux morues de Terre-Neuve, capelans, harengs, encornets, diminuent graduellement sous ces latitudes septentrionales et même, tout à fait au nord, disparaissent entièrement. Mais les morues de ces mers boréales trouvent en abondance une autre pâture : les espèces nombreuses de crustacés et les méduses qui pullulent au milieu des îles et dans les détroits, aux abords des glaçons échoués. Les milliards d'organismes infiniment petits qui changent la couleur de l'eau marine dans le voisinage des banquises nourrissent les méduses, qui, à leur tour, sont dévorées par les morues, servant elles-mêmes à l'alimentation de l'homme et surtout des riverains de la Méditerranée.

La saison de pêche se raccourcit à mesure qu'on se rapproche des eaux polaires : de 145 jours en moyenne sur les bancs de Terre-Neuve, elle n'est que de 61 jours dans le voisinage du cap Chudleigh : on compte une semaine de retard par chaque degré de latitude dans l'apparition des bancs de morue[2]. Les pêcheurs ne séjournent point pendant la saison froide sur les côtes du Labrador septentrional; mais, sur les côtes du sud, des gens de Terre-Neuve vivent à demeure au bord des rivières que remontent les saumons[3]; en hiver ils chassent les animaux à fourrures. Le saumon se fait rare maintenant sur les côtes orientales du Labrador, et pour le trouver en bancs pressés il faut déjà contourner le cap Chudleigh et pénétrer dans le détroit de Hudson. Là aussi viennent encore s'échouer de rares baleines. Quand les Innuit ont tué un de ces grands cétacés, ils observent un jeûne rigoureux pendant vingt-quatre heures, pour rendre hommage à leur victime et pour éviter les maladies que ses mânes offensés pourraient déchaîner sur la tribu[4].

[1] Valeur annuelle de la pêche du Labrador : 24 000 000 francs.
[2] Henry J. Hind, *Official Report on the fishing grounds of Northern Labrador*, Times, 1876.
[3] Hatton and Harvey, *Newfoundland*.
[4] J. Mac Lean, *Hudson's bay Territory*.

# VIII

## TERRE-NEUVE (NEWFOUNDLAND) ET SES BANCS

L'île de Terre-Neuve est une colonie britannique distincte du Canada. consultée par les provinces de la Confédération, elle a refusé de s'associer à elles comme partie intégrante de la Puissance et dépend directement du gouvernement anglais. Cependant la question d'annexion au Canada reste ouverte et l'on ne cesse de la débattre, sous une forme ou sous une autre, dans les journaux et dans les assemblées délibérantes. En outre, il faut tenir compte des intérêts communs et des relations intimes qui existent entre les provinces du littoral et Terre-Neuve : en réalité elles font partie d'un même groupe politique, de même qu'elles appartiennent à un même corps continental, malgré l'étroit passage qui les sépare. Il importe donc d'étudier, après les contrées riveraines du Saint-Laurent, l'île qui en barre à demi le prodigieux estuaire.

De toutes les terres américaines, Terre-Neuve a précisément moins que toute autre droit au nom qu'elle porte. Elle avait été reconnue en l'an mil ou peu d'années après, soit par Érik le Rouge, soit par un de ses fils, et porta le nom de Hellu-land ou de Mark-land. Plus tard le souvenir s'en maintint dans la tradition, et, d'après les auteurs portugais et basques, il n'y aurait aucun doute que des navigateurs de leurs nations aient visité les bancs et les îles de Terre-Neuve bien avant le voyage de Colomb dans les Antilles. Quoi qu'il en soit, le quinzième siècle n'était pas achevé que Jean Cabot ou Gaboto retrouvait la Terre-Neuve : peut-être en 1494, lorsqu'il aperçut Prima Vista, dont la position reste incertaine, mais plutôt en 1497, lorsqu'il longea la côte de la grande île et celle du continent voisin. On sait avec quel empressement les flottes de pêcheurs, en quête de poisson pour les jeûnes ordonnés par l'Eglise, se portèrent vers les côtes « terreneufviennes » de l'île ou des péninsules voisines. Vers 1580 se réunissaient annuellement dans les eaux de Terre-Neuve de trois cent cinquante à quatre cents navires, dont cent cinquante français, cent espagnols, cinquante portugais, de vingt à trente basques, de trente à quarante anglais. Ceux-ci, quoique relativement peu nombreux, étaient les mieux armés [1], et, par un accord général des pêcheurs, les capitaines en avaient été choisis pour juges et conciliateurs par les matelots de la république

[1] Hakluyt, John Parkhurst.

flottante. C'est du moins ce que disent les auteurs anglais; mais si cette fonction d'arbitres fut d'abord exercée à l'amiable par les Anglais, ils se l'attribuèrent bientôt comme un droit, car en 1583 Humphrey Gilbert prenait, au nom de la Grande-Bretagne, possession de l'île, qu'il croyait faire partie de la côte ferme : Terre-Neuve est la plus ancienne colonie de l'Angleterre.

La première tentative de colonisation ne réussit point. Gilbert était accompagné de deux cent cinquante hommes, mais le manque de ressources autres que la pêche eut bientôt découragé les nouveau venus : ils refusèrent obéissance, et malgré l'implacable sévérité du gouverneur, qui faisait couper les oreilles aux mécontents, il fallut regagner le large et rapatrier les colons. Le projet de Gilbert ne fut repris qu'en l'année 1608, par un marin de Bristol, John Guyas, qui s'établit dans la baie de la Conception, ouverte sur le revers occidental de la péninsule de Saint-Jean, mais qui, bientôt après, transféra son établissement à Saint-Jean, sur l'emplacement de l'ancienne colonie de Gilbert. La ville naissante devint le chef-lieu des possessions anglaises de Terre-Neuve, qui embrassèrent en peu d'années toute la côte sud-orientale de l'île.

Tous les noms français qui émaillent la carte de Terre-Neuve témoignent de l'influence qu'exercèrent dans le pays les rivaux qui contestaient aux Anglais la possession des régions canadiennes. A diverses époques ils disputèrent aux premiers occupants la possession du sol. En 1635 ils avaient obtenu le droit de sécher leur poisson sur les côtes de Terre-Neuve moyennant un droit de cinq pour cent, et même en 1660, ils fondèrent sur la côte sud-orientale, au bord d'un golfe bien abrité, le village de Plaisance, qui devint l'entrepôt de leurs pêcheries et qui gagna rapidement en importance, surtout après 1675, quand la taxe payée à l'Angleterre en reconnaissance de son droit de souveraineté eut été abolie. En 1694, une expédition dirigée contre Saint-Jean, la capitale anglaise, réussit sans peine, et la garnison fut embarquée pour l'Angleterre. Quatorze ans après, l'île tomba encore au pouvoir des Français, à l'exception d'un poste; mais cette domination ne dura pas longtemps. Le traité d'Utrecht, en 1713, rendit Terre-Neuve et même la ville de Plaisance aux Anglais, en laissant toutefois à leurs rivaux le droit de pêche dans les eaux terreneuviennes et le droit de séchage sur la côte occidentale ou « côte Française ».

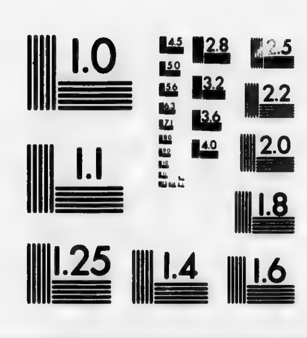
Bien que connue depuis neuf siècles, Terre-Neuve resta jusqu'à une époque récente complètement inexplorée à l'intérieur. Presque de tous les côtés elle présente à la mer une côte abrupte et formidable. En peu de contrées le littoral offre une plus étonnante succession de

tableaux grandioses : falaises à pic ou surplombantes, arcades dans lesquelles s'engouffre le flot, parois inclinées que les vagues remontent en minces nappes, souffleurs d'où l'écume s'élance en ombelles, caps aux musoirs avancés environnés de brisants, vallées étroites au fond desquelles on aperçoit les filets blancs des cascades. En hiver, au printemps, des glaces bloquent l'entrée des ports; souvent aussi, les brouillards en défendent l'approche. Même par terre, les voyages sont presque impossibles, si ce n'est par les sentiers qu'ont frayés les caribous, quoique dans l'intérieur ne se dressent point de montagnes d'une grande élévation : les fjords de la côte, les lacs, les innombrables mares des vallées arrêtent partout le voyageur: les fourrés d'arbustes entremêlés ne sont pas moins difficiles à franchir que les prairies tremblantes gonflées de mousse humide, et pendant l'été, saison des voyages, les moustiques tourbillonnent dans l'air en nuages, s'abattent sur le malheureux piéton et lui mettent la figure en sang. Aussi la vallée d'Exploits, qui coupe obliquement l'île du nord-est au sud-ouest et qui, grâce au chemin de fer, donnera la communication la plus facile de la côte à la contre-côte, a-t-elle été explorée pour la première fois en 1861, par le géologue Murray. Une traversée d'une mer à l'autre avait été faite en 1822[1].

La forme même de Terre-Neuve prouve que l'île se compose de plusieurs saillies parallèles alignées dans la direction du sud-sud-ouest au nord-nord-est, parallèlement aux montagnes de la Gaspésie. La saillie occidentale, qui se prolonge à l'est du golfe du Saint-Laurent, commence au cap Ray, à l'angle sud-occidental de Terre-Neuve, et se développe à une faible distance du littoral, partiellement interrompue par les baies et les indentations que le golfe projette dans l'intérieur des terres. Cette rangée côtière, dont la crête est de formation laurentienne, tandis que des roches carbonifères s'étendent sur le versant maritime, est brisée par les cassures profondes dans lesquelles la baie de Saint-George projette ses fjords; puis, au delà, elle se perd dans un plateau sillonné de longues failles parallèles, pour reparaître, avec ses formations carbonifères, près de la baie Blanche ou White-bay, sur la côte septentrionale. A l'ouest de cette chaîne faîtière, axe de l'île, un chaînon se dresse hors de la mer par les escarpements du cap Anguille, et va rejoindre la crête principale à l'est de la baie de Saint-George; une de ses pointes atteint 580 mètres. Plus au nord, une chaîne occidentale, qui commence au cap Saint-George par une péninsule d'amorce, se redresse au delà de la baie des Iles pour former le

[1] Hatton and Harvey, *Newfoundland*.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

Long Range ou la « Longue Rangée » et se poursuit dans la péninsule septentrionale, le « Petit Nord », sur la rive orientale du détroit de Belle-Isle : sa longueur totale n'est pas moindre de 400 kilomètres, sans compter les inflexions de la crête, et quelques-uns de ses pitons s'élèvent à plus de 600 mètres. Un massif côtier, le Blomidon, que l'on peut considérer comme distinct du Long Range, s'élève à 655 mètres, près de la baie des Iles : c'est un puissant massif de serpentine qui a fait irruption en dehors de la ligne principale, de formation laurentienne, et domine toutes les hauteurs environnantes.

A l'est de la chaîne maîtresse, d'autres rangées suivent la même direction, projetant en mer, au sud-ouest et au nord-est, des promontoires ou des péninsules. Un chaînon « du Milieu », Middle Range, où s'élèvent aussi quelques massifs de serpentine, traverse l'île obliquement, au sud de la rivière des Exploits, et dresse sa plus haute cime, le mont Peyton, à 509 mètres. Un autre alignement de moindre longueur et de moindre relief se développe entre la baie de Plaisance et celle de Bonavista ; enfin la péninsule d'Avalon se compose elle-même de deux sillons parallèles. Dans son ensemble, l'île de Terre-Neuve offre un plan incliné du sud-ouest au nord-est : c'est à l'occident et au midi que le sol est plus élevé et que se montrent les points culminants d'où les terrains s'inclinent vers l'Atlantique; cependant la régularité de la pente est rompue par des pitons isolés, connus sous le nom de *tolts*. Les vallées des rivières occupent les dépressions ouvertes entre les montagnes, massifs granitiques, roches laurentiennes ou siluriennes, et les golfes, semés d'innombrables îles et d'écueils, pénètrent au loin dans les terres, grâce au plissement qui s'est produit entre les assises. Qu'est le détroit de Belle-Isle lui-même, sinon une de ces vallées séparant deux chaînes parallèles, celles du Labrador et du « Petit Nord » terre-neuvien?

Le principal fleuve, la « rivière des Exploits », longue de 520 kilomètres, coule dans la vallée qui forme la diagonale de l'île et que continuent, sur le versant méridional, la brusque rivière et la baie de la Poile. Un étang sinueux, situé à 577 mètres dans une vasque entre des buttes de granit, épanche le ruisseau qui deviendra plus bas la rivière des Exploits, en se reposant dans un lac à chaque étage du plateau. Au sortir du long croissant de Red Indian-lake, qui occupe à peu près le centre géographique de Terre-Neuve et dont le fond est à 150 mètres en contre-bas du niveau marin, la rivière des Exploits entre dans la région des forêts, pins, bouleaux, peupliers, trembles, puis descend en rapides et en cascades, dont l'une, dite la « Grande Chute », plonge d'une hauteur de 44 mètres. Une

insule sep-
Belle-Isle :
compter les
à plus de
rer comme
Iles : c'est
hors de la
es hauteurs

ême direc-
ontoires ou
èvent aussi
sud de la
Peyton, à
indre relief
nfin la pé-
llèles. Dans
d-ouest au
é et que se
ers l'Atlan-
des pitons
ccupent les
nes, roches
bles îles et
nt qui s'est
ême, sinon
u Labrador

kilomètres,
nent, sur le
. Un étang
de granit,
loits, en se
long crois-
aphique de
du niveau
pins, bou-
cades, dont
mètres. Une

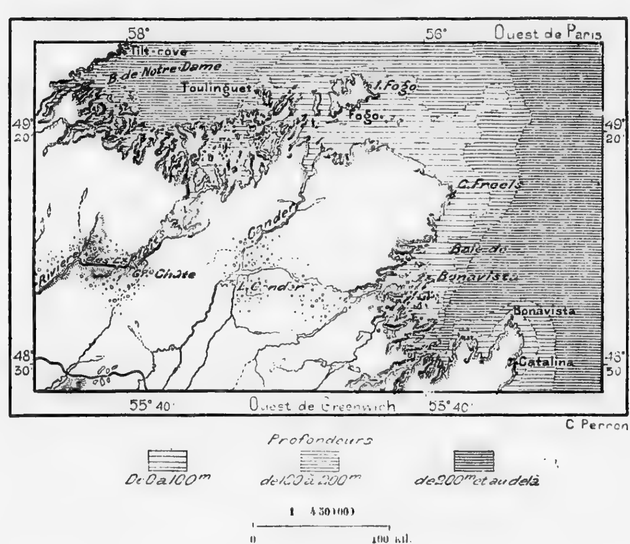


BAIE DE PLAISANCE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. de Lamothe.

nouvelle cataracte interrompt le cours du fleuve en amont de la déchirure de rochers sinueux et semée d'îles où ses eaux se mêlent à celles de l'Atlantique. Toutes les autres rivières de Terre-Neuve ressemblent à celle des Exploits par leurs lacs, leurs cascades, les fjords de leurs embouchures. La Gander, qui coule dans une vallée parallèle aux Exploits et se déverse à l'est dans une baie voisine, se fait remarquer par les crevasses profondes qui lui servent de lit et desquelles on ne saurait dire le nom exact : rivière, lac, ou fjord : à l'endroit le plus creux, sa cluse principale offre

N° 131. — VALLÉE DES EXPLOITS ET FJORDS DE LA GANDER.




une épaisseur liquide de plus de 100 mètres. La rivière Humber, qui coule dans la partie occidentale de Terre-Neuve et se déverse dans la « baie des Iles (*bay of Islands*), reçoit les eaux du plus vaste lac de l'île, dit le Great Pond ou « Grand Etang », qui s'allonge comme tous les autres bassins dans la direction du sud-ouest au nord-est : il occupe une étendue d'environ 490 kilomètres carrés, un peu moins que le lac de Genève, et, situé à l'altitude de 15 mètres seulement, creuse le fond de son lit jusqu'à 500 mètres au-dessous du niveau marin[1].

On a évalué au tiers de la superficie insulaire les lacs, étangs et mares

[1] *Proceedings and Transactions of the R. Society of Canada*, 1882-83.

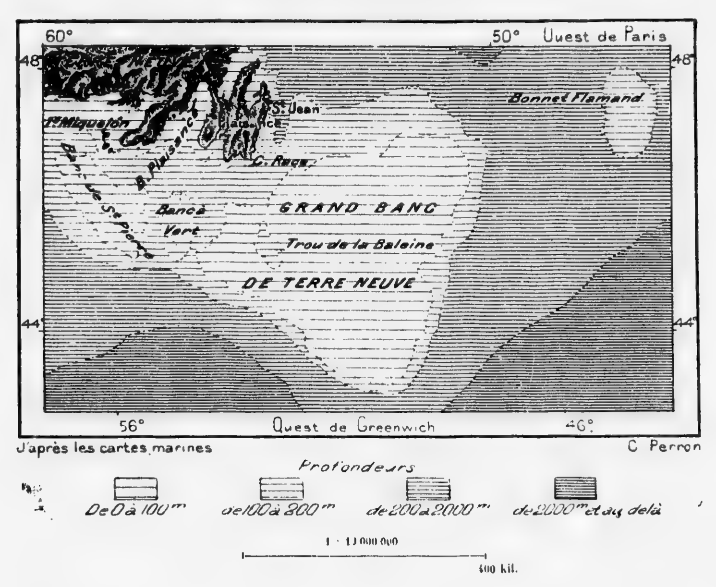
qui s'alignent dans les vallées et qui parsèment les plateaux : c'est plus de la moitié de l'île que recouvre l'eau, si l'on considère aussi comme des sortes de lacs les étendues spongieuses des tourbières : en maints endroits on peut voir d'un sommet de colline plus d'une centaine de nappes liquides éparses dans les dépressions. Une période lacustre a succédé à la période glaciaire, dont on remarque les traces sur tous les rochers. Mais de nos jours il n'existe point de glaciers à Terre-Neuve. Les montagnes ne sont pas assez élevées pour que les neiges, y séjournant d'une manière permanente, forment des névés dans leurs cirques : chaque été fond les masses neigeuses amassées sur les monts.

La partie du littoral la plus déchiquetée par les golfes et les fjords est la côte qui regarde l'Atlantique, et vers laquelle s'épanchait autrefois le glacier de l'intérieur, épais de plusieurs centaines de mètres. C'est aussi dans ces indentations du rivage que pénètrent les eaux du courant polaire, venu de la mer de Baffin et des détroits, et que s'accumulent les glaçons lors de la grande débâcle du printemps. Arrêtées par les promontoires et brisées en fragments, les banquises continuent le long des côtes leur route vers le sud et passent au-dessus des bancs qui prolongent l'île de Terre-Neuve vers le sud-est et le sud. Ces fonds cachés, beaucoup plus étendus que la grande île à laquelle ils se rattachent, n'en ont pas la forme découpée. Au contraire, le « grand banc » de Terre-Neuve, disposé en triangle curviligne, arrondit ses contours suivant des inflexions à longues courbes : l'émergement du lit marin donnerait à l'Amérique une péninsule massive. Dans son ensemble, le banc de Terre-Neuve, à savoir l'espace sous-marin que recouvre une épaisseur d'eau inférieure à 100 mètres, occupe au large de l'île un espace d'environ 120 000 kilomètres carrés. La surface du banc n'offre que de faibles ondulations, et les marins peuvent voguer en maints parages sur de vastes étendues sans que la sonde indique une différence de plus d'un mètre dans l'épaisseur de l'eau. Cependant quelques creux se présentent dans les sables du fond : tel le « Trou de la Baleine », affouillé peut-être par les remous des courants dans la partie occidentale du banc, au sud du cap Race, qui s'évide à 119 mètres. Une fosse non moins profonde limite le banc au nord-ouest et le sépare de la péninsule d'Avalon et des îlots sous-marins de moindre étendue et de moindre profondeur, appelés banc à Vert et banc de Saint-Pierre, d'après l'île française de ce nom. Tout à fait à l'est, à la distance d'environ 200 kilomètres, un autre banc, le Bonnet-Flamand, s'élève en massif ovale du fond d'abîmes ayant une profondeur moyenne de 1000 mètres. C'est dans le voisinage de ces plateaux recouverts d'une si faible épaisseur liquide

que le lit de la mer s'affaise soudain jusqu'au gouffre le plus profond connu dans l'Atlantique.

La mer se brise sur les berges sous-marines du banc de Terre-Neuve, bien qu'elles soient recouvertes par 70 ou 80 mètres d'eau. Cette lisière cachée se révèle d'ordinaire aux marins par des vagues grosses et clapoteuses; mais, en dedans de cette bordure de flots agités, la mer est habituellement calme et les eaux du banc lui-même seraient considérées comme

N° 152. — BANC DE TERRE-NEUVE.




formant un véritable port[1], si les dangers d'abordage contre bateaux de pêche, navires à vapeur, banquises ou monts de glace, n'étaient continuels dans ces parages pendant la saison de la pêche. Les grands paquebots transatlantiques, les plus redoutables en cas de collision, à cause de leur vitesse et de leur masse énorme, passent régulièrement sur la « queue » méridionale du banc, ce qui allonge la traversée de trois ou quatre heures, mais évite de nombreux désastres : toutefois il n'existe pas encore (1889) de convention internationale qui mette ces eaux en interdit pour la navigation proprement dite pendant les mois de pêche. Quant

[1] De Bénazé, *Congrès international des Sciences géographiques*, Paris, 1875.

au péril causé par les convois de banquises qu'entraîne le courant polaire, c'est à l'expérience, à la sagacité, à la présence d'esprit qu'il appartient d'éviter les chocs. Il faut au pêcheur étudier de loin l'apparence de la mer, les reflets de la glace sur les nuages, les brumes ou le ciel clair; il doit observer dans l'eau les changements de température, de couleur et de teneur en vie animale; lorsque le brouillard recouvre la mer, cachant les monts de glace, il sera prêt à tout, même à couper les amarres de l'ancre et des filets, s'il entend le fracas des brisants autour des banquises, parfois même le grésillement des molécules de glace, et si le refroidissement subit de l'onde lui révèle la proximité du bloc cristallin.

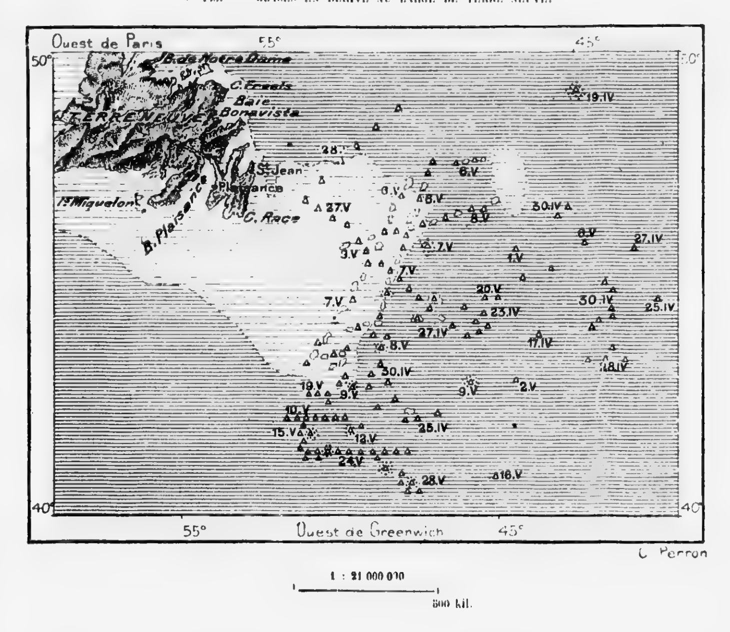
Les glaces flottantes entraînées par le courant polaire passent pour la plupart dans la partie orientale du banc, et quelques buttons seulement se rencontrent aux approches de la grande île. C'est que déjà le « courant du Golfe », qui se porte dans la direction du sud-ouest au nord-ouest, a pu détourner de leur route normale les convois de glaces et les repousser vers l'est. D'ailleurs la marche des blocs varie singulièrement suivant la puissance de la masse cristalline immergée et le conflit des courants qui se heurtent dans ces parages et se divisent en nappes et en filets secondaires, superposés ou juxtaposés. Là où le mont de glace baigne en entier dans le courant polaire, il chemine d'un mouvement égal avec les eaux qui l'entraînent; soumis au contraire à l'action du courant venu des mers tropicales, il dévie franchement vers l'est, tout en se fissurant et en fondant comme à vue d'œil; mais d'ordinaire il se trouve sollicité successivement ou en même temps par des forces opposées : le courant profond lutte contre le courant superficiel, et le bloc hésite, oscille, va et vient sans cause apparente; il se liquéfie peu à peu, mêlant son eau douce à l'eau salée. C'est entre le 46<sup>e</sup> et le 44<sup>e</sup> degré de latitude que la plupart des glaces semblent s'immobiliser avant de disparaître dans le flot du Gulf-stream[1]. Les mouvements de la débâcle et du « chariot » de glace que promènent les marées sont signalés, par les navires de passage et les sémaphores, à Washington et, de là, à tous les ports américains.

On a depuis longtemps émis l'hypothèse que le banc de Terre-Neuve et les bancs voisins auraient été formés par les débris pierreux que les glaces fondantes laissent tomber à la zone de rencontre des deux courants de la mer de Baffin et du golfe du Mexique. Toutefois les observations précises faites dans ces parages ont démontré que les banquises de l'Atlan-

[1] Hautreux, *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, 1885.

tique boréal n'enferment qu'une très faible part des blocs et pierrailles tombés des pentes rocheuses du Groenland sur les champs de glace, et des argiles glaciaires entraînées du fond des gorges. Les blocs que l'on voit échoués sur les côtes de Terre-Neuve ont tous la pureté du cristal : ils ne peuvent donc contribuer que dans une mesure infinitésimale à l'exhaussement des bancs qui tiennent l'angle sud-oriental de la grande île[1]. D'ailleurs, les régions marines où les blocs se pressent en plus grand nombre ne correspondent point par leurs contours généraux à ceux des

N° 135. — GLACES EN DÉRIVE AU LARGE DE TERRE-NEUVE.




1 : 21 000 000

500 kil.

bancs sous-marins, et ceux qui s'étendent au sud de Terre-Neuve sont tout à fait en dehors des chemins suivis par les convois de glace. Il faut donc considérer les bancs comme appartenant aux traits primitifs du relief planétaire : ils font partie du piédestal des terres américaines ; cependant la sonde n'y touche pas le roc vif, elle ramène du sable et du gravier mêlés de coquillages.

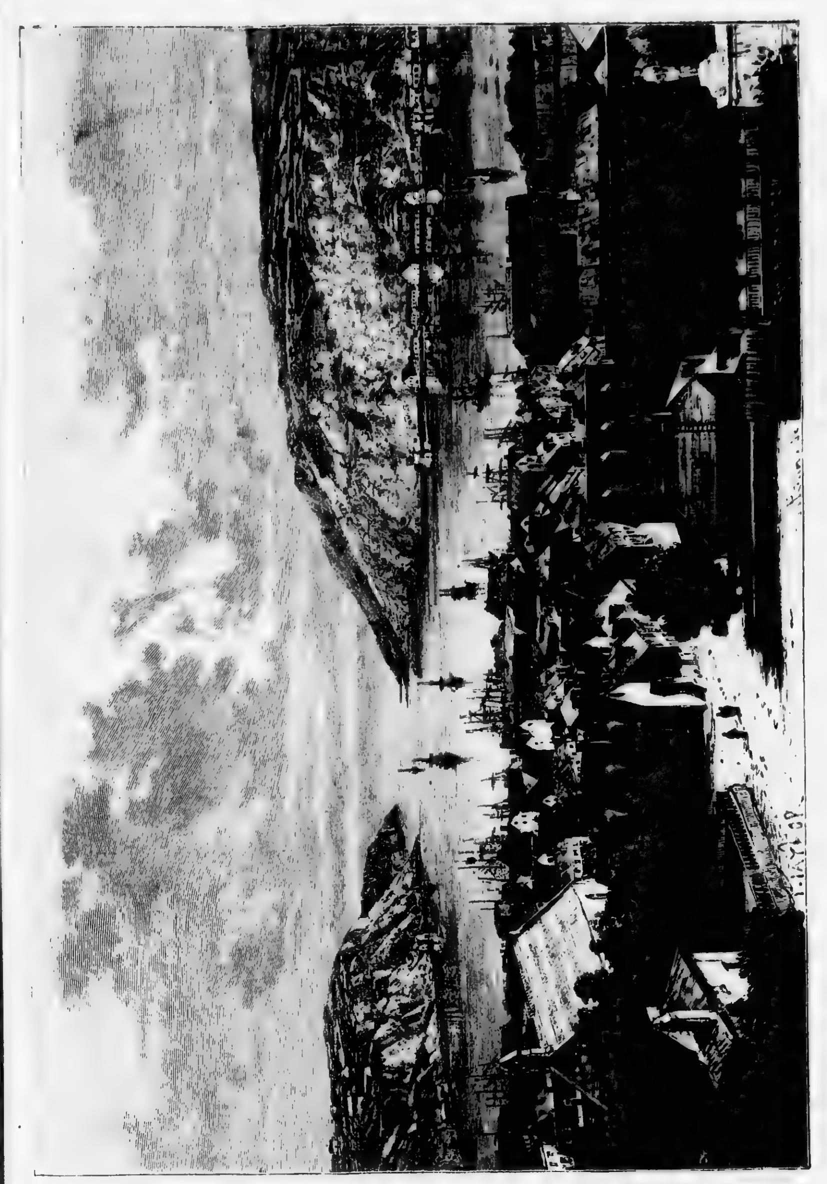
Mais si la rencontre des deux courants n'a qu'une part presque insigni-

[1] Thoulet, *Bulletin de Géographie historique et descriptive*, Nancy, 1887, n° 1.

fiante dans les changements du fond marin, elle est la principale cause de de ces brouillards qui caractérisent les parages orientaux de Terre-Neuve. Au printemps, en été, en automne, quand le courant du Golfe a la prépondérance dans ces mers, les vapeurs s'élèvent en abondance de la surface des eaux soudain refroidies, et souvent la mer se recouvre de brouillards sur des espaces grands comme la France ou même comme une moitié de l'Europe. Les récits des marins, qui, pour la plupart, ne connaissent de Terre-Neuve que ses approches et ses ports de la côte sud-orientale, tendent à faire confondre l'île elle-même avec les bancs, et d'ordinaire on parle du climat terre-neuvien comme si une brume intense en était le phénomène permanent. Lors des vents du sud et du sud-est, il est vrai, les brouillards des bancs sont roulés comme un tapis par le courant aérien et viennent s'entasser en couches épaisses dans les criques et les baies du littoral, mais ces vapeurs ne pénètrent ordinairement pas à une grande distance dans l'intérieur : « la terre mange le brouillard », disent les indigènes. Les côtes de Terre-Neuve le plus fréquemment enveloppées de vapeurs sont précisément les plus peuplées, celles qui regardent dans la direction des bancs et de ses pêcheries. Sur le littoral de l'ouest, tourné vers le golfe du Saint-Laurent, les brouillards se montrent assez rarement; même au nord-est, jusqu'à la baie de Bonavista, la formation de vapeurs opaques ne se produit guère, car les eaux tièdes du Gulf-stream ne pénètrent point dans ces parages, que défendent au sud les musoirs de longues péninsules. Pendant la plus grande partie de l'année, les vents qui dominent dans les mers de Terre-Neuve sont les vents de l'ouest et du sud-ouest, parallèles à la marche des courants océaniques, et ces vents, au lieu de pousser les buées vers l'île voisine, les entraînent au travers de l'Atlantique dans la direction de l'Europe occidentale : les îles Britanniques surtout absorbent les vapeurs apportées des mers américaines[1].

Le climat, beaucoup plus froid en moyenne que celui de l'Europe occidentale[2], tient, dans son ensemble, le milieu entre un climat continental et un climat maritime. Terre-Neuve est une terre insulaire, sans doute, mais les vents, à marche très changeante, soufflent surtout du continent voisin. L'exposition de la côte entre comme un des principaux éléments dans la constitution de la température. Ainsi le golfe de Saint-George, largement ouvert au sud-ouest, dans la méditerranée du Saint-Laurent, reçoit en plein des vents du sud-ouest, tandis que des remparts de collines, les plus élevées de Terre-Neuve, le défendent des vents du nord. Aussi le golfe de

[1] Hatton and Harvey, ouvrage cité.
[2] Écart de température moyenne entre Saint-John's (5°,1) et Brest (12°,6).



SAINT-JEAN-DE-TERRE-NEUVE. — VUE GÉNÉRALE PRISE DE L'ENTRÉE DES ÉTROITS.

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. de Lamothe.

Saint-George a-t-il une température moyenne plus élevée et plus d'égalité dans la marche des saisons que le port de Saint-John's, situé pourtant sous une latitude plus méridionale et dans la région souvent visitée par les brouillards, mais exposée aux vents du nord et aux eaux dans lesquelles se fondent les banquises[1]. Les pluies, abondantes dans les parties méridionales de Terre-Neuve, dépassent en moyenne 1 mètre et demi, soit à peu près le double de l'eau du ciel qui tombe en France. Durant l'hiver, cette humidité s'abat presque toujours sous forme de neige, aiguilles ou flocons, et parfois, quand soufflent les tempêtes du nord-ouest, les rafales ont une telle violence que les piétons les plus hardis n'osent guère s'aventurer hors de leurs demeures. Les orages proprement dits sont rares, et des années entières s'écoulent sans que le tonnerre se fasse entendre. De même qu'au Canada, mais beaucoup plus fréquemment, les branches des arbres, les arbustes, les haies se recouvrent en hiver d'une « rosée d'argent » formée par la pluie froide, qui se congèle subitement au contact des corps solides.

La flore de Terre-Neuve ressemble assez à celle du Canada, sauf que nombre d'espèces lui manquent, cèdres, hêtres, ormeaux, chênes, et que d'autres, rabougries par le vent de mer, n'atteignent que de moindres dimensions. Sur la côte orientale de l'île, la fréquence des brouillards ne permet pas aux arbres d'Europe, pommiers, poiriers, pruniers, de mûrir leurs fruits, et les régions de l'intérieur sont encore trop peu habitées pour qu'on ait essayé d'y établir des vergers ; mais il y a richesse en baies : à cet égard l'île atlantique ressemble à certaines régions du nord-ouest canadien ; sur des milliers de kilomètres carrés, rochers et marais sont couverts de plantes basses dont on recueille les baies pour la préparation des confitures et conserves. L'épinette sert à fabriquer une espèce de bière, boisson habituelle des Terre-Neuviens.

La faune insulaire ressemble également à celle du Canada, mais elle représente un nombre d'espèces beaucoup moins considérable. Ainsi l'île n'a pas un seul reptile venimeux, pas de grenouilles ni de crapauds. Toutefois il lui arrive, au printemps, de recevoir des hôtes manquant au Canada : les glaces du courant polaire ont parfois entraîné des

[1] Conditions météorologiques de Terre-Neuve et de Saint-Pierre au sud-ouest et au sud-est :

| | | | Extrêmes | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | Latitude. | Temp. moy. | de chaud. | de froid. | Écart. | Pluies. |
| Saint-John's (8 années) . | 47° 34′ | 5°,1 | 31°,6 | 16°,5 | 48°,1 | 2m,01 |
| Saint-George. . . . . . | 48° 2?′ | 6°,3 | (?) | — 9°,4 | (?) | (?) |
| Saint-Pierre. . . . . . | 46° 47′ | 5°,16 | 25°,2 | —20° | 45°,2 | 0m,67 |

ours et des morses, qui débarquent sur les plages de Terre-Neuve à l'époque où, sous la même latitude, la nature réveillée reprend sa parure en Europe. Les difficultés de la chasse ont protégé les caribous, qui errent encore dans l'intérieur de l'île par bandes considérables, broutant les mousses du Petit-Nord en été et revenant en hiver dans les fourrés du Sud. Le loup, plus que l'homme, fait ici une terrible guerre aux caribous. La belle race des « terre-neuves » a presque disparu, et les chiens les plus appréciés dans l'île proviennent de croisements avec les congénères de Leonberg et des Pyrénées.

Parmi les îles américaines, l'une des plus riches en oiseaux de mer est un groupe de rochers, dit Funk's island, situé à l'est de la grande terre, dans le voisinage des bancs : on croit qu'il faut y voir l'ancienne « île des Oiseaux » dont parle Jacques Cartier, où les « apponats » (*alca impennis*) se pressaient jadis sur les rochers en prodigieuses multitudes. On en fit de tels massacres que l'animal fut bientôt exterminé : dès la fin du siècle dernier, on le cherchait vainement dans toutes les mers américaines où l'avaient trouvé les premiers explorateurs. Des soixante-douze corps ou squelettes d'apponats ou « grands pingouins » que possèdent les musées, trois viennent de Funk's island. Quant aux oiseaux de mer qui ont pu échapper au massacre, grâce à la puissance de leurs ailes, ils volent encore en multitude autour des écueils de la côte : on les désigne ordinairement par les noms bizarres de *turrs* et de *murrs*.

Sauf dans quelques golfes, la prodigieuse richesse des mers terre-neuviennes en poisson ne paraît pas avoir diminué. Terre-Neuve est toujours cette « Terre des Morues » ou « des Molues » dont on lit le nom sur les anciennes cartes : la désignation de *baccalaos*, appliquée plus anciennement à la même espèce par les pêcheurs flamands, espagnols, portugais, appartient encore à bon droit à un îlot de la côte orientale, dit Bacalieu-island. La morue a toujours de nombreux compagnons, et la mer fourmille d'organismes divers, pâture d'espèces plus robustes : un des poissons découverts dans le golfe du Saint-Laurent peut être appelé le « pêcheur à la ligne » par excellence : au-devant de sa tête s'agite un long appendice qui saisit la proie et la ramène vers la gueule ouverte pour l'engloutir. Les grands poulpes abondent dans ces mers. En 1875 on y captura une pieuvre dont le corps, long de 2$^{m}$,25, était armé de dix bras ayant plus de mille ventouses et mesurant 16 mètres d'une extrémité à l'autre des fouets. Depuis on a retrouvé sur les plages, après de violentes tempêtes, des fragments de pieuvres dont les dimensions étaient encore plus considérables.

Les Indiens aborigènes, les Beothuk, ont été exterminés; il en reste seulement un crâne, conservé dans le musée de Saint-John's, un court vocabulaire, quelques pierres tranchantes. Lors de l'arrivée des blancs, cette tribu d'Algonquins était encore nombreuse, quoique Champlain crût Terre-Neuve inhabitée. Les Beothuk accueillirent bien les étrangers; mais ceux-ci, attirés dans le pays par leur instinct de chasseurs, ne virent dans les indigènes qu'un autre fauve. Les Mic-Mac du continent, ennemis héréditaires des Beothuk, profitèrent aussi de la supériorité relative que leur donnaient les armes à feu apportées par les blancs, et souvent ils traversèrent le détroit pour détruire les campements situés dans le voisinage de la côte méridionale. Au commencement de ce siècle il ne restait plus qu'un petit nombre de ces Indiens, réfugiés dans les régions les plus désertes de l'intérieur, entourées de marais et de lacs. Le gouvernement, dans ses tentatives, de « civilisation », accordait des primes pour la capture des indigènes, et l'on s'empara en effet de quelques femmes, qui n'apprécièrent pas la bonté de leurs ravisseurs. C'est en 1823 que des chasseurs firent leurs dernières captives : depuis cette époque, personne n'a vu de Beothuk dans Terre-Neuve; peut-être une petite bande de fugitifs réussit-elle à franchir le détroit de Belle-Isle et à gagner le continent, mais il n'y a pas lieu de croire que pareil événement ait eu lieu sans que blancs, Eskimaux ou autres Indiens en aient eu connaissance. La race avait été déjà détruite par le fusil des trappeurs, les maladies, la misère et la faim, lorsque, en 1828, se constitua à Saint-John's une *Beothuk Society*, qui se donnait pour mission de venir fraternellement en aide aux malheureux fugitifs. Les rares familles d'Indiens que l'on trouve actuellement dans Terre-Neuve sont des immigrants mic-mac.

La population blanche est d'origine mélangée. A n'en juger que par les noms de lieux, on pourrait croire que les habitants parlent en majorité la langue française, mais ces noms ont été donnés par des pêcheurs de morue, qui ne séjournent pas dans la contrée et n'y fondent pas de familles. La nomenclature de Terre-Neuve ne donne donc pas des indications sûres; néanmoins la part ethnique des Français doit être considérable. Ils occupent en entier les deux îles Saint-Pierre et Miquelon, qui appartiennent politiquement à la France; ils sont également nombreux sur la côte voisine, ainsi que dans la péninsule d'Avalon, la partie de l'île où la population a le plus de densité; sur la baie de Saint-George, des Acadiens se mêlent à la population britannique; enfin on les rencontre temporairement sur la « Côte Française » ou de l'ouest, sur laquelle, pendant la saison de pêche, se fait la préparation des morues. Mais aucune statistique n'en

donne le chiffre, même approximatif. Vers le milieu de ce siècle M. Rameau les évaluait à quinze ou vingt mille, sur une population totale de 130 000 habitants. Dans les documents officiels, tous les habitants de l'île anglaise passent pour Anglais, quel que soit le lieu d'origine de leurs familles. Les Irlandais se présentent en très fortes proportions, aussi la prépondérance appartient-elle à l'église catholique; toutefois les sectes protestantes réunies l'emportent par le nombre de leurs fidèles[1].

Si la colonisation de Terre-Neuve s'est faite avec une grande lenteur, il faut s'en prendre aux monopoles commerciaux. Chaque année, les « amiraux » de pêche prenaient commandement de l'île, assimilée à un vaisseau de guerre, et avaient pour premiers soins de détruire les maisons, cabanes ou hangars que les habitants avaient pu élever près de la côte : le littoral était, dans toute sa longueur, une zone de servitude comme les alentours d'une place forte. A leur retour dans la mère patrie, les capitaines de navires devaient ramener tous les hommes embarqués en Angleterre ou justifier de leur mort : il leur était interdit de laisser derrière eux un seul émigrant. Aucun étranger ne pouvait s'établir dans le pays, acquérir la propriété d'un lopin de terre, bâtir une maisonnette, sans la permission expresse du gouverneur, qui la donnait rarement, car les intérêts de la pêche et ceux de la culture semblaient contradictoires, et les seconds étaient sacrifiés aux premiers. Les colons paraissaient n'être que des intrus, des maraudeurs rôdant autour des pêcheries et cherchant à s'approprier un coin des ports ou quelques mètres de la plage. Encore en l'année 1797, un gouverneur tança l'un des magistrats pour avoir permis la construction d'un enclos. En outre, l'intolérance religieuse ne permettait pas l'exercice de la religion catholique, et souvent des Irlandais furent renvoyés dans leur patrie par cargaisons de navires : la célébration de la messe était considérée comme un crime, et les prêtres qui se trouvaient dans les équipages devaient se déguiser en simples matelots.

Au commencement de ce siècle, la population totale de l'île s'élevait à une vingtaine de mille résidents, malgré toutes les mesures prises pour empêcher le peuplement. A cette époque, l'Europe se trouvait en guerre;

[1] Population de Terre-Neuve et du Labrador terre-neuvien divisée d'après les cultes, en 1886 :

| | |
|---|---|
| Catholiques | 74 651 |
| Anglicans<br>Wesleyens | 120 411 |
| Autres | 2 290 |
| Ensemble | 197 352 |

les flottilles de pêche n'osaient sortir de leurs ports, et, par contre-coup, les pêcheries de Terre-Neuve prirent une importance exceptionnelle. Le nombre des habitants s'accrut rapidement; ils étaient soixante-dix mille à la conclusion de la paix, en 1815; mais alors une banqueroute générale s'abattit sur l'île, et la population, qui vivait exclusivement de la pêche, se trouva soudain sans ouvrage, exposée à mourir de faim. La situation était devenue tellement périlleuse que l'on proposa la transportation de la plupart des habitants et l'on se mit même à l'œuvre : quelques centaines des plus malheureux Irlandais furent renvoyés en Irlande, autre pays de misère, et plus d'un millier d'individus émigrèrent dans la Nouvelle-Écosse. Peu à peu, cependant, la situation économique revint aux conditions


N° 154. — PRINCIPAUX CENTRES DE POPULATION FRANÇAISE DE SAINT-PIERRE A MONTAGNE CYPRÈS.




normales, et la population s'accrut, principalement par l'excédent des naissances sur les morts : elle dépasse actuellement deux cent mille individus, et l'équilibre entre les sexes, à peu près rétabli, prouve que l'immigration n'a qu'une part très faible dans le peuplement[1]. Terre-Neuve, contrée fort salubre, a pour maladies les plus redoutables celles qu'on doit s'attendre à voir sévir dans un pays de froidures et de brouillards : la phtisie et le rhumatisme sous toutes leurs formes[1].

L'agriculture reste à l'état rudimentaire, puisque la superficie des terrains en rapport ne comprend pas plus de 15 000 hectares, soit la 70e partie du territoire; mais l'industrie proprement dite grandit en importance

[1] Superficie et population de Terre-Neuve et des îlots voisins, sans l'archipel de Miquelon : 110 670 kilomètres carrés; 161 449 habitants en 1874; 193 124 en 1884; 205 000 en 1889.

dans l'économie générale de Terre-Neuve. Cependant les pêcheries sont toujours la principale richesse : la morue reste « l'âme de la colonie ». L'exportation annuelle consiste presque uniquement en produits de la pêche : morues et huile de morue, harengs, saumons, truites, peaux et huile de phoques. Aux expéditions terre-neuviennes il faut ajouter celles des deux îles françaises, Saint-Pierre et Miquelon, dérivées en entier de l'immense vivier des bancs et représentant en moyenne une quinzaine de millions. Il faut tenir compte d'une énorme consommation locale et de la fabrication des engrais, pour lesquels on emploie principalement les têtes de morue rejetées par les pêcheurs. Malgré la tuerie annuelle, qui s'élève parfois à 150, même à 175 millions, il ne paraît pas qu'il y ait diminution des morues[1] ; cependant quelques baies du littoral, entre autres celle de la Conception, à l'ouest de Saint-John's, sont devenues comparativement désertes.

Trois nations se partagent ces trésors, Français, Anglais, Américains des États. Quoique possesseurs de l'île, les Anglais n'envoient pas le plus grand nombre de pêcheurs ; les Terre-Neuviens eux-mêmes ne s'occupent guère de pêcher que sur leur littoral et sur les côtes du Labrador. Les « Bostoniens », auxquels les traités concèdent la liberté de la pêche à trois mille marins des côtes, pêchent au large, mais ils ont encore une grande distance à franchir pour transporter le poisson sur les sécheries du Maine ou du Massachusetts. Quant aux « terre neuviens » français, qui disposent d'une clientèle quatre fois séculaire dans les contrées de l'Europe occidentale et méditerranéenne, ils ont aussi, en vertu du traité d'Utrecht, conclu en 1713 et depuis cette époque fréquemment confirmé, l'avantage d'un solide point d'appui dans ces parages par la possession pleine et entière de deux îles, Saint-Pierre et Miquelon, et par la jouissance de la côte occidentale de Terre-Neuve, dite French Shore ou « Côte Française » ; ils ont droit de pêche le long de ces rivages ; ils peuvent élever sur la terre ferme des « chaffauds », des « vignots » et des hangars, mais il leur est interdit, comme naguère aux Anglais eux-mêmes, d'y édifier des constructions permanentes, et ils n'ont pas l'autorisation d'y passer l'hiver. On comprend que le choc des intérêts fasse naître de fréquents conflits sur ce territoire que deux maîtres possèdent à la fois : aussi les démêlés diplomatiques sont-ils incessants. Les « primes » de 12 à 20 francs par quintal métrique de poisson et de 50 francs par matelot embarqué, que le gouvernement français accorde aux armateurs de pêche,

[1] Gras ; — Nielly ; — H. C. Lombard, *Traité de Climatologie médicale*.

en vue de « protéger les intérêts acquis » et de former des recrues pour sa marine de guerre, sont considérées par la législature de Terre-Neuve et par celle du Canada comme un passe-droit ne permettant pas aux marins nationaux de lutter à armes égales contre les pêcheurs français[1].

Pour combattre les effets de la prime donnée aux « terre-neuviens » de la Manche, le gouvernement de Terre-Neuve a voté en 1886, et le gouvernement britannique a sanctionné en 1888, une loi qui interdit l'exportation à Saint-Pierre et à Miquelon de la « boëtte », c'est-à-dire de l'appât dont les pêcheurs amorcent la morue. Au commencement de la pêche, le capelan est le meilleur appât, puis durant le mois d'août et jusqu'au milieu de septembre une petite espèce de poulpe; ensuite les pêcheurs utilisent l'encornet; enfin vers la fin de la saison ils emploient le hareng. Au risque de ruiner complètement les riverains des baies de Fortune et de Plaisance, qui fournissaient autrefois aux pêcheurs français ces diverses espèces de boëtte, les gros marchands de Saint-John's en ont fait interdire la pêche. La défense de vendre le capelan inquiétait peu les Français, car du 12 au 15 juin le flot qui déferle dans les anses de Saint-Pierre et de Miquelon renferme des capelans en quantités si prodigieuses que la mer en perd sa teinte verte pour prendre une couleur laiteuse, et les capelans laissés sur le rivage en état d'engourdissement y forment parfois des couches de 30 ou 40 centimètres d'épaisseur[2]. Quant aux autres appâts, la contrebande, sollicitée, pour ainsi dire, par les actes législatifs de Terre-Neuve, comblait une partie des vides, mais à plus grands frais pour le pêcheur; d'autre part, les établissements temporaires de la Côte Française, surtout ceux de la baie Saint-George, s'outillent pour livrer une plus grande quantité d'appât; les bâtiments se munissent d'autres espèces de boëtte, de « coques » notamment, espèce de mollusques qu'on recueille sur les plages; on utilise aussi de la boëtte importée d'Europe et l'on modifie les engins de pêche pour prendre le poisson par des procédés nouveaux; enfin un grand nombre de pêcheurs abandonnent les bancs pour se livrer dans le voisinage de la Côte Française à la capture des homards et à la fabrication des conserves. Les adversaires s'accusaient les uns les autres de ne pas respecter les conventions et d'établir des « trappes » à l'entrée des baies pour capturer des bancs entiers et dépeupler ainsi la mer. De son côté, le

[1] Production annuelle des pêcheries de morue terre-neuviennes par navires anglais, français et américains : 185 000 tonnes, soit 150 millions de morues, d'une valeur collective de 75 millions de francs.

[2] Ferland, *Gaspésie* ; — H. de Lamothe, *Annuaire des îles Saint-Pierre et Miquelon pour l'année* 1889.

gouvernement canadien, qui était resté neutre entre les deux partis en lutte, avait fini par s'allier à Terre-Neuve contre la France, en interdisant aux pêcheurs français de faire transiter leurs chargements de poisson, francs de douane, par le port de Halifax. Enfin cet état de guerre sournoise s'est terminé récemment par le renversement du ministère de Terre-Neuve qui avait prohibé la vente de la boëtte, et l'on pense que l'ancien ordre de choses sera rétabli. Quant aux conventions du traité relatives à la Côte Française, elles sont impraticables et, même depuis 1881, officiellement violées : de nombreux groupes de colons britanniques se sont établis sur la côte interdite, et c'est à eux que les pêcheurs français confient d'ordinaire la garde de leurs établissements pendant l'hiver. L'existence légale de ces colonies, qui comprennent environ 12 000 résidents, a été reconnue par le gouvernement britannique, et la « Côte Française », sorte de marche où personne n'avait le droit de séjour, est devenue « côte anglaise ». Les pêcheurs français, lésés par ces arrangements, n'ont gardé que leurs privilèges de pêche.

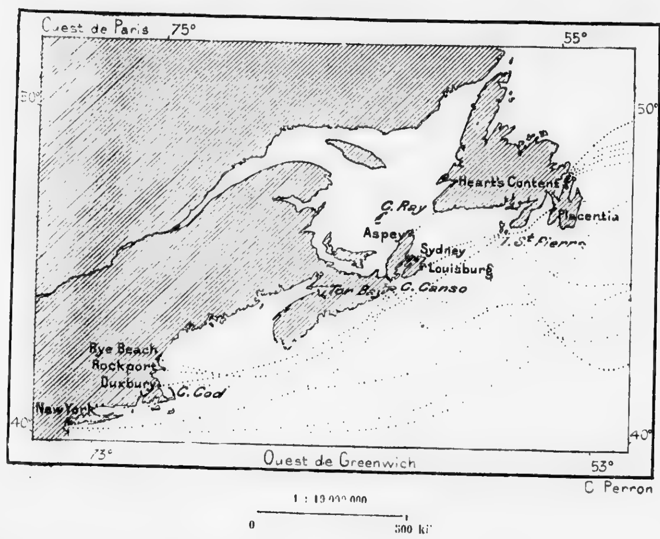
Le hareng est, après la morue, le poisson qui a le plus de valeur économique dans l'ensemble des pêcheries; on le capture surtout dans la baie des Iles et dans le fjord où débouche la rivière Humber. Même en hiver, on pêche le hareng à la façon des Eskimaux, en perçant la glace et en jetant le filet dans les eaux cachées. Quant aux pêcheries de saumons et à la chasse aux phoques[1], elles ont graduellement diminué et n'ont plus d'importance dans le commerce général de la contrée. De même, les bancs d'huîtres sont presque entièrement épuisés. Mais sur divers points du littoral, notamment dans un îlot de la baie de Trinité, Dildo-island, on a fondé des établissements de culture maritime qui ont parfaitement réussi et qui permettent de compter sur le repeuplement des eaux dévastées par l'avidité des premiers pêcheurs : c'est par centaines de millions que les pisciculteurs distribuent le naissain des morues et des homards.

Le mouvement de la navigation, qui se confond partiellement avec celui de la pêche, est fort considérable, mais dans les statistiques on ne tient compte que des navires qui font régulièrement escale dans les ports pour y charger ou décharger des marchandises. Quant à la flotte commerciale de l'île, composée presque uniquement de bateaux pêcheurs, elle comprend plus de deux mille embarcations, mais n'ayant pas ensemble un total de cent mille tonnes : ce sont des bâtiments qui ne dépassent pas les parages

[1] Phoques capturés sur les côtes de Terre-Neuve en 1851 : 686 836;
» » » » en 1882 : 200 500.

du golfe du Saint-Laurent, des Bancs et du Labrador. Au premier abord, Terre-Neuve semble admirablement placée au-devant du continent américain comme vestibule d'entrée, puisqu'elle se projette vers l'Europe[1] : les traversées de l'Océan se trouveraient réduites de deux jours si elles se faisaient directement entre Saint-John's et les rivages opposés de l'Atlantique ; mais la ligne du chemin de fer qui doit traverser l'île pour

N° 155. — PRINCIPALES LIGNES TÉLÉGRAPHIQUES SOUS-MARINES ABOUTISSANT A TERRE-NEUVE ET A SAINT-PIERRE.




1 : 10 000 000

0 — 500 kil.

transporter passagers et marchandises n'est pas encore terminée, et du reste la plupart des voyageurs qui bravent la mer préfèrent ne pas avoir à s'embarquer deux fois. Du moins, Terre-Neuve est-elle le poste avancé du Nouveau Monde comme lieu d'attache du faisceau le plus considérable des câbles télégraphiques : sur les dix câbles transatlantiques du nord, cinq viennent se rejoindre dans une baie orientale, à Heart's Content, et de l'île

[1] Mouvement des ports de Terre-Neuve en 1886 :

| | | |
|---|---|---|
| Entrées. . . . . . | 1285 navires, jaugeant | 149 538 tonnes. |
| Sorties . . . . . . | 1013 » » | 128 088 » |
| Ensemble . . . | 2298 navires, jaugeant | 277 426 tonnes. |

| | |
|---|---|
| Valeur des échanges : à l'importation. . . . . . . | 31 305 000 francs. |
| » » à l'exportation . . . . . . . | 25 285 000 » |
| Ensemble . . . . . | 56 590 000 francs. |

d'autres câbles rayonnent vers le Canada, Cap-Breton, la Nouvelle-Écosse et les États-Unis.

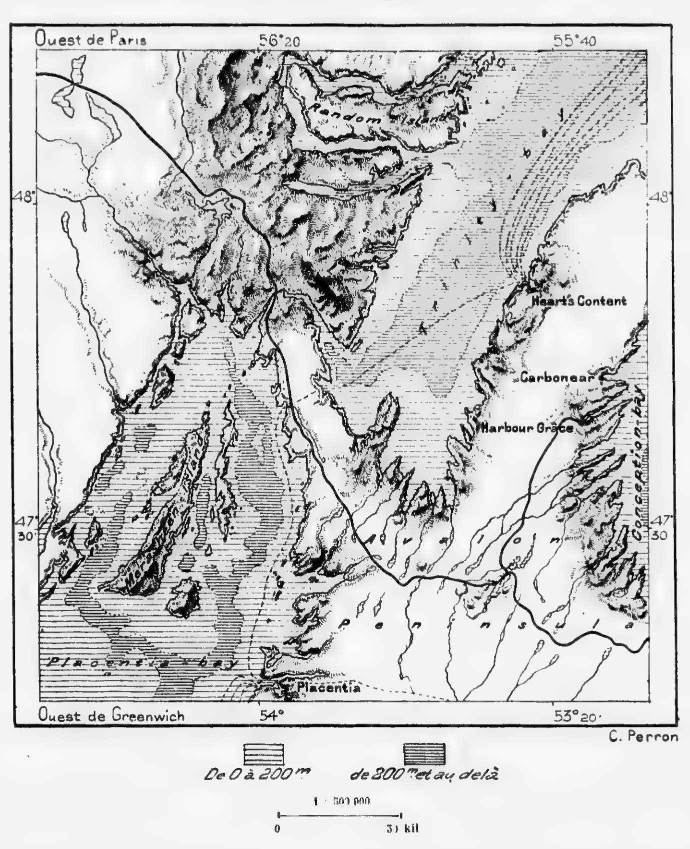
Saint-John's[1], la capitale et la ville la plus populeuse de Terre-Neuve, renfermant à elle seule le sixième des insulaires, date des premiers temps de la découverte par Basques, Bretons et Portugais; dès le commencement du seizième siècle, les bateaux-pêcheurs s'y trouvaient réunis par dizaines. Aussi ce port fut-il disputé avec acharnement par les Anglais et les Français; mais depuis bientôt deux siècles il appartient à la Grande-Bretagne. La ville est invisible du large, et des amers placés au sommet des promontoires en indiquent l'entrée. A un détour de la côte, une fissure apparaît et l'on pénètre dans les « Étroits » ou *Narrows*, défilé marin d'environ 600 mètres de longueur, que dominent des parois de 150 à 200 mètres et qu'une chaîne de fer de 200 mètres fermait jadis aux navires ennemis : un amas de glaces poussé par la tempête l'obstrua un jour et il fallut faire sauter l'obstacle à la poudre [2]. Brusquement, on voit se dérouler le port, aux eaux toujours tranquilles, et la ville se montre, escaladant les gradins septentrionaux de l'amphithéâtre des monts. Saint-John's est pittoresque, mais ce n'est point une belle cité; les commerçants qui l'ont bâtie y séjournent pour la plupart dans l'intention d'habiter ailleurs après fortune faite et se contentent de constructions massives et sans goût pour leurs magasins et leurs entrepôts; quant à la population pauvre, d'origine irlandaise en grande majorité, elle habite des maisons en bois, enfumées, prêtes à flamber pendant les fréquents incendies d'hiver. L'odeur pénétrante du poisson envahit tous les quartiers; sur les bords de la mer, où se trouvent les hangars, elle est insupportable. Il serait difficile de songer à l'embellissement d'une ville à l'odeur infecte : heureusement que Saint-John's s'alimente en abondance d'une eau pure, puisée dans un lac des monts environnants. Quelques jardiniers ont réussi à extraire des produits végétaux de la mince couche d'humus qui recouvre les rochers des alentours.

Un chemin de fer qui contourne la baie de la Conception, ainsi baptisée par Cortereal, réunit Saint-John's avec la deuxième ville de Terre-Neuve, Havre-de-Grâce, dont le nom a été changé par les Anglais en celui de Harbour-Grace. Les maisons se pressent au bord d'une crique protégée de la houle par un cordon de sable; au seizième siècle, quatre cents bateaux pêcheurs, portugais, anglais, français, se voyaient à la fois dans la

[1] Et non Saint-John, comme la ville du New-Brunswick.
[2] Pendarves Vivian, *Wanderings in the Western Land*.

baie, et quoique la richesse des eaux voisines en vie animale ait diminué depuis cette époque, le Havre-de-Grâce est encore très fréquenté pendant la saison de pêche. L'ancienne colonie française de Carbonière, devenue la ville anglaise de Carbonear, se trouve à 15 kilomètres de Harbour-Grace,

N° 156. — ISTHME DE PLACENTIA.




sur une baie qui reçoit également un grand nombre de bateaux pêcheurs pendant les mois d'été. A l'ouest de Harbour-Grace et de Carbonear, sur la rive orientale de la grande baie de la Trinité (Trinity-bay), un gracieux village de pêcheurs se niche entre les rochers : c'est Heart's Content, l'endroit où le câble électrique, immergé en 1848, établit la première communication sous-marine entre l'Ancien Monde et le Nouveau. Aux paroles

de « bonne volonté » échangées à travers l'Océan et transmises aux extrémités de la terre, on aurait pu croire que l'ère de la fraternité universelle avait commencé.

D'autres ports de pêche se succèdent au nord des baies de la Conception et de la Trinité. Les villes de Catalina et de Bonavista, qui datent des premiers temps de la découverte, reçoivent encore des centaines de bateaux pêcheurs. Le havre de Greenspond est également assez fréquenté. Au delà du cap Fréhel ou Freels s'ouvrent deux autres ports, ceux de Fogo et de l'ancienne ville française de Toulinguet, dont les Anglais ont fait Twillingate : elle se dresse sur deux îles rocheuses unies par un pittoresque viaduc. De cette même région provenaient naguère les plus beaux chiens de Terre-Neuve, noirs, avec une croix blanche sur le poitrail. Les ports de la côte septentrionale arment un grand nombre de bateaux pour la pêche du Labrador; en outre on se livre à la culture, principalement dans les environs de Toulinguet; mais la grande industrie, surtout à l'ouest, sur le littoral de la baie de Notre-Dame, a pour objet l'exploitation des gisements de cuivre, que l'on rencontre en des poches ou géodes éparses dans les rochers : des galeries profondes ont déjà pénétré fort avant dans les collines, autour de Tilt-cove, petit port dont presque tous les habitants travaillent aux mines. Une compagnie anglaise exporte le minerai et construit routes, chemins de fer et télégraphes dans cette contrée, jadis dépourvue de toute communication terrestre avec le reste de Terre-Neuve.

La côte méridionale, principalement celle des péninsules d'Avalon, au sud de Saint-John's, a plus de population que celle du nord; les habitants, attirés par le voisinage des bancs, se pressent sur les rives, mais le sol, pauvre et rocheux, ne leur permet guère de s'établir dans l'intérieur. La ville la plus populeuse de la contrée, jadis rivale de Saint-John's, est l'ancienne colonie française de Plaisance, dont le nom a été changé par les Anglais en Placentia, en 1713, lorsque soldats et habitants français durent évacuer Terre-Neuve et émigrer à Cap-Breton. En face, sur la rive septentrionale d'une crique, se voit le village de Petit-Plaisance, près duquel on exploite des mines de plomb. La baie de Plaisance a, pour son meilleur port, Burin, situé sur la rive occidentale et protégé de tous les vents par un cercle d'îles. Les armateurs de Burin équipent un grand nombre de navires pour la pêche des bancs et entretiennent un commerce très actif avec le port français de Saint-Pierre. Au delà, pas un des villages de la côte méridionale : Fortune, Burgeo, La Poile, Port-aux-Basques, n'a même un millier d'habitants. Près de Port-aux-Basques, appelé aussi Channel par les Anglais, se trouvent les écueils redoutés des Isles-aux-Morts, frangés d'épaves : par-

fois, après les tempêtes, des escouades de fossoyeurs travaillèrent pendant plusieurs jours pour enterrer les cadavres[1].

Le gouvernement de Terre-Neuve, copié sur celui de la Grande-Bretagne, repose d'une part sur la volonté populaire, représentée par le *manhood suffrage* ou « suffrage viril », d'autre part sur la volonté royale, dont le gouverneur est le mandataire direct. Tous les citoyens âgés de plus de vingt et un ans qui ont occupé un domicile pendant deux années avant le jour de l'élection, soit comme propriétaires, soit comme locataires, et tous les hommes âgés de plus de vingt-cinq ans, quelle que soit leur résidence, ont le droit de vote. L'île a été divisée en districts, nommant ensemble trente-trois députés à la « maison d'Assemblée ». Ces représentants sont choisis tous les quatre ans parmi les censitaires ayant au moins 480 piastres de revenu ou une propriété de 2400 piastres, libre de toute hypothèque, et reçoivent un traitement annuel de 194 piastres s'ils résident à Saint-John's, la capitale, et de 291 piastres s'ils ont leur domicile ailleurs. Quant à la Chambre haute ou Conseil législatif, elle se compose de quinze membres nommés directement, à vie, par le gouvernement de Terre-Neuve et recevant un traitement de 120 piastres par session. Le Conseil exécutif ou ministère, composé de sept personnages, est choisi par le gouverneur, mais responsable envers la majorité de la législature. Enfin, la Couronne désigne le gouverneur pour une période qui dure ordinairement six années. La Constitution date de l'année 1855, mais elle a été modifiée en 1885.

Les revenus de la colonie sont presque uniquement dérivés des droits de douane, qui varient de 10 à 25 pour 100 pour les diverses marchandises. Le charbon, les appareils de pêche, le papier d'imprimerie et les légumes sont exceptés des taxes d'importation[2].

[1] Villes de Terre-Neuve ayant plus de 5000 habitants :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Saint-John's | 31 000 | habitants | (en 1886). |
| Harbour-Grace (Havre-de-Grâce) | 7 054 | » | » |
| Bonavista | 3 463 | » | » |
| Carbonear | 5 756 | » | » |
| Fogo et Twillingate | 4 777 | » | » |

[2] Budgets de la colonie pendant l'année fiscale 1888 :

Recettes, 7 128 830 francs, dont 6 510 000 francs fournis par la douane.

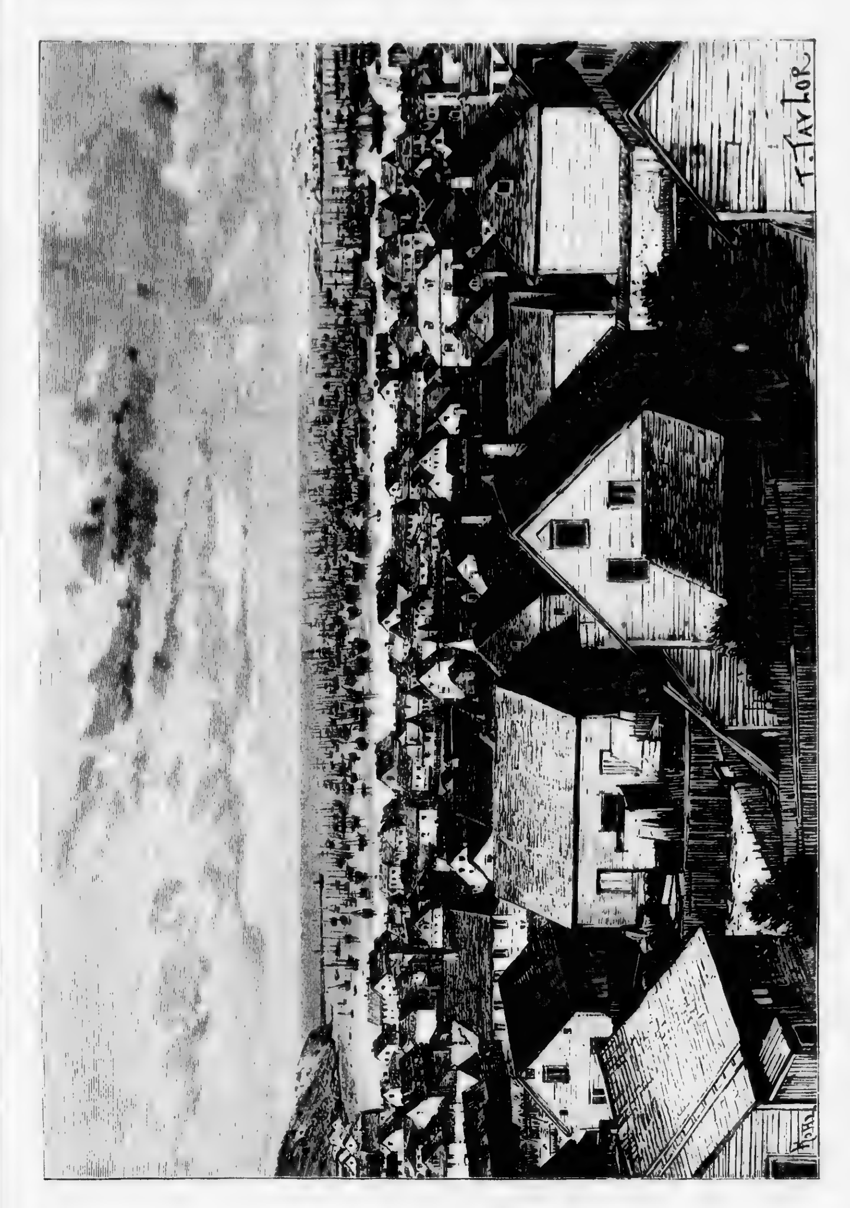
Dépenses, 9 518 810 francs.

Dette publique au 1er janvier 1889 : 17 345 060 francs.

SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

Les deux îles que les traités ont laissées à la France dans les eaux de Terre-Neuve étaient bien connues des navigateurs du seizième siècle, et Cartier notamment les mentionne en 1535; mais l'archipel ne reçut de résidents proprement dits qu'en l'année 1604 : des Basques et d'autres marins ponantais s'y établirent pour le curage de la morue. Ils ne purent y rester. Les Anglais les chassèrent, et c'est en 1763 seulement que se fondèrent de nouveaux établissements français. Des Acadiens expulsés de la Nouvelle-Ecosse vinrent chercher un asile à Saint-Pierre; toutefois il leur fallut émigrer encore : en 1778 toute la population des îles, diversement évaluée de 1200 à 1932 habitants, fut évincée et dut se réfugier en France. En 1783 l'accès des îles fut ouvert de nouveau, et, dix ans après, elles étaient peuplées de 1500 habitants, lorsqu'une nouvelle descente des Anglais fut suivie d'un nouveau bannissement de la population française. Le repeuplement ne se fit qu'en l'année 1816, lors de la restitution des îles à la France : un certain nombre de familles immigrantes appartenaient au groupe des anciens bannis. Les traités sont interprétés diversement : d'après les Français, l'archipel leur appartient en pleine et entière souveraineté, avec droit d'élever des ouvrages militaires; d'après les Anglais, toute construction de fort serait interdite. D'ailleurs, il n'en existe point, et il serait inutile d'en élever : Saint-Pierre n'est qu'un lieu de pêche français dans les eaux canadiennes et britanniques, mais, au point de vue ethnique, c'est le premier poste des nombreuses populations françaises qui s'étendent à l'ouest, en colonies et en groupes isolés, au Canada et aux Etats-Unis, jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

Simple dépendance géographique de Terre-Neuve, à laquelle le rattachent des fonds moindres de 100 mètres, l'archipel miquelonnais est d'une bien faible surface, comparativement à l'île voisine. Miquelon se compose, en réalité, de deux massifs insulaires : la Grande Miquelon au nord, et la Petite Miquelon ou Langlade, au sud. La première a quelques sommets de 200 et 250 mètres en hauteur; la seconde est plus basse, cependant une cime atteint 160 mètres; entre les deux terres, un isthme de sable, une flèche n'ayant en certains endroits que 300 mètres de largeur, a été dressée par la rencontre des vagues, mais parfois des courants se sont portés en travers de cette plage et ont creusé entre les deux îles une passe suffisante pour les navires d'un tonnage moyen. En 1757 les deux




PORT DE SAINT-PIERRE.

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. de Lamothe.

Miquelon étaient séparées; en 1781 elles s'unirent de nouveau, et nombre de marins, trompés par les cartes marines qui signalaient ce passage, allèrent s'échouer sur le banc de sable[1]. Souvent aussi, les tempêtes poussent les embarcations contre ces redoutables brisants : sur toute la longueur de l'isthme on voit des membrures de navires échoués sortir du sable comme des vertèbres de baleine[2]. De 1816 à 1881 on a compté 263 naufrages sur ces côtes : plus de quatre par an.

Un détroit, auquel on donne le nom bizarre de « baie », bien qu'il n'offre point de mouillage et que la navigation y soit fréquemment périlleuse, sépare les terres jumelles de Miquelon et l'île Saint-Pierre, de moindre étendue, mais d'un aspect encore plus désolé, sauf dans le voisinage immédiat du port. Saint-Pierre est, comme Miquelon, un amas de roches porphyriques injectées de trapp et portant sur leurs pentes des revêtements de grès et de conglomérats : le plus haut sommet de la « montagne » atteint 204 mètres. La terre végétale manque presque complètement; les rochers sont couverts de mousse, et les « forêts », comme on les appelle, consistent en tapis de genévriers, entremêlant leurs racines et leurs branches presque rampantes à un ou deux mètres de hauteur; cependant, des fourrés de petites plantes fournissent une grande quantité de baies comestibles, que l'on recueille en automne. Des étangs occupent les dépressions de la roche, et des blocs erratiques parsèment les pentes. La culture n'est possible que sur les terres apportées : aux alentours des maisons, les résidents de Saint-Pierre ont pu former ainsi quelques jardinets. Plus heureux, les habitants de Langlade possèdent de véritables fermes pour la culture des céréales et l'élève du bétail. En 1881 on a introduit dans Miquelon une espèce de lièvre de la Nouvelle-Ecosse, appelée à tort « lapin », qui s'est rapidement propagée dans l'île française, de même que précédemment à Terre-Neuve[3].

Quelques îlots inhabités, des rochers et des « basses » complètent l'archipel. Quoique la plus grande des deux îles, Miquelon est la moins habitée, même elle a perdu récemment en population[4]. Saint-Pierre a l'avan-

[1] Cloué, *Pilote de Terre-Neuve*.

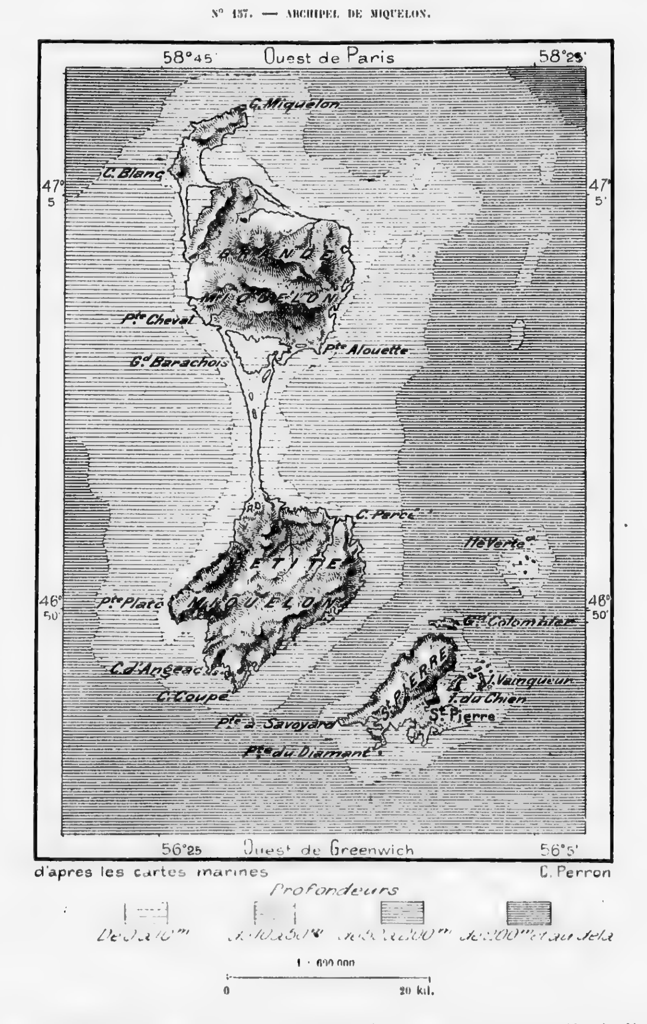
[2] H. de Lamothe, *Annuaire des îles Saint-Pierre et Miquelon pour l'année* 1889.

[3] Superficie et population de l'archipel, en 1887 :

| | | |
|---|---|---|
| Miquelon . . . . . . . . . | 215 kilomètres carrés, | 574 habitants. |
| Saint-Pierre . . . . . . . . | 25 » » | 3 244 » |
| Autres îles. . . . . . . . . | 1 » » | 611 » |
| Ensemble. . . . . | 241 kilomètres carrés, | 4 429 habitants. |

[4] Hatton and Harvey, ouvrage cité.

tage de posséder une rade bien abritée, et naturellement la ville se constitua là où débarquent les marins : la population sédentaire compte




N° 137. — ARCHIPEL DE MIQUELON.

environ 2500 habitants, mais au fort de la saison quinze mille individus se pressent dans ses rues. Les Normands et les Bretons sont les Français les plus nombreux de Saint-Pierre; la ville a aussi une petite colonie basque. On pourrait transformer en port un étang peu profond situé

à la racine de l'isthme sur la côte méridionale de la Grande Miquelon, mais ce « barachois » n'est que rarement accessible aux navires et ses bords sont restés presque déserts. Autour de Saint-Pierre et, tout près de là, dans l'île aux Chiens, se trouvent les principales « habitations », établissements à côté desquels s'étendent les « graves » pour le séchage des morues : une nombreuse population flottante de « graviers », composée presque entièrement de jeunes pêcheurs bretons et de femmes, fait le service de ces habitations, qui appartiennent à des armateurs de Granville, de Saint-Malo, de Dieppe et de Fécamp : Bordeaux est le principal port français pour l'expédition des morues. Les industries qui dépendent de la pêche, les salaisons, la fabrication des barils et boucauts, la construction des « doris » et autres barques de transport et de pêche, la manutention des sels, que l'on importe surtout de Cadiz, font de Saint-Pierre un des ports les plus actifs de ces parages. Pendant la saison, les communications sont très fréquentes entre Saint-Pierre et les ports voisins, Plaisance, Saint-John's, Sydney, Halifax; des bâtiments français stationnent dans la rade et surveillent les flottilles de pêche. Plusieurs des câbles sous-marins qui traversent l'Atlantique touchent à Saint-Pierre et en font un des ganglions principaux dans le système nerveux de l'univers[1].

La France est représentée à Saint-Pierre par un gouverneur résident, et de leur côté les habitants de l'archipel envoient un délégué à Paris. Chaque île constitue une commune avec conseillers municipaux, et un conseil général, élu au scrutin de liste, siège deux fois par an.

## IX

### STATISTIQUE DE LA PUISSANCE

La population des divers Etats confédérés qui, sous le nom de « Provinces », forment, avec des territoires non encore constitués administrati-

[1] Mouvement de la navigation dans le port de Saint-Pierre en 1888 :
6611 navires, jaugeant ensemble 412 660 tonneaux.
Navires de pêche armés en France pour Saint-Pierre :
360 bâtiments, d'un port de 59 775 tonneaux, montés par 5 103 hommes d'équipage.
Armements locaux :
668 bateaux, de 14 815 tonneaux, avec 4 726 marins.
Pêche de 32 000 à 56 000 tonnes par an. Valeur de la pêche :

| | | |
|---|---|---|
| Mouvement du commerce en 1888 : | Importation . . . . . . . . . . | 13 578 617 francs. |
| | Exportation. . . . . . . . . . | 17 709 077 » |
| | Ensemble. . . . . . | 31 287 694 francs. |

Budget local : 500 000 francs.

vement, la Puissance du Canada, dépasse certainement, en 1889, cinq millions d'habitants, répartis, on le sait, d'une manière très inégale dans un domaine immense. C'est au bord des trois lacs inférieurs, dans la vallée du Saint-Laurent et sur le littoral des Provinces Maritimes, que se pressent presque tous les Canadiens, tandis qu'à l'ouest, sur les routes qui mènent au Pacifique, les groupes sont très clairsemés, et que les régions septentrionales se dépeuplent même de leurs Indiens et de leurs Eskimaux nomades. Ces froides contrées boréales restent en dehors du courant d'immigration, mais les parties habitables de la Puissance, c'est-à-dire, d'une manière générale, toutes les régions situées au sud de la ligne isothermique du point de glace, sont encore assez vastes pour recevoir et pour nourrir dans l'abondance cent millions d'hommes. Les progrès rapides de la population depuis un siècle témoignent des ressources que présente la contrée[1].

L'immigration européenne qui se dirige vers le Canada n'a jamais été aussi régulière dans son mouvement que celle qui se porte vers la république américaine; il est même très difficile de l'évaluer avec exactitude, puisque chaque année un très grand nombre des nouveau venus, par milliers et par dizaines de milliers, ne font que traverser le bassin du Saint-Laurent et continuent leur route vers les Etats-Unis. D'autre part, des « Américains » ou des colons d'origine européenne, domiciliés au sud de la frontière canadienne, la franchissent souvent, attirés par les mille intérêts du commerce ou de l'industrie. Un mouvement continu de va-et-vient s'établit entre les deux contrées limitrophes, et quoiqu'on ait publié les statistiques de cet échange incessant, ces tableaux n'ont pu être faits avec assez de soin pour qu'il soit possible de fixer pour chaque année le gain ou la perte en hommes qui en résulte dans les deux pays. En tout cas, une part considérable de l'immigration européenne au Canada se fait d'une manière permanente au profit de la contrée : cette part ne fût-elle que du tiers, elle aiderait beaucoup au peuplement, puisque, dans les vingt dernières années, l'immigration officielle n'a jamais été moindre de 18000 individus (1860); elle s'est élevée à plus de 133000 personnes en 1883 : en moyenne, les arrivées se sont graduellement élevées de 20000 à 70000 par an. La proportion légèrement supérieure que pré-

[1] Population du territoire actuel de la Puissance et de Terre-Neuve, sans les Indiens :

| | 1806. | 1851. | 1881. | 1889. |
|---|---|---|---|---|
| Puissance du Canada . . | 455 899 | 2 547 158 | 4 524 420 | 5 050 000 (?) |
| Terre-Neuve . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | | | | 200 000 |
| Ensemble . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | | | | 5 250 000 |

sente, dans l'ensemble des habitants, le nombre des hommes, comparé à celui des femmes[1], s'explique par l'influence de l'immigration, qui amène un très grand nombre de célibataires : parmi les natifs les femmes sont en majorité.

Les éléments ethniques ajoutés annuellement à la population canadienne proviennent surtout de la Grande-Bretagne. L'Irlande envoya jadis des multitudes de colons, mais elle est maintenant presque épuisée; parmi les arrivants les Anglais dominent. Des Scandinaves, bientôt anglicisés, se présentent aussi par milliers, et quelques centaines d'Allemands vont se répartir en diverses parties du territoire, surtout dans l'Ontario et le Manitoba. Les Français arrivent en moindre nombre, et c'est presque uniquement par leurs propres ressources, c'est-à-dire grâce à leur prodigieuse natalité, que les Franco-Canadiens se maintiennent au milieu des populations d'origine étrangère et continuent cette lutte pacifique à laquelle l'enjeu de la langue et du génie national donne un caractère grandiose. Quant aux Indiens, les anciens possesseurs de la contrée, ces conflits de race se passent en dehors d'eux : ils comptent si peu que les statistiques négligent le plus souvent de les énumérer dans l'ensemble de la population. Quelques tribus faméliques errent encore dans les solitudes, plus ou moins défendues par des missionnaires contre l'invasion des blancs, mais la plupart des aborigènes, entourés par l'inondation montante, et métissés, dénaturés de plus en plus, se perdent dans l'ensemble de la population canadienne[2]. Les 80 000 Indiens qui vivent en des enclaves « réservées » constituent des communautés d'aspect européen, dont on recense annuellement les maisons, les écoles et les églises, les cultures, les charrues, le bétail domestique et les produits, afin de constater les progrès que fait leur assimilation aux colons de race blanche. Devenus « Canadiens », même pour les institutions municipales et politiques, ils n'auront bientôt plus que le souvenir de leurs aïeux.

Le gros de la population canadienne se compose d'agriculteurs : quoique l'importance proportionnelle des villes augmente rapidement, comme dans tous les pays civilisés, elle est loin d'être aussi considérable qu'aux États-

[1] Proportion des sexes dans la population du Canada, en 1881 :
100 hommes pour 97,5 femmes.

[2] Canadiens valides classés par ordre d'occupations, en 1881 :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Agriculteurs | 662 650, | soit 56 | pour 100 |
| Artisans, ouvriers | 287 295 | » | 24 | » |
| Commerçants | 107 649 | » | 9 | » |
| Domestiques | 74 850 | » | 7 | » |
| Gens de professions libérales | 52 974 | » | 4 | » |

Unis, en Angleterre et en Australie. Dans ce continent du sud, deux villes ont à elles seules le tiers de la population, tandis que dans la Puissance les dix plus grandes cités n'ont ensemble que le septième des Canadiens. Depuis 1854 l'ancienne division du sol par « seigneuries » a cessé d'exister dans la province de Québec, les « lods » et autres taxes ont été rachetés par une indemnité supérieure à 3 millions de piastres, payée aux seigneurs, et la faible rente foncière a été déclarée rachetable à volonté par les censitaires. Presque tous ont fait usage de ce droit, et la taxe est libre désormais. Les terres cultivables, que le gouvernement canadien a déjà fait arpenter par centaines de millions d'hectares, sont loin d'être occupées, même pour servir de pâture au bétail; leur étendue est telle que l'agriculteur peut les exploiter sans économiser le terrain[1] : d'ordinaire, il n'utilise que le sol naturellement fécond et ne se donne même pas la peine d'augmenter par des engrais la force productive de ses champs. La plus grande partie des terrains ne sont même exploités qu'en vue des bois qui les recouvrent : on abat les arbres, puis on abandonne la terre jusqu'à ce qu'il plaise à un agriculteur de la défricher et d'y jeter la semence. Les géants de la forêt deviennent rares, car les « limites » du nord, dans lesquelles pénètrent maintenant les bûcherons, n'ont pas un climat aussi favorable que les régions du sud déjà dévastées et les arbres n'y atteignent pas les mêmes dimensions. Mais la richesse forestière suffit encore amplement pour tous les besoins du Canada, et dans nul pays on ne prodigue plus le bois pour la construction des maisons, hangars, ponts, barrières et routes, ainsi que pour la fabrication des instruments et des meubles; en outre, les forêts subviennent à une exportation qui représente chaque année environ le quart du commerce[2].

[1] Population du Canada (sans Terre-Neuve) classée par races et pays de naissance, en 1881 :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Indiens | | | 131 957 |
| Européo-Canadiens | Anglo-Canadiens | | 666 666 |
| | Franco-Canadiens | | 1 299 161 |
| Anglo-Celtes | Irlandais | 185 526 | 470 092 |
| | Anglais | 169 504 | |
| | Écossais | 115 062 | |
| Américains des États-Unis | | | 77 753 |
| Français | | | 25 327 |
| Autres | | | 66 666 |
| Ensemble | | | 2 737 622 |

[2] Produits de la forêt au Canada, en 1881 :

| | |
|---|---|
| Bois coupés | 3 161 186 mètres cubes. |
| Billots de pins | 22 324 407 » » |
| » d'autres bois | 26 025 584 » » |
| Mâts et vergues | 192 241 » » |

Valeur moyenne de l'exportation des bois, par an : 115 000 000 francs

Le froment est la principale culture canadienne, et d'ordinaire la récolte dépasse les besoins de la consommation locale : la balance du commerce se montre presque tous les ans favorable au Canada. Suivant les années, le produit oscille entre sept et treize millions d'hectolitres, soit un peu moins du dixième de la moisson française ; mais dans un avenir prochain la mise en culture des fécondes terres à blé du Manitoba donnera probablement à la Puissance un rang supérieur parmi les nations productrices de céréales. Les agriculteurs canadiens ne négligent aucune des autres plantes nourricières de la culture européenne; dans quelques districts, notamment dans la partie méridionale de l'Ontario, ils entretiennent de magnifiques vergers, dont les fruits, les pommes surtout, sont renommés ; ils s'essaient même à la vigne, sans grand succès, il est vrai, quoique les chaleurs estivales soient amplement suffisantes pour mûrir le raisin.

Les prairies occupent une grande partie des domaines agricoles, et depuis quelques années on expédie le bétail sur pied à destination de l'Europe ; parfois aussi on a vendu à l'étranger plus de vingt mille chevaux pendant l'année[1], et, toutes proportions gardées, le Canada est un des pays qui en possèdent le plus grand nombre[2]. Les fromageries se sont accrues très rapidement, et le Canada, devenu maintenant un grand pays de production, contribue largement à l'alimentation de l'Angleterre ; mais la fabrication du beurre, moins recherché par les consommateurs étrangers, a diminué[3]. Une autre exportation agricole, celle des laines, se trouve en décadence, peut-être temporairement, par suite de l'utilisation croissante de la denrée dans les filatures locales : en 1885 les troupeaux n'ont pas fourni 5000 tonnes de laine pour l'exportation. Mais les produits de la basse-cour, dus en général à l'industrie des ménagères, ont pris d'année en année, depuis le milieu du siècle, une plus grande importance économique : le Canada est une des contrées qui suivent de loin la France pour l'expédition des œufs en Angleterre[4]. Ces menus produits ont plus de valeur annuelle dans le commerce général que les fourrures[5] préparées ou non

[1] Exportation du bétail en 1888 : 45 584 400 francs.

[2] Exportation du bétail en Angleterre par la voie du Saint-Laurent :

60 828 bœufs ; 46 167 moutons.

Chevaux du Canada : 2 624 000, soit 1 pour 2 personnes.

[3] Exportation du beurre et du fromage canadiens :

| | | |
|---|---|---|
| 1874. . . . . | 10 625 tonnes de fromage ; | 5 461 tonnes de beurre. |
| 1885. . . . . | 35 560 » » | 5 272 » » |

Valeur totale de ces produits en 1885 : 50 440 000 francs.

[4] Œufs expédiés du Canada en 1885 : 158 512 000.

[5] Exportation des fourrures du Canada en 1888 : 9 070 770 francs.

préparées qui furent autrefois la richesse du pays et qui, après les pêcheries, ont été la cause du peuplement.

La pêche est pour le Canada ce qu'elle a toujours été, une source de revenus, sinon inépuisable, du moins très abondante. Les innombrables lacs, les rivières et les côtes maritimes, qui se développent sur une longueur de 9000 kilomètres, fournissent à la consommation une quantité énorme de substance animale; seulement la pêche à la dynamite et la sciure de bois qui recouvre l'eau en couches épaisses ont dépeuplé certaines rivières, même des baies marines. Cependant on évalue encore à une cinquantaine de kilogrammes par an la quantité de poisson ou de mollusques mangée par chaque habitant, et il reste de la pêche un énorme surplus qui sert à l'exportation[1] : les pêcheries canadiennes, sans compter celles de Terre-Neuve, dépendance naturelle de l'Amérique boréale, donnent un revenu annuel double de celles de la France, et c'est également dans les eaux canadiennes que celle-ci envoie en partie ses bâtiments de pêche. Les poissons du lac Huron et de quelques lacs moindres, tels que le Nipigon et le Saint-Jean, sont renommés comme les meilleurs des Grands Lacs. Les Provinces Maritimes de la Puissance, Nova-Scotia et New-Brunswick, ont naturellement la plus forte part dans les produits de la pêche, mais la Colombie Britannique s'enrichit également par ses pêcheries de saumons et ses fabriques de conserves. La morue donne à elle seule plus du quart des revenus; puis viennent, par ordre d'importance, le hareng, le homard, le saumon, le maquereau, le flétan et autres. L'exportation se fait principalement vers les États-Unis et les Antilles[2]; l'Angleterre, le Portugal, l'Amérique du Sud s'approvisionnent largement de poisson au Canada.

On comprend de quelle importance il serait pour la Puissance d'écarter tous ses rivaux dans le champ productif des mers laurentines; elle voudrait en partager le monopole avec Terre-Neuve : de là, ces luttes fréquentes entre les pêcheurs canadiens et les équipages américains et français, luttes qui ont souvent donné lieu à des conflits diplomatiques entre les États. Mais les marins du Canada disposent aussi de moyens légitimes pour accroître leur supériorité : grâce à des signaux côtiers et aux câbles sous-marins tendus de station en station, ils n'ont plus besoin d'errer à la recherche des poissons : ils sont immédiatement avertis et se

[1] Valeur annuelle de la pêche au Canada : 161 000 000 francs.

[2] Exportation des poissons du Canada en 1885 :
Valeur : 41 592 000 francs, dont 18 515 800 francs pour les États-Unis, et 10 624 790 francs pour les Antilles.

portent directement vers le banc. Le voisinage de la côte leur a permis d'établir sécheries et saleries aux endroits les plus propices, et même de s'appuyer sur le littoral pour préparer des enclos de capture. Ils possèdent aussi de magnifiques réservoirs pour les poissons vivants. Enfin, les progrès de la zoologie marine ont permis de fonder des établissements de pisciculture qui donnent déjà des revenus et qui permettront peut-être un jour aux pêcheurs d'éviter les dangers de la haute mer[1].

La Puissance, très riche en gisements miniers, les exploite déjà suffisamment pour être, comme productrice de métaux, au nombre des États de deuxième ordre. Les mines d'or de Nova-Scotia, depuis longtemps ouvertes, fournissent chaque année de 1 à 2 millions de métal pur; les « champs d'or » de la Colombie Britannique, beaucoup plus abondants, livrent aux exploiteurs une valeur quadruple, bien que les produits aient considérablement diminué depuis que la contrée se livre à l'agriculture. Parmi les autres métaux, le cuivre de l'Ontario occidental et des bords du lac Supérieur paraît devoir acquérir la plus grande importance économique[1]; quant au fer, les Canadiens en possèdent des gisements énormes, et précisément les minerais de meilleure qualité se trouvent dans le voisinage immédiat des houillères; néanmoins l'extraction et la fabrication du fer sont des industries encore très négligées, l'importation des quincailleries et des machines anglaises suffisant et au delà à tous les besoins de la consommation locale. Mais les mines de charbon, aussi bien dans la Nouvelle-Écosse, Cap-Breton, le Nouveau-Brunswick, que dans la Colombie Britannique, accroissent d'année en année leur production, et luttent même avec l'Angleterre sur les marchés du Nouveau Monde; d'autre part, les charbonnages de l'intérieur, situés à la base orientale des Montagnes Rocheuses, sur le parcours de la voie ferrée du Pacifique, contribueront à la consommation locale, d'autant plus que, dans ces régions, le sol est presque entièrement déboisé[1]. Phosphates, sel, gypse, pétrole, naphte et gaz naturels, telles sont les principales richesses minérales de la vallée de l'Ottawa et de l'Ontario péninsulaire, et presque partout on trouve d'excellents matériaux de construction. Les deux régions minières[2] par excellence sont les pays situés aux

[1] Flottille de pêche du Canada en 1885 :

1 177 bâtiments de pêche, jaugeant ensemble 48 728 tonnes; 28 472 bateaux.

Ensemble des équipages de pêche : 59 495 marins.

Part de Nova-Scotia : 711 bâtiments, 12 695 bateaux, 51 285 tonnes et 29 905 hommes d'équipage.

[2] Production minière du Canada :

Exportation moyenne : 18 000 000 francs.

Production de la houille en 1887 : 2 587 000 tonnes, soit la moitié de la consommation.

deux extrémités orientale et occidentale de la Puissance, la Nouvelle-Écosse et la Colombie Britannique. Le littoral des grands lacs constitue un autre centre minier.

Naturellement l'exportation du Canada, pays neuf, vers des contrées bien autrement riches en industrie, la Grande-Bretagne et les États-Unis, doit consister en matières premières, en produits naturels, agricoles et miniers. Des planches et des madriers, des animaux, bêtes à cornes, chevaux et moutons, le fromage, les cuirs, la laine et les fourrures, la morue et autres poissons, enfin le charbon de terre et l'or sont les principales denrées expédiées à l'étranger ; les objets manufacturés ne comprennent que des bois ouvrés, des peaux tannées et préparées, des chaussures, c'est-à-dire des produits qui n'ont pas demandé un travail compliqué. Le Canada construit aussi, mais en petit nombre, quelques navires en bois pour les armateurs d'autres nations. Toutefois l'activité manufacturière travaillant pour la consommation locale a pris un fort développement depuis l'année 1879, époque à laquelle le pays, laissé libre de fixer un tarif sur tous les articles d'importation, taxa même ceux que lui expédie l'Angleterre ; la nation suzeraine est traitée comme les États-Unis et paie les mêmes droits d'entrée. Le nombre des ouvriers a doublé et le capital employé dans les manufactures a triplé. Des industries nouvelles, telles que la raffinerie du sucre, la filature du coton, se sont fondées : il n'est pas un seul genre de fabrication qui ne soit représenté maintenant dans les villes du Saint-Laurent ; la production s'est accrue surtout dans les Provinces Maritimes et dans l'Ontario méridional, pays où l'ensemble de la vie sociale évolue vers le type industriel[1]. Les manufactures les plus prospères sont les minoteries, les scieries, les tanneries et les fabriques de souliers, les filatures de laine. Les Canadiens apprennent à se passer des Anglais pour l'industrie du vêtement et de l'ameublement : au lieu d'expédier les matières premières, ils cherchent à les garder et à les ouvrer eux-mêmes.

Le mouvement des échanges[2] de la Confédération s'élève à 1 milliard de francs environ, soit à 200 francs par tête, proportion un peu inférieure à

[1] Établissements industriels de la Puissance en 1881 :

| | |
|---|---|
| Capital de fondation. . . . . . . | 859 570 000 francs. |
| Nombre des ouvriers . . . . . . | 254 935 |
| Valeur des produits . . . . . . . | 1 610 515 500 francs. |

[2] Commerce du Canada, y compris la Colombie Britannique, pendant l'année fiscale 1888-1889 :

| | |
|---|---|
| Importations . . . . . . . . . | 566 817 920 francs. |
| Exportations. . . . . . . . . . | 449 095 830 » |
| Ensemble . . . . . | 1 015 913 750 francs. |

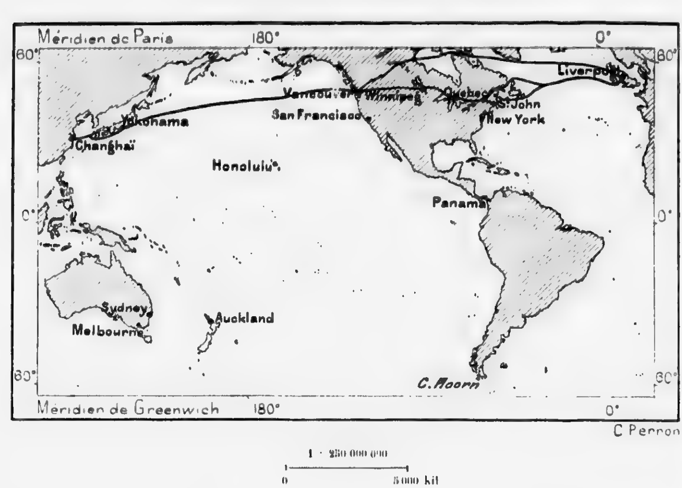
celle de la France. Ce trafic[1] se fait presque exclusivement avec les îles Britanniques, la contrée suzeraine, et avec les Etats-Unis[2], le pays limitrophe dont les provinces s'entremèlent avec celles de la Puissance par les Grands Lacs et le Saint-Laurent. Naguère l'Angleterre avait le premier rang dans le commerce canadien; mais en dépit des anciennes relations et des facilités croissantes que les bateaux, de plus en plus nombreux et rapides, offrent au commerce avec la mère patrie, un écart considérable se produit d'année en année au profit des Etats-Unis. Cette contrée si vaste, peuplée de 60 millions d'hommes, exerce une influence attractive grandissante sur la confédération voisine, beaucoup moins puissante en proportion. D'ailleurs le mouvement des échanges est plus considérable que ne l'indiquent les évaluations douanières, car la contrebande se fait aisément sur mille points de la frontière commune. En maintes parties du territoire limitrophe le transit a lieu, soit par le territoire canadien, soit par les Etats-Unis : ainsi les denrées qui se dirigent de Minneapolis et du haut Mississippi vers la Grande-Bretagne prennent pour voie d'expédition normale le chemin de fer du « Soo », c'est-à-dire la ligne qui passe à Sault Sainte-Marie; même Chicago et Detroit ont intérêt à envoyer en Europe par la voie des lacs et du Saint-Laurent leurs denrées d'un poids considérable et de faible valeur. D'autre part, les lignes directes de Toronto, de Montréal, de Québec à la partie de la côte atlantique située au sud de l'isthme de Chignecto empruntent nécessairement le territoire de New-York ou de la Nouvelle-Angleterre.

L'ensemble du commerce canadien avec les pays autres que les îles Britanniques et les États-Unis représente seulement la huitième partie de tous les échanges. Les « Indes Occidentales », c'est-à-dire les diverses Antilles, anglaises, françaises et autres, ont le premier rang parmi les clients secondaires, et le trafic s'accroît rapidement, grâce à de nouvelles lignes de bateaux à vapeur. Quant aux rapports de la Nouvelle-France avec l'ancienne, brusquement interrompus après le désastre de Québec, ils ne reprirent qu'un siècle après, et maintenant encore ils restent faibles; le commerce de la France avec le Canada n'atteint même pas celui de l'Allemagne: les commissionnaires français n'envoient guère que des objets de luxe et

| | |
|---|---|
| [1] Importation anglaise au Canada pendant l'année fiscale 1888-1889. | 271 501 150 francs. |
| Exportation du Canada aux îles Britanniques. . . . . . . . . . | 231 705 225 » |
| Ensemble. . . . . . . . . . . . | 503 006 375 francs. |
| [2] Importation des Etats-Unis au Canada dans l'année fiscale 1888-1889 | 288 671 710 francs. |
| Exportation du Canada aux Etats-Unis. . . . . . . . . . . | 221 374 740 » |
| Ensemble. . . . . . . . . . . . | 510 046 450 » |

des articles de Paris en échange de matières premières. Après les pays d'Europe, c'est avec sa voisine, l'île de Terre-Neuve, que la population riveraine du Saint-Laurent a le mouvement commercial le plus actif[1]. Actuellement les négociants canadiens font de grands efforts pour se mettre en rapport d'affaires plus suivis avec les États australasiens : la similitude des conditions politiques et de semi-allégeance à la couronne d'Angleterre leur sert d'arguments pour obtenir des subsides en faveur de leurs navires à grande vitesse. Grâce à son chemin de fer transcontinental, de Québec à

N° 138. — ROUTE DIRECTE D'ANGLETERRE EN CHINE.




Vancouver, le Canada offre la route la plus directe entre l'Europe et l'Extrême Orient : c'est bien à travers son territoire que passe le chemin du Cathay, et le nom de « la Chine » donné par dérision à l'avant-poste de Montréal a été quelque peu justifié.

La Puissance du Canada fait partie du groupe des États qui possèdent la marine de commerce la plus considérable. Quoiqu'elle soit officiellement

[1] Valeur des échanges du Canada avec d'autres pays que les États-Unis et l'Angleterre, pendant l'année fiscale 1887-1888 :

| | |
|---|---|
| Antilles | 30 524 775 francs. |
| Allemagne | 18 528 150 » |
| France | 15 741 295 » |
| Terre-Neuve | 10 116 215 » |

Navires construits au Canada en 1886 : 208 bâtiments, jaugeant 37 531 tonnes.

une simple dépendance de la Grande-Bretagne, elle dépasse la plupart des autres nations par l'importance de son tonnage : elle n'a de supérieures à cet égard que les îles Britanniques, l'Allemagne et la Norvège. Il est vrai que la statistique comprend dans cet ensemble[1] les flottilles du Saint-Laurent et des lacs ; le Manitoba possède sa marine, comme les autres provinces de la Puissance. Toutefois la part de beaucoup la plus forte de la flotte commerciale appartient aux « Provinces Maritimes[2] », Nova-Scotia, New-Brunswick, Prince-Edward[3]; la prééminence ne revient à Québec et à Ontario que pour le nombre des bateaux à vapeur, en majorité d'un faible tonnage. Actuellement, la construction des navires à voiles est presque arrêtée, mais chaque année la flotte s'accroît de quelques vapeurs.

Les chemins de la mer et les voies navigables que présentent les fleuves et les lacs dans l'intérieur se continuent par des canaux artificiels. D'abord il a fallu contourner tous les rapides du Saint-Laurent pour ouvrir une voie non interrompue entre la mer et le lac Ontario; de même il a fallu réunir ce bassin à celui de l'Erie par le canal Welland, et l'on travaille au creusement d'un autre canal qui contourne au nord le Sault Sainte-Marie et dispense les bateaux de passer sur le territoire des États-Unis : d'ailleurs, les canaux qui continuent la ligne du Saint-Laurent, le Welland et le Sault Sainte-Marie, sont ouverts, sans différence de péage, aux bateaux des deux nations. On a également fait communiquer la partie navigable de la rivière Richelieu avec le lac Champlain et avec le réseau des canaux américains; enfin l'Ottawa et le lac Ontario ont été réunis par l'enchaînement de lacs que traverse le canal du Rideau. Il serait urgent d'ouvrir une voie directe de l'Ontario à la baie Georgienne au nord de la région péninsulaire du haut Canada, mais cette œuvre, depuis longtemps commencée, n'a pas encore été menée à bonne fin. Les canaux de la Puissance, jadis creusés à $2^{m},75$ seulement, ont maintenant $4^{m},25$ d'épaisseur liquide ou même davantage. Ensemble, les canaux ont une faible longueur, mais le réseau artificiel complète si bien le réseau naturel des fleuves et des lacs, que le mouvement de la navigation avec les États-Unis a pu s'accroître en des proportions énormes. La Puissance du

[1] Flotte commerciale du Canada en 1888 :
7178 voiliers, 1240 vapeurs, jaugeant ensemble 1 150 247 tonnes.

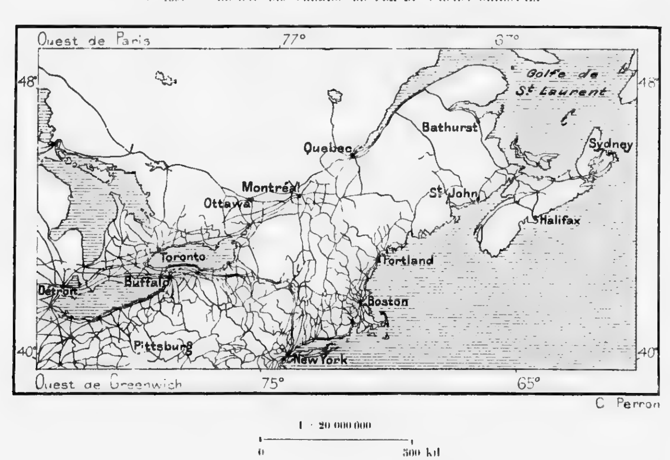
[2] Flotte des trois Provinces Maritimes :
4097 voiliers, 178 vapeurs, jaugeant ensemble 783 035 tonnes.

[3] Flotte commerciale de Québec : 1586 voiliers, 319 vapeurs, jaugeant ensemble 189 064 tonnes.
» d'Ontario : 1275 » 610 » » » 139 548 »

Canada est la contrée où, relativement à la population, le va-et-vient des navires est le plus considérable[1].

Tant de points d'attache pour la navigation ont dû inviter à la construction des chemins de fer. En 1835 le Canada construisit son premier « chemin à lisses », de Lafirairi à Saint-Jean, sur le Richelieu; en 1844 il n'avait encore que 22 kilomètres de voies ferrées, mais dès le milieu du siècle on préparait l'établissement de deux lignes maîtresses : l'Intercolonial, qui rattache les Provinces Maritimes, Nova-Scotia et New-Brunswick, aux cités riveraines du Saint-Laurent, et le Grand Tronc, qui les unit

N° 159. — RÉSEAU DES CHEMINS DE FER DU CANADA ORIENTAL.




1 : 20 000 000

0 500 kil.

aux ports atlantiques des États-Unis. Le chemin de fer du Pacifique, la grande artère médiane de la contrée et celle de toutes les lignes transcontinentales du Nouveau Monde qui présente au commerce du monde la voie la plus directe, n'a été commencé qu'en 1880 ; mais, cinq années après, cette œuvre gigantesque était déjà menée à bonne fin, et maintenant elle se complète par des voies latérales et des embranchements qui finiront par

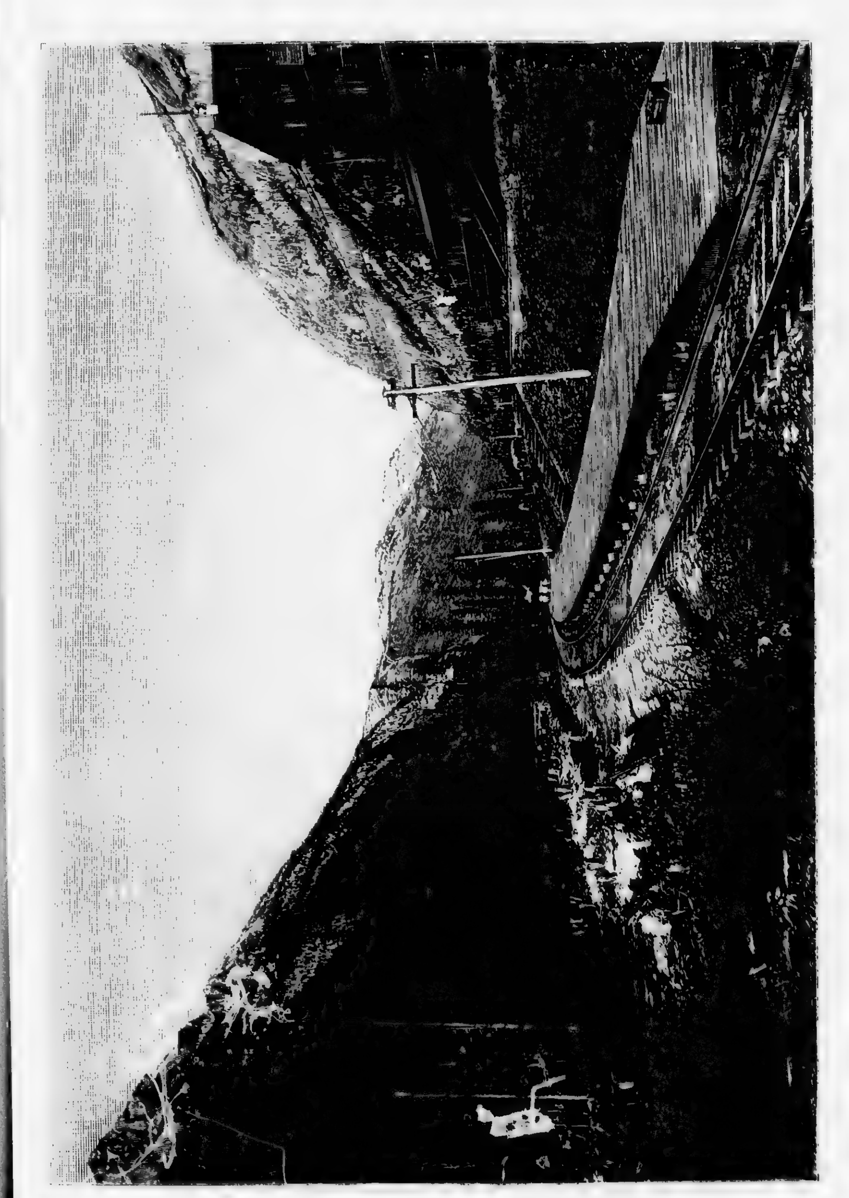
[1] Mouvement de la navigation au Canada pendant l'année fiscale 1887-88 :

Longs-courriers : 30 807 navires, jaugeant 9 197 803 tonnes, et montés par 364 781 hommes.
Caboteurs : 100 116 » » 18 789 279 » » 875 954 »

Navigation avec les États-Unis, dans les eaux intérieures : 33 496 navires, jaugeant 6 019 505 tonnes, montés par 276 130 hommes d'équipage.

Ensemble : 164 419 navires, jaugeant 34 006 587 tonnes, et montés par 1 516 865 hommes.

Part de la navigation à vapeur : 65 687 navires, jaugeant 24 278 487 tonnes, soit 71 pour 100 du tonnage.



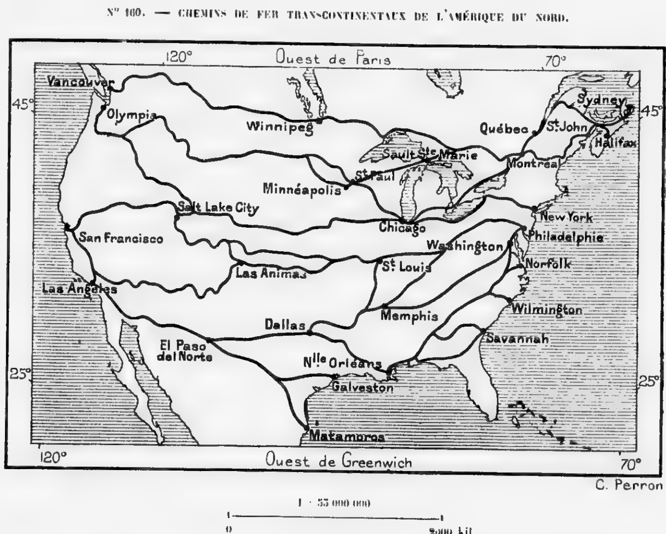
COL DU CHEVAL-QUI-RUE, SUR LE CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE.

Gravure de Barbant, d'après une photographie.

se ramifier jusqu'au Grand Nord, dans l'Alaska et la mer de Hudson[1]. Quoique presque désert, en proportion de son étendue, le Canada occupe pour les chemins de fer le huitième rang parmi les États du monde ; l'accroissement annuel de ses lignes est d'un millier de kilomètres environ. Le gouvernement fédéral ne possède qu'une faible partie de réseau, 1852 kilomètres, représentant un capital d'établissement supérieur à 250 millions.

La compagnie du Pacifique, comblée par les faveurs du budget, terres,

N° 160. — CHEMINS DE FER TRANS-CONTINENTAUX DE L'AMÉRIQUE DU NORD.




1 : 55 000 000

0 — 2000 kil.

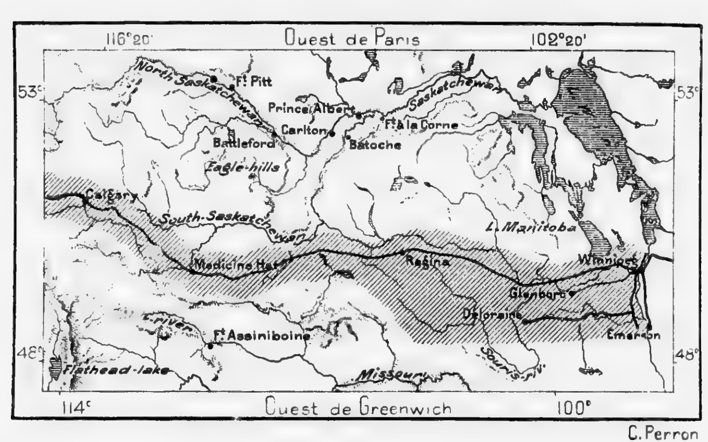
argent, voies déjà construites, est plus riche que l'État lui-même : la grande ligne, de Québec à Vancouver, a déjà 4932 kilomètres de longueur, et maintenant elle est plus que doublée par plusieurs voies, toutes tracées dans les mêmes conditions que la première, c'est-à-dire moyennant concession de terrains bordant les deux côtés du chemin et choisis naturellement parmi les plus fertiles. Une société de capitalistes se trouve ainsi

[1] Chemins de fer de la Puissance du Canada au 30 juin 1888 : 20 440 kilomètres.
Coût d'établissement : 3 780 000 000 francs, soit 185 000 francs par kilomètre.
Voyageurs transportés en 1888 : 11 416 791, soit un peu plus de 2 voyages par habitant.
Transport des marchandises : 17 172 759 tonnes.

| | |
|---|---|
| Recettes. . . . . . . . . . . . | 219 230 000 francs. |
| Dépenses. . . . . . . . . . . . | 159 390 000 » |
| Bénéfices nets . . . . . | 59 840 000 francs. |

propriétaire d'une superficie énorme de terrains, dont elle peut diriger la vente de manière à établir son patronage sur les acheteurs. La possession des meilleurs emplacements dans les villes qu'elle aide à fonder ajoute d'autres privilèges à son monopole des transports : mainte cité n'a plus même d'accès au bord du lac ou du fleuve sur la rive duquel elle a été fondée. C'est un grand danger pour le peuple canadien d'avoir laissé se constituer une si puissante compagnie et de lui avoir fourni des armes

N° 161. — DOMAINE DE LA COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE.




Territoire concédé par lots alternants.

1 : 15 000 000

0 — 500 kil.

dont elle ne manquera pas de se servir au profit de son intérêt privé contre l'intérêt public[1]. La même société est, directement ou indirectement, maîtresse des bateaux à vapeur qui continuent sa ligne, d'un côté vers l'Angleterre, de l'autre vers la Chine et l'Australie.

De même que les lignes de chemins de fer, celles du télégraphe appartiennent pour une part beaucoup plus considérable aux compagnies financières qu'à l'État canadien. Celui-ci a établi le réseau des lignes du golfe du Saint-Laurent entre les stations de pêche, ainsi que le télégraphe du Labrador canadien qui annonce les accidents de mer, si nombreux dans le

[1] Compagnie du chemin de fer du « Pacifique » à la fin de 1888 :

| | |
|---|---|
| Longueur du réseau. . . . . . . . | 10 458 kilomètres. |
| Capital d'établissement. . . . . . . | 986 000 000 francs. |




détroit de Belle-Isle et dans le voisinage des bancs. Le gouvernement a pris aussi à sa charge la construction des lignes sans utilité commerciale qui relient dans les territoires du Nord-Ouest les divers postes de police, les « réserves » indiennes et les comptoirs de la Compagnie de Hudson; il a également immergé un télégraphe électrique entre Vancouver et les côtes de l'Orégon. Quant aux fils tendus de ville en ville dans les régions commerçantes et aux câbles interocéaniques jetés vers la Grande-Bretagne et la France, des compagnies de spéculateurs en ont eu les risques, non sans subventions toutefois, et s'en attribuent les profits. Bientôt le réseau transcanadien se complétera vers l'occident par des lignes vers l'Australie et vers la Chine par les îles Sandwich : le circuit magnétique se fermera ainsi autour de la planète[1].

Le mouvement postal double dans chaque décade[2]: il s'accroît naturellement plus vite que la population ou que le réseau des chemins de fer, parce qu'il répond à deux progrès qui réagissent l'un sur l'autre, le développement du commerce et celui de l'instruction publique. Celle-ci est proportionnellement très remarquable, puisque le cinquième de la population canadienne se compose d'écoliers, dont les deux tiers environ fréquentent régulièrement les classes[3]. A cet égard, la Puissance du Canada l'emporte sur la république voisine, mais elle lui reste inférieure par l'importance de la presse, qui d'ailleurs se rapporte moins à l'état réel de l'instruction qu'à l'âpreté des partis rivaux se disputant le pouvoir[4]. Le premier journal publié dans le territoire de la Puissance parut à Halifax, en 1752; le premier journal imprimé entièrement en français, à Québec, date de 1806.

Quant à la statistique morale, elle échappe au recensement pour la plupart de ses phénomènes. D'une manière générale on peut dire que les délits et les crimes sont proportionnellement beaucoup plus nombreux dans les populations de langue anglaise[5]. L'ivrognerie diminue notablement

[1] Lignes télégraphiques du Canada en 1885 : 52 738 kilomètres.
Nombre des messages en 1885 : 5 245 500.

[2] Mouvement postal pendant l'année fiscale 1887-1888 :

| | | |
|---|---|---|
| Lettres et cartes postales . . . . . . | 103 866 000, | soit 20 par habitant. |
| Journaux et imprimés . . . . . . . | 28 660 000, | » 6 » |
| Ensemble . . . . . . . . . . . | 132 526 000, | soit 26 par habitant. |

[3] Nombre des écoles publiques au Canada, en 1886 : 14 491.
Écoliers et écolières. . . . . . . . . . . . . . 841 030

[4] Nombre des journaux publiés au Canada et à Terre-Neuve en 1886 : 788, parmi lesquels 77 en français.

[5] Condamnations pour crimes et délits, en un an :

| | | |
|---|---|---|
| Province de Québec. . | 25 pour 1000 habitants. | |
| » d'Ontario. . . | 17 » | » |

dans toutes les provinces de la Puissance[1]; sévissant surtout dans le Manitoba, le Nord-Ouest et la Colombie Britannique, elle fait le moins de victimes dans la province de Québec et l'Acadie. Si la consommation du vin et de l'eau-de-vie diminue, celles de la bière augmente notablement. Le paupérisme, que l'on dit ne pas exister au Canada, s'y montre déjà dans les villes industrielles et mainte campagne a ses bandes de « quêteurs ».

## X

### ADMINISTRATION ET GOUVERNEMENT DE LA PUISSANCE.

La commune canadienne est autonome, sauf dans l'île Prince-Edward, où le pouvoir municipal se trouve encore, en vertu de la charte royale, entre les mains des propriétaires. Quoique la confédération canadienne ait une organisation monarchique par son gouvernement central, ses éléments primitifs, *townships* ou districts ruraux, villages de 750 habitants et plus, villes de 2 000 à 15 000 habitants, cités ayant plus de 15 000 individus, comtés ou groupes de municipalités rurales, forment autant de petites républiques : « Le Canada, dit-on plaisamment, est le pays du monde où l'on fait le plus de politique par kilomètre carré. » Les Canadiens sont beaucoup plus libres dans leur administration privée que ne le sont, par exemple, les habitants de la commune française, presque entièrement dépendante du pouvoir central, en dépit de la forme républicaine de l'État. Le conseil de chaque personnalité municipale, élu annuellement par les imposés, vote l'acquisition et l'administration des propriétés communales, la nomination des employés locaux, les allocations aux sociétés agricoles ou manufacturières, la fixation et la perception des amendes; c'est aussi au conseil qu'il incombe d'autoriser ou d'interdire la vente des liqueurs fortes dans les limites de la commune[2].

Chacune des provinces constitue un État distinct disposant de ses propres revenus et édictant ses propres lois dans son parlement, à une seule chambre comme dans l'Ontario, ou bien à double assemblée comme dans la province de Québec. Elle nomme ses employés et magistrats secondaires, dirige en entier l'administration intérieure et la législation locale : cepen-

[1] Consommation du Canada par tête et en litres :

| | 1878. | 1888. |
|---|---|---|
| Eau-de-vie . . . . . . . . . . . | 6,6 | 2,9. |
| Bière. . . . . . . . . . . . . . | 11,9 | 14,8. |
| Vins. . . . . . . . . . . . . . . | 0,9 | 0,4. |

[2] J. B. Bourinot, *Local Government in Canada.*

dant les droits souverains lui manquent pour l'organisation des forces militaires, la défense nationale, la perception des droits de douane et d'accise, la gérance des postes, l'administration de la justice en matières criminelles et de divorce; en outre, les lois que votent les provinces peuvent être cassées par le veto du pouvoir central, comme contraires à la constitution commune de la confédération. Quant aux territoires du Nord-Ouest, non encore constitués en provinces proprement dites, ils ont un gouvernement mixte composé de mandataires élus par le peuple et de fonctionnaires nommés par le ministère canadien. Chaque province reçoit un subside annuel de la confédération.

Sont armés du droit de vote dans les élections gouvernementales tous les « sujets britanniques » par naissance ou par naturalisation âgés de plus de vingt et un ans, à des conditions diverses de cens, d'ailleurs peu élevées : une propriété de 1500 francs dans une ville, de 1000 francs dans un district, ou bien une location d'une centaine de francs suffisent pour assurer le suffrage. Les femmes ne votent point; les Chinois restent aussi privés du droit de suffrage; obligés même d'acquitter une taxe d'entrée de 50 piastres pour résider dans le pays, ils sont, en transit, considérés comme marchandises « plombées » et transportés en wagons fermés d'un bout à l'autre du territoire. Quant aux Indiens non groupés en tribus, on les a assimilés aux blancs. Tout étranger peut, après trois années de résidence, prêter serment d'allégeance devant un juge et se faire délivrer un certificat de naturalisation, qui lui confère tous les droits et privilèges d'un « sujet britannique ».

Le Parlement canadien comprend deux chambres, la « Maison des communes » et le « Sénat ». La première ou chambre basse, qui est censée représenter la volonté populaire, proportionnellement au nombre des habitants, se compose actuellement de 214 membres, dont 65 appartenant à la province de Québec : les membres des autres provinces varient après chaque recensement décennal, suivant l'importance relative de leur population; actuellement la prépondérance de la province d'Ontario[1] met

[1] Représentation nationale et sénateurs du Canada, jusqu'en 1891 :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Ontario. . . . . . . . . | 92 | députés; | 24 | sénateurs. |
| Québec. . . . . . . . . | 65 | » | 24 | » |
| Nova-Scotia . . . . . . . | 21 | » | 10 | » |
| New-Brunswick. . . . . . | 19 | » | 0 | » |
| Prince-Edward-island . . . | 6 | » | 4 | » |
| British Columbia . . . . . | 6 | » | 3 | » |
| anitoba . . . . . . . . | 5 | » | 3 | » |
| Ensemble. . . . | 214 | députés; | 78 | sénateurs. |

presque la moitié des membres de l'Assemblée à sa nomination. Ayant en outre l'avantage de posséder dans ses limites la capitale de la confédération, elle dispose réellement de la majorité numérique par ses délégués présents. Les représentants sont élus pour cinq ans, à moins que l'assemblée ne soit dissoute avant la fin de son mandat. Quant aux 78 membres du Sénat ou de la Chambre haute, ils sont désignés à vie par le gouverneur parmi les censitaires âgés de trente ans et possédant une fortune d'au moins vingt mille francs; enfin, ils sont tenus de résider, officiellement, dans la province pour laquelle ils ont été désignés. Le gouverneur, représentant de la Reine, mais pensionné par le Canada, préside le ministère, composé en entier de membres du Parlement canadien, choisis dans la majorité et responsables devant les Chambres. Il réside à Ottawa, siège du Parlement et capitale de la confédération. Il a été souvent question de soustraire la ville à la juridiction de l'Ontario et d'en faire une cité fédérale, comme le sont, en d'autres États américains, Washington et Buenos-Ayres.

Le Canada n'a guère que le cadre d'une armée permanente. Jadis, lorsqu'il était une simple dépendance coloniale de la Grande-Bretagne, ses places de guerre et ses villes principales étaient occupées par des garnisons britanniques, et des vaisseaux anglais veillaient sur ses rivages. Devenue maîtresse d'elle-même, la Puissance du Canada prend maintenant soin de sa propre défense. Le gouvernement de la métropole n'entretient de force armée, environ 2000 hommes, que dans la citadelle de Halifax; par une petite garnison établie à Esquimalt il prend aussi une certaine part à la surveillance des côtes de la Colombie Britannique, mais cette part n'a pas encore été définitivement réglée. On a prévu par une loi le recrutement de troupes régulières; toutefois il n'a pas encore fallu y recourir, et le nombre des volontaires a toujours dépassé le nombre des hommes requis pour le service. La force nominale de la milice active s'élève à 45 000 hommes pour tout le Canada, mais la force effective des volontaires exercés ne dépasse guère 30 000 individus; ceux des villes font un service annuel de douze jours, tandis que ceux de la campagne sont appelés au camp chaque deuxième année. Les hommes touchent une petite solde pendant le temps d'exercices réguliers et sont armés et équipés aux frais du gouvernement. Celui-ci entretient en outre le « collège royal militaire » de Kingston et huit moindres écoles de soldats, qui servent au recrutement d'un corps spécial destiné à former le noyau d'une armée permanente. Dans les régions du Grand-Ouest, un millier d'hommes constituent un corps de « police montée » qui parcourt les plaines en divers sens,

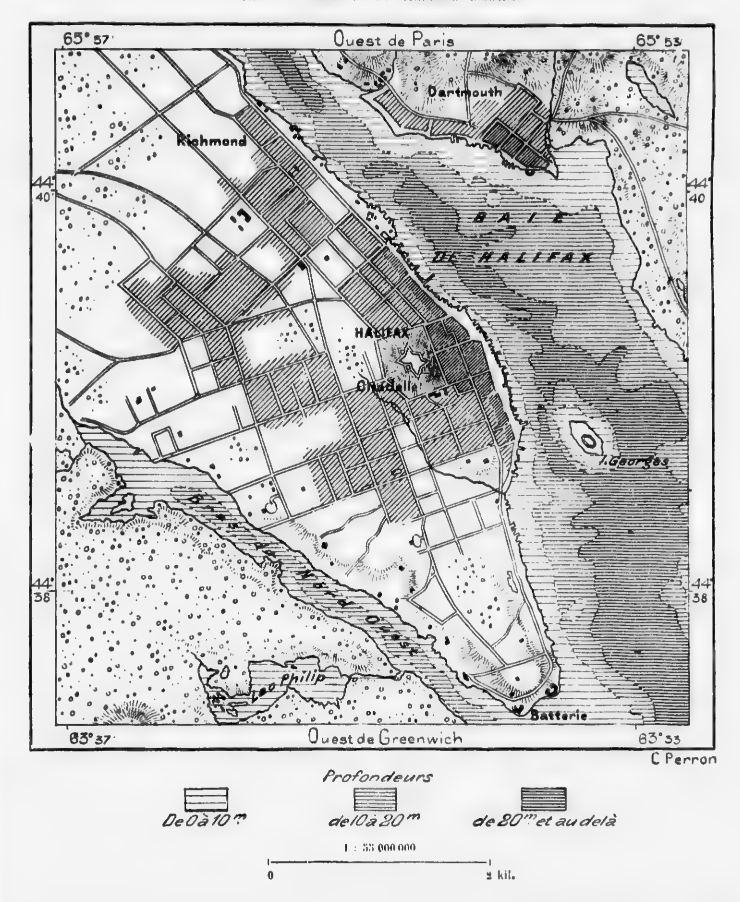



PALAIS DU PARLEMENT. — VUE PRISE DES BORDS DE L'OTTAWA.

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

occupé surtout à surveiller les Indiens et à les maintenir dans leurs campements. C'est le corps le plus actif de la milice canadienne. Les Franco-Canadiens sont proportionnellement beaucoup moins nombreux parmi les

N° 102. — HALIFAX ET LA CITADELLE ANGLAISE.




volontaires que les Anglais : quoi qu'on en dise, les Anglo-Saxons aiment plus que d'autres à « jouer au soldat ».

Quant à la réserve, composée de tous les hommes valides entre 18 et 60 ans, elle comprend environ un million de soldats, divisés en quatre classes, d'après l'âge et les conditions des familles ; mais nulle partie de cette immense force n'a jamais été exercée ni armée : elle n'existe que

virtuellement, au cas où l'indépendance nationale serait en danger. Le plus fort appel de troupes eut lieu en 1870, lorsque les Fenians irlandais menaçaient d'envahir la contrée par la frontière des États-Unis : alors l'armée canadienne se massa, forte de 19 500 hommes et de 20 canons, sur les points vulnérables du territoire; deux autres fois, les volontaires furent aussi appelés à faire campagne contre les métis français du Nord-Ouest. Le budget de la guerre ne pèse que d'un poids minime au Canada[1]. Un ministre de la milice, qui fait partie du gouvernement d'Ottawa, gère les affaires de l'armée, mais le commandant en chef est un major général anglais, « prêté » par la Couronne, quoique payé par la confédération.

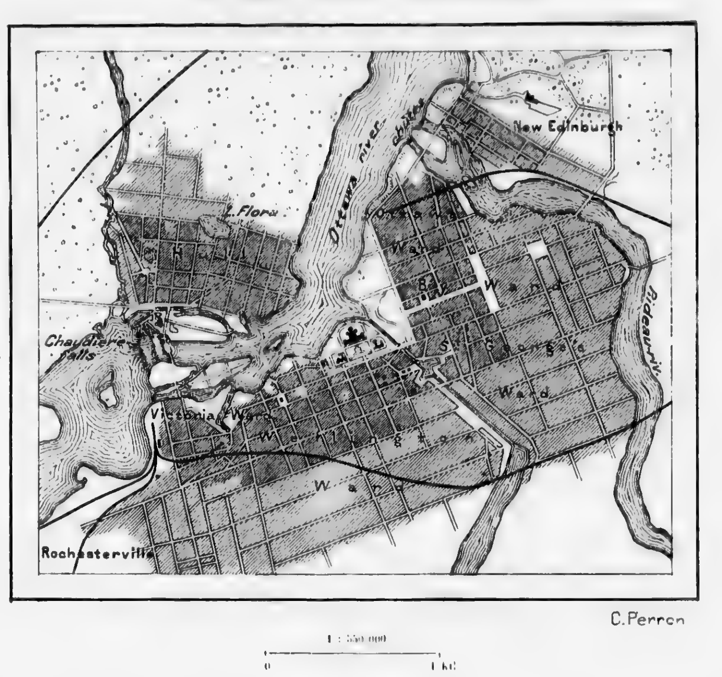
De même, la hiérarchie judiciaire du Canada dépend enc[illegible] gouvernement britannique, le conseil privé du souverain étant le tribunal suprême; pour les affaires civiles, un va-et-vient de plaideurs et d'avocats se fait constamment entre les cours de justice canadiennes et Londres, à grands frais et avec grandes complications de procédures. Cependant, le Canada semble déjà suffisamment pourvu de juges et tribunaux. Les diverses municipalités peuvent, sur requête de cent propriétaires, faire nommer par le lieutenant-gouverneur de la province, en son conseil, une cour de commissaires, siégeant gratuitement et jugeant définitivement en toutes affaires de dettes dont le montant n'excède pas 25 piastres. Les maires des municipalités sont également des magistrats ayant des fonctions analogues à celles des juges de paix, nommés par le lieutenant-gouverneur parmi les censitaires possédant une propriété d'au moins 1200 piastres; ils ont à [illegible]is juridiction civile et criminelle, ils peuvent faire arrêter les person[illegible]cusées de crimes, examiner les témoins en première audition, préparer les causes qui seront jugées par les tribunaux qualifiés. Puis viennent, dans l'ordre hiérarchique, les juges des sessions de la paix, les magistrats de police et les *recorders*, également désignés par le lieutenant-gouverneur. Des cours de circuit, présidées par un des juges de la cour supérieure, siègent dans chaque district judiciaire, circonscription qui comprend un certain nombre de comtés; elles ont une juridiction civile, limitée à des causes de faible importance, tandis que les cours supérieures jugent sans s'arrêter au montant des valeurs contestées, elles se subdivisent au besoin en cours de revision et de banqueroute. La cour du Banc de la Reine, le plus haut tribunal d'appel de chaque province, fonctionne à la fois pour le civil et pour le criminel : elle se compose de six juges, dont un seul préside les assises cri-

[1] Dépenses militaires du Canada en 1888 : 6 620 500 francs.

minelles, où siègent douze jurés, tandis que cinq se réunissent pour juger en appel. Les juges des cours supérieures et du Banc de la Reine sont nommés par le gouvernement fédéral, mais l'organisation des tribunaux, la constitution des cours et la procédure dépendent du gouvernement provincial. Au-dessus de tous ces tribunaux de province siège la Cour suprême



N° 165. — OTTAWA, CAPITALE DE LA PUISSANCE DU CANADA.




d'Ottawa, composée d'un juge en chef et de cinq juges « puînés » nommés par le souverain ; elle exerce une juridiction d'appel pour tout le Canada, dans les procès criminels et civils, mais dans les cas seulement où la somme en litige dépasse 2000 piastres. La Cour suprême fonctionne en même temps comme conseil politique et peut examiner toute question à elle soumise par le gouverneur général en conseil[1]. Enfin, lorsque les sommes débattues excèdent la valeur de 1 250 000 francs, on peut interjeter appel

[1] Nap. Legendre, *Notre constitution et nos institutions;* — Honoré Mercier, *Esquisse générale de la province de Québec.*

auprès du Conseil privé à Londres[1]. Le droit canadien n'est autre que celui de l'Angleterre, c'est-à-dire essentiellement monarchique; cependant, quelques modifications aux lois anglaises ont été faites par le Parlement fédéral. Dans la province de Québec, à population française, le droit criminel a été emprunté à l'Angleterre, mais le droit civil est, presque en entier, l'ancien droit français d'avant la Révolution : droit de tester illimité; les fortunes sont transmises à la discrétion des parents.

D'après la constitution canadienne, la séparation de l'Église et de l'État serait complète dans la confédération. En effet, les divers cultes, le catholique et les protestants, n'ont aucune part directe au budget et n'en profitent que par les allocations accordées, dans certains cas, à leurs écoles. Dans le bas Canada, où les catholiques français, unis aux Irlandais, ont une énorme prépondérance, les protestants exercent librement leur culte; de même, les catholiques sont traités avec une tolérance parfaite par les protestants des autres provinces, où la majorité appartient aux Anglo-Saxons des sectes diverses[2]. La confédération reconnaît à toute communauté religieuse le droit de se constituer en corps distinct pour le culte ou l'enseignement; les jésuites ont non seulement une existence légale, mais on leur a même rendu partiellement ce qui leur avait été confisqué au siècle dernier. L'organisation religieuse de la province de Québec s'est maintenue telle qu'elle était aux temps de la domination française, et les curés des paroisses perçoivent encore la « dîme », ainsi nommée, qui, d'ailleurs, ne s'élève qu'à la vingt-sixième partie de l'impôt : par ce revenu ils se trouvent participer, dans une certaine mesure, au gouvernement de la province. Le surplus des rentes du clergé passe en grande partie aux couvents et aux écoles.

L'instruction primaire, obligatoire dans toutes les provinces canadiennes, n'a pas été réglée d'une manière uniforme; aussi les questions qui s'y rattachent sont-elles débattues avec ardeur entre Canadiens, parce que, dans les provinces à populations différentes, elles touchent aux intérêts de race, de langue et de culte. Dans la province la plus anciennement colonisée, celle de Québec, les écoles, à l'exception de quelques

[2] Population du Canada classée d'après les cultes, en 1881 :

| | | |
|---|---|---|
| Catholiques | | 1 791 982 |
| Méthodistes | 742 981 | 2 456 911 |
| Presbytériens | 676 165 | |
| Episcopaux | 574 818 | |
| Baptistes | 2 [illegible]525 | |
| Autres sectes | 146 422 | |
| Juifs | | 2 393 |
| Païens | | 4 478 |
| Sans religion ou inclassés | | 89 403 |

établissements privés, sont confessionnelles, soit catholiques, soit protestantes. Le catholicisme étant la religion de la grande majorité, plus des six septièmes de la population enfantine reçoivent une éducation dirigée par le clergé catholique. Le conseil qui préside à l'organisation des écoles se compose de tous les évêques catholiques de la province, siégeant de droit, et d'un nombre égal de laïques nommés par le gouvernement. Les écoles secondaires sont aussi en majorité des collèges et des « couvents » catholiques, où l'enseignement relève presque exclusivement des membres du clergé et des sœurs religieuses; enfin, la principale université, la haute école la plus ancienne du Canada, est également catholique, elle a la théologie pour faculté la plus fréquentée. Mais, de leur côté, les protestants ont plein droit pour l'organisation de leurs écoles confessionnelles. Un comité protestant, dont les membres sont choisis par le gouvernement, dirige les écoles et distribue les crédits; en outre, la minorité religieuse de chaque municipalité a le pouvoir, lorsqu'elle n'est pas satisfaite de l'administration scolaire, d'élire des syndics spéciaux pour gérer ses intérêts. Les inspecteurs des écoles catholiques sont catholiques, et protestants ceux des écoles protestantes. En moyenne, les allocations du gouvernement sont un peu plus élevées pour les écoles non catholiques, mais l'égalité de droits est parfaite entre les deux confessions et, peut-on dire aussi, entre les deux langues, car l'enseignement des élèves catholiques d'origine française se donne en français, et en anglais celui des enfants anglais.

Dans la province d'Ontario, où les protestants ont la majorité, mais où les catholiques forment une minorité importante, les populations ont leurs écoles confessionnelles; cependant, la plupart des communes étant dirigées par les protestants, nombre de catholiques « canadiens », tout en ayant le droit strict d'organiser des écoles à eux, où le français serait enseigné en même temps que l'anglais, envoient leurs enfants dans les établissements où l'enseignement se fait en anglais[1]. Il est vrai que dans les comtés orientaux, voisins du confluent du Saint-Laurent et de l'Ottawa, la majorité acquise aux Franco-Canadiens dans certains muni-

[1] Etat de l'instruction publique dans la province de Québec pendant l'année scolaire 1886-1887 :

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Ecoles élémentaires. . | 3 586 | catholiques; | 988 | protestantes. | Ensemble : | 4 584 |
| » supérieures . . | 570 | » | 80 | » | » | 650 |
| Totalité des élèves . . | 221 611 | » | 33 648 | » | » | 255 259 |

Etat de l'instruction publique dans la province d'Ontario :

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Ecoles élémentaires. . . . . . . . . . | 5 395 | (dont 224 catholiques). | Élèves. | 472 458 |
| » supérieures . . . . . . . . . . | 42 | | » | 15 313 |
| Ensemble. . . . . . . | 5 437 | | | 487 771 |

cipes leur permet d'établir des écoles où leur langage a la prépondérance : de là, des conflits politiques, les uns récriminant contre le peu de cas que les instituteurs font de l'idiome dominant dans la province, les autres revendiquant le droit de donner l'enseignement comme il leur convient. L'opinion qui semble prévaloir peu à peu dans l'Ontario est de donner un caractère purement laïque aux écoles et de rendre l'étude de la langue anglaise obligatoire, conformément au précédent fourni par la province de Manitoba, où les écoles protestantes anglaises et les écoles catholiques françaises étaient également en lutte. Dans la Colombie Britannique, dans les Provinces Maritimes, l'éducation est depuis longtemps laïque, et l'enseignement religieux se donne dans les familles et dans les établissements privés. L'usage du système décimal français est légal et facultatif au Canada, mais rarement pratiqué.

Les ressources dont le gouvernement dispose pour toutes ses dépenses, administration, politique, gérance de l'armée, des tribunaux, des écoles, proviennent surtout des taxes douanières, qui s'élèvent en moyenne à 45 pour 100 sur la valeur des marchandises importées. La confédération possède aussi des terres qu'elle met en vente et qui ajoutent une somme minime, quelques centaines de mille francs, au budget annuel[1] : ce sont les compagnies de chemins de fer qui sont les grands intermédiaires de la répartition du sol. De même que presque tous les autres Etats, la Puissance du Canada dépense plus que son avoir, et sa dette, quoique minime en comparaison de celle de la France, représente plus de six années de revenu[2]. Le budget canadien augmente beaucoup plus rapidement que la population : il a presque doublé pendant la deuxième décade. En l'année 1878 il s'élevait à 112 millions de francs. Outre le budget national, chaque province a son budget spécial et sa dette : ainsi la province de Québec doit 48 millions de francs.

L'état politique du Canada s'est modifié diversement depuis que le principe de l'autonomie coloniale a été reconnu par la Grande-Bretagne. On peut dire que la création de la « Puissance » remonte à l'année 1841, époque à laquelle le haut et le bas Canada s'unirent en un seul Etat; mais les autres provinces continuèrent de se tenir à l'écart, sans autre lien

[1] Budget de la Confédération pendant l'année fiscale 1888-1889 :

| | |
|---|---|
| Recettes. . . . . . . . . . . . | 198 514 850 francs. |
| Dépenses. . . . . . . . . . . . | 190 906 580 » |
| Surplus. . . . . . . . . | 7 608 270 francs. |

Revenu des douanes pendant l'année fiscale 1887-1888 : 114 970 660 francs.

[2] Dette du Canada le 31 juillet 1889 : 1 253 000 000 francs.

politique avec les deux provinces du Saint-Laurent que celui de leur dépendance commune relativement à l'Angleterre. Le mouvement de concentration ne reprit qu'en 1867, et les diverses colonies employèrent quatre années de pourparlers et d'arrangements diplomatiques à se constituer en « Puissance ». D'abord les deux Canada proprement dits, la Nova-Scotia comprenant Cap-Breton et le New-Brunswick, s'unirent en fédération; en 1869 la Compagnie de Hudson vendit ses droits sur le territoire du Nord-Ouest; en 1871 la Colombie des bords du Pacifique entra dans la « Bretagne Majeure » du Canada; enfin, en 1873, la petite île Prince-Edward, la plus humble des colonies, se rattacha à ses puissantes voisines. Terre-Neuve est restée seule en dehors de la Confédération, quoique les négociations à cet effet n'aient jamais été complètement interrompues, et que l'alliance économique devienne de plus en plus intime. La Puissance attend prudemment que les questions épineuses relatives aux pêcheries soient définitivement réglées.

L'immense privilège d'une complète autonomie dans toutes les affaires particulières à chaque province explique la tranquillité politique de la confédération et la bonne entente qui existe d'ordinaire entre les divers éléments de la population. Sans doute, la confédération a aussi ses causes de dissensions et de troubles : elle n'a point encore assimilé les indigènes dans la Colombie Britannique, et, dans les territoires du Nord-Ouest, les deux insurrections successives des Bois-Brûlés dans le Manitoba et le Saskatchewan ont prouvé combien peu les intérêts des colons et des métis sont équilibrés[1]; les débats passionnés au sujet des écoles et des langues lancent les partis et les provinces en d'ardentes luttes; le manque de terres

[1] Provinces et territoires de la Puissance du Canada :

| | | Superficie en kilom. | Population (avec Indiens) en 1881 |
|---|---|---|---|
| Provinces | Ontario | 254 550 | 1 958 555 |
| | Québec | 471 720 | 1 566 542 |
| | New-Brunswick | 70 762 | 521 255 |
| | Nova-Scotia | 56 280 | 441 975 |
| | Prince Edward-island | 5 628 | 109 171 |
| | Manitoba | 125 200 | 65 954 |
| | British Columbia | 922 000 | 75 112 |
| Territoires | Assiniboia | 257 500 | 100 000 |
| | Saskatchewan | 285 000 | |
| | Alberta | 250 000 | |
| | Athabaska | 305 000 | |
| | Keewatin | 887 500 | |
| | Grand-Nord | 5 152 650 | |
| | Terre-Neuve | 105 000 | 146 556 |
| Agglomération nord-américaine | | 8 826 570 | 4 565 074 |

fertiles et d'un accès commode commence dans quelques districts à rendre l'émigration nécessaire et à la changer en exode; enfin, phénomène plus grave encore, le monopole de trafic qui se constitue au profit des compagnies de chemins de fer et des syndicats de spéculateurs menace d'asservir les citoyens et d'étouffer l'esprit d'initiative.

Si graves qu'ils soient, les problèmes politiques et sociaux que le Canada doit résoudre ne s'y présentent pas d'une manière aussi urgente que dans la république voisine. Le formidable antagonisme des races qui a si fortement contribué à la guerre de sécession et qui, toujours gros de terribles menaces, existe encore dans les Etats du Sud, n'intéresse point directement le Canada, qui, dès la fin du siècle dernier, avait aboli l'esclavage des noirs; d'autres conflits ethniques et économiques, provenant du prodigieux mouvement d'immigration qui se porte vers les Etats-Unis, auront leur grand champ de bataille dans les Alleghanys et les vallées du Mississippi : les provinces canadiennes n'en recevront que le contre-coup. Enfin, l'accaparement du sol, des mines, des industries, qui menace de changer en mensonge et en ironie les libertés américaines si vantées, se poursuit d'une manière bien plus rapide aux Etats-Unis que dans les provinces confédérées du Nord. Il est donc naturel que la plupart des Canadiens résistent énergiquement à l'attraction de la puissante république limitrophe, vers laquelle la solidarité de si nombreux intérêts et la position géographique même sembleraient devoir les entraîner. Lors de la guerre de l'indépendance américaine, des bandes de rebelles canadiens, sollicités par Lafayette, allèrent se joindre aux insurgés de la Nouvelle-Angleterre, mais ils ne furent pas soutenus par l'opinion publique de leurs compatriotes et les curés refusèrent à leur corps la sépulture en terre consacrée[1]. Depuis cette époque, des partis américains se sont constitués au Canada lors de toutes les grandes crises politiques, mais leur influence a toujours diminué. De même, nombre d'Américains, redoutant que l'annexion des provinces canadiennes ne dérange à leur détriment l'équilibre des partis, sont également opposés à l'union avec les populations boréales du continent. Cependant l'opinion générale, aux Etats-Unis, est que le Canada finira par s'agréger à la grande république anglo-saxonne, et souvent des orateurs parlent au Congrès de la « destinée manifeste » qui groupera en une seule nation tous les habitants de l'Amérique du Nord. Pour réagir contre cette force d'attraction, des hommes d'Etat anglais proposent la constitution d'une « Bretagne impériale, qui comprendrait en une confédération d'égaux toutes les ancien-

[1] Philippe Aubert de Gaspé, *Les Anciens Canadiens.*

nes colonies anglaises, la Puissance Canadienne, l'Australie, l'Afrique méridionale, peut-être même l'Inde; mais cette ligue politique et douanière, gérée par une Chambre dirigeant à Londres, devrait nécessairement sacrifier les intérêts des États moins puissants. Le Canada notamment aurait à en souffrir, et par cela même se trouverait attiré davantage vers la puissante république. Les Canadiens se demandent déjà pourquoi, n'étant pas directement représentés à l'étranger par leurs propres ministres, ils dépendent de la Grande-Bretagne pour la gérance de leurs intérêts. Ils se plaindront d'autant plus désormais que par des institutions pseudo-monarchiques leur pays se trouve isolé dans le Nouveau Monde.

Quoi qu'il en soit, nul parti, nul groupe politique ne met de hâte à presser les événements : on se confie au destin pour accomplir cette union, considérée comme inévitable : il n'y a, de part ni d'autre, d'armée permanente chargée d'assurer la paix en préparant la guerre. On se dit seulement qu'en cas de conflit la république Américaine aura cette « dernière raison » que donne la force : sa volonté s'accomplira, comme elle s'est accomplie lors de la délimitation des frontières du Maine, des bords du lac Champlain et de la Colombie Britannique. Les plus zélés parmi les annexionnistes américains se borneraient à préparer les voies par une alliance douanière, qui se transformerait peu à peu en assimilation politique, et nombreux sont les Canadiens qui se laisseraient volontiers séduire par les avantages commerciaux de cette union. Du reste, la différence de race et de langue est nulle entre Canadiens « anglo-saxons » et Américains, et celle des mœurs et des institutions n'a pas d'importance : pour eux, l'annexion n'entraînerait que des changements sans gravité. L'annexion serait un événement plus sérieux pour les Canadiens français, mais ils ont déjà résisté à tant d'assauts, grandi malgré tant de forces contraires, sauvegardé leur nationalité à travers tant de difficultés et de dangers, qu'ils envisagent l'avenir sans crainte : quel que soit le futur groupement politique des nations américaines, ils y entreront en peuple libre.

FIN DU QUINZIÈME VOLUME

Je ne puis terminer ce volume sur le Nouveau Monde sans accomplir un agréable devoir, celui de remercier tous ceux qui ont bien voulu m'aider de leurs conseils et de leur appui; tout d'abord M. Marcou. J'ai eu la bonne chance de recevoir, dans le pays même, les précieux renseignements de MM. François Mercier, Benjamin Sutte, Alfred Garneau, Stuart Thayne, Labelle, Taché, Pamphile Lemay, Legendre, Ernest Tremblay, et ceux d'Auguste Bodart qui m'a piloté dans plusieurs excursions, notamment au lac Saint-Jean et à la cataracte de Chaounigan.

Comme les années précédentes, j'ai toujours eu des amis fidèles, travaillant à mes côtés : MM. Charles Schiffer, Perron, Senso et Mme Kontchewsky.

# INDEX ALPHABÉTIQUE[1]

## A



[1] Les numéros précédés d'un astérisque indiquent la page où se trouve la description la plus complète des lieux, des populations ou des sujets désignés.

## D

## L



## M

## N



## O

## T

## U



## V



## W



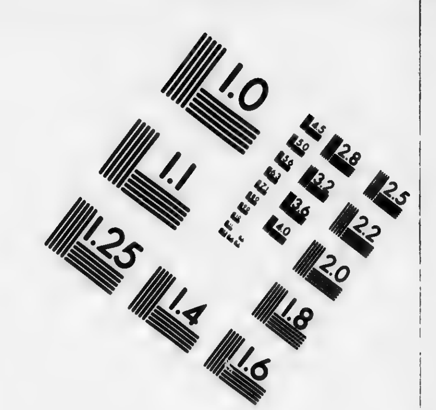
## Y



## Z

# TABLE DES CARTES

# TABLE DES GRAVURES

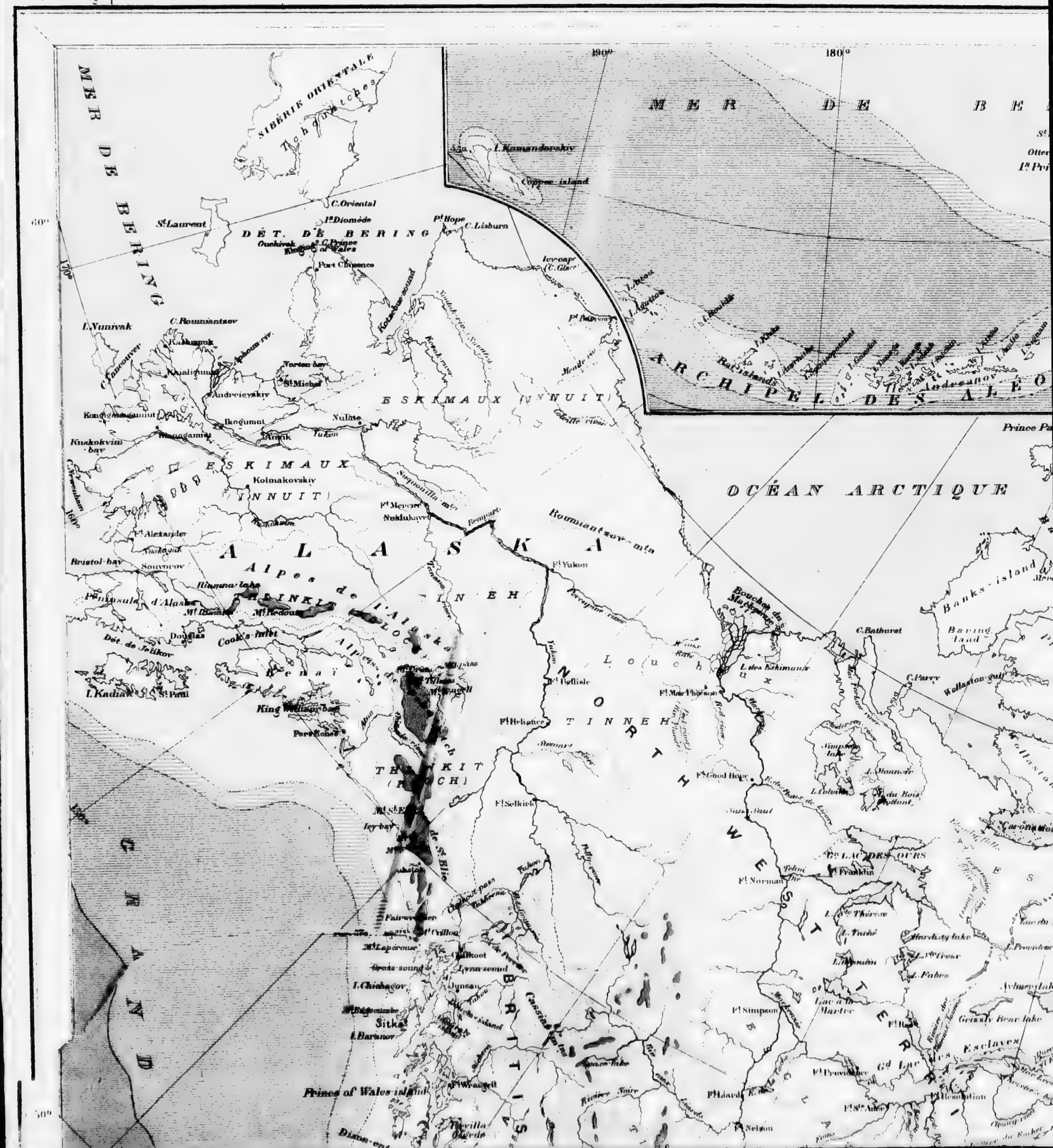


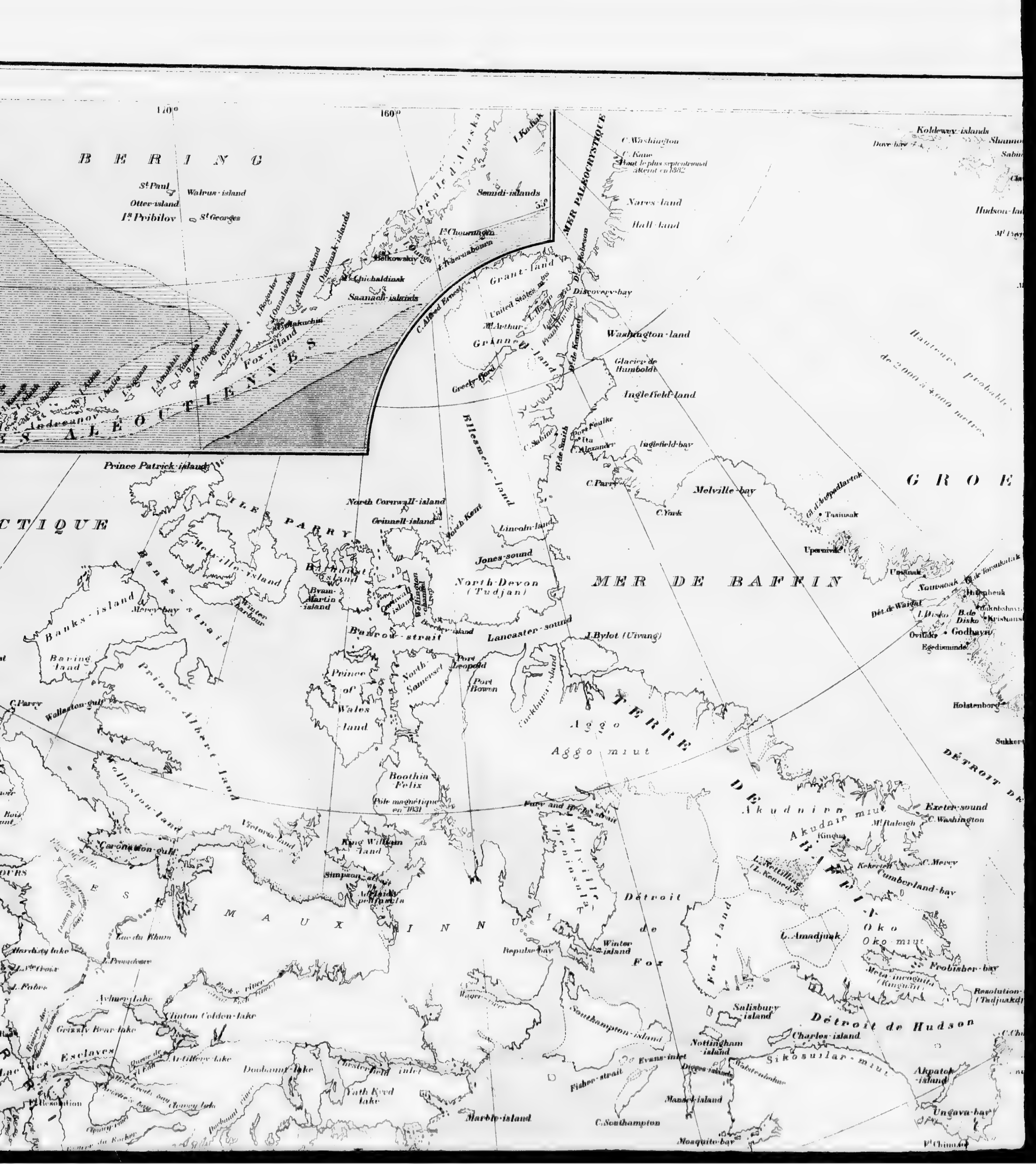
# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


4.5
2.8
5.0
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8


MER DE BERING
SIBÉRIE ORIENTALE
Tchouktches
C. Oriental
Iᵗ Diomède
DÉT. DE BERING
Sᵗ Laurent
Pᵗ Hope
C. Lisburn
Port Clarence
Kotzebue-sound
I. Nunivak
C. Roumiantsov
C. Vancouver
Norton-bay
Sᵗ Michel
Andreievskiy
Ikogumut
Nulato
Yukon
Kuskokvim bay
ESKIMAUX
Kolmakovskiy
INNUIT
Fᵗ Alexander
Bristol-bay
Souvorov
ALASKA
Alpes de l'Alaska
Iliamna lake
Cook's inlet
Douglas
Dét. de Jelikov
I. Kadiak
Sᵗ Paul
Kenaï
King William-bay
Port Etches
Icy-bay
Fairweather
Mᵗ Lapérouse
Cross-sound
Chilkoot
Lynn-sound
Chilkoot-pass
I. Chichagov
Juneau
Sitka
I. Baranov
Prince of Wales island
Fᵗ Wrangell
Dixon-entr.
Fᵗ Yukon
Rampart
Roumiantzov-mts
NORTH WEST TERRITORIES
TINNEH
Louchoux
Fᵗ Belliste
Fᵗ Reliance
Fᵗ Selkirk
Fᵗ Good Hope
Fᵗ Mac Pherson
Fᵗ Norman
Fᵗ Franklin
Gᵈ LAC DES OURS
Fᵗ Simpson
Lac à la Martre
Fᵗ Liard
Fᵗ Nelson
Fᵗ Providence
Gᵈ Lac des Esclaves
Grizzly Bear lake
Hardisty lake
Fᵗ Resolution
Boucher du Mackenzie
L. des Eskimaux
C. Bathurst
C. Parry
Wollaston-gulf
Banks-island
Baring land
OCÉAN ARCTIQUE
Prince Pa
MER DE BE
I. Komandorskiy
Copper-island
ARCHIPEL DES ALÉO
Rat-islands
Andreanov
Icy-cape (C. Glacé)
Pᵗ Barrow
190°
180°
60°
170°
160°
150°
50°

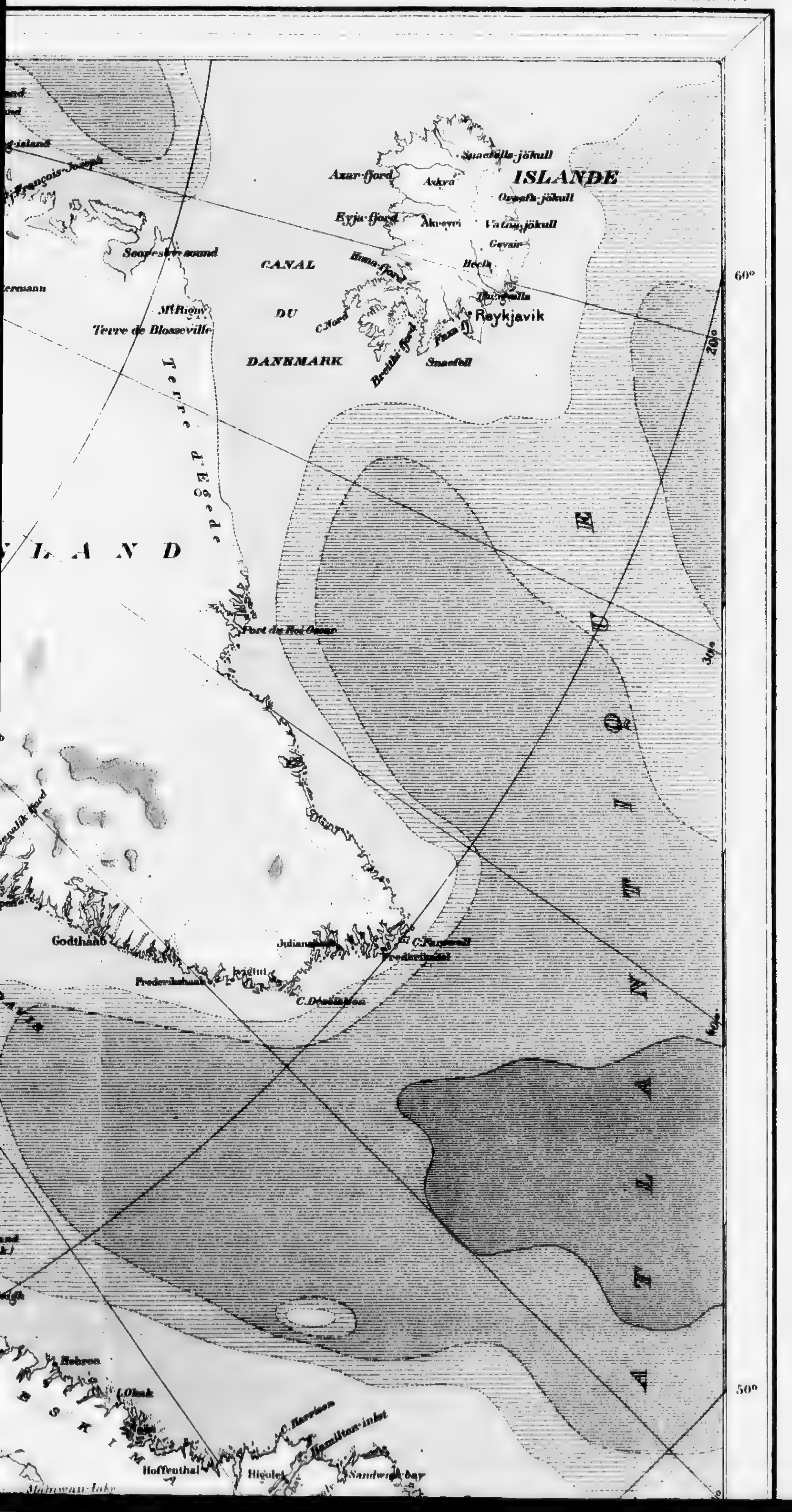


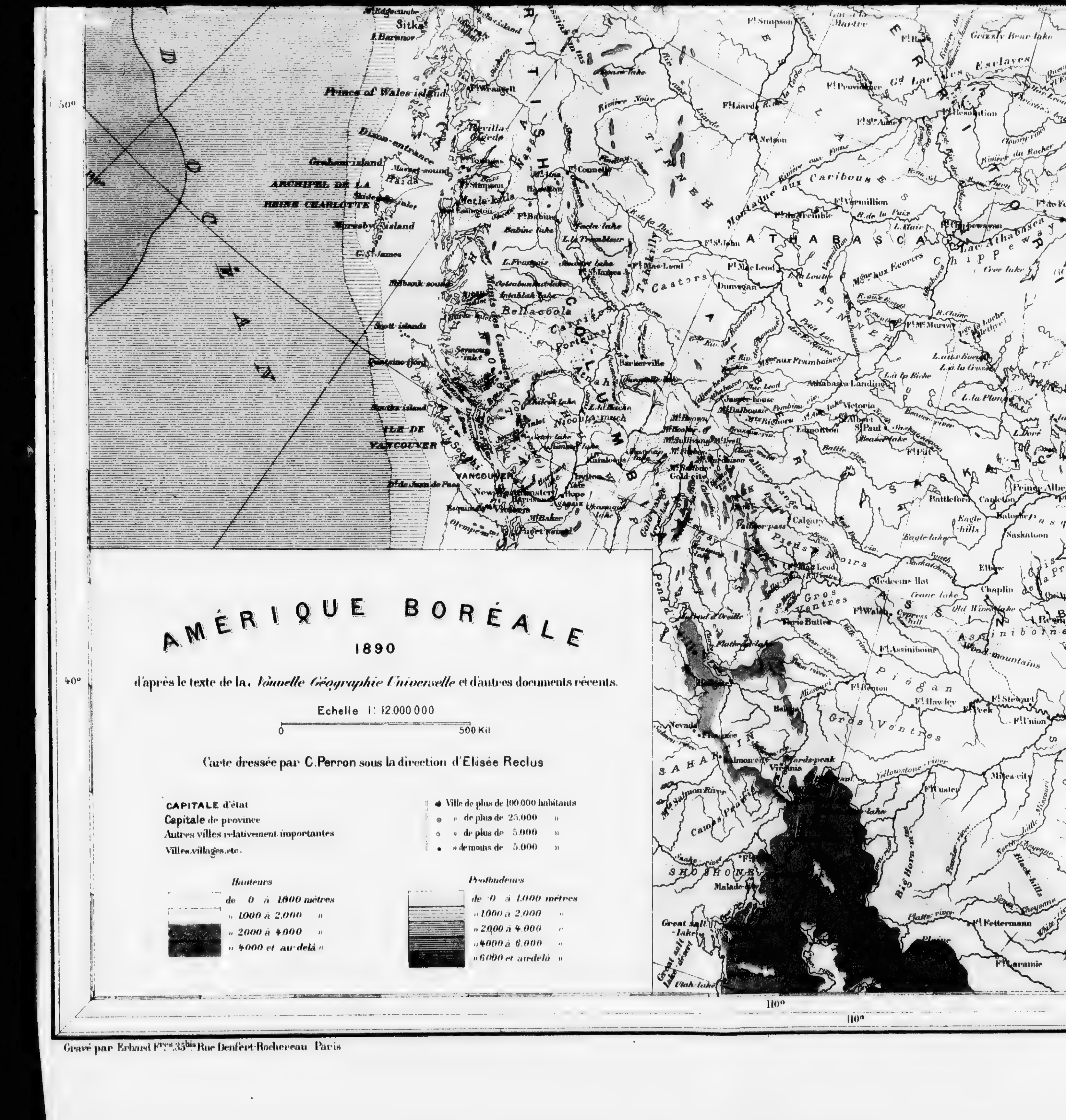
B E R I N G
St Paul
Walrus-island
Otter-island
Is Pribilov
St Georges
Semidi-islands
I. Kadiak
C. Washington
C. Kane
Nares-land
Hall-land
MER PALEOCRYSTIQUE
Grant-land
Discovery-bay
Washington-land
Glacier de Humboldt
Inglefield-land
Ellesmere-land
Inglefield-bay
C. Parry
Melville-bay
C. York
Upernivik
G R O E
Prince Patrick-island
ILES PARRY
North Cornwall-island
Grinnell-island
North Kent
Lincoln-land
Jones-sound
North-Devon (Tudjan)
MER DE BAFFIN
Banks-island
Mercy-bay
Baring-land
Barrow-strait
Lancaster-sound
J. Bylot (Uivang)
Prince of Wales land
North Somerset
Port Leopold
Port Bowen
Cockburn-island
TERRE DE BAFFIN
Aggo
Aggo-miut
Boothia Felix
Pole magnétique en 1831
Godhavn
Holstenborg
DÉTROIT D
Exeter-sound
C. Washington
Akudnirn
Akudnir miut
Cumberland-bay
Oko
Oko-miut
Frobisher-bay
L. Amadjuak
Fox-land
Détroit de Fox
Winter island
Repulse-bay
Southampton-island
Salisbury island
Nottingham island
Charles-island
Détroit de Hudson
Sikosuilar-miut
Akpatok island
Ungava-bay
Mansel-island
C. Southampton
Mosquito-bay
Marble-island
Fisher-strait
Evans-inlet
Chesterfield inlet
Doobaunt-lake
Yath Kyed lake
Artillery-lake
Aylmer-lake
Clinton Colden-lake
Grizzly Bear-lake
Esclaves
Hardisty lake
Lac du Rhum
Coronation-gulf
King William land
Simpson-strait
Victoria-land
Wollaston-land
Wollaston-gulf
C. Parry
Prince Albert-land
Banks-strait
Melville-island
Winter harbour
Byam-Martin island
Bathurst island
Cornwall island
Wellington channel
E S K I M A U X   I N N U I T
Fury and Hecla strait
Melville Peninsula
CTIQUE

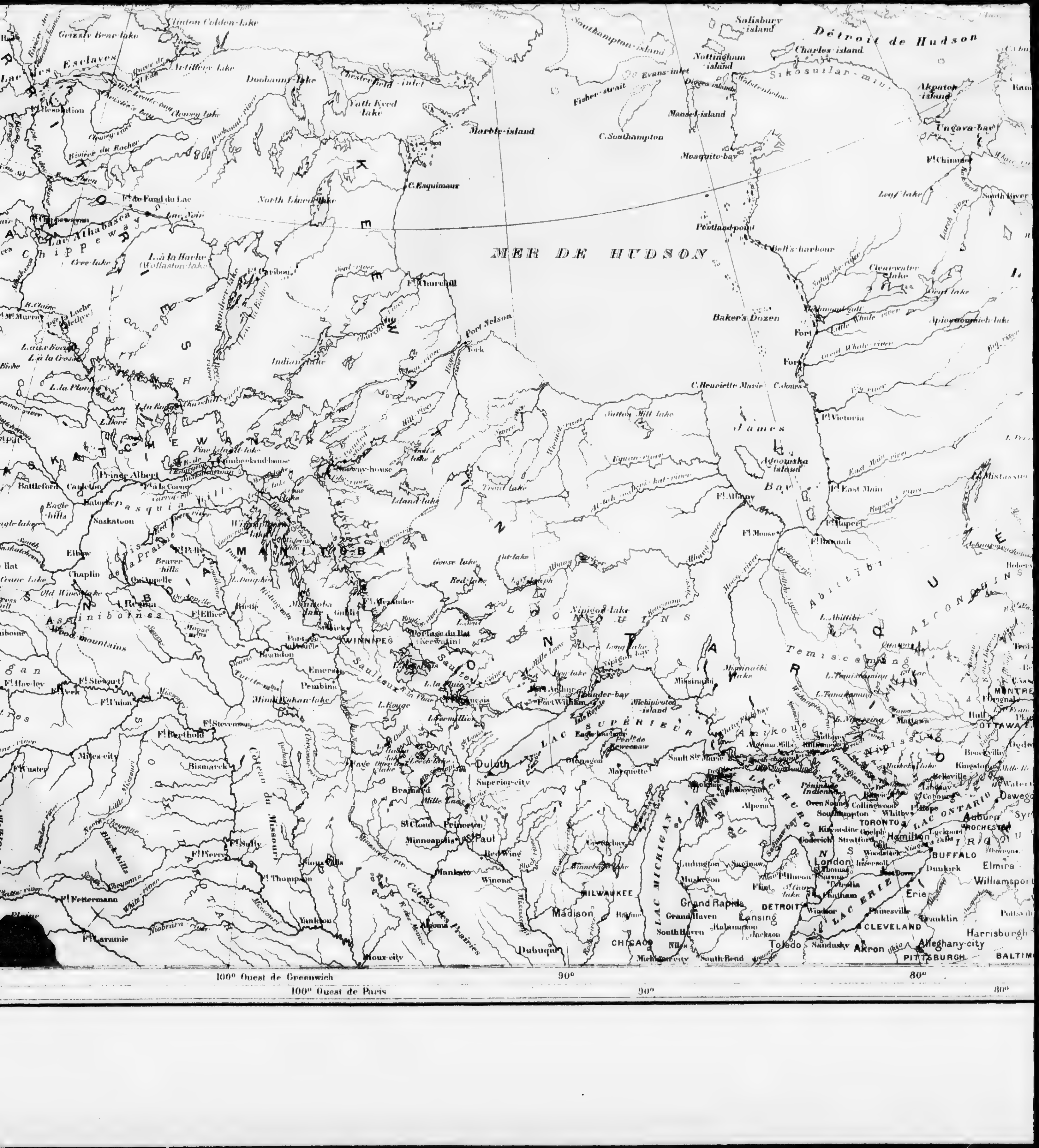


GROENLAND
MER DE BAFFIN
TERRE DE BAFFIN
Hauteurs probables de 2.000 à 4.000 mètres
DÉTROIT DE DAVIS
Détroit de Hudson
Détroit de Fox
MER PALÆOCRYSTIQUE
Koldewey-islands
Shannon-island
Sabine-island
Dove-bay
Clavering-island
Hudson-land
Mt Petermann
Terre de Blosseville
C. Washington
C. Kane
Point le plus septentrional atteint en 1882
Nares-land
Hall-land
Grant-land
Grinnell-land
Discovery-bay
Washington-land
Glacier de Humboldt
Inglefield-land
Inglefield-bay
Port Foulke
C. Sabine
C. Alexander
C. Parry
C. York
Melville-bay
Ellesmere-land
Lincoln-land
Jones-sound
North-Devon (Tudjan)
Lancaster-sound
I. Bylot (Uivang)
Port Leopold
Port Bowen
Cockburn-island
Aggo
Aggo-miut
Akudnirn miut
Upernivik
Noursoak
Dét. de Waigat
I. Disko
B. de Disko
Godhavn
Egedesminde
Holstenborg
Sukkertoppen
Godthaab
Exeter-sound
C. Washington
Mt Raleigh
Kingua
C. Mercy
Kekerten
Cumberland-bay
L. Nettilling (L. Kennedy)
L. Amadjuak
Oko
Oko-miut
Frobisher-bay
Meta-incognita (Kinguait)
Resolution-island (Tadjuakdjuak)
Melville-Peninsula
Winter-island
Repulse-bay
Fox-land
Southampton-island
Salisbury-island
Charles-island
Nottingham-island
Sikosuilar-miut
Evans-inlet
Fisher-strait
Mansel-island
C. Southampton
Marble-island
Mosquito-bay
C. Chudleigh
Akpatok-island
Ungava-bay
Ft Chimo
Hebron
Okak
Rama
Hoffenthal
Semidi-islands
I. Kodiak
Greely-fiord
Lady Franklin-bay
Mt Arthur
United States mts
North-Kent
Winter-island

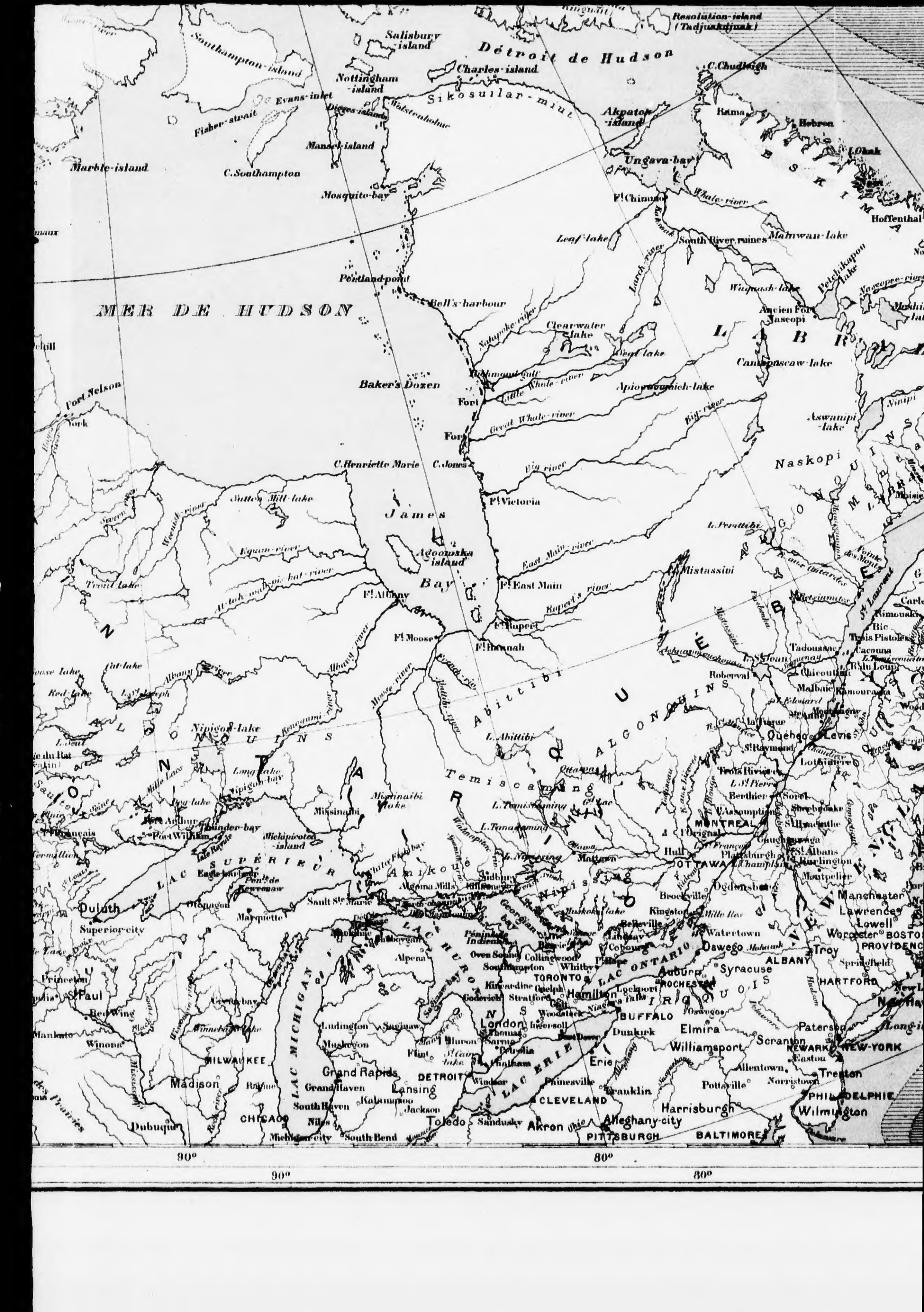
Hachette et Cie



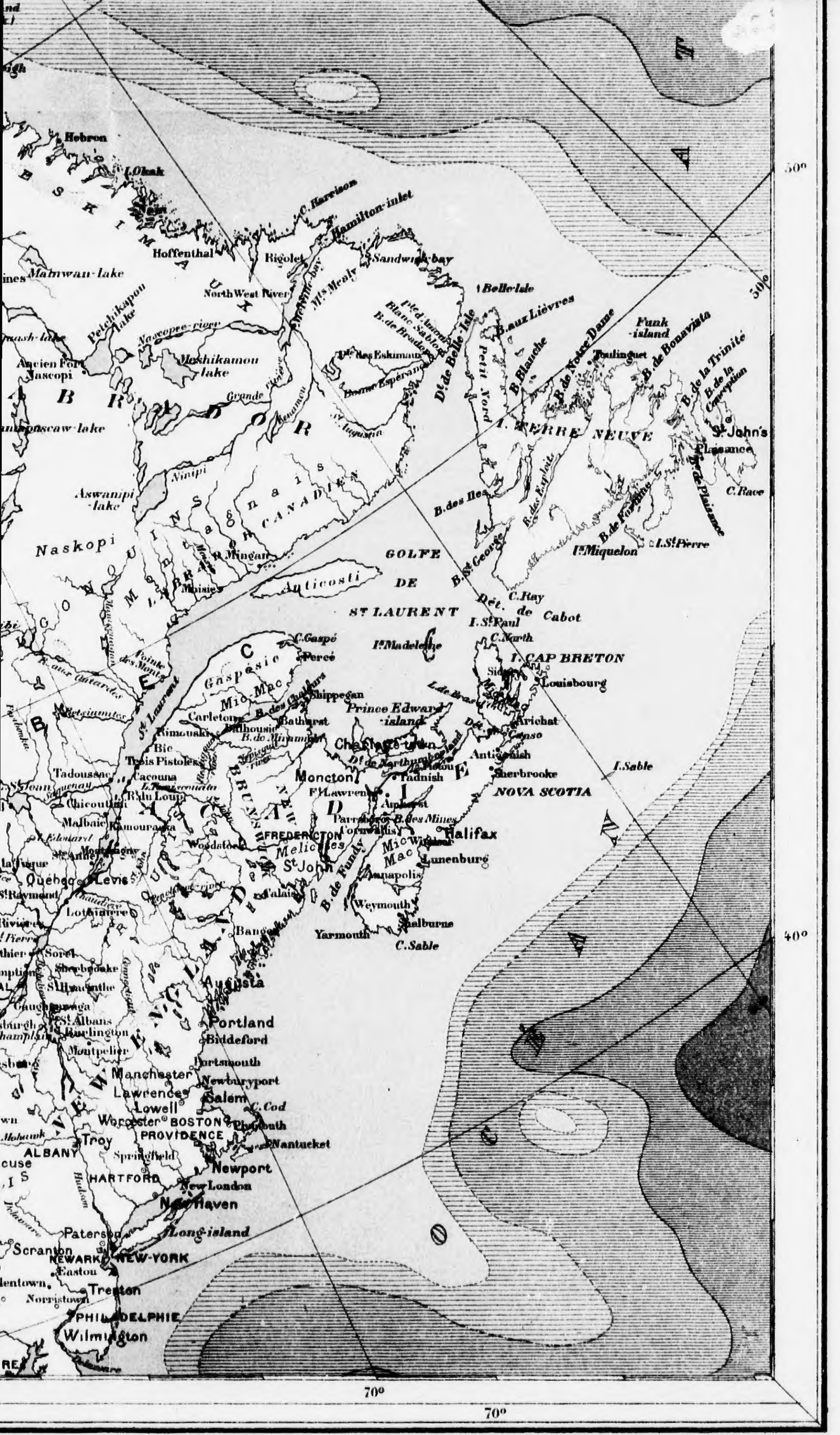

AMÉRIQUE BORÉALE
1890
d'après le texte de la Nouvelle Géographie Universelle et d'autres documents récents.
Echelle 1: 12.000 000
0
500 Kil
Carte dressée par C. Perron sous la direction d'Elisée Reclus
CAPITALE d'état
Capitale de province
Autres villes relativement importantes
Villes, villages, etc.
Ville de plus de 100.000 habitants
» de plus de 25.000 »
» de plus de 5.000 »
» de moins de 5.000 »
Hauteurs
de 0 à 1.000 mètres
» 1.000 à 2.000 »
» 2000 à 4.000 »
» 4000 et au-delà »
Profondeurs
de 0 à 1.000 mètres
» 1.000 à 2.000 »
» 2.000 à 4.000 »
» 4000 à 6.000 »
» 6000 et au-delà »
50°
40°
110°
Sitka
Prince of Wales island
Dixon-entrance
Graham island
ARCHIPEL DE LA REINE CHARLOTTE
Moresby island
ILE DE VANCOUVER
VANCOUVER
Victoria
New Westminster
ATHABASCA
Caribous
Castors
Chippeway
Lac Athabasca
Esclaves
Grizzly Bear lake
Bellacoola
Cariboo
Barkerville
Athabasca Landing
Edmonton
Battleford
Prince Albert
Saskatoon
Calgary
Pieds Noirs
Gros Ventres
Assiniboine
Piégan
Helena
Virginia
Miles city
Fᵗ Custer
Fᵗ Fetterman
Fᵗ Laramie
Great salt lake
Utah lake
Shoshone
Big Horn mᵗˢ
Black hills
Gravé par Erhard Fʳᵉˢ 35bis Rue Denfert-Rochereau Paris



MER DE HUDSON
Détroit de Hudson
Salisbury island
Charles-island
Nottingham island
Southampton-island
Evans-inlet
Fisher-strait
Digges islands
Mansel-island
C.Southampton
Mosquito-bay
Marble-island
Chesterfield inlet
Yath Kyed lake
Doobaunt-lake
Clinton Colden-lake
Grizzly Bear-lake
Artillery lake
Clowey lake
Akpatok island
Ungava-bay
Leaf lake
C.Esquimaux
North Lined lake
Fort de Fond du Lac
Lac Athabasca
Fort Chipewyan
Chippewayan
L. à la Hache (Wollaston-lake)
Cree-lake
Reindeer-lake
Fort Caribou
Fort Churchill
Port Nelson
York
Indian lake
Portland-point
Bell's-harbour
Clearwater lake
Little Whale river
Great Whale river
Baker's Dozen
C.Henriette Marie
C.Jones
Fort Victoria
Sutton Mill lake
James Bay
Agoomska island
Fort Albany
Fort East Main
Fort Rupert
Fort Moose
Fort Hannah
Abittibi
Mistassini
Pine Island-lake
Cumberland-house
Prince Albert
Battleford
Carleton
Saskatoon
Eagle hills
Norway-house
Island lake
Trout lake
Goose lake
Red-lake
Oat-lake
Nipigon lake
Long lake
Nipigon bay
Thunder-bay
Port Arthur
Port William
Isle Royale
Michipicoten island
Missinaibi
L.Abittibi
Temiscaming
L.Temiscaming
Mattawa
Nipissing
Sudbury
Algoma Mills
Sault Ste Marie
LAC SUPÉRIEUR
Marquette
Ontonagon
Duluth
Superior-city
Brainerd
Mille Lacs
St Cloud
Princeton
Minneapolis
St Paul
Red Wing
Winona
Mankato
Madison
MILWAUKEE
CHICAGO
Dubuque
LAC MICHIGAN
LAC HURON
Georgian bay
Alpena
Ludington
Muskegon
Grand Rapids
Grand Haven
South Haven
Kalamazoo
Jackson
Lansing
Saginaw
Flint
Niles
Michigan city
South Bend
Toledo
Sandusky
DETROIT
Windsor
Chatham
London
Sarnia
Goderich
Stratford
Guelph
Kincardine
Southampton
Owen Sound
Collingwood
Péninsule Indienne
TORONTO
Whitby
Hamilton
Port Hope
Cobourg
Lindsay
Belleville
Kingston
Brockville
OTTAWA
Hull
MONTREAL
Orignal
LAC ONTARIO
Oswego
Syracuse
Auburn
ROCHESTER
Lockport
BUFFALO
Dunkirk
Erie
Elmira
Williamsport
LAC ERIE
CLEVELAND
Painesville
Franklin
Akron
Alleghany-city
PITTSBURGH
Harrisburgh
BALTIMORE
Portage du Rat (Keewatin)
WINNIPEG
Portage la Prairie
Emerson
Pembina
Brandon
L.Manitoba
L.Dauphin
Fort Pelly
Fort Ellice
Fort Alexander
Selkirk
Gimli
Regina
Qu'Appelle
Chaplin
Old Wives lake
Wood mountains
Moose Jaw
Fort Stewart
Fort Union
Fort Stevenson
Fort Berthold
Bismarck
Miles-city
Fort Custer
Coteau du Missouri
Fort Sully
Fort Pierre
Fort Thompson
Black hills
Fort Fetterman
Fort Laramie
Niobrara river
Yankton
Sioux-city
Sioux Falls
Algona
Coteau des Prairies
Leech-lake
L.Rouge
Lac la Pluie
MANITOBA
KEEWATIN
ONTARIO
QUÉBEC
ASSINIBOIA
SASKATCHEWAN
ATHABASCA
DAKOTAH
Assiniboines
Sauteux
Pasquia hills
Cypress hills
100° Ouest de Greenwich
100° Ouest de Paris
90°
90°
80°
80°



Resolution-island
(Tadjuskdjuak)
Salisbury-island
Détroit de Hudson
Southampton-island
Charles-island
C.Chudleigh
Nottingham-island
Evans-inlet
Sikosuilar-miut
Fisher-strait
Digges-islands
Akpatok-island
Rama
Hebron
Mansel-island
Marble-island
C.Southampton
Ungava-bay
Mosquito-bay
Ft Chimo
Whale-river
Hoffenthal
Leaf-lake
South River ruines
Mainwan-lake
Portland-point
Larch-river
Waquash-lake
Bell's-harbour
MER DE HUDSON
Ancien Fort Nascopi
Clearwater-lake
Seal-lake
Richmond-gulf
Baker's Dozen
Little Whale-river
Apiowaouch-lake
Fort Nelson
York
Fort
Great Whale-river
Big-river
Aswanipi-lake
Fort
C.Henriette Marie
C.Jones
Big river
Naskopi
Sutton Mill-lake
Ft Victoria
James
Agoomska island
Equan-river
East Main-river
Mistassini
Trout-lake
Bay
Ft East Main
Ft Albany
Rupert's river
Ft Rupert
Ft Moose
Ft Hannah
Tadousac
Bic
Trois Pistoles
Cacouna
Cat-lake
Albany-river
Moose-river
Abittibi
Roberval
Chicoutimi
Red-lake
Malbaie
Kamouraska
Abittibi
L.Abittibi
ALGONQUINS
La Tuque
Québec
Levis
Nipigon-lake
St Raymond
Lotbinière
Temiscaming
Trois Rivières
Long-lake
Nipigon-bay
Sorel
Berthier
Sherbrooke
L.Temiscaming
Port Arthur
Thunder-bay
Missinaibi
MONTREAL
Port William
Michipicoten-island
Isle Royale
L.Nipissing
Mattawa
Hull
St Albans
Burlington
LAC SUPÉRIEUR
Eagle harbour
OTTAWA
Plattsburgh
Champlain
Algoma Mills
Sault Ste Marie
Montpelier
Duluth
Ontonagon
Nipissing
Brockville
Ogdensburg
Manchester
Marquette
Kingston
Lawrence
Superior-city
Belleville
Watertown
Lowell
Worcester
BOSTON
Mackinac
Cheboygan
Cobourg
Oswego
PROVIDENCE
Alpena
Owen Sound
Collingwood
Troy
Southampton
Whitby
Port Hope
Auburn
Syracuse
ALBANY
Springfield
Princeton
TORONTO
LAC ONTARIO
ROCHESTER
HARTFORD
St Paul
Kincardine
Guelph
Hamilton
Lockport
IROQUOIS
Goderich
Stratford
Red Wing
Woodstock
BUFFALO
Oswego
Mankato
Ludington
Saginaw
London
Ingersoll
Winona
Muskegon
St Thomas
Sarnia
Dunkirk
Elmira
Paterson
Flint
Williamsport
Scranton
NEWARK
NEW-YORK
MILWAUKEE
Chatham
Erie
Easton
Grand Rapids
DETROIT
Allentown
Madison
Grand Haven
Lansing
Windsor
LAC ERIE
Painesville
Trenton
South Haven
Kalamazoo
Norristown
LAC MICHIGAN
Jackson
CLEVELAND
Franklin
Pottsville
Harrisburgh
PHILADELPHIE
Niles
Toledo
Sandusky
Alleghany-city
Wilmington
CHICAGO
Dubuque
Michigan-city
South Bend
Akron
PITTSBURGH
BALTIMORE
90°
80°
90°
80°




Imp. Dufrenoy, 49, rue du Montparnasse. Paris.

# TABLE DES MATIÈRES




18 252. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.